

ISTITUTO PAPIROLOGICO "G. VITELLI"
FIRENZE

ATTI DEL
XXII CONGRESSO INTERNAZIONALE
DI PAPIROLOGIA

Firenze, 23-29 agosto 1998

a cura di

Isabella Andorlini Guido Bastianini
Manfredo Manfredi Giovanna Menci

Volume II

FIRENZE 2001



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Duke University Libraries

**Atti del
XXII Congresso Internazionale
di Papirologia**

Volume II

ISTITUTO PAPIROLOGICO "G. VITELLI"
FIRENZE

ATTI DEL
XXII CONGRESSO INTERNAZIONALE
DI PAPIROLOGIA

Firenze, 23-29 agosto 1998

a cura di

Isabella Andorlini	Guido Bastianini
Manfredo Manfredi	Giovanna Menci

Volume II

FIRENZE 2001

© Copyright 2001 - Istituto Papirologico "G. Vitelli", Firenze

È vietata la riproduzione
anche a mezzo di fotocopie e anche solo di parti del presente testo.

Distribuzione a cura di
Casalini Libri, Via Benedetto da Maiano 3, I 50014 Fiesole FI
tel. 0039 055 5018.1 - fax 0039 055 5018.201
<http://www.casalini.it>

P. Strasb. inv. 1185: Hymne pour la fête de l'Hypapantè (2 février)

GENEVIÈVE HUSSON

La collection papyrologique de la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg contient un fragment d'hymne liturgique inédit (Pl. xxxviii^{a-b}). Son édition m'en a été confiée par Jean Gascoü. Céline Grassien, qui prépare une thèse sur les papyrus chrétiens liturgiques, a reconnu qu'il s'agissait, au recto, du "canon" pour la fête du 2 février, appelée en Occident la Présentation ou la Purification ou la Chandeleur et en Orient l'Hypapantè, c'est-à-dire la Rencontre – canon attribué à l'hymnographe Cosmas de Maïouma, contemporain de Jean Damascène (fin VII^e - début VIII^e s.). Cette identification m'a permis de combler les lacunes à droite et à gauche du fragment et de déchiffrer les passages difficiles. J'ai bénéficié aussi d'observations de la part des participants au séminaire de papyrologie de Strasbourg, en particulier de Jean-Luc Fournet, lorsque j'ai présenté le papyrus à cet auditoire le 14 mars 1998.

Je traiterai ici successivement: du genre littéraire de l'hymne; de son contenu, en traduisant le texte de l'ode 5 du canon, celle dont notre papyrus a conservé une partie; puis de la métrique; ensuite du verso, non encore identifié; je m'attacherai enfin aux aspects codicologiques, à l'écriture et à la présentation du fragment avec ses nomina sacra, ses signes diacritiques, sa notation musicale – ce qui nous conduira au problème de la datation –; et enfin j'essayerai de dégager des conclusions, notamment sur l'intérêt que présente l'utilisation d'un tel canon dans la liturgie de l'Eglise égyptienne.

Le canon de Cosmas copié dans l'inv. 1185 figure aux pp. 173-175 de l'*Anthologia Graeca Carminum Christianorum* de Christ-Paranikas publiée en 1871. Le "canon" est un genre littéraire bien attesté dans la poésie byzantine, genre qui s'est développé et standardisé avec André de Crète au VIII^e s., mais était connu et pratiqué longtemps avant lui. Le canon, en théorie, comprend 9 odes, en souvenir des 9 "cantiques" de l'Ancien Testament; en réalité, très souvent, en raison du caractère de deuil du cantique du Deutéronome qu'elle rappelait, la 2^{ème} ode est absente, et c'est le cas ici. On a donc 8 odes au total. Notre canon était chanté à l'office du matin (l'orthros) de la fête du 2 février;

il commémorait la “Rencontre” de l’enfant Jésus et du vieillard Syméon qui «le reçut dans ses bras», ἐδεξάτο αὐτὸ εἰς τὰς ἀγκάλας, lors de la présentation au Temple par ses parents. Cet épisode est rapporté dans l’Evangile de Luc au chap. 2. D’où l’acrostiche qui indique le sujet du canon: Χριστὸν γεγηθῶς πρέσβυς ἀγκαλίζεται, «le vieillard en se réjouissant prend dans ses bras le Christ». Chaque strophe commence par une des lettres de ce trimètre iambique, pour les 4 strophes de la 5^{ème} ode: ω ς π ρ.

Voici le texte de l’ode 5 tel qu’il est conservé partiellement dans le papyrus de Strasbourg; les lignes sont complétées à gauche et à droite au moyen de l’édition de Christ-Paranikas. Selon l’habitude, l’hymnographe mêle Ancien et Nouveau Testament en s’inspirant d’Isaïe 6, 1-7 et de Luc 2, 22-35; il nous renvoie à la scène grandiose de la vision d’Isaïe, vision qui transporte le prophète au Temple où il voit le Seigneur assis sur un trône, entouré de deux Séraphins; l’un d’eux purifie les lèvres d’Isaïe avec une braise prise à l’autel au moyen de pincettes. Je précise que, si ces échos d’Isaïe sont présents dans l’ode, c’est parce que Luc lui-même, dans son récit de la Présentation au Temple, s’inspire de plusieurs versets du prophète.

(traces de lettres peu lisibles sur les l. 1-4)

Pl. XXXVIIIa

- 5 [// Ὡς εἶδεν Ἡσαΐας συμβολικῶς ἐν θρόνῳ
ἐπηρμένῳ θεὸν ὑπ’ ἀγγέλων
6 [δόξης δορυφορούμενον ὃ τάλας ἐβόα ἐγὼ πρὸ γὰρ εἶδον σωματούμενον
θεὸν φωτὸς
7 [ἀνεσπέρου καὶ εἰρήνης δεσπόζουσα : —
8 [Συνεῖς ὁ θεῖος πρέσβυς τὴν προφανεῖσαν πάλαι τοῦ προφήτου δόξαν σαρκὶ λόγον
9 [βλέπων μητρὶ κρατούμενον· ὃ χεῖρεῖς ἐβόα σέμνη [ὡς γὰρ θρόνος
10 [περιέχεις τὸν θεὸν φωτὸς ἀνεσπέρῳ· (καὶ) ἰνῆν δεσπόζουσα : —
11 [Προκύψας ὁ πρεσβύτες καὶ τῶν ἰχνῶν ἐνθ(εῶ)ς ἐφαναμένοις· τῆς
ἀπειρογάμου καὶ
12 [θεομήτορος πῦρ ἔφη βαστάξεις ἀλγνῆ· βρέφος φρίττον ἀγκάλιζεσθαι θεόν :
13 [Ῥύπτεται Ἡσαΐας τοῦ Σεραφίμ τὸν ἄνθρακα δεξάμενος· ὁ πρέσβη[τη]ς
ἐβ[όα
14 [τῆ θεομήτορι σὺ ὡσπερ λαβί[τι] χερσίν· λαμπρύνεις με ἐπειδ[οῦσα] ὃν φέρεις
φωτὸς
15 [ἀνεσπέρου καὶ εἰρήνης δεσπόζοντα] : //

7 et 10 lire δεσπόζοντα
εἰρήνης

8 lire τῷ προφήτῃ
13 lire πρέσβυς

9 lire χαίροις

10 lire ἀνεσπέρου,

14 lire λαβίδι, λαμπρύνεις, ἐπιδοῦσα

Strophe 1: Quand Isaïe vit symboliquement Dieu sur un trône élevé, escorté par la gloire des anges, «malheureux », s'écriait-il, «suis-je. Car j'ai vu avant l'heure Dieu incarné, maître de la lumière qui n'a pas de fin et de la paix».

εἶδεν, εἶδον: Is. 6, 1; Lc 2, 30 - ἐν θρόνῳ ἐπηρμένῳ: Is. 6, 1 - ἀγγέλων: les deux séraphins d'Is. 6 - δόξης: Is. 6, 1 et passim; Lc 2, 32 - ὦ τάλας: Is. 6, 5 - φωτός: Lc 2, 32 - ἀνεσπέρου: absent du Liddell-Scott, littéralement «qui n'a pas de soir, sans fin, infini»; voir Lampe, PGL: chez les Pères et dans les chants liturgiques l'adjectif est appliqué au Christ, lumière qui ne s'éteint pas.

Strophe 2: Le divin vieillard, comprenant la gloire annoncée jadis au prophète, voyant le verbe dans la chair porté par sa mère, «réjouis-toi», s'écriait-il, «ô vénérable, car à la manière d'un trône tu embrasses Dieu (refrain)».

La gloire annoncée au prophète et le trône renvoient à Is. 6 - κρατούμενον: le verbe en grec tardif a souvent le sens de tenir, prendre, porter (voir Sophocles, s. v.).

Strophe 3: Le vieillard, s'étant incliné et ayant touché, sous l'inspiration divine, les pieds de celle qui n'a pas connu le mariage, la Mère de Dieu, «c'est un feu,» dit-il «que tu portes, ô pure; je frissonne de peur de tenir dans mes bras un nourrisson qui est Dieu».

ἕψη: les pieds plutôt que les traces (voir Lampe, PGL et N. Gonis, ZPE 119 (1997), pp. 152-153) - βρέφος ... θεόν: effet de style créé par la disjonction, la valeur attributive du mot Dieu lui donnant un relief significatif. L'expression βρέφος φρίττων, «tremblant devant le nouveau-né» est ce qui a permis à C. Grassien d'identifier le texte - Le copiste n'a pas dû, semble-t-il, recopier le refrain à la fin de cette strophe car la place manque.

Strophe 4: «Isaïe fut purifié après avoir reçu la braise du Séraphin», criait le vieillard à la Mère de Dieu. «Toi, par tes bras comme par des pincettes, tu m'illuminés en me donnant celui que tu portes (refrain)».

τοῦ Σεραφίμ τὸν ἄνθρακα λαβίδι: Is. 6, 6 - λαβίς (ou λαβίδιον) au sens de pincettes ou mouchettes, c'est-à-dire des sortes de ciseaux servant à couper les mèches carbonisées n'est attesté que dans la LXX (3 exemples) et dans les papyrus (2 exemples, P. Lugd. Bat. XVIII, 1, II, 12 et P. Oxy. XLIX 3473, 21, inventaires de temples). Pour comprendre la comparaison développée par λαβίδι, il faut avoir à l'esprit toute une typologie autour du "charbon" qui est le Christ. Ἄνθραξ a servi de fil conducteur à une exégèse christologique. Des passages des Evangiles tels que Lc 12, 49 qui prête à Jésus ces paroles: «Je suis

venu apporter le feu sur la terre et comme je voudrais qu'il fût déjà allumé» ont servi de point de départ à cette exégèse. Ainsi, si Jésus est assimilé au charbon ou à la braise, sa mère qui le porte est «comme les pincettes». De même que dans la strophe 2 elle était «comme un trône». Ces images se retrouvent dans d'autres chants liturgiques byzantins (ex. gr. Μεγαλυνάρια dans Christ-Paranikas p. 84, 15-16: Ἡ λαβίς ἡ μυστική, ἡ τὸν ἄνθρακα Χριστὸν συλλαβοῦσα ἐν γαστρὶ, σὺ ὑπάρχεις Μαριάμ).

J'en viens à la métrique. L'acrostiche, qui n'apparaît pas dans notre fragment, est un trimètre iambique, comme souvent dans les hymnes de Jean Damascène et de Cosmas. Les strophes de l'ode suivent toutes le même schéma; ce n'est plus, comme dans le vers grec classique, un rythme quantitatif, basé sur l'alternance de syllabes brèves et longues, et leur agencement selon des mètres fixes, tel le trimètre iambique de l'acrostiche. Nos strophes sont bâties selon les principes de l'isosyllabie et de l'isotonie qui ont remplacé l'ancienne versification, avec des accents d'intensité au lieu des accents de hauteur. On peut vérifier ici, dans la disposition de l'hymne établie dans l'édition de Christ-Paranikas, que chaque strophe est divisé en kôla réguliers, qui ont le même nombre de syllabes et le même nombre d'accents principaux qui tombent aux mêmes places, avec quelques variantes – ce qui est habituel dans ce genre poétique.

Quelques mots maintenant au sujet du verso. J'ai parcouru un certain nombre de recueils d'hymnes byzantines sans parvenir à en identifier le texte. Les premières lignes sont très effacées, un peu moins toutefois que sur le recto. L'écriture me semble être de la même main que celle du recto. Plusieurs des mots ou expressions lisibles pourraient orienter vers un autre texte liturgique pour une fête de la Vierge, Annonciation? Nativité? Il y est question des «incorporels», τὰ ἀσώματα, c'est-à-dire les anges; εἰς δόξαν Θεοῦ, «pour la gloire de Dieu» se lit à la fin d'une strophe; et la dernière ligne conservée est une salutation (chaitetismos) à «la Mère de Dieu qui n'a pas connu le mariage», χ]ῆρε pour χαῖρε ἀπύρογαμ(ε) καὶ θεοτόκ(ε). Le nom Θεόδορε (mis pour Θεόδωρε) à la l. 1, si la lecture est bonne, reste pour moi énigmatique. Serait-ce le saint Théodore Stratèlate, qui fut populaire dans l'Égypte monophysite? A moins que, selon une hypothèse de C. Grassien, on ait ici une hymne en l'honneur du saint Théodore dont la fête, selon la vieille liturgie de Jérusalem, tombait le samedi précédant le premier dimanche de carême. Le papyrus de Strasbourg aurait ainsi contenu à la suite deux hymnes à l'occasion de deux grandes fêtes se succédant dans le calendrier palestinien tel qu'il a été transmis dans le Iadgari, livre liturgique géorgien¹. Les marques

¹ Voir A. Wade, *The Oldest Iadgari - The Jerusalem Tropologion, V-VIII C.*, *Orientalia Christiana Periodica* 50 (1984), pp. 451-456, qui est une recension de E. Metreveli et alii, *Udzvelesi Iadgari* (Dzveli Kartuli Mçerlobis Dzeglebi II), (Tbilisi: Mecniereba, 1980).

de division qui séparent le texte, si on se réfère à celles qui sont utilisées au recto et aux unités qu'elles délimitent, indiqueraient que ce n'est pas un canon composé d'odes, elles-mêmes subdivisées en strophes. En effet la longueur de chaque unité principale paraît plus brève que pour l'ode du recto.

Du point de vue matériel, le papyrus se présente comme un feuillet isolé et mutilé de 15,5 cm sur 12 cm dans sa plus grande longueur et dans sa plus grande hauteur. Grâce aux restitutions que permet le manuscrit byzantin, on peut supposer qu'il manquait environ 25 lettres à gauche et une quinzaine à droite, là où la partie conservée est la plus étroite. Ce feuillet a pu appartenir à un codex puisque recto et verso se lisent à la suite dans le même sens, comme les pages d'un livre que l'on tourne. L'écriture est une majuscule inclinée vers la droite, influencée par l'écriture copte, qui a été utilisée du VI^e au XI^e s. Il est aisé de retrouver des parallèles pour cette écriture dans les textes liturgiques d'Égypte – par exemple le P. Prag. I 3, qui est un rouleau liturgique avec des versets de psaumes, sorte d'horologion à usage privé pour plusieurs des mois de l'année. Ce rouleau, sur papier, pourrait dater du X^e-XI^e s. à cause des documents écrits en arabe au recto sur le côté et de la formule de bénédiction en faveur d'un calife fatimide. L'inv. P 21233, de Berlin, sur papier, qui a conservé quelques lignes d'une prière adressée à la Mère de Dieu, offre une similitude frappante de l'écriture avec celle du papyrus de Strasbourg. Ce texte a été publié par K. Treu dans APF 24/25 (1976) aux pp. 126-127. On signalera dans les deux fragments les lettres δ θ et τ avec leurs boucles ornementales à gauche, les ε et σ étroits, les α dont une partie forme un angle aigu et qui ont une ligature avec la lettre suivante, les υ η et ν dont certains traits ont des points de grossissement à leur extrémité – sans compter les mêmes signes diacritiques et la notation musicale dont je parlerai après. L'éditeur du fragment de Berlin propose comme date «environ VI^e-VII^e s.».

Dans la partie conservée du recto deux nomina sacra surlignés d'un trait horizontal dans le premier cas et d'une sorte d'accolade dans le second cas: ἰηὴν pour εἰρήνην (l.10) et ενθς pour ἐνθέως (l. 11). Εἰρήνη est rarement contracté comme *nomen sacrum*; le Paap n'en donne qu'un exemple chrétien, auquel s'ajoute un texte profane². Je n'ai pas rencontré de contraction comme celle d' ἐνθέως, mais elle s'explique aisément comme une extension de celle de Θεός, qui apparaît une fois au verso (l. 11)³. La contraction a pu être faite

² A. H. R. E. Paap, *Nomina sacra in the greek Papyri of the first five centuries A.-D. The sources and some deductions*. Leyde, 1959. Il ne cite pour εἰρήνη contracté que le P. Ryl. III 466 (VII^e s.) et un texte profane Berl. Sept. Fr. 16 (P 11763, VII^e-VIII^e s.). Il précise p. 115: «The contraction of this word, too, is readily intelligible when we remember how often the word "peace" is used in NT with a specifically Christian connotation».

³ Pour ce type de contraction comparer P. Prag. I 3, 36 où δι(καί)ωσύνη est écrit avec le sigle de καί (ϛ) à l'intérieur du mot.

d'autant plus naturellement que, les voyelles o et ω étant souvent confondues, pour le copiste ἐνθῆος s'écrivait aussi bien ἐνθῆος. Καί est écrit sous la forme Ⲅ au recto (l. 10)⁴ et sous la forme ϣ au verso (l. 15)⁵. C'est l'une des différences à noter entre les deux faces du papyrus; le verso a, en outre, deux lettrines, c'est-à-dire des initiales de plus grande taille, ο et ω aux l. 11 et 13, des mots abrégés, ἐνδοξοῦτ' () (l. 11), ἀπιρόγαμ() et θεοτόκ() (l. 14), et deux longs traits de surlignage sur les lignes 11 et 15.

Le P. Strasb. contient des signes diacritiques qui sont présents sur d'autres textes liturgiques d'Égypte: des points en haut qui séparent les kôla, parfois deux points. Au recto, deux points suivis d'un trait horizontal dont l'extrémité forme une boucle vers le haut pour séparer les strophes⁶ et deux traits obliques à la fin de l'ode⁷. Au verso les deux traits obliques délimitent des strophes qui occupaient, semble-t-il, environ deux lignes du feuillet. Quatre de ces marques de séparation sont visibles.

En outre, au-dessus des lignes, plusieurs signes sont des indications musicales. Je renvoie à E. Wellesz, *A History of Byzantine Music and Hymnography* (Oxford, 2^e éd. 1961) et au tableau de la p. 286 qui regroupe les principaux signes de la notation dite "neumatique" des manuscrits byzantins. Au recto du P. Strasb. quatre de ces signes sont reconnaissables: l'elaphron (ⲁ) sur plusieurs voyelles⁸, par exemple le ι de πάλαι l. 8 et le α de ἔβόα l. 9, la diplè (Ϛ) sur le ε de χέρετς l. 9, la parakletikè (ⲛ) sur le ω de ὦ χέρετς. Au verso l'elaphron une fois (l. 13) et la double apostrophe (' ') à la l. 14. L'existence de cette notation musicale montre que notre texte a servi à un usage liturgique. E. Wellesz classe les canons dans le style "hirmologique", le plus simple des trois groupes musicaux⁹.

L'orthographe et la syntaxe présentent les fautes habituelles dans ce type de textes tardifs: confusions de voyelles, itacismes, inversions de cas et de genre. Les principales erreurs sont relevées dans l'apparat-critique du recto.

Dans la tradition manuscrite, le canon est attribué à Cosmas de Maïouma,

⁴ Exemple de καί écrit Ⲅ: P.Prag. I 3 Fr. A 19 et passim; P Berol. 21233 cité ci-dessus, l. 2 devant δέσπινα (pour δέσποινα), sigle non identifié par l'éditeur.

⁵ Exemple de καί écrit ϣ: P. Ryl. III 466, 3, 7, 10; MPER XVII 57.

⁶ ⲁ : la main A du P. Prag. I 3 utilise comme signe de division: ⲁⲓⲁ. Pour un double point suivi d'un trait ornemental, voir aussi P. Berol. 21233.

⁷ Les deux traits obliques sont un signe de division fréquent, aussi bien dans les textes littéraires profanes et les textes magiques (K. McNamee, *Sigla and select marginalia in Greek Literary Papyri*, Bruxelles, 1992, p. 17; W. M. Brashear, *Magica Varia* 1, Bruxelles, 1991, p. 18).

⁸ Pour le signe ⲁ placé sur des voyelles, voir par exemple MPER XVII 65, Chairetismos daté des VII^e-VIII^e s. et P. Heid. IV 291, Psaumes datés des IX^e-X^e s. Le même signe apparaît dans des textes coptes (W. M. Brashear, op. cit., p. 18).

⁹ *Histoire de la Musique* I, Encyclopédie de la Pléiade, pp. 639-640. Dans ce style où chaque ode a une strophe modèle, hirmos, selon laquelle les autres sont construites, «les mélodies sont brèves, et chaque syllabe comprend généralement une ou deux notes».

l'un des trois grands poètes canonistes réputés selon la Suda, avec Jean Damascène et André de Crète. Si nous avons une partie d'un canon de Jean Damascène trouvé en Egypte (n° 641 du *Catalogue* de J. van Haelst), aucune œuvre d'André de Crète¹⁰ ni de Cosmas n'avait encore été identifiée parmi les textes provenant de la vallée du Nil¹¹.

Venons-en à la datation de l'œuvre et à celle du papyrus, qui me paraissent difficiles à préciser. Je n'entrerai pas ici dans les problèmes complexes concernant Cosmas et le corpus transmis sous son nom. Des études récentes ont établi le caractère légendaire de sa biographie, notamment de ses liens avec Jean Damascène¹². Je ne suis pas assez compétente pour me prononcer sur la date de composition du canon et sur le bien-fondé de l'attribution à Cosmas. En ce qui concerne le papyrus, si je m'en tiens aux critères paléographiques et à ses aspects matériels, je pencherai pour une fourchette VIII^e -IX^e s. avec une préférence pour la période la plus basse et cela sans exclure une date encore plus tardive. La notation musicale, conforme à celle de manuscrits byzantins étudiés dans l'ouvrage de E. Wellesz, me semble aller nettement dans ce sens.

Je conclus: ce témoin égyptien d'un canon attribué à Cosmas est, à mes yeux, important à plusieurs égards, les deux raisons principales étant celles-ci: – Parce que l'on a trouvé en Egypte peu d'hymnes chrétiennes identifiées, à ma connaissance, actuellement, treize seulement au total, identifiées, c'est-à-dire ayant conservé des textes connus par la tradition manuscrite des bibliothèques, qu'elles soient transmises sous le nom d'un poète ou anonymes. Ainsi des chants liturgiques, en usage ailleurs dans l'Orient byzantin, par exemple à Jérusalem, à Antioche ou à Constantinople, avaient leur place dans l'Eglise égyptienne. – Le second point est la présence de signes musicaux, ce qui n'est pas fréquent dans les papyrus chrétiens, même s'ils n'ont peut-être pas toujours été reconnus comme tels par certains éditeurs. Quelle que soit la date du papyrus de Strasbourg, c'est un exemple d'une notation plus ancienne que celle des manuscrits médiévaux et ces signes constituent une phase intéressante dans l'histoire de cette notation dont l'évolution est encore mal connue.

¹⁰ Le n° 622 du *Catalogue* de J. van Haelst n'est pas un canon de cet auteur comme le premier éditeur le pensait: voir JÖB 26, 1977.

¹¹ Pour les hymnes "identifiées" d'Egypte, ajouter à celles du *Catalogue* de J. van Haelst, Th. F. Brunner, *Auf die Geburt Christi*, ZPE 96 (1993), pp. 185-189; C. Römer, *Romanus Melodus auf einem Wiener Pergament*, ZPE 109 (1995), pp. 298-300.

¹² Voir A. Kazhdan, S. Gero, *Kosmas of Jerusalem: A more critical approach to his biography*, Byz. Zeitschrift 82 (1989), pp. 122-132. Voici la conclusion que je traduis: «Pour résumer, c'est un phénomène de littérature et non pas une réalité. Quelques œuvres de Cosmas étaient connues dès le IX^e s. mais on ne peut savoir si un corpus établi du "grand poète" a existé».

Die Sujets von dem Übernatürlichen in griechischen literarischen Papyri

VICTOR ILJUSHECHKIN

Eine Besonderheit der antiken Weltanschauung besteht, wie es mir scheint, in ihrem Monismus, d.h. die Welt wurde als das einheitliche harmonische Ganze betrachtet. Alle Sachen, seien es Gegenstände, Götter, alltägliche oder ungewöhnliche Erscheinungen, wurden in den Kosmos eingeschlossen. Darüber gab es nichts. Es gab auch kein Übernatürliches, wie wir es uns vorstellen, denn alles wurde vom Begriff der Natur, von Ursachen und Folgen, vom Zusammenhang zwischen Sachen und Erscheinungen erfasst. Es gab keinen Begriff des Bösen, das dem Guten gegenübersteht, wie es in dualistischen Systemen gewöhnlich der Fall ist. Das Böse wurde entweder als ein notwendiger und ein organischer Bestandteil der Weltallharmonie empfunden, oder – wie z.B. bei Plotinus – als der Mangel des Guten betrachtet.

Kurzum das Geheimnis nach heutiger Auffassung war den Griechen vollkommen fremd. Ihrer Meinung nach gab es in der Welt nichts, was sich vor dem menschlichen Verstand verstecken konnte. Die Schilderungen von ungewöhnlichen und seltenen Erscheinungen sind uns schon von der Zeit Homers, Hesiods und Herodots bekannt, aber sie sind durch die Tradition bedingt. Die Kriegszüge Alexanders in den Orient begünstigten die Entwicklung von Kenntnissen über die Welt.

Die gebildeten Griechen, die den Heerführer begleiteten, beschrieben fremde Länder und Völker, ungewöhnliche Bauten, Tiere, Pflanzen, Steine, d.h. seltsame und vorher wenig bekannte Erscheinungen. Der Hellenismus erweckte das Interesse für fremde – besonders orientalische – Bräuche und Institute, für alles Exotische, was Geschichte, Periegeese, Mythographie, Utopie und der griechische Roman darstellen. Ξένος begann als ein Synonym zu παράδοξος gebraucht werden.

Damalige Schriftsteller machten den Leser auf das Merkwürdige und das Unerwartete aufmerksam. Die Hauptbegriffe dieser Belletristik waren παράδοξος und θαυμάσιος, sowie die ihnen dem Sinne nach verwandten ἴδιος, δεινός, ἄπιστος, ἀπίθανος, ἄλογος, ἀδύνατος, ἄτοπος, τερατώδης, ἐκπληκτικός¹. Einige παραδοξογράφοι beschrieben erstaunliche und

¹ *Paradoxographorum Graecorum reliquiae*, rec. A. Giannini, Milano 1965.

wunderbare Erscheinungen mit dem Zweck, die Naturkenntnisse zu bereichern; die anderen meinten im Gegenteil, dass es Sachen gibt, die sich nicht erkennen und erklären lassen, da sie übernatürlich sind. D.h. sie befinden sich dort, wo der Menschenverstand unvermögend ist und wo die Logik von Gottheit, Vorsehung und Magie herrscht.

Im Werk *De mirabilibus* von Phlegon aus Tralles gibt es die Sujets, wo die Verstorbenen auferstehen. Es gibt z.B. eine Erzählung von der Tochter, die nach eigenem Tode das Haus ihrer Eltern besucht; oder eine Erzählung, wo ein verstorbener Protagonist nach seiner Auferstehung (ἀνέστη ἐκ τῶν νεκρῶν) zu prophezeien begann, dabei in Gedichten.

Die ähnlichen Sujets von dem Übernatürlichen – samt den Beschreibungen von wilden Leidenschaften mit Sadismusnoten, mit Menschenopferungen – gibt es auch in griechischen Romanpapyri². So sind der wichtigste Neufund der jüngeren Zeit die *Phoinikika* ("Phönizische Geschichten") des Lollianos. Von diesem Roman sind uns Reste eines Papyruskodex der zweiten Hälfte des 2. Jahrhunderts n.Chr. (P.Colon. inv. 3328) erhalten, sowie ein in der ersten Hälfte des 3. Jahrhunderts auf die Rückseite einer Urkundenrolle geschriebenes Textstück (P.Oxy. 1368)³. In diesen Fragmenten opfert der Räuber einen Knaben, erscheint als Gespenst der Junge, der im Grab des ermordeten Mädchens begraben werden will; in der Nacht erscheint das Gespenst einer Frau. Sie wurden also nicht für eine Repräsentation geschrieben, sondern dienten als tatsächliche Lektüre. Damit ist aber nicht gesagt, dass die Besteller wenig bemittelt waren. Wer sich einen billigen Romanpapyrus beschaffte, hatte sicher schon seinen Homer oder Plato zu Hause, möglicherweise von besserer Qualität.

Der Grund einer so überraschenden Popularität dieser Spielart der griechischen Belletristik, die sich der Seelen und der Sinne von Menschen bemächtigt, liegt nicht zuletzt in der Erdichtung (oder Romanfiktion), nach welcher die Literatur späterer Zeit greift. In der Mitte des 4. Jahrhunderts n.Chr. definierte der Kaiser Julian in seinen Briefen diese Dichtungsart folgenderweise: "Erdichtung (πλάσματα)... in Form von einer Geschichte erotischen Inhalts und ähnlichem" (*Epist.* 89. 801 b-c). Die Fixation der Leseraufmerksamkeit auf seltsame, wunderliche, unmögliche Tatsachen verfolgte das rein künstlerische Ziel, die Leser zu beeindrucken.

Aulus Gellius z.B. teilte mit, dass er sich in Brundisium viele Büchlein anschaffte, welche wunderbare und ungläubliche Geschichten enthielten. Er schreibt: "Erant autem isti omnes libri Graeci miraculorum fabularumque

² R. Dostálová, *Il romanzo greco e i papiri*, Prague 1991.

³ A. Henrichs, *Die Phoinikika des Lollianos*, Bonn 1972; G.N. Sandy, 'Notes on Lollianus' Phoenicica', *American Journal of Philology* 100 (1979) 367-376; C.P. Jones, 'Apuleius' Metamorphoses and Lollianus' Phoinikika', *Phoenix* 34 (1980) 243-254; J. Winkler, 'Lollianos and the desperadoes', *Journal of Hellenic Studies* 100 (1980) 155-181; J.N. O'Sullivan, 'Some thoughts on Lollianus fr. B 1', *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 50 (1983) 7-11.

pleni, res inauditae, incredulae etc.” (IX. 4). Damit bekunden die Autoren ihre Absicht zu erdenken und zu erdichten, worin eigentlich die Aufgabe einer Fabel (*fabula*) auch besteht. Anders gesagt, ob es sich um eine Erdichtung oder um eine wahrheitsgetreue Darlegung von Ereignissen im griechischen Roman handelt, entsteht keine Frage. Der unbekannte Autor, der im 1. Jahrhundert n.Chr. die Schrift vom Erhabenen (περὶ ὑψους) geschrieben hatte, glaubte, dass keineswegs Alltägliches und Gewöhnliches der Schilderung in der Literatur würdig seien, sondern nur Rares und Überraschendes, “kein Bächlein, sondern ein Ozean”.

Die Auffassung der Rolle eines Schöpfers hatte sich in der hellenistischen Epoche wesentlich verändert: diese Rolle wurde jetzt nicht mehr als passiv, sondern als aktiv betrachtet. Der Autor wurde zum Schöpfer, der von seiner Einbildungskraft mehr abhängig ist, als von den durch ihn zu konstruierenden Gegenständen. Zu jener Zeit wurde die schöpferische Einbildungskraft als eine Tatsache anerkannt und entweder als die Phantasie (φαντασία) oder als die Fähigkeit, Gestalten zu schaffen, betrachtet (εἰδωλοποιεῖν) (15). Philostratus im Roman über Apollonios von Tyana stellt schon bewusst die Phantasie der Nachahmung entgegen.

Die griechische Literatur wurde als Ergebnis einer Umdrehung des traditionellen und mythologischen Materials geschaffen. Die erst in der Zeit des Hellenismus zur Welt gekommene Erdichtung (πλάσμα) – im Gegensatz zur Mythenbearbeitung – entwickelte sich in der Periode der zweiten Sophistik: das ist vor allem der Roman, die epideiktische Rhetorik, historische Belletristik. Endlich reißt sich die künstlerische Prosa von pragmatischen Aufgaben los.

Das antike Buch – eigentlich eine Papierrolle – hat keine Kapitel, Paragraphen, Absätze. Deshalb bietet ein Sammelwerk Gelegenheiten, rein ästhetische oder plasmatische Aufgaben zu realisieren. Erfundene oder eingeblendete Bilder werden zur gewöhnlichen Zierde der Romane in der römischen Zeit.

Die allgemeine Tendenz zur Dichtung kommt auch in den Sujets von Übernatürlichem der griechischen Romane zum Ausdruck. Das mitreissende Lesen, das auf der Erdichtung gebaut ist – der griechische Roman und in grossen Masse ebenfalls die epideiktische Rhetorik – sind die Erscheinungen des Ausgangs der Antike. Der Einbildung des Lesers bieten die Autoren von griechischen Romanen keine spekulativen oder dieser Welt transzendenten Gegenstände an: der Leser soll sich in seiner Einbildung künstlerische Schöpfungen, Sujets über Übernatürliches vorstellen. Der Autor der griechischen literarischen Papyri appelliert an die innere Sehkraft, und das ist eine Variante, die mit der christlichen Auffassung der Gestalt kontrastiert.

**Per una nuova edizione del *PHerc.* 1008
(Filodemo, *I vizi*, libro X)**

GIOVANNI INDELLI

Il *PHerc.* 1008, che conserva, come si legge nella *subscriptio*, il libro X dell'opera *De vitiis* di Filodemo¹, fu svolto nel 1792 da Antonio Lentari; Jensen, nella prefazione alla sua edizione², indica come data di svolgimento il 1802 (su questa doppia data ritornerò tra poco). Il papiro fu disegnato tre volte: prima del 1798 (prima serie dei disegni napoletani) e durante la permanenza di John Hayter a Napoli (disegni oxoniensi) da Gennaro Casanova e nel 1806 dal Lentari (seconda serie dei disegni napoletani); i disegni oxoniensi sono meno ricchi e completi di quelli napoletani. Delle due copie dei disegni napoletani, la prima era stata affidata, fra il dicembre 1795 e l'inizio del 1798, a Pasquale Baffi (l'Accademico ercolanese condannato a morte nel novembre 1799 per aver aderito alla Repubblica partenopea)³, insieme con le trascrizioni dei *PHerc.* 1424 (Filodemo, *I vizi*, libro IX), 1674 (Filodemo, *Retorica*, libro II) e 1675 (Filodemo, *I vizi*, libro incerto), perché lo studioso ne preparasse traduzioni e interpretazioni. I disegni furono recuperati nel 1808, ma non si sa se tra le carte del Baffi restituite dalla vedova all'Accademia Ercolanese ci fossero anche eventuali suoi contributi sui quattro papiri: come osserva D'Oria⁴, «non si può scartare *a priori* una tale ipotesi, specialmente se si considera che alcune di quelle trascrizioni erano state consegnate al Baffi parecchi anni prima del '99 ... ma è un'ipotesi: i documenti a questo punto non ci soccorrono più».

Attualmente le cornici che contengono gli 8 pezzi del papiro che viene designato con il numero 1008 sono 7, anche se in tutte le serie dei disegni i pezzi della settima cornice non sono riprodotti e in nessuna edizione del papiro sono menzionati. Sono due pezzi rispettivamente lunghi circa 18 cm e 10,2 cm e alti 15,4 cm e 19,5 cm, il cui stato di conservazione è estremamente precario: se non si può escludere del tutto di poter conseguire qualche sia

¹ Il numero del libro manca nel disegno oxoniense.

² Lipsiae 1911, p. VI.

³ D. Bassi, *Papiri Ercolanesi disegnati*, RFIC 41 (1913), p. 450.

⁴ *Pasquale Baffi e i Papiri di Ercolano*, in *Contributi alla storia della Officina dei Papiri Ercolanesi* (I Quaderni della Biblioteca Nazionale di Napoli, Serie V 2), Napoli 1980, p. 128.

pure esiguo risultato grazie a un'attenta lettura con il microscopio, un primo approccio mi induce al pessimismo. Ragionevolmente la Dürr⁵ ha ipotizzato che questi pezzi, che, per di piú, sembrano essere frammenti di due rotoli diversi, uno dei quali scritto dalla stessa mano che ha scritto gli altri papiri *De vitis*, non appartengono allo stesso rotolo 1008 come i pezzi delle cornici 1-6. Innanzi tutto, le notizie che si leggono nei vari Cataloghi dei Papiri ercolanesi inducono a credere che il *PHerc.* 1008 era stato sistemato in 6 cornici soltanto; inoltre, non è uguale il tipo di supporto su cui sono incollati i pezzi di papiro (cartoncino azzurro, nelle prime 6 cornici; carta bianca fissata con puntine da disegno su una tavoletta di legno, nella settima); è evidente la differenza qualitativa del papiro (colore e stato di conservazione) tra le prime 6 cornici e la settima, come è diversa la scrittura; infine, che con l'ultima colonna della cornice 6 il libro di Filodemo si conclude sembra indiscutibilmente confermato da alcuni dati interni del testo: la coronide, in corrispondenza dell'ultima linea della colonna finale della cornice 6; la *subscriptio*, posta accanto a questa colonna; e le linee finali dell'opera⁶: καὶ ἰ τὸν ὑπομνημα[τισ]μὸν δὲ ἰ τοῦτον αὐτοῦ καταπαύσομεν, ἰ ἐπισυνάψομεν δ' αὐτῶι τὸν ἰ ²⁵ περὶ τῶν ἄλλων κακιῶν ὧν ἰ δοκιμάζομεν ποι[εῖ]σθαι ἰ λόγον ('E concluderemo qui questo libro, e ad esso collegheremo la trattazione relativa agli altri vizi dei quali riteniamo si debba parlare'). A proposito di questo luogo, Gigante ha giustamente osservato⁷ che αὐτοῦ non si riferisce ad Aristone ma, come aveva già pensato il Philippson⁸, è avverbio, e ὑπομνηματισμός non è lo scritto di Aristone, ma il libro filodemeo dedicato alla superbia.

Questo del papiro 1008 non sarebbe un caso isolato, dal momento che, come ha osservato la Dürr⁹, furono possibili errori o perché «pezzi di papiro furono attribuiti a papiri precedentemente incorniciati pur non appartenendo allo stesso rotolo» o perché «pezzi di papiro furono incorniciati insieme ad altri come frammenti di una stessa opera, laddove da un esame paleografico le mani di scrittura risultano essere diverse».

L'ipotesi formulata dalla Dürr potrebbe spiegare anche la doppia data dello svolgimento (1792-1802) che troviamo indicata nei diversi Cataloghi dei Papiri. Dal Catalogo del 1807¹⁰ risulta che il papiro 1008 fu «dato per svolgersi nel Ag(os)to 1792» e fu «svolto del tutto»; tale notizia è confermata dalla datazione dei primi disegni napoletani fatti dal Casanova tra il 1795 e il 1798. Evidentemente, in séguito alle vicende tumultuose della fine del Settecento e alla ripresa dell'attività di svolgimento e di trascrizione nel 1802, soltanto in

⁵ CErc 17 (1987), pp. 135-138.

⁶ Col. XXIV 21-27.

⁷ CErc 26 (1996), p. 132.

⁸ RE XIX 2 (1938), 2468.

⁹ CErc 18 (1988), pp. 215-217.

¹⁰ AOP B^a XVII 7.

quell'anno furono svolti i due pezzi dell'attuale cornice 7 che, probabilmente, erano stati messi da parte e conservati vicino agli altri frammenti del papiro 1008 e, per tale motivo, furono considerati appartenenti allo stesso rotolo.

Del rotolo papiraceo oggi restano 24 colonne (mancanti di circa 10 linee all'inizio) e la *subscriptio*, a destra dell'ultima colonna, scritta (come è usuale quando è collocata in questa posizione) nella stessa grafia del testo, senza orpelli particolari o modifiche della forma delle lettere; le colonne sono precedute da un pezzo che Jensen chiama frammento I e che, pur disegnato in tutte le serie degli apografi, manca nell'edizione pubblicata nella cosiddetta *Collectio Prior*¹¹; ma è riprodotto negli *Herculanensia Volumina* editi a Oxford¹². Mentre le colonne I-IV e VII sono molto lacunose (così anche il frammento I), le colonne V, VI, VIII, IX e, soprattutto, X-XXIV sono in buono stato di conservazione (tranne alcune linee) e permettono di leggere con una certa continuità il testo. Le ultime quindici colonne trattano della superbia (ὕπερηφανία): in particolare, Filodemo riporta brani di un libro, altrimenti sconosciuto, del Peripatetico Aristone di Ceo intitolato Περὶ τοῦ κουφίζειν ὑπερηφανίας ἐπιστολικά, *Trattato epistolare sulla liberazione dalla superbia* (su questo titolo, frutto di una nuova lettura di Marcello Gigante, mi soffermerò più avanti), che mostrano come debba essere combattuto questo vizio e quali siano i diversi tipi di superbo. Il Wehrli, editore dei frammenti di Aristone, pensa a due opere: la prima, Περὶ τοῦ κουφίζειν ὑπερηφανίας, riassunta da Filodemo nelle coll. X 10 - XVI 28; la seconda, un'opera di caratterologia, trascritta da Filodemo quasi letteralmente nelle coll. XVI 29 - XXIV¹³. È vero che alle linee 27 s. della col. XVI si legge τοσαῦτα μὲν οὖν ἰκαλῶ καὶ περὶ τούτων ἐπειπεῖν, ma, mentre tali parole sono precedute da uno *spatium* (in margine c'è anche una παράγραφος), tra questa affermazione e la descrizione del primo tipo di superbo, ἰσχυρῶς, non c'è alcun segno di separazione (come, invece, spesso accade¹⁴). Ha ragione, dunque, Gigante quando afferma¹⁵ che Filodemo attinge a una sola opera di Aristone, il quale «dov'è esposto i caratteri per indicare la catarsi dalla superbia ... : per guarire dal vizio bisogna scovarli sotto qualsiasi forma si nasconda».

La grafia del papiro appartiene al Gruppo P della classificazione di Cavallo¹⁶, nel quale rientrano le scritture di molti papiri *De vitis*: è una mano assai semplice, che traccia la scrittura in modo rigido, con linee dallo spessore più o meno pastoso; i papiri greco-egizi scritti da mani simili si datano non

¹¹ *VH*¹ III, Neapoli 1827.

¹² *Pars prima* (1824).

¹³ *Lykon und Ariston von Keos*, in *Die Schule des Aristoteles* VI, Basel-Stuttgart 1968², pp. 52-61.

¹⁴ *V. infra*.

¹⁵ *La Scuola di Aristotele*, in *Beiträge zur antiken Philosophie. Festschrift Kullmann*, Stuttgart 1997, p. 268; cfr. *I sette tipi dell'archetipo 'Il superbo' in Aristone di Ceo*, in *Synodia*, Napoli 1997, p. 3-45.

¹⁶ *Libri scritture scribi a Ercolano*, Napoli 1983, p. 41.

prima del tardo I^d e sono diffusi nel II-III^d. Lo scriba (Anonimo XXV, secondo Cavallo), sostanzialmente corretto, usa un paio di volte il monogramma formato dal Π e P intrecciati (coll. XII 27 e XX 6) come abbreviazione di πρὸς e, alla fine di l. 18 della col. XX, l'asterisco con funzione di riempitivo. Come segni di interpunzione impiega la παράγραφος, la διπλῆ, lo *spatium* e la coronide. Quest'ultima è usata, oltre che per indicare la fine del libro, di solito anche quando inizia la descrizione di un nuovo tipo di superbo; per tale ragione, sarebbe giustificata in col. XVII, nel margine sinistro, tra le linee 17 e 18, dove Jensen ritiene di leggerla, sebbene a me sembri di vedere tracce di una διπλῆ; niente è riprodotto nei disegni.

Rispetto all'epoca in cui furono eseguiti i disegni, il papiro si è molto deteriorato, soprattutto nelle colonne iniziali, perché mancano pezzi (evidentemente, sovrapposti e sottoposti) che spesso compaiono nei disegni napoletani, talvolta in margine (mai in quelli oxoniensi). Delle due copie di apografi napoletani, quella del Casanova, rivista dagli Accademici Ercolanesi, fu fatta incidere in tavole di rame pubblicate con l'edizione del testo curata dal Caterino nella cosiddetta *Collectio Prior*. I disegni del Lentari, invece, che sembrano più completi, perché sono riprodotte anche tracce di lettere incerte escluse dal Casanova o cancellate dagli Accademici nella loro revisione, non furono pubblicati. Nei disegni del Lentari si può riconoscere lo stato originario delle colonne, cioè i sovrapposti e i sottoposti sono ancora riprodotti nei luoghi dove risultavano collocati dopo lo svolgimento del rotolo, mentre nella serie del Casanova sono sistemati nel posto giusto. Per questa ragione e per la maggiore ricchezza degli apografi del Lentari, Jensen aveva ipotizzato che la cronologia delle due serie di disegni dovesse essere invertita; ma una lettera inviatagli dal Cantarella il 19 ottobre 1931 sembra chiarire la situazione: dalle notizie che lo studioso italiano aveva trovato (ricordo che Raffaele Cantarella fu Direttore dell'Officina dei Papiri Ercolanesi dal novembre del 1929 al 1938) si ricava che Lentari e Casanova hanno lavorato insieme sul papiro per un certo periodo, tra il 1792 e il 1798, e può essere accaduto che qualche colonna sia stata letta e disegnata prima da Lentari e poi da Casanova (così, per esempio, si spiegherebbe il sorprendente caso di col. III 8-16, che nel disegno di Lentari mostra un sovrapposto che, invece, nel disegno di Casanova è correttamente inserito in col. IV).

Come ho detto, le prime colonne sono conservate in modo assai frammentario, e Jensen, che, per di più, pensava che non avessero rapporti con le colonne X-XXIV, nella sua edizione non ne aveva ricavato che alcune frasi; in seguito a una revisione del papiro e dei disegni, lo studioso ritenne di poter ricostruire nelle colonne I - X 10 una lettera di Epicuro a Idomeneo e un dialogo tra il filosofo e il dio Asclepio¹⁷: un'ipotesi fantasiosa ed

¹⁷ *Ein neuer Brief Epikurs*, Berlin 1933.

estremamente fragile, dato anche il precario stato di conservazione di queste colonne, che ha suscitato molte perplessità e giudizi quasi unanimemente negativi. Effettivamente, pensare a un dialogo tra Epicuro e una divinità sembra molto problematico, conoscendo le opinioni degli Epicurei sugli dèi; inoltre, come osservava giustamente il Bignone¹⁸, anche ammettendo la plausibilità delle integrazioni di Jensen in luoghi così lacunosi, sarebbe strano che gli avversari di Epicuro non abbiano mai parlato di questo dialogo, così palesemente in contrasto con la dottrina del filosofo di Samo. In realtà, credo che anche il contenuto delle prime colonne e quello della parte perduta del rotolo debba avere connessioni con quello delle colonne successive: in col. X 15-18 si legge οὐ μόνον[ν] διὰ τ[ιν] ἄπ]ὸ τούτης ὑπερηφ[α]νοῦ[ν]τῶν, ἀλλὰ καὶ ἰ δι' ἃ προείπαμεν ἡμεῖς, ed è evidente che l'espressione 'le cose che abbiamo detto prima' rimanda alle colonne precedenti, non escluse le attuali I-IX. Insomma, Filodemo deve avere a lungo descritto il modo di fare del superbo e gli inconvenienti cui va incontro chi è preda della ὑπερηφάνια, forse, come osserva la Dürr¹⁹, *ex contrario*, cioè mettendo in rilievo come bisogna comportarsi per non essere considerati superbi.

Su questo papiro esiste un'ampia bibliografia, sia per il contenuto del libro sia perché, come ho prima ricordato, Filodemo ci trasmette ampi estratti di un'opera di un non meglio identificato Aristone, che da quasi tutti gli studiosi viene individuato nel Peripatetico Aristone di Ceo, nonostante il tentativo del Gallavotti²⁰ e, recentemente, della Ioppolo²¹ di vedere nell'autore del libro dedicato alla ὑπερηφάνια lo Stoico Aristone di Chio; contro l'ipotesi della Ioppolo, Gigante²² ha opportunamente ribadito che l'Aristone citato da Filodemo è il Peripatetico, sottolineando, nell'orma del Gomperz²³, «il legame del libro aristoneo con i *Caratteri* di Teofrasto». Il testo è stato edito più di una volta: dopo la menzionata edizione del Caterino (1827), furono pubblicate quelle del Sauppe (1849-1853), dell'Hartung (1857), dell'Ussing (1868) e, ultima, quella dello Jensen (1911), senza dubbio la migliore; tra l'altro, Jensen giustamente tiene molto conto dei disegni, più che degli interventi degli Accademici, sottolineandone il valore per la ricostruzione delle parti perdute del papiro.

La rilettura del papiro innanzi tutto potrà forse dare nuovi risultati o dirimere spinose questioni. Per esempio, il tormentato luogo di col. X 10-13, dove Jensen aveva letto Ἀρίστων ἰ το[ί]γυν [γ]εγραφὼς Περὶ τοῦ ἰ

¹⁸ *Studi critici sul testo di Epicuro*, SIFC N.S. X (1932), p. 97.

¹⁹ *La concezione filodemea della superbia nel PHerc. 1008*, «Atti del Convegno Internazionale Ercolano 1738-1988», Roma 1993, p. 329.

²⁰ RFIC 55 (1927), pp. 468-479.

²¹ «Atti del Congresso Internazionale 'Epicureismo greco e romano'», Napoli 1996, pp. 715-734.

²² CErc 27 (1997), p. 154.

²³ *Pensatori greci*, trad. it., Firenze 1962, IV, p. 712.

κο[υ]φίζ[ειν ὑ]περηφανίας ἐπιστολ[ήν – così nell'edizione del 1911 – e successivamente *Περὶ τοῦ ἰ κο[υ]φίζ[ειν ὑ]περηφανίας ἐπιτομήν*²⁴, ha indotto la critica ad assumere posizioni differenti a proposito del carattere dell'opera di Aristone: per alcuni si sarebbe trattato di un'epistola, per altri di un compendio o di un'epistola-epitome, una lettera, cioè, di contenuto dottrinario come l'*Epistola a Erodoto* di Epicuro. Ma una nuova, accurata indagine autoptica (il cui risultato ho potuto confermare, insieme con i colleghi Longo Auricchio, Di Matteo e Del Mastro) ha permesso a Gigante, come ho in precedenza accennato, di suggerire ἐπιστολ[ι]κά²⁵ (l'A, sicuro, non è un sottoposto, come pensano Acosta Méndez e Àngeli²⁶, e di K si vedono tracce) e di pensare a un'opera epistolare dalla quale Filodemo, «bravo ricapitolatore»²⁷, ha attinto.

Ma, soprattutto, non mi sembra inutile riesaminare nel suo complesso il testo che si è conservato nel *PHerc.* 1008, in vista di una nuova edizione tradotta e commentata, per cogliere meglio i rapporti tra l'Epicureo Filodemo e il Peripatetico Aristone di Ceo: Filodemo ha deciso di utilizzare ampiamente il libro di Aristone non solo per l'argomento, a lui congeniale (la condanna di un vizio come la superbia alla quale è contrapposta la virtù della μεγαλοψυχία), ma anche per la vivacità stilistica, a lui non aliena, dal momento che in certi casi il Gadareno ama servirsi di uno stile brillante per trattare determinati temi (ricordo, per esempio, il libro *Sull'ira*, conservato nel *PHerc.* 182, nel quale viene illustrato con chiarezza e vivacità di stile il punto di vista degli Epicurei a proposito di una delle peggiori affezioni dell'anima); e mi pare particolarmente interessante notare come nelle ultime dieci colonne il testo di Aristone e gli interventi di Filodemo si intersechino e si illustrino a vicenda, a conferma che nel libro del Peripatetico l'Epicureo ha trovato tali consonanze con le sue opinioni su quest'argomento da utilizzarne ampi estratti come parte considerevole della sua opera quasi che fossero stati scritti non da Aristone ma proprio da lui.

²⁴ Ap. W. Knögel, *Der Peripatetiker Ariston von Keos bei Philodem*, Leipzig 1933, p. 8.

²⁵ *CErc* 27 (1997), p. 153 s.

²⁶ *Filodemo, Testimonianze su Socrate*, Napoli 1992, p. 209.

²⁷ Gigante, *CErc* 27 *cit.*

P. Berol. 25706

GRACE IOANNIDOU

This medium-brown papyrus was recovered on December 20th, 1905, during Rubensohn's excavations in Hermopolis. It is an administrative letter, written on a very large papyrus sheet, measuring 73 x 32.5 cm. Even though in its greater part it seems to be rather well preserved, at places the ink is completely faded, therefore, its decipherment presents a lot of difficulty. It is probably broken off at the top, and it is increasingly damaged towards the last lines, where only the beginnings of lines are preserved. The left- and right-hand margins are also partly broken off, even though there are some remnants of the left-hand margin (e.g. in lines 22 and 27 ff.), while many of the lines are carried to the end. The back (→) is blank, except for some traces of ink.

As is usual with many letters of this period, this papyrus is *transversa charta*, written in a large, sloping late byzantine hand which bears similarities to the first 4 lines of Seider, *Pal. gr. Pap. I = PLond. I 113, 4, fr. I, 595 A.D.*, to BGU XII 2205, 590 A.D., to *PLond. I 113, 6b, p. 214 = M.Chr. 147 = Montevecchi, Papirologia, tab. 103, p. 182, 633 A.D.*, and to *P.Haun. III 52, VI/VIIth cent. A.D.*

I'd like to believe that in this letter we have a reference to a riot in the hippodrome and to other serious events, and this would also explain its extraordinary length, since it is actually a report describing a difficult case that was probably referred to a (ducal?) court, as we might surmise from the σοφωτάτους (jurists) of lines 22 and 38. However, the text itself refuses us a clear perception of the events described.

Since the XXIInd International Congress of Papyrologists, B. Kramer, G. Poethke and W. Luppe kindly offered to help with the readings of this papyrus, and a detailed edition of it is appeared in G. Ioannidou, *P.Berol. 25706: Riot in the Hippodrome?*, *APF* 46 (2000), 51-61.

I tessitori del Fayyum in epoca greca e romana: le testimonianze papiracee

FLAVIA IPPOLITO

INTRODUZIONE

Il presente lavoro ha lo scopo di riferire i primi risultati di una ricerca che sto conducendo sulla figura del tessitore e più in generale sulla produzione tessile nel Fayyum in epoca greca e romana. La vasta documentazione pervenuta reca notizie intorno ai luoghi di lavoro ed agli operai addetti al lavoro tessile. Buona parte di questo materiale è costituito in particolare da ricevute di tasse attinenti al lavoro della tessitura pagate dal tessitore o da un rappresentante della corporazione cui egli apparteneva; un nutrito gruppo documenta tasse personali, contratti di varia natura, prestiti, petizioni, conti, lettere, registri, liste di nomi e schede di censimento. Mi sono innanzitutto posto il problema di quali fossero i termini che designavano le varie qualifiche e gli strumenti adoperati nell'ambito della produzione tessile.

LA TERMINOLOGIA

Nella ricostruzione delle varie fasi della produzione tessile, da quelle preliminari di tosatura e filatura a quelle di perfezionamento e finitura del tessuto, fondamentale supporto della ricerca sono state le fonti documentarie e letterarie che hanno restituito una terminologia specifica per ciascuno dei momenti della catena di produzione. Nel rispetto della sequenza temporale secondo cui si svolgono le varie fasi della produzione tessile, i termini che indicano le differenti qualifiche artigianali qui prese in considerazione sono i seguenti¹:

il *ῥαβδιστής* era il battitore della materia grezza, le cui testimonianze sono datate tra il I ed il II d.C.: PBon 24 e SPP IV, p. 70, il primo proveniente da Tebtynis ed il secondo da Krokodilopolis, restituiscono il composto

¹ L'indagine lessicale è fondata sulla consultazione di E. Kiessling, *Wörterbuch der Griechischen Papyrusurkunden*, Supplement 1, H.-A. Rupprecht, A. Jördens, *Wörterbuch der Griechischen Papyrusurkunden*, Supplement 2, del testo di Wipszycka 1965, e di quello di Forbes, *Studies*.

ἐριοραβδιστής, ovvero battitore di lana, mentre in PTebt II 305 si legge il termine γερδιοραβδιστής, che rivela una stretta relazione tra tale operaio ed il γέρδιος;

λινουργός era il filatore di lino, le cui testimonianze si datano dal III a.C. al V d.C.²;

ἐριουργός era colui che filava la lana, la cui attività è testimoniata dai papiri ininterrottamente dal III a.C. al II d.C.;

γέρδιος era il termine con cui si definivano i tessitori di lana, lino, o in generale dei tessuti più comuni dal III a.C. sino al VI d.C.³;

il λινούφος era il tessitore di lino secondo quanto attestano omogeneamente i papiri in epoca tolemaica, romana e tardo-romana per il nomo Arsinoite⁴;

i βυσσουργοί erano i tessitori di bisso, un tessuto piuttosto delicato e trasparente, simile al lino ma più pregiato: questi artigiani sono attestati soprattutto in età tolemaica mentre in età romana le fonti si fermano al I d.C.

GLI OPERAI

Il discorso sugli operai non può prescindere dai modi in cui tali artigiani si procuravano la materia grezza. Sappiamo che i tessitori non solo ne venivano in possesso acquistandola direttamente sulla pianta per poi lavorarla ma spesso erano proprietari di campi coltivati a lino oppure affittavano stagionalmente parcelle di terreno coltivabili⁵. Riguardo alla lana il discorso appare poco più complesso. In epoca tolemaica a Philadelphia esistevano allevatori professionali di greggi da tosa (pecore o capre) che si dedicavano a tale attività; operavano inoltre una sorta di depurazione della lana grezza da eventuali corpi estranei. Proprietari di greggi di pecore sono anche attestati tra il II ed il III secolo d.C. a Tebtynis⁶ ed a Bakchias⁷. Va sottolineata a questo proposito l'esistenza di venditori di materie prime, in particolare lino e lana, attestati a Karanis⁸ ed a Tebtynis⁹, ἐριοπῶλαι, il che conferma ad ogni modo la necessità dei filatori e dei tessitori di lana di acquistare il prodotto grezzo. A Bakchias e Karanis¹⁰, in particolare, è attestata l'esistenza di mercanti di

² Il PLille II 36 appartiene al III a.C. Il PRyl II 394 di provenienza sconosciuta appartiene al III d.C. e SPP XX 113 anch'esso di provenienza sconosciuta è datato al 401 d.C. Cf. Calderini, *Ricerche*, p. 45.

³ Il testo risalente a tale secolo in cui è attestato il termine γέρδιοι è SPP XXII 251 ma la provenienza è generica (nomo Arsinoite). Cf. Calderini, *Ricerche*, p. 52.

⁴ L'ultima attestazione nel nomo Arsinoite è del VI d.C., SPP III-VIII 108.

⁵ Sappiamo che già nel III a.C. campi coltivati a lino venivano dati in affitto a tessitori: PCairoZen II 59287.

⁶ PTebt II 423 (inizi III d.C.).

⁷ PStrass V 424-432 (126/140 d.C.).

⁸ PMich IV 223-224 del II d.C. e Bagnall, *Egypt*, p. 128.

⁹ PMich II 123 R e 124 R (I d.C.), PCarlsberg 57+SB XII 11157 (II d.C.), PMilVogl II 58, 70 (II d.C.), PMilVogl IV 212 (I d.C.).

¹⁰ A Karanis è registrata l'esportazione di un numero imprecisato di balle di lana il 30-12-166. Il

balle di lana. A Bakchias si tratta in tutto di 62 ἐρίων πόκοι (ovvero balle di lana) che sono stati oggetto di una imposta di transito alla stazione doganale del centro nel 114 d.C.¹¹

La lana appena tosata veniva lavata e poi battuta: questo era il compito del ῥαβδιστής, a proposito del quale possediamo solo 7 testimonianze, datate tra il I e II secolo d.C. e provenienti da Tebtynis, Krokodilopolis e Theadelphia; non possediamo alcun documento anteriore o posteriore a tale periodo che nomini questo operaio.

La terminologia riguardante i vari artigiani legati al mondo della tessitura pone non pochi problemi di interpretazione. A Tebtynis tali testimonianze derivano dai registri di *grapheion*¹², a Krokodilopolis esisteva un *ergasterion rhabdistikon*¹³, mentre da Theadelphia¹⁴ proviene una lista di gruppi di agricoltori affittuari di parcelle di terra (di cui è anche indicata l'estensione in arure) tra cui compare anche un ῥαβδιστής. Essi erano semplici operai salariati e non rappresentavano una vera categoria, considerato che non pagavano alcuna tassa sulla loro attività¹⁵, come dimostra la mancanza di testimonianze in proposito. Un termine attestato a Tebtynis¹⁶ ed a Krokodilopolis¹⁷ è ἐριοραβδιστής, battitore di lana: a Krokodilopolis cinque di questi artigiani pagavano un'imposta sulla loro attività nel 72-73 d.C. Essi rappresentavano pertanto una speciale categoria che talora svolgeva il proprio lavoro in officine apposite: il PBon 24, del 135 d.C., testimonia l'esistenza di un *ergasterion eriorabdistikon* a Tebtynis, l'unico sinora conosciuto non solo nel Fayyum ma in tutto l'Egitto. Altro termine attestato a Tebtynis (in PTebt 305, 135-137 d.C.) è γερδιοραβδιστής; anche qui, come a Krokodilopolis, questo artigiano pagava una tassa di γερδιακόν di 36 dracme annue, poco più di 8 dracme in meno rispetto alla tassa pagata dai γέρδιοι. I problemi posti da queste definizioni non sono pochi: quale era la differenza tra il ῥαβδιστής, l'εριοραβδιστής ed il γερδιοραβδιστής? Quali attività essi svolgevano e dove? Se tutti e tre svolgevano la stessa attività, perché venivano indicati con differenti denominazioni? Se ammettiamo che εριοραβδιστής e

mercante ha pagato la tassa λιμὴν Μέμφεως in uscita alla stazione doganale di Karanis. Cf. PCustoms 236.

¹¹ Si tratta della tassa λιμὴν Μέμφεως il cui pagamento è registrato per ben 15 volte nel libro mastro compilato alla dogana di Bakchias tra il 29-8-114 d.C. ed il 27-9-114 d.C. I testi sono raccolti in PWisc II 80 e sono PCustoms 34, 37, 39, 53, 69, 71, 73, 83, 88, 113, 114, 120, 123, 124, 413; solo il PCustoms 413 indica che il mercante ha pagato la tassa in uscita dalla stazione doganale di Bakchias mentre le altre registrazioni non indicano se i prodotti sono stati sdoganati in entrata o in uscita dal villaggio. Cf. Sijpesteijn, *Customs*, p. 61; Clauson 1928, pp. 241-280.

¹² PMich II 123 e 127 (I d.C.) e PCarlsberg inedito.

¹³ SB I 5220 (I/II d.C.).

¹⁴ BGU IX 1900 (196 d.C.).

¹⁵ Cf. Wallace, *Taxation*, pp. 135-169.

¹⁶ PBon 24 del 135 d.C.

¹⁷ SPP IV, p. 70 (I d.C.).

γερδιοραβδιστής designassero la medesima figura artigianale, dato che l'importo delle tasse pagate sulla professione è identico, una spiegazione plausibile può essere che a parità di compiti l'ἐριοραβδιστής, il γερδιοραβδιστής ed il ῥαβδιστής non avessero la stessa qualifica e quindi quest'ultimo poteva essere un semplice aiutante, un operaio occasionale alle dipendenze di un ἐριοραβδιστής o anche di un tessitore di lana. C'è anche la possibilità che tutti gli artigiani che lavoravano alla produzione di tessuti in lana, dalla manipolazione della materia prima al tessuto finito, svolgessero insieme le varie pratiche artigianali, il che spiegherebbe anche la mancanza, almeno durante parte dell'epoca romana (dal II d.C. in poi), di testimonianze riguardanti ῥαβδισταί ed ἐριοραβδισταί e la definizione di tutte queste figure con il termine generico di γέρδιοι. È possibile inoltre che tutte queste operazioni, sia di preparazione preliminare sia di filatura e tessitura, in epoca romana venissero svolte dagli stessi tessitori e dalle loro famiglie in ambito domestico¹⁸. Anche se non abbiamo attestazioni dirette in proposito, sulla base di quanto avveniva nella lavorazione del lino si può supporre che talvolta i tessitori si siano dedicati ai trattamenti preliminari nella lavorazione della lana¹⁹. Significativa in questo senso anche la testimonianza di alcuni papiri provenienti da Bakchias che attestano il pagamento di una tassa sulla proprietà di greggi di pecore, imposte versate da Petesouchos ed i suoi figli, tessitori a Bakchias, tra il 126 ed il 140 d.C.²⁰ Ritengo verosimile che in epoca romana, tranne le eccezioni di Tebtynis, Krokodilopolis e Theadelphia, le operazioni preliminari di battitura e depurazione della lana appena tosata venissero svolte dagli allevatori di greggi che di seguito mettevano il grezzo a disposizione dei filatori. Già all'epoca dei Tolemei, infatti, gli allevatori di pecore a servizio di Apollonio svolgevano tali operazioni com'è testimoniato dal PCairoZen II 59287 (III a.C.) ed è probabile che tale abitudine si sia protratta anche in epoca romana. Resta pertanto da spiegare l'esistenza nel II secolo d.C. di due officine a quanto pare riservate alla battitura della lana, una a Krokodilopolis²¹ e l'altra a Tebtynis²². Purtroppo sia nell'uno sia nell'altro caso i documenti non contengono particolari che possano aiutare ad individuare con certezza le attività svolte all'interno di queste officine. A mio parere, l'esiguità numerica di tali testimonianze (in tutto 7 se si considerano anche i testi che riguardano gli operai), il fatto che esse siano esclusivamente riferibili al I/II secolo d.C. e che provengano solo da tali centri nel Fayyum, sono dati che possono essere in qualche modo giustificati alla luce di diverse

¹⁸ Cf. Forbes, *Studies*, pp. 82 ss.

¹⁹ Cf. nota 5.

²⁰ PStrass V 424-432: tali tasse sono rilevate sugli οὐσιακὰ πρόβατα, vale a dire bestiame di proprietà privata. Solo in PStrass V 427 sembra che la tassa venga pagata in relazione a bestiame sia di proprietà dello stato sia di proprietà privata.

²¹ SB I 5220.

²² PBon 24 del 135 d.C.

motivazioni. Ho già detto che in epoca romana le pratiche e le abitudini attinenti alla produzione tessile sono in buona parte ereditate dall'epoca tolemaica. Occorre innanzitutto distinguere i vari centri abitati del Fayyum in base alla loro economia. Infatti non a caso i luoghi dai quali provengono le attestazioni di tali officine sono Krokodilopolis, la *metropolis* del Fayyum, e Tebtynis, villaggio dall'economia notoriamente evoluta in epoca romana. È possibile pertanto che, dato il volume di affari in questi centri, ogni settore artigianale potesse disporre di un numero discreto di operai specializzati che si dedicavano a differenti attività nell'ambito di una stessa produzione. Nei villaggi di dimensioni più piccole e dall'economia più modesta ritengo normale che artigiani (nel caso di coloro che avevano una attività indipendente²³ e svolgevano il lavoro nelle proprie abitazioni) come i tessitori svolgessero più di una operazione nell'ambito della loro produzione: il più delle volte, poiché il lavoro si praticava in casa, erano i membri delle famiglie che occupavano ciascuno un ruolo differente del settore. Bisogna pensare che il trattamento preliminare della lana nonché la filatura erano operazioni facili da svolgere e non richiedevano strumenti particolari.

Secondo lo studio svolto da Bagnall²⁴ tra il III ed il IV secolo d.C. si assiste ad una progressiva evoluzione del rapporto di interdipendenza città-villaggio²⁵ ed a cambiamenti socio-economici che interessano le comunità dei centri del Fayyum a livello di terziario. In tale epoca si verifica uno spostamento della popolazione dalla campagna alle città con conseguente depauperamento dell'economia dei piccoli paesi nei settori che riguardano servizi, commercio ed artigianato. Infatti a Tebtynis le ultime attestazioni di attività professionali non direttamente collegate al mondo agricolo risalgono alla prima metà del III a.C.²⁶ Per Krokodilopolis è possibile che l'evoluzione dell'artigianato su scala industriale abbia portato ad un completo cambiamento di ruoli e di processi produttivi. In tale città, come in altre, infatti è testimoniata a partire dalla tarda età romana una produzione di beni destinata non solo al consumo interno ma anche alle esportazioni su scala nazionale e internazionale²⁷. Non a caso infatti è solo da Krokodilopolis, e da nessun altro centro del Fayyum, che a partire dal VI secolo d.C. abbiamo

²³ In particolare in età romana.

²⁴ Cf. Bagnall, *Egypt*, pp. 310-325.

²⁵ In epoca tolemaica come nella prima età imperiale, le attività artigianali e di servizio erano in stretto rapporto con il lavoro della terra, il che implicava costante reciprocità tra città e campagna, commercio ed agricoltura: la produzione e lo scambio di beni esige una ampia gamma di servizi, tutte occasioni di lavoro che permettevano agli individui di operare contemporaneamente in più d'uno di questi settori. Cf. Bowman, *L'Egitto*, pp. 112-113.

²⁶ Cf. Calderini, *Tebtynis*, pp. 377-382, e supplementi 1°, pp. 240-241, e 2°, p. 209.

²⁷ Il progressivo smantellamento dell'organizzazione amministrativa in ciascun villaggio porta a far sì che gli abitanti per assolvere ai doveri imposti dallo stato debbano riferirsi alle rappresentanze amministrative dislocate nella più vicina *metropolis* che nel caso del Fayyum è ovviamente Krokodilopolis. Cf. Bagnall, *Egypt*, pp. 314-315.

testimonianze dei lavoratori di tessuti di Tarso²⁸. I centri più piccoli, pertanto, ritornano a vivere di un'economia esclusivamente agricola e non più diversificata com'era nel I e II secolo d.C. Bisogna inoltre tener presente che a partire dalla seconda metà del III secolo d.C. si assiste ad un progressivo degrado del sistema di irrigazione del Fayyum, fenomeno che contribuì all'abbandono di non pochi villaggi e città della regione. Theadelphia e le sue zone limitrofe²⁹, tra il III ed il IV secolo d.C., a causa della progressiva desertificazione vengono via via abbandonate. A Bakchias ed in molte altre zone del Fayyum il degrado subito dai sistemi di irrigazione contribuì allo spostamento della popolazione in zone più ricche d'acqua³⁰.

Le operazioni di filatura erano svolte per la lana da operai chiamati ἐπιουργοί, mentre λινουργοί erano chiamati invece i filatori di lino. Su tali operai possediamo poche testimonianze, la maggior parte delle quali si concentra in epoca tolemaica.

Gli ἐπιουργοί sono attestati nei seguenti centri: a Philadelphia da tre papiri datati al III secolo a.C.³¹; ad Euhemeria da un papiro degli inizi del I secolo d.C.³²; a Krokodilopolis da un papiro del I secolo d.C.³³ ed a Tebtynis da tre papiri di cui uno datato al III a.C.³⁴ e due al II d.C.

Delle testimonianze relative ai filatori di lana e lino è a Philadelphia che si concentrano numerose quelle di epoca tolemaica, mentre per Tebtynis e Krokodilopolis disponiamo di notizie risalenti alla prima epoca romana. Le conclusioni che scaturiscono da questi dati vanno ad aggiungersi a ciò che è stato detto riguardo ai ῥαβδιστᾶι. Tutte le testimonianze sin qui considerate si riferiscono ad operai che lavoravano a servizio di fabbriche: nelle zone di Philadelphia e Magdola in epoca tolemaica e presso Tebtynis e Krokodilopolis sia in epoca tolemaica sia in epoca romana. Per gli altri villaggi registriamo l'esiguità numerica di tali testimonianze in epoca tolemaica e la

²⁸ SPP III-VIII 716, 751. Cf. anche Calderini, *Ricerche*, p. 56.

²⁹ Lo stesso valga anche per Euhemeria con cui Theadelphia nelle fonti è spesso citata. Cf. Calderini, *Theadelphia e Euhemeria*, pp. 184-188, 240-248, e supplementi 1°, pp. 116, 135, e 2°, pp. 57, 66. Ritengo che questa possa essere una delle cause che hanno contribuito alla scomparsa in tale centro di testimonianze relative ai battitori di lana. Ad ogni modo rimane il dato della unicità delle due testimonianze riguardanti le officine di lavoro: due sole testimonianze e risalenti unicamente nel II secolo d.C.

³⁰ Vedi *Fayūm Towns*, p. 16, per lo spopolamento delle zone del Fayyum durante il III/IV secolo d.C. PFouad I 29 testimonia che a partire dal 224 d.C. gli abitanti di Bakchias erano costretti a cercare acqua lontano dal loro villaggio: PLond II 322 restituisce una lista di 12 persone che nel 214/215 migrano da Bakchias a Soknopaiou Nesos a causa della progressiva desertificazione che interessò il villaggio.

³¹ PMich I 16 (257 a.C.), PCairoZen II 59295 (250 a.C.), IV 59776 (III a.C.), IV 59777 (III/II a.C.).

³² Cf. Calderini, *Ricerche*, p. 45. PRyl II 94.

³³ SPP IV, p. 70 del I d.C.

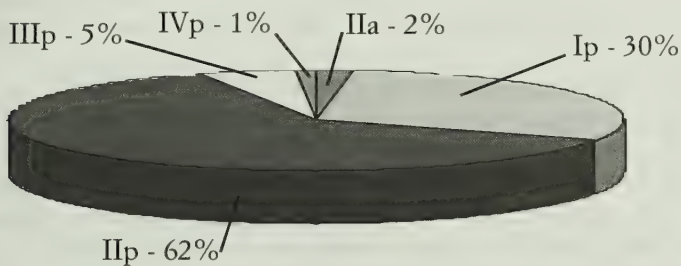
³⁴ PBon I 24 (135 d.C.), PCairoZen II 59295 (250 a.C.) e PCarlsberg 57+SB XII 11157 (II d.C.): in quest'ultimo sono menzionati anche i venditori di lana.

loro completa mancanza in epoca romana. Ciò potrebbe indurre a ritenere con una certa verosimiglianza che solo le città economicamente più fiorenti e funzionali dal punto di vista amministrativo hanno continuato a mantenere tra il I ed il II secolo d.C. la frantumazione di ruoli artigianali ereditata dall'epoca tolemaica nell'ambito di uno stesso settore produttivo. A questo bisogna aggiungere che ancora in epoca romana, nella quale si afferma, grazie alla diminuita pressione fiscale ed alla scomparsa dei monopoli di stato, l'artigianato privato³⁵ (quasi sempre a servizio dello stato³⁶ che provvede alla protezione delle categorie artigianali nei mercati di scambio) per lo più a conduzione familiare, i tessitori possono aver provveduto a coprire tutti i settori della produzione svolgendo da soli, con le proprie famiglie e/o con l'aiuto di apprendisti³⁷, schiavi e salariati³⁸ a condizioni vantaggiose, le attività che preludono alla tessitura del prodotto³⁹.

È questo il caso di Philadelphia, dove si registra in epoca romana il maggior numero di ricevute di *γερδιακόν* e dove a partire da tale epoca ritengo verosimile che tutti gli operai impegnati nell'artigianato tessile, si tratti di filatori e, in alcuni casi, anche di battitori e cardatori, vengano indistintamente definiti *γέρδιοι*.

I TESSITORI

Il grafico esemplifica le percentuali di distribuzione cronologica dei tessitori denominati *γέρδιοι* dal III a.C.⁴⁰ al IV d.C. nel Fayyum:



³⁵ Non a caso tutte le testimonianze dell'imposta sull'attività artigianale (*γερδιακόν*) si datano a partire dal I d.C.

³⁶ Talora sono privati che si rivolgono ai tessitori: forniscono loro la materia prima e ne ordinano la tessitura e la confezione di indumenti. Cf. Wipszycka 1965, p. 45.

³⁷ I contratti di apprendistato nel Fayyum sono i seguenti: PMich II 121 R (I d.C.), V 346a e b (I d.C.), PTebt II 442 (113 d.C.), II 385 (117 d.C.) per Tebtynis; POsl III 141 (50 d.C.), SB XVIII 13305 (271 d.C.) per Karanis; SPP XXII 40 (150 d.C.), PGrenf II 59 (189 d.C.) per Soknopaiou Nesos. Cf. anche Bergamasco, *Le διδασκαλικαί*, pp. 96-97; Wipszycka 1965, pp. 63-74.

³⁸ Cf. Forbes, *Studies*, pp. 240-242.

³⁹ In particolare la filatura.

⁴⁰ Tale testimonianza è una sola, proviene da Philadelphia, PCairoZen II 59263, e non è inserita nel grafico.

II a.C., 2 testimonianze: POsl III 140 (Tebtynis), PTebt I 116 (Tebtynis).

I d.C., 33 testimonianze: PFouad I 59 (Tebtynis), PMich V 237, 346, (Tebtynis), PSI VIII 902, 912 (Tebtynis), PTebt II 384, 401 (Tebtynis), PMich II 121 R e V, 123 R e V, 124 R, 127, 128, V 227 (Tebtynis), PRyl II 94 (Euhemeria), PFay 48 (Euhemeria), POsl III 141 (Karanis), PCorn 23, 21 (Philadelphia), PPrinc I 1, 2, 3, 9, 10, 11, 13 (Philadelphia), BGU VII 1614, 1615 (Philadelphia), PGiss III 94 (Soknopaiou Nesos), PRyl II 107 (Soknopaiou Nesos), BGU XIII 2294 (Soknopaiou Nesos), PGrenf II 43 (Soknopaiou Nesos).

II d.C., 73 testimonianze: PStrass V 401 bis, 401-411, 413 (Bakchias), PSI XII 1241 (Narmouthis), PMert II 65 (Narmouthis), PFay 42a (Theadelphia), BGU IX 1896, 1897 (Theadelphia), PCol II 1 V (Theadelphia), BGU VII 1564, 1591, 1602, 1616 (Philadelphia), PPhil 1, 3, 10, 23-31 (Philadelphia), PRyl II 189 (Soknopaiou Nesos), SPP XXII 26, 36, 40, 67, 88, 121, 165, 174, 179, 181, 183 (Soknopaiou Nesos), PCollYoutie 36 (Soknopaiou Nesos), PLond III 846 (Soknopaiou Nesos), PGrenf II 59, 60 (Soknopaiou Nesos), BGU II 617, XIII 2227 (Soknopaiou Nesos), SB X 10281 (Soknopaiou Nesos), PCairoMich 359 (Karanis), POsl III 124 (Karanis), PMich IV 223, 224 (Karanis), SB V 8263 (Krokodilopolis), PFlor I 25 (Krokodilopolis), PTebt II 298, 305, 385, 414, 442 583, 602, 603 (Tebtynis), PSI X 1139 (Tebtynis), SB I 5124, VI 9374 (Tebtynis), PMert 64 II (Tebtynis), PCarlsberg 53, PCarlsberg 57+SB XII 11157 (Tebtynis), PCarlsberg inedito (Tebtynis).

III d.C., 8 testimonianze: PSI IX 1060 (Euhemeria), PLond III 1170 (Theadelphia), PAmh II 119 (Soknopaiou Nesos), PFamTebt 48 (Tebtynis), PGiss II 47 (Tebtynis), SB IV 7358, XVIII 13305 (Karanis), PMich XI 620 (Dionysias).

IV d.C., 1 testimonianza: PMich inv. 3473.3 (Philadelphia)⁴¹.

Le testimonianze sono oltre un centinaio e sono tutte concentrate tra il I ed il II secolo d.C. Al II secolo d.C. risale la maggior parte delle testimonianze: 30 da Philadelphia, 19 da Soknopaiou Nesos, 14 da Bakchias e 12 da Tebtynis. Il maggior numero di testimonianze risalenti a questo secolo proviene da Philadelphia: una trentina circa, tra cui il BGU VII 1616 una testimonianza esauriente sul tributo professionale dei tessitori allo stato nel nomo Arsinoite⁴². Il papiro è datato al 118/119 d.C. e riporta il pagamento in varie rate (sempre di 4 o multipli di 4 dracme), distribuite per il corso di un anno, della tassa di *γερδιακόν*, per un ammontare complessivo di 76 dracme annue per ciascun tessitore. Tali fonti pertanto attestano l'affermarsi di un artigianato più indipendente⁴³: scomparsi i monopoli statali e diminuita la

⁴¹ ZPE 100 (1994), pp. 261-262.

⁴² Cf. a questo proposito Wallace, *Taxation*, pp. 194-199 e note fine testo.

⁴³ Gli artigiani in epoca romana potevano lavorare alle dipendenze di imprese private (PLond III 1170 e PTebt II 298), come accadeva in epoca tolemaica, ma una buona parte lavorava privatamente,

pressione fiscale i tessitori, riuniti in corporazioni, esercitano in proprio la loro professione pagando una tassa al governo su tale attività. Questa imposta era versata dai tessitori o per loro conto da un rappresentante della corporazione cui appartenevano. Dai dati emersi dall'analisi di queste ricevute fiscali si evince che ciascuno dei centri di quest'area era caratterizzato da strutture amministrative e sociali del tutto peculiari. Tra i villaggi di una stessa regione vigeva una gerarchia costruita sulle dimensioni dei villaggi stessi, sulla quantità e sulla qualità dei servizi di cui essi disponevano per i loro abitanti. Ciascun centro di media importanza rappresentava il polo di attrazione per le zone limitrofe. Così a Tebtynis l'organo che provvede alla riscossione del $\gamma\epsilon\rho\delta\iota\alpha\kappa\acute{o}\nu$ svolge tale mansione anche per i villaggi vicini, come è testimoniato da PTebt II 305. A Theadelphia facevano capo centri limitrofi tra cui anche il villaggio di Euhemeria⁴⁴.

Un altro tipo di agevolazione di cui godevano i tessitori nel I e II d.C. era l'esenzione dalle liturgie⁴⁵ che venivano assegnate a seconda del reddito di ciascun individuo⁴⁶. Così a Soknopaiou Nesos nel 140 d.C. un tessitore protesta presso lo stratego con una lettera ufficiale in cui dichiara di non possedere beni sufficienti da renderlo eleggibile alla carica di $\pi\rho\epsilon\sigma\beta\acute{\upsilon}\tau\epsilon\rho\varsigma$ $\tau\eta\varsigma$ $\kappa\acute{\omega}\mu\eta\varsigma$ ⁴⁷. A questo proposito però crea alcuni problemi il caso di Bakchias, dove sembra che le imposte di $\chi\omega\mu\alpha\tau\iota\kappa\acute{o}\nu$ vengano sostituite ampiamente da una serie di lavori gratuiti di manutenzione e sorveglianza dei canali che rientrano nell'ambito dell'adempimento delle liturgie dalle quali i tessitori dovrebbero essere esenti, considerato l'editto di Vibio Massimo del 103/107 d.C.⁴⁸

Da tutti i documenti per lo più fiscali, da me raccolti, per ciascun villaggio risulta che la condizione economica di tali artigiani era di un benessere medio in quanto spesso si trattava di agricoltori proprietari e/o affittuari⁴⁹ (individualmente o in gruppo) di una porzione di terra da cui traevano non solo beni di consumo per le proprie famiglie ma anche prodotti di scambio. Quasi sempre il possesso di terra con i suoi prodotti rappresentava una indispensabile fonte economica per questi tessitori⁵⁰. Numerosi sono i documenti che ci informano sulle loro proprietà o sulle risorse di cui

spesso nelle proprie case ma anche in fabbriche organizzate per tale attività (PMich XI 620) per conto dello stato che assicurava loro agevolazioni e protezione all'interno del mercato di scambio.

⁴⁴ Cf. Calderini, *Theadelphia*, pp. 242-243.

⁴⁵ Sancita dall'editto di C. Vibio Massimo nel 103/107 d.C.

⁴⁶ Cf. Bowman, *L'Egitto*, pp. 78-80.

⁴⁷ PLond II 846. Cf. per Philadelphia PPhil I 1, 3, 10 e Lewis, *The Compulsory*, pp. 143-145.

⁴⁸ PPhil I 1.

⁴⁹ Come avviene a Theadelphia nel 196 d.C. secondo BGU IX 1900: lista di gruppi affittuari di parcelle di terreno proprietà dello stato in cui compare anche un $\rho\acute{\alpha}\beta\delta\iota\sigma\tau\eta\varsigma$.

⁵⁰ I documenti che confermano la proprietà di un appezzamento di terreno sono numerosi. Tebtynis: PTebt II 603 (148 d.C.) e 604 (154/156 d.C.); Philadelphia: PPhil I 1 (103/124); Soknopaiou Nesos: SPP XXII 181 (II d.C.); Theadelphia: PCol II 1 V (II d.C.); i documenti che

disponevano: a Soknopaiou Nesos, ad esempio, un documento elenca i tributi in natura versati nel II/III d.C. da un gruppo di contadini affittuari di terre statali tra cui compaiono una decina di tessitori⁵¹. A Theadelphia nella seconda metà del II d.C. due tessitori versano un'imposta sulla proprietà di vigneti e sulla produzione di vino⁵². A Philadelphia invece due tessitori pagano nel I d.C. una tassa sulla fruizione dell'acqua dei canali il cui flusso era ben disciplinato dall'esistenza di dighe che necessitavano di manutenzione e sorveglianza, il che implica che essi erano proprietari o affittuari di terra⁵³.

Questi artigiani potevano svolgere il loro lavoro anche in fabbriche articolate in un certo numero di officine, ciascuna delle quali era probabilmente destinata ad un settore della produzione tessile. Un documento del 239/240 d.C. ci informa dell'esistenza di due imprese sviluppate sulle proprietà fondiari di un certo Valerius Titanianus. Tra i dipendenti di queste aziende figurano dirigenti, *managers* ed impiegati che svolgevano i ruoli più disparati: guardiani, personale addetto alla manutenzione, falegnami, addetti al trasporto merci. Una delle fonti di guadagno di tali imprese era l'affitto di locali ad artigiani, agricoltori e venditori al minuto. Tra gli artigiani si annoverano anche tessitori che prendevano in affitto locali in ciascuna di queste due aziende: l'editore del papiro ritiene che si tratti di locali utilizzati come officina e che probabilmente parte delle stanze prese in affitto fossero destinate agli alloggi per gli operai a servizio del tessitore o dei tessitori, a cui faceva capo la bottega tessile⁵⁴. Anche nel resoconto delle spese sostenute dall'impresa di Appianus nelle

indicano anche l'estensione della terra provengono da Soknopaiou Nesos: SPP XXII 26, 88, 165, 174 del II d.C.; da Karanis: PMich IV 223, 224, 225 del 171/174 d.C.; da Theadelphia: BGU IX 1896 del 162/154 d.C., BGU IX 1900 del 196 d.C.

⁵¹ SPP XXII 67.

⁵² BGU IX 1896, 1897. Cf., per Bakchias, PStrass V 413 bis (138/140 d.C.): 3 ricevute di versamento, fatte da Sambas, tessitore a Bakchias, per la tassa ναύβιον έναφείσιον.

⁵³ PPrinc I 11 del 35 d.C. e BGU VII 1614 del 69/70 d.C. Le tasse di χωματικών nel 35 d.C. a Philadelphia appaiono raddoppiate come mostra (PPrinc I 11) il confronto con la stessa tassa riscossa in altre zone dell'Egitto in tale periodo, cf. Wallace, *Taxation*, pp. 140-143: è possibile che, come nel caso delle tasse di censo, le cui rate annue nel Fayyum sono di gran lunga superiori a quelle riscontrate in altre zone campione come l'Ossirinchite e la Tebaide, anche le tasse sulle dighe rientrassero in quel programma fiscale che, iniziato all'epoca dei Tolemei, fu assorbito dall'amministrazione romana sempre in virtù della ricchezza e della fertilità di tale oasi. L'importo corrente era di 6 dracme e 4 oboli mentre a Philadelphia nel 35 d.C. i tessitori pagavano una quota di 12 dracme ca. Per il *syntaximon* si veda il caso di Bakchias, PStrass V 414-423 (127/135 d.C.) e Philadelphia, PPrinc I 1, 2, 3, 9, 10, PCorn I 21 (I d.C.): l'importo era di circa 44 dracme annue.

⁵⁴ Il documento è un rapporto sulle finanze di tali imprese indirizzato al proprietario dal προνοούμενος Alkimedon. Il proprietario Valerius Titanianus possedeva numerose terre e relative strutture imprenditoriali nella zona tra Dionysias ed Alexandrou Nesos e poi anche nei pressi di Theadelphia, Krokodilopolis e Philadelphia. Il documento in questione parla di altre due imprese, a parte quelle appena citate, le cui zone sono definite Sphech ed Aristokles: l'editore del testo è incerto sull'esatta posizione topografica di tali aziende ma suppone che dovessero trovarsi non lontano dalle proprietà gestite da Heroninos, definito in PLond III 1170 προνοούμενος τῶν περὶ τὴν

campagne di Theadelphia nel III d.C., gestita da Heroninos, una delle voci di spesa registra una quota di 64 dracme versate ad un tessitore: non è specificato quale sia il motivo di tale pagamento, ma si tratta probabilmente della spesa sostenuta per l'acquisto di prodotti tessili o comunque del compenso versato all'artigiano per un servizio reso⁵⁵.

LA PRODUZIONE TESSILE NEI TEMPLI

Le testimonianze a noi pervenute sulla fabbricazione di materiale tessile all'interno dei santuari non sono molte. Sono in tutto 13 e così distribuite:

II a.C., 3 testimonianze provenienti da Tebtynis (PTebt I 5, III 890 e PSI XIV 1401);

I d.C., 2 testimonianze: PLund IV 11 (Bakchias) e PSI X 1149 (Tebtynis);

I⁵⁶ d.C., 6 testimonianze: PLund IV 9 (Bakchias), PGen I 36 (Soknopaiou Nesos), SPP XXII 183 (Soknopaiou Nesos), BGU I 1 (Soknopaiou Nesos), BGU I 89 (Theadelphia), PSI X 1152;

III⁵⁷ d.C., 1 testimonianza: PTebt II 313 (Tebtynis).

Questi papiri testimoniano l'esistenza di artigiani che lavoravano il bisso, una particolare qualità di lino, piuttosto fine e trasparente, i cui prodotti erano destinati ad un uso sacrale. Tali documenti infatti confermano una stretta dipendenza tra i tessitori di bisso e le amministrazioni dei templi di Tebtynis, Soknopaiou Nesos e Bakchias. In epoca tolemaica sappiamo che i santuari godevano del monopolio sulla produzione di tessuti di bisso, concesso dal re in persona, che invece era vietata agli artigiani indipendenti⁵⁸. Pertanto le ricche amministrazioni dei santuari garantivano lavoro ai numerosi artigiani di bisso ai quali fornivano anche gli strumenti di lavoro⁵⁹. In epoca romana le testimonianze riguardo a tali artigiani si diradano sino a scomparire del tutto, sebbene la produzione degli indumenti in bisso si protragga sino a tutto il III secolo d.C. Pertanto i quesiti posti dalla raccolta di tali testimonianze sono i seguenti e strettamente collegati tra di loro:

a. anche tra il I e III d.C. i santuari esercitavano una forma di controllo, ereditata dall'epoca tolemaica, sulla produzione del bisso, dei suoi manufatti

Θεοδελφίαν: il documento è indirizzato ad Aurelius Herakleides senatore ed ex ginnasiarco di Krokodilopolis nel 258/259 d.C.: si tratta di un rapporto sulle spese di questa azienda situata nelle campagne adiacenti a Theadelphia. Il proprietario di quest'ultima era Appianus: cf. Bagnall, *Egypt*, p. 128 e note. Cf. PMich XI 620 ed introduzione all'edizione in *Papyri from the Michigan Collection*, edited by J.C. Shelton, American Studies in Papyrology, Vol. XI, Toronto 1971.

⁵⁵ PLond III 1170 V.

⁵⁶ Tutte le testimonianze riguardano il rifornimento di manufatti in bisso.

⁵⁷ PTebt II 313 del 210 d.C.: la testimonianza riguarda tessuti in bisso.

⁵⁸ PTebt I 5: decreti di Tolemeo Evergete del 238-247 a.C.

⁵⁹ Cf. Calderini, *Ricerche*, pp. 36-37.

e sugli artigiani che se ne occupavano e come avveniva questo controllo?

b. ci furono in epoca romana lavoratori di bisso alle strette dipendenze dei templi?

c. perché dal I secolo d.C. in poi i documenti non ci restituiscono più testimonianze esplicite sui βυσσουργοί? Il grafico di p. 714, infatti, mostra chiaramente la distribuzione cronologica sia dei papiri riguardanti i tessuti in bisso sia di quelli riguardanti gli artigiani di bisso: questi ultimi, come già detto, non sono più menzionati a partire dal I secolo d.C.

La Wipszycka⁶⁰ ed il Forbes⁶¹ escludono l'ipotesi che il monopolio dei santuari su questo artigianato si sia protratto anche in epoca romana ma l'esistenza di una produzione tessile a servizio dei templi ha trovato un qualche riflesso nelle nostre testimonianze d'epoca romana: il PSI IX 1149 è una istanza del I d.C. in cui i sacerdoti del Tempio di Tebtynis si appellano al ἱερατικὸς νόμος per rivendicare il diritto di παραφυλακή nei confronti di alcune categorie artigianali tra cui compaiono anche i tessitori di bisso. BGU I 89⁶² proveniente da Theadelphia del II d.C. è un documento che conferma il dovere di tutti i santuari egiziani di rifornire il bisso per le mummie delle divinità Apis e Mnevis, ma questo testo comunque non testimonia che il bisso era prodotto nelle terre dei sacerdoti e né che gli artigiani che lo lavoravano erano alle loro strette ed esclusive dipendenze: per quanto ne sappiamo i sacerdoti avrebbero anche potuto acquistare la materia prima per poi inviarla alla manifattura dei tessitori o addirittura acquistare da quest'ultimi direttamente il prodotto finito⁶³. Il PTebt II 298, proveniente da Tebtynis e datato al 107-108 d.C., è un rapporto indirizzato allo stratego del nomo in cui è aggiornata la lista dei sacerdoti del tempio e sono allegati i resoconti delle spese sostenute nell'arco di un anno, relative alle attività che si svolgevano nell'area templare. Una voce di spesa alla linea 65 è stata integrata dagli editori [ὑπὲρ] γερδίων, i quali hanno pensato al pagamento della tassa⁶⁴ sull'attività tessile da parte dei sacerdoti. Gli editori ritengono di poter mettere in stretto rapporto le notizie testimoniate da questo papiro con quelle restituite dalle ricevute per il pagamento di γερδιακόν nella stessa Tebtynis⁶⁵, in cui gli ufficiali addetti alla riscossione di tale imposta vengono definiti ἐπιτηρηταί

⁶⁰ Cf. Wipszycka 1965, pp. 95-98.

⁶¹ Cf. Forbes, *Studies*, pp. 240-245.

⁶² *Gnomon dell'Idios Logos*.

⁶³ Tre testi, a noi pervenuti, sono ricevute per l'avvenuta acquisizione di vestimenti in bisso per il dio Apis. Sono state inviate dall'ordine supremo sacerdotale preposto per la raccolta di questi manufatti a tre templi che avevano esaudito la richiesta: dalle tre ricevute, però, non si evince se il bisso era coltivato nelle proprietà di ciascuno dei santuari e se gli artigiani che provvedevano alla manifattura erano oggetto di monopolio da parte degli organi di culto: PLund IV 9 (156-170 d.C.) da Bakchias, PGen I 36 (170 d.C.) da Soknopaiou Nesos e PTebt II 313 (210 d.C.) da Tebtynis.

⁶⁴ Il cui importo è in lacuna. Cf. l'introduzione all'edizione di PTebt II 298 in *Tebtynis Papyri*, pp. 74-76.

⁶⁵ PMerton II 64 (104-105 d.C.), PSI X 1154 (II d.C.), PSI X 1139 (135/135 d.C.), PTebt II 305

ἱερατικῶν ὠνῶν. Alla stessa tipologia del PTeht II 298 appartengono anche il PCarlsberg 57+SB XII 11157, una lista di artigiani, tra cui i γέρδιοι, che si suppone rifornissero con i loro manufatti il santuario di Tebtynis, ed il PCarlsberg inedito⁶⁶ che è un resoconto economico delle attività svolte da tale santuario in cui compare una voce di spesa *παρὰ γερδίων* il cui importo è in lacuna. Pertanto le ipotesi sono le seguenti:

1. che questi ufficiali operanti all'interno dei santuari svolgessero le veci dell'amministrazione statale, che negli altri villaggi era rappresentata da funzionari laici, riscuotendo la tassa professionale versata dai tessitori;

2. che i santuari abbiano mantenuto una forma di controllo su queste categorie artigianali e che pertanto pagassero in loro vece la tassa professionale;

3. che tali organi sacri svolgessero una sorta di mediazione tra l'organizzazione fiscale romana e gli artigiani che esercitavano la loro professione in questa zona del Fayyum.

Se siano esistiti o no in epoca romana artigiani di bisso alle strette dipendenze dell'organizzazione templare non è dato di saperlo con certezza, considerate l'esiguità e la lacunosità delle testimonianze che possediamo sino a questo momento. Tra il II ed il III d.C. un documento proveniente ancora da Tebtynis⁶⁷ testimonia un acquisto da parte dei sacerdoti del tempio di tessuti per uso sacrale. Un maggior volume di spese relative alle attività sacre è testimoniato dalle fonti provenienti da Soknopaiou Nesos. Anche nel caso di questo villaggio non ci sono prove che confermino un artigianato monopolizzato dal santuario: SPP XXII 183 testimonia che i sacerdoti di Soknopaiou Nesos nel 138-170 d.C. hanno fornito d'indumenti in bisso il villaggio di Heliopolis, ma a distanza di qualche decennio un altro documento⁶⁸ registra l'acquisto di un certo quantitativo di bisso fatto dai sacerdoti dello stesso villaggio per rispondere ai bisogni del loro santuario⁶⁹.

Potrebbe essere pertanto verosimile che a partire dal II d.C. i sacerdoti si rivolgessero ad artigiani privati che approntavano⁷⁰ i manufatti nelle loro case in cambio di un compenso in natura o in danaro. Poiché dalla fine del I d.C.

(135/137 d.C.), PTeht II 604 (154-156 d.C.), PTeht II 602 (161/162 d.C.), PTeht II 603 (171 d.C.), PGiss II 47 (212/217 d.C.).

⁶⁶ Il PCarlsberg inedito è un testo ancora in fase di studio, della cui edizione si sta occupando la Dr Carla Salvaterra del Dipartimento di Storia Antica dell'Università di Bologna. Colgo pertanto l'occasione di ringraziare sentitamente la Dr Salvaterra per la disponibilità dimostrata e per i suoi utili suggerimenti che hanno contribuito all'aggiornamento dei dati in mio possesso.

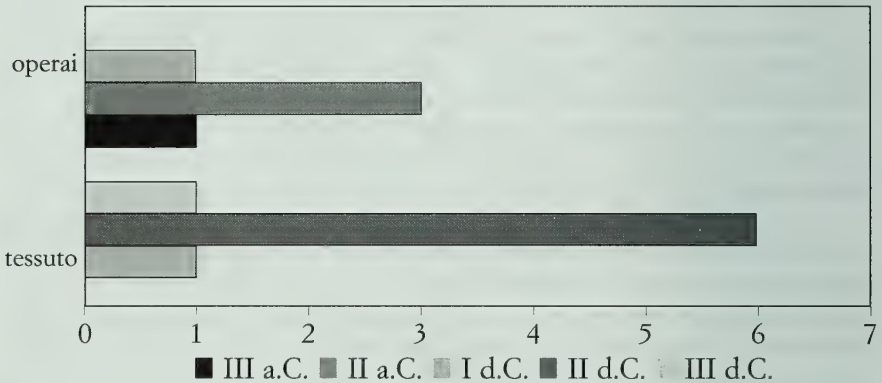
⁶⁷ PSI X 1152.

⁶⁸ BGU I 1 inizi del III d.C.

⁶⁹ L'area templare di Bakchias nel corso della Campagna di Scavo dell'ottobre 1996 ha restituito pochi oggetti, tra cui frammenti di pesi da telaio e strumenti in osso connessi senz'altro con le pratiche dell'artigianato tessile, che non possono dar credito all'ipotesi che all'interno del recinto sacro si svolgessero tali attività artigianali.

⁷⁰ Talora previo rifornimento di materia prima da parte dei sacerdoti.

in poi le fonti non fanno più chiaro riferimento ai tessitori di bisso ma solo ai manufatti di bisso prodotti per i santuari, ritengo estremamente probabile che gli artigiani definiti genericamente γέρδιοι si siano dedicati da tale epoca anche alla lavorazione del bisso insieme a quella della lana e del lino.



I tessitori di bisso. - Il grafico evidenzia la distribuzione cronologica delle testimonianze papiracee relative a:

a) tessitori di bisso - b) vestimenti e/o stoffe realizzate in bisso.

ABBREVIAZIONI BIBLIOGRAFICHE

- Bagnall, *Egypt*: R. Bagnall, *Egypt in Late Antiquity*, Princeton University Press 1993
- Bagnani 1934: G. Bagnani, *Gli scavi di Tebtynis*, "Aegyptus" 14 (1934), pp. 3-13
- Bergamasco, *Le διδασκαλικαί*: M. Bergamasco, *Le διδασκαλικαί nella ricerca attuale*, "Aegyptus" 75 (1995), pp. 95-167
- Bowman, *L'Egitto*: A.K. Bowman, *L'Egitto dopo i faraoni*, London 1986, trad. it. Firenze 1988
- Calderini, *Bakchias*: A. Calderini - S. Daris, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano*, (a c. di S. Daris), II/1, Milano 1973, pp. 22-30
- Calderini, *Eubemeria*: A. Calderini - S. Daris, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano*, (a c. di S. Daris), II/2, Milano 1973, pp. 184-188, e supplementi 1° (1988), pp. 116-117, e 2° (1996), p. 57
- Calderini, *Ricerche*: S. Calderini, *Ricerche sull'industria ed il commercio dei tessuti in Egitto*, "Aegyptus" 26 (1946), pp. 13-83
- Calderini, *Tebtynis*: A. Calderini - S. Daris, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano*, (a c. di S. Daris), IV/4, Milano 1986, pp. 377-382, e supplementi 1° (1988), pp. 240-241, e 2° (1996), pp. 209-210
- Calderini, *Theadelphia*: A. Calderini - S. Daris, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano*, (a c. di S. Daris), II/2, Milano 1973, pp. 240-248, e supplementi 1° (1988), pp. 135-136, e 2° (1996), p. 66

- Clauson 1928: N.Y. Clauson, *A Custom House Registry from Roman Egypt* (*P. Wisconsin* 16), "Aegyptus" 9 (1928), pp. 241-280
- Daremberg-Saglio III: C. Daremberg, E. Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, Graz 1963
- Daremberg-Saglio V: C. Daremberg, E. Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, Graz 1969
- Dossier: J. Schwartz, *PStrasb 401-437, Dossier de Tisserands de Bacchias (124-140 p.C.)*, Strasbourg 1973
- Fayûm Towns: *Fayûm Towns and their Papyri*, edd. B.P. Grenfell, A.S. Hunt, D.G. Hogarth, J.G. Milne, London 1900
- Forbes, *Studies*: R.J. Forbes, *Studies in Ancient Technology*, IV, Leiden 1964
- Lewis, *Life*: N. Lewis, *Life in Egypt under Roman rule*, Oxford 1983
- Lewis, *The Compulsory*: N. Lewis, *The Compulsory Public Services of Roman Egypt*, II^a edizione, Firenze 1997
- McGing 1990: B.C. McGing, *Lease of a Linen-weaving Workshop in Panopolis*, "ZPE" 82 (1990), pp. 115-121
- C. Préaux, *L'économie Royale des Lagides*, Bruxelles 1939
- Sijpesteijn, *Customs*: P.J. Sijpesteijn, *Customs Duties in Graeco-Roman Egypt*, *Studia Amstelodamensia ad Epigraphicam Ius Antiquum et Papyrologica Pertinentia*, XVII, Zutphen 1987
- Tebtynis Papyri*: B.P. Grenfell, A.S. Hunt, E.J. Goodspeed, *The Tebtynis Papyri*, Part II, London 1907
- Wipszycka 1965: E. Wipszycka, *L'industrie textile dans l'Égypte romaine*, Warszawa 1965
- Wallace, *Taxation*: S.L. Wallace, *Taxation in Egypt from Augustus to Diocletian*, Princeton University Press 1938.

Réédition des *Papyrus de Genève*, vol. I

ISABELLE JORNOT-GARCIA

La collection de papyrus de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève a été constituée par Jules Nicole, professeur de langue et littérature grecques à l'Université de Genève de 1874 à 1915. Les premiers achats furent effectués par l'égyptologue Edouard Naville dès 1893 et entièrement financés par des fonds privés, notamment une souscription lancée en 1892 dans le *Journal de Genève*. Nicole se rendit à son tour deux fois en Egypte, en 1896 et 1907, et c'est ainsi qu'entre 1893 et 1907, de 200 à 300 pièces furent réunies, qui provenaient essentiellement du Fayoum. Par la suite, s'y ajoutèrent des dons et la collection personnelle de Nicole comptant environ 80 pièces provenant de Philadelphie.

La Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève possède aujourd'hui un peu plus de 400 papyrus. Ces pièces sont rédigées en grec, latin, copte, arabe et démotique, certaines sont bilingues. Elles couvrent toutes les époques de la période ptolémaïque à la période musulmane. Les textes sont aussi bien de nature littéraire (auteurs classiques, traités de rhétorique, d'astronomie, de botanique, de médecine, littérature sacrée) que de nature documentaire.

Les premiers textes ont été publiés dans des revues dès 1894. Un cours de papirologie a été inscrit au programme de l'Université de Genève en 1895. En 1896, paraît le premier fascicule des *Papyrus de Genève. Premier volume*, qui regroupe les n^{os} 1 à 18 sans aucun classement, puis en 1900 le deuxième fascicule réunissant les n^{os} 19 à 81 classés par ordre chronologique – sauf le 20 – avec les n^{os} 71 à 81 qui n'ont pu être datés. Enfin, en 1906, un troisième fascicule regroupe les indices et addenda.

Tous les textes de ce volume sont grecs et de nature documentaire, réunis selon un choix arbitraire. Ils ont été présentés sous la forme d'une transcription manuscrite, sans traduction ni commentaire, exceptées quelques notes, ce qui a permis à Victor Martin d'écrire dans sa nécrologie de Jules Nicole¹: «Au rebours de certains papyrologues d'aujourd'hui qui

¹ Cf. V. Martin, "Jules Nicole (1842-1921)", *Aegyptus* 3 (1922) 197-205.

suspendent une longue dissertation à un petit document anodin, il se bornait souvent à publier, presque sans commentaire, des textes d'une haute importance et d'une grande portée, dont ni l'une ni l'autre d'ailleurs ne lui échappait. Une grande modestie à laquelle se mêlait une pointe de dilettantisme, car l'artiste chez Nicole le disputait à l'érudit, le portait à se contenter d'indiquer sommairement les points sur lesquels les nouveaux documents apportaient la lumière, d'énoncer aussi parfois les nouveaux problèmes qu'ils posaient, laissant à d'autres le soin de pousser plus avant».

C'est U. Wilcken qui a apporté les premières corrections dans *APF* 1 (1901) et surtout dans *APF* 3 (1906), après une semaine passée à Genève où il a pu travailler sur les originaux. En 1962, 23 textes ont été repris dans *The Abinnaeus Archive* (ed. H.I. Bell, V. Martin, E.G. Turner, D. Van Berchem). Il reste donc 58 textes à retravailler, dont 23 proviennent de la collection personnelle de Nicole.

Parmi ces documents, 1 date d'époque ptolémaïque, 4 du I^{er} siècle ap. J.-C., la plus grande partie est concentrée au II^{ème} siècle ap. J.-C. (23 de 124 à 186) et au III^{ème} siècle ap. J.-C. (19 de 207 à 260), 9 documents datent du IV^{ème} siècle ap. J.-C., 1 du VI/VII^{ème} siècle et certains ne sont pas encore datés.

La majorité des textes provient du nome arsinoïte, de Philadelphie et Socnopéonèse surtout, mais 2 sont du nome héracléopolite, 3 du nome hermopolite et 1 de Haute Egypte. Il s'agit de documents aussi bien officiels que privés et les domaines concernés sont très divers: administratif avec des déclarations de naissance, des demandes d'*epicrisis*, une demande de *parathesis*, fiscal avec des reçus de taxe pour la maintenance des digues, des listes pour les liturgies, pénal avec des plaintes pour coups, escroquerie, violence, un avis de disparition, religieux avec un certificat de sacrifice, une lettre concernant les compétences du clergé, privé avec des contrats de prêts en argent ou en nature, des ventes d'animaux ou d'esclaves, un contrat de mariage, etc.

Le projet dirigé par le professeur Paul Schubert de l'Université de Neuchâtel, financé par le Fonds National pour la Recherche Scientifique consiste à reprendre le déchiffrement de tous les textes sur la base des originaux – des planches seront jointes au volume – à traduire et dater précisément les documents, à rédiger un commentaire détaillé paléographique, linguistique et historique et à mettre à jour les index. Ce travail devrait permettre de fournir un ouvrage sur le modèle des volumes II et III des *Papyrus de Genève*.

**P.Petra inv. 83:
A Settlement of Dispute**

MAARIT KAIMIO

P.Petra inv. 83, adopted by the late King, H.M. Hussein bin Talal and H.M. Queen Noor al-Hussein, is one of the largest and best preserved in the carbonized archive of Petra. The total length of the scroll is ca. 6.80 meters; we have it practically in its entirety, since on the *verso* of the topmost layers (which, as usual, are in bad condition) one can see remains of the script, which apparently contained the title of the document, meant to be visible from the outside of the scroll, while the innermost folds of the scroll are well preserved, with the last 12 centimeters left blank after the end of the document. The document is written *transversa charta* in one long column of ca. 29 cm width and contains ca. 500 lines, being thus one of the longest settlements known on papyrus. After perhaps 30-40 introductory lines, written in five different hands, the text of the settlement proper begins, containing around 460 lines.

However, it is hard to put together the complete story of the settlement. The last seventy lines or so from the bottom of the document are easy enough to decipher; luckily they contain the final verdict of the arbitrators and thus give the result of the settlement in a nutshell. But the main body of the document is not equally well preserved. When found, the scroll was broken in the middle in two parts, and when it was opened, more parts broke off like pieces of a cake, crumbling into smaller and smaller lumps, and thus the coherence of the layers was lost. The conservation work on this scroll was done by Marjo Lehtinen, and I must thank her for a wonderful job: the layers were very thin and there were ca. 130 of them on top of one another, and she succeeded in separating them almost everywhere.

I have reassembled the jigsaw puzzle together with Jorma Kaimio, and now we think we have the right overall view of it. We adopted the method of counting "folds" (since we could not for a long time hope to count lines), a pair of folds forming one round of the scroll. Slowly, the disjointed left and right sides of the scroll found each other and the many series of small fragments their place in the layout of the fold. This shows the main layout of the fragments:

Folds 1, 3...125 -----	Cαb		A
Folds 2, 4...124	Cδ		A
	CβU	CαL u/l	
	CβL	CαL l/l	CαL l/r

On one side of the scroll, with uneven fold numbers, there are the two big halves Cαb and A, consisting of a more or less coherent layer, and on the other side of the scroll, with even fold numbers, the right or A half is still more or less coherent, but the left or C half is broken in several pieces, with the result that what seemed to belong together in the arrangement between the glass plates and the photographs does not do so. Accordingly, at the moment, every fragment is not in its right place, and in very many layers, substantial parts of the corners especially are lost forever. Thus, the final version of the settlement is bound to remain rather fragmentary.

The date of the document is still under debate. There are only few fragments left of the lines containing the date, but one can discern the year of the Arabian era ending in *nine*, the Macedonian month *Loos* and the *seventh* indiction, which taken together point either to the year 544 or 574. The later year, 574, was at first preferred by the Finnish team because in this document the main figure Theodoros son of Obodianos has the ecclesiastical titles θεοφιλέστατος and θεοσεβέστατος, which he does not have in another document of the archive, inv. nr. 67, from the year 544, and so, our document was thought to represent a later stage of his career. However, there are some traces of ink on the papyrus fragment which I find impossible to explain with a reconstruction based on the year 574, in the reign of Justinus II; one tail can hardly be anything else than a *ksi*, which would rather point to ἐνδοξ(ότατος) found in the dating formula of the year 544, in the reign of Justinian. Moreover, in our document, the historically known figure of the Ghassanid leader Abu Karib – in Greek, Abou Cherebos – is found functioning as a phylarch¹. Abu Karib was granted the phylarchate of Palestine in return for his services and gifts to Justinian probably about A.D. 529. The incident involving him mentioned in our document happened probably some time – perhaps some years – earlier than the settlement recorded in 544, so that this

¹ For references and discussion on Abu Karib, see I. Shahid, *Byzantium and the Arabs in the Sixth Century*, vol. I parts 1 & 2, Washington D.C. 1995.

date is quite possible to combine with Abu Karib's phylarchate. On the other hand, in 574 Abu Karib can hardly still be alive and functioning as a phylarch. If he had been dead at the time when the document was written, he would probably have been presented as μακαριώτατος, *late*, as other deceased persons are presented in this document, but there seems to be no such example. There are, it is true, in our document several mentions of transactions which happened around forty, fifty and even seventy years before – documents of sale made by the persons of the previous generation. But the transaction with which Abu Karib was involved is not mentioned in this group.

The settlement concerns matters of dispute connected with neighbouring houses and properties in Sadaqa, κάστρον Ζαδακάθων, a former Roman garrison city situated ca. 25 km to the south-east of Petra. The document was also drawn there, as is indicated in Fold 103, ll. 416f.², where an oath is executed “in the holy chapel of the holy and most illustrious martyr Kyrikos here in Zadakatha”. The litigants are two persons well-known from the other documents in the archive, Theodoros son of Obodianos and Stephanos son of Leontios, both deacons. There are two arbitrators, Theodoros son of Alpheios, “the archdeacon of our most holy congregation” (F. 28, ll. 97f.), and Thomas son of Boethos, “the *prior* of this κάστρον” (F. 13, ll. 10f.). The status of the latter has importance for illuminating the nature of the community of Sadaqa in the 6th century. Πρίωρ as such can be either an ecclesiastical or a military title. As Dr. Zbigniew Fiema points out in his historical background survey prepared for our team, it seems clear that *equites promoti indigenae* garrisoned the fort at Sadaqa during the 4th -5th century if not later. I think that the expression “the *prior* of this *kastron*” points to the military presence, as does also the title εὐδοκιμώτατος used of Thomas, which is used of laymen only³. In addition to these two arbitrators, who appear to be the ones to whom the litigants submit their case, there is at the end of the document a mention of a third man called the mediator (ἐπὶ τῆ μεσιτίᾳ), who determines the amount of the penalty stipulation; he is Hierios son of Thomallos, πρεσβύτερος.

The form of the document is interesting, consisting for a large part of the statements given by the litigant parties in the first person, inset in the document giving the narrative of the procedure, where the arbitrators occasionally refer to themselves as “us” (e.g. F. 27, l. 96). The whole resembles strongly the form of official court proceedings. In the nearest parallels of the settlements of dispute by arbitration out of court, where an elaborate tale of the process of arbitration is told with reference to several statements by the parties concerned⁴, the statements of the parties are given in *oratio obliqua* as

² The line numbers are provisional and likely to be changed in the final edition.

³ See O. Hornickel, *Ehren- und Rangprädikate in den Papyrusurkunden*, Giessen 1930, 13.

⁴ E.g. P.Lond. V 1708, A.D. 567?, and P.Mich. XIII 659 + P.Vat.Aphrod.17, A.D. 564/5.

part of the narrative, not in direct speech as here. The form of our settlement is the following.

After the date and place (F. 11-12, ll. 1-5), the names of the litigants are mentioned and apparently it is told how they asked the two arbitrators to mediate; the ensuing document is later in the signatures called ἀπαλλαγή (F. 114, l. 443, F. 121, l. 454). Then the main points of the litigation are briefly mentioned (F. 14-15, ll. 14-24) and the written evidence presented by each party enumerated (F. 15-18, ll. 24-42). At this point, some very old contracts of sale, made by the previous generation, are mentioned, with a brief summary of the relevant points of the contents of each. This shows that such documents were faithfully stored for long periods – even over seventy years – in family archives. Then a written statement by Theodoros, the plaintiff, is included with a short introductory clause (F. 18-19, ll. 43-4). The statement itself is quoted in the first person and comprises fifty lines (F. 19-27, ll. 44-94). After that, an introductory formula (F. 27-28, ll. 94-97 οὕτω π[α]ρὰ τοῦ Θεοφιλεστ(άτου) Θεοδώρου ἐγ[γρά]φως δ[ικαιο]λογηθέντων μαθὼν τὴν ἔ[γκλη]σιν ὁ Θεοσεβέστ(ατος) Στέφανος κ[αὶ] αὐτὸς ἐν[ε]πέ[δωκε]ν ἡμῖν ἐγγράφως σ[υμβο]λαιογραφὴν τὸν αὐτοῦ δικαί[] . . . ον ἔχον οὕτως) leads to an equally lengthy document by the defendant Stephanos, which is also quoted in the first person singular (F. 28-37, ll. 97-146). After a transition formula (F. 37-38, ll. 146-150) Theodoros speaks again – possibly this time without a previously given written statement. In this part of the scroll, the lines are so badly preserved that we cannot be sure where exactly the speeches of each party begin and end, but this speech by Theodoros is again at least fifty lines long (change of speaker around F. 48-49), followed by an equally lengthy answer by Stephanos, and there seems to follow still a third pair of statements by the litigants, before the arbitration is given (F. 93-110, ll. 386-434). There follow the signatures, first of the arbitrators (F. 110-112, ll. 435-440), then of the litigants (F. 113-125, ll. 441-460).

There are some intriguing references to the linguistic situation of the area. In this, as in other Petra documents, many names have Nabatean origins (like Obodianos, Dusarios); in our document, Abdallos, Ichmallos and Kassisaioi are non-Greek names. In the opening annotations of this document before the settlement proper, there are, after four different Greek hands, remnants of some lines of an unidentified script (F. 11), which may be either Greek tachygraphic script or a Semitic script. Moreover, in one of the transitional formulas of the document proper, it turns out – if my readings are right – that our Stephanos, with a perfectly good Greek name, has used an interpreter when presenting his written statement: F. 37-38, ll. 147-8 [ο]ύτως παρὰ τοῦ Θε[ο]σεβεστ[α]του] Στεφάνου διὰ τοῦ ἐπ[ι]δοθέντος ἐρμηνέως [] .ο. ἐγγ[ρά]φ[ω]ς δ[ικαιο]λογηθέντων κτλ. Stephanos' signature, however, is written in Greek in a not unaccustomed hand. And once Theodoros mentions

a document which was written in two different scripts and languages: F. 71, l. 307: γράμμασιν ἑλληνικοῦς' καὶ . . . [. . .]κοις, “in Greek letters and” – what? At first, we were tempted to join a loose fragment of this layer with the letters *rho iota alpha* here and read Συ]ριακοῖς, but the fragment cannot belong there and might be read perhaps as μαρτυ]ρία, a word which also appears four lines earlier. The traces of letters might be read as ἀρ[αβι]κοῖς.

There were several matters under dispute between the parties, most of which had to do with obligations – servitudes in the Roman law – connected with living in an urban settlement. The arbitration is given in four sections. The first point (F. 93-96, ll. 386-97) still awaits its full explanation. It has to do with the rights of using and building a κοπροδοχίον, a question that was hotly debated by the litigants in many passages. Stephanos has stated that “the use of the *koprodocheion* is necessary for the household” (F. 57, ll. 243-4 ἐπιδὴ ἀναγκαία ἐστὶν ἡ χρῆσεις τοῦ κοπροδοχίου τοῖς οἰκήμασιν) and that “my adversary (prevent's me? or does not want himself?) to build and cover the other part of the *koprodocheion* as would be fair, so that neither of us has access or share of the other's part” (F. 61, ll. 260-1 . . . δε καὶ δια. . . ε . . . γησθαι τὸν ἐμὸν διάδικον τὸ μέρος ἔτε[ρον το]ῦ κοπροδ[ο]χίου οἰκοδομῆσαι καθ' ἰσότητα μ[.] καὶ στηγάσαι προ[ca. 4 μ]ηδένα ἡμῶν διὰ τοῦ μέρους τοῦ ἐτέρου πάροδον ἢ μετουσί[α]ν[] ἔ[χ]ειν). It is clear that a *koprodocheion* is something situated in the house. It can be built and covered, there are rights to use it, and the ownership or the right to use it can be divided in parts. What is it? A drainage channel or a cesspit? Both could exist in an urban settlement like this. In inv. nr. 10⁵, there are several mentions of a κοπροθέσιον which is also situated in a house, more specifically “behind the bedroom”, but whether these two words refer to the same element of the house or not is not sure. In our passage of arbitration, *koprodocheion* is also defined with a synonym, of which, irritatingly, only the first letter is visible: it begins with *rho*. I have thought of ρύαξ or ρύμη – but further study and help from the archaeological evidence is needed.

The other points settled by the arbitration are much more clear. The second issue (F. 96-102, ll. 397-412) concerns a spring owned by Theodoros, situated on a courtyard owned by Stephanos. Understandably, trouble had arisen about the rights of using and conducting the water. Here we find arbitration very much in harmony with the Roman laws concerning the servitudes of water: *servitus aquae haustus et ductus*, βασιτάζειν ἤτοι διαγαγεῖν τὰ ὕδατα (ll. 409-10)⁶. As is usual in Roman law, ancient custom is mentioned as the

⁵ To be published by Robert Daniel, Traianos Gagos and Ludwig Koenen.

⁶ For the Roman legislation concerning the servitudes of water, see A. Berger, *Encyclopedic Dictionary of Roman Law*. TAPA n.s. 43.2, Philadelphia 1953, 703 s.v. *Servitus aquaeductus (aquae ducendae)*, L. Capogrossi Colognesi, *Ricerche sulla struttura delle servitù d'acqua in diritto romano*, Quaderni di Studi Senesi 14, Milano 1966, C. Saliou, *Les lois des bâtiments*, Institut Français

basis⁷ for allowing both sides to draw water from the spring by building water conduits through each other's houses. The matter had apparently been disputed between the parties once before, since an arbitration by the country bishop Sergios is again declared valid. This time, it is especially stipulated that Theodoros cannot prevent Stephanos from eventually building anything on the courtyard where the spring is situated.

The third point (F. 102-105, ll. 412-22) concerns Theodoros' claim that Stephanos' has (apparently during his building activities) stolen timber, stone and door posts from his house and has generally been guilty of trespassing. This is settled simply by an oath by Stephanos that he has not done so.

The fourth issue (F. 105-110, ll. 422-34) leads us back to Abu Karib. Stephanos has claimed that Theodoros had some time earlier, when Stephanos' father was still alive, promised to give him two golden coins in connection with a sale of a vineyard. Stephanos' claim is sustained by reference to an arbitration in the matter, as in the case of the water rights; this time the decision referred to had been made by the phylarch Abu Karib. However, Stephanos' claim is apparently based on too shaky a foundation, since the matter is solved by an oath by Theodoros, declaring that he has never promised to pay the money to Stephanos' father. The matter is presented in more detail by Stephanos in F. 31-32, ll. 116-17, where the phylarch is again mentioned in connection with the vineyard and the two *nomismata*, but unfortunately the text is fragmentary and the main thread of the matter still escapes me. Anyway, it does seem that Abu Karib was called on to give his decision as an arbitrator in a quarrel concerning the sale of a vineyard. This position of trust is apparently due to his prestige as the phylarch. If Zadakatha still had a military presence at this time, this might explain why Abu Karib was actively known among the inhabitants of the garrison city.

d'Archéologie du Proche-Orient, Bibliothèque archéologique et historique, tome CXVI, Beyrouth 1994, 85-186, C. Bruun, "Water legislation", ch. 4 "Drawing and conveying water: servitudes", in Ö. Wikander (ed.), *Handbook of Ancient Water Technology*, forthcoming Brill: Leiden.

⁷ See e.g. *Corpus iuris civilis* III 34.7 "*ius aquae ex vetere more atque observatione*".

Caecilius Statius, The Money-lender (PHerc. 78)

KNUT KLEVE

The papyrus has originally contained 550 lines, the latter part of a comedy. The title is given at the end: Caecili Stati Obolostates sive Faenerator. Fifty percent of the lines are partly and five percent fully legible.

The main plot seems to be a love story between a young man and the girl Xystilis who is in the clutches of a leno. The young man borrows money from a faenerator to ransom Xystilis and ends up in a huge debt which he is unable to pay. The sweethearts are pestered both by the leno and the faenerator, but helped by a cunning slave and (the parasite?) Laches who as a fake magician assists the superstitious faenerator in his numerous sacrifices. The sweethearts are further opposed by the young man's father and elder brother who wants the family property for himself. But the situation changes when Xystilis turns out to be free born and action can be brought against the leno for illegal enslavement. The play ends up with a wedding scene and a request for applaus.

The occurrence of cantica and obscenities brings the comedy closer to Plautus than Terence. The metres are the usual ones in Roman comedy. No character prefixes are offered, which, together with the archaic script, indicates that the papyrus is rather old.

The paper read at the congress was accompanied by a preliminary Latin text. The final text will be published in the Cronache Ercolanesi.

Preliminary Observations on Legal Matters in P. Petra 10 (Petra Khaled and Suha Shoman)¹

LUDWIG KOENEN

Four and a half years after Z. Fiema found ca 140 rolls of carbonized papyri in the storage room of the 5/6th century church of the bishop of Petra, then excavated by the American Center for Oriental research (ACOR), and three years after the Finnish team under the direction of J. Frösén completed the conservation of the rolls, the Michigan team (R.W. Daniel, T. Gagos, and L. Koenen) is completing the manuscript for a preliminary edition of Inv. P. Petra 10 (P. Petra Khaled and Suha Shoman)². It will be published in the year

¹ Roll 10 is assigned to the Michigan team. The edition and study is teamwork, in which a large number of scholars have collaborated and continue to do so. Aside from the present author, the main responsibility for the edition of roll 10 is borne by R.W. Daniel (Cologne), T. Gagos (Ann Arbor), O. al-Ghul (Yarmouk University, Irbid), H.A. Falahat (Antiquities Inspectorate, Petra), but substantial contributions were also made by R. Caldwell (Ann Arbor), C. Fiema (now Salt Lake City), C. Kühn (now New York), and M. Lehtinen (Helsinki/Amman). O. al-Ghul and H.A. Falahat advised us in Semitic linguistics and on Arabic on toponyms, respectively (see the acknowledgements in R.W. Daniel's paper in this volume); and Z. Fiema on archaeological and historical questions. C. Kuehn collaborated in the early stages of transcribing roll 10. M. Lehtinen located and helped us locate many small fragments (see the beginning of R. Daniel's article in this volume); and R. Caldwell worked mainly on the fragments and succeeded in reading several passages in the main roll that had escaped decipherment. Throughout our work we also make use of the decipherment of papyri that are assigned to members of the Finnish team directed by J. Frösén. The Michigan team was, and is, supported by the National Endowment of the Humanities, the University of Michigan and ACOR. We are especially thankful to the Department of Antiquities of Jordan and its Director General Ghazi Bisheh and to Pierre and Patricia Bikai, codirectors of ACOR.—The version of my paper published here was written in Amman where I had no access to a papyrological library (except what I have in my computer). Hence I was unable to consult the *Berichtigungsliste*.

² For first information on the Petra papyri see Koenen, *JRA* 1996, 177-188; Fiema, Koenen and Zayadine, "Petra Romana, Byzantina et Islamica" in Weber and Wönnig (edd.), *Antike Felsstadt zwischen arabischer Tradition und griechischer Norm*, Sonderhefte der Antiken Welt, Zaberns Bildbände zur Archäologie (Mainz 1997); on the papyri, see 157f. and 171. T. Gagos and J. Frösén, "Petra Papyri", *Annual of the Department of Antiquities of Jordan*, 42 (1998) 471-481. R. Daniel, T. Gagos, and L. Koenen have written an update of their views on the historical significance of the Petra papyri ("Petra in the Sixth Century: The Evidence of the carbonized Papyri") for a volume on Petra (G. Markoe ed.) that will accompany the Petra Exhibition in New York, Cincinnati and other places (forthcoming). On the excavation see Z. Fiema, R. Schick and K. N'Amr, "The Petra Church project: interim report, 1992-1994", in *The Roman and Byzantine Near East: Some Recent Archaeological Research*, *JRA Suppl. Series 14* (1996) 287-303; the final excavation report will be published by ACOR (forthcoming).

2001. Our main task, however, is the decipherment and reconstruction of all texts assigned to the Michigan team. Broader historical questions are taken up only to the extent that they directly bear on the understanding of the texts. Although the new texts have many details peculiar to themselves, the language and institutions are very close to what we know from Egypt. Hence constant comparison is called for.

The papyri are private papers that were assembled by at least two generations of a wealthy family through most of the 6th century: (i) Theodoros son of Obodianos, a deacon and later archdeacon of St. Mary, the seat of the Bishop of Petra; and (ii) presumably the heir of Theodoros³. These papers were kept for their value as potential legal evidence. They mainly consist of sworn agreements of property divisions and exchanges, of receipts for the payment of civic and military taxes, and of requests for registration and transfer of tax responsibility. In a written settlement of A.D. 544/5 we learn that some documents presented to arbitrators had been kept by their owners for 73, 53, and 40 years⁴. This illustrates the need for keeping legally important property documents in a safe place.

We do not know whether the storage room of the church was the place where Theodoros and his successor kept their papyri when they were still using them. As deacon and later archdeacon he had the necessary access. But it was not a room where one could read and write the papyri. It was a dark room without a window. The only light fell through the door of the neighboring room. Hence, it is quite likely that the papyri were brought to this room after the death of Theodoros and, possibly, after his heir had also died or left the city. One might compare, e.g., the Nessana papyri, most of which were found in various churches where they were deposited not for their preservation, but apparently out of reluctance to destroy them after they had lost their function⁵. This seems to reflect an attitude that is reluctant to destroy any piece of writing. The written word appears venerable in a largely illiterate society. The destruction of written documents is left to time, not to the hands of their owner⁶. Among the Petra papyri was one empty roll. The veneration of the written word may have extended to the papyri on which the word was expected to be written.

³ The earliest dated papyrus is from 537, the latest from 593/94. Contracts and other transactions by Theodoros cover the period from 537-592. As it seems he died at the age of about 78 years. His father in law, Patrophilos must have reached about 85 years if not more.

⁴ Inv. 83 (P. Petra H.M. King Hussein bin Talal and H.M. Queen Noor al-Hussein) to be edited by M. Kaimio; see her paper in this volume. The documents presented to the arbitrators are not preserved or have not been identified.

⁵ There is a difference: while the Petra papyri apparently were documents of one large family, the Nessana papyri have various origins and contexts.

⁶ The above follows C.J. Kraemer's introduction to the Nessana papyri (*Excavations at Nessana III*) p. 3.

A DIVISION OF PROPERTY (INV. 10: P. PETRA KHALED AND SUHA SHOMAN)

In this paper, I shall focus on Inv. 10, already mentioned, a *rotulus* that originally measured about 3.20 m long (ca 2.60 m are extant). It is a division of property between three brothers: Bassus, Epiphanius, and Sabinus and dates from the decade between 527 and 537⁷. Bassus is probably a deacon or priest, as is indicated by his honorific title εὐλαβέτατος. The younger brothers are called αἰδεσιμώτατοι. This title appears here to have been used to express general respect, as it is in the case of another individual occurring in the Petra papyri. But in most instances the title refers to the members of Petra's collegium of overseers of the land-tax collection⁸. The name of the father of the three brothers is not known, but their grandfather was Bassus. If this Bassus was identical with Bassus, father of Patrophilos and grandfather of Theodoros (dead by 537; see n. 7), then this Patrophilos is the uncle of the younger Bassus and his two brothers; and these brothers and Theodoros, the main figure of the Petra papyri, are first cousins (see M. Lehtinen's family tree)⁹.

The three brothers had presumably inherited the land they were dividing from their father and owned it for some time as joint property. We may conclude this from the fact that the text refers to property that is being divided as "their" property, for example "and from their seed land" ([ἀπὸ δὲ] ἐπορίμης αὐτῶν γῆς) or "and from their landed properties in Ogbana" (καὶ ἀπὸ τῶν ἐν Ὀγβάνοις αὐτῶν κτημάτων)¹⁰. In the archive, several inherited estates remained registered under the name of their original owners, and there are indications that this had to be the case as long as there were unpaid taxes (Inv. 71). A house in Nessana that was divided between brother and sister had likewise been first in their joint possession (*P. Ness.* 22). The actual division in Petra followed remarkable procedures:

First, presumably by mutual agreement, the entire property was divided into three lots, the μερίδες 1 to 3, according to the following categories and in this order:

(i) vineyards, including vineyards under deep tilling (i.e. vineyards being planted), belonging to the village Seril (not identified);

⁷ The oath by the emperor's *κοιτηρία* and the Trinity was introduced under Justinian (see below). Hence Inv. 10 dates *post* A.D. 527; Bassus the grandfather of Theodoros, still alive in Inv. 10, was dead by 537 (Inv. 68, also called P. Petra Thomas and Francesca Bennett, assigned to A. Arjava and the Michigan team. For this papyrus see A. Arjava's paper in this volume). Thus Inv. 10 was written between 527 and 537. For the identification of this Bassus with one of the Bassi of Inv. 10 see the following remarks.

⁸ Γέστοις αἰδεσιμώτατος in Inv. 29v, 82r, and 86; for addressing members of the collegium of ὑποδέκται and χρυσυποδέκται see Inv. 13, 14, 60, 64+66, and cf. 17.

⁹ In her paper in this volume. Should, however, the grandson Bassus of Inv. 10 be identical with the father of Patrophilos, then he would be the maternal grandfather of Theodoros. Theodoros may have gotten the said document with the dowry of his mother (cf. Inv. 68, above n. 7).

¹⁰ For Ogbana see R.W. Daniel's paper in this volume.

- (ii) arable-land (a) around Seril and (b) in the area of Ogbana;
- (iii) ground floor and upper-story apartments (a) in Serila and (b) in Petra itself; the buildings were close to “dry-gardens” (ξηροκήπια, cf. *P. Ness.* 31.20 and 28), i.e. fruit tree gardens that were not artificially watered;
- (iv) finally, two couples of slaves. Slave families were kept under the same master, as one should expect at the time (see n. 11).

Second, after the μερίδες were established, the brothers cast the lot. This is the περσοβολία, as it is called in *Inv.* 74 and in *P. Ness.* 21.20 and 22.10. Sabinus got share number one, Bassus share number two, and Epiphanius share number three. The procedures in *P. Ness.* 21 were essentially the same. Fl. Sergius, the father of four children divided his property in four parts, and then his oldest son and Sergius, acting for the younger children, cast the lot¹¹. This procedure minimized dissatisfaction. In *Inv.* 10, each brother received his third part that, before casting the lot, he must have judged as a fair share. Moreover, the power responsible for the outcome of the lot was, in a long oriental tradition, a god (or gods) or, now, the Christian Trinity¹².

Fourth, while no documentation of the first three steps is extant, the extant document (*Inv.* 10) is the result of the final step. It was probably written by a professional notary. The beginning, explaining the function of the document, and much of the section listing Bassus' share is lost. At the end, the text breaks off in mid-sentence¹³. There are no signatures¹⁴. Without signatures of the parties the document would have no legal force. We also expect additional

¹¹ *Inv.* 10 helps now to understand the procedures in *P. Ness.* 21 slightly differently from C.J. Kramer's interpretation. The oldest son received cash instead of a quarter share of his land. This may have been convenient, but is not necessarily the outcome of Sergius' wish. In *Inv.* 10 it may also be convenient that it was Sabinus, the youngest (?) son, who received the lot without slaves. It is fair to assume that this deficiency was made up in the other portions of property.

¹² See C.J. Kramer's note on *P. Ness.* 21.19-20.

¹³ The precise meaning of line 208 is lost (for the text see below), but ὑπο[ε]τίθενται indicates that the brothers shall jointly shoulder a responsibility. Usually the word is construed with the accusative of the burden, as in the frequent phrase ὑποτίθεμαι τὸν λόγον. The only dative construction I have found is with κινδύνῳ (always singular): for example, *P. Panop.* 1.216 (A.D. 298) ἵνα μὴ ἀμελήσαντες κινδύνῳ ὑποτίθητε, “lest you place yourselves in jeopardy for neglect (of these orders).” Perhaps, the brothers assume responsibility for obligations that may arise in the future, possibly tax obligations. When in the Petra papyri a person sold landed property, the seller as well as the buyer requested that the seller's “person, estate, and total tax assessment” (or “account”) be relieved and, vice versa, the tax burden of the buyer be enlarged; so, for example, in *Inv.* 67 called *P. Petra Selz Foundation II* (and *Inv.* 40.6, a copy) κοφίται μὲν τὸ ἑμὸν πρόσωπον καὶ οὐσίαν καὶ ὁμάδα τὴν ἐπιγεγραμμένην μοι — — — συντέλειαν, τοῦτο δὲ βαρῆσαι δὲ τὸ πρόσωπον καὶ οὐσίαν καὶ ὁμάδα τοῦ Ν.Ν. In this system, we must assume that the brothers were obliged to write a request to the ὑποδέκται in order to have the tax obligations reassigned in accordance with the results of the division (not extant or not identified). Thus here, in lines 108f. I could imagine something like ὑπο[ε]τίθενται δὲ οἱ αὐτοὶ διαιλούμενοι (read διελόμενοι) τοῖς εἰς πρόσωπον καὶ οὐσίαν κινδύνοις — — —, “the participants in the division will guarantee with their person and estate.” But I cannot offer a parallel for this language, and, for all we know, it should be κινδύνῳ, not κινδύνοις.

¹⁴ The document, written in a formal chancery hand by a professional scribe, is very similar to the hand of *P. Mich. inv.* 6922+*P. Vat. Aphrod.* 10; see T. Gagos and P. van Minnen, *Settling a Dis-*

signatures by witnesses and possibly others. However, as Jaakko Frösén has informed me, the now extant end of the document with the remnants of line 208 (see below) and a few traces from the top of the next line was the actual end of the roll when it was opened. Hence, the roll was either unfinished or already mutilated, when it was rolled for the last time before the papyri were carbonized. At the bottom edge there appears a *kollesis* precisely where we should expect one. At one point 1-5 millimeter of the overlap are recognizable¹⁵. The *kollesis* is precisely the point where a *rotulus* would easily break parallel to the writing, since the *kollesis* creates an interruption of the vertical fibers of the inner side of the rotulus and the horizontal fibers of the outer side provide little protection. Most likely, then, the original end of the roll broke off in antiquity. It will have contained the end of the sentence that begins in line 208, possibly one or two more sentences, and the signatures.

LEGAL TERMINOLOGY: THE EXAMPLE OF INV. 10. 192-209

ἐφ' ὧτε ἕκα[το]ν αὐτῶν τῶν διαιλομένων ἔχιν κυρίως καὶ
 βεβα[ίω]ς [κ]αὶ δε[σπο]τικῶ[ς] δι[καί]ω [ἀ]πὸ τῆς σήμερον ἡμέρας καὶ εἰ[ς]
 τὸν με[τ-]
 ἔπιται χ(ρ)όνον [τὰ ἐκάς]τω λαχόντα εἰς τὸ κτᾶσθαι χρᾶσθαι διοικεῖν
 [περ]ὶ αὐτῶν [.] ἄπερ σύνπαντα κ[τήμα]τα κ(αὶ)
 196 οἰκοδομήματα ἀ[λλ]ήλοισ βεβαίως αἰσίν καὶ καθαροποιήσασιν ἀπὸ παν-
 τὸς ἐπεωρουμένους καὶ ἐπενεχθησομένους ἐπὶ παντὶ τῷ φέροντι κ(αὶ)
 διοίοντι τ[ρό]πων κατὰ τὸν τῶν καθαροποιήσασιν νόμον πρὸς τῷ μὴ
 παρα[β]αί[ν]ειν αὐτοὺς μ[η]δέν τι τῶν [προ]κειμένων κατὰ τινὰ τρῶπ[ον]
 200 ἦ(τοι) λόγον, τὸ παρᾶπαν ἐπομώσασμενοι ἀλλήλο(ισ) τὸν φρικοδέσασ[το]ν
 ὄρκον
 θεικὴν ἀγίαν Τριάδα καὶ βασιλικὴν Σωτηρίαν. εἰ δέ τις αὐτῶν πιασθεῖ
 παραβῆ[ν]αί τι τῶν προγεγραμμένων ἢ ἐπελθεῖν τῆ τοῦ ἐτέ[ρ]ου μέρο[υς]
 μερίδι, ἐκτίσει ἕκατο[ν] πρόσωπον π[αρ]αβαίνοντα, παρῆξει τῷ [ἐμ-]
 204 μένο[ς]ντι ἢ τοῖς ἐμμέ[νο]υσιν ἐξ οἰκείας ἐκάστου παραβαίνοντος ποινῆς
 λόγῳ καὶ προστίμου χ[ρ]υσείνουσ εἴκοσσει, κ, τῆς ποινῆς καταβαλλομέ[νης]
 [.] κυρ[ί]αν καὶ βεβαίαν μενούσης ταύτης τῆς διαι-
 ρῆ[σε]ως τῶν συμπε[φ]ωνημένων καὶ μεταξὺ [αὐτῶν]
 208 [συναρεάν]των. ὑπο[σ]τή[σ]ονται δὲ οἱ αὐτοὶ διαιλόμενοι τοῖς εἰς πρόσ[ω]-
 [πον] (traces)

pute. *Toward a Legal Anthropology of Late Antique Egypt* (Ann Arbor 1994). Inv. 10 is hardly a draft. There are only few corrections.

¹⁵ In Inv. 10, *kolleses* occur in regular distances from each other: every 12-13 lines (or, apparently, every 14-14.5 cm.). This fact precludes the assumption that the overlaying layer at the end was caused by folding the end of the papyrus (hence not by a *kollesis*).

192 read διελομένων ἔχειν 193f. read μετέπειτα 195 τρόπῳ ᾧ ἔαν (or ἄν) ἕκαστος οἷός τις αὐτῶν ἕκαστος αἰρήτ[αι], but see addendum 196 read βεβαιώσιν or βεβαιώσουσιν or καθαρτοποιήσουσιν 197 ἐπωρουμένου (read ἐπαιωρουμένου) rather than ἔτι ἐωρουμένου (read αἰωρουμένου) 198 read καθαρτοποιήσων 200 read ἐπομοῦ αἰμενοὶ read φρικωδέστατον 201 read θεϊκὴν read πειραθεῖη 203 i.e. π[α]ρ[α]βαῖνον 203f. read ἐμμένουσιν 205 read χρυσίνους εἴκοσι 206 [τὴν ὁμολογίαν (or συνγραφὴν) εἶναι κυρίαν, possibly preceded by ὡς, or [πρὸς τῷ τὴν γραφὴν εἶναι κυρίαν 207 e.g. μετὰ τούτων πάντων τῶν οἷον ἦν ἔθεντο ὑπὲρ τῶν (τῶν κτημάτων κ(αὶ) οἰκημάτων bit long) 208 read διελόμενοι 208f. e.g. τοῦ εἰς πρός[ω]πον καὶ οὐσίαν κινδύνοις (?]

Translation: (1) “on condition that each of the said parties of the division owns validly and ¹⁹³ securely and with every right of ownership, from today and for ¹⁹⁴ the future, (the properties) that have fallen to its lot, for possessing, using, and managing ¹⁹⁵ [thus as each (of them) chooses],”

(2) “they will mutually secure all those landed properties and ¹⁹⁶ dwellings and clear them for each other from everything ¹⁹⁷ that is (yet) unresolved and that may be claimed (in the future) in every way that is on ¹⁹⁸ will be relevant in accordance with the law on (or: “the custom” of) clearance (from encumbrances).”

(3) “In addition they will not ¹⁹⁹ violate any of the preceding in any way ²⁰⁰ or for any reason,”

(4) “having once and for all sworn to each other the most horrifying oath ²⁰¹ by the divine holy Trinity and the imperial Salvation.”

(5) “But if one of them endeavors ²⁰² to violate any of the above-written or lay claim on the share of one of the other ²⁰³ parties, (then) each person that commits the violation will pay and give to the party ²⁰⁴ or the parties that abide by the agreement out of his, the violator’s, own pocket, on account ²⁰⁵ of penalty and additional fine, twenty gold coins, 20; with the penalty being paid ²⁰⁶ [the agreement (or the contract) will be] valid and secure while this division, [with all these (matters) that have been] agreed upon and are satisfying to them, will remain intact.”

²⁰⁸ “The same parties of the division will shoulder [the risks (?)] for their person [and estate ...”

This text follows the completion of the list of properties that each of the brothers received in the division (192). It offers familiar contractual stipulations in a language that, for the most part, we know from Egyptian documents. It declares

(1) the validity of the brothers’ unrestricted ownership of their new properties (192-195);

(2) their obligation to mutual βεβαιώσις and clearance from encumbrances (195-198);

(3) the renunciation of violations of the agreement;

(4) the oath by the Trinity and the Emperor;

(5) the penalty clause for violations (201-208) that (i) includes the payment of a fine (203-205); and (ii) the continued validity of the contract after

payment (205-208).

The general structure, the characteristic ἐφ' ᾧτε (line 192) introducing the conditions under which the division is made, and the sequence of stipulations agrees well with documents from contemporary Egypt. The phrasing of sections (3) to (5) is very close to those in Nessana in the Negev, about 72 miles NW of Petra¹⁶. It seems that the notaries followed the same practice in the Eastern empire. Even the style of the handwriting of the present document is very similar to a settlement from Aphrodito (see n. 14). But the document also shows deviations from standard formulas in Egypt, which, however, affect more the style than the substance.

I can discuss only a few examples. We may first look at the penalty clause ([5], lines 203-205), which traditionally is combined with a clause about the continuity of the contract despite a violation and payment of fines. Usually this clause begins with χωρὶς or καὶ μηδὲν ἥσσαν¹⁷. In the Late Byzantine period this addition is frequently connected with the preceding stipulation of the fine by μετά, sometimes with a noun, at other times with the article in the genitive, followed by an infinitive, “besides”, and often, in the same meaning, by πρὸς τῷ with infinitive¹⁸. But scribes take considerable freedom with the language of this clause, as is also evident in Inv. 10. Although the large lacuna makes the text uncertain in line 206, it is clear that τῆς ποινῆς καταβαλλομέ[νης], “with the payment of the fine”, stresses the traditional connection between the payment of the fine and the continued validity of the present document. On the other hand, none of the mentioned connections

¹⁶ *P. Ness.* 21.20-29 (A.D. 562) μεταξὺ αὐτῶν ---¹²² --- ὄρκοι ἀλλήλοισ ὑποπε[ιάντων ἐκ ἀγίας] τριάδα καὶ βασιλικὴν σωτηρίαν ἐμῖν[αι τῆ δι]αιρέσει ταύ[τ]η καὶ μηδὲν παρακαλεῦσαι τι τῶν ἐν αὐτῇ ἐγκειμένων | μήτε ἐ[ν] δικαστηρίῳ ἢ τούτου ἐκτός, εἰ δέ τι αὐτῶν πειραθῆ[ι] | παραβῆ[ν]αι δόξει τὸ παράβαινον μέρος τῷ ἐμμένοντι μέρ[ει λόγῳ | προτίμου] | κ[αὶ] | πα[ρ]αβασίας ἐκ [σ]υμφώνου καὶ ἐπερωτήσεω[ς] | [χρυσίνου] ἑξ[ί], χρυσ(οῦ) νο(μίματα) 5, πρὸς τῷ καὶ μετὰ τὴν τοῦ προτίμου καταβολὴν | κύριαν εἶν[αι] καὶ βεβαίαν καὶ ἰσχυρὰν καὶ ἔννομον καὶ [. . . | . . . ταύ[τ]η] τὴν διαίρεσιν ---, also 22.10-17.

¹⁷ See the discussion in chapt. 1 of A. Berger, *Die Straffelauseln* ... (Leipzig-Berlin 1911). πρὸς τῷ occurs several times in the Petra papyri, once after mention of the fine: Inv. 63+65 of A.D. 539: πρὸς τῷ (?) καὶ μετὰ τὴν τοῦ προτίμου καταβολὴν ἐρρῶσθαι ταύτην καὶ ἰδίαν ἰσχὺν ἔχειν ἐφ' ἑκατέρω [μέρει] (cf. n. 17).

¹⁸ *P. Ness.* 21.27-30 (A.D. 562) and 22.15-17 (A.D. 566), see n. 16; *P. Lond.* I.113.1.63-65 (6th cent.) πρὸς τῷ καὶ μετὰ τὴν τοῦ προτίμου καὶ τῶν ἀναλωμάτων καὶ δαπανημάτων καὶ ζημιωμάτων καταβολὴν ἔχειν ταύτην τὴν ὁμολογίαν τῆς διαλύσεως [τὴν ἰδί]α[ν] ἰσχὺν ---; *P. Strasb.* IV.194 r.4f. (A.D. VI; cf. 678 r.17f.) πρὸς τῷ καὶ μετὰ τὴν | το[ύ]των κ[α]ταβολὴν ἐρρῶσθαι ταύτην; *SB XVIII* 13173.82-84 (A.D. 629?) πρὸς τῷ | καὶ μετὰ τὴν τοῦ προτίμου καταποχὴν ἐρρῶσθαι | τὴν παρούσαν πρᾶξιν κυρίαν οὖσαν καὶ βεβαίαν; *Stud. Pal.* I.2 r., 25f. (A.D. 454) καὶ μηδὲν ἥσσαν πρὸς τῷ σοί τε καὶ τοῖς παρὰ [σοῦ] μένειν | τήνδε τὴν πρᾶξιν κυρίαν οὖσαν καὶ β[ε]βαίαν; *P. Köln* IV.193.7f. (A.D. 5/6th cent.) καὶ [μηδὲν ἥσσαν] πρὸς τῷ ὑμῖν μένειν | τήνδε τὴν π[ρ]ᾶξιν κυρίαν καὶ βεβαίαν καθότι καὶ ἔστιν. For πρὸς τῷ (used several times in Inv. 10) see T. Gagos and P. van Minnen, *Settling a Dispute* (above, n. 14, p. 13; B.G. Mandilaras, *The Verb...* (Athens 1973) § 861.(5).

fits well enough in the available space in line 206. Space would hardly allow more than ὡς, “so that the agreement is (or “remains”) valid,” but I have not found ὡς in a comparable stipulation. Moreover, the resulting word order would be highly misleading: τῆς ποινῆς καταβαλλομέ[νης] should follow the conjunction. So we might better compare *P. Cairo Masp.* III.17169 (A.D. 566/70) where the punishment clause appears in the future (ἀποδώσομεν) and is followed by a future infinitive: καὶ μετὰ ταῦτα ἔσε[σθαι τὴν παροῦσαν πρᾶσιν κυ]ρίαν ὡς ἔστιν καὶ βεβαίαν καὶ ἰχυράν, “and besides [the present sales document will be] as is and secure and evident.” We may expect the passage in Inv. 10.205f. to run similarly: τῆς ποινῆς καταβαλλομέ[νης | τὴν ὁμολογίαν (or συνγραφὴν) εἶναι (or perhaps μένειν or μενεῖν) κυ]ρίαν καὶ βεβαίαν¹⁹. Most likely the infinitive implies a verb of agreement²⁰. There is also uncertainty about the noun supplied in the lacuna. It should refer to the document, while 206f. μενούσης ταύτης τῆς διαιρέ[σεως denotes the division as such. In Egyptian papyri, the document may have been called ὁμολογία διαιρέσεως²¹, but in Inv. 10, the interjection of κυ]ρίαν καὶ βεβαίαν μενούσης ταύτης between [ὁμολογίαν and τῆς διαιρέ[σεως turns μενούσης ταύτης τῆς διαιρέ[σεως into a genitive absolute. Nevertheless, if the supplement ὁμολογίαν is correct, then the idea of ὁμολογία διαιρέσεως is loosely invoked.

In the preceding example, textual uncertainties remain. Nevertheless, it is clear that in this section the Petraean scribe adhered to the same legal traditions and formulaic core phrases that are at work in Egypt. The same tradition, however, gives him enough latitude to select and exhibit his own or his local area’s style and preferences.

The passage, discussed here, shows also the traditional technique of accumulating words and formulas. We know this technique from Egypt, where this rhetorical device is already apparent in legal texts of the Ptolemaic period. But this tendency grew much stronger in the Byzantine epoch. Locutions are accumulated in order to cover the entire spectrum of possibilities. The strategy of listing all possibilities is immanent in the rhetoric of legal thought. For example, various aspects of the same basic meaning are combined, as in 207f. τῶν συμπε]φωγημένων καὶ μεταξύ [αὐτῶν | συ-

¹⁹ For εἶναι see *P. Mich.* 664.33f. (A.D. 585-600; cf. 662.51f. and 663.25) πρὸς τῷ βεβαίαν εἶναι καὶ ἰχυράν ταύτην τὴν πρᾶσιν; see also n. 16; I have chosen the shortest word, other possibilities include μένειν (see n. 18) and ἐμμένειν.

²⁰ This use is traditional in legal texts. Alternatively one may argue that the infinitive goes back to 192 ἐφ’ ᾧτε, although the scribe has in the meantime changed to finite verbs.

²¹ ὁμολογία occurs several times in the Petra papyri; for example, Inv. 8 τὴν παροῦσαν τῆς ἀντιδόσεως ὁμολο[γίαν]; this phrase sounds perfectly possible in a Greek papyrus from Egypt, except for the fact that ἀντιδοσις is extremely rare; I have found only two example of the word (both from the Byzantine period).

ναρεσάν]των. “(matters) that have been agreed upon and [are satisfying] to [them].” In Byzantine papyri, in Petra as well in Egypt, the preposition μεταξύ is characteristically used to mention the parties of a contract as in μεταξύ ἐμοῦ καὶ σοῦ. Also συμπεφωνημένων is certain²², but whether this verb is here combined with συναρεσάντων, is doubtful. Although I have not found another example in the Petra papyri²³, we may compare phrases used in Byzantine Egypt like, for example, *P. Lond.* V.1711dupl. fr. D.20 (A.D. 566-73) δῶρων τῶν συμπεφωνημένων καὶ συναρεσάντων | μεταξύ ἐμοῦ καὶ σοῦ) καὶ τῶν [cῶν] c[εμνῶν] γονέ[ω]ν²⁴. But whatever the precise wording in Inv. 10 is, the calculated abundance of terms of similar meaning is clearly exemplified by the phrase under discussion.

This abundance appears also in line 199f. κατά τινα τρόπ[ον] ἤτοι λόγον, “in any way or for any reason.” The Petra papyri use also longer combinations like κ[ατ]ὰ μηδένα τρόπον ἢ χρόνον ἢ λόγον (Inv. 20 or Papyrus Petra Selz Foundation I, assigned to M. Mikkola and A. Arjava)²⁵; or in a different order] ἢ λόγον ἢ τρόπον[; and once] ἢ νόμον ἢ λόγον (Inv. 20). Such series are common in Byzantine papyri from Egypt as, for example, in *P. Cairo Masp.* II. 67151.128 and 272 (A.D. 570) καθ’οιονδήποτε τρόπον καὶ λόγον καὶ χρόνον καὶ τόπον or 67167.37 (A.D. 566-70) καθ’οιονδήποτε τρόπον ἢ χρόνον²⁶.

Another example of deliberate abundance is the series κτᾶσθαι, χρᾶσθαι, διοικεῖν, which assures the brothers’ unrestricted ownership of their new properties ([I], lines 192-195), including their complete power of disposition. The list of verbs tends to be longer and more explicit in most 6th and 7th century texts than in the present passage²⁷. Inv. 8 as well as Inv. 86r called P. Petra P.M. Bikai (assigned to M. Lehtinen) contain such longer lists including πω-

²² The word occurs quite frequently in the Petra papyri.

²³ συνδεδογμέ]νων is possible, but also without support in other Petra papyri. Although in the past we could read]των, this is no longer the case. The trace has become so weak, that I cannot decide between]τ or]ν. Inv. 86r (or P. Petra P.M. Bikai, r), assigned to M. Lehtinen, combines δό]ξαντα καὶ συμφωνηθέντα.

²⁴ Similarly *P. Cairo Masp.* III.67310 r.5f. (A.D. 6th cent.) τῶν συμπεφω[ν]ημέν[ω]ν κ[αὶ] συναρεσάντων μεταξύ[ν] [έ]μοῦ | καὶ σοῦ.

²⁵ Probably so also in Inv. 48] τρόπον ἢ [χρόνον]ν (or [καιρόν]ν) ἢ λόγον.

²⁶ For P. Inv. 20 (above) κ[ατ]ὰ μηδένα τρόπον ἢ χρόνον ἢ λόγον, cf. *P. Cairo Masp.* II. 67169.33f. (A.D. 566-70) καθ’οιονδήποτε τρόπον καὶ χρόνον καὶ τόπον (similarly *P. Flor.* I.93.25 [A.D. 569]) and *P. Cairo Masp.* III.67313.34 (6th. cent.) καθ’οιονδήποτε τρόπον ἢ χρόνον; or with reversed order *P. Mich.* XIII.659.167 (6th. cent.) κατά τινα χρόνον ἢ τρόπον (similarly in lines 216f.). Of course, there are other variations including such that connect τρόπον ἢ καιρόν ἢ χρόνον (*SB* VI.8988.82 (A.D. 647); cf. *P. Mich.* XIII 659.183).

²⁷ An extreme example is *SB* I.5112.45-51 of A.D. 618(?): ἐπὶ τὸ διηγεῖς κρατεῖν καὶ κυριεύειν | καὶ δεσπόζειν κατὰ πᾶν δεσποτεῖα ἀναφαιρέτω δίκαιον καὶ οἰκεῖν | καὶ δι[ο]ικεῖν καὶ οικοδομεῖν καὶ ἀνοικοδομεῖν καὶ ἐκχωρεῖν καὶ παραχωρεῖν | καὶ μεταχηματίζειν καὶ ἐκμιθεῖν καὶ ἐναλλάττειν καὶ νέμεισθαι καὶ | πωλεῖν καὶ χαρίσασθαι καὶ τέκνοι μεταδιδόναι καὶ κληρονόμοις | καταλιμπάνειν καὶ διαδόχοις καὶ διακ[ατ]ό]χοις καὶ χρᾶσθαι περὶ αὐτῶν | τρόφῳ παντὶ ὑμῖν ἀρέσκοντι ἀκωλύτως καὶ ἀνεμποδίτως.

λείν. The closest parallel for the combination of terms in roll 10 is found in the Babatha archive and in the Dura papyri: κτᾶσθαι χρᾶσθαι πωλεῖν διοικεῖν²⁸. Inv. 10 lacks only the word for “sell”, πωλεῖν, which however is extant in the lists P. Petra Inv. 8 and 86r (above). The editors of the Babatha Archive thought of an Aramaic formula containing *inter alia* the words for “own” and “sell”²⁹. But precisely “sell” is missing in Inv. 10.

The locution κτᾶσθαι, χρᾶσθαι, διοικεῖν is part of a longer sentence (lines 192-194) that stipulates that each party will “own validly and securely (ἔχιν κυρίως καὶ βεβα[ίω]ς) and with every right of ownership ([κ]αὶ δε[σποτ]ικ[ῶ] δικαίω from today and for the future (ἀ]πὸ τῆς σήμερον ἡμέρας καὶ εἰ[ς] τὸν με[τ]ῆπιτα[ι] χ(ρ)όνον), (the properties) that have fallen to its lot, for possessing, using, and managing (see above) [thus as each (of them) chooses] (e.g. τρόπω ᾧ ἐὰν (or ἂν) ἕκαστος αἰρήτ[αι])³⁰. P. Dura 26 (A.D. 227) comes very close: εἰς τὸ ἔχειν αὐτὸν κυρίως καὶ βεβαίως εἰς τὸν ἅπαντα χρόνον κτᾶσθαι χρᾶσθαι πωλεῖν δι[οικεῖν] τρόπω ᾧ ἂν αἰρήται. Similar is the wording in P. Babatha 19 (A.D. 128) and in a text from Ascalon³¹, but all details can be paralleled from Egypt. In P. Cairo Masp. II.67167. 22f. the new owner is assured of his ownership right: ἔχειν καὶ κατέχειν καὶ οικειοῦσθαι ἑμαυτῶ | δεσποτικῶ δικαίω, ἀπὸ τοῦ νῦν ἐπὶ τὸν αἰεὶ ἔζηξ ἅπαντα | καὶ προσελαύνοντα χρόνον καὶ τούτων ἐξουσιάζειν καὶ | δύνασθαι με παντὶ τρόπω χρήσασθαι τὰ προειρημένα | ἐνέχυρα δεσποτικῶ δικαίω ᾧ ἂν βουληθείην. Despite the especial similarity of the phrasing in Petra, Zoara, and Dura, I find no particular reason for the assumption that the string of these formulas and especially κτᾶσθαι χρᾶσθαι (πωλεῖν) διοικεῖν are of Eastern origin. Instead the editors of P. Dura refer to the *Tablettes Albertini* from Tunisia (late 5th cent.) which employ formulas like *rem habeat teneat possideat utatur fruatur* and *ipse heredesve eius in perpetuum*, and from Somerset in Britain (A.D. 3rd. cent.) with the barely readable words *habere possidere ut[que] frui recte liceat*³². There is a clear relationship between the Latin

²⁸ P. Babatha 11 and 19 of A.D. 124 and 128, respectively; P. Dura 26 of A.D. 227.

²⁹ See the editors' introduction to the P. Babatha (alias P. Yadin) with a discussion of “Semitisms”.

³⁰ For other suggestions see the apparatus, above and addendum.

³¹ P. Babatha 19 ext. 23-25 κυρίως [καὶ βε]βαίως εἰς τὸν ἅπαντα χρόνον, | [οικ]οδομεῖν, ὑπερ(αἰρ)εῖν, ὑψοῦν, σκάπτειν, βαθύνειν, κτᾶσθαι, χρᾶσθαι, πωλεῖν, διοικεῖν, τρόπω ᾧ ἂν αἰρή(ται). BGU I.316.20-22 (A.D. 359, from Ascalon) κυρίως ἔχειν καὶ δεσποτικῶς κτᾶσθαι χρᾶσθαι πωλεῖν διοικεῖν, ὃν ἂν αἰρήτε τρόπον ἀπὸ τῆς σ[ήμερον] ἡμέρας καὶ εἰς αἰεὶ (with the supplement suggested by the editors of P. Dura). Cf. also P. Nahal Hever 64A 16f. and B 39-42 (A.D. 129) ἔχειν --- [--- τὴν] | προγεγραμμένην δό[σιν] κυρίως καὶ βεβ[αίως] εἰς τὸν ἅπαν[τα] χρόνον].

³² See Comm. on P. Dura 26.15 (upper text) and P. Babatha, Intr. p. 15. The publications of the tablets were not available to me in Amman: C. Curtis, L. Lest, C. Perorate, C. Saumagne, *Tablettes Albertini. Actes privés de l' époque Vandale* (1952); for the text from Somerset see E.G. Turner, *JRS* 46 (1956) 115-118. The editors of P. Babatha mention that the wood of the tablet is larch, a tree not native to Britain; and they conclude that this tablet “originated elsewhere”. But this does not suggest that this tablet was imported from the Middle East.

and the Greek formulas we are discussing, and, without being able to determine the origin of these formulas, they clearly attest a development within Roman Law in geographically diverse areas, and Petra is part of this.

Some influence of Latin appears a few lines later in the stipulation of the brothers' obligation to mutual clearance from encumbrances in accordance with the law on, or rather the practice of, clearances from encumbrances ([2], lines 195-198)³³, κατὰ τὸν τῶν καθαροποιήσων νόμον (also in Inv. 8)³⁴. Here νόμος needs not to refer to a formal law, but rather to a general practice. The encumbrances are of two kinds: ἀ[λ]λήλοις βεβαιόσων καὶ καθαροποιήσων ἀπὸ παντὸς ἐπεωρουμένου καὶ ἐπενεχθόσων. They may be pending, i.e. they have been claimed but not yet decided in a court or by a settlement (ἐπεωρουμένου rather than ἔτι ἐωρουμένου)³⁵. Or they may be claimed by someone in the future (ἐπενεχθόσων) whether in court or out of court³⁶. τὸ ἐπαιωρούμενον is an unattested idiom. The scribe did not write ἀπὸ παντὸς πράγματος μετεώρου, "from every unfinished business", for two reasons. (1) One is stylistic: two participles are in better balance. (2) The other seems to be an influence of the Latin participle *pendens*: *ab omni pendente*. The use of a literal translation of a Latin term creates a locution that sounds like a legal phrase. But while *pendens* is used in legal texts for things that have not yet been decided or completed, it does not have the technical meaning of undecided legal procedures or yet unresolved claims on rights (in someone's property). The latter is precisely the meaning the word takes when it is paired with ἐπενεχθόσων, "claims that will be made in the future".

³³ Clearance from encumbrances is a very essential act, in Petra as well as in Egypt. The Petra papyri contain a very long settlement, Inv. 83 (see n. 4), where one person ignores and the other claims encumbrances. See R. Daniel, T. Gagos, and L. Koenen (above n. 2).

³⁴ Cf., e.g., P. Grenf. 60.39f. of A.D. 582 κατὰ τὸν περὶ π[ρ]άξων καὶ βεβαιώσων νόμον. The editors of P. Babatha presume that καθαροποιεῖν, "to make clean", "a technical term for clearing the title to a property", is a translation from Aramaic contracts. They state correctly that in the Greek papyri from Egypt it is not found before the sixth century. It does occur in the early second century Babatha archive (intr. p. 16) and in P. Dura 25.10 and 32 and 26.24 of 180 and 227, respectively. I was initially impressed by the priority of the P. Babatha and P. Dura, but after I was challenged by R. Bagnall in the discussion after the presentation of my original paper, I admit that the chronology of the surviving evidence is of little significance.

³⁵ The rhetoric of the phrase ἐπεωρουμένου καὶ ἐπενεχθόσων ἐπὶ παντὶ — — makes it almost certain that ἐπεωρουμένου is the correct reading.

³⁶ The language of the documents assumes that there were courts in and around Petra. They mention terms like "suit" (δίκη, δικασία), investigation (ζήτησις), the initiation of court-procedures (ἀγωγή), the courts (δικαστήρια), the "right to sue" (εἰς — — δικαστήριον εἰσοδόν), and phrases like "in and out of court" (ἐν δικαστηρίῳ ἢ ἐκτὸς δικαστηρίου). Such terms, however, usually occur in agreements that forgo legal procedures. Judges (δικασταί) function like arbitrators (Inv. 83). Of course, it is not clear to what extent this kind of formulaic legal phraseology reflects the reality at the time these phrases appear in our documents. In the Arabic tradition, Petra may have had a culture in which people looked for settlements rather than for court decisions; see Gagos's article in this volume and R. Daniel, T. Gagos, and L. Koenen (above n. 2).

The Petraean scribe, or rather those before him, seems to have used the Latin inspiration in order to create a technical Greek phrase that describes “all encumbrances” in a biforked expression which essentially distinguished between present and past. In Petra as well as in Egypt, the same motive is behind the combination of participles of the present and the future. The second part of the phrase we have just discussed continues with specifying what may be involved in future claims of encumbrances on the property divided by the brothers: ἐπὶ τῷ φέροντι³⁷ κ(αὶ) | διοίκοντι | τῷ τρόπῳ, encumbrances that may be adduced in the future “in every way that is or will be pertinent”. The use of the present and the future amounts to “now and for ever”.

As we discussed, the scribe or his predecessors work within the general frame of the phraseology known to us from Greek diplomatics of Byzantine Egypt, but he does adjust the formulaic expressions to his local tradition and personal idiosyncrasies. The necessary adjustments cause linguistic difficulties, but the scribe tries to master them with traditional devices from his rhetorical tool-box. In the penalty clause (5), in line 202, the general meaning of παραβῆ[ν]αι, “transgress, violate”, first, is explained by the specific ἢ ἐπελθεῖν τῇ τοῦ ἐτέ[ρ]ου μέρους μερίδι, “lay claim on the share of the other party to the contract”. Here it looks as if only two parties were involved. In the same vein, the scribe starts this sentence: line 201, εἰ δέ τις αὐτῶν πιαθεῖ | παραβῆ[ν]αί τι τῶν προγεγραμμένῳ[ν], “if one of them endeavors to violate anything of the above-written” (201f.). It sounds as if only two parties were involved in the present division. Bound by traditional language that is geared to two contracting parties, the scribe seems to lose track of the concrete eventualities that he has to cover. However, becoming aware of the problem, the scribe refers in lines 203f. τῷ [ἐμ]μείνοντι ἢ τοῖς ἐμμέ[νο]υσιν, “to the party or the parties that abide by the agreement”. For this phrase, I have no parallel to offer. The Petraean scribe adds the plural τοῖς ἐμμέ[νο]υσιν to the standard singular τῷ [ἐμ]μείνοντι. He needs to adjust his contract formulas to a case with three parties, where it may happen that not one but two of the parties violate the agreement, while only

³⁷ φέροντι anticipates the prefix of the juxtaposed participle κ(αὶ) διοίκοντι. In this combination, it is used in the sense of διαφέροντι. There is no need to correct the scribe by writing (δια)φέροντι. In Greek, it is common to have a simplex verb take up the meaning of a preceding composite verb formed by the same verb plus prefix. However, the prefix is occasionally attached not to the first, but to the second occurrence of the verb. The latter is easily understandable when the two verbs are juxtaposed, although this is not a necessary condition (τυρ δίδου, μεταδίδου, *Men. Dysis* 818, where we should not attach a different nuance to the verbs, as commentaries do). See C. Watkins, “An Indo-European Construction in Greek and Latin”, *HSCP* 71 [1966] 115-119; R. Renehan, *Greek Textual Criticism. A Reader* (Cambridge, Mass. 1969) § 57, p. 77-58. I have not yet seen any collection of evidence for this phenomenon in the papyri. Of course, there is no consistency to be expected. In 203f. (below), the scribe of the present papyrus seems to be making use of the anaphoric effect of the repeated prefix: τῷ [ἐμ]μείνοντι ἢ ἐμμέ[νο]υσιν. In this case, the available space makes it likely that the supplemented prefix was attached to both participles.

one party obeys the contract³⁸. The adjustment is the more remarkable as the scribe here takes into account what he had ignored a line earlier. Here the struggle with the particularities of the case is clearly visible. It is this struggle that, for good reason, leads to the duplication τῷ [ἐμ]μένοντι ἢ τοῖς ἐμμέ[νο]ύσειν. The scribe's difficulties are also reflected in the unfortunate asyndetic combination of ἐκτείνει ("pay") and παρέξει ("hand-over") in line 203. παρέξει is superfluous³⁹. The continuation in the same line, (ἐκτείνει) ἕκαστο[ν] πρόσωπον π[αρ]αβαίνοντα slips from plural into singular.

The examples presented here should have shown that the language and most legal procedures are not much different from what we know from Egypt. This by itself is the result of centuries of a slowly proceeding Romanization that at least in the Eastern empire has produced a relative uniform administrative and legal culture. We must continue to expect also the influence of the Arabic tradition and its interplay with Roman Law. There is little doubt about the Arabic presence and the continuation of Arabic traditions. They may be found in the way people make use of law and prefer agreements to court decisions (see n. 36). And they may appear in legal practices and procedures as we saw when we looked at the casting of the lot in property divisions. However, the Arabic side of the story will not easily be found in legal and administrative language. In the 6th century Arabic culture was an oral culture, but the language of the administration and the written private contracts was Greek⁴⁰. With the use of the Greek language as *Schriftsprache* for legal purposes, the well-developed Greek rhetoric with its legal idioms and formulas determined the way contracts were *written*. The scribes and notaries, however, presumably people of local origins, like everybody else in the family papers from Petra, did have the sense to adjust the wealth of the Greek idioms to their own needs and purposes.

THE OATH BY THE EMPEROR AND THE HOLY TRINITY

There is one other aspect we must not overlook, the Christian character of state and society. In section (4) of the text quoted from P. Petra Inv. 10 (above), the parties swear by the emperor and the holy Trinity not to violate the agreement: τὸ παράπαν ἐπομωκάμενοι ἀλλήλ(οις) τὸν φρικτοδέετατ[ο]ν ὄρκον | θεεικὴν ἁγίαν Τριάδα καὶ βασιλικὴν ᾠστηρίαν (200f.)⁴¹. The phrase

³⁸ He may have thought of the formula τῷ ἐμμέ[νο]ντι ἢ ἐμμενοῦντι as in *P. Mich.* IX.555/556.19 (A.D. 107) and changed it to suit his present case.

³⁹ The two verbs are separated from each other and, hence, seem not to follow Latin models. Note also the correction at the beginning of line 204.

⁴⁰ See R. Daniel's article in this volume; and R. Daniel, T. Gagos, and L. Koenen, *loc. cit.* (n. 2).

⁴¹ For the following see R. Daniel, T. Gagos, and L. Koenen (n. 2).

comes closest to the very simple combination of church and state in *P. Ness.* 21 and 22 from 562 and 566, respectively: εἰς ἁγίαν Τριάδα καὶ βασιλικὴν Ὡθηρίαν. Basically the same phrase occurs in at least two other papyri from about the same time⁴². The invocation of the emperor's Ὡθηρία is rare in Egypt, although it becomes a bit more common in oaths after Justinian⁴³. Only much later, in the 7th century, we encounter an invocation comparable to the Petra and Nessana papyri: τὴν ἁγίαν καὶ ὁμοούσιον Τριάδα καὶ τὴν βασιλικὴν Ὡθηρίαν, however with the decisive addition of ὁμοούσιον⁴⁴.

Here, I wish to focus on the invocation of the Trinity. In Egypt, the Trinitarian oath emerges in the thirties of the 6th century as it did in Petra⁴⁵, but with a fundamental addition. The Trinity is now called "consubstantial": τὸν θεῖον καὶ σεβάζμιον ὄρκον τὴν τε ἁγίαν καὶ ὁμοούσιον Τριάδα καὶ τὴν Νίκην καὶ Διαμονὴν τοῦ καλλινίκου δεσπότη ἡμῶν κτλ., "the divine and venerable oath by the holy and consubstantial Trinity and the Victory and Permanence of our triumphant Lord..."⁴⁶. This type of Trinitarian formula became popular in Egypt⁴⁷, while in Petra papyri we have found it only once⁴⁸.

The "consubstantiality of the Trinity" is a statement of deep theological and political relevance and a long history. It goes back to the 4th century, when at the insistence of Athanasios the consubstantiality of God Son (Logos) was expanded to the consubstantiality of the Holy Ghost. The *Confession of Basil* (Hahn §121) states: βαπτίζομεν εἰς Τριάδα ὁμοούσιον. The consubstantiality also recalls the Council of Chalcedon in 451, which was to determine religious-political debates for centuries. According to this council, God Son combines in one person both the divine nature of the Trinitarian Logos, consubstantial with the Father, and the human nature, capable of Christ's suffering and con-

⁴² Inv. 68 (above; A.D. 537) and 63+65 (above; A.D. 539/40). There are two more papyri with very damaged text (Inv. 8 and 20). For an older, non-trinitarian formula see n. 47.

⁴³ *P. Cairo Masp.* I.67094.8-10 ἐπομνόμενοι τὸν τε Παντοκράτορα Θεὸν καὶ τὴν Νίκην καὶ Ὡθηρίαν τοῦ καλλινίκου ἡμῶν δεσπότη Φλ. Ἰουστινιανοῦ τοῦ αἰωνίου Ἀγούστου Ἀυτοκράτορος. See K.A. Worp, "Byzantine Imperial Titulature in the Greek Documentary Papyri. The Oath Formula", *ZPE* 45 (1982) 199-223, esp. p. 210 (XXVIe); for Maurikios see p. 213f. (XXXIe, g, and h), for Heraklios p. 214 (XXXIIIb); see also *SPP* XX.128f. (XXXVc).

⁴⁴ Worp (n. 43) p. 216 (XXXVIc). He lists two instances (*SB* VI.8988.79 of A.D. 647 and *APF* 3 [1906] 89) dated to the 7th cent. By letter to R.W. Daniel, he referred to a third instance, *SB* XVIII.13173.89.

⁴⁵ Of course, this is from among the early group of family papers from Petra, and we have no other evidence to compare.

⁴⁶ Worp (n. 43) p. 211 (XXVIg). Only *SB* V.8029 can be dated to a specific year. The earliest Petra document with an extant oath formula is Inv. 10, discussed here (A.D. 527-537).

⁴⁷ Gagos and van Minnen (n. 14) 110 on lines 77-79; an oath by the "Victory of the Emperor" is used in Inv. 4 of 538 (J. Frösén) in combination with a non-Trinitarian formula, but this text has been written in Gaza in Palestina Prima, i.e. in a different province. For the Egyptian evidence, see Worp (n. 43).

⁴⁸ Inv. 86r (above); Inv. 86v uses ὁμοούσιος for the Trinity outside of the oath formula.

substantial with man. The consubstantiality of the Trinity implies the consubstantiality of Logos/Christ. Thus the oath formula invoking the consubstantial Trinity reassured against monophysitism, which held that Christ had only one nature. Justinian was himself suspected of monophysitic tendencies, and thus had reason to defend his orthodoxy and to denounce 4th and 5th century heresies precisely by echoing the formula of Chalcedon and stressing consubstantiality.⁴⁹ Hence, he may have favored the inclusion of the theological term ὁμοούσιος in the oath formula: καὶ ὁμοούσιον τριάδα. This inclusion defended his own orthodoxy at a time when he favored a rapprochement with the monophysites.

The confession of the consubstantiality of the Trinity in the oath formula used in Egypt had a definite theological and political flair. This new form of the oath became popular in Egypt after the first third of the 6th century. But it is the more remarkable that people in Nessana and Petra, by and large, did not follow this change (cf. n. 48). Whether the partial avoidance of the term “consubstantial” in the Petra and Nessana papyri had also religious significance remains an open question. There were certainly monophysites in the area. Together with other participants of the synod of Jerusalem of A.D. 536, Theodoros, a bishop of Petra, co-signs with others a letter by Peter the patriarch of Jerusalem to Mennas the patriarch of Constantinople. This letter calls for the deposition and punishment of certain monophysites. At least at the time of the synod, the bishop of Petra was not a monophysite. But the influential Ghassanids were monophysites, and one of them, Abu Karib ibn Jabala, was phylarch of the federate alliance of Saracen tribes. We hear in one of the papyri⁵⁰ that he was busy arranging a settlement of a feud between the family of Theodoros son of Obodianos, the main figure of the family papers, and another family in Kastron Zadaqathon, modern Ṣadaqa, 18 miles SSE of Petra. He was certainly a dominant military and civil figure in Palestina Tertia and, as we now see, in the area of Petra.

Religious dogmas and politics aside, it was the oath and the fine that made private and negotiated agreements work as they protected against breach of contract. Particularly in a culture where people preferred private settlements to court-decisions (see n. 36), contractual agreements and settlements needed to have bite. This was clearly achieved by the fine on which the parties had agreed. In the present case it was substantial: 20 solidi or 2.9 oz t of gold (91 grams). The oath was even more fearful

⁴⁹ In *De summa trinitate* of the Codex Iustinianus, the emperor declared: οὐ γὰρ ἄλλον τὸν υἱὸν Λόγον καὶ ἄλλον τὸν Χριστὸν ἐπιστάμεθα, ἀλλ' ἓνα καὶ τὸν αὐτὸν ὁμοούσιον τῷ Πατρὶ κατὰ τὴν θεότητα καὶ ὁμοούσιον ἡμῖν κατὰ ἀνθρωπότητα. ὡς γὰρ ἔστιν ἐν θεότητι τέλειος, οὕτως καὶ ἐν ἀνθρωπότητι τέλειος. τὴν γὰρ καθ' ὑπόστασιν ἕνωσιν δεχόμεθα καὶ ὁμολογοῦμεν. ἔμεινε γὰρ τριάς ἢ Τριάς καὶ σαρκωθέντος τοῦ ἐνὸς τῆς Τριάδος Θεοῦ Λόγου. οὔτε γὰρ τετάρτου προσώπου προσθήκη ἐπιδέχεται ἡ ἅγια Τριάς.

⁵⁰ Inv. 83 (above), and see M. Kaimio's paper in this volume.

(φορικοδέετατος)⁵¹. A break of oath implied punishment by the two most forceful and frightening institutions, church and state, both numinous and all-present. In the belief and value system of the times, violators would find themselves outside the social and religious order of their community. They would appear guilty of perjury and, therefore, subject to prosecution.

Addendum

In the preceding article, I read and restored lines 194f. *exempli gratia* as
 εἰς τὸ κτᾶσθαι χρᾶσθαι διοικεῖν
 [περ]ὶ αὐτῶν τρόπῳ ᾧ ἔαν (or ἄν) ἕκαστος αἰρήτ[αι].

My original reading at the beginning of line 195 had been: []λι[. R. Daniel has now modified this to μι[θου̇ν. Studying the traces on the scanned and enhanced digital image of a new photograph (last year taken by P.J. Gates, London), I now find that μι[θου̇ν is most plausible. Hence, e.g.: μι[θου̇ν πωλεῖν καθ' ὃν αἰρήται τρόπο]ν or μι[θου̇ν πωλεῖν ἐκχωρεῖν ὡς ἄν αἰρήτ[αι]. In Egypt, ἐκμιθου̇ν sometimes occurs among the infinitives: e.g. *P. Oxy.* 14.1705 (A.D. 298), ἐξουσίαν ἔχειν χρᾶσθαι καὶ ἐκμιθου̇ν (sic) καὶ πωλεῖν ὡς ἔαν αἰρή and *SB* I.5112.45ff. quoted in n. 27. The right of leasing parcels of land to wine-growers and farmers was certainly important for the brothers since, at the time of the division, much of the land was cultivated under leases. Equally important was the right to sell (and, in a broader sense, to cede) land and buildings.

⁵¹ As epitheton of ὄρκος, φορικοδέετατος became popular in Egypt in the second half of the 6th century. Other epitheta like θεῖος and σεβάμιος remained in use, too.

Zwei dokumentarische Papyri aus Turku

HEIKKI KOSKENNIEMI

Die beiden hier vorgelegten Papyri gehören zu der Sammlung, die aus einer Mumienkartonage entnommen und aus Österreich angekauft seit 1977 in der Turku-Universitätsbibliothek aufbewahrt wird. Sämtliche diese Papyri stammen aus Theadelphia im Arsinoites und sind um 150 v. Chr. datiert. Näheres über diese Sammlung in *Proceedings of the XVIII International Congress of Papyrology*, Athens 1986, S. 95-97.

Anzeige (?)

P. Turku 50
Taf. xxxix^a

25 x 9 cm

Theadelphia
um 150 v. Chr.

Ein mittelbraunes Papyrusblatt, in zwei Teile gerissen, deren Zugehörigkeit sowohl aufgrund des Inhalts als auch der Schreiberhand gesichert ist. Die Einheit des Blattes wird auch materiell durch auf der Rückseite sichtbaren Lauf von Fasern eindeutig gestützt. Es besteht die, inhaltlich nicht ausgeschlossene, Möglichkeit, dass zwischen den Zeilen 12. und 13. eine Zeile verlorengegangen ist, aber kaum mehr, von der Beschaffenheit der Versoseite her betrachtet und in Bezug auf den angenommenen Grenzen einer Aktenkolumne.

Der Text, der seinen Anfang mit winzigen Resten einer Adresse nimmt, endet offenbar mit Z. 20. Wir haben also ein offizielles Aktenstück, wahrscheinlich auf eine einzige Kolumne begrenzt. Oben und unten ist Freirand. Links scheinen nur wenige Buchstaben zu fehlen, obgleich keine deutlichen Brücken die in Frage kommenden Zeilen miteinander zu verbinden scheinen. (Siehe jedoch die Z. 7.-8. und Z. 14.). Rechts enden offenbar viele Zeilen. Das Verso ist unbeschriftet.

Aus dem Text erhellt nichts ganz Einheitliches. Trotzdem kommen Einzelheiten hervor, die von Interesse sind. Zwei zentrale Begriffe erwecken die Aufmerksamkeit, die $\gamma\eta$ ἀνιερωμένη (Z. 7. u. 9.) und οἱ μάχιμοι (Z. 10., 11., u. 17.).

Von der $\gamma\eta$ ἀνιερωμένη gilt im Allgemeinen, was auch hier bestätigt wird, dass sie von alters her gesetzlich gegen äussere Gewalt geschützt war. Was hier

zur Rede kommt ist eine Verletzung dagegen. Darum handelt es sich offenbar auch in diesem Dokument, das wir wohl als eine Anzeige betrachten können. ἀποβιάζεσθαι hat hier die Bedeutung "absperren" wie in Wilcken *Grdz.* I, 11 [123^a] διαβάντων... εἰς τὴν ἀποβιαζομένην ὑπ' αὐτῶν ἱερὰν νῆσον und P.Tebt. 85, 93 u. 95 [II^a] ἀποβιαζομένης ἐν συ(γκρίσει) γῆς (vom Besitzer gesperrt bis zur Entscheidung des Schwebefalles). Siehe Preisigke, *WB* s.v.

Die μάχιμοι werden in unserem Text mindestens zweimal erwähnt. Selbstverständlich geht es im 2. Jh. nicht mehr um ägyptische Soldaten als eine eigene soziale Gruppe. Die μάχιμοι kommen in den Texten des 2. Jh.s oft vor: 1) als Kleruchen, deren Grundstücke unterschiedlich sind (7 oder 5 Aruren) und deren Namen in Steuerlisten zu finden sind. 2) Das Landeigentum war verbunden mit dem Beruf dieser Soldaten als bewaffnete Begleiter oder Hilfspersonen für Beamte in ihrer Dienstauführung. Demgemäss sind die μάχιμοι bisweilen auch nach Beamten genannt: μάχιμοι τοπογραμματέως P.Tebt. 112, 81 [II^a]; μάχιμοι βασιλικοῦ γραμματέως P.Tebt. 116, 57 [II^a]; μάχιμοι οἰκονόμου P.Tebt. 121, 34 [II^a]. Oft werden φυλακῖται und μάχιμοι zusammen erwähnt, aber über den Unterschied ihrer Aufgaben sind wir nicht unterrichtet¹.

Es geht nicht eindeutig hervor, welche Rolle die μάχιμοι in unserem Fall spielen. In unserem Text erscheinen sie nicht in ihrem eigentlichen Beruf als bewaffnete Hilfspersonen für andere Beamte. Von ihrem Status als Kleruchen ist auch nicht die Rede. Die beiden im Text wiederkehrenden Begriffe Tempelland (Z. 7. u. 9.) und οἱ μάχιμοι (Z. 10., 11. u. 17.) scheinen in gegenseitigen Zusammenhang setzbar zu sein. Es scheint festzustehen, dass es nämlich um die γῆ ἀνιερωμένη geht, die in irgendeiner Weise, z.B. durch illegale Benutzung verletzt worden ist. Möglicherweise haben gerade die μάχιμοι sich der Verletzung des Tempellandes schuldig gemacht. Somit beziehen sich die im Text erwähnten Urkunden etwa auf eine aktuelle Verletzung der Unberührtheit des Tempellandes. Als Verteidiger ihres Rechts müssen wir in erster Linie an die Priester denken, die ja selbst die γῆ ἀνιερωμένη verwalteten².

Der Text

- | | |
|---------|-------------------------|
| 1. |]. Πτολεμ[αι- |
| 2. | Π]αθεμουνη[- |
| 3. - 4. | sind völlig weggerissen |
| 5. |] . [|

¹ Näheres über μάχιμοι in P.Yale, Vol. I. Einleitung zum Pap. 33 (vom J. 1967), und zuletzt von H. Harrauer, *Corpus Papyrorum Raineri*, Bd. XIII, Einleitung, D.1., s.v. μάχιμος (vom J. 1987).

² Vgl. das königliche Dekret P.Tebt. 5, 61, das zwar vom J. 118 v. Chr. stammt, aber vermutlich den altererbten Zustand spiegelt.

6. γ]ραμματεῖ κώμης κατ . . . τα
 7.] . των περι γῆς ἀνιερῶν . . .
 8. ὑπο]μνήματος ἀποβιάζεσθαι τὴν
 9.] . ἀνιερωμένην γῆν τῆι
 10.] . τινας τῶν μαχίμων περι
 11.]ων . . . του . . . [. . .] μάχιμου . . . [. . .
 12.]πάθῃ παρόντων του [. . .] . . . ται . [. . .
 13.]φερόμενος ἐὰν [. . .] . . . ται [. . .
 14. ὑπο]μνημάτων [ήμ]ετέρων [. . .
 15.] . ἀνενηχότες [Φ]αμενώθ κβ
 16.]μένης ἐπιστολῆς ἔτι [. . .
 17.]μαχίμων σεσημηκότες [. . .
 18. γ]ράψῃ Πτολεμα[. . .] . . . δα[. . .
 19.] [. . .] γα αὐτῶν . . . [. . .] ν παραγενέσθαι [. . .
 20.] . σθαι ὑπὸ τῶν ἀνδρῶν *vacat*

Ende des Textes

1.-2. Die mit einiger Sicherheit konjizierten Eigennamen bedeuten an und für sich wenig, aber machen klar, dass wir hier eine Adresse haben zur Öffnung des Dokuments. Ptolemaios (wenn richtig) muss derjenige sein, dem das Schreiben eingereicht wird (und der auch unten Z. 18. erwähnt ist), der andere Name gehört dem Anzeigenden. Von dem Rang und Status des Beamten erfahren wir also nichts. Wahrscheinlich folgt das Präskript der altererbten Formel τῶι δεῖνι παρὰ τοῦ δεῖνος. Über Anzeigen und deren Formelwesen siehe P. Vindob. Worp 2 [I^a] und P. Köln V 216 [III^a], sowie auch P. Köln III 140.

6. Wir stehen vor mehreren Möglichkeiten: τοῦ βασιλικοῦ γρ., τοῦ τοπογρ. oder τοῦ κωμογρ. γ]ραμματεῖ steht fest, der Rest bleibt dunkel. Was darauf folgt, scheint auf einen Ortsnamen zu deuten, also etwa κώμης κατ' Κολτα; aber weder Calderini-Daris III noch das Supplementum (1988) kennen eine Ortschaft Κολτα.

9. τη steht wohl als erstes Wort von einer Zeitangabe, die am Anfang der Z. 10. vollständig zu lesen war.

14. [ήμ]ετέρων oder τῶν] ἐτέρων. Es ist vorstellbar, dass hier Priester oder Tempelleute in ihrem Schreiben von sich in Pluralform reden.

18.-20. ὅπως ?] γράψῃ ... und dann παραγενέσθαι gehören zu einem Vorschlag des Anzeigenden über Massnahmen in diesem Fall. Das ist üblich, s. z.B. P. Köln 216, 17-20 [III^a].

εἰς . . . ἰδα (?), möglicherweise ein Ort, wo ein für die μάχιμοι verantwortlicher Beamte zu finden war.

Fragment eines offiziellen Schreibens

P. Turku 6
Taf. xxxix^b

127 x 64 mm

Theadelphia
Mitte 2. Jh. v. Chr.

Das kleine Bruchstück eines einst grösseren Dokumentes besteht aus dem unteren linken Teil eines beschrifteten Blattes mit Marginale. Den Schluss haben wir, aber der Anfang ist verloren, wie viel, ist nicht zu erraten. Rechts vermuten wir einen beträchtlichen Teil einer gewöhnlichen Kolumne. Der Papyrus ist mittelbraun, von nicht schlechter Qualität. Die Schrift ist deutlich und stammt von einer geübten Kanzleihand. Sie ist sehr ähnlich der von P. Turku 5 (Tyche 9, 1994, S. 57f.). Einige Buchstaben, besonders α, β, κ und φ zeigen beinahe die gleiche Form mit denen von P. Turku 5. Trotz dieser Verwandtschaft kann man jedoch nicht so weit gehen, dass man von gleicher Schreiberhand reden könnte wie in P. Turku 5.

Es erübrigt sich, über den Inhalt des Textes viel hypothetisch auszusagen. Von Getreidelieferungen scheint die Rede zu sein (Z. 8.) und zwar von Verantwortung der Behörden. Aber besonderes Interesse erweckt das Wort ἀφορέσθαι am Ende, vorüber näheres unten in Anmerkung zu Z. 9. ist.

Der Text

- | | |
|----|--------------|
| 1. | τη[]ς αμ[|
| 2. | και ου ον[|
| 3. | βανσιw [|
| 4. | θενώνθ[|
| 5. | αλλη δια . [|
| 6. | ου γαρ αρé[|
| 7. | ημων και [|
| 8. | τον πυρον .[|
| 9. | αφορεσθαι [|

1. In der Lücke gibt es nur Raum für den Restteil eines η, wenn richtig.

3. BGU IV, 1019, 11 [III] haben wir βαν[, einen männlichen Namen; βανσις ist weder bei Preisigke, *Namenbuch*, noch bei Pape-Benseler erwähnt.

4. Θενον(), weiblich, P. Petr. III, S. 313, 17 [III^a]; P. Lugd.-Bat., Prosopogr.: Θενων (*hapax legom.*) P. Cairo Zen. 2, 59292, 277.

6. Der Name Ἄρειος (Ἄριος) ist überall gut belegt. Es gibt auch die Möglichkeit, dass irgendein Beamter für Ἄρειος κόμη hier erwähnt wird. Dieser Ort ist in Ptolemäischer Zeit sehr bekannt; siehe Calderini, *Dizionario dei nomi geografici*, Madrid 1966, Suppl. a cura di Sergio Daris, Milano 1988.

9. ἀφορέσθαι. Das Verbum kommt m.W. hier zum erstenmal in Papyri vor. Doch das von

demselben Stamm abgeleitete Adverb ἀφορί (= -εῖ) "steuerfrei" haben wir P. Tebt. 737, 27 [II^a]; P. Tebt. 918, 15 u. 25 [II^a], und dann P. Flor. 384, 54 [V^p]. Darüber hinaus ist jedoch ein Beleg für ἀφορέω aus der Literatur bekannt. Liddell-Scott-Jones registriert s.v. ἀφορέω, 'to be barren', Xenag. apud Macrob. *Sat.* 5, 19, 30. Der Passus bei Macrobius (5. Jh.) *Saturnalien* lautet: οἱ Σικελοὶ τῆς γῆς ἀφορούσης ἔθυσαν Πεδιοκράτει τινὶ ἥρωι κτλ., und er wird aus Xenagoras (*in tertia historia sua de loci divinatione*, Macrobius, Bibl. Teubn. 1893) zitiert (also aus dem 3. Jh. v. Chr.).

Hier ist natürlich nicht von Tributen die Rede, sondern von Unfruchtbarkeit des Bodens. Aber wenn das Land den Bauern keinen Ertrag bringt, folgt daraus konsequenterweise das Ausbleiben der Tribute und auch die Befreiung davon für die Tributpflichtigen. Somit kann das Verbum ἀφορέσθαι unter Umständen sowohl "die Ernte versagen" als "keine Tribute bringen" bedeuten (vom Lande oder von den Bauern). In unserem Fall kann man sich nicht zwischen diesen Bedeutungen entscheiden.

The Papyri Collection at the Center for Judaic Studies, University of Pennsylvania (Philadelphia): an Overview

ROBERT A. KRAFT

PRESENTATION: HISTORY OF THE COLLECTION

In 1920, Dropsie College in Philadelphia – actually a unique institution for graduate studies in Jewish and related subjects – purchased for \$100 some Hebrew manuscript fragments from the recently widowed wife of a Dr. Camden Cobern of Allegheny College in western Pennsylvania, as part of a drive to enhance Dropsie's growing collection of Jewish materials from the famous Cairo Geniza. Along with the desired Geniza pieces, but virtually unnoticed in the surviving records, came some "papyri" – although there seems to be no information on how many or of what sort. That Cobern would have had papyri in his collection should occasion no surprise; he was the honorary regional secretary for the Egyptian Exploration Society for a number of years, and had visited Petrie at Gurob and Hawara in 1889/90, had been with Petrie again briefly in 1897, and had dug Ibises and Jackals at Abydos in 1912/13. Cobern's oft reprinted magnum opus on *The New Archaeological Discoveries* (1917, 1929⁹) makes frequent reference to his travels and to his occasional acquisition of antiquities, including some papyri from the 1912/13 trip, and even contains photographs of two unpublished Coptic papyri, although these pieces are not to be found in the present Dropsie collection.

Despite the fact that in 1925 Dropsie hired an experienced, if somewhat eccentric, Austrian Jewish Egyptologist in the person of Nathaniel Reich, there is no evidence that Reich ever paid any attention to the Cobern papyri. Possibly this was because those papyri were mostly Greek, and Reich's specialty was Demotic; it is also possible that tensions between Reich and Dropsie's librarian Joseph Reider, who held the keys to the papyri and himself worked with Greek materials, may have been a factor. In any event, the papyri had no obvious relevance for "Jewish studies" so they languished as an unnamed orphan group in the Dropsie Geniza collection. Reich himself was offered three small clumps of papyri cartonnage by a dealer in 1928, which he

purchased for \$22 and presumably left to the Dropsie collection when he died in 1943. There is no evidence that he did more than a cursory description of these materials in connection with their purchase, although he does mention the presence of Demotic on at least one of the clumps. He conjectures that all three remnants may have once been joined, and he dates them to the first two centuries of the common era. "It looks to me," he concludes, "without having as yet studied them thoroughly, that the texts are not of particularly great importance". As for separating off the various layers of the cartonnage, Reich believed that "it would not pay scientifically to take the trouble with this particular object".

Most of these materials – the Cobern papyri plus (some of) the Reich pieces – first emerged visibly into recorded history when Dropsie had microfilms made of their Geniza Collection in the 1960s. Then in 1982-84, with the help of a preservation grant from the Pew Foundation, the entire Geniza collection including the papyri were given professional treatment (and were rephotographed in color) by a local Philadelphia company and the smaller pieces were mounted/encased in mylar. This included a Coptic codex in rather poor condition that was not mentioned or photographed in the earlier records, and strangely did not include "Reich Papyrus #1" (actually at least 3 layers) which may have been stored separately from the Geniza materials and which may or may not have been extracted from the aforementioned purchase by Reich. It includes, indeed, one of the better preserved Greek pieces, a Ptolemaic letter (see below).

In 1992, David Goldenberg, former Dean of Dropsie and now Associate Director of what had become transformed into the Annenberg Research Institute and would soon become the Center for Judaic Studies at the University of Pennsylvania, wrote to Roger Bagnall to see if a younger papyrologist might be available to help inventory the collection. Bagnall mentioned this to Jenni Sheridan, who was at that time teaching in Philadelphia. Coincidentally, at around the same time my graduate students were looking for an unusual way to honor my 60th birthday by digitizing on CD-ROM and working on some local collection of papyri. The two interests came together, and in 1994 I was presented with a draft catalog and 3 CD-ROMs full of electronic pictures of the collection (plus photographic prints as well, thanks especially to the efforts of Alan Humm and Ken Banner) in a successful surprise ceremony. This, of course, awakened in me mildly proprietary feelings towards this CJS collection and I spent part of my subsequent sabbatical pouring through the records at CJS in an attempt to determine how these materials had been acquired. You are experiencing some of the results of that quest.

CONTENTS OF THE COLLECTION

Jenni Sheridan and the students, coordinated by Kass Evans, prepared a preliminary inventory of the collection and identified 74 Greek fragments plus a smattering of Demotic, Coptic, Latin and Arabic (some Hebrew pieces had also been mounted with the papyri, but have a different background) – about 120 pieces in all. In spring term of 1994, Jenni also taught a small seminar on basic papyrology which I was privileged to attend. The seminar participants worked in teams on several of the CJS papyri, with varying results. With the help of the TLG computer files, I was able to identify a small fragment of Homer's *Odyssey*, but no other literary pieces emerged. The piece assigned in the seminar to Sigrid Peterson and myself turned out to be a Ptolemaic economic document from which, as Sigrid suspected and I was able to confirm on my sabbatical, there was at least one other fragment elsewhere in the collection. Sigrid Peterson also identified one of the more challenging fragments as Latin, although we made little headway in deciphering it with any confidence in detail. Other seminar participants struggled with what appeared to be a selection of contracts, letters, and the like – the usual cross-section of Greek documentary papyri – highly fragmentary and often seemingly illegible, but an excellent basis for learning papyrology from the ground up!

During my 1995/96 sabbatical, I spent many happy hours attempting to identify more joins between the actual fragments – joins that were virtually impossible to see from the photos, with their different scales, hues, and lack of tactile textures. I enjoy doing jigsaw puzzles. The CJS staff gave me virtually a free hand to unmount the fragments from their mylar encasement when appropriate, and to rejoin pieces that had become separated over the years. In the process, I discovered that the preservation experts who had treated and mounted the papyri in 1982-84 were clearly not experienced in this type of material – or perhaps were in too much of a hurry at times. Not only was I frustrated by being unable to work with the blank surfaces of fragments inscribed on only one side, since the preservation people had often attached such fragments to Japanese paper thus obscuring the blank side, but I found numerous fragments that included two or more adhering layers that needed further separation. In some instances, the multi-layered pieces had also been mounted on Japanese paper, and although that process should have been easily reversible, in reality it was not.

I actually had a good deal of experience with separating and flattening papyri, since I had worked on the larger, if equally little known, collection of papyri at the University of Pennsylvania Museum some 25 years earlier. So I set up a laboratory of sorts, and went to work. Almost all of the papyri that

had been mounted on Japanese paper had to be unmounted – a rather delicate and time consuming task, but a rewarding one as well. Liberal use of the xerox machine, and of a VCR camera mounted to peer over my shoulder, assisted the job of step by step recording of the process. There were some pleasant surprises, such as the ability to recreate the position of the previously mentioned Ptolemaic fragments before they had been crudely wrenched apart, presumably in modern times, leaving evidence of “mirror writing” from the face of one piece to the face of another. Computer techniques are very helpful with “mirror writing” and similar visual phenomena. There were also some intriguingly frustrating situations, such as what initially appeared to be a single fragment of various “doodles” producing some 19 separate pieces that had been glued together (I assume) at some point in antiquity (I think), if not by a modern dealer seeking to enhance the value of his mutilated goods. My concept of cartonnage did not prepare me for such conglomerates, which I propose to call “collages”.

The net result of the unmounting, rejoining, and remounting is that the collection now numbers about 140 papyri pieces, some of them smaller than a postage stamp, of which 80% or more are in Greek. Although we are considerably behind the originally suggested schedule for publication, the team (now including myself!) still expects to produce a more refined inventory/catalog of these materials with full treatment of the most decipherable pieces. We have permission to make the digitized images available on the InterNet and will do so as the project develops into its final stages. Some examples, as a sort of progress report, may be accessed as an appendix to the electronic version of this paper through my “PPenn” electronic page on the world wide web:

<http://ccat.sas.upenn.edu/rs/rak/ppennint.html>.

Zur Akzentuierung lateinischer Wörter in griechischen Papyri

JOHANNES KRAMER

In einem grundlegenden *ZPE*-Beitrag hat Willy Clarysse kürzlich die Frage behandelt, wie man die in den griechischen Papyri auftretenden ägyptischen Eigennamen akzentuieren solle; er plädiert, völlig zu Recht natürlich, dafür, daß die griechischen Akzentregeln das Fundament bilden müssen und daß nur soweit, wie diese Basisregeln nicht verletzt werden, die Akzentstelle des fremdsprachigen Wortes bewahrt bleibe; außerdem gelte eine morphologische Überlegung: "When foreign words receive a Greek ending, they automatically become part of a Greek declension type and we can simply apply the rules of Greek accentuation to them"¹.

Die Latinismen des Griechischen bilden natürlich angesichts der Tatsache, daß uns der Lautstand des Lateinischen im Gegensatz zu dem des Ägyptischen ziemlich detailliert bekannt ist, einen wichtigen Anhaltspunkt für den Umgang der Griechen mit fremden Elementen, und selbstverständlich hat Willy Clarysse diese Gegebenheiten in reichem Maße für seine Darlegungen zur Akzentuierung ägyptischer Namen im Griechischen ausgewertet. Aber erstaunlicherweise mußte er auf weite Strecken wissenschaftliches Neuland betreten – es gibt, wie er festhält, keine eigene Abhandlung über die Betonung von Latinismen im Griechischen. Diese merkwürdige Lücke im sonst so flächendeckend erforschten Bereich der lateinisch-griechischen Sprachbeziehungen erklärt sich wohl daraus, daß man immer dachte, die Sache sei zu offenkundig, um sich darüber Gedanken zu machen. Aber Fälle wie *Ἰσίδιος* oder *Νασιδικᾶς* zeigen überdeutlich, daß die von Jacob Wackernagel formulierte kurze Regel, daß "die Griechen . . . die übernommenen lateinischen Wörter in der Regel auf der gleichen Silbe betont haben wie die Römer selbst"², in dieser Form niemals gegolten haben kann, und auch der im jüngsten *ZPE*-Band von Stefan Radt unternommene

¹ Willy Clarysse, "Greek Accents on Egyptian Names", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 119, 1997, 177-184.

² Jacob Wackernagel, Besprechung von John Percival Postgate, *A Short Guide to the Accentuation of Ancient Greek*, in: *Anzeiger für Indogermanische Sprach- und Altertumskunde* (Beiblatt zu den *Indogermanischen Forschungen*) 43, 1926, 48-59, bes. 57.

Rettingsversuch der Wackernagelschen Regel, der Analogie-Betonung bei Übereinstimmung der lateinischen Endung mit einer "geläufigen griechischen Kategorie" ansetzt³, geht angesichts von Fällen wie Μέτελλος oder Αὔγουστος nicht ohne weiteres auf. Angesichts der Tatsache, daß wir unseren Papyrus-Editionen Akzente und Spiritus beizugeben pflegen und also auch alle lateinischen Elemente akzentuieren, ist es vielleicht nicht ganz nutzlos, einige Überlegungen zur Betonung der aufs Lateinische zurückzuführenden Wörter und Namen in griechischen Papyri anzustellen.

Unser Wissen über die Akzentuierung griechischer Wörter stützt sich im wesentlichen auf drei Hauptquellen: Die zuverlässigste Quelle sind natürlich antike Zeugnisse, aus denen die akzentuierte Silbe klar wird, d.h. konkret die nicht zahlreichen Papyri⁴ und Inschriften mit Markierung der Tonstelle (Durchakzentuierung kommt nicht vor), sowie einige wenige und zudem oft kontroverse explizite Grammatikeraussagen⁵. Kaum weniger zuverlässig ist das Zeugnis der heutigen griechischen Sprache und ihrer Mundarten, denn abgesehen von ein paar regelhaften Abweichungen (z.B. -ία > -ιά) ist die antike Akzentstelle bis heute bewahrt geblieben⁶, wenn auch, wie gleich gezeigt werden soll, die phonetische Natur des Akzents eine vollkommen andere geworden ist. Vergleichsweise unzuverlässig ist hingegen das Zeugnis der seit dem 9. Jh. angefertigten mittelalterlichen Handschriften und Dokumente, die normalerweise durchgehend und konsequent mit Wortakzenten versehen sind⁷; hier gibt es gerade bei leicht erkennbaren Latinismen zahlreiche Widersprüchlichkeiten, und der Verdacht ist nie ganz von der Hand zu weisen, daß eventuelle Lateinkenntnisse der Kopisten die Akzentsetzung beeinflußt haben könnten. Vorsicht ist gerade bei Texten mit verwickelter Überlieferung angebracht, und wenn beispielsweise die Strabon-Handschriften "immer wieder Akzentuierungen" *à la latine* bieten, so ist die daraus von Stefan Radt gezogene Schlußfolgerung, daß Wackernagels Regel

³ Stefan Radt, "Zur Akzentuierung lateinischer Namen im Griechischen", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 121, 1998, 72.

⁴ In dokumentarischen Papyri sind Akzente äußerst selten: Carlo Maria Mazzucchi, "Sul sistema di accentazione dei testi greci in età romana e bizantina", *Aegyptus* 59, 1979, 145-167, bes. 161, kennt nur drei Beispiele, eines aus der ersten Hälfte des 4. Jh. (P. Ryl. IV 624, Brief) und zwei aus dem 6. Jh. (P. Cairo Masp. I 67077, Brief; II 67151, Testament des Flavius Phoibammon aus dem Jahre 570).

⁵ Vgl. die Übersicht bei Peter Egenolff, *Vorläufige Nachricht über die orthoepischen Stücke der byzantinischen Litteratur, welche im Corpus Grammaticorum Graecorum veröffentlicht werden sollen*, Progr. Mannheim 1887, 42-44.

⁶ Albert Thumb, *Handbuch der neugriechischen Volkssprache*, Straßburg 21910, 25-26 (§ 38) und zu den Abweichungen von der antiken Akzentstelle 8-10 (§ 9 und § 10).

⁷ Carlo Maria Mazzucchi, "Sul sistema di accentazione dei testi greci in età romana e bizantina", *Aegyptus* 59, 1979, 145-167, bes. 162-163: "Solo dall'avanzato X secolo l'accentazione completa fu considerata corredo irrinunciabile del libro, scritto tanto in maiuscola quanto in minuscola. (...) Non dovremo sospingere molto più indietro della metà dell'VIII secolo il momento d'inizio della nuova prassi".

richtig sei, ja nicht die einzig denkbare Konsequenz – es könnte ja auch sein, daß einige der byzantinischen Schreiber besser Latein konnten, als es für die Bewahrung “unlateinischer” Tonstellen gut war.

Konsequente Anwendung des Akzentsystems, das wir in unseren griechischen Ausgaben anwenden, kommt, wie gesagt, erst in byzantinischen Minuskelhandschriften vom 9. Jh. an vor⁸, und erst vom 10. Jh. an gibt es kaum noch Zeugnisse, in denen die Akzentuierung fehlt. Sporadische Akzentuierung hingegen gibt es bekanntlich seit den Bemühungen der alexandrinischen Philologen um zuverlässige Texte der Klassiker, besonders Homers⁹, und das System, das die Byzantiner im 9./10. Jh. verallgemeinerten, stellt eine konsequente Fortsetzung des alexandrinischen Akzentsystems dar¹⁰. Wir dürfen also zuversichtlich davon ausgehen, daß gute Handschriften, die die philologische Bemühungen der Gelehrten des 9.-10. Jh. widerspiegeln, auf eine Akzentuierungstradition zurückgehen, die antike Verhältnisse erkennen läßt.

Die Art der graphischen Akzentuierung, die das Griechische in unseren gedruckten Büchern aufweist und in der wir es zu schreiben gewohnt sind, ist also ein – freilich aus antiken Traditionen erwachsenes – Produkt des Hochmittelalters, und wenn wir zur Leserleichterung auch unsere Papyruseditionen mit dieser Akzentuierung auszustatten pflegen, bringen wir sie künstlich auf einen hochmittelalterlichen Stand; daran ist nichts Verwerfliches, man muß es sich nur immer wieder klar machen. Wenn wir also Wörter, die wir in den Papyri finden, mit einem graphischen Akzent versehen, dann wenden wir eine hochmittelalterliche Schreibung an, um eine antike Lautung zu bezeichnen. Damit das so korrekt wie möglich erfolgt, bedarf es einer Kenntnis der Gesetzmäßigkeiten der griechischen Akzentuierung; in unserem speziellen Fall geht es also darum, die Regeln explizit zu formulieren, die bei der Entlehnung lateinischer Elemente ins Griechische angewendet wurden. Dazu ist es zunächst nötig, die Natur des lateinischen und des griechischen Akzents zu vergleichen.

Die Betonung des Lateinischen in klassischer Zeit ist an die Quantität der vorletzten Silbe des Wortes gekoppelt. Nach dem sogenannten

⁸ Victor Gardthausen, *Griechische Paläographie 2*, Leipzig 1913, 392-393. Die ältesten datierte Handschrift, die konsequente Durchakzentuierung aufweist, stammt aus dem Jahre 800 (Vat. gr. 1666, abgebildet und kommentiert von Enrica Follieri, *Codices graeci Bibliothecae Vaticanae selecti*, Città del Vaticano 1969, Nr. 11), vgl. Carlo Maria Mazucchi, “Sul sistema di accentazione dei testi greci in età romana e bizantina”, *Aegyptus* 59, 1979, 145-167, bes. 162-163.

⁹ Grundlegend ist immer noch Bernhard Laum, *Das Alexandrinische Akzentuationssystem unter Zugrundelegung der theoretischen Lehren der Grammatiker und mit Heranziehung der praktischen Verwendung in den Papyri*, Paderborn 1928. Vgl. auch Rudolf Pfeiffer, *Geschichte der Klassischen Philologie. Von den Anfängen bis zum Ende des Hellenismus*, Hamburg 1970, 221-224.

¹⁰ Zu den Zwischenstufen vgl. Jennifer Moore-Blunt, “Problems of Accentation in Greek Papyri”, *Quaderni Urbinati di Cultura Classica* 29, 1978, 137-163; Alessandro Biondi, *Gli accenti nei papiri greci biblici*, Roma / Barcelona 1983.

“Dreisilbengesetz” ruht der lateinische Wortakzent “in mehrsilbigen Wörtern auf der vorletzten Silbe (Paenultima), wenn diese eine Länge ist, sonst auf der drittletzten Silbe (Antepaenultima)”¹¹; als lang rechnet eine Silbe, wenn sie entweder einen langen Vokal aufweist (*naturā longa*) oder wenn sie auf einen Konsonanten ausgeht (*positiōne longa*). Die zahlreichen Synkoperscheinungen in den nicht akzentuierten Silben machen die Annahme, daß das Lateinische primär einen Intensitätsakzent (“stress”) hatte, unausweichlich; wahrscheinlich wurde die Akzentsilbe auch etwas höher ausgesprochen, aber das war wohl nur sekundär¹².

Im Griechischen liegen die Verhältnisse viel komplizierter als im Lateinischen. Ganz offenbar gab es zunächst keinen Intensitätsakzent (“stress”), sondern nur einen Tonhöhenakzent (“pitch”), der in zwei Varianten, dem hohen Ton (ὀξεῖα) und dem zerdehnten Ton (περισπωμένη) auftrat; die Abwesenheit des Tonhöhenakzents wurde tiefer Ton (βαρεῖα) genannt; welche Silbe eines Wortes den Akzent trägt, hängt primär davon ab, welcher lexikalischen Kategorie das Wort angehört¹³. In der Tradition der alexandrinischen Grammatiker bildete sich die Gewohnheit heraus, den hohen Ton mit einem graphischen Akut und den niedrigen Ton, also die Silbe(n) ohne “pitch”, mit dem graphischen Gravis zu bezeichnen¹⁴; die

¹¹ Manu Leumann, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München 1977, 237 (§ 236).

¹² Manu Leumann, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München 1977, 254, gibt eine schöne Übersicht über die stark divergierenden Ansichten; die neuesten Arbeiten plädieren, wenn ich recht sehe, alle für “stress” als vorherrschendes Charakteristikum.

¹³ Charles Bally, *Manuel d'accentuation grecque*, Berne 1945, 29: “Dans le système vivant de la langue, l'accent grec a pour unique fonction d'indiquer, par la place qu'il occupe dans un mot, à quelle catégorie lexicale ce mot appartient. Ainsi l'accent de finale et le suffixe -το(ς) indiquent conjointement que λυτός est un adjectif verbal; l'accent d'antépénultime avec le suffixe -σι(ς) montre que ποίησι-ς est un nom d'action, etc.”.

¹⁴ In den frühen Papyruszeugnissen steht der Gravis in der Tat normalerweise auf den unbetonten Silben. Carlo Maria Mazzucchi, “Sul sistema di accentazione dei testi greci in età romana e bizantina”, *Aegyptus* 59, 1979, 145-167, bes. 147, hat auf Grund einer gründlichen Durchforstung der Papyrusbelege herausgearbeitet, daß “la documentazione a partire dal III-IV secolo^o mostra l'impori crescente di un sistema di accentazione simile a quello medievale e moderno”, denn in dieser Epoche verschwindet die Verwendung des Gravis zur Kennzeichnung der unbetonten Silben und “l'accento viene segnato – quando è segnato – esclusivamente sulla sillaba che reca l'accento principale; sull'ultima sillaba dei polisillabi ossitoni ἐν συντάξει è segnato il grave”. Das neue System verhinderte zweifellos eine Überfrachtung der Wörter mit Akzenten – nur noch betonte Silben trugen jetzt einen Akzent. Der Grund dafür, daß die Schlußsilbe ἐν συντάξει den Gravis und nicht den Akut bekam, ist wohl in einer Spracheigentümlichkeit zu sehen. Das Griechische bildete wahrscheinlich wie das moderne Französische eine die Wortgrenzen aufhebende “chaîne parlée”, und anscheinend konnte in der letzten Silbe eines Wortes vor einem eng damit zusammenhängenden folgenden Wort nicht dieselbe Tonhöhe erreicht werden, die sonst die akzenttragende Silbe auszeichnete; so mag es sich erklären, warum man das Zeichen, das eigentlich für die tiefenbetonten unbetonten Silben reserviert war, auf die in der Abwesenheit von Hochtonigkeit damit vergleichbaren akzenttragenden Schlußsilben vor einem weiteren Wort der “chaîne parlée” anwandte.

Kombination aus beiden Zeichen, also der graphische Zirkumflex, bezeichnete den zerdehnten Ton.

Es gibt ziemlich viel Literatur darüber, ab wann man in der Aussprache des Griechischen der Unterschied in der Tonhöhen als weniger wichtig als den Unterschied in der Intensität empfand. Prinzipiell müssen bekanntlich "stress" und "pitch" nicht zusammenfallen – schwedisch *anden* (´ `) "die Wildente" und *anden* (´ ^) "der Geist" haben beide den "stress" auf der ersten Silbe, aber es macht den Bedeutungsunterschied aus, ob der "pitch" die erste oder die zweite Silbe betrifft. Es gibt aber offenbar eine generelle Entwicklungstendenz, "stress" und "pitch" zusammenfallen zu lassen, wie es beispielsweise im Deutschen ist, wo die tonstärkste Silbe auch etwas höher ausgesprochen wird. So neigt beispielsweise im Finnlandschwedischen, in dem der Tonhöhenakzent keine Rolle spielt, der Intensitätsakzent dazu, auf die Silbe zu fallen, die im Reichsschwedischen den Tonhöhenakzent trägt¹⁵. Was das Griechische anbelangt, so herrscht heute im allgemeinen die Meinung vor, daß der Umschwung vom primären "pitch" zu primären "stress" sich erst im 4. Jh. n. Chr. wirklich durchgesetzt hat¹⁶. Damit ist aber klar, daß in den ersten Jahrhunderten der Kaiserzeit, als die griechisch-lateinischen Sprachkontakte am engsten waren¹⁷ und folglich die meisten Entlehnungen erfolgten¹⁸, beide Sprachen wenig Gemeinsamkeiten in der Betonungsweise hatten.

Bei der Übernahme lateinischer Wörter ins Griechische trafen also grundsätzlich zwei verschiedene Akzentsysteme aufeinander: Im Lateinischen stand der "stress" im Vordergrund, wobei die Silbe mit der größeren Schallfülle zweifellos etwas höher gesprochen wurde als die anderen Silben; im Griechischen hingegen war die Tonhöhe, der "pitch", das Entscheidende und die größere Schallfülle bestenfalls eine Nebenerscheinung. Was in der einen Sprache ein Begleitumstand war, war in der anderen die Hauptsache.

Unter diesen Umständen ist es gar nicht möglich, mit Wackernagel und Radt zu sagen, daß "die Griechen . . . die übernommenen lateinischen Wörter in der Regel auf der gleichen Silbe betont haben wie die Römer selbst"¹⁹; man könnte höchstens sagen, daß in den meisten Fällen die lateinische "stress"-

¹⁵ Olav Ahlbäck, *Svenskan i Finland*, Stockholm 1971, 32.

¹⁶ Eduard Schwyzer, *Griechische Grammatik* 1, München 1953, 394.

¹⁷ Johannes Kramer, "Der kaiserzeitliche griechisch-lateinische Sprachbund", in: Norbert Reiter (ed.), *Ziele und Wege der Balkanlinguistik*, Berlin 1983, 115-131.

¹⁸ Eine leider ohne jede sprachhistorische Kompetenz erstellte und keineswegs fehlerfreie Wörterliste liefert Heinz Hofmann, *Die lateinischen Wörter im Griechischen bis 600 n. Chr.*, Diss. Erlangen 1989 (vgl. die kritische Besprechung von Vera Binder, *Balkan-Archiv* 19/20, 1994/1995, 569-577).

¹⁹ Jacob Wackernagel, Besprechung von John Percival Postgate, *A Short Guide to the Accentuation of Ancient Greek*, in: *Anzeiger für Indogermanische Sprach- und Altertumskunde (Beiblatt zu den Indogermanischen Forschungen)* 43, 1926, 48-59, bes. 57; zustimmend aufgenommen von Stefan Radt, "Zur Akzentuierung lateinischer Namen im Griechischen", *ZPE* 121, 1998, 72.

Silbe zur griechischen "pitch"-Silbe wurde, daß also die Silbe, die im Lateinischen mit größerer Intensität gesprochen wurde, im Griechischen zur Hochton-Silbe wurde. Aber auch die vorsichtig die Unterschiede in der Natur der Akzente umschiffende Formulierung von Eduard Schwyzer, derzufolge "die fremde Akzentstelle, soweit sie bekannt und im Griechischen möglich ist, beibehalten" werde²⁰, kann angesichts der doch ziemlich großen Zahl von Divergenzen zwischen der lateinischen und der griechischen Tonsilbe nicht richtig sein.

Vielmehr ist ein ganz anderer Ansatz nötig, und dessen Prinzip wurde von Willy Clarysse ebenso bündig wie richtig formuliert: "The Greek accent depended first and foremost on the rules of Greek, not on those of Latin accentuation"²¹. Man kann noch weiter gehen: Der Akzent des Lateinischen spielte bei Lehnwörtern überhaupt keine Rolle.

Daß das so war, kann man an den zahlreichen Beispielen sehen, wo ohne zwingenden Grund nicht dieselbe Silbe den Akzent trägt. Hier meine ich natürlich nicht die Fälle, wo auf Grund der unterschiedlichen Restriktionen eine Silbe, die im Lateinischen den Akzent trägt, im Griechischen nicht akzentuiert werden darf. So können beispielsweise die lateinische Antepaenultima-Wörter *adnotātiō*, *cēnsitor*, *agrāria* im Griechischen nicht als Proparoxytona auftreten, sondern wegen der langen Schlußsilbe nur als Paroxytona: ἄδνοτατίων, κηνσίτωρ, ἀγραρία. Fälle dieser Art beweisen aber nichts, weil sie sozusagen übergeordneten sprachlichen Zwang widerspiegeln: Lehnwörter können nicht gegen vorhandenen Grundstrukturen verstoßen.

Aussagekräftig ist hingegen die Art, in der lateinische Wörter mit drei und mehr Silben, die Paenultima-Betonung vor Doppelkonsonanz aufweisen, adaptiert wurden. Hier würde vom griechischen System her nichts gegen eine Übernahme als Paroxytona sprechen, und doch finden wir regelmäßig Proparoxytona: Ἀγγυστος, κάγκελλον, λίβελλος. Soweit die entsprechenden Wörter im Neugriechischen noch vorhanden sind, ist dort die drittletzte Silbe betont – so lauten unsere drei Beispiele Ἀγγυστος, κάγκελλο, λίβελλος. Der lateinische Akzent hat also in diesen Fällen keinerlei Auswirkungen auf die griechische Akzentuierung gehabt.

Daß im Griechischen ohne Rücksicht auf das Lateinische akzentuiert wird, zeigt sehr schön die Entwicklung von lat. *ampulla*. Die Editionen und die Wörterbücher schwanken zwischen der Akzentuierung *à la latine*, also ἄμπούλλα, und *à la grecque*, also ἄμπούλλα²². Erfreulicherweise haben wir es hier mit einem Wort zu tun, daß im Neugriechischen sehr lebendig ist,

²⁰ Eduard Schwyzer, *Griechische Grammatik* 1, München 1953, 395.

²¹ Willy Clarysse, "Greek Accents on Egyptian Names", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 119, 1997, 177-184, bes. 178.

²² Die verschiedenen Akzentuierungsweisen findet man übersichtlich zusammengestellt bei Irene-Maria Cervenka-Ehrenstrasser - Johannes Diethart, *Lexikon der lateinischen Lehnwörter in den griechischsprachigen Dokumenten Ägyptens* 1, Wien 1996, 72-73 s.v. ἄμπούλλα.

sowohl in der Schriftsprache als auch in den Dialekten²³ – und kein Zweifel, es liegt immer und überall Anfangsbetonung vor, so daß also nur die Form ἄπουλλα auch für die Antike die richtige sein muß.

Auch bei ganz unliterarischen Wörtern, die sicher aus der gesprochenen Sprache entlehnt wurden, spielte der lateinische Akzent für die griechische Akzentuierung keine Rolle. Im Spätlateinischen bedeutet *applicium*, in vulgärer Aussprache *aplicitum*, das "Militärlager"; bei der Übernahme ins Griechische wurde dieses Wort wie in diesem Falle üblich Proparoxytonon, also ἄπλικτον, und diesem meist ἄπληκτον geschriebenen Wort sah niemand mehr an, daß es ein Latinismus ist²⁴. Es blieb im Mittellgriechischen bis zur Schwelle der Neuzeit ein recht häufiges Wort²⁵. Hätte beim Entlehnungsvorgang der lateinische Akzent auch nur die geringste Rolle gespielt, wäre es ein leichtes gewesen, eine Form *ἄππλικτον zu bilden – aber niemand außer verschlimmbessernden modernen Editoren und Wörterbuchautoren verspürte irgendeine Notwendigkeit, den lateinischen Akzent im Griechischen zu bewahren.

Sobald ein lateinisches Wort ins Griechische entlehnt war, also eine griechische Endung erhalten hatte und griechisch dekliniert bzw. konjugiert wurde, war es kein lateinisches Wort mehr, sondern für die Muttersprachler ein griechisches Wort wie jedes andere. Folglich wurden auch die für bestimmte Worttypen gültigen griechischen Akzentregeln auf die Latinismen angewendet. Griechische Feminina auf -ις mit dem Genitiv -ιδος sind Oxytona²⁶, folglich wird auch lateinisch *cassis* zu einem Oxytonon, κασσίς. Wörter auf -ων mit dem Genitiv -ονος sind ebenfalls Oxytona²⁷, also wird *burdō* zu βουρδών. Daktylischer Wortausgang kann Paroxytonie provozieren (Wheeler'sches Gesetz)²⁸, also finden wir wider alle lateinische Aussprachetendenzen Ῥωμύλος für *Rōmulus*.

Auch wenn Suffixe im Spiel sind, werden die in diesen Fällen gültigen

²³ Ἱστορικὸν λεξικὸν τῆς Νέας Ἑλληνικῆς 1, Athen 1933, 549. Zwei Belege, der südpeloponnesische Hafenort Kardamyle und das unteritalienische Bova, bieten eine Form mit dem Ton auf der zweiten Silbe; in beiden Fällen handelt es sich um neuzeitliche Beeinflussungen seitens des italienischen *ampolla*.

²⁴ Irene-Maria Cervenka-Ehrenstrasser - Johannes Diethart, *Lexikon der lateinischen Lehnwörter in den griechischsprachigen Dokumenten Ägyptens* 1, Wien 1996, 88-89 (s.v. ἄπλικτον); diese bereits 335 n. Chr. in P. Lond. VI 1914, 44 belegte Form bedeutet "Arrestzelle" und ist wahrscheinlich von der späteren, erst im 6. Jh. erfolgten Entlehnung des synkopierten ἄπλικτον zu trennen).

²⁵ Ἐμμανουὴλ Κριαρᾶς, *Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημόδους γραμματείας* 2, Thessaloniki 1971, 364.

²⁶ Charles Bally, *Manuel d'accentuation grecque*, Berne 1945, 83 (§ 161); Eduard Schwyzer, *Griechische Grammatik* 1, München 1953, 464-465.

²⁷ Charles Bally, *Manuel d'accentuation grecque*, Berne 1945, 169 (§ 169); Eduard Schwyzer, *Griechische Grammatik* 1, München 1953, 479.

²⁸ Charles Bally, *Manuel d'accentuation grecque*, Berne 1945, 24 (§ 33); Eduard Schwyzer, *Griechische Grammatik* 1, München 1953, 379.

griechischen Akzentregeln angewendet. Bezüglich *-ānus* und *-īcus*, die zu oxytonen *-ανός*²⁹ und *-ικός*³⁰ werden (*δουκιανός, πραιτωριανός, οὔετρανός, κυντανός, δουκικός, δωμεστικός, ρουστικός*), hat man schon immer die Analogie zu entsprechenden echt griechischen Wörtern als Erklärungshilfe in Anspruch genommen. Das ist aber nicht ganz richtig gesehen: Es liegt nicht Analogie vor, also Ausrichtung an ähnlichen Formen, sondern schlicht und einfach normale Anwendung der griechischen Akzentregeln.

Daß das so ist, sieht man an den Suffixen, die man bislang in unserem Zusammenhang nicht beachtet hat, weil sie auf den ersten Blick einfach den lateinischen Akzent bewahren. *Βρακᾶτος, κομμεᾶτος, κονδίτος* sind auf den ersten Blick nur genaue Entsprechungen von *bracātus, commeātus, condītus*, auf den zweiten Blick sieht man allerdings, daß sie einen wichtigen griechischen Akzentuierungstyp repräsentieren, nämlich den *σωτήρα*-Typ: Kurze Schlußsilbe nach *Perispomene*³¹. Bei echt griechischen Wörtern liegt dieser Betonungstyp beispielsweise bei den Feminina auf *-ίτις* (*πολίτις, πλευρίτις*) oder bei Genitiven wie *Παιᾶνος* und *Τιτᾶνος* vor.

Das häufige Diminutiv-Suffix *-ίσκος*, das z.B. in *ὄβελίσκος* oder *νεανίσκος* vorkommt³², bietet den Ansatzpunkt für die paroxytone Akzentuierung einiger Formen, die auf lat. *-ic(u)lus, -a* mit Nachtonsynkope zurückgehen: *acisculus* > *ἀκίσκλος, ἀκίσκλη, alicula* > *ἀλικλα*. Wiederum haben wir es nicht wieder einfach mit der Bewahrung der lateinischen Akzentstelle, sondern mit der Einreihung in eine griechische Wortklasse mit passender Akzentuierung zu tun. Die Adaptationen der Wörter auf *-mentum*, die paroxyton sind (*ἀρμαμέντον*), richten sich wahrscheinlich nach den Genitiven der Partizipien des Typs *διδόντος, βαλόντος, περιθόντος*³³.

Nach meinem Eindruck gibt es keinen Fall, wo ein als Lehnwort ins Griechische gekommenes Wort einen für das Griechische ungewöhnlichen Akzent aufwies, mit anderen Worten einen Akzent, den nicht ein lautlich vergleichbares einheimisches Wort auch haben könnte. Es gibt freilich in diesem Bereich noch viel zu untersuchen, denn Editoren und Wörterbuchautoren konnten von jeher viel zu gut Latein. In unseren Textausgaben haben sie gegen den Handschriftenbefund eine am Lateinischen ausgerichtete Akzentuierung durchgeführt, üblicherweise *tacite*, und in den Papyrusausgaben ist die Akzentuierung ja sowieso einzig und allein Produkt der Sprachkenntnisse des Editors.

Welche Konsequenzen sind aus dem Gesagten für die Papyrologie zu ziehen? Zunächst kann man bezüglich der lateinischen Elemente in

²⁹ Eduard Schwyzer, *Griechische Grammatik* 1, München 1953, 490.

³⁰ Joseph Vendryes, *Traité d'accentuation grecque*, Paris 1945, 176 (§ 217); Charles Bally, *Manuel d'accentuation grecque*, Berne 1945, 72 (= § 127).

³¹ Charles Bally, *Manuel d'accentuation grecque*, Berne 1945, 22 (= § 22: "loi σωτήρα").

³² Charles Bally, *Manuel d'accentuation grecque*, Berne 1945, 60 (= § 101).

³³ Charles Bally, *Manuel d'accentuation grecque*, Berne 1945, 103 (= § 204).

griechischen Dokumenten nur unterstreichen, was Willy Clarysse für die ägyptischen Elemente gefordert hat, nämlich daß man nicht versuchen darf, die Betonungsverhältnisse der Ausgangssprache auf das Griechische zu projizieren, sondern vielmehr akzeptieren muß, daß “the Greek accent depended first and foremost on the rules of Greek”³⁴ – Latinismen sind also zu akzentuieren, als wären sie echt griechische Wörter. Prinzipiell bedeutet das, daß der Akzent so weit nach vorne gezogen wird, wie es die griechischen Regeln zulassen, also auf die drittletzte Silbe bei Wörtern mit kurzer Schlußsilbe und auf die zweitletzte Silbe bei Wörtern mit langer Schlußsilbe; eine Ausnahme stellen Wörter mit bestimmten schlußbetonten Suffixen wie -τικός oder -αός sowie Wörter nach dem σωτήρα-Typ dar.

Latinismen werden prinzipiell im Griechischen als adaptierte Lehnwörter, nicht als unadaptierte Fremdwörter behandelt, d.h. sie werden nach bestimmten Gesetzmäßigkeiten in eine Deklinationsklasse eingereiht. Damit stellt sich die bei hebräischen Wörtern so kontrovers behandelte Frage, ob man unadaptierte Formen überhaupt akzentuieren sollte oder ob man sie lieber als Fremdkörper ohne Akzent stehen lassen sollte, für die Latinismen eigentlich nicht; in den wenigen Fällen, wo ein lateinisches Wort um seiner selbst willen zitiert ist, scheinen unsere Handschriften, so weit man das anhand der gerade in diesen Fällen zum “Korrigieren” neigenden Ausgaben sagen kann, ebenfalls griechischen Akzentuierungsregeln zu folgen³⁵ – wenn man bedenkt, daß griechischer “pitch” und lateinischer “stress” bis in die späte Kaiserzeit etwas ganz anderes waren, ist das eigentlich kaum verwunderlich. Bei dokumentarischen Papyri kommt der hier skizzierte Fall des Zitats eines lateinischen Wortes als Sprachbeleg o.ä. meines Wissens nicht vor, und so kann man die Sorge um diese Problematik zunächst hintansetzen. Freilich, gar keinen Akzent zu setzen, wie es heute die Epigraphiker und die Bibelgräzisten vorziehen, kann eigentlich keine Lösung sein, sondern bestenfalls ein Kapitulieren vor Problemen – solange wir ein Schreibsystem verwenden, in dem Akzente geschrieben werden, kann es natürlich keine akzentlosen Wörter geben, ebensowenig wie es beispielsweise bei der Benutzung lateinischer Buchstaben unvokalisierte Schreibung geben kann, denn wenn wir heute in einem deutschen, englischen oder französischen Kontext ein hebräisches oder arabisches Wort als Zitat mit lateinischen Buchstaben schreiben, müssen wir ihm ja Vokale geben, ohne Rücksicht auf die Tatsache, daß das Original unvokalisiert ist.

³⁴ Willy Clarysse, “Greek Accents on Egyptian Names”, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 119, 1997, 177-184, bes. 178.

³⁵ Plut. *Marcell.* 24, 13: ἔδικτα Ῥωμαῖοι τὰ διαγράμματα τῶν ἀρχόντων προσαγορεύουσιν; Plut. *Num.* 13, 11 haben die Handschriften οὐτετέρεμ μεμόριαν oder οὐτετέρεμ μεμόριαν, die Editionen hingegen bieten “korrektes” βέτερεμ μεμόριαν.

L'attentato del Paflagone (Aristoph. *Eq.* 901 e il POxy. 664 + POxy. 3544)*

WALTER LAPINI

A Mariangela Caprara

La tirannide è, senza alcun dubbio, uno dei temi principali dei *Cavalieri* aristofanei, ed è sviluppata in due sensi: da una parte essa si materializza nel signor Demos, figura dominante della *pièce*, padrone rude e permaloso, temuto giudice di tutti i protagonisti; dall'altra si esprime attraverso la figura di Paflagone-Cleone, il quale, dopo la comparsa del Salsicciaio, deve riaffermare *continuamente* il suo ascendente sul Demos, e quindi il suo potere¹.

Le infamie che il Paflagone e il Salsicciaio si rinfacciano rispondono, più o meno tutte, alla stessa logica. Così pressappoco dicono al signor Demos: "io ti sono sempre stato fedele, lui invece ha fatto finta di volerti bene, mentre in realtà ha attentato al tuo benessere e alla tua sicurezza, arrogandosi il diritto di parlare a nome tuo e usando la tua autorità come se fosse la propria; oltre che l'autorità, costui ti ha rubato anche i beni". Nello scontro rusticano fra i due manigoldi, la nota "demofagia" del tiranno² si colora di

* Ringrazio Mariangela Caprara per la sua amorosa *praesentia* nei giorni del congresso di cui il presente volume contiene gli atti. Queste pagine sono dedicate a lei in segno della mia riconoscenza e della mia φιλία.

¹ L'assetto "ideologico" dei *Cavalieri* è tale che il Paflagone potrà imporre la tirannide sul *demos* solo con il consenso di Demos. I mezzi del demagogo, fuori e dentro la finzione scenica, non prevedono scorte di mazzieri o occupazioni di acropoli. La credibilità del *plot* e il suo valore didattico risiede, per così dire, in un modello di tirannide consensuale, una formula, questa, che non è una *contradictio in adiecto*, in quanto l'usurpazione del potere, diversamente da quanto pensava Rousseau, non è, nel mondo antico, un elemento *essenziale* alla tirannide: cf. J. Labarbe, *L'apparition de la notion de tyrannie dans la Grèce archaïque*, AC 40, 1971, 471-504, pp. 495ss. E così il Paflagone non è in competizione con Demos, ma con i personaggi che rappresentano il buon senso, e naturalmente anche con quella parte di Demos che questo buon senso non lo ha ancora del tutto smarrito.

² Cf. e.g. M.G. Fileni, *Osservazioni sull'idea di tiranno nella cultura greca arcaica* (*Alc. fr.* 70.6-9; 129.21-24 V.; *Theogn.* vv. 1179-1182), QUCC 43, 1983, 29-35, la quale ricorda e discute il δημοβόρος βασιλεύς di *Il.* 1.231, il δάπτειν τὴν πόλιν di Alceo (*fr.* 70.6-9 e 129.21-24 V.), il τύραννος δημοφάγος di *Theogn.* 1181, ecc. Per l'ingordigia del Paflagone cf. e.g. vv. 258ss., 280ss., 716ss., e ancora 253ss., in cui il demagogo vanta le sue morgantesche imprese di mangiatore. Non meno caratteristici sono gli altri elementi della tirannicità del Paflagone, fra i quali quel rapporto esclusivo con il potere che si riassume nel tener lontani da Demos tutti i suoi competitori (v. 60:

aspetti farseschi e vili, e il Salsicciaio non perde occasione per insistere sulla voracità del Paflagone, paragonandolo spesso ad un cane, animale parassita e traditore, che approfitta delle distrazioni del padrone per leccare le sue pentole e saccheggiargli la dispensa³.

Nell'ansia di recuperare terreno, il Paflagone commette un'imprudenza dopo l'altra. Al v. 890, in atto di bassa *θωπεία*, egli avvolge il suo mantello sulle spalle del signor Demos, ma questi respinge il dono con disgusto, dal momento che manda un "terribile fetore di cuoio" (v. 892). La mossa falsa del Paflagone viene abilmente sfruttata dal Salsicciaio:

ΑΛ. καὶ τοῦτό (γ') ἐπίτηδές σε περιήμπεσχ', ἴνα σ' ἀποπνίξῃ·

"scaccia i retori"), o nel far passare per suoi i doni che il popolo riceve da altri (vv. 52ss.). Inoltre, come si sa e come vedremo anche più avanti, la stessa presenza degli oracoli è un motivo fisso dell'instaurazione del potere tirannico (e del potere in genere).

³ Il carattere dissoluto di questa commedia è particolarmente evidente anche nell'ambiguità delle immagini che esprimono il rapporto fra il Paflagone e il Demos, e fra il Paflagone e il potere. Il cane, a cui il Paflagone viene accostato così spesso, ne è un esempio; si veda e.g. Plat. *Resp.* 375e, secondo cui il cane è il modello del guardiano perché ha doppia natura: mite col padrone, irascibile con gli estranei; ma si veda soprattutto la magistrale trattazione che viene dedicata a questo motivo da J. Taillardat, *Les images d'Aristophane*, Paris 1965, pp. 403-406. Ambiguità, pericolo e brama di potere sono insiti anche nel leone, sotto le cui vesti il Paflagone si presenta nell'oracolo dei vv. 1037-1040. In questo oracolo, Paflagone vorrebbe farsi credere un "leone da guardia", che difende il *demos* come se difendesse i suoi piccoli: *περὶ τοῦ δήμου πολλοῖς κώνωφι μαχεῖται / ὥς τε περὶ σκύμνοισι βεβηκώς* (vv. 1038-1039), abile contaminazione fra *Il.* 17.133 *ἐστήκει ὡς τίς τε λ' ἐ ω ν* *περὶ οἷσι τέκεσσι* (detto di Aiace) e *Od.* 20.14 *ὡς δὲ κ' ὦ ν ἀμαλῆσι* *περὶ σκυλάκεσσι βεβῶσα*. La nascita dei grandi uomini di potere è convenzionalmente anticipata dal presagio "leonino" (per Pericle cf. Herod. 6.131.2 e Plut. *Per.* 3.2; per Alessandro Magno cf. Plut. *Alex.* 2.4). Il leone, secondo una topica assodata, era l'animale nobile per eccellenza, ma anche una creatura infida e rovinosa, non per il fatto di avere un'indole subdola, ma per la sua naturale indomabilità (si ricorrendo le parole di Achille ad Ettore in *Il.* 22.262: "Non c'è fida alleanza fra uomo e leone"). In un celebre coro dell'*Agamemnone* eschileo si dice che, allevato in casa, il leone all'inizio è ἄμερος (v. 721), ma col tempo rivela il suo *ethos* sanguinario (vv. 727-728). Cf. *Aeschylus. Agamemnon*, ed. by E. Fraenkel, Oxford 1950 su Aesch. *Ag.* 736 (cf. anche *Eschilo. Oresteia*, a c. di M. Untersteiner, Milano 1947, ed. corr. a c. di W. Lapini, Milano 1994, ad loc., e J. Dumortier, *Les images dans la poésie d'Eschyle*, Paris 1975, p. 150). Il leone sarà, per tutta l'epoca antica, il modello del coraggio e del valore (cf. W. Lapini, *Il nome, la maschera e l'idiota*, «Sandalion» 15, 1992, 53-101, pp. 65ss.), ma non saranno dimenticate le caratteristiche infide del felino, le stesse che ispirano la metafora dell'*Agamemnone* dedicata a Paride (si veda subito sopra), il quale penetra in una casa altrui e ne esce con una preda, Elena. Il Fisiognomico anonimo parla dei caratteri leonini in questi termini: *in his affectus nullus, nulla fides amicitiae, nulla religio* (122 Foerster; cf. Lapini 1992, p. 66). Un passo del *Gorgia* platonico (483e) utilizza la similitudine del leone per illustrare un concetto politico. Noi – spiega Callicle – rendiamo schiavi come leoni i βέλτιστοι e gli ἔρρωμένιστατοι, ma loro, raggiunto il vigore dell'età adulta, spezzano le catene dell'umiliante δουλεία e diventano nostri δεσπῶται. Durante l'agone fra i due poeti, il Dioniso delle *Rane* aristofanee chiede a entrambi di esprimere una γνώμη su Alcibiade, e, quando è il turno di Eschilo, si sviluppa un breve dialogo in cui si parla di Alcibiade come di un "cucciolo di leone" (vv. 1431-1432). Ma soprattutto è importante notare, nell'ambito del presente contributo, come anche il nascituro Cipselo, futuro tiranno di Corinto, sia a sua volta annunciato sotto caratteri leonini nell'oracolo citato da Herod. 5.92.β3. Cf. V. Costanzi, *L'oracolo di Aezione*, RFIC 32, 1904, 10-40, che è, nonostante la sua vetustà e i suoi frequenti voli pindarici, lo studio più completo e profondo su questo passo.

καὶ πρότερον ἐπεβούλευέ σοι. τὸν καυλὸν οἶσθ' ἐκείνον
τὸν σιλφίου τὸν ἄξιον γενόμενον;

ΔΗ. οἶδα μέντοι. 895

ΑΛ. ἐπίτηδες οὗτος αὐτὸν ἔσπευσ' ἄξιον γενέσθαι,
ἴν' ἐσθίοιτ' ἠνούμενοι, κάπειτ' ἐν ἡλιαίᾳ
βδέοντες ἀλλήλους ἀποκτείνειαν οἱ δικασταί.

ΔΗ. νῆ τὸν Ποσειδῶ καὶ πρὸς ἐμὲ τοῦτ' εἶπ' ἀνὴρ Κόπρειος.

ΑΛ. οὐ γὰρ τόθ' ὑμεῖς βδεόμενοι δήπου 'γένεσθε πυρροί; 900

ΔΗ. καὶ νῆ Δί' ἦν γε τοῦτο Πυρράνδρου τὸ μηχανήμα.

SA. *Ti ha messo addosso [il mantello] a bella posta: per soffocarti.
Anche prima ha tramato contro di te. Ti ricordi del silfio
a buon mercato?*

DE. *Certo che me ne ricordo.*

SA. *A bella posta si dette da fare per ribassarne il prezzo:
così voi lo avreste comprato e mangiato; e poi nell'Eliea
i giudici a forza di scorregge si sarebbero asfissciati l'un l'altro.*

DE. *Sì, per Posidone, me lo rivelò un tale di Copro.*

SA. *Non rammenti come diventaste rossi per le scorregge?*

DE. *Sì, per Zeus: fu veramente una trovata degna del Rosso⁴.*

Questo atto terroristico progettato da Cleone-Paflagone (e fortunatamente fallito) ha una meccanica intricatissima, e tutta impostata su doppi sensi scatologici. Il silfio, nei piani dell'attentatore, dovrà provocare una raffica di scorregge⁵, e uccidere tutti gli eliaisti per soffocamento⁶. Il rosso di cui i poveretti si tingono (v. 900) può alludere al colore cianotico, violaceo, di chi non riesce a respirare, ma allo stesso tempo il πυρρός è il colore degli

⁴ Il testo e la traduzione (con modifiche) sono tratti da *Le Comedie di Aristofane*, a c. di G. Mastromarco, I, Torino 1983. Rinuncio, anche se molto malvolentieri, alla traduzione di σίλφιον con "fagioli", con cui il Mastromarco modernizza simpaticamente il passo.

⁵ Sugli effetti purgativi del silfio cf. Theophr. *H.P.* 6.3.1 e Plin. *N.H.* 19.15.42-45. Non è chiaro se βδεόμενοι (v. 900) sia da considerare medio o passivo, ma, rispetto a βδέοντες del v. 898, questo participio sottolinea la conseguenza che ciascuno degli eliaisti personalmente subisce: l'imbrattarsi.

⁶ L'uccisione degli eliaisti non è un espediente comico improvvisato, se si ricorda il racconto del Servo nei vv. 40ss., e soprattutto il già citato v. 60 δειπνούντος ἐστὼς ἀποσοβῆι τοὺς ῥήτορας. Il Paflagone "scaccia i retori", cioè gli uomini politici, come se fossero insetti: cf. *Vesp.* 597 φυλάττει... καὶ τὰς μυῖας ἀπαμύνει, e il *primus fons* dell'immagine, *Il.* 4.130-131 ὡς ὅτε μήτηρ | παιδὸς ἐέρση μυῖαν; cf. ancora i vv. 1038-1039 (in cui κῶνωπες = ῥήτορες, come spiega e.g. Taillardat 1965, p. 402), M. Landfester, *Die Ritter des Aristophanes. Beobachtungen zur dramatischen Handlung und zum komischen Stil des Aristophanes*, Amsterdam 1967, p. 65 n. 201, e ancora *The Knights of Aristophanes*, ed. by R.A. Neil, Cambridge 1901 (Hildesheim 1966), ad loc., che ricorda Mart. 12.61.5 *in tauros Libyci ruunt leones, | non sunt papilionibus molesti*. Dunque l'uccisione degli eliaisti, così come l'allontanamento degli uomini politici, risponde ad una strategia: il primo fondamento che il Paflagone vuole dare alla sua tirannide è quello di *isolare* il Demos.

escrementi, secondo una topica già altrove sfruttata da Aristofane⁷. Accade dunque che le flatulenze siano seguite da emissioni più solide, e γένεσθε πυρροί del v. 900 vorrà dire qualcosa come “vi insudiciaste [gli abiti] di feci”, o, per essere ad un tempo più espliciti nel concetto e più moderni nell’espressione, “vi ricopraste di merda”. Ἐὐὴρ Κόπρειος (ed esisteva infatti un demo

⁷ Cf. *Eccl.* 329-330, e la nota ad loc. di *Aristophanes. Ecclesiazusae*, ed. with intr. and comm. by R.G. Ussher, Oxford 1973; cf. anche *Eccl.* 1061-1062 e *Ran.* 308 ὀδὶ δὲ δέισας ὑπερεπυρρίασέ σου (gli scoli non capiscono questo passo, e danno spiegazioni strampalate: da una parte ipotizzano un *aprosdoketon*, per cui “arrossi” starebbe per “sbiancò”, ὠχρίασεν; dall’altra riferiscono un *interpretamentum* di Aristarco, secondo cui il verbo vorrebbe alludere al colore dei capelli); la traduzione di Del Corno è: “è diventata tutta gialla” (*Aristofane. Le Rane*, a c. di D. Del Corno, Milano 1985). In *Ach.* 350-351 è descritta la *cacatio* (dovuta come al solito alla paura) del λάρκος preso in ostaggio da Diceopoli; trattandosi di un cesto di carboni, le sue feci sono nere, come quelle di una σηπία. Un parlante moderno non userebbe mai il rosso per descrivere il colore degli escrementi (ma che dire dello stronzò di *Ach.* 1170-1171, allusivamente definito τὸν μάρμαρον, “lo splendente?”), e perciò non pochi traduttori preferiscono rendere πυρρός come “giallo” (cf. *Aristofane. Le Commedie*, a c. di R. Cantarella, I, Milano 1982 e *The Comedies of Aristophanes. Knights*, ed. by A.H. Sommerstein, Warminster 1981, sul nostro passo dei *Cavalieri*, e Del Corno 1985 su *Ran.* 308); l’intercambiabilità fra πυρρός e ξανθός è nota: si veda per esempio il frammento soloniano IEG II 22a, 1, dove si oppongono le varianti πυρρότριχι (Aristot. *Rhet.* 1375b31) e ξανθότριχι (Procl. *In Tim.* 20e), e si tenga presente anche il già citato scolio a *Ran.* 308, su cui Aristarco sosteneva che ὑπεπυρρίασε sarebbe usato da Santia a proposito di se stesso: un gioco di parole fra Ξανθίας e πυρρός. Il giallo, in relazione a una sostanza siffatta, può esprimere la tonalità del marrone, che è il colore “normale” delle feci. Lo stesso avviene pressappoco per le pigmentazioni cutanee che definiamo brune, nerastre, o nere, per cui il greco può usare, per approssimazione, l’aggettivo μελίχρους. Lucrezio, nella sua famosa e beffarda invettiva contro l’amore, scrive che, agli occhi dell’innamorato, la donna *nigra* appare *melichrus* (4.1160), cioè di colore ambrato. Pertanto tradurre πυρροί come “gialli” (come forse si deve) non cambia essenzialmente la questione, né una battuta impostata sui capelli *gialli* di Cleone sarebbe meno comica (l’esempio più noto in tempi moderni è forse quello del Gappetto collodiano, che nel cap. II del *Pinocchio* viene soprannominato “Polendina” proprio per via di una parrucca che si intuisce essere di un biondo carico) di una battuta sui capelli *rossi* (posto naturalmente che il tipo di battuta presupposto da Aristofane sia realmente questo). È ovvio che, in una disposizione psicologica ostile, *qualunque* caratteristica fisica, anche quella che di per sé è meno comica, può diventare il pretesto di un attacco verbale. Dunque la traduzione πυρρός = “rosso” è obbligatoria solo per quelli che intendono γένεσθε πυρροί come una manifestazione di vergogna, ipotesi oggi in disuso che risale almeno a *Aristophanis comoediae undecim Graece et Latine*, cum notis S. Bergleri nec non C.A. Dukeri, curante P. Burmanno Secundo, Lugduni Batavorum 1760: “Erubescabant pedentes”. Tuttavia, partendo dall’ovvio presupposto (cf. già *Ausgewählte Komödien des Aristophanes*, I Bd., *Die Wolken*, erkl. von Th. Kock, Berlin 1867²) che l’interpretazione da dare a πυρροί sia la stessa che si deve dare a Πύρρανδρος, è quantomeno inadeguata la scelta di Cantarella 1982, che traduce γένεσθε πυρροί del v. 900 come “diventaste gialli”, e Πύρρανδρος del v. 901 come “il Rosso”. Il Sommerstein, da parte sua, traduce πυρροί come “yellow” e, coerentemente, utilizza per il v. 901 un gioco di parole: “yes, and in fact it was a solid gold piece of knavery” (1981). Come gli antichi commentatori, così anche il Sommerstein interpreta Πύρρανδρον μηχανήμα come un modo di dire, e ritiene che Pirrandro fosse un personaggio di cui si era persa l’identità (p. 192). Dunque, per lui, il legame fra πυρροί e Πύρρανδρος è puramente esteriore. Non è comunque accettabile, secondo me, quest’altra ipotesi del Sommerstein, secondo cui la πυρρότης degli eliasi potrebbe essere un effetto della nausea (*ibid.*). Se così fosse, infatti, πυρρός non significherebbe “(brownish) yellow” (*ibid.*), ma proprio l’opposto, cioè il giallo biancastro del pallore da svenimento, e ci troveremmo nuovamente di fronte all’ipotesi dello scoliasta di *Ran.* 308, secondo cui, come detto, ὑπεπυρρίασε potrebbe significare ὠχρίασεν.

attico di Copro) è evidentemente il Filippide della situazione: deve aver fatto parte anche lui della “seduta del silfio”, ed essersi presentato al Demos imbrattato da capo a piedi. E anche il nomignolo Πύρρανδρος non potrà non essere inteso in senso conforme: Uomo Rosso = Uomo di Merda – e chiedo scusa al lettore per il frasario non proprio urbano che l'argomento mi costringe ad usare.

Questa esegesi è senz'altro giusta, ma non spiega tutto. L'identità del Πύρρανδρος è evidente dal contesto – difficile dubitare che si tratti di Cleone⁸ –, ma affinché la battuta sia efficace, e non si esaurisca nella ben misera trivialità di una semplice parolaccia, è necessario che la nozione esplicitata dal nomignolo abbia un riscontro infra- o extra-testuale, contenga cioè un “segno” di tal natura da permettere allo spettatore di istituire un collegamento immediato con una caratteristica nota e vulgata del personaggio, oppure con un profilo allusivo che sia stato precedentemente costruito nel corso della commedia stessa. Ma nessuna di queste condizioni si verifica⁹.

I commentatori antichi risolvono il problema alla loro maniera, inventandosi un Pirrandro πονηρὸς καὶ συκοφάντης (sch. 901b) e costruendoci sopra il proverbio Πυράνδρου (sic) μηχανήματα· οὗτος ἐγένετο πονηρὸς καὶ συκοφάντης (Suid. s.v.). I moderni, da parte loro, hanno creduto di poter dedurre da questa battuta sul Πύρρανδρος l'evidenza che la capigliatura di Cleone fosse appunto rossa¹⁰, e di ciò taluno ha cercato conferma¹¹ nel frammento ermicco 47 KA, dove il Cleone αἶθων che compare al v. 7 è stato inteso come “Cleone rossastro”, “Cleone fulvo”. Ma l'aggettivo αἶθων indica un'infinità di cose; viene usato per qualificare il manto di cavalli, leoni, aquile e sim.¹², o il luccichio dei metalli¹³, ma può esprimere anche l'idea di rapidità e violenza – che è poi un semplice corollario dell'idea principale del vocabolo,

⁸ Ne dubita, fra i moderni, Sommerstein 1981.

⁹ E di queste lamentava la mancanza l'acutissimo Van Leeuwen: “Pyrrhandrum, quisquis fuit ille, nuper in civium suspicionem incidisse, hic versus fortasse testatur. Nam non e praecedentibus verbis hunc iocum profluxisse, sed excogitatos esse illos versus ut iocum – frigidum satis – nomen hoc proprium posset praebere, id quidem perspicere mihi videor” (*Aristophanis Equites*, cum prol. et comm. ed. J. Van Leeuwen, Lugduni Batavorum 1900, ad loc.).

¹⁰ Contemplano questa possibilità Cantarella 1982, n. ad loc.; Mastromarco 1983, p. 284 n. 158; *Aristophane*, I, *Les Acharniens*, *Les Cavaliers*, *Les Nuées*, text. ét. par V. Coulon et tr. par H. Van Daele, Paris 1987², ad loc., n. 2, ecc. Non so chi per primo abbia sostenuto questa esegesi, ma forse si tratta di Droysen, come pare implicare il commento di Van Leeuwen, ed. cit., ad loc.

¹¹ Cf. Neil 1901, ad loc.

¹² Per il leone cf. *Il.* 10.24, 10.178, Tirteo *IEG* II, 13, ecc.; per il toro *Il.* 16.488; per i buoi *Od.* 18.372; per l'aquila *Il.* 15.690; per la volpe *Pind. Ol.* 11.19; per i cavalli *Il.* 2.839, 12.97, ecc. Cf. R.J. Edgeworth, *Terms for “brown” in ancient Greek*, «Glotta» 61, 1983, 31-40.

¹³ Per la formula αἶθων σιδηρός cf. *Il.* 4.485, 7.473, ecc.; per i lebeti *Il.* 9.123, 19.244, ecc.; per i tripodi *Il.* 24.233. Pindaro usa αἶθων a proposito del sole, *Nem.* 7.73, e del fulmine, *Ol.* 10.82 e *Pyth.* 3.58. Per quanto riguarda quest'ultimo passo, non so quale strano fenomeno allucinatorio induca il Gentili a tradurre αἶθων κερωνός con “fulva saetta” (*Pindaro. Le Pitiiche*, a c. di B. Gentili, Milano 1995).

che pare essere appunto quella della lucentezza (αἶθω, αἶθωσ)¹⁴. E poiché il frammento di Ermippo commenta la strategia rinunciataria di Pericle durante le invasioni archidamiche in Attica, è evidente che il Cleone da cui Pericle è “azzannato” (v. 7 δηχθεῖς αἶθωνι Κλέωνι) sarà chiamato αἶθων non in onore della sua pigmentazione, bensì in rapporto a quel temperamento aggressivo e a quell’irruenza guerrafondaia¹⁵ che Cleone dimostrerà anche più tardi, tanto nell’*affaire* di Mitilene quanto in occasione dei fatti di Pilo-Sfacteria¹⁶. E così l’αἶθων di Ermippo andrà tradotto come “frenetico”, “fulmineo”, “flash-ing”¹⁷. Ne segue che un’eventuale πυρρότης di Cleone è sì possibile, ma non dimostrabile, o comunque – caduta la pista del frammento ermippeo – non dimostrabile sulla sola base del nomignolo Πύρρανδρος. Questo *Nickname*, nella sua essenza, resta dunque incomprensibile, e ciò spiega i tentativi, benché sporadici e oggi del tutto abbandonati, di intervenire sul testo, ad esempio supponendo la caduta di un verso, come voleva il Velsen, oppure correggendo Πυρράνδρου in Βυρσάνδρου, come preferiva il Müller-Strübing, critico geniale, ma anche lui αἶθων la sua parte¹⁸.

¹⁴ Da *Il.* 8.185 si apprende che si chiamava Αἶθων (nome tipico) uno dei quattro cavalli di Ettore; Ξάνθος, Πόδαργος e Λάμπος sono gli altri tre. Qui non si può stabilire se Αἶθων esprima propriamente un colore, come Ξάνθος, oppure il generico brillio connesso con la velocità, come Πόδαργος e Λάμπος. Si ricordi poi che Αἶθων è anche il nome falso che Ulisse dà di sé a Penelope in *Od.* 19.183, nonché il soprannome di Erisittone, chiamato Αἶθων per la sua bramosia di cibo (Hes. fr. 43a5ss. e 37 MW), o meglio, probabilmente, per la sua velocità nello “sparecchiare”. Un misterioso αἶθων, che non si sa se interpretare come aggettivo o nome proprio, si trova in Theogn. 1209 (cf. K.J. McKay, *Studies in “aithon” II: Theognis 1209-1216*, Mnemosyne 14, 1961, 16-22, che dà del passo un’interpretazione assolutamente inaccettabile). Un nome proprio *Aethon* si trova anche in Mart. 12.77, un passo che meriterebbe un approfondimento, in quanto il personaggio (“il fiammante”, “il bruciante”) non è solo uno scroccone e un ingordo (e quindi, conforme un’ipotesi di McKay, *Studies in “aithon”*, Mnemosyne 12, 1959, 198-203, chiamato così per essere insaziabile, come Erisittone-Etone), ma anche uno che scorreggia.

¹⁵ Nonostante che il frammento sia oscuro e ponga molti problemi di testo, la contrapposizione fra Pericle e Cleone è certa, se non altro perché Plutarco (a cui si deve la conservazione del frammento: *Per.* 33.8) lo testimonia esplicitamente. Pericle viene chiamato “re dei satiri” (v. 1), notoriamente vili, indi accusato di fare discorsi δεινοί sulla guerra, ma di avere una ψυχή non all’altezza (v. 4).

¹⁶ Cf. Thuc. 3.36.6 (analizzato alla nota successiva); 4.21.3 ἐνῆγε; 4.22.2 πολλὸς ἐνέκειτο; 4.39.3 καὶ τοῦ Κλέωνος καίπερ μανιώδης οὔσα ἡ ὑπόσχεσις ἀπέβη.

¹⁷ T.R. Glover, *A Fragment of Hermippus*, CR 10, 1896, 34. Questo è, a un dipresso, il valore dell’omerico αἶθωνι σιδήρω (si veda sopra), di cui il verso ermippeo costituisce una manifesta parchesi. La nozione di voracità, anch’essa possibile in αἶθων, non sembra trovar posto nel contesto del frammento, nonostante il δηχθεῖς e nonostante che Cleone, da bravo demagogo, non potesse che essere affamato (di prede, e dei beni dei cittadini: si veda sopra). Quello del Cleone ermippeo sarà un δάκνειν verbale, conforme al modello di oratoria sfrenata che usualmente si attribuiva a quest’uomo politico. Allo stile oratorio di Cleone può riferirsi anche la definizione di Thuc. 3.36.6 βιαϊότατος τῶν πολιτῶν, in cui, come ha puntualizzato A. Andrewes, *Cleon’s Ethopoietics*, CQ 44, 1994, 26-39, p. 26 n. 5, l’idea della violenza oratoria e della violenza *tout court* convivono.

¹⁸ Cf. H. Müller-Strübing, *Aristophanes und die historische Kritik*, Leipzig 1873, pp. 70-71, che voleva correggere anche πυρροί del v. 900 in πυρσοί. Il Van Leeuwen boccia totalmente questo Βυρσάνδρου (“infeliciter sanequam”), che di per sé è comunque un’emendazione assai ben congegnata, stante la frequente confusione β/π e l’intercambiabilità del gruppo ρσ/ρρ.

A questo punto occorre esaminare alcune parti del POxy. 664, papiro databile all'inizio del III sec. d.C. ed edito per la prima volta da Grenfell e Hunt nel 1904¹⁹; un altro pezzo di questo papiro, il POxy. 3544, fu pubblicato da Haslam nel 1983²⁰, e le due parti furono ripresentate insieme, ancora da Haslam, nel 1992, per il *Corpus dei papiri filosofici* (CPF 56.1)²¹. Si tratta di un dialogo *de imperio* (come titola Haslam), sulla cui paternità è stata avanzata, ma senza certezze, la candidatura di Eraclide Pontico. Al POxy. 664 ho dedicato qualche anno fa uno studio specifico, a cui rimando per un'esposizione particolareggiata di quegli argomenti che in questa sede devo limitarmi a riassumere²².

Al dialogo *de imperio* partecipano Arifrone e Adimanto (personaggi a noi ignoti), nonché il tiranno Pisistrato, e forse altri. Il tempo fittizio è quello dell'Atene del VI secolo, e l'oggetto del dibattito è appunto l'ἀρχή, o meglio la cattiva ἀρχή. I dialoganti vogliono dimostrare che il potere, se gestito immoralmente, può portare a disgrazie immense, dal momento che gli ἀμαρτήματα dello statista si ripercuotono su ciò che le persone di senno devono considerare i beni più preziosi, ovvero i parenti e la patria (fr. B col. I, rr. 7ss.). Questo principio, che molto probabilmente deve servire all'educazione politico-filosofica di Pisistrato, è illustrato per mezzo di un fatto realmente accaduto.

Il fatto realmente accaduto – e recente, a quanto sembra di capire²³ – consiste nella μεγάλη πάνυ συμφορά in cui è caduto un altro tiranno, Periandro di Corinto (fr. B col. I, rr. 17ss.). Che cosa sia questa συμφορά non si può stabilire con certezza, ma a me pare probabile che essa coincida con la morte del figlio preferito del despota, Licofrone²⁴. Il racconto della συμφορά, esposto da Arifrone, comincia da molto lontano, addirittura da quando il governo di Corinto era ancora in mano alla dinastia dei Bacchiadi (fr. B, col. I, rr. 21ss.). Questi ultimi, detronizzati da Cipselo, furono costretti a fuggire da Corinto, ma alcuni di loro, benché pochi, restarono in città (rr. 27ss.)²⁵.

¹⁹ B.P. Grenfell - A.S. Hunt, *POxy. IV*, London 1904, pp. 72-80.

²⁰ M.W. Haslam, *POxy. L*, Oxford 1983, pp. 93-99.

²¹ M.W. Haslam, *Heracles Ponticus. De imperio (?)*, «Corpus dei Papiri Filosofici» I.1**, Firenze 1992, pp. 199-214.

²² W. Lapini, *Il POxy. 664 di Eraclide Pontico e la cronologia dei Cipselidi*, Firenze 1996.

²³ Deduzioni articolate, ma nel complesso sicure, impongono di situare l'azione durante il secondo dei tre periodi di tirannide pisistratea (cf. Lapini 1966, capp. I e III): che la disgrazia capitata a Periandro sia di poco precedente all'epoca del dialogo non è invece una deduzione, ma un'esplicita constatazione del papiro, in cui si legge: "Io e il qui presente Adimanto vogliamo dartene una testimonianza, visto che poco fa (νυνί) abbiamo assistito di persona (παραγεγυμένοι) alla gran disgrazia in cui è caduto Periandro" (fr. B, col. I, rr. 14ss. Il parlante è Arifrone).

²⁴ Cf. Lapini 1996, pp. 26ss. Se la "disgrazia" è questa – e credo non esistano soluzioni alternative –, essa coincide con l'ultimissimo periodo della tirannide periandrea, la cui fine, dunque, sarebbe datata dal papiro in prossimità del secondo periodo della tirannide di Pisistrato ad Atene (si veda anche la nota precedente).

²⁵ La permanenza di alcuni membri della famiglia bacchiade a Corinto viene generalmente

Da questo punto in poi il papiro diventa estremamente lacunoso, ma non tanto da impedirci di capire, a grandi linee, la prosecuzione del fatto. A Corinto si tiene un simposio, e durante questo simposio, complice il vino, volano parole grosse (non si sa da parte di chi) all'indirizzo di Periandro (rr. 37ss.). Ai rr. 5ss. della col. II, allorché il testo ridiventa leggibile, entra in scena un delatore, il quale non solo riferisce a Periandro i discorsi sediziosi tenuti durante il simposio, ma li esagera ad arte (r. 6 ὀγκώσας τὸ πρᾶγμα), in modo da eccitare l'animo del tiranno, il quale, come tutti i tiranni, è ovviamente guardingo e sospettoso. Udite le parole del delatore, Periandro "ricorda" qualcosa (rr. 11-12), ma, giunto a questo qualcosa, il papiro ci pianta in asso un'altra volta. Ecco comunque la parte che ci interessa:

Fr. B, col. II

10 ὁ δ' ἀκ[ού-
 σας ταῦτα καὶ πάλι[ν] μνη[μο-
 ν]εύσ[α]ς κ... λασ κα[...][
 ± 5].σ..[.]αιπαρ[...].η[
 .]....τειανα.[± 5].[
 15 .]ατε.ας ὑπὸ Κυψ[έλο]υ τοῦ
 αὐτοῦ πατρὸς ἀποστ[ε]ρή[σε-
 σθαί, παρετήρει καὶ ἐπεβο[ύ-
 λευεν, θέλων ἀνελεῖν. ἐν
 20 δὲ τῇ [Κ]ορί[νθ]ῳ δύν[α]μιν
 ἔφασαν ὑπερβάλλουσαν τι-
 να γενέσθαι φαρμάκου το[ι-
 αύτην οἷον πάντας [.]ρπ[
 ἀποκτινύναι τοὺς ψαύον-
 τας κτλ.²⁶

10 *E Periandro, udito*
ciò, e ricordatosi nuovamente...
 ...
 ...
 ...
 15 *... da Cipselo,*
suo padre, sarebbe stato privato,
stava in guardia e macchinava,

considerata un fatto storico: cf. Lapini 1996, cap. I, e S.I. Oost, *Cypselus the Bacchiad*, CPh 67, 1972, 10-30.

²⁶ Testo di Haslam 1992.

20

*con intenzioni omicide.
A Corinto dicevano che esistesse
una qualità efficacissima
di veleno, tale da
uccidere tutti coloro
che ne venivano
in contatto, ecc.*

Il r. 16, in cui si legge una forma del verbo ἀποστερέω, rivela che Periandro teme di essere privato di qualcosa, e che, in conseguenza di ciò, si appresta ad ordire un agguato (rr. 17-18 ἐπεβούλευεν) per eliminare qualcuno (r. 18 θέλων ἀνελεῖν). Il mezzo dell'omicidio dovrà evidentemente essere quel veleno che viene menzionato al r. 20, e di cui si continua a discutere a lungo nelle righe successive. Fra le altre cose, il parlante precisa che questo veleno, così potente da dare una morte immediata al solo contatto (rr. 23-24 ψάουον-τας), viene citato anche in due passi dell'*Odissea*, in cui Omero attribuisce ai proci il timore che Telemaco e Ulisse li vogliano sterminare per via "chimica", o con una pozione o con frecce avvelenate²⁷. E qui il papiro si interrompe definitivamente.

Secondo gli studiosi, le rr. 15ss. farebbero credere che l'oggetto dei timori di Periandro – e quindi anche l'oggetto del suo progettato veneficio – non sia altri che Cipselo, suo padre. E, per questa ragione, αὐτοῦ di r. 16 è stato finora sempre stampato con lo spirito aspro. Così si esprime lo Haslam: "Possiamo solo congetturare il resto: forse Periandro tentò di uccidere suo padre; e forse vi riuscì. Niente di questo risulta altrove. Non sussiste alcun legame manifesto con la storia che invece ci saremmo potuti attendere, quella narrata da Erodoto (3.50-53) e da Diogene Laerzio (1.94, da Eraclide, Περὶ ἀρχῆς?), secondo la quale Periandro uccise la moglie e fu di conseguenza preso in odio dal figlio più giovane"²⁸.

Il Luppe, che concorda con Haslam, procede deduttivamente²⁹. Se nelle rr. 15ss. si deve leggere l'infinito futuro ἀποστερήσεσθαι³⁰, è necessario trovare un genitivo che ne completi il senso, e questo genitivo – conformemente ad un precedente suggerimento dello stesso Haslam – non può ricavarsi che da]ατε.ας. Stabilito ciò, non esiste effettivamente "andere Möglichkeit" (p. 25) se non la lettura τῆς δουλ]α(σ)τείας.

²⁷ Le citazioni sono da *Od.* 2.328-330 e 1.261-262.

²⁸ Haslam 1992, p. 211.

²⁹ W. Luppe, *Perianders Misstrauen* (POxy. 3544), ZPE 59, 1985, 23-26.

³⁰ Questo medio con valore passivo sarebbe una scelta obbligata, vista l'eccessiva lunghezza del passivo "regolare" ἀποστερηθήσεσθαι. I medi con valore passivo non sono rari in attico, ma una cosa è trovare queste forme nei testimoni, una cosa è introdurvele per congettura.

15 *sia) che i loro padri
 erano stati privati (del potere [?])
 da suo padre Cipselo,
 stava in guardia e macchinava,
 con l'intenzione di ucciderli.*

Periandro sa bene che i Bacchiadi erano stati detronizzati da suo padre, ed ha dunque ottime ragioni per temere che i figli degli ex sovrani si stiano organizzando per rifarsi. E così, messo in allarme dal racconto della spia, il tiranno medita di prevenire i suoi nemici eliminandoli in massa. Ora, e solo ora, acquistano senso sia il dettaglio del veleno sia le due citazioni omeriche³⁴, le quali implicano una situazione in cui un uomo solo deve ucciderne contemporaneamente molti³⁵, e in cui dunque la potenza del veleno – cioè la sua fulmineità – è *e s s e n z i a l e* per la riuscita del piano. Ma i passi odissiaci rivelano un'ulteriore affinità tra i fatti di Itaca e quelli di Corinto: come Telemaco e Ulisse, così anche Periandro deve sbarazzarsi di un manipolo di pericolosi concorrenti³⁶.

Se le cose stanno nel modo che ho detto, certe somiglianze fra l'attentato ai Bacchiadi del POxy. 664 e l'attentato agli eliasi del passo aristofaneo salteranno subito agli occhi. In entrambi i casi è all'opera una figura tirannica; in entrambi i casi l'oggetto del piano criminoso è una pluralità di cittadini che rappresentano il potere legittimo dello stato; in entrambi i casi il mezzo del massacro è un veleno (l'atto e il modo sono caratteristici: si ricordi e.g. Svet. *Ner.* 43, in cui si attribuisce a Nerone il proposito di *senatum universum veneno per convivium necare*)³⁷. È dunque difficile sottrarsi all'impressione che il *nomen nullius* Πύρραυδος di *Eq.* 901 possa essere una storpiatura di Πε-

³⁴ Ricordo ancora che i passi omerici sono tratti da *Od.* 2.328-330 e 1.261-262, e aggiungo che difficilmente l'ordine delle citazioni sarà casuale; la prima (dal libro II) è anche quella più utile, perché prefigura il veneficio, ovvero la cosa che più conta nell'ottica di Periandro. La seconda (dal libro I) allude invece alle frecce avvelenate, ed è addotta *solo* per documentare la potenza del φάρμακον.

³⁵ I proci, inclusi i servitori, sono 118, secondo il catalogo di Telemaco in *Od.* 16.247ss.

³⁶ M.R. Cataudella, *Ancora sulla cronologia dei Cipselidi*, *Sileno* 22, 1996, 31-41, guarda con favore alla mia ricostruzione del tentato veneficio di Periandro, ma dissente sul contesto e sulle motivazioni di esso. Egli propende a credere che tale veneficio abbia non preceduto, ma seguito l'uccisione di Licofrone figlio di Periandro. Tale veneficio sarebbe una ritorsione, una vendetta di Periandro contro i Corciresi, e i Bacchiadi di Corcira. Ciò comporta una notevole differenza di prospettiva storica, ma non ha conseguenze ai fini del presente discorso: "In pratica – scrive il Cataudella –, si sposterebbe a Corcira la scena che Lapini immagina a Corinto, ché sarebbero sempre Bacchiadi, in linea di massima, le vittime" (p. 35).

³⁷ Fra le somiglianze non faccio ovviamente rientrare l'occorrenza di ἐπιβουλεύειν, anch'esso comune ai due passi. Non ritengo possibile individuare nell' ἄνθρωπος Κόπρειος del v. 899 ("uno di Merdopoli", come traduce felicemente Cantarella 1982) una figura corrispondente a quella del delatore del POxy. 664, però neanche sono d'accordo con le interpretazioni correnti, le quali (con la lodevole eccezione di Mastromarco 1983) tendono a collegare illegittimamente il καὶ con ἄνθρωπος Κόπρειος; io credo che questo καὶ sia intensivo, e che Demos, in questo verso, voglia semplicemente

ρίανδρος³⁸, secondo quel procedimento mimetico, comunissimo in Aristofane, che consiste nell'utilizzare i grandi personaggi del passato, celebri eroi o rinomati malfattori, per attaccare o ridicolizzare gli squallidi protagonisti della scena politica contemporanea. In particolare, la *detorsio* di Περρίανδρος in Πύρρρανδρος costituirebbe l'ennesima allusione alle aspirazioni demagogiche e tiranniche di Cleone, ad un tempo Uomo-di-Merda ed emulo di un antico e temutissimo despota³⁹. Il lessico stesso, le parole stesse inchiodano il Paflagone, rivelandone le intenzioni e la natura. Ed è la lingua, la pura e semplice lingua, a manifestare il filo logico che conduce *de plano* dall'insignificante al macroscopico, dal ribasso del prezzo del silfio al reato tirannico, dalla cronaca cittadina alla grande storia⁴⁰.

Che questi *Blitz* nella storia arcaica ateniese, e greca in generale, rientrino perfettamente nelle corde di Aristofane, è cosa nota. Giova casomai aggiungere che questi *Blitz* sono particolarmente frequenti proprio nei *Cavalieri*, e proprio in relazione al dispotismo di Cleone-Paflagone. L'oracolo che quest'ultimo recita al Demos ai vv. 1037-1040, per esempio, è un riecheggiamento evidente dei due oracoli che, secondo il racconto erodoteo (5.92.β.2-3), precedettero la nascita di Cipselo. In questi versi, Paflagone si presenta come un leone (λέων/Κλέων) che veglierà sul popolo: "Il leone di cui parla l'oracolo – proclama al v. 1043 – sono io". Ma ecco che scatta la trappola del *nomen/omen*, perché il Demos, udendo le parole ἀντὶ τοῦ λέοντός εἰμί σοι, si insospettisce: "E come hai fatto a diventare un Antileone senza che io

dire di aver appreso l'attentato del Paflagone da un testimone oculare, il quale è Κόπρειος proprio per il fatto di essersi cacato addosso anche lui (si veda sopra, nel testo).

³⁸ Già Van Leeuwen 1900, ad loc., aveva sospettato, benché con somma cautela, che Πύρρρανδρος nascondesse l'identità di un uomo politico contemporaneo. Ma Van Leeuwen pensava a Pisandro, e in una forma estremamente cautelosa: "Πεισάνδρου autem nomen iocose nunc sic mutatum esse fortasse haud inepte suspicetur quispiam".

³⁹ Ovviamente la scena del silfio non presuppone *Realien*, però è decisamente riduttiva l'analisi di *Aristophanis Equites*, ann. crit., comm. exeg. et sch. Gr. instr. F.H.M. Blaydes, Halis Saxonum 1892, secondo cui questo siparietto sarebbe stato costruito per sferzare la "suspiciosa populi Atheniensis insoles, qui in levissima quaque re μηχανημα aliquod suspicaretur".

⁴⁰ Un'opera sulla figura del tiranno nella commedia attica sarebbe tutta da scrivere, ma non mancano osservazioni importanti nell'ormai classico D. Lanza, *Il tiranno e il suo pubblico*, Torino 1977. Cito alcune considerazioni dal cap. II di questo libro, che servirà a far capire il modo diverso, e per certi rispetti opposto, con cui i poeti comici e i poeti tragici potevano trattare il tema della tirannide alla luce dell'attualità: "La figura del tiranno, pur nitida nella sua definizione, ricca di connotazioni, eppur fedele ad un modello essenziale, non pare avere né in Atene né in tutta la Grecia del V secolo un soddisfacente referente storico. I modelli di tiranno, che la storia ateniese, corinzia, samia ecc. offrivano, erano troppo lontani nel tempo. È vero, Erodoto ne scrive in quegli anni la storia. Ma proprio da Erodoto vediamo quanto diverse appaiano nella tradizione la caratterizzazione psicologica di Pisistrato e di Periandro, di Ippia e di Policrate, di Lidgami e di Trasibulo. Non è certo da questo patrimonio storico che i poeti drammatici attingono la loro ispirazione [...]. La figura del tiranno vive la propria vita sulla scena tragica, non si esaurisce in uno, ma dà il suo carattere a parecchi personaggi" (pp. 61-62). Per riassumere il tutto in una formula, si potrebbe dire che è l'inattualità del serio che crea l'attualità del comico.

me ne accorgessi?», καὶ πῶς μ' ἐλελήθεις Ἀντιλέων γεγεννημένος (v. 1044). Il Lloyd-Jones ha dimostrato, o almeno persuasivamente sostenuto⁴¹, che questo Antileone non è “somebody or something contemptible”, come scriveva e.g. Neil 1901, ad loc., ma un antico tiranno di Calcide, forse noto al Alceo⁴², e citato anche da Aristotele in *Pol.* 1316a31-32⁴³. Anche qui, come al v. 901, la figura di un autocrate arcaico e straniero viene utilizzata per mettere a nudo le nefandezze del Paflagone e i suoi progetti di *δημαγωγία*⁴⁴. Anche qui è un inesorabile determinismo lessicale a palesare la verità delle cose e a denunciare la matrice “culturale” del miserabile politicante, l'ispirazione viziosa e proditoria di ogni suo atto⁴⁵.

Se Aristofane presupponeva nel suo pubblico la conoscenza del vecchio Antileone (sia pure come semplice nome-etichetta), a maggior ragione poteva presupporre la conoscenza di un fatto rilevante del *bios* di Periandro. Si tenga conto che la dinastia cipselide doveva essere molto familiare agli Ateniesi del quinto secolo, anzi in un certo senso essa faceva parte della storia patria, non solo perché Periandro era stato il mediatore nella celebre guerra fra Atene e

⁴¹ H. Lloyd-Jones, *More about Antileon, Tyrant of Chalcis (Solon, frag. 33 and Aristophanes, Eq. 1042-1044, CPh 70, 1975, 197.*

⁴² Fr. 296a V., dove, al v. 6, il Maas ha proposto di leggere Ἀντιλέ[ο]ν[τ]ο[ς] (P. Maas, *How Antileon's Tyranny ended*, CR 6, 1956, 200). Si tratta di un'integrazione brillante, ancorché decisamente incerta, stante la difficile lettura tanto di *epsilon* quanto del gruppo -vt.

⁴³ Si aggiunga l'allusione a Pittaco di *Vesp.* 1232-1235, dove la parodia del canto di Alceo sull'“uomo che aspira al dominio” (141 V.) serve a rappresentare Cleone come un “potential tyrant” (*The Comedies of Aristophanes. The Wasps*, ed. by A.H. Sommerstein, Warminster 1983, ad loc., dove come *locus similis* è citato proprio il riferimento ad Antileone di *Eq.* 1044); similmente *Aristophanes. Wasps*, ed. with intr. et comm. by D.M. McDowell, Oxford 1971.

⁴⁴ Anche Cipselo si fece passare per “guida del popolo” *δημαγωγός*. Così Nicola Damasceno (FGrHist. 90 F 57-60, e II C, pp. 248ss.; cf. in particolare 57.6), nonché Aristot. *Pol.* 1310b29-31 e 1315b27; cf. Oost 1972, 24ss.

⁴⁵ Sempre a proposito dell'oracolo dei vv. 1037ss., il Paflagone fa un altro brutto scivolone. Ai vv. 1045-1047, il Salsiccio dimostra che il “legno” e il “ferro” indicano la gogna, e che *φυλάξασθαι* non vuol dire *σφύζειν*, bensì *δησαι*. Bisogna aggiungere che l'oracolo del Paflagone non esprime una volontà tirannica solo per le conseguenze logiche che il signor Demos trae dal *griphos léων-Ἀντιλέων*, ma anche perché esso si connette, già di per sé, ad una rete simbolica di elementi – il parto anomalo, il leone – che facevano parte di un inequivocabile corredo di *prognostica* tirannici. È importante tener presente, per meglio focalizzare questo meccanismo di “denuncia” dell'apprendista tiranno, che i colpi vibrati dal Salsiccio contro il rivale trovano sempre una sponda nel signor Demos; anzi spesso è lui a tirare le conclusioni, nonostante che sia vecchio e un po' rimbambito. Come ha osservato Tammaro in un recente contributo, è davvero sorprendente l'egemonia drammatica che la vecchiaia esercita così spesso in Aristofane con la sua “aspra reattività” e la sua “fantasiosa progettualità” (V. Tammaro, *La commedia*, in *Senectus. La vecchiaia nel mondo classico*, a c. di U. Mattioli, Bologna 1995, 169-191, p. 189). Questa considerazione generale è preziosa nel nostro caso specifico, perché illustra l'ambiguità del personaggio-demos tanto quanto la illustra la sua duplice identità di *demos* e di Demos. Questo *demos*-Demos è vecchio perché nato da e con Clistene, ed è la sua esperienza, la sua lunga memoria, che lo rende superiore agli altri personaggi, permettendogli di impostare paragoni istruttivi con il passato. Il Paflagone finirà per perdere la partita proprio perché al vecchio non sfugge l'*omen* che si cela dietro il *nomen*.

Mitilene per il possesso del Sigeo⁴⁶, ma anche perché lo stesso Milziade, il grande eroe nazionale, era imparentato con la famiglia cipselide⁴⁷, e perché il nome Κύπελος era appartenuto, con tutta probabilità, anche ad un arconte ateniese dei tempi soloniani⁴⁸.

I vv. 893ss. dei *Cavalieri*, se davvero implicano in Aristofane e nel suo pubblico la conoscenza del “massacro dei Bacchiadi” in una forma uguale o simile a quella trasmessaci dal POxy. 664 + 3544, consentono anche un’ulteriore osservazione sul nostro *dialogus de imperio*, in cui insigni studiosi, come Wilamowitz e Fuhr⁴⁹, hanno voluto vedere il prodotto di un atticista tardo. Il fatto che il “massacro dei Bacchiadi” fosse noto già nel quinto secolo non dice ovviamente nulla sulla data del dialogo, ma fa capire che le notizie in esso contenute non sono (non tutte almeno) invenzioni di età ellenistica o imperiale. Il che è un ulteriore incoraggiamento a riconoscere al POxy. 664 + 3544 la dignità di documento “maggior” all’interno della discussione sulla cronologia della tirannide cipselide.

⁴⁶ Cf. Lapini 1996, pp. 79ss., e D. Viviers, *La conquête de Sigée par Pisistrate*, AC 56, 1987, 5-25.

⁴⁷ E, in un certo senso, lo era anche quella di Pisistrato, che sposò come terza moglie Timonassa di Argo, che era stata precedentemente sposa di Archino di Ambracia, appunto di stirpe cipselide. Per un rapido quadro delle parentele fra Filaidi di Atene e Cipselidi di Corinto cf. Lapini 1996, p. 129 e n. 1, e anche P. Arrowsmith, *Kypselos and the Philaidai, Theagenes and Kylon*, LCM 9, 1984, 77, il quale sostiene che questa parentela poté determinare anche alleanze politiche.

⁴⁸ Cf. Lapini 1996, p. 129. Questo Cipselo arconte, che esercitò la carica nel 597, va quasi certamente identificato con il Cipselo padre di Milziade.

⁴⁹ U. v. Wilamowitz, GGA 8, 1904, 659-678; K. Fuhr, BPhW 24, 1904, coll. 1505-1513.

Droit et violence: la jeunesse d'Alexandrie sous les Sévères (à propos du P. Oxy. LXIV 4435)

BERNARD LEGRAS

*A la mémoire de Jean-Pierre Néraudau
1939-1998**

La publication du P. Oxy. LXIV 4435 par Ute Wartenberg, jette une lumière nouvelle sur le statut légal des jeunes dans la province romaine d'Égypte. Ce document exceptionnel fait en effet connaître un chapitre d'un *Gnomon* de Septime Sévère et Caracalla concernant les *impuberes* et les *minores*, un extrait d'une requête alexandrine (*aitêma*) au sujet des *neôtéroï*, et un chapitre de la *Lex Laetoria* sur les *minores*.

Notre objectif est de replacer ce papyrus dans le cadre de la politique alexandrine de Septime Sévère, puis de Caracalla, durant leurs séjours à Alexandrie. Nous prendrons en compte le second voyage de Septime Sévère de la fin de 199 à l'automne 200¹, et celui de Caracalla de décembre 215 à avril 216². La lecture et l'interprétation des événements de 215-216 s'appuieront sur un extrait du livre VI du *De cognitionibus* du juriste Callistrate et sur le parallèle que l'on peut établir avec la révolte des jeunes Africains en 238 connue essentiellement grâce au récit d'Hérodien³.

* Cet article est dédié au professeur Jean-Pierre Néraudau, qui consacra une partie de ses recherches à la jeunesse de la Rome républicaine. Il doit beaucoup aux remarques et suggestions de Mme Barbara Anagnostou-Canas et de Mme Marie-Henriette Quet. Je les en remercie très sincèrement.

¹ Sur ce voyage : Anthony R. Birley, *The African Emperor. Septimius Severus*, Londres, 2^e éd., 1988, p. 135-139. Septime Sévère a séjourné une première fois brièvement à Alexandrie en 194. Caracalla l'accompagne dans ce second voyage. Il est alors encore un *impubes*, puisqu'il revêt la toge virile à 13 ans en avril 201.

² Cf. Dion Cassius, LXXII, 22-23 ; Hérodien, IV, 8, 6 - 9, 8; *Histoire Auguste, Caracalla*, VI, 2-3; SB VI 9213: ce papyrus a été publié pour la première fois par P. Benoît et Jacques Schwartz, "Caracalla et les troubles d'Alexandrie en 215 ap. J.C.", dans *Études de Papyrologie*, 7 (1948), p. 17-21 = Herbert A. Musurillo, *Acta Heracliti. The Acts of the Pagan Martyrs. Acta Alexandrinorum* XVIII, Oxford, 1954. Le martelage du nom de Caracalla sur une inscription découverte lors de campagne de fouille conduite en 1997 dans le port oriental d'Alexandrie pourrait être liée aux troubles liés à cette visite: André et Étienne Bemand, "L'épigraphie sous-marine dans le port oriental d'Alexandrie. Présentation des inscriptions, n° 6", dans *ZPE*, 121 (1998), p. 143. La bibliographie sur ces événements est donnée, *infra*, note 24.

³ Hérodien, VII, 4-9. Cf. aussi *Histoire Auguste, Les trois Gordiens*, IX, 3. Le lien entre le texte de

Pour cela, nous commencerons par présenter les sources papyrologiques de la législation impériale concernant la jeunesse grecque d'Égypte sous le règne de Septime Sévère. Nous nous intéresserons ensuite à la violence qui a marqué, à deux reprises, sous le règne de Caracalla, les relations entre l'empereur et la jeunesse alexandrine.

1. LA LÉGISLATION DE SEPTIME SÉVÈRE SUR LES JEUNES D'APRÈS LES SOURCES PAPHYROLOGIQUES

1. 1 *Les types de sources*

Avant la publication du P.Oxy. LXIV 4435, les sources papyrologiques concernant la législation sévérienne sur les jeunes vivant en Égypte, étaient constituées – sauf erreur – de quatre documents publiés entre 1904 et 1954: P. Oxy. IV 705, P. Oxy. VII 1020, P. Oxy. IX 1202 et P. Col. VI 123.

Le P. Oxy. IV 705, col. 1 et 2, conserve un rescrit sous forme de lettre (*epistula*) sur le financement des Jeux éphébiques du nome d'Oxyrhynchos. Il date des années 200-203.

Le P. Oxy. IX 1202, 5-12, présente un rescrit ou un édit sur l'organisation de ces Jeux. Il date de 199-200.

Le P. Oxy. VII 1020⁴, fragmentaire, conserve deux rescrits sous forme de souscription (*subscriptio*) concernant la *restitutio in integrum propter aetatem* des mineurs de moins de 25 ans, ainsi qu'un fragment très mutilé qui peut être également un rescrit concernant le même sujet. Ils datent de 199-200.

Le P. Col. VI 123 comporte treize décisions (*apokrimata*) prises par Septime Sévère en mars 200. La décision n° 12 mentionne "le statut de mineur" (τὴν ἐκ τῆς ἡλικίας βοήθειαν).

Ces documents législatifs sont des constitutions impériales exprimant des décisions de l'empereur, en l'occurrence Septime Sévère. Ils s'intègrent donc au corpus des 43 documents législatifs sévériens sur papyrus, dont Jean-Pierre Coriat a récemment dressé la liste⁵. Le P. Oxy. 4435, qui peut être daté du début du III^e siècle, enrichit ce catalogue d'un nouveau document, que l'éditrice a tout naturellement rapproché du P. Oxy. 1020. Il est fort probable que ces deux fragments appartenaient à un même rouleau sur lequel était écrite une pétition au préfet d'Égypte, Claudius Julianus, en 204-206. Ces

Callistrate et celui concernant la révolte africaine a été clairement établi par François Jacques, "Humbles et notables. La place des *humiliores* dans les collèges de jeunes et leur rôle dans la révolte africaine de 238", dans *Antiquités africaines*, 15 (1980), p. 217-230.

⁴ P. Oxy. VII 1020 = Paul M. Meyer, *Juristische Papyri. Erklärung von Urkunden zur Einführung in die juristische Papyruskunde*, Berlin, 1920, n° 17 = James H. Oliver, *Greek Constitutions of Early Roman Emperors from Inscriptions and Papyri*, Philadelphie, 1989, n° 220-222.

⁵ Jean-Pierre Coriat, *Le prince législateur. La technique législative des Sévères et les méthodes de création du droit impérial à la fin du Principat*, Rome, 1997, p. 27-29.

documents législatifs rassemblés par un praticien du droit devaient servir à justifier une demande concernant les droits d'un ou de plusieurs mineurs. Le P. Oxy. 4435 conserve trois documents législatifs de nature différente:

Le premier document législatif cité, un *Gnomon*, doit être mis en parallèle avec le célèbre *Gnomon de l'Idiologue*, que nous connaissons grâce à deux papyrus BGU V 1210 et P. Oxy. XLII 3014⁶. On sait que le *Gnomon de l'Idiologue* est un texte établi par les services impériaux pour le chef de l'administration financière de l'Égypte, sous le règne d'Auguste. Il a ensuite été enrichi sur certains points qu'énumère le préambule: constitutions impériales, sénatus-consultes, édits préfectoraux, arrêtés des idiologues successifs. L'exemplaire conservé à Berlin, le plus complet, est, selon la formule de Joseph Mélèze Modrzejewski, "une copie locale de la version grecque abrégée du *Gnomon* officiel", datant des années 150-180⁷. Le *Gnomon* de Septime Sévère et de Caracalla est donc postérieur d'une ou deux générations à la copie berlinoise provenant de Théadelphie. Il est probable que son contenu est également de nature fiscale, le chapitre du P. Oxy. 4435 ayant de toute évidence des incidences pour le fisc impérial.

Le second document est un rescrit par lettre. Il s'agit d'une réponse à un *aitêma* des Alexandrins. Elle est la seconde réponse impériale de ce type que la documentation papyrologique nous fait connaître avec la lettre de l'empereur Claude datée du 10 novembre 41, qui répond à plusieurs *aitêmata*⁸.

Le praticien local donne enfin la traduction grecque, κατὰ τὸ δυνατόν, d'un extrait d'une loi republicaine datant de 193/192 av. n.è., la *Lex Laetoria*⁹.

1. 2 Le contenu de ces documents juridiques

L'ensemble de cette législation impériale a pour objet de protéger les droits des mineurs. Mais elle vise en fait trois catégories distinctes de jeunes: les Romains, les citoyens pérégrins et les pérégrins non citoyens.

⁶ Le grec γνώμων a pour équivalent latin *formula*: Hugh J. Mason, *Greek Terms for Roman Institutions. A Lexicon and Analysis*, Toronto, 1974, p. 32.

⁷ Joseph Mélèze Modrzejewski, "La dévolution à l'État des biens vacants d'après le *Gnomon de l'Idiologue* (BGU 1210 § 4)", dans *Studi in onore di E. Volterra*, VI, Milan 1971, p. 103 (= *Droit impérial et traditions locales dans l'Égypte romaine*, Variorum, 1990, IV). Cf. aussi Id., *Les Lois des Romains*, II, 7^e éd., sous la dir. de V. Giuffrè, Naples, 1977, p. 520 s. (Trad. fr.).

⁸ P. Lond. 1912 = C.P. Jud. II 153, l. 52-53: "περὶ δὲ τῶν αἰτημάτων ἃ παρ' ἐμοῦ λαβεῖν ἐσπουδάκατε οὕτως γεινώσκωι". Nous ne suivons pas Ute Wartenberg, qui juge, P. Oxy. LXIV, p. 148, que "The word αἴτημα is very rare in papyri": elle ne mentionne pas cet important papyrus. Elle cite cependant deux papyrus où la lecture est certaine: SB XII 10967, 20 (155 de n.è.) et P. Flor. III 296, 16 (VI^e siècle de n.è.), et deux documents où le mot est restitué: SB X 1273, 28 (260 de n.è.) et IGL Syr. 718, 68. Sur l'équivalence de αἴτημα avec le latin *petitio*: Hugh J. Mason, *op. cit.*, p. 20, qui ne cite que l'inscription grecque de Syrie.

⁹ L'ensemble des sources papyrologiques grecques (P. Oxy. X 1274, 13; P. Oxy. XVII 2111, 15; BGU II 378 = M. Chr. 60, 20-21) et latines (BGU II 611 = M. Chr. 370, col. I, 6-7) donnant *Laetoria*,

La *Lex Laetoria* concerne les seuls Romains de moins de 25 ans, les *impuberes*. Elle leur permet d'être déchargés de certaines obligations (ἄφρασις) et de recouvrer leurs biens en cas de fraude (*dolus*, ἀπάτη) grâce à la procédure de la *restitutio in integrum propter aetatem*¹⁰. Elle est citée explicitement dans le P. Oxy. 4435 et implicitement dans le P. Oxy. 1020. Les *apokrimata* de Septime Sévère y font très certainement allusion quand ils mentionnent l'"aide due aux mineurs" (τὴν ἐκ τῆς ἡλικίας βοήθειαν, l. 54-55), dont les citoyens romains visés par cette décision ne peuvent précisément pas demander le bénéfice¹¹.

Le rescrit impérial répondant aux requêtes des Alexandrins du P. Oxy. 4435 intéresse, lui, les *néotéroï*, dans lesquels nous proposons de voir des adolescents alexandrins (latin *adulescentes*), de futurs citoyens de la cité fondée par Alexandre. L'objet de la requête concerne la protection de leurs biens en cas de fraude. Il est en effet hautement vraisemblable que le verbe περιγράφω de la ligne 10 renvoie à cette notion de fraude, cette terminologie étant un emprunt au latin "circumscriptio adulescentium". La mention du fisc impérial (ταμιεῖον) à la ligne 12 nous conduira à voir dans les *épitropoi* de la ligne 8 des procureurs impériaux (et non d'éventuels tuteurs des mineurs)¹². Selon toute probabilité, ces mineurs en appellent à la protection de l'empereur face à des irrégularités ou des exactions commises par ses agents fiscaux.

Les documents concernant les Jeux éphébiques d'Oxyrhynchos intéressent des pèlerins non citoyens. L'éphébie, qui concerne des mineurs âgés de 14 ans dans l'Égypte romaine, accueille en effet, dans une métropole comme Oxyrhynchos, les jeunes métropolitains issus de l'ordre des membres du gymnase. La fondation richement dotée par le notable alexandrin Aurelius Hôriôn ne sera pas détournée de son objet par des agents impériaux, qui ont tendance à supprimer les privilèges dont bénéficient, dans l'Empire, particuliers et collectivités¹³.

Le chapitre du *Gnomon* de Septime Sévère et de Caracalla est particulièrement intéressant, car il montre une extension des privilèges des *impuberes* romains de moins de 25 ans à des jeunes pèlerins appelés ἄνηβοι,

ce nom nous paraît préférable à *Plaetoria*, également attesté. Cf. Alan Watson, *Roman Law and Comparative Law*, Athens (Georgia), Londres, University of Georgia Press, 1991, p. 18, 38 et 111. Leopold Wenger, *Die Quellen des römischen Rechts*, Vienne, 1953, p. 818 et Raphaël Taubenschlag, *The Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri*, 332 B.C.-640 A.D., 2^e éd., Varsovie, 1955 (réimpr., Milan, 1972), passim, la définissent cependant comme la *Lex Plaetoria*.

¹⁰ *Cod. Just.* 2, 21; *Dig.* 4, 4, 1, 1. Cf. Leopold Wenger, *op. cit.*, p. 468 ou Adolf Berger, *Encyclopedic Dictionary of Roman Law*, TAPA N.S., 43, 2, Philadelphie, 1953, p. 682.

¹¹ A. Arthur Schiller, dans Herbert C. Youtie et A. Arthur Schiller, "Second Thoughts on the Columbia *Apokrimata* (P. Col. 123)", dans *Chron. d'Ég.* 30 (1955), p. 345.

¹² Sur les différents sens du mot ἐπίτροπος : Hugh J. Mason, *op. cit.*, p. 49.

¹³ Sur l'âge de l'entrée dans l'éphébie : Bernard Legras, *Néotés. Recherches sur les jeunes Grecs dans l'Égypte ptolémaïque et romaine*, Genève, 1999, p. 151 s.; sur les Jeux isantinoéens d'Oxyrhynchos, p. 244 s.

un terme qui est l'équivalent grec des *impuberes*, comme l'avait déjà établi Ludwig Mitteis¹⁴. Ces privilèges prennent également effet dans les *poleis*. Or ce terme qui pourrait simplement désigner les quatre cités grecques, Alexandrie, Naucratis, Ptolémaïs et Antinooupolis, semble ici désigner les métropoles de nome, selon un usage bien attesté à cette époque dans les papyrus¹⁵. Ces privilèges ne sont pas explicités mais ils sont très certainement de nature fiscale. Il pourrait s'agir d'exemptions de liturgies: les *impuberes* sont en effet mis sur le même plan que ceux qui sont en déplacement pour des activités publiques (οἱ τῆς δημοσίας χρείας ἔνεκεν ἀποδημοῦντες / ἀποδημήσαντες, P. Oxy. 4435, l. 2-3).

1. 3 Les fondements politiques de ces décisions impériales

Ces mesures ont en commun d'être toutes favorables aux jeunes de tous statuts. Il est donc possible de les interpréter dans le cadre de l'"évergésie", de la "philanthropie" impériale, qui appartient à l'idéologie sévérienne, et qui est pleinement assumée par l'empereur lui-même. Le ton très personnel de la lettre de Septime Sévère au notable alexandrin Aurelius Horion pourrait s'expliquer par une intervention personnelle de l'empereur dans sa rédaction¹⁶. Mais les jeunes n'appartiennent pas aux groupes protégés par une bienveillance impériale exempte de tout calcul politique immédiat: les vieillards, les pères de famille nombreuse et les malades¹⁷. Le souci que prend d'eux l'empereur revêt à notre sens une finalité politique. Il s'agit de s'assurer le soutien de classes d'âge qui peuvent devenir dangereuses pour le pouvoir central. Il convient, à ce titre, de rapprocher cette politique législative de la politique municipale de Septime Sévère envers Alexandrie. En lui restituant sa *boulê* supprimée par Auguste, l'empereur offrait aux jeunes Alexandrins la possibilité de carrières honorifiques et gratifiantes de bouleutes, voire de carrières sénatoriales à Rome¹⁸. Cette politique s'exprime également à Alexandrie dans les constructions décidées par l'empereur, puisqu'à côté de thermes et d'un temple à Cybèle, il offre à la cité un nouveau gymnase, un bâtiment qui est – entre autres – un espace d'entraînement sportif et d'études intellectuelles pour les jeunes gens¹⁹. Les jeunes Grecs des métropoles bénéficient également de ces mesures avec la municipalisation des capitales de nome. Ils bénéficient aussi de l'essor de l'activité économique, qui ne se réduit pas à Alexandrie²⁰.

¹⁴ Ludwig Mitteis, *Grundzüge der Papyruskunde*, II, 1, Leipzig-Berlin, 1912, p. 251 (2).

¹⁵ Cf. par ex. SB V 7696, 100-101.

¹⁶ Jean-Pierre Coriat, *op. cit.*, p. 555 (226).

¹⁷ *Id.* p. 490-491.

¹⁸ Aelius Coeranus est le premier Alexandrin devenu sénateur romain : Dion Cassius, LXXVII 5, 3-5.

¹⁹ Sur le gymnase, *Chron. Pasch.* 493. Cf. Anthony R. Birley, *op. cit.*, p. 137.

²⁰ Cf. Adam Lukaszewicz, "Remarques sur les rapports entre les élites urbaines de l'Égypte et la dynastie des Sévères", dans *JJP*, 24 (1994), p. 88.

L'euphorie, qui caractérise la visite de Septime Sévère en Égypte n'est de fait pas totale. S'il convient d'en retenir les aspects positifs, il existe également des zones d'ombre pour l'empereur. Elles peuvent être perçues grâce aux sources littéraires. *L'Histoire Auguste* ne les mentionne pas: elle ne s'attache qu'à la réforme municipale d'Alexandrie, à l'activité législative de l'empereur, et au plaisir que cet empereur érudit eut à découvrir le pays²¹. Dion Cassius note, en revanche, deux faits qui expriment de toute évidence une méfiance, sinon une inquiétude, vis-à-vis de la situation dans la province: le danger que représente certains livres conservés dans les temples, et la fascination qu'exerce le mythe d'Alexandre le Grand sur d'éventuels adversaires. Selon Dion, il décide de lutter contre ce double danger en faisant saisir ces livres dans les temples et de les enfermer dans le tombeau d'Alexandre, qu'il fait sceller, après l'avoir lui-même visité²². Par cette double mesure, l'empereur romain visitait à la fois les prêtres égyptiens et le héros d'une Égypte grecque. Les partisans de son adversaire Pescennius Niger avaient vu dans leur champion un "Nouvel Alexandre" et Septime Sévère savait qu'Alexandrie s'était rallié à cet usurpateur soutenu par les provinces orientales²³. Une action législative volontaire pour séduire la jeunesse grecque d'Égypte s'expliquerait bien dans le cadre de cette province où le nationalisme des élites hellénophones n'a jamais disparu.

Les sources documentaires et littéraires restent cependant muettes sur l'attitude de la jeunesse grecque d'Alexandrie et d'Égypte envers Septime Sévère. On imagine cependant son bonheur de voir des demandes très rapidement satisfaites. Le plus ancien rescrit impérial conservé lors de la visite de l'empereur, le P. Flor. I 27, l. 24-26 (= P. Flor. III 382), une *scriptio* dispensant des liturgies municipales les plus de 70 ans, date du 18 décembre 199, alors que le rescrit sur les *néotéroï* conservé par le P. Oxy. 4435, est du 20 décembre. Mais n'y eut-il pas des demandes non satisfaites ou des protestations demeurées vaines ? Nos sources n'en font pas état, mais il est légitime de se poser la question.

2. DU DROIT À LA VIOLENCE: LE SÉJOUR ALEXANDRIN DE CARACALLA

2. 1 *La jurisprudence sévérienne conservée par Callistrate*

Le risque d'insatisfactions et de réactions violentes de la jeunesse existent bien sous Septime Sévère, comme le prouve un texte qui, à notre connaissance, n'a pas été utilisé par les historiens pour expliquer la politique

²¹ *Histoire Auguste, Sévère*, XVII, 2-4.

²² Dion Cassius, LXXV 13, 1-2. Cette confiscation de livres sacrés doit être mise en relation avec l'interdiction des pratiques divinatoires en Égypte décidée par le Préfet avant l'arrivée de l'empereur en mars-avril 199: P. Coll. Youtie I 30 (P. Yale inv. 299).

²³ Cf. Anthony R. Birley, *op. cit.*, p. 108.

répressive alexandrine de l'empereur Caracalla en 215-216²⁴. Il s'agit d'un texte du jurisconsulte Callistrate, qui écrivait sous le règne commun de Septime Sévère et de Caracalla²⁵: un extrait du Livre VI de son *De cognitionibus*, cité au Livre 48 du *Digeste*. Il y expose la jurisprudence de son époque, sans mentionner quelque décision législative impériale précise. Ce texte devrait permettre de mieux interpréter le massacre général de la *iuventus* alexandrine en 216 connu par des sources littéraires et papyrologiques, qui a été l'objet de nombreux travaux ces dernières années, ainsi que le rôle des jeunes Alexandrins dans les émeutes qui ont précédé l'arrivée de Caracalla à Alexandrie en 215. Ce rôle apparaît dans un papyrus d'Hermoupolis Magna conservé à l'IFAO, SB VI 9213 (= *Acta Heracliti XVIII*)²⁶, sur lequel est consignée une partie des actes du procès du préfet Héraclite, M. Aurelius Septimius Heraclitus, devant Caracalla, vers la fin de 215.

Digeste 48, 19, 28, 3: *Solent quidam, qui volgo se iuvenes appellant, in quibusdam civitatibus turbulentis se adclamationibus popularium accommodare. Qui si amplius nihil admiserint nec ante sint a praeside admoniti, fustibus caesi dimittuntur aut etiam spectaculis eis interdicitur. Quod si ita correcti in eisdem deprehendantur, exilio puniendi sunt, nonnumquam capite plectendi, scilicet cum saepius seditiose et turbulente se gesserint et aliquotiens adprehensi tractati clementius in eadem temeritate propositi perseveraverint*²⁷.

«Certains, qui habituellement se nomment *iuvenes*, ont coutume de se joindre complaisamment aux clameurs de la foule dans certaines cités remuantes. S'ils n'ont rien commis de plus et n'ont pas été auparavant rappelés à l'ordre par le gouverneur, qu'on les laisse libres après les avoir bâtonnés, ou encore qu'on leur interdise les spectacles. Si, ainsi châtiés, ils sont repris sur le fait, il faut les punir de l'exil et, éventuellement, les condamner à mort, à savoir quand ils se sont trop souvent conduits de façon

²⁴ Cf. Helmut Halfmann, *Itinera principum: Geschichte und Typologie der Kaiserreisen im römischen Reich*, Stuttgart, 1986, p. 229 s.; Adam Lukaszewicz, "Alexandrie sous les Sévères et l'historiographie", dans *Egitto e Storia Antica*, Bologne, 1989, p. 491-496; Id., *Aegyptiaca Antoniniana*, Varsovie, 1993, p. 42, 87, 167-170 (en polonais); Id., "Remarques sur les rapports entre les élites urbaines de l'Égypte et la dynastie des Sévères", *op. cit.*: Kostas Buraselis, "Zu Caracallas Strafmaßnahmen in Alexandrien (215/6). Die Frage der Leinenweber in P. Giss. 40 II und der *syssitia* in Cass. Dio 77 (78).23.3", dans *ZPE*, 108 (1995), p. 186. Je n'avais pas moi-même formulé cette hypothèse dans mon livre *Néotès*, p. 268 s.

²⁵ François Jacques, *art. cit.*, p. 218. Pour la bibliographie sur l'époque – controversée – de Callistrate, on peut se reporter à Maria Jaczynowska, *Les associations de la jeunesse romaine sous le Haut-Empire*, Wrocław, Varsovie, Cracovie, Gdansk, 1978, p. 28 (89).

²⁶ Cf. *supra* note 2.

²⁷ Édition Th. Mommsen et P. Krüger, *Corpus iuris civilis*, I, 1908, p. 867. c. II. Sur la correction de l'orthographe et de la ponctuation du texte: François Jacques, *art. cit.*, p. 218 (4).

séditieuse et factieuse et que, appréhendés plusieurs fois et traités de façon trop clémente, ils ont persisté à dessein dans la même insolence”²⁸.

Si l'on admet, avec le regretté François Jacques, que Callistrate, qui est un Grec écrivant un latin peu aisé, s'intéresse ici à toutes les organisations de jeunes, les *iuvenes* de la partie occidentale de l'Empire, mais aussi les *néoi* orientaux, nous nous trouvons en présence d'un texte qui éclaire d'une manière singulière les événements de 215-216²⁹.

Callistrate définit ici le cadre d'une véritable politique répressive envers des jeunes, qui sont des adultes puisqu'ils sont pénalement responsables de leurs actes³⁰. Elle comporte deux degrés:

Dans un premier temps, quand les jeunes se contentent de manifester bruyamment avec la foule, ils deviennent passibles de la justice du gouverneur. La peine prévue est la fustigation et l'interdiction d'assister à des spectacles. La première peine est, comme l'a souligné François Jacques, réservée aux criminels de statut inférieur, preuve que les jeunes manifestants visés par ces mesures appartiennent également aux classes sociales inférieures (les *humiliores*, les humbles). La seconde résulte du désir de les éloigner des lieux où ils peuvent apporter la perturbation (le théâtre ou le cirque par exemple).

Dans un deuxième temps, en cas de récidive, la peine prévue est l'exil (*relegatio* ou *deportatio*), ou la peine de mort. Ce type de condamnation aussi ne saurait à cette époque concerner des *honestiores*.

2. 2 Violence des jeunes contre l'État, violence d'État contre les jeunes

Or, que nous apprennent les sources papyrologiques et littéraires concernant les crises alexandrines, analysées avec cette échelle répressive définie par le juriste sévérien ?

1) Que l'un des reproches fait par Caracalla au préfet d'Égypte, c'est-à-dire au gouverneur de la province, lors de son procès, fin 215, est précisément de “ne pas avoir convoqué pour jugement devant lui (ἀγειν πρὸς σε) les (jeunes de) moins de 30 ans (π[ά]ντας το[ύ]ς ὀν τριάκοντα[ἑ] ἔτη ἐκβάντας)”³¹, à la suite des troubles qui ont précédé son arrivée.

2) Que, quelques mois plus tard, en avril 216 selon la chronologie établie par Adam Lukaszewicz, Caracalla ordonne à ses soldats de massacrer toute la

²⁸ Traduction François Jacques, *art. cit.*, p. 218-219.

²⁹ François Jacques, *art. cit.*, p. 220. Sur le fait que le terme *iuvenes* puisse s'appliquer à la *iuventus* de tout l'Empire, cf. déjà Gilbert C. Picard, “*Civitas Mactaritana*”, dans *Karthago*, 8 (1957), p. 93 et Jean Gagé, “Les organisations de “*iuvenes*” en Italie et en Afrique du début du III^e siècle au “*Bellum Aquileiense*” (238 ap. J.-C.)”, dans *Historia*, 19 (1970), p. 243-244.

³⁰ Cf. François Jacques, *art. cit.*, p. 227 (1): “Si les *iuvenes* de Thyssrus avaient été mineurs, le procureur aurait condamné et spolié leurs parents”.

³¹ *Acta Heracliti* XVIII, Col. II, 1.

jeunesse d'Alexandrie. Hérodien utilise le mot νεολαία ou l'expression οἱ νεανίαι πάντες pour la qualifier. Callistrate aurait sans doute utilisé les termes *iuventus* et *iuvenes*.

Les événements alexandrins de 215-216 contreviennent donc les uns et les autres à la jurisprudence sévérienne connue par Callistrate. En 215, le préfet n'a pas usé de son pouvoir quasi proconsulaire: il n'a pas exercé la justice directement ou en la déléguant. La violence des jeunes n'a pas été sanctionnée. En 216, l'empereur décide de régler avec l'armée la tension existant avec les jeunes Alexandrins. La puissance militaire est chargée d'exécuter la volonté impériale, qui s'exprime en dehors de tout cadre judiciaire. Le tribunal impérial aurait pu infliger aux *néoi* alexandrins – ou simplement à leurs leaders – une simple peine d'exil.

Cette analyse ne permet cependant pas d'expliquer d'une part la violence des jeunes contre l'État romain en 215, puis, en 216, celle de l'État contre les jeunes Alexandrins. Nous avons montré ailleurs que l'attitude de Caracalla, tout à fait pathologique, s'explique par une réaction d'amour propre blessé par des jeunes se moquant de cet homme de très petite taille se présentant comme un "nouvel Alexandre"³². Pour expliquer la participation des jeunes aux émeutes de 215, les hypothèses sont nombreuses. Nous retiendrons volontiers l'hypothèse fiscale: les réformes municipales de Septime Sévère avaient leur revers puisque les nouveaux bouleutes d'Alexandrie et de la *chôra* étaient responsables de la rentrée des impôts. Les Alexandrins comme les autres Grecs d'Égypte ont dû être déçus par l'absence de conséquences fiscales de l'édit de Caracalla de 212 sur la citoyenneté romaine. Les anciens pérégrins non citoyens continuent par exemple à payer la capitation jusqu'à la disparition de cet impôt dans la deuxième moitié du III^e siècle³³. Les exactions fiscales de Théocrite "le Danseur", un favori de Caracalla chargé de l'approvisionnement de l'armée en Égypte, ont dû dans ces conditions jouer un rôle de détonateur³⁴.

La révolte de 238 en Afrique proconsulaire contre l'empereur Maximin où les *iuvenes* jouèrent un rôle central peut fournir un intéressant parallèle. Les interprétations de cette révolte, qui éclata à Thysdrus en Byzacène, sont divergentes³⁵. Mais il est clair qu'elle trouve en effet sa cause dans

³² Cf. Bernard Legras, *op. cit.*, p. 263 s., et par ex. Anthony R. Birley, *op. cit.*, p. 194: "Caracalla's obsession with Alexander the Great had been pathological".

³³ Cf. Joseph Méléze Modrzejewski, "Entre la cité et le fisc: le statut grec dans l'Égypte romaine", dans *Symposion 1982* (1-4 septembre 1982), Valence, 1985, p. 262 (= *Droit impérial et traditions locales dans l'Égypte romaine*, Variorum, 1990, I).

³⁴ Adam Lukaszewicz, "Theocritus the Dancer", dans *Proceedings of the 20th International Congress of Papyrologists*, Copenhague (23-29 août 1992), Copenhague, 1994, p. 566-568.

³⁵ Cf. parmi les études les plus récentes, Xavier Lorient, "Les premières années de la grande crise du III^e siècle. De l'avènement de Maximin le Thrace (235) à la mort de Gordien III (244)", dans *ANRW*, II, 2, Berlin, New York, 1975, p. 666-688; Mario Mazza, "Il principe e il potere. Rivoluzione

l'écrasement fiscal mis en oeuvre par le procureur d'Hadrumète. Son assassinat par les *iuvenes*, fut le point de départ d'une révolte qui devint une révolution en donnant naissance à la tentative d'usurpation, finalement avortée, de Gordien I^{er}, le proconsul de la province et de son fils, Gordien II. Comparaison n'est pas raison. Mais ne peut-on se demander si une coalition entre le préfet Héraclite, les *néoi* alexandrins et les autres forces sociales qui ont participé à la révolte de 215 n'aurait pas eu des chances d'aboutir, et de mettre un terme précoce à la dynastie sévérienne ?

En conclusion, nous voudrions souligner combien l'attitude du préfet Héraclite et de Caracalla en 215-216 allait contre la jurisprudence connue par Callistrate pour le règne de Septime Sévère. Les révoltés de 215, exerçant leur violence contre l'État romain, auraient dû être sanctionnés sans appel par le représentant de l'État dans la province, le préfet Héraclite. La terreur provoquée par l'empereur Caracalla, en 216, aurait dû être empêchée par la convocation des instances judiciaires, en l'occurrence le tribunal présidé par l'empereur lui-même, puisque la décision, disproportionnée, d'anéantir physiquement la jeunesse d'Alexandrie n'était pas, selon nos sources, la réponse à une nouvelle révolte armée alexandrine. La révolte des *iuvenes* africains en 238 se soldera d'ailleurs par la seule dissolution des *collegia iuvenum*, et non par le massacre de leurs membres. Caracalla, qui avait accompagné son père en Égypte et qui était associé à toutes les décisions législatives, s'est alors détourné des règles de droit concernant les turbulences des *néoi*. Le glaive de la violence d'État s'était substitué au droit.

e legitimismo costituzionale nel III sec. d.C.", dans *Istituzioni giuridiche e realtà politiche nel tardo impero (III-V d. C.) (Atti di un incontro tra storici e giuristi, Firenze 2-4 maggio 1974, a cura di G.G. Archi)*, Milan, 1976, p. 1-62; Frank Kolb, "Der Aufstand der Provinz Africa Proconsularis im Jahr 238 n. Chr. Die wirtschaftlichen und sozialen Hintergründe", dans *Historia*, 26 (1977), p. 440-447; Maria Jaczynowska, *op. cit.*, p. 28 s.; François Jacques, *art. cit.* Des études synthétiques ont récemment traité la question: cf. essentiellement Michel Christol, *L'Empire romain du III^e siècle. Histoire politique*, Paris, 1997, p. 85-86 (bibliographie p. 113-114), et Pierre Cosme, *L'État romain entre éclatement et continuité*, Paris, 1998, p. 103-105.

Preliminary remarks on the prosopography of the Petra papyri

MARJO LEHTINEN

This article is divided into three parts: first, a general description of the prosopographical data of the Petra papyri¹; second, the family relations of the main character of the documents, Theodoros son of Obodianos, together with a family tree; and third, the reconstructed personal chronology of Theodoros in light of the dated documents in which he appears.

So far the prosopographical database has approximately 150 entries. Some two thirds of the entries are individuals that can be identified by proper name and father's name and occasionally even grandfather's name. In addition, there is a multitude of single occurrences of names without further specification.

Owing to the general nature of the documents that deal with different kinds of property transactions, many of the people can be characterized as wealthy land-owners, and many carry the status designation Flavios. They were likely also members of the curial class since the title πολιτευόμενος is often attested, e.g., on witnesses' subscriptions². As is to be expected, women are a minority in the documents; only 13 female names have been recorded so far. People of the 'middle' class (merchants, craftsmen, etc.) are almost non-existent, except for a mention of an anonymous son of a tailor Alpheios. Slaves are occasionally mentioned, e.g., when property is listed. Three terms occur referring to them: δοῦλος³, δουλικόν σῶμα⁴, ἀνδράποδον⁵.

Even though the documents are often written for private purposes between the contracting parties, we occasionally catch glimpses into the civic administration, e.g., in tax receipts and other documents of civic administrative nature. We encounter several administrators acting *ex officio*,⁶ such as ὑποδέκτης⁷, χρυσυποδέκτης⁸, ἐπόπτης⁹, ῥογάτωρ⁹, χαρτοφύλαξ¹⁰, etc.

¹ Numbers in bold in this article refer to inv.nos. of the Petra papyri.

² E.g. Diphilos son of Gessios, πολιτευόμενος of the city of Petra, a witness in **20**.

³ **10, 25b, 68, 74**.

⁴ **52** (δουλικόν restored), **74**.

⁵ **10, 29V, 88**.

⁶ **13, 14, 41, 60, 64+66, 69.2-5, 70, 82** (column-text).

⁷ **60**.

⁸ **8, 12**.

⁹ **71.1**.

¹⁰ **67**.

Along with the churches, chapels and monasteries in Petra and its nearby towns and villages, we have an abundance of members of the clergy, although in most cases they are representing themselves rather than their institutions. The attested clerical occupations are πρεσβύτερος¹¹, οἰκονόμος¹², ἡγούμενος¹³, διάκονος¹⁴, ἀρχιδιάκονος¹⁵ and ἐπίσκοπος¹⁶, even a χωρεπίσκοπος¹⁷.

The military is also represented, often connected to the known nearby military sites of Zadakathon and Ammatha. We have at least a πρίωρ¹⁸, στρατιώτης¹⁹, ὀρδινάριος²⁰. A military honorific καθωσιωμένος occurs a few times²¹.

The attested layman honorifics are εὐδοκιμώτατος²², αἰδεσιμώτατος²³, λαμπρότατος²⁴, μεγαλοπρεπέστατος²⁵ and once εὐγενέστατος referring surprisingly to a male²⁶. The honorific θαυμασιώτατος occurs only once, in 4, which was written in Gaza; it is absent in the documents written in Petra.

For clergy we have εὐλαβέστατος (used mainly of presbyters and deacons, and once referring to a female)²⁷; and θεοφιλέστατος²⁸ and θεοσεβέστατος²⁹ (used of presbyters, deacons, archdeacons and bishops). There is also a single occurrence of the title ὀσιώτατος, applied to a presbyter and superior³⁰.

The usual title for women in our documents is κοσμιωτάτη³¹. The deceased individuals are regularly referred to as μακαριώτατος³².

¹¹ 6a, 10, 42, 48, 64+66, 69.6, 73, 83.

¹² 64+66.

¹³ 6a.

¹⁴ 6a, 9, 38, 64+66, 82, 83, 84.

¹⁵ 1, 6a, 20, 29R, 47R, 48, 49, 51, 52, 72+79, 82R, 83.

¹⁶ 29V, 41, 49, 73, 84 (protocol), (86V?).

¹⁷ 83.

¹⁸ 44a, 83.

¹⁹ 40.

²⁰ 48.

²¹ 8, 44a, 84.

²² 6a, 8, 9, 12, 20, 22, 24, 29V, 38R, 39V, 40, 43, 45, 48, 52, 60, 63+65, 64+66, 67, 68, 69.2-5, 69.7-8, 72+79, 73, 74, 75, 83 (used of a prior of the castrum of Zadakathon, hence not exactly exclusively a layman title), 85, 89.

²³ 10, 13, 14, [17], 29V, 60, 64+66, 82R, 86R.

²⁴ 8, 10, 13, 14, 17, 18, 21, 24, 63+65, 82R, 84, 88.

²⁵ 24, 35V, 38, 40, 47, 67, 71.3, 86R.

²⁶ 48. For the dominance of females bearing this honorific in the 6th century Egyptian papyri, excluding the Nessana papyri, see K.A. Worp, *EΥΓΕΝΕΣΤΑΤΟΣ*, ZPE 109 (1995), pp. 181-6. In Nessana the title is used of females in P.Ness. 21.11 (AD 562); 22.24,39 (AD 566), of males in 22.29 (AD 566) and 46.3,7 (AD 605).

²⁷ 10, 20, 24, 48, 68 (female), 69.6, 72+79, 83, 84.

²⁸ 1, 6a, 6b, 12, (18?), 20, 23, 29R, 42, 46, 47, 48, 49, 63+65 (in oath; referring to the emperor), 64+66, 72+79, 77, 82, 83, 86V.

²⁹ 9, 10, 16, 73, 83, 85.

³⁰ 6a.

³¹ 44a, 47, 55, 68, 74, 89.

³² 4, 10, 12, 15, 20, 24, 27, 29V, 42, 43, 45, 46, 47, 56, 59, 60, 64+66, 68, 71.1-2, 72+79, 74, 82, 83, 85, 88.

The family of Theodoros (chart 1)

The known patrilineage of Theodoros is short but well-documented. We first encounter his father Obodianos son of Obodianos in roll **6a**³³. The document is possibly Obodianos' will³⁴, and his only beneficiaries turn out to be ecclesiastical institutions, and the only family member mentioned is his mother, Thaaious, who is to be taken care of by the beneficiaries as long as she lives. This will is dated to 513 and is currently the earliest dated document among the Petra papyri. It exists in six copies. Since they are all extant as a group on a single roll, the will was never executed, and we learn from later documents that Theodoros received a paternal inheritance. In addition to the testator Obodianos, three other sons of an Obodianos occur; they may be brothers or uncles of the testator Obodianos, but lacking further evidence it is impossible to tell. One of these sons of Obodianos is θεοφιλέτατος Theodoros archdeacon, but due to the early date of this document this Theodoros cannot be the main Theodoros of the documents, as is discussed below.

Two papyri, **68**³⁵ and **63+65**, deal with the marriage of Theodoros with Stephanous, the daughter of Patrophilos son of Bassos. It appears that the newly-weds were first cousins, since in the documents Patrophilos is defined to be not only Theodoros' father-in-law (πενθερός), but also his maternal uncle (πρὸς μητρὸς θεῖος). And vice versa, Theodoros is Patrophilos' son-in-law (γαμβρός), as well as his nephew (ἐξάδελφος). Hence the mother of Theodoros was the sister of Patrophilos³⁶. Roll **68** also mentions the mother of Patrophilos, Palladia. From **63+65** we learn that Patrophilos was married to the daughter of Dousarios son of Valens, but her name is not mentioned in the extant text.

Theodoros and Stephanous had at least one son, Panolbios, who is referred to in **20** as Patrophilos' grandson (ἔγγονος). Panolbios was deceased by the time **20** was written. Also in **20** appears Hierios son of Patrophilos, who must have been born after **68** was written, since he is not included there in the inheritance arrangements.

Chronology of Theodoros (chart 2)

The titles of Theodoros in dated documents furnish relative dating criteria for the many undated documents in which he appears.

³³ Also Obodianos son of Obodianos in **25a**; Theodoros son of Obodianos grandson of Obodianos in **60**.

³⁴ Or *donatio post mortem*.

³⁵ For further discussion on this roll, see A. Arjava's article in this volume.

³⁶ Only three letters of her name are preserved in **68**.

The year in which Theodoros was born may be established from **68** (537), **4** (538) and **63+65** (539). In the first two Theodoros is represented by a curator; thus he must have been legally still a minor, i.e., less than 25 years old. In **63+65** he is no longer represented by a curator and was thus of age. Counting back 25 years from the year 539 when **63+65** was written results in year 514 as for Theodoros' year of birth. This explains also why the father Obodianos does not mention his son in his will (**6a**) written in 513, i.e., a year before the birth of the son. Hence the archdeacon Theodoros son of Obodianos appearing in **6a** is not identical with the main Theodoros.

In earlier documents Theodoros appears as a layman and is accordingly titled *εὐδοκιμώτατος*.

Roll **68** deals with property arrangements in connection with the marriage of Theodoros and Stephanous. It was written on May 23, 537, possibly shortly after the marriage had taken place. Both parents of Theodoros are said to be deceased; hence Theodoros, being still a minor, is represented by a curator, Eustathios son of Theon.

A year later (May 10, 538), Theodoros appears in roll **4**, which was written in Gaza, and his title there is, exceptionally, *θαυμασιώτατος* (see above). The details of this document are still somewhat obscure, but it apparently deals with property inherited by three parties. Since the toponyms that occur in the document seem to belong to Gaza and its nearby regions, the family apparently had some property interests there as well. In fact, one of the parties involved is Dousarios son of Valens – also titled *θαυμασιώτατος* – a relative by marriage of Theodoros. Theodoros is represented by a curator whose identity is not yet known.

In year 539, the former curator, Eustathios son of Theon, appears now as Theodoros' guarantor in document **63+65**. The document returns to property and dowry arrangements between Theodoros and Patrophilos. Dousarios son of Valens, who is now titled *λαμπρότατος*, acts as guarantor to his son-in-law Patrophilos. Patrophilos cedes to Theodoros half of his paternal inheritance in the village of Seril, which appears to have been situated near Petra, in the area of the modern town of Wadi Mousa. This half might have been in effect that which was due to Theodoros from his maternal inheritance and had been in the custody of Patrophilos while Theodoros was a minor.

Next year, in roll **60** (540), Theodoros addresses the tax-collectors of Petra together with the *πολιτευόμενος* Leontios son of Valens. The text concerns a vineyard that Theodoros had inherited from his father. In the past it had been registered in the cadastre of Augustopolis by Leontios' grandfather, Horion, but the father Obodianos and later his son Theodoros had paid the taxes to father Valens and later to son Leontios. Now Theodoros and Leontios request the public records to be updated, and from thereon Theodoros is to be directly responsible for the taxes.

The next document in the chart is fragmentary roll **24**, which discusses

landed property. Theodoros appears in the body of the document several times, so he may have been one of the contracting parties. The remnants of the dating formula give us the year of local era and the year of indiction, resulting in the years 540/1. Roll **24** is so far our latest datable document from Theodoros' layman period.

Later, Theodoros became a member of the clergy. Documents **83** and **67/40**³⁷ should help to establish when this occurred, but the situation is slightly problematic. It seems that rolls **83** and **67/40** were written only nine days apart, the earlier one being **83** (Aug 8, 544) in which Theodoros is titled deacon both in the body of the document and in his own signature. However, in **67/40** (August 17, 544) written nine days later, he is referred to, surprisingly, with the lay title εὐδοκιμώτατος. Roll **83** discusses a dispute revolving around Theodoros' house in Zadakathon³⁸. The documents **67/40** are addressed by Dousarios son of Valens to the keeper of public records at the property tax office in Petra, requesting the transfer of responsibility for tax payments to Theodoros on land situated in Zadakathon, which Dousarios had earlier ceded to Theodoros. So when Theodoros is styled εὐδοκιμώτατος it quite possibly reflects his former layman status at the time when the cession was made. Therefore **83** provides the *terminus ante quem* to Theodoros' becoming a deacon.

After a gap of nearly 15 years, in year 559, Theodoros reappears in roll **64+66**. The document, written in Petra, is a registration of a sale of land addressed by Theodoros, now "deacon of the Most Holy Catholic Church of the polis" (i.e., Petra), to the hypodektes Flavios Valens son of Auxolaos. Theodoros is the seller, and the buyer is Filoumenos son of Gerontios, an illiterate presbyteros of the Church of the Martyr Theodoros, which was located in Ammatha. The land that Theodoros has sold is situated in the area of Augustopolis. So far this is the last datable document in which Theodoros appears as a deacon.

Sometime after year 559 when **64+66** was written, Theodoros became an archdeacon. The last two documents in the chart have lost most of their beginnings along with the dating formulas; therefore, we need to look for clues in the bodies of these documents to date them.

Roll **47** involves Arista, an illiterate woman. At the time, she is visiting the church in metropolis Petra where Theodoros is now serving as archdeacon. She is represented by Nonnos son of Aukson. There is a mention of property in Zadakathon, inheritance, dowry and taxes. Since we learn that Arista's marriage had lasted 25 years, it is possible that the inheritance consisted of her late (?) husband's possessions. Theodoros is mentioned several times in the document, but his role is unclear. Words for father-in-law and brother

³⁷ **67** and **40** are identical copies of the same document.

³⁸ For further discussion on this document, see M. Kaimio's article in this volume.

occur in the fragments, but annoyingly without preserved names or other clues. Theodoros' new status, the partly preserved year of the local era, and the partly preserved year of indiction suggest a date of 565-567³⁹.

Roll 20 deals with transactions within the family. The document describes a sale including a debt among three relatives, Theodoros, Patrophilos and Hierios son of Patrophilos. Theodoros' deceased son, Panolbios, is somehow connected to the matter at hand. The indirect evidence of the date of this document comes from the imperial oath formula, in which the honorifics are in the plural, referring to both the emperor and empress, which suggests a date between late 565 and 602⁴⁰.

SUMMARY

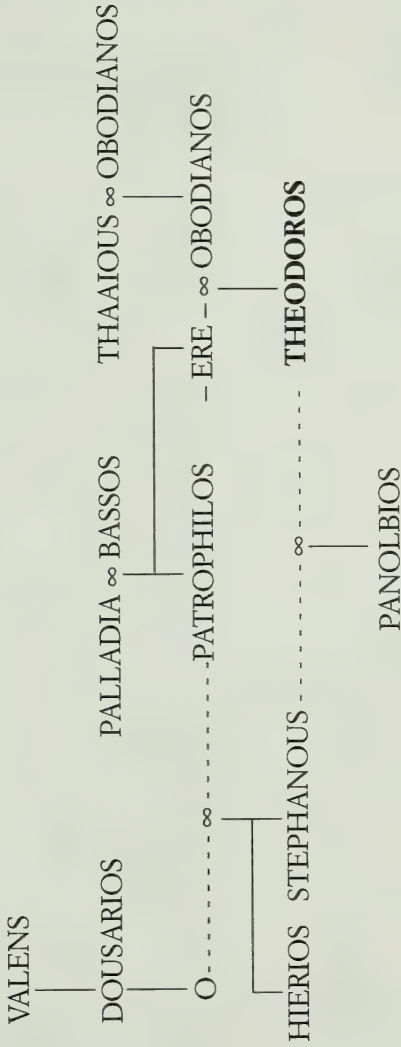
Theodoros was born in 514. By 537 he had married Stephanous and both of his parents had passed away. Theodoros became deacon in his early 30s sometime around 544, and archdeacon in his late 50s sometime between years 559 and 565/7. He survived his only known child, Panolbios, who had died sometime after 565. Theodoros served in the church of metropolis, but his only known possessions in the metropolis area seem to have come from his maternal inheritance in the village of Seril, ceded to him by his uncle Patrophilos. His paternal inheritance was located in the nearby cities. Hence his family probably did not originate in Petra.

³⁹ There is a reference to an indiction year that must be higher than 10th; the preserved year of the local era is 46. The only years in which these two numbers coincide are years 565-567, the *terminus ante quem* being Sept 1, 567 when the new indiction cycle began. For local era, see Y.E. Meimaris, *Chronological systems in Roman-Byzantine Palestine and Arabia: the evidence of the dated Greek inscriptions*, Athens 1992 (ΜΕΛΕΤΗΜΑΤΑ, 17), p. 392, table II.

⁴⁰ For imperial oaths, see K.A. Worp, *Byzantine Imperial Titulature in the Greek Documentary Papyri*, ZPE 45 (1982), pp. 199-223; especially pp. 211-4 for both emperor and empress in the oaths.

Chart 1. Family tree: Theodoros son of Obodianos and his family

∞ = married to
O = female NN



Epicuro, *Della natura* (PHerc. 1431): nuove letture

GIULIANA LEONE

Il PHerc. 1431 contiene, come si ricava con sicurezza dalla *subscriptio*, pur lacunosa e tormentata, parti di un libro incerto *Della natura* di Epicuro, alla cui nuova edizione attendo nell'ambito di una revisione globale di tutti i papiri pertinenti all'opera, progettata dal Centro Internazionale per lo Studio dei Papiri Ercolanesi. Si tratta di un testo poco studiato e misconosciuto dagli stessi studiosi di Epicuro, caratterizzato da una singolare storia editoriale, che credo valga la pena ripercorrere brevemente. Svolto nel 1808 da Francesco Casanova, il papiro, di cui furono eseguiti tra il 1809 e il 1811, dallo stesso svolgitore, i soli disegni napoletani¹, non sempre affidabili, fu pubblicato nel 1866 nel VI tomo della *Collectio altera*²: il Gomperz³ ne divulgò il testo corredandolo di alcune congetture significative, ma senza rivederne gli originali, l'Usener ne pubblicò una colonna nei suoi *Epicurea*⁴, ripresa poi dal Vogliano, insieme ad un'altra⁵, in margine all'edizione del II libro *Della natura*⁶, ma, sino ad oggi, l'unica edizione completa e basata sulla revisione autoptica è quella curata da Graziano Arrighetti, apparsa in un articolo del 1957⁷, ripubblicata in *Epicuro. Opere* nel 1960 e in seconda edizione nel 1973⁸. Su tale edizione, pertanto, sono fondati i rarissimi tentativi di esegesi di parti del testo e gli occasionali riferimenti ad esso riportati nel *Catalogo dei Papiri Ercolanesi*. Gli studi degli ultimi anni hanno invece straordinariamente arricchito le nostre conoscenze sulle ricerche che a questo libro *Della natura* dedicarono

¹ Cf. il *Catalogo dei Papiri Ercolanesi*, sotto la direzione di M. Gigante, Napoli 1979, anche per altri dati di carattere tecnico.

² *Herculaneum voluminum quae supersunt. Collectio altera*, VI, Neapoli 1866, pp. 82-91.

³ T. Gomperz, *Neue Bruchstücke Epikurs insbesondere über die Willensfrage*, SAAW philos. hist. Cl. 83 (1876), p. 88, 96 s.

⁴ H. Usener, *Epicurea*, Lipsiae 1887, Roma 1963, p. 125, fr. 78 = [36. 24] Arr.

⁵ = [36. 21] Arr.

⁶ A. Vogliano, *I resti del II libro del περὶ φύσεως di Epicuro*, Prolegomena 2 (1953), p. 97 s.

⁷ G. Arrighetti, *Un papiro inedito del περὶ φύσεως di Epicuro* (PHerc. 1431), SCO 6 (1957), pp. 175-193.

⁸ G. Arrighetti, *Epicuro. Opere*, Torino 1960, 1973 = fr. [36]: a questa ultima edizione si fa costantemente riferimento in questo lavoro.

l'Usener nel *Glossarium Epicureum*⁹, il Sudhaus nel suo *Nachlass* inedito¹⁰, e, infine, lo stesso Vogliano, che preparava un'edizione dell'opera capitale di Epicuro, ma non riuscì a portare a termine l'ambizioso progetto. In particolare, sappiamo che il Sudhaus¹¹ e il Vogliano ebbero modo di leggere il papiro nell'Officina dei Papiri Ercolanesi nel corso di diversi soggiorni a Napoli, e in una precedente ricerca, in cui ho reso noto il lavoro preparatorio del Vogliano sui libri *Della natura*¹², ho potuto indagare sui modi e sulla misura dell'utilizzazione da parte del Sudhaus delle schede dell'Usener, e, da parte del Vogliano, del *Nachlass* del Sudhaus, oltre che del *Glossarium* allora inedito. Pertanto, a differenza dell'Arrighetti, ho potuto giovarmi, nell'accingermi alla nuova edizione del libro, delle letture e delle congetture spesso illuminanti di questi grandissimi studiosi di Epicuro e dell'epicureismo, che hanno trovato il dovuto spazio nell'apparato critico, e che, anche laddove hanno ricevuto smentita alla luce della nuova autopsia, hanno costituito un punto di partenza e di confronto imprescindibile per ogni proposta di integrazione e di esegesi. La mia comunicazione di oggi, che presenta un campione selezionato, ma, spero, significativo, di nuove letture e di tentativi di ricostruzione testuale diversi rispetto all'edizione di Arrighetti, vuole essere, pertanto, l'invito all'approfondimento di un testo, notevole per il contenuto e il lessico, che ne giustifichi la nuova edizione, e, allo stesso tempo, un doveroso contributo alla storia degli studi ercolanesi.

Mi pare opportuna innanzitutto qualche osservazione sull'aspetto quantitativo del testo. Come sempre accade per i rotoli *Della natura*, anche in questo caso le colonne non si presentano mai nella loro interezza: ne sono preservate, infatti, solo le parti superiori, per un'estensione media di 9-10 linee di scrittura e con un numero oscillante di lettere per linea tra 10 e 17 circa – oscillazione dovuta alle particolarità grafiche¹³ e alla mancata osservanza del margine laterale destro. Tuttavia, lo stato di conservazione

⁹ H. Usener, *Glossarium Epicureum* edendum curaverunt M. Gigante et W. Schmid, Roma 1977, (d'ora in poi = GE), su cui cf. M. Gigante, *Usener e i testi epicurei nei papiri ercolanesi*, CErc 8 (1978), p. 13 s.

¹⁰ Cf. T. Dorandi, *Sudhaus editore di Epicuro*, CErc 13 (1983), pp. 183-190.

¹¹ Cf. M. Capasso, *Per la storia degli studi ercolanesi*, CErc 19 (1989), pp. 176-178.

¹² Cf. G. Leone, *Achille Vogliano editore di Epicuro*, CErc 18 (1988), pp. 149-191.

¹³ G. Cavallo, *Libri scritte scribe a Ercolano*, Primo Supplemento a Cronache Ercolanesi 13/1973, p. 28, assegna la scrittura in cui è vergato il PHerc. 1431, datandola, p. 50, al III-II sec. a.C., al gruppo A, in cui "alpha mostra il tratto mediano di solito obliquo, beta e theta hanno forma slanciata, delta risulta leggermente sollevato in alto, zeta ha tratto mediano obliquo, my si presenta tracciato in quattro tempi e con aste esterne moderatamente divaricate, omicron e sigma mostrano modulo ridotto rispetto alle altre lettere e non poggiano sul rigo, omega presenta curve tendenti a conformarsi ad angolo, ypsilon e rho spesso rompono il bilinearismo proiettandosi in basso oltre il rigo di base", e, in particolare, "tau mostra di regola tratto orizzontale spostato verso destra rispetto a quello verticale, phi ha l'anello di forma quasi triangolare, omega mostra curve visibilmente ristrette ad angolo".

discreto del papiro, che presenta generalmente una superficie omogenea con pochi sovrapposti e sottoposti, mi ha permesso di riconoscere con sicurezza, all'interno di cinque pezzi distribuiti in tre cornici¹⁴, i resti di 22 frammenti di colonne in successione continua almeno all'interno di ogni singolo pezzo, anche se resta più che plausibile l'ipotesi della perdita di pezzi intermedi al momento dello svolgimento: pertanto, pur nella sua frammentarietà, il testo consente di individuare con sufficiente sicurezza la successione e il procedere delle argomentazioni di Epicuro nell'ultima parte di questo libro, di cui è conservata, come abbiamo accennato, la *subscriptio*. Ma se alla revisione autoptica l'assetto del testo appare chiaro dal punto di vista quantitativo, alcune riflessioni e considerazioni sono imposte da una nota manoscritta di F. Castaldi in margine alla colonna I del I pezzo nella I cornice. Vi si legge, infatti: "Seguono a questa prima colonna altre quattro, erroneamente attribuite al pap. 1417/1479 (cor. V)". A seguire questa nota, un'ulteriore annotazione di pugno del Vogliano: "Niente Castaldi, questo ha osservato Achille Vogliano, vedi descrizione del Papiro 1417/1479 in *Epicuri et Epicureorum scripta*". Si tratta di quattro colonne¹⁵ individuate dal Vogliano in un pezzo di papiro contenuto nella cornice V del XXVIII libro *Della natura*, da lui edito nel 1928¹⁶, come appartenenti al PHerc. 1431, e ritenute tali anche dall'Arrighetti¹⁷, insieme ad un'altra colonna¹⁸ in un altro pezzo di papiro nella stessa cornice V. I due studiosi si basavano su considerazioni di natura paleografica e ortografica, ma già l'ultimo editore del XXVIII libro, David Sedley, rivendicava a quest'ultimo le cinque colonne, sottolineandone la presenza tra gli apografi oxoniensi del PHerc. 1417/1479, eseguiti certamente prima del 1806, laddove il PHerc. 1431, come abbiamo detto, fu svolto solo nel 1808¹⁹. Vorrei aggiungere, a sostegno della convincente tesi del Sedley, due considerazioni: 1) non a caso le cinque colonne non furono incluse dagli Accademici Ercolanesi nell'edizione del PHerc. 1431 apparsa nella *Collectio altera*; 2) se è vero che, dopo l'edizione del Sedley, il Cavallo ha attribuito alla medesima mano dello scriba Anonimo I tanto il PHerc. 1479/1417 quanto il PHerc. 1431²⁰, rendendo in tal modo plausibili entrambe le attribuzioni delle cinque colonne, va notato che, mentre, come abbiamo osservato, il numero medio di linee di scrittura superstiti delle colonne del PHerc. 1431 è di 9-10, con

¹⁴ Questi dati, da me riscontrati all'autopsia, coincidono con quelli riportati nel *Catalogo dei Papiri Ercolanesi*; Arrighetti, p. 642, parla di nove frammenti divisi in tre cornici.

¹⁵ = [36. 8-11] Arr.

¹⁶ A. Vogliano, *Epicuri et Epicureorum scripta in Herculansibus papyris servata*, Berolini 1928, p. XV.

¹⁷ Cf. Arrighetti, p. 642.

¹⁸ [36. 12] Arr.

¹⁹ D. Sedley, *Epicurus On Nature Book XXVIII*, CErc 3 (1973), p. 9.

²⁰ Cf. G. Cavallo, *op. cit.*, pp. 28 e 45.

un unico caso di 11 linee, nelle cinque colonne in questione si arriva, rispettivamente, a 12, 16, 14, 18 e ancora 18 linee di scrittura, in piena conformità con i frammenti del *PHerc.* 1479/1417.

E veniamo ora all'esame di alcune colonne del papiro di cui, per un più facile riscontro, seguo qui provvisoriamente la numerazione in Arrighetti.

Così si presenta il testo della col. [36. 4] nell'edizione Arrighetti:

]ἢ λάχθαι ...ν οὐδ' ἔῤῥῑ τὸ νομίζων οὐδ' ὡς καταν[ενο]ηκῶς | ὅτι ταῦτ[α] μὲν
 δεῖ ῥ ποιεῖν τὸν ἄ[φ]οβον | ἐσόμενον, [καὶ] ὁ μὲν αὐτὰ πολυτροπῶ[τ]ῆ[ρ]α |
 φαινόμε[εν]α _ _ _ _ | οὐτ' ἔχον ο _ _ _ |¹⁰ γα. οὐτ' ἐπ _ _ _ _ |] σπ _ _ _ _

In apparato l'Arrighetti segnalava le congetture del Gomperz, accettandone quelle alla l. 3 s., e rivendicava a se stesso ἔῤῥῑ τό alla l. 2 (pur se *dubitanter*), ποιεῖν τὸν ἄ[φ]οβον | ἐσόμενον a l. 5 s. contro π[αθε]ῖν τὸν ἄ[π]οβ[ι]ω[σ]όμενον del Gomperz, e le ll. 6 s.

Questa la traduzione dell'editore: "né colui che crede o ha considerato questo, che è necessario faccia queste cose colui che vuole essere intrepido, e colui che queste multiformi apparenze fenomeniche ...".

Questo è, invece, il testo da me stabilito:

ἀπηλ]ἢ λάχθαι φό[βω]ν οὐδέπ[οθ' ὡς] νομίζων οὐδ' ὡς καταν[ενο]ηκῶς | ὅτι ταῦτ[α]
 μὲν δεῖ ῥ ποιεῖν τὸν ἄφοβον | ἐσόμενον, καὶ ὁ μὲν ἄτ[ι]τα π[οι]ῶν [ο]ὔτος
 εὐφφραϊνόμε[ενος] _ _ _]λλα | οὐτ' ἔχον ο[_ _ _]¹⁰ ν[.] οὐτ' [_ _ _] σου[_ _ _

Le mie letture in P confermano: 1) a l. 1 s. l'integrazione ἀπηλ]ἢ λάχθαι [φόβω]ν οὐδέπ[οθ' ὡς], 2) la forma ταῦτ[α] a l. 4, già in N e in Usener²¹, confermata dal Sudhaus e dal Vogliano²², 3) [ο]ὔτος εὐφφραϊνόμε[ενος] al l. 7 s., già in Usener²³, accolta dal Vogliano²⁴. È mia, invece, la lettura ἄτ[ι]τα (così già in N, αὐτὰ in Arrighetti) ποιῶν a l. 6 s., che restituisce un nesso sintattico col participio in funzione prolettica del dimostrativo οὔτος, attestato anche in *R.S.* XXXIX²⁵. Vanno, infine, doverosamente restituite all'Usener le integrazioni ποιεῖν τὸν ἄ[φ]οβον | ἐσόμενον a l. 5 s. e al Sudhaus καὶ a l. 6, che tuttavia ho potuto leggere chiaramente nel papiro.

Traduco: "... come giammai ritenendo di liberarsi dalle paure e neppure comprendendo che chi voglia essere senza paure è necessario faccia queste cose, e chi poi fa alcune cose, costui rallegrandosi ...".

Si allude, evidentemente, all'uomo comune invischiato nei falsi timori al

²¹ GE, s.v. δεῖν.

²² Che rinvia in margine all'Usener.

²³ GE, s.v. οὔτος.

²⁴ Che anche in questo caso rinvia all'Usener.

²⁵ Ὅ τὸ μὴ θαρροῦν ἀπὸ τῶν ἐξῴθεν ἄριστα συστησάμενος, οὔτος τὰ μὲν δυνατὰ ὁμόφυλα κατεσκευάσατο.

punto da perdere la fiducia di potersene liberare e da non rendersi conto che c'è bisogno, invece, di azioni risolutive che possano portarlo a godere e a rallegrarsi: il rimedio qui suggerito consiste, probabilmente, in quella serie di comportamenti dettati dalla retta conoscenza della φυσιολογία, della scienza della natura, che per Epicuro è la sola guida nella via verso la sapienza e verso la felicità. Non a caso, infatti, si recupera qui il verbo εὐφραίνεσθαι, che nella *Vita di Epicuro*²⁶ è riferito al sapiente epicureo, che più degli altri saprà godere della ricerca scientifica, e che, in unione con l'avverbio ὁμαλῶς, indica, in S.V. 48, quella condizione di moderato godimento che ci attende alla fine della via, faticosa ma in costante e progressiva ascesa, alla saggezza. Del resto, anche nella col. XXIV del XIV libro *Della natura*²⁷, la possibilità di ἀπαλλαγῆσεσθαι τῆς ... ταραχῆς è garantita dal potere terapeutico della φυσιολογία, presentata come un vero e proprio φάρμακον per l'uomo invischiato in vane quisquiglie e paure²⁸. La nostra colonna, infine, la I nel terzo pezzo nella seconda cornice, si inserisce perfettamente in una lunga serie di argomentazioni tese a dimostrare l'inconsistenza dei timori legati a sospetti o a false supposizioni: essa segue, infatti, le coll. [36. 1] e [2], in cui si leggono termini chiave come φοβερὸν, ἀφοβία, ὑπόληψις e ὑποψία che richiamano alla mente numerosi testi epicurei²⁹ e, in modo significativo e con straordinaria affinità nel lessico e nello spirito, soprattutto le R.S. XI e XII, dove, alle τῶν μετεώρων ὑποψίαι ... καὶ ... περὶ θανάτου³⁰, ai sospetti κατὰ τοὺς μύθους³¹, nonché all'ignoranza (τὸ μὴ κατανοεῖν³², cf. οὐδ' ὡς κατα[ε]νοηκῶς nella nostra colonna) dei limiti dei dolori e dei desideri, è contrapposto il potere della φυσιολογία di assicurare piaceri puri e incontaminati³³. Il senso della nostra colonna si chiarisce ulteriormente nella colonna che la segue immediatamente, la [36. 5], che così si presenta nel testo e nella traduzione di Arrighetti:

παραδεδ[ομέν]ων | μύθ[ων] κ[...]του | τοῦτο γει[...]ς ἢ | ἄλλος διατρέφει ἢ ἂν τὸς ὁ
 κτ..αν[τι]..ωσεων. αὐτ[α]ι | δὴ συνημ[μέ]ν[αι] α[ί] | τιμορίαι τ[αί]ς ὑ[πὲρ] | τοῦ
 παντ[ῶς] βίου ὑπο[ψ]ίαις | τι [_ _ _ | _ _ _] .ιν[_ _ _ | _ _ _] .. κ[_ _ _

“dei miti tramandati ... o altri lo accresce o colui stesso che ... Quei castighi connessi ai falsi timori che si riferiscono a tutto ciò che riguarda la vita ...”.

²⁶ D.L. X 120 a.

²⁷ In G. Leone, *Epicuro, Della natura, libro XIV*, CErc 14 (1984), pp. 17-107.

²⁸ *Ed. cit.*, pp. 76-78.

²⁹ Cf., *ex. gr.*, *Nat.* XXVIII, 10 I a 13, 13 VII sup. 17 Sedley, *Nat.* XV, [30. 35] 1 Arr. = 34 Millot, D.L. X 34, *Ep. Hdt.* 81, *Ep. Moen.* 122, 124, 131, 133, R.S. XXXIV, fr. 537 Us., 249 Arr.

³⁰ R.S. XI.

³¹ R.S. XII.

³² R.S. XI.

³³ R.S. XII.

In apparato l'Arrighetti, che accoglieva a l. 1 s. la congettura del Gomperz παραδεδομένων | μύθων], respingendo per motivi di spazio l'integrazione dell' Usener μυθ[ι]κῶς³⁴, ne segnalava la paternità della proposta αὐται | δὴ σὺνημ[μέ]ν[α]ι α[ί] τιμωρίαί³⁵ da lui accolta a ll. 6-8, indicando, inoltre, come propria l'integrazione alle linee seguenti.

Questo è, invece, il testo da me stabilito:

ἐκ τῶν] |¹ παραδεδομ[έν]ων | μύθω[ν] κα[ὶ] ἐπὶ τούτοις τοῖς [λόγοι]ς ἢ ἄλλος
διαστρέφει |⁵ ἢ αὐτὸς ἐκ τῶν ἀντιπτώσεων· αὐται | δὴ συντελοῦνται | τιμωρίαί
τ[οῖ]ς ὑπέρ] | τοῦ παντὸς [_ _] |¹⁰ τως τ.ς. δ[_ _] | .. δειν[_ _]

Vengono confermate, così, la congettura del Gomperz a l. 1 s. e, alle ll. 3-6, quella, particolarmente importante, ma stranamente ignorata dagli altri editori (Vogliano proponeva, in margine, γνώσεων), dell'Usener³⁶, ἢ ἄλλος δια[στ]ρέφει ἢ αὐτὸς ἐκ τῶν ἀντιπτώσεων. A l. 7, invece, P mostra chiaramente la forma verbale συντελοῦνται che già il Sudhaus aveva scorto, decretando la fine del participio σὺνημ[μέ]ν[α]ι proposto dall'Usener³⁷, accolto anche dal Vogliano. È mia, infine, sulla base di quanto ho potuto leggere in P e di una proposta di J. Hammerstaedt³⁸, la congettura κα[ὶ] ἐπὶ τούτοις τοῖς [λόγοι]ς a l. 2 s.

Traduco: "dai miti tramandati anche su questi argomenti o un altro lo distoglie o egli stesso a seguito delle contraddizioni. Queste pene, poi, si pagano per coloro che riguardo al tutto (integrerei, *ex. gr.*, sono ignoranti, nutrono false supposizioni) ...".

Alla luce delle nuove letture, va smentita l'ipotesi di Arrighetti, che vedeva nel "sorgere e l'accrescersi, in relazione fra di loro, dei miti e delle superstizioni" l'argomento di questa colonna³⁹. Ritengo, invece, che questo sia strettamente connesso a quello della colonna precedente, e che al centro delle preoccupazioni di Epicuro sia il medesimo individuo, quell'uomo, cioè, vittima dei miti e delle superstizioni popolari (μυθώδεις δόξαι ricorre nella col. [36. 15] del nostro papiro), sugli dei o sui fenomeni celesti o sulla morte o sui grandi problemi che da sempre attanagliano la vita, da cui non ritiene di potersi liberare, a meno che non ne sia distolto con forza – tale il senso in cui intendo al verbo διαστρέφω, non attestato altrove in Epicuro – o da un altro che sappia aprirgli la mente alla verità, o che egli stesso vi sia indotto dalle mille contraddizioni che quei miti contengono e ingenerano in chi vi si lasci

³⁴ GE, s.v. παραδιδόναι.

³⁵ GE, s.v. συνάπτειν.

³⁶ GE, s.v. διαστρέφειν.

³⁷ GE, s.v. συνάπτειν.

³⁸ Che qui ringrazio per l'attenzione mostrata per questo contributo durante il Congresso e per alcuni interessanti suggerimenti offertimi con la consueta competenza e amicizia.

³⁹ Arrighetti, p. 644.

invischiare. Da notare la presenza del sostantivo ἀντίπτωσις, *hapax* in Epicuro, in merito al quale l'Usener, *s.v.*, annotava: "quid Epicuro fuerit, patet ex usu verbi ἀντιπίπτειν canonico apud Philodemum. nomen certo restituitur Epicuro". Il verbo ἀντιπίπτω, infatti, ricorre in più luoghi del *De signis* filodemeo⁴⁰, ad indicare la contraddizione, il ricadere del ragionamento all'incontrario, in cui bisogna assolutamente evitare di incorrere. Quanto alla seconda parte, mutila, del testo, ritengo che Epicuro stia sostenendo che l'ignoranza, o anche le false supposizioni – integrerei a l. 9 s., *ex. gr.*, μὴ κατειδόσι oppure ὑποπτεύουσι – sulla natura dell'universo (τὸ πᾶν), inducono l'uomo vittima dei miti a credere che esistano pene (τιμωρίαί) da pagare, tali da incutere paure (a l. 11 è plausibile la presenza di una forma dell'aggettivo δεινός) che solo la retta conoscenza della natura può dissolvere. Ancora una volta, infatti, i testi epicurei più significativi per il raffronto del pensiero e del lessico nella nostra colonna mi sembrano le R.S. X-XIII, in particolare la XII:

Οὐκ ἦν τὸ φοβούμενον λύειν ὑπὲρ τῶν κυριωτάτων μὴ κατειδότα τίς ἢ τοῦ σύμπαντος φύσις, ἀλλ' ὑποπτεύοντά τι τῶν κατὰ τοὺς μύθους· ὥστε οὐκ ἦν ἄνευ φυσιολογίας ἀκεραίους τὰς ἡδονὰς ἀπολαμβάνειν.

Questa la traduzione del Gigante⁴¹:

"Chi non sa quale sia la natura del tutto, ma subisce sospettosi timori dalle favole mitologiche, non riuscirebbe a sciogliere la paura sugli argomenti d'estrema importanza. Sì che senza lo studio scientifico della natura non sarebbe possibile cogliere i piaceri nella loro incontaminata purezza".

Che anche nelle colonne successive del papiro proseguisse la trattazione della medesima tematica è confermato dalla presenza sicura del verbo ταραττεσθαι alla l. 6 della col. [36. 6], che segue immediatamente la col. [36. 5] all'interno dello stesso pezzo papiraceo. La col. [36. 6] si presenta, tuttavia, estremamente lacunosa, essendone conservato solo il margine sinistro, e mi sembra, perciò, perlomeno azzardato, pur se estremamente interessante e compatibile con le tracce superstiti e il contesto fin qui delineato, il tentativo di ricostruzione delle linee 4-7 da parte del Sudhaus, riportato in margine anche dal Vogliano: ἐκ τῶν ὑπολήψεων ἐκείνων ἀλόγως αὐτοὺς ταραττεσθαι τῶι μὴ λογίσασθαι *vel* ἐπιλογίσασθαι.

La presenza del verbo ἐπιλογίζομαι è certa, invece, nella col. [36. 13] Arrighetti. Questa numerazione, che potrebbe far supporre un notevole distacco di questa colonna da quelle fin qui prese in esame, si spiega col fatto che l'editore la faceva seguire alle cinque colonne⁴² a buon diritto presenti, come abbiamo visto, nella cornice V del XXVIII libro *Della natura*,

⁴⁰ Cf., *ex. gr.*, coll. XVI 23, XXI 13, XXXII 29 De Lacy.

⁴¹ M. Gigante, *Diogene Laerzio, Vite dei filosofi*, Bari 1998⁵.

⁴² [36. 8-12] Arr., su cui cf. *supra*.

ma attribuite, invece, dal Vogliano e dallo stesso Arrighetti, al nostro papiro: al contrario, questa colonna è la I di un pezzo di papiro contenuto nella II cornice, collocato opportunamente subito dopo il pezzo contenente le colonne fin qui esaminate, e le affinità che a queste la legano sul piano del contenuto e del lessico vengono a costituire un'ulteriore conferma della legittimità dell'ipotesi del Sedley da me condivisa.

Così si legge il testo della col. [36. 13] nell'edizione di Arrighetti:

]πάλ[ι]ν δ' ὅσον ἄν | [ψ]υχὴ κα[τά] τι πρὸς | αὐ]τῶν ... οὐχ ἅπαν[τα]
ἐπιλ[ο]γισάμενος ἢ [τὰ] κατὰ τὴν ὑπὲρ .. | ___ ἄλ]λου συνα[___]ην αὐτῶι
| [---]μει αν ἄπε | [___] ὅτι δ[___]

In apparato, l'editore segnalava come integrazione dell'Usener ἅπαντα a l. 3s., rivendicando a se stesso le ll. 1-3 e 4-5; in realtà, le ll. 1 e 4 sono già in Usener⁴³, riprese poi dal Vogliano⁴⁴.

Questa la traduzione di Arrighetti:

"... e ancora (non sa) quanto l'anima può nei riguardi di qualche cosa che proviene da parte di esse (sensazioni?) e senza aver posto attenzione a tutto quanto dipende dalla ...".

Questo è, invece, il testo da me stabilito:

] . πάλιν δ' ὅθεν ἄν | [ψ]υχὴ κ[α]θ' ὃν τρόπον | λέγομε]ν, οὐχ ἅπαν[τα]
ἐπιλογισάμενος ἢ [τὰ] κατὰ τὴν ὑπὲρ | [τοῦ εἰδῶ]λου συνα[πτομένη]ν αὐτῶι | [___]
κει ἀναπει [___]ιδ[___]

Le ll. 1-3 sono frutto delle mie letture, fatta eccezione per ψυχὴ a l. 2, che era già in Arrighetti, laddove Vogliano integrava ἀτ]ύχημα; a l. 6 s. Vogliano congetturava εἰδῶλ]ον συνα[πτομένη]ν, ma la forma in genitivo è sicura, e per motivi di spazio si può integrare anche l'articolo.

Traduco: "... ed ancora (ignora) l'origine dell'anima nel modo che diciamo, non avendo egli calcolato empiricamente tutte le cose che avvengono secondo quel (moto) a lui connesso a causa dell'immagine ...".

Il mio tentativo di ricostruzione del senso del testo così stabilito è basato soprattutto sul confronto con la col. [36. 16], poco oltre nello stesso pezzo di papiro, in cui κίνησις è il sostantivo unito al participio συναπτομένη, oltre che sulla presenza dello stesso nesso nel § 51 dell'*Epistola ad Erodoto*, ad indicare un tipo di moto psichico alla base dell'errore, nel caso che non venga confermato o riceva attestazione contraria, o della verità, se invece viene confermato o non riceve attestazione contraria: è vero che il sostantivo κίνησις non compare nelle tracce superstiti della nostra colonna, ma verrebbe così ristabilito il legame tra la prima e la seconda parte del testo,

⁴³ GE, s.vv. πάλιν e ἐπιλογίζεσθαι.

⁴⁴ Che non fa alcun cenno all'Usener.

che risulterebbe, diversamente, poco chiaro. Inoltre, verrebbe ulteriormente confermata la straordinaria affinità che sembra legare, sia sul piano del contenuto che su quello del lessico, e sempre più a partire proprio da questa sezione del testo, questo libro *Della natura* al XXV, recentemente edito dal Laursen nelle *Cronache Ercolanesi*⁴⁵, una cui parte cospicua verte proprio sulle conseguenze di particolari moti psichici: ma su questo punto non mi soffermerò nella mia comunicazione. Vorrei, invece, richiamare l'attenzione su alcuni dati acquisiti che mi sembrano particolarmente significativi nell'ambito di quanto detto finora: 1) il recupero della problematica dell'origine dell'anima⁴⁶, la cui presenza qui può facilmente spiegarsi in un contesto relativo ai timori che sorgono, ad esempio, nei confronti della morte e delle pene che, secondo i miti tradizionali, attenderebbero l'anima dopo di essa: alla base di tali timori, infatti, è proprio l'ignoranza della natura atomica e dell'origine tutta meccanica dell'anima, che ne determinano la fine insieme al corpo dopo la morte; 2) l'affermazione dell'incapacità di calcolo empirico da parte dell'uomo vittima dei miti di fronte ad azioni o comportamenti che sono, in realtà, la naturale conseguenza di moti psichici causati, se è giusta la mia interpretazione del testo sulla scia del Vogliano, dall'incursione di simulacri. La presenza qui del termine εἶδωλον, infatti, mi sembra sicura, dal momento che nelle colonne successive il discorso di Epicuro volge proprio sui moti psichici volontari, causati da moti interni o esterni al soggetto: si confronti, *ex. gr.*, la col. [36. 17], in cui ho potuto recuperare la presenza di un tipo di moto verso il basso, [τ]ὸν κάτω τρόπον | [τ]ῆς φορᾶς, tipico degli εἶδωλα nel II libro *Della natura*⁴⁷, contro la lettura di Arrighetti e degli altri editori τὸν κατὰ τρόπον | τῆς φορᾶς, o le coll. [36. 20-24], in cui ricorrono termini come κινήτικα⁴⁸, ἐπίσσοδον ἐκ τοῦ περιέχοντος⁴⁹, συμμετρία τῶν πόρων⁵⁰, ecc. Ma in particolare mi sembra probante, per integrare qui il sostantivo εἶδωλον, la presenza del sostantivo ἀντικοπή che ho potuto leggere con chiarezza nella colonna successiva, la [36. 14], nel nesso γιγνομένης τῆς ἀντικοπής alle ll. 4-6, congetturato già dall'Usener⁵¹,

⁴⁵ Cf. S. Laursen, *The Early Parts of Epicurus, On Nature, 25th Book*, CErc 25 (1995), pp. 5-109, e *The Later Parts of Epicurus, On Nature, 25th Book*, CErc 27 (1997), pp. 5-82.

⁴⁶ Su cui cf. soprattutto *Ep. Hdt.* 63-68.

⁴⁷ Cf. G. Leone, *Il II libro Della natura di Epicuro (PHerc. 1149/993 e 1010): problemi testuali ed esegetici*, in *Proceedings of the XVIII International Congress of Papyrology*, Athens 1988, pp. 237-238, sp. p. 247 s., e Ead., *Strutture concettuali del II libro Della natura di Epicuro (PHerc. 1149/993 e 1010)*, in *Atti del Convegno Internazionale Ercolano 1738-1988: 250 anni di ricerca archeologica*, Roma 1993, pp. 307-312, sp. p. 310 s. Rinvio, altresì, alla mia edizione del II libro *Della natura* nella mia dissertazione di dottorato del 1989.

⁴⁸ [36. 20] 1 Arr.

⁴⁹ [36. 20] 4-6 Arr.

⁵⁰ [36. 23] 3-5 Arr.

⁵¹ *GE*, s.v.

seguito dal Sudhaus e dal Vogliano⁵², laddove l'Arrighetti leggeva γιγνωμένης τῆς ἀντι[λ]ογ[ί]ης, un termine congetturato, del resto, anche dal Gomperz nella sua edizione della *Collectio* in possesso del Sudhaus. Il sostantivo ἀντικοπή, come il verbo ἀντικόπτω, ricorre, infatti, più volte sia nei §§ 46-47 dell'*Epistola ad Erodoto*, sia soprattutto, all'interno della sezione dedicata alla cinetica degli εἶδωλα nel II libro *Della natura*⁵³, ad indicare la presenza o l'assenza di urti o intoppi nel movimento delle immagini attraverso il vuoto, che ne determina la lentezza o la velocità di spostamento.

Vorrei concludere il mio intervento con un'ipotesi sulla collocazione di questo libro incerto nell'ambito dell'opera *Della natura*. La *subscriptio* si presenta in una forma alquanto tormentata per la presenza di sovrapposti e sottoposti, ma il nome dell'autore e il titolo dell'opera nelle prime due linee si ricostruiscono nella quasi totale interezza: ΕΠΙΚ[Ο]ΥΡΟΥ | ΠΕΡΙ ΦΥΣ[Ε]ΩΣ. Nella terza linea, quella di solito destinata all'indicazione del numero del libro, ho potuto, invece, leggere per la prima volta le tracce di un K, abbastanza sicuro, e l'esile traccia, un trattino obliquo in alto, di una lettera molto incerta, forse Z, ma sulla cui identità si potrebbe avanzare più di un'ipotesi. Si tratterebbe, perciò, di un libro comunque compreso tra il XXI e il XXIX, e questo mi sembra confermato, da un lato, dall'affinità della tematica e del lessico più volte sottolineata con il XXV libro (con cui, tuttavia, escluderei un'identificazione per l'assenza di coincidenze puntuali), e, dall'altro, dalla presenza del verbo ἐπιλογίζομαι che il Sedley ritiene introdotto nella speculazione e nel lessico di Epicuro in un periodo compreso tra il 301 e il 296/5, negli anni, cioè, intercorsi tra la composizione dei primi tredici libri *Della natura* e il XXVIII, quando la nozione di calcolo empirico è ormai ben consolidata nel pensiero del filosofo⁵⁴. Possiamo forse, allora, ipotizzare di essere in possesso del XXVII libro?

⁵² Che non ne dichiarava, tuttavia, la paternità dello studioso tedesco.

⁵³ Cf. i miei lavori citati a n. 47.

⁵⁴ Cf. D. Sedley, *Epicurus On Nature Book XXVIII*, cit., pp. 27-34.

**A letter from the strategos Apollonios' archive?
P. Lond. inv. 1228***

NIKOS LITINAS

The dimensions of the papyrus fragment are 20.3 x 8.2 cm. The text preserves a letter, which is written in two columns; the intercolumnar space is 0.2 cm. The left column is broader than the right one. The left edge is broken and mutilated, unlike the right edge, which is well preserved and it can be concluded that the second preserved column is the last of this letter. So it cannot be certainly said whether this piece of papyrus is all the upper part of the letter or only its last two columns. The surprising fact is that, if the first possibility is accepted, then the letter lacks its greeting-formula (χαίρειν). However, similar letters have appeared; cf. P.Petaus 26 and 27. P.Oxy. LI 3645 is a "discreet letter", and it lacks deliberately the prescript, farewell formula and address. The back is blanc.

Letters of more than one column are rare in the papyri, as most letters were written to inform someone very briefly about own's and own's family's health and daily matters. When the writer referred to a number of other details and the letter was long, he either wrote in the left margin usually downwards (cf. P.Oxy. LIX 3997 (III-IV A.D.) or on the back (cf. P.Oxy. LVI 3865 (V A.D.) or very rarely in more than one column; cf. P.Oxy. XVIII 2192 (c. A.D. 170 = *GMAW*² 68); P.Oxy. LIX 3993 (II-III A.D.); P.Amh. I 3a (III A.D.); P.Oxy. XVI 3859 (IV A.D.).

The hand is medium-sized upright and sometimes onwards sloping, and letters such as ε, η, αι, ξ can be probably assigned to the beginning of the second century A.D.; cf. Montevecchi, *La Papirologia*, tav. 47 (A.D. 108); Seider, *Paläographie* I 30 (A.D. 114). It is characteristic that the scribe tries to fill the line to the end of the written column without minding the division of the words after the initial α or ε in ll. ii 2, 3, 6.

The writer informs the receiver of the letter about some timber-work, which had to be done and is now finished, because Herodes carried out the orders

* I would like to thank Dr. Scot McKendrick, Curator of the Manuscripts in the British Museum, who kindly gave me permission to publish this text. The papyrus is described as "letter on private affairs, imperfect. 2nd century. Portions of two columns, well written, with spaces to mark pauses in the sence, in a neat semi-cursive hand".

very well and there was no obstacle so far. Then, some information about lessons to children, management of the reckoning-board, and Poseidonios' sailing south is not further enlightened, because of the lack of details, which could be found in the lost part of the papyrus. However, the mention of the personal name Herodes (l. i 1), the timber-work (l. i 4 ξυλική ἐργασία), some orthography (ll. 4-5 μεικροῦ) and the phraseology of the letter (ll. i 1-2 περὶ τῶν ἐντολῶν σου, i 2 ἐπαγρυπνῶν, i 6 προσκαρτερεῖ τοῖς μαθήμασι, ii 1 γραμματέως σου, ii 3 λογιστήριόν σου) are paralleled in some private letters of the strategos Apollonios' archive. Moreover, some private letters in this archive are written in more than one column, e.g. P.Giss. 79 (four columns), P.Brem. 61 (two columns).

The present letter is the fifth in this archive from a series concerning the progress in some buildings in an estate (κτῆσις; see P.Giss. 20, 12-13 and 19) in the Hermopolite nome, especially about the timber-work. This construction work seems to have taken place after the Jewish revolt and Herodes would have been the architect or the clerk of the works¹. These building works have been connected with the damage caused by the revolt². The financial manager, ἐπίτροπος, of Apollonios was Herakleios (see P.Brem. 15, introd.). The first letter is P.Brem. 15 (probably 29 August A.D. 118) in which Herodes informs the strategos Apollonios about the work³. In ll. 18-22 Herodes asks Apollonios to sail to Alexandria. He obviously finally did so, because in one of his next letters to Herakleios (P.Brem. 48; probably 30 October A.D. 118; in ll.19-20 Herodes mentions one more letter to Herakleios, which was sent through Kastor), he referred to this journey (ll. 3-6) and then he reminded him about the timber needed in the construction work, he could buy ready from the Oxyrhynchite nome in order to avoid the craftsmen⁴.

Then Apollonios sent a letter to Herodes, as is shown by the replying letter of Herodes to Apollonios (P.Giss. 67; the surviving fragment does not bear a date). In ll. 3-10 we read, ἔλαβόν σου ἐπιστολὴν ὑπομνήσεως τῶν ἐνχειρισμένων μοι καὶ ἐπιτελουμένων ἔργων, δι' ἧς τὰ ἴπρεποντά σου τῇ ἀξίᾳ καὶ [τῷ] ἦθει ἀρμόζοντα δηλοῖς, ἰ οἷς ὀφείλω ἐπιτεταμέ[νωσ]

¹ Cf. P.Alex.Giss. 51, 6; P.Giss. 67, 1; 76, 6; P.Brem. 15, 1; 48, 1, 61, 41.

² See J. Whitehorne, "Religious Expression in the Correspondence of the Strategus Apollonius", *Analecta Papyrologica* VI (1994), pp. 21-36 (esp. p. 24).

³ In ll. 3-13 is read οὐ πάντως λανθάνει σε τὰ ἐπείγοντα ἰ ξυλικά ἔργα τῶν τε ἱερῶν καὶ τῆς ξενία[ς], ἰ ὧν χάριν μόγισ ἐπεστήσαμεν τῇ βἰ τῶν ἐπαγομένων τὰ τῆς συμφωνίας ἰ θυρώματα τοῦ ἐν τῷ αἰθρίῳ κοιτῶνος ἰ καὶ γνώμης γέγονεν ὁ ἐπίτροπός σου ἰ ἐκ προτροπῆς μου συμφωνῆσαι τὰς ἰ δύο θύρας τοῦ τε συμποσίου καὶ τῶν ἰ προσκηνίων, ἰνα ἀβαρῶς γένηται καὶ ἰ μὴ ἀπὸ ἡμερησ[ί]ων μισθῶν, τ[ὸ] γὰρ τετραράγονον πέπρ[ι]σται πρὸς ταῦτα.

⁴ See ll. 22-27 ὑπομνήσκα δέ σε περὶ τῆς [ξυλείας] ξυλέας (l. ξυλείας) ἰ τῆς οἰκοδομῆς, εἰ πως δυνασθήσεις ἀπὸ τοῦ Ὀξυρυγχίτου ἀπηρτιμένην ὠνήσασθαι, ἰνα μὴ ἐμπέσωμεν ὑστερον ἰ εἰς τοὺς χειροτέχνας.

ἐπαγρυπνεῖν. ὅτι δὲ ἀδιαλίπ(τ)ως τοῦ[τ]ο ποιῶνων [τὰ δι]αφέροντά σοι ἢ αὐτὰ [τ]ὰ ἔργα ἐλθόντι σο[ι] μαρτυ[ρήσει]. ἤδη κα[τ]ὰ τὰς ἐντολάς | σου Ἡράκλειος ὁ ἐπίτρο[ο]πο[ς] χωρὶς τῶν] ξενικῶν ξύλων τὸν ἀπαρτισ[μ]ὸ[ν] τῶν ἐπὶ [τό]πων [ξύλων (οἱ ἔργων) πρ]ὸ ὀφθαλμῶν ἔχει⁵. Then in this series of letters the present P.Lond. Herodes in P.Giss. 67 had written that ὀφείλει ἐπαγρυπνεῖν ---- ἀδιαλίπτως ---- κατὰ τὰς ἐντολάς of Apollonios. The writer of this letter is confirming now that Herodes acts ἐπαγρυπνῶν ---- οὐδὲν ἐμπόδιόν ἐστι ---- περὶ τῶν ἐντολῶν of Apollonios. Both mention the timber-work of the house and the phraseology used in P.Giss. 67 is very close to that of the present papyrus (see i 1, 1-2, 3 and 5nn.). Herodes, as is known from the other letters of the archive, "seems more concerned to be seen doing the right thing theologically when in P.Brem. 15, 31-34 he tells Apollonios how he has made the obeisance for him at the Isis festival, or informs a co-worker in P.Brem. 48, 29-32 that he will be sure to make obeisance for him at the Alexandrian Sarapeum, a standard cultic action expected of all Greeks when they visited the capital"⁶. The writer of P.Lond. 1228 could be either Herakleios, the ἐπίτροπος, or Aline, the strategos' wife. However, the references to the lessons for the παιδάρια and to ὁ πατήρ μου point to the second possibility (see i 5 and ii 5nn.). Moreover, Aline in the letters addressed to Apollonios did not always express her concern in religious terms⁷ and this is the case in P.Lond. 1228. Finally, as P.Giss. 67, 15-19, τὰ [6] . . . α ναρτα ξύλα ἐν τῷ ἐτέρωι κοιτῶνι ἐπὶ τοῦ πύργου κατ' ἐν]τολήν τῆς κυρίας ὑπέκλεισα, ἵνα μηδεὶς δια . . . [4 τὸν πύργον, εἰ μὴ τι χρεῖα | [γ]ένηται τῶν ἀδρῶν ξύλω[ν] τ]ῶν πρὸς τ]ῶι ἔργωι κειμένων πρὸς] | [μό]νην τὴν μεταφοράν· τὸ γὰρ ἀλλ[ότ]ριον ἐποίησα ξυ[λ . . .] shows, Aline knew about the construction and gave orders in certain matters. On the other hand, it should be noted that no letter of Herakleios in the archive is preserved. Moreover, we cannot base our arguments concerning Aline's handwriting on the letters where she was the writer, because the hands are totally different, i.e. she did not write these letters herself; cf. the editor's

⁵ P.Ryl. II 233 (20th Pagni = 14 June A.D. 118), is another letter to Apollonios (send by Herodes?); cf. ll. 8-9 ἀνεπέγκω δὲ Ἡρακλείωι ἵνα πέμψῃ πρὸς αὐτούς; l. 11 πρὸς τὸν ἐπίτροπόν σου; ll. 13-16 ἔγραψα γάρ | σοι, κύριε, ἄλλοτε μηδὲν χωρὶς ἐπακολουθήσεως αὐτοῦ | ἀγοράζεσθαι, εὐχομαί σε τὸν κύριον ἰδεῖν ἐν μείζοσι | προκοπαῖς, ἐν ἀδραῖς εὐημερίας, ἔρρωσο, κύριε. This papyrus does not join P.Giss. 67 (checked both photos).

⁶ See J. Whitehome, l.c., p. 29. Cf. also SB X 10278, a letter to Apollonios, written on the 15th of Pagni (= 9 June of A.D. 118? cf. P.Ryl. II 233 dated in the 20th Pagni), where the writer, whose name is lost, asks the strategos (ll. 14-17) παρακαλῶ οὖν σε γράψαι Ἡρ[α]κλ[εῖω] | ὅπως παραλάβῃ παρ' ἐμοῦ καὶ ἄλλω αὐτὰ μισθῶση, | ἐπεὶ οὐκ ἔδοξεν αὐτῷ χωρὶς τῆς σῆς γνώμης | μηδὲν ποιεῖν.

⁷ See J. Whitehome, l.c., p. 25.

note in P.Giss. 19 (sehr schöne Schrift von geübter Hand); 20 (Schrift sehr schöne Kursive, aber nicht von der Hand des Schreibers der die vorige Nr. geschrieben hat); 78 (dünne Kursive).

col. i

Taf. XL

1 Ἡρώδης σπουδαίως ἔχει τὰ περὶ τῶν
 ἐντολῶν σου ἐπαγρυπνῶν ἕως τούτου
 καὶ οὐδὲν ἐμπόδιόν ἐστι περὶ αὐτόν. [ἔ]τι
 5 δ' ἡ δεήσασα ξυλικὴ ἐργασία τοῦ μει-
 κροῦ οἴκου ἀπήρτισται. τὰ παιδάρια
 προσκαρτερεῖ τοῖς μα[θήμ]ασι. Ε . . . [.]ς
 ἀκούω, προκόπτει κ[.]η [.]
 αἰτίαν λεπτὸς ἐστίν [.] πα-
 10 ρ]απέμπομαι αὐτά ε[.] Ἡρώ-
 δης ὅτι ἡ φιλοπονία [.]
 εἰον στάμνον [.]
 - - - - -

col. ii

1 γραμματέως σου καὶ [ὅ]τι [ο]ὐδενὶ
 προσεῖχες, ἀλλὰ σὺ αὐτὸς ὠκο-
 νόμεις τὸ λογιστήριόν σου. ἀ-
 5 κούω γὰρ ὅτι Ποσιδώνιος οὐκ ἀ-
 ναπλεῖ ὡς ὁ πατήρ μου λέγει.
 εἰ μὴ φησι [.] τας ε-
 λα ον και [.] εἰ μὴ
 πο[ί]η ο [.] ε [. . .]τι
 10 ἐπρί[α]το Πο[.] οὐ]δενί,
 ἀλλὰ πάντ[.] εἰν
] [.] [.] [.]
 - - - - -

col. i

Herodes considers with haste your orders keeping so far a watchful eye (on them) and there is no problem as far he is concerned. Moreover, the timber-work, which has to be done, in the small house has finished. The children persevere in their lessons. E..[....], as I heard, makes progress and asks for that reason he is refined I escort them Herodes that the love of labour wine-jar holding one choes (?).

col. ii

.... of your scribe and that you did not attend to anyone, but managed

yourself your reckoning-board. For I heard that Poseidonios will not sail upwards, as my father says. If he does not say I received them and If he does not make what, write to me (?). Po[seidonios] bought

i

1-2 σπουδαίως ἔχει τὰ περὶ τῶν ἐντολῶν σου: Cf. P.Giss. 67, 8-10, where in the letter addressed to Apollonios by Herodes is read, ἤδη κα[τ]ὰ τὰς ἐντολάς | σου; cf. P.Brem. 20, 8 λέγεται δὲ τὸ ἐντόλιον σου ἀπηρτικέαι.

The syntax τὰ περί + genitive, i.e. the periphrastic use of the article with prepositions replacing a simple genitive (here, τὰς ἐντολάς σου), is a characteristic of the oral speech, already from the classical period; see P.T. Stevens, *Colloquial expressions in Euripides*, Hermes Einzelschriften 38, Wiesbaden 1976, p. 20 (with bibliography for attestation in papyri). In the Apollonios' archive parallel phrases are found; cf. P.Giss. 19, 7-9 συν]εχῶς ἀγρυπνοῦσα νυκτὸς ἢ[μέρας μ]ίαν μέριμναν ἔχω τὴν περὶ | [τῆς σωτ]ηρίας σου; P.Brem. 47, 7-8 τὰ ἄλλα ποιοῦσι | τὰ κατὰ τὴν μίσθωσι[ν].

2 ἐπαγρυπῶν: Cf. P.Giss. 67, 6 οἷς ὀφείλω ἐπιτεταμέ[νως ἐπ]αγρυπνεῖν. In the papyri the verb is used absolute; cf. W.Chr. 331, 75-76 (113 B.C.); BGU III 747, 17 (A.D. 139).

ἕως τούτου: Cf. P.Giss. 79, i, 8, a letter written by a woman (Hermaios' wife?).

3 καὶ οὐδὲν ἐμπόδιον ἐστὶ περὶ αὐτόν: Cf. P.Giss. 67, 6-7 ὅτι δὲ ἀδιαλίπ(τ)ως τοῦ[τ]ο. The syntax of the noun ἐμπόδιον with the περί + accusative is not found in other documents. Is it one more example of περί + genitive, as mentioned above (1-2n., but without the preceding article in this case), instead of the pronoun αὐτῶ? As the scribe made no mistakes, that περὶ αὐτόν is written instead of περὶ αὐτῶν is unlikely.

4 ξυλικὴ ἐργασία: Cf. P.Brem. 48, 22-24 ὑπομιμνήσκω δέ σε περὶ τῆς [ξυλείας] ξυλέας (l. ξυλείας) | τῆς οἰκοδομῆς; *ibid.* 15, 3-4 οὐ πάντως λανθάνει σε τὰ ἐπείγοντα | ξυλικά ἔργα τῶν τε ἱερῶν καὶ τῆς ξενία[ς].

4-5 μεικροῦ: This spelling is frequent in the Apollonios' archive; cf. P.Brem. 63; P.Giss. 20; 85; 65; 66; P.Ryl. II 233, 4-5 τοῦ μεικροῦ συμποσίου.

5 ἀπήρτισται: For the verb ἀπαρτίζεσθαι with the meaning "to be ready" see WB and LSJ s.v.; cf. P.Giss. 67, 9-10 Ἡράκλειος ὁ ἐπίτρο[ο]πο[ς χωρὶς τῶν] ξενικῶν ξύλων τὸν ἀπαρτίσι[μ]ῶ[ν] τῶν ἐπὶ [τό]πων [ξύλων (or ἔργων) πρ]ὸ ὀφθαλμῶν ἔχει.

5-6 τὰ παιδάρια | προσκαρτερεῖ τοῖς μα[θήμ]ασι: The verb προσκαρτερεῖν in the papyri is found with three meanings: (1) remain in attendance at a law-court, (2) devote oneself to an office or occupation (usually γεωργία, στρατηγία etc.) and (3) wait for a person; cf. P.Giss. 79, i,

8-10 Ἐπαφρόδειτος ἕως τούτου οὐδὲν ἀμελέστερον ποιεῖ, ἀλλὰ προσκαρτερεῖ ἡμῖν καὶ πᾶσι τοῖς πράγμασί σου; see WB and LSJ s.v. In all cases the syntax requires the dative of the object or person. In P.Brem. 63, 21 is found a close parallel, καὶ προσκαρτερεῖ τοῖς μαθήμασι. In the strategos Apollonios' archive some papyri refer to the lessons of Apollonios' daughter, Heraïdous; cf. P.Giss. 80, 7-12 τῷ καθηγητῇ Ἡραῖδο[ῦ]τος --- τῷ καθηγητῇ τῆς θυγ[ατρός] μου, ἵνα φιλοπονήσῃ εἰς αὐτήν; P.Giss. 85, 12-15, a letter of Hermaios to Apollonios, παρ[α]καλῶ δέ σε [. . .] εἰν (probably [κελ]εύειν or [μη]γύειν) τῷ ἐπιτρόπῳ ἵνα μοι παρεξῆσῃ (l. παραδείξῃ or παρέξῃ) τὰ ἐπιτήδεια (l. ἐπιτήδεια) τῇ σχολῇ, οἷον βιβλίον εἰς ἀναγινώσκειν Ἡραῖδοῦτι. Do these παιδάρια refer to Apollonios' and Aline's children? Παιδάρια in the Apollonios' archive are found only once with the meaning "slaves"; see P.Giss. 27, 4-5. 11-13; cf. also παιδίσκαι in P.Brem. 63, 10. When the family refers to Apollonios' children, the word παιδία is used; see P.Alex.Giss. 59, 6; P.Giss. 13, 4; 20, 25; 25, 3; 76, 7; P.Brem. 20, 19; 61, 23.

6-7 E [.]ς | ἀκούω, προκόπτει: The traces of the first letter after ε could equally stand for υ, ρ, γ, ι, π, κ, μ, ν, σ, ω, but the following letter seem to suit a δ. Then the space is sufficient for four or five letters. The semi-circle at the end of the line could be taken to be a ζ.

Omission of the conjunction ὅτι with ἀκούειν is never attested in the Greek papyri; cf. ll. ii 3-5 ἀκούω γὰρ ὅτι Ποσιδώνιος οὐκ ἀναπλεῖ. Therefore, I assume a restoration such as E [. , ὡ]ς | ἀκούω, προκόπτει. The initial E could be considered as the beginning of a personal name. Eudaimonis, who was Apollonios' mother, even though she could fit here, is too long for the lacuna. Moreover, the adjective λεπτός below points to a masculine personal name. Another probable restoration is εἰ δ[ὲ] νῦν, ὡ]ς | ἀκούω, προκόπτει.

The verb προκόπτειν or the noun προκοπή are used mainly in the greeting or wish formulae of the private letters (mainly cf. phrase ἐρρῶσθαί σε εὐχόμεαι καὶ προκόπτειν); cf. P.Ryl. II 233, 16 (A.D. 118); CMilRec. 76, HH, 2, 8 (A.D. 179); P.Sarap. 100, 15 (II A.D.); P.Hamb. I 104, 2 (II-III A.D.); P.Mich. III 209, 4 (II-III A.D.); PSI XIV 1437, 8 (II-III A.D.); P.Gen. 74, 3 (III A.D.?) ; P.Oxy. I 122, 15 (III-IV A.D.); P.Abinn. 33, 3 (A.D. 342-351); P.Ross.Georg. V 6, 31 (IV A.D.). In the Apollonios' archive the noun προκοπή is found twice; cf. also P.Brem. 15, 33-34, a letter of Herodes to Apollonios, καὶ μᾶλλον προσηυχόμην ποιεῖν σε τὰ(ς) ἀδροτάτας προκοπάς; P.Giss. 27, 4-7, a letter of Aphrodisios to Heracleios, παιδαρίφ τοῦ κυρίου Ἀπολλωνίου ἀπὸ Μέμφειως [ἐ]ρχομένῳ εὐαγγελίζονται τὰ τῆς νίκης | αὐτοῦ καὶ προκοπῆς.

κ[. . .]η [.] : There is enough space for four letters in the first lacuna. After the almost certain η the letters seem to be τα, τε, πα or πε. A possible restoration could be κ[αὶ ζ]ητε[ῖ]. The syntax of the accusative αἰτίαν in the next line, followed by the predicate λεπτός and the verb ἐστί, requires a preposition, most possibly δι' ἣν αἰτίαν.

8 λεπτός ἐστιν [.] : Regarding people there are found three meanings of the adjectival λεπτός: either "thin, lean" (see LSJ s.v. I 4) or "refined" (see LSJ s.v. II 1) or "poor" (see LSJ s.v. II 4). The second meaning seems more attractive here.

9-10 Ἡρώδης: The last letter of l. 9 ends with a horizontal, but this does not find parallel in other ω in this letter.

10 ἡ φιλοπονία [.] : The noun is attested only here so far in the papyri. On the contrary, the verb φιλοπονεῖν is found in some papyri; cf. P.Giss. 80, 11-12 τῷ καθηγητῇ τῆς θυγ[ατρὸς] μου. ἴνα φιλοπονήσῃ εἰς αὐτήν. For the adjective φιλόπονος in the papyri see P.J. Sijpesteijn, "Δίδυμος (ὁ) φιλόπονος", *Aegyptus* 74 (1994), pp. 21-24.

11 . . . εἰον στάμων [.] : The reading is quite plain, but baffling. I do not see what the meaning of στάμων here and it is not certain whether the preceding ending -ον belongs to a verb or an adjective. Possible restorations χοῖεῖον στάμων (cf. PSI V 535, 15; III B.C.) or (in ll. 10-11) γυναικεῖον στάμων (cf. P.Lond. II 191, 7; A.D. 103-107).

ii

1 γραμματέως σου: As Wilcken has noted in P.Brem. 40, 16n., Ἐρμαίω γραμματεῖ σου[, by this title it is not meant the royal scribe of the nome, but a scribe or secretary from the personnel of the strategos; cf. P.Giss. 10, 16 διὰ Ἐρμαίου γρα(μματέως); *ibid.* 45, 3-5 πέμψον ἐνθάδε ἢ τὸν [κω]μογράμματά ἢ γραμματέα [αὐ]το[ῦ] (is any case to read σου?); cf. also P.Giss.Univ. III 20, 25 τῷ γραμματεῖ τοῦ στρατηγοῦ.

[ὅ]τι: Only the end of the high horizontal of τ can be seen.

2-3 ἀλλὰ σὺ αὐτὸς ὠκοίνοις τὸ λογιστήριόν σου: Cf. P.Oxy. III 533, 20 (II-III A.D.) ἐκ τοῦ λογιστηρίου τοῦ στρατηγοῦ; SB VIII 9925, 4-6 (III A.D.) ἕως ἂν ἔλθῃς εἰς τὸ λογιστήριον τοῦ στρατηγοῦ.

3-5 ἀκούω γὰρ ὅτι Ποσιδώνιος οὐκ ἀναπλεῖ: See above 7n.

5 ὡς ὁ πατήρ μου λέγει: If Aline was the writer of the present letter, then it should be noted that in P.Giss. 19, 13, a letter of her to Apollonios, she mentioned her father using again the singular ὁ πατήρ μου.

6 εἰ μὴ φησι [.] : Since the particle εἰ with the negative μὴ is followed by a verb (in the indicative), the syntax states a condition (cf. P.Giss. 67, 17-18 εἰ μὴ τι χρεία [γ]ένηται; P.Brem. 63, 25-28 ἴσθι δὲ [ὅ]τι οὐ μέλλω

θεῶι σχολάζειν, | εἰ μὴ πρότερον ἀπαρτίσω τὸν | υἰόν μου) and it is not used with the meaning “except” (cf. P.Giss. 68, 8-9 οὐδένα | ἔχω [μ]ετὰ τὸν θεὸν εἰ μὴ σε). The doubtful letter after φησι is not a ν (i.e. φησίν). It looks like a θ̄ or ξ̄. Then in the lacuna about ten letters are lost and an infinitive as object to φησι is expected.

The apodosis of the condition should be either in this lacuna or at the end of l. 8 γράφ]ε μ[ο]ι, which seems to be the apodosis of the condition in ll. 7-8 ἐὰν δ]ὲ μὴ | πο[ι]ῆ, as well.

6-7 τὰς εἰλαον και [. : The last letter of l. 6 is either an ε or an α. What can be seen from the third letter of l. 7 is an high horizontal stroke and an oblique slightly backward-sloping stroke on its right side. Its left part is totally erased. It looks like a β and I propose to read αὐ]τὰς εἰλαβον. After και the doubtful letter is either an α or an ε.

7-8 [. ἐὰν δ]ὲ μὴ | πο[ι]ῆ ο [.] ε [. . .]ι: The first letter may be the end of an ε and because of the subjunctive πο[ι]ῆ with the negative μὴ in the next line one naturally looks for a participle introducing a condition, i.e. ἐὰν δ]ὲ μὴ | πο[ι]ῆ. In that case before ἐὰν in the beginning of the lacuna there is sufficient room for about five letters. After πο[ι]ῆ the following lines are baffling, as there is doubt about some readings. The letter ο looks certain and could be either an article (nominative masculine) or a pronoun accusative neutral of ὅς, ἦ, ὅ). After it the doubtful letter could be σ or ε followed by an ε, ρ, σ or with difficulty μ and then by a τ, π, ρ, γ or a with difficulty μ. The most probable combinations are σερ[εργ], εστ[, ερμ[pointing to some possible restorations, i.e. ὁ Σερ[απίων, ὁ Σερ[ῆνος, ὁ ἐργ[άτης, ὁ ἔστ[ι, ὁ Ἐρμ[αῖος etc. Hermaios is Ἀπολλωνίος' brother (cf. P.Giss. 19, 21; 80, 9; 85, 11; P.Brem. 12, 1). After the lacuna, which could be supplied with ten letters, one can read an ε, a doubtful letter, either μ or σ, a lost letter in a small lacuna and at the end of the line an ι. ἐστ[ι]ι looks fine, but, if ἐπρί[α]το is a possible reading in the next line, it is not likely that the words between πο[ι]ῆ and ἐστὶ can be construed together. Perhaps one should supply the second person singular of the imperative of the verb γράφειν, i.e. γράφ]ε μ[ο]ι; cf. P.Giss. 47, 28; P.Brem. 22, 11; 52, 10.

9 ἐπρί[α]το Πο[: It is the easiest reading, though by no means certain. ε is similar to the same letter in the beginning of l. ii 6. The combination το could be found in the article τό, l. ii 3.

Sostratus of Cnidus, Satrap Ptolemy, and the capture of Memphis

YURI LITVINENKO

According to the first division of Alexander's empire the general Ptolemy, son of Lagos, was proclaimed satrap of Egypt and neighbouring parts of Libya and Arabia. Ancient authors speaking of the Babylonian partition¹ are not verbose: for example, they do not explain why Ptolemy has got the aforesaid territories and why his name stands first in the "satrap lists". Though a suggestion that Perdikkas gave to Ptolemy one of the best satrapies since the latter was among the most influential "marshals" of Alexander is not groundless, Ptolemy's hesitating policy during conflict between Perdikkas and Meleager (cf. Curt. X, 6, 5-15; 7,16 sqq.) makes one suspect either correctness of the choice of the royal representative or reliability of the ancient tradition dealing with these events. Redivision of "spear-won" territories could hardly pass according to a written scenario without conflicts and wars. On the final pages of his "History" Curtius narrates about unwillingness of Alexander's *ministri* to carry on a legitimate division of the disintegrated kingdom (X, 10, 5-8). Justin, who gives the longest list of participants of the Babylonian partition, describes this action like a fortuitous undertaking: *haec divisio veluti fatale munus singulis contigisset, ita magna incrementorum materia plurimis fuit* (XIII, 4, 24). So, one may suspect a peaceful and legitimate character of the first division of Alexander's empire as if it were organized in accordance with certain "lists", while a picture of *bellum omnium*, unleashed by "successors" of Alexander, seems more convincing.

The ancient tradition concerning Ptolemy's arrival in Egypt and his first steps there is also inexpressive. Practically we have no information about the initial period of the history of Ptolemaic Egypt but several lines of Diodorus and Pausanias, of the lost histories of Pompeius Trogus and Arrian, of the laconic "chronicles" of Paros and Oxyrhynchos. The complete lack of papyri makes our vision of this period even more obscure. Therefore any additional piece of the sources, that could help to draw its picture, is of great importance. Strange as it may seem, not all facts presented by ancient authors

¹ Arr. *De rebus succ. Alex.* 5-7; Curt. X, 10, 1-8; Diod. XVIII, 3, 1-3; Just. XIII, 4, 9-25.

relatively to the Early Ptolemaic history have been adequately interpreted. Here I would like to attract attention to a passage of Lucian, which has not been favoured with a due notion of historians², though in my opinion it throws some light on a “dark” period of the Ptolemaic history as well as is a good illustration of the conjecture that the first division of Alexander’s empire was accompanied by force.

At the beginning of his speech “Hippias, or the Bath” Lucian mentions among several famous engineers of the past Sostratus of Cnidus, who “took Memphis for Ptolemy without a siege by turning the river aside and dividing it”³. This fragment is met with rarely in general works on Ptolemaic Egypt, usually it is referred to in studies about Sostratus of Cnidus, the illustrious creator of the Alexandrian lighthouse. Extant commentaries to the passage are not wordy and unfortunately do not make it clear. P. Fraser, whose great book devoted to Ptolemaic Alexandria contains the most detailed information about Sostratus, is very prudent in his appraisal of the fragment, which he considers an obscure story. The historian believes, that the commentary, which could explain the odd passage, is that of Solanus, who drew together the information of Lucian and a story of Pausanias (I, 7, 2; cf. Callim. *Hymn.* IV, 186-188) about reprisals inflicted by Ptolemy Philadelphus upon 4000 Galatian mercenaries during his conflict with Magas of Cyrene⁴. Although such a comparison of two having nothing in common fragments is obviously forced, it has been repeated recently by J. Bompaire in his edition of Lucian⁵.

The passage is really a matter of troubles for interpretation at least because of two reasons. First, its manuscript version, which runs: τὸν Κνίδιον Σώστρατον, τὸν μὲν Πτολεμαῖον χειρωσάμενον καὶ τὴν Μέμφιν ἄνευ πολιορκίας. If we accept this reading, which implies a conflict between Sostratus and Ptolemy, we shall meet with great difficulties of its historical explanation. The emendation Πτολεμαίῳ instead of Πτολεμαῖον with deletion of καί was first proposed by Palmerius and later it was C. Jacobitz, who accepted this reading. The modern editors as a rule assume this correction, which makes the passage intelligible. Second, the unique character of the information itself. As a matter of fact this episode of the Egyptian history is mentioned nowhere except “Hippias”, so its deep *Quellenforschung* is impossible, since there are no analogous facts in other sources, and we are ignorant of the sources used by Lucian himself⁶. Of course, his imagination

² It is significant, that the passage has not been mentioned in the book of D. Thompson about Ptolemaic Memphis.

³ Luc. *Hipp.* 2: τὸν Κνίδιον Σώστρατον, τὸν μὲν Πτολεμαίῳ χειρωσάμενον τὴν Μέμφιν ἄνευ πολιορκίας ἀποστροφῇ καὶ διαίρεσει τοῦ ποταμοῦ. I use here and below the English translation by A.M. Harmon (*Lucian in Eight Volumes*, vol. I, London-New York, 1913).

⁴ P.M. Fraser, *Ptolemaic Alexandria*, Oxford, 1972, vol. II, p. 50 f., n. 111.

⁵ Lucien, *Oeuvres*, vol. I, Paris, 1993.

⁶ This work of Lucian has not been thoroughly studied and we do not know even the date of its

could be an argument in the discussion, but I believe that the passage under question is not a pure fiction of the author. Anyway, the context of the introductory part of "Hippias" proves that Lucian addressed to the well known ancient stories about Thales of Miletus, who helped Croesus and his army to cross over the Halys dryshod (Herod. I, 75; cf. Front. I, 5, 4; Diog. Laert. I, 38), or about Epeius of Phocis, the constructor of the Trojan horse (Hom. *Odys.* VIII, 493; Plin. *NH*, VII, 56), though, as his anecdote about Archimedes proves, Lucian could interpret these stories in his own way or at least use their uncommon versions⁷. Anyway, the name of Sostratus of Cnidus is met with several times in other works of Lucian as well as in works of other Greek and Roman authors in connection with the architectural and diplomatic activities of this undoubtedly historical figure⁸.

Now I would like to pass to the date of the event mentioned by Lucian. The question is not easy in spite of a seemingly concrete character of the evidence. So far as it is not clear at first sight what Ptolemy is spoken about, the years of Sostratus' life and career might serve us a chronological indicator, but unfortunately the biography of this personage is itself a subject of controversy. Supporting on the epigraphic evidence and on the ancient and medieval tradition about the Alexandrian Pharos⁹, we can say only that Sostratus of Cnidus lived under the first two Ptolemies. The extant commentaries to the passage of "Hippias" permit to speak of three possible dates of the Memphite episode: the reign of Ptolemy Philadelphus, the Egyptian campaign of Perdiccas, and the time of Alexander the Great. As for the first date, based upon the comparison of the information in "Hippias" with that of Pausanias about a plot of the Celt mercenaries in the 70-s of the III century B.C., it seems to me groundless like any other attempt to date the military operation at Memphis by the time of Ptolemy Philadelphus. A cautious assumption of J. Droysen, repeated later by W. Dittenberger, about a relation of the episode of "Hippias" to the Egyptian campaign of Perdiccas¹⁰, which took place most

writing; cf. J. Bompaigne, *Lucien écrivain: imitation et création*, Paris, 1958, p. 727 f.; C.P. Jones, *Culture and Society in Lucian*, Cambridge (Mass.), 1986, pp. 155, 167.

⁷ The version of Lucian about Archimedes, who "burned the ships of the enemy by means of his science" (*Hipp.* 2) differs from the well known version of Polybios (VIII, 5-9; cf. Liv. XXIV, 33 sqq.; Plut. *Marc.* 14-18), which seemingly looks more true to fact.

⁸ See: Luc. *Quomodo hist. sit conscr.* 62; *Amor.* 11; Poseidipp. XI (Gow-Page, 1965); Strabo. XVII, 1, 6; Plin. *NH*, XXXVI, 83; Sext. *Emp. Adv. math. (gramm.)* I, 276.

⁹ Epigraphic evidence about Sostratus: *FD*, III, 1, 298 (?); 299; P. Amandry. *BCH*, 1940-1941, vol. 64-65, pp. 63-64, n. 3; Th. Homolle, *BCH*, 1896, vol. 20, p. 584; F. Durrbach, *Choix*, I, 21-24; T.L. Shear, Kallias of Sphektos and the Revolt of Athens in 286 B.C., *Hesperia*, Suppl. XVII, Princeton, 1978, pp. 22-25; A. Bernand, *La Prose sur pierre*, n.5 (?), Paris, 1992; the ancient and medieval tradition about the Pharos of Alexandria and its connection with Sostratus of Cnidus is collected in: H. Thiersch, *Pharos: Antike, Islam und Occident*, Leipzig-Berlin, 1909, p. 32 ff.; Fraser, *op.cit.*, vol. I, pp. 18-20, vol. II, pp. 48-54, nn. 104-121.

¹⁰ *OGIS*, I, 66, n. 1.

likely in spring-summer 321 B.C., also does not find its approval in the sources, and even contradicts the literary tradition concerning this campaign¹¹. One can not take seriously the third date, put forward by P.A. Clayton in a book about the Seven Wonders. According to the author, Sostratus could seize Memphis not later than the time of Alexander the Great¹². In other words it must have happened during the Egyptian campaign of the Macedonian king in 332-321 B.C. However, the historians of Alexander keep silence relative to a siege or attack of the Egyptian capital by the Macedonian army and underline a peaceful character of the Egyptian campaign of Alexander¹³. Even if we assume that Sostratus did take Memphis “without a siege” during that campaign, we shall not be able to explain why instead of Alexander Lucian mentioned Ptolemy, whose participation in those events is wrapped in a shroud of mystery. The modern historians and commentators have omitted the most appropriate date of the event, mentioned by Lucian: autumn 323 B.C.

Ptolemy came to Egypt soon after the Babylonian division. Most probably it happened not earlier than November 323 B.C.¹⁴ Diodorus, whose XVIII-th book is the main source of our knowledge about political events between the conferences at Babylon and Triparadissus, informs, that “Ptolemy took over Egypt without difficulty and was treating the inhabitants with kindness... A multitude of friends also gathered about him on account of his fairness”¹⁵. Later on the historian will mention more than once about the “kindness” and “fairness” (ἐπιείκεια) of Ptolemy¹⁶ – his fairly proptolemaic trend makes us very sceptical about the idyllic picture of Ptolemy’s arrival in Egypt. Pausanias, who was of less sympathy with the first Ptolemy, describes his policy somewhat differently: “He crossed over to Egypt in person, and killed Cleomenes, whom Alexander had appointed satrap of that country... And... knowing that Perdikkas would make war, he kept Egypt garrisoned (Αἴγυπτον εἶχεν ἐν φυλακῇ)”¹⁷. So, according to Pausanias, Ptolemy’s arrival in Egypt was not easy and peaceful at all. The portrait of Ptolemy by Pausanias looks

¹¹ Diod. XVIII, 33-37; Strabo, XVII, 1, 8; Paus. I, 6, 3; Arr. *De rebus...*, 28-29; Just. XIII, 8, 10; *Marm. Par.* 11.

¹² P.A. Clayton, M.J. Price, *The Seven Wonders of the Ancient World*, London-New York, 1988, p. 144 f.

¹³ See: Diod. XVII, 49-52; Curt. IV, 7-8; Plut. *Alex.* 26-28; Arr. *Anab.* III, 1-6; VII, 9, 7-8; Just. XI, 11; cf. Ps.-Callisth. I, 30-34; *Itin. Alex.* 48-53; *P.Oxy.* I, 12, V, 1-4.

¹⁴ Cf. J. Droysen, *Geschichte des Hellenismus, II: Geschichte der Diadochen*, S.-Petersburg, 1997, p. 326, n. 19 (Russian transl.); *Marm. Par.* 8 and commentary of F. Jacoby to the fragment in: *F. Gr. Hist.* 239, fr. 1-8.

¹⁵ Diod. XVIII, 14, 1-2. Cit. by: *Diodorus of Sicily*, with an Engl. transl. by R.M. Geer, vol. IX, Cambridge (Mass.)-London, 1947.

¹⁶ E.g.: XVIII, 28, 6; 33, 3-5; XIX, 55, 5; 56, 1; 86, 2-4.

¹⁷ Paus. I, 6, 2-3. Cit. by: *Pausanias Description of Greece*, with an Engl. transl. by W.H.S. Jones, vol. I, London-New York, 1931.

more verisimilar and corresponds better to a bellicose image of the general represented in “Satrap Stela”, and to what we know about his deeds after his coming to power over Egypt¹⁸. One of the first combative actions of Ptolemy just on his arrival in Egypt in 323 B.C. was his conflict with Cleomenes of Naucratis.

As for reasons of the conflict, they are not clear because of laconicism of the available sources¹⁹. The lack of information is probably a result of propaganda, started by Ptolemy himself, who made use of discontent of mercenaries, merchants, priests, and Alexander by the policy of Cleomenes²⁰ in order to remove and then to discredit the previous ruler of Egypt, whose powers, though rather vague, presumably were equal to those of satrap²¹. I think, one of the main reasons of the conflict was unwillingness of Cleomenes to submit to the newcomer and to be his assistant with provisional functions of ὑπαρχος. All the more the conflict became inevitable, since Cleomenes may have had an army, based in Memphis or in its vicinity, as it follows from one Saqqara papyrus (*SB*, XIV, 11942), and from indications of Arrian (*Anab.* III, 5, 2-5) about Alexander’s garrison in Memphis, and of Pseudo-Aristotle (*Oec.* II, 33 c; 39) about Cleomenes’ soldiers staying somewhere up the Nile, as κατέπλευσεν and ἀναπλεύσας of the text point it out. Being a residence of Cleomenes, Memphis could become a serious obstacle in the path of Ptolemy’s troops.

Memphis occupied an important strategical place of Lower Egypt (ἐπικαιροτάτην οὖσαν πόλιν τῶν κατ’ Αἴγυπτον – according to Diodorus, XV, 43, 1), and since the earliest times the city has been a target for numerous foreign invaders. From the Saite dynasty period Memphis attracted Greek mercenaries (cf. Herod. II, 154), and in the Early Ptolemaic time the Memphite nome was a zone of active military colonization. So, it is not a surprise that Cleomenes, who probably descended from the Greek colonists of Naucratis, may have been supported, besides his own army, by the local Greek settlers in his resistance to Ptolemy. It is no mere chance that Perdikkas accused Ptolemy – as a pretext of his march on Egypt – of four crimes: insubordination to the Macedonian kings, the robbery of the corpse of Alexander, the murder of Cleomenes and the war with Greeks²². As for the last accusation, it probably implied not only Ptolemy’s intervention in Cyrene,

¹⁸ See: Diod. XVIII, 21, 8-9; 28; 33, 4-5; Strabo, XVII, 1, 8; Just. XIII, 6, 18-20; 8, 1-2; Arr. *De rebus...*, 16-19; *Marm. Par.* 10-11.

¹⁹ Diod. XVIII, 14, 1-2; Paus. I, 6, 2-3; Arr. *De rebus...*, 5; Just. XIII, 4, 11; Dexipp. in: *F. Gr. Hist.* 100, fr. 8.

²⁰ See: Ps.-Demosth. LXVI, 7-8; Ps.-Arist. *Oec.* II, 33 a-f (1352a16 - 1352b25); Arr. *Anab.* VII, 23, 6-8.

²¹ Cf. Ps.-Demosth. LXVI, 7; Ps.-Arist. *Oec.* II, 33 a; Paus. I, 6, 3; Arr. *Anab.* III, 5, 4; *De rebus...*, 5; Curt. IV, 8, 5; Ps.-Callisth. I, 31; III, 19; Jul. Val. I, 25.

²² Cf. Droysen, *op.cit.*, pp. 57, 328, nn. 55, 56; R.A. Billows, *Antigonos the One-Eyed and the Creation of the Hellenistic State*, Berkeley-Los Angeles, 1990, p. 60 ff.

but also his assault of Memphis, which was to happen not earlier than autumn 323 B.C. and not later than the eve of Perdiccas' invasion, when Ptolemy brought the remains of Alexander to Memphis in order to leave them forever in Egypt.

According to Lucian, Memphis was taken without a siege thanks to Sostratus' engineering trick somehow connected with the Nile waters. A reconstruction of the event, mentioned casually by the single author, will be by all means a hypothetic one, such as I am going to outline below. I shall try to consider the Memphite operation diachronically and from this point of view it may have consisted of the following phases: crossing over the Nile, approach to the city, and its seizure. Supposing that Sostratus could put into practice his engineer projects at any phase I shall examine them in the same order.

Crossing over the Nile. It was not an easy enterprise: the river's width and power sometimes were insuperable obstacles for enemy armies. That's why the Greek and Roman authors compared the Nile with an "eternal invincible fortress..., impregnable for malefactors" (Isocr. *Busir.* 12-13; cf. Auson. *Ord. urb. nom.* 4-5). Such a comparison is not a pure rhetoric: during inundations the Nile valley turned into a great lake with islands of settlements, and that time land battles were similar to ναυμαχία²³. Army land forces had to overcome the Nile waters and often, in case they were lacking of a due support of the navy, failed to do it. Such were the cases of Pharnabazus, the general of Artaxerxes II (Diod. XV, 43), probably of Artaxerxes III Ochus, who planned to conquer the Nile in a crazy "Achaemenid" manner – by means of liquidating its Indian sources (Ps.-Arist. *De inund. Nil.* 6; cf. Herod. I, 189; VII, 135), of Perdiccas during his Egyptian campaign (Diod. XVIII, 32-36), of Antigonos Monophthalmos and Demetrius Poliorcetes in autumn 306 B.C. (Diod. XX, 75-76), and of Antiochus the Great in 219 B.C. (Polyb. V, 62, 4-6).

To force a crossing over the Nile, a place with an island in the middle of the river had to be chosen, and the whole operation was carrying via the island. Let me remind the crossing of Perdiccas near Memphis (Diod. XVIII, 34, 6-7), and that of Alexander, whose army crossed the Nile near Heliopolis (Arr. *Anab.* III, 1, 3-4), situated opposite an island, laying at the beginning of the Delta. Assuming that Ptolemy repeated a route of Alexander, who in his turn kept to an old way of the previous conquerors, coming to Egypt from Asia, and moved southward along the Pelusian branch via Pelusium, Bubastis, and Heliopolis, and provided that Ptolemy hardly had a good flotilla just on his arrival in Egypt, I dare put forward a suggestion that he crossed the Nile at

²³ Diod. XVI, 47, 6; Strabo, XVII, 1, 4; Plin. *NH*, XXXV, 40, 17; Virg. *Georg.* III, 28-29; Achill. Tat. IV, 12, 14; Helioid. *Aeth.* IX.

the same place near Heliopolis and advanced on Memphis from the north along the western bank of the river. In that case Sostratus must have been in charge of the crossing over the Nile. I can not agree with an idea, that Sostratus has erected a dam across the river²⁴ – its size did not allow to fulfill such a great and difficult project, and also made impossible a full diverting of the river waters. Most probably Sostratus has built a temporary bridge across the Nile via the island – anyway, his skill of architect of a “*pensilis ambulatio*” in Cnidus was attested by Plinius the Elder (*NH*, XXXVI, 83). And it is quite possible, that the later tradition could reinterpret that piece of engineer work near Heliopolis as “dividing” of the Nile by Sostratus of Cnidus.

Approach to Memphis. The valley adjacent to Memphis had a developed irrigation infrastructure – its complexity had been already noted by Herodotus in his story about foundation of the city by the legendary king Menes (II, 99). There was quite a number of dams, canals and lakes in the vicinity of the city (cf. Strabo, XVII, 1, 32; Arr. *Anab.* III, 6, 1)²⁵. From all the sides accesses to Memphis were impeded artificially or naturally. The character of a military operation at the city depended of two factors: a direction of the main attack (from the land or from the river) and a date of the operation (during inundations Memphis became more vulnerable from the river side, as it is seen from a report of “Piankhi Stela”, the single document giving in details a description of a military operation at Memphis in the VIII century B.C.). Given that Ptolemy approached to the city from the north and that his army included mainly land forces, he was to cross the valley and to attack Memphis from the land.

Most probably Ptolemy reached the Memphite nome late in autumn, when the river level had already abated, though the Nile waters still covered the fields of the valley, thus hampering advance of the army. To move closer to the dams and fortifications of the city Ptolemy had to cross a partially bogged territory and to drain some land necessary for setting a camp and for preparation for attack of the citadel. Similar measures preceding enemy attacks of some Egyptian towns and military camps are mentioned by Thucydides (I, 109, 3-4: a siege of the island of Prosopis by Megabyxus in 456 B.C.), by Diodorus (XVI, 49, 1-4: an assault of Pelusium by Lacrates the Theban, who commanded the Greek mercenaries in the army of Artaxerxes III Ochus), finally by “Rosetta Stone” with a decree in favour of Ptolemy V Epiphanes where an episode of a siege of Lycopolis by the king in 198/7 B.C. is mentioned (*SB*, V, 8299, 21-27). Besiegers usually drained canals or marshy territories by means of diverting waters aside or through regulation of a water

²⁴ See: F. Heichelheim, *RE*, Suppl.VII, 1940, Kol. 1221f., n. 11a.

²⁵ See an excellent topographical survey of Memphis and its surroundings in: D.J. Thompson, *Memphis under the Ptolemies*, Princeton, 1988, p. 10 ff.

level with a help of sluice-gates. These works, thoroughly studied by D. Bonneau²⁶, demanded certain habits and skills of ἀρχιτέκτονες who were in charge of them (cf. Strabo, XVII, 1, 37). Sostratus of Cnidus, being a military engineer, probably had such an experience and thus could be responsible for “turning and dividing” of the waters in canals and lakes on the approaches to Memphis.

Seizure of Memphis. Though Lucian ascribes to Sostratus leadership of the military operation at Memphis, I think it would be erroneous to interpret his statement literally. Its *granum salis* is to demonstrate Sostratus’ ingenuity and practical skills, which in Lucian’s view predetermined the outcome of the whole undertaking. Sostratus scarcely commanded the army of Ptolemy, he had another task – that of a military engineer. The assertion of Lucian about the capture of Memphis “without a siege” seems rather doubtful too. If instead of a long siege of a fortified city a decision of its storm is taken, all the same, to be a success the attack requires some time to be prepared technically, as it was for example during a siege and assault of Gaza by Alexander (Arr. *Anab.* II, 25, 4; 26-27), or of Syene by the “Ethiopian” king Hydaspes, described in the novel of Heliodorus (*Aeth.* IX). This preparation usually included building of ramparts, digging of trenches and saps, transporting and setting of siege machines and towers, etc. The Nile valley environment inserted its own additions in this list, namely – overflowing of the besieged by means of: partial diverting of the waters in the river or canals (Heliod. *Aeth.* IX); destruction of protective dams (Herod. II, 99; Achill. Tat. IV, 14); opening or closing of sluice-gates (cf. Diod. XVIII, 35). Probably straitened in means and time, Ptolemy has ventured on a decisive assault of Memphis, prepared technically by Sostratus of Cnidus, who called to his strategical ally a destructive force of the Nile waters and – according to Lucian – did his best.

²⁶ D. Bonneau, *Le régime administratif de l'eau du Nil dans l'Égypte grecque, romaine et byzantine*, Leiden, 1993, *passim*; see also her brilliant book: *La crue du Nil...*, Paris, 1964, pp. 74-80, where a strategic role of the Nile in the Egyptian history is studied.

Nuove letture nel PHerc. 832 (Filodemo, *Retorica*, libro ottavo)*

FRANCESCA LONGO AURICCHIO

Come è noto, il PHerc. 832 costituisce la parte inferiore del rotolo di cui il PHerc. 1015 tramanda la parte superiore¹ e contiene, come è stato recentemente visto, l'ottavo libro della *Retorica* di Filodemo², che è dedicato, almeno per questa porzione superstite, prima alla polemica contro il democriteo Nausifane di Teo, l'antico maestro di Epicuro, che sosteneva che la scienza della natura serve per creare buoni retori e, successivamente, ad Aristotele che Filodemo critica perché avrebbe trascurato la filosofia per dedicarsi alla retorica.

Il PHerc. 832 fu svolto tra il 1807 e il 1808 da A. Lentari e G. Casanova³, all'inizio del Decennio francese a Napoli, quando John Hayter aveva lasciato la Officina dei papiri per riparare a Palermo con la Corte borbonica. Di questo rotolo esistono pertanto solo gli apografi napoletani⁴ e l'edizione nella seconda serie dei *Volumina Herculanensia*⁵. Il testo fu poi pubblicato dal Sudhaus nel secondo dei *Volumina Rhetorica* di Filodemo⁶.

Diversamente dal primo volume⁷, che è fondato sui soli apografi, i testi editi nel 1896 furono sottoposti dal Sudhaus a autopsia, seppure cursoriamente, e

* Sono molto grata al prof. Gigante, sempre prodigo di suggerimenti, che hanno contribuito non poco a migliorare questo testo.

¹ Sulla questione, cf. F. Longo Auricchio, *Nuove letture nei frammenti del PHerc. 1015 (Filodemo, Retorica, libro incerto)*, CErc 23 (1993), pp. 93-98 = *New Readings in the Fragments of PHerc. 832/1015 (Philodemus, Rhetorica, Liber incertus)*, "Proceedings of the XX International Congress of Papyrology", Copenhagen 1995, pp. 389-395 e *Nuove letture nel PHerc. 1015 (Filodemo, Retorica, libro incerto)*, CErc 24 (1994), p. 109 s.

² Cf. F. Longo Auricchio, *Nuovi elementi per la ricostruzione della Retorica di Filodemo*, CErc 26 (1996), pp. 169-171 = *New Elements for the Reconstruction of Philodemus' Rhetorica*, "Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses, Berlin 1995", Archiv für Papyrusforschung, Beiheft 3 (1997), pp. 631-635.

³ Cf. *Catalogo dei Papiri Ercolanesi* sotto la direzione di M. Gigante, Napoli 1979.

⁴ Cf. F. Longo Auricchio, *John Hayter nella Officina dei papiri ercolanesi*, in *Contributi alla storia della Officina dei papiri ercolanesi*, I Quaderni della Biblioteca Nazionale di Napoli, Serie V 2, Napoli 1980, pp. 161-215.

⁵ Vol. VII, pp. 44-67.

⁶ Lipsiae 1896, pp. 1-64.

⁷ Lipsiae 1892.

sono, per questo, maggiormente fondati; tuttavia, come generalmente è il caso per i papiri ercolanesi, il controllo dell'originale con l'ausilio dei nuovi mezzi che gli studiosi hanno oggi a disposizione (microscopi, fotografie) è necessario sempre, e di solito produce risultati. Queste considerazioni valgono anche per il PHerc. 832.

Prima di esaminare il testo, è utile fornire almeno i dati essenziali relativi ai segni.

Partiamo dalla *paragraphos*, che, come per gli altri rotoli ercolanesi, è il segno maggiormente ricorrente. In séguito al controllo dell'originale è stato possibile individuare sedici *paragraphoi* che non figurano nei disegni né nell'edizione del Sudhaus⁸. La forma è generalmente lineare, talvolta angolare, talvolta prolungata con una lieve inclinazione verso il basso. Può essere impiegata da sola, o accompagnata dallo *spatium vacuum* o da un trattino obliquo verso destra – una specie di accento acuto – nell'interlinea, subito dopo l'ultima lettera della parola che precede immediatamente l'interpunzione, o da tutti e due (spazio e "accento"). Le *paragraphoi* marcano sempre l'interpunzione: lo studio compiuto di questo libro consentirà forse di determinarne le sfumature: se cioè il segno ha una valenza ulteriore rispetto alla semplice interpunzione più o meno marcata: esposizione o confutazione di un'argomentazione avversaria, ad esempio, secondo la consuetudine dell'argomentare di Filodemo.

In due casi è leggibile, a fine linea, un riempitivo⁹.

Nell'intercolumnio, tra col. 18 e 19, in corrispondenza della l. 5 di col. 19, si legge un K sormontato e sottolineato da un tratto curvo: un segno sticometrico come il Ξ che si legge nel PHerc. 1015 nell'intercolumnio tra col. XLIX e col. L, in corrispondenza della l. 13 di col. L. Non sono leggibili, a quanto mi sembra, altri segni sticometrici tra questi due né prima né dopo sia in PHerc. 1015 sia in PHerc. 832, mentre ci si sarebbe aspettati Λ , M , N tra K e Ξ e le lettere precedenti e seguenti; il che forse è segno che parti di papiro siano perdute, o che le lettere sticometriche mancanti siano capitate proprio nei punti in cui i papiri sono stati tagliati durante lo svolgimento prima di essere incollati sulle tavolette.

Nel margine inferiore di col. 21 del PHerc. 832 in un sovrapposto si leggono dei segni non chiaramente identificabili: si tratta di due o tre lettere allineate l'una di séguito all'altra sormontate da due trattini orizzontali. Potrebbe trattarsi delle cifre che talora venivano apposte a piè di colonna per numerare le colonne stesse, come è stato messo in rilievo dal Bassi nell'articolo dedicato alla sticometria nei papiri ercolanesi, a proposito del PHerc. 1423¹⁰. Tuttavia

⁸ Col. 6, l. 7 s.; 11, l. 10 s.; 18, l. 3 s.; 19, l. 10 s.; 21, l. 10 s.; 22, l. 12 s.; 24, l. 1 s., 15 s.; 26, l. 11 s. (questa *paragraphos* era stata vista dal Sudhaus, ma non figura nei disegni); 33, l. 7 s.; 34, l. 4 s.; 35, l. 8 s. (incompleta, ma certa); 37, l. 6 s.; 42, l. 10 s.; 43, l. 6 s.; 46 l. 1 s.

⁹ Col. 20, l. 13; 25, l. 13.

¹⁰ *La sticometria nei papiri ercolanesi*, RFIC 37 (1909), pp. 333-335. Il PHerc. 832/1015 non è

questa sembra essere l'unica colonna in cui è segnalata tale numerazione, che generalmente invece veniva indicata sempre o molto frequentemente.

Ho detto che queste lettere si leggono in un sovrapposto: come è noto, nei papiri ercolanesi, le porzioni di testo presenti nei sovrapposti si devono spostare in una posizione più avanzata nel rotolo: in questo caso una collocazione plausibile potrebbe essere il margine inferiore della col. 22, dove, in effetti, è una lacuna.

E ora veniamo al testo¹¹.

Col. 3

Sudhaus:	P
2]εραν συνησει]ερανσυνηθει

per cui proporrei di integrare κατά σπανιοτ]έραν συνήθει[αν “secondo una consuetudine piuttosto rara”. Il contesto che precede e segue è lacunoso, ma alla l. 5 si legge όμιλίας che ci riporta nell'ambito del linguaggio e ci consente di supporre che qui συνήθεια abbia il valore di “uso linguistico”, attestato nella *Retorica*. L'aggettivo σπάνιος è riferito a συνήθεια anche altrove nella *Retorica*¹².

Col. 6

Sudhaus	P (Longo)
5 Πώς δ' άν ανα.ιοιεν, εί μή πλή[θει] τὰ πρὸς τήν φύσιν οικεί[α ἀ]ποδιδούησαν;	Πώς δ' άν άνδ[ά]νοιεν εί μή πλήρη τὰ πρὸς τήν φύσιν οικεί[α ἀ]ποδιδούησαν;

“E (i retori) come potrebbero essere graditi se non rendessero piene le cose conformi alla natura?”.

La conoscenza della scienza della natura è il fondamento della capacità oratoria secondo Nausifane, che, come è noto, è l'avversario di Filodemo nella prima parte del libro ottavo.

Il verbo άνδάνω è usato da Filodemo nella *Retorica*¹³, nel decimo libro *De vitiiis* dedicato alla superbia¹⁴, nella *Poetica*¹⁵. L'aggettivo πλήρης ricorre in

stato considerato dal Bassi né da F. Sbordone, *La sticomelia nei papiri della Retorica di Filodemo*, RAAN L (1975), Napoli 1976, pp. 117-123.

¹¹ Delle nuove letture effettuate in questo papiro ne vengono in questa sede comunicate solo alcune a mo' di esempio.

¹² Cf. Lib. III (PHerc. 1506), col. XL 10 s., p. 16 Hammerstaedt (CErc 22, 1992).

¹³ Lib. inc. (PHerc. 1004), col. LXXXII 11 s., p. 367 Sudhaus I.

¹⁴ PHerc. 1008, col. IX 23, p. 15 Jensen, Lipsiae 1911.

¹⁵ PHerc. 994, col. y 4, p. 19 Sbordone (*Ricerche sui Papiri Ercolanesi*, vol. II, Napoli 1976).

questo libro, in un contesto lacunoso¹⁶, nel *De signis*¹⁷, in accezione fisica, come anche in Epicuro¹⁸.

Col. 10	
Sudhaus	P
14 . αλιαν	λαλιάν

Il contesto che precede e segue è lacunoso, ma l'autopsia ha potuto precisare l'occorrenza di questo termine presente più volte nella *Retorica*¹⁹.

Col. 23	
Sudhaus	P (Longo)
1 ῥήτ]ορι δ' ἄξιον δι- ἄ τὰς πο[ικίλα]ς μοχθηρί- ας ἀνθρώπων [κ]αὶ ἰδίαὶ καὶ κοινῆ[ι] δι[οικῆ]σα[ι] καὶ τ[αχθῆν]αι πρὸς] ῥήτορα δ' ἄξιον δι- ἄ τὰς πο[ικίλα]ς μοχθηρί- ας ἀνθρώπων [κ]αὶ ἰδίαὶ καὶ κοινῆι `δυσφ[ο]ρῆσαι' καὶ τραπῆναι πρὸς
5 διόρθωσιν τῶν κοινῶν.	διόρθωσιν τῶν κοινῶν.

“... è giusto che il retore si trovi in difficoltà per le svariate malvagità degli uomini in privato e in pubblico e sia volto a correzione di quelle pubbliche”.

L'oratore, che riceve turbamento dalle cattiverie umane, deve correggere le cattive azioni che le persone commettono in pubblico. A l. 4 l'integrazione δυσφ[ο]ρῆσαι è frutto della lettura di P²⁰. Il verbo non sembra ricorra in Filodemo; il sostantivo δυσφορία appare nel fr. 445 Usener di Epicuro. L'infinito τραπῆναι sembra più appropriato di τ[αχθῆν]αι supplito dal Sudhaus.

Col. 25	
Sudhaus	P (Longo)
τ' ὄν]το τὸν [γεω- μέτρ]ην πολιτικὸν [κα]ὶ μέ[γι- στον, ἐ]πειδὴ τὰ τοιαῦτ' εἶδη καὶ] κατὰ γεωμετρίαν ἐστίν;	κακῶς ἐ]λογίζοντο τὸν [γεω- μέτρ]ην πολιτικὸν ἐσόμε- νον], ἐπειδὴ τὰ τοιαῦτ' εἶδη καὶ] κατὰ γεωμετρίαν ἐστίν·

¹⁶ PHerc. 1015, col. L 2, p. 53 Sudhaus II.

¹⁷ PHerc. 1065, col. XXXIV 22, XXXVI 29, pp. 77, 79 De Lacy (La Scuola di Epicuro, dir. da M. Gigante, I, Napoli 1978).

¹⁸ Cf. *Glossarium Epicureum* ed. cur. M. Gigante et W. Schmid, Romae 1977, s. v.

¹⁹ Cf., ad es., questo stesso libro, PHerc. 1015, col. XXXII 17, p. 27 Sudhaus II; Lib. III (PHerc. 240), fr. II, p. 272 Sudhaus II.

²⁰ Per la costruzione con διά e l'accusativo, cf. D.S. 4, 61.

- | | |
|---|--|
| <p>5 Ἄλλ’ ὥς ἔοικεν, πρότερον ὑποκείσθαι δεῖ τῶν πραγμάτων εἶδησιν, εἰ μὲλλει τις ἐνθυμήσεσθαι τι τῶν πολιτικῶν ὀρθῶς ἢ διδάξειν τὸ συμφέρον· ὥσθ’ ἕτερόν τι ῥητέον περὶ τοῦ τὴν [π]ολιτικὴν ἐπιστήμην ἔχειν τὸν [φ]υσικόν·</p> | <p>ἀλλ’ ὥς ἔοικεν, πρότερον ὑποκείσθαι δεῖ τῶν πραγμάτων εἶδησιν, εἰ μὲλλει τις ἐνθυμήσεσθαι τι τῶν πολιτικῶν ὀρίσας ἢ διδάξειν τὸ συμφέρον· ὥσθ’ ἕτερόν τι ῥητέον περὶ τοῦ τὴν [π]ολιτικὴν ἐπιστήμην ἔχειν τὸν σοφόν·</p> |
|---|--|

“. . . consideravano erroneamente il geometra un futuro politico, dal momento che tali forme (di ragionamento) riguardano anche la geometria; ma, come è verisimile, prima bisogna che sussista la conoscenza dei fatti se ci si accinge a definire e a riflettere su qualche tema politico o a insegnare ciò che giova, cosicché bisogna dire qualcosa di diverso riguardo al fatto che il sapiente possiede la scienza politica . . . ”.

Alla l. 1 s. l'autopsia ha consentito di restituire l'imperfetto ἐ]λογίζοντο e il participio ἐσόμε[ν]ov] chiarendo e precisando meglio la costituzione del testo già impostata dagli editori precedenti. Il verbo λογίζομαι è impiegato varie volte da Filodemo²¹. Dato il contesto, il soggetto di ἐ]λογίζοντο dovrebbero essere gli avversari, i seguaci di Nausifane. Perciò ho accolto il suggerimento di J. Hammerstaedt, che ringrazio, di supplire, prima del verbo, l'avverbio κακῶς.

Nella l. 9 s. in P, come in N, la parte di lettera superstite, alla fine di l. 9, dopo ρ, è ι, non θ. Pertanto le integrazioni possibili mi sembra che siano il participio ὀρί[σ]ας, suggerito da D. Delattre, che ringrazio, o l'avverbio ὀρι[κ]ῶς, invece di ὀρι[θ]ῶς restaurato dal Sudhaus. Tra le due possibilità il participio mi è sembrato più probabile e l'ho pertanto accolto nel testo. Il termine ὀρικῶς non sembra ricorra nei testi epicurei. È impiegato, ad esempio, da Crisippo²², Filone Alessandrino²³, Ermogene di Tarso²⁴, Diogene Laerzio²⁵.

Infine, a l. 13, dopo l'articolo si leggono le lettere σο seguite da un riempitivo ed è quindi possibile scrivere σο[φ]όν invece di [φ]υσικό]ν integrato dal Sudhaus.

²¹ Nella *Retorica*, in questo stesso libro, cf. col. III 8 s. (con περί e il genitivo), XXVIII 17 e XXXV 19 (con l'accusativo), in *Vit.* (PHerc. 1008), col. XIV 36, XV 33, pp. 25, 27 Jensen (con ὅτι e l'indicativo), in *Ir.* (PHerc. 182), col. XXXVI 40, p. 92 Indelli (in forma di participio sostantivato). Costruito col participio si trova in Hdt. 3, 65.

²² *SVF*, vol. II, fr. 69 riportato da Sext. *Emp. Adv. Mathem.* VII 426.

²³ *Quod deus sit immutabilis*, 167, 3; *De gigantibus*, 24, 1 Wendland.

²⁴ Περὶ στάσεων, 8, 5 Rabe.

²⁵ IX 71.

POxy 1086 e Aristarco*

JOHN LUNDON

Pubblicato per la prima volta nel 1911 da Arthur S. Hunt¹ e riedito nel 1969 da Hartmut Erbse², POxy 1086 conserva tre ampie colonne di un rotolo di papiro (di cui però le due esterne sono mutile), che in origine recava un commentario al II libro dell'*Iliade* (il tratto di testo interessato comprende i vv. 751-827). Un piccolo frammento di *volumen*, che è stato redatto da mano identica e che presenta le medesime caratteristiche interne ed esterne, ha visto la luce di recente e, con ogni verosimiglianza, proviene dal primo rotolo della stessa opera³.

Datato su basi paleografiche al I sec. a.C.⁴, POxy 1086 non è il più antico fra i commentari omerici restituiti dai papiri⁵. Gli “estratti commentati” di

* Ringrazio Michael Haslam e Nicholas Richardson per aver letto il presente lavoro e per aver offerto utili suggerimenti.

¹ POxy VIII, pp. 77-99. Hunt fu aiutato nell'impresa da Wilamowitz (cfr. la *Preface*), le cui numerose proposte sono puntualmente registrate nelle note ai singoli righi.

² Pap. II, in *Scholia Graeca in Homeri Iliadem (Scholia vetera)*, Vol. I, Berolini 1969, pp. XXXV-XXXVI, 164-174 (con tavola in fondo al volume).

³ POxy LXV 4451, pp. 27-29 (con tav. VII), a cura di M.W. Haslam, cui si devono l'identificazione del pezzo e l'ipotesi di provenienza (p. 28).

⁴ Il testo del commentario è redatto in una scrittura semicorsiva di piccolo modulo, eseguita da mano abile ma piuttosto disomogenea, che presenta numerosi elementi tipici delle (tarde) grafie tolemaiche (cfr. POxy VIII 1086 introd., p. 77 e E.G. Turner, *Greek Manuscripts of the Ancient World*, London 1987², p. 98 (n° 58)). Ai papiri finora proposti come termini di confronto paleografico (POxy II 236, POxy VIII 1087, PBritMus 133 = PLondLit 130, POxy XIV 1644), dei quali però solo gli ultimi due sembrano pertinenti, si può aggiungere PRainCent 52 (tav. 65), una petizione probabilmente da datare al 76 a.C. Sul *verso* si trovano “ricette mediche” stese in una scrittura riferibile al I sec. d.C.

⁵ Per un elenco dei commentari omerici conservati su papiro, cfr. M. Del Fabbro, *Il commentario nella tradizione papiracea*, StudPap 18 (1979), p. 129, la quale, fra i certi e gli incerti, registra 26 testi. Dalla lista della Del Fabbro, però, vanno eliminati PLond V 1816 C = PLondLit 142, POxy III 418 e PSI X 1173 (*Mythographus Homericus*); PSI XII 1276 (parafrasi continua); PStras inv. Gr. 1015 e PUnivStatMil inv. 613 = PMilVogl III 120 (*scholia minora*); e PSI II 135 (di genere indeterminabile). Al contrario sono da aggiungere ad essa alcuni testi (frammenti di commentari, di monografie e di *excerpta*) che per varie ragioni – due dei reperti sono tuttora inediti – ivi non compaiono (i testi sono ordinati in base al primo verso commentato e un punto interrogativo contraddistingue quelli di dubbia appartenenza): POxy LXV 4451, PBerol inv. 16897 (presentato da W. Brashear al XXII Congresso Internazionale di Papirologia e in corso di

Lille (PLille inv. 83 + 134 + 93 b + 93 a + 114 t + 114 o + 87)⁶, recuperati da *cartonnage* di mummia, e il PWashUniv II 63⁷, retrodatato in modo convincente da Alfons Wouters⁸, risalgono rispettivamente al III e al II sec. a.C.⁹ Nemmeno risulta il più esteso frammento conservato: certo le sue tre colonne, alte e assai ampie, contengono un totale complessivo di 121 righe di testo, ma ciò non regge il confronto con POxy II 221¹⁰, che reca ben 17 colonne di lemmi e di commento coprendo centinaia di versi omerici. E non è neanche il commentario più dotto, almeno se misuriamo il livello di dottrina secondo il numero dei passi citati o degli studiosi nominati. Qui si distinguono POxy II 221 (ancora una volta), POxy VIII 1087 e POxy LIII 3710¹¹, mentre POxy 1086, se proprio non rifugge del tutto dall'espore i

studio da parte di M.W. Haslam, PBerol inv. 17151 (*ed.pr.* W. Luppe-G. Poethke, APF 44 [1998], pp. 215-218), PMilVogl I 19?, PMich inv. 1206 (*ed.pr.* W. Luppe, ZPE 93 [1992], pp. 163-165), POxy LXV 4452, POxy inv. 12 1B.133/B(a) (in corso di studio da parte del sottoscritto), PMich inv. 3688? (*ed.pr.* A. Henrichs, ZPE 4 [1969], pp. 23-30), POxy LXV 4453?, PMed inv. 210? (*ed.pr.* S. Strassi, Aegyptus 58 [1978], pp. 110-114, ried. in *CPF* I.1* 30), PSI XV 1464, PLille inv. 83 + 134 + 93b + 93a + 114t + 114o + 87 (*ed.pr.* C. Meillier, in *Mélanges Vercoutter*, Paris 1985, pp. 229-238), POxy LIII 3710, e PTurner 12? Così, nell'ambito dei reperti attribuibili con vario grado di certezza alla categoria di commentari omerici (largamente intesa), si giunge ora a un totale di 33 testi, disposti lungo un arco cronologico che si estende dal III sec. a.C. al III/IV d.C. e distribuiti fra 26 libri dei due poemi. Da rammentare, infine, che i papiri curati da H. Erbse nei volumi degli *Scholia Graeca in Homeri Iliadem* (*Scholia vetera*), Berolini 1969-1988, comprendono, oltre a frammenti di *hypomnemata* veri e propri, anche annotazioni marginali, ossia tutti i materiali considerati quali precedenti antichi degli scoli maggiori presenti nei codici medievali.

⁶ La prima edizione di questi frammenti è dovuta a C. Meillier, *Extraits commentés d'Homère, Odyssee, 16 et 17: P. Lille inv. 83 + 134 + 93 b + 93 a + 114 t + 114 o + 87*, in *Mélanges offerts à Jean Vercoutter*, Paris 1985, pp. 229-238.

⁷ Il papiro ha avuto numerose edizioni: Z.M. Packman, *Commentary on Iliad 9, 133-147*, BASP 10 (1973), pp. 53-56; M.W. Haslam, *P. Wash. Univ. inv. 217: Commentary on Iliad 9*, BASP 22 (1985), pp. 97-100; H. Erbse, in *Scholia Graeca in Homeri Iliadem* (*Scholia vetera*), Vol. VII, Berolini 1988, pp. 265-266 e 300-302; Z.M. Packman, in *Papyri from the Washington University Collection*, Part II, Opladen 1990 (Pap. Col. XVIII), pp. 4-8.

⁸ A. Wouters, *A Note on the Homer Commentary P.W.U. Inv. 217*, ZPE 21 (1976), pp. 271-273. L'*ed.pr.* aveva riferito la scrittura dagli evidenti tratti tolemaici al II sec. d.C. La nuova datazione è stata accolta dagli editori successivi.

⁹ Anche PHamb II 136, forse proveniente da un commentario omerico, risale al III sec. a.C. Collocabili nel I sec. a.C. invece, insieme a POxy 1086 e POxy LXV 4451, sono PBerol inv. 16897, Pland I 2 e PMed inv. 71.82.

¹⁰ Redito come Pap. XII da H. Erbse, in *Scholia Graeca in Homeri Iliadem* (*Scholia vetera*), Vol. I, Berolini 1969, pp. XLI-XLII e Vol. V, Berolini 1977, pp. 78-121 (con tav. in fondo).

¹¹ POxy II 221 adduce le opinioni, fra gli altri, di Tolomeo (Ascalonita) (I 18, XVI 3), Aristofane di Bisanzio (I 18, IV 6, 15, X 36, XIII 20-21), Ermappia (III 17), Dionisio Trace (III 22, XIV 20), Aristonico (III 30), Aristarco (IV 7, 22, IX 6, X 31, XI 15, XII 38, XIV 16-17, XVII 20), Fileta (IV 26), Callistrato (IV 26, XVII 21), Ippeus (VI 3), Seleuco (VI 15, IX 8, XV 16), Istro (VI 29), Megacleide (IX 3), Eforo (IX 21), Aristotele (IX 37, XIII 30, XIV 30), Didimo (X 12, XVII 27-28), Sidonio (XI 1), Protagora (XII 20-21), Cratete (III 25, XIV 9, XVII 30) e Zenodoto (XVI 31-32), e cita passi, per fornirne solo un elenco parziale, da Frinico (III 6-7, 7-8), Anacreonte (VII 6-12), Senofane? (IX 1-3), Paniassi (IX 8-11, citato da Seleuco), Pindaro (IX 14-16, 17), Alceo (XI 9-10), Sofocle (XI 13), Solone (XIV 12-16), Callimaco (XV 33-34) ed Esiodo (XVI 35-

pareri altrui¹², privilegia quasi esclusivamente quelli di uno studioso solo, e, a parte qualche brano addotto dagli stessi poemi omerici, conserva in tutto un frammento di Pindaro (fr. 92 Maehler) e un altro di Alceo (fr. 329 Voigt)¹³. Tuttavia, come risulta chiaro dai confronti fin qui istituiti, POxy 1086, pur non essendo il più antico, il più ampio o il più dotto fra i commentari omerici conservati su papiro, si presenta insieme antico, esteso e dotto.

La reale importanza, però, il vero valore del papiro sta nel fatto che lo studioso delle cui opinioni dà notizia non è altro che Aristarco e che lo fa non molti anni dopo la sua scomparsa e comunque indipendentemente dagli altri principali testimoni del suo pensiero, Aristonico e Didimo, entrambi attivi nel periodo augusteo, cui risalgono attraverso numerose tappe gran parte dei “frammenti” aristarchei tramandati come scoli nel famoso codice Veneto A (cod. Ven. Graec. 822)¹⁴. Infatti in alcune fra le più estese e importanti delle 41 note conservate compare il nome di Aristarco e in queste e altre si motivano i suoi segni critici, che sono stati preposti anche

36); POxy VIII 1087 riporta parole, espressioni e brani da Pindaro (I 26), Euripide (I 28, II 60), Simonide (I 31-32, II 40), Eschilo (II 35), Sofocle (II 36), Cratino (II 37), Antimaco (II 43), Leandrio (II 45), Eupoli (II 46-47), Stesicoro (II 48), Esiodo (II 51, 53-54, 56), Leucone (II 55) e da altri ancora; POxy LIII 3710 fa riferimento, per registrarne solo alcuni, ai pareri di Cratete (I 2?, 22?, III 20), Aristonico (I 4, 10?, 25?, II 21, 34, III 35), Demetrio Issione? (I 9), Zenodoto (I 10, II 7), Aristofane (I 10?, 26?, III 33, IV 8?), Aristarco (I 26?), Riano (II 7), Parmenone (II 24), Aristarco di Samo (II 37), Talete (II 38, citato da Aristarco di Samo), Eraclito (II 43), Diodoro (II 47), Zenodoto di Mallo (III 40). Anche POxy LXV 4452 doveva essere un'opera assai erudita: in essa sono chiamati in causa, infatti, Aristofane di Bisanzio (fr. 1.4-5), Seleuco (fr. 1.5), Dionisio (fr. 1.19), Callistrato (fr. 1.20), Cheride (fr. 1.24), Aristarco (fr. 2.3-4, 6.5, 8.6), Zenodoto (fr. 2.4, 13.3, 15) e altri ancora.

¹² Cfr. le menzioni di Πραξιφάνης (I 12 al v. 763), di ἔνιοι (I 26 al v. 766 e 30 al v. 767) e di οἱ μὲν ... οἱ δὲ (III 103-104 ai vv. 813-814). Come si vede, in un caso solo è precisato il nome di un'autorità diversa, negli altri casi invece si ricorre a indicazioni generiche, che possono però aver soppiantato riferimenti specifici nel corso della trasmissione. L'annotazione al v. 807 (III 93-97) offre spiegazioni alternative dell'espressione omerica οὐ τι ... ἠγνοίησεν, ma senza attribuirle (esplicitamente) a fonti precise.

¹³ Dai poemi omerici sono riportati, in tutto o in parte, *Il.* 5.222-223 (I 34-35), 1.349 e/o 11.80 (II 74), 20.41 (III 101-102), 3.16 (III 108-109) e 3.185 (III 111-112). POxy LXV 4451 cita Anacreonte 1.5-6 Gentili (1) e *Il.* 24.542 (4).

¹⁴ Sulla trasmissione della dottrina aristarchea, vd. ora F. Montanari, *The Fragments of Hellenistic Scholarship*, in *Collecting Fragments. Fragmente sammeln*, edited by G.W. Most, Göttingen 1997 (Aporemata 1), pp. 273-288, in part. 284, il quale insiste sui vari stadi da essa attraversati nel suo percorso dall'opera originaria alle annotazioni marginali dei codici medievali. Lo studioso, però, ci sembra oltremodo scettico sulla possibilità che, tranne in qualche raro caso, si siano conservate le stesse parole di Aristarco. La notevole costanza terminologica degli scoli attribuibili ad Aristonico e a Didimo e la coincidenza di questa terminologia tecnica specifica con quella impiegata in POxy 1086 (e anche nel *Lexicon Homericum* di Apollonio Sofista), lasciano supporre, invece, che gli *ipsissima verba* del filologo alessandrino (o per lo meno quelli espressioni concetti fondamentali della sua attività) fossero, fino a un certo punto, mantenuti dai successori (forse rispettosi dell'*auctoritas* del maestro alessandrino e in ogni caso poco inclini all'innovazione).

agli stessi lemmi del papiro¹⁵. Tuttavia la questione della presenza aristarchea in questo testo si rivela assai problematica, tanto che gli studiosi moderni si sono comportati variamente nella valutazione dell'attendibilità delle notizie fornite sul conto di Aristarco e nell'attribuire ad Aristarco le altre annotazioni e le altre spiegazioni che non recano il suo nome e non fanno esplicito riferimento ai suoi σημεία. Il problema principale era già stato enucleato e concisamente formulato da Hunt nell'introduzione all'*editio princeps* (p. 79): "La diffusa presenza aristarchea in un testo così antico non può che conferire un certo qual peso anche agli altri elementi, che risalgono a fonti meno sicure, anche se resta pur sempre una questione aperta fino a che punto questi elementi siano atti a rappresentare la dottrina aristarchea"¹⁶. Cionondimeno c'è stato chi ha voluto far risalire tutto ad Aristarco¹⁷, dando per scontato quanto invece andrebbe dimostrato, ma c'è stato anche chi si è spinto a tal punto da togliere ad Aristarco ragionamenti a lui esplicitamente attribuiti¹⁸. Nel tentativo di risolvere in parte la questione, prenderemo in esame quattro casi concreti, difendendo nel primo l'affidabilità dell'attribuzione del papiro, posta in discussione, e individuando in tutti le caratteristiche che suggeriscono l'origine precisa delle annotazioni.

Nei versi 791-795 del II libro dell'*Iliade*, ci viene raccontato come la messaggera degli dei Iride, inviata da Zeus presso l'assemblea troiana per annunciare l'arrivo dell'esercito greco, assunta le sembianze di Polite, figlio di Priamo e vedetta dei Troiani: εἶσατο δὲ φθογγὴν νῦν Πριάμοιο Πολίτην, / ὃς Τρώων σκοπὸς ἵζε ποδωκείρησι πεποιθὼς / τύμβῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ Αἰσυνήταο γέροντος, / δέγμενος ὀππότε ναῦφιν ἀφορμηθεῖεν Ἀχαιοί. / τῷ μιν εἰσαμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἴρις ... ("Si fece simile per la voce al figlio

¹⁵ Menzioni del nome di Aristarco figurano certamente a I 12, 16 e II 63, e con buona probabilità anche a I 26 e III 88, dove si trovano in lacuna. Fra le *diplai* cui si fa riferimento nel commentario, quattro sono superstiti (I 27, II 54, III 97, III 114), una sembra essere stata omessa accidentalmente (II 44) e tre sono andate perdute (I 11, II 82, III 106). Sono presenti, inoltre, tre *obeloi* (II 61-62), ma è probabile che qui altri due siano stati tralasciati per errore, e di questi uno con lo stesso verso (794) da esso contrassegnato. Quanto agli altri commentari omerici conservati su papiro, Aristarco è nominato esplicitamente più volte in POxy LXV 4452 (frr. 1.24?, 25?, 2.3, 6?, 9?, 6.5, 8.6) e POxy II 221 (IV 7, 22, IX 6, X 31, XI 15, XII 38?, XIV 16, XV 17 [titolo], XVII 20) – in POxy LIII 3710 egli si nasconde forse sotto il nome di Aristonico (I 4?, 11?, 25?, II 21, 34, III 35) –, mentre segni critici (aristarchei) e/o riferimenti a essi sopravvivono in PDaris, PCairo inv. 60566, PMich inv. 1206, POxy LXV 4452, POxy II 221, POxy ined., PPisaLit 8, POxy LIII 3710.

¹⁶ "The presence of this large Aristarchean strain in so early a text naturally lends no little weight to the other elements in it which have less definite authority, though how far these elements are likely to represent the teaching of Aristarchus is of course open to question."

¹⁷ Cfr. per es. E. Howald, *Zu den Iliasscholien*, RhM 72 (1917-1918), pp. 403-425, in part. 419-420 ("Wir gehen deshalb kaum fehl, wenn wir auch alle anderen Scholien seiner Einflussphäre zuschreiben ...") e K. McNamee, *Aristarchus and 'Everyman's' Homer*, GRBS 22 (1981), pp. 247-255, in part. pp. 249-250.

¹⁸ Vd. sotto.

di Priamo, Polite, che, spia dei Troiani, stava seduto fidando nei suoi piedi veloci in cima alla tomba del vecchio Esiete, aspettando che si muovessero dalle navi gli Achei. Fattasi simile a lui, gli parlò Iride dai piedi veloci ...”¹⁹. Questi stessi versi costituiscono un lungo lemma all'interno del commentario (II 61-63) e sono contrassegnati ciascuno con un obelo, tranne il verso 791, dove però va sicuramente supplito, e il verso 794, che è stato omesso nella sua interezza (volutamente o per sbaglio non si sa). L'obelo, com'è noto, fu il segno usato da Aristarco per indicare i versi a lui sospetti²⁰, così che il discorso di commento che segue può sembrare del tutto attendibile (II 63-68): ἀθετεῖ τούτους Ἀρίσταρχος, ὅτι πρῶτον μὲν) οὐδέποτε ὑπὸ Διὸς πεμπομένη ἡ Ἴρις ὁμοιοῦται τινι, ἀλλ' αἰεὶ αὐτοπρόσωπος παραγίνεται. ἔτι δὲ κ(αὶ) ἡ ὑπόκρισις ἀπίθανος· εἰ γ(ὰρ) ἔνεκα τοῦ ψιλῶς εἰπεῖν ὅτι ἔρχονται παρῆκται ἡ Ἴρις, τοῦτο κ(αὶ) ὁ Πολίτης ἠδύνατο ποιῆσαι· εἰ δὲ πρ(ὸς) τοῦτο, ἵνα οἱ πρότερον μὴ τολμῶντες ἐξέλθωσιν ἐξέλθωσιν, ἡ Ἴρις ἔστω λέγουσα ὡς κ(αὶ) παρὰ τοῦ Διὸς ἀπεσταλμένη. ὅτι δὲ Ὅμηρος, ὅταν τινὰ εἰκάσῃ τινί, κ(αὶ) τοὺς πρέποντας λόγους περιτίθῃσιν, δῆλον. ... (“Aristarco atetizza questi versi, perché, in primo luogo, Iride, quando viene mandata da Zeus, non prende mai le sembianze di alcuno, ma si presenta sempre in propria persona. Inoltre neanche la motivazione è credibile: se infatti Iride è stata introdotta per dire soltanto che i Greci stanno venendo, anche Polite poteva farlo; se invece per questo motivo, perché coloro i quali non osavano uscire precedentemente escano a battaglia, allora Iride dica che è stata inviata da Zeus. Ed è chiaro che Omero, quando fa prendere a un personaggio le sembianze di un altro, gli attribuisce anche le parole appropriate. ...”). Tre considerazioni, dunque, che avrebbero spinto Aristarco a dubitare della autenticità del passo in questione (in cui si racconta la trasformazione divina): la violazione di una regola del mondo omerico (αἰεὶ, οὐδέποτε), l'implausibilità della motivazione (ὑπόκρισις), e l'inappropriatezza del linguaggio (τοὺς πρέποντας λόγους).

¹⁹ Si dà il testo come costituito da H. van Thiel (*Homeri Ilias*, Hildesheim-Zürich-New York 1996 [Bibliotheca Weidmanniana II]), rispetto al quale quello del papiro differisce nei seguenti punti: ὑεὶ per ὑί, Αἰσιυῖται per Αἰσυῖται, 794 om., σφιν per μιν, μετέφη per προσέφη.

²⁰ La conoscenza del valore e dell'impiego dei segni critici (aristarchei) si basa, da una parte, sulle stesse annotazioni, presenti nei manoscritti antichi (commentari, *marginalia*) e medievali (scoli), che ne forniscono le motivazioni, e, dall'altra, sui trattatelli *de notis criticis*, facenti parte dei *prolegomena* contenuti in alcuni codici dell'età di mezzo, fra cui i più celebri sono il cosiddetto *Anecdota Romanum* ai ff. 3^r-3^v del cod. Rom. Bibl. Naz. gr. 6 (C) (edizione recente e migliorata rispetto a quelle precedenti a cura di F. Montanari, *Studi di filologia omerica antica I*, Pisa 1979, pp. 54-55) e il “fragmentum ignoti cuiusdam opusculi” al f. 8^r del cod. Ven. Graec. 822 (A) (edito da ultimo da H. Erbse, *Scholgia Graeca in Homeri Iliadem (Scholia vetera)*, Berlino 1969, pp. LXIV-LXVI). I materiali relativi ai singoli segni critici sono raccolti e discussi da A. Gudeman, *Kritische Zeichen*, RE XI, 2 (1922), coll. 1916-1927. Trattazioni sintetiche dell'argomento si trovano in R. Pfeiffer, *Storia della filologia classica*, Napoli 1973, pp. 195-196, 284-285 e 340, e in E.G. Turner, *Papiri greci*, Roma 1984, pp. 132-137.

Alcuni studiosi, però, e fra essi l'autore di fondamentali ricerche su Aristarco, Arthur Ludwich, hanno rilevato che vi è un altro passo omerico in cui si parla di una trasformazione di Iride. Si tratta di un episodio del III libro dell'*Iliade*, dove la dea assume le sembianze di Laodice, figlia di Priamo. Quindi il primo motivo addotto a favore dell'intervento, che tra l'altro non trova riscontro nella tradizione medievale²¹, non può risalire ad Aristarco, il quale non sarebbe stato mai capace di commettere un errore così grossolano: "Quest'ultimo [POxy 1086] presenta la notizia sull'atetesi aristarchea dei versi B 791-5, attingendo a una fonte diversa da quella del codice Veneto A, una fonte certo più ampia di quest'ultima, ma nonostante la sua ragguardevole età non più attendibile. Infatti lo stesso primo motivo addotto a sostegno dell'atetesi (ὅτι πρῶτον μὲν οὐδέποτε ὑπὸ Διὸς πεμπομένη ἢ Ἥρις ὁμοιοῦται τινι, ἀλλ' αἰεὶ αὐτοπρόσωπος παραγίνεται) manca in A, e sicuramente a ragione, perché contraddice quanto si legge in Γ 122 in maniera così evidente che non potrebbe essere sfuggito a un esperto conoscitore di Omero quale fu Aristarco"²². Per salvare la credibilità del nostro commentatore si potrebbe sempre ribattere che Aristarco aveva atetizzato anche l'altro passo, ma, come succede talora, notizia dell'intervento non ci è giunta²³; tuttavia non è necessario ricorrere

²¹ Cfr. lo scolio A di Aristonico a B 791: εἴσατο δὲ φθογγὴν ἀπὸ τούτου ἕως τοῦ "τῶ μιν εἰσαμένη" (B 795) ἀθετοῦνται στίχοι πέντε· εἰ γὰρ ἔνεκα τοῦ προαπαγγεῖλαι ὅτι παραγίνονται οἱ Ἕλληνες, ἤρκει ὁ Πολίτης, εἴπερ ὄλως ἐπετήρει. εἰ δὲ ἔνεκα τοῦ προτρέψασθαι μὴ τολμῶντας προελθεῖν, ἔδει αὐτοπρόσωπον παρεῖναι. ἔθος τέ ἐστί τοῖς μεταμορφουμένοις θεοῖς κατὰ τὴν ἄφοδον ἀπολιπεῖν τεκμήριον εἰς ἐπίγνωσιν. οἱ τε λόγοι οὐχ οὕτως εἰσὶν ἐσηματισμένοι τοῦ Πολίτου ὡς πρὸς πατέρα, ἀλλ' εἰσὶν ἐπιτεταμένοι καὶ ἐπιληκτικοί. καὶ τὸ "Ἐκτορ, σοὶ δὲ μάλιστα ἐπιτέλλομαι" (B 802) Πολίτη ἀνοικεῖον. μᾶλλον δὲ Ἥριδι ἀρμόζει ἐπιτάσσειν. Ciascuno dei due testi, quello del commentario papiraceo e quello dello scolio, adducono tre motivi a sostegno dell'intervento: fra questi, due trovano sostanziale corrispondenza nell'uno e nell'altro testo (ἔτι δὲ καὶ ... ἀπεσταλμένη ~ εἰ γὰρ ... παρεῖναι; ὅτι δὲ Ἔκτορ ... δῆλον ~ οἱ τε λόγοι ... ἐπιληκτικοί), mentre un motivo addotto dal commentario non figura nello scolio (ὅτι πρῶτον μὲν ... παραγίνεται) e viceversa (ἔθος ... εἰς ἐπίγνωσιν).

²² "Dieser bietet den Bericht über Aristarchs Athetese von B 791-5 aus anderer Quelle als A, ausführlicher zwar als letzterer, aber trotz seines beträchtlich höheren Alters nicht zuverlässiger; denn gleich der erste Grund (ὅτι πρῶτον μὲν οὐδέποτε ὑπὸ Διὸς πεμπομένη ἢ Ἥρις ὁμοιοῦται τινι, ἀλλ' αἰεὶ αὐτοπρόσωπος παραγίνεται) fehlt in A, ohne Zweifel mit Recht, weil sein Widerspruch mit Γ 122 so augenscheinlich ist, dass er einem Homerkenner wie Aristarch unmöglich entgehen konnte." (A. Ludwich, *Die Quellenberichte über Aristarchs Ilias-Athetesen*, RhM 69 [1914], p. 714 n. 1). Cfr. anche R. Mollweide, *Zu Homer und Aristarch*, Philologus 71 (1912), pp. 353-360, in part. 356 ("Zur Widerlegung des ersten Grundes brauche ich nur III 121-4 anzuführen ..."), seguito acriticamente da W. v. Christ-W. Schmid-O. Stählin, *Geschichte der griechischen Litteratur*, II, 1, München 1920⁶, p. 266 n. 1: "Deutlich wird das [l'oscuramento degli scritti di Aristarco su Omero] aus dem im 1. Jahrh. v. Chr. geschriebenen Iliasscholien Oxyrh. pap. 8 nr. 1086, in denen dem Aristarchos unsinnige (vielleicht von Zenodotos vorgeschlagene) Athetesen zugeschrieben werden ..."

²³ Le discordanze nella presenza dei segni critici svelate dal confronto fra POxy 1086, PHawara e il codice Veneto A, ribadiscono al di là di ogni dubbio il carattere difettoso della σημειώσις aristarchea quale tramandata dai singoli testimoni. Mancano, per es., in PHawara gli *obeloi* apposti

a un tale espediente, perché esiste un'altra via d'uscita assai più soddisfacente. Questi studiosi infatti non si sono accorti di un'importante differenza fra le due situazioni: mentre nel II libro Iride viene espressamente mandata da Zeus (πὰρ Διὸς αἰγιόχοιο), nel III si muove di sua spontanea volontà, o almeno senza che si alluda a un mandato divino²⁴. Ed è proprio questo fatto su cui si insiste²⁵ e che giustifica la regola come formulata. Pertanto, tutt'altro che all'osservazione di un critico ottuso, ci si trova dinanzi a un'attenzione per i piccoli particolari e a una propensione per la generalizzazione perfettamente in linea con quanto si sa di Aristarco, delle sue idee e dei suoi metodi.

Possiamo ora considerare alcuni commenti in cui, a differenza di quello appena esaminato, i versi costituenti il lemma non sono preceduti da un segno critico, né vi si allude nella parte esegetica seguente e manca una qualsiasi menzione del nome di Aristarco. Il primo (I 35-38) riguarda il verso 776, dove si specifica il foraggio consumato dai cavalli di Achille e da quelli dei suoi uomini nel periodo di inattività conseguente all'ira e al ritiro: λωτὸν ἐρεπτόμενοι ἐλεόθρεπτόν τε σέλινον (“pascendo loto e sedano delle paludi”). Il commento prevede tre spiegazioni di carattere lessicale, ciascuna delle quali introdotta da un sottolemma, ossia da un'espressione ripresa dallo stesso lemma: λωτὸν ἐρε[πτόμενοι οἶον λωτὸ]ν ἀναρπάζοντες. λ[ω]τὸν δὲ ἤτοι τὸν παρ' ἡμῖν λεγόμενον [μελίλωτον ἢ κ(αὶ) ἄλλο ὄ]μοιον τι τούτῳ ἔδεσμα. ἐλεόθρεπτον δὲ σέλινον τὸ [ἐν ἔλει τεθραμμένον.] (“cibandosi di loto”, cioè ‘strappando loto’. ‘Loto’, ossia ciò che da noi viene chiamato ‘meliloto’ o anche qualche altro cibo a esso simile. ‘Sedano palustre’ è quello cresciuto nella palude.”). Come si può vedere, la prima

(o che dovevano essere apposti) ai vv. 791, 792, 793 e 795 in POxy 1086 e nel Veneto A, e in POxy 1086 sono attestate due *díplai* assenti invece dagli altri due manoscritti (cfr. i riferimenti ai segni a Π 47 e Π 107 nelle annotazioni relative ai vv. 781-782 e 816).

²⁴ Cfr. *Il.* 3.121-129: Ἴρις δ' αὐθ' Ἑλένη λευκωλένω ἄγγελος ἦλθεν / εἰδομένη γαλόω Ἀητηνορίδαο δάμαρτι, / τὴν Ἀητηνορίδης εἶχε κρείων Ἑλικάων / Λαοδίκτην. Πριάμοιο θυγατρῶν εἶδος ἀρίστην. / τὴν δ' εὖρ' ἐν μεγάρω, ἥ δὲ μέγαν ἰστὸν ὕφαινε, / δίπλακα μαρμαρέην, πολέας δ' ἐνέπασσεν ἀέθλους / Τρώων θ' ἱπποδάμων καὶ Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων, / οὓς ἔθεν εἶνεκ' ἔπασχον ὑπ' Ἄρηος παλαμάων. / ἀγχοῦ δ' ἰσταμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἴρις ... Iride compare dieci volte nell'*Iliade* e mai nell'*Odissea*. Prescindendo dalle due scene in questione, la dea viene mandata da Zeus in cinque casi (*Il.* 8.397-425, 11.181-210, 15.144-219, 24.77-99, 24.143-188), da Era in uno (*Il.* 18.165-202) e da nessuno in particolare in due (*Il.* 5.353-369, 23.198-212). Dato che in nessuno di questi casi Iride cambia forma, sarebbe egualmente legittimo affermare che “quando non viene mandata da nessuno, non prende le sembianze di un altro”, ma evidentemente è stata la disproporzione numerica a confortare Aristarco nel suo ragionamento. Per un esame puntuale di ciascuna delle comparizioni di Iride, volto a stabilire la funzione della dea in Omero, cfr. H. Erbse, *Untersuchungen zur Funktion der Götter im homerischen Epos*, Berlin-New York 1986 (Unters. zur Ant. Lit. und Gesch. 24), pp. 54-65. A differenza di Aristarco, Erbse (p. 62) e gli scoli esegetici da lui citati (bT Γ 121: δηλονότι παρὰ τοῦ Διὸς) sottintendono, nel passo del III libro, che la divinità sia stata inviata per incarico di Zeus. In ogni caso, che Iride sia mandata da Zeus tacitamente o che agisca di sua propria iniziativa, i due episodi restano distinti in un punto significativo.

²⁵ Cfr. ὑπὸ Διὸς πεμπομένη (II 64), ma anche παρὰ τοῦ Διὸς ἀπεσταλμένη (II 67).

spiegazione e la terza (sempre che le integrazioni rispondano al vero) offrono delle semplici traduzioni, rendendo con ἀναρπάζοντες ἐρεπτόμενοι e con τὸ ἐν ἔλει τεθραμμένον l'epiteto di σέλινον, ἐλεόθρεπτον. La seconda, invece, si presenta già un po' più elaborata: qui infatti per il sostantivo λωτῶν si registrano come possibili due significati e con la notazione παρ' ἡμῶν si allude a una distinzione fra l'uso linguistico contemporaneo e quello omerico, che sa tanto di aristarcho²⁶. Servendosi infatti di questa stessa espressione e di altre analoghe con pronomi o aggettivo possessivo di prima persona plurale, lo studioso era solito contrapporre la lingua e il mondo contemporanei a quelli omerici, da lui ricostruiti finché possibile nei minimi particolari e in tutta la loro specificità²⁷. Che il filologo dei filologi fosse l'autore, o quanto meno il mediatore, di "misere" glosse e parafrasi non deve destare meraviglia: abbiamo prove inequivocabili che era dedito anche a questa forma di esegesi²⁸, e non sarà un mero caso che di traduzioni di singole parole, di espressioni e di versi interi il nostro papiro abbonda²⁹.

²⁶ Aristarco si sforzava di mostrare come alcune fra le stesse identiche parole avessero un significato in Omero e un altro nel greco classico o contemporaneo. Oltre al caso di λωτῶν, si riscontrano nel papiro altri due esempi di questa specie di analisi semasiologica tipicamente aristarcho: φόβον = φυγήν (I 28-30 al v. 767) e οὐ τι ... ἠγνοίησεν = οὐκ ἠφροντίστησεν (III 93-97 al v. 807; cfr. lo scolio A a B 807, di Aristonico). In entrambi questi casi non sembra di poter dubitare della loro ascendenza aristarcho: nel primo, perché è presente il riferimento al segno critico; nel secondo, perché rappresenta la continuazione di un ragionamento precedentemente attribuito ad Aristarco. Su questo aspetto dell'opera aristarcho, vd. la fondamentale trattazione di K. Lehrs, *De Aristarchi studiis Homericis*, Lipsiae 1882³, pp. 36-161 (Dissertatio II: "De Aristarcha vocabulorum Homericorum interpretatione").

²⁷ Mi limito a produrre pochissimi esempi fra i molti che si potrebbero raccogliere: A B 56 b (οὐ λέγει δὲ ὡς ἡμεῖς), A^{im} H 182 a (ὅτι ἀνέσειον τοὺς κλήρους, οὐκ ἐξηροῦντο, ὡς ἡμεῖς νῦν), A I 219 b (ὁμοίως τῇ ἡμετέρᾳ συνηθείᾳ), A K 466 b (ὁ ἡμεῖς λέγομεν δηλον, αὐτὸς εἶπε διελὼν δέελον), A Λ 71 (ὅτι φόβον τὴν φυγήν. ὃν δὲ ἡμεῖς φόβον, δέος λέγει), A Λ 86 a (ἀλλὰ δεῖπνον καλεῖ, ὁ ἡμεῖς ἄριστον), A Ψ 270 a (ὅτι οὐ τὸ παρ' ἡμῶν ποτήριον, ἀλλὰ γένος τι λέβητος ἐκπέταλον), A Ψ 638-42 (Ἀριστάρχος δὲ διδύμους ἀκούει οὐχ οὕτως ἡμεῖς ἐν τῇ συνηθείᾳ νοοῦμεν ... ἀλλὰ τοὺς διφυεῖς), A I 219 b (οὐ σφάζει ... ὁμοίως τῇ ἡμετέρᾳ συνηθείᾳ, ἀλλὰ θυμιάσαι), A Π 57 a (ιδίως καὶ παρὰ τὴν ἡμετέραν συνηθείαν) e A Π 134-6 a¹ (κατὰ μὲν τὴν ἡμετέραν συνηθείαν ... κατὰ δὲ τὸν Ὀμηρον). In qualche caso, però, si nota che l'uso omerico e quello contemporaneo coincidono (A^{im} B 135 a, A^{int} K 461 c, bT Σ 614), ma una tale coincidenza può anche essere vista con sospetto giustificando una proposta di atetesi (cfr. A Ω 304 a¹). Sono tutti scoli attribuiti ad Aristonico (o a Didimo), che trasmettono perciò osservazioni aristarchoe. Per il significato dell'espressione παρ' ἡμῶν, cfr. A. Lamedica Nardi, *Commenti a Omero Iliade*, SCO 26 (1977), pp. 133-155, in part. 143 e n. 9, che la traduce "secondo il nostro uso di esprimersi".

²⁸ Cfr. H. Erbse, *Über Aristarchs Iliasausgaben*, Hermes 87 (1959), 275-303, in part. 279-280: "Aristarchs Exegese befaßte sich vor allem mit Wortdeutungen, seltener mit Sacherklärungen, und offenbar hat der Gelehrte schwierige Verse ausführlich paraphrasiert, wie einige wörtliche Zitate (z.B. zu B 420) beweisen." Lo studioso poi adduce i seguenti scoli di Didimo a sostegno delle sue affermazioni: A B 125 a, A B 435 a¹, A Y 471 a¹ e A A 97-9, l'ultimo dei quali attesta il ricorso alla spiegazione letterale delle parole anche all'interno delle monografie.

²⁹ Non è possibile calcolare con precisione la proporzione degli elementi glossografico-parafrastici rispetto agli elementi di altro ordine. Ma per ottenere un'idea approssimativa della

Di una differenza si discute pure in un'altra annotazione (II 48-51). Ma questa volta un termine di confronto e l'ambito di riferimento sono cambiati. Nel paragonare il rumore emesso dalla terra sotto i piedi dei Greci che avanzano a quello prodotto dalla sferza di Zeus quando colpendola si scaglia contro Tifone, il poeta precisa nel verso 783 il luogo di sepoltura del mostro con queste parole: εἰν Ἀρίμοις, ὅθι φασι Τυφώεος ἔμμεναι εὐνάς ("Nel paese degli Arimi, ove dicono sia il giaciglio di Tifoeo"). A proposito di questo verso il commentatore osserva: Ἄριμα τῆς Πισιδία[ς] (ἐστίν), ὑφ' οἷς δοκεῖ ὁ Τυφῶς (εἶναι) καθ' Ὅμηρον. οἱ μ(έν)τοι γε νεώτεροι ὑπὸ τὴν Αἴτν[ην] τὸ ἐν Σικελία ὄρος φασὶν αὐτὸν (εἶναι), ὧν Πίνδαρος· "κεῖνῳ μ(έν) Αἴτνα δεσμὸς ὑπερφίαλος ἀμφίκειται" (fr. 92 M.) ("La terra degli Arimi si trova nella Pisidia, e pare che secondo Omero giaccia lì Tifone. Tuttavia i poeti più recenti dicono che sia sepolto sotto l'Etna, il monte della Sicilia, e fra loro Pindaro: 'lo cinge l'Etna, un carcere tracotante'."). Dunque, dopo aver risolto la questione geografica della localizzazione del paese degli Arimi, il nostro passa a sollevare un problema di carattere mitografico, richiamando l'attenzione sul fatto che nella poesia omerica (καθ' Ὅμηρον: si noti l'uso metonimico di Ὅμηρον) il luogo di sepoltura di Tifone pare situarsi in questa regione, e non, come nella poesia posteriore, sotto l'Etna. Per avvalorare la sua osservazione, poi, riporta un passo di Pindaro. Come risulta chiaro, anche queste osservazioni recano un'inconfondibile impronta aristarcea. Lo sforzo di ricavare da un verso particolari utili ai fini della ricostruzione del mondo omerico, la conseguente distinzione rilevata fra questo mondo specifico e altri, la terminologia impiegata per esprimere la contrapposizione, il tipo di problema trattato sono tutti elementi che trovano riscontro nelle nostre altre fonti, tanto da potersi ritenere tipici del celebre grammatico alessandrino, del suo pensiero e dei suoi metodi di lavoro³⁰. Così, anche qui come nel caso precedente, pure nella totale assenza

loro presenza, occorre solo considerare che su 41 commenti superstiti una trentina (e cioè ben più della metà) contengono traduzioni letterali del testo omerico preso in esame. Non sono rari i casi di commenti costituiti interamente da spiegazioni lessicali (cfr. per es. I 1-2 al v. 751, II 56-57 al v. 787 e III 105-106 al v. 815), né mancano esempi di versi omerici parafrasati in tutto o in parte (cfr. per es. I 29-30 al v. 767, II 42 al v. 780 e 45-46 ai vv. 781-782).

³⁰ Sia gli scoli di Aristonico che gli scoli esegetici segnalano i punti di διαφωνία (per il termine, cfr. A Ω 613 a [Ariston.]), fra la poesia omerica e quella "più recente", contrapponendo i termini (ὁ) Ὅμηρος e οἱ νεώτεροι, come nell'annotazione del papiro in questione, ma gli scoli di Aristonico lo fanno con netta prevalenza sugli scoli esegetici, che in questi casi forse, e anzi probabilmente, risalgono anch'essi a fonti aristarcee (da notare a questo proposito che la locuzione καθ' Ὅμηρον, presente nel papiro, è esclusiva, negli scoli iliadici, di quelli fatti risalire ad Aristonico). L'espressione οἱ νεώτεροι (il sostantivo ποιηταί, di norma sottinteso, viene raramente espresso: cfr. per es. A Δ 167 b e A Π 222 b, entrambi di Aristonico) non si riferisce, ovviamente, ai nostri poeti "neoterici", ma comprende tutti i poeti postomerici a partire da Esiodo e dal Ciclo, come risulta in modo più chiaro anche dall'espressione alternativa con cui essi vengono talora designati: οἱ μεθ' Ὅμηρον (ποιηταί) (cfr. per es. A B 2 b [Ariston.]), ma sono discrepanti le versioni del destino di Astianatte attribuiti in A Ω 735 a [Ariston.] a οἱ μεθ' Ὅμηρον

di un criterio esterno come l'accenno esplicito ad Aristarco o a un suo segno critico, la provenienza aristarchea del commento pare pressoché certa.

Capitava nell'antichità, come capita ancora oggi, che gli studiosi nella foga dei loro dibattiti eruditi assumessero atteggiamenti e toni assai ostili gli uni nei riguardi degli altri. Neppure il grande Aristarco sembra esserne stato al di sopra, almeno a giudicare dalle testimonianze a nostra disposizione. Anzi, i frammenti che tramandano la sua dottrina rivelano un gusto per polemici rilievi personali, diretti soprattutto al predecessore Zenodoto e al testo da lui curato³¹. Con ciò premesso torniamo al nostro papiro per vedere ancora un commento (I 25-27). Il verso interessato questa volta (766) indica in Apollo colui che allevò le cavalle di Eumelo, seconde solo ai cavalli di Achille, e precisa il luogo del loro allevamento: τὰς ἐν Πηρείῃ θρέψ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων (“che allevò nella Pereia Apollo dall'arco d'argento”). Abbiamo citato il testo nella forma in cui appare nel lemma dell'*hypomnema*, ma apprendiamo dalle seguenti parole di commento che esisteva una variante e che questa riguardava proprio il luogo precisato: [...] ἔνιοι δὲ ἀγνοοῦντες γράφουσιν “τὰς ἐν Πιερίῃ”, πλα[νό]μενοι, ἐπεὶ ἡ (ἐν) Πιερίῃα τῆς Μακεδονίας, ἡ δὲ Πήρεια τῆς Θεσσαλίας (“... ma alcuni, per ignoranza, scrivono τὰς ἐν Πιερίῃ, e si sbagliano, perché la Pieria è della Macedonia, mentre la Pereia è della Tessaglia.”)³². Chi sta all'origine di questa discussione nutre evidentemente un interesse informato per i problemi critico-testuali, e inoltre li sa affrontare con metodo e dottrina, mettendo a confronto le lezioni alternative e motivando la sua scelta (ἐπεὶ). C'è però un indizio in più che ne suggerisce la provenienza aristarchea: i rimproveri espressi da ἀγνοοῦντες, πλανώμενοι ed ἔνιοι³³ tradiscono un pesante intento polemico che potrebbe ben risalire ad Aristarco (o ai suoi

ποιηταί e in T Ω 735 b [ex.] a οἱ νεώτεροι). Il contrasto notato è spesso di carattere lessicale o mitografico, senza però che si trascurino divari di altro tipo, quali nozioni geografiche divergenti (cfr. per es. A B 596 e A B 730, risalenti ad Aristonico e avvicinati sotto più aspetti all'annotazione del papiro).

³¹ Cfr. J. Landon, 'Abilità artistica' o 'amore paterno' nello scolio HMQR a γ 400-1?, *Athenaeum* 85 (1997), p. 614 e n. 16 (con la bibliografia ivi citata).

³² È possibile che nella lacuna (di circa 17 lettere) all'inizio del rigo si facesse menzione del nome di Aristarco nell'espressione οὕτως ὁ Ἀρίσταρχος, formula questa diffusa negli scoli risalenti a Didimo (per un parallelo assai vicino, cfr. lo scolio didimeo, cui è stata inserita una nota di Aristonico, A a E 700 a: οὕτως Ἀρίσταρχος ... ἔνιοι δὲ ἀγνοοῦντες γράφουσιν ...). Già genericamente in questa direzione l'*ed.pr.* nella n. *ad loc.* (p. 94): “So we should read”, “So the best copies”. Altre possibilità (meno convincenti) comprendono οὕτως “τὰς ἐν Πηρείῃ” o γράφεται κ(αί) Πιερίῃ, quest'ultima integrazione proposta da Erbse nell'app. crit. *ad loc.* (p. 166).

³³ Il pronomine ἔνιοι, che individua senza identificare, può essersi semplicemente sostituito a nomi propri (o a un nome proprio) nel corso della trasmissione per motivi connessi con le tendenze proprie dello stile della letteratura grammaticale, ma è anche possibile che esso comporti un senso decisamente negativo. Per la sfumatura spregiativa che ἔνιοι può acquisire, cfr. G. Calvani, *Nota al P. Oxy. 2536 (Hypomnema a Pind. Pyth. XII, vv. 14-32), ll. 5-14*, *QUCC* 16 (1973), p. 143 e n. 1 e J. Irigoin, *Histoire du texte de Pindare*, Paris 1952, p. 71, cui la Calvani rinvia.

seguaci). Ma c'è di più. Dato che il bersaglio precipuo degli attacchi da parte di Aristarco pare che non fosse altro che Zenodoto (come si è detto sopra), proprio questo studioso potrebbe nascondersi anonimamente dietro l'ένιοι³⁴. Se così fosse, e se l'attribuzione di questo commento da noi sostenuta fosse effettivamente giusta, in Πηρείη si scoprirebbe la lezione aristarchea e in Πιερίη quella zenodotea³⁵. Poco importa se negli scoli medievali *ad locum* non se ne ha notizia. Lo scolio sarà semplicemente andato perduto nel corso della trasmissione³⁶.

Ho potuto qui esaminare in maniera rapida e alquanto superficiale soltanto quattro fra le più di quaranta annotazioni conservate nel frammento di commentario papiraceo. In un caso ho cercato di difendere l'attendibilità delle notizie fornite, posta in discussione da alcuni critici moderni; negli altri tre, dove mancava una qualsiasi indicazione esterna (menzione del nome di Aristarco, riferimento a un segno critico), mi sono sforzato di individuare e di evidenziare il carattere aristarcheo dei percorsi interpretativi seguiti. Ma l'autentica presenza di Aristarco è ben riconoscibile in altre annotazioni ancora. Vi sono delle buone ragioni infatti per ricondurre al filologo alessandrino non solo la parafrasi del verso 784 (II 51-54)³⁷, la resa con ἀνέκκλιτος dell'epiteto ἀλίαστος (II 73-

³⁴ L'autore della seconda redazione dello scolio di Aristonico a Y 11 a (A^{im}), un *Textscholion* collocato fra il testo omerico e gli scoli marginali, oltre a omettere il lemma (ξεστῆς αἰθούσησιν) e a sopprimere l'obiezione mossa al testo zenodoteo (αἱ δὲ αἰθουσαι ... καταλαμπόμεναι) presenti nella prima redazione (A), un *Randscholion*, ha ulteriormente ridotto il dettato, sostituendo all'originario ὅτι Ζηνόδοτος γράφει "ἐφίζανον" il brachilogico e impreciso "ένιοι ἐφίζανον". Per altri possibili casi di una siffatta sostituzione (del pronome indefinito al nome proprio di Zenodoto), dove manca però il riscontro di una seconda redazione, cfr. gli scoli A a I 140 a e AT a I 159, attribuiti rispettivamente ad Aristonico e a Didimo, e le ipotesi prospettate nei *testimonia* a essi.

³⁵ L'ipotesi trova qualche sostegno negli scoli, risalenti ad Aristonico, che segnalano una differenza fra i testi omerici di Zenodoto e di Aristarco in rapporto (proprio come nell'annotazione sotto esame) alla toponomastica del Catalogo: B 502 (Μέσσην per Θίσιβην), B 507 a (Ἄσκηρην per Ἄρην), B 532 a (Βῆσαν per Βῆσσαν) e B 571 (Παραιθυρέην per Ἀραιθυρέην). Inoltre, nello scolio a B 502 in particolare, l'obiezione sollevata da Aristonico (ἔστι δὲ ἡ Μέσση τῆς Λακωνικῆς) assomiglia molto all'osservazione del papiro, sottolineando che il nome di luogo sostenuto da Zenodoto implica una regione di appartenenza diversa da quella richiesta dal contesto. M. van der Valk, *Researches on the Text and Scholia of the Iliad*, II, Leiden 1964, pp. 606-608, invece, crede che la lezione Πιερίη sia quella genuina e quella accolta da Aristarco, mentre Πηρείη sarebbe una dotta invenzione di un successore (a conoscenza di una località di questo nome situata nella Tessaglia).

³⁶ Cfr. quanto detto sopra alla n. 23 sull'incompletezza della documentazione pervenutaci.

³⁷ Cfr. ὡς ἄρα τ(ᾶν) ὑπὸ ποσσὶ μέγα στεναχίζετο γαῖα: ὡς ἄρα τ(ᾶν) οὕτως τούτων. μέγα ἀντί τοῦ μεγάλως. στεναχίζετο ἀντί τοῦ ἔστανεν, τῷ παθητικῷ ἀντί τοῦ ἐνεργητικοῦ. ὁ δὲ λόγος· οὕτως τούτ(ων) ὑπὸ τοῖς ποσσὶν μεγάλως ἔστανεν ἡ γῆ. Lo stesso identico metodo di analizzare un verso o un tratto di testo nei suoi elementi costitutivi (più ostici), di tradurre questi a uno a uno e di combinare le singole traduzioni in una parafrasi finale è attestato in una citazione testuale aristarchea riportata da Didimo nello scolio A a B 435 a¹: μηκέτι νῦν δὴθ' αὐθι λεγόμεθα· οὕτως αἱ Ἀριστάρχου. λέξεις ἐκ τοῦ Β τῆς Ἰλιάδος· "δηθά πολλὸν χρόνον, αὐθι αὐτοῦ, λέγωμεθα

75 al v. 797)³⁸, e forse l'uso specifico della formula ἐν ἄλλῳ οὐ ἐν ἄλλοις per introdurre un parallelo o una variante (II 74 al v. 797 e III 119 al v. 825)³⁹, ma anche l'illuminante osservazione della contemporaneità della missione di Iride (all'assemblea dei Troiani per annunciare l'arrivo dell'esercito greco) e del sogno di Agamennone raccontato all'inizio del II libro⁴⁰. Un'osservazione, tra l'altro, che ricorda in modo impressionante la "legge" formulata da Thaddaeus Zielinski più di duemila anni dopo⁴¹. Ancora. La coincidenza terminologica, nelle note relative ai versi 780 e 819, con espressioni tecniche presenti negli scoli di Nicanore (uno dei quattro uomini del *Viermännerkommentar*), il quale com'è risaputo attinse in parte all'opera di Aristarco, sembrerebbe denunciare appunto una loro probabile provenienza aristarchea⁴². Ora, sommando tutte queste annotazioni, quelle

συναθροίζόμεθα. ὁ δὲ λόγος τοιοῦτος· μηκέτι νῦν ἐπὶ πολὺν χρόνον αὐτοῦ συνηθροισμένοι μένωμεν. ...". Anche l'annotazione del papiro al v. 785 (II 54-56) – di sicura origine aristarchea, perché motiva la *diple* premessa al lemma – riflette il medesimo modo di procedere, facendo seguire alla segnalazione della "ellissi" della preposizione διὰ e alla glossa di ὄκα con ὠκέως, una parafrasi continua ottenuta con la ripresa e la combinazione delle due proposte interpretative.

³⁸ Cfr. ὡς τὲ ποτ' ἐ[ι]ρήνης· πόλεμος δ' ἀλίαςτος ὄρωρεν: ἀλίαςτος ἀνεκκλίτος, ἀναπότρεπτος, ὃν οὐ βράδιόν (ἔστιν) ἐκκλίνειν ... Aristarco, citato da Didimo nello scolio A a B 420 a¹, dà questa traduzione di ἀλίαςτος, che nel testo del lemma (sia quello dello stesso scolio che quello all'interno della citazione aristarchea) sta al posto di ἀμέγαρτον, presente nel resto della tradizione: ὃν οὐκ (ἄν) τις ἐκκλίνειεν (ἄν ἐκκλίνειεν cod.: propos. Erbse in app. coll. Or. 26.12: ἐκκλίνειαν Ludwich: ἐκκλίνειεν Cobet). Le due rese sono state messe in relazione da M. van der Valk, *Researches on the Text and Scholia of the Iliad*, I, Leiden 1963, p. 288.

³⁹ Per la sinonimia di ἐν ἄλλῳ e δι' ἐν ἄλλοις (come formule introduttive di paralleli) e per la possibile attribuzione ad Aristarco della fissazione terminologica delle espressioni, cfr. H. van Thiel, *Zenodot, Aristarch und andere*, ZPE 90 (1992), pp. 1-32, in part. 16 e, sostanzialmente ribadendo le sue posizioni, *Der Homertext in Alexandria*, ZPE 115 (1997), pp. 13-36, in part. 26-27. Scettico M. Schmidt, *Variae lectiones oder Parallelstellen: Was notierten Zenodot und Aristarch zu Homer?*, ZPE 115 (1997), pp. 1-12, in part. 12. Nel papiro a III 119, le condizioni del supporto rendono estremamente difficile la scelta fra le due possibili letture ἐν ἄλλῳ ed ἐν ἄλλοις, ma in ogni caso, a differenza della situazione a II 74, dove l'ἐν ἄλλοις sta davanti a un parallelo sicuro (νόσφι λιασθεῖς), qui, invece, si introduce una lezione (μέλαν Ἄνδειον) che non ricorre altrove nei poemi omerici e sarà perciò da considerarsi una variante o una congettura.

⁴⁰ Cfr. ο[ί] δ' ἀγοράς ἀγόρευον ἐπὶ Πριάμοιο: ... δεῖ δὲ νοεῖν ἴ[τ]ι κατ' [α]ὐτὸν τὸν χρόνον τοῦ ὄνειρου {ὅτι} κ(αὶ) αὐτὴ ἀπέσταλται. ὁ δὲ ποιητὴς διηγηματικὸς ὢν, οὐ δυνάμενος ἀίμα πάντα εἰπεῖν, τὰ κατὰ τὸν (αὐτὸν) χρόνον παρὰ μέρος εἶρηκεν. Già secondo C. Harder, *Bericht über die homerische Textkritik 1907-1912*, JAW 166 (1914), pp. 3-68, in part. 10: "Aristarchs Arbeitsweise tritt u. a. hervor in Z. 58 f. (zu Vs. 788) ...".

⁴¹ Cfr. T. Zielinski, *Die Behandlung gleichzeitiger Ereignisse im antiken Epos*, Erster Theil, Philologus Supplementband 8 (1899-1901), pp. 405-449. Per una panoramica recente e aggiornata sui problemi narratologici presentati dall'epos omerico e sulle soluzioni prospettate dagli studiosi moderni, cfr. I. De Jong, *Homer and Narratology*, in *A New Companion to Homer*, edited by I. Morris and B. Powell, Leiden-New York-Köln 1997 (Bibl. Class. Bat. Suppl. CLIII), pp. 305-325.

⁴² Cfr. τοῦτο δὲ δεῖ λαβεῖν πρὸς τὸ ἄνω τὸ "ἴπιτο θ' οἱ φορέεσκον ἀμίμονα" (770), οἱ δ' ἄρ' ἴσαν ὡς εἴ τε πυρὶ χθών. τὰ δὲ λοιπὰ παραναπεφώνηται (II 42-44 al v. 780) e τὸ δὲ ἐξῆς (ἔστι) Δαρδανίῳ αὐτ' ἦρχεν ἐν[ς] πάϊς Ἀγχιόσσο / "Αἰνεῖας" (820), "οὐκ οἶος" (822), τὰ δὲ λοιπὰ [παρεμβέβληκε διὰ μέσου ἐμφανίζων τὴν] εὐγένειαν (III 115-117 al v. 819). Analogamente gli scoli attribuiti a Nicanore, con l'impiego di una terminologia pressoché costante, regolarmente

appunto che rimandano ad Aristarco più o meno esplicitamente⁴³, quelle che da queste dipendono o ne continuano i ragionamenti⁴⁴ e quelle, qui esaminate o accennate⁴⁵, che pur prive della menzione del nome o del riferimento al segno critico, paiono di pressoché indubbia matrice aristarchea, si arriva a coprire una parte cospicua dei materiali costituenti il commentario. E il resto? Da dove proviene? Che ci troviamo dinanzi alla riduzione di un'unica opera e non a una compilazione di *excerpta* derivanti da più parti mi sembra altamente probabile. Che siano gli stessi *hypomnemata* di Aristarco a esserne la fonte non mi pare un'ipotesi da scartare⁴⁶.

offrono un'analisi della costruzione omerica (τὸ ἐξῆς), che, ricollegando due elementi non contigui, individua nel tratto di testo che li separa (τὰ λοιπά, τὰ ἄλλα) un'inserzione parentetica di varia estensione e natura (διὰ μέσου): cfr. per es. A A 178-80, A A 234-40 a, bT A 414-6, A B 99-100, A B 333-5, AbT B 463 b e A B 484-7). Il debito di Nicanore verso la dottrina aristarchea (almeno per questo aspetto del suo sistema) risulta anche da alcuni scoli risalenti ad Aristonico, che presentano, nei singoli termini, nell'applicazione degli stessi e negli argomenti affrontati, significativi punti di contatto con quelli nicanorei (cfr. A B 745 e A Π 46 c¹). Il concetto di διὰ μέσου (e altri concetti a esso connessi) è stato indagato da J. Baar, *Untersuchungen zur Terminologie der Iliasscholien*, Diss. Hamburg 1952 (conclusioni riassunte a pp. 110-111), e i risultati da lui conseguiti sono stati poi valutati da M. Schmidt, *Die Erklärungen zum Weltbild Homers und zur Kultur der Heroenzeit in den bT-Scholien zur Ilias*, München 1976, pp. 36-39.

⁴³ Cfr. ai vv. 763, 767 (prima parte), 781-782 (parte), 785, 791-795, 801, 802, 809, 816 (parte), 819 (prima parte), 827 (?).

⁴⁴ Cfr. ai vv. 798, 799, 800, 802, 805 (parte), 807 (parte).

⁴⁵ Cfr. ai vv. 766, 776, 780, 783, 784, 788 (parte), 791-795, 797, 819 (seconda parte), 825.

⁴⁶ Il prof. Haslam, *per litt.*, richiama la mia attenzione sugli inconvenienti di questa tesi: "I do wonder just how valid it is to pose a choice between reduction of a single source and multi-source excerpts. And once we have Aristarchus referred to in the third person, the possibility of additions from elsewhere is inevitably opened up, i.e. expansion along with reduction. In demonstrating the typically Aristarchan procedures, terminology etc. of various entries you may fall short of your goal."

John Philoponus' *De Opificio Mundi* and the papyri

LESLIE S.B. MACCOULL

The Alexandrian philosopher, Monophysite theologian and polymath John Philoponus composed his commentary on Genesis, usually titled *De Opificio Mundi*¹ (ca. A.D. 557-560)², both to reconcile science with the Bible and to provide the newly forming non-Chalcedonian church of Egypt with a foundational text on how to understand the world. In his Alexandrian tradition, Christ was instrumental in creation, and its power was available in the present³. His hexaemeral treatise is firmly rooted in its historical context of the cultural world of Byzantine-Coptic Egypt, a world we know in detail from Greek and Coptic documentary papyri. Many terms and expressions in the *Opif.* can be better understood with the help of parallels and usages from those papyri, illustrating the society within which Philoponus lived and functioned. Examples are discussed in the present paper.

In Book I of the *Opif.* Philoponus is concerned to show that the incorporeal angels were created before heaven and earth, not along with them⁴. He refutes the opinion of Theodore of Mopsuestia as being absurd (ἄτοπον), impossible (ἀδύνατον), and alien (ἄλλότριον) to Scripture (I.10; ed. Reichardt, 25, lines 17-18). His use of ἄλλότριον combines the use of that term in Neoplatonic theories of motion (for "inappropriate place"⁵) with its use in Coptic

¹ Ed. W. Reichardt (Leipzig 1897): literally according to the Greek title "Explanation of Moses' Cosmogony".

² See now C. Scholten, *Antike Naturphilosophie und christliche Kosmologie in der Schrift "De Opificio Mundi" des Johannes Philoponos*, PTS 45 (Berlin-New York 1996) (hereafter Scholten, *DOM*); here 56-76 for nuances on the dating of the work. Scholten has now provided a new text with German translation: idem, *Johannes Philoponos, De Opificio Mundi: Über die Erschaffung der Welt*, *Fontes Christiani* 23/1-3 (Freiburg 1997).

³ W.D. Ray, "The Strasbourg Papyrus", in P.F. Bradshaw, ed., *Essays on Early Eastern Eucharistic Prayers* (Collegeville, Minn., 1997) 39-56; cf. G. Shaw, *Theurgy and the Soul: The Neoplatonism of Iamblichus* (University Park, Pa., 1995) 29, 35, cf. 51; and idem, "Neoplatonic Theurgy and Dionysius the Areopagite", *J ECS* 7 (1999) 573-599.

⁴ See Scholten, *DOM*, 167-185; L.S.B. MacCoull, "The Monophysite Angelology of John Philoponus," *Byzantion* 65 (1995) 388-395; L. Fladerer, *Johannes Philoponos, De Opificio Mundi: Spätantikes Sprachdenken und christliche Exegese* (Stuttgart-Leipzig 1999) 258-262, 278-279.

⁵ Cf. L. Siorvanes, *Proclus: Neo-Platonic Philosophy and Science* (Edinburgh 1996) 245; M.J. Edwards, trans., *Philoponus on Aristotle Physics* 3 (London 1994) 111.

documentary papyri as part of the verb *r-allotrion*, “to alienate” (an object of sale). This usage is amply documented in such Coptic texts as ST 172.5, VC 6v11, and BKU III 321.29.

Next Philoponus discusses the question of whether angels guide the heavenly bodies in their courses⁶. First, to describe the mechanism of such an interactive phenomenon, Philoponus uses the term ῥοπή⁷ in its philosophical meaning of “inclination”⁸. In the *Opif.* (II.1) he also indicates that he has already composed a work (σπούδασμα) specifically on this topic⁹, a work alluded to by Simplicius in his *In De caelo* (710.14). However, there was another, fiscal connotation of the word ῥοπή in Byzantine Egypt, one that would have been quite familiar to both Philoponus and his audience. In documentary papyri ῥοπή had come to mean “an extra amount not recorded in the account-book”¹⁰. Among the many citations Maresch gives for this meaning are *P.Cair.Masp.* III 67312.19, *P.Lond.* III 780.4, and *P.Oxy.* I 143, 205, and XVIII 2195, together with numerous other documents from the Apion archive. This connotation for the word had still further resonances and interactions. Philoponus’ use of the classical term ῥοπή to denote “inclination”, in expressing the concept of force impressed (from ἐντιθέσθαι)¹¹ by God, is already colored by the Patristic use of the word¹² to mean divine aid, especially (to a proponent of Monophysite Christology) the extra amount added to “tip the balance” by Christ’s salvific passion and death. This image would, of course, have appealed to an Egyptian audience who were also not without reminiscence of the ancient concept of weighing souls in a balance after death, a concept that came to be applied to the role of Michael the Archangel as *psychopompos*¹³. Lastly, Philoponus’ other explicit target in the

⁶ I.12; cf. Scholten, *DOM*, 200-203.

⁷ Ed. Reichardt, 29 line 3.

⁸ Cf. F. Zimmermann, “Philoponus’ Impetus Theory in the Arabic Tradition”, in R. Sorabji, ed., *Philoponus and the Rejection of Aristotelian Science* (London-Ithaca 1987) 121-124, 127-128; M. Wolff, “Philoponus and the Rise of Preclassical Dynamics”, *ibid.*, 87, 97, 106-107; H.S. Lang, *Aristotle’s Physics and its Medieval Varieties* (Binghamton, N.Y., 1992) 103-108, 114-121, and her forthcoming work on ῥοπή in Simplicius’ *In De caelo* (e.g. *CAG* 7 [ed. Heiberg, Berlin 1894] 580-582), in a context of the quarrel between Simplicius and Philoponus, for which see Ph. Hoffmann, “Simplicius’ Polemics”, in Sorabji, ed., *Philoponus*, 57-83; D. Furley, *Philoponus: Corollaries on Place and Void* (London 1991) 15-73, index p. 89. See now also Lang, “Inclination Impetus, and the Last Aristotelian”, *AJHS* 46 (1996) 221-260 (I thank Prof. Lang for kindly sending me a typescript of her paper).

⁹ See Scholten, *DOM*, 202-208; 433 no. 24b.

¹⁰ This insight is amply documented by K. Maresch, *Nomisma und Nomismatia: Beiträge zur Geldgeschichte Ägyptens im 6. Jahrhundert n. Chr.*, Pap.Colon. 21 (Opladen 1994) 35-36, 91-97, 120-121.

¹¹ Ed. Reichardt, 29 line 2.

¹² Especially by Chrysostom; see the lemma in Lampe *PGL* 1218.

¹³ Cf. M. van Esbroeck, “Michael the Archangel, Saint”, in *Coptic Encyclopaedia* (New York 1991) 5:1616-1620 esp. 1617.

Opif. is the Nestorian exegete Kosmas Indicopleustes, who in the late 540s had used the term $\rho\omicron\pi\eta$ for the moment of the union of divine and human in Christ¹⁴. Philoponus demolishes Kosmas' inaccurate usage by foregrounding his own use of the term with its fiscal overtones familiar from papyri.

In recounting the interactions of angels with humans (I.17), Philoponus alludes to the practice of oracular responses given by angels ($\chi\rho\eta\sigma\mu\omega\delta\omicron\upsilon\nu$)¹⁵. This is a phenomenon well attested from papyri from late antique Egypt¹⁶. Philoponus very often attests in his "serious" writings to practices of Egyptian popular piety: this is further evidence for his awareness of what sixth-century Egyptian Christians believed and did.

Still in his discussion of the incorporeality of angels (I.22), Philoponus ridicules Theodore of Mopsuestia for attributing corporeal speech to them. Should angels speak to humans, as indeed they have done and do, Philoponus for his part admits to the human need for a "guarantee" thereof, using the term $\alpha\sigma\phi\acute{\alpha}\lambda\epsilon\iota\alpha$ (ed. Reichardt, 56 line 1) with full awareness of its use in legal documents. We may compare the many sixth-century examples listed from *P.Cair.Masp.* and *P.Lond.* V in Preisigke *WB I* 229-230, from *P.Michael.* and elsewhere in Supplement 1, 40-41, and *P.Mich.* XI and elsewhere in Supplement 2, 29. Coptic examples can be found in, e.g., the probably sixth-century Ep 85.9/11, 13¹⁷. To be sure that the being you were communicating with was an angel and not a demon, it would be a good idea to have a "written undertaking" or "pledge", not just an oral utterance as imagined by the Antiochene.

By Book II.9-13 our Alexandrian exegete has moved on to explicate the divine command "Let there be light" (Gen. 1:3)¹⁸. In II.13 he recapitulates Presocratic theories of creation¹⁹, to contrast them with Moses' trustworthy account. Among the features of the universe that early thinkers tried to account for is the periodic return ($\acute{\alpha}\pi\omicron\kappa\alpha\tau\acute{\alpha}\sigma\tau\alpha\sigma\iota\varsigma$, as in ed. Reichardt, 79 line 11) of the planets in their orbits. When Philoponus uses this astronomical term he does so in the consciousness of two other resonances the word would

¹⁴ *Topographia Christiana* V.254, ed./trans. W. Wolska-Conus, SC 159 (Paris 1970) 370-371.

¹⁵ Ed. Reichardt, 43 line 11.

¹⁶ See L. Papini, "Biglietti oracolari in copto dalla necropoli nord di Antinoe", *Acts II International Congress of Coptic Studies* (Rome 1985) 245-256; eadem, "Struttura e prassi delle domande oracolari in greco su papiro", *Anal. Pap.* 2 (1990) 11-20; A. Papaconstantinou, "Oracles chrétiens dans l'Égypte byzantine: le témoignage des papyrus", *ZPE* 104 (1994) 281-286.

¹⁷ Also BKU III (index p. 211); CPR IV (index p. 196); Bal (index p. 849); ST (index p. 130); Ryl. (index p. 254); BM (index p. 568).

¹⁸ Scholten, *DOM*, 235-270.

¹⁹ As he had already done as early as 529 in his commentary on Aristotle's *Physics*: K. Verrycken, "The Development of Philoponus' Thought and its Chronology", in R. Sorabji, ed., *Aristotle Transformed* (London 1990) 233-274; L.S.B. MacCoull, "A New Look at the Career of John Philoponus", *Journal of Early Christian Studies* 3 (1995) 47-60; eadem, "The Anaximander Fragment in its Sixth-Century (C.E.) Context", *Philosophy and Theology*, 11 (1998) 85-96.

have for his audience. First was the Origenistic notion of the return of pre-existing souls into earthly life, a doctrine condemned by Justinian in 543²⁰. And second, for our purposes here, was the fiscal meaning of the term in documents, a Greek calque of the Roman-law technical term *restitutio*, “repayment”, of money or property, as in, e.g., *SPP* XX 128.6, 11 = *SB* I 5273.6, 11 (5th c.); *P.Cair.Masp.* II 67195 II 12 (from the Horapollon papers); III 67303.7; II 67126.42, 51-52²¹. Related is the term (τὰ) ἀποκαταστατικά, “charges for payback”, as in *P.Oxy.* I 144.9 dated to 22.xi.580²².

Further on in II.13 Philoponus summarizes Anaxagoras’ doctrine of the homoiomerics, explicitly using the term *panspermia* (ed. Reichardt, 81 line 9). He uses the image of separating out by διάκρισις a heap of seed-grain (in fact mixed wheat [σίτος] and barley [κριθή]) so the desired end-product will be pure (καθαρά). This is phraseology familiar from descriptions of Egyptian agricultural practice found in documentary papyri²³.

In discussing the firmament (III.1) and the number of heavens mentioned at various points in Scripture, Philoponus uses the word ἀμφιβάλλειν (e.g. ed. Reichardt 111 line 27) backed up by its legal-documentary sense of “equivocate”, as in, e.g., *P.Lond.* V 1708 or *P.Cair.Masp.* II 67158 from the Dioscorus archive, or again in Ep 85 in Coptic. One must not waffle or in legal eyes equivocate about what Moses’ true meaning was: the στερέωμα is the second heaven of the cosmographers. Further, in V.6, where Philoponus quotes the differing versions of Aquila, Symmachus and Theodotion on “the face (πρόσωπον) of the firmament” (ed. Reichardt, 218 lines 6-16), he explains πρόσωπον in such a way as to recall both its documentary usage meaning an individual’s identity with respect to tax responsibility (as seen recently in the new Petra papyri)²⁴ and the Coptic usage of *eire-m-prosôpon* to mean “legally represent”²⁵. We should also compare Philoponus’ use of the theological technical term (transliterated in Syriac as *parsôpâ*) in his Syriac-transmitted Christological treatise *Diaitêtês* from the early 550s²⁶.

Book VI, the longest book of the *Opif.*, is devoted to explaining God’s creation of humans “in his image and likeness” (Gen. 1:26). In commenting on Adam’s naming the animals over which humans were to have dominion (VI.6), Philoponus gives a very interesting example illustrating sixth-century realia: “We too mostly change the former names of the household slaves

²⁰ See Scholten, *DOM*, 56-57 with abundant literature cited in his notes.

²¹ See J.G. Keenan, “A Constantinople Loan, A.D. 541”, *BASP* 29 (1992) 175-182.

²² For a discussion see Maresch, *Nomisma und Nomismatia*, 133-136.

²³ See H. Satzinger, “*Katbarôs kai apokrotôs* in koptischen Urkunden”, *Cd’E* 45 (1970) 417-420.

²⁴ And e.g. in *P.Lond.* I 113, or *SB* I 6000.

²⁵ The latter pointed out long ago by M. San Nicolò, “Das *eire mprosôpon* als Stellvertretungsformel in den koptischen Papyri”, *BZ* 24 (1923-24) 336-345.

²⁶ E.g. in A. Sanda, ed., *Ioannis Philoponi Opuscula Monophysitica* (Beirut 1930) 20-21, 23-24 (Syr. text), 55-56, 59-60 (Lat. trans.).

(οικετῶν) whom we acquire in ownership, giving them different names and making this a symbol of our mastership (δεσποτεία) over them, which is in effect conferring a second birth (παλιγγενεσία) on them through the change of names²⁷. This is testimony to a practice²⁸ little attested in documents. It is also interesting to note that in the 530s Philoponus' pagan contemporary Olympiodorus remarked that the former distinction between free and slave names was becoming blurred in his time²⁹. It is hard to see from papyri, though, if any of the attested sixth-century *oiketai* (e.g. in *P. Oxy.* XXVII 2478 and elsewhere) had had their names changed by their masters³⁰. More research in the papyri is needed on this point.

In discussing God's ensoulment of Adam by insufflation (VI.24) Philoponus counters Origen's idea that the *pneuma* was the Holy Spirit. When he then introduced the term πολιτευόμενος, "conducting his life" (sc. by the Spirit) (ed. Reichardt, 279 line 11), he surely expected that his audience would also hear the everyday administrative signification of this word as meaning "town councillor", as made plain from documentary papyri³¹.

Further, in VI.25 when discussing the ensoulment of the human fetus³², Philoponus cites the Mosaic law on penalties for accidental abortion (from Exodus 21:22-24). For the process of seeking redress (glossing the LXX ἄξιωμα) he uses the technical legal phrase δέησις καὶ ἵκετεία (ed. Reichardt, 281 line 7) for the type of legal action brought. This expression is well known from and abundantly used in sixth-century legal papyri, classic examples being Dioscorus of Aphrodito's petitions *P. Cair. Masp.* I 67002 and 67003³³.

²⁷ Ed. Reichardt, 240 lines 24-28.

²⁸ See R.S. Bagnall, "Slavery and Society in Late Roman Egypt", in *Law, Politics and Society in the Ancient Mediterranean World* (Sheffield 1993) 220-240.

²⁹ See L.G. Westerink, *Anonymous Prolegomena to Platonic Philosophy* (Amsterdam 1962) xviii: "in our days, confusion prevails in these things"; and idem, ed., Olympiodorus *In Alc.*, 2nd ed. (Amsterdam 1982) 148.12-149.3 (p. 96).

³⁰ On the subject of name change, Philoponus does not mention such a practice on entrance into the monastic life.

³¹ See H. Geremek, "Les πολιτευόμενοι égyptiens sont-ils identiques aux βουλευταί?", *Anagenesis* 1 (1981) 231-247; eadem, "Sur la question des βουλαί dans les villes égyptiennes aux Ve-VIIe siècles", *JJP* 20 (1990) 47-59; J. Gascou and L. MacCoull, "Le cadastre d'Aphrodité", *Tz-M* 10 (1987) 158; and now K.A. Wotr, "Bouleutai and Politeuomenoi in Later Byzantine Egypt Again", *Cd'E* 74 (1999) 124-132.

³² Possibly directly confronting Porphyry: see U. Jurisch, "Grundfragen der Embryonalentwicklung aus der Sicht eines Neuplatonikers: Übersetzung und Bearbeitung der Schrift des Porphyrios über die Beseelung der Embryonen", Diss. Erlangen 1991; J. Bertier, "Médecine et philosophie dans l'*Ad Gaurum*, sur la manière dont l'embryon s'anime", in J.A. López Ferez, ed., *Actas del VIIe Colloque international hippocratique* (Madrid 1990) 635-645. I am greatly indebted to Ann Hanson for texts and help with understanding this passage.

³³ Cf. L.S.B. MacCoull, *Dioscorus of Aphrodito: His Work and his World* (Berkeley 1988) 26. In its poetic form it can equally mean "prayer to God": J.-L. Foumet, *Hellénisme dans l'Égypte du VIe siècle: La bibliothèque et l'oeuvre de Dioscore d'Aphrodité*, MIFAO 115: 1-2 (Cairo 1999) 1: 401-402, cf. 2: 525.

In the final book of the *Opif.*, Book VII, dealing with “Be fruitful and multiply” and with the seventh day of creation and its consummation, Philoponus comments on how God “said that it (sc. creation) was good” (καλά/καλόν) (VII.6-7)³⁴. In employing the term ὑπεροχή (VII.8: ed. Reichardt, 299 line 4), he was surely alive to its contemporary use as an abstract title of honorific address, as in *P.Oxy.* I 130.20, rendering *eminentia* or *sublimitas*³⁵. It is often used of the Egyptian dux, as in, e.g., *P.Lugd.Bat.* XXV 71.1, 4³⁶. This kind of publicly visible civic “pre-eminence” lay behind, and manifested, the pre-eminence of the visible creation in Philoponus’ world.

The final matter to be treated is, of course, the problem of evil (VII.10). In recognizing that some things are under human control but others are not, Philoponus states that in the latter case the self-moving (αὐτοκίνητον) property of the soul is taken away³⁷. Alongside this classical philosophical term³⁸ lies the documentary usage found in the enumeration of different types of property (for sale or lease): movable, immovable (land, buildings), and self-moving (livestock and slaves). An example from the abundant Greek papyrus documentation is *P.Cair.Masp.* II 67122.3. This very same Greek formulaic legal phraseology is taken over into Coptic documentary papyri of the same period, an example being *P.Vat.Copti Doresse* 5.28-30, *pe]tkim m̄petkim an m̄petkim haribarof*³⁹.

John Philoponus, the most universal mind of Coptic Egypt, composed his philosophical and theological treatises with the intent of providing his nascent religious-ethnic community with the best possible intellectual tool kit with which to construct their place in the world. His choice and treatment of subjects was intimately bound up with the most urgent questions of his day. From works like the *De Opificio Mundi* it can be seen that the genesis (pun intended) of what was to become Coptic Orthodox theology did not come from depressed villagers but from elites with the soundest of traditional educations. The points raised in this paper will, I hope, demonstrate that it is beneficial to read patristic texts composed in Egypt with the eye of a papyrologist. And not only in Egypt: as Ludwig Koenen and the

³⁴ Interestingly, Philoponus’ etymology for καλόν is taken nearly word for word from Proclus’ commentary on Plato’s *Alcibiades I*, sec. 328: ed. L.G. Westerink (Amsterdam 1954) 153; trans. W. O’Neill, *Proclus: Alcibiades I* (The Hague 1965) 215. Philoponus had, of course, attacked Proclus in A.D. 529 in his *De aeternitate mundi contra Proclum* (ed. H. Rabe [Leipzig 1899]).

³⁵ Cf. *Nov.Just.* 25.5. See H. Zilliacus, *Untersuchungen zu den abstrakten Anredeformen und Höflichkeitstiteln im Griechischen* (Helsinki 1949) 76, 91, 107.

³⁶ See J. Gascou in *Cd’E* 52 (1977) 363.

³⁷ Ed. Reichardt, 300 line 27.

³⁸ Cf. Scholten, *DOM*, 346.

³⁹ See L. Papini, “Notes on the Formulary of Some Coptic Documentary Papyri from Middle Egypt”, *BSAC* 25 (1983) 83-89, here 88. On the simultaneity see L.S.B. MacCoull in *Cd’E* 70 (1995) 341-353 and *Le Muséon* 110 (1997) 79-96.

Michigan/Finnish Petra teams are pointing out, papyrology is ceasing to be an Egypt-centered discipline and becoming “the papyrology of the Roman and Byzantine East Mediterranean world”. Parallels from papyri will not cease to be useful to patristics specialists, theologians, and historians of culture, who construct the syntheses for which papyrology provides indispensable materials⁴⁰.

⁴⁰ For more on what is covered in this paper see L.S.B. MacCoull, “The Historical Context of John Philoponus’ *De Opificio Mundi* in the Culture of Byzantine-Coptic Egypt”, forthcoming in *ZAC*. ¹/_{xv} In loving memory, as always, of Mirrit Boutros Ghali: “If anyone values what I have done, let him value also the passions that made it possible”. (G. Lowes Dickinson).

Eine zweisprachige Wörterliste

HERWIG MAEHLER

Das Papyrusblatt, das ich Ihnen hier vorstellen möchte, Inv.Nr. 21860 der Berliner Sammlung, stammt aus Otto Rubensohns Grabung vom 14. 1. 1905 in Eschmunein/Hermupolis. Es ist auf beiden Seiten beschriftet; die Hände sind sehr ähnlich, aber wohl nicht identisch. Sie lassen sich mit Urkundenschriften des 4. Jahrhunderts vergleichen. Der Papyrus ist an einer Seite und unten abgerissen; oben ist ein Rest des Randes zu sehen. Ob das Blatt zu einem Codex oder zu einer opisthographen Rolle gehört hat, lässt sich kaum entscheiden. Es könnte auch ein Einzelblatt gewesen sein; so ist beispielsweise unter den von Johannes Kramer zusammengestellten *Glossaria bilingua* (PTA 30,1983) aus Ägypten auch das sogenannte 'Folium Parisinum' ebenfalls ein Einzelblatt aus Pergament.

Hier der Text (Höhe 25,5 cm, Breite 10,5 cm):

Taf. XLIIa, b

	→		— — —	.[
		— — —]	ωρα[
]s[]obis]	ὄρο.τ.[
]]	του ω[
]]	απηλθ[εν ο] πραιπ[οσιτος
5		dominv]s tv[v]s]	ο κυρι[ος] σου
]]	και φερε
]]	το αλλαξιμαριον
		mediasten]vs]	παραχυτης
		adest]]	παρεστιν
10		concidit]]	πεπτωκεν
		asinvs tvv]s]	ο ονος σου
]]	ο ιππος μου
]]	καλος
]]	κακος εστιν
15]]	ο σος
]]	εξελθωμεν

] θεο
] συνθηκην
] αναβα
20] κεφαλη
] πλευρα
] νωτον
]ολον το σωμα
25] [τον] ωμοι
] . [
		--
	↓	
		αγομ. [
] .vm	προς αυτον [
] . [] .	τον η. [
5	prefect[vs]	επαρχ[ο
	curator	επι[τροπο
	magistria[nv]s	μαγ[ι]στ[ρι]ανος
	imperator	βασιλευ[ς
	dux	δουξ [
	ductores	δου. [
10	rationalis	καθο[λι]κο
	/doct..	σου. [
	edilis	προ [
	scribas	κρη[ι]βα
	potestates	εξ[ου]σαι
15	quid properas	τι [σ]ευδει
	vobis	υ[μ]ιν
	.e...	[
	spectapolum	[
	inp..mi.	[
20	o.....	[
	v...	[
	facie`	[
]...	[

Die sogenannte Versoseite, d.h. die Seite der vertikalen Fasern (↓), enthält 23 Zeilen einer Liste lateinischer Wörter und ihrer griechischen Äquivalente; die griechische Kolumne ist rechts abgebrochen, ihre letzten

sieben Wörter fehlen ganz. Von Zeile 4 bis Zeile 14 haben wir es überwiegend mit Titeln in der staatlichen Verwaltung zu tun: *prefectus επαρχος* (auch der Praefectus Aegypti heisst offiziell ἑπαρχος Αἰγύπτου, nur in weniger offiziellen Kontexten wird er ἡγεμών genannt). Der *curator* (Z.5) war sicher der ἐπί[τροπος, und in Z.6 ist fast sicher *magistria[nu]s* zu ergänzen, was mit μαγ[ι]στ[ριανός wiedergegeben wird. Die *magistriani* gehörten seit dem 4.Jh. zu den *agentes in rebus*, die dem *magister officiorum*, gewissermaßen dem Regierungschef, unterstellt waren und in seinem Auftrag in die Provinzen geschickt wurden (zuerst Cod.Th. VI 27 von 354 n.Chr.?).

Interessant ist, dass in Z.7 *imperator* nicht, wie in römischer Zeit üblich, mit αὐτοκράτωρ übersetzt wird, sondern mit βασιλεύς. Diese griechische Entsprechung wird vom 4.Jh. an häufig, allerdings nicht in der offiziellen Titulatur, etwa in den Datierungsformeln, wo z.B. Constantin δεσπότης und Αὐγουστος oder δεσπότης und αὐτοκράτωρ heisst, aber in nicht formellen Kontexten; in solchen kommt βασιλεύς vereinzelt schon um 200 n.Chr. vor, z.B. in P.Oxy. IX 1185, 21 und 29.

Der lateinische Titel *dux* (Z.8) wird in militärischen Kontexten mit στρατηγός, στρατηλάτης oder ἡγεμών wiedergegeben, hier aber anscheinend als δούξ transkribiert. Es handelt sich also um den Gouverneur einer Provinz oder Eparchie. In dieser Bedeutung findet sich der Titel in den Urkunden seit dem 4.Jh. Diocletian hatte den *dux* an die Spitze der militärischen Verwaltung einer Provinz gestellt; diese wurde in Ägypten später geteilt zwischen dem *dux Aegypti* (seit 391 *comes Aegypti*), dem *dux Thebaidis* und dem *dux Libyarum*.

Die *ductores* in Z.9 waren vielleicht mit δοῦκες wiedergegeben, aber was damit gemeint ist, ist mir nicht klar; sind es 'Heerführer', wie so oft bei Vergil?

Der *rationalis* (Z.10) ist der καθολικός schon seit der Mitte des 3.Jhs.; unter Constantin gab es an der Spitze der kaiserlichen Finanzverwaltung den *rationalis privatae* und den *rationalis summae rei*, später heissen sie *comes rei privatae* und *comes sacrarum largitionum* (Wilcken, *Grundzüge* 162f.).

Die beiden nächsten Zeilen sind schwierig; in Z.11 sieht das lateinische Wort wie *doctor* oder *doctus* aus, aber die griechische Übersetzung, die mit cov.[anfangt, passt weder zum Einen noch zum Anderen. In Z.12 scheint *edilis* dazustehen, d.h. *aedilis*, aber das griechische Äquivalent dazu ist immer ἀγορανόμος.

scribas (Z.13) wird seit dem frühen 4.Jh. als lateinisches Lehnwort transkribiert; der früheste Beleg ist in P.Panop. 27 von 323 n.Chr. – *potestates* sind entweder die Ämter oder die Beamten (so z.B. bei Ammian 14.1.10); wenn die Ämter gemeint sind, werden sie mit ἀρχαί oder, wie hier, mit ἐξουσία übersetzt. Auch in dem bekannten lateinisch / griechisch / koptischen Gesprächsbuch in Berlin (Nr.15 in Kramers *Glossaria*, P.Berol.10582) ist

potestas so wiedergegeben, allerdings im Singular und in anderem Zusammenhang; Z.63-64 *non esse in tua potestate*: μή εἶναι ἐν τῇ σῆ ἐξουσίᾳ.

Mit Z.15 ändert sich der Charakter der Wörterliste. Auf die Aufzählung von Titeln folgt ein Satz: *quid properas* τί [ἄγε] εἰς; ‘warum hast du es eilig?’ Das erinnert an die Dialogstücke, die man in den sogenannten ‘Hermeneumata’ und ‘Colloquia cottidiana’ findet, die im 3. Band des ‘Corpus Glossariorum’ zusammengestellt sind. Vielleicht war auch der Anfang der Kolumne eher von dieser Art, wenn dort in den ersten drei Zeilen etwas wie ἀγομε[θα] | πρὸς αὐτὸν | τὸν ἡγεμόνα gestanden hat. Dann würde sich die Liste der anderen Beamtentitel folgerichtig an ἡγεμόνα in Z.3 anschließen.

Z.18 *spectapolum* erscheint seltsam, jedenfalls solange der Kontext nicht kenntlich ist; soll das heißen “betrachte den Himmel” (*specta polum*)?

Der Charakter des Gesprächsbuches wird vollends deutlich auf der anderen Seite des Blattes (→). Leider ist dort die lateinische Kolumne fast ganz weggebrochen, nur die letzten Buchstaben von vier Zeilenenden sind erhalten – gerade genug, um sicherzustellen, dass es sich auch hier um eine lateinisch/griechische Wörterliste handelt. Halten wir uns also an den griechischen Text. Nach den ersten vier Zeilen, denen ich bisher keinen Sinn abgewinnen konnte, hören wir ἀπηλθ[εν ο] πραιπ[ο]σιτος ο κυρι[ο]ς, ‘der Praepositus, dein Herr, ist fortgegangen’. Die nächsten vier Zeilen muss man wohl zusammennehmen, denn hier scheinen wir plötzlich im Bad zu sein. ‘Bring das ἀλλαξιμάριον’ – hier ist fére sogar mit einem lateinischen f geschrieben. Aber was ist ein ἀλλαξιμάριον? Der Form nach ein Diminutiv von ἀλλάξιμα, was wörtlich ‘Dinge zum Wechseln’ bedeutet, nämlich ‘Kleiderwechsel’. Konkret ist damit aber sicher ein bestimmtes Kleidungsstück gemeint; das ergibt sich zweifelsfrei aus der Verwendung des Wortes in Kleiderlisten, z.B. in *Sammelbuch* XVI 12941, einer Mitgiftliste aus dem Anfang des 8. Jhs. in Wien, die Johannes Diethart veröffentlicht hat (*JÖB* 33,1983); dort heisst es: καρακάλλ(ιον) στιπ(όινον) λιν(οῦν) α (‘Leinen-Kapuze’?), ποδόμ(ακτρον) α (‘Fußtuch’?), ἀλλαξιμά(ριον) α, φακιάλ(ια) γ, σταυρ(ός) ἀργ(υροῦς) α εἰς ια, τακτυλίτιν ἀργ(υροῦν) α εἰς λ, δαπίτιν τῶ(ν) κραβ^τ α. – In einer ähnlichen Liste (*SB* XVI 12942, 7.Jh.) γῶ(σις) ἱματί(ων) λόγ(ω) τοῦ νυμφίου werden neben στρώματα, φροντάρια, οὐηλόθηρα und σινδώνια πλουμάτα (‘bestickte Leinenkleider’) sogar zehn ἀλλαξιμάρια aufgezählt, und in einer weiteren langen Kleiderliste, ebenfalls in Wien (*Stud.Pal.* XX 245, 6.Jh.) werden nach ὑποκαμίσια, βράκια (‘Hosen’), φακιάλια und ὀράρια (‘Kopftüchern’) auch vier ἀλλαξιμάρια genannt. In der jüngst von Panagiota Sarischouli publizierten Inventarliste¹ steht das Wort ebenfalls im Zusammenhang mit Kleidungsstücken. Auch in den zweisprachigen

¹ P. Sarischouli, *Berliner griechische Papyri (Serta Graeca* 3, Wiesbaden 1995) 158-84 Nr.21, Zeile

Glossaren findet es sich, z.B. in den 'Hermeneumata Monacensia' (Corp.Gloss. III p.124,25), wo *allaximata* mit *mutatoria* übersetzt wird, ebenso in III p.114,76. Für den Kontext aufschlussreich ist eine Szene des 'Colloquium Harleianum' (CG III p.643), wo es in §25 heisst: ὕπαγε ... καὶ ἄρον ἡμῖν ἀλλάξιμα εἰς τὸ βαλανεῖον, καὶ ἄνοιξον τὸ ἀρμάριον καὶ εὐρήσεις ἕσω μαρσύπιον κτλ.

Auch in unserem Papyrus ist der Kontext das öffentliche Bad, denn anschließend heisst es παραχύτης πάρεστιν 'der Badediener ist da,' was in der lateinischen Kolumne gelautet haben dürfte *mediastenus adest*, denn in den Glossaren wird *mediastenus* (*mediastinus*) mit παραχύτης wiedergegeben (CG III p.561,38). Der lateinische *mediastinus* ist ganz allgemein ein Diener oder Gehilfe, aber sein griechisches Äquivalent ist speziell der Badediener, nämlich der Mann, der 'daneben ausgießt', d.h. der neben einem steht und einem das warme Wasser über den Rücken gießt. In Kramers *Glossarium* Nr.4, dem sogenannten 'Folium Wallraffianum', heisst es denn auch (Recto 4) παραχύτης *balneator mediastenus* (vgl. J. Kramer, *ZPE* 38, 1980, 229-43).

Anschließend, von Zeile 10 bis 15, unterhalten sich die Gesprächspartner über ihre Transportmittel: πέπτωκεν ὁ ὄνος σου = *concidit asinus tuus* – heute würde man in einem solchen Zusammenhang, etwa in der Sauna, vielleicht hören 'mein Auto streikt - ma voiture est tombée en panne - my car has broken down'. Die nächsten vier Zeilen lassen Schadenfreude oder Angeberei erkennen: ὁ ἵππος μου καλός = *equus meus* (*caballus* wäre wohl zu lang für die Zeile) *bonus*, κακός ἐστὶν ὁ κός = *malus est tuus*. Heutige Autobesitzer könnten sich polyglott entsprechend ausdrücken 'Mein Wagen hat mehr PS als deiner ...' Übrigens wird in den Glossaren ἵππος regelmäßig mit *equus* wiedergegeben, obwohl dieses in der Umgangssprache der Spätantike allgemein durch *caballus* verdrängt worden war; einzig in dem zehnten von Kramers *Glossaria*, dem Florentiner Fragment aus dem 4. Jh., liest man nach *equus* ἵππος in Z.27 *caballus* σκευοφόρος ('Lasttier') – vielleicht weil das Wort aus der Umgangssprache stammte und daher für die weniger edlen Rösser verwendet wurde.

Nach diesem erbaulichen Dialog wollen sie hinausgehen (ἐξέλθωμεν = *exeamus*, Z.16) und, wie es scheint, einen Vertrag aufsetzen (ἕξ συνθήκην = *fac pactionem*). Ähnlich heisst es in dem lat/griech/koptischen Gesprächsbuch (*PTA* 30 Nr.15) in Z.138f. προ[δεα]μοῦς : προέλθωμεν : ΜΑΡ[ΝΠΡΟ]ΕΛΘΕ [ἰν λουμ]εν : εἰς ὕπ[αιθ]ρον 'lasst uns ins Freie gehen'. – In Z.19 ἀνάβα ist im LSJ nicht verzeichnet und scheint auch in Papyri bisher nicht belegt zu sein. Aber Stephanus und Du Cange zitieren eine Stelle aus Eriphanus, der das Neutrum im Sinne von 'Aufstieg', *ascensus*, verwendete: ἔστι δὲ τὸ ἀνάβα τοῦ ὄρους σκαλία τετρακισχίλια, 'der

49. Die Herausgeberin hat in ihrem Kommentar (S.180-82) die griechischen und koptischen Belege zusammengestellt und die möglichen Bedeutungen besprochen.

Aufstieg auf den Berg hat 4000 Stufen'. Die Form ἀνάβα wird in byzantinischer Umgangssprache als Imperativ verwandt, 'geh hinauf !' oder 'steig auf !', und so wird sie wohl auch hier aufzufassen sein.

Die letzten fünf Zeilen nennen Körperteile: κεφαλή *caput*, πλευρά *latus* (CG II 409,29), ὠπτον *tergus, dorsum* (CG II 377,45), [καὶ] ὄλον τὸ σῶμα [*et totum corpus*], und ὦμοι *umeri*. – Listen von Körperteilen finden sich natürlich ebenfalls in den Glossaren und Hermeneumata; so z.B. auch in dem hier² von James Clackson vorgestellten Papyrus in armenischer Schrift, und auch das schon erwähnte 'Folium Parisinum' (Nr.14 in Kramers *Glossaria*) bietet *caput cefalen, lingua ciosa, manos ceras, pedes potes, bentre cilia ... barba pogoni, oculos optalmos, buca istoma*.

In diese Tradition fügt sich das Blatt aus Hermupolis offenbar auch ein. Es ist ja eigentlich eine gemischte Tradition, die teils aus Wörterlisten, *glossaria*, und teils aus Dialogstücken, *hermeneumata*, besteht. Auch das 'Folium Parisinum', das ganz überwiegend eine Liste von Substantiven ist, enthält dazwischen kurze Sätze, meist mit Imperativen, wie *miscē cerasu* (11), *da mesa parates* (= *da mensam*: παράθες, 'deck den Tisch'), *aparai* (= ἀπᾶραι) *leba* (= *leva*) 'abdecken !', *laba manos* : *nibson ceras* (25) 'wasch die Hände !', und *inple* : *cemmisō* (= γέμισον), 'füll ein !' Sogar die lateinische Wörterliste P.Oxy. LII 3660 enthält inmitten von Wörtern, die mit *i* beginnen, einen Satz: *in provinciam profectus est* (Verso col.I 9-10).

In dem neuen Text aus Hermupolis sind jedenfalls vier entsprechende Kurzsätze (→ 6-7 καὶ φέρε τὸ ἀλλαξιμάριον, 16 ἐξέλθωμεν, 17-18 θεὸς συνθήκηην, und 19 ἀνάβα), die ihrer Natur nach eher zu den Hermeneumata passen. Überhaupt scheint mir der neue Text seinem Charakter nach den Gesprächsbüchern näher zu stehen als den Wörterlisten. Bemerkenswert ist ausserdem, dass er ein relativ früher Vertreter dieser Gattung ist, etwa gleichzeitig mit P.Lond. II 481 (ebenfalls aus dem 4.Jh.), einem Wörterverzeichnis, das aber jeweils am Anfang und am Schluss Sätze enthält: Recto 1 φακ γνοβεε μανδα[τα] 'tu, wie wir dich geheissen haben !', und Verso 36 ουντε βενιτε 'woher bist du gekommen?', und darunter ιαμ βοε εβεε, was vielleicht = *iam vos <s>enes [estis ?]* heissen sollte, 'ihr seid schon alte Leute'.

Jedenfalls kann man sich lebhaft vorstellen, wie ein griechisch sprechender Ägypter im 4. Jahrhundert, etwa in der Zeit des Constans oder Julian, seine Lateinkenntnisse aufzupolieren versuchte, indem er sich Sätze einprägte wie *concidit asinus tuus. equus meus bonus, malus est tuus*. Heutige Langenscheidt- oder Assimil-Sprachführer für Touristen machen es im Prinzip noch genauso. Der didaktische Erfolg bei der Aneignung der fremden Sprache wird auch damals, wie heute, bescheiden gewesen sein.

² Band I, S.207-18. Ders., ZPE 129 (2000), 223-58.

The Papyri of the Greek Papyrological Society: New Acquisitions

BASIL G. MANDILARAS

I had the opportunity to speak about the “Papyrus Collection of the Greek Papyrological Society” in 1989 at Cairo¹. Since then several events have occurred that contributed to the enlargement of the collection, a fact which has helped our Society to create a repository of a large number of substantial papyrus pieces, some of which, chosen to be easily readable, are now in the hands of young papyrologists reading for a Ph.D., or in the progress of publication by myself and others².

Closely connected with the papyri of the Society is the “will” of late Aloysius Barozzi-Oikonomides, member of the Society. The whole subject matter of his “will” has been cunningly twisted, so that no legal way can be found out³ to permit us to lay claim to our requirement of the papyri bequeathed by him to the Society. The only reason I mention the subject matter here is my intention not to let it fall into oblivion.

According to the “will” the books of Al. Oikonomides’ personal library plus his papyrological documents should be given to the Hellenic Papyrological Society. I must declare that I myself had seen both the library and the papyrological documents in Al’s large and luxurious compartment in Chicago during my visit there in spring of 1987. I must also observe that a curious sentence in the “will” stated that these items should be given, if not selected by Martin C.J. Miller, to whom, as friend and colleague of Oikonomides’, “the private library and the collections of original papyrological documents and archaeological artifacts” were given.

Miller wrote a letter to me (6 Feb. 1991) stating that Oikonomides had taken

¹ See *Proc. XIXth Intern. Congr. Pap.*, Cairo, 1989, I, pp. 583-602 and *Επιστ. Επετ. Φιλ. Σχ. Παν. Αθην.* 29 (1986-1991), pp. 219-240.

² I must say that my election by the Ionian University and my removal from the University of Athens to Corfu with the subsequent change of my stay from Athens to Corfu has delayed the activities of the Society. On the other hand this has deprived the University of Athens of the teaching of Papyrology while it has created a new centre of Papyrological studies at Corfu.

³ So I was advised by D. Gofas, Professor of the Faculty of Law, Athens University and member of the Greek Papyrological Society, when I presented the subject matter in a meeting of the Administrative Council of the Society.

all of his papyrological documents (forty in all) with him to his last visit to Athens and that these were in the possession of Oikonomides' cousin, Mrs. Haniotis. As for the number it is so, as I happen to have some photographs, on the basis of which it appears that the glass frames containing the papyrus pieces were more or less forty and that each frame included more than one papyrus pieces.

At that time (winter 1990) Oikonomides was offered hospitality by Mrs. Georgiadou. When I visited Al staying in her house, I saw the papyri there. Soon after Al, for personal reasons, abandoned that place and let a basement hastily (!) in Colonaki at a time when he was in a critical condition as his health was becoming worse. Several days later Oikonomides was urgently transferred from there to the hospital where he died, and the first person to enter Oikonomides' room was his beloved friend Mr. Papageorgiou. After Oikonomides' funeral Miller came to Athens and in our meeting he announced Oikonomides' will and he gave me a copy of it. I told Miller that I had seen the papyri Oikonomides had brought to Athens in the house of his friend, Mrs. Georgiadou, and that I knew that Oikonomides still had a couple of papyri in his apartment at Chicago. Miller then told me that on his return to Chicago would settle down the matter through his lawyer Mr. E.L. Fleming. He also ensured me that he had seen a small number of papyri in Al's library, which he would send me instantly.

After a short time I was asked to receive nine glass frames containing small scraps of papyri which were in the hands of Mrs. Haniotis (ignorant after all of their value and unable to distribute them to the market), who told me that it was only this number (and by no means forty) which he found in Al's room. I also received several books from Miller, of which I have made up a list and passed it in the minutes of the Greek Papyrological Society. Since then Miller has never mentioned the papyri he promised to send to the Society from Chicago, and on the other hand the thirty-one frames containing more than that number papyri legally belonging to the Greek Papyrological Society are still missing. Apparently they are still in the hands of someone whom Oikonomides surely loved and trusted⁴.

From Oikonomides' papyri let me present some samples, as this one under inv. no. OW 304 written on both sides (Pl. XLIIa). The papyrus is still wrinkled; it needs obviously restoration, however we easily detect a Byzantine script and can read in the second line [Ἰου]στιανοῦ τοῦ λαμπρο[ύτου]. Next one, inventoried OW 305 has already been published by Amphilochos Papathomas in his dissertation (Pl. XLIIb). This one under inv. no. OW 309 not yet restored contains enough material to enable the searcher to read the text (Pl. XLIIc). This one under inv. no. OW 310 yet wrinkled clearly betrays

⁴ After I read this paper, Miller called me from Chicago and thence he sent me (shipped on 16-6-1999) some papyrus scraps, mostly written in Coptic, and unworthy to be mentioned, thus indicating that that was all of Oikonomides' papyrological documents left in Chicago.

both its character and the time of its writing (Pl. XLIIId). It is a private letter dated to the beginning of the third century AD. Our papyri from this source are generally small pieces, and sometimes tiny scraps as you can see in the next slide containing six pieces (inv. nos. OW 324, 325, 326, 327, 328, 331) each containing a couple of words mostly illegible. Still smaller pieces are included in the next slide under inv. no. OW 334. A careful inspection, however, can prove that some of them belong to the same text. The same is also valid with the previous text.

We come now upon two Arabic texts, inv. nos. OW 329 and OW 330 (Pl. XLIIIa, b) written on both sides. Their dimensions are 8.4 (H.) x 13.5 (B.) cm. and 7.8 (H.) x 11.8 (B.) cm. respectively. Their writing material is paper, and it is worthy to observe that the second fragment is composed by two thin leaves of paper stuck together. Both texts come apparently from a sacred booklet, namely the chapter of Maeda and that of Anfal, according to the information kindly given me by my colleague Dr. Zeinab Tawfik.

Our next source of acquisitions is constituted by means of dealers and antiquaries. Them I approached or they came to me and thanks to the financial support of the Society and sometimes of myself⁵ we acquired a number of papyri which though less in number than those we inherited are important and interesting in content. They almost all come from Oxyrhynchus and date to the late Byzantine period. Of them I would like to present a "petition" (inv. no. M 351) from Aurelius Sarapammon to Flavius Helios Marinos concerning the situation of the Sarapammon's mother. The papyrus is written in slim upright letters resembling the writing style of the second half of the sixth century AD. Next papyrus (inv. no. M 352) cannot be yet defined as to its content, its study being still in progress. Nevertheless it is connected with the city of Oxyrhynchus and its verbal style reveals some Christian persons involved. Next one (inv. no. M 353) is a list of expenses written on both sides. The letters are small, as it usually happens in this kind of documents, and hastily traced. Payment is executed in *folleis*. All the three papyri were in bad condition when acquired but it was Hermann Harrauer who managed to transferred them into a readable state. The last of this group (inv. no. M 357, Pl. XLIIIc) is a nice piece satisfying our expectations because of both the surviving part and the easiness of its reading. The first seventeen lines are almost complete; there follows a gap in the next ten lines. This gap can easily be completed by parallels. The rest of the document, another ten lines, is survived by its 2/3 on the right side. The

⁵ I from time to time had the opportunity to purchase papyri through my own means for my personal collection, to which some more papyri were given. All these have been deposited in the collection of the Greek Papyrological Society figuring in a numerical sequence with the letter M preceding. Let me note at this point here that the initial capital letters in the numbering of the items of the collection mean: O = papyri purchased from Al. Oikonomides, W = papyri given to the Society after Al. Oikonomides' will, F = papyri purchased from M. Fackelmann, OM = papyri coming from a papyrus mask donated to the Society by Al. Oikonomides.

document is a *marriage contract* composed by Heracleides at the toparchy of Oxyrhynchus city, who as the father of the bride Thermouthion, arranges all the details of the matrimony according to the local law as adjusted by the Romans. It is interesting to note that the grandmother of the bride with her husband are also acting on the side of the bride's branch. The papyrus must be dated to the second century AD.

Another group of papyri consists of several Coptic texts which constitute a special ornament for our collection. Some of these texts purchased together with those included in the edition of *P.Sta.Xyla*, are obviously connected with the monastery of *Apa Apollos* at Titkois in the Hermopolite Nome, and are dated to the first half of the sixth century AD⁶. Of them I shall show you *exempli gratia*, inv. no. 155r which mentions the word *Apollos*, while its verso is written in Greek (Pl. XLIII*d*). A similar practice, though *vice versa* we find in those papyri connected with the monastery of *Apa Apollos* at Titkois. Cf. *P.Sta.Xyla* 5 and 6 both of the sixth century. These papyri apparently belong to the archive of the monastery. Another Coptic papyrus is this under inv. no. O 166 written in thick letters and in calligraphy. This must also be dated to the sixth century. A third Coptic papyrus is this under inv. no. O 175 written in a clear script (Pl. XLIV*a*).

Another group of Coptic texts consists of paper leaves written on both sides of the paper. Their dimensions are small (11 x 8 cm.), and the text is written on paper in a clear script decked with red color (inv. nos. O 110-114, Pl. XLIV*b*). Most probably they come from a booklet of liturgical use. There are no traces of the binding as the leaves have been cut by a knife next to the binding holes. Yet, the Society possesses a large leaf of 32.3 (H.) x 21.5 (B.) cm. (inv. no. O 115, Pl. XLIV*c, d*). It is also on paper, while at the right bottom edge we discriminate an extra piece of paper with Arabic letters stuck on the original paper. On the left edge and from the middle of the leaf upwards there are tiny wholes about 1.3 cm. apart, showing apparently the place and the way of binding. Proper names answering in the Bible are easily detected here, a fact which points to a text from the Coptic version of New Testament.

A number of the papyri of our collection came from the restoration of a papyrus mask⁷ and other pieces taken out from mummy cartonnage. These items as extracted from their original bodies were colored on a surface covered by plaster. All were restored in the laboratory of the *Papyrus-sammlung* in Vienna and thanks to the dexterity of my colleague Hermann Harrauer the colors were separated and saved independently from the text lying underneath. In most cases the painting was carried out on the unwritten side of the papyrus covered first by plaster. In this case the painter either did not want to efface the text or found more convenient to work on a blank

⁶ Cf. *P.Sta.Xyla*, p. 44 and notes there.

⁷ See my article "Restoration of a Papyrus Mask", *Παρουσία* 7 (1990), pp. 393-403.

surface. This is the case of an interesting piece of painting inventoried under no. M 27 (Pl. XLVa). It is a strap of 16.3 (H.) x 4.4 (B.) cm. separated to two columns by narrow corridors. The strips are divided into squares or parallelograms, and from the remaining traces it appears that circles and other designs would decorate the whole painting. The Greek text on the other side, the recto, gives the left part of a document dated apparently to the second century BC. The text is too short for identification.

Another kind of paintings are those executed on the same side with the writing as is the painting under inv. no. O 143 which covered a mummy's foot sole 20 cm. long (Pl. XLVb). It apparently would belong to an infant, if we take the measurement literally. The color used is plain with no diversification, which means that the cartonnage would belong not to a much rich person. It is known that foot soles of mummies belonging to very important persons were covered by rich decoration. In our collection we have several pieces of foot soles, and it is a matter of searching to find out which kind of writing was underneath the painting. In most cases we find an Egyptian writing, a practice which is confirmed by many cases. For example, many papyrus pieces extracted from the papyrus mask in the Vienna laboratory bear Egyptian script⁸, which further means that the Egyptian papyri were plentiful in the waste paper market. From this mask we possess many samples of painting, as is this under inv. no. OM 338 scattered on a piece of paper, of which you can see details in the next slide. Another painting is this under inv. no. O 142 of dimensions 25 x 29.8 cm. which though not survived in its totality is sufficient to give the impression of its original form (Pl. XLVc). This painting has been included in a relative article written by Ulrike Horak in *Analecta Papyrologica*. For this painting three at least main colors have been used. Straight lines and parallel strips predominate and two animal head gods are facing each other. Next painting, inv. no. O 144, also included in Horak's article, contains many scraps placed in a way to render the original design which would be of several concentric circles traced by red color, while the space between the circumferences is ornamented by dots in red or blue colors alternately. Next painting, inv. no. O 145, represents a series of human figures, of which four have sufficiently survived. The figures are all female facing each other, and are placed in separate windows. Their perigam is drawn with black ink. We can distinguish various colors.

On the whole, the numerical figures of the papyrus collection of the Greek Papyrological Society has exceeded the number of 350 pieces. This is a small number surely, if compared with the numbers we heard in the previous paper⁸ but sufficient to offer a substantial stock for study and research for many years to come¹⁰.

⁸ See previous reference.

⁹ I referred to Mariarosaria Salvo's paper *La collezione dei papiri di Amburgo. Nuove prospettive*.

¹⁰ Most papyri presented here are included in the next volume of the edition issued by the Greek Papyrological Society.

Twilight of the gods. Economic power and the land tenure regime in Ptolemaic Egypt*

JOSEPH G. MANNING

This book is about the economic power of the Ptolemaic dynasty in Egypt. It poses the following question: what was the relationship between the economic power of the Ptolemaic dynasty, the land tenure regime, and the intermediary between the two, the bureaucracy established to administer the new economic system established in Egypt by Ptolemy II Philadelphus? Underlying this basic question is another of more fundamental importance to the economic history of the ancient world – how and to what extent did ancient states hold the countryside and affect the organization of production? It has generally been argued that pre-modern states were weak in the sense that they had difficulty holding their hinterlands¹. Here Gellner's general model of the social structure of agrarian states given in Figure 1 is instructive². The distinction between the layers of administration and the laterally insulated agrarian communities is one primarily of culture. The culture of the privileged group of the administrative elite is sharply defined and was circumscribed from insulated peasant communities of agricultural producers. Ptolemaic Egypt is an interesting example from antiquity of a takeover of a polity and the imposition of a new economic order from above. The administrative class was tied to the state by the common bonds of Greek, the language of the administration.

The Ptolemies, it seems, were unusually successful in the imposition of a new regime on the countryside; that they did so at all suggests that the new Ptolemaic system was reasonably effective. But Ptolemaic penetration was variable, more pronounced in the Fayyum and later in the period in garrison towns than in other parts of the Nile valley and with a pronounced tendency

* I present here a general sketch of the theoretical background to my forthcoming book on land tenure in Ptolemaic Egypt. Needless to say, all of the subjects mentioned here are covered in much more detail in the book. I thank Roger Bagnall, Alan Bowman, Willy Clarysse, Ann Hanson, Jim Keenan, Ian Morris, Dominic Rathbone, Susan Stephens and Dorothy Thompson for their criticisms of an earlier draft of this paper. I alone remain responsible for any errors and for the interpretations herein given.

¹ Gellner:1983; Hall:1986.

² Cf. the remarks of Hall:1986, 27-32.

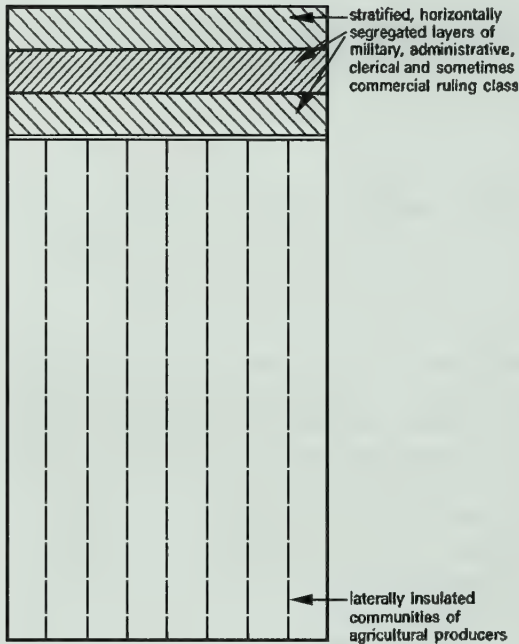


Figure 1. A generalized model of the social structure of agrarian states (from Gellner:1983, 9)

of the Greek population to prefer “urban” to more rural living arrangements³. As with all social models, Gellner’s is a general heuristic tool with which to build up a picture of a specific polity. The case of Ptolemaic Egypt differs from the general model in important ways. That is, Ptolemaic Egypt, as in the cases laid out by Hall, is a unique case for several reasons. Among these are the institutions, in particular the size of the bureaucracy, complicated by the official use of Greek and the survival of demotic Egyptian but an increasing hellenization of the rural space, and the ecology⁴. Gellner’s model suggests a centralization of power which was, I believe, less concentrated in Egypt than has been assumed. Nevertheless, the language of the Greek elite did reach into local bureaux and to at least some of the Egyptian priests.

The ability to intervene in or to change rural institutions and social structure is premised on state power, a subject which is normally, and in my view wrongly, taken for granted in the study of the Ptolemaic regime. What lay behind Ptolemaic power and to what extent was Egypt reorganized? This book is an examination of those questions; specifically, I examine one source of power, economic, and the Ptolemaic dynasty’s organization of and relationship to the land tenure regime.

³ Bingen:1973.

⁴ Hall:1986, 28.

I limit my treatment to internal economic power; the external economic power of the Ptolemies has been treated elsewhere and is not relevant to my aims here⁵. The answer to the question I posed at the beginning has broad implications for Hellenistic history in general and for ancient economic history in particular. The Ptolemaic dynasty in Egypt was the longest, and, by all accounts, the richest of the successor kingdoms established in the aftermath of Alexander's eastern campaigns. Egypt was the last eastern monarchy to be added to Roman dominion, at the death of Antony and Cleopatra in 30 B.C., so tersely described by Augustus in his *Res gestae*. And it was Ptolemaic wealth, or at least the perception of it, that attracted Rome⁶. "The character of the Ptolemaic monarchy in Egypt", one scholar writes:

set a style, in many respects, for other Hellenistic kingdoms; this style emerged from the response of the Graeco-macedonian political awareness of the need to dominate Egypt, its resources and its people and at the same time to turn the power of Egypt firmly towards the context of a Mediterranean world which was becoming steadily more hellenised⁷.

The Ptolemies indeed had the aim of dominating Egypt, the most productive and most densely populated land in the eastern Mediterranean basin, and for a time grew rich in taxing Egyptian resources, in selling grain in Mediterranean markets and in war booty taken in the Syrian Wars⁸. But, as I argue in this book, the structure of the Ptolemaic economy adapted to regional variations, customs and institutions, was practical in its response to the ecology of Egypt, and changed over time. It was a loose style of governing, adaptive to pre-existing conditions and institutions and complex tenure arrangements. Part of this loose style of governing derived from cultural lag. That is, the Ptolemies initially relied on Egyptians and Egyptian institutions quite heavily at the beginning of Ptolemaic hegemony. Over time, these institutions were displaced by more firmly established bureaucratic structures⁹.

That is not to say that the Ptolemies were unsuccessful, for they very obviously were, particularly when compared to other Hellenistic kingdoms. But despite the enormous bureaucracy, or perhaps because of it, it cannot be argued that the economic structure was centralized or that the system claimed

⁵ Bagnall:1976.

⁶ Rathbone:1994 has argued that it was primarily monetary wealth, not the potential agricultural production, which Augustus was after.

⁷ Bowman:1986, 23.

⁸ Heinen:1984.

⁹ A roughly analogous situation is the cultural lag in the transition from Sasanid to Islamic rule in Iraq, on which see Morony:1984.

all of Egypt's resources, two claims which are frequently made about the Ptolemaic economy.

Two consequences of this loose style of governing Egypt are that Ptolemaic control of the country was not uniform and that local networks of power remained important. The Egyptian notarial tradition of drawing up private contracts continued, as did the adjudication of these contracts by Egyptian priests in local temples. And it is these local social networks which formed the basis of initial Ptolemaic economic power. The ability to raise labor was another important element of local power in Egypt and here the power of the state may be measured against the power of the local elite. On an annual basis, the most important activity was the *corvée*-based local levy for canal maintenance and this practice was necessarily continued by the Ptolemies. It is the local aspect of the control of irrigation which has been the dominant political dynamic in Egypt and around which formed social networks of cooperation and management. State projects also demanded large levies of labor. The biggest such project under the Ptolemies was the land reclamation project in the Fayyum depression. At one moment during this project of the early Ptolemies, a labor force of 15,000 men was mobilized over a two month period¹⁰. But in the main it was local levies and locally organized labor in the canals and in the fields which determined productivity. It is this local power, traditionally expressed in local elite funerary texts and in inscriptions, with which any central state in Egypt had to contend although historians have often been misled by reading central state ideology in royal monuments as expressions of real political or economic power. The concept that ancient Egypt was a state run by an absolute monarch who claimed all resources in the country merely worked, at best, on the level of theology. There is no evidence to sustain a belief that it was ever applied in practice¹¹. The power of the central government was often at odds with local power in Egypt; successful kings were those who bound together local elite in a strong relationship with themselves.

The key relationship of power in Egypt, then, was between the central state and local power, measured by the ability of the center to mobilize resources. The system of government was much more of a federal system consisting of the pharaoh, his court and the provincial elite – than has been previously acknowledged. For the Ptolemaic period, we cannot quantify success. That the system was sustained, that Alexandria was built and fed and that officials and the military were paid all combine to suggest that the central government was effective, but there are signs that control was neither uniform nor firm, that garrison towns were more effectively controlled than others, and that

¹⁰ Clarysse:1988.

¹¹ See the remarks of Warburton:1997, 32-34, 66 n. 143, refuting the standard views of the ancient Egyptian state and the private property regime expressed by Helck:1994.

there was an ever-increasing need for coerced labor in the fields, and coercion in tax collection.

The Ptolemies, therefore, were not absolute pharaohs, as the display of power might suggest, but, rather, were more restricted in their powers, powers which became increasingly limited after the loss of the Mediterranean empire and the dynastic conflict during the Second and First centuries B.C. so colorfully reported by Polybius. In recognition of the fact that Egypt worked best by local control, Ptolemy I Soter established a southern capital in the new city of Ptolemais just upriver from modern Sohag, to monitor the upper Nile valley¹². And the basis of the royal economy was local responsibility and local fiscality, mediated by private contractors used in the collection of taxes and the shipment of grain to the capital.

THE ROYAL ECONOMY

Alexander entered Egypt with his army in 332 B.C. After establishing the site for a new city on the Mediterranean which was to bear his name and visiting the oracle in the Siwa oasis, Alexander left Egypt for his eastern campaigns. He never returned to Egypt alive. In his place stood at first two Macedonians, Balacrus and Peucestas among others including the powerful Cleomenes. Following the power struggle after Alexander's death in 323 B.C., one of his generals, Ptolemy, emerged as the power in Egypt in 321 B.C. He acted at first as a satrap on behalf of Alexander IV. Then, in 305 B.C., Ptolemy, along with the other successors of Alexander, the *diadochoi*, took the title "king", *basileus*, which served as a general title rather than as a label of a specific form of government. It was, in other words, a personal regime, hardly a nation-state as has often been portrayed, centered around the royal family. The Ptolemies were not called "kings of Egypt", but simply "kings" and the regime had a strong military character, exemplified by the kings' wearing Macedonian military dress throughout the period and the display of military power in the *Ptolemaia* festival in 274 B.C.¹³ Importantly though, Ptolemy, although he was called satrap, was portrayed as pharaoh in his pious restoration of temple statuary and landed estates in the eastern Delta recorded in the so-called "satrap stela"¹⁴. This is the first Ptolemaic historical text and

¹² On Ptolemais, see Plaumann:1910. See also briefly Heinen:1991; Vandorpe:1995, 210. Some new information on the city is provided by P. Oxy. VI, 984, a census register probably derived from Ptolemais. See Bagnall:1998. The site has never been excavated. Concerning the size of the city, Strabo, 17.1.42, stated that it was no less than the size of Memphis, οὐκ ἐλάττων Μέρφωος. On the estimated size of Ptolemaic Memphis, see Thompson:1988, 34, perhaps an overly generous figure.

¹³ I draw here from the analysis by Austin:1986, esp. p. 456, who counters Rostovtzeff's analysis of the Ptolemaic state as analogous to Nineteenth century European nation-states. On the *Ptolemaia* festival, see below n. 40.

¹⁴ The text records a decree which restored the traditional endowments of land and animals to

shows the delicate balance between what Ptolemy could claim in practice and what he intended to claim at the level of state ideology. Herein lay, on the level of ideology, the source of internal power in Egypt for the Ptolemaic kings – the ancient authority of the pharaoh to legitimately extract resources by the divine right of office. From the founding of Ptolemaic kingship in 305 B.C., it took another thirty-five years to establish what is called the royal economy. This was accomplished by the second Ptolemaic king, Ptolemy II Philadelphus, in the early 260's B.C.¹⁵ This royal economy was in its essence the extension of the royal household, the king's private purse, and was based on the collection of internal revenue, in trade, and in the fighting of wars, mainly against the Seleucid kings in Syria¹⁶. Booty from these campaigns formed a significant source of revenue, and war was a significant activity of Hellenistic states¹⁷. Ptolemy III Euergetes, for example, brought back to Egypt *in toto* 40, 000 silver talents and 2500 "sacred vessels" from the Third Syrian war¹⁸. This figure, if accurately cited by Jerome, dwarfs the annual revenue in cash for the reign of Ptolemy II Philadelphus, stated by him to be 15, 000 silver talents¹⁹. Internal revenue came from collection of fixed rents on some classes of land, and taxing production on other classes of land and, for the early Ptolemaic period, a poll tax known as the salt tax²⁰. Rights to collect taxes in an area were given out by bid to tax farmers (τελώναι), collected by tax collectors (λογευταί), and paid into local branches of the royal bank. Supporting this tax collection was an extensive, hierarchical bureaucracy, extending from the *dioiketes*, the chief finance minister in Alexandria, down to the nome level bureaucrats – chief among them the *strategos*, *nomarch*, *toparch* and *komarch*, in charge of agricultural production, the *oikonomos* and the *antigraphus*, who supervised finances and the *basilikos grammateus*, the *topogrammateus* and the *komogrammateus*, who

the temple of Edjo at Buto in the Delta re-established by Khababash after Xerxes' sequestration and was issued in regnal year 7 of Alexander IV (311/310 B.C.). In the offering scene at the top of the stela, a pharaoh is depicted making offerings to two gods, Uto and Harendotes. The cartouches are un-inscribed but it is likely that the "pharaoh" depicted is Ptolemy rather than Alexander since Alexander's cartouches are inscribed in the hieroglyphic text. For the publication of the stela (Cairo CG 22182) see Kamal:1905, pl. 61 and the remarks of Bianchi:1983. A good photograph was recently published by Grimm:1997, 237 and a provisional English translation was published in Bevan:1927, 28-32. For a recent translation, see Bresciani:1990, 637-41. A new edition of the text has been announced by Didier Devauchelle. On the restoration of temple property by the Ptolemaic kings, see Winnicki:1994.

¹⁵ Turner:1984, 144. Cf. Rostovtzeff:1941, 267-74.

¹⁶ Outlines of the system were described by Préaux:1939; Rostovtzeff:1941, 267-316.

¹⁷ Austin:1986. For theoretical considerations, see Tilley:1985.

¹⁸ 246-241 B.C. Porphyry *FGrHist* 160 F 43. Cf. the Adulis inscription of the traveler Cosmas Indicopleustes, *OGIS* 54, discussed by Wolska-Conus:1968, I, 364-86; Burstein:1985, 125-26.

¹⁹ *FGrHist* 260 F 42. Cf. Austin:1986, 465.

²⁰ The salt tax, ἄλυκή, dem. *ḥd ḥm-z*, is discussed by Vleeming:1994 with further bibliography. To this discussion, add Muhs:1996a;1996b.

kept records at the nome, toparchic, and village level. The basic structure and the extent of this royal economy was thus loosely centered around the old nome divisions of Egypt and is laid out clearly in one recently published letter about the levy of grain from a nome:

to the strategos of the Heracleopolite nome, to the chief of the garrison, to the one in charge of the police, to the nomarch, to those responsible for the revenue, to the steward, to the royal secretary, to the controller, to the toparchs, to the district secretaries, to the mayors, to the secretaries of villages, to the chief of police, to the police, to the farmers and to the other personnel concerned with royal business...²¹

The system from the perspective of one text looks very organized indeed, but this cannot be used to build a picture of each nome throughout Egypt or for the whole period. The important observation is that much of the Ptolemaic organization was local. Indeed the bulk of the evidence for a centrally-directed, statist economy comes from one Third century B.C. archive, the Zenon archive, which strongly suggested state control and innovation (double-cropping, agricultural experimentation). But responsibility and the management of this large estate was in the hands of the land holder himself. While most Egyptians continued to be tenant farmers, many other individuals, including Egyptian priests, operated at the nexus between the state bureaucracy and revenue collection. And the administrative reality across much of Egypt appears more fluid and less state-directed. Officials were appointed at first to a particular rank and then to an area as and where needed. The system overall, though intended to be hierarchical, was fluid and flexible and there may have been a tendency for local officials such as the village scribe to become entrenched; at higher levels the flexibility of the system may have been an advantage²². At all levels of the bureaucracy, ethnic status as a “Greek” was stressed, whereas on the local level, status titles which located individuals within temple communities remained important, a status which is clearly seen

²¹ 1 τῶι στρατηγῶ[ι τοῦ Ἡρακλεοπολίτου καὶ τῶι φρουράρχῳ καὶ τῶι ἐπιστάτῃ
2 [τῶν φυ]λακῆτων καὶ τῶι ν[ομάρχῃ καὶ τῶι ἐπὶ τῶν προσόδων κα]ὶ τῶι οἰκονόμῳ [κ]αὶ τῶι βασιλικῶι
3 γραμμα[τεῖ καὶ τῶι ἀντιγραφῆ καὶ τοῖς τοπάρχαις] καὶ τοπογραμ[μα]
4 [τεῦσι] καὶ κωμάρχαις κα[ὶ κομογραμματεῦσι καὶ τῶι ἀρχιφυλακίτῃ καὶ φυλακίταις [κ]αὶ γεωροῖς καὶ
5 τοῖς [ἄ]λλοις τὰ βασιλικά πραγματευόμενοις...

P. Gen. inv. 402 A + B, 1-5 (= P. Gen. III 132; Heracleopolite nome?, dated to the beginning of the second half of the Second century B.C.). I thank the editor, Paul Schubert, for pointing this text out to me.

²² On the fluidity of the system, see Samuel:1966.

in the private demotic contracts which were drawn up and adjudicated in these local temples.

TEMPLES AND PRIVATE PROPERTY

A focus on the government records written in Greek which document this extensive bureaucracy, as well as administrative letters and tax records, have suggested the picture of an efficient, strongly centralized regime which was placed on top of a Persian province used to paying taxes in kind. Underneath this, and used as the basis of power, was the pharaonic model of an absolute king which was established over many centuries of “hydraulic” government. While in certain places and particularly early on in the regime this holds, Ptolemaic power was neither absolute nor uniform across Egypt and there were impediments to the application of the Ptolemaic economic system. The most important among these was the local organization of power over land. Traditionally in Egypt, temples were given land from which to maintain the cult with daily offerings. Other temple land was leased out to farmers from which the temple received rent. This system of local management appears to have continued under the Ptolemies. The extent to which temples controlled their old endowments may be questioned given the paucity of evidence but they did collect revenue from the sale and lease of land and the landed estates continued at least in name. The Ptolemaic kings were active in their support of the temple cults and in the building program of temples, mostly in the south of the country. Egyptian temples were important conduits of Egyptian tradition and culture and some of them and their priesthoods formed local pockets of ideological resistance although at times some temples were regarded as part of the Ptolemaic regime. One of the important questions addressed by this book is the extent to which Egyptian temples continued to manage their own landed estates or were incorporated into the regime. The documentary evidence is not clear on this point in the early Third century B.C. The Ptolemies controlled temples by placing officials in charge of temple finance. The temples did continue to be important elements in the local economy; temple rituals continued – the annual festivals were often visited by the kings, local scribes attached to temples acted as notaries in drawing up legal contracts, local priests acted as judges of Egyptian law, and taxes were collected by temples on behalf of the regime, and local artistic production, particularly private sculpture, was often of the highest caliber. And most importantly, the demotic conveyances of land show that private transactions within a temple estate between individuals, even conveyances of royal land, occurred without government involvement outside of registration and with well-defined private rights in land²³. Here clearly the central government was

²³ Manning:1995.

interested in capturing revenue, not changing the property regime. But by the end of the Third century B.C., taxes in land were being collected in the south, at approximately the same time as the great Edfu temple building project had begun. The state auction of derelict land and other property within the temple domain was operating by 223 B.C. at the latest²⁴.

The private property regime was an important aspect of local power. For Rostovtzeff and others, private property was severely restricted by the Ptolemaic scheme of "centralized state control"²⁵. Strictly speaking, private land was limited to garden and house plots, termed κτήμα in the Greek papyri. Traditionally in Egypt, certain persons had rights to land, those who served in a temple estate had access to land which was conveyable to others. This traditional right continued under the Ptolemies at the same time as other classes of land which were attached to service devolved into private holdings as well. This was not a decline in state power, as some have described it, but merely a continuation of an ancient practice. This private holding of small plots of land, and the right to convey, was an efficient regime but was also complex and socially diffuse and the Ptolemies relied on local fiscality and the local responsibility of officials. This was the practical solution, but it required constant monitoring and therefore over the long term enforcement of the taxation regime required high transaction costs for the State²⁶. The major consequence of high transaction costs is that it is a powerful inhibitor to sustained economic growth.

This loose structure of the Ptolemaic regime, which attached itself to a localized, diffused economic structure may in fact have been one of its strengths. Getting grain in the form of taxes in kind to sustain the bureaucracy and for sale in markets became secondary to the regime's increasing interest in collecting taxes in money. In part this may reflect losses in external markets for grain or a general evolution of economic structure²⁷. But it also suggests that the regime had a loose infrastructural hold on the countryside; that is the land tenure regime was not altered and power over land was diffused. As a result, the regime relied on other sources of power, principally the use of ideology, in displays of power and in granting of status to officials, and in a strong military presence in the countryside which proved only partially successful. When Rome annexed Egypt, it faced little opposition and was able to institute structural change effectively and quickly. Despite this inherent weakness in the structure of the internal economy, most historical studies have assumed that a strong state lay behind a well-organized economy for several reasons. First, because the early Ptolemies captured enough plunder in their

²⁴ For the institution of auction, see Manning:1999.

²⁵ Rostovtzeff:1941, 273.

²⁶ See North:1985.

²⁷ So Rathbone:1994.

takeover of the Persian province and captured enough revenue early on. Secondly, the use of the documentary sources in Greek have given historians the central government point of view and not necessarily the rural reality.

Most of the analysis of the Ptolemaic regime has been based on the Greek papyri from the Fayyum depression. There has been good reason for this. The sources are rich and range over the entire spectrum of documentation, from the records of the large estate of Apollonios, the *dioiketes* of Ptolemy II Philadelphus, in the Third century B.C. (the Zenon archive), to the detailed records of a village scribe in a village where records of the crop yields and administrative correspondence covers a ten year period at the end of the Second century B.C.²⁸ The entire land around the village, covering all of the classes of land, is documented so that a rather detailed account of Ptolemaic bureaucracy in action as well as land use may be given. But the Fayyum is only one part of Egypt, and had a history of direct government involvement, and while the documentation of Upper Egypt is thinner, it has rarely been brought to bear on the question of the impact of Ptolemaic rule. Egyptologists and specialists in demotic papyri have tended to concentrate their efforts on text editions and translations, and assessments of the social and economic structure of Upper Egypt and its relationships to other parts of Egypt have lagged behind.

The nature of the Ptolemaic regime in Egypt has been shaped by attitudes, ancient and modern, to the social system of the ancient near east. It is not my intention here to revisit the stimulating subject of orientalism, but it is clear that attitudes such as those expressed by Plato, that regimes in the ancient near east were despotic, autocratic, centralized and left no room for private property or private economic activity have also shaped modern historical accounts. Here the views of Rostovtzeff and Heichelheim, supported by the hydraulic model of Wittfogel, are the sharpest expressions of the ancient view of Egypt as a centralized, absolute monarchy²⁹. It was this natural base which the Ptolemaic kings, in establishing Egypt as a kingdom in the 320's B.C., adapted to their own aims of taxing the people and the agricultural surplus. One may advance two models of the structure of the Ptolemaic economy. The extent to which one adapts one over the other, or another one altogether, depends on how one views the central state as an actor in economic and social organization.

²⁸ The so-called Menches archive. See the excellent new study by Verhoogt:1997.

²⁹ Rostovtzeff:1910; 1941; Heichelheim:1970; Wittfogel:1957.

THE GREEK DOMINATION MODEL

The assumptions of the central pharaonic state, a representative example of what Marxist historians came to term an “Asiatic mode of production”, in conjunction with the ideology of the Ptolemaic monarchy and the government records which appear to show central commands which were operationalized at the local levels of production have all supported many historians conclusions that this new Greek system of government in Egypt dominated the countryside. In brief, it was a strong state. I call this the Greek domination model (GDM). The model was largely developed in the work of Rostovtzeff and Préaux, both of whom produced systematic accounts of the Ptolemaic economy using almost exclusively the Greek papyri, and relying on one group of texts, known as the Zenon archive, to build a picture of domination. The GDM may be summarized as follows: the Ptolemies were an absolute monarchy, all of the power was in the hands of the king, decisions of the king had the force of law, he was head of the army which was dominated by Greeks until the reign of Ptolemy IV Philopator, head of the administration and finance and titular head of Egyptian cults, and monopolized power both on the symbolic level and on an everyday level by tightly organizing the economy, efficiently collecting taxes on land, on offices, on sales of property and other economic activity³⁰.

A REVENUE ECONOMY MODEL

In contrast to the above model for Ptolemaic Egypt, I advance in this book a revenue economy model for Ptolemaic Egypt³¹. At its base, the royal economy was designed to extract the surplus agricultural production from primary producers to pay for the military and the bureaucracy and to raise grain for trade in Mediterranean markets in exchange for much needed silver. In addition to this old system, there was increasing market exchange stimulated by the introduction of coin into the rural economy and the demand for some taxes to be paid in cash. The Ptolemies wanted tax revenue, in taxes and rent in kind and, increasingly it seems, in coin, and did not attempt to dominate Egypt, but to adapt to it and to monitor it. With the increased usage and desire for money came an increase in market exchange. The Ptolemaic aim was “short-term revenue rather than long-term productivity”³². This short-term revenue paid for the bureaucracy and the

³⁰ Burstein:1999, 451. Cf. Anagnostou-Canas:1994, who cites the percentage of royal land as evidence of state power. But here again, we can only be certain of the amount of royal land in the Fayyum, which was probably higher than elsewhere.

³¹ Hicks:1969, 22-24.

³² Rathbone:1994, 36.

army. As evidence of this interest in revenue rather than domination, there are the following facts. The Ptolemaic kings throughout the dynasty supported temple building and engaged the Egyptian priesthoods to be part of the regime. In building a picture of Ptolemaic Egypt I use demotic Egyptian material and want to contrast the picture of the Upper Egyptian economy with that built up from Fayyumic material. This royal economy captured only part of the national agricultural production. Local economies continued to function. The economy of the choachyte priests from Thebes suggests that these priests could prosper under the Ptolemies, receiving revenue from the performance of funerary ritual which the government taxed. In understanding this revenue economy, it is important to understand the regional adaptation of the Ptolemies. The new royal system centered on royal land was easily imposed on the Fayyum because it was largely new land. In Upper Egypt, the Ptolemies built temples as a means of domination and the land was taxed at a fixed percentage of the annual production³³.

ECONOMIC POWER

I focus on economic power in this book for the following reason. Most studies of the economy of Ptolemaic Egypt have assumed that the power of the central government was strong and the system thoroughly dominated the countryside. By focusing on the structure of the agricultural economy, by highlighting the regional diversity of tenure arrangements and the informality of the bureaucratic structure, I hope to show that the Ptolemaic system was not uniform across Egypt and that the flexibility of the system and the use of the old bureaucratic structure mediated by the new tax-farming structure made the Ptolemaic central state weak relative to local networks of power. That is, the power of the central government to change rural institutions and social structures and to create a sustainable infrastructure was weak, as in all pre-modern states, and in fact it was not the aim of the Ptolemaic regime to do so. But this potential weakness meant that coercion was a key factor in enforcement. The REM demands only that the central government capture as many resources as it can, not that it capture all of them. Several facts support the hypothesis that the Ptolemaic central government lacked what Skocpol called "the underpinnings of strong state power"³⁴, – rates of personal taxes (i.e. the salt tax) were reduced over time, taxes on land were occasionally even

³³ Outside of the Thebaid, land was also subject to a flat tax on the surface area of the land, regardless of productivity. This is an obvious attempt at stimulating production. I rely here on unpublished work of Dr. Katelijn Van Dorpe and I thank her for allowing me to see her work in advance of publication.

³⁴ Skocpol:1985, 12.

remitted altogether, there appears to have been an expansion of private holding of land, and urban unrest in Alexandria as well as rural unrest, despite garrisons and an extensive police force, especially but not exclusively in the south, was common in the last two centuries of rule. This weakness in the infrastructure contrasts sharply with other sources of social power in Ptolemaic Egypt, ideological and military³⁵. The image of the regime, in part pharaonic, in part Greek, portrayed the regime wealthy and benevolent, set out for all the world to see on display in their new capital at Alexandria. The city was a concentration of wealth and power which became near mythical in the Mediterranean world centuries after its decline³⁶. In the period bounded on one side by the heroic campaigns of Alexander and on the other by the ambitious plans of Kleopatra VII which ended at Actium, political and economic power and its relationship to the ideology and display of wealth was of supreme importance in the Mediterranean world in defining the relationship both of the kings to each other and to the hinterlands and to the people which they controlled.

THE IEMP MODEL

In this study I will focus on one aspect of the regime's power, economic power, and the social relationships which were centered around land holding. While there have been numerous studies of power in Ptolemaic Egypt, none have carefully distinguished the different sources of social power and the social networks created by each type of power source. In my study of economic power, I make use of the social theory of Michael Mann, who has identified four distinct but overlapping "organized power networks" in human societies: ideological, economic, military, and political³⁷. This is called the IEMP model. Economic power is defined by Mann as the "social organization of the extraction, transformation, distribution, and consumption of the objects of nature"³⁸. It has two distinct components, one local, which is the social organization centered around these activities, groupings of which are termed classes, which gives rise to the other component, a dominant group or class who are able to "monopolize control over production,

³⁵ The military power of the Hellenistic kingdoms is stressed by Billows:1995.

³⁶ Descriptions of Alexandria's vitality and the diversity of economic activity are given by Fraser:1972, 132-88 for the Ptolemaic period; and Haas:1997, 33-44, for the Roman and Byzantine periods.

³⁷ Mann:1986. Hall:1986, 19 distinguishes three sources, placing military power under the heading of political power, using the comparative case of gunpowder in Europe and China to account for the fact that political power was the determining factor in the impact of the new military technology on Europe and not on China.

³⁸ Mann:1986, 24.

distribution, exchange and consumption”³⁹. As formulated by Mann, economic power is by its nature diffuse and not easily controlled from the center.

By many standards Ptolemaic Egypt was a strong ancient state. These standards tend to be external measures of economic consumption. The building of Alexandria, the grand procession in the new capital celebrating the *Ptolemaia* festival in 274 B.C. (a perfect blend of ideological and military display)⁴⁰, the re-building of Egyptian temples, have all suggested to historians that the Ptolemies successfully resurrected a new pharaonic Egypt, with a centralized, effective bureaucracy. This is the very definition of a strong state. It was, after all, the longest sustained hellenistic monarchy, and one of the longest dynasties in Egyptian history. But at the same time there are several indicators of infrastructural weakness. The Ptolemaic system had high costs – the bureaucracy and the city of Alexandria were both large and had to be maintained through taxation. While there is little direct evidence for the regular payment of salary to officials, it is generally assumed that they were paid in salary and in grain allowance. Orders for payment which do survive support this supposition⁴¹. But there are signs that the large bureaucracy and the geographical distances covered caused trouble. In one case, an order for the payment of sailors on a grain ship in Upper Egypt which was issued on 10 January, was not executed until 1 June⁴². Increasingly, the government’s reliance on force led to the abandonment of land and social unrest in the countryside, unrest which must have had consequences for state revenue although we cannot quantify it. From 207-186 B.C. the whole of Upper Egypt broke away from Ptolemaic rule⁴³. There are major disturbances in the countryside before and after this elsewhere as well. In 168 B.C. the invasion of Antiochus IV threatened the independence of Ptolemaic Egypt. Much of the last two centuries of Ptolemaic rule were marked by severe dynastic struggles as well. At the time of the invasion of Antiochus IV in 168 B.C., there was a major disturbance in Upper Egypt, led by a Dionysius Petoserapis.

³⁹ *Ibid.*, 24.

⁴⁰ Described by the eye-witness Kallixeinos of Rhodes and preserved in Ath. 5 196a-203b = *FGH Hist* 627 F 2. See further Rice:1983; Walbank:1984.

⁴¹ P. Eleph. 28 (223 B.C., Edfu), an order for payment in cash to royal elephant hunters. For a translation, see Bagnall & Derow:1981, 167.

⁴² P. Grenf. II 23 = W. Chrest. 159 (108 B.C.). The text is cited and discussed by Thompson:1983. On time delays in communication, see P. Tebt. 27 (b), 93 and Verhoogt:1997, 88, and 105 n. 155 where the average length of time for communication between Alexandria and Philadelphia, the site in the northeast Fayyum of the estate of the finance minister of Ptolemy II, Apollonios, is estimated to have been twenty-two days. Cf. the implications discussed by Mann:1986, 112. For Upper Egypt, one may note here that formula in demotic contracts which left unnamed the eponymous priests in the dating protocol is another indication of the delay in obtaining information from the capital.

⁴³ On this Thebaid revolt, see Pestman:1995. There are no records from this period of State tax collections. We can presume that the rebel kings did exact some rents from local farmers.

But despite this invasion and attempted coup, squelched by heavy-handed Roman diplomacy, and despite the frequency of rural unrest, there was little sustained, organized opposition to Ptolemaic rule since other institutions in Egypt were weak, or at least not strong enough to offer sustained resistance. The only effective method of resistance, true throughout much of ancient Egyptian history, was to abandon the land. Despite the political problems, Egypt was productive even in the final century of Ptolemaic rule. This cannot prove that the Ptolemaic system was effective but, rather, merely that Egyptian land was productive⁴⁴. The central state's capture of this productivity varied with political effectiveness and ecological constraints.

BIBLIOGRAPHY

- Anagnostou-Canas, Barbara. "La Colonisation du sol dans l'Égypte ptolémaïque", in Schafik Allam, ed., *Grund und Boden in Altägypten. (Rechtliche und Sozio-Ökonomische Verhältnisse). Akten des internationalen Symposions Tübingen 18.-20. Juni 1990*. Tübingen, 1994. Pp. 355-74.
- Austin, M.M. "Hellenistic kings, war and the economy", *Classical Quarterly* 36 (1986): 450-466.
- Bagnall, Roger S. *The administration of the Ptolemaic possessions outside Egypt*. Columbia studies in the classical tradition, vol. 4. Leiden: E.J. Brill, 1976.
- _____. "Cults and names of Ptolemais in Upper Egypt", in *Egyptian Religion. The Last Thousand Years. Part II. Studies Dedicated to the Memory of Jan Quaegebeur*. Ed. Willy Clarysse, Anton Schoors and Harco Willems. Leuven: Peeters, 1998. Pp. 1093-1101.
- Bagnall, Roger S. & Peter Derow. *Greek historical documents: the Hellenistic period*. Scholar's Press, 1981.
- Bevan, Edwin R. *The House of Ptolemy. A history of Egypt under the Ptolemaic dynasty*. Chicago: Ares Publishers, 1968.
- Bianchi, Robert S. "Satrapenstele", in *LÄ V*, Wiesbaden: Harrassowitz, 1983. Pp. 492-93.
- Billows, Richard A. *Kings and Colonists. Aspects of Macedonian Imperialism*. Columbia Studies in the Classical Tradition, Vol. 22. Leiden: E.J. Brill, 1995.
- Bingen, Jean. "Présence grecque et milieu rural ptolémaïque", in M.I. Finley, ed., *Problèmes de la terre en Grèce ancienne*. Paris: Mouton & Co, 1973. Pp. 215-22.
- Bowman, Alan. *Egypt after the pharaohs. 332 BC - AD 642: from Alexander to the Arab conquest*. Berkeley: University of California Press, 1986.
- Bresciani, Edda. *Letteratura e poesia dell'antico Egitto*. 2d. ed. Turin: G. Einaudi, 1990.
- Burstein, Stanley M. *The Hellenistic Age from the Battle of Ipsos to the death of Kleopatra VII*. Cambridge: Cambridge University Press, 1985.

⁴⁴ As the Herakleopolite land registers and tax records contained in BGU VIII and BGU XIV show. See in brief Ricketts:1992.

- _____. "Alexander's successors and the cosmopolis", in *Ancient Greece. A political, social, and cultural history*. Eds. Sarah Pomeroy, Stanley M. Burstein, Walter Donlan, Jennifer Tolbert Roberts. New York: Oxford University Press, 1999. Chapter 12.
- Clarysse, Willy. "A new fragment for a Zenon papyrus from Athens", *Proceedings XVIII International Congress of Papyrology*. Athens, 1988. Pp. 77-81.
- Fraser, P.M. *Ptolemaic Alexandria*. 3 vols. Oxford: Clarendon Press, 1972.
- Gellner, Ernest. *Nations and Nationalism*. Ithaca: Cornell University Press, 1983.
- Grimm, Günter. "Verbrannte Pharaonen? Die Feuerbestattung Ptolemaios' IV Philopator und ein gescheiterter Staatsstreich in Alexandria", *Antike Welt* 3 XXX (1997): 233-49.
- Haas, Christopher. *Alexandria in Late Antiquity. Topography and Social Conflict*. Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1997.
- Hall, John A. *Powers and liberties: the causes and consequences of the rise of the west*. Berkeley: University of California Press, 1986.
- Heichelheim, Fritz M. *An Ancient Economic History*. Rev. and enlarged English ed. Leiden: A.W. Sijthoff, 1958.
- Heinen, H. "Greek Towns in Egypt", *Coptic Encyclopedia*. Ed. Azizi Atiya. 1991. Vol. 4. Pp. 1179-1182.
- _____. "The Syrian-Egyptian wars and the new kingdoms of Asia Minor", in *The Cambridge Ancient History*, vol. 7/1. 2d edition. Cambridge: Cambridge University Press, 1984. Pp. 412-45.
- Helck, Wolfgang. "Wege zum Eigentum an Grund und Boden im alten Reich", in Schafik Allam, ed., *Grund und Boden in Altägypten. (Rechtliche und Sozio-Ökonomische Verhältnisse)*. Akten des internationalen Symposions Tübingen 18.-20. Juni 1990. Tübingen, 1994. Pp. 9-13.
- Hicks, John. *A Theory of Economic History*. Oxford: Clarendon Press, 1969.
- Kamal, Ahmed. *Stèles ptolémaïques et romaines*. Leipzig, 1905.
- Mann, Michael. *The Sources of Social Power*. Two Volumes. Cambridge: Cambridge University Press, 1986-1994.
- Manning, Joseph G. "Demotic instruments of transfer as evidence for private ownership of real property", *Chicago-Kent Law Review* 71/1 (1995): 237-68.
- _____. "The auction of pharaoh," in *Gold of Praise: Studies on Ancient Egypt in Honor of Edward F. Wente*. Ed. Emily Teeter & John A. Larson. Chicago: 1999. Pp. 277-84.
- Morony, Michael. *Iraq after the Muslim conquest*. Princeton: Princeton University Press, 1984.
- Muhs, Brian Paul. *The administration of Egyptian Thebes in the early Ptolemaic period*. Ph.D. dissertation, The University of Pennsylvania, 1996.
- _____. "Review of S.P. Vleeming, *Ostraka Varia. Tax receipts and legal documents on demotic, Greek, and Greek-demotic ostraka chiefly of the early Ptolemaic period from various collections*", *Papyrologica Lugduno-Batava*, vol. 26. *Bulletin of the American Society of Papyrologists* 33 (1996): 177-85.
- North, Douglass C. "Transaction costs in history", *Journal of European Economic History* 14 (1985): 557-76.
- Pestman, P.W. "Haronnophris and Chaonnophris. Two indigenous pharaohs in Ptolemaic Egypt (205-186 B.C.)", in S.P. Vleeming, ed., *Hundred-Gated Thebes*.

- Acts of a Colloquium on Thebes and the Theban Area in the Graeco-Roman Period.* Papyrologica Lugduno-Batava, vol. 27. Leiden: E.J. Brill, 1995. Pp. 101-37.
- Plaumann, G. *Ptolemais in Oberägypten. Ein Beitrag zur Geschichte des Hellenismus in Ägypten.* Leipziger historische Abhandlungen, vol. 18. Leipzig, 1910.
- Préaux, Claire. *L'Économie royale des Lagides.* Brussels, 1939.
- Rathbone, Dominic. "Ptolemaic to Roman Egypt: The death of the *dirigiste* state?", in E. Lo Cascio and D. Rathbone, eds., *Production and Public Powers in Antiquity.* Proceedings of the Eleventh International Economic History Congress. Milan, 1994. Pp. 29-40.
- Rice, E.E. *The grand procession of Ptolemy Philadelphus.* Oxford: Oxford University Press, 1983.
- Ricketts, Linda. "The administration of late Ptolemaic Egypt", in *Life in a multi-cultural Society. Egypt from Cambyses to Constantine and Beyond.* Ed. Janet H. Johnson. Chicago: 1992. Pp. 275-81.
- Rostovtzeff, Michael. *Studien zur Geschichte des römischen Kolonates.* Leipzig, 1910.
- _____. *The Social and Economic History of the Hellenistic World.* 3 Volumes. Oxford: Oxford University Press, 1941.
- Samuel, Alan. "The internal organization of the nomarch's bureau in the Third century B.C.", in *Essays in honor of C. Bradford Welles.* American Studies in Papyrology, vol. 1. New Haven: American Society of Papyrologists, 1966. Pp. 213-29.
- Skocpol, Theda. "Bringing the state back in: strategies of analysis in current research", in Peter B. Evans, Dietrich Rueschemeyer, Theda Skocpol, eds., *Bringing the state back in.* Cambridge: Cambridge University Press, 1985. Pp. 3-37.
- Thompson, Dorothy J. "Nile grain transport under the Ptolemies", in *Trade in the ancient economy.* Ed. P. Garnsey, K. Hopkins, C.R. Whitaker. Berkeley: University of California Press, 1983. Pp. 64-75.
- _____. *Memphis under the Ptolemies.* Princeton: Princeton University Press, 1988.
- Tilley, Charles. "War making and state making as organized crime", in Peter B. Evans, Dietrich Rueschemeyer, Theda Skocpol, eds., *Bringing the state back in.* Cambridge: Cambridge University Press, 1985. Pp. 169-91.
- Turner, E.G. "Ptolemaic Egypt", in *The Cambridge Ancient History*, vol. 7/1. 2d edition. Cambridge: Cambridge University Press, 1984. Pp. 118-74.
- Vandorpe, Katelijjn. "City of many a gate, harbour for many a rebel. Historical and topographical outline of Greco-Roman Thebes", in *Hundred-gated Thebes. Acts of a colloquium on Thebes and the Theban area in the Graeco-Roman period.* Ed. S.P. Vleeming. Papyrologica Lugduno-Batava, vol 27. Leiden: E.J. Brill, 1995. Pp. 203-39.
- Verhoogt, A.M.F.W. *Menches, Komogrammateus of Kerkeosiris. The Doings and Dealings of a Village Scribe in the Late Ptolemaic Period (120-110 B.C.).* Leiden: E.J. Brill, 1997.
- Vleeming, Sven P. *Ostraka Varia. Tax receipts and legal documents on demotic, Greek, and Greek-demotic ostraka chiefly of the early Ptolemaic period from various collections.* Papyrologica Lugduno-Batava, vol. 26. Leiden: E.J. Brill, 1994.
- Walbank, Frank. "Review of E.E. Rice, *The grand procession of Ptolemy Philadelphus*". Oxford: Oxford University Press, 1983, in LCM 9.4 (April 1984): 52-54.

- Warburton, David A. *State and economy in ancient Egypt. Fiscal vocabulary of the New Kingdom*. Orbis Biblicus et Orientalis, vol. 151. Fribourg: University Press, 1997.
- Winnicki, Jan Krzysztof. "Carrying off and bringing home the statues of the gods. On an aspect of the religious policy of the Ptolemies towards the Egyptians", *Journal of Juristic Papyrology* 24 (1994): 149-90.
- Wittfogel, Karl. *Oriental Despotism*. New Haven: Yale University Press, 1957.
- Wolska-Conus, W. Ed. *Topographie chrétienne*. Paris, 1968.

Considerazioni sul PMil Vogliano 46

PAOLA MANOLLI

Lo scopo della presente comunicazione è quello di tracciare un bilancio degli studi sul PMil Vogliano 46, un testo del quale mi occupo per il Corpus dei Papiri Storici Greci e Latini. Come vedremo più avanti, si tratta di un frammento dalla scrittura alquanto chiara e leggibile, che purtroppo per la sua esiguità è di difficile interpretazione. Riesce disagiata individuare il contesto a cui apparteneva e, non a caso, le opinioni degli studiosi che se ne sono occupati spesso sono state non poco divergenti.

Il PMil Vogliano 46 è un frammento, di provenienza sconosciuta, che misura 10,5x7,5 cm. e ci dà l'inizio di una colonna, di cui sono rimasti il margine sinistro e quello superiore; il testo, apposto sul *recto*, si interrompe dopo l'ottava linea. Il *verso* del frustulo è bianco. Il papiro è vergato in onciale maiuscola, leggermente inclinata verso sinistra, ricca di legamenti; una scrittura, a detta di Vogliano¹ (*ed. pr.*), non calligrafica, frutto di una mano disinvolta ed elegante, ma incerta in alcuni tratti, il che ha indotto il Turner² (1950) a credere che fosse opera di uno scriba impegnato a scrivere meglio di come fosse solito fare. La rapidità e la irregolarità con cui sono vergati i caratteri sono dimostrate non solo dai cinque modi differenti in cui è tracciata la lettera π, ma anche dall'ampiezza delle vocali ω, ε, α.

Il papiro, edito per la prima volta da A. Vogliano nel 1940 è stato analizzato da numerosi altri studiosi, tra i quali il Pugliese Carratelli nel II volume dei Papiri Milanesi di Vogliano nel 1961. Vogliano ricostruì il testo come segue:

παρεγένετο καὶ Ῥούφος ἐπαγόμε[νος τὰς σπεύρας μετὰ ψι-
λῶν, ἐπὶ ἠλθ(ο)ν δὲ καὶ οἱ μεταπε[μπόμενοι σὺν Τρώγῳ τῷ ἱπ-
πάρχῳ ἱππεῖς, οὓς οἱ Αἰθίοπες ἐκκλίναντες εἰς τὰ ὄ-
ρη ἔφευγον, ὧν τὰς κορυφὰς οἱ κα[.
5 παρέντες ὑπὸ Ῥούφου (Τρώγῳ[ς γὰρ προυχῶρει).
στάντων δὲ τῶν ἱπέων καὶ] πᾶ-

¹ A. Vogliano, *Un papiro storico greco della raccolta Milanese e le campagne dei Romani in Etiopia*, Milano 1940.

² E.G. Turner, *Papyrus 40 "Della raccolta Milanese"*, JRS 40 (1950) 57-59.

ραγενέσθαι ποιησάντων παρυ[
 . . .]ριαν κελευσθῶσι ἡρεμίαι ε[

Vogliano sostenne che il papiro, scritto dalla mano sicura ed elegante di uno scriba professionista, probabilmente all'inizio del II d.C., fosse il frammento di un'opera storica, riguardante non certo argomenti coevi o di poco precedenti, dal momento che un'opera letteraria ha bisogno di una fase di rielaborazione prima di poter arrivare al mercato librario. Vogliano ritenne di trovarsi di fronte ad una narrazione della guerra fra Romani ed Etiopi, svoltasi nel I sec. a.C. sotto il regno di Augusto e condotta dal prefetto d'Egitto C. Petronio. Testimonianze letterarie degli eventi sono in Strabone (XVII 788 e 819), il quale fa riferimento, sebbene non in maniera esplicita, alle imprese di C. Petronio, in Plinio il Vecchio (*N.b.* VI 181), il quale narra la prima campagna dello stesso Petronio contro gli Etiopi, indicandolo quale *praefectus Aegypti*, e in Cassio Dione (LIV 5,4 ss.), che fornisce indicazioni sulla impresa bellica attingendo, secondo Vogliano, ad una fonte che non è Strabone, ma è più antica e comune ad entrambi. Ancora Giuseppe Flavio (*Ant.* XV 299 e 307) offre notizie sulle forniture di grano offerte al re Erode da C. Petronio durante il suo mandato prefettizio in Egitto.

La figura del prefetto Petronio non appare chiara nelle fonti antiche. In Plinio gli è attribuito il prenome Publio, in Cassio Dione è chiamato Gaio. Secondo Vogliano il prenome Gaio è negli scrittori greci convenzionalmente usato per indicare un personaggio romano. Di conseguenza sarebbe preferibile adottare il prenome Publio, che invece, per la maggior parte, gli studiosi non hanno accolto. Inoltre Cassio Dione (LIV 5-6) sembrerebbe attribuire contemporaneamente la carica di prefetto sia a Petronio sia ad Elio Gallo. Vogliano spiegava questa sovrapposizione dicendo che Petronio poteva essere un vice prefetto elevato durante la spedizione al grado principale. In realtà uno studio della cronologia della prefettura di Petronio³ induce a concludere che Petronio fosse già in carica come prefetto dall'autunno del 25 a.C. e che con questo titolo abbia condotto le azioni di guerra fino alla seconda campagna etiopica del 22 a.C.

Comunque Vogliano, pur non essendo a conoscenza di alcuno scritto in prosa dedicato alla guerra dei Romani contro gli Etiopi, pensò che il nostro frammento potesse riportare un passo di una grande opera storica, scritta su modello delle *Storie* di Eforo, forse di Nicola di Damasco, resa con una ricchezza di particolari quale soltanto uno scrittore vicino agli avvenimenti e in grado di disporre di documenti di prima mano poteva fornire.

³ Cfr. S. Jameson, *Chronology of the campaigns of Aelius Gallus and C. Petronius*, JRS 60 (1950) 71-84 ed inoltre A. Maiuri, *La successione "Elio Gallo - C. Petronio" nella lista dei prefetti dell'Egitto, Saggi di storia antica e di archeologia a Giulio Beloch*, Roma 1910, 321 ss.

Questi i fatti ai quali, secondo il Vogliano, il papiro farebbe riferimento: nel 29 a.C. il prefetto d'Egitto Cornelio Gallo si accorda con gli Etiopi, pattuendo il pagamento di un tributo all'imperatore e la costituzione di una zona di condominio per la sicurezza dei territori romani. Poco tempo dopo nascono i primi screzi, apparentemente a causa dell'aggressività dei popoli etiopi, che si oppongono alle pressanti richieste tributarie dei Romani con atti terroristici, che culminano nel furto e nella deturpazione di una statua di Augusto.

Strabone racconta che gli Etiopi approfittano di un momento di debolezza dell'esercito romano, impegnato nella spedizione arabica di Elio Gallo (26 a.C.)⁴, per sferrare un violento attacco. Ma in realtà, secondo il Vogliano, questa sembra essere una versione ufficiale, voluta da Augusto per giustificare, evidenziando l'aggressività degli Etiopi, il suo progetto di conquista, e costruita da Strabone per amplificare i successi romani o esaltare C. Petronio, il prefetto che appunto avrebbe guidato la spedizione di ritorsione contro i ribelli.

Testimonianza del proposito imperiale è nelle *Res Gestae* 26, in cui Augusto stesso afferma di aver organizzato le spedizioni in Etiopia e in Arabia⁵. Anche Strabone (XVI 780) conferma che una spedizione in Arabia doveva essere nei propositi di Augusto. Ma l'exasperato tentativo dell'imperatore di glorificare la sua persona è testimoniato dal lungo elenco di territori conquistati e dai toni altisonanti con cui gli episodi sono riportati nella pubblicistica filo-augustea. Le fonti letterarie infatti, trasformando una violenta aggressione di conquista in una gloriosa battaglia in nome della solidità dell'impero, hanno potuto travisare la realtà storica per i propri interessi di parte.

L'occasione dello scontro si ha nel 25 a.C., quando gli Etiopi varcano la frontiera, annientando la guarnigione romana di tre coorti ausiliarie, ed effettuano scorrerie a Philae, Siene ed Elefantina. Il prefetto C. Petronio oppone agli Etiopi un esercito di circa 10000 fanti e 800 cavalieri, e riesce a respingere gli invasori e inseguirli fino al loro paese. Gli Etiopi si ritirano presso la parte superiore del corso del fiume a Pselkis, dove Petronio li attira in battaglia e facilmente li sconfigge, avanzando poi verso sud. L'esercito romano arriva fino a Napata, distruggendola e negoziando con alcuni messi inviati dalla regina. Il prefetto, spaventato da difficoltà logistiche, non va oltre, ponendo fine alla guerra. Tuttavia nel 22 a.C. la regina degli Etiopi con le sue truppe attacca nuovamente. Petronio riesce a difendersi e a bloccare le aggressioni, sicché la regina è costretta ad accettare definitivamente i negoziati di pace e le imposizioni di Augusto.

⁴ Augusto ordinò una spedizione contro l'*Arabia felix* probabilmente sin dal 27 a.C. Il prefetto d'Egitto Elio Gallo la attuò nel 25-24 a.C., impegnando parte dei contingenti di stanza in Egitto.

⁵ *Res Gestae* 26,5 «Meo iussu et auspicio ducti sunt duo exercitus eodem fere tempore in Aethiopiam et in Arabiam, quae appellatur Eudaemon, magnaue hostium gentis utriusque copiae caesae sunt in acie et complura oppida capta».

Vogliano leggeva in l. 3 la descrizione della fuga dell'esercito etiopico di fronte ai Romani durante la campagna del 22 a.C. e riteneva che nella lacuna dopo ἐκκλίναντες (l. 3) fossero i particolari della ritirata, resa difficile dal terreno e dall'incalzare dei nemici. La narrazione della fuga proseguirebbe fino alla l. 4, integrata con οἱ κα[τάφρακτοι κατέλαβον, su suggerimento di Castiglioni: i cavalieri etiopi, provenienti dalle zone paludose del Nilo, e muniti di spesse corazze di maglia (κατάφρακτοι), sarebbero arrivati ai monti per primi. Il Pugliese Carratelli invece si è chiesto se non fosse più opportuno leggere nelle ll. 3-4 εἰς τὰ ὄρη ἔφευγον ὧν τὰς κορυφὰς οἰκοῦσιν οἱ Τρωγοδῦται, in cui si individuerebbe un'indicazione topografica più definita.

In l. 5 però l'*ed. pr.* completava inopportuna mente la lacuna con un'espressione incidentale riguardante un ipotetico comandante della cavalleria, Trogo, (Τρωγο[ς γὰρ προυχώρει), che affiancherebbe l'altro condottiero romano, Rufo (l. 1 e 5), quest'ultimo alla testa della fanteria⁶.

Come vada completato il participio -στάντων in l. 6 non sappiamo. I preverbi ὑπό, ἀπό, ἀντί potrebbero esprimere la disposizione dei reparti in lotta, ma gli studiosi hanno preferito immaginare una situazione di confusa guerriglia. Il Pugliese Carratelli, in particolare, riteneva che i Romani fossero stati costretti ad adattarsi al disordinato genere di combattimento etiopico. Abbastanza convincente, a mio giudizio, la proposta ἐνστάντων di Stroux, con cui si indicherebbe la fine delle attività belliche e l'inizio degli accordi di pace (περὶ φιλίας, l. 6).

Nel 1950 il Turner, sulla scorta delle due fotografie pubblicate dal Vogliano, propose un testo in alcuni punti radicalmente diverso da quello dell'*ed. pr.*

παρεγένετο καὶ Ῥούφος ἐπαγόμε[νος τὰς σπεύρας μετὰ πολ-
λῶν, ἐπῆλ(θ)εν δὲ καὶ ὁ μεταπε[μφθεὶς σὺν Τρώγῳι τῷ ἐ-
πάρχῳι ἰππεῖς, οὓς οἱ Αἰθίοπες ἐ[. εἰς τὰ ὄ-
ρη ἔφευγον, ὧν τὰς κορυφὰς οἱ κα[ταταχθέντες ἤδη εἶχον. οἱ δὲ διασ-
5 παρέντες ὑπὸ Ῥούφου Τρωγοδ[ύται πάλιν συνῆλθον. ἀντιπαρα-
στάντων δὲ τῶν ἰπέων καὶ[πα-
ραγενέσθαι ποιησάντων παρη[
. . . .]ρίαν κελευσθῶσι ἡρεμ[ί]αι ε[

Alle ll. 2-3 egli sostituì ἰπάρχῳι, a suo parere sconosciuto ai lessici come termine del linguaggio militare romano, con ἐπάρχῳι, voce greca comunemente usata ad indicare il *praefectus alae*. Egli riteneva poi che in l. 2

⁶ Altre peculiarità dell'interpretazione di Vogliano sono costituite dal participio -παρέντες (l. 5), integrato come διασπαρέντες e tradotto con "sparpagliati" in riferimento all'azione bellica di Rufo. Lo studioso ripudiò in un secondo momento la sua interpretazione, ritenendo qui inammissibile la divisione διασ-παρέντες, se pur presente nei papiri, perché difforme dalla precedente divisione -στάντων di l. 6.

si dovesse leggere al posto di οἱ μεταπεμπόμενοι, ὁ μεταπε[μφο]θείς, nominativo singolare come soggetto del verbo singolare ἐπῆλ(θ)εν. In l. 5 nella forma Τρωγο[] lo studioso leggeva l'inizio dell'etnico indicante i Trogoditi o Trogloditi, popolazioni del deserto. Riteneva infatti improponibile l'accostamento asindetico dei nomi propri dei due condottieri (uno alla guida della fanteria e l'altro della cavalleria, come ipotizzato dal Vogliano). Tra le altre proposte del Turner, diverse da quelle del Vogliano, da segnalare μετὰ πολλῶν ο μετ' οὐ πολλῶν al posto di μετὰ ψιλῶν.

Secondo il Turner, il papiro potrebbe anche essere un testo documentario: le linee sarebbero troppo corte per appartenere ad un testo letterario e lo scriba ha commesso numerosi errori. La grafia sembrerebbe essere quella di una mano non troppo accurata e perciò potrebbe trattarsi, a suo avviso, di un resoconto ufficiale dei fatti, di una lettera privata o di un insieme di rapporti, redatti in greco, riguardanti le operazioni belliche dell'esercito romano in Egitto.

Per il Turner, il papiro sarebbe stato trascritto fra il 64 e il 90 d.C. e descriverebbe uno scontro fra i romani e le popolazioni nomadi di Etiopi e Trogoditi che si ribellavano al dominio dei latini. Egli definiva suggestiva l'ipotesi di un legame tra questo episodio e le spedizioni esplorative inviate da Nerone in Etiopia, forse nel 61 d.C., di cui è eco nella letteratura latina (Sen. *N.Q.* VI 8, 3-4, Plin. *N.b.* VI 181).

Nel 1953 J. Stroux⁷ convenne con il Vogliano che il frammento fosse parte di un testo letterario riguardante un episodio della campagna romana contro gli Etiopi (25-24 a.C.) e propose, sulla base delle descrizioni di Strabone, Dione Cassio e Plinio una nuova ricostruzione:

παρεγένετο καὶ Ῥούφος ἐπαγόμε[νος τὰς σπεύρας Ῥωμαίων καὶ ψιλῶν, ἐπῆλθ' ὅν δὲ καὶ οἱ μεταπεμπόμενοι τῷ ἱπ-
 πάρχῳ ἱππεῖς, οὓς οἱ Αἰθίοπες ἐπιόντας πυθόμενοι εἰς τὰ ὄ-
 ρη ἔφευγον, ὧν τὰς κορυφὰς οἱ κα[τακεκλειμένοι δι' ἔνδειαν
 5 παρέντες ὑπὸ Ῥούφου Τρωγοδ[υτικὴν εἰς χώραν ἐτράπησαν]⁸
 σάντων δὲ τῶν ἱπέων καὶ πρέσβεις περὶ φιλίας αὐθις πα-
 ραγενέσθαι ποιησάντων παρ' ὑ[ποστρατήγου ἐπέμφθησαν Καίσα-
 ρι ἂν (= ἔαν ?) κελευσθῶσι ἡρεμίαι ε[. . .]⁹

Stroux individuava nelle prime linee notizie generiche sulla battaglia sostenuta dall'esercito romano e in quelle conclusive il riferimento ad un'ambasciata etiope inviata ad Augusto con richieste di pace. Lo studioso, concorde con il Vogliano, datava il papiro al II secolo d.C., ritenendo il testo

⁷ J. Stroux, *Die historischen Fragmente des Papyrus 40 der Mailänder Sammlung*, Berlin 1953.

⁸ Oppure: Τρωγοδ[υτικῆς μέχρι χώρας ἐδιώχθησαν. ἐν-.

⁹ Ma forse: ἡρεμί ἀπελθεῖν εἰς τὴν οἰκείαν.

un racconto della campagna di C. Petronio contro gli Etiopi al tempo in cui il controllo romano in Etiopia non era ancora stabile. Proponeva in l. 5 Τρωγοδυτικὴν εἰς χώραν ἐτράπησαν, ancora con riferimento alla zona in cui si svolsero gli eventi, quando gli Etiopi furono tallonati dalla cavalleria romana.

La possibilità che il papiro sia documentario fu accolta invece da Katznelson¹⁰ in uno studio del 1970. In esso, pur riproponendo la datazione del Turner, esprimeva qualche dubbio sulla possibilità di ricollegare la narrazione agli eventi militari romano-etiope del I secolo a.C. A parere di Katznelson, il papiro sarebbe una fonte di basilare importanza per gli avvenimenti del I secolo d.C.

Sui rapporti fra il papiro e la fortunata battaglia di Pselkis, scontro cruciale della prima campagna condotta da Petronio nel 25 a.C., si è soffermato nel 1974 il Manganaro¹¹, il quale ha ricostruito il susseguirsi degli eventi bellici sulla base dell'analisi delle forme verbali del testo: παρεγένετο ed ἐπαγόμενος (l. 1), ἐπήλθον (l. 2), παρεγενέσθαι (l. 7), ἔφευγον (l. 4), ἐνστάντων (l. 6), κελευσθῶσι (l. 8). Questo il testo da lui proposto:

παρεγένετο καὶ Ῥούφος ἐπαγόμε[νος τὴν τρίτην σπεῖρην Φι-
λῶν, ἐπήλθ(ο)ν δὲ καὶ οἱ μεταπε[μπόμενοι ἐπὶ τῷ ἐ-
πάρχῳ ἱππεῖς, οὓς οἱ Αἰθίοπες ἐκκλίναντες εἰς δυσοίκητα ὄ-
ρη ἔφευγον, ὧν τὰς κορυφὰς οἰκο[ῦσιν οἱ βάρβαροι· Οἱ δὲ διασ-
5 παρέντες ὑπὸ Ῥούφου Τρωγο[δυτῶν εἰς γῆν ἐχώρουν· ἐν-
στάντων δὲ τῶν ἱππέων καὶ τῷ ἡγεμόνι ἀγγέλους πα-
ραγενέσθαι ποιησάντων παρη[ιτήσαντο ὅπως ἂν διὰ τὴν ἀ-
νυδ]ρίαν κελευσθῶσι ἡρεμίζει[ν τοὺς ἵππους· ὁ δὲ Πετρώ-
[νιος ἐκέλευσε τοὺς ἱππέας ἐπὶ τὸ στρατόπεδον ἐπανελθεῖν]

Per il Manganaro, nel frammento si descrive il rientro di una parte delle truppe romane, divise in tre coorti (τὴν τρίτην σπεῖρην, l. 1), nel proprio accampamento, donde in una seconda fase sarebbero stati richiamati (κελευσθῶσι) i cavalieri, ad inseguire l'esercito etiope in fuga. Il comandante Rufo nel precedente scontro avrebbe infatti frantumato lo schieramento e disperso (παρέντες, l. 5) gli Etiopi. Di conseguenza la cavalleria sarebbe stata convocata per dare il colpo di grazia ai nemici.

Gli Etiopi, inseguiti dalla cavalleria romana, si sarebbero rifugiati sui monti abitati da popolazioni sconosciute e verosimilmente designate con il generico βάρβαροι (l. 4), sicché il riferimento ai Trogoditi (l. 5), come sostiene anche la Bersina¹², non deve essere inteso come indicazione del luogo in cui si svolse

¹⁰ I.S. Katznelson, *Napata and Meroe: Old Kingdoms of the Sudan*, Moscow 1970.

¹¹ G. Manganaro, *Il Pap. Vogl. 46 (40) di Milano e la battaglia di Pselchis*, QUCC 18 (1974) 157-171.

¹² S. Bersina, *Milanese papyrus n.40*, *Studia Meroitica* 1984, *Meroitica* 10, Berlin 1988, 217-224.

la battaglia. I Trogoditi, a quanto riferisce Eliodoro (VIII 16,4-5; IX 16,2; X 16,2) fornivano agli Etiopi truppe ausiliarie, in nome del grande legame all'epoca esistente fra i popoli della Nubia, e consentivano a questi di porre in campo contro i Romani un'armata consistente.

Manganaro ipotizzava in l. 8 una lacuna di sole tre lettere (invece delle quattro delle precedenti edizioni). Proponeva come possibili integrazioni ἀνδρίαν o ἀπορίαν e leggeva ἡρεμίζει al posto di ἡρεμ[ί]αι ε[. Lo studioso sosteneva che i cavalieri romani, in difficoltà durante l'inseguimento, avrebbero chiesto all'ἡγεμών che fosse consentito di far riposare i cavalli, sofferenti a causa della penuria di acqua. Alla fine il prefetto Petronio avrebbe ordinato il rientro dei cavalieri: perciò egli integrava ὁ Πετρώνιος ἐκέλευσε τοὺς ἰππέας ἐπὶ τὸ στρατόπεδον ἐπανελθεῖν alle ll. 8-9 del papiro. A suo avviso la narrazione non contrasterebbe con il felice esito della battaglia di Pselkis, in quanto il papiro conterrebbe l'esposizione di un solo episodio della campagna romana riguardante una delle tre coorti, quella di stanza a File, guidata dal comandante Rufo. Conferma dei fatti sarebbe nella rapida descrizione di Strabone (XVII 1,54).

Più recentemente, nel 1984, la Bersina ha proposto di focalizzare l'attenzione sulla figura dell'ufficiale citato nel testo pervenutoci, cioè Rufo. Sappiamo che quattro prefetti romani d'Egitto hanno avuto il nome Rufo. Due sono prefetti operanti rispettivamente nel 185 e nel 168-169, anni in cui era ormai completata la sottomissione al controllo romano delle popolazioni etiopi. Gli altri due sono Marco Mettio Rufo, prefetto nell'88-89 e poi nel 91-92, e Marco Giunio Rufo, prefetto dal 94 al 98. L'ipotesi, avanzata dalla studiosa, che uno di questi sia il personaggio citato nel papiro, come la studiosa afferma, potrebbe acquistare una certa consistenza alla luce dell'opinione del Turner, secondo il quale nel frammento sarebbero descritti eventi risalenti alla seconda metà del I secolo d.C.

In realtà l'ipotesi rimane fragile, in considerazione del fatto che il quoziente di testo conservatosi è obiettivamente esiguo: tale circostanza, come già suggerito da Pugliese Carratelli, non permette di accogliere ricostruzioni fondate su un'ampia serie di integrazioni. Quasi certamente è da escludere l'ipotesi, pur avanzata da alcuni, che si tratti di un testo documentario. Siamo certamente dinanzi alla descrizione di una battaglia tra Etiopi e la cavalleria romana, con ogni probabilità eseguita da uno scriba non professionista, forse da un addetto di campo con il compito di registrare i fatti da riferire a Roma. Comandante della spedizione doveva essere un tal Rufo, la cui carica è molto verosimilmente quella di ἑπαρχος, appellativo che (insieme ad ἡγεμών) significava "comandante, capo", ed indicava anche la carica prefettizia. L'assenza, però, della specificazione Αἰγύπτου non consente di accogliere l'ipotesi, peraltro non inverosimile, che l'ἑπαρχος possa essere il prefetto d'Egitto Caio Petronio.

Les collections de papyrus conservées en Belgique*

ALAIN MARTIN

Le dernier bilan relatif aux documents de l'Égypte gréco-romaine présents dans les collections belges date de 1937¹. Un *aggiornamento* paraît bienvenu. Je limiterai mon propos aux textes grecs sur papyrus ou sur tablette de bois (à l'exclusion des ostraca, des étiquettes de momies et des inscriptions sur pierre) appartenant à des institutions publiques ou universitaires belges (à l'exclusion des collections privées)².

Je voudrais, au début de ma contribution, rendre hommage aux savants qui, par leur influence, par leur action, quelquefois par leurs dons personnels, ont le plus contribué au développement de nos fonds: J. Bidez³, Fr. Cumont⁴, J. Capart⁵, L.Th. Lefort⁶ et M. Hombert⁷. Il paraît juste d'associer à leurs noms le souvenir des fouilleurs britanniques qui ont œuvré sur les chantiers de l'Egypt Exploration Fund (EEF)⁸: en effet, c'est par le biais de cet organisme,

* Je remercie MM. J. Bingen, W. Clarysse, J. Germain, P. Heilporn, T.M. Hickey, H. Melaerts et D.C. Skemer pour les informations qu'ils m'ont aimablement fournies.

¹ M. Hombert - Cl. Préaux 1937a, pp. 93-95; pour une adaptation en néerlandais de ce bilan, cf. W. Peremans - J. Vergote 1942, pp. 67-69.

² Les informations bibliographiques incluses dans les notes qui suivent procèdent d'une sélection; en ce qui concerne les papyrus littéraires, p. ex., je n'ai pas cru pas utile de répéter *in extenso* les données réunies en 1965 dans la 2^e édition du catalogue de R.A. Pack.

³ J. Bidez (1867-1945), professeur à l'Université de Gand; cf. Fr. Cumont, *L'Antiquité Classique* 13 (1944), pp. 5-10.

⁴ Fr. Cumont (1868-1947), professeur à l'Université de Gand, conservateur aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, directeur de l'Academia Belgica à Rome; cf. Cl. Préaux, *Chronique d'Égypte* 23 (1948), pp. 242-247.

⁵ J. Capart (1877-1947), diplômé de l'Université de Bruxelles, professeur à l'Université de Liège, conservateur (en chef) aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles; cf. M. Hombert, *Chronique d'Égypte* 22 (1947), pp. 196-198. J. Capart a séjourné de nombreuses fois en Égypte; son premier voyage remonte à l'hiver de 1900-1901; cf. J. Capart 1901.

⁶ L.Th. Lefort (1879-1959), professeur à l'Université de Louvain, promu en 1950 à la dignité de Prélat de la Maison de Sa Sainteté; cf. J. Vergote, *Chronique d'Égypte* 35 (1960), pp. 325-330.

⁷ M. Hombert (1900-1992), diplômé de l'Université de Gand, professeur à l'Université de Bruxelles, co-fondateur et président d'honneur de l'Association Internationale de Papyrologues; cf. G. Nachtergaele, *Grec et latin en 1983 et 1984. Cinquante années de philologie classique à l'ULB, 1934-1984*, Bruxelles 1984, pp. 162-165.

⁸ À partir de 1898-1899, J. Capart est «hon. Secretary for Belgium» de l'EEF. Les Musées Royaux

devenu Egypt Exploration Society (EES) en décembre 1919, que les collections belges sont entrées en possession de quelques-uns de leurs fleurons, en particulier en ce qui concerne les papyrus littéraires⁹.

1. GAND, UNIVERSITEIT GENT (RUG)¹⁰ (*P. Gand.*)

La RUG est propriétaire d'une collection de 135 papyrus grecs, acquise en trois phases¹¹. Fr. Cumont est responsable du premier achat, en 1908, qui a majoritairement fourni des documents administratifs d'époque romaine, relatifs au village de Théadelphie¹². Quelques-uns d'entre eux ont fait l'objet d'une édition: dès 1913 ont été dévoilés des extraits d'une pièce qui a depuis retenu l'attention de plusieurs érudits¹³; d'autres éléments du lot (y compris deux papyrus tardifs, étrangers à son noyau romain) ont été publiés dans les années '20¹⁴; enfin, trois textes de Théadelphie ont été récemment divulgués¹⁵. En 1922, la RUG a bénéficié d'un envoi de l'EES; sa collection s'est ainsi accrue d'une vingtaine de papyrus d'Oxyrhynchus¹⁶. Une dernière série de textes grecs a été acquise en Égypte en 1927, à l'initiative de J. Bidez¹⁷; une seule pièce en a été éditée: il s'agit d'un fragment des *Sortes Astrampsychi*¹⁸.

d'Art et d'Histoire de Bruxelles cotisent alors annuellement auprès de la branche principale de cet organisme pour une somme de 19 £ 16 s.; en outre, à partir de 1903-1904, une somme identique est versée au profit de sa branche gréco-romaine. J. Capart 1901-1902, p. 41, explique dans les termes suivants le mode de fonctionnement de l'EEF: «Cette société recueille annuellement, par voie de souscriptions, des sommes assez importantes consacrées à l'exploration de l'un ou l'autre site de l'ancienne Égypte. Après un premier prélèvement de la part du gouvernement égyptien, les objets découverts sont répartis entre les collections publiques des pays dans lesquels se trouvent des souscripteurs».

⁹ Les pièces littéraires fournies par l'EEF-EES représentent l'essentiel du volet papyrologique de l'album de paléographie constitué par M. Wittek 1967; plusieurs figurent aussi parmi les papyrus homériques réunis par W. Lameere 1960. Pour ne pas alourdir le présent aperçu, j'ai renoncé à détailler le contenu des envois de l'EEF-EES.

¹⁰ Adresse: RUG, Centrale Bibliotheek, Handschriften en Kostbare Werken, Rozier 9, B-9000 Gent.

¹¹ R. Bogaert 1970 a dressé un bref historique de la collection de Gand.

¹² *P. Gand.* inv. 1-48.

¹³ *P. Gand.* inv. 1 recto et verso [éd.: J. Persyn 1913; cf. *P. Ryl.* II, pp. 420-423; M. Hombert 1925, n° 1; D. Hagedorn 1981; J.C. Shelton 1981] = SB III 6951; XVI 12520-12522; 12680.

¹⁴ *P. Gand.* inv. 44 [éd.: M. Hombert 1923; cf. H. Cadell 1967, pp. 193-195] = SB III 6266 = 6704; – inv. 3, 4, 6, 8, 19 et 45 [éd.: M. Hombert 1925, nos 2-7] = SB III 7197-7201 et 7264.

¹⁵ *P. Gand.* inv. 41 recto, 17a verso et 17e verso [éd.: J. France 1998, qui annonce un traitement systématique du fonds Cumont dans sa dissertation doctorale].

¹⁶ *P. Gand.* inv. 49-75; cf. *P. Oxy.* XVI, pp. 275-279; R.A. Coles 1974, s.v. «Ghent (86)».

¹⁷ *P. Gand.* inv. 76-135.

¹⁸ *P. Gand.* inv. 85 [éd.: W. Clarysse - R. Stewart 1988].

2. LOUVAIN (*P. Lov. gr.*)

La Bibliothèque de l'Université de Louvain a été deux fois victime de faits de guerre. Une douzaine de papyrus d'Oxyrhynchus et d'El-Hibeh étaient entrés dans ses fonds dans les années qui ont précédé la première guerre mondiale, grâce à un envoi de l'EEF; la plupart ont péri dans l'incendie des 25 et 26 août 1914, qui s'est déclaré peu après l'entrée des troupes allemandes dans la ville¹⁹. Une dizaine de papyrus d'Oxyrhynchus ont rejoint Louvain par le même canal vers 1922; ils ont à leur tour succombé dans les flammes, lors de l'incendie des 16 et 17 mai 1940²⁰.

Simultanément disparaissait un important lot copte, incluant quelques documents grecs, qui avait été acquis en janvier 1936 par l'entremise de C. Schmidt²¹. Mgr Lefort a eu le temps d'en déchiffrer sur les originaux les pièces littéraires coptes²², y compris un fragment du IX^e ou du X^e siècle portant au recto un extrait des diptyques en grec²³. Des clichés avaient heureusement été réalisés de l'essentiel du lot; ils devraient en permettre une publication en bonne et due forme²⁴. C'est de cette manière qu'ont déjà été édités deux documents grecs du VI^e siècle compris dans la série: une pièce relative à Anastasia, propriétaire à Oxyrhynchus²⁵, et une lettre fragmentaire²⁶.

Une petite collection de papyrus s'est reconstituée à Louvain après la seconde guerre mondiale. Une nouvelle saignée lui a été imposée en 1968, lors de la scission de l'Université en deux institutions autonomes, l'une de langue néerlandaise, demeurée sur le site originel, l'autre de langue française, progressivement transférée vers le site de Louvain-la-Neuve, au sud-est de Bruxelles. Les deux Universités sont à l'heure actuelle détentrices de papyrus.

¹⁹ *P. Lov. gr. inv.* 204-219; cf. *P. Oxy.* XI, p. 248; R.A. Coles 1974, s.v. «Destroyed?». Avant d'être expédiés à Louvain, les papyrus avaient séjourné aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles; les nos d'inv. E. 6014-6025 leur ont été attribués *à posteriori* (cf. *infra*, n. 45). Trois d'entre eux ont été retrouvés récemment à Louvain-la-Neuve, dans les papiers de F. Mayence (1879-1959), historien, archéologue, professeur à l'Université de Louvain; cf. Th.S. Schmidt 1999.

²⁰ *P. Lov. gr. inv.* D.371.1-10; cf. *P. Oxy.* XVI, pp. 275-279; R.A. Coles 1974, s.v. «Louv. (59)». Sur les dommages subis par la collection de Louvain pendant la seconde guerre mondiale, cf. M. Hombert 1947, p. 348.

²¹ C. Schmidt (1868-1938), affectueusement surnommé «Kopten-Schmidt», professeur à l'Université de Berlin; cf. J. Vergote, *Chronique d'Égypte* 13 (1938), pp. 335-339.

²² L.Th. Lefort 1937, 1938 et 1940a. Les pièces publiées dans ces trois livraisons ont été reprises dans un volume l'année même de leur destruction: L.Th. Lefort 1940b; d'après les indications fournies là, C. Schmidt les aurait achetées «au cours de ses voyages en Égypte, chez l'agent consulaire allemand à Louxor» (p. 1). J. Vergote a annoncé l'édition d'une quinzaine de pièces documentaires coptes appartenant au même lot, mais son travail n'a pas abouti.

²³ L.Th. Lefort 1940a, n° 28 = 1940b, n° 28 = J. van Haelst 1976, n° 768.

²⁴ Quelques-unes de ces photographies ont été reproduites par W. Peremans - J. Vergote 1942, pll. VIII-XVI. L'édition des pièces coptes est en cours de réalisation par les soins de Mme A. Boud'hors.

²⁵ *P. Lov. gr. inv.* 1b [éd.: J. van Haelst 1958] = SB VI 9368.

²⁶ *P. Lov. gr. inv.* 8bA [éd.: T. Reekmans 1975-1976] = SB XIV 11992.

2.1 — LOUVAIN-LA-NEUVE, UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN (UCL)²⁷ (*P. Lov. gr. UCL*)

Les destructions de 1940 n'ont pas détourné Mgr Lefort de son intérêt pour les papyrus. En 1949, il acquérait un nouveau lot de papyrus coptes, au sein duquel un témoin de l'*Odyssee* remontant au III^e siècle avant J.-C. a été identifié. Le manuscrit, connu désormais sous le nom de «Papyrus Lefort», a été publié en 1960²⁸. Lors de la scission, il a rejoint l'UCL, où il est toujours conservé en compagnie de pièces coptes²⁹.

2.2 — LOUVAIN, KATHOLIEKE UNIVERSITEIT LEUVEN (KUL) (*P. Lov. gr. KUL*)

En 1977, la Faculté des Lettres de la KUL³⁰ a acquis, sur le marché des antiquités, une série de quatre documents du nome Cynopolite datant de la fin du règne de Cléopâtre VII. Ces pièces, inédites à cette heure, appartiennent à un ensemble archivistique bilingue, démotique et grec, dont une grande partie repose au Musée de Mallawi, en Égypte³¹. Dix ans plus tard, la Bibliothèque Centrale de la KUL³² est entrée en possession d'un choix de dix papyrus, de tous genres et de toutes époques (le démotique, le copte et l'arabe y sont chacun représentés par un fragment), également inédits³³. À peu près au même moment, un fragment de l'*Odyssee* du II^e siècle avant J.-C. était repéré dans les fonds de la Bibliothèque. La pièce, rapidement publiée, pourrait appartenir au lot dont on a tiré jadis le «Papyrus Lefort»³⁴.

²⁷ Adresse: UCL, Service d'Archives (ARCV), Rue Montesquieu 27, B-1348 Louvain-la-Neuve. Sur les papyrus récemment trouvés dans les papiers de F. Mayence, cf. *supra*, n. 19.

²⁸ *P. Lov. gr. UCL* inv. 1 = «*P. Lefort*» [éd.: W. Lameere 1960, n° 1] = Pack² 1145 = M. Witte 1967, n° 1. Le papyrus a été réédité par S. West 1967, pp. 277-281; la nature des points qui surmontent certaines lettres du texte a été percée par D. Jourdan-Hemmerdinger 1979, pp. 106-108. Un passage du *Théagès* du pseudo-Platon se lit au verso [éd.: Th. Schmidt, *P. Bingen* 2, pp. 11-14].

²⁹ Il existe de ce fonds un inventaire sommaire inédit, dressé par M. J.-M. Sevrin.

³⁰ Adresse: KUL, Faculteit Letteren, Blijde-Inkomststraat 21, B-3000 Leuven.

³¹ Une pièce grecque de cet ensemble, restée en Égypte, a été éditée, *P. Mallawi Mus. inv. 602* (8) [éd.: A. Hanafi 1989] = SB XX 14426. Le lot aurait été découvert en 1976-1977 dans la nécropole de Sharona: cf. El-H. Zaghoul 1988; O. El-Aguizy 1988.

³² Adresse: KUL, Centrale Bibliotheek, Mgr. Ladeuzeplein 21, B-3000 Leuven.

³³ Ces pièces proviennent de la succession de W. Peremans (1907-1986), helléniste, historien, professeur à l'Université de Louvain. D'après M. W. Clarysse, les lettres «PZ» qui précèdent leurs nos d'ordre, dans une suite qui leur est propre, pourraient signifier que ces papyrus, avant de parvenir entre les mains de W. Peremans, avaient été la propriété de A. Zwaenepoel, philologue classique et historien, diplômé de l'Université de Louvain dans les années '40.

³⁴ *P. Lov. gr. KUL* inv. 1987.01 [éd.: M. Huys 1988].

2.3 — LES TEXTES DE KHIRBET MIRD (*P. Khirbet Mird*)³⁵

À la Bibliothèque de la KUL sont actuellement déposés deux groupes de textes découverts à Khirbet Mird (sur les hauteurs de la mer Morte, entre le monastère de Mar Saba et le site fameux de Qumran), l'un en 1952 par des Bédouins³⁶, l'autre en 1953 par une équipe belge, sous la direction de Mgr De Langhe³⁷. Ils incluent une série de pièces grecques, de contenu chrétien, sur papyrus et sur parchemin³⁸; une partie en a été publiée en 1991, notamment deux lettres du VIII^e siècle³⁹, mais les fragments de manuscrits bibliques, dont certains remonteraient au V^e ou au VI^e siècle, sont encore inédits⁴⁰. Au cours de la campagne de 1953, Mgr De Langhe s'était procuré auprès d'un Bédouin un fragment de parchemin du VI^e ou du VII^e siècle, portant des vers d'Euripide. La pièce s'est malheureusement délitée après son transfert en Belgique, mais l'édition a pu en être donnée en 1972 d'après une photographie⁴¹.

3. BRUXELLES

À ma connaissance, trois institutions bruxelloises comptent des papyrus grecs dans leurs fonds: les Musées Royaux d'Art et d'Histoire; la Bibliothèque Royale Albert I^{er}; l'Université Libre de Bruxelles.

³⁵ Des clichés des *P. Khirbet Mird* figurent parmi les reproductions sur microfiches des «manuscrits de la mer Morte»; cf. E. Tov et al. 1995, pp. 69-72.

³⁶ Les textes découverts par les Bédouins se reconnaissent au sigle P.A.M. (Palestine Archaeological Museum).

³⁷ R. De Langhe (1911-1963), professeur à l'Université de Louvain, promu en 1961 à la dignité de Camérier secret de Sa Sainteté; cf. J. Coppens, *Ephemerides Theologicae Lovanienses* 40 (1964), pp. 104-125, qui fournit un excellent aperçu (pp. 111-115) de l'expédition menée en 1953 dans la région de Khirbet Mird (Μάρπης, Hureqanya). Les textes découverts à cette occasion se reconnaissent au sigle M.A.B. (Mission Archéologique Belge).

³⁸ Le site a en outre livré un fragment en araméen christo-palestinien du VI^e siècle et des papyrus arabes du VII^e ou du VIII^e siècle: cf. Ch. Perrot 1963; A. Grohmann 1963.

³⁹ *P. Khirbet Mird* inv. P.A.M. 22 recto: — P.A.M. 8 (b) [éd.: J. van Haelst 1991, nos 1-2] = SB XX 14188-14189. Une pièce publiée en même temps, inv. M.A.B. G 3a + 4b [n° 5], se raccorde parfaitement, ainsi que me le signale M. T.M. Hickey, avec un fragment inédit conservé à Chicago sous la cote collective *P. Chic. Or. Inst.* inv. A30305: celui-ci appartient à un lot bilingue, grec et arabe, acheté aux Bédouins par un particulier dans les années '50.

⁴⁰ Cf. J. van Haelst 1976, nos 277; — 370; — 387; — 483 (cf. aussi n° 769).

⁴¹ «*P. De Langhe*» [éd.: J. Mossay 1972; cf. A. Wouters 1973].

3.1 — MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE - KONINKLIJKE MUSEA VOOR KUNST EN GESCHIEDENIS (MRAH - KMKG)⁴² (P. Brux.)

Le fonds belge de loin le plus considérable est celui des MRAH, communément désignés sous le nom de Musées du Cinquantenaire: le total des papyrus grecs hébergés dans cette institution s'élève à 400 environ⁴³. La partie la plus attrayante de la collection réside assurément dans les papyrus que l'EEF-EES a cédés aux MRAH. Un premier lot, riche d'une vingtaine de pièces, provenant du Fayoum et d'Oxyrhynchus, a été expédié en Belgique en 1904⁴⁴. D'autres envois, provenant d'Oxyrhynchus et d'El-Hibeh, ont suivi: vers 1908, puis à la veille de la première guerre mondiale, enfin vers 1922. Au total, une centaine de papyrus sont parvenus par ce canal à Bruxelles; ils ont été inscrits en bloc à l'inventaire des MRAH en 1924⁴⁵.

La même année, était inventorié un fragment de contrat de prêt pathyrite, d'époque ptolémaïque⁴⁶. La pièce avait été acquise à Thèbes un quart de siècle auparavant, lors du premier voyage de J. Capart⁴⁷: elle constitue donc l'élément le plus ancien de la collection de Bruxelles, antérieur même aux envois britanniques.

C'est un autre séjour en Égypte de J. Capart, en compagnie de membres de la famille royale belge, dans la foulée de l'ouverture du tombeau de Toutankhamon, qui est à l'origine de la création de la Fondation

⁴² Adresse: MRAH, Parc du Cinquantenaire 10, B-1000 Bruxelles – KMKG, Jubelpark 10, B-1000 Brussel.

⁴³ Il faut signaler que les nos d'inv. attribués aux papyrus grecs s'insèrent dans une suite commune à l'ensemble de la section égyptienne des MRAH – d'où les lacunes apparentes dans la numérotation des textes mentionnés ci-dessous. Les plus belles pièces du fonds ont été présentées aux participants du XV^e Congrès International de Papyrologie; cf. J. Bingen 1977 (il n'est ici renvoyé à ce catalogue que pour les pièces qui y ont reçu leur *editio princeps*). Je reviendrai ailleurs sur la petite collection d'ostraca des MRAH.

⁴⁴ J. De Mot 1903-1904 a brièvement présenté ce premier lot. L'auteur était attaché, avec rang de conservateur-adjoint, à la section des antiquités classiques des MRAH (alors intitulés Musées Royaux des Arts Décoratifs et Industriels). Nul ne peut dire quel y aurait été à long terme l'effet de son intérêt pour les papyrus grecs: J. De Mot, lieutenant dans l'armée belge, est tombé à Passendaele, le 5 octobre 1918.

⁴⁵ P. Brux. inv. E. 5927-6028; cf. P. Oxy. IV, pp. 265-271; V, pp. 315-319; XI, pp. 248-252; XVI, pp. 275-279; R.A. Coles 1974, s.v. «Brux. (61)». Une douzaine de nos, inv. E. 6014-6025, correspondent à des papyrus transférés à Louvain (cf. *supra*, n. 19). Les derniers nos, inv. E. 6026-6028, ont été affectés aux pièces dont l'édition ou la description ne figure pas dans P. Fay., P. Hibeh ou P. Oxy.; deux d'entre elles ont été publiées: inv. E. 6026-6027 [éd.: W. Van Rengen 1968] = SB X 10556-10557. Les papyrus parvenus aux MRAH ont été présentés au public durant l'automne de 1924, à l'occasion d'une exposition relative aux écritures en usage dans l'Égypte ancienne; cf. J. Capart, Chronique d'Égypte 1 (1925-1926), p. 11.

⁴⁶ P. Brux. inv. E. 6029 [éd.: S. de Ricci 1905, pp. 55-56] = S.P.P. IV, pp. 55-56; cf. A. Martin, Chronique d'Égypte, sous presse. L'inventaire associe cette pièce à une série de fragments non grecs, inv. E. 6030.

⁴⁷ Sur le voyage de 1900-1901, cf. *supra*, n. 5.

Égyptologique Reine Élisabeth - Egyptologische Stichting Koningin Elisabeth (FERE - ESKE). Cette institution, qui a fêté en 1998 son 75^e anniversaire, a pour mission de promouvoir par les moyens les plus divers la connaissance de l'Égypte ancienne: en particulier, en concourant au développement des collections des MRAH, où elle est hébergée depuis sa création, en alimentant une bibliothèque, aujourd'hui l'une des plus riches au monde en ce domaine, et en éditant une revue, intitulée «Chronique d'Égypte». Comme on peut s'en rendre compte en feuilletant les volumes de cette dernière, la FERE s'est fait un point d'honneur de traiter sur un pied d'égalité les époques pharaonique et gréco-romaine (sans négliger d'ailleurs l'Égypte chrétienne). À ce titre, elle a activement favorisé l'acquisition de papyrus grecs par les MRAH.

Le premier achat dont il faille rendre compte pour la période postérieure à la création de la FERE concerne l'une des plus belles pièces de la collection: il s'agit du rouleau du II^e siècle constitué de fragments de τóμοι συγκολλήσιμοι (réunissant eux-mêmes des déclarations de recensement du nome Prosopite) et réemployé pour noter des textes relatifs à des liturgies, dont M. Hombert et Cl. Préaux, dans *Pap. Lugd.-Bat.* V, en 1952, puis G. Nachtergaele, dans *P. Brux.* I, en 1974, ont donné l'édition⁴⁸. Le document a été acquis lors de l'adjudication publique des biens du duc d'Arenberg, en 1926; il est impossible de déterminer à quelle date, au XIX^e ou au XX^e siècle, il avait été exhumé en Égypte⁴⁹.

Un nouveau voyage en Égypte de J. Capart, en 1927, à la tête d'un groupe réuni par la FERE, fit naître quelque espoir: A. Demulling, directeur des sucreries d'Abou Kourgas, saisit en effet cette occasion pour faire don d'un lot de documents, majoritairement copte, mais incluant des fragments grecs et arabes⁵⁰. La générosité de ce geste, répété peu après, ne fut pas récompensée, du moins en ce qui concerne les textes grecs: le dépouillement réalisé par Cl. Préaux ne révéla que quelques pièces dignes d'intérêt; plusieurs dizaines de fragments mutilés, jugés inutilisables, ne furent pas inventoriés⁵¹. Un seul

⁴⁸ *P. Brux.* inv. E. 7616 = *Pap. Lugd.-Bat.* V [recto seulement; cf. H.C. Youtie 1954, pp. 114-117 = 996-999; J. Bingen 1972] = *P. Brux.* I 1-18 [recto] et 21 [verso; cf. G. Bastianini 1978]. Lors de son catalogage, la pièce avait reçu le n° d'inv. E. 6256; elle a été déplacée en 1943 sous le n° d'inv. E. 7616. Un échantillon du recto avait été divulgué quelque temps après l'achat, col. x [éd.: M. Hombert 1930b] = SB IV 7460.

⁴⁹ Les biens d'E.-M. d'Arenberg (1872-1949) ont été saisis et liquidés par les autorités belges conformément à l'article 297 du Traité de Versailles. Les MRAH ont acquis en même temps d'autres objets, de diverses natures (inv. E. 6207-6259), y compris quelques papyrus non grecs (inv. E. 6257-6259, déplacés ensuite sous les n°s d'inv. E. 8388-8390).

⁵⁰ Sur le voyage de 1927 et l'hospitalité offerte au groupe de la FERE par A. Demulling, cf. *Chronique d'Égypte* 2 (1926-1927), pp. 100-102.

⁵¹ M. Hombert 1930a estime à 200 environ le nombre de fragments composant le don Demulling (auquel il associe dans sa présentation, de manière un peu trompeuse, le rouleau de la collection

texte fit immédiatement l'objet d'une publication: il s'agit d'une amulette du VI^e siècle et de son sceau⁵².

En 1934, J. Capart acquiert, chez un antiquaire parisien, une tablette portant une autre amulette, de contenu chrétien⁵³. L'inventaire des MRAH s'enrichit la même année d'un fragment des Πλοῦτοι de Cratinos, acheté à Paris par Fr. Cumont, – d'où la dénomination «Papyrus Cumont» quelquefois utilisée à son propos. Le papyrus est publié sans tarder, dans un recueil offert à J. Bidez⁵⁴. On s'est aperçu entre-temps qu'il appartient au rouleau du II^e siècle dont les archéologues italiens ont trouvé des fragments dans le Kôm Ali el Gamman, à Oxyrhynchus, au printemps de 1932⁵⁵. «Evidentemente sono pezzi sottratti ai nostri scavi», remarquent avec philosophie M. Norsa et G. Vitelli à propos du fragment de Bruxelles⁵⁶.

L'accroissement le plus remarquable du fonds des MRAH se produit en 1936. Informé de la cession d'un lot copte par C. Schmidt à l'Université de Louvain en janvier de cette année, M. Hombert s'enquiert le 13 mars de la possibilité d'acquérir par le même canal des textes grecs⁵⁷. Les négociations sont menées tambour battant et, au mois de juin 1936, les MRAH entrent en possession d'une belle série de papyrus, presque tous grecs. Le lot Schmidt se compose de 150 pièces environ (y compris d'assez nombreux fragments mutilés), illustrant tous les aspects et toutes les époques de la documentation papyrologique; de 1936 à 1955, il sera partiellement inventorié, par vagues successives⁵⁸. Une trentaine seulement des pièces qui le constituent ont été éditées à ce jour. Quelques-unes sont littéraires (en particulier, homériques)⁵⁹;

d'Arenberg); cf. déjà Chronique d'Égypte 2 (1926-1927), p. 194; 4 (1928-1929), p. 156. Le volet copte du lot attend encore aussi d'être inventorié.

⁵² *P. Brux.* inv. E. 6390-6391 [éd.: K. Preisendanz 1931] = *P.G.M.* LX. Un autre fragment magique appartenant vraisemblablement au lot Demulling a été publié tout récemment, *P. Brux.* inv. E. 9138 [éd.: A. Martin, *P. Bingen* 22, pp. 121-124].

⁵³ *T. Brux.* inv. E. 6801 [éd.: Cl. Préaux 1935; cf. Chronique d'Égypte 11 (1936), pp. 178-179] = J. van Haelst 1976, n° 129 = *SB XVIII* 13323.

⁵⁴ *P. Brux.* inv. E. 6842 = «*P. Cumont*» [éd.: P. Mazon 1933-1934] = *Pack* 2 253.

⁵⁵ Les fragments italiens [éd.: M. Norsa - G. Vitelli 1934] ont été repris dès 1935 dans *P.S.I.* XI 1212; ils ont été augmentés de quelques vers en 1951 dans *P.S.I.* XII 1279. Pour une vue d'ensemble du rouleau, cf. C. Austin 1973, n° 73.

⁵⁶ M. Norsa - G. Vitelli 1934, p. 250.

⁵⁷ La correspondance échangée entre M. Hombert et C. Schmidt est conservée à la FERÉ, parmi les papiers relatifs à l'Association Internationale de Papyrologues. Il apparaît que les papyrus cédés en 1936 à Bruxelles constituaient la propriété personnelle de C. Schmidt; une partie d'entre eux avaient déjà fait l'objet d'une restauration par les soins de R. Ibscher. Une question pressante de M. Hombert sur l'origine des pièces est malheureusement restée sans réponse. Le prix des papyrus s'élevait à 3.850 Reichsmark; la somme a été versée dans le cadre du règlement d'un contentieux financier belgo-allemand, selon une procédure convenue entre les deux gouvernements.

⁵⁸ *P. Brux.* inv. E. 7147-7204; — 7360; — 7535; — 7537-7538; — 7640; — 7901-7919; — 8017-8018. M. Hombert 1938 a présenté de manière générale le lot Schmidt; cf. déjà M. Hombert - Cl. Préaux 1937a, p. 95.

⁵⁹ *P. Brux.* inv. E. 7160 [éd.: W. Lameere 1960, n° 2] = *Pack* 2 618; — 7161 [éd.: W. Lameere 1960,

les autres, documentaires, proviennent majoritairement du Fayoum, subsidiairement des nomes Hermopolite et Oxyrhynchte⁶⁰.

En 1938, Fr. Cumont manifestait à nouveau sa bienveillance en offrant aux MRAH un fragment homérique acheté l'année précédente à Paris; le texte en fut aussitôt édité⁶¹. Un quart de siècle s'est écoulé avant que l'œil perspicace de J. Bingen ne reconnût la même main dans un papyrus de la collection de Princeton⁶², ainsi que dans un petit fragment ... bruxellois, tiré du lot Schmidt⁶³. Tous appartiennent au même rouleau du I^{er} siècle contenant le chant IV de l'*Iliade*; le commerce des antiquités est évidemment responsable de la dispersion de ses restes. En même temps que le morceau d'Homère, Fr. Cumont a acquis (puis offert aux MRAH) une lettre d'époque romaine, restée inédite⁶⁴.

Le fonds des papyrus grecs des MRAH a encore connu quelques accroissements après la seconde guerre mondiale, à la faveur d'achats ponctuels sur le marché des antiquités: – en 1946, entre dans la collection une

n° 5] = Pack² 897; — 7162 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1937c; cf. Fr. Della Corte 1939; M.S. Funghi 1983] = Pack² 1224; — 7172 [éd.: G. Nachtergaele 1972, pp. 195-203]; — 7184 [éd.: G. Nachtergaele 1972, pp. 189-194]; — 7188 [éd.: J. Lenaerts 1977, n° 2]; — 7190 [éd.: J. Bingen 1965; cf. *infra*, n. 63].

⁶⁰ *P. Brux.* inv. E. 7147 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1937a, pp. 96-100; cf. M. Hombert 1938, pp. 165-166] = SB V 8027; — 7149 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1940b, pp. 286-289] = SB VI 8982; — 7150 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1940b, pp. 289-291] = SB VI 8983; — 7151 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1941, pp. 255-256] = SB VI 9206; — 7152 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1942, p. 287] = SB VI 9209a; — 7153 [éd.: J. Bingen 1977, n° 25] = SB XIV 11845; — 7154 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1942, pp. 287-288] = SB VI 9209b; — 7155-7156 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1938a] = SB V 8035 = XIV 11410; — 7158 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1938b, pp. 378-383]; — 7159 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1941, pp. 260-263] = SB VI 9208; — 7164 [éd.: J. Bingen 1949] = SB VI 9216; — 7169 [éd.: J. Bingen 1944] = SB VI 9210; — 7193 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1941, pp. 256-259] = SB VI 9207; — 7201 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1939, pp. 165-170; cf. N. Gonis 1998] = SB V 8264; — 7202 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1937b; cf. M. Hombert 1938, p. 165] = SB V 8025; — 7360 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1939, pp. 161-165] = SB V 8263 = *P. Brux.* I 19; — 7535 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1940a] = SB VI 9199; — 7537 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1940b, pp. 293-295] = SB VI 8985; — 7538 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1940b, pp. 291-293] = SB VI 8984; — 7640 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1946; cf. N. Kruit 1994, pp. 80-82] = SB VI 9051; — 7910 [éd.: J. Bingen 1956, pp. 110-111] = SB VI 9161; — 7916 [éd.: J. Bingen 1997]; — 7918 [éd.: W. Van Rengen 1973] = SB XIV 11337; — 7919 [éd.: H. Melaerts, *P. Bingen* 73, pp. 309-312]; — 8017 [éd.: J. Bingen 1956, pp. 112-115] = SB VI 9163.

⁶¹ *P. Brux.* inv. E. 7344 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1938b, pp. 383-386] = W. Lameere 1960, n° 3 = Pack² 717.

⁶² *P. Princ.* III 110 = Pack² 727. Le papyrus appartient à un lot entré dans la collection de Princeton en 1936, à la suite d'un don de J.H. Scheide; on ne sait rien des circonstances dans lesquelles ce dernier a acquis le fragment d'Homère.

⁶³ *P. Brux.* inv. E. 7190 [éd.: J. Bingen 1965; cf. *supra*, n. 59]. M. Wittek 1967, n° 3, a fourni une excellente illustration de l'ensemble des fragments, belges et américain.

⁶⁴ *P. Brux.* inv. E. 7354.

déclaration de recensement de Lycopolis, datée de 146 après J.-C.⁶⁵, achetée au Caire chez M. Nahman⁶⁶; – en 1964, un reçu bancaire de Diospolis Magna, daté de 170 avant J.-C., acquis en même temps que des contrats démotiques⁶⁷; – en 1974, un fragment non identifié⁶⁸; – en 1976, un compte, extrait, avec trois pièces démotiques, d'un masque de momie⁶⁹; – en 1977, d'autres fragments non identifiés, grecs et démotiques, tirés de cartonnages⁷⁰; – en 1980, un acte de vente de Pathyris, daté de 100 avant J.-C., acheté en même temps que des pièces démotiques et coptes⁷¹; – en 1981, une tablette du IV^e ou du V^e siècle, portant un texte d'Isocrate, achetée en compagnie d'une étiquette de momie grecque⁷²; – en 1986, un lot important, essentiellement d'époque ptolémaïque, acquis en commun avec la Vrije Universiteit Brussel (VUB)⁷³, dont a déjà été divulguée une lettre du III^e siècle avant J.-C. adressée à un cômogrammate du nome Arsinoïte⁷⁴; – en 1987, outre une trentaine de textes coptes, 13 papyrus grecs⁷⁵, parmi lesquels le fragment de poème élégiaque du II^e siècle avant J.-C. publié par M. Huys, en 1991, dans *P. Brux.* III⁷⁶.

⁶⁵ *P. Brux.* inv. E. 7641 [éd.: M. Hombert - Cl. Préaux 1947; cf. H.C. Youtie 1950] = *SB* VI 9360 = *P. Brux.* I 20.

⁶⁶ M. Nahman possédait une des plus riches galeries d'antiquités d'Égypte; cf. J. Capart, *Chronique d'Égypte* 22 (1947), pp. 300-301: «On se rendait compte rapidement que l'on se trouvait là au point d'aboutissement des nombreuses fouilles clandestines qui n'ont jamais cessé d'alimenter le marché égyptologique».

⁶⁷ *P. Brux.* inv. E. 8054 [éd.: J. Bingen 1976] = *P. Coll. Youtie* I 13; cf. H. De Meulenaere - L. Limme 1974, p. 2, n° 36. Les pièces démotiques acquises conjointement portent les n°s d'inv. E. 8051-8053.

⁶⁸ *P. Brux.* inv. E. 8262; cf. H. De Meulenaere - L. Limme 1979, p. 20, n° 4.

⁶⁹ *P. Brux.* inv. E. 8325 A; cf. H. De Meulenaere - L. Limme 1979, p. 19, n° 2. Les pièces démotiques ont été cataloguées sous le même n° d'inv. Une photographie du masque, avant démontage, figure dans *Hermeneus* 52 (1980), p. 304.

⁷⁰ *P. Brux.* inv. E. 8385; cf. H. De Meulenaere - L. Limme 1979, p. 21, n° 5. Le n° d'inv. est commun à l'ensemble du lot.

⁷¹ *P. Brux.* inv. E. 8441 [éd.: J. Bingen 1989] = *SB* XX 14393; cf. L. Limme 1988, pp. 24-25, n° 6. Les pièces démotiques et coptes ont été cataloguées sous les n°s d'inv. E. 8439-8440 et 8442-8443.

⁷² *T. Brux.* inv. E. 8507 [éd.: J. Lenaerts 1989]. L'étiquette de momie, inédite, a été cataloguée sous le n° d'inv. E. 8506.

⁷³ *P. Brux.* inv. E. 8843-8912. Une exposition s'est tenue dans les locaux de la VUB à l'occasion de cet achat; cf. W. Van Rengen 1988. H. Melaerts 1997 a décrit de manière générale le lot; l'auteur me signale que des raccords ont pu être établis entre-temps avec des papyrus parvenus dans les collections de Cologne, Gênes et Trèves.

⁷⁴ *P. Brux.* inv. E. 8898 [éd.: H. Melaerts 1990] = *SB* XX 14663.

⁷⁵ *P. Brux.* inv. E. 8932-8944. Les pièces coptes ont été cataloguées sous les n°s d'inv. 8923-8931 et 8945-8973.

⁷⁶ *P. Brux.* inv. E. 8934 = *P. Brux.* II 22; cf. J.M. Bremer - M. Huys 1992. Le fragment bruxellois se raccorde parfaitement avec une pièce acquise en 1960 par l'Institut de Papyrologie de Paris, *P. Sorb.* inv. 2254 [éd.: M. Papatthomopoulos 1962] = *Pack*² 1756. Sur l'auteur (Hermésianax?) du poème ainsi reconstitué, communément désigné sous le titre de «Tattoo elegy», cf. S.R. Slings 1993; H. Lloyd-Jones 1994.

À ces acquisitions éparses, il faut encore joindre une assez longue série de papyrus grecs (la plupart en mauvais état), inventoriés en 1966, mais se rattachant à des achats antérieurs: on songe en particulier au don Demulling et au reliquat du lot Schmidt⁷⁷. Quelques éléments de cette série ont été publiés: trois papyrus littéraires, dont deux homériques⁷⁸; deux documents oxyrhynchites, d'époque romaine⁷⁹. C'est à un achat ancien qu'il faut aussi rapporter une autre pièce homérique⁸⁰.

3.2 — BIBLIOTHÈQUE ROYALE ALBERT I^{er} - KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK ALBERT I (BR - KB)⁸¹ (*P. Brux. Bibl. Roy.*)

Le fonds de papyrus grecs de la BR se limite à trois pièces, mais celles-ci ne sont pas dépourvues d'intérêt. Il faut mentionner d'abord le fragment de registre cadastral, long de plus de 2 m, que J. Capart a acheté au Caire lors de son voyage de 1900-1901⁸². Le document a été édité dès 1904, sous l'appellation, devenue ambiguë, de «Papyrus Bruxellensis I»⁸³. R. Pintaudi a montré en 1980 que plusieurs fragments conservés à Florence appartiennent

⁷⁷ *P. Brux.* inv. E. 8070-8189. Des indices de provenance ne sont disponibles que pour trois pièces, inédites, au sein de cette série: la feuille de papier dans laquelle reposait le n° d'inv. E. 8078, avant sa mise sous verre, porte la mention «Demulling»; le n° d'inv. E. 8092 résulterait d'un don de Fr. Cumont; une note en français relative au n° d'inv. E. 8100, signée par C. Wessely, pourrait avoir été rédigée lors de la Semaine Égyptologique de Bruxelles, en 1930, au cours de laquelle les congressistes eurent l'occasion d'examiner les papyrus des MRAH: cf. M. Hombert, *Chronique d'Égypte* 6 (1931), p. 29.

⁷⁸ *P. Brux.* inv. E. 8073 [éd.: G. Nachtergaele 1972, pp. 185-189; cf. K.A. Worp 1973, qui a identifié un morceau d'Aristote], appartenant au même rouleau que *P. Mich.* inv. 6643 [éd.: E.G. Turner 1966, pp. 186-189] (lequel, d'après l'édition, a été acheté auprès de M. Nahman, en 1934); – 8135 [éd.: W. Van Rengen 1966], appartenant au même rouleau que *P. Erl.* 3 = Pack² 621 (lequel, d'après l'édition, a été acheté auprès de ... C. Schmidt, en 1934); – 8139 + 8141 verso [éd.: J. Lenaerts 1977, n° 4].

⁷⁹ *P. Brux.* inv. E. 8076 [éd.: J. Bingen 1981] = *P. Turner* 33; – 8093 [éd.: M. Blume – H. Melaerts 1990] = *SB XX* 14399. Des fragments oxyrhynchites appartenant vraisemblablement au lot Demulling viennent d'être publiés, *P. Brux.* inv. E. 9139-9141 [éd.: A. Martin, *P. Bingen* 63-65, pp. 271-278].

⁸⁰ *P. Brux.* inv. E. 9134 [éd.: J. Lenaerts, *P. Bingen* 14, pp. 73-75].

⁸¹ Adresse: BR, *Manuscripts, Boulevard de l'Empereur 4, B-1000 Bruxelles – KB, Handschriften, Keizerslaan 4, B-1000 Brussel.*

⁸² Sur le voyage de 1900-1901, cf. *supra*, n. 5.

⁸³ *P. Brux. Bibl. Roy.* inv. II 2727 [éd.: F. Mayence - S. de Ricci 1904, qui remercie U. Wilcken pour son aide] = *W. Chrest.* 236 = *SB I* 4325. La dénomination «P(apyrus) Brux(ellensis) I» a été forgée à un moment où la BR était la seule institution bruxelloise à posséder des papyrus grecs. Depuis, les MRAH se sont constitués la collection dont j'ai rendu compte, et le sigle *P. Brux.* I désigne un volume publié sous leurs auspices, sans rapport avec la pièce de la BR (cf. *supra*, n. 48). D'excellents instruments de travail sont tombés dans le piège ainsi tendu par les Bruxellois (p. ex., *SB XVII*, p. 37).

au même rouleau, dont l'origine doit être cherchée à Euhéméria⁸⁴. Rappelons enfin que le verso du rouleau, réutilisé, porte un compte qui le rattache aux archives d'Héroninos; quelques extraits seulement en ont été divulgués⁸⁵. Il a fallu attendre plus de 60 ans pour que la BR acquit de nouveaux papyrus grecs⁸⁶: – en 1964, un compte du VII^e siècle⁸⁷; – en 1969, une liste de mots trissyllabiques, de coloration biblique, du VI^e siècle⁸⁸.

3.3 — UNIVERSITE LIBRE DE BRUXELLES (ULB)⁸⁹ (P. Brux. ULB)

Numériquement, le fonds de l'ULB est un peu plus riche que celui de la BR, puisqu'il comporte cinq pièces. Il ne s'agit en réalité que de fragments mutilés, parfois insignifiants, d'époque romaine ou byzantine; tous résultent d'un don privé, sans indication de provenance⁹⁰. J'ai préparé l'édition d'un de ces papyrus; il contient le préambule grec d'un document copte, très proche, du point de vue de l'écriture et du formulaire, de contrats hermopolites du IX^e siècle⁹¹. Le hasard veut donc que la petite collection de l'ULB offre l'un des ultimes témoins de l'utilisation du grec en Égypte.

4. LIÈGE, UNIVERSITÉ DE LIÈGE (ULG)⁹² (P. LEOD.)

Quelques fragments de papyrus ont été achetés au Caire, en 1954, pour le compte de l'ULG. La plupart sont en mauvais état; la pièce la plus lisible a été éditée en 1957: il s'agit d'un compte copte du V^e siècle⁹³.

⁸⁴ R. Pintaudi 1980; cf. G. Messeri - R. Pintaudi 1998, p. 129. Le nouvel état du texte, incluant *P. Flor.* III 372, ainsi que *P. Laur.* inv. 5 et 35, a été reproduit dans *SB XVI* 12493.

⁸⁵ J. Bingen 1951, pp. 380-382; cf. D. Rathbone 1991, en part. pp. 112-114; 123-127.

⁸⁶ M. Wittek 1975, pp. 246-247, a donné une brève description de ces acquisitions, toutes deux réalisées dans le commerce des antiquités.

⁸⁷ *P. Brux. Bibl. Roy.* inv. IV 329 [éd.: T. Reekmans 1976] = *P. Coll. Youtie* II 95.

⁸⁸ *P. Brux. Bibl. Roy.* inv. IV 590 [éd.: H. Seldeslachts - A. Wouters 1993].

⁸⁹ Adresse: ULB, *Faculté de Philosophie et Lettres, Centre de Papyrologie et d'Épigraphie grecque, Avenue F.D. Roosevelt 50 (C.P. 175), B-1050 Bruxelles.*

⁹⁰ L'affirmation d'O. Montevecchi 1973, p. 37, selon laquelle «Jean Capart ... promosse l'acquisto di papiri ed ostraca per l'Università di Bruxelles e per il Museo del Cinquantenario», est malheureusement erronée en ce qui concerne l'ULB. J'ai signalé que la VUB, université-sœur de l'ULB (dont elle s'est affranchie en 1969), a acquis en 1986 un lot de papyrus en commun avec les MRAH (cf. *supra*, n. 73).

⁹¹ *P. Brux. ULB* sans n° d'inv. [éd.: A. Martin, *P. Sijpesteijn*, sous presse].

⁹² Adresse: ULG, *CEDOPAL (Centre de Documentation de Papyrologie Littéraire), Place du 20 Août 7, B-4000 Liège.*

⁹³ *P. Leod.* sans n° d'inv. [éd.: P. Mertens 1957].

BIBLIOGRAPHIE

- C. Austin 1973 *Comicorum Graecorum fragmenta in papyris reperta*, Berlin - New York 1973.
- G. Bastianini 1978 *Nota a P. Brux. I 21*, *Chronique d'Égypte* 53 (1978), pp. 145-146.
- J. Bingen 1944 *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. X*, *Chronique d'Égypte* 19 (1944), pp. 271-280.
- 1949 *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. XIII*, *Chronique d'Égypte* 24 (1949), pp. 306-312.
- 1951 *Les comptes dans les archives d'Héroninos*, *Chronique d'Égypte* 26 (1951), pp. 378-385.
- 1956 *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. XIV*, *Chronique d'Égypte* 31 (1956), pp. 109-117.
- 1965 *Fragments d'un rouleau du IV^e chant de l'Iliade*, *Chronique d'Égypte* 40 (1965), pp. 351-352.
- 1972 *Sur les déclarations de recensement du nome Prosopite (P. Brux. inv. E. 7616)*, *Chronique d'Égypte* 47 (1972), pp. 227-235.
- 1976 *Reçu bancaire de taxe de transmission*, «*Collectanea Papyrologica. Texts Published in Honor of H.C. Youtie*», I, Bonn 1976, pp. 103-106 [*P. Coll. Youtie I 13*].
- 1977 *Au temps où on lisait le grec en Égypte. Catalogue de l'exposition de papyrus et d'ostraca [organisée par la Section de l'Égypte ancienne des Musées Royaux d'Art et d'Histoire à l'occasion du XV^e Congrès international de Papyrologie]*, Bruxelles 1977.
- 1981 *Reçu de paiement partiel de fermage*, «*Papyri, Greek & Egyptian*, Edited by Various Hands in Honour of Eric Gardner Turner on the Occasion of his Seventieth Birthday», Londres 1981, pp. 147-148 [*P. Turner 33*].
- 1989 *Vente de terre par Pétéharsemtheus (Pathyris, 100 av. J.-C.)*, *Chronique d'Égypte* 64 (1989), pp. 235-244.
- 1997 *Une vente d'âne d'Ibiôn Argaiou (155 pC)*, «*Studia varia Bruxellensia ad orbem Graeco-Latinum pertinentia. IV. In honorem Aloysi Gerlo*», Louvain 1997, pp. 37-47.
- M. Blume - H. Melaerts 1990 *Fragment de bail oxyrhynchite*, *Chronique d'Égypte* 65 (1990), pp. 281-287.
- R. Bogaert 1970 *De papyrusverzameling van de Bibliotheek der Rijksuniversiteit te Gent*, «*Ἀνάμνησις. Gedenkboek Professor Dr. E.A. Leemans*», Bruges 1970, pp. 107-125.
- J.M. Bremer - M. Huys 1992 *Some Remarks on the New Edition of the "Tattoo Poem" (= P. Brux. Inv. E. 8934 + P. Sorb. Inv. 2254)*, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 92 (1992), pp. 118-120.
- H. Cadell 1967 *Papyrologica*, *Chronique d'Égypte* 42 (1967), pp. 189-208.
- J. Capart 1901 *En Égypte. Notes de voyage*, *Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles* 15 (1901), pp. 153-181.
- 1901-1902 *Fouilles en Égypte*, *Bulletin des Musées Royaux des Arts décoratifs et industriels* 1 (1901-1902), pp. 41-44.
- W. Clarysse - R. Stewart 1988 *P. Gent inv. 85: A New Fragment of the Sortes Astrampsychi*, *Chronique d'Égypte* 63 (1988), pp. 309-314.

- R.A. Coles 1974 *Location-list of the Oxyrhynchus Papyri and of Other Greek Papyri Published by the Egypt Exploration Society*, Londres 1974.
- Fr. Della Corte 1939 *Il frammento cosmologico brusselese*, *Rivista di Filologia e d'Istruzione classica* 67 (1939), pp. 36-42 = «Opuscula», I, Gênes 1971, pp. 225-231.
- H. De Meulenaere - L. Limme 1974 *Égypte, «Musées Royaux d'Art et d'Histoire. Acquisitions 1964-1973»*, Bruxelles 1974, pp. 1-3.
- 1979 [*Cinq années d'acquisitions. 1974-1978.*] *Égypte*, *Bulletin des Musées Royaux d'Art et d'Histoire* 51 (1979), pp. 19-22.
- J. De Mot 1903-1904 *Papyrus grecs*, *Bulletin des Musées Royaux des Arts Décoratifs et Industriels à Bruxelles* 3 (1903-1904), pp. 92-94.
- S. de Ricci 1905 *Papyrus ptolémaïques*, «*Studien zur Paläographie und Papyruskunde*», IV, Leipzig 1905, pp. 53-57.
- O. El-Aguizy 1988 *A Ptolemaic Judicial Document from Hwt-nsu*, *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale* 88 (1988), pp. 51-62.
- J. France 1998 *Three Papyri from Theadelphia in Gent*, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 123 (1998), pp. 135-144.
- M.S. Funghi 1983 *P. Brux. inv. E. 7162 e P. Med. inv. 71.82: due discussioni su 'Olimpo'*, *Parola del Passato* 38 (1983), pp. 11-19.
- N. Gonis 1998 *Bemerkungen zu Papyri XI <Korr. Tyche>. 261. SB V 8264, Tyche* 13 (1998), p. 263.
- A. Grohmann 1963 *Arabic Papyri from Hirbet el-Mird*, Louvain 1963.
- D. Hagedorn 1981 *Die Schuldvollstreckungsverfahren in SB III, 6951 Rekto*, «*Scritti in onore di Orsolina Montevicchi*», Bologne 1981, pp. 171-190.
- A. Hanafi 1989 *A Tax on Drug and Cedar Oil*, «*Egitto e storia antica dall'ellenismo all'età araba. Bilancio di un confronto. Atti del Colloquio internazionale, Bologna, 31 agosto - 2 settembre 1987*», Bologne 1989, pp. 421-428.
- M. Hombert 1923 *Un document nouveau d'Aphrodito*, *Aegyptus* 4 (1923), pp. 43-48.
- 1925 *Quelques papyrus des Collections de Gand et de Paris*, *Revue belge de Philologie et d'Histoire* 4 (1925), pp. 633-676.
- 1930a *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth*, *Chronique d'Égypte* 5 (1930), pp. 269-271.
- 1930b *Une famille nombreuse en Égypte au III^e siècle*, «*Mélanges Paul Thomas*», Bruges 1930, pp. 440-450.
- 1938 *Quelques papyrus de Bruxelles*, «*Actes du V^e Congrès International de Papyrologie. Oxford, 30 août - 3 septembre 1937*», Bruxelles 1938, pp. 162-168.
- 1947 *L'état des études de papyrologie au lendemain de la guerre*, *Chronique d'Égypte* 22 (1947), pp. 343-362.
- M. Hombert - Cl. Préaux 1937a *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. [I]*, *Chronique d'Égypte* 12 (1937), pp. 92-100.
- 1937b *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. II*, *Chronique d'Égypte* 12 (1937), pp. 258-264.
- 1937c *P. Bruxelles Inv. E. 7162: Extraits homériques relatifs aux lieux célestes*, «*Mélanges Émile Boisacq*», I = *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales [Bruxelles]* 5 (1937), pp. 493-497.
- 1938a *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. III*, *Chronique d'Égypte* 13 (1938), pp. 139-151.

- 1938b *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. IV, Chronique d'Égypte* 13 (1938), pp. 378-387.
- 1939 *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. V, Chronique d'Égypte* 14 (1939), pp. 161-170.
- 1940a *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. VI, Chronique d'Égypte* 15 (1940), pp. 134-149.
- 1940b *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. VII, Chronique d'Égypte* 15 (1940), pp. 286-295.
- 1941 *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. VIII, Chronique d'Égypte* 16 (1941), pp. 255-263.
- 1942 *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. IX, Chronique d'Égypte* 17 (1942), pp. 287-290.
- 1946 *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. XI, Chronique d'Égypte* 21 (1946), pp. 121-126.
- 1947 *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. XII, Chronique d'Égypte* 22 (1947), pp. 123-132.
- 1952 *Recherches sur le recensement dans l'Égypte romaine (P. Bruxelles Inv. E. 7616)*, «Papyrologica Lugduno-Batava V», Leyde 1952 [Pap. Lugd.-Bat. V].
- M. Huys 1988 *A Ptolemaic Odyssey Papyrus in Louvain (P. Leuven 1987.01: κ 185-195)*, *Ancient Society* 19 (1988), pp. 61-69.
- 1991 *Papyri Bruxellenses Graecae. Volume II (22). Le poème élégiaque hellénistique P. Brux. Inv. E. 8934 et P. Sorb. Inv. 2254. Édition, commentaire et analyse stylistique*, Bruxelles 1991 [P. Brux. II].
- D. Jourdan-Hemmerdinger 1979 *Nouveaux fragments musicaux sur papyrus (une notation antique par points)*, «Studies in Eastern Chant», IV, Crestwood 1979, pp. 83-111.
- N. Kruit 1994 *Three Byzantine Sales for Future Delivery*, *Tyche* 9 (1994), pp. 67-88.
- W. Lameere 1960 *Aperçus de paléographie homérique. À propos des papyrus de l'Iliade et de l'Odyssee des collections de Gand, de Bruxelles et de Louvain*, Bruxelles 1960.
- L.Th. Lefort 1937 *Coptica Lovaniensia*, *Muséon* 50 (1937), pp. 5-52.
- 1938 *Coptica Lovaniensia (suite)*, *Muséon* 51 (1938), pp. 1-32.
- 1940a *Coptica Lovaniensia (suite)*, *Muséon* 53 (1940), pp. 1-66.
- 1940b *Les manuscrits coptes de l'Université de Louvain. I. Textes littéraires*, Louvain 1940.
- J. Lenaerts 1977 *Papyrus littéraires grecs*, «Papyrologica Bruxellensia XIII», Bruxelles 1977.
- 1989 *La tablette isocratique T. Brux. E. 8507*, *Chronique d'Égypte* 64 (1989), pp. 210-215.
- L. Limme 1988 [Dix années d'acquisitions. 1979-1988.] *Égypte*, *Bulletin des Musées Royaux d'Art et d'Histoire* 59 (1988), pp. 19-29.
- H. Lloyd-Jones 1994 *Again the Tattoo Elegy*, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 101 (1994), pp. 4-7.
- F. Mayence - S. de Ricci 1904 *Papyrus Bruxellensis I. Papyrus inédit de la Bibliothèque Royale de Bruxelles (recto)*, *Musée belge* 8 (1904), pp. 101-117.
- P. Mazon 1933-1934 *De nouveaux fragments de Cratinos*, «Mélanges Bidez» = *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales [Bruxelles]* 2 (1933-1934), pp. 603-611.

- H. Melaerts 1990 *Un papyrus ptolémaïque de la collection de Bruxelles*, «*Studia varia Bruxellensia ad orbem Graeco-Latinum pertinentia. II. Twintig jaar Klassieke Filologie aan de Vrije Universiteit Brussel*», Louvain 1990, pp. 127-137.
- 1997 *Une nouvelle collection de papyrus ptolémaïques à Bruxelles*, «*Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses. Berlin, 13.-19. 8. 1995*», II, Stuttgart - Leipzig 1997, pp. 679-681.
- P. Mertens 1957 *Sur un papyrus liégeois*, Bulletin de l'Association des Classiques de l'Université de Liège 5 (1957) nos 1-2, pp. 2-6.
- G. Messeri - R. Pintaudi 1998 *Spigolature V*, Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik 122 (1998), pp. 123-130.
- O. Montevecchi 1973 *La papirologia*, Turin 1973.
- J. Mossay 1972 *Les fragments d'Euripide du parchemin De Langbe (Andromaque, v. 1082-1288)*, L'Antiquité Classique 41 (1972), pp. 500-518.
- G. Nachtergaele 1972 *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. XVI, Chronique d'Égypte 47 (1972)*, pp. 185-203.
- 1974 *Papyri Bruxellenses Graecae. Volume I (1-21). Papyrus du nome Prosopite, Bruxelles 1974 [P. Brux. I]*.
- M. Norsa - G. Vitelli 1934 *Frammenti dei Πλούτοι di Cratino in papiri della Società italiana*, Bulletin de la Société Royale d'Archéologie d'Alexandrie 29 (1934), pp. 249-256.
- M. Papathomopoulos 1962 *Un poème élégiaque inédit sur Méléagre et le Sanglier de Calydon*, Recherches de papyrologie 2 (1962) pp. 99-111.
- W. Peremans - J. Vergote 1942 *Papyrologisch Handboek*, Louvain 1942.
- Ch. Perrot 1963 *Un fragment christo-palestinien découvert à Khirbet Mird (Actes des Apôtres, X, 28-29; 32-41)*, Revue Biblique 70 (1963), pp. 506-555.
- J. Persyn 1913 *Un nouveau papyrus du Fayoum*, Revue de l'Instruction Publique en Belgique 56 (1913), pp. 306-312.
- R. Pintaudi 1980 *Per una riedizione di P. Brux. I (= SB I 4325)*, «*Miscellanea Papyrologica*», Florence 1980, pp. 291-311.
- Cl. Préaux 1935 *Une amulette chrétienne aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles*, Chronique d'Égypte 10 (1935), pp. 361-370.
- K. Preisendanz 1931 *Deux papyrus magiques de la collection de la Fondation Égyptologique (P. Bruxelles Inv. E 6390 et 6391)*, Chronique d'Égypte 6 (1931), pp. 137-140.
- D. Rathbone 1991 *Economic Rationalism and Rural Society in Third-Century A.D. Egypt. The Heroninos Archive and the Appianus Estate*, Cambridge 1991.
- T. Reekmans 1975-1976 *The Destroyed Papyrus Lovaniensis Graeca 8bA*, «*Miscellanea in honorem Josephi Vergote*» = *Orientalia Lovaniensia Periodica* 6-7 (1975-1976), pp. 503-507.
- 1976 *Account of Receipts and Expenses from a Large Estate*, «*Collectanea Papyrologica. Texts Published in Honor of H.C. Youtie*», II, Bonn 1976, pp. 603-617 [P. Coll. Youtie II 95].
- Th.S. Schmidt 1999 *Trois rescapés de la Grande Guerre: les papyrus grecs de la Collection Fernand Mayence*, Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik 127 (1999), pp. 149-156.
- H. Seldeslachts - A. Wouters 1993 *A Christian Word-List on a Papyrus of the Bibliothèque Royale at Brussels (Ms.Brux. IV 590)*, Zeitschrift für Papyrologie und

- Epigraphik 96 (1993), pp. 141-152.
- J.C. Shelton 1981 *Mathematical Problems on a Papyrus from the Gent Collection (SB III 6951 verso)*, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 42 (1981), pp. 91-94.
- S.R. Slings 1993 *Hermesianax and the Tattoo Elegy (P. Brux. Inv. E 8934 and P. Sorb. inv. 2254)*, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 98 (1993), pp. 29-37.
- E. Tov et al. 1995 *Companion Volume to the Dead Sea Scrolls Microfiche Edition. Second Revised Edition*, Leyde 1995.
- E.G. Turner 1966 *Two Greek Papyri*, *Wiener Studien* 79 (1966), pp. 186-191.
- J. van Haelst 1958 *De nouvelles archives: Anastasia, propriétaire à Oxyrhynchus*, *Chronique d'Égypte* 33 (1958), pp. 237-242.
- 1976 *Catalogue des papyrus littéraires juifs et chrétiens*, Paris 1976.
- 1991 *Cinq textes provenant de Khirbet Mird*, *Ancient Society* 22 (1991), pp. 297-317.
- W. Van Rengen 1966 *Un fragment de papyrus homérique (A 565-579)*, *Chronique d'Égypte* 41 (1966), pp. 335-339.
- 1968 *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. XV*, *Chronique d'Égypte* 43 (1968), pp. 332-340.
- 1973 *Les papyrus de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. XVII*, *Chronique d'Égypte* 48 (1973), pp. 311-317.
- 1988 *Grieks in Egypte. Schrift en schriftdraggers uit de grieks-romeinse periode. Tentoonstelling in de Bibliotheek van de VUB, 27 april - 11 mei 1988*, Bruxelles 1988.
- S. West 1967 *The Ptolemaic Papyri of Homer*, Cologne - Opladen 1967.
- M. Wittek 1967 *Album de paléographie grecque. Spécimens d'écritures livresques du III^e siècle avant J.-C. au XVIII^e siècle, conservés dans des collections belges*, Gand 1967.
- 1975 *Les manuscrits grecs de la Bibliothèque Royale Albert I^{er}: vingt années d'acquisitions (1954-1973)*, «Le monde grec. Hommages à Claire Préaux», Bruxelles 1975, pp. 245-253.
- K.A. Worp 1973 *Un nouveau fragment d'un papyrus de la Politique d'Aristote*, *Chronique d'Égypte* 48 (1973), pp. 132-133.
- A. Wouters 1973 *The Hand and the Date of the R. De Langhe Parchment*, *L'Antiquité Classique* 42 (1973), pp. 516-518.
- H.C. Youtie 1950 *Papyrus de Bruxelles E. 7641*, *Chronique d'Égypte* 25 (1950), pp. 102-109 = «Scriptiunculae», II, Amsterdam 1973, pp. 652-660.
- 1954 *Textual Notes on Papyri*, *Journal of Egyptian Archaeology* 40 (1954), pp. 112-117 = «Scriptiunculae», II, Amsterdam 1973, pp. 994-1000.
- El-H. Zaghoul 1988 *Find of Demotic Documents in El-Kôm el-Abmar Sawâris - Sharona*, «Proceedings of the XVIII International Congress of Papyrology. Athens, 25-31 May 1986», II, Athènes 1988, pp. 137-139.

INDEX

P. Bingen: nn. 28; 52; 60; 79-80

P. Brux. inv. E. 5927-6028: n. 45

inv. E. 6014-6025: n. 19; 45

inv. E. 6026-6028: n. 45

inv. E. 6029: n. 46

inv. E. 6207-6259: n. 49

inv. E. 6256: n. 48

inv. E. 6257-6259: n. 49

inv. E. 6390-6391: n. 52

inv. E. 6801: n. 53

inv. E. 6842: n. 54

inv. E. 7147-7204: n. 58

inv. E. 7147: n. 60

inv. E. 7149-7156: n. 60

inv. E. 7158-7159: n. 60

inv. E. 7160-7162: n. 59

inv. E. 7164: n. 60

inv. E. 7169: n. 60

inv. E. 7172: n. 59

inv. E. 7184: n. 59

inv. E. 7188: n. 59

inv. E. 7190: nn. 59; 63

inv. E. 7193: n. 60

inv. E. 7201-7202: n. 60

inv. E. 7344: n. 61

inv. E. 7354: n. 64

inv. E. 7360: nn. 58; 60

inv. E. 7535: nn. 58; 60

inv. E. 7537-7538: nn. 58; 60

inv. E. 7616: n. 48

inv. E. 7640: nn. 58; 60

inv. E. 7641: n. 65

inv. E. 7901-7919: n. 58

inv. E. 7910: n. 60

inv. E. 7916-7919: n. 60

inv. E. 8017-8018: n. 58

inv. E. 8017: n. 60

inv. E. 8051-8054: n. 67

inv. E. 8070-8189: n. 77

inv. E. 8073: n. 78

inv. E. 8076: n. 79

inv. E. 8078: n. 77

inv. E. 8092: n. 77

inv. E. 8093: n. 79

inv. E. 8100: n. 77

inv. E. 8135: n. 78

inv. E. 8139 + 8141: n. 78

inv. E. 8262: n. 68

inv. E. 8325: n. 69

inv. E. 8385: n. 70

inv. E. 8388-8390: n. 49

inv. E. 8439-8443: n. 71

inv. E. 8506-8507: n. 72

inv. E. 8843-8912: n. 73

inv. E. 8898: n. 74

inv. E. 8923-8973: n. 75

inv. E. 8934: n. 76

inv. E. 9134: n. 80

inv. E. 9138: n. 52

inv. E. 9139-9141: n. 79

I 1-18: n. 48

I 19: n. 60

I 20: n. 65

I 21: n. 48

II 22: n. 76

«*P. Brux. I*»: n. 83

P. Brux. Bibl. Roy. inv. II 2727: n. 83

inv. IV 329: n. 87

inv. IV 590: n. 88

P. Brux. ULB sans n° d'inv.: n. 91

P. Chic. Or. Inst. inv. A30305: n. 39

P. Coll. Youtie I 13: n. 67

II 95: n. 87

«*P. Cumont*»: n. 54

«*P. De Langhe*»: n. 41

P. Erl. 3: n. 78

P. Flor. III 372: n. 84

P. Gand. inv. 1-48: n. 12

inv. 1: n. 13

inv. 3: n. 14

inv. 4: n. 14

inv. 6: n. 14

inv. 8: n. 14

inv. 17a: n. 15

- inv. 17e: n. 15
 inv. 19: n. 14
 inv. 41: n. 15
 inv. 44-45: n. 14
 inv. 49-75: n. 16
 inv. 76-135: n. 17
 inv. 85: n. 18
P.G.M. LX: n. 52
P. Khirbet Mird inv. M.A.B. G 3a +
 4b: n. 39
 inv. P.A.M. 8 (b): n. 39
 inv. P.A.M. 22: n. 39
P. Laur. inv. 5: n. 84
 inv. 35: n. 84
 «*P. Lefort*»: n. 28
P. Leod. sans n° d'inv.: n. 93
P. Lov. gr. inv. 1b: n. 25
 inv. 8bA: n. 26
P. Lov. gr. KUL inv. 1987.01: n. 34
P. Lov. gr. UCL inv. 1: n. 28
P. Mallawi Mus. inv. 602 (8): n. 31
P. Mich. inv. 6643: n. 78
P. Princ. III 110: n. 62
P.S.I. XI 1212: n. 55
 XII 1279: n. 55
P. Sijpesteijn: n. 91
P. Sorb. inv. 2254: n. 76
P. Turner 33: n. 79
Pap. Lugd.-Bat. V: n. 48
SB I 4325: n. 83
 III 6266: n. 14
 III 6704: n. 14
 III 6951: n. 13
 III 7197-7201: n. 14
 III 7264: n. 14
 IV 7460: n. 48
 V 8025: n. 60
 V 8027: n. 60
 V 8035: n. 60
 V 8263-8264: n. 60
 VI 8982-8985: n. 60
 VI 9051: n. 60
 VI 9161: n. 60
 VI 9163: n. 60
 VI 9199: n. 60
 VI 9206-9210: n. 60
 VI 9216: n. 60
 VI 9360: n. 65
 VI 9368: n. 25
 X 10556-10557: n. 45
 XIV 11337: n. 60
 XIV 11410: n. 60
 XIV 11845: n. 60
 XIV 11992: n. 26
 XVI 12493: n. 84
 XVI 12520-12522: n. 13
 XVI 12680: n. 13
 XVIII 13323: n. 53
 XX 14188-14189: n. 39
 XX 14393: n. 71
 XX 14399: n. 79
 XX 14426: n. 31
 XX 14663: n. 74
S.P.P. IV, pp. 55-56: n. 46
T. Brux. inv. E. 6801: n. 53
 inv. E. 8506-8507: n. 72
W. Chrest. 236: n. 83
 Pack² 253: n. 54
 618: n. 59
 621: n. 78
 717: n. 61
 727: n. 62
 897: n. 59
 1145: n. 28
 1224: n. 59
 1756: n. 76

Notes in the New Isocrates*
(*P.Kell. III Gr. 95*)

KATHLEEN MCNAMEE

The Kellis Isocrates is in some ways an unassuming text: nine wooden leaves containing three short and quickly copied speeches accompanied, on two pages, by a large quantity of simple glosses¹. Its annotation is abnormally heavy, however, which in itself makes the book unusual, as do the particular ways that the marginalia diverge from other ancient annotation and prefigure, in some ways, the scholia of much later manuscripts. I shall try to show that the codex adds to what we know about ancient schools, the changing habits of annotators in late antiquity, and the genesis of scholia, and that it sheds light, incidentally, on the transmission of secondary works like glossaries.

To judge both from the physical nature of the book and from its written contents, it served a fourth-century classroom. Wooden tablets were a favorite vehicle for school texts because of their durability². The evidence of papyri, moreover, establishes that two of the three orations preserved here, Isocrates's *Ad Demonicum* and *Ad Nicoclem*, were used at the elementary level in Graeco-Egyptian schools, for of the eight copies of Isocrates identified as school texts, seven contain the former, one the latter³. The exegetic material in the Kellis text also suggests strongly that it was copied for class use, for both the short hypotheses and the notes squeezed into its margins are relentlessly elementary. The hypotheses offer simplistic summaries of the speeches that

* I am grateful to Raffaella Cribiore, Klaas Worp, and A. Rijksbaron for reading early versions, making valuable suggestions, and correcting errors. Those that remain are my own.

¹ *P.Kell. III Gr. 95*, edd. K.A. Worp and A. Rijksbaron. Palaeographical analysis suggests that the annotator is the editors' M1, the scribe responsible for the entire text of the first oration and part of the second; marginalia were certainly not added by M2, who added some corrections in the first speech and contributed the hypothesis to the second. This codex was found with the Kellis Agricultural Account Book, *P.Kell. IV Gr. 96*, which is written in a hand closely similar to that of the first scribe of the Isocrates codex; discussion: *P.Kell. IV Gr. 96* p. 21.

² R. Cribiore, *Writing, Teachers, and Students in Graeco-Roman Egypt* (American Studies in Papyrology 36: Atlanta 1996) 65-69.

³ R. Cribiore, "Literary School Exercises", *ZPE* 116 (1997) 53-60. P. Pruneti, "L' *Ad Demonicum* nella scuola antica", *Munus Amicitiae. Scritti in Memoria di Alessandro Ronconi* (Florence 1986) 211-19.

would serve nicely as brief introductions to the speeches for early readers. They are drastically reduced versions of the fuller hypotheses preserved in later manuscripts. The marginalia, also very simple, are reminiscent of the glosses found occasionally in texts of Homer, the fundamental school author⁴. They, too, would be suitable for students at a relatively early stage of instruction. Most supply elementary, sometimes banal, word equivalents (Notes vi, vii.a, xxii in the accompanying Appendix). The homiletic tone of others (Note i, e.g.) leaves the impression that they were composed by grown-ups who had the moral improvement of youngsters in mind. The *Ad Demonium* itself, in fact, is little more than a concatenation of wholesome precepts conducive to that end.

A stylistic peculiarity of several Kellis marginalia also suggests a link to the classroom. Several of the glosses, and often the lemmata too, are in “normalized” form: nouns appear as nominatives and verbs as first-person singular forms, regardless of how the related text of the oration is inflected⁵. This quirk may reflect the wording of ancient manuals of grammar. In the most influential of these, the *Techne Grammatike* attributed to Dionysius Thrax, for example, normalized examples regularly illustrate the points being made⁶. That manual, or another of the same sort, will surely have been familiar to teachers in Graeco-Roman Egypt, and certainly will have been known to those who compiled glossaries for school texts (often, doubtless, teachers themselves). Such a glossary – its entries inflected like the examples in a *techne* – seems to be the source of the Kellis notes⁷.

The editors of the Kellis Isocrates, K.A. Worp and A. Rijksbaron, fairly certain of the school origin of the book, surmised that it belonged to a teacher, not a student. This seems right. Certainly there is a methodical completeness

⁴ At least one text of Homer with simple glosses, a wooden tablet, was certainly for school use: T. Alexandria, G.R. 28759 (H. Riad, J. Schwartz, *CE* 43 [1968] 114-25; MP³ 1190.2, Criore 342).

⁵ Normalized inflection is found in Notes iv, xi, xii, xvii.a, c, and e, xxi, xxiv, xxv, xxvi.b, xxvii.a and c, xxx.a and b, and xxxi. Despite limitations of space, the scribe sometimes even appends an additional lemma in the correct inflection, with an identical gloss also so inflected (notes xxvii.a, xxx.b; see also xvii.a). For the incongruity of such an arrangement in so confined a space, see below, n. 19, on “mindless copying”.

⁶ Dion. Thrax 12 ὄνομά ἐστι μέρος λόγου πωτικόν, σῶμα ἢ πρᾶγμα σημαῖνον, σῶμα μὲν οἶον λίθος, πρᾶγμα δὲ οἶον παιδεία, κοινῶς τε καὶ ἰδίως λεγόμενον, κοινῶς μὲν οἶον ἄνθρωπος ἵππος, ἰδίως δὲ οἶον Σακράτης. *Idem* 13 διαθέσεις εἰσὶ τρεῖς, ἐνέργεια, πάθος, μεσότης· ἐνέργεια μὲν οἶον τύπτω, πάθος δὲ οἶον τύπτομαι, μεσότης δὲ ἢ ποτὲ μὲν ἐνέργειαν ποτὲ δὲ πάθος παριστάσα, οἶον πέπηγα διέφθορα ἐποησάμην ἐγραψάμην. Normalization is conventional throughout the grammatical *technai* on papyrus. For verb forms in the first-person singular see, e.g., *PSI* VII 849. For nouns in the nominative singular, there are multiple examples in the texts gathered in A. Wouters, *The Grammatical Papyri from Graeco-Roman Egypt* (Brussels 1979).

⁷ Sometimes normalization in marginal notes is a function of the syntax of the *hypomnema* from which a lemma has been copied: K. McNamee, “The Inflection of Marginal Notes”, *Sigla and Select Marginalia in Greek Literary Papyri* (Brussels 1992) 65-81. This does not necessarily explain the

in the annotations which seems better suited to a teacher preparing a text than to a student trying to remember the meanings of words that gave him trouble. A wooden codex like this one could have lasted a schoolmaster through several seasons of students, while successive waves of his pupils presumably worked, in the usual way, with copies they made themselves on less durable, less costly materials like ostraca or papyrus scraps⁸.

A place in the educational curriculum does not guarantee a good text, of course, and the annotations here are not in fact a model of the best style. There are many oddities and errors, most of a commonplace sort. Raffaella Cribiore has cautioned about distinguishing between serious textual corruption and the sort of “banal corruption” that one finds in school texts⁹. Most deviations in the Kellis codex are of the latter sort. Mismatches in number, for example (Notes xxiv, xxv), probably reflect contamination from other rhetorical glossaries or from *technai*. They appear, in any case, throughout the glossographic tradition. Similarly, although glosses normally are in the same part of speech as the words they explain, an adjective is used to explain a noun in Note ix: δεινότητα < scil. τὴν ἐν τοῖς λόγοις >: ῥητορικὴν. This is more likely an excessively compressed note than an outright mistake, however, since ῥητορικὴν clearly explains the words following δεινότητα but not transcribed by the annotator. Similarly, three notes in which the positive form of an adjective is offered as a gloss to explain a superlative are probably not so much errors as abbreviated drills in the comparison of adjectives – another case, perhaps, of material from grammatical *technai* infiltrating the annotator’s source (Notes ii.a, viii.a, xxvii.c)¹⁰. Another peculiarity may also be only an apparent error. At Note xix.a the annotator offers what appear to be incomplete glosses, consisting of lemmata without explanations: χαρακτηῖρα εὐδοξίας – that is, a fragment of the text itself but with the order of the words reversed. The note, I suspect,

phenomenon here, however. In theory, the Kellis notes might have been culled from a *hypomnema* with normalized lemmata at some point in their history, for certainly material moved easily between reference works. The *routine* use of nominatives in the Kellis text, however, along with other features discussed here, point rather to a glossary as the Kellis scribe’s immediate source; and in glossaries used in school the influence of the grammatical *technai* is a likelier explanation for the normalization.

⁸ Cribiore (above, n. 2) 73-74: wooden tablets were written slightly more often by a teacher or a scribe than by a student: while 12% of school exercises are wooden tablets, 43% of those tablets are the work of students. Among school texts of the *Ad Demonium*, three are wooden tablets written by teachers, (also one ostrakon and the verso of one papyrus). Copies that seem to be the work of students were written on the cheap: Cribiore no. 293 (verso of papyrus) and no. 218(?) (ostrakon).

⁹ P.Kell. III Gr. 95 pp. 31-48 (“Analysis of Writing Errors in the Codex”). R. Cribiore, “Homeric school papyri and their textual tradition”, here vol. I, 279-286.

¹⁰ Other papyrus glossaries preserve drills that ring the inflectional changes on particular words and which also may betray the influence of grammatical *technai*: e.g., P.Bad. II 2 + P.Heid. I 200 ii. 5-7 (lemmata only survive): ὀθνεῖα, ὀθνεῖός, ὀθνεῖόν (MP³ 1220, 3rd/2nd cent. B.C.); P.Dura 8 lines 91-94 [σφᾶς]· αὐτούς, [σφῶν]· αὐτῶν, [σφίν]· αὐτοῖς (MP³ 2119, 7th cent.).

is, in its way, complete, offering the glossator's notion of a more intelligible word order, not an abortive gloss¹¹. Real slips in the codex include iotacism and other aural mistakes, transposed vowels, careless misspelling (Notes iv, xix.b, xxvii.b), repetition (Note vi), and weak or inaccurate interpretation (Note viii.b). There is one howler. At Note xvii.a, the misreading of ἄν ἀκιβδήλωσ as ἀνακιβδήλωσ presumably led the glossator to devise the unparalleled form ἀνακίβδηλον. Altogether, the marginalia give the impression of a somewhat homely production: not perfect, although "not too bad a piece of work", in the editors' words¹².

Perhaps the most striking feature of the annotations is that they exist in such quantity in a text of oratory. Huge numbers of papyri preserve fragments of Attic rhetoric, but annotation in them is practically non-existent. For Demosthenes, who is second only to Homer in the number of surviving papyrus fragments, only four annotated texts survive; for Isocrates, there is one; there are none for Lysias¹³. None of these texts contains more than one note apiece. The vast majority of the nearly 300 annotated papyri that survive are not in fact texts of prose at all, but of poetry. Specifically, they contain the works of poets taught by *grammatikoi*. Sometimes their marginalia offer simple glosses like those in the Kellis codex. Usually, however, glosses are mixed with paraphrases, grammatical explanations, and background information. Once children mastered the rudiments of reading and writing, these became the perennial preoccupations of their instructors, and I suspect that most surviving annotations were associated in some way with instruction at the grammatical level¹⁴. For students who moved on from the grammarian to the *rhetor*, copies of Isocrates and the other great orators must have become essential texts, and this could account for their survival in such healthy numbers. At that higher level, however, the objective of the teacher shifted from the analysis of language and literature to cultivation of compositional and speaking style. Not surprisingly, grammatical marginalia are almost completely absent. So, in fact, are notes of any sort.

Where, then, does the Kellis Isocrates fit? Not, I think, at the rhetorical level, where elementary marginalia like these glosses should have been

¹¹ The annotation is certainly not a textual variant, given the absence of any other signs that the Kellis text was revised against a second exemplar.

¹² *P.Kell.* III Gr. 95 p. 48. They also offer a useful reflection on the danger of applying rigid or anachronistic definitions of "error" in working with manuscripts: what is error to a modern editor may not have qualified as such for the copyist: p. 31 n. 53.

¹³ W.H. Willis, "A Census of the Literary Papyri from Egypt", *GRBS* 9 (1968) 212.

¹⁴ Quintilian lays out the general curriculum that a *grammatikos* should follow. He refers only obliquely to prose authors, and only because he is glancing forward to the rhetorical education of a grammarian's students: a thorough knowledge of poetry enhances the work of the greatest orators (Quint. 1.8.5-12), and rhetoric and literature should overlap (Quint. 2.1.12-13). Dionysius Thrax

unnecessary. Nor at the most elementary level, where the focus was on learning and practicing the most basic skills of reading and writing. I would place this text, rather, somewhere between. Both its text and its notes seem appropriate for students who have mastered reading, but not yet undertaken in earnest the greater challenge of the grammatical curriculum. The simple, edifying quality of the marginalia will have been suitable for young readers at that level. So also the speech itself, an “improving” text and the absolute favorite of all Isocratean speeches for school use. In fact, as we have seen, it supplied the material used for copying exercises at the elementary level. Nor did its appropriateness as a teaching tool escape attention in antiquity. As the author of the hypothesis to the *Ad Demonicum* in its longer version observes, the language here gives the impression that Isocrates has adapted his expression for children: ὡς καὶ πρὸς παῖδας ταῦτα γράφων, ἠναγκάσθη ταπεινότερα χρῆσασθαι τῇ φράσει. I expect the Kellis codex was used in teaching children just past the stage of learning to write and read and ready to embark on the study of whole texts of literature¹⁵. The *Ad Demonicum*, wholesome, short, and easy to excerpt, lends itself to such use. First, though, the vocabulary needs to be explained. As Quintilian makes clear, this was one of the *grammatikos*'s first tasks. It is clearly also the purpose of the notes here.

If this is right, it is nevertheless remarkable that the Kellis codex is the only heavily annotated text surviving from a stage in the learning process through which many, many students passed in the course of time. This might be the result of the hazards of excavation. It also may reflect the overall proficiency of the children it was meant for. Even if it served students preparing for the grammatical level, the information offered in the marginalia suggests that they were barely past elementary studies when they used this codex. At the beginning stages of learning, the evidence of papyri suggests that teaching methods neither required nor invited annotation. Only five of the approximately three hundred ancient texts with marginalia known to us are classified as school texts in Criore's catalogue¹⁶. It is a negligible number.

also favors poetry, although he sees prose, especially history and philosophy, as appropriate for private study: γραμματικὴ ἐστὶν ἐμπειρία ὡς τὸ πλεῖστον τῶν παρὰ ποιηταῖς τε καὶ συγγραφεῦσι λεγομένων, συγγραφεῖς καλῶν, ὡς ἐστὶν ἐκ τῆς πρὸς τοὺς ποιητὰς ἀντεμάρσεως πρόδηλον, οὐκ ἄλλους τινὰς ἢ τοὺς καταλογάδην πραγματευσαμένους, τὰ τε γὰρ παρὰ τοῖς ποιηταῖς ὁ γραμματικὸς ἐρμηνεύειν φαίνεται, καθάπερ Ὀμήρω τε καὶ Ἡσιόδῳ Πινδάρῳ τε καὶ Εὐριπίδῃ καὶ Μενάνδρῳ καὶ τοῖς ἄλλοις, τὰ τε παρὰ τοῖς συγγραφεῦσιν, οἷον Ἡροδότῳ καὶ Θουκυδίδῃ καὶ Πλάτωνι, ὡς ἴδιον ἔργον μετέρχεται. Modern discussions of the ancient curriculum: S.F. Bonner, *Education in Ancient Rome* (Berkeley 1977); M.L. Clarke, *Higher Education in the Ancient World* (Albuquerque 1971); R.A. Kaster, *Guardians of Language* (Berkeley 1988); H.I. Marrou, *A History of Education in Antiquity* (3rd ed., transl. New York 1956). Criore (above, n. 2) collects the papyrological evidence for the earliest stages of the educational process; cf. K. McNamee, “School Notes”, *Proceedings of the XX International Congress of Papyrology* (Copenhagen 1993) 177-84.

¹⁵ Criore (above, n. 2) p. 31 and chapter 9, “Writing and Levels of Education”.

¹⁶ Annotated school texts, in addition to the Kellis Isocrates: Criore nos. 138, 159, 250, 340, 342 (of 412 school texts she identifies).

Even in the case of Homer, the most widely read author of antiquity and the paramount poet of the elementary years, annotated books account for only 3% to 4% of all the surviving texts of the *Iliad* and *Odyssey*. In most cases they seem directed, like the Kellis notes, at beginning readers and may have been used, like that text, at an early stage in the educational process¹⁷.

Physical features distinguish the Kellis codex further from other annotated texts. The narrow upper and lower margins of the first two pages contain as many as six columns of lemmata and glosses distributed across the breadth of the tablet. Most columns are only a single word in breadth, and any lemmata that happen to occupy the lowest position in a column find their explanations at the top of the next. Columniation of any kind is very rare in ancient marginalia, for annotators with extensive material to copy typically wrote it in long lines above or below the main text¹⁸. The well defined columns in the Kellis margins probably reflect the layout of the scribe's exemplar, since annotators tended to copy faithfully the formal details of their models¹⁹. His exemplar was probably a papyrus codex, the conventional vehicle in the fourth century for glossaries and similar subliterate texts. Each new lemma will have begun a new line. The associated explanations may have followed without break after the lemmata. Very possibly, however, they occupied a separate column. What suggests this are those lemmata with multiple explanations: in these, every explanation occupies its own line. Even where the scribe might have saved space by squeezing words together, he does not choose to (see, e.g., notes vii c and d). The layout of his notes may reflect an exemplar of two columns, with lemmata at the left and definitions, one per line, at the right. Another physical feature probably taken directly from the annotator's source is a slight inclination toward ecthesis, the slight leftward projection of the first line of a few entries²⁰. This was a standard method of

¹⁷ E.g., P.Berol. inv. 21111 (H. Maehler, *Festschrift zum 150jährigen Bestehen des Berliner Ägyptischen Museums* [Berlin 1974] 389-90, no. 25 + P.Sijp. [P.Vindob. ed. P. Mertens], MP³ 1045.1) and P.Oxy. XV 1820 + P.Cair.JE 45620 (Bouquiaux-Galazzi) (MP³ 1130.01). See K. McNamee, "Annotated Papyri of Homer", *Papyrologica Lupitensia* 1 (1992) 17-56.

¹⁸ This is true in both rolls and codices. Long notes are written across the top or bottom of columns in (e.g.): P.Oxy. III 409 (Men. *Colax*, MP³ 1297.6; second cent.); Brit. Libr. inv. 128 (Hom. *Il.* 23, F.G. Kenyon, *Journ.Philol.* 21 [1893] 296-343, MP³ 998; first cent.); Brit. Libr. inv. 271 (Hom. *Od.* 3, F.G. Kenyon, *Journ.Phil.* 22 [1894] 238-46, MP³ 1039; first cent.). The only columniated annotation I know is in a roll of Plato, *Phaedo* (P.Oxy. XV 1809, 2nd cent.), but there the unusual note is a single, long extract from a commentary extended over two columns – not multiple, short glosses, as here.

¹⁹ Columniation was also normal in lexica, although at least one, treating Dem. *In Midiam*, was written as continuous text: *Stud.Pal.* 4 (1905) 111-13 (P.Rain. inv. 7; MP³ 308). Alphabetization clearly reduced the need to distinguish one entry from another by line-breaks. Mindless copying: J. Zetzel, "On the History of the Latin Scholia", *HSCP* 79 (1975) 335-54, esp. n. 32.

²⁰ Ecthesis in *P.Kellis* is most obvious in the right-hand margin of leaf 1 verso: notes vii.c, viii.b, xv. Ecthetic lemmata in ancient glossaries, e.g.: P.Oxy. XV 1801 (alphabetical lexicon [from

articulating parts of a text, especially lexica and glossaries. It lingers in the marginalia of several ancient books, sometimes even where notes are far apart and need no demarcation. If the Kellis annotator used a glossary with ecthetic entries, it would be entirely normal for him to copy that format, mindlessly, into these margins.

Much more remarkable is the distribution of the notes on the page in the Kellis codex. The annotator made no effort, as annotators usually did, to place those in the side margins beside the text to which they refer. Rather, he started at the top of the marginal space and filled it continuously with notes. He followed the order of the oration and employed lemmata, but these are the only clues that could help a reader match notes to relevant text. Elsewhere, this kind of displacement occurs only when an unusually long note forces those that follow it away from the text they explain, or when notes are written by mistake a line or two away from their point of reference²¹. Nowhere else does the annotator methodically fill the side margins without regard to the location of the notes.

This unparalleled disinterest in alining glosses with text, the density of the annotations, and their methodical, uninterrupted distribution on the page, suggest that the scribe set out to copy an entire glossary into the margins of this codex. Such a project anticipates by four or five hundred years the routine transcription of whole commentaries as scholia into the margins of books. Its closest parallel in papyri is the Oxyrhynchus Callimachus of the sixth to seventh century, in which the annotator did his best to fill every available marginal space with excerpts from *hypomnemata*²². The notes of the Kellis codex are far less learned. Their source was a simple glossary, not a scholarly commentary, and in any case the book's narrow margins, not

comedy?], MP³ 2121, 1st cent.); *P.Oxy.* XVII 2087 (glossary [on prose authors?], MP³ 2120, 2nd cent.); *P.Oxy.* XV 1802 (MP³ 2127, 2nd/3rd cent.); *P.Oxy.* XV 1804 (rhetorical lexicon, MP³ 2128, 3rd cent.); *PSI* VIII 892 (alphabetical lexicon, MP³ 2125, 4th cent.?): *P.Berol. inv.* 5008, *BKT* I pp. 78-82 (alphabetical lexicon on Demosthenes; MP³ 317, 4th/5th cent.); *P.Oxy.* XV 1803 (MP³ 2126, 6th cent.). Ecthetic marginalia in ancient texts: MP³ 78, 189, 1039, 1361, 1369, 1487, 1516, 1626; eisthetic: MP³ 119, 186, 1360.

²¹ Displacement: the comment on οὐδ' ὄθεν οἱ]δεν in a side margin of the Oxyrhynchus Callimachus begins two lines after the text it explains (Pf. 384.31, *Sosibiou Nike*: *P.Oxy.* XX 2258 fr. 2 front line 18). Misplaced notes: *PSI* XI 1211 (MP³ 34, 2nd cent.), note on Aesch. *Myrmidons* 8 written beside line 7; *P.Oxy.* XI 1371 (MP³ 145, 5th cent.), note on Ar. *Nub.* 45 written beside line 44; Antinoe Theocritus fr. B3 verso (MP³ 1487, 5th-6th cent.), note on Theocr. 2.1 written beside line 3; *ibid.*, note on Theocr. 2.15-16 written beside line 13; perhaps *P.Oxy.* V 841 (MP³ 1361, 2nd cent.), note on Pind. *Paean* 5.15(?) written beside *Paean* 5.44-45.

²² Oxyrhynchus Callimachus: *P.Oxy.* XX 2258. There are also ancient books that foreshadow scholiastic manuscripts in palaeography and in marginal breadth: K. McNamee, "An Innovation in Annotated Codices", *Proceedings of the XXI International Congress of Papyrology* (Berlin 1995) 669-78; *ead.*, "Missing Links in the Development of Scholia", *Greek, Roman, and Byzantine Studies* 36 (1995) 399-414; *ead.*, "Another Chapter in the History of Scholia", *CQ* 48 (1998) 269-88.

designed for annotation, thwarted scholiastic efforts. The scribe abandoned work after less than two pages.

The notes themselves are interesting, however, for what they tell us about the scope and contents of the scribe's exemplar, its organization, and its place in the glossographic tradition. The model copied by the Kellis scribe probably provided lexical help and nothing more, in the manner of many ancient lexica on oratory, for longer explanatory comments are entirely lacking²³. The way that the entries faithfully follow the order of the text indicates that their exemplar was probably also organized in the same way. Notes deviate only in two places from the text of the oration (Notes vii.b and c, xvii.b, c, and d). Both deviations probably originated, in an earlier version of the glossary, as marginalia which later intruded themselves clumsily into the glossary itself when it was recopied. Each deviation in the notes, as it happens, treats a passage where the main text of the codex also deviates from tradition, although in different ways from the marginalia. Probably these deviations also arose from interpolations of extraneous material, and conceivably there is a link between the disruptions of the text and those of the notes. Understanding the nature of the link is more than the evidence offers, however²⁴. It is clear, further, that the annotator's exemplar resembled most other ancient glossaries on papyrus, as they have been described by Mark Naoumides²⁵. Such texts tended to be short and specific to particular works, not long and comprehensive. The Kellis exemplar clearly treated the *Ad Demonicum* exclusively, for several notes make sense only in the context of this speech. ἐπιθυμῶ, for example, which is offered to explain ὀρέγομαι, does not work in other contexts (Note iv). Similarly, συμβοηθοῦσαν is a specific and acceptable interpretation, in this particular passage, of the vaguer term συλλαμβάνουσαν (Note vii.c)²⁶. In its specific focus on a single, short text, the glossary used by the Kellis annotator is entirely conventional.

²³ Oratorical lexica in papyri: P.Rainer inv. 7, *Stud.Pal.* 4 (1904) 111-13 (MP³ 308, 4th/5th cent.: alphabetical lexicon on Dem. 21); BKT I 78-82 (MP³ 317, 4th/5th cent.: alphabetical lexicon on Dem. *Aristocratea*); P.Oxy. XV 1804 (MP³ 2128, 3rd cent.: rhetorical lexicon); P.Ryl. III 532 (MP³ 458, 2nd/3rd cent.: Harp.).

²⁴ Specifically, the order of notes is disturbed twice: (1) at Notes vii.b, c, a gloss on συλλαμβάνουσαν precedes one on οὐ μικρά, although the expressions are in opposite order in the main text. οὐ μικρά, an inessential interpolation occurring only here, originally may have entered as an interlinear clarification which the Kellis copyist, or the copyist of some earlier exemplar, understood as a textual supplement. That it figures also in the marginalia suggests that the glossary from which the annotator copied was also emended to include the interlinear explanations in some earlier copy of the speech; (2) at Notes xvii.b, c, d the annotator copied two marginal glosses for καθιστάσα, but they are divided by an explanation of θαρσαλέως. The separation suggests a supplement belatedly added, out of order, to the text of the annotator's exemplar.

²⁵ M. Naoumides, "The Fragments of Greek Lexicography in the Papyri", *Classical Studies Presented to Ben Edwin Perry* (Urbana 1968) 181-202.

²⁶ See also Notes i, ii.c, vii.d.

Like most of the fragmentary papyrus glossaries that survive, that exemplar may have offered nothing but glosses. It may, however, have contained hypotheses to the speeches as well. Such combinations existed (for example, in *P.Oxy.* XLIV 3159 and 3160 on the *Iliad* and the *Odyssey*), although because of the fragmentary state of most evidence it is easy to overlook the fact: for if the beginning of a glossary is not preserved, there is no way to know whether it began with a hypothesis or not. If the Kellis notes did indeed come from a hybrid text containing both hypothesis and glossary, this might explain one small puzzle in the codex, namely, how it happened that the first scribe (M1) included a hypothesis for the *Ad Demonicum* but omitted that for the *Ad Nicoclem*. Here is a possible explanation. M1 started work by copying the hypothesis to the *Ad Demonicum* from an exemplar containing both hypotheses and glossaries to the *Ad Demonicum* and, presumably, the *Ad Nicoclem*. He then switched exemplars and copied the speech itself from a second text, which contained no hypotheses. When he reached the end of the *Ad Demonicum* he went straight on, in the automatic and mindless way of scribes, to copy the *Ad Nicoclem*, instead of switching exemplars again and transcribing the second hypothesis. A second hand (M2) later corrected the new text of the oration against its exemplar (a supposedly routine process). This person added some corrections to the *Ad Demonicum*. He also noticed the omission of the *Ad Nicoclem* hypothesis and added it in belatedly. Other scenarios are also possible, however²⁷.

Although it may seem surprising for so humble a work, the glosses of the Kellis Isocrates show unmistakable links with the glossographic tradition. There is one sure point of contact (Note xxiv) with the second-century Harpocraton, a standard resource for readers of rhetoric, and there are occasional correspondences with the *Suda* which also may go back to Harpocraton. A much larger number of glosses agree with Hesychius, who used rhetorical lexica in compiling his alphabetical glossary perhaps a century after the copying of the Kellis codex²⁸. Several Hesychian entries corresponding to the Kellis notes derive, like them, from a lexicon specific to the *Ad Demonicum*. It seems, then, the Kellis glossary and Hesychius have a source in common. This will have been, originally, a short glossary on this one speech developed for school use. It will have circulated in Alexandria, where Hesychius worked, and perhaps throughout Egypt, for somehow it reached

²⁷ The hypotheses may have been transmitted with the speeches, not the glossary. But then how M1 came to overlook the hypothesis of the *Ad Nicoclem*, which presumably followed in order after the first speech, remains a question. It may have been a conscious decision owing to the limited space available in the codex. Whatever the explanation, when the corrector, M2, conducted his routine comparison of the newly copied material against the exemplar that contained hypotheses and speeches, he found the second hypothesis missing and filled it in.

²⁸ *Hesychii Alexandrini Lexicon*, ed. K. Latte (Copenhagen 1953) 1-2.

the Dakhleh oasis. That Hesychius, whose scholarly instincts and methods are sound, incorporated it in his comprehensive lexicon suggests that it was a well regarded piece of work. That the Kellis scribe also used it suggests it may have been the only one of its kind in wide use.

All in all, the Kellis codex is a very curious text, for although it evidently served at an early level in the education of children, it has several features whose significance reaches beyond this modest function. First, of course, is the very survival of a multi-leaf wooden codex containing a literary text. Second is its unique status as an extensively annotated text of prose used at the early stages of education. Third are its links to the best traditions of ancient lexicography. These provide an interesting lesson in the conservatism of ancient scholarship. That Harpocration and a source used by Hesychius both consulted material also used by the Kellis scribe demonstrates that the glossary our scribe copied from – or a close facsimile of it – probably circulated widely and for several centuries. Last, and most surprising, is the evidence the codex provides for early scholiastic efforts. The scribe's complete lack of interest in alining the notes with relevant text foreshadows the working methods of scholiastic scribes of later centuries. So does the comprehensiveness of the annotation and the scribe's willingness to fill the margins. Scholia were not invented in the fourth century in the Dakhleh Oasis by the person who annotated this codex – his notes have more the look of a sudden inspiration which the narrow margins could not support. But the Kellis Isocrates, along with certain other late codices of extraordinary format, does offer clear evidence of early steps toward the inclusion of comprehensive marginal commentaries. If it happened at Kellis, it very likely was happening elsewhere too. Given the erratic way in which evidence like this comes to light, however, it is also an additional caution against dogmatism on the subject of the development of scholia²⁹.

²⁹ The chief views: N.G. Wilson, "A Chapter in the History of Annotation", *CQ* n.s. 17 (1967), pp. 244-56, with the argument developed in *Scholars of Byzantium* (Baltimore 1983), pp. 31-3; G. Zuntz, *An Inquiry into the Transmission of the Plays of Euripides* (Cambridge 1965), pp. 272-5, with the argument enlarged at *Die Aristophanes-Scholien der Papyri*² (Berlin 1975), Nachwort. See also McNamee, "Another Chapter", (above, n. 22).

APPENDIX: ANNOTATIONS OF THE KELLIS ISOCRATES

[Note: Lemmata preserved or restored in the marginal notes appear in angle brackets. Layout imitates the layout of the notes in the margin.]

i. *Ad Demonicum* 1 (Dreerup p. 93.8)

τάς τε τῶν σπουδαίων γνώμας καὶ τὰς τῶν φαύλων διανοίας:

«[τῶν φαύλων]»:
τῶν κακῶν.

P.Kell. III Gr. 95 scholia .4 (col. i) -.1 (col. ii) top marg., referring to tab. 1 verso.2.

Hesych. φ 248 φαῦλος· κακός.

ii. *Ad Demonicum* 1 (Dreerup p. 93.9)

πολὸν δὲ μεγίστην διαφορὰν εἰλήφασιν ἐν ταῖς πρὸς ἀλλήλους συνηθείαις:

a. «μεγίστην»:
μεγάλην.

P.Kell. III Gr. 95 scholia .2-3 (col. ii) top marg., referring to tab. 1 verso.3.

Hesych. μ 504 μεγίστην· μεγάλην (Eur. *Hipp.* 16).

b. «εἰλήφασιν»:
ἐσχήκασιν.

P.Kell. III Gr. 95 scholia .4 (col. ii) -.1 (col. iii) top marg., referring to tab. 1 verso. 3-4.

c. «συνηθείαις»:
φιλίας.

P.Kell. III Gr. 95 scholia .2-3 (col. iii) top marg., referring to tab. 1 verso.4.

φιλίας: φιλειας tab.

iii. *Ad Demonicum* 1 (Dreerup p. 94.3)

ὁ πᾶς αἰών:

«αἰών»: ὁ χρόνος.

P.Kell. III Gr. 95 scholia .4 (col. iii) top marg., referring to tab. 1 verso.7.

Hesych. α 2216 αἰών· ὁ βίος τῶν ἀνθρώπων, ὁ τῆς ζωῆς χρόνος.

Suda αι 255 αἰών· ὁ ναπταῖος μυελός· ἡ χρόνος αἰδῖος....

iv. *Ad Demonicum 2* (Drerup p. 94.4)**τοὺς δόξης ὀρεγομένους:**

ὀρέγομαι:
 ἐπιθυμῶ.
 «ὀρεγομένου {ς}»:
 ἐπιθυμοῦντος.

P.Kell. III Gr. 95 scholia .1-4 (col. iv) top marg., referring to tab. 1 verso.8.

ὀρέγομαι: ορεγομε tab.

Hesych. ο 1129 ὀρέγεται· ἐπιθυμεῖ.

v. *Ad Demonicum 2* (Drerup p. 94.5)**ἀπέσταλκα:**

ἀπέστειλα.
 πέπομφα.

P.Kell. III Gr. 95 scholia .5-6 right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.9.

vi. *Ad Demonicum 2* (Drerup p. 94.7)**πρέπει:**

«πρέπει»: χρῆ
 [χρῆ].

P.Kell. III Gr. 95 scholia.7-8, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.11.

vii. *Ad Demonicum 3* (Drerup p. 94.8-10)**ὄρῳ δὲ καὶ τὴν τύχην ἡμῖν οὐ μικρὰ συλλαμβάνουσαν καὶ τὸν παρόντα καιρὸν συναγωνιζόμενον:**

a. «ὄρῳ»: βλέπω.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.9, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.12.

b. «οὐ μικρά»:
 πάνυ.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.14-15, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.12.

ἡμῖν οὐ μικρὰ (μεικρα) συλλαμβάνουσαν tab.: ἡμῖν συλλαμβάνουσαν codd.

- c. «συλλαμβά-
νουσαν»:
συμβοηθοῦ-
σαν.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.10-13, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.13.

συλλαμβανουσιν marg. n.

Cf. Hesych. σ 2251 συλλαμβάνει· βοηθεῖ.

- d. «συναγωνι-
ζόμενον»:
συμβοηθοῦν-
τα.
συγκάμμνον-
τα.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.16-21, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.13.

viii. *Ad Demonicum* 4 (Drerup p. 94.12-14)

**ὅσοι μὲν οὖν πρὸς τοὺς ἑαυτῶν φίλους τοὺς προτρεπτικούς
λόγους συγγράφουσιν, καλὸν μὲν ἔργον ἐπιχειροῦσιν, οὐ μὴν
περὶ γε τὸ κράτιστον τῆς φιλοσοφίας διατρίβουσιν:**

- a. «κράτιστον»:
καλόν.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.22-23, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.17.

Hesych. κ 4009 κράτιστα· καλά.

- b. «διατρίβουσιν»:
μένουσιν
τὸ ἀναγκαῖον.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.24, 24a, 25, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.18.

ix. *Ad Demonicum* 4 (Drerup p. 94.15)

τὴν δεινότητα τὴν ἐν τοῖς λόγοις:

«δεινότητα» (scil. «δ. τὴν ἐν τοῖς λόγοις»):
ῥητορικὴν.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.26-27, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.19.

Cf. Suda δ 345 δεινότητα· τὴν τε τῶν λόγων δύναμιν δηλοῖ, τὴν τε πανουργίαν.

x. *Ad Demonicum* 5 (Drerup p. 95.1)

**διόπερ ἡμεῖς οὐ παράκλησιν εὐρόντες ἀλλὰ παραίνεσιν
γράψαντες:**

a. «παράκλησιν»:
κλήσιν.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.28-29, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso .23.

b. «παραίνεσιν»:
συμβουλείαν.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.30-31, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.23.

συμβουλίαν: συμβουλειαν pap.

Hesych. π 519 παραίνεις: συμβουλή, νοθεσία, σωφρονισμός.

xi. *Ad Demonicum* 5 (Drerup p. 95.2)

μέλλομέν σοι συμβουλεύειν:

συμβουλεύω:
παραινῶ.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.32-33, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.24.

xii. *Ad Demonicum* 5 (Drerup p. 95.3)

ἀπέχεσθαι:

ἀπέχομαι:
ἀφίσταμαι.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.34-35, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.25.

xiii. *Ad Demonicum* 5 (Drerup p. 95.5)

τῆς ἀρετῆς ἐφικέσθαι γνησίως ἐδυνήθησαν:

«γνη-
σίως»:
ἀλη-
θῶς.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.36-39, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.27.

xiv. *Ad Demonicum* 5 (Drerup p. 95.6)**βεβαιότερον:**

«βεβαιότερον»:
 ἀσφαλέστερον.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.40-41, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.28.

Hesych. β 398 βέβαιον· ἀσάλευτον, ἀσφαλές, ἀμετάβλητον.

xv. *Ad Demonicum* 6 (Drerup p. 95.8)**(πλοῦτος...) ἐξουσίαν μὲν τῇ ῥαθυμίᾳ παρασκευάζων:**

«ῥαθυμία»:
 ἀμελεία.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.42-43, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.30.

Hesych. ρ 41 ῥαθυμία· ἀμέλεια, κατήφεια. ἀνοχή.
 Suda ρ 24 ῥαθυμία· ἀμέλεια.

xvi. *Ad Demonicum* 6 (Drerup p. 95.9)**ῥώμη:**

«ῥώμη»:
 ἰσχύς.
 δύναμις

P.Kell. III Gr. 95 scholia.44-46, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.31.

Hesych. ρ 565 ῥώμη· δύναμις, ἰσχύς....
 Suda ρ 248 ῥώμη· ἰσχύς. καὶ Ῥώμη, ἡ πόλις....

xvii. *Ad Demonicum* 7 (Drerup p. 95.13-96.2)

ἢ δὲ τῆς ἀρετῆς κτήσις οἷς ἂν ἀκιβδήλως ταῖς διανοίαις
 συναυξηθῆ... τὰ μὲν τοῖς ἄλλοις ἀδύνατα δυνατὰ
 καθιστᾶσα, τὰ δὲ τῷ πλήθει φοβερὰ θαρσαλέως
 ὑπομένουσα, καὶ τὸν μὲν ὄκνον ψόγον, τὸν δὲ πόνον ἔπαινον
 ἡγουμένη:

- a. «ἀνακιβδήλως»:
 καθαρῶς
 καλῶς.
 ἀνακιβδηλο<ν?>·
 καθαρόν.
 καλόν·

κίβδηλον·
σαπρόν.
κακόν.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.47-55, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.34-35.

Hesych. α 2396 ἀκίβδηλον· καθαρόν, άγρόν, σεπτόν.
Suda α 874 ακίβδηλον· καθαρόν.

b. «καθιστᾶσα»:
ποιούσα.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.56-57, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.36.

Hesych. κ 176 (LXX) καθιστᾶν· στήσαι· ποιῆσαι.

c. «καθίσταμαι»:
ποιῶ.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.60-61, referring to tab. 1 verso, right (inner) marg. 36.

d. «θαρσαλέως»:
τολμηρῶς.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.58-59, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.37.

e. «ψόγον»:
σκώμματα

P.Kell. III Gr. 95 scholia.62-63, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.38.

xviii. *Ad Demonicum 8* (Drerup p. 96.3)

ῥάδιον:

«ῥάδιον»:
εὐχερές.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.64-65, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.39.

Suda ρ 18 ῥάδιον· εὐχερὲς καὶ ῥαδίως· εὐχερῶς, ταχέως....

xix. *Ad Demonicum 8* (Drerup p. 96.4-5)

οἷς [scil. the deeds of Heracles and Theseus] ἢ τῶν τρόπων ἀρετῆ
τηλικούτον εὐδοξίας χαρακτήρα τοῖς ἔργοις ἐπέβαλεν:

a. χαρακτήρ(α)
εὐδοξίας.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.66-67, referring to tab. 1 verso, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.40-41.

b. «ἀπέλαβεν»:
ἀπένειμεν
μνημεῖον (?).

P.Kell. III Gr. 95 scholia.68-70, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.41.

ἐπέβαλεν codd.: text is lost in the tablet. ἀπένειμεν: ἀπηγεμεν tab. μνημεῖον: λημνηον tab.

xx. *Ad Demonicum* 9 (Drerup p. 96.9)

ὀλιγωρῶν:

«ὀλιγωρῶν»:
καταγνοῦς.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.71-72, right (inner) marg., referring to tab. 1 verso.45.

xxi. *Ad Demonicum* 10 (Drerup p. 96.14-15)

**μᾶλλον ἐθαύμαζε τοὺς περὶ αὐτὸν σπουδάζοντας ἢ τοὺς τῷ
γένει προσήκοντας:**

[προσήκοντες·]
δια]φέροντες.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.75 (col. i)-73 (col. ii), bottom marg., referring to tab. 1 verso.51.

Hesych. π 3765 προσήκει· πρέπει. διαφέρει....

xxii. *Ad Demonicum* 11 (Drerup 97.1-2)

**εἰ πάσας τὰς ἐκείνου πράξεις καταριθμήσασθαι
βουληθεῖημεν:**

«βουληθεῖημεν»:
ἐθέλομεν.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.73-74 (col. iii) bottom marg., referring to tab. 1 verso.55.

καταριθμήσασθαι βουληθεῖημεν tab.: καταριθμησαίμεθα codd., Drerup p. 97.1-2.

xxiii. *Ad Demonicum* 11 (Drerup p. 97.3)

ἔξενηνόχαμεν:

ἦνεχθημε<v>
traces.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.73 (col. iv), bottom marg., referring to tab. 1 verso .56.

xxiv. *Ad Demonicum* 11 (Drerup p. 97.5)

αἰσχροὺν γὰρ τοὺς μὲν γραφεῖς ἀπεικάζειν τὰ καλὰ τῶν ζῴων:

«γραφεῖς»:
ζω[γ]ράφος.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.76-77 tab. 2 recto, top marg., referring to tab. 2 verso.59.

Harporc. γραφεύς· ἀντὶ τοῦ ζωγράφου, Δημοσθένης κατὰ Μειδίου.

Hesych. γ 910 γραφεύς· ζωγράφος (Dem. 21.147).

Suda 436 (Harp.) γραφεύς· ὁ ζωγράφος, ὃς τοῖς νεκροῖσι ζωγραφεῖ τὰς ληκύθους, τοιαῦτα γὰρ ἐν τοῖς μνήμασιν ἔγραφον, καὶ Δημοσθένης γράφειν τὸ ζωγραφεῖν.

xxv. *Ad Demonicum* 12 (Drerup p. 97.7)

ἐπὶ τοὺς ἀνταγωνιστάς:

«ἀνταγωνιστάς»:
ἀντιπαλητής,
ἀντίπαλος,
ἀντιτεταγμένος.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.78, 79 (col. i) - .76-77 (col. ii), referring to tab. 2 recto.62.

ἀντίπαλος· αντιπαλας tab.

Hesych. α 5301 ἀνταγωνιστής· ἀντίπαλος.

xxvi. *Ad Demonicum* 12 (Drerup p. 97.7-8)

προσῆκειν... σοὶ σκοπεῖν, ὅπως ἐφάμιλλος γενήσῃ τοῖς τοῦ πατρὸς ἐπιτηδεύμασιν:

a. «ἐφάμιλλος»: ἴσος.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.78 (col. ii), top marg. ii.3, referring to tab. 2 recto.63.

Suda ε 3841 ἐφάμιλλον· ὅμοιον, ἴσον.

b. «ἐπιτηδεύματα»:
πράξεις.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.79 (col. ii) - 76 (col. iii), top marg., referring to tab. 2 recto.63-64.

ἐπιτηδεύματα: επιδηδευματα tab.

xxvii. *Ad Demonicum* 12 (Drerup p. 97.12-13)

πειράσομαι συντόμως ὑποθέσθαι, δι' ὧν ἂν μοι δοκεῖς ἐπιτηδεύματων πλείστον πρὸς ἀρετὴν ἐπιδοῦναι:

- a. ὑποτίθεμαι·
συμβουλεύω·
«ὑποθέσθαι»·
συμβουλεῦσαι.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.77, 78, 79 (col. iii) - .76 (col. iv), top marg., referring to tab. 2 recto.67.

Hesych. υ 770 ὑποτίθεται· συμβουλεύει.

- b. «συντόμως»·
διὰ βραχέων·
σύντομ{ι}α.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.77-79 (col. iv), top marg., referring to tab. 2 recto.67.

Hesych. σ 2725 συντόμως· διὰ βραχέων.

- c. «πλείστων»·
πολλῶν.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.76-77 (col. v), top marg., referring to tab. 2 recto.68.

Suda π 1740 πλείστον ὅσον· πολύ.

xxviii. *Ad Demonicum* 13 (Drerup p. 97.17)

τοῦτο δὲ τῆς τῶν τρόπων καλοκάγαθίας τεκμήριον:

«καλοκάγαθίας»·
χρηστότητος·
ἀγαθότητος.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.78-78 (col. v) and 76a (col. vi), top marg. referring to tab. 2 recto.71-72.

καλοκάγαθίας· καλοκαγαθειας tab. ἀγαθότητος· αγαθητητος tab.

Hesych. κ 508 καλοκαγαθία· ἀγαθότης (LXX).

xxix. *Ad Demonicum* 13 (Drerup p. 97.18)

τίμα τὸ δαιμόνιον αἰεί:

- a. «τὸ δαιμόνιον»·
τὸν θεόν.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.77a-78a (col. vi), top marg., referring to tab. 2 recto.72.

θεόν· accented in tab.

Hesych. δ 73 δαίμονες· οἱ θεοί; cf. Hesych. δ 79.
Suda δ 117 δαιμόνιος ὁρμή· τοῦ δαίμονος, ἢ τοῦ θεοῦ.

b. «ἀεί»: διὰ παντός.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.79a (col. vi), top marg., referring to tab. 2 recto.72.

Hesych. α 1250 αει· ἀκούει. ἢ διαπαντός.

xxx. *Ad Demonicum* 14 (Drerup p. 98.4-6)

**ἄσκει τῶν περὶ τὸ σῶμα γυμνασίων μὴ τὰ πρὸς τὴν ῥώμην
ἀλλὰ τὰ πρὸς τὴν ὑγίειαν· τούτου δ' ἂν ἐπιτύχοις, εἰ λήγοις
τῶν πόνων ἔτι πονεῖν δυνάμενος:**

a. «ὑγία»:

σωτηρία.
ὀλοκληρία.

P.Kell. III Gr. 95, scholia.77-79, left (inner) marg., referring to tab. 2 recto.76.

Cf. Hesych. υ 45 ὑγιῶς· ὀρθῶς, σώως, ὀλοκλήρως....

b. «εἰ λήγοις»:

εἰ παύσαιο·
λήγω·
παύ[ο]μαι.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.80-83, left (inner) marg., referring to tab. 2 recto.76.

εἰ παύσαιο: ἐπαυσεο tab.

Hesych. λ 99 λήγω· παύομαι.

Cf. Hesych. λ 98 (Eur. *Hipp.* 473).

xxxii. *Ad Demonicum* 15 (Drerup p. 98.7)

**μήτε γέλωτα προπετῆ στέργε μήτε λόγον μετὰ θράσους
ἀποδέχου:**

«προπετής»:
ἄμετρος.

P.Kell. III Gr. 95 scholia.83-84, left (inner) marg., referring to tab. 2 recto.77.

στέργε: στέργου tab.

Echi letterari nei papiri tachigrafici

GIOVANNA MENCÌ

Sono trascorsi più di sessant'anni da quando Johannes Stroux¹ richiamò l'attenzione sul contenuto letterario di alcune tetradi del commentario tachigrafico restituito da PBrit Libr 2561-2562, che era stato appena pubblicato da H.J.M. Milne²; tuttavia, da allora, solo occasionalmente i papiri tachigrafici sono stati messi in rapporto con i testi letterari. L'interesse verso le migliaia di parole elencate nei manuali di tachigrafia si è sempre mantenuto molto scarso, a parte il caso eclatante dei titoli delle commedie di Menandro che furono individuati dallo Stroux³, a cui si aggiunsero quelli segnalati da M. Gronewald⁴. In tutto 27 titoli, di cui tre risultarono nuovi.

Credo che sia giunto il momento di riprendere un discorso interrotto ormai da tempo e ricercare i riferimenti e riecheggiamenti letterari che si celano nei manuali tachigrafici, in modo che questi papiri siano a buon diritto considerati testimoni da tenere presenti nello studio della trasmissione e della fortuna dei testi classici.

Johannes Stroux passò in rassegna i vari ambiti e argomenti a cui sono riconducibili le tetradi di parole del commentario tachigrafico. Vi si possono riconoscere sentenze morali (14, 23, 24, 28, 45), riferimenti storici o politici (402, 501, 502), accenni ad attività umane: per esempio il contadino (311, 313), il gualchieriaio (470), il tessitore (266), il calzolaio (415), il conciatore (365), il pittore (369), il salariato (230), l'usuraio (123-125), il banchiere (122).

¹ J. Stroux, *Aus einem neuen KOMENTAPION griechischer Kuzschrift*, *Philologus* 90 (1935), pp. 78-89.

² H.J.M. Milne, *Greek Shorthand Manuals. Syllabary and Commentary*, London 1934.

³ PBrit Libr 2562, tetradi 330-334; vedi J. Stroux, *art. cit.*, p. 88 s.; C. Austin, *Comicorum Graecorum Fragmenta in Papyris Reperta*, Berolini et Novi Eboraci 1973, fr. 105. Dei 17 titoli, due risultarono nuovi, Χρηστή e Νέμεσις.

⁴ Tetradi 509-510 e forse 575; vedi M. Gronewald, *Melia: Ein neuer Menander Titel*, *ZPE* 33 (1979), pp. 6-7. Gronewald, oltre al nuovo titolo Μηλία, ne ha riconosciuti altri sette (Καρχηδόνιος, Περινηθία, Βοιωτία, Ἴμβριοι, Καρίνη, Ξενολόγος, Σικυώνιοι). I titoli dubbi della tetrade 575 sono Κωνηφόρος e Χήρα. Da parte di Gronewald è stata segnalata una tetrade di "colorito menandro", che potrebbe essere attinta da qualche prologo, la n° 133: πάροις / ώραϊαν / κόρην / (κορον Π) / βιάζεται.

Altri ambiti di riferimento sono l'oratoria, la giustizia (719, 739, 742), la commedia (141, 748), la mitologia, la terminologia grammaticale. Fra le parole legate da associazione di idee, elencate senza formare frasi, si trovano tipi di abiti, parti del corpo umano, nomi geografici (località, monti, fiumi), animali e piante. Le parti del corpo (circa 70 parole) sono ordinate a partire dalla testa (153-158, 160-162, 342, 374, 387, 485, 752, 754-756); i confronti sono da cercare non tanto nei trattati di medicina – dice lo Stroux – quanto nell'*Onomasticon* di Polluce (II 22 ss.). Una tetradè che potremmo definire 'introduttiva' è la 95: ἀσθενεῖν / θεραπευεῖ / βοηθῶν / ἰατρος. Ci sono altre tetradì che richiamano, pur nella loro asciutta brevità, particolari patologie e terapie. Le tetradì che riguardano piante, erbe e sostanze medicamentose sono una ventina (170, 252, 481, 496, 591, 611, 615, 625, 636, 656, 658, 663, 693, 694, 698-700, 765-766, 807); la 170 accenna all'effetto narcotico della mandragora, la 252 alle proprietà sedative dell'elaboro; la 658 associa all'elaboro il termine ἀλεξιφάρμακον; la 636 allude alla preparazione del μάλαβαθρον⁵.

Si pensi che questo materiale lessicale non è mai stato oggetto di uno studio sistematico e che non esiste un indice delle parole dei papiri tachigrafici. Trattandosi di papiri paraletterari, soltanto qualche *bapax* è registrato nel dizionario *LSJ*. Ma raramente essi sono stati considerati fonte di informazione per la letteratura o la cultura letteraria greca. Eppure il legame tra questo tipo di compilazioni e i testi letterari veri e propri, in prosa e in poesia, è certamente molto stretto, se in passato ha provocato più volte classificazioni inesatte. Infatti papiri pubblicati come frammenti letterari, testi scolastici o grammaticali, sono stati successivamente identificati come commentari tachigrafici. Alcuni esempi sono già noti: P^{Ryl} III 509, definito dall'editore «part of an oratorical work», contiene invece due tetradì di un commentario tachigrafico, come ha rilevato M. Gronewald⁶; due frammenti editi come liste di parole da A. Wouters⁷ sono stati ripubblicati da D. Hagedorn come frammenti di commentario tachigrafico⁸; Hagedorn ha riconosciuto tetradì del commentario anche nelle tavolette del Louvre che erano state pubblicate da Boyaval come esercizi di scrittura, liste di nomi di popoli e città, nomi epici e mitologici⁹.

⁵ Le quattro parole della tetradè formano una frase che trova confronto in Diosc. *Eup.* I 11.1, *De Mat. med.* I 12.2 e Galeno, *De comp. med. per gen.* XIII 1057.7-8. Cfr. PSI inv. 1935, frammento di commentario tachigrafico (di prossima edizione in "Collectanea P.J. Sijpesteijn"), nota a ↓ rr. 3-7.

⁶ M. Gronewald, *Kurzschriftkommentar in P. Ryl. III 509*, ZPE 72 (1988), p. 52.

⁷ A. Wouters, *Three Papyrus Fragments with Remains of Word-Lists*, *Ancient Society* 6 (1975), pp. 275-278, in part. 277-278.

⁸ D. Hagedorn, *Zwei Bruchstücke des Kurzschriftkommentars*, ZPE 41 (1981), pp. 287-288.

⁹ B. Boyaval, *Tablettes du Louvre en provenance d'Égypte*, *Rev. Arch.* 1971, pp. 57-70, in part. pp. 62-69; SB XIV 11416-11419; D. Hagedorn, *Weitere Fragmente des Kurzschriftkommentars*, ZPE 42 (1981), pp. 127-130.

Un nuovo caso che vorrei segnalare è PWestm. Coll. inv. 19 r (*Karanis?*, II d.C.), che è stato pubblicato come probabile testo poetico, o commento a un testo letterario¹⁰, ma che, a mio parere, è un frammento di commentario tachigrafico. Secondo la Packman sarebbe un testo poetico o drammatico per il particolare allineamento dello scritto in due blocchi separati: in realtà i gruppi di parole potrebbero essere le tetradi di un commentario tachigrafico; e le tracce di scrittura sulla sinistra che la Packman considera i resti di una colonna precedente o i lemmi di cui rimane il commento a destra, potrebbero essere i termini in *ecthesis* che costituiscono gli elementi principali delle tetradi. Infine un segno, che per la Packman è una sorta di antisigma, non è escluso che sia un segno tachigrafico.

Le parole che hanno indirizzato la studiosa verso Pindaro, Bacchilide e l'Antologia Greca sono ἀγέρωχος, διθύραμβος e πολυστροφία: βρενθόμενος riconduce alla Commedia Antica. Ma l'assenza di metrica suggerisce all'editrice che si tratti piuttosto di un commento a un testo poetico, per esempio a un ditirambo. In effetti termini rari, non inseriti in un testo continuo, possono trarre in inganno, a causa della frammentarietà del papiro.

È ovvio che anche oggi, trovando un ritaglio di carta con le parole «cammino, vita, selva, oscura», chiunque penserebbe ai versi iniziali della Divina Commedia «nel mezzo del cammin di nostra vita mi ritrovai per una selva oscura». Potrebbe trattarsi invece di un frammento di manuale di stenografia per le scuole italiane; e, dicendo questo, non credo di andare molto lontano dal vero, visto che in un manuale del 1944, tra le frasi date per esercitazione (sulla stenografia delle forme del verbo lasciare), si legge il verso dantesco «lasciate ogni speranza o voi ch'entrate»¹¹, che dovrebbe essere ben noto agli studenti che studiano non solo la stenografia, ma anche la Divina Commedia. Ecco dunque un modo per ricordare il segno stenografico della forma verbale «lasciate»: associarlo a un verso famoso. Nella stessa pagina del manuale, qualche rigo sopra, fra le esercitazioni sui numeri ordinali, la frase «hai letto il VI capitolo dei Promessi Sposi?» è inserita in mezzo ad altre frasi-esempio prive di qualsiasi riferimento letterario, come accade anche nei commentari tachigrafici antichi. Chi trovasse fra un millennio un frammento di questa pagina, potrebbe considerare la citazione di Dante e il titolo del romanzo manzoniano frammenti di un commento a un testo letterario. Se poi avesse la fortuna di ritrovare anche frustuli di altre pagine dello stesso manuale con reminiscenze del genere, chissà in quale relazione potrebbe mettere «Socrate, il più saggio dei Greci» o «l'oratore» che «ha parlato delle scritture più antiche» con la citazione «scendeva dalla soglia di uno di quegli

¹⁰ Z.M. Packman, *The Westminster College Papyri*, BASP 29 (1992), pp. 41-56, in particolare pp. 51-54, pl. 6. È un frammento di rotolo papiraceo; il verso fu riutilizzato (due secoli dopo, secondo l'editrice) per un documento (ivi, pp. 54-55).

¹¹ B. Mazzo, *Grammatica del sistema stenografico di Stato*, Padova, Tredicesima ed., 1944, p. 124.

uscì, e veniva verso il convoglio una donna»¹², che, si ricorderà, è la frase d'apertura del celebre brano dei *Promessi Sposi* sulla madre di Cecilia, brano che s'imparava a memoria fino a pochi anni fa nelle scuole superiori.

È evidente che la mescolanza di citazioni o personaggi celebri con frasi di uso quotidiano è un mezzo usato per aiutare la memorizzazione, oltre che per offrire il panorama più vasto possibile della terminologia e delle espressioni in cui lo stenografo può imbattersi. Una tecnica analoga si intravede nei manuali di tachigrafia dell'antichità e, anzi, ancora più stretto mi sembra il legame con le opere letterarie. Da un primo esame dei testi finora noti, si può constatare che i riferimenti letterari sono di due tipi: riferimenti evidenti, cioè citazione del nome di un autore, accompagnato da tre parole legate a quel nome da associazione di idee; e riferimenti nascosti, cioè quattro parole che ad un autore (non citato) si potrebbero riconnettere; questi ultimi sono i riferimenti più numerosi, ma anche i più difficili da individuare, a causa della stringatezza, della nudità sintattica, potremmo dire, di queste piccole frasi, quando non siano addirittura semplici elencazioni.

Vediamo il primo tipo, le citazioni dei nomi degli autori.

Due casi sono stati già riportati nel *Corpus dei Papiri Filosofici Greci e Latini*, i nomi di Antifonte e di Aristotele.

Antifonte è in PBrit Libr 2561, tetrade 736 (cod. pap., III/IV d.C.)¹³.

αντι πολλων : Αντιφων
 ...αρ.ς
 νομοθετης
 υπερθαιτος

Lege υπέρτατος.

In *CPF I 1**, pp. 235-236 [Antipho 5T (?)] si sostiene che «sulla base delle altre parole comprese nella tetrade ... non è possibile determinare se si tratti di un riferimento proprio ad Antifonte di Ramnunte». Ma, a mio parere, νομοθέτης può essere ben detto di Antifonte, il quale è stato sicuramente un legislatore, in quanto ricoprì la carica di πρόβουλος, ad Atene, prima della rivolta oligarchica da lui stesso capeggiata¹⁴; si consideri anche l'interesse di

¹² Ivi, p. 82.

¹³ H.J.M. Milne, *op. cit.*, p. 62.

¹⁴ Il termine νομοθέτης potrebbe essere inteso anche nel senso di «retore», significato che non è registrato nel *LSJ*, ma che dovrebbe essere attribuito, secondo C. Wendel (*Die griechisch-römische Buchbeschreibung verglichen mit der des vorderen Orients*, Halle 1949, p. 69 ss.), al termine νομοθέτης con cui viene definito Eudosso da Diogene Laerzio VIII 86 (= Callimaco fr. 429Pf, dai Πίνακες): Εὔδοξος Αἰσχίνου Κνίδιος, ἀστρολόγος, γεωμέτρης, ἰατρός, νομοθέτης. Il termine sarebbe dunque sinonimo di ῥήτωρ, in quanto il retore non è solo oratore, ma anche scrittore di norme e leggi.

Antifonte per il problema del conflitto tra νόμος e φύσις di cui a lungo tratta nel *De veritate*.

Il nome di Aristotele è in PFayûm Coles 9¹⁵, r. 19, una versione del commentario tachigrafico diversa da quella tramandata dai papiri londinesi (rot. pap., *recto*, Arsinoite, metà II d.C.).

]αφι []	[
		σωμασκ[
		[] . . . [
		αριστέλης
		ικμάς

Lege Ἀριστοτέλης *dub. ed. pr.*

Anche in questo caso nel *CPF I 1** [p. 390, Aristoteles 67T (?)] si considera il contesto «troppo lacunoso per permettere di avanzare qualsiasi ipotesi»; ma di ικμάς, umore, secrezione umida del corpo, Aristotele parla ripetutamente. Qui l'accostamento con una parola connessa con l'esercizio fisico (una forma di σωμασκέω, un σωμασκητής o un σωμασκίας (Poll. 3.154), o la σωμασκία stessa) fa pensare alla definizione di «sudore» data da Aristotele nel *De partibus animalium* 668b 4: τὸ περίττωμα τῆς ὑγρᾶς ικμάδος ὃν καλοῦμεν ἰδρῶτα.

Ho potuto rintracciare altri autori nominati nei commentari tachigrafici: Omero, Pindaro, Ippocrate, Senofonte, Esopo.

Il nome di Omero è in PBrit Libr 2561-2562, tetradè 281¹⁶.

δον διον :	δαιμονιον
	κλεος
	Ομηρος
	Σμυρναιος

Per il culto divino di Omero a Smirne, cfr. Strabone, 14.1.37¹⁷.

Il nome di Pindaro è nel commentario pubblicato (con dovizia di confronti letterari) da A.S. Hunt, *A Tachygraphical Curiosity*, in "Recueil d'Études Égyptologiques dédiées à la mémoire de Jean-François Champollion", Paris 1922, pp. 713-720, col. II, r. 12. Anche questa è una versione diversa da quella londinese.

¹⁵ R.A. Coles, *New Literary and Subliterary Fragments from the Fayum*, ZPE 6 (1970), pp. 247-266, in particolare, pp. 257-259.

¹⁶ H.J.M. Milne, *op. cit.*, p. 35.

¹⁷ Nella biografia della Suda (o 251) ricorre l'espressione δαιμονία τινὶ ἐνεργεία, il vigore demoniaco, divino, con cui, per volere degli Smirnesi, Omero parlò, nella sua qualità di ostaggio, all'assemblea dei Colofonni, a proposito dell'intervento in guerra. Cfr. anche R. Criatore, *Writing teachers, and students in Graeco-Roman Egypt*, Atlanta 1996, p. 64.

αχρι : :

νεβρις
 μανδρα
 Κοθωκιδης
 Πινδαρος

Lege Κοθωκίδης.

In realtà nella tetrade si nasconde un altro scrittore: il Κοθωκίδης non può che essere Eschine, l'oratore originario del demo Κοθωκίδαί. Il motivo per cui qui sia accostato a Pindaro non è di per sé evidente. Nel tentativo di trovare un'associazione di idee tra l'oratore e il poeta vissuto un secolo prima, mi sono soffermata sul passo più significativo in cui Eschine è definito Κοθωκίδης. Si tratta del brano del *De corona* in cui Demostene, lamentandosi di essere soprannominato Βάτταλος («Tartaglione») da Eschine, lo prende in giro a sua volta col soprannome Enomao, in quanto Eschine, interpretando sulla scena questo personaggio, ne ha veramente straziato la parte: τότε τοίνυν κατ' ἐκείνων τὸν καιρὸν ὁ Παιανιεὺς ἐγὼ Βάτταλος Οἰνομάου τοῦ Κοθωκίδου σοῦ πλείονος ἄξιος ὢν ἐφάνην τῇ πατρίδι (*De cor.* 180). Come ci riferisce una biografia (*Vitae Aeschinis, Vita 2*), Eschine, attore tritagonista del tragediografo Iscandro, interpretando Enomao che inseguiva Pelope, fece una caduta vergognosa; dopodiché fu costretto a delle tournées in campagna, e di qui sarebbe stato detto campagnolo (ἀρουραῖος). Il legame tra Eschine e Pindaro potrebbe stare proprio nel personaggio di Enomao, ricordato da Pindaro nella Olimpica I.

Le altre due parole della tetrade νεβρίς e μάνδρα non sembrano potersi collegare con il resto; non sono pindariche, almeno del Pindaro superstite; i due termini non ricorrono mai nello stesso contesto, che dovrebbe essere, naturalmente, un contesto dionisiaco, visto che νεβρίς è la pelle di cerbiatto di cui si vestono Dioniso o le Baccanti. Tale contesto potrebbe collegarsi all'attività 'dionisiaca' di Eschine in quanto attore tragico; la μάνδρα (recinto, ovile, stalla) potrebbe richiamare l'ambiente 'rustico' in cui Eschine si trovò a lavorare. Ma non si può escludere che si tratti di parole tratte da un testo finora ignoto, per esempio di Pindaro stesso.

Il nome di Ippocrate è in PFayum Coles 9¹⁸, r. 34.

]στιν
 υ
 ὑπὸ πια[
 ἱποκράτ[
 οῦδ[

¹⁸ R.A. Coles, *art. cit.*

Ὑπόπια è usato due volte da Ippocrate. Nel *De affectionibus interioribus* (Littré VII 194), a proposito del terzo tipo di φθίσις, riferisce che il paziente diventa nero e un po' gonfio, e che le parti del volto sotto gli occhi diventano giallastre: τὰ ὑπὸ τοὺς ὀφθαλμοὺς ὑπόπια ὠχρά. Nell'*Epidemiarum liber VII* (Littré V 386) descrive così l'aspetto di un'ammalata al diciassettesimo giorno di febbre: ὑπόπια καὶ ἐμβλέψεις τῶν ὀφθαλμῶν πονηραί.

Per l'ultima parola della tetradè è facile pensare a ὀδύνη o a una forma di ὀδυνάω, perché il dolore è uno dei sintomi che più facilmente vengono citati in associazione alle patologie; tremendi dolori scuotono anche l'ammalata sopra citata.

Il nome di Senofonte è in PBrit Libr 2561, tetradè 735¹⁹, ed è l'unico caso di nome di autore come elemento principale invece che come parola della tetradè.

Ξενοφῶν Ἀθηναῖος : [

δ

 προπέμπει
 συνκα

Come è noto, resta ancora da chiarire quale fosse il rapporto tra l'elemento principale delle tetradi e le altre parole; in questo caso non mi sembra che esista un particolare legame tra Senofonte e il verbo προπέμπω o il termine che inizia con συγκα-; ritengo tuttavia significativi alcuni passi: Xen. An. 7.1.24 συγκαλεῖ ὁ Ξενοφῶν τὴν στρατιάν καὶ λέγει τάδε: 7.2.14 ὁ (scil. Ξενοφῶν) δὲ ἀκούσας ταῦτα τοὺς μὲν προπέμπεται; 7.2.19 προπέμπει τὸν ἑρμηνέα ὃν ἐτύγγανεν ἔχων, καὶ εἰπεῖν κελεύει Σεύθη ὅτι Ξενοφῶν πάρεστι βουλόμενος συγγενέσθαι αὐτῷ. οἱ δὲ ἤροντο εἰ ὁ Ἀθηναῖος ὁ ἀπὸ τοῦ στρατεύματος.

Il nome di Esopo è in PBrit Libr 2561-2562, tetradè 288²⁰.

δαι δουναι : Αἰσοπος
 κωτίλος
 φι ηδας
 μυθολογεῖ

Lege Αἴσωπος.

Mi sembra nuovo per Esopo l'attributo κωτίλος (lat. *garrulus*), ciarliero, loquace, chiacchierone; detto della rondine è in Anacr. 154, Simon. 243, di altri animali in Aristotele (HA 488a 33); in senso metaforico (vivace, espressivo, affascinante) è detto di parole (Theocr. 20.7) e degli occhi (AP

¹⁹ H.J.M. Milne, *op. cit.*, p. 62.

²⁰ H.J.M. Milne, *op. cit.*, p. 35.

5.130). Riferito ad uomini, è da intendere «convincente» con le sue chiacchiere, seducente.

L'ultima parola, μυθολογεῖ (μυθ]ολογειτ() in PBerol 17016, ed. W. Brashear, AfP 40, 1944, pp. 33-34), potrebbe adattarsi molto bene ad Esopo, tuttavia viene il sospetto che possa riferirsi ad un altro nome che potrebbe celarsi dietro l'incerta lettura della parola precedente, φιληδίας. In un primo momento avevo pensato ad un errore per l'aggettivo φιληδής, riferito allo stesso Esopo, scritto con un *lambda* molto largo e con scambio α/η; ma un controllo che ho potuto fare sul microfilm dei PBrit Libr 2561 e 2562 mi ha convinto che la parola non può che terminare per -ας, perché in entrambi i papiri si vede senza ombra di dubbio che uno dei segni tachigrafici a fianco della tetrade equivale a questa finale²¹. Potrebbe essere un errore per φιλητας (lo scambio τ/δ ricorre frequentemente in questo testo), che potremmo intendere come Φιλήτας, Φιλίτας o Φιλητᾶς, il poeta-filologo di Cos, considerato un maestro sia da Callimaco che dai poeti elegiaci latini. Della sua produzione abbiamo soltanto una conoscenza frammentaria, ma composizioni intitolate Demetra, Ermes o Telefo possono ben giustificare che di lui si dicesse μυθολογεῖ²². Se veramente si trattasse di una menzione di Filita, avremmo un'importante attestazione della fortuna, o almeno della conoscenza, di questo autore nell'Egitto di età tardo-romana. Tuttavia nessuna conferma ci viene dal PBerol 17016 sopra citato, dove quel che resta della terza parola sembra ricondurre ad un termine diverso:]ωτίδος.

Di altri autori assai noti e letti nella scuola, come Euripide, Esiodo o Demostene, nonché di scrittori più tecnici o scientifici, è presumibile che vi siano citazioni "nascoste", almeno di passi famosi. Citerò solo qualche esempio che ho potuto rintracciare.

La tetrade 637 in PBrit Libr 2562 ha come elemento principale εν Πλατεαῖς παραταξουσιν (εν Πλατεαῖς παραταξεστιν PBrit Libr 2561), che Milne propone di intendere come εν Πλαταιαῖς παραταξις εστιν. Mi domando se qui non si possa vedere un riecheggiamento dell'espressione di Demostene ἐν Πλαταιαῖς παραταξαμένους, nel passo *De cor.* 208, riportato, fra l'altro, dall'Anonimo *Del sublime*.

Molto interessante è la tetrade 566: ἀνδρῶν / πετρα / ολυτροχος / γυγιλισμος. La terza parola è da correggere in ὀλοίτροχος; cfr. Hom. N 137 ὀλοοίτροχος, il macigno rotondo staccatosi dalla roccia a cui è paragonato Ettore; in Teocrito è aggettivo di πέτροι, i sassi di fiume a cui il poeta

²¹ La parte centrale della parola, invece, è molto danneggiata in entrambi i casi. Ho consultato il microfilm presso l'Istituto Papirologico «G. Vitelli», che lo ha ricevuto grazie alla cortesia della British Library.

²² Lo stesso Filita si augura che la sua opera finisca tra le mani di chi ben conosce la via già battuta dei racconti mitologici tradizionali (Phil. fr. 10 Powell, *Coll. Alex.*).

paragona i muscoli delle braccia di Àmico nell'Idillio XXII (Dioscuri):
 στήθεα δ' ἔσφαιρωτο πελώρια καὶ πλατὺ νῶτον / σαρκὶ σιδηρεΐη,
 σφυρήλατος οἴα κολοσσός· / ἐν δὲ μύες στερεοῖσι βραχίσιον ἄκρον ὑπ'
 ᾧμον / ἔστασαν ἠύτε πέτροι ὀλοίτροχοι οὔστε κυλίνδων / χειμάρρους
 ποταμὸς μεγάλαις περιέξεσε δίναις· / αὐτὰρ ὑπὲρ νῶτιο καὶ ἀχένος
 ἠωρεῖτο / ἄκρων δέρμα λέοντος ἀφημμένον ἐκ ποδεῶνων (46-52).

Riguardo alla quarta parola della tetradе, γιγγιλισμός, Milne annota che è da correggere in γιγγιλισμός o κιγκλισμός, due termini piuttosto rari, foneticamente simili, ma, a quanto pare, di diverso significato. L'associazione di idee che sta dietro alla tetradе obbliga a scegliere uno dei due termini come preferibile; e questo è, a mio parere, κιγκλισμός, che potrebbe indicare il tipo di movimento di una pietra ὀλοίτροχος²³. Il termine κιγκλισμός designa quella sorta di scivolamento che è impresso alla clavicola e alla congiunzione sterno-clavicolare dal movimento che si origina nell'articolazione acromion-clavicolare (all'estremità della spalla); ne parla Ippocrate (*περὶ ἄρθρων* 14), con commento di Galeno. La definizione sintetica di Eroziano (κ 47 Nachmanson, 88.4 Klein), κιγκλισμός ἀκρωμίας· ἀντὶ τοῦ κίνησις τοῦ ἀκρωμίου, ci fa capire perché il termine sia venuto in mente a chi scriveva quella tetradе del commentario tachigrafico, qualcuno che, sicuramente, conosceva a fondo l'anatomia del corpo umano e, nello stesso tempo, doveva avere a portata di mano, o almeno in mente, quei versi di Teocrito dove si parla dell'ἄκρον ὑπ' ᾧμον. Il movimento della pietra che, rotolando dall'alto, si trascina le altre e, nello stesso tempo, è da esse sospinta verso il basso, deve aver suggerito per associazione di idee quel senso di movimento continuo, fluttuante, secondario, insito nel termine κιγκλισμός²⁴.

Il primo termine della tetradе sembrerebbe ἀνδρῶν; mi domando se non sia un errore per ἄρθρων (o ἄρθρον), quasi a ricordare l'opera o il contesto in cui Ippocrate ha parlato del κιγκλισμός.

La tetradе mi sembra emblematica di una certa formazione culturale erudita di stampo ellenistico che traspare da tutto quanto il commentario tachigrafico, dove interessi letterari e scientifici convivono e si completano a vicenda.

²³ Γιγγιλισμός significa invece «solletico» (Suda γ 267: Γιγγιλισμός (*sic*): κιγκλισμός, ἀπὸ χειρῶν γέλως, γαργαλισμός), ma dal grammatico Pausania (fr. 108) è anche considerato equivalente a γίγγλυμος (= cardine, cerniera, corazza, fermaglio, fibbia) nel suo significato di «bacio» di un certo tipo; con tale termine invece Ippocrate definisce l'articolazione 'a cerniera' tipica del ginocchio, con la parte ossea della gamba che entra nella biforcazione del femore (*De loc. hom.* 6); ugualmente γιγγλυμοειδές è la congiunzione braccio/avambraccio (*De fract.* 2). Per un medico del IX secolo, Leone di Costantinopoli, γιγγιλισμός è la congiunzione delle apofisi spinali.

²⁴ La parola è fatta derivare da κιγκλος, un tipo di uccello (strolaga, cutrettola, coditremola o tuffetto), come dice Eroziano, πολυκινήτου καὶ πολυταράχου. *L'Etym. Gud.* 321.28 (cfr. anche Cramer, *An. Ox.* II 454.22 e *Etym. Gen.* s.v. κιγκλίσαι) riferisce che Menandro usa il termine nel senso di τάραχος (nella *Hymnis*, fr. 413).

Gli studenti di tachigrafia, a quanto ci risulta dalla documentazione superstita, frequentavano un corso speciale di apprendistato²⁵; la scuola normale, infatti, non dava questo tipo di preparazione tecnica. L'apprendista tachigrafo imparava a prendere nota di discorsi di ogni genere, quindi il suo bagaglio lessicale doveva essere il più ampio possibile e non limitato alle semplici frasi di uso quotidiano; ecco perché nelle scuole di tachigrafia si impartivano, insieme agli insegnamenti tecnici, nozioni di cultura generale, com'è evidente dagli elenchi di parole appartenenti a vari lessici specifici e dai riecheggiamenti di brani famosi, che del resto si imparavano a memoria anche nelle scuole di istruzione normale.

Credo dunque possibile e utile risalire ai testi a cui attingevano i compilatori dei manuali di tachigrafia greca; altrimenti i papiri tachigrafici, come spesso è accaduto per altri papiri paraletterari, rischieranno di rimanere una delle 'cenerentole' della papirologia; in realtà essi sono una miniera fertilissima di parole e testimoniano simultaneamente la lingua parlata e la lingua erudita. Con questo primo sondaggio qualche spiraglio è già stato aperto: oltre agli autori citati solo per nome, abbiamo intravisto Demostene, Menandro, Teocrito, Ippocrate. Purtroppo l'edizione di Milne dei PBrit Libr 2561-2562 datata 1934 è veramente 'datata'; per affrontare un'indagine lessicale sistematica occorrerebbe una riedizione, aggiornata sulla base dei nuovi e numerosi frammenti tachigrafici e, finalmente, corredata da un indice.

Se è vero che il sogno del papirologo è la nuova sensazionale scoperta, suo compito non meno importante è la ri-scoperta: attraverso revisioni e riedizioni, grazie anche ai moderni strumenti informatici d'indagine ottica e testuale²⁶, richiamare l'attenzione sui papiri 'dimenticati'.

²⁵ Cfr. POxy IV 724 e POxy XLI 2988, nonché Theod. *Hist. Eccl.* 4.18.

²⁶ Per questa ricerca ho utilizzato il CD ROM #D del *Thesaurus Linguae Graecae* (University of California, Irvine) con il programma Pandora 2.5.2 (Harvard University, Cambridge MA).

Magie et Bains publics*

BÉATRICE MEYER

Dans la magie gréco-égyptienne, il arrive que le βαλανεῖον, au sens de *bain public*, soit choisi par le magicien pour le déroulement et le succès de l'opération magique. Pourquoi un bain public ? Pourquoi est-il alors un lieu privilégié de magie ? Comment, par qui et par quoi l'opération s'y réalise-t-elle ? Pour répondre à ces questions, nous disposons de quelques textes qui ont été excellemment édités et commentés : éditions et commentaires auxquels je n'ai rien à ajouter. Mon propos est plus modeste : je voudrais seulement examiner si, pour répondre à ces questions sur la base de ces textes, il est utile et justifié de rappeler, comme on le fait généralement, que les bains publics dans l'antiquité avaient la réputation d'être hantés par les démons.

Sur quoi se fonde cette réputation ? Lorsque, au début du XX^e siècle, dans son article "Magia" du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio¹, H. Hubert écrivait : "les démons *balnéaires* [le mot est souligné par l'auteur] sont chargés d'expliquer l'effet des tablettes magiques déposées dans les bains"², – il se référait, en note, sans autre commentaire,

* Ce m'est un agréable devoir d'exprimer ma vive gratitude à Christopher P. Jones et Klaas A. Worp, qui m'ont procuré photocopies d'articles qui m'étaient inaccessibles, et à Michel Chauveau dont l'aide m'a été précieuse pour les papyrus démotiques.

Ouvrages cités en abrégé :

PGM: *Papyri Graecae Magicae*, éd. K. Preisendanz, 2 vol., Leipzig-Berlin, 1928-1931; 2^e éd. par A. Henrichs, Stuttgart, 1974.

Suppl. Mag. : Supplementum Magicum, édd. R. Daniel et F. Maltomini, 2 vol., Opladen, 1990-1992.

Betz: H. D. Betz, *The Greek Magical Papyri in Translation* (Chicago, 1986).

Brashear: William M. Brashear, *The Greek Magical Papyri: an Introduction and Survey ; Annotated Bibliography* (1928-1994) dans ANRW 18. 5, p. 3380-3684.

Dunbabin: Katherine Dunbabin, «*Baiarum grata voluptas. Pleasures and Dangers of the Baths*», *Papers of the British School at Rome* 57 (1989), notamment p. 33-46.

Hopfner: Theodor Hopfner, *Griechisch-Ägyptischer Offenbarungszauber*, 2 vol., Leipzig, 1921-1924; rééd. Amsterdam, 1974-1983.

¹ Vol. III, 2, pp. 1494-1521. Plus précisément, Hubert se proposait de faire «un exposé de la magie gréco-romaine» (p. 1497), de «la magie en Italie et en Grèce» (p. 1494).

² P. 1511. La phrase n'est pas d'une clarté limpide : quel sens Hubert donne-t-il à *expliquer* ? – Pour les tablettes magiques trouvées dans les bains publics, cf. Dunbabin, p. 37 et n. 210. En Egypte, dès la plus haute antiquité, tous les lieux où il y avait de l'eau (rivière, canal, puits, lac etc...) avaient

d'une part à des sources néo-platoniciennes, – Psellus et Eunape dans la *Vie de Porphyre*, – et, d'autre part, à la *Vie de Grégoire le Thaumaturge*, rapportée par Grégoire de Nysse³.

Ce sont ces mêmes textes – mi-philosophiques, mi-religieux – qui, analysés et commentés, constitueront plus tard, avec d'autres, l'ossature de la théorie élaborée par Theodor Hopfner sur les démons dans son grand ouvrage *Griechisch-Ägyptischer Offenbarungszauber*. On y lit que certains démons ont une affinité pour le chaud et pour l'humide, et que le besoin qu'ils en ressentent leur fait choisir les bains publics comme lieux préférés d'habitation⁴. Et Hopfner croit en trouver la confirmation dans le papyrus de Londres 121 (*PGM* VII, ll. 467-477) où, selon lui, c'est le démon présent dans le bain qui réalise l'acte magique⁵. A-t-il tort ou raison ? La réponse sera donnée plus loin par Sam Eitrem.

Cette réputation des bains publics hantés par les démons, personne ne l'a mieux mise en lumière que Campbell Bonner dans son article fondamental sur les "Demons of the Bath"⁶. Son propos est de réintégrer dans l'histoire de la démonologie du bain certains textes à son avis trop négligés ou insuffisamment exploités. C'est ainsi qu'il se réfère longuement aux *Apocryphes de Jean*, où il s'agit d'un bain habité par un démon (δαίμων προσπαραμένων) qui, dès la fondation du bain, y a déployé une activité diabolique (διαβολική ἐνέργεια) et, trois fois l'an, y étrangle ou noie un jeune homme et une jeune fille, – ce qui arriva au jeune fils du propriétaire du bain (il y périt mais fut miraculeusement ressuscité par Jean). – Même situation, en plus dramatique, au bain dont parle Grégoire de Nysse dans sa *Vie de Grégoire le Thaumaturge*: c'est un lieu où demeure et sévit un démon capable d'une activité meurtrière (ἐπεκράτει δὲ κατὰ τὸν τόπον ἐκείνον δαίμων τις ἀνθρωποκτόνος ἐπιχωριάζων τῷ λουτρῷ). Le bain est interdit au public à la tombée de la nuit; si un imprudent enfreint cette consigne, ce sera pour lui une nuit de terreur: fantômes, bruits assourdissants, tremblement de terre, le sol qui s'ouvre et fait voir les feux de l'enfer. – C. Bonner cite encore les *Actes d'André* qui nous sont connus par l'épitomé de Grégoire de Tours, – et de tout cela se dégage l'idée que le bain public,

la réputation d'être hantés par les démons (Brashear, p. 3465). Cependant aucune des tablettes magiques appartenant à la magie gréco-égyptienne n'a été, jusqu'à présent, trouvée dans un bain.

³ Hubert n'ignore pas les papyrus connus de son temps (liste p. 1503). Il les cite à l'occasion mais sans jamais mettre aucun d'eux en rapport avec le bain public.

⁴ Hopfner I § 770 «[...] dass gerade die Bäder Lieblingsaufenthaltsorte auch schlimmer Daemonen waren».

⁵ *Ibid.* I § 195 (interprétation approuvée par M. Kropp, *Ausgewählte koptische Zaubertexte* II, p. 35, n. 24 et n. 34). Hopfner, *ibid.*, indique que la même interprétation sera donnée par lui (II § 193) au texte de Berlin publié par Parthey (= *PGM* II, 45 suiv.). D'autre part, il fait état des *tabellae defixionum* trouvées dans les bains, se référant à l'article de Hubert.

⁶ Publié dans *Studies presented to F. Ll. Griffith*, London, 1932, p. 203-208.

parce qu'il est hanté par les démons, est un lieu particulièrement dangereux⁷.

Un bain public dangereux, habité par un ou plusieurs démons intervenant dans l'accomplissement de l'acte magique: trouve-t-on quelque chose de cela dans les papyrus magiques où βαλανεῖον a clairement le sens de bain public? Ils ne sont pas nombreux⁸ et l'énumération en sera courte. Dans les "manuels" de magie (recueils de recettes et formulaires) cinq textes: PGM II, 45-54; PGM VII, 429-458 et 467-477; PGM XXXVI, 69-101 et 330-360. Dans la magie "appliquée", deux lamellae: *Suppl. Mag. I*, 42 et Roy Kotansky, *Greek Magical Amulets: the inscribed gold, silver, copper and bronze «lamellae»* (Opladen, 1994), n° 52.

Que nous apprennent-ils?

On peut passer rapidement sur PGM VII, 429-458, un sortilège conçu pour nuire à un adversaire (par exemple, dans une course de chars). Il faut, dit la recette, graver sur une lamelle de plomb ce que l'on désire et, tard dans la nuit, "là où il y a une eau courante ou un canal d'écoulement d'un bain" (ὅπου ροῦς ἔστιν ἢ παραρέον βαλανεῖου) y jeter la lamelle pour qu'elle soit emportée par le courant (βάλε φέρεσθαι εἰς τὸν ροῦν). On voit que le bain n'apparaît ici que par un élément peu caractéristique et, pour ainsi dire, adventice. Il n'est pas, en tant que tel, un lieu de magie.

Plus intéressants sont les deux textes invoqués par Hopfner⁹. Le premier, (PGM VII, 467-477) est un philtre d'amour. "Prends, est-il ordonné, un coquillage de la mer et, avec de l'encre de myrrhe, dessine sur lui la figure de Typhon; écris, en cercle tout autour, les mots indiqués et jette-le dans l'hypocauste d'un bain public" (βάλε εἰς ὑποκαυστήριον βαλανεῖου).

⁷ On ne peut pas ne pas remarquer, dans cet article, combien modeste est la place faite aux papyrus magiques d'Égypte: une courte note (p. 205, n. 3), où C. Bonner reprend à son compte la doctrine de Hubert et Hopfner, et, à la fin de l'article, sept lignes qui font allusion aux deux papyrus cités par Hopfner et à *P. Oslo I*, 334. L'importante contribution de C. Bonner ne doit pratiquement rien aux papyrus.

⁸ Plusieurs occurrences ne peuvent être incluses dans la liste. En PGM IV, 735, il s'agit, dans un souci de pureté rituelle, de s'abstenir pendant sept jours de viande et de bain: ἀποσχέσθω ἐμψύχων καὶ βαλανεῖου; le βαλανεῖον peut être ici indifféremment une salle de bain privée ou un bain public, mais, de toute façon, n'est pas le lieu de l'opération magique. Dans PGM XXXVIII, 3, le texte est si mutilé qu'il est impossible de préciser le sens de βαλανεῖον. – Les papyrus démotiques n'allongent pas sensiblement la liste des occurrences du bain public. Dans F. Ll. Griffith and H. Thompson, *The Demotic Magical Papyrus of London and Leiden* (London, 1904; repr. Milano, 1976), le mot apparaît cinq fois et désigne plus probablement une salle de bain privée, ou simplement le fait de se baigner: recto XIII, 15 (the door of a bathroom of the woman; cf. Betz 217); XXI, 17 (your sweat free from bath oil; cf. Betz 230); verso VI, 4 et VII, 6 (she should wash in the bath; cf. Betz 243); VII, 3 (without having eaten any thing at all after bathing in the bath; cf. Betz 243). Cependant, il semble bien que dans *The Demotic Magical Spells of Leiden I* 384, publié par Janet H. Johnson (OMRL 56, 1975, p. 45, l. 13 et 28), il s'agit d'un bain public (cook it [in the ?] bath.... Burn A until she comes to me; cf. Betz 171).

⁹ Cf. *supra*, n. 5.

Hopfner, dans la logique de sa théorie concernant l'affinité des démons pour l'humide et le chaud, et par conséquent pour les bains, considère que le magicien s'en remet, pour l'accomplissement de l'opération magique, au démon qui *habite* dans ce bain chaud et humide¹⁰. Il interprète de la même manière PGM II, 45-55 (où il s'agit non d'amour, mais de faire apparaître un dieu), une recette qui prescrit de dessiner à l'encre de myrrhe, sur une feuille de papyrus, certaine figure démoniaque, et alors, dit le texte: "Jette dans l'hypocauste d'un bain" (βάλε εις ὑποκαύστραν βαλανείου). Mais, dans ces deux cas, rien n'implique l'intervention d'un démon *balnéaire*. Et Sam Eitrem, citant et commentant le second texte, a eu raison de dire que l'interprétation de Hopfner devait être, sur ce point, "corrigée", et que c'était le feu, et le feu seulement, qui, dans la circonstance, était l'agent magique¹¹.

Ce geste rituel par lequel l'agent magique est "jeté" dans la partie la plus chaude d'un bain public, se retrouve dans PGM XXXVI, 333-345, une ἀγωγή où la myrrhe, plante magique par excellence, doit être jetée sur "le pavement du bain" (βάλε εις τὴν πλάκαν τοῦ βαλανείου), expression reprise sous une forme à la fois plus précise et plus obscure, "sur le *strobilos* du pavement de ce bain" (ἐπὶ τὸν στρόβιλον τῆς πλακὸς τοῦ βαλανείου τούτου). Il sera difficile de se faire une idée exacte de la scène tant que le sens de *strobilos* ne sera pas établi¹². Mais il paraît certain que la myrrhe est vouée au feu qui la consumera, puisque c'est en se consumant que, par le jeu de la "sympathie" magique, elle enflammera d'amour la femme désirée ("De même que tu t'enflammes, tu enflammeras la femme [que je désire]", l. 342 ὡς σὺ κἀη, οὕτως καὶ σὺ καύσεις τὴν δεῖνα)).

Le même PGM XXXVI comporte, aux lignes 69-101, une recette magique

¹⁰ «Dadurch wird dem im warmen, feuchten Bade *hausenden* Stoffdaemon der magische Befehl zugestellt» (avec référence à Hubert).

¹¹ P. Oslo I, p. 132: «It is clear that the burning of the paper, and this only, is able to force the god or demon invoked on the paper to do the will of the supplicant (in this respect the interpretation of Hopfner should be corrected)».

¹² Le sens de στρόβιλος, dans ce contexte, reste, en effet, énigmatique. Le plus souvent on renonce à le traduire (Preisendanz, Henrichs, Betz, Moke [*infra*, n. 14]). Seul S. Eitrem (qui attend des spécialistes de la construction des bains dans l'Antiquité l'explication de πλάξ et de στρόβιλος, cf. P. Oslo I, p. 133, note à l. 339) tente une traduction inspirée d'*Anth. Pal.* XV, 5: «When I throw thee upon the whirling flame (?) on the bath». – Στρόβιλος (cf. le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* de P. Chantraine, p. 1062, s.v. στρεβλός) est la «toupie», le «tourbillon», mais aussi la «pomme de pin». Sur les diverses acceptions du mot résultant de la forme *conique* de la pomme de pin, voir M. Drew-Bear dans *L'arbre et la forêt, le bois dans l'Antiquité* (Textes réunis par J.-Cl. Béal, Publications de la Bibliothèque Salomon-Reinach, Université Lumière-Lyon 2 [diffusion De Boccard], vol. 7, Paris, 1995), p. 5 et 6 (le στρόβιλος de notre papyrus n'est pas mentionné). Il est probable que le στρόβιλος, dans le vocabulaire technique du bain public, désigne un élément du foyer ainsi nommé en raison de sa forme *conique*, qui évoque la pomme de pin. Il peut être intéressant de noter que dans l'étude architecturale qu'il fit du bain de Karanis («Un grand bain gréco-romain à Karanis», BIFAO LXXVI, 1976, p. 239-275), l'architecte G. Castel dit (p. 265) du foyer qu'il est «en forme de cône».

qualifiée d'ἔμπυρον ("agissant par le feu") qui présente un intérêt particulier en tant qu'elle introduit l'idée d'un danger. Elle prescrit d'écrire sur une feuille de papyrus propre, avec le sang d'un âne, certains mots; d'y dessiner l'image de Typhon selon le modèle donné par le papyrus, – avec une tête de coq et tenant, dans sa main gauche, une poupée féminine et, dans sa main droite, un fouet; – de mettre à l'intérieur¹³ de la feuille de papyrus quelque chose (οὐσία) appartenant à la femme désirée, d'enduire le papyrus d'une certaine gomme, – et, cela fait, de le "coller" sur la voûte sèche du *laconicum* du bain. "Tu seras, dit le magicien, dans l'admiration", ajoutant: "Mais fais attention à ne pas recevoir un coup !" Il ne dit pas d'où peut venir le coup. Faut-il croire que ce sont les démons supposés présents dans le bain qui sont susceptibles de frapper¹⁴? Rien, dans le texte, ne le suggère. L'explication la plus simple ne serait-elle pas dans l'image de Typhon dessinée sur la feuille de papyrus ? Cette image n'est pas inerte et le fouet de Typhon peut être redoutable.

Ainsi, aucun des papyrus qui, dans les "manuels" de magie, mentionnent le βαλανεῖον, ne confirme l'existence de "démons balnéaires". Il en va de même pour les deux *lamellae* appartenant à la magie "appliquée".

Dans le 1^{er} volume des *Greek magical amulets* publié par Roy Kotansky, le n° 52 est un phylactère qui se présente sous la forme d'une longue et étroite bande d'argent, qui avait été enroulée sur elle-même, placée dans un étui de bronze et sans doute portée au cou comme un talisman. Ce phylactère, – un texte de 121 lignes à raison de 18/20 lettres par ligne, – devait protéger Alexandra, fille de Zoé, des "démons" et de leurs entreprises pernicieuses, notamment (je ne retiens de ce texte si riche que ce qui a trait à mon sujet) dans tous les moments et circonstances de sa vie quotidienne (ll. 100-109): qu'il ne lui soit fait aucun mal ni dans sa nourriture et sa boisson, ni au lit et dans ses rapports sexuels, ni dans la rue et au cours de ses voyages à l'étranger, ni quand elle se baigne dans le fleuve ou le bain public (ll. 107-109: μήτε ἐν ποταμίῳ ἐμβάσει, μήτε ἐν βαλανείῳ). Dans un tel contexte, βαλανεῖον a un sens banal, dépourvu de tout relief spécifique. Il ne suggère nullement qu'Alexandra serait, au bain public, plus menacée qu'ailleurs par ces démons, censés la poursuivre en tout lieu et toute circonstance. Il évoque seulement un

¹³ Le grec dit (l. 73) βαλὼν οὐσίαν, ce qui fait problème. Le contexte suggère que l'οὐσία est insérée à l'intérieur de la feuille de papyrus. D'où les traductions proposées qui, toutes, méconnaissent le sens normal de βαλὼν: fold up in it (Eitrem); nimm Zauberstoff vom Weib (Henrichs); put (Moke); put it (Betz). Cependant, E. Tavenner: «The Use of fire in Greek and Roman love magic», dans *Studies in honour of Frederick William Shipley*, St Louis, 1942, p. 29 et n. 42, est d'avis que l'on peut et doit garder ici à βαλὼν son sens habituel (« cast » or « throw »): « though it does require the reader to supply the idea of a fire into which something is to be thrown ». Et il traduit: « after throwing (into the fire ?) the magic-compelling material (οὐσία) ».

¹⁴ Cf. D. F. Moke, *Eroticism in the Greek Magical Papyri*, Diss. Univ. of Minnesota, 1975, p. 95: « [...] lest the daimons lurch out and strike him ».

moment de sa vie quotidienne, et qui doit être, comme les autres, protégé des maléfices des démons par ce talisman.

Au contraire, le βαλανεῖον a un rôle primordial, il est le lieu particulièrement approprié, – en tant qu’il est le lieu du feu et de la chaleur intense – à l’opération magique du *Suppl. Mag.* I, 42. Dans cette *lamella*, Sophia, pour gagner l’amour de Gorgonia (il s’agit d’une femme recherchant l’amour d’une autre femme), invoque les puissances supérieures pour que Gorgonia (Gorgonia elle-même et non plus un objet symbolique comme tout à l’heure le coquillage ou la myrrhe) soit “jetée dans le bain public” (ll. 14, 34, 44, 51, 60: βληθήναι εἰς τὸ βαλανεῖον), où elle s’enflammera, corps et âme, d’amour pour Sophia. Un démon intervient dans l’opération, mais non pas un démon *balnéaire* présent et résidant dans le bain. L’affaire se déroule selon un processus bien connu: Sophia a déposé sa *lamella* dans une tombe (où, en effet, elle a été trouvée), – la tombe probablement d’une personne morte prématurément ou de mort violente. Ce faisant, elle chargeait le mort, ou plutôt son fantôme, son âme errante, bref, son νεκυδαίμων, de lui obtenir l’amour de Gorgonia. Il sera un démon au souffle de feu (l. 5: πυρσόπνευστον δαίμονα); c’est par son intermédiaire (l. 12: διὰ τούτου τοῦ δαίμονος) que l’opération se réalisera; par deux fois, il reçoit l’ordre de devenir (ll. 14 et 62: γενοῦ) une βαλάνισσα, une “baigneuse” au sens ancien du mot français, une “bath-woman” dont les ablutions brûlantes ne manqueront pas, par assimilation et sympathie, de livrer à Sophia une Gorgonia elle-même toute brûlante d’amour. Voilà ce que Sophia attend du νεκυδαίμων. Ce “démon” ne hante pas le βαλανεῖον. Il y vient parce qu’il en a reçu l’ordre et que c’est là qu’il doit l’exécuter.

En constatant que, dans l’état actuel de notre documentation, les “démons balnéaires” ne sont pas attestés en magie gréco-égyptienne, j’ai conscience, comme on dit, d’enfoncer une porte ouverte. Car aucun papyrologue n’a jamais fait allusion à un démon *balnéaire* pour l’interprétation d’un de nos textes magiques. Mais alors on peut se demander s’il est opportun et légitime de constamment se référer à Theodor Hopfner et Campbell Bonner, comme si nos textes pouvaient en retirer quelque lumière. Il semble, au contraire, que sur ce point précis du bain public, nos papyrus magiques n’ont rien de commun avec la démonologie de Th. Hopfner ni avec le sombre tableau que nous a présenté C. Bonner. Les sources papyrologiques ne coïncident pas avec les sources qui sont à la base de la superstition des bains publics hantés par les démons. La différence est frappante. Elle fait sans doute partie de la spécificité de la magie gréco-égyptienne face à la magie gréco-romaine.

La storia del *Kepos* nei *PHerc.* 1418 e 310

CESIRA MILITELLO

La storia della scuola occupa, nella produzione di Filodemo di Gadara, uno spazio di assoluto rilievo. I testi dedicati, con diversi criteri e con differenti obiettivi, alla vita di Epicuro e del *Kepos* sono impostati secondo un principio essenzialmente biografico e documentario; prescindono perciò, in genere, da riferimenti a problematiche di natura filosofica. Queste caratteristiche si ritrovano anche nelle opere che testimoniano la vita del Giardino attraverso la citazione diretta di brani tratti da lettere di Epicuro e dei suoi seguaci: i *PHerc.* 176, 1418 e 310.

Prescindendo – per il momento – dal *PHerc.* 176, che è adespoto e anepigrafo e risale, a quanto risulta dall'analisi paleografica di G. Cavallo, al II sec. a.C., mi soffermerò sui due papiri, il 1418 e il 310, che tramandano le *Memorie Epicuree* di Filodemo, dei quali ho curato l'edizione, apparsa nel 1997 come sedicesimo volume della collana *La Scuola di Epicuro*, diretta da M. Gigante.

Il *PHerc.* 1418 è stato datato da Cavallo presumibilmente agli anni tra il 75 e il 50 a.C.¹; del rotolo, gravemente compromesso dal processo di

¹ G. Cavallo, *Libri scritte scribi a Ercolano*, I suppl. a *CronErc* 13/1983, pp. 33 e 61.

Nel corso dell'articolo farò uso delle seguenti abbreviazioni: Angeli, 'Idomeneo' = A. Angeli, 'I frammenti di Idomeneo di Lampsaco', *CronErc* 11/1981, pp. 41-101; Angeli, 'Leonteo' = A. Angeli, 'Verso un'edizione dei frammenti di Leonteo di Lampsaco', in *Miscellanea Papyrologica in occasione del bicentenario dell'edizione della Charta Borgiana*, a c. di M. Capasso, G. Messeri Savorelli e R. Pintaudi. Premessa di M. Gigante (Firenze 1990), pp. 59-69; Angeli, 'Scuola' = A. Angeli, 'La scuola epicurea di Lampsaco nel *PHerc.* 176 (fr. 5 coll. I, IV, VIII-XXIII)', *CronErc* 18/1988, pp. 27-51; Arrighetti, *Dieci anni* = G. Arrighetti, *Dieci anni di papirologia ercolanese* (Napoli 1982); Beloch, 'Mithres' = G. Beloch, 'Mithres', *RFIC* 54/1926, pp. 321-335; Capasso = M. Capasso, *Carneisco. Il secondo libro del Filista*, La Scuola di Epicuro, 10 (Napoli 1988); Cavallo = G. Cavallo, *Libri scritte scribi a Ercolano*, I suppl. a *CronErc* 13/1983; De Sanctis, 'Il dominio macedonico nel Pireo' = G. De Sanctis, 'Il dominio macedonico nel Pireo. 2', *RFIC* 55/1927, pp. 491-500 (= Id., *Scritti minori*, I, Roma 1966, pp. 493-500); Diano = C. Diano, *Lettere di Epicuro e dei suoi nuovamente o per la prima volta edite* (Firenze 1946, 1974); Dorandi, 'Orientamenti' = T. Dorandi, 'Filodemo: gli orientamenti della ricerca attuale', *ANRW* II 36. 4/1990, pp. 2328-2368; Dorandi, 'Filodemo storico' = T. Dorandi, 'Filodemo storico del pensiero antico', *ANRW* II 36. 4/1990, pp. 2407-2423; Gigante, 'Biblioteca' = M. Gigante, 'La biblioteca di Filodemo', *CronErc* 15/1985, pp. 5-30; Gigante, *Filodemo in Italia* = M. Gigante, *Filodemo in Italia* (Firenze 1990);

svolgimento, rimangono circa tre metri, per un totale di sei cornici. Delle colonne, trentasette, resta la parte superiore; solo nelle ultime due cornici si sono conservate le parti inferiori, che si presentano discontinue, in disordine, con sovrapposti e sottoposti. La lettura è resa disagiata, oltre che dalle condizioni frammentarie, anche dalla mancanza di contrasto con lo sfondo, che è molto scuro.

Il *PHerc.* 310, invece, è, secondo il Cavallo², più tardo e risale al I sec. d.C.; in pessimo stato di conservazione, ne restano quattro pezzi distribuiti in tre cornici, per una lunghezza di appena 83 cm. Non c'è rapporto tra pezzi e colonne e ci si trova di fronte a una sovrapposizione di strati che, in qualche caso, arriva a nove livelli.

L'edizione del *PHerc.* 1418 esce a vent'anni di distanza dall'ultima, pubblicata da L. Spina sulla rivista "Cronache Ercolanesi", senz'altro utile per la costituzione del testo e la traduzione, ma poco articolata per il commento. Del *PHerc.* 310, del quale erano stati pubblicati i pezzi migliori, mancava finora un'edizione integrale.

L'accurata e completa lettura degli originali, col sussidio dei disegni, ha consentito non pochi miglioramenti testuali; in qualche caso mi è stato anche possibile riordinare le parti inferiori delle colonne. Di questi progressi darò tra poco un esempio, non prima di aver illustrato le linee principali della mia interpretazione dell'opera.

Le *Memorie Epicuree* costituiscono un testo basilare per comprendere la storia e, in un certo senso, lo spirito del primo Giardino; per questo motivo furono studiate, tra gli altri, dal Crönert³, dal Vogliano⁴, dal Diano. Il titolo di *Memorie Epicuree*, già proposto dal Gigante⁵, rispecchia il contenuto del testo, altrimenti noto come *Pragmateiai*, e rispetta, nella sostanza, le tracce

Habicht = C. Habicht, *Untersuchungen zur politischen Geschichte Athens im 3^o Jahrhundert v. Chr.* (München 1979); Liebich = W. Liebich, *Aufbau, Absicht und Form der Pragmateiai Philodemus* (Berlin 1960); Militello = C. Militello, *Filodemo. Memorie Epicuree*, La Scuola di Epicuro, 16 (Napoli 1997); Sedley = D. Sedley, 'Epicurus and the Mathematicians of Cyzicus', *CronErc* 6/1976, pp. 23-54; Spengel = L. Spengel, 'Die herkulanensischen Rollen', *Philologus* Suppl. 2/1863, pp. 495-548; Spina = L. Spina, 'Il trattato di Filodemo su Epicuro e altri (*PHerc.* 1418)', *CronErc* 7/1977, pp. 43-83; Tepedino = A. Tepedino Guerra, *Polieno. Frammenti*, La Scuola di Epicuro, 11 (Napoli 1991); Vogliano, 'Testi I' = A. Vogliano, 'Nuovi testi storici', *RFIC* 54, N. S. IV/1926, pp. 310-331; Vogliano, 'Testi II' = A. Vogliano, 'Nuovi testi storici. II', *RFIC* 55, N. S. V/1927, pp. 501-504; Vogliano, 'Epicurea' = A. Vogliano, 'Epicurea. I. La lettera di Epicuro a Mitre', *Acme* 1/1928, pp. 114-119.

² Cavallo, pp. 57 e 65.

³ *Kolotes und Menedemos* (Leipzig 1906, Amsterdam 1965); 'Lectiones Epicureae', *RbM* 61/1906, pp. 414-426 (= *Studi Ercolanesi*, tr. a. c. di E. Livrea, Napoli 1975, pp. 203-216); 'Neues über Epikur und einige herkulanensische Rollen', *RbM* 56/1901, pp. 607-626 (= *Studi Ercolanesi*, cit., pp. 103-125).

⁴ 'Testi I'; 'Testi II'; 'Epicurea'.

⁵ 'Biblioteca', p. 15 (= *Filodemo in Italia*, p. 27).

della sottoscrizione riportate nel disegno oxoniense; gravissimi problemi filologici ed esegetici sono infatti posti dai resti della *subscriptio* nei due papiri⁶.

L'opera è costituita da una successione di brani tratti dall'epistolario di Epicuro e dei suoi discepoli della prima generazione; la presenza di Filodemo è limitata a poche e ripetitive parole di connessione e viene alla ribalta solo in pochissimi casi.

Le condizioni del testo sono spesso gravemente lacunose e rendono problematica un'attribuzione certa delle epistole citate, introdotte da Filodemo con la schematica indicazione di mittente, destinatario e datazione; a questo si aggiunge l'abitudine del Gadareno di non ripetere mai un nome già menzionato ma di ricorrere di continuo al dimostrativo *αὐτός*⁷. Inoltre, nessuna lettera viene citata per intero; mancano perciò le formule di saluto iniziale e finale e il corpo del testo: le citazioni si estendono generalmente tra le quattro e le dieci linee⁸. Nella parte di testo conservata⁹, nella quale si possono riconoscere, con tutti i limiti del caso, una cinquantina di citazioni, sono solo tre¹⁰ i passi nei quali si può leggere con sicurezza il nome del mittente. Gli *excerpta* che provengono da lettere di Epicuro sono almeno dieci¹¹, cui vanno aggiunti forse altri otto¹². I brani sono tratti sicuramente da lettere di discepoli in sette casi, come è indicato da elementi interni¹³ o dalla presenza, nel contesto, del nome di Epicuro¹⁴. In nessuno di questi passi si è conservato il nome del mittente e perciò¹⁵ rimaniamo nel campo delle ipotesi. Allo stesso modo, il nome del destinatario delle lettere citate si legge solo in dieci casi¹⁶, mentre appena in altri quattro può essere identificato con una certa probabilità¹⁷.

Gli argomenti affrontati nei brani scelti da Filodemo spaziano ampiamente

⁶ V. Militello, pp. 84-94.

⁷ I nomi di persona vengono regolarmente sostituiti dal dimostrativo *αὐτός*, che ricorre nel PHerc. 1418 almeno ventisette volte.

⁸ Con delle variazioni – v. col. XXV 3 ss., cui si possono accostare le quasi quattordici linee di col. XXXIII 3 ss. e col. XXIV 7 s.; cf. anche le tre linee di citazione di col. X 5 ss.

⁹ Ci si riferirà esclusivamente agli *excerpta* riconoscibili in quanto tali, senza considerare quindi i passi più lacunosi e quelli dubbi.

¹⁰ Coll. XXIV 5; XXXII 2; XXXIII 3; si tratta sempre di Epicuro.

¹¹ Coll. VII 6 ss.; XXIV 7 ss.; XXV 2 ss.; XXVI 1 ss.; XXX 3 ss., 10 ss. e 13 ss.; XXXI 5 ss.; XXXII 2 ss.; XXXIII 3 ss.

¹² Coll. II 4 ss.; XII 2 ss.; XV 9 ss.; XIX 2 ss.; XXIII 4 ss.; XXVIII 2 ss., 11 ss. e 16 ss.

¹³ Coll. XIV 2 ss.; XVIII 15 ss.; XX 3 ss.; XXIX 7 ss. e 19 ss.

¹⁴ Coll. XVIII 6 ss.; XX 10 ss. a questi si possono forse aggiungere anche due casi dubbi: col. X 5 ss. e 8 ss.

¹⁵ Tranne pochi casi: coll. X 3 ss. e 10 ss.; XXIX 7 ss. e 19 ss.

¹⁶ Coll. VII 5 s.; X 4 e 8; XII 1 s.; XX 10; XXIV 6; XXVIII 11 e 16; XXX 13; XXXIII 3.

¹⁷ Coll. XXIII 4 ss. (Cronio); XXIX 7 ss. e 18 ss. (Epicuro); XXXI 5 ss. (Mitre). A parte va considerata l'identificazione del destinatario dell'epistola citata nella col. XXXII 2 ss., per la quale concordo con la Angeli, 'Idomeneo', p. 86 (sulla scorta del Vogliano, 'Testi I', p. 326 s.), che possa trattarsi di Idomeneo.

nella vita quotidiana del primo *Kepos*. Oltre al famoso passo di Epicuro con la richiesta di contributi annuali ai discepoli per il mantenimento della scuola¹⁸ e la nota *Lettera degli ultimi giorni* indirizzata da Epicuro morente a Mitre, l'ex ministro delle finanze di Lisimaco che si convertì all'Epicureismo¹⁹, ricordo *en passant* gli *excerpta*²⁰, probabilmente tratti da una lettera di Epicuro, che ricordano le manifestazioni di liberalità nei confronti degli Epicurei di un certo Cronio, del quale sono anche ricordate le esperienze maturate presso la scuola di Eudosso a Cizico²¹; la menzione²² di un'opera di Epicuro di struttura dialogica dedicata al problema dell'analogia tra il visibile e l'invisibile, della quale non abbiamo notizie da altre fonti; l'ampia e purtroppo mutila documentazione dell'episodio non chiaro dell'arresto di Mitre da parte di Cratero, governatore del Peloponneso per conto di Antigono Gonata, e della sua liberazione grazie all'intervento degli Epicurei²³.

Dal momento che gli *excerpta* riconoscibili in quanto tali sono sempre *di, a* o *su* un determinato personaggio, fu possibile già al Vogliano²⁴ e al Diano²⁵ riconoscere la struttura in sezioni del trattato filodemeo. Si individuano chiaramente, almeno nella seconda parte, due capitoli: il primo, dalla col. XIX alla col. XXIII, dedicato a Cronio, un epicureo altrimenti ignoto, e l'altro, esteso dalla col. XXIV alla col. XXXVI, su Mitre, mentre non risulta facile indicare su quali personaggi Filodemo avesse puntato l'attenzione nella prima parte delle *Memorie Epicuree*: le proposte di identificazione del o dei protagonisti delle coll. I-XVIII appaiono tutte problematiche. Il Diano²⁶ pensò a Timocrate, dal momento che il suo nome ricorre più volte nella prima parte del *PHerc.* 1418, ma la presenza in questo tipo di testo di una figura comunque negativa per la storia del *Kepos* fu già considerata improbabile dalla Angeli²⁷; la studiosa propose che l'argomento di questa sezione dell'opera fosse la figura di Leonteo, ma anche tale ipotesi non è priva di difficoltà²⁸. In base al testo in nostro possesso, mi è parso più corretto lasciare

¹⁸ Col. XXX.

¹⁹ Col. XXXI. Il testo di questa colonna è conservato anche nel *PHerc.* 310, fr. 2 ab, come rilevò già T. Gomperz, 'Ein Brief Epikurs an ein Kind', *Hermes* 5/1871, pp. 392 (= *Eine Auswahl berkulanischer kleiner Schriften* 1864-1909, Leiden 1993, p. 65).

²⁰ Col. XIX.

²¹ E il probabile elogio di Epicuro a Cronio della col. XXIII, ma la questione è controversa (v. Militello, pp. 244-250).

²² Col. XXIX.

²³ Anche la col. XXXIII ha una utile attestazione parallela nel *PHerc.* 310, che fu identificata già dal Vogliano, 'Testi I', p. 323 s.

²⁴ 'Testi I', p. 327; 'Testi II', p. 502; 'Epicurea', p. 115.

²⁵ Pp. 6 e 33.

²⁶ P. 27.

²⁷ 'Leonteo', pp. 64-69.

²⁸ V. Militello, pp. 57-59.

la questione aperta, sia perché non è determinabile se in questo gruppo di colonne si trattasse di uno o di più personaggi (il confronto con i capitoli su Cronio e Mitre non è illuminante, dal momento che il primo occupa cinque colonne e il secondo dodici), sia perché non abbiamo sufficienti informazioni per stabilire quale epicureo di Lampsaco che avesse avuto rapporti con le personalità nominate in questa sezione fosse stato ritenuto degno di nota. Inoltre, svariati personaggi menzionati come epicurei da Filodemo nel *PHerc.* 1418 non sono a noi noti da altre fonti; ignote potrebbero quindi essere anche le figure di cui si trattava in questa parte del testo.

Ma *perché* raccogliere le testimonianze? Quali obiettivi si prefiggeva Filodemo nel selezionare i passi dalle epistole di Epicuro e dei suoi discepoli? A quali fonti attingeva? A quale pubblico si rivolgeva? Qual era la logica dell'opera? Alle domande nella mia edizione ho cercato di dare una risposta.

Le finalità di un'opera comunque articolata e complessa come le *Memorie Epicuree* non possono essere esclusivamente storico-biografiche, come ha pur correttamente sostenuto la critica dallo Spengel in poi²⁹, ma sono molteplici, anche in relazione al pubblico potenziale. All'intenzione documentaria e storiografica si affiancano l'intento celebrativo e soprattutto quello divulgativo: la presenza di due copie nella Villa dimostra che il libro era destinato a un'ampia circolazione. Ma a ciò si accompagna un interesse

²⁹ Spengel, pp. 523-532. Lo Spengel, p. 528, individuò per primo il carattere storico-biografico delle *Pragmateiai*; così anche il Vogliano, 'Testi I', pp. 310-331; 'Testi II', pp. 501-504 e 'Epicurea', pp. 114-119; il Diano, pp. 6 e 33; lo Spina, p. 76; il Gigante, 'Biblioteca', p. 15 (= *Filodemo in Italia*, p. 28); il Dorandi, 'Orientamenti', p. 2337 s. e 'Filodemo storico', p. 2410. Non mi soffermo sulle proposte del Philippson, *apud* Vogliano, 'Testi I', p. 313; v. anche Philippson, 'Neues über Epikur und seine Schule', *NGG* 1930, p. 32, secondo il quale con quest'opera Filodemo intendeva illustrare i rapporti di Epicuro con i potenti, né su quella del Liebich, p. 78, che lesse l'opera come una contrapposizione tra βίος φιλόσοφος e βίος πολιτικός; queste interpretazioni sono state già da lungo tempo ritenute improponibili (v. Spina, pp. 76, 78 s.; Arrighetti, *Dieci anni*, p. 16 s.; Gigante, 'Biblioteca', p. 15 = *Filodemo in Italia*, p. 28; Angeli, 'Leonteo', p. 60 s.; Dorandi, 'Orientamenti', p. 2338; così anche Capasso, p. 47). Ancora sulla logica dell'opera ha riflettuto Angeli, 'Leonteo', pp. 59-69, che ha proposto una chiave di lettura basata sulle analogie tra le *Memorie Epicuree* e l'opera tramandata dal *PHerc.* 176. Secondo la studiosa, il trattato filodemeo, come quello prefilodemeo, sarebbe organizzato in *bioi*; benché l'analogia sia assolutamente corretta, la definizione dei capitoli dell'opera come *bioi* non appare condivisibile. Protagonisti di questi *bioi* sarebbero, secondo la Angeli, Leonteo, Cronio e Mitre. La studiosa ipotizza che la sezione iniziale dovesse trattare di Leonteo riprendendo un'ipotesi avanzata già dal Sedley, p. 28 n. 3, e basandosi sull'esame delle coll. XIV-VII-XVIII del *PHerc.* 1418 ('Leonteo', pp. 64-69; a questo si aggiungono le proposte di identificazione di mittente, destinatario e soggetto delle lettere citate nelle coll. XII-XIV-XV-XVI, *ib.*, p. 66, proposte che, tuttavia, non appaiono suffragate da sufficienti elementi testuali). A Leonteo, come si apprende dal *PHerc.* 176 fr. 5 coll. IX e X, fu affidato da Epicuro l'arbitrato nella contesa filosofica tra Metrodoro e il fratello quando ancora questa non aveva assunto il carattere di rottura (v. anche Angeli, 'Scuola', p. 36 s.). Si chiarirebbe così la presenza del nome di Timocrate nelle prime colonne del *PHerc.* 1418; il *bios* di Leonteo si estenderebbe secondo la Angeli dalla col. VII alla col. XVIII. Sulle difficoltà di questa proposta v. Militello, pp. 47-49.

specificamente propagandistico: Cronio, come apprendiamo dal *PHerc.* 1418, si era convertito all'Epicureismo dopo aver frequentato la scuola di Eudosso a Cizico, e rappresentava l'emblema di chi era approdato tardi al *Kepos*; Mitre era un uomo politico che aveva aderito all'Epicureismo e aveva perciò contemperato l'impegno civile con la pratica della filosofia del Giardino. Il capitolo su Mitre e i suoi rapporti con Epicuro è chiaramente in posizione enfatica, come anche l'episodio del suo arresto e della sua liberazione; episodio che, benché non sia stato del tutto chiarito, sta a sottolineare i vantaggi della filosofia epicurea anche per i *cives*. Proprio gli esponenti della nobiltà romana e italica costituivano³⁰ i destinatari ideali delle *Memorie Epicuree*.

La presenza nella biblioteca dei Pisoni di un testo più antico impostato in maniera sostanzialmente analoga, sia pur con delle differenze, il *PHerc.* 176, del quale purtroppo non conosciamo autore e titolo, testimonia la fortuna di un genere, quello antologico-epistolare, che non ebbe seguito nella letteratura greca a noi nota.

Il *PHerc.* 176, del quale si è conservato in condizioni discrete il fr. 5, è anepigrafo e risale, a quanto risulta dall'analisi di G. Cavallo³¹, al II sec. a.C.; è quindi prefilodemeo. Nell'opera le citazioni dalle epistole di Epicuro e degli Epicurei sono finalizzate alla documentazione di alcune figure di filosofi identificate da A. Angeli³², sulla scorta del Vogliano³³, in Leonteo, Idomeneo, Batide e Polieno. I capitoli conservati hanno una lunghezza omogenea; occupano tutti circa cinque colonne. Anche la connessione tematica appare chiara: sono tutti Epicurei della prima generazione, tutti originari di Lampsaco³⁴ – con l'eccezione di Ermarco, cui era dedicato un capitolo che è andato perduto –, e tutti, tranne Batide, ἐλλόγιοι μαθηταί³⁵. La successione dei capitoli è lineare e in un certo senso scontata: Leonteo e Idomeneo furono a capo della scuola di Lampsaco³⁶ e i loro nomi sono perciò accostati nelle fonti³⁷; Batide era la sposa di Idomeneo e la sorella di Metrodoro. La sezione su Polieno, l'ultima, è presumibilmente in posizione enfatica.

È evidente che per Filodemo l'opera costituì un modello, che tuttavia non fu seguito passivamente ma fu arricchito dal confronto con testi differenti per impostazione e finalità. Tra questi la *Costituzione degli Ateniesi* di Aristotele,

³⁰ Già secondo il Gigante, 'Biblioteca', p. 15 (= *Filodemo in Italia*, p. 28 s.).

³¹ Pp. 44, 57 e 59 s.

³² 'Scuola'.

³³ *Epicuri et Epicureorum scripta in Herculaneis papyris servata* (Berolini 1928), pp. 108-110.

³⁴ Così già Tepedino, p. 25 n. 4.

³⁵ D. L. X 24 s.

³⁶ V. Angeli, 'Scuola', p. 46 s.

³⁷ Strab. XIII 590 (οἱ περὶ τὸν Ἰδομενέα καὶ Λεοντέα) e Phld., *Epic. II* (*PHerc.* 1289) fr. 6 col. III 4 s.

che una mia nuova lettura³⁸ ha dimostrato fosse nota al Gadareno; in quest'opera, infatti, c'è una embrionale applicazione del cosiddetto "metodo di Cameleonte", cioè la pratica di documentare la vita dei personaggi di cui si tratta attraverso citazioni dalle opere. Anche la biografia peripatetica, secondo Arrighetti³⁹, ebbe un ruolo importante nella stesura delle *Pragmateiai*.

Data la scarsa rilevanza dal punto di vista filosofico di figure come quelle di Cronio e Mitre, tra le quali, peraltro, in base alle nostre conoscenze non è possibile ricavare la connessione, e l'importanza invece dei personaggi della scuola dei quali si trattava nel PHerc. 176, ho ipotizzato che con le *Memorie Epicuree* Filodemo abbia inteso *completare* quel lavoro di documentazione sul primo Giardino, che era stato già iniziato dall'autore del PHerc. 176, illustrando il ruolo nel *Kepos* di figure di minore rilievo ma che pure erano state in contatto con Epicuro⁴⁰.

La nuova lettura del PHerc. 1418 ha consentito vari progressi rispetto alla pur già valida edizione dello Spina, ma la lettura integrale del PHerc. 310 ha permesso di confermare definitivamente l'intuizione del Gomperz⁴¹, condivisa dal Crönert⁴², dal Vogliano⁴³ e da molti altri⁴⁴, che i due papiri contenessero la stessa opera. Il Diano⁴⁵, invece, aveva ipotizzato che per il PHerc. 310 potesse trattarsi di un testo analogo, ma non lo stesso, e cautela era stata espressa da M. Capasso⁴⁶. L'identità di contenuto dei due papiri è dimostrata specificamente da due passi tratti dalle coll. XXXI e XXXIII del PHerc. 1418 e dai corrispondenti frammenti del PHerc. 310:

PHerc. 1418, col. XXXI ll. 4-8

. . . ὡς γὰρ ἐφώνησεν
ἐκπνέων· “ἐβδόμη(ι) γὰρ ἡμέ-

PHerc. 310, fr. 2 ab ll. 6-11

. . . [ὡς γ]ὰρ ἐφώνη-
σεν ἐκ[πνέων·] “ἐβδό[μηι γὰρ

³⁸ Col. XVI 2-5; v. già C. Militello, 'Nuove letture nel PHerc. 1418', *CronErc* 20/1990, p. 79 s.

³⁹ *Dieci anni*, p. 16 s.

⁴⁰ V. Militello, pp. 56-59.

⁴¹ 'Ein Brief Epikurs an ein Kind', *Hermes* 5/1871, p. 392 (= *Eine Auswahl herkulanischer kleiner Schriften 1864-1909*, cit., p. 65).

⁴² 'Lectiones Epicureae', cit., p. 424 (= *Studi Ercolanesi*, cit., p. 214); 'Neues über Epikur und einige herkulanensische Rollen', cit., p. 612 s. (= *Studi Ercolanesi*, cit., p. 109).

⁴³ 'Testi I', pp. 312 n. 2 e 323 s.; 'Testi II', p. 502; 'Epicurea', p. 114 ss.

⁴⁴ R. Philippson, *Philodemos*, *RE* XIX 2 (1938), 2466 (= *Studien zu Epikur und den Epikureern*, Hildesheim 1983, p. 240); Liebich, pp. 72-80; Spina, p. 45 e 'Le ultime colonne delle "Πραγματεῖαι" di Filodemo (PHerc. 1418)', *RAAN* 46/1971, p. 151; Angeli, 'Filodemo: le altre opere', in Συζήτησις. *Studi sull'Epicureismo greco e romano offerti a M. Gigante* (Napoli 1983), II, pp. 586-588; E. Asmis, 'Philodemus' Epicureanism', *ANRW* II 36. 4/1990, p. 2376 n. 25; Dorandi, 'Orientamenti', p. 2338.

⁴⁵ p. 61.

⁴⁶ 'Per la storia degli studi ercolanesi', *CronErc* 15/1985, p. 185 n. 296.

ραι - φησίν - ὅτε ταῦτ' ἔγραφον
οὐχί [ἀποκεχ]ῶ[ρη]κ[εν] κα[τὰ τὴν
οὐρησιν [ἐμ]οῖ οὐθέν . . .

ἡμ[έρα]ι - φη[σίν - ὅ]τε ταῦτ' ἔ-
γραφον οὐ[χί ἀπο]κεχ[ώρη]-
κε[ν κα]τὰ τ[ὴν ο]ὔρησιν
[ἐμοῖ οὐθέν . . .

PHerc. 1418, col. XXXIII ll. 3-10

PHerc. 310, fr. 3 abc ll. 2-10

γράφων Ἡ]ρ[ο]δότου Ἐπίκουρος· “πρό-
τερον - [φησ]ί - ἀπε[σ]τάλη[ι] φέρ[ω]ν τὰ
γράμματα ὑπέρτης τις τῶν
στρατηγῶν παρ' Ὀλυμπι[ο]ῦ δῶρον
δο[θεῖς]· οὐ φ[θάσ]α[ς] [εὐ]ρεῖν οὐδέ-
τερον ὑμῶν πα[ρ'] Ἄντ[ι]πάτρωι,
ἔφη τὴν ἐπιστολὴν Ἄντ[ι]πά-
τρωι δοῦναι [π]ά[ρ]όν[τι].

πρότε]ρον - [φησί - ἀπε-
στάλη]η[ι] φέρω[ν] τ[ὰ] γρά[μ]ματα
ὑπέρτης τις τῶν στρα-
τηγῶ]ν παρ' Ὀ[λυ]μπι[ο]δώ-
ρον δ[ο]θείς· οὐ φ[θ]άσ[α]ς εὐ[ρ]εῖν
οὐδέ]τερον [ὑμῶ]ν παρ' Ἄν-
τιπάτ]ρωι, [ἔφ]η τὴν [ἐπιστο-
λὴν] Ἄν[τι]πάτρωι δοῦναι
[παρόντι - - -]

PHerc. 1418, col. XXXIII ll. 3-10:

P - - -]P[.ΔΟΤΩΙΕΠΙΚΟΥΡΟΣΠΡΟΤΕΡΟΝ[±13]ΦΕΡ[.]ΝΤΑΙΓΡΑΜΜΑ
ΤΑΥΠΗΡΕΤΗΣΤΙΣΤΩΝΙΣΤΡΑΤΗΓΩΝΠΑΡΟΛΥΜΠΙ[.....]ΟΥΦ[.....]Σ[.]ΡΕΙΝΟΥΔΕΙΤΕΡΟΝΥΜΩ
ΝΠΑ[.]ΑΝΤΙΠΑΤΡΩΙΕΦΗΤΗΝΕΠΙΣΤΟΛΗΝΑΝΤ[.]ΠΑΙΤΡΩΙΔΟΥΝΑΙ[- - - κτλ. O ΤΕΣΟΗ [...ΔΟΤΩΙ
[.]ΠΙΚΟ[.]ΟΣΠΡΟΤΕΡΟΝ[.]ΙΑΠΕΡΤΑΛΗΦΕΡ[.]ΝΤΑΙΓΡΑΜΜΑΤΑΥΠΗΡΕΤΗΣΤΙΣΤΩΝΙΕΤΡΑ
ΤΗΓΩΝΠΑΡΟΛΥΜΠΙ[.]ΤΩΡΟΥΙΔΟΡΕΜΟΥΦ[...Δ[...]]ΡΕΙΝΟΥΔΕΙΤΕΡΟΝΥΜΩΝΠΑ[.]ΑΝΤΙΠΑΤΡΩΙΕΦ
ΗΤΗΝΕΠΙΕΤΟΛΗΝΑΝΤ[.]ΑΙΤΡΩΙΔΟΥΝΑΙΝΑ[...ΤΙ κτλ. N .]ΡΕΣΕ[±10]ΕΠΙΚΟΥΡΟΣΠΡΟ[.....]ΟΝ[±8]
ΕΠΙΦΕ[.]ΝΤΑΙ[...Μ[.]ΤΑΥΠΗ[.]ΣΤΗ[...ΤΩΝΙΣΤΡΑ ΤΗΓΩΝΠΑΡΟΛΥΜ[- - -]±15]ΕΙΝΟ[...ΤΕ[.]
ΝΥΜΩΝΠΑ[.]ΝΤΙΠ[±4±4]ΗΝΕΠΙΣΤΟΛΗΝ[- - -]±4]ΔΟΥΝΑΙ[- - -

PHerc. 310, fr. 3 abc ll. 2-10:

P.....]ΡΟΝ[- - -]...]ΗΦΕΡΩ[.]Τ[...]]Μ[...]]...]]ΡΕΤΗ[- - -]...]]ΝΠΑΡΟ[.]ΜΠΙ[.
...]]...]]ΘΕΙΣΟΥΦ[...]]ΑΣΕΥ[.]Ε[...]]ΤΕΡΟΝ[...]]ΠΑΡ[...]]ΡΩΙ[...]]ΗΤΗΝ[...]]ΑΝ[- - -] - - -

Che i due rotoli siano copie dello stesso testo è dimostrato: 1) dal fatto che nella col. XXXI⁴⁷ del *PHerc.* 1418 l'inciso φησίν, inserito da Filodemo per integrare meglio nel contesto la citazione, è collocato nella stessa posizione nel corrispondente frammento del *PHerc.* 310⁴⁸; 2) dalla ricorrenza dello stesso errore in due passi paralleli: sia nel disegno oxoniense della col. XXXIII⁴⁹ del *PHerc.* 1418 che nel luogo corrispondente⁵⁰ del *PHerc.* 310 si legge ἀπεστάλη, con *iota* ascritto in fine di parola. A questo si può aggiungere la

⁴⁷ L. 6.

⁴⁸ Fr. 2 ab l. 8 (secondo la numerazione da me adottata).

⁴⁹ L. 4.

⁵⁰ Fr. 3 abc l. 3.

probabile presenza, ancora nello stesso passo del *PHerc.* 310⁵¹, di un φησί che si legge nella col. XXXIII⁵² del *PHerc.* 1418.

La lettura del *PHerc.* 310, che pure è in condizioni tanto peggiori rispetto all'altro testimone, ha consentito di recuperare un luogo della col. XXXIII del *PHerc.* 1418⁵³, che nelle edizioni precedenti appariva problematico⁵⁴. Il passo conserva uno stralcio da una lettera di Epicuro a Erodoto, scritta in relazione all'episodio dell'arresto di Mitre.

Nell'edizione dello Spina⁵⁵, che seguì, pur consapevole delle difficoltà, la lezione del Diano⁵⁶, si legge: “πρότερον - [φησ]ί - ἀπεστάλη{ι} φέρ[ω]ν τὰ ἰς γράμματα ὑπηρετής τις τῶν ἰ στρατηγῶν παρ' Ὀλυμπι[ο]δῶρου ἢ καὶ ἐμ(οῦ, καὶ) οὐ φ[θ]άσ[α]ς [εὐ]ρεῖν οὐδέτερον ὑμῶν πα[ρ'] Ἀντιπάτρῳ, ἔφη τὴν ἐπιστολὴν Ἀντ[ι]πάτρῳ δοῦναι ἢ πα[ρ]όντι”.

La traduzione proposta è “In precedenza era stato mandato un attendente da parte degli strateghi con lettere da parte di Olimpiodoro e mia, ma non essendo riuscito a trovare nessuno di voi presso Antipatro, disse di aver consegnato la lettera ad Antipatro, che era presente”. I problemi nascevano sia dalla correzione, alla l. 7, del ΔOP riportato dal disegno oxoniense in KAI, che non appariva motivata dal punto di vista paleografico, sia soprattutto dalla complicata aplografia ipotizzata dal Diano alla l. 7; tutto ciò senza considerare la singolarità della circostanza: secondo lo studioso, “Ἰὺπηρετής porta non solo una lettera di Olimpiodoro ad Antipatro, ma anche una lettera di Epicuro agli amici”. Sui motivi che avrebbero indotto Olimpiodoro a scrivere ad Antipatro (che secondo il Beloch⁵⁷ era Antipatro Etesia e secondo il De Sanctis⁵⁸ invece un ufficiale macedone altrimenti sconosciuto), il Diano non avanzò ipotesi. Il problema posto dalla l. 7 è stato risolto grazie alla collazione tra il testo del *PHerc.* 1418, quello fornito dal disegno oxoniense e quello del frammento corrispondente del *PHerc.* 310. Nel disegno oxoniense si legge, all'inizio della l. 7, ΔΟΡΕΜΟΥΦ[...].Δ[., mentre nel *PHerc.* 310 .]ΟΘΕΙΣΟΥΦ[...].ΑΣΕΥ[.]Ε[.]; ho potuto scrivere perciò: πρότερον - [φησ]ί - ἀπεστάλη{ι} φέρ[ω]ν τὰ ἰς γράμματα ὑπηρετής τις τῶν ἰ στρατηγῶν παρ' Ὀλυμπι[ο]δῶρου ἢ δο[θ]εῖς· οὐ φ[θ]άσ[α]ς [εὐ]ρεῖν οὐδέτερον ὑμῶν πα[ρ'] Ἀντ[ι]πάτρῳ, ἔφη τὴν ἐπιστολὴν Ἀντ[ι]πάτρῳ δοῦναι ἢ πα[ρ]όντι: “In un primo tempo – dice – fu mandato a portare la lettera un attendente degli

⁵¹ L. 2

⁵² L. 4.

⁵³ Col. XXXIII 6.

⁵⁴ Così nelle edizioni del Diano e dello Spina, al quale (p. 64, app. crit.) non erano tuttavia sfuggite le difficoltà della sua restituzione.

⁵⁵ P. 64.

⁵⁶ P. 19; lo studioso fu anch'egli lucidamente consapevole delle difficoltà del passo v., *ib.*, app. crit. e p. 43.

⁵⁷ ‘Mithres’, p. 331 s.

⁵⁸ ‘Il dominio macedonico nel Pireo’, p. 491-494, seguito da Habicht.

strateghi concesso da Olimpiodoro; non essendo riuscito a trovare nessuno di voi due presso Antipatro, disse di aver consegnato la missiva ad Antipatro che era lì”.

Nella mia edizione, ho cercato di risolvere i punti più problematici del testo di Spina e, soprattutto, ho tentato di fornire una chiave di interpretazione dell'opera contestualizzandola nell'ambiente filosofico e culturale nel quale fu scritta, anche se i risultati raggiunti sono comunque ipotetici. Alcuni problemi restano purtroppo irrisolti.

Le *Memorie Epicuree* furono un'opera importante, per il Giardino di Atene e per quello di Ercolano; spero che il mio lavoro possa contribuire a comprenderne più chiaramente il significato, le finalità e le implicazioni.

Katagraphē, ownership and tax

MIROSLAVA MIRKOVIĆ

Καταγραφή is one of few institutions which is recorded both in papyri in Egypt and in inscriptions outside Egypt. As a term used in sales contracts, in inheritance documents and those concerning gifts, *katagraphē* appears in numerous papyrologic texts from Egypt for many centuries, from the Hellenistic to Byzantine times; it is referred to also in Greek inscriptions concerning sales in the third and second century BC and in inscriptions from Macedonia and Asia Minor in the third century AD in connection with the consecration of slaves and children to the temple of Θεὰ Μᾶ Ἀνεΐκετος and other deities in Macedonia and to Ἀπόλλων Λαιρμηνός in Phrygia¹. This last group has been neglected when discussing the significance of the term.

Debate on *katagraphē* today tends to focus on the legal and formal significance while research concentrates mainly on sales contracts and the parties to the contract. Its significance has been reduced to a legal one. The basic problem of what exactly καταγραφή in practice meant, appears to be still unsolved. Here, the role and interest of the Roman state has been neglected.

The aim of the pages which follow is not to redefine the act of καταγραφή – it would be very difficult to add yet another theory to those referring to sales after E. Rabel, J. Partsch, L. Mitteis, P. Meyer, E. Schönbauer, A.B. Schwarz and H.-J. Wolff² – but to draw attention to the third party in the procedure,

¹ Inscriptions concerning consecration of free children: from Phrygia: MAMA IV 275 B, AD 177/178); 276 A III, undated; 276 B, AD 124/125; 277 B, AD 204/205; M. Riçl. Arkeoloji dergisi III, 1995, nr. 16, second/third century and 31, AD 229/230; from Lydia: TAM V/1, AD 118/119 (a woman who dedicated herself to the god); from Macedonia: SEG XXXIV, 1984, 657 (AD 203/204); N. Vulia, Spomenik Srpske kraljevske Akademije 77, 1934, n. 58 = IG X/2, n. 233, cf. M. Mirković, *Katagraphē and the consecration of children, Mélanges d'histoire et d'épigraphie offerts à Fanoula Papazoglou*, 1997, 1 ff. For other publications see M. Mirković, 1 f., n. 1.

² The most significant modern theories of *katagraphē* up to 1948 are reviewed by H.-J. Wolff in his study, *Registration of Conveyances in Ptolemaic Egypt*, Aegyptus 28, 1948, 17, n. 2, and *Das Recht der griechischen Papyri Ägyptens in der Zeit der Ptolemaer und des Prinzipats*, II, 1978, 81 ff.; 213 ff. Cf. E. Schönbauer, *Eine wichtige Katagraphē-Urkunde: P. Graec. Vindob. 19853*, Aegyptus 33, 1953, 253 ff. He identified three basic theories in modern studies on *katagraphē*: Register-, Urkunde- and Protokollstheory.

to the interest of the Roman state and to a group of documents, papyrologic and epigraphic, which have been long neglected in a discussion about it, in order to explain the meaning and purpose of the *katagraphē* in practice when related not only to sales, but to other transactions and to the consecrations of slaves and children. The investigation will be restricted to the Roman period.

The act of *katagraphē* was performed before the State authorities, κατὰ δημόσιον χρηματισμόν, as it is attested in some documents. The State was involved by the simple fact that the authorities controlled the conveyance of goods and people. The consequences of it should be not omitted in discussion of the problem.

1. DEFINITION

Theories so far have linked *katagraphē* in all its connotations exclusively to contractual sale of slaves and real estate. The simple formula πεπρακέναι καὶ καταγραφέναι, however, declared by the vendor does not suggest any definition of the act. Existing theories are based on a long study of the relevant papyrologic documents. The earliest interpretation of the term as a letter of sale (Kaufbrief) or sale document (Kaufurkunde) and many others in legal literature of the early twentieth century are now recognized as irrelevant; others, still valuable today according to H.-J. Wolff³ are: 1. *katagraphē* “as an act of registration” (Rabel)⁴; 2. “*katagraphē*, at least in Roman times, as a notarial acknowledgment of the transfer of title by the transferor, neither constitutive nor indispensable” (Schwarz)⁵; 3. “*Katagraphē* as an official instrument recording the acknowledgment of the transfer by transferor in the form of a *homologia* declared before an official as *Organ der Gemeinschaft* and therefore an indispensable requirement for a fully valid transfer of title” (Schönbauer)⁶. Wolff himself did not add a new theory to these, but accepted Rabel’s and discussed instead those documents that he considered to be related to the actual act of *katagraphē*, even though the word itself was not mentioned in them⁷. His opinion was based on the idea that this was an act that accompanied sales transactions and was formalized in a separate document.

³ H.-J. Wolff, *Registration of Conveyances in Ptolemaic Egypt*, Aegyptus 28, 1948, 55.

⁴ E. Rabel, *Καταγραφή*, ZSS 54, 1934, 189 ff. See yet in his paper *Nachgeformte Rechtsgeschäfte*, ZSS 28, 1907, 360 ff.: “καταγράφειν aber wörtlich und seiner Hauptbedeutung nach registrieren heißt”; cf. also his study *Verfügungsbeschränkungen des Verpfänders*, Leipzig 1909, 106 ff.

⁵ A.B. Schwarz in *Actes du Ve Congrès Intern. de Papyrologie*, Bruxelles 1938, 381 ff.

⁶ E. Schönbauer, in *Atti del IV Congresso Intern. di Papirologia*, Milano 1936, 435 ff., first stated in *Beiträge zur Geschichte des Liegenschaften im Altertum*, 1924. See also his articles in ZSS 50, 1930, 693 ff. and in Archiv f. Papyrusf. 10, 1932, 179 ff.; 13, 1939, 41; 14, 1941, 60.

⁷ Wolff, *op.cit.* in n. 3. He considers the Hellenistic and Roman *katagraphē* as being different in nature. Schönbauer stated, basing his opinion on the new document, that it was the same

Rabel's largely convincing interpretation of *katagraphē* first published in a paper from 1907, and again in 1934, albeit not accepted by all, could be used as a good starting-point for further considerations about the character and purpose of this act. For him *katagraphēin* was a practice of registering the sale. His conclusion, that *katagraphē* was not an agreement between two parties ("nicht Parteierklärung"), but an official act of registering ("ein behördlicher Registeract")⁸, seems to be extremely important to further discussion about it⁹.

Evidence does not contradict Rabel's theory, that the *katagraphē* was an act of registration. Accepting it as practice of registering conveyance, H.-J. Wolff added some new element to the definition¹⁰. *Katagraphē* under the influence of Roman thought was, in his opinion, the word for *to transfer title* as opposed to the purely obligatory agreement of sale¹¹. Even so, the practice was indispensable and must have had consequences.

Both elements, registration and transfer of title do not contradict one another. Taken together, they could be applied both to the sale and other ways of transferring land, slaves and even free people.

2. THE MEANING IN DOCUMENTS NOT RELATED TO SALES

The study of *katagraphē* in sales documents is of great help in defining the term. It seems, however, that further progress is only possible if it is considered independently of sales-related texts contracts. The investigation that follows is not primarily based on the texts relating on sales already

procedure in different systems (*Eine wichtige Katagraphē-Urkunde: P. Graec. Vindob. 19853, Aegyptus 33, 1953, 255 ff.*). Some compromising theories have been suggested by A. Segrè, *Essay on the nature of real property in the Classical World*, 1943, who seems to have tried to combine the theories of Rabel and Schönbauer.

⁸ Rabel, ZSS 54, 1934, 192.

⁹ Opposite view: J. Partsch, *Mitteilungen aus der Freiburger Papyrussammlung* II, 1916, 10: "Sicher ist es, daß sie (sc. Katagraphē) eine Erklärung zwischen den Parteien bedeutet". There is not essential difference in meaning in the theory explaining *katagraphē* as connected with the public instrument of conveyance, H.-J. Wolff, *Aegyptus* 28, 92.

¹⁰ As on p. 59: "Egyptian parties, who had their contracts drawn up in their own language, often but not always submitted them for the *anagraphē* and frequently also caused the transaction to be entered by the agoranome in his register of *katagraphai*" or p. 91 (for *katagraphē* in the Roman period): "When Ptolemaic *καταγραφή* as an institution fell into disuse, the word *καταγραφή* became an expression denoting the public instrument attesting the transfer of title by sale". H.-J. Wolff stresses that *katagraphē* in Roman times became more and more detached from the original conception and that after AD 200 it began to assume a less specific meaning. As examples he quotes P. Oxy. 1636 (AD 249) and 1704 (AD 298) respectively, with the explanation that the noun stands in a general way for conveyance, regardless of its form. The word came to express simply to *write over*, the form in which this was to be accomplished being implied rather than insisted on by the employment of this particular word.

¹¹ Wolff, *op.cit.* in n. 3, 95.

analyzed in numerous papers and textbooks¹², but on the documents recording other transactions. In explaining the aims of this act the sixth and seventh century papyri containing the term *katagraphon* can be of help.

A couple of texts relating to *katagraphēin* independently of sale are for instance *parachoresis*-contracts, inheritance documents and inscriptions relating to sacral manumission and consecration of children. Although few and not much discussed, these papyri allow us to reconsider the *katagraphē* in their general meaning. Some examples in point are:

a) Cession: Of particular interest is P. Oxy. 1636 of AD 249, which concerns the *cessio* (παραχώρησις) of land. The document states the following: Aurelius Serenus gives the land over to Aurelius Panesneus for 400 silver drachmas; the tax is settled and paid up until the current, sixth year; from the sixth year, Aurelius Panesneus undertakes to pay tax; the contract of transfer of ownership exists in two copies. Aurelius Serenus leaves it to the new owner to register the transaction, “and whatever you choose you are to publish it through the record office”. Aurelius Panesneus confirms that he has published it: ἔσχον τὴν κα[τα]γραφή]ν ὡς πρόκειται. The editor comments on the text as follows: “In place of the usual signature of the person ceding the land, there is the signature of the other party, acknowledging the cession, which is here called καταγραφή”. It is obvious, however, that *katagraphē* here signifies the registration of the transfer of land with the authorities¹³. Before transferring the ownership, the question of tax arrears is settled by the contract.

b) Inheritance¹⁴: In P. Oxy 2199, dated in the reign of Hadrian or Trajan, we have official confirmation that *katagraphē* of inheritance has been carried out. A certain Dioskoros, probably a tutor, has to submit, among other things, a copy of the registration of inheritance, in order to prove the civitas of the heir of soldier, col. I, ll. 10-23: καὶ ἀντί[ρ]αφον κατ[α]γραφῆς κληρονομίας ὡς γενομένης εἰς τ[ῆ]ν τῶν ἐνκτίσεως ἐκείνου τοῦ νομ[ο]ῦ β[ι]βλιοθήκην. A further example of this type is P. Strass. 41: In the procedure concerning the inheritance it is decided that the part which was inherited should either be registered under the name of the heiress, or that she

¹² Siehe zuletzt H.-J. Wolff, *Das Recht der griechischen Papyri Ägyptens in der Zeit der Ptolemaeer und des Prinzipats*, II, Handbuch der Altertumswissenschaft, X-5, 1978, 81 ff. and passim.

¹³ There are other *katagraphē*-documents which also do not concern a sale-contract, but *parachoresis* as are P. Oxy. 1703, P. Giessen 51 and others. P. Mich V 266 presents an agreement about the formal transfer of ownership of a vineyard to a sister; the vineyard was bought from the mutual brother and husband of the sister and had up until that moment belonged to another brother; the latter transfers it to the sister in this document by way of *katagraphē*.

¹⁴ R. Taubenschlag, *The Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri*, 1944 (1955), 400, allowed that in the case of the donation of immovables and slaves the *katagraphē* was also required and notes P. Oxy. 2199 but suggests that καταγραφή κληρονομίας was probably used in the sense of ἀπογραφή. Both terms belong to the same procedure, registration and conveyance of things and people.

would pay two talents, l. 13 ff. Therefore, in order to receive the inheritance, she had to transfer it into her name; if not, she had to pay two talents.

In order to validate ownership, the registering of conveyance was necessary regardless of the kind of transfer. The same procedure as for sales and inheritances was applied in cases of donation.

c) Donations: there are two documents with which Taubenschlag illustrates that a *καταγραφή* was required in the case of gift of immovables or slaves in the Greek world: SB 7457, from the time of Ptolemy the 5th or 6th in Egypt and BGU 1114, from BC 8/7. It is explicitly stated in the former that no payment was required: οὐκ ὑπέσχετο λαβεῖν τιμὴν, ἀλλ' ἐχαρίσατο καὶ κατέγραψεν τῇ συνόδῳ δωρεάν. This relates to the donation of a house and land. The subject of the second document is the donation of slaves¹⁵.

d) Inscriptions from Macedonia and Asia Minor are important in explaining the meaning of it in practice. The majority of them concerns the consecration of slaves; consecration of free children is attested to primarily in the Phrygian inscriptions, not infrequently with the *katagraphēin*-clause. The latter may be of interest in discussing the meaning of *katagraphē*. The simplest form of the free people's *katagraphē* represent the inscription published in MAMA IV 275 B, dated AD 177/178: Ἔτους σξ' μηνὸς Ξανδικοῦ Ὀλυμπιάς Διονυσίου Βλαουνδηνῆ ἢ καὶ Μο(τελληνῆ) καταγράφω Νείκωνα Β' τὸν υἱὸν μου Ἥλιω Ἀπόλλωνι Λαιρμηνῶ καὶ ἂν τις ἀντίειπῃ θήσει εἰς τὸν θεὸν * βφ' καὶ εἰς τὸν φύσκον ἄλλα * βφ'. An inscription from Leukopetra in Macedonia, SEG XXVII 1977, n. 290, is a most illuminating example which demonstrates the official procedure without using the term *καταγραφή*: Τῆ λ' τοῦ Δαισίου μηνός, ἔτους εὐσ' τοῦ καὶ αὐτ', ἐν Βεροίᾳ τῇ μητροπόλει τῆς Μακεδονίας καὶ δις νεωκόρου, Φουνδάνιος Νεικέρως ἐμαρτυροποιήσατο τοὺς ἐπισφραγισμένους προτεθεικέναι αὐτὸν πιττάκιον δωρεᾶς ἀπὸ τῆς εἰκάδος τοῦ προγεγραμμένου μηνός, ἐξῆς ἡμερῶν δέκα, ἐκ πιττακίου ἀντίληψε καὶ ἀντεσφραγίσθε τὰ ὑπογεγραμμένα, δωρεῖσθαι δὲ τὸν Νεικέρωτα Μητρὶ θεῶν Αὐτόχθονι παιδίον αὐτοῦ ὀνόματι Νεικοτύχην. Ἐρρωσθέ μοι. This inscription, interesting for a variety of reasons, bears the weight of an official document in its form and content: the exact date when the act of donation was carried out is stated; the transaction was accomplished in the presence of witnesses in Beroia as the metropolis of the province and came into force ten days later; the benefactor received an official confirmation of this (πιττάκιον δωρεᾶς, ἀντίγραφον in the papyri). The term *καταγραφή* is missing, but the *pittakion* would have the significance of an official confirmation of the completed *katagraphē*, in other words, of a document

¹⁵ R. Taubenschlag, *op.cit.* 324, n. 13. See the explanation by Schubart, BGU and H.-J. Wolff, *Das Recht der griechischen Papyri Ägyptens*, 198.

similar to those in the papyri which Wolff discusses¹⁶. There is an example of a woman, TAM V/1, no.460, AD 118/119, who dedicated herself to the gods, with the same wording attesting to *katagraphē* at the end, καὶ ἐκέλευσεν στηλλογραφήσθαι νέμεσιν καὶ καταγράψαι ἑμαυτὴν ἰς ὑπηρεσίαν τοῖς θεοῖς. *Katagraphē* has been performed in an official form, as recorded in SEG XXVII 1977, 290.

The question arises as to whether *katagraphē* was indispensable or not. There are two opposing views: As defined by E. Schönbauer¹⁷, *katagraphē* was an official instrument recording the acknowledgment of a transfer made by the transferor in the form of a *homologia* declared before an official as “Organ der Gemeinschaft”; *katagraphē* is therefore an indispensable requirement for a fully valid transfer of title. Contrary to this A.B. Schwarz¹⁸ concludes: “*katagraphē*, at least in Roman times, was a notarial acknowledgment of the transfer of title by the transferor, neither constitutive nor indispensable”. In Wolff’s opinion *katagraphē* was not absolutely required, although each of them offered certain advantages to the persons concerned.

No doubt, *katagraphē* was provided as an act protecting both parties, vendor or donator and the new owner. The latter was protected from any illegal action by threat of fine, payable to the fiscus and to the god: ἄν τις ἀντείπη θήσει εἰς τὸν θεὸν * βφ καὶ εἰς τὸν φύσκον ἄλλα * βφ, as formulated in inscriptions. Similar clause is found in papyri concerning transfer of property, as for instance BGU 1193 or P. Lond. 977¹⁹. Formulas like those found in inscriptions clearly show protection of the new owner: nobody could remove a slave who had been consecrated (ἐξαλλοτριῶσαι, Bean, Anat. Stud. 10,1960) or sell him, or offer him in payment for a debt (μήτε πωλήσε, μήτε ἀναφορὰν ὀρίσε μήτε δανίω ὑποθέσθε, SEG XXXIV,1984, 658).

Conveyance by act of *katagraphē* was the duty of the vendor. One good reason to perform it was fear of a fine. But that was not all. It was the former slave owner who declared his act of καταγραφή publicly, as inscriptions testify. If we keep in mind the basic meaning of καταγραφέναι as an act of conveyance of property or people from one name in the register to another, the interest of the vendor to publicize the sale or donation must have been connected with his concern to show himself free of future taxes, as is evident from some papyri.

¹⁶ Wolff, *op.cit.* in n. 3.

¹⁷ *Atti del IV Congresso Intern. di Papir.*, Milano 1936, 435 ff.

¹⁸ *Actes du V^e Congrès Intern. de Papyrologie*, Bruxelles 1938, 381 ff.

¹⁹ A. Berger, *Die Strafklauseln in den Papyrusurkunden*, Ein Beitrag zum gräko-ägyptischen Obligationenrecht, Berlin 1911.

3. KATAGRAPHÉ AND THE ROMAN STATE²⁰

There is no doubt that *katagraphē* was officially performed in the Roman state indicating that it was in some respect indispensable. Rabel's statement, ZSS 54, p.192, seems to be important: "Diese Nachwirkungen der Theorien von Mitteis und Partsch sind zwar schon ihrer Quelle beraubt, wenn annerkant wird, daß Katagraphieren vom Ursprung her ein behördlicher Registerakt ist und gar nicht eine Parteierklärung". This brings us to one of the most important, but in the discussion neglected question, namely the interest of the Roman state as the third party to the transaction; its interest must have been primarily fiscal.

H.-J. Wolff points out that the purpose of this institution in Ptolemaic Egypt would be to establish certain control over conveyance of real estates and slaves; this was presumably to prevent transfers by persons not entitled to dispose of the property and securing the collection of sales tax²¹. It was Rabel who pointed out the link between *katagraphē* procedure and taxes. He thought of Athens in the time of Theophrastus, ZSS 54, p. 211 f.: "Von den Zwecken des Gesetzes ist unmittelbar greifbar der fiskalisch, den auch P. Col. 480 und die griechischen Vertragslisten aufweisen und auf den sich in Wahrheit auch Theophrasts Begründung für die Melde- und Aushangpflicht in Athen bezug: ὅπως – ὁ δικαίως ἐωνημένος φανερός ἢ τῷ τέλει, damit der rechtmässige Käufer für die Steuer offenkundig sei". Not tax in general, but sales tax is emphasized by Westermann as the primary aim of the State. In a study dedicated to P. Col. 480 from BC 198-197, he states the fiscal importance of sales records in the offices of the *agoranomoi*, inferring that the reason for *katagraphē* was payment of sales tax which was divided between seller and buyer. The text seems to indicate that the rate depended on the value of the property sold. The contractor of the tax collected it upon slaves whose sales were recorded before the *agoranomoi*. It was also payable under the Romans and this conclusion helps to explain *katagraphē* in documents from that time²².

In considering the different kinds of sales transaction, Schönbauer²³ takes

²⁰ This aspect is short mentioned by Partsch, *Mitteilungen aus der Freiburger Papyrussammlung* II, 1916, 15: "andererseits das Verhältnis zwischen dem Erwerber und den Dritten, sei es gegenüber dem Staat als Steuergläubiger der Vermögens- und Kopfsteuer, sei es gegenüber den späteren Erwerbern". Cf. Wolff, *Aegyptus* 28, 1948, 92, resuming the former discussion: "As regards the last question (sc. legal import and effect of documents) the dispute rests on the assumption that the term *katagraphē* was essentially connected with the public instrument of conveyance, whether this be defined, with Schwarz, as a dispensable official execution by the notary of a private act, or, with Schönbauer, as an official confirmation perfecting the transaction".

²¹ Wolff, *Aegyptus* 28, 59 f.; see also idem, *Das Recht der griechischen Papyri Ägyptens in der Zeit der Ptolemaer und des Prinzipats*, II, 1978, 216 ff.

²² W.L. Westermann, *Upon slavery in Ptolemaic Egypt, P.Columbia inventory No.480*, 1929. His explanation had been accepted by M. Rostovtzeff, *YCS* 3, 1932, 65.

²³ *Aegyptus* 33, 1953, 251.

the role of the State into account: “Staatspolitische Gründe und solche der Rechtssicherheit vereinen sich dabei. Die staatliche Gemeinschaft will erfahren und kontrollieren können, wer Eigentümer bestimmter Sachgüter ist, weil diese einen klaren Maßstab für die Leistungsfähigkeit des Eigentümers gegenüber dem Staate zu geben scheinen; und zur Sicherung dieses publizistischen Gesichtspunktes wird der Wunsch der Privaten nach Stetigkeit und Rechtssicherheit des Erwerbes benützt”. This definition, inspired by the idea of a modern State which is obliged to protect the private interest of the citizens, needs to be reconsidered in the light of the character of the Roman state. First question to arise is: why it was necessary for the State to have control over private transactions and ownership. What were the “Staatspolitische Gründe”? There is considerable reason to doubt that the State’s interest in *katagraphen* was limited to sales tax and H.-J. Wolff is probably right in considering the payment of *enkyklion* as only a secondary effect of the *katagraphē*²⁴. There is no doubt that the tax was payable on sales contracts, but the very act of conveyance and registration of property (*katagraphē*) had to have, along with the payment of the sales tax, another purpose and more lasting consequences. It could also be added that sales tax was not necessarily included in the procedure. One would not expect to have been payable on gifts or on slaves given as a gift and consecrated to a deity, i.e. to a temple even less so on free children dedicated in this way, as recorded in inscriptions from Macedonia and Asia Minor. However, it seems attractive to infer that the fiscal interests of the Roman state in general fits as an explanation for *katagraphē*.

Wolff’s definition of the main purpose of the *katagraphē* in the Hellenistic period as a need for the supervision of private transactions (“obrigkeitlich-polizeilichen Beaufsichtigung des privaten Geschäftsverkehrs”) could be of importance in the Hellenistic monarchies, but, as he himself admitted, not in the Roman State²⁵. The Roman authorities in Egypt and elsewhere had far reaching reason to keep *katagraphē* as a means of control. The main if not the only interest of the Roman State in the provinces was a fiscal one. As a means of control, *katagraphē* could be applied to the registration of sales, gifts and other methods of transferring ownership of property and people, as well as to the consecration of the children of free citizens, if connected to tax obligations. Supervision of private transactions and ownership could only have one aim: that of controlling the tax liability because any conveyance of property or people has as a consequence the transfer of the obligation to pay taxes. This may be of some interest if linked to the regular five-year census

²⁴ Wolff, *Das Recht*, 218.

²⁵ Wolff, *Das Recht*, 217. Cf. p. 221: “Wenn der Augenschein nicht trägt, war – ungeachtet des ursprünglichen ‘polizeilichen’ Zwecks der Institution – die primäre Ursache des Vorgangs das Obsolwerden ihrer privatrechtlichen Funktion”.

and tax declarations of citizens, their family and property. By the act of *katagraphe* the vendor or donator was freed of paying taxes, while the new owner would take them as a permanent obligation on any acquired property, real estate or slaves, now under his name in the tax rolls. This fact may explain why the vendor undertook the procedure of *katagraphe*.

The fiscal meaning of the *katagraphe*-procedure is to be supposed also in Hellenistic times as revealed in P. Hal. I 246²⁶; some other papyrologic documents indisputably show that even under the Principate, *katagraphe* was not just used to transfer goods to a new owner, but to transfer also the tax obligation and sometimes related tax due²⁷. Transfer of tax liability as normal consequence of transfer of goods and people is disputed in contracts only if connected with some problem of special provisions. This interpretation could be corroborated by P. Ryl. 163 (139 AD) and 164 (171 AD), both referring to a sale provided with a *katagraphe*-clause. Publishing the texts, J. de M. Johnson, V. Martin and A.S. Hunt infer that this was an incomplete purchase, where only part of the sum had been paid, or the payment of an additional sum had been deferred for some reason; they quite rightly observe that the deferred payment in P. Ryl. 163 was on account of State dues, i.e. taxes. There then follows a complicated explanation of the preceding purchase and the taxes on the previous conveyance of the same land. However, the main issue is the agreement concerning the previous tax due and the tax which was to be paid in the future. It was the obligation of the buyer to also pay taxes on land for a specific period before the purchase, as stated in the document: *For the public dues and additional levies (τῶν [τε δημοσίων καὶ ἐπ]ι[μ]ερι[σ]μῶν τῶν ἔμπροσθεν χρόνων) in times past until the present third year and for those of the said third year you, the purchaser, are responsible.* P. Ryl. 164 from AD 171 is better defined in this respect and closer to what might be expected as a rule. Regarding the question in point here, i.e. the payment of tax for a fixed period before sale, the text in lines 11 ff. is of significance. Before the formal transfer of property (*katagraphe*) was carried out, the question of the payment of tax for the preceding time had to be settled. The agreement was apparently that the seller would pay up until the date of the sale and registration of it (*katagraphe*) and the buyer after that: *I will make the conveyance whensoever you please by an official deed through the record offices in Hermopolis (καὶ]*

²⁶ Wolff, *Das Recht*, 214, but he doubts that fiscal motives could be the main reason for *katagraphe* because it relates to in this document tax payment before the transaction took place.

²⁷ The wording of BGU 50, from AD 114/115 is significant: (the vendor?) wanted to καταγραφῆναι τοῦτο κατὰ δημοσίον... μου (probably [χρηματισ]μοῦ, cf. Preisigke, *δ. χρηματισμός* = Staatsnotariatsvertrag, cf. P.Ryl.163,13 i 164,11) one aroura of land and that the transaction would be valid, ὡς ἐν δημοσίῳ ἀρχεῖῳ κατακεχωρισμένη. The latter had the same meaning as *referre ad commentarios* in Latin (H. Steinacker, *Zum Zusammenhang zwischen antiken und frühmittelalterlichem Registerwesen, Festschrift der Wiener Studien zum sechzigsten Geburtstage Professor Dr Eugen Bormann*, 1902, 76). This interpretation could be corroborated by P. Ryl. 163 (139 AD) and 164 (171 AD), both referring to a sale provided with a *katagraphe*-clause.

καταγρά[ψω ὀπηνίκα ἐὰ]ν αἰρή δημ[οσίῳ χρημα]τισμῶ διὰ τῶν ἐν Ἑρμοῦ [πόλει ἀρχείων ... etc) *in order that you may receive the authorization of the land-registry office free from all liability. For the public dues on the holding and all additional levies from former times up to the past 11th year of Marcus Aurelius Caesar the lord I, the vendor, am responsible, while you are responsible for those from the present 12th year inclusive.*

To these examples one could also add the previously mentioned texts P. Oxy. 1636 and P. Oxy. 1704. The same wording is used in both documents, but in the former παρακεχωρηκέναι is the principal verb. There is reason to suggest that καταγραφή and παραχώρησις (*cession*) were not used as synonyms²⁸. An example of the difference between these two acts, *parachoresis* and *katagraphe*, can be seen in BGU IV 1128 (seventeenth year of Augustus' reign): the father promise his son that he will, by the 30th of Hathyr, buy one slave for the sum of 1000 drachmas and give that slave to him; if he does not carry out his promise, he obliges himself to give one of his own slaves to the son. Therefore, when buying from someone else the slave would simply be transferred to the name of the son. The *katagraphe* would be relevant in dealings between the father and the seller of the slave; but if the father gave the son a slave already found in the tax register under his name, the *katagraphe* would be necessary as proof that the conveyance of property had been officially carried out to the name of the son.

The examples quoted suggest that the necessary prerequisite for the transfer of property from one owner to another by way of *katagraphe* was the settlement of outstanding and future tax dues. A number of documents concerning guarantee *katagraphe* that the conveyed property is "clean" or "safe" from all public debts or additional taxes, as for instance in P. Mich. 255, ll. 5 ff. (AD 29-30)²⁹, reveals a connection between *katagraphe* and tax lists in Early Roman times. This brings us to the fiscal aspect of the procedure. The aim of the Roman State was always to control not merely ownership, but tax liability. This fact may explain why the *katagraphe* was required. I would argue that *katagraphe* signified a conveyance of real estate, slaves or free people from one name (former owner) to another (future owner) in the tax-rolls of the community. As has been supposed, *katagraphe* was necessary to control property, but with the particular aim of establishing who was liable for the payment of the tax. Since the *katagraphe* signified that the property was transferred from the name of one owner to that of another, the payment of sales tax followed logically, if the transfer of title was due to sale³⁰. However, it could not have been the main reason for

²⁸ On difference see Mitteis, *Grundzüge*, 178.

²⁹ Cf. similar in P. Oxy. 1704, 14-15 (AD 298): τελούσας τὰ ὑπὲρ τῶν σιτικῶν ἀρουρῶν δημόσια [τελέσματα καὶ ἐπικλασμούς] καὶ ἐπιμερισμούς παντοίους.

³⁰ For ἐγκύκλιον see L. Mitteis, *Grundzüge*, 183; Wolff, *op.cit.* in n. 3, 51.

the *katagraphē* in general, because conveyance by deed was issued also by heritage or gift.

Fiscal meaning – the conveyance from the name of the father or master to that of the temple in the census list – may be confirmed in the *katagraphē*-clause concerning the consecration of children in inscriptions from Macedonia and Phrygia. The *katagraphē*-clause here meant the permanent, lifetime donation of the child to the temple. The definitive conveyance of slaves or children both to a deity has been expressed by the noun καταγραφή and the verb καταγράφειν³¹. The consequence of *katagraphē* was, seemingly, the same in the consecration of children and slaves. Both were formally free after consecration, but they belonged to the temple in the sense that they were entered into the tax-roll in the list of property and people of the temple; this was now their *origo* which they were not allowed to leave³².

Reduced to its basic meaning of conveyance by deed, i.e. in its official form, *katagraphē* could be used for sales as well as for other legal transactions, such as inheritance and gifts. If so, there is no obstacle to explaining the term as testifying to the conveyance of slaves and children, i.e. taxed people, not by sale, but as gifts to deities and temples. The *katagraphē*-clause signified the act of conveyance of the names of dedicated individuals (children, slaves) from one tax-list (that of the father or master) where they had been declared in the time of *apographe*, to another (that of the temple), if the change took place between two censuses.

The epigraphic texts quoted could be used to support the suggestion that *katagraphē* was an indispensable requirement for a fully valid transfer and not just the sale of title. Any change of this kind had to be officially registered, as with the transfer of property or the death of those who were entered by *apographe* on the tax declaration of the father of the family. That is why it was necessary to convey by way of *katagraphē* a child, consecrated to the deity and given for ever to the temple, as in inscriptions from Macedonia and Phrygia, from the tax declaration of the father to the tax roll of the temple. The only inscription which mentions the dedication of a child without *katagraphē*-clause is found in Macedonia (Vulić, *Mélanges Boisacq*, 1938, 342, no. 30 = IG X/2 n. 233) and would seem to indirectly confirm this conclusion. The son who is mentioned could not be transferred or ‘prescribed’ to the temple from the father’s tax list because he was never registered on it for two reasons: firstly the father was *hierodoulos*, i.e. was himself registered in the list of the temple’s people; secondly, the son had remained a slave when his father had

³¹ When it was meant that the slave would remain with his master until his death, the verb used could be ἀναγράφειν, as in an inscription from Delphi; for ἀναγραφή of a slave after the death of the master cf. SGDI II 1694. On similarity of the two terms, *katagraphē* and *anagraphē*, see Mitteis, *Grundzüge*, 177.

³² I have discussed their personal legal status in *Katagraphē and consecration of children, Mélanges d’histoire et d’épigraphie offerts à Fanoula Papazoglou*, Beograd 1997, 1 ff.

been freed and consecrated to the temple and could therefore only have been registered as the property of his master. The father firstly purchased him and then dedicated him to a deity. Similar to this would be the inscription SEG XXVII 293 from 314 AD: Aurelius Paramonos dedicates to the Mother of the gods *korasion* Amia whom he bought from Theodotus. In this inscription, the *katagraphe*-clause is also absent. The *katagraphe* might be expected – perhaps it was in fact carried out – in this previous act, at the time when the slave, i.e. the son, was purchased. However, it has no bearing on the act that followed, on the dedication of the son to the temple. In the latter *parachoresis*, and not *katagraphe* was carried out.

It seems attractive to infer that the purpose of the *katagraphe* was to convey property or persons from one name to another in the tax-rolls and to register the change in ownership between two censuses. The necessary supposition is that the property or people were registered in the tax list of the community at the time of a general *census*. The consequence of transfer by way of *katagraphe* must have been the full right of disposal of the property.

To sum up: there is sufficient evidence to prove that *καταγραφή* means conveyance and registration, in papyrologic texts and in inscriptions, as Rabel or Taubenschlag has defined it in the context of sales contracts³³. It should be added that it relates to land and other immovable which were registered in the general census in the list of the village or city and that after that changed possessor and were conveyed to the name of the new one. Bearing in mind that the registration of property and people primarily served the fiscal interests of the Roman State, conveyance would have a particular connotation which could be stated as its registration from one tax-list (former owner) to another (future owner) in the time between two censuses. This particular significance distinguished between *καταγραφή* and *ἀπογραφή*. The two terms are close in meaning, both being linked with registering and taxes. The basic meaning of the latter is also *register, list of lands or property or register of persons liable to taxation*³⁴, but in the time of a general census. It seems attractive to infer that list of lands or property and people were those to which the conveyance was made. A link between *καταγράφειν* and tax-lists suggests that *κατάγραφον* signified a census or tax-lists in papyri from early Byzantine and Arab times. Chronological differences are of limited interest.

³³ Taubenschlag, *The Law*, 322: explaining the use of the term in the *χώρα*: “This meaning, however, may derive from the original one, ‘enter into the record of title’; this assumption is justified by the fact that the term *katagraphein* was applied to the same things (immovables and slaves) for which the entering into the record of the title as a mode of conveying the property is fully attested” and “The corollary of the verb *καταγράφειν* is the term *καταγραφή* = transfer, conveyance by a public deed or the deed itself (the deed of conveyance by which the conveyance used to be executed)”.

³⁴ Liddell-Scott-Jones, s.v. Cf. Preisigke, *Wörterbuch*, s.v. *ἀπογραφή*: *die eingereichte schriftliche Vermeldung über Bewohner oder Besitz zur Festlegung ständischer oder steuerlicher Tatsachen*.

4. ΚΑΤΑΓΡΑΦΗ AND ΚΑΤΑΓΡΑΦΟΝ

There must have been a connection between *καταγράφειν* in its basic meaning “to register” or “convey” from one name to another (in the census lists) in the first three centuries and *κατάγραφον* as the list itself in documents from the sixth century and later. The fiscal meaning of *katagraphon* is indisputable not only in documents from early Byzantine and Arab times in Egypt – clearly the Arabs took over much of the Roman organization intact – but also in Byzantine literary sources. It is striking to find it still inferred in texts concerning taxes and taxable property and people at the beginning of the eighth century.

There are early eighth century documents mentioning *καταγραφή* as a list of taxed people, as for instance P. Lond. 1576 (AD 707) or P. Lond. 1586 and P. Lond. 1634³⁵ written in coptic. In P. Lips. 103 (W.Chr. 257 from the Arab period) *καταγραφή* represents the register itself of everything for which tax has been paid, ὑ(πὲρ) προσόδω(ν) Ταυρίνος Μηνᾶ ἀπὸ Ἑρμοῦ πόλε(ως) ἐπιδέδωκα τὴν παροῦσαν καταγραφή[ν τῶ]ν συντελουμένων παρ’ ἐμοῦ δημοσίων. Similar in meaning to this is another document from the same time, P. Würzb. 20: Παῦλος Θεοδώρου ἀπὸ Ἑρμ(οῦ) πόλεως ἐπιδέδωκα τὴν παροῦσαν καταγραφὴν τῶν συντελουμέ(νων) παρ’ ἐμοῦ δημοσίων. P. Lond. 1576, AD 707, also belongs to the same group of documents. It concerns a declaration through the pagarch presumably to the governor. The parties profess their willingness and freedom from obligation; they refer to past events regarding the tax collection (ὑποδέχειν, δημόσιον) carried out in accordance with the *katagraphē*. The editor of the text P. Lond. 1338 (AD 709) explain the *κατάγραφον* as follows: “It appears from this letter that Basilius was in arrears with his taxes, both ordinary (χρυσικὰ δημόσια) and extraordinary (ἐκστραορδινάρια). He is ordered, under threats of punishment, to make up the full amount. The chief object of the letter, however, is to command him to come to head-quarters. Besides the balance of the taxes he is to bring certain men from his διοίκησις named in some previous letters of Kurrah’s... and also a *κατάγραφον* or register of the district, which is to contain the ἀνδρισμός in every χωρίον, with particulars of each person’s landed property and public services. By the term ἀνδρισμός must be meant here the inhabitants or perhaps rather the tax-payers”. Similar to this must have been the significance of *κατάγραφον* in P. Lond. 1339, AD 709. As the editors suggested, a *κατάγραφον* or register of the district may

³⁵ Cf. P. Lond. 1576: “The writers profess their willingness and freedom from compulsion; they refer to past events regarding tax-collection (ὑποδέχειν, δημόσιον), carried out in accordance with the *καταγραφή*”; P. Lond. 1586: “The sums are in accordance, it would seem, with a *καταγραφή*... ‘for the men of the village who are in the *καταγραφή* of the village’”; P. Lond. 1634,13: “‘When you come north, I will show you the register (*καταγραφή*) ...’”.

represent a kind of census³⁶. This meaning of census or list of names of taxed persons has *katagraphon* in a letter of the Arab period, published by H.I. Bell, JEA 12, 1926, 277 ff. The calculation of the requisition was made on the basis of census and tax register, which has to be up to date: “sending to us a register in which are contained the names and patronymics, arranged by hamlets, of the said sailors and artisans. You are to make known to us in the said register those who have (actually) gone out on behalf of their own hamlets, those hired on behalf of others, and the amounts paid for such persons for wages, not allowing to anyone the full amount”.

Testimony of *katagraphon* is also to be found in literary sources. The connection with taxes is clearly recognizable in Kedrenos: there, *κατάγραφα* denoted the tax rolls: the emperor Anastasius had them publicly burnt in order to win over the people³⁷. There is no doubt that one could find even dependent *coloni* in these lists in the Later Empire. There are papyri from Egypt that clearly show that free citizens were to be found in the register called the *katagraphē*, for example P. Lond. 1586, l. 4: “For the men of the village who are in the *katagraphē* of the village”. Those who were not entered in the tax rolls under their own name, but under the name of the landowner, were called *katagegrammenoi* in Byzantine documents. The list of various categories of peasants mentions also those *μὴ καταγεγραμμένοι ἐν πρακτικοῖς τινῶν ἄλλων*³⁸, i.e. “those who are not entered in the *praktika* of another”, in other words, free peasants who were not found in the tax-rolls under the name of a landlord.

In the examples quoted from early Byzantine and Arab times in Egypt the terms *κατάγραφον*, *καταγραφή* and *καταγεγραμμένοι* are directly related to taxes: this was firstly a register of taxed property, secondly the tax rolls, and thirdly *καταγεγραμμένοι* who were people found in the tax register either of the village, or of the landowner. The shift in meaning from *registration* and *conveyance by deed* to the register, i.e. the tax-roll itself could be explained by the fact that the fiscal connotation was always present in the concept of *καταγραφή*. It is clear that this is the link between *καταγραφή* and *κατάγραφον*. Rabel is right in asserting³⁹ that in the early Byzantine times old Roman ideas and terms such as *καταγράφειν* and *καταγραφή* came into use again in their primary significance.

The term *καταγραφή* should signify the act of conveyance of the names of

³⁶ See lines 5 ff: οὐ μὲν ἀλλὰ καὶ κατάγραφον κατὰ χωρίον τοῦ ὄντος ἀνδρισμοῦ ἐν αὐτῷ καὶ εἴ τι ἔστι δι’ αὐτῶν διαγράφον.

³⁷ Kedrenos, *Hist. comp.* C 35, ed. Bonn, p. 627: Emperor Anastasius ordered the burning τὰ τῆς τοιάσδε συντελείας κατάγραφα.

³⁸ Cf. G. Ostrogorski, *Quelques problemes d'histoire de la paysannerie Byzantine*, *Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae, Subsidia* II, Bruxelles 1956, 36. In listing different groups of agrarian population the document states.

³⁹ Rabel, ZSS 54, 232.

dedicated individuals (children, slaves) from one tax-list (that of the father or master) where they had been declared in the time of general *apographe*, to another (that of the temple), if the change took place between two censuses. That is the same procedure as formulated in P. Rav. 115 (AD 540) col.II, ll. 9-10: *quolibet modo aut quolibet tempore quando eidem emptori placuerit solemnem traditionem celebrari ut agnoscat ad se deinceps omnia pertinere nomen quoque meum de polypticis publicis eximi faciatis et nomen s.s. emptoris in loco posteris faciatis*⁴⁰.

⁴⁰ For Latin translation of the Greek terms see P. Frezza, *Istituti Ellenistici nei testi del Corpus iuris civilis, Studi in onore V. Arangio-Ruiz* IV, 1953, 209 ff.

Commentari antichi su papiro.
Il progetto *Commentaria et lexica graeca in papyris reperta*
(CLGP)

FRANCO MONTANARI

Per fare la storia, peraltro breve, ricorderò che l'idea di pubblicare un corpus che raccogliesse i frammenti conservati dell'attività esegetica degli antichi a proposito dei loro testi letterari nacque alcuni anni fa, durante gli Entretiens Hardt del 1994, dedicati alla filologia greca in età ellenistica e romana: Herwig Maehler mi provocò su questo punto e, dopo qualche esitazione, decidemmo di impegnarci nella realizzazione del progetto, la cui validità ed importanza mi parvero indubitabili¹. L'avvio del lavoro vero e proprio non fu certo immediato, per ragioni facilmente comprensibili: in primo luogo, la formazione di un Comitato Scientifico e la scelta dei primi collaboratori, almeno per mettere le basi; poi la necessità di costruire preliminarmente una lista di base, per quanto assolutamente provvisoria, del materiale da prendere in considerazione, per avere un primo quadro di riferimento². Si poté così operare una prima distribuzione di compiti e iniziare a lavorare concretamente sui testi: in "Gnomon" 69, 1997, p. 575 fu data la prima notizia ufficiale relativa al progetto, che aveva assunto il nome di "Commentaria et Lexica Graeca in Papyris reperta" (CLGP).

Il Comitato Scientifico degli *Editors* è attualmente composto da Guido Bastianini, Michael Haslam, Herwig Maehler, Franco Montanari e Cornelia Römer. Il piano dell'opera prevede una divisione in quattro parti: I. *Commentaria et Lexica in auctores*; II. *Commentaria in adespota*; III. *Lexicographica*; IV. *Indices*.

La parte I sarà ordinata per autori commentati, disposti in ordine alfabetico, e conterrà l'edizione con introduzione e commento del materiale

¹ Cfr. *La philologie grecque à l'époque hellénistique et romaine*. Entretiens sur l'antiquité classique, tome XL. Entretiens préparés et présidés par Franco Montanari, Fondation Hardt, Vandoeuvres-Genève, 1994; H. Maehler, p. 96 "Die Zeit ist reif für ein solches Unternehmen, reiches Material steht zur Verfügung und verlangt danach, in einer konzertierten Aktion aufgearbeitet zu werden, und man kann mit Zuversicht erwarten, dass der Ertrag den Aufwand reichlich lohnen wird".

² A mettere insieme la prima lista hanno lavorato Sonia Fortuna, Elena Mazzacchera, Antonietta Porro e Lucia Raffaelli. Il lavoro è poi proseguito e prosegue allo scopo di definire con sempre maggiore precisione l'elenco dei testi da prendere in considerazione e da includere: attualmente ci lavorano Paola Ascheri e Fausto Montana, con la collaborazione di Luigi Arata.

esegetico fornito da commentari, trattati esegetici (del tipo *syngrammata*), *marginalia* (di carattere filologico ed esegetico) e lessici riportabili a un autore identificato³. La parte II conterrà i testi esegetici ad autori non identificati. Nella parte III saranno pubblicati i frammenti di opere lessicografiche generali (non i lessici d'autore, che saranno nella parte I).

A ognuno dei testi sarà dedicata una scheda, la cui forma si basa essenzialmente sul modello del *Corpus dei Papiri Filosofici* (CPF): ci sarà dunque una prima sezione con le notizie essenziali per l'identificazione del reperto e la bibliografia, poi una introduzione di carattere generale, cui seguirà l'edizione del testo con apparato papirologico e filologico, il commento puntuale ed eventuali considerazioni conclusive. Si prevede di pubblicare una riproduzione solo per i frammenti inediti e per quelli di cui non sia facilmente accessibile una fotografia soddisfacente.

Può essere utile esemplificare un poco più concretamente il contenuto del CLGP, almeno per quanto riguarda le parti I e III. Come dicevamo, la parte I conterrà i testi riportabili a un autore identificato; gli autori principali⁴ rappresentati nel primo volume sono (nome in latino): Aeschylus, Alcaeus, Alcman, Anacreon, Antimachus, Apollonius Rhodius, Aratus, Archilochus, Aristophanes, Bacchylides. Per ciascun autore saranno editi e commentati i frammenti di opere esegetiche (nella forma dello *hypomnema* o in altra forma trattatistica) che lo riguardano con certezza o con buona probabilità, i *marginalia* relativi a sue opere, gli eventuali lessici dell'autore, le parti di opere lessicografiche a lui riconducibili⁵. Dunque, se un frammento di lessico generale presenta un lemma costituito da una parola per esempio di Aristofane, questa porzione del lessico sarà compresa nel materiale di Aristofane e pubblicata nella parte I; inoltre il frammento lessicografico sarà ripubblicato *completo* nella parte III, dedicata appositamente a raccogliere tale genere di testi nel loro insieme.

Lo scopo della parte I è dunque quello di riunire tutto quanto si conosce dai papiri di materiale esegetico relativo agli autori greci e riconducibile nominativamente a uno di essi. Bisogna aggiungere l'avvertenza che le citazioni di autori utilizzate come paralleli nel corso dell'esegesi saranno invece reperibili grazie agli indici. Continuando con l'esempio: le citazioni di Aristofane presenti all'interno di trattazioni esegetiche relative ad altri autori oppure a opere non identificate non saranno oggetto di una scheda

³ Sono previsti naturalmente più volumi: il primo comprenderà gli autori i cui nomi iniziano per A e B (dunque fino a Bacchilide incluso).

⁴ Cioè quelli per cui abbiamo materiali esegetici consistenti: ma saranno inclusi anche gli autori di cui abbiamo pochissime testimonianze.

⁵ Un trattamento particolare sarà dedicato al materiale omerico, in relazione ad altre edizioni, come quella degli *Scholia D* (alla quale sto lavorando da tempo: cfr. F. Montanari, *Studi di filologia omerica antica. I - II*, Pisa 1979 e 1995) per quanto riguarda essenzialmente i frammenti di *Scholia minora* e *Mythographus Homericus*.

sotto la rubrica “Aristofane”, non trattandosi effettivamente di esegesi aristofanea bensì dell’uso di Aristofane come parallelo a scopo esegetico di altro autore: saranno reperibili attraverso gli indici, dove l’elenco delle citazioni aristofanee consentirà di ritrovare l’insieme delle testimonianze appunto della presenza di Aristofane nelle opere esegetiche. Gli indici costituiranno dunque una parte essenziale dell’opera, perché saranno lo strumento per recuperare questo tipo di informazioni e molte altre, come l’elenco dei papiri utilizzati e tutte quelle offerte da indici speciali di vario genere.

Nel titolo si fa riferimento specificamente ai *commentari* antichi su papiro e a questo genere di testi sarà effettivamente dedicata fra poco qualche considerazione più puntuale in questo intervento. Ma voglio sottolineare che il progetto CLGP non riguarda soltanto i commentari in senso stretto e gli scoli marginali, ma più in generale gli scritti di carattere esegetico-erudito relativi alle opere letterarie greche, dunque anche quelli di carattere trattatistico (*syngrammata*) e la lessicografia. Questo tipo di testi, e in genere tutto quanto rientra nel concetto di “letteratura erudita”⁶, era oggetto di scarsa attenzione e considerazione fino a pochi decenni fa, probabilmente per influsso di un tenace pregiudizio classicistico. Superato questo atteggiamento, da qualche decennio si assiste a una forte ripresa di interesse per questa letteratura, che peraltro era stata molto studiata nell’Ottocento e all’inizio del Novecento, soprattutto nell’atmosfera della grande stagione della filologia tedesca. Anche in questo settore l’apporto dei papiri è stato considerevole: dai frammenti papiracei è venuta una documentazione importante non solo dal punto di vista quantitativo ma anche perché di tipo particolare per quanto riguarda sia le forme che i contenuti, una documentazione che ha aperto vie di conoscenza storica altrimenti ignote. Sintomo di questa ripresa di interesse è anche il fatto che nelle raccolte papirologiche i frammenti di commentario e di letteratura erudita in genere si pubblicano più volentieri e con molta maggiore cura: di questo daremo fra poco un esempio concreto.

Prima però voglio aggiungere ancora una considerazione, da un punto di vista particolare. Di solito diciamo che un frammento di papiro può contenere un testo tramandato attraverso i codici medievali e dunque già conosciuto oppure un testo non conservato dalla tradizione medievale e dunque altrimenti sconosciuto. In realtà, i frammenti di commenti esegetici sfuggono a questo inquadramento e presentano testi che non appartengono esattamente né all’una né all’altra categoria. La cura critico-filologica con la quale vanno affrontati presenta dunque caratteristiche particolari, sulle

⁶ Cfr. F. Montanari, *L'erudizione, la filologia, la grammatica*, in “Lo spazio letterario della Grecia antica”, vol. I, tomo II, Roma 1993, pp. 235-281.

quali è bene riflettere più a fondo di quanto facciamo in queste poche righe. Consideriamo i tipi di rapporto che si possono instaurare fra un frammento papiraceo di un'opera tramandata e il testo dei manoscritti oppure fra un frammento papiraceo di un'opera non tramandata e le notizie su quell'opera (quali che siano, da quasi nulla a molto) offerte dalla tradizione indiretta. Se li confrontiamo con i tipi di rapporto che possono intercorrere fra un frammento di commento omerico (facciamo il caso più evidente) restituito da un papiro e gli scoli o altro materiale esegetico sugli stessi versi conosciuto attraverso manoscritti medievali, ci accorgeremo di quanto sono diversi. In quest'ultimo caso il rapporto è assai particolare: per esempio, le possibilità di ricostruzione di parti perdute nel papiro possono essere quasi totali o quasi nulle; i due testi possono avere gradi di somiglianza e di diversità molto variabili a distanza di poche parole, per cui entra in crisi l'idea stessa che si abbia a che fare con due versioni dello stesso testo (gli stessi materiali incanalatisi per vicende tradizionali separate e divergenti) oppure con due testi diversi (materiali differenti fin dall'origine, però magari con argomenti in comune). Ciò significa che questo genere di testimonianze richiede una filologia specifica, assai diversa sia dalla valutazione delle varianti antiche di un papiro rispetto ai manoscritti che dall'edizione dei frammenti di un testo altrimenti non conservato. È un argomento di riflessione interessante e non semplice, che occorrerà prima o poi affrontare in modo abbastanza approfondito e sistematico.

Per avvicinarmi ai testi e fare qualche esempio concreto della tematica entro la quale ci stiamo muovendo, comincerò semplicemente a ricordare in elenco i frammenti rilevanti per questo ambito che si trovano pubblicati negli ultimi tre volumi degli *Oxyrhynchus Papyri*, cioè i voll. 64, 65 e 66. Il numero considerevole dei testi elencati è già un chiaro indizio di quanto si diceva sopra a proposito dell'accresciuto interesse per questo genere di letteratura, che spinge a pubblicare gli inediti giacenti presso le collezioni e a dedicare loro maggiore cura. Mi soffermerò poi in particolare a fare alcune considerazioni su uno di essi, per dare un'idea del valore delle informazioni che possono offrire.

The Oxyrhynchus Papyri LXIV

Commentari

POxy. 4426 (vol. pap., II/III^P): comm. Arato, *Phaen.* 452-55

POxy. 4432 (vol. pap., II^P): comm. Teocrito, IV 55-7, 62-3

Marginalia

POxy. 4421 (cod. perg., VP): Apoll. Rh. I 835-43, 866-74, con varianti e glosse

POxy. 4423 (vol. pap., II/III^P): Arato, *Phaen.* 42-68, 79-83, 103-37, con sch. marg.

POxy. 4427 (vol. pap., I/II^P): Callimaco, *Aetia* III, fr. 75, 11-15, con sch. marg.⁷

POxy. 4428 (vol. pap., III^P in.): Licofrone, *Alex.* 151-66, 182-97, con sch. marg.

The Oxyrhynchus Papyri LXV

Commentari e trattati

POxy. 4451 (vol. pap., I^a): comm. *Iliade* I, probab. un nuovo frammento di *POxy.* 1086

POxy. 4452 (vol. pap., II^P): comm. *Iliade* XIX 350-415 + parti non identificate

POxy. 4453 (vol. pap., IP): "comm." *Odissea* (o trattato)⁸?

POxy. 4454 (vol. pap., II^P): comm. Anacreonte?

POxy. 4455 (vol. pap., III^P): comm. Erodoto V 52-55

The Oxyrhynchus Papyri LXVI

Commentari e trattati

POxy. 4508 (vol. pap., II^P): prosa con menzione di Aristofane, comm. o trattato⁹?

POxy. 4509 (vol. pap., II^P): comm. Aristofane, *Vesp.* 36-41 (+ parti non identificate)

Marginalia

POxy. 4514 (cod. pap., IV^P): Aristofane, *Pax* 1195-1211, 1233-97, con sch. marg.

POxy. 4520 (cod. pap., V^P): Aristofane, *Plut.* 635-79, 698-738, con glosse marg.

POxy. 4521 (vol. pap., II^P): Arato, *Plut.* 687-705, 726-31, 957-70, con sch. marg.

⁷ Il frammento conserva un ampio margine superiore della colonna, nel quale ci sono sei righe di commento riferibili a versi successivi a quelli conservati (che sono i primi cinque della colonna).

⁸ Precisa la definizione dell'editore M.W. Haslam (p. 45): "I label it 'commentary' only in a wide sense. Its concerns, as well as its modes and vocabulary of exegesis, appear to be standard Peripatetic-Alexandrian fare, but it looks as if the text did not consist of the sequential series of notes that characterizes a regular *hypomnema* but was more in the nature of a treatise, whether 'Homeric Problems', 'About' this or that, or whatever. But its scope and organization are beyond reach". È evidente che un testo di questo genere deve essere incluso nel CLGP senza alcun dubbio.

⁹ Un tipo di testo da studiare bene per decidere se deve essere incluso nel CLGP oppure no.

POxy. 4452 (vol. pap., sec. II^p): commentario a *Iliade* XIX

L'editore del papiro, M.W. Haslam, definisce così questo frammento di *hypomnema* omerico a *Iliade* XIX (vv. 350-415 + parti non identificate), conservato in un papiro del II sec. d.C.: "Fundamentally Aristarchan and strongly doxographical in character, the commentary is clearly a product of mainstream Alexandrian Homeric criticism, as represented by the surviving scholiastic corpus (especially the A-scholia), but appreciably fuller: it gives – or gave – a wealth of scholarly detail not preserved in the scholia or elsewhere". Sottolinea poi come uno degli aspetti più evidenti e importanti di questa maggiore ricchezza stia nel fatto che il papiro conservi la citazione di una serie di *authorities*, nomi di grammatici e titoli di opere, non menzionati negli scoli pervenuti¹⁰. Poiché non è affatto una regola fissa che un frammento di commentario antico restituito da un papiro sia per forza più ricco degli scoli ai passi corrispondenti, in questo dato consiste uno dei principali motivi di pregio e di interesse del nuovo testimone. Vediamo ora solo un paio di passi del fr. 1, che consentono – mi pare – un piccolo gruzzolo di considerazioni significative. Il testo è riportato secondo l'edizione di Haslam, senza mutamenti.

350	ἡ [δ'] ἄρπηι εἰκυῖα . ['A- τὴν μορφὴν ὄρν[ριστοφάνης, ὁ Σέλ[ευκος νος φησιν ὄ(τι) τὴν τ[ροφὴν φυλάσσει ὑπὸ τοῖς [κάρφεσι τοῖς νεοττοῖς ὑπ . [τὴν ὁμοι- ἀληθῆς πιθανῶς π[ὅτι τὰ ἐπὶ τῆς τροφῆν κομιζ[ούσ]ης.
-----	---

Achille, addolorato per la morte di Patroclo, non vuole accostarsi a cibo e bevanda: allora Zeus esorta Atena a non trascurare le pene dell'eroe acheo e a portargli nettare e ambrosia, perché Achille non resti preda della fame. La dea che scende giù dal cielo per recarsi a rifocillare Achille è paragonata (v. 350) a un uccello rapace, ἄρπη. Lo *sch. ex.* al verso si sofferma sull'identificazione di tale uccello (che sarebbe forse il nibbio o la procellaria) e dice che secondo alcuni interpreti (οἱ δέ) la validità e opportunità del paragone poetico risiede nel fatto che si tratta di un volatile che ha l'abitudine di raccogliere e conservare in luogo nascosto il cibo, per portarlo poi ai piccoli nel nido. Opportuno e conveniente è dunque

¹⁰ *The Oxyrhynchus Papyri* LXV, London 1998, p. 30.

paragonare a questo uccello Atena, che scende a portare nettare e ambrosia per rifocillare Achille: οἰκείως οὖν εἴκασε τὴν Ἀθηνᾶν. Secondo altri interpreti ancora (di nuovo οἱ δέ) la validità del paragone risiede nel fatto che l'uccello rapace vola molto in alto e all'occorrenza si getta precipitosamente verso terra. Lo stesso problema è discusso nello sch. D e in Eustazio¹¹. Si vede qui operante il concetto di πρέπον, uno dei principi fondamentali dell'estetica antica, che qui serve a valutare poeticamente l'efficacia icastica e contenutistica del paragone, anche se così rapido da essere contenuto nello spazio di un solo verso (dunque ben lungi da una sviluppata similitudine). La nota del commentario *POxy.* 4452 al lemma del v. 350 è sicuramente incentrata sullo stesso problema: Haslam sottolinea giustamente come a οἰκείως e εἴκασε della frase citata dello scolio si possa far corrispondere πιθανῶς e ὁμοιότης del papiro (un quadro terminologico che non ci sorprende). Anche se non si riesce a ricostruire il discorso per intero e alcuni punti possono solo essere ipotizzati, qui abbiamo un chiaro parallelismo di contenuto anche se la forma è sensibilmente diversa e una ricostruzione letterale sicura non è possibile¹².

Un'aggiunta importante alla nostra conoscenza è data dal fatto che, mentre nello scolio (e nelle altre fonti parallele) non si menziona neppure un nome di grammatico antico, nessuna autorità filologica è addotta e il discorso critico è immerso nell'anonimato, in questo frammento di *hypomnema* papiraceo abbiamo con ogni probabilità (secondo la plausibile ricostruzione dell'editore) citati due filologi noti, il grande Aristofane di Bisanzio e il grammatico Seleuco di Alessandria, morto al tempo di Tiberio, anch'egli appartenente alla tradizione filologico-erudita alessandrina, ma noto per un atteggiamento autonomo e talvolta critico nei confronti di Aristarco¹³. Così la discussione critico-estetica sul valore poetico e sul πρέπον del paragone di Atena con l'uccello ἄρπη (basata sulle caratteristiche di tale uccello), prima per noi anonima e senza collocazione cronologica, adesso ci risulta risalire fino alla prima stagione della filologia alessandrina, portando così un piccolo contributo a proposito di un problema di grande portata, vale a dire le opinioni di poetica e di estetica nel contesto della filologia alessandrina.

Il fondamento di questo discorso risiede anche nella constatazione che nel commento al v. 350 la tradizione scoliastica nota e l'*hypomnema* del II sec. d.C. da poco pubblicato rispecchiano lo stesso tipo di contenuto e di interessi, ma non mostrano una sovrapposizione letterale del discorso: la

¹¹ Lo sch. ex. e i paralleli in Erbse, *Sch. Il.*, ad loc.; cfr. anche la nota di Haslam, ad loc.

¹² Cfr. Haslam, ad loc., per tentativi ex. gr.

¹³ Cfr. da ultimo F. Montanari, *Demetrius of Phalerum on Literature*, in: *Demetrius of Phalerum: Text, Translation and Discussion*, ed. by W. Fortenbaugh and E. Schütrumpf, Rutgers University Studies in Classical Humanities IX, New Brunswick and London 2000, pp. 391-411, con bibliografia.

selezione dei contenuti e la loro formulazione sono state diverse nel corso della trasmissione. Accennavamo sopra come talvolta possa capitare che parti di un commentario papiraceo mutilo possano essere ricostruite più o meno esattamente sulla base degli scoli corrispondenti: più spesso tuttavia, perché il materiale è stato ogni volta rielaborato e riscritto da persone differenti, troviamo che la coincidenza non è precisa e anzi talvolta le differenze nell'espressione sono tali da rendere difficile o impossibile la ricostruzione del dettato frammentario del papiro, anche quando possiamo essere più o meno sicuri che l'argomento di discussione era lo stesso o almeno assai simile nel suo complesso.

È importante rilevare analiticamente e attentamente come nel corso della tradizione del materiale sia avvenuta una riformulazione espressiva e – possibilmente – di quale genere, anche quando il contenuto sia praticamente identico, in primo luogo per comprendere esattamente il testo, ma anche perché questo fatto ha rilevanza decisiva per il problema della terminologia tecnica: e noi sappiamo ormai molto bene quanto la terminologia tecnica sia un aspetto essenziale del costruirsi di una strumentazione concettuale ermeneutica e epistemologica.

I grammatici-filologi di età ellenistica non sono certo gli unici autori antichi le cui opere originali non siano pervenute e dei quali non siamo in grado di dire con certezza se e in che misura abbiamo parole e frasi conservate letteralmente, cioè che siano *ipsissima verba* dell'autore perduto, il suo *exact wording*. Il problema è particolarmente rilevante in settori, nei quali la formazione, l'applicazione e l'evoluzione di un linguaggio tecnico rivestono un'importanza particolarmente forte, strettamente connessa alla definizione di una strumentazione concettuale. Nel campo della filologia, la situazione che abbiamo descritto sopra, per quanto riguarda la trasmissione del materiale, incide in modo assai forte sulla nostra conoscenza del linguaggio tecnico e della sua cronologia e quindi anche della precisa strumentazione concettuale della filologia ellenistica e della sua evoluzione storica¹⁴.

Ci soccorrono da questo punto di vista i frammenti di *hypomnemata* restituiti dai papiri? Senz'altro ci offrono un aiuto, perché ci riportano più vicino agli originali, cioè alle opere dei filologi di età ellenistica e romana di cui lamentiamo la perdita. Certo non risolvono il problema nel suo insieme, non solo per ragioni quantitative, ma soprattutto perché i frammenti di *hypomnemata* restituiti dai papiri sono per lo più, quasi sempre se non sempre, già opera di epitomi, rifusioni e frammischiamenti dei materiali, offrono cioè materiale proveniente dalle opere di diversi filologi ed eruditi,

¹⁴ Su questi problemi cfr. F. Montanari, *The Fragments of Hellenistic Scholarship*, in: *Collecting Fragments / Fragmente Sammeln*, Ed. by G.W. Most, "Aporemata" B. 1, Göttingen 1997, pp. 273-288.

presentato in una riformulazione essenzialmente dossografica. Per tornare al nostro esempio, anche mettendo in rapporto lo scolio pervenuto con il frammento di *hypomnema* papiraceo appena ritrovato, non siamo in grado di dire se per quel passo specifico ὁμοιότης e εἰκάζω οπιθανῶς, οικείως o anche πρέπον appartenessero a Aristofane di Bisanzio, Aristarco o altri dopo di loro, come Seleuco; oppure se qualcuno di questi termini sia stato utilizzato e introdotto più tardi nella discussione del problema estetico, in “the mainstream of Alexandrian Homeric criticism, as represented by the surviving scholiastic corpus”, come dice Haslam. Certo è che quello della terminologia tecnica è un problema di primaria importanza e di grande significato storico-culturale: lo studio dei frammenti di commentari e di altri testi esegetici restituiti dai papiri deve porvi la più grande attenzione e farne oggetto di una analisi attenta e specifica, per il valore di documentazione che possono rivestire.

351 +

οὔρα[νοῦ ἐκκατεπᾶλτο δι’

αἰ]θέρο[ς] ἀτρυγέ[τ]οιο
 ν[. . .]α[.] Ἀργείοισι κελε[υ
 φθεγξάμενη, περὶ δ[
 γαῖα, ἀτ[ρ]ύγετος δὲ θά[λασσ
 οὔρεα μακρὰ δεινὸν [
 γλαυκῶπιδος· αὐτὰρ Ἀ[χαιοί ἐν τῆι
 Μασσαλιωτικῆι προ[
 καὶ Διογύσιος ὁ τοῦ χα[
 πρ[ὸ]ς Καλλίστρατον[ἐν
 δ’ περὶ Ὀδυσσεΐα[ς
 πάλιν κα[τ]ηνέχθ[η
 “ὡς π[λ]ηγεῖς ἀνεπᾶλτο” (Il. 23.694).

La nota al v. 350 è seguita da un lungo lemma con commento: possiamo dire che riguarda quello che nelle nostre edizioni è il v. 351, ma con l’aggiunta di qualcosa davvero sorprendente. Nessuna fonte diretta o indiretta del testo omerico ci segnalava parti addizionali o varianti significative per il v. 19.351: il nostro *hypomnema* invece reca quattro versi in più, arrangiati in modo che al posto del solo v. 351 ci sono in tutto cinque versi e il materiale prima ignoto è inserito fra le due parti in cui è diviso il v. 351. Visualizziamo la situazione, utilizzando un simbolo grafico per evidenziare comodamente il punto di inserzione.

testo conosciuto	351	οὐρανοῦ ἐκκατεπᾶλτο δι' αἰθέρος. □ αὐτὰρ Ἀχαιοὶ
POxy. 4452	351	οὐρανοῦ ἐκκατεπᾶλτο δι' αἰθέρος □ ἀτρυγέτοιο κ[α][ι] Ἀργείοισι κέλε[υεν φθεγξαμένη· περὶ δ[ὲ] γαῖα ἀτ[ρ]ύγετος δὲ θά[λασσ] οὔρεα μακρὰ 351 δεινὸν [] γλαυκώπιδος. □ αὐτὰρ Ἀχαιοὶ

Haslam presenta in nota un'ipotesi di ricostruzione completa dei versi nuovi¹⁵. Anche senza ricostruirli per intero, comunque, da quello che rimane si capisce benissimo che essi ampliavano considerevolmente la descrizione della dea Atena che scende dal cielo, arriva sulla terra ed esorta gli Achei, i quali subito si affrettano ad armarsi: tutto questo prima di passare a rappresentare Atena che rifocilla Achille con nettare e ambrosia (v. 352).

Un caso da manuale di testo più lungo, che nella nostra tradizione manoscritta è stato soppiantato completamente da un testo più sintetico, secondo l'orientamento di gusto aristarcheo per un testo relativamente meno prolisso, che ha determinato il *numerus versuum* impostosi nella tradizione. Il frammento di *hypomnema* POxy. 4452 non soltanto ci fa conoscere quattro versi prima del tutto ignoti (questa volta anche dalla scoliografia, che talvolta invece ci offre notizie a proposito di versi scomparsi dalla tradizione diretta), ma ci informa anche sulla fonte da cui li ricava: si tratta di una delle edizioni κατὰ πόλεις, precisamente l'edizione di Marsiglia, quella Μασσαλιωτική (scil. ἔκδοσις) che troviamo più volte (almeno una trentina) citata in scoli di Didimo per varianti testuali qualche volta accettate, più spesso respinte da Aristarco¹⁶.

Quello che segue nel papiro è frammentario, non è chiaro e non si lascia ricostruire: dopo la menzione della Μασσαλιωτική, viene citato un grammatico Dionisio¹⁷, poi sicuramente il grammatico Callistrato (probabilmente nel titolo di uno scritto πρὸς Καλλίστρατον)¹⁸, poi c'è il

¹⁵ Loc. cit., p. 40.

¹⁶ A. Ludwich, *Aristarchs Homerische Textkritik nach den Fragmenten des Didymos*, Leipzig 1884-85, II 433-34; V. Citti, *Le edizioni omeriche 'delle città'*, Vichiana 3, 1966, pp. 227-267; M.W. Haslam, *Homeric Papyri and the Transmission of the Text*, in: *A New Companion to Homer*, ed. by I. Morris and B. Powell, Leiden-New York-Köln 1997, pp. 69-70.

¹⁷ Forse il grammatico Dionisio scolaro di Cheremone: (L. Cohn, *Dionysios* nr. 138, *RE* V 1, 1903, 985): è questa la verosimile ipotesi di Haslam, cfr. la nota ad loc. Mi pare che anche il caso di Apollonio ὁ τοῦ Χαρίδου (L. Cohn, *Apollonios* nr. 78, *RE* II 1, 1895, 135) potrebbe essere ricordato: non è impossibile che si tratti non del figlio bensì di uno scolaro del grammatico Chaeris (qui citato poco oltre).

¹⁸ H.L. Barth, *Die Fragmente aus den Schriften des Grammatikers Kallistratos zu Homers Ilias und Odyssee*, Diss. Bonn 1984, con bibliogr.; D. Holwerda, *Kallistratos Schuler des Aristophanes von Byzanz*, *Mnemosyne* 40, 1987, p. 148.

titolo di un'opera Περὶ Ὀδυσσεείας, ma non si può dire se questo commento riguardasse, almeno in parte, i versi addizionali citati nel lemma e presenti nell'edizione di Marsiglia. Tutto ciò è assolutamente nuovo e non ha nessun parallelo negli scoli a noi noti, che saltano dal v. 350 al v. 355 (nulla anche in Eustazio).

La particolarità del caso merita di essere sottolineata brevemente. Le citazioni della Μασσαλιωτική che troviamo negli scoli riguardano normalmente varianti testuali relative a versi compresi nella nostra tradizione manoscritta. Se non mi inganno (ma mi riservo un esame più accurato ed esteso alle altre citazioni di ἐκδόσεις κατὰ πόλεις), l'unico caso che interessa il *numerus versuum* è quello di *Odissea* 1.97-98, due versi che Aristarco espungeva seguendo qualche predecessore (il verbo nello scolio di Didimo ad *Od.* 1.97 è il diffuso προαθετέω) e che nella Μασσαλιωτική non c'erano (οὐδ' ἦσαν, dice lo stesso scolio). Il motivo è spiegato da Aristonico in *sch. Il.* 24.341-2 ed è che si tratta di versi ripetuti, ritenuti al loro posto in *Il.* 24.341-342 e in *Od.* 5.45-46, ma fuori posto in *Od.* 1.97-98. L'espunzione di Aristarco in *Od.* 1.97-98, così motivata, aveva dei predecessori (Aristofane?) e un parallelo nella Μασσαλιωτική, nella quale i due versi *Od.* 1.97-98 non c'erano¹⁹. Il caso presentato dal nostro papiro è simile e opposto: qui abbiamo quattro versi che nella Μασσαλιωτική (verosimilmente solo nella Μασσαλιωτική) c'erano e che nella nostra tradizione manoscritta invece non esistono, evidentemente perché non sono mai stati accolti nel *numerus versuum* alessandrino/aristarcheo. Nel primo caso, Aristarco espunge versi assenti nell'edizione marsigliese, dunque in un certo accordo con essa; nel secondo caso, versi presenti nella marsigliese e assenti nella tradizione manoscritta (dunque nel *numerus versuum* aristarcheo), compaiono nel lemma di un *hypomnema* che rientra pienamente (sia per i tipi di contenuti che per le autorità che cita) nella linea tradizionale alessandrina (cfr. sopra).

Noi siamo ben pronti, perché tutta la tradizione scoliastica ce ne offre esempi, a trovare oggetto di osservazioni esegetiche e di commento anche i versi espunti, quelli marcati dal segno di atetesi, lo *obelos*, e questo non ci stupisce: compresi i versi che Zenodoto avrebbe voluto eliminare del tutto e che poi Aristarco (e prima di lui Aristofane) avevano semplicemente proposto di atetizzare. I versi atetizzati facevano senz'altro parte del *numerus versuum* approvato da Aristarco: come tali erano sicuramente nella sua copia di Omero ed è dunque naturale che fossero commentati²⁰. Un bell'esempio di questo procedimento lo offre POxy. 1086, famoso

¹⁹ Cfr. Ludwig, *AHT* cit., I pp. 510-11.

²⁰ Sui problemi dell'edizione alessandrina cfr. F. Montanari, *Zenodotus, Aristarchus and the Ekdoxis of Homer*, in: *Editing Texts / Texte edieren*, ed. by G.W. Most, "Aporemata" B. 2, Göttingen 1998, pp. 1-21.

frammento di *hypomnema* di tradizione aristarcea, nel quale sono riportati come lemma corredati di *obeloi* i versi *Il.* 2.791-95 (per la precisione 791-3 e 795, omettendo 794): i versi erano espunti da Aristarco con motivazioni ben esposte nell'*hypomnema*, ma questo non impedisce affatto che i versi espunti siano presenti come lemma con i loro *obeloi* e siano scrupolosamente commentati. Ripeto: questo modo di procedere è ben documentato e non desta meraviglia. Ma il caso presentato dal nostro *hypomnema* POxy. 4452 è diverso: qui sono presentati come lemma (attenzione: come lemma, non semplicemente citati nel commento) e dunque presi in considerazione versi che non dovevano affatto appartenere (a meno di uno scherzo della sorte davvero inverosimile) al *numerus versuum* alessandrino/aristarceo, ma che si trovavano in una delle edizioni *κατὰ πόλεις*. Che cosa vuol dire questo? Dobbiamo aspettarci di trovare negli *hypomnemata* riportati come lemmi e commentati non solo versi atetizzati da Aristarco (il che, come abbiamo visto, non è strano), ma anche versi che il *numerus versuum* approvato da Aristarco non contemplava per nulla, versi dunque assolutamente non accolti nel testo omerico neppure con il beneficio del dubbio rappresentato dall'atetesi? Evidentemente almeno qualche volta ciò poteva accadere: e la cosa mi sembra notevole e interessante, tale da stimolare la voglia di cercare se ci sono paralleli.

357

ὡς δ' ὅτε ταρ-

φειαί. Χαίρις ὡς ταρφε[ίαι
 αί· ὡς []ο· εἰαι η α[
]νο[
]ο[
 - - - - -

Alla nota sui vv. 351+ segue un breve lemma del v. 357, l'inizio del verso con la parola ταρφειαί. Il commento che segue riguardava l'accentazione di questa parola: purtroppo ne resta ben poco, sufficiente tuttavia per conservare la citazione di Chaeris, un grammatico allievo di Aristarco, di cui non si conosce la datazione precisa ma sicuramente anteriore a Didimo. Lo stesso tema è discusso nello *sch.* di Erodiano ad loc., che cita Aristarco e Tolomeo Ascalonita, e in altri due scoli iliadici, sempre di Erodiano: *sch. Il.* 12.158, che cita Aristarco e Dionisio Trace (= EM 747.20), e *sch. Il.* 1.52, che cita solo Aristarco. La menzione di Chaeris è dunque una novità del nostro papiro, un dato in più che nella successiva tradizione del materiale esegetico si era perduto.

Mi pare valga la pena riassumere sottolineando come l'esame di sole 25 righe mutilate (del fr. 1) di questo frammento di *hypomnema* ci abbia

mostrato con evidenza due fatti: la varietà di contenuti di un *hypomnema* di questo genere e la maggiore ricchezza (giustamente sottolineata da Haslam) rispetto a quanto ci è conservato nei corpora scoliastici. Non ci si deve stancare di sottolineare quest'ultimo aspetto, perché la testimonianza dei frammenti papiracei per quanto riguarda la forma e i contenuti degli *hypomnemata* prodotti in età ellenistica e imperiale è di importanza decisiva: ogni frammento ne dà ulteriore conferma e aggiunge elementi. Sempre meglio abbiamo l'opportunità di comprendere quanto abbiamo perduto in questo campo della cultura antica: ogni frammento rafforza l'idea che forse non ci rendiamo ancora conto a sufficienza della portata quantitativa e qualitativa dello sforzo di comprensione e di interpretazione della letteratura e della lingua greche prodotto nel corso dell'età ellenistica e proseguito nell'età imperiale. Far emergere tutto il valore e tutta la portata storica e culturale di tale fenomeno è uno degli scopi a cui il nostro lavoro deve tendere, radunando i materiali, studiandoli a fondo e facendoli parlare nel loro insieme. In questo stanno le motivazioni profonde e gli obiettivi del progetto di un corpus "Commentaria et Lexica Graeca in Papyris reperta" (CLGP).

“Ioni nati in Egitto” La parabola della grecità nella valle del Nilo

ORSOLINA MONTEVECCHI

Vorrei attirare l'attenzione su due documenti greci pubblicati in questi ultimi anni, di diversa epoca e di diverso significato, che possono offrire lo spunto a riflessioni sul tema che mi sono proposta.

Il primo è il P. Oxy. 984¹ *recto*, un registro della popolazione ricavato dal censimento dell'89/90, recentemente edito da Bagnall, Frier, e Rutherford. Viene da una città dell'Alto Egitto, che gli editori ritengono possa essere la *polis* greca di Ptolemais Hermiou. Dai vari frammenti hanno ricostruito 63 nuclei familiari. L'onomastica è in grande prevalenza egiziana, con le caratteristiche fonetiche proprie di quella zona; prevalentemente egiziana anche nei 12 nuclei familiari in cui figura un individuo qualificato come ἀπὸ γυμνασίου. Si potrebbe osservare che questa qualifica non si spiega in una πόλις greca, in cui dovrebbero frequentare il ginnasio tutti e soli i πολῖται, ma non è mia intenzione affrontare qui tale questione. Piuttosto fa problema la prevalenza di nomi indigeni: fra questi ἀπὸ γυμνασίου infatti troviamo: Παυφῶις Ἀρθῶτου μητρὸς Τερεῦς (r. 1); Πεκῦσις (r. 29); Ἰέραξ Κολλοῦθου μητρὸς Θερμοῦθιος (r. 108); Ἀνουβ() ὄς καὶ Παανούφιος Ἐργέως (r. 111); Ὀνῶφρις Ὀρσεύτου τοῦ Λυκόφρωνος μητρὸς Ἀρνέσιος (r. 138); Ψεννήσις Ἀπολλωνίου τοῦ Διδύμου μητρὸς Τερεῦτος (r. 161); Πανεχάτης Διδύμου τοῦ Εὐάνδρου μητρὸς Σενπτόλλις (r. 349); Ὀνῶφρις ΝΝ τοῦ Κυδίου μητρὸς Σενούριος (r. 356). Fra di loro ci sono un ἐργάτης, un γεωργός, un ἐλαιουργός; il più elevato socialmente è Λυκόφρων Λυκόφρωνος τοῦ Ἀρουσάιτος μητρὸς Σενπανεσινέως, γεωμέτρης, il solo dei dodici che abiti in una casa di sua proprietà (rr. 434-436).

Il secondo documento, P. Amst. I 72, è dell'inizio del III secolo d.C., probabilmente tra il 202 e il 212 (prima della *Constitutio Antoniniana* ma dopo la concessione della βουλή ai capoluoghi dei nòmi). È una lista di uomini che pare avere lo scopo di registrare il loro cambiamento di nome². Il

¹ R. S. Bagnall, B. W. Frier, I. C. Rutherford, *The census register P. Oxy. 984: the reverse of Pindar's Paean*, Bruxelles 1997 (Pap. Brux. 29).

² P. van Minnen, *A change of names in Roman Egypt after A. D. 202? A note on P. Amst. I 72*, ZPE 62 (1986) pp. 87-92.

papiro proviene da una metropoli o da una città greca, perché vi compaiono βουλευταί, un ἔξηγετής, un ex πρύτανις. Si tratta di individui indicati con nome, patronimico e matronimico egiziani, che assumono nome e patronimico greci. I nomi egiziani sono fra quelli più comuni nel Delta, in particolare nel nòmo Mendesio, e nella forma propria del copto bohairico. Questo cambiamento di nomi sembra sia stato fatto con un preciso criterio: i nomi greci assunti risultano essere la traduzione degli originari nomi egiziani. Il procedimento ha, com'è noto, precedenti molto antichi (possiamo ricordare i nomi dei βασιλικὸὶ γραμματεῖς di età tolemaica esaminati dallo Oats³ e lo studio sul doppio nome del Quaegebeur⁴). Imparare il greco, diventando bilingue, e assumere un nome greco da usare nell'esercizio delle funzioni pubbliche, mentre nel proprio ambiente di provenienza si continua ad usare il nome egiziano, è abitudine ben documentata in età tolemaica, meno in età romana, in cui però ne rimane traccia nell'uso del doppio nome. Perciò ci può sorprendere quanto è documentato in P. Amst. 72 e ci domandiamo che cosa significhi. Dobbiamo interpretarlo come il segno di una ascesa dell'elemento egiziano, che nelle metropoli gradualmente colma i vuoti lasciati dall'elemento greco in decadenza numerica?

Ambedue i documenti considerati, distanti cronologicamente e provenienti uno dal Delta, l'altro dall'Alto Egitto, concordano nel presentarci una grecità in crisi: nel primo quasi sperduta in mezzo alla popolazione egiziana, nel secondo sul punto di essere sostituita da Egiziani che si ellenizzano nel nome e occupano, o hanno occupato, i primi posti in una metropoli (o in una città greca). Ascesa dell'elemento egiziano accanto ad una grecità in crisi?

Noi papirologi, che studiamo l'abbondantissima documentazione greca, siamo soggetti ad un errore di proporzioni: vediamo un Egitto greco o grecizzato con lenti d'ingrandimento, che riflettono una concezione ancora alquanto tradizionale della grecità e dell'ellenismo. Negli ultimi anni da molte parti è stato rilevato il fenomeno: basta scorrere i vari contributi del volume *Life in a Multi-Cultural Society*, uscito nel 1992, per rendersene conto. Il mio intento è di considerare in una rapida visione questa grecità d'Egitto, per intravedere qualcosa della sua natura, della sua entità, e delle sue vicende fino alla sua scomparsa per estinzione nella valle del Nilo. Di proposito escludo Alessandria, che non è Egitto, ma è città mediterranea, internazionale, ed ha una storia sua, ben distinta e diversa da quella della *chora*.

In primo luogo: che tipo di grecità è quella che è scesa in Egitto dopo la conquista di Alessandro Magno, e come si può valutare approssimativamente

³ J. F. Oates, *The basilikos grammateus*, "Life in a Multi-Cultural Society", ed. by Janet H. Johnson, Chicago 1992, pp. 255-258.

⁴ J. Quaegebeur, *Greco-Egyptian double names as a feature of a by-cultural society: the case Ψοσειδὸς ὁ καὶ Τριᾶδελφος*, "Life in a Multi-Cult. Soc.", pp. 265-272.

la sua entità numerica? Gli studi che sono stati condotti sui papiri greci, a cominciare da Heichelheim, e poi via via da Bickermann, Launey, Uebel, Peremans-Van't Dack, fino a Bagnall⁵, hanno messo in evidenza gli etnici di questi immigrati; Uebel e la *Pros. Ptol.* anche le località in cui si stanziarono. Degli stanziamenti nell'Arsinoite mi sono occupata anch'io in una comunicazione al congresso di Berlino e in alcuni contributi in convegni tenuti in seguito a Siracusa⁶.

La mia attenzione si è rivolta soprattutto all'Arsinoite, che offre il materiale più abbondante ed è un buon campione per una ricerca di questo genere. Mi sono limitata al III^a, in cui gli etnici conservano ancora un certo valore. Nell'Arsinoite, com'era da aspettarsi, la grande maggioranza è di Macedoni, che sono numerosi – ma un po' meno – anche nell'Ossirinchite, specialmente in alcuni villaggi (a Tholthis, in particolare). Per entità numerica, nell'Arsinoite ai Macedoni seguono i Traci; poi, nell'ordine, i Cirenei (prevalenti invece a Ossirinco e nell'Ossirinchite), quindi i Tessali, sia con questa denominazione generica, sia con la dichiarata provenienza da città della Tessaglia, o anche da popolazioni stanziate in quella regione (Eniani, Magneti, Etei, Dolopi, Estiei). Fin qui, a prescindere dai Cirenei, è un mondo che gravita verso la Macedonia, da nord – Tracia – e da sud – Tessaglia –: vi è rappresentata una porzione importante dell'esercito di Alessandro, quella toccata a Tolemeo, probabilmente fin dalla spartizione di Babilonia (323). Ad essi nell'Arsinoite seguono in buon numero i Giudei, poi i Persiani.

Oltre a questi gruppi abbastanza consistenti, troviamo, sempre limitandoci al III^a e all'Arsinoite, un certo numero di individui in cui sono rappresentate, con una o poche presenze per ogni etnico, altre città o popolazioni o regioni del mondo greco o ellenizzato: dai paesi balcanici a nord, scendendo attraverso la Grecia propriamente detta, alle isole e all'Asia Minore, fino alla Cappadocia. E da occidentale viene qualche Libico, Siculo e Siracusano; un Tarentino, un Campano, un Iapigio, un Etrusco e perfino un Romano: militari al servizio dei Tolemei.

⁵ Fr. Heichelheim, *Die auswärtige Bevölkerung im Ptolemäerreich*, Klio, Beiheft 18 (1925); E. Bickermann, *Beiträge zur antiken Urkundengeschichte. I, Der Heimatsvermerk und die staatsrechtliche Stellung der Hellenen im ptolemäischen Ägypten*, Arch. f. Pap. 8 (1927), pp. 216-239; M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques*, Paris 1949/1950, ristampa con Addenda 1987; *Prosopographia Ptolemaica*, par W. Peremans et E. Van't Dack, I-X, Lovani 1950-1981; F. Uebel, *Die Kleruchen Ägyptens unter den ersten sechs Ptolemäern*, Berlin 1968; R. S. Bagnall, *The origin of Ptolemaic cleruchs*, BASP 21 (1984) pp. 7-20; Id., *Greeks and Egyptians: ethnicity, status, and culture. "Cleopatra's Egypt: the age of Ptolemies 305-30 B.C."*, Mainz 1988, pp. 21-27.

⁶ O. Montevecchi, *Problemi di un'epoca di transizione. La grecità d'Egitto tra il I^a e il I^o*, "Atten des 21. Internat. Papyr. Congr." II, pp. 719-726; Ead., *Uomini nel Fayum in età tolemaica e romana*, I, Quad. Ist. Intern. del Papiro VII, Siracusa 1996, pp. 59-68 (= "Atti del secondo Convegno Naz. di Egittologia e Papirologia, Siracusa 1-3 dic. 1995"); Ead., *Uomini nel Fayum in età tolemaica e romana*, II, Ist. Intern. del Papiro, Siracusa 1997, pp. 41-56 (= "Atti del Convegno Intern. Siracusa 24-25 maggio 1996").

Questa rapida e sommaria rassegna può dare un'idea della coesistenza, in una regione relativamente piccola come l'Arsinoite, di una grande varietà di uomini ivi residenti, di diversa provenienza, tutti ellenofoni, ma a diversi livelli di ellenizzazione: dai Cirenei – possessori di un'antica e genuina cultura greca, che vantava una scuola filosofica, e proprio in quel secolo dava ad Alessandria due personalità quali Callimaco ed Eratostene – al caso estremo dei Traci, che conservavano nell'onomastica le caratteristiche della loro lingua⁷, barbara per un orecchio greco, e il cui impegno progressivo di ellenizzazione culmina nel loro più illustre rappresentante, Dionisio figlio di Teres, autore della più antica grammatica della lingua greca.

Ellenofoni, dunque, non tutti propriamente greci. I popoli che hanno fatto la storia greca – Ateniesi, Spartani, Tebani – nella *chora* egiziana quasi non compaiono. Atene ha un forte influsso su Alessandria, un influsso culturale nel senso più ampio della parola. Ma nella *chora* l'uomo ateniese raramente s'incontra. Solo poche persone colte, che leggono Erodoto o lo storico di Ossirinco, ne sanno qualcosa. L'Egitto invece conosce da secoli gli Ioni di Mileto, fondatori di Naucratis, e ne generalizza l'etnico a significare tutta la greccità, o meglio, tutti gli ellenofoni. I loro discendenti sono per gli egiziani "Ioni nati in Egitto"⁸.

Si tratta dunque di un'ondata di ellenofoni, che si rovesciò sulla *chora*; ai militari si affiancarono nel III^a commercianti, tecnici, uomini in cerca di fortuna. E calarono in mezzo a un popolo di agricoltori.

Difficile valutare l'entità numerica del fenomeno. In ogni modo si può pensare – al massimo – a qualche centinaia di migliaia. Scendevano in un paese popolato densamente: per gli Egiziani possiamo pensare invece ad alcuni milioni⁹. Una notevole sproporzione, anche se i nuovi venuti s'insediavano come padroni, convinti della propria superiorità tecnica e culturale.

Tutto ciò è ben noto, ma va tenuto presente per valutare l'impatto e le conseguenze del fenomeno.

Una esemplificazione concreta della mescolanza etnica dei nuovi arrivati si può avere esaminando, per es., qualcuno dei contratti pubblicati nel CPR XVIII (tutti nel III secolo, dal 232/1 al 207/6) o qualcuno dei testamenti ricostruiti ed editi da W. Clarysse nella 2^a edizione dei P. Petrie, I (tutti fra il 238/7 e il 226/5). Un esempio: in P. Petrie I, 3, rr. 65 ss., del 238/7, i testimoni sono: un Θραξ, un Συρακόσιος, un Καρδιανός (da Καρδία nel Chersoneso

⁷ Sui Traci e la loro lingua: I. I. Russu, *Die Sprache der Thrako-Daker*, Bucuresti 1969; V. Velkov, A. Fol, *Les Thraces en Egypte gréco-romaine*, *Studia Thracica* 4, Sophia 1977 (*non vidì*); Montevecchi, *Uomini nel Fayum II*, cit., pp. 44-45.

⁸ "Ioni nati in Egitto": Wynn *ms n Kmr*. Cf. P. Adler dem. 4, 5 (110^a); 5, 6 (108/7^a); 6, 4 (107^a); BGU III 1002, 3 (55^a), che è traduzione dal demotico.

⁹ Sulla popolazione dell'Egitto utili osservazioni di A. K. Bowman, *L'Egitto dopo i Faraoni*, Firenze 1988, pp. 21-22.

tracico), un Ἀλεξανδρεύς, un Πέρσης, un Λυσιμάχειος (da Λυσιμάχια, sulle coste della Tracia).

Ancora: P. Petrie I 24: il testatore è Macedone, non militare ma *παρεπίδημος*, erede è una donna di Tracia, testimoni sono un Tessalo, un uomo di Cos, un Λίβυς e un Alessandrino.

Questi cosiddetti Greci portano molte novità: un uso abituale della moneta e perciò le banche; gli appalti delle tasse; danno incremento alla coltivazione della vite e dell'olivo, all'uso del ferro per gli strumenti agricoli e di nuove macchine per l'irrigazione; portano nuove tecniche di gestione; soprattutto parlano una lingua agile, ricca, di facile comunicazione, ormai diffusa in tutto il Mediterraneo orientale e nell'entroterra, e usano una scrittura precisa, semplice e di facile apprendimento.

L'impatto non è facile: ci sono motivi di attrito, resistenze, incomprensioni, mentre s'instaura la convivenza nei villaggi e nei capoluoghi dei *nòmi*. Ne intravediamo qualcosa nei papiri di Zenone¹⁰.

Per amministrare il paese i Tolemei, soprattutto all'inizio, dovettero ricorrere a indigeni bilingui. L'esistenza, già da tre secoli, di Naucratis, e di un nucleo di Greci residenti a Memfi – oltre ai rapporti commerciali già instaurati – avevano da tempo richiesto la presenza di interpreti: vi erano certamente egiziani bilingui.

Per ciò che riguarda la sistemazione nel paese, è naturale che, nelle metropoli come nei villaggi, Greci e indigeni abitassero in gruppi separati, uniti fra loro, in quartieri o vie¹¹: alcuni ἄμφοδα di Ossirinco, e soprattutto di Ptolemais Euergetis, ancora in età romana fanno riferimento all'etnico degli abitanti¹². I nuovi venuti erano in prevalenza soldati, poi divenuti cleruchi, e commercianti; poche le donne (anche se già dal 311^a troviamo una donna di Cos che sposa un suo conterraneo a Elefantina). Fin dai primi anni questi uomini dovettero unirsi con ragazze del luogo, o sposare regolarmente donne egiziane. Gli studi del Peremans¹³ sulle cosiddette filiazioni anormali porterebbero a ritenere che questi casi non siano stati molto numerosi; ma per averne un'idea più precisa occorrerebbe conoscere meglio anche la documentazione demotica.

I matrimoni misti e l'attività degli egiziani bilingui, entrati sempre in

¹⁰ Cf. J. Bingen, *Grecs et Egyptens d'après PSI 502*, "Proc. of the XII Intern. Congress of Papyr.", Toronto 1970, pp. 35-40.

¹¹ P.W. Pestman, *Egizi sotto denominazioni straniere*, "Egitto e Storia antica", Bologna 1989, pp. 137-158.

¹² A Ossirinco vi sono gli ἄμφοδα Κρητικῶν, Ἰουδαϊκῶν, Λυκίων παρεμβολῆς; a Ptolemais Euergetis gli ἄμφοδα Ἀράβων, Βιθυνῶν, Ἑλληνίου, Θρακῶν, Κιλικῶν, Λυκίων, Μακεδόνων, Συριακῆς. Cf. S. Daris, *I quartieri di Arsinoe in età romana*, *Aegyptus* 61 (1981) pp. 143-154.

¹³ W. Peremans, *Les mariages mixtes dans l'Égypte des Lagides*, "Studi Montevercchi", Bologna 1991, pp. 273-281.

maggior numero nell'amministrazione, determinarono più stretti e frequenti rapporti fra Greci e indigeni. Ci fu integrazione?

Willy Clarysse ne ha individuato e presentato alcuni casi¹⁴: individui o famiglie greche che si sono assimilati all'ambiente egiziano rispettivamente a livello sociologico, religioso, economico. Li ha scoperti mettendo in relazione i dati di P. Petrie I 1 con due papiri demotici di Lille.

Considerando le possibili integrazioni dal versante opposto – un egiziano che fa proprio qualche elemento del sistema sociale e giuridico greco – un caso interessante ci presenta il papiro di Mosca 123, pubblicato nel 1967 da Malinine; è un documento demotico del 70^a, che contiene le disposizioni testamentarie di un egiziano, cleruco τῶν κατοίκων ἱππέων, integrato (lui e i suoi due figli, anch'essi τῶν κατοίκων ἱππέων) in un tipo sociale greco: il documento, com'è stato rilevato¹⁵, ha molti punti di contatto con i testamenti di cleruchi. Non c'è che da sottolineare quanto osserva Clarysse: “Bisogna combinare le due serie di fonti, demotiche e greche, per vedere come l'integrazione e la coscienza della propria identità esistessero fianco a fianco”¹⁶.

Vi sono perciò due serie di fenomeni, di cui si vorrebbe conoscere meglio la dinamica e l'estensione. Uno è il progressivo inserimento dell'elemento indigeno – in cui aumenta il bilinguismo – nell'ambiente militare e nell'amministrazione: penetrazione massiccia rivelata anche dall'onomastica; uso del doppio nome: greco nell'esercizio delle funzioni pubbliche, egiziano nell'ambiente d'origine¹⁷. L'altro fenomeno è la progressiva assunzione di comportamenti egiziani da parte dell'elemento greco, soprattutto negli strati socialmente più bassi. Questo secondo fenomeno, che pare più frequente nell'Alto Egitto, dove i Greci sono meno numerosi, s'intensifica in tutta la *chora* nel II^a e soprattutto nel I^a, sul finire dell'età tolemaica, ed è più difficilmente distinguibile e probabilmente meno frequente del fenomeno inverso. Gli Egiziani diventano bilingui per ascendere socialmente; un Greco integrandosi non ha questo vantaggio. Però anche dalla documentazione greca un influsso dell'elemento egiziano è evidente, soprattutto nell'ambito della vita familiare e per ciò che riguarda la posizione della donna: contratti di matrimonio, testamenti e donazioni *mortis causa* dettati da donne, documenti in cui compaiono donne tuttrici di figli minorenni lo rivelano chiaramente, soprattutto in età romana¹⁸. Talora si può dubitare se si tratti d'indigeni ellenizzati o di oriundi Greci che hanno adottato usanze indigene (il primo

¹⁴ W. Clarysse, *Some Greeks in Egypt*, “Life in a Multi-Cult. Soc.”, pp. 51-56.

¹⁵ M. Malinine, *Partage testamentaire d'une propriété familiale* (Pap. Moscou n° 123), *Rev. d'Egyptol.* 19 (1967) pp. 67-85; J. Bingen, *Chr. d'Ég.* 43 (1968) pp. 421-423.

¹⁶ Clarysse, *op. cit.*, p. 56.

¹⁷ V. sopra note 3 e 4.

¹⁸ Cf. i testamenti di donne – tutti di età romana – studiati da Carla Balconi e presentati in questo stesso 22° Congresso di Papirologia. Per le donne tuttrici: Montevecchi, *Una donna prostates del figlio minorenne in un papiro del II^a*, *Aegyptus* 61 (1981) pp. 181-204.

caso è probabilmente il più frequente). E scopriamo interazioni in ambedue i sensi. Mi limito a ricordare l'archivio della famiglia ossirinchita di Pausiris figlio di Pausiris, vissuto negli anni 70 del IP, recentemente studiato da Gagos, Koenen e McNellen¹⁹: è chiaro che si tratta di Egiziani che fanno largo uso della banca e della documentazione greca per transazioni matrimoniali di tipo schiettamente egiziano: da sottolineare soprattutto come, pur essendosi impadroniti della lingua e degli strumenti della vita economica propri dei greci, siano rimasti egiziani, adattando la lingua greca e quegli strumenti alle proprie esigenze. Come nel caso del papiro di Mosca, ma in senso inverso, la lingua usata non corrisponde al tipo di cultura. Per gli Egiziani il greco è solo la lingua ufficiale: si può usarla pur mantenendo le proprie tradizioni e consuetudini giuridiche. È bene ricordare che mentre in demotico vi è qualche prestito dal greco – e più ve ne saranno in seguito nel copto²⁰ – le parole egiziane passate nella lingua greca sono pochissime e riguardano solo prodotti locali. La difesa della purezza della propria lingua è forte nella minoranza greca. Sono pochissimi e alquanto dubbi i casi di Greci che abbiano imparato l'egiziano, impresa ben più difficile che per un Egiziano imparare il greco. D'altra parte i Greci, lontani dalle loro città d'origine già da alcune generazioni, sono in una condizione d'individualismo giuridico che permette l'acquisizione di nuove usanze, pur mantenendo la propria lingua, sentita come contrassegno d'identità e di superiorità sociale.

Proseguendo nel tempo e inoltrandosi nell'età romana, il gran numero di documenti in lingua greca e l'onomastica mista sembrano rendere difficile qualsiasi distinzione. Mescolanza, dunque? Quei cosiddetti Greco-Egizi che nei primi due o tre secoli della nostra era contraggono matrimoni, comprano e vendono, redigono testamenti e compiono operazioni bancarie di ogni genere, chi sono? Usano il greco, ma che grecità è la loro? Biologicamente certo sono più Egiziani che Greci, o forse del tutto Egiziani. E ne viene una conclusione importante: se è proseguito quel processo d'integrazione, di cui Clarysse ha messo in luce alcuni esempi, e se l'ascesa degli indigeni ellenizzati si è, come sembra, intensificata, dobbiamo riconoscere che l'ordinamento augusteo, il quale classificò giuridicamente come Egizi tutti gli abitanti della *chora*²¹, escludendo solo le due città greche di Naucratis e Ptolemais, rispondeva alla reale situazione etnico-sociale dell'Egitto.

Di tale situazione Augusto dovette essere informato da autorevoli alessandrini, tra cui Ario, che era stato suo maestro; e con la preoccupazione

¹⁹ T. Gagos, L. Koenen, B.E. McNellen, *A first century archive from Oxyrhynchos or Oxyrhynchite: loan contracts and Egyptian marriage*, "Life in a Multi-Cult. Soc.", pp. 181-204.

²⁰ W. Clarysse, *Greek loan-words in Demotic*, "Acts of the II Intern. Confer. for Demotic Studies", Leiden 1988, pp. 9-33.

²¹ Montevocchi, *L'amministrazione dell'Egitto sotto i Giulio-Claudi*, ANRW 10, 1 (1988) pp. 412-471.

tipicamente romana di distinguere, separare e mettere ordine, dispose di conseguenza. Il suo non fu un declassamento dei Greci della *chora*, come potrebbe sembrare, e come è stato detto, bensì il riconoscimento di uno stato di fatto.

L'ordinamento augusteo non mancò però di tener presente la ormai ridotta minoranza greca, e operò fra gli Egizi della *chora* alcune distinzioni: diede qualche privilegio fiscale ai metropoliti, che erano alquanto ellenizzati – il Pausiris, appena ricordato, e Tryphon, il ben noto tessitore di Ossirinco²² dovevano appartenere a questa categoria –, e a un livello superiore riconobbe come discendenti dei Greci gli ἀπὸ γυμνασίου (a Ossirinco, a Hermopolis Magna, a Memfi), e i 6475 cateci Greci dell'Arsinoite²³. Sono le categorie privilegiate di cui ci è pervenuta notizia; non è escluso che altre analoghe siano state create nell'Alto Egitto, di cui abbiamo scarsa documentazione. Gli ἀπὸ γυμνασίου presenti nel registro della popolazione ricordato all'inizio potrebbero essere una di queste.

In che modo e secondo quali criteri siano state operate queste distinzioni, e come siano stati scelti coloro che avevano il diritto di appartenere a queste categorie, non sappiamo. Un mezzo per conoscere la qualità e la consistenza della popolazione dovettero essere in primo luogo i censimenti, che in età augustea, fino all'11/12, pare avessero una periodicità settennale²⁴: la prima dichiarazione di censimento che ci è pervenuta è, appunto, del 12. Sappiamo che per gli ἀπὸ γυμνασίου di Ossirinco fu stabilita una γραφή nel 4/5P (che per l'appunto pare sia stato un anno di censimento). Per i 6475 κάτοικοι greci dell'Arsinoite ho avanzato l'ipotesi che il loro riconoscimento sia avvenuto sotto Tiberio, e da vari elementi, tra cui l'onomastica, ho supposto che possano essere una sistemazione romana dei Μακεδόνες τῶν κατοίκων ἱππέων, che troviamo ancora organizzati con questo nome nel 12/13P²⁵. Degli ἀπὸ γυμνασίου di Hermopolis e di Memfi conosciamo ben poco.

Comunque sia avvenuto il riconoscimento dei requisiti necessari per avere il diritto di appartenere a queste categorie, è certo che in esse dobbiamo vedere la greicità superstite nella *chora* all'inizio del periodo romano. Una greicità che in epoca tolemaica poteva essere stata trasmessa quasi soltanto in linea maschile, non esistendo allora limitazioni all'ἐπιγαμία con donne indigene, se non nelle città greche. In età romana invece l'appartenenza dei figli alla categoria privilegiata venne riconosciuta solo se ambedue i genitori appartenevano ad essa.

²² Su Tryphon e la sua famiglia: M. V. Biscottini, *L'archivio di Tryphon tessitore di Ossirinco*, *Aegyptus* 46 (1966) pp. 60-90; 186-292.

²³ Montevocchi, *L'epikrisis dei Greco-Egizi*, "Proc. XIV Intern. Congress of Pap.", London 1975, pp. 227-232; C. A. Nelson, *Status declarations in Roman Egypt*, Amsterdam 1979 (ASP 19).

²⁴ R. S. Bagnall, *The beginnings of the Roman census in Egypt*, *Gr. Rom. Byz. St.* 32 (1991) pp. 255-265.

²⁵ Cf. P. Köln V 227.

Si potrebbe dire dunque che nel periodo romano – e per tre secoli – la storia della grecità nella *chora* è la storia di queste categorie.

Un esame completo dei 6475 è stato fatto nel 1990 da Daniela Canducci²⁶, che ne ha ricavato una prosopografia di oltre 600 personaggi. Il più antico documento che li riguarda è la lettera indirizzata nel 55 da Nerone ai 6475 e ai metropoliti di Ptolemais Euergetis. Segue cronologicamente una sezione che riguarda i 6475 cateci nella lista della popolazione Stud. Pal. IV pp. 62 sgg. + P. Lond. II 260 e 261 pp. 72-78, che è del 72/3. Nel II secolo i documenti che li riguardano sono numerosi. Ma le richieste di ἐπίκρισις per i figli degli appartenenti a questa categoria sono solo 5; la più antica è del 128, l'ultima del 194/5.

Nel 130, Adriano per la fondazione di Antinoopoli chiamò, oltre a un nucleo di Greci cittadini di Ptolemais dell'Alto Egitto, anche un certo numero dei 6475 cateci greci dell'Arsinoite²⁷. Li scelse fra di essi perché erano ancora alquanto numerosi, o, al contrario, perché erano pochi e vivendo sparsi – come risulta – nei villaggi dell'Arsinoite rischiavano di perdere quella connotazione urbana che era propria della grecità, e perciò di estinguersi come Greci? In questo secondo caso Adriano avrebbe fatto per loro un'opera di urbanizzazione. Che la grecità fosse in crisi è dimostrato dal fatto che Adriano concesse agli Antinoiti l'epigamia con gli Egiziani, evidentemente per assicurare alla nuova *polis* un incremento demografico.

Degli ἀπὸ γυμνασίου di Ossirinco ci sono pervenute 20 richieste di ἐπίκρισις: la prima è dell'età dei Flavi, cinque del III secolo, l'ultima dell'età di Probo (non oltre il 281); ma la categoria ha ancora qualche attestazione di età diocleziana²⁸. La nobiltà greca di Ossirinco resistette più a lungo; mentre i superstiti dei 6475, collegati com'erano a una metropoli – Ptolemais Euergetis – in decadenza, e viventi in una regione che subisce nel III secolo un forte degrado, scompaiono più rapidamente.

È il caso anche di ricordare che fra questi Greci non di rado si praticava l'endogamia per mantenere unito il patrimonio – nozze tra fratelli anche in due generazioni successive – e si manteneva il costume greco dell'esposizione degli infanti, estraneo agli Egiziani²⁹. Il loro incremento demografico doveva essere negativo; in ogni caso inferiore a quello degli indigeni.

In sostanza, l'ordinamento augusteo fu per i Greci della *chora* un provvedimento che risvegliò in loro la coscienza della propria identità e

²⁶ Daniela Canducci, *I 6475 cateci greci dell'Arsinoite*, Aegyptus 70 (1990) pp. 211-255; 71 (1991) pp. 121-216.

²⁷ Montevecchi, *Adriano e la fondazione di Antinoopolis*, Coll. Latomus vol. 209, Bruxelles 1990, pp. 183-195.

²⁸ Le ultime sono: 295 P. Oxy. XLIII 3137; 297/8 P. Fuad Univ. 13.

²⁹ Sull'endogamia: Montevecchi, *Endogamia e cittadinanza romana in Egitto*, Aegyptus 59 (1979) pp. 137-144 (ivi bibl.). Sull'esposizione degli infanti in Egitto: M. Manca Masciadri, O. Montevecchi, *I contratti di balitico*, Milano 1984, pp. 10-12 (ivi bibl.).

protrasse di qualche secolo una loro presenza socialmente distinta e qualificata. In certi ambienti la contrapposizione Αἰγύπτιος - Ἕλληνας è viva³⁰.

La stabilità sociale ed economica dell'Egitto nei primi due secoli della nostra era favorì la diffusione della cultura greca anche nella *chora*: la imponente quantità di testi di autori classici, copiati in quei secoli e pervenuti a noi, attesta il fiorire di scuole, la presenza di biblioteche di ginnasi e di privati, forse anche di *scriptoria*, e rapporti frequenti con Alessandria. Certo si tratta di una ristretta élite di persone colte, perché l'analfabetismo risulta essere diffuso (troviamo anche un ἀπὸ γυμνασίου μὴ εἰδὼς γράμματα!)³¹. La crisi economica e sociale ha inizio nell'ultimo quarto del II secolo e si aggrava nel III.

Frattanto gli Egiziani autoctoni assumevano alcuni elementi fondamentali della cultura greca: l'uso, ormai generale, della lingua greca come mezzo di rapporti sociali e culturali – accanto alla propria lingua nella fase copta –, con una sempre più completa inserzione nel sistema amministrativo, e la scrittura alfabetica greca anche per la loro lingua. L'uso della lingua greca servì a rompere il loro isolamento culturale nel mondo mediterraneo e a farsi conoscere, la scrittura copta fu un mezzo potente per la loro trasformazione religioso-culturale, operata dal Cristianesimo, che maturò soprattutto nel IV secolo³².

La greicità, già in diminuzione nella prima età romana, dal III secolo in poi va cercata nelle metropoli: Ossirinco, Antinoopoli, Ermopoli. In quel secolo di profonda crisi economica, sociale, culturale, religiosa, riscontriamo nella classe dirigente delle metropoli un vivo orgoglio municipale, per cui, mentre ci si dibatte tra crescenti difficoltà finanziarie e i singoli cittadini ricorrono ad ogni mezzo per sfuggire incarichi onerosi, si progettano e si deliberano grandiose costruzioni di edifici pubblici, e si mantiene viva la cultura letteraria ellenica e l'atletismo³³.

Ma, ormai, è autentica greicità quella delle metropoli? Il P. Amst. 72, che ho citato all'inizio, fa pensare che durante il III secolo non pochi Egiziani abbiano gradualmente occupato i vuoti lasciati dal rarefarsi o addirittura dall'estinguersi di antiche famiglie greche. In quel travagliato III secolo

³⁰ Montevocchi, *Aegyptios-Hellen in età romana*, "Studi in onore di Edda Bresciani", Pisa 1985, pp. 339-353.

³¹ 272P P. Mich. XIV 676 rr. 25-27.

³² Sulla lingua e la civiltà copta: J. Irmischer, *Le origini della civiltà Copta*, "Egitto e storia antica", Bologna 1989, pp. 469-473; J. Quaegebeur, *De la préhistoire de l'écriture copte*, OLP 13 (1982) pp. 125-136; T. Orlandi, *Le traduzioni dal greco e lo sviluppo della letteratura copta*, Graeco-Coptica, 1984 pp. 181-203. Sulla cristianizzazione: Annik Martin, *Aux origines de l'église copte: l'implantation et le développement du christianisme en Egypte (I^e-IV^e siècles)*, REA, 83 (1981) pp. 35-56; E. Wipszycka, *La christianisation de l'Égypte aux IV^e-VI^e siècles, Aspects sociaux et ethniques*, Aegyptus 68 (1988) pp. 117-165.

³³ Cf. M. Drew Bear, *Les conseillers municipaux des métropoles au III^e siècle après J.-C.*, Chr. d'Ég. 59 (1984) pp. 315-332.

emerge isolato l'ultimo grande filosofo pagano dell'antichità: Plotino di Licopoli, che possiamo pensare autenticamente greco; ma nulla sappiamo delle sue origini e del suo rapporto con la sua città natale – una metropoli del profondo sud – poiché la sua vita e la sua attività si svolgono ad Alessandria ed a Roma.

All'inizio del IV secolo, accanto a personaggi quale Teofane di Ermopoli, con i suoi familiari ed amici, che si esprimono in una lingua greca ricercata e dotta, e nella loro corrispondenza lasciano intravedere un ambiente greco colto e raffinato, in cui i cultori di Hermes Trismegistos s'incontrano con i cristiani appena usciti dall'ultima persecuzione³⁴; accanto ad alcune poche grandi famiglie greche superstiti, cresce – e fiorirà nel IV e V secolo – una classe agiata, dalle radici egizie ma di cultura greca: uomini che studiano ad Alessandria e hanno familiari i classici e la filosofia greca. E mentre il popolo nella campagna e nei villaggi, copto, è già cristiano, tra questi uomini colti – siano Greci o Egizi – si trovano sia i campioni dell'ultima resistenza pagana³⁵ sia i cultori della nuova religione, sempre più saldamente e gerarchicamente organizzata.

In quella tardiva fioritura letteraria e filosofica, greco-egizia e pagano-cristiana, c'è Horapollon, che tramanda ai posteri, in lingua greca, il mistero dei geroglifici; c'è Nonno di Panopoli, che compone in esametri perfetti, nella lingua di Omero ma con anima e fantasia egiziane, un'opera colossale, sovrabbondante di elementi svariati, magici e astrologici, un'opera che – nel paese dov'è nato il romanzo d'avventura – potrebbe definirsi il "romanzo di Dioniso". E c'è infine, nel VI secolo, un notaio greco di origini copte, Dioscoro di Afroditopoli, lettore di Menandro, che si diletta di comporre poemetti in esametri e in giambi, e li scrive nel rovescio degli atti da lui stilati.

Fino alla metà di questo nostro secolo è stata dominante un'interpretazione dell'ellenismo come frutto di una mescolanza, o addirittura di una fusione, tra la cultura e la civiltà greca e le civiltà orientali. La scoperta e lo studio dei papiri hanno messo in crisi quest'interpretazione, che era grandiosa e semplice insieme, ma non fondata sui documenti. In certo senso discendeva dall'utopia d'Alessandro Magno. Furono soprattutto i papirologi – Claire Préaux in modo particolare³⁶ – a sostenere validamente che non vi fu mescolanza o fusione. E fu un passo avanti nella conoscenza del mondo ellenistico, un punto d'arrivo. Ma anche un punto di partenza.

Una più ampia conoscenza del mondo egiziano tra il III secolo a. C. e il VI

³⁴ H. Cadell, *Les archives de Theophanes d'Hermoupolis: Documents pour l'histoire*, "Egitto e storia antica", Bologna 1989, pp. 315-323.

³⁵ R. Rémondon, *L'Egypte et la suprême résistance au Christianisme*, BIFAO 51 (1952) pp. 63-78.

³⁶ Claire Préaux, *Le monde hellénistique*, II, Paris 1978; *IV^{me} partie: La culture. Critique de l'idée de civilisation mixte*, pp. 545-56.

d. C., e in particolare la conoscenza della documentazione demotica e copta, che i papirologi da alcuni anni seguono con attenzione, fanno sentire la necessità di riesaminare il rapporto tra le due culture. Resta acquisito che esse non si fusero, ma il problema è vasto e complesso. Jean Bingen nel 1981 analizzò i motivi³⁷ per cui le due grandi culture coesistite in Egitto non abbiano dato origine ad una cultura mista, e identificò tali motivi nel fatto che ciascuna delle due rappresentava un sistema culturale integrato, profondamente coerente in tutti i parametri delle sue espressioni. Da un lato la lingua e la educazione tradizionale greca, quella *paideia* profondamente radicata nel comportamento individuale e nell'organizzazione sociale; dall'altro la coerenza del sistema religioso in cui si colloca totalmente il popolo egiziano: "una società integrata, stabile e immobile"³⁸. Le acute osservazioni del Bingen rimangono vere, ma forse oggi non useremmo più la parola "étanchéité"³⁹, impermeabilità, per definire il rapporto tra le due culture. Erano estranee, ma fra quegli uomini, viventi fianco a fianco nella *chora*, vi furono scambi e influssi reciproci, interazioni di varia natura, soprattutto nella vita familiare e nel costume giuridico. E alla fine la greicità autentica – una presenza vivace ma numericamente esigua – gradualmente si estinse, mentre l'elemento indigeno – nei suoi strati superiori linguisticamente ellenizzato, ma sempre radicato nella propria cultura – ascendeva socialmente e la sostituiva.

Quella che ebbe il sopravvento fu la cultura nativa, la cultura egizia, che si servì della lingua greca per aprirsi al mondo greco e romano e farsi conoscere, uscendo dall'isolamento e dal mistero; e sopravvisse all'ellenismo, che lentamente si spegneva nella valle del Nilo.

Non aveva torto Van Groningen di affermare, nel 1953: "L'Égypte reste foncièrement égyptienne, parce que ni le pays ni le peuple ne changent"⁴⁰.

³⁷ J. Bingen, *L'Égypte gréco-romaine et la problématique des interactions culturelles*, "Proc. of the XVI Intern. Congress of Pap.", Ann Arbor 1981 (ASP 23), pp. 3-18.

³⁸ Bingen, *op. cit.*, pp. 10-11.

³⁹ Cl. Preaux, *op. cit.*, p. 554.

⁴⁰ B. A. Van Groningen, *Population et administration*, Mus. Helv. 10 (1953) (= "Atti VII Congr. Intern. Papir." Ginevra 1952), p. 190.

The automatization of the *Prosopographia Ptolemaica*

LEON MOOREN

It has long been quiet on the front of the *Prosopographia Ptolemaica*. The last volume, by Willy Clarysse, appeared in 1981. Since then the founding fathers of the *Prosopographia* have both died, Em. Prof. Willy Peremans on August 14, 1986, and Em. Prof. Edmond Van 't Dack, totally unexpectedly, on April 24, 1997. Although this silence may still persist for some time, it may not be taken to mean that the undertaking has been abandoned. On the contrary, in 1985-86 an initiative was taken to give the project a new impetus. The *Prosopographia Ptolemaica* forms an enormous and very complex database (well over 100,000 index cards), which already by its very size became difficult to handle. Moreover, since the publication of the nine existing volumes between 1950 and 1981, the methods of publishing, storing and processing data have undergone such a far-reaching evolution, that it seemed necessary to adapt the *Prosopographia Ptolemaica* to modern technology. This contemporary technology, the computer, has itself enormously stimulated the use of quantitative methods in historical research. From this point of view, too, the automatization of the prosopography imposed itself. Quantitative methods are only rarely applicable to the study of Antiquity since the available source material is usually defective and thus hardly representative. Thanks to the papyri, Ptolemaic and Roman Egypt form a favourable exception. Whereas other written sources, literary as well as epigraphical, generally focus on the upper classes, on the world of politics and warfare, and on the intellectual elite, the papyri provide information on all levels of society, including the lower classes. They allow us a glance not only at public pomp, but also at everyday life: the problems of farmers, merchants and workers; marriage and the rearing of children; taxes and ways of evading them; Greeks and Egyptians living side by side in towns and villages. Only in Egypt can scholars complement the picture drawn by authors and inscriptions and reconstruct the society as a whole, following its development over several centuries. This comparatively large and coherent body of evidence thus makes quantitative research possible although, needless to say, many problems remain. As a research instrument the *Prosopographia Ptolemaica* is in essence very well-

suited to statistic analysis, since it encompasses all the available sources (papyrological and epigraphical documents as well as literary texts, both Greek and Egyptian) and arranges this material in recurrent categories. Such analysis, however, was no longer feasible without the aid of the computer.

When the automatization project was started, it met with many difficulties due to technical problems, insufficient funding and the fluctuations of temporary staff. For instance, it was deemed from the outset imperative to create the possibility of combining various language and character sets (Greek, Latin and demotic). Our young collaborators of the early years (Eddy Lanciers, Wilfried Van Gucht and Frank Verkinderen) managed to draw a Greek alphabet and write a special programme, but the storage capacity and processing potential of the Plessey computer then available in our Faculty of Arts had proved to be too limited for the project's needs. Later, with the financial cooperation of several research groups, the Faculty was able to install two interactive MINI 20 computers of Convergent Technologies. That configuration, running the UNIX operating system, provided a much greater storage capacity, whereas the UNIFY Data Base Management System made possible what seemed to be an efficient exploitation of an extensive database. Today, all this seems very primitive indeed, and in the meantime, after much trial and error, we have definitely opted for a Macintosh configuration (at present 2 iMacs). Nevertheless, further choices remain to be made. Thus for software: after some experimentation, FoxBase was preferred over 4th Dimension, but now we are switching again to FileMaker Pro which is, *inter alia*, more user friendly, offers better support on Macintosh, is faster in simple queries, and is very easy to publish on the WWW. On the other hand, it has the disadvantage of being more difficult in the use of foreign fonts. Yet all in all the automatization project is now beginning to take definite shape. We are highly indebted to our present young collaborators, Katelijn Vandorpe, Jacques France, and especially Herbert Verreth who during the last six years has very creatively devoted any time left by his doctoral research to the project. And for any seemingly insoluble technical problems we can always fall back on the professional skills of Jeroen Clarysse and his excellent firm LGO. It must be emphasized too that our colleague Willy Clarysse has played, from the outset, a central role in the automatization operation (in general terms one could say that father Clarysse creates the problems, and that his son has to solve them!).

Let me now briefly sketch the conversion process.

The conversion of the index cards aims to establish a computerized relational database consisting of the following six separate but related files:

1. TextFile

This file must store all texts on Ptolemaic Egypt (papyri, ostraca, inscriptions, literary sources) written in Greek, Latin, demotic and hieroglyphic. Besides the specific reference of each text – which links this file to the ReferenceFile – information is provided on the language, the provenance, the date, the archive, earlier editions, the bibliography, and so on. TextFile partly, but only partly, overlaps with the *Heidelberger Gesamtverzeichnis der griechischen Papyrusurkunden Ägyptens*, a project with which a fruitful collaboration has been established. Up to now no hieroglyphic texts have been listed since a reference system must still be elaborated.

2. ReferenceFile

Here one finds the reference to each text passage in which a given person appears. Mention is made of his personal number, his name (in the language and the form in which it is given in the passage), his ethnic, his office or profession, and the place and date of such activity according to that specific passage. This section comes closest to the existing manual database and will therefore be the most extensive one.

3. PersonFile

This file summarizes for each individual person the data assembled in ReferenceFile: number, name in its Greek or Egyptian standard form, sex, ethnic, place of residence, dates of first and last attestation, calculated life span, names of parents, identification possibilities, assigned numbers in the published volumes of the *Prosopographia Ptolemaica*, and finally the relevant bibliographical information.

4. FamilyFile

Here all known family relationships of a person are registered: father of, mother of, son of, daughter of, husband of, wife of, brother of, sister of, and other relationships. Reference is given to the text in which the relationship is explicitly stated. Since the *Prosopographia Ptolemaica*, as a research instrument, aims to provide materials for the study of the social, economic and ethnic conditions in Ptolemaic Egypt, such family data are quite essential. Phenomena like social promotion or demotion, mixed marriages, Hellenization or Egyptianization, cannot be properly investigated if the information is restricted to the individual person. FamilyFile must make it possible to reconstruct the composition of families and their evolution.

5. NameFile

The aim of this file is to resolve the innumerable onomastic problems: identical names for different persons; double names; Greek and demotic

orthographic variants for one and the same name for one and the same person; the fact that in the bicultural and bilingual Ptolemaic society a Greek could be mentioned in an Egyptian text with an Egyptian name, and an Egyptian in a Greek text with a Greek name. Whereas in the published volumes of the *Prosopographia Ptolemaica* the names are registered as they are spelled in the sources (with the additional complication that for the Egyptian texts different transcription systems are used in the editions), now the concept of a standard name is introduced. Greek names are registered in the Greek alphabet, Egyptian names are rendered in an Egyptological transcription, and for each name a choice has been made for the most acceptable form, taking into account the etymology and the frequency. For the comfort of those who do not command both languages, each standard name is also given in the Latin alphabet, so that it can be recognized by anyone. For instance: Ἀγήσαρχος is the Doric version of the koine form Ἡγήσαρχος, and therefore the standard name is Ἡγήσαρχος, in Latin characters Hegesarchos; the Egyptian name *P3-di-Wsir* is undoubtedly identical with Πετούσις of the Greek texts; hence the standard name *P3-di-Wsir* and the Latin spelling Petosiris. In this way papyrologists will have easier access to Egyptian spelling documents, while Egyptologists will be brought in contact with the Greek sources and the Greek forms of Egyptian names but will no longer have to seek access to the names via Greek transcriptions. In PersonFile the name of a person will be mentioned in its Greek or Egyptian standard form, together with the Latin transcription.

In NameFile all Greek and Egyptian variants and all Greek and Egyptian “translations” will be listed, accompanied by their reference. In the long run NameFile will thus become the basic instrument for onomastic research concerning the Ptolemaic period.

6. FunctionFile

This last file provides a register of all functions (offices) on which the systematic part of the *Prosopographia Ptolemaica* – the nine published volumes – has been based. Each office bears a code number, so that an explicit function description in ReferenceFile can be replaced by the appropriate code number. In FunctionFile the description is given in Greek, demotic, English and French. Reference is made to the specific sections in the published volumes, and bibliographical information can also be added. Via FunctionFile all persons holding the same office – for instance that of dioiketes or of strategos – or practising the same trade – for instance that of brewer – can easily be brought together.

Of these six separate but related databases, PersonFile, ReferenceFile and FamilyFile can be qualified as the proper prosopographical files, whereas TextFile, NameFile and FunctionFile serve as supporting files. Some of

these, such as ReferenceFile, are quite elaborate; others, such as FunctionFile, are of a more simple nature. The structure of the database as a whole may seem highly complex, but it must permit numerous but easy links between the several Files as well as a wide variety of queries, from simple to intricate.

The conversion from a manual to a computerized database entailed some additional changes in the concept of the *Prosopographia Ptolemaica*. The formal distinction between a 'systematic' and an 'alphabetical' section has now been abandoned. In order to facilitate linking with other databases – for example the *Prosopography of Roman Egypt* being prepared by Dominic W. Rathbone or the *Lexicon of Greek Personal Names* by Peter M. Fraser and Elaine Matthews – the language of the *Prosopographia Ptolemaica* has been switched from French to English. In FunctionFile, however, the description of offices and occupations is also given in French, in order to preserve the bond with the published volumes. In the computerized prosopography each person will have only one number; in the Files, however, reference will still be made to the numbers in the published volumes.

As one can imagine, the conversion process is an enormous task, actually requiring the full-time collaboration of a couple of young scholars during a number of years. In all probability, this ideal situation must remain wishful thinking; but in the meantime a substantial part of the input has already been realized. According to the figures in Herbert Verreth's progress reports the present situation is as follows:

1. TextFile:	9,001 entries
2. ReferenceFile:	32,588 entries
3. PersonFile:	21,321 entries
4. FamilyFile:	13,720 entries
5. NameFile:	7,147 entries
6. FunctionFile:	670 entries.

These figures relate mostly to the Zenon Archive and to the complete index to the published volumes, with the inclusion of the *addenda* and *corrigenda* to volumes I-III.

Although mountains of work still remain to be done, further publication of the *Prosopographia Ptolemaica* need not be delayed until the whole operation has been completed. In the years to come, specific and coherent parts of the work, elaborated in Leuven or elsewhere, will be envisaged for publication. Mention may be made of the following:

1. Csaba La'da (Leuven, Hamburg) has assembled all persons attested with an ethnic in Ptolemaic Egypt and has entered, during a recent stay as a research fellow at the University of Leuven, most of the material into the

database. When the work is finished, by the end of 2000, it can be published in the series *Studia Hellenistica* as part of the computerized *Prosopographia Ptolemaica*.

2. Kateljijn Vandorpe (Leuven, Antwerp) has processed the documentation of Ptolemaic Pathyris and has already input most of it.

3. Our colleague Willy Clarysse has launched a new project on the historical topography and administration of the Fayum in the Greek and Roman period, and has secured generous funding for four years (1998/99-2002/03). This project is linked to the automatization of the *Prosopographia Ptolemaica* and must result, *inter alia*, in a prosopography of the Ptolemaic Fayum. The new collaborators are Inge Uytterhoeven and Hans Proost.

4. Several other localities in Ptolemaic and Roman Egypt are currently under investigation, also from a prosopographical point of view. Jacques France (Leuven) is working on Theadelphia, Arthur Verhoogt (Leiden) on Kerkeosiris, and Henri Melaerts (Brussels) on Tebtynis. They too have the intention to make a contribution to the further elaboration of the *Prosopographia Ptolemaica* (and its Roman counterpart?).

5. Marc Coenen (Leuven) is working on the mortuary papyri concerning Ptolemaic and Roman Thebes, and Mark Depauw (Leuven, Oxford) on the mainly hieroglyphic funerary material from Panopolis. Their contribution may help to integrate the hieroglyphic and hieratic material in the database.

This is a provisional – and traditional – publication scheme. In the long term, publication on CD-ROM must undoubtedly be envisaged, while certain files or parts of the database must sooner or later be made available for consultation on the WWW.

I conclude with some samples (produced by H. Verreth) to concretely illustrate the structure and the concept of the relational database, and with a bibliography.

SAMPLES

[Note: some of the fields on the following cards are slightly altered in order to give a better illustration of the contents of the field, and do not correspond completely with the actual card in the file]

1. TextFile

Fieldname: Example:

TextReference	P. Cairo Zen. 03 59322
TextInventory	P. Cairo 59322
TextAnnotation	SB 03 06756
TextBibliography	BL in P.L. Bat. 21; ph. in ed. pl.4
TextMaterial	1. Papyrus
TextCondition	1. Complete
TextFindplace	Philadelpheia
TextLanguage	Gr (= Greek)
TextRecto/Verso (Ro - Vo - Ro/Vo - Vo/Ro)	1. Ro/Vo
TextBack	name
TextArchive	Zenon
TextType	letter
TextFormat	
TextDate	BC 249 Mar 07
TextKing	P02 (= Ptolemy II Philadelphos)
TextYear	36
TextMonth	Tybi 15
TextCentury	3
TextPlace 1	L Alexandria
TextPlace 2	00a Philadelpheia
TextNote	
TextDone	x

2. ReferenceFile

Fieldname: Example:

ReferenceNumber	3006784
PersonNumber	303121
TextReference	P. Zen. dem. 01*
ReferenceLine	b 4
ReferenceName (Greek / Demotic / Latin)	<i>Dd-ḥr</i>
ReferenceEthnicon (Greek / Demotic / Latin)	
ReferencePlace (Greek / Demotic / Latin)	
ReferencePlaceLatin	L01 Memphis?
ReferenceDate	BC 256 Nov 25/Dec 24
FunctionNumber [FunctionDescription]	43220 [cultivator on a dorea]
ReferenceFunctionSpecification	
ReferenceActivity	receives castor oil seed
ReferenceFunction (Greek / Demotic / Latin)	
ReferencePossession	
ReferenceProsopographiaPtolemaica	10418 = 10500
ReferenceBibliography	
ReferenceNote	

3. PersonFile

Fieldname: Example:

PersonNumber	305464
PersonStandardname (Greek / Demotic / Latin)	Ἀμμώνιος
PersonDoublename (Greek / Demotic / Latin)	<i>Hr-pa-Is.t</i>
PersonStandardnameLatin	Ammonios Harpaesis
PersonSex	1. Man
PersonEthnicon	Hellen
PersonResidence	U04a Pathyris
PersonFirstAttestation	BC 176
PersonLastAttestation	BC 176
PersonLifespan	BC 196 before - 176 after
PersonParentNames	Patron - Phibis, Sennesis
PersonIdentification	305465?
PersonProsopographiaPtolemaica	03795 + add. = 10630
PersonBibliography	Enchoria 15, 1987 p.158
PersonNote	
PersonPeriod	Ptol

4. FamilyFile

Fieldname:

Example:

PersonNumber [PersonStandardnameLatin]	301193 [Zenon]
FamilyRelation (Father of - Mother of - Son of - Daughter of - Husband of - Wife of - Brother of - Sister of - Other of)	Son of
FamilyPersonNumber [PersonStandardnameLatin]	300043 [Agreophon]
TextReference	P. Cairo Zen. 01 59003
FamilyBibliography	
FamilyNote	

5. NameFile

Fieldname:

Example:

NameStandardnameLatin	Achomneuis
NameStandardname (Greek / Demotic / Latin)	<i>ḥb-Mr-wr</i>
NameTranslation	May Mneuis live
NameRelation: (Variant - Doublename)	Variant
NameIdentification (Orthographic variant - Mistake - Phonetic ident. - Prosopographical ident. - Ident. within one text)	Phonetic identification
NameVariant (Greek / Demotic / Latin)	Ἀχόμνευις
NameVariantLatin	
TextReference	P. Cairo Zen. 02 59275
NameReferenceModern	
PersonNumber	300668
NameLanguage	Egyptian
NameRegion	
NameBibliography	Clarysse, Stud. Hell. 24, 1980 p. 116-117
NameNote	

6. FunctionFile

Fieldname:

Example:

FunctionNumber	13021
FunctionDescription	strategos of the nomos
FunctionNameGreek	στρατηγός
FunctionNameDemotic	<i>srtqws</i>
FunctionNameEnglish	strategos of the nomos
FunctionNameFrench	stratège du nome
FunctionBibliography	PP nos. 00207-00355a
FunctionNote	

BIBLIOGRAPHY

W. Peremans - E. Van 't Dack, *Prosopographia Ptolemaica*:

- I. W. Peremans - E. Van 't Dack, *L'administration civile et financière*, nos 1-1824 (Studia Hellenistica 6), Leuven-Paris-Leiden, 1950 (= 1977).
- II. W. Peremans - E. Van 't Dack, *L'armée de terre et la police*, nos 1825-4983 (Studia Hellenistica 8), Leuven-Leiden, 1952 (= 1977).
- III. W. Peremans - E. Van 't Dack - H. De Meulenaere - J. IJsewijn, *Le clergé, le notariat, les tribunaux*, nos 4984-8040 (Studia Hellenistica 11), Leuven-Leiden, 1956 (= 1977).
- IV. W. Peremans - E. Van 't Dack, *L'agriculture et l'élevage*, nos 8041-12459 (Studia Hellenistica 12), Leuven, 1959 (= 1977).
- V. W. Peremans - E. Van 't Dack, *Le commerce et l'industrie, le transport sur terre et la flotte, la domesticité*, nos 12460-14478 (Studia Hellenistica 13), Leuven, 1963 (= 1977).
- VI. W. Peremans - E. Van 't Dack - L. Mooren - W. Swinnen, *La cour, les relations internationales et les possessions extérieures, la vie culturelle*, nos 14479-17250 (Studia Hellenistica 17), Leuven, 1968.
- VII. Loe De Meulemeester-Swinnen - H. Hauben, *Index nominum* (Studia Hellenistica 20), Leuven, 1975.
- VIII. L. Mooren - W. Swinnen, *Addenda et corrigenda aux volumes I (1950) et II (1952)* (Studia Hellenistica 21), Leuven, 1975.
- IX. W. Clarysse, *Addenda et corrigenda au volume III (1956)* (Studia Hellenistica 25), Leuven, 1981.

See also W. Peremans - E. Van 't Dack's latest contributions to the *Prosopographia*:

- W. Peremans - E. Van 't Dack, *Prosopographia Ptolemaica. Les travaux en cours*, in B.G. Mandilaras (ed.), *Proceedings of the XVIIIth International Congress of Papyrology: Athens 23-31 May 1986*, vol. I, Athens, 1988, pp. 43-49.
- E. Van 't Dack, *Les études prosopographiques. Caractère et apport de la documentation en provenance d'Égypte*, in Lucia Criscuolo - G. Geraci (eds.), *Egitto e storia antica dall'ellenismo all'età araba: bilancio di un confronto. Atti del colloquio internazionale Bologna, 31 agosto-2 settembre 1987*, Bologna, 1989, pp. 177-211.
- E. Van 't Dack, *Prosopographia Ptolemaica. Sa place dans le système prosopographique, problèmes de méthode*, in A.H.S. El-Mosalamy (ed.), *Proceedings of the XIXth International Congress of Papyrology: Cairo 2-9 September 1989*, vol. I, Cairo, 1992, pp. 41-48.

Griechisch-römische Topographie zwischen pharaonischen und modernen Daten

RENATE MÜLLER-WOLLERMANN

Papyrologen verfügen in ihren griechischen Texten über eine Unmenge von Toponymen in Ägypten, wie sie sonst kaum für diese Zeit auf der Welt zu finden sind. Calderini und Daris listen in ihrem Wörterbuch Tausende von ihnen auf, und Calderini zählte allein über 400 Ortsnamen, die mit α beginnen¹. Von ihnen allen ist aber nur ein verschwindender Bruchteil absolut lokalisiert. Allenfalls ist eine relative Lokalisierung möglich auf Grund von Dorflisten, der explizit genannten Toparchiezugehörigkeit eines Ortes oder anderen Nennungen von Orten in einem Text, die auf eine benachbarte Lage schließen lassen. Die Crux bei der absoluten Lokalisierung liegt größtenteils darin begründet, daß Papyrologen in der Regel Schreibtischtäter sind². Allerdings scheint sich in letzter Zeit ein vielversprechender Wandel abzuzeichnen, betrachtet man z.B. das Fayyūm-Projekt von Dominic Rathbone³.

Unterstützung erwarten sie nun u.a. von den Ägyptologen – paradoxerweise, denn die Quellenlage der Ägyptologen ist ungleich schlechter als die der Papyrologen, jedenfalls was die Topographie betrifft. Vielleicht hegen aber die Ägyptologen, da sie eine gesamte Kultur zu erforschen haben, weniger Scheu, sich in Nachbarwissenschaften umzusehen, was im günstigsten Fall zu neuen Ergebnissen führen kann, im ungünstigsten Fall zu Dilettantismus führt.

Abhilfe bei Lokalisierungsproblemen kann aber bereits ein Blick auf eine moderne Landkarte schaffen. Denn bis zur Errichtung des alten Aswān-Staudammes am Ende des 19. Jh. stand das Niltal während der

¹ Aristide Calderini, in: EOS 48, 1956 = *Symbolae Raphaeli Taubenschlag Dedicatae* 3, Bratislava-Warschau 1957, S. 67; von diesen 400 Ortsnamen stammen allein 150 aus dem Fayyūm. Einer modernen Zensusliste zufolge sind heutzutage im Fayyūm insgesamt 190 Orte erfaßt, s. Sophia Björnesjö, in: *Annales Islamologiques* 30, 1996, S. 24. Eine Erklärung dieses Mißverhältnisses kann an dieser Stelle nicht vorgenommen werden.

² Die Probleme, Papyrologie und Archäologie zusammenzuführen, konkretisiert Roger S. Bagnall, in: *Journal of Roman Archaeology* 1, 1988, S. 197-202.

³ Ein kleiner Vorbericht über einen Ausschnitt hiervon findet sich in: *Egyptian Archaeology* 8, 1996, S. 29-31.

Überschwemmungszeit unter Wasser; Dörfer konnten also nicht beliebig irgendwo im Land, sondern nur auf überschwemmungsfreien Hügeln angelegt werden. Diese Siedlungshügel sind auf der Karte anhand der Höhenlinien vielfach zu identifizieren. Orte ohne sie umgebende Höhenlinien stehen also erst einmal in dem Verdacht, modernen Ursprungs zu sein.

Weitere Klarheit können Geländebegehungen bringen, die allerdings in der Regel nicht von Papyrologen durchgeführt werden, jedenfalls aber nicht von ihnen allein. Im folgenden sei Bezug genommen auf zwei Geländebegehungen, die von Ägyptologen der Universität Tübingen vorgenommen wurden, und zwar im Niltal zwischen Mallawī und dem Fayyūmeingang⁴. Insbesondere seien Ergebnisse der Geländebegehung herangezogen, die das Gebiet zwischen Samalūt und dem Fayyūmeingang umfaßte und auf der 175 Orte besucht wurden. Erfasst wurden alle Orte, die entweder der Landkarte nach einen Kōm aufweisen, von der Ägyptischen Altertümerverwaltung wegen ihrer Funde als antik angegeben werden oder einen nicht-arabischen Ortsnamen tragen. Den Grund, ausgerechnet dieses Gebiet auszuwählen, bildet der pharaonische pWilbour aus der Zeit Ramses V⁵. Er listet Ländereien aus dieser Gegend auf, allerdings nur zu einem geringen Prozentsatz, und zwar in einer Reihenfolge, deren Zustandekommen nicht restlos geklärt ist, möglicherweise einer solchen, in der sie von einer Kommission aufgesucht wurden. Die meisten Toponyme lassen sich allerdings nicht mehr auf der Landkarte ausmachen, und dementsprechend schwierig gestaltet sich der Versuch, die Intention der Reihenfolge der Registrierung bzw. den Weg der Kommission zu rekonstruieren.

Zurück zu den Möglichkeiten einer Geländebegehung. Bei einer solchen ist jeder Siedlungshügel, Kōm, ohne weiteres in der Landschaft zu erkennen. Falls ein solcher Hügel nicht einfach aus einem Sandhaufen besteht, kann er als Kōm und damit als alter Siedlungsort in Betracht gezogen werden. Jeder Kōm ist also alt, aber nicht jeder alte Ort ist noch als Kōm erkennbar. Zahlreiche Kōms wurden in neuerer Zeit abgetragen, um Dünger für die Felder zu gewinnen, aber auf Nachfrage bei der älteren ansässigen Bevölkerung hin erhält man oft die Auskunft, daß hier oder dort früher ein Kōm existiert hat.

Zusätzlichen Aufschluß über das Alter eines Ortes bringen die Oberflächenfunde. Was die Keramik anbetrifft, so ist sie im Niltal durchweg spätantik. Nur an Kōmabbrüchen läßt sich auch Keramik aus früheren

⁴ Dieter Kessler, *Historische Topographie der Region zwischen Mallawi und Samalūt*, Wiesbaden 1981, und Farouk Gomaà, Renate Müller-Wollermann und Wolfgang Schenkel, *Mittelägypten zwischen Samalūt, und dem Gabal Abu Šir. Beiträge zur historischen Topographie der pharaonischen Zeit*, Wiesbaden 1991.

⁵ Alan H. Gardiner, *The Wilbour Papyrus*, 4 Bde., London 1941-1952.

Epochen, namentlich aus pharaonischer Zeit, finden. Problematischer zu beurteilen sind Großfunde wie Steinblöcke, Säulenteile und dergleichen. Es kann sich entweder um verstreut herumliegende Teile handeln oder um wiederverbaute Blöcke oder – sehr beliebt – um Steinblöcke, die sekundär als Mühlsteine oder Ölpresen genutzt wurden. Wenn man Glück hat, tragen die Blöcke Inschriften. Solche größeren Blöcke stellen aber kein eindeutiges Indiz dafür dar, daß der betreffende Ort antik ist. In Anbetracht des Mangels an steinernem Baumaterial im ägyptischen Fruchtländchen können diese Blöcke auch von Nachbarorten her verschleppt worden sein. Eine Häufung verschleppter Blöcke läßt sich im Umkreis von Oxyrhynchos und Herakleopolis gut beobachten⁶. Am Wüstenrand und in der Wüste selbst, nicht jedoch in Orten im Fruchtländchen, sind Ziegelmauerreste Indizien für frühere Besiedlung. Der Größe der Ziegel kann dabei, unter Beachtung ihres Verwendungszwecks: Verwendung in öffentlichen oder privaten Bauten, Wiederverwendung aus älteren Bauten, ihre Zeitstellung entnommen werden⁷. Nach-pharaonische Ziegel sind dabei durchweg kleiner als pharaonische.

Die Topographie Ägyptens besteht jedoch nicht nur aus besiedelten Orten, Festungen, Tempeln und koptischen Klöstern. Sie besteht auch aus natürlichen und künstlichen Geländeformationen, die im Laufe der Zeit einer Änderung unterworfen sein können oder auch nicht. Zu den weithin prägenden natürlichen Phänomenen gehören der Nil und in Mittelägypten sein Abzweig, der Bahr Yūsuf. Während letzterer sein Bett im Verlauf der Zeit auf Grund der geringen Wassermassen und früher Eindämmung nicht dramatisch verändert hat⁸, läßt sich dies für den Nil nicht behaupten. Seine Flußbettveränderungen lassen sich jedoch nur an einzelnen Punkten greifen. Ohne geologische Tiefenprofile ist man hier immer noch auf Vermutungen angewiesen. Auf der einen Seite kann man zwar versuchen, durch die Ermittlung von alten Uferrandsiedlungen und deren Aufreihung den alten Flußverlauf zu bestimmen, auf der anderen Seite ist aber damit zu rechnen, daß eben durch die Verlagerung des Flußbetts Siedlungen unwiederbringlich verloren sind. Entsprechendes gilt natürlich auch für Orte auf ehemaligen Nilinseln. Von vornherein keine Siedlungen zu erwarten sind hingegen auf einer Linie längs der Fruchtländchenmitte, da hier eine Depressionsrinne verlief, die keine wasserfreien Siedlungsplätze bot. Hingegen stehen an ihren Rändern alte Siedlungen zu erwarten⁹. Im nördlichen Abschnitt Mittelägyptens, wo das Niltal relativ breit ist, bereitet es allerdings Schwierigkeiten, diese Depressionsrinne auszumachen.

⁶ Gomaâ, Müller-Wollermann, Schenkel, *op. cit.*, S. 247.250f.

⁷ A. J. Spencer, *Brick Architecture in Ancient Egypt*, Warminster 1979, S. 147.

⁸ Hierzu s. Kessler, *op. cit.*, S. 26-30.

⁹ Kessler, *op. cit.*, S. 36-43.

Künstlich geschaffene Erscheinungen im Gelände wie z.B. Kanäle und Deiche wurden hingegen bislang wenig beachtet. Dabei steht gerade bei Deichen zu erwarten, daß sie nicht immer wieder an anderer Stelle neu gebaut wurden, sondern daß sie, einmal gebaut, so lange wie möglich genutzt wurden¹⁰. Für das hohe Alter der vorhandenen Deiche spricht ihr gewundener Verlauf. Die Ausbuchtungen rühren daher, daß beim Durchstechen der Deiche Erde mitgeschwemmt wurde und der Deich später an versetzter Stelle wieder verschlossen wurde. An den Durchlaßstellen bildeten sich Wasserwirbel, die Löcher in die Erde rissen. Diese sind noch heute als Tümpel an der Nordseite der Deiche zu erkennen¹¹. Erst in neuester Zeit wurden die Deichdurchlässe gemauert. Anhand des Wechsels im Baumaterial sind auch spätere Erhöhungen zu erkennen.

Aus pharaonischer Zeit sind drei Deiche mit Sicherheit bezeugt. Es handelt sich dabei um den Deich bei Illahūn zur Abgrenzung des Fayyūms, den ältesten Deich, der wohl aus der 12. Dynastie stammt, wie man aus Quellen über die Kolonisierung des Fayyūm in dieser Zeit weiß. Im Prinzip ist er auch heute noch im Gelände unübersehbar, wenn auch in der sichtbaren Substanz jüngeren Datums. Zwei weitere Deiche sind textlich aus dem schon erwähnten pWilbour belegt, der die Orte je nach einem der von ihnen berührten Orte benennt. Diese beiden Deiche lassen sich zwar nicht mehr im Gelände wiederfinden – beide Deiche sind im 20. Jh. abgetragen worden, nachdem sie überflüssig geworden waren –, aber sie lassen sich auf den Karten der *Description de l'Égypte* wiederfinden. Daß sie ihren Verlauf seit der Antike kraß verändert hätten, ist, wie schon angedeutet, unwahrscheinlich.

Eine ganz andere Chance zur Lokalisierung griechisch belegter Orte bieten die anderssprachigen Ortsnamen. Es handelt sich hierbei um ägyptische, koptische und arabische Ortsnamen, bei letzteren selbstredend um die nicht genuin arabischen Ortsnamen. Diese machen allerdings nach einer neuesten Zählung etwa die Hälfte der derzeitigen Ortsnamen aus¹². Greift man auf ältere arabische Schriftsteller zurück, steigt der Prozentsatz noch weiter an, insbesondere im Fall von Ortsnamen im Fayyūm¹³. Diese Möglichkeiten wurden auf der einen Seite noch viel zu wenig und vor allem nicht systematisch genutzt, auf der anderen Seite wurden vorschnell willkürliche Gleichungen angesetzt. Grundsätzlich ist festzuhalten, daß der Lautwandel von einer Sprache zur anderen Regeln unterworfen ist. Der ägyptisch-koptische Lautwandel ist relativ gut untersucht¹⁴, wobei hier zu

¹⁰ S. hierzu und zum folgenden Gomaà, Müller-Wollermann, Schenkel, *op.cit.*, S. 25ff., bes. S. 69.

¹¹ S. z.B. *op.cit.*, Abb. 12 nach S. 60.

¹² Je nach Region fällt der Prozentsatz unterschiedlich aus; s. Björnesjö, *loc.cit.*, S. 25.

¹³ *Loc.cit.*, S. 26f.

¹⁴ S. hierzu grundlegend: William H. Worrell, *Coptic Sounds*, Ann Arbor 1934; J. Vergote,

berücksichtigen ist, daß es sich nur um verschiedene Stufen ein und derselben Sprache handelt. Untersuchungen zum Lautwandel vom Ägyptisch-Koptischen zum Griechischen erfolgten vorwiegend anhand von Personennamen¹⁵, und zwar in erster Linie solchen, die ihrerseits Götternamen enthalten. Zum Lautwandel vom Ägyptisch-Koptischen zum Arabischen hin liegen eine Reihe von Vorarbeiten vor, die eine Diversität phonetischen Wandels unter Berücksichtigung der lautlichen Umgebung bescheinigen¹⁶; Untersuchungen zum Lautwandel vom Griechischen zum Arabischen beschränken sich bislang auf Einzelbeobachtungen und Wortzusammenstellungen¹⁷. Ein vollständiges Regelwerk aufzustellen ist daher bislang noch nicht möglich. Konkret ist es im Normalfall einfacher, vorgeschlagene Gleichungen zu falsifizieren als neue zu postulieren. Ein paar Grundregeln seien aber dennoch genannt. 1. Der Konsonantenbestand im Wortinnern bleibt als solcher über alle Sprachen und Sprachstufen hinweg weitgehend erhalten. Abweichungen davon sind zwingend entsprechend den in der vorgenannten Literatur aufgelisteten Regeln zu erklären. 2. Tonvokale bleiben ebenfalls als solche erhalten; allerdings ist hier im Auge zu behalten, daß die Vokale des Ägyptischen vornehmlich aus dem Koptischen rekonstruiert sind. Die Vokaldivergenzen zwischen den einzelnen koptischen Dialekten sind zu beachten. 3. Die ägyptische Endung *-t* fällt in späteren Zeiten, genauer: bereits seit dem Neuen Reich, weg; Beispiel: ägypt. *Šrp.t* - kopt. ⲠⲢⲨⲈ - griech. Σερυφίς - arab. Ašrūba. Umgekehrt kann also ein *t* im Koptischen, Griechischen oder Arabischen nicht als ägyptische Endung erklärt werden; eine Ausnahme bildet der status pronominalis, der aber bei Ortsnamen kaum eine Rolle spielt. 4. Ägyptisch-koptisches Schin wird zu griechischem σ; Beispiel: ägypt. *Šnw.t-n-qm3.w* - griech. Σενοκωμίς; das

Phonétique historique de l'Égyptien. Les consonnes, Löwen 1945; Fritz Hintze, *Bemerkungen zur Aspiration der Verschlußlaute im Koptischen*, in: Zeitschrift für Phonetik und allgemeine Sprachwissenschaft 1, 1947, S. 199-213; Jürgen Osing, *Die Nominalbildung des Ägyptischen*, 2 Bde., Mainz 1976.

¹⁵ Jan Quaegebeur, *The Study of Egyptian Proper Names in Greek Transcription*, in: *Onoma* 18, 1974, S. 403-420; ders., *Le dieu égyptien Šai' dans la religion et l'onomastique*, Löwen 1975, S. 177-262; Wolfgang Brunsch, *Untersuchungen zu den griechischen Wiedergaben ägyptischer Personennamen*, in: *Enchoria* 8/1, 1978, S. 1-142.

¹⁶ Georgy Sobhy Bey, *Common Words in the Spoken Arabic of Egypt, of Greek or Coptic Origin*, Kairo 1950; Wilson B. Bishai, *Nature and Extent of Coptic Phonological Influence on Egyptian Arabic*, in: *Journal of Semitic Studies* 6, 1961, S. 175-182; ders., *Coptic Lexical Influence on Egyptian Arabic*, in: *Journal of Near Eastern Studies* 23, 1964, S. 39-47; Helmut Satzinger, *Zur Phonetik des Bohairischen und des Ägyptisch-Arabischen im Mittelalter*, in: *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* 63/64, 1971, S. 40-65; Wolfgang Schenkel, *Glottalisierte Verschlußlaute, glottaler Verschlußlaut und ein pharyngaler Reibelaut im Koptischen. Rückschlüsse aus den ägyptisch-koptischen Lehnwörtern und Ortsnamen im Ägyptisch-Arabischen* (in Druckvorbereitung).

¹⁷ William H. Worrell und Werner Vycichl, *Popular Traditions of the Coptic Language*, in: William H. Worrell, *Coptic Texts in the University of Michigan Collection*, Ann Arbor-London 1942, S. 295-342; Sobhy Bey, *op.cit.*; Satzinger, *loc.cit.*, S. 58-60.

Arabische zeigt wieder Schin: Šulqām. 5. Des weiteren sind griechische Ortsnamen, die mit τ oder π beginnen bzw. θ, φ oder ψ, in der Regel nicht genuin griechisch, sondern enthalten den ägyptischen Artikel; Beispiel: ägypt. *P3-sb.tj* - griech. Ψωβθις - arab. Šaft Abū Girg (das Arabische hat den Artikel wieder abgestoßen). Seltener trifft dies auch für ν, den Pluralartikel, zu, so beispielsweise griech. Ναθω für ägypt. *N3-t3-ḥw.t* "die vom Haus/Tempel".

Noch aufschlußreicher sind größere Namensbestandteile wie:

- griech. Σεν in der Regel für ägypt. *S.t n* "Ort von", seltener für das genannte ägypt. *Š.w.t n* "Scheune von" oder für ägypt. *Š.j n* "Bassin/Areal von" (gelegentlich kann der vorangestellte Artikel nähere Auskunft geben), kopt. cε bzw. ci,
- griech. Πε oder Πι für ägypt. *pr* "Haus", sprich: "Tempel",
- griech. Σωβθις für ägypt. *sb.tj* "Mauer"¹⁸, kopt. πcοβτ oder πcαβτ,
- griech. Μου bzw. Θμου für ägypt. *m3w.t* bzw. - mit Artikel - *t3 m3w.t* "(das) Neuland"¹⁹, kopt. μοϵ²⁰, das durch Flußbettverlagerungen neu entstandene Land, womit gleichzeitig Indizien für seine Lage gegeben sind; bezeichnenderweise finden sich damit gebildete Ortsnamen nicht im Fayyūm,
- griech. Ταχο oder Ταχε am Wortanfang, das auf demot. *T3 cḥj* "die Kapelle" zurückgeht²¹; waren diese Kapellen mit Ibiskulten verbunden, konnten sie griech. auch als Ιβιων bezeichnet werden²²; diese sind vorwiegend an sumpfigen Plätzen zu finden²³,
- griech. Θωνις für ägypt. *t3 ḥn.t* "das Sumpfbgebiet" o.ä.²⁴, kopt. ohne Artikel ρωνε,
- griech. τλα oder σλα, meist am Wortende, für demot. *dlc* "Anbaubgebiet"²⁵, kopt. xλλ,

¹⁸ Hierzu s. Jean Yoyotte, in: *Revue d'Égyptologie* 15, 1963, S. 106-114.

¹⁹ Ders., *A propos des "terres neuves" et de Thmouis (Toponymie de l'Égypte pharaonique III)*, in: *Comptes rendus du groupe linguistique d'études chamito-sémitiques* 8, 1957ff., S. 100f., 9, 1961ff., S. 5-9.

²⁰ Eine Reihe von koptischen und griechischen Ortsnamen findet sich bei Gérard Roquet, *Toponymes et lieux-dits égyptiens enregistrés dans le dictionnaire copte de W. E. Crum*, Kairo 1973, S. 7f.

²¹ Die Gleichung des Griechischen mit dem Demotischen geht auf Katelijm Vandorpe, *Les villages des Ibis dans la toponymie tardive*, in: *Enchoria* 18, 1991, S. 115-122, zurück. Allerdings ist demot. *cḥj* nicht von einem ägypt. Wort **cḥ.t* "Voliere" abzuleiten. An der herangezogenen Sargtextstelle CT IV 35j steht *cḥ.t* "Fliegen, Flug". Außerdem wurden die nach Vandorpe in den *T3-cḥj*-Orten aufgezogenen Ibis nicht in Volieren gehalten, s. Dieter Kessler, *Die heiligen Tiere und der König. Teil I: Beiträge zu Organisation, Kult und Theologie der spätzeitlichen Tierfriedhöfe*, Wiesbaden 1989, S. 262.

²² Aristide Calderini, *IBIQN nei nomi di luogo dell'Egitto greco-romano*, in: *Mélanges Maspero II*, Kairo 1935, S. 345-355.

²³ Kessler, *op. cit.*, S. 262-265.

²⁴ Jean Yoyotte, in: *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts Kairo* 16, 1958, S. 423-430.

²⁵ Dimitri Meeks, *Le grand texte des donations au temple d'Edfou*, Kairo 1972, S. 113f.

- griech. Βιχις für ägypt. *bhn*, die Bezeichnung für eine Art 'Izba. Nach Ausweis des pWilbour liegen übrigens die mit *bhn* gebildeten Orte direkt am Westufer des Nils, was dann veranlaßt, auch die Βιχις-Orte hier zu suchen. Ein Beispiel hierfür ist arab. al-Fašn - kopt. ΠΒΕΩΝ - griech. Φεβιχις - ägypt. P3-*bhn*.

Hinzu kommen die schon oben in anderem Kontext erwähnten genuin ägyptischen Götternamen. Weniger aufschlußreich sind hingegen die mit dem griechischen Pendant eines ägyptischen Gottes und πολις gebildeten Ortsnamen wie Herakleopolis oder Hermopolis. Sie verweisen nur auf den dort in erster Linie verehrten Gott, liefern aber kein Indiz für den ägyptischen Ortsnamen, da diese nie nach dem Typ "Stadt/Ort der Gottheit X" gebildet werden.

Letztendlich sind also die zusätzlichen Indizien, die Ägyptologen liefern können, beschränkt. Sie können aber ergänzt werden durch diejenigen der Koptologen, Arabisten und vor allem der Geographen. Fachübergreifende und periodenübergreifende Fragestellungen sind vonnöten, und ihre Ergebnisse können sich gegenseitig ergänzen. Jedes Teil, das ein Angehöriger seiner Teildisziplin beiträgt, dient der Vervollständigung des Puzzles "Topographie des griechisch-römischen Ägypten", und mit jeder Ergänzung wird es für den nächsten leichter, ein weiteres Teil hinzuzufügen.

Nuovi contributi nelle lettere cristiane su papiro dei primi quattro secoli

MARIO NALDINI †

Tra i vari temi concernenti quella che a buon titolo si potrebbe chiamare papirologia cristiana, alla quale fui indirizzato e guidato sapientemente dall'indimenticabile maestro Vittorio Bartoletti, ho scelto di riprendere in mano, dopo tanto tempo, un interesse mai del tutto tramontato, anche se altri studi, come quelli patristici, mi hanno portato in un'area diversa eppure per tanti versi non lontana. Intendo presentare qui alcune annotazioni sulle lettere cristiane nei papiri, cosiddette 'nuove'. Sappiamo quanto spesso sia relativa nel caso nostro la qualifica di cristiane e non cristiane, legata di frequente ad elementi non decisivi e a valutazioni soggettive. Anche l'appellativo 'nuove' ha una valenza relativa o di riferimento: si tratta infatti di documenti non ancora inseriti e convenientemente valutati all'interno di un corpus o raccolta epistolare, oppure, come nel caso di una nostra lettera, rimasti finora inediti.

Le lettere prese in esame sono complessivamente 43, secondo una prima indagine ovviamente non esaustiva. Comunque, la nostra attenzione sarà rivolta ad alcune lettere più significative, che ci sembrano presentare qualche sia pur modesto contributo.

Uno dei problemi più vivi nella compagine del cristianesimo antico verte, come è noto, sull'organizzazione del catecumenato, sull'itinerario catecumenale. In tale problematica s'inserisce la testimonianza del POxy. XXXVI 2785, databile al IV secolo. È un biglietto di presentazione che conferma la diffusa pratica di ospitalità a livello comunitario, relativa all'istruzione catechetica in funzione del battesimo. Alcuni presbiteri (così in una nuova lettura) raccomandano ad un certo Sotas di Eracleopoli di accogliere benevolmente la sorella Taion e un 'catecumeno' ἐν τῇ Γενέσει, εἰς οἰκοδομήν.

Si tratta dunque di un neofito impegnato nella lettura della *Genesi* che, come parrebbe, dava inizio al tirocinio catecumenale. A tal proposito si cita un passo di Agostino, *De catechizandis rudibus* 3,5; dove in realtà Agostino propone al catechista un'esigenza prioritaria, quella di istruire con discernimento pedagogico (... *quomodo sit varianda narratio*) il catecumeno sull'intera storia della salvezza: *narratio plena est, cum quisque primo catechizatur ab eo quod scriptum est: 'In principio fecit Deus caelum et terram', usque ad praesentia tempora Ecclesiae.*

Una testimonianza di Ippolito Romano, *Traditio apostolica* 20, parrebbe confermare la priorità della *Genesis* nell'itinerario catecumenale: *cum autem eliguntur qui accepturi sunt baptismum ... audiant evangelium*. Dove sembra implicita la prassi di far seguire ad una fase iniziale forse con lettura della *Genesis* (?) un'istruzione sul Vangelo riservata agli *electi*, più vicini al battesimo.

Ma secondo un passo dell'*Itinerarium Egeriae* 46,1-2 relativo alla liturgia di Gerusalemme, la lettura della *Genesis* avrebbe introdotto il catecumeno all'istruzione sulla 'legge' rivolta dal vescovo ai candidati al battesimo, forse i *competentes*, non semplici catecumeni, e quindi nella fase conclusiva del catecumenato. D'altra parte l'espressione εἰς οἰκοδομὴν παράδεξαι nella nostra lettera fa pensare ad una ulteriore fase di progresso nell'istruzione prebattesimale, e rammenta l'uso neotestamentario e patristico del termine οἰκοδομή anche in testi catechetici¹. L'editore Rea ritiene che in definitiva la catechesi incominciasse con la lettura dei Vangeli. Ma le stesse indicazioni papirologiche e le fonti letterarie non consentono di ipotizzare una prassi univoca universalmente seguita. È certo che il tirocinio catecumenale non seguiva un regolamento e una prassi uniformi nelle varie comunità cristiane dislocate in zone diverse, e la scelta dei temi e delle letture nell'istruzione catecumenale dipendeva in gran parte dalla prassi locale². Sulla base dell'esigenza pedagogica di Agostino, si può forse ritenere che ai catecumeni provenienti in prevalenza dal paganesimo si preferisse presentare inizialmente il libro della *Genesis* per istruirli così sui grandi temi della creazione e della storia della salvezza.

Ancora fra le letterine di presentazione qualche particolare interessante lo incontriamo in POxy. LVI 3857 (sec. IV), contrassegnato nel finale dalla caratteristica sigla Ἐμ(μάνουήλ) seguita dalla cifra isopsefica Ϟ θ. Il biglietto, in cui si raccomanda benevola accoglienza per la 'figlia' Germania bisognosa di aiuto, è indirizzato ai diletti (ἀγαπητοῖς) fratelli e ai loro coadiutori nel ministero (συνλειτουργοῖς) della locale comunità: τοῖς κατὰ τόπον. Una specificazione interessante questa nell'ambito del discusso problema circa il valore di τόπος in certi contesti comunitari. L'editore Sirivianou non esita a riportare la conclusione di E.A. Judge³, secondo il quale τόποι "may simply be the churches themselves"; ma l'espressione della nostra lettera sintatticamente si presta a qualche distinguo.

L'ambiente fra i più documentati è, come tutti sanno, quello monastico.

¹ Cfr. Cirillo di Gerusalemme, *Procat.* 11.

² Ved. B. Botte, *La tradition apostolique*, p. XVI s. La scelta dei temi e delle letture nell'istruzione catecumenale dipendeva in gran parte dalla prassi locale che poteva seguire un ordine *cronologico* – tipico in S. Ambrogio – con esposizione del tema concernente "l'economia della salvezza"; oppure *liturgico*, esemplato sul Simbolo della fede, come in Cirillo di Gerusalemme e nel racconto di Egeria. Cfr. V. Saxer, *Cirillo e Giovanni di Gerusalemme, Catechesi prebattesimali e mistagogiche*, Milano 1994, p. 106.

³ JAC 20 (1977), p. 81.

Tuttavia su alcuni problemi, come quello concernente le stesse origini del monachesimo, le attività e l'identificazione del tipo di vita monastica, la documentazione non appare concorde e presenta qualche difficoltà.

In tale prospettiva si colloca un gruppo di lettere del fondo Nag Hammadi Codices⁴, già esaminati da insigni studiosi. Vi s'incontrano interessanti riferimenti a monaci e notizie che gettano luce sulla loro vita quotidiana, a contatto con la gente e con le necessità pratiche. L'editore Shelton annota che tali lettere, databili alla prima metà del IV secolo, sono approssimativamente contemporanee, e di ambiente non molto distante, ai rinomati cenobi pacomiani di Pabau e Chenoboschia.

Ma sembra da escludere l'ipotesi che le nostre lettere fossero di ambiente pacomiano⁵. I monaci di Nag Hammadi dunque dovevano appartenere ad un altro "ordine" o "congregazione", che secondo Shelton sarebbe stata quella dei cosiddetti *remnuoth*. Di questi dà notizia Girolamo, *Ep.* 22,34, che parla di tre tipi di monaci presenti in Egitto: anacoreti, cenobiti, e i *remnuoth* appunto, descritti quest'ultimi con implacabile severità: gente che vive in piccole comunità, anche di due o tre soggetti, per lo più in sedi cittadine, dove vendono i loro prodotti a prezzo maggiorato, attenti più al loro mestiere e agli affari che alla vita religiosa, indipendenti e insubordinati, maldicenti e dediti allo sfarzo e ai festini, dove s'impinzano fino al vomito: *genus deterrimum atque neglectum*⁶. In termini analoghi si esprime Giovanni Cassiano nei confronti dei cosiddetti *sarabaitae*, che attesterebbero un sistema di vita identico a quello dei *remnuoth*⁷. In definitiva però la fisionomia di questi monaci stravaganti non è ben chiara, come afferma in una puntuale ricerca E. Wipszycka⁸; ma forse andrebbe chiarito anche il tipo di ascetismo "premonastico" al quale si riferirebbe quella esperienza. In ogni modo gli indizi che si riscontrano nelle nostre lettere non sono tali da consentire

⁴ *Nag Hammadi Codices. Greek and Coptic Papyri from the Cartonnage of the Covers*, ed. by J.W. B. Barns, G.M. Browne and J.C. Shelton, Leiden 1981.

⁵ Non vi si trovano tracce di lingua copta; e alcuni particolari, come la richiesta di una donna a due monaci di procurarle del fieno per il suo bestiame e di informarla sul prezzo (lettera n° 72), sarebbero impensabili in una corrispondenza di ambiente pacomiano. Cfr. J.C. Shelton. *Nag Hammadi Codices*, p. 7. Sul distacco del monachesimo pacomiano dal mondo cfr. P. Rousseau. *Pachomius. The Making of a Community in Fourth-Century Egypt*, Berkeley 1985, pp. 69-71.

⁶ Sull'etimologia e il significato del termine *remnuoth* si è discusso e si discute senza giungere ad un risultato del tutto sicuro. Sembra certa l'etimologia dal copto-boairico * PEMNOYOT, ma ne resta incerto il significato. Il raffronto con i *sarabaitae* (ved. nota seguente) ha fatto pensare che l'elemento semantico fondamentale dei due termini sia nell'ambito di *μονάχων-monachus*, non tanto perché i *remnuoth* e i *sarabaitae* vivevano fuori del cenobio, quanto piuttosto perché erano separati dalla forma di vita cenobitica per organizzare la loro vita in modo singolo, isolato. Ved. J. Horn. *Tria sunt in Aegypto genera monachorum...*, in *Quaerentes scientiam. Festgabe für W. Westendorf zu seinem 70. Geburtstag*, herausgeg. v. H. Behlmer, Göttingen 1994, pp. 67-71.

⁷ Giovanni Cassiano, *Conlat.* XVIII, 4-7. Cfr. *Regula S. Benedicti* 1. Cassiano, *Conlat.* XVIII, 7.2 riferisce il termine *sarabaitae* alla *Aegyptia lingua*.

⁸ E. Wipszycka, *Quand a-t-on commencé à voir les moines comme un groupe à part? Pour comprendre 'Vita Antonii'* 46, 2-5, in *JJP* XXVII (1997), pp. 88-89.

l'identificazione dei monaci ivi menzionati con i *remnuoth* del pesante giudizio di Girolamo o con i *sarabaitae* di Cassiano⁹. La questione dei *remnuoth*, comunque, non finisce qui. Il PLond. III 1014, riferito al sec. VI nella sommaria descrizione di Kenyon e Bell, pubblicato da G.M. Parássoglou con datazione più plausibile al IV secolo¹⁰, contiene una petizione (παράκλησις) indirizzata ad apa Giovanni dalla madre di Filadelfo monaco ἀποτακτικός (cfr. PHerm. Rees 9 = N. 84). Al destinatario, pietoso collaboratore della Provvidenza, la madre vedova chiede aiuto per sé e per i suoi orfani nei confronti dell'esattore Teognosto. La lacuna interrompe la petizione, ma tutto fa pensare ad una pressione di carattere finanziario verso una donna priva di appoggi consistenti. L'interesse si appunta sul figlio monaco detto ἀποτακτικός. Poco più di una ventina sono i testi di carattere economico-amministrativo, per quanto sappiamo, nei quali si fa menzione dell' ἀποτακτικός¹¹. Ora, secondo alcuni studiosi gli ἀποτακτικοί sarebbero da identificare con i *remnuoth*¹².

Sulla figura dell'ἀποτακτικός, il cui contenuto originario risale verosimilmente a Lc. 14,33 e 26¹³, le testimonianze patristiche a noi note danno risalto alla motivazione religiosa di fondo: ἀποτακτικός è sostanzialmente colui che ha fatto una rinunzia radicale per una vita eremitica¹⁴.

Si capisce perciò come gli ἀποτακτικοί si siano trovati a condividere tendenze proprie della setta degli encratiti, designati in questo caso come ἀποτακτικοί¹⁵. Ci troviamo pertanto di fronte a due posizioni opposte ed estreme: una nella direzione dei *remnuoth*, l'altra sulla linea di un rigido encratismo. Non è facile determinare in quale direzione si collochino gli ἀποτακτικοί delle nostre lettere, anche se alcuni indizi fanno ipotizzare in loro certi pur non gravi atteggiamenti propri dei *remnuoth*. È certo che i pesanti addebiti soprattutto di Girolamo riflettono l'opinione generale

⁹ *Nag Hammadi Codices* 68, 71, 72 (cfr. PHerm. Rees 7). Vi si attesta, fra l'altro, un traffico di derrate con interesse sul prezzo di vendita; e la lettera n° 72 è indirizzata a due monaci (cfr. Shelton, *Nag Hammadi Cod.*, pp. 6-7 e n. 1A), ma niente di più.

¹⁰ G.M. Parássoglou, *Request for Help*, in *Miscel·lania Papirologica Ramon Roca-Puig*, a cura di S. Janeras, Barcelona 1987, pp. 247-250.

¹¹ Ved. E.A. Judge, *Fourth-Century Monasticism in the Papyri*, in *Proceedings of the XVI Int. Congr. Papyrology* (Chico 1981), p. 613 ss. Alla lista del Judge si aggiunge il PLond. III 1014 citato. Si vedano anche PFlor. I 71, 722 (IV) e POxy. X 1311 (V).

¹² E.A. Judge, *Fourth-Century Monasticism*, cit., p. 616 ss.; T.M. Teeter, *Ten Christian Papyri in the Columbia Collection*, (New York 1989, pp. 86-87 (PCol. 7).

¹³ ... ὃς οὐκ ἀποτάσσεται πᾶσιν τοῖς ἑαυτοῦ ὑπάρχουσιν οὐ δύναται εἶναι μου μαθητής.

¹⁴ Pacomio, *Reg. B* 49; Nilo di Ancira, *Eulog.* 10.

¹⁵ Epifanio, *Haer.* 61, 1; Basilio di Cesarea, *Ep.* 199 ca. 47, parla di *apotactiti*, la cui eresia è accostata a quella dei Marcioniti, di tipo encratita. Cfr. la nota 8 di G.M. Paráglossou, *op. cit.*, p. 250. Bisogna comunque fare attenzione a non generalizzare il valore dei termini *encratiti* e *apotattici*, ai quali l'eresiologia posteriore attribuì significati diversi, come avverte J. Gribomont, *Monachesimo orientale*, in *DIP* 5 (1978), col. 1684-1707.

dell'ambiente monastico, ma i semplici fedeli delle comunità probabilmente non facevano d'ogni erba un fascio ed è verosimile, come osserva ancora E. Wipszycka, che il loro atteggiamento nei confronti di quei singolari asceti dipendesse "dalle loro qualità personali"¹⁶. Ora, nei monaci delle nostre lettere, accanto a certe attività legate ai *negotia saecularia*, si riscontrano tratti di vera pietà e di attenzione per i bisogni e gli indifesi. La posizione degli ἀποτακτικοί, insomma, poteva risentire dell'ambiguità dell'encratismo di stampo manicheo: bastava l'exasperazione radicalizzata di uno dei due requisiti essenziali e dialetticamente complementari nella definizione del monaco che ne dava un maestro, Evagrio Pontico: "monaco è colui che, separato da tutti, è unito a tutti"¹⁷.

Ancora un gruppo di 10 lettere ci porta a contatto con vari aspetti e momenti della vita quotidiana. Qualche particolare di un certo interesse nella lettera di PSI VII 831, già datata dal primo editore G. Vitelli al sec. V-VI e ora assegnata con fondate ragioni al sec. IV da J.R. Rea, che ne dà un'edizione decisamente migliorata. Il mittente Eutalio, in un greco popolare e in stile semplice, scrive alla madre Syras (?) anche a nome della sorella Mikke, per dirle che avrebbe voluto recarsi da lei prima della "festa" (ἑορτή), ma la sorella lo aveva indotto ad andare dalla madre alla fine del "digiuno" (νηστεία). "Verrò per la festa", l'assicura Eutalio; il quale avrebbe anche voluto mandarle alcune cose in modo che le ricevesse prima del "digiuno", ma non aveva trovato una persona adatta cui affidarle. Cose e vicende della vita familiare gravitano, come avviene fra la gente, intorno a due ricorrenze, il "digiuno" e la "festa", rispettivamente Quaresima e Pasqua. La lettera conterrebbe, come annota l'editore Rea, l'unica menzione esplicita della Quaresima nei papiri, per quanto si sa, a parte due testimonianze incerte. Con ἑορτή gli antichi cristiani indicavano le varie festività dell'anno, ma soprattutto e in modo speciale la Pasqua, festa per eccellenza, confermata nel caso nostro dalla data del documento, primo di Pharmuthi, cioè 27 Marzo, di poco precedente all'inizio della Quaresima¹⁸. Purtroppo, la consueta concisione epistolare non consente di ricavare alcuna precisazione circa la data di quella Pasqua, perdurando ancora nel IV secolo divergenze e discussioni proprio sulla data della celebrazione pasquale.

Delle 43 lettere prese in considerazione una ventina contengono soltanto indizi più o meno probabili di fede cristiana. Il loro inserimento in un contesto diversificato, lungi dal coartare il senso critico del lettore, rende più agevole la ricerca e facilita una valutazione definitiva.

Una di queste lettere, parzialmente conservata, è il PMich. inv. 1040

¹⁶ E. Wipszycka, *Quand a-t-on commencé à voir les moines*, cit., p. 90.

¹⁷ Evagrio Pontico, *De orat.*, 124, μοναχός ἐστίν ὁ πάντων χωρισθείς καὶ πᾶσι συνημοσμένος.

¹⁸ Ved. G.W.H. Lampe, *A Patristic Greek Lexicon*, s.v. νηστεία, C 2.

databile al sec. IV-V¹⁹. Il mittente Doroteo si affida all'aiuto dell'amico Giovanni in un'ora difficile e tormentosa. Dagli accenni pare che Doroteo, vittima di una disavventura insieme ad un certo Aphyngios, avesse perduto tutti i suoi averi con pregiudizio della sua stessa reputazione. Ma nella sventura Doroteo trova conforto nell'aiuto di Dio "che lo guida" (τοῦ κυβερνήσαντός με θεοῦ). L'idea certo non è estranea a religioni diverse, ma di fatto il concetto, di ascendenza veterotestamentaria, è tipicamente espresso nella letteratura patristica²⁰.

La più antica lettera privata su papiro probabilmente cristiana, risale fino a tempo fa al II secolo: è il PMich. VIII (1951) 482, che porta la data del 23 agosto 133²¹. Nel 1974 P.J. Parsons pubblicava il POxy. XLII 3057, una lettera di Ammonio ad Apollonio databile su base paleografica alla fine del I secolo o agli inizi del II. Pur riscontrando nei rr. 15 ss. sintomatiche analogie con espressioni di Nilo di Ancira e con la *1Cor.* di Clemente Romano, l'editore riteneva tuttavia "temerario" riscontrarvi un contesto cristiano. Successivamente lo stesso Parsons in un breve articolo riconsiderava questo testo²², individuando altri significativi paralleli in due lettere di Costantino, una a Cresto vescovo di Siracusa, e l'altra a Elafio vicario dell'Africa, nello sfondo della controversia donatista²³. In un contesto analogo a quello della nostra lettera, dove si accenna a dissensi tra "fratelli" e si esorta alla concordia e all'amicizia fraterna, riecheggiano espressioni affini a quelle del mittente Ammonio. Come spiegare il legame di analogie così distanti fra loro è problematico. Si potrebbe azzardare l'ipotesi di un motivo, un *topos*, che, risalendo al noto intervento comunitario di Paolo nella prima lettera ai Corinti e a quello affine di Clemente Romano nella sua prima lettera ai Corinti, sia divenuto una sorta di modello diffuso poi nel tempo. Se tutti insieme questi indizi consentono di ipotizzare una ragionevole probabilità di fede cristiana nel mittente della nostra lettera, ci troviamo di fronte, come annota Parsons²⁴, a un dilemma: o la datazione della lettera, valutabile su base paleografica, si deve spostare in età più tarda del sec. I-II, oppure la nostra lettera "is the earliest Christian document surviving in Egypt"²⁵.

Ma si devono fare i conti con la lunga e quasi puntigliosa analisi critica di G.R. Stanton²⁶, che parrebbe risolvere la questione negando la qualifica di

¹⁹ Ed. M. Janssens, in *Chronique d'Égypte* LII (1977), pp. 116-119, con fotografia del papiro.

²⁰ Ved. Lampe, cit., s.v. κυβερνώ.

²¹ M. Naldini, *Il cristianesimo in Egitto*, n° 1.

²² *Papyrologica Florentina* VII, a cura di R. Pintaudi, Firenze 1980, p. 289.

²³ Ved. rispettivamente Eusebio, *Hist. eccl.* 10,5, 21-24, e Optato, *Appendix* III (p. 204 Ziwsa).

²⁴ *Papyrologica Florentina* VII, cit., p. 289.

²⁵ Ved. *ibid.*, tav. XII. L'accostamento a POxy. II 270 (W. Schubart, *Griechische Palaeographie*, München 1925, Abb. 79), datato al 94 d.C., potrebbe suggerire l'assegnazione della nostra lettera alla fine del I secolo piuttosto che ai primi del II.

²⁶ ZPE 54 (1984), pp. 49-63.

cristiana alla nostra lettera, sebbene la conclusione – «We should, then, hesitate to attribute this letter to a Christian author» – lasci aperto in qualche modo il problema. Non è questa la sede né il momento adatto per un esame dettagliato di quello studio. Comunque, i paralleli indicati da Parsons a due riprese, in particolare l'espressione di Nilo di Ancira sul tema della ἔνωσις-ὁμόνοια e della φιλαλληλία²⁷, con riscontro nell'esortazione alla ὁμόνοια e alla φιλαλληλία (rr. 13-18) della nostra lettera, quei paralleli restano nel loro insieme, a nostro parere, indizi non privi di validità. Il problema pertanto non sembra chiuso e il dilemma di Parsons rimane.

Una lettera singolare proveniente dall'Ossirinchite è il PLaur. II 42, assegnata dall'editore R. Pintaudi al sec. IV-V. Il mittente, dopo aver raccomandato al destinatario di aiutare un amico qualificato come ναύτης²⁸, un uomo dedito al vino e dal carattere difficile, esprime il dolore suo e dei suoi per il cattivo comportamento dello stesso mittente nei confronti di Atheatis, una donna cristiana, che «pur essendo laica non è mai risultata compromessa in affari mondani». È evidente che la lettera appartiene ad ambiente cristiano, ma non è sicuro che le persone ivi implicate «fossero legate ad interessi monastici». Il problema sta nel precisare il significato di λαϊκός, che nell'uso cristiano antico ha avuto accezioni diverse a seconda dei tempi e dei luoghi. L'idea, forse suggerita dal contesto, di vedere in λαϊκός una contrapposizione all'appartenenza ad un ruolo ecclesiale o soprattutto monastico, porterebbe, insieme al tipo di scrittura, a riferire la lettera al V secolo piuttosto che al IV.

Vorrei accennare infine rapidamente ad una lettera inedita conservata nell'Istituto Papirologico G. Vitelli di Firenze, il PSI inv. 452, di provenienza ignota: una lettera interessante, già da me trascritta negli anni '60 e ampiamente studiata dalla dott.ssa Sara Bonechi in un corso di papirologia tenuto da M. Manfredi. È impressione comune che la lacuna lungo tutto il lato sinistro sia di notevole ampiezza, che fa pensare ad un'eccezionale lunghezza dei rigi, ma soprattutto rende più difficile la comprensione del contesto. Tuttavia da quel che resta – e non è poco – si può intuire il contenuto essenziale di questo documento. Un certo Diocles (?) indirizza la missiva, anche a nome del «grande Capitone», al «padre» Sabino carissimo a Dio. Si tratta dunque di personaggi eminenti anche sul piano gerarchico, in probabile rapporto con ambienti monastici. Nel linguaggio sostenuto dal mittente riecheggiano tematiche dottrinali concernenti la reale purificazione interiore frutto della Pasqua e del sacrificio di Cristo, che è «pienezza della legge» (?), forse in contrapposizione al valore puramente legale ed esteriore della legge mosaica e dei riti del sacerdozio veterotestamentario: un tema

²⁷ *Epp.* I 146 (PG 79, 144 A), τί δέ... ἀγαπᾶ τὸ θεῖον πνεῦμα ἢ τὴν ἔνωσιν καὶ ὁμόνοϊαν καὶ τὴν φιλαλληλίαν τῶν ἀδελφῶν;

²⁸ Al r. 1, anziché Τλήτης dell'ed.pr., J. Bingen suggerisce la lettura ..τλητης in *Chronique d'Égypte* LIII (1978), p. 179.

d'ispirazione paolina ed esplicito nella lettera agli Ebrei. Nel contesto si è intravisto qualche possibile contatto con le *Lettere Festali* inviate ai fedeli fin dal secolo III dal vescovo di Alessandria sulla datazione e la celebrazione della Pasqua. Si è anche ipotizzato un qualche rapporto con le *Lettere Festali* di Cirillo vescovo di Alessandria dal 412 al 444. In tal caso la nostra lettera dovrebbe decisamente riferirsi ai primi decenni del V secolo, una datazione che ci sembra convenire anche col tipo di scrittura. Ma questo rapporto, se veramente c'è, è difficile da definire. Le 29 *Lettere Festali* di Cirillo, impropriamente definte *Omèlie Pasquali* da una parte della tradizione, sono tutte molto lunghe e presentano la struttura di veri trattati²⁹. Anche per i vari dettagli contenuti nella lettera ci si deve contentare di spiegazioni ipotetiche. In definitiva, ci sembra di poter riconoscere alla lettera una sua peculiarità: priva, come pare, di accenni a fatti e problemi della vita pratica, essa si colloca in ambito letterario e semiufficiale piuttosto che sul piano della consueta corrispondenza privata.

La nostra breve panoramica ha inteso evidenziare qualche non irrilevante contributo in un gruppo di lettere cristiane o ritenute tali. Certo, le lettere, specialmente quelle private, restano sempre quello che sono: documenti concisi, occasionali e limitati, quanto si vuole, ma non privi d'interesse e di valore. Vien fatto di rammentare, sia pure con una certa forzatura analogica, il caso dell'epistolario apocrifo fra Seneca e S. Paolo. Dinanzi ad un contenuto così limitato e modesto di quella corrispondenza la critica antica e moderna non si sarebbe tanto interessata e impegnata senza ragione.

²⁹ *Sources Chrétiennes* 372 (I-VI), 392 (VII-XI); PG 77, 401-481. Le lettere sono molto lunghe e prive di prescrito; la dossologia finale si conclude con ἀμήν.

Il POxy. 2262 e la conclusione del Prologo degli *Aitia*

NICOLETTA NATALUCCI

Nella edizione definitiva curata dallo stesso Callimaco, gli *Aitia* si aprivano con il lungo frammento, tramandatoci quasi esclusivamente da POxy. 2079, conosciuto come “Invettiva contro i Telchini”; ad esso doveva seguire, come si sa da numerose fonti, il racconto dell’incontro del poeta con le Muse, il “Sogno”, con il riferimento all’esperienza esiodea contenuto in POxy. 2208. Ma la mancanza di un testimone diretto del testo callimacheo rende purtroppo piuttosto oscuro il legame fra queste parti, che forse costituivano i “prologhi” di successive edizioni dell’opera¹.

È opinione comune che l’unica possibile ricostruzione della sezione mancante si debba basare soprattutto sui pochi lemmi conservati del *Commentarius Oxoniensis*, un *hypomnema* di matrice alessandrina. Il POxy. 2262, che lo contiene, è costituito da tre frammenti principali, due dei quali sono stati finora combinati in due colonne in successione: si tratta di fr. 1 col. I, fr. 1 col. II e fr. 2a dell’*editio princeps* curata da E. Lobel² (raggruppati poi in fr. 1a e fr. 2a nell’edizione di R. Pfeiffer³), che qui, per comodità, chiameremo fr. A, fr. B e fr. C. Essi si riferiscono rispettivamente: all’ultima parte dell’ “Invettiva contro i Telchini” (A), all’animo e a delle risposte (B), e alle fonti eliconie, citate anche da Esiodo nella *Teogonia* (C): si è perciò creduto di poter ravvisare proprio nel fr. B il raccordo fra i due “prologhi”, costituito da una “Invocazione” in cui il poeta invitava le Muse ad accostarsi al suo animo per rammentargli le risposte, che gli avevano dato durante il colloquio giovanile sull’Elicona⁴.

¹ Fu R. Pfeiffer a supporre per primo che Callimaco avesse curato in tarda età una seconda edizione degli *Aitia*. Dopo la scoperta dei papiri di Lille, P.J. Parson ha avanzato l’ipotesi che il poeta avesse pubblicato inizialmente i primi due libri, cui farebbe da cornice il colloquio con le Muse e poi, ormai vecchio, avesse aggiunto gli altri due, premettendo ad essi la *Vittoria di Berenice* e concludendo il libro IV con la *Chioma di Berenice*. Per lo *status quaestionis*, cfr. G. Massimilla, *Callimaco. Aitia. Libri I e II*, Pisa 1996, pp. 34-40.

² *The Oxyrhynchus Papyri XX*, London 1952, pp. 115-123.

³ *Callimachus II, Hymni et Epigrammata*, Oxford 1953, pp. 100-106.

⁴ Che si potesse trattare di una “Invocazione alle Muse”, strettamente connessa all’ “Invettiva contro i Telchini”, era stato supposto da L. Torraca, *Il Prologo dei Telchini e l’inizio degli Aitia di*

Ma tale ipotesi si scontra con la difficoltà di ritenere plausibile il fatto che il poeta potesse invocare le Muse e chiedere loro le risposte, prima di aver narrato l'episodio sull'Elicona. Senza contare che tutta l' "Invettiva contro i Telchini" sembra tesa a preparare direttamente la visione dell'incontro giovanile, magistralmente intessuta com'è con richiami a distanza, al cui interno si rincorrono antitesi e metafore. Perché:

– le Muse *mal sopportano* i Telchini, sostenitori di una poetica diversa.

– i Telchini a loro volta *disprezzano* Callimaco che, con *non poche decine di anni sulle spalle* (ormai vecchio), si diletta ancora con una poesia leggera, *da fanciullo*, in omaggio ai consigli che Apollo gli diede all'inizio della sua attività poetica.

– le Muse *amano* invece Callimaco *da vecchio*, così come lo *amarono da giovane*.

– Callimaco vuole idealmente *tornare indietro*, si vuole liberare degli *anni che gli pesano*, vuole essere leggero come la cicala, svestirsi della *vecchiaia*, essere più che mai attivo (*ἐνεργότατος*).

Ed è perciò evidente che le antitesi disprezzo-favore, poema lungo e ridondante-poesia breve e leggera, tuonare, raglio degli asini-canto della cicala, si collocano tutte all'interno di un ritmo segnato costantemente dalla contrapposizione vecchiaia-giovinezza, dove l'ultimo anello mancante sembra essere quello dell'esperienza vissuta da giovane e ripetuta in età matura.

Una "Invocazione alle Muse" collocata alla fine dell' "Invettiva" sembra perciò molto improbabile. Essa verrebbe inopportunitamente ad interrompere una *climax* creata appositamente per introdurre la visione dell'incontro sull'Elicona. L'apparizione di Apollo, l'altro momento determinante della iniziazione poetica, non aveva avuto bisogno di alcuna invocazione.

Non è del resto affatto sicuro che il fr. A e il fr. B siano da attribuire a due colonne immediatamente succedentisi. La fotografia pubblicata nel vol. XX della collezione di Ossirinco, a seguito dell'*editio princeps*⁵, che resta oggi il

Callimaco, Napoli 1969, p. 74 (E. Lobel, *Oxy. Pap. cit.*, p. 115 e R. Pfeiffer, *Callimachus II cit.*, p. 105 la consideravano semplicemente una parte del "Sogno"). Recentemente A. Kerkhecker, *Ein Musenanruf am Anfang der Aitia des Kallimachos*, in ZPE 71, 1988, pp. 16-24 ritiene l' "Invocazione" un elemento di ricordo che poteva esser stato composto come preparazione al "Sogno", come parte intermedia a sé stante o alla fine dell' "Invettiva contro i Telchini". Tale ipotesi viene oggi per lo più accettata, anche se con qualche perplessità; cfr. P. Bing, *A note on the new "Musenanruf" in Callimachus' Aitia*, in ZPE 74, 1988, pp. 273-275; G.O. Hutchinson, *Hellenistic Poetry*, Oxford 1988, n. 81, p. 109; R.L. Hunter, *Winged Callimachus*, in ZPE 76, 1989, pp. 1-2; N. Krevans, "Invocation" at the End of the Aitia Prologue, in ZPE 89, 1991, pp. 19-23; M.A. Harder, *Between "Prologue" and "Dream" (Call. Fr. 1a, 19ff.)*, in ZPE 96, 1993, pp. 11-13; E. Livrea, *Callimaco, Fr. 114 Pf., il Somnium e il Prologo degli 'Aitia'*, in Hermes 123, 1995, pp. 47-62; A. Cameron, *Callimachus and his Critics*, Princeton 1995, pp. 119-132. Nelle edizioni recenti viene posta come corollario al "Prologo dei Telchini", cfr. G.B. D'Alessio, *Callimaco, Aitia, Giambi e altri frammenti*, vol. II, Milano 1996, p. 378, oppure in una sezione a sé stante, cfr. G. Massimilla, *Callimaco, Aitia. Libri I e II*, Pisa 1996, p. 64, fr. 2 *Musarum invocatio*. L'autore giustifica questa scelta a p. 232.

⁵ Cfr. *Oxy. Pap.* XX, Plate XI.

nostro più attendibile testimone, poiché i due frammenti risultano ora incollati in maniera tale da scoraggiare un ulteriore esame che potrebbe recare danni al papiro⁶, dimostra che non esiste corrispondenza dei margini di A con quelli di B e quindi prova immediata della loro unione. Anzi, trattandosi di un commentario, e riscontrandosi che i lemmi vi erano posti ἐν ἐκθέσει, è evidente che, qualora A e B avessero fatto parte di due colonne in successione, avrebbero dovuto collocarsi rispettivamente come mostra Lobel, cioè non uniti nei loro margini, ma divisi da uno spazio irregolare di circa un centimetro di larghezza, esattamente lo spazio bianco fra i due frammenti nella foto. Di questo, conseguentemente, si dovrebbe supporre la perdita, fatto non impossibile, ma tutt'altro che sicuro, soprattutto perché risulta evidente che l'unico indizio che lega i due frammenti in successione è rappresentato da un θ alla fine di fr. A, che dovrebbe essere la prima lettera di un ipotetico $\theta\upsilon\mu\acute{o}\varsigma$ appartenente ad un lemma di cui la prima parte di B conterrebbe la spiegazione.

Che la successione dei frammenti nel *Commentarius Oxoniensis* potesse non essere quella canonica ABC sembra poi confermato anche dagli altri *marginalia* che si riferiscono alla parte iniziale degli *Aitia*, purché questi preziosi testimoni vengano messi opportunamente in relazione fra loro.

Gli *Scholia Londinensia*⁷ contengono anch'essi un commento, ma con lemmi non evidenziati, che occupa tre colonne piuttosto strette, una più lunga e due più brevi, scritte capovolte nel protocollo, sul *recto* del rotolo che contiene nel *verso* l'*Athenaion Politeia* di Aristotele⁸. Poiché la parte relativa alla sezione del "Prologo" che ci interessa, è trascritta nella colonna più lunga (col. II), è possibile ricostruire la successione dei lemmi. Ciò risulta soprattutto evidente nell'edizione di Pfeiffer, che riporta la colonna quasi nella sua interezza⁹. Lo spazio fra ἦν μὲν ἔδων, che appare chiaramente a r. 34, e che si riferisce ad *Aet.* fr. 1, 34, e δεκάς, che si legge a r. 42, parallelo

⁶ La notizia emerge in A. Kerkhecker. *Ein Musenanruf cit.* n. 1, p. 16, dove è riportata una corrispondenza fra lo stesso Kerkhecker e R.A. Coles: "R.A. Coles teilt mir hierzu brieflich mit: 'The pieces are actually joined (by Lobel I suppose) with a piece of tape which does not show up on the plate. The join was presumably made on the basis of fibre-alignments which I cannot check without breaking open the frame and breaking Lobel's join'". Anche il possibile allineamento fra le fibre non potrebbe costituire comunque una prova sicura. cfr. quanto dice lo stesso E. Lobel. *Oxy. Pap. cit.*, p. 121, a proposito del fr. 2b. L'illustre papirologo era convinto della scarsa importanza di questo papiro (cfr. p. 115: "For the rest I see nothing gained from this commentary but few disconnected elements of Callimachean text").

⁷ Cfr. *PLitLond.* 181 (H.J.M. Milne, *Catalogue of the Literary Papyri in the British Museum*, London 1927, pp. 148-150; v. *Schol. Lond. ad Call. fr. 1, fr. 3* Massimilla; *Schol. Lond. ad fr. 1, fr. 2* Pf.).

⁸ La disposizione degli *Scholia* all'interno del rotolo è ben evidenziata in G. Bastianini. *Tipologie dei rotoli e problemi di ricostruzione*, in *Atti del V Seminario Internazionale di Papirologia*, Lecce 27-29 giugno 1994, in *Pap. Lupiensia* 4, 1995, pp. 35-36 e fig. 8.

⁹ Cfr. R. Pfeiffer, *Callimachus I, Fragmenta*, Oxford 1949, p. 7.

ad uno stesso lemma δεκάς di fr. C, *POxy.* 2262 (fr. 3,1 Massimilla; fr. 2a, 1 Pf.), sembra veramente troppo ristretto per contenere i lemmi relativi ad una “Invocazione alle Muse”. Ed ancora più ristretto o addirittura nullo risulterebbe, qualora si accettino per buone le letture, non completamente sicure, ma riportate dagli editori, ἐκδύοιμι di r. 35, ed Ἐνκέλα(αδον?) di r. 41, che palesemente si riferiscono alla ultima sezione pervenutaci dell’“Invettiva contro i Telchini”. Poiché, in un commento che riporta osservazioni relative quasi ad ogni verso, il totale silenzio su di una parte di notevole importanza come l’ “Invocazione” risulta oltremodo improbabile, la testimonianza degli *Scholía Londinensia* rende piuttosto difficile collocare il fr. B fra il fr. A e il fr. C.

Un esame degli *Scholía Florentina*¹⁰, che contengono invece riassunti concisi, in cui l’esposizione dell’*aition* è preceduta dal primo verso del relativo componimento, rende addirittura possibile ipotizzare che B seguisse C. Allorché vi si riassume il “Sogno”, l’espressione ὦν κ(αὶ) ὕ(π)έμνησε¹¹ (di questi si ricordò – cioè degli *aitia* esposti dalle Muse quando era un ragazzo dalla prima barba), richiama direttamente ἀναμνήσαιτέ με (mi ricordate – possiate ricordarmi) di fr. B (fr. 2, lemma 5 Massimilla; fr. 1a, 25 Pf.): ciò fa supporre che il tardo epitomatore potesse essere condizionato dal testo originale e che l’ “Invocazione alle Muse”, perché ricordino al poeta le risposte avute un tempo, dovesse trovarsi *dopo* la descrizione dell’incontro sull’Elicona.

A quanto è stato appena detto si vengono ad aggiungere anche altre considerazioni: ἀναμνήσαιτε di fr. B, alla seconda persona plurale, ben si connette a δαίσατε, alla fine di fr. C (fr. 3, lemma 16 Massimilla; fr. 2a, 64 Pf.) e la successione dei frammenti A C B permette di sanare la difficoltà che si viene a creare con la successione A B C, finora ritenuta sicura. In questo caso si deve infatti supporre che Callimaco si sarebbe rivolto alle Muse per l’invocazione, avrebbe poi narrato il sogno nominando le fonti eliconie, per rivolgersi poi di nuovo alle Muse (è difficile pensare che a questo punto il poeta si potesse rivolgere ad altri), invitandole ad allestire un banchetto o per dir loro che avevano allestito un banchetto¹²; uno schema indubbiamente complicato che prevede difficili passaggi dall’apostrofe diretta al racconto e viceversa. Molto più semplicemente invece, Callimaco, che affermava di volersi spogliare della vecchiaia e tornare giovane, come

¹⁰ Cfr. *PSI* 1219 (M. Norsa-G. Vitelli, *Bulletin de la Société d’Archéologie d’Alexandrie* 28, 1933, pp. 123-132; *Papiri della Società Italiana* XI, Firenze 1935, pp. 139-149; v. *Schol. Flor. ad Call. fr. 1-27* Massimilla; *Schol. Flor. ad Call. fr. 1-25* Pf.).

¹¹ V. *Scholía Florentina ad Call. fr. 2-4* Massimilla; *Schol. Flor. ad Call. fr. 2* Pf.

¹² La presenza del solo lemma δαίσατε rende difficile stabilire se esso risalga all’incontro giovanile o sia da riferirsi al momento della compilazione degli *Aitia*. La connessione col lemma successivo fa tutt’al più intravedere un “grande banchetto”, degno delle Muse (cfr. G. Massimilla, *Callimaco. Aitia cit.*, p. 242).

quando incontrò le Muse sull'Elicona, si doveva rivolgere alla fine del Prologo direttamente ad esse, dicendo: voi o Muse preparaste allora un banchetto (δαίσατε) e nel corso della nostra conversazione (λέσχη¹³) vi posi domande sugli αἴτια, ora accostatevi al mio animo e ricordatemi le risposte; oppure, voi Muse, preparate un banchetto (δαίσατε) e ricordatemi...

Inoltre, qualora si ritenga ancora possibile la successione ABC, la presenza della coronide alla fine di fr. B porta inevitabilmente a considerare i versi cui esso si riferiva, o come una sezione a sé stante, o come separati dalla sezione che si riferisce all'incontro sull'Elicona, un'ipotesi che contrasta con quanto emerge dagli *Scholia Florentina*, ove il primo verso degli *Aitia*: μοι Τελαχίνες ἐπιτύζουσιν, è premesso alla discussione sull'identità dei Telchini, al confronto fra i componimenti di Mimnermo e Filite e, in successione unica, alla descrizione dell'incontro, un fatto che inequivocabilmente dimostra che il tardo epitomatore avvertiva il Prologo come un insieme unitario¹⁴. Se il fr. B segue il fr. C invece, anche la coronide trova una sua naturale giustificazione perché viene a collocarsi là dove si concludeva il *Prologo della edizione definitiva degli Aitia*, un prologo che veniva recepito come *un tutto unico* da commentatori ed epitomatori perché, o il poeta lo aveva composto unitariamente, oppure, come è più probabile, aveva avuto cura di connettere il secondo prologo a quello scritto in precedenza, legandoli con argomentazioni che seguivano una logica stringente.

Il *Commentarius Oxoniensis* si rivela dunque senza ombra di dubbio un testimone di prim'ordine per la ricostruzione del Prologo degli *Aitia* nella loro edizione definitiva, ma non in funzione della individuazione di un raccordo fra "Invettiva contro i Telchini" e "Sogno", come si è finora ritenuto. Sulla base dell'ipotesi formulata riguardo ad una diversa successione dei frammenti pervenuti nel POxy. 2262, anche in rapporto alla testimonianza degli *Scholia Londinensia* e degli *Scholia Florentina* e alla presenza della coronide alla fine di fr. B, è infatti altamente probabile che questo frammento sia da collocarsi dopo il fr. C e che quindi l'"Invocazione alle Muse", cui esso si riferisce, costituisca la parte conclusiva del Prologo.

Il nuovo impianto logico che ne deriva permette di formulare alcune considerazioni sulla concezione, i motivi ispiratori e il messaggio che la parte proemiale di un'opera così complessa era chiamata a trasmettere.

All'inizio degli *Aitia*, Callimaco inseriva l'*aition* principe, l'*aition* degli *Aitia*, sia dal punto di vista stilistico-formale, l'incontro con Apollo, sia dal punto di vista contenutistico, l'incontro con le Muse ed Apollo o le Muse ed Arsinoe¹⁵.

¹³ Cfr. fr. C (fr. 3, lemma 10 Massimilla; fr. 2a, 45 Pf.). Il termine λέσχη è associato all'ambiente del simposio in *Aet.* fr. 89 Massimilla; fr. 178 Pf.

¹⁴ Come è stato sottolineato da A. Cameron, *Callimachus cit.*, pp. 119-127.

¹⁵ Il suo nome si trova citato sia nel *Commentarius Oxoniensis* che negli *Scholia Londinensia*, ma, vista l'incertezza dei commentatori antichi, si deve ritenere che non comparisse alla fine del Prologo.

Anche il contrasto vecchiaia-giovinezza, che aveva costituito il motivo ispiratore dell'esordio veniva ad annullarsi in quello che egli desiderava che fosse il manifesto della sua coerenza artistica: il poeta da vecchio continuava a comporre come da giovane e così si poteva ripetere il prodigio dell'incontro giovanile con le Muse.

Nel collocarsi all'interno di un filone didascalico Callimaco riprende il modello esiodico, inserendolo in una dimensione immaginaria, ma mantenendo l'identità dell'impianto: nella *Teogonia* (*Theog.* 104 sgg.) un'invocazione non enfatica alle Muse si colloca dopo la descrizione dell'incontro e prima che inizino le genealogie divine. Ma l'incontro, vissuto come reale da Esiodo, diventa una esperienza onirica¹⁶ e l'invocazione, religiosamente sentita, del poeta arcaico si tramuta in un espediente atto a creare la cornice contenitore di una collezione di componimenti per una edizione ellenistica.

Subito prima dell'*aition* delle *Grazie a Paro*, il primo della raccolta, Callimaco prega infatti le Muse di accostarsi al suo animo per ricordare le risposte alle numerose domande in un rinnovato colloquio interiore, così il colloquio immaginario si riattualizza attraverso la memoria, per legare nell'opera d'arte i singoli ἄττια. Il fatto che il dialogo avvenuto un tempo venga riproposto nella sua totalità nel corso dell'opera chiarisce anche il senso dell'esametro riportato dalla *Diegthesis Oxoniensis* (fr. 35 Massimilla; fr. 31b Pf.), in cui subito dopo che la Musa aveva finito di narrare la favola di Lino e Corebo, l'animo (θυμός) di Callimaco si affretta a porre un nuovo quesito¹⁷. Nell'esperienza onirica-irreale passato e presente si fondono, ma il poeta costantemente ribadisce la sua posizione di collaboratore, interlocutore delle Muse, coprotagonista nella creazione della sua opera¹⁸.

Come si è visto, il colloquio, che non è altro che il simbolo del fluire della poesia nel ritmo amebeo, potrebbe aver avuto luogo durante un banchetto (cfr. δαΐσατε di fr. C), che sembra indifferente sia avvenuto in gioventù o in vecchiaia¹⁹, visto che i piani del prima e del dopo vengono a fondersi

¹⁶ Cfr. in merito R. Pretagostini, *L'incontro con le Muse sull'Elicona in Esiodo e in Callimaco: modificazioni di un modello*, in *Lexis* 13, 1995, pp. 157-172.

¹⁷ P. Bing, *A note cit.*, pp. 273-275, rileva che, sulla base di questo frammento, si deve ipotizzare che Callimaco chiedesse alle Muse di ricordargli non solo le risposte, ma anche le sue stesse domande.

¹⁸ Come nota giustamente M.A. Harder, *Between "Prologue" cit.*, p. 13, il concetto del poeta posseduto dalla divinità è estraneo all'autore di *Aet.* fr. 1,17, che fa riferimento alla τέχνη. Callimaco nell'interrogare le Muse dimostra di avere un ruolo attivo, soprattutto nella selezione degli argomenti. Nel *Commentarius Oxoniensis* αμοιβ di fr. C (fr. 3, lemma 11 Massimilla; fr. 2a, 47 Pf. - v. anche ἀμετβόμενοι di *A.P.* VII, 42,7, l'epigramma in cui si descrive appunto l'incontro di Callimaco con le Muse), riferito a λέσχη (qui inteso nel senso di conversazione, come spiega il lemma stesso) più che l'alternarsi delle Muse, indica proprio l'alternarsi di domande e risposte fra le Muse e Callimaco.

¹⁹ Vedi n. 12.

nell'immaginario poetico. Il banchetto delle Muse non è del resto che la poesia stessa, di cui le Muse gli fecero dono e gli fanno dono, e all'interno di esso ben si collocano le domande e le risposte. Si tratta di un'ipotesi non nuova²⁰, che spiegherebbe l'allusione ad un rituale simposiaco, connesso ai racconti sulle città siciliane (fr. 50 Massimilla; fr. 43 Pf.). Ciò comporterebbe anche una diversa interpretazione di un *Epigramma* anonimo dell'*Antologia Palatina* (VII, 41) che recita: Καλλίμαχε συνέστιε φίλτατε Μούσαις, dove si voleva allora affermare che Callimaco fu "commensale" delle Muse²¹.

²⁰ Cfr. A. Barigazzi, *Saghe sicule e beotiche nel simposio alle Muse di Callimaco*, in *Prometheus* 1, 1975, p. 11 (dove però si parla di un banchetto "fuori dalla finzione del sogno") e p. 21 sgg.

²¹ Συνέστιος col dativo può anche essere interpretato in questo senso, cfr. *Schol. A.R.* 1.1319. Cfr. anche L. Lehnus, *Callimaco tra la "polis" e il Regno*, in *Lo spazio letterario della Grecia antica*, vol. 1, t. II, Roma 1993, p. 83.

La trattazione della cronologia pindarica nel POxy XXVI 2438

MONICA NEGRI

Presentiamo in apertura il testo di POxy XXVI 2438 per la sezione che più ci interessa qui (ll. 4-20) secondo l'edizione critica di I. Gallo¹ (pp. 49-50):

	[Pindaro]	[γέγο-
5	νε δὲ κατὰ τὰ Περσικά, νεώτερος π[ρεσβυ- τέρῳ Σιμωνίδῃ ἐπιβάλλων. τοῦτ[ο δὲ οἱ λέ- γοντες Ἄβρωνος ἄρχοντος ἀποτ[εθηκέ- ναι πεντήκοντα ἐτῶν ὄντα ἀγνοοῦσιν. ἐ- π' Ἄρχιου γὰρ ἠγωνίσται ἐν Ἀθήναις διθυράμ- βῳ καὶ νενίκηκεν. ὁ δὲ Ἄβρων ἀ[π' Ἄρχι- ου ἐστὶν τεσσαρακοστός, ὥστε ἀδύν[ατόν ἐσ- τιν δέκα ἐτῶν αὐτὸν ἠγωνίσθαι. ὅτι δὲ οὐκ ἀποτέθηκεν ἐφ' Ἄβρωνος [ράδιος ἄν τις μ[ά]θοι. ἀπὸ Ἄβρωνος Χαιρεφ[άνης ἔβ[δο]μος κατὰ τὴν ὀγδοηκοστήν [δεύτεραν Ὀλ. ἐ]σ[τι, ἢ τ]εθρίπῳ Ψαῦμις νικᾷ κα[ὶ τό- τε αὐτῷ] Πίνδαρος γέγραφεν ἐγκώμ[ιον οὔ ἢ ἀρχή]. “ἐλατῆρ ὑπέρτατε βροντᾶς”. [πῶς οὔν] ἤδη ἀποτεθ[η]κῶ[ς ἄν τις ἔγρα- ψεν] ἐπινίκους;	
10		
15		
20		

Nell'impostare l'analisi di questo testo, e in particolare della parte più propriamente relativa alla cronologia pindarica (ll. 5-6), l'attenzione degli studiosi è stata attirata ora dall'assenza di riferimenti a Eschilo, sul quale si fonda un diffuso sistema di datazione di Pindaro, ora dall'apparente labilità

¹ I. Gallo, *Una nuova biografia di Pindaro (P. Oxy. 2438)*, Salerno 1968. Oltre a quest'opera, segnaliamo tra la bibliografia essenziale almeno G. Arrighetti, *La biografia di Pindaro del Papiro di Ossirinco XXVI 2438*, SCO 16 (1967) 129-148, e *Poeti, eruditi e biografati. Momenti della riflessione dei Greci sulla letteratura*, Pisa 1987; E.G. Turner, *Papiri greci*, tr. it. a c. di M. Manfredi, Roma 1984; N. Natalucci, *Il P. Oxy 2438 e la tradizione biografica di Pindaro*, RCCM 37/1 (1995) 57-88; I. Gallo, *Studi sulla biografia greca*, Napoli 1997.

del collegamento di questa frase di POxy 2438 con l'argomentazione successiva², ora dalla sua strettissima somiglianza con un passo della *Vita Ambrosiana* (p. 2.21-22 dell'edizione Drachmann)³: [Πίνδαρος] ἐπέβαλλε δὲ τοῖς χρόνοις Σιμωνίδῃ ἢ νεώτερος πρεσβυτέρῳ. Quest'ultimo fattore ha poi introdotto la più ampia questione di come tali biografie debbano collocarsi nella storia della tradizione biografica, se cioè esse fossero più vicine al genere dei βίοι o a quello dei γένη.

La presenza di tanti elementi di sicuro interesse ha probabilmente contribuito a distogliere l'attenzione dalla particolarità dell'espressione ἐπιβάλλω + dativo usata dal papiro e dalla *Vita Ambrosiana*, tanto più in unione con i comparativi νεώτερος πρεσβυτέρῳ, che sono forse parsi addirittura superflui nella loro ovvietà. Le traduzioni che possiamo citare sono in effetti piuttosto generiche, basti vedere, a titolo di esempio, quella di I. Gallo (*Una nuova biografia...*, cit., p. 55): «Fiori al tempo delle guerre persiane, tenendo dietro, giovane, al più anziano Simonide. Questo fatto ignorano coloro che affermano che egli è morto sotto l'arcontato di Abrone (458/7) a cinquant'anni»; o quella con cui M. Manfredi traduce l'originale inglese di E.G. Turner (*Papiri greci*, cit., p. 124): «La vita su papiro prosegue fissando il suo *floruit* (la parola [γέγο]νεν, anche se integrata, deve essere giusta dato il posto che occupa nella frase [γέγο]νεν κατὰ τὰ Περσικά) al tempo delle guerre Persiane: "venendo, più giovane, subito dopo Simonide che era più anziano di lui"»⁴.

Ha invece notato l'inusualità di quest'uso di ἐπιβάλλω N. Natalucci (*Il P. Oxy 2438...*, cit., p. 69 n. 62): «... Ἐπιβάλλω non è frequente con questo significato» (cioè per esprimere la contemporaneità), continuando però a intendere l'espressione nel generico senso che Pindaro era un contemporaneo

² Riguardo alle difficoltà a intendere i nessi logici di questa parte iniziale del βίος ossirinchita si veda il commento di Gallo *ad loc.* (*Una nuova biografia...*, cit., p. 65): «l. 6 τοῦτο: dipende da ἀγνοοῦσιν e dovrebbe riferirsi alla frase precedente, che cioè Pindaro ebbe la sua ἀκμή al tempo delle guerre persiane, tenendo dietro, giovane, al più anziano Simonide. Questo fatto sarebbe già stato sufficiente a escludere che Pindaro poteva avere 50 anni nel 458/7, se era all'incirca quarantenne nel 480. Ma il nostro biografo non lo utilizza ulteriormente per sorreggere la sua argomentazione polemica, in sostegno della quale adduce invece due dati precisi attinenti ad opere di Pindaro: il ditirambo composto nel 497/6 e l'*Olimpica* IV del 452/1. Il che comporta una spezzatura tra τοῦτο ... ἀγνοοῦσιν e le frasi successive, che si eliminerebbe col riferire τοῦτο ad esse anziché a quel che precede. In ogni caso, comunque, questa prima parte dedicata alla cronologia di Pindaro presenta difficoltà nei nessi logici tra le frasi».

³ A.B. Drachmann, *Scholias vetera in Pindari carmina*, vol. I *Scholias in Olympionicas*, Leipzig 1903, pp. 1-3; seguono poi rispettivamente alle pp. 4-8 e 8-9 la *Vita Thomana* o *Vaticana* e la *Vita Metrica*, delle quali faremo menzione più avanti.

⁴ Va peraltro notato come i lessici moderni non siano molto d'aiuto nell'individuare questa particolare sfumatura: per esempio, il LSJ *s.v.* quasi la 'nasconde' sotto il significato di *overlap* 'in Logic' (II 9), riportando le testimonianze (di cui sotto) di Eunapio, VS p. 497 Boissonade e della *Vita Arati*, p. 326 Maass, dopo la specificazione 'of Time', senza traducendo; qualcosa di più offre il *ThGL s.v.*, 1526 C: *Contingit, de aetate, cum dat.*, con alcuni esempi (per il medio 1529 D).

un po' più giovane di Simonide. Se invece approfondiamo l'osservazione sull'inusualità dell'espressione e prendiamo in considerazione le occorrenze di ἐπιβάλλω + dativo possiamo ricavare indicazioni significative: si tratta di un uso poco frequente ma estremamente omogeneo, che potremo definire addirittura tecnico della biografia.

Che si tratti di una sfumatura di significato particolare e circoscritta emerge in primo luogo dal lemma dedicato a ἐπιβάλλω nel lessico Suida (ε 2020: Ἐπέβαλεν· ἤρξατο, ἐπεχείρησεν. ἢ ἀντὶ τοῦ συνῆν. ὃς καὶ Ἐκαταίῳ τῷ Μιλησίῳ ἐπέβαλε, γεγονότι κατὰ τὰ Περσικὰ καὶ μικρῷ πρὸς ... κτλ.). Il significato di 'essere coevo, contemporaneo' è qui esemplificato dalla citazione di un passo biografico a noi noto da Suida stesso (*s.v.* Ἑλλάνικος, ε 739)⁵. L'indole del lemma fa appunto pensare che la voce ἐπέβαλεν sia stata inserita nel lessico proprio per rendere meglio comprensibili le informazioni – tutte di stampo biografico, come si vedrà – in cui questo costrutto compariva in Suida.

Per quest'uso di ἐπιβάλλω oltre al caso di Ellanico possiamo citare, sempre in contesto biografico, An. *De Comoedia* III.26-27 Koster⁶, che parla dell'attore comico, e poi commediografo egli stesso, Cratete di Atene, ὃς ἐπιβέβληκε Κρατίνῳ (cioè, anche se il testo non è chiarissimo, che visse al tempo di Cratino)⁷, ed Eunapio, *VS* p. 497 Boissonade = 86 Giangrande, secondo il quale la cronologia di Zenone medico va fissata sulla base della sua contemporaneità con Giuliano: ἐπέβαλε τοῖς χρόνοις Ἰουλιανῷ τῷ σοφιστῆι.

Un senso affine ma più generico potremmo forse attribuire a questo verbo in uno scolio omerico riconducibile ad Aristonico, *Il.* 7.475a: ἄλλοι δ' ἀνδραπόδεσσι· «τίθεντο δὲ δαίτα θάλειαν»: ἀθετεῖται, ὅτι νεωτερικὴ ὀνομασία τοῦ ἀνδράποδον· οὐδὲ γὰρ παρὰ τοῖς ἐπιβεβληκόσιν Ὀμήρῳ νοεῖται. L'atetesi del passo – opera di Aristarco secondo *Sch. Il.* 7.475b, di Zenodoto e Aristofane di Bisanzio secondo Eustazio *ad loc.* (692.21) – sarebbe perciò dovuta a un anacronismo linguistico (l'uso di ἀνδράποδον, *hapax* omerico, è posteriore a Omero e il termine non sarebbe stato comprensibile per i suoi contemporanei, τοῖς ἐπιβεβληκόσιν Ὀμήρῳ)⁸.

⁵ Ἑλλάνικος σὺν Ἡροδότῳ παρὰ Ἀμύντῃ τῷ Μακεδόνων βασιλεῖ κατὰ τοὺς χρόνους Εὐριπίδου καὶ Σοφοκλέους· καὶ Ἐκαταίῳ τῷ Μιλησίῳ ἐπέβαλε, γεγονότι κατὰ τὰ Περσικὰ καὶ μικρῷ πρὸς.

⁶ *Scholía in Aristophanem. Pars I fasc. I A Prolegomena de Comoedia*, ed. W.J.W. Koster, Groningen 1975, p. 8.

⁷ Come confermano anche gli scoli ad Aristofane (*Sch. Eq.* 537a, c), secondo i quali Cratete recitò le commedie di Cratino.

⁸ Mi segnala con la consueta acutezza John Landon che il significato del passo potrebbe essere assai diverso: se attribuiamo a ἐπιβάλλω non il senso di 'essere contemporaneo' ma quello, ben attestato, di 'appartenere, essere pertinente', l'espressione τοῖς ἐπιβεβληκόσιν Ὀμήρῳ significherebbe piuttosto 'nei [versi] appartenenti a Omero' (cioè genuini), 'nell'opera di Omero', dando tra l'altro miglior conto del valore risultativo del participio perfetto. In tal caso però mi susciterebbe perplessità il senso del verbo νοεῖται, che sarebbe allora preferibile emendare in κείται come già proponeva

Ma ἐπιβάλλω non indica soltanto un generico rapporto di contemporaneità, potremmo dire di coetaneità, bensì viene spesso precisato da altre determinazioni di età come appunto νέος e πρέσβυς e i loro comparativi, soprattutto nel caso tutt'altro che raro in cui l'epoca di un personaggio venga definita non in termini assoluti ma per confronto con un altro, magari più noto o per il quale si disponeva di dati più sicuri.

Troviamo esempi di quest'uso nelle pseudoplutarchee *Vitae decem oratorum*, in una delle *Vitae* di Arato (*Vita* IV Martin) e negli *Stromata* di Clemente Alessandrino, che però attinge sicuramente – almeno in un caso – a una fonte assai più antica, e non poco autorevole: Apollodoro di Atene. Ma andiamo per ordine: nella *Vita* di Antifonte (832e), lo Ps.Plutarco accenna anche agli oratori che furono coevi alla vecchiaia dell'oratore (ἐπιβεβληκότας Ἀντιφῶντι πρεσβύτερη ἤδη ὄντι), come Alcibiade, Lisia, Crizia, Archino: si tratta, è ovvio, di contemporanei più giovani, nati qualche decennio (una ventina d'anni nel caso di Crizia, almeno trenta negli altri) dopo Antifonte. Nel datare poi il poeta Arato, l'anonimo biografo lo presenta come un contemporaneo di Callimaco vecchio, cioè un suo contemporaneo più giovane (p. 326.13 Maass = 21.4 Martin): γηραιῶ δὲ τῷ Κυρηναίῳ ἐπεβάλετο. Parrebbe trattarsi, a quanto mi risulta, dell'unico caso in cui questo significato di ἐπιβάλλω + dativo sia attestato anche al medio⁹.

Clemente infine presenta il poeta epico Eumelo di Corinto come un contemporaneo più vecchio di Archia, il fondatore di Siracusa (1.21.131.8): [φέρεται] Εὐμηλος δὲ ὁ Κορίνθιος πρεσβύτερος ὢν ἐπιβεβληκέναι Ἀρχίᾳ τῷ Συρακούσας κτίσαντι, sulla base probabilmente di una buona fonte cronologica, e il legislatore Licurgo come un contemporaneo più giovane di Omero (1.21.117.3): Ἀπολλόδωρος δὲ (FGrH 244 F 63b) μετὰ ἔτη ἑκατὸν τῆς Ἰωνικῆς ἀποικίας Ἀγησιλάου τοῦ Δορυσσαίου Λακεδαιμονίων βασιλεύοντος, ὥστε ἐπιβαλεῖν αὐτῷ [sc. Ὀμήρῳ] Λυκοῦργον τὸν νομοθέτην ἔτι νέον ὄντα, secondo quelle che sembrano essere state le parole stesse di Apollodoro.

Friedlaender, forse per influsso della testimonianza di Eustazio *ad loc.* cui già si è accennato (692.21): ἡ δὲ τῶν ἀνδραπόδων λέξις νεωτερικὴ ἐστὶ κατὰ τοὺς παλαιούς. διὸ καὶ Ἀριστοφάνης καὶ Ζηνόδοτος ἠθέτουσαν τὸ ἔπος, ἐν ᾧ κεῖται ἡ λέξις αὐτή, e poco oltre (25): ἅπαξ δὲ ἡ λέξις εἴρηται (si veda anche l'apparato di Erbse, *Sch. Il. ad loc.*). Per quanto la proposta sia plausibile, resta a mio parere ancora da dimostrare che la versione di Eustazio e quella dello scolio omerico giunto fino a noi possano essere perfettamente 'sovrapposte', vista anche la divergenza nell'attribuzione dell'atetesi (per quanto la testimonianza di Eustazio possa anche essere giudicata poco affidabile). Esiterei perciò a considerare sicura la correzione di voεῖται in κεῖται, e fino a che resta aperto il problema del significato da attribuire a voεῖται ('essere compreso': ma perché al presente? o potremmo pensare piuttosto a un attivo voεῖ, 'ha senso?'), tenderei a considerare aperto anche quello del significato da attribuire a ἐπιβεβληκόσιν, che in ciascuno dei due casi verrebbe a rappresentare, se non erro, un *bapax* semantico negli *scholia vetera* all'*Iliade*.

⁹ Non interessa qui il fatto che il reale rapporto biografico tra Arato e Callimaco sia stato con ogni probabilità inverso.

Quest'ultimo esempio è estremamente interessante proprio per la fonte da cui è tratto, il discepolo di Aristarco attivo ad Atene, Alessandria e Pergamo, a cui si deve probabilmente l'introduzione nella cronografia della datazione per *akmè*. Inoltre, se la testimonianza di Clemente è precisa, attraverso Apollodoro possiamo far risalire l'uso di ἐπιβάλλω + dativo in contesti di cronologia biografica a un'epoca assai alta (le altre occorrenze sono tutte non poco posteriori) e a una corrente di studi delle più serie, quale la scuola aristarchea. Si può infine notare come l'uso apollodoreo sia molto vicino all'uso del nostro papiro, anche se non è accompagnato da entrambi gli aggettivi νέος - πρεσβύτης, perché l'espressione ἐτι νέον ὄντα svolge identica funzione semantica: la contemporaneità di Licurgo a Omero è limitata alla giovinezza del primo (ἐτι), quindi Omero era assai più anziano. Questa deduzione trova conferma in quello che conosciamo del sistema cronologico di Eratostene, seguito da Apollodoro, e nelle parole di Cicerone, anch'egli sulla scorta del sistema eratostenico, secondo cui tra Omero e Licurgo c'era una differenza di età di almeno 30 anni (*Rp.* 2.18): *nam centum et octo annis postquam Lycurgus leges scribere instituit, prima posita est olympias...; Homerum autem qui minimum dicunt Lycurgi aetati triginta annis anteponunt fere.* Sull'importanza di queste precisazioni torneremo fra poco.

Veniamo ora ai casi che presentano maggiori analogie con il testo del papiro, quelli cioè in cui ἐπιβάλλω è accompagnato dalla doppia indicazione, apparentemente pleonastica, νέος (νεώτερος) - πρεσβύτη (πρεσβυτέρω). Prevale nettamente il contesto biografico nei lemmi di Suida, *s.v.* Μάγνης (μ 20), cioè il comico ateniese Magnes che fu contemporaneo giovane di Epicarmo vecchio; *s.v.* Φιλόχορος (φ 441), che visse al tempo di Eratostene, in modo da essere contemporaneo in gioventù di Eratostene anziano; citiamo anche la voce Ἴπποκράτης (ι 564) perché presenta la stessa espressione, sia pure in una forma non perspicua (Ippocrate sarebbe stato discepolo di Democrito, e quindi suo contemporaneo più giovane)¹⁰. In Plutarco (*An seni respublica gerenda sit* 790f-791a) troviamo invece un contesto più generico, ma sempre volto a illustrare i rapporti cronologici tra personaggi storici di diversa età anagrafica, in coppie nelle quali tra il giovane e il vecchio si instaurò un rapporto quasi da allievo a maestro: Aristide, Cimone, Focione, Catone, Pompeo, Polibio furono contemporanei giovani rispettivamente dei più anziani (νέοι πρεσβυτέροις ἐπιβάλλοντες) Clistene, Aristide, Cabria, Fabio Massimo, Silla, Filopemene¹¹.

¹⁰ Suida *s.v.* Μάγνης (μ 20): Μάγνης, Ἰκαρίου πόλεως, Ἀττικὸς ἢ Ἀθηναῖος, κωμικός. ἐπιβάλλει δ' Ἐπιχάρμω νέος πρεσβύτη; *s.v.* Φιλόχορος (φ 441): κατὰ δὲ τοὺς χρόνους γέγονεν ὁ Φιλόχορος Ἐρατοσθένους, ὡς ἐπιβαλεῖν πρεσβύτη νέον ὄντα Ἐρατοσθένη; *s.v.* Ἴπποκράτης (ι 564): οὗτος μαθητὴς γέγονε τὸ μὲν πρῶτον τοῦ πατρὸς, μετὰ δὲ ταῦτα Ἡροδίου τοῦ Σηλυβριανοῦ καὶ Γοργίου τοῦ Λεοντίνου, ῥήτορος καὶ φιλοσόφου· ὡς δὲ τινες Δημοκρίτου τοῦ Ἀβδηρίτου, ἐπιβαλεῖν γὰρ αὐτὸν νέω πρεσβύτην [forse da emendare in αὐτῶ νέον πρεσβύτη]· ὡς δὲ τινες καὶ Προδίκου.

¹¹ Ὁ γὰρ τοῦτον ἀσηκθεῖς τὸν τρόπον οὐκ ἐν παλαίστρας καὶ κηρώμασιν ἀκινδύνοις

Da tutti gli esempi proposti, e in particolare da quest'ultimo, credo emerga che l'espressione 'essere contemporaneo giovane di uno più vecchio' alluda precisamente a un ricambio generazionale, a un rapporto tra 'più vecchi' e 'più giovani' che è il rapporto tra due generazioni successive. Con l'ausilio sia dei dati cronologici acquisiti sui personaggi citati, sia della concezione antica di 'generazione', poi non dissimile dalla nostra (se ne succedono tre in un secolo secondo Erodoto 2.142.2) possiamo stabilire tra le due generazioni una distanza di qualche decennio, all'incirca 30-40 anni.

Sulla plausibilità di questa distanza temporale non dovrebbero sussistere dubbi: per il termine inferiore possiamo appellarci al passo ciceroniano già citato a proposito di Licurgo e Omero, mentre il termine superiore può essere fissato grazie a Diogene Laerzio (o meglio, grazie a Democrito). Nella *Vita* di Democrito infatti Diogene (9.41) fissa la cronologia del filosofo di Abdera grazie al rapporto con Anassagora, ricorrendo a un'espressione equiparabile a ἐπιβάλλω + dativo + νέος / πρεσβύτης: γέγονε δὲ (sc. Democrito) τοῖς χρόνοις ... νέος κατὰ πρεσβύτην Ἀναξαγόραν, ulteriormente precisata nel seguito: Democrito era giovane quando Anassagora era anziano, essendo ἔτεσιν αὐτοῦ νεώτερος τετταράκοντα, cioè di 40 anni più giovane. Elementi ancora più interessanti desumiamo dal contesto di Diogene: le fonti a cui egli ha attinto le sue informazioni cronologiche su Democrito sono Democrito stesso (ὡς αὐτός φησιν ἐν τῷ Μικρῷ διακόσμῳ = DK 68 B 5) e un nome che abbiamo già incontrato, Apollodoro di Atene (γεγόνοι δ' ἄν, ὡς μὲν Ἀπολλόδωρος ἐν Χρονικοῖς (FGrH 244 F 36), κατὰ τὴν ὀγδοηκοστὴν Ὀλυμπιάδα). Se l'espressione che più ci interessa, γέγονε νέος κατὰ πρεσβύτην Ἀναξαγόραν, sia di Democrito (come parrebbe dal contesto) o di Diogene, cambia poco: si conferma comunque la particolare destinazione 'biografica' (addirittura 'autobiografica') di espressioni siffatte, e si stabilisce con precisione maggiore quella distanza tra i personaggi così messi in rapporto che già avevamo riconosciuto in qualche decennio.

Il fatto che con questo sistema di datazione la nascita del personaggio più giovane coincida all'incirca con l'*akmè* del più anziano, e che il nome di Apollodoro di Atene, 'inventore' della cronologia basata sull'*akmè*, ritorni più d'una volta per espressioni siffatte, è una circostanza a mio parere suggestiva, anche se non è lecito trarne deduzioni ulteriori. Quello che è comunque certo – e più utile ai nostri fini – è la presenza di questo costrutto nel linguaggio tecnico della cronologia biografica antica in uno dei suoi esponenti più seri e più illustri, strettamente legato a quell'ambiente dell'erudizione alessandrina

εὐρύθμων σοφιστῶν, ἀλλ' ὡς ἀληθῶς ἐν Ὀλυμπιακοῖς καὶ Πυθικοῖς ἀγῶσιν «ἄθλος ἵππῳ πῶλος ὡς ἅμα τρέχει», κατὰ Σημωνίδην (v.l. Σιμωνίδην), ὡς Ἀριστείδης Κλεισθένει καὶ Κίμων Ἀριστείδη καὶ Φωκίων Χαβρία καὶ Κάτων Μαξιμό Φαβίω καὶ Σύλλα Πομπηῖος καὶ Φιλοποίμενι Πολύβιος· νέοι γὰρ οὗτοι (v.l. ὄντες) πρεσβυτέροις ἐπιβάλλοντες, εἶθ' οἷον παραβλαστάνοντες καὶ συνεξιστάμενοι ταῖς ἐκείνων πολιτείαις καὶ πράξεσιν, ἐμπειρίαν καὶ συνήθειαν ἐκτάντο πρὸς τὰ κοινὰ μετὰ δόξης καὶ δυνάμεως.

a cui si è fatto concordemente risalire il nostro papiro (facendo anche il nome di Didimo)¹².

Tornando al nostro papiro, se è vero, come abbiamo tentato di dimostrare, che “il contemporaneo più giovane di uno più vecchio” è un’espressione non solo non ovvia, ma (abbastanza) precisa, per cui il primo è giovane quando l’altro è anziano, e c’è fra di loro una differenza d’età di 30-40 anni, l’affermazione secondo cui Pindaro fu contemporaneo più giovane di Simonide, che era più anziano, non va intesa genericamente ma indica in termini specifici che tra i due correva una generazione, determinabile per noi (impossibile precisare di più) in 30-40 anni. Da un punto di vista storico, tale interpretazione non solo è coerente con quanto sappiamo – e con quanto sapevano gli antichi¹³ – di Simonide, nato nel 557/6 a.C., ma è perfettamente compatibile con le tesi più accreditate per la nascita di Pindaro (518/7)¹⁴ e con la sua tradizionale *akmè* al 480 circa.

Inoltre, se intendiamo così le parole del biografo di POxy 2438, la sua argomentazione ci appare del tutto chiara: Pindaro aveva 30-40 anni meno di Simonide, e solo chi ignora questo dato può affermare che Pindaro morì cinquantenne sotto l’arcontato di Abrone, perché, stante questo rapporto con Simonide, nel 458/7 Pindaro aveva almeno 59 anni (direi tra 59 e 69, per rispettare l’approssimazione con cui abbiamo individuato il senso dell’espressione νεώτερος πρεσβυτέρῳ ἐπιβάλλων). Quest’argomento è subito rafforzato da un altro: Pindaro concorse nel ditirambo ad Atene nel 497. La connessione tra i due argomenti, stabilita tramite il γάρ di l. 9, è ora più perspicua, e andrà ricollegata al sincronismo con Simonide: che Pindaro avesse 30-40 anni meno di Simonide è confermato dalla data d’inizio della sua attività poetica, o meglio della sua consacrazione a poeta celebre, cioè quel 497 (quando, stante il sincronismo con Simonide, era almeno ventenne) in cui riportò la vittoria nell’agone ditirambico ateniese: le gare di poesia, infatti, non si vincono a dieci anni, come (implicitamente, o esplicitamente?) vorrebbero quelli che gli attribuiscono 50 anni nel 458/7.

A questo punto il papiro passa a confutare la plausibilità stessa della morte di Pindaro sotto l’arcontato di Abrone, e non è risultato chiaro se anche questa confutazione mirasse al medesimo bersaglio della precedente. A tale proposito vorrei fare due osservazioni:

1. che il biografo di POxy 2438 in realtà non si occupa in entrambi i casi della morte di Pindaro, come è parso ai più, ma si occupa prima della sua data

¹² V. Arrighetti, *La biografia di Pindaro...*, cit., pp. 144-145.

¹³ Cfr. Suida s.v. Σιμωνίδης (σ 439), che colloca la nascita del poeta nella cinquantacinquesima Olimpiade.

¹⁴ Cfr. la notizia di Suida s.v. Πίνδαρος: γεγονὸς κατὰ τὴν ξε΄ ὀλυμπιάδα, e la circostanza della nascita del poeta in un anno di feste Pitiche, secondo la sua stessa testimonianza (fr. 193, tradito dalla *Vita Ambrosiana*).

di nascita (è in vista di questa che stabilisce il sincronismo con Simonide e confuta la notizia che nel 458/7 Pindaro avesse 50 anni) e poi della sua data di morte (che dovette essere posteriore al 458/7, come provano le date delle sue odi). Il papiro insomma ci dice sì meno di quello che avremmo voluto sapere sul poeta tebano, ma più di quello che si pensava finora: ci dice che Pindaro nacque tra 527/6 e 517/6 e che morì dopo il 452, e questo è probabilmente il massimo a cui l'autore del βίος ossirinchita poteva arrivare (certo stupisce che si nomini l'*Olimpica* IV del 452 e non la *Pitica* VIII del 446; ma questa spinosa questione esula dai nostri interessi);

2. che, se le cose stanno così, non è più così importante individuare con precisione nelle fonti superstiti sulla vita di Pindaro il bersaglio di POxy 2438, perché la sua argomentazione non ha valore solo in opposizione polemica, ma anche a sostegno di una tesi autonoma. Ciononostante, riconsiderando lo sviluppo del ragionamento impostato da POxy 2438, e partendo da un punto che mi sembra fermo, cioè che la morte di Pindaro sotto l'arcontato di Abrone sia da collegare strettamente al sincronismo con Eschilo, su cui verisimilmente si fondava, in alternativa al sincronismo con Simonide, un ampio filone di biografie pindariche, si può notare come l'autore di POxy 2438 conduca la sua confutazione su due piani diversi:

a. nella prima parte (ll. 4-12), relativa più alla data di nascita di Pindaro che a quella di morte, stabilisce il sincronismo con Simonide e ignora quello con Eschilo, ricorrendo a toni assai aspri contro i sostenitori di questa tesi, qualificati come ignoranti (ἀγνοοῦσιν) disposti ad accettare anche l'impossibile (ἄδύνατον), cioè che Pindaro avesse partecipato alla gara ditirambica ateniese del 497 a dieci anni. In questo accenno è probabilmente da vedere, come è già stato detto, un riferimento ad aneddoti come quello tramandato dalla *Vita Ambrosiana*, secondo cui Pindaro fanciullo sostituì ad Atene il maestro Agatocle (o Apollodoro) nell'istruzione di cori ciclici (cioè ditirambici) e divenne famoso¹⁵;

b. nella seconda parte (ll. 12-20) si esprime in tono direi più pacato e, pur confutando la data di morte al 458 con la data dell'*Olimpica* IV, avverte che si tratta di un errore facile da correggere (ῥαδίως ἄν τις μάθοι), un errore metodologicamente meno grave di quello commesso dai sostenitori della prima tesi e dovuto piuttosto a scarsità, o superficialità, d'informazione.

Se, come pare, tutti i dati scartati da POxy 2438 sono ascrivibili al filone cosiddetto ateniese della biografia pindarica (la morte sotto l'arcontato di Abrone e il sincronismo con Eschilo, la fama precoce ottenuta ad Atene dall'*enfant prodige*), e se è lecito argomentare dal tono, possiamo individuare, all'interno di questo ampio bersaglio polemico di matrice ateniese, due

¹⁵ P. 1.11-15 dell'edizione Drachmann: διδάσκαλον δὲ αὐτοῦ Ἀθηνησιν οἱ μὲν Ἀγαθοκλέα, οἱ δὲ Ἀπολλόδορον λέγουσιν, ὃν καὶ προϊστάμενον κυκλίων χορῶν ἀποδημοῦντα πιστεῦσαι τὴν διδασκαλίαν τῷ Πινδάρῳ παιδὶ ὄντι, τὸν δὲ εὐ διακοσμήσαντα διαβόητον γενέσθαι.

‘sottofiloni’ di diversa qualità: da un lato i biografi più biasimevoli, che consapevolmente sostengono dati impossibili, e che possiamo forse identificare con gli autori di quelle biografie fiorite di aneddoti che ebbero, da Cameleonte in avanti, non poco successo; dall’altra quelli che devono informarsi meglio perché sostengono datazioni imprecise o incomplete (ma che possono imparare, sono cioè in un certo senso recuperabili alla dignità del loro ‘mestiere’ di biografi). Una riflessione di questo genere mi pare perfettamente coerente al carattere di sana erudizione che distingue il papiro, che anzi assumerebbe così un intento didascalico per nulla estraneo a un prodotto di buona scuola.

Applicare questi due giudizi ai dati forniti dalle *Vite* medievali di Pindaro appare impresa disperata. Se la *Vita Ambrosiana* con il suo aneddoto sembra il bersaglio ideale della prima parte, è anche vero che essa è l’unica a presentare, in forma pressoché identica, il dato cronologico fondamentale di POxy 2438, cioè il rapporto generazionale tra Pindaro e Simonide: (Pindaro) ἐπέβαλλε δὲ τοῖς χρόνοις Σιμωνίδῃ ἢ νεώτερος πρεσβυτέρῳ. Su questo punto possiamo proporre un’ulteriore osservazione a sostegno della rarità di quest’uso di ἐπιβάλλω + dativo, che già aveva costretto Suida a spiegarlo: l’affermazione della *Vita Ambrosiana* non appare più perspicua, nel XII secolo, anche a uno studioso colto come Eustazio di Tessalonica, che riportandola nella sua *Introduzione al Commentario a Pindaro* (26.1)¹⁶ ne modifica di poco ma significativamente il testo: ἐπέβαλε Πίνδαρος τοῖς χρόνοις Σιμωνίδου ἢ νεώτερος πρεσβυτέρου. La costruzione di ἐπιβάλλω col dativo Σιμωνίδῃ gli risultava evidentemente ostica al punto da indurlo a un emendamento in favore del più ‘logico’ genitivo, anche per la presenza del dativo τοῖς χρόνοις, che in effetti nel nostro papiro non compare.

L’ipotesi più plausibile è che questo dativo significhi, secondo un uso non infrequente in contesti biografici, “quanto al tempo = per quel che riguarda la cronologia”¹⁷, né farebbe differenza per noi sapere se esso fosse già presente nella (probabile) fonte comune a POxy 2438 e alla *Vita Ambrosiana* o se costituisse una scelta particolare del compilatore di quest’ultima. Credo comunque che nel testo attuale della *Vita Ambrosiana* l’espressione di partenza – che doveva forse suonare, come in POxy 2438 e in alcune voci di Suida, all’incirca ἐπέβα(λ)λε Πίνδαρος Σιμωνίδῃ νεώτερος πρεσβυτέρῳ (con o senza τοῖς χρόνοις) – sia stata rimaneggiata, come mi induce a pensare soprattutto l’inserimento dell’avverbio ἢ. È anche possibile che i

¹⁶ *Intr. Pind.* 25.7-26.1: [Πίνδαρος], φασί, καὶ Σιμωνίδου ἤκουσε, νεώτερος μὲν ἐκείνου ὄν, πρεσβύτερος δὲ Βακχυλίδου. εἰπεῖν δὲ τοῦτο καὶ ἄλλως κατὰ τοὺς παλαιούς, ἐπέβαλε Πίνδαρος τοῖς χρόνοις Σιμωνίδου ἢ νεώτερος πρεσβυτέρου. Eustazio in pratica intende l’espressione nel senso che Pindaro ‘capitò’ nell’epoca di Simonide come uno più giovane [nell’epoca] di uno più vecchio.

¹⁷ Cfr. i già citati esempi di Diog. Laert. 9.41 (γέγονε τοῖς χρόνοις), Eunap. VS p. 497 Boissonade (ἐπέβαλε τοῖς χρόνοις Ἰουλιανῶ), e ancora Suida s.v. Σιμωνίδης (σ 439: μετὰ Σττισίχορον τοῖς χρόνοις).

rimaneggiamenti siano da attribuire a un copista che non conosceva quest'uso di ἐπιβάλλω col dativo, o che non riusciva a interpretare correttamente il dativo τοῖς χρόνοις (il che potrebbe valere anche per il compilatore stesso della *Vita*), e tentò di migliorare il testo, un copista certo attivo prima della metà del XII secolo, quando Eustazio compose l'*Introduzione al Commentario a Pindaro*, per cui attinse spesso (come in questo passo) alla *Vita Ambrosiana* citandola alla lettera¹⁸.

Tornando alla possibilità di riconoscere nelle *Vitae* medievali le tesi avversate dal nostro autore, notiamo ancora che la *Vita Vaticana*¹⁹ propone il dato contro cui sembra diretta la seconda parte dell'argomentazione di POxy 2438 (p. 7.11-13 dell'edizione Drachmann: Pindaro morì sotto l'arcontato di Abrone a 66 anni)²⁰, ma non si limita al sincronismo con Eschilo, bensì presenta, in ben due forme, anche il sincronismo con Simonide (p. 5.4-5: νεώτερος δὲ ἦν Σιμωνίδου, πρεσβύτερος δὲ Βακχυλίδου; p. 7.13: ἤκουσε δὲ Σιμωνίδου). Va però detto che questa *Vita* propone sì parecchi dati biografici, con un notevole sforzo di completezza d'informazione, ma senza sottoporli a vaglio critico (che forse il suo compilatore non era più in grado di garantire) e affastellandoli probabilmente da più fonti anche divergenti, con non pochi fraintendimenti, per cui i dati che essa riporta vanno utilizzati *cum grano salis*.

Limitandoci al problema della morte di Pindaro sotto l'arcontato di Abrone a 66 anni, per esempio, non si può trascurare il fatto che il testo tramandi come data di questo evento l'ottantaseiesima Olimpiade (κατὰ τὴν ἕκτην καὶ ὀγδοηκοστὴν Ὀλυμπιάδα, 436/5-433/2), emendata talora in ottantesima, con l'espunzione di ἕκτην καί, per far quadrare i conti con l'arcontato di Abrone al 458/7. Per quanto l'emendamento non sia difficile, e l'errore possa essere stato causato dalla ripetizione del sei della precedente cifra sessantasei, non si può escludere che la data fosse invece genuina e che il 'pasticcio' sia stato combinato dal compilatore stesso della *Vita Vaticana*, che incorporò come data di morte di Pindaro due dati divergenti, desunti da due fonti diverse (la morte sotto l'arcontato di Abrone e la morte nell'ottantaseiesima Olimpiade). È verisimile che egli non si sia neppure accorto della loro divergenza, data la sua ignoranza in campo cronologico (basti pensare che non esita a datare la morte di Pindaro ὅτε καὶ τὰ Περσικὰ ἤκμαζον, p. 4.16-17 dell'edizione Drachmann), tanto più se gli era sconosciuta la data dell'arcontato di Abrone,

¹⁸ Sulla questione delle fonti biografiche di Eustazio mi permetto di rimandare al mio *Eustazio di Tessalonica, Introduzione al Commentario a Pindaro*, a cura di M. Negri, Paideia, Brescia 2000, pp. 212-259.

¹⁹ Questa *Vita* è più conosciuta forse col nome di *Thomana*, ma il suo uso capillare da parte di Eustazio nell'*Introduzione al Commentario a Pindaro* ci costringe a retrodatarla e a preferire il nome di *Vaticana* proposto da I. Gallo. Resta difficile dire su quali basi Demetrio Triclinio ne attribuisse la διόρθωσις al suo maestro Thomas, da cui il precedente nome.

²⁰ Τέθνηκε δὲ ὁ Πίνδαρος ἕξ καὶ ἐξήκοντα ἐτῶν γεγονῶς ἐπὶ Ἀβίωνος ἀρχοντος κατὰ τὴν ἕκτην καὶ ὀγδοηκοστὴν Ὀλυμπιάδα. ἤκουσε δὲ Σιμωνίδου.

e se il nome dell'arconte era già corrotto in Abione (come nel nostro testo della *Vita Vaticana* e in Eustazio che ne dipende).

L'unico modo, temo, di dirimere la questione con certezza sarebbe avere a disposizione le fonti della *Vita Vaticana*, da cui emergerebbero tutti i fraintendimenti in cui è incorso l'autore. Ancora, vorrei far notare come la notizia della morte di Pindaro a 66 anni tramandata da questa *Vita* potrebbe non rispecchiare alcun dato reale ma essere conseguenza anch'essa del sincronismo con Eschilo, che morì con ogni probabilità poco meno che settantenne.

Sarà allora da rivalutare la *Vita Metrica*, la cui datazione va anticipata almeno al III secolo d.C.²¹, l'unica a proporre per Pindaro una durata di vita compatibile con la sua data probabile di nascita (520 circa) e l'ultima ode databile (*Pitica* VIII, del 446), cioè di 80 anni (v. 31: *κάτθανεν ὀγδῶκοντα τελειομένων ἐνιαυτῶν*)? E sarà da rivalutare anche l'ipotesi di Wilamowitz²² secondo la quale l'ottantaseiesima Olimpiade poteva essere una "frühe Korruptel" per 85.3, cioè per quel 438/7 che costituirebbe la data di morte di un Pindaro nato nel 518/7 – come POxy 2438 non smentisce, e anzi con una certa approssimazione conferma – e vissuto 80 anni, sopravvissuto qualche anno al suo ultimo epinicio databile?

Un'ultima parola su Eustazio. L'esame del suo testo ci permette di confermare, come già vide I. Gallo, che egli attinse alle stesse *Vite* pindariche che conosciamo dalla tradizione medievale, ma ci permette anche di affermare che tutti i dati di cui egli dispone sono tratti da queste stesse fonti, e non c'è traccia alcuna di quel Πινδάρου βίος plutarco, citato dal catalogo di Lamprias (n. 36) e da Fozio (*Biblioteca cod.* 161, 104b Bekker, vol. II p. 127 Henry), che si era ritenuto – o sperato – Eustazio potesse ancora conoscere: di Plutarco non c'è che il nome.

²¹ E. von Leutsch, *Pindarische Studien. I Die Quellen für die Biographie des Pindaros*, Philologus 11 (1856) 1-35, considerava la *Vita Metrica* opera di un erudito del tardo periodo alessandrino, ma fu persuasivamente smentito da A. Ludwig, *Die metrische Lebensskizze Pindars*, RhM 34 (1879) 357-369, che, riconoscendo la fattura nonniana dei suoi esametri, la posticipò al V secolo d.C. La retrodatazione di Trifiodoro, considerato anch'egli imitatore di Nonno in ambito metrico, al III sec. d.C. ci autorizza però «a supporre che anche l'anonima *Vita Metrica* di Pindaro, con i suoi esametri epici 'nonniani', possa essere stata composta qualche secolo prima di Nonno, in ogni caso in età imperiale» (I. Gallo, *Studi sulla biografia greca*, cit., p. 45 n. 10; cfr. anche p. 55).

²² U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Aristoteles und Athen*, Berlin 1893, rist. Berlin - Zürich - Dublin 1966, vol. II pp. 301-302 n. 20.

On using the Nomina sacra as a criteria for dating early Christian papyri

RICHARD C. NEVIUS

T.C. Skeat, whose long career as an expert on early Christian MSS began before I was born, published in 1997 an article in *New Testament Studies*¹ which discussed the relative age of several fragments of the New Testament. Skeat writes at the outset that his interest in these particular fragments was spurred by C.H. Roberts' Schweich lectures² and it had been his original intention to prepare a critical edition. This proved to be too huge a task so the article in *NTS* is a distillation of his thoughts on the fragments known as P⁴, P⁶⁴, and P⁶⁷ which Roberts had argued were in fact parts of one and the same manuscript or codex which had been "reused as packing for the binding of a late third century codex of Philo"³.

The detailed and careful analysis of these fragments of what Skeat and Roberts believe to be parts of the same ancient manuscript led them to the conclusion that these are from the late second century – a range from between 175 AD and 200. Thus, as Skeat reminds us, "the only real difference of opinion regarding the dating of P⁴ and P⁶⁴ + P⁶⁷ is whether they are to be described as 'late 2nd century' or – 'circa 200'"⁴.

There have been in the popular English press, and even in so semi-respectable a journal as the [English] *Church Times*, some speculation that the fragment of this ancient codex, P⁶⁴ found in the library of Magdalen College Oxford, was the oldest gospel fragment. Skeat might cautiously agree with this, provided that P⁴ and P⁶⁷ are seen as parts of the same manuscript once intact and now divided, but when he writes "the codex has a very good claim to be regarded as the oldest known codex of the four Gospels"⁵ it is as a codex of 175-200 AD that he speaks; not, as the English popular press maintained, 'a copy of Matthew written around 85 AD'.

¹ T.C. Skeat. "The Oldest Manuscript of the Four Gospels?", *New Testament Studies*, vol. 43, 1997, pp. 1-34.

² C.H. Roberts, *Manuscript, Society and Belief in Early Christian Egypt*, Schweich Lectures (Oxford, 1979).

³ *Ibid.*, p. 13.

⁴ T.C. Skeat, p. 30.

⁵ *Ibid.*

An issue which Skeat does not address explicitly is that these manuscript fragments, however old, are nonetheless themselves copies of an earlier manuscript or manuscripts. While this line of descent may only be one generation (or perhaps only two generations) removed from the textual critics' holy grail, the autograph copies, there is at least one stage of development, if not two, between this ancient papyri fragments and the original. Skeat does, however, point out that the mere fact that these fragments were by the late 3rd or early 4th century available to be used literally as 'stuffing' for the binding of the Philo codex indicates that their existence as copies of the Gospels used in church for liturgical or lectionary purposes had been less than a century perhaps. That these discarded manuscripts were used by someone who glued them together to hold the binding of a copy of Philo would certainly seem to indicate that they had ceased to have a sacral quality. (In contrast to the way copies of the Torah were more reverently disposed of.) As Skeat wrote: "one must allow some time for such an *édition de luxe* of the Four Gospels to become so dilapidated that it was torn up and used as waste paper"⁶.

Towards the end of the article Skeat makes some comparisons between these three Gospel fragments and another ancient Gospel fragment, P⁷⁵, and the way in which Skeat chose to differentiate the age of P⁷⁵ from P⁴ etc. is in part based on a study of the list (and variety) of *Nomina sacra* used in the various fragments. Early in his discussion of P⁴ Skeat comments that in regard to the use of the *Nomina sacra* "the only examples" are *Theos*, (*Theou*), *Iesous*, (*Iesou*), *Kyrios*, (*Kyriou*), *Christos*, and *pneuma*. He points out the notable absence of *uios*, even when applied to Jesus, and *pater* [*prs* restored in a lacuna in P⁶⁷ is an error]. So scrupulous is the application of the *Nomina sacra* that Joshua [= Greek *Iesous*] is written out in full in the genealogies. And Skeat adds, "all the late additions to the lists are of course absent"⁷.

When Skeat at the end discusses the relative age of P⁷⁵ he uses the longer list of the *Nomina sacra* to distinguish it as a later document. P⁷⁵ does use a wide range of *Nomina sacra*, as Skeat points out: *anthropos*, *theos*, *Hierousalem*, *kyrios*, *pater*, *uios*, and the so-called 'staurogram', i.e., 'stauros' and 'stauron'⁸.

This analysis of Skeat's could leave the impression that the twenty-five years or so which seem to separate P⁴ etc. from P⁷⁵ saw a great expansion of the list of *Nomina sacra*, and while P⁷⁵ does not have the complete list of thirty plus names abbreviated in the later manuscripts, it has a more extensive use of these abbreviations than do earlier MSS.

What that impression omits and what Skeat does not come right out and say

⁶ *Ibid.*, p. 26.

⁷ *Ibid.*, p. 6.

⁸ *Ibid.*, p. 31.

is: the exemplar from which P⁴ etc. were copied had the shorter (perhaps more primitive?) list than the exemplar from which P⁷⁵ was copied. Which is simply to say that the ancestor of P⁴ etc. had the shorter list while P⁷⁵ was copied from a manuscript which had a longer, expanded list. While that says that the ancestor of P⁴ was older than the ancestor of P⁷⁵ it says little or anything about the relative age of the exemplars or the manuscripts as we now have them. The age differential between the exemplars and these copies may be greater than the twenty-five years Skeat postulates as the period between the codex fragments and the Bodmer papyrus (with fragments of Luke and John) P⁷⁵. Without any documentary evidence we are left in a sea of speculation.

That the *Nomina sacra* grew from a few sacred names to a much wider list of as many as thirty-two over the first few centuries seems almost indisputable. Whether, in fact, as some argue⁹, the practice of abbreviating by the method known as suspension [KC for *kyrios* when it stood for YWH] or whether the practice had its origins in the normal development of Greek handwriting (as Rudberg argued¹⁰) or as A.H.R.E. Paap suggested it has no particular relationship to the Hebrew practice and the Tetragrammaton¹¹ does not detract from the fact that very early on the use of an abbreviation with a line inscribed over the particular nomen sacrum was a common if not universal practice among Christian scribes.

It is clear also that in the earliest times the practice of specially marking those sacred words spread to include a wider list of *Nomina sacra* such as the OT figure 'David' [who was seen in patristic times as a 'type' of the Christ] and the holy City 'Jerusalem' [also seen typologically as 'heaven']. What is not so clear is when or how these expanded *Nomina sacra* were used or how soon they appeared in the manuscript tradition¹². The earliest example of any nomen sacrum seems to be that discussed in C.H. Roberts¹³ and which Kenyon dated to AD 140.¹⁴

⁹ Cf. George Howard, "The Tetragram and the New Testament", *JBL*, vol. 96, no. 1, argues that the "divine name YWH ..." was replaced in Christian manuscripts by KC or *kyrios*. G.D. Kilpatrick in a number of places, and especially in "KYRIOS again" in *The Principles and Practice of New Testament Textual Criticism: The Collected Essays of G.D. Kilpatrick* (Leuven, University Press, 1990) also argues that the practice of writing KC as suspension reflected the LXX usage and the Hebrew practice of substituting *adonai* (= *kyrios*) for the unpronounceable [or perhaps unspeakable] YWH. For an opposing view see David Trobisch, "Reconstructing the *editio princeps* of the New Testament", a paper delivered at the SBL Annual Meeting in Philadelphia, 1995.

¹⁰ G. Rudberg, *Neutestamentlicher Text und Nomina Sacra* (SHVU, XVIII, 3, 1915).

¹¹ A.H.R.E. Paap, *Nomina Sacra in the Greek Papyri of the First Five Centuries* (Leiden, 1959).

¹² In Colonial times in Mexico *Nomina sacra* were used in the gilt altar pieces and reredoses showing their continued use in church if not in the manuscript tradition after the invention of printing.

¹³ C.H. Roberts, *An Unpublished Fragment of the Fourth Gospel in the John Rylands Library* (Manchester, 1935) and E.G. Kenyon, "Nomina Sacra in the Chester Beatty Papyrus", *Aegyptus*, vol. 13, 1933, p. 10.

¹⁴ Kenyon, *op. cit.*

It is a peculiarity of what might regard as a peculiar field of study that the earliest scholarly and serious comment on these distinctive abbreviations only came with Ludwig Traube early in the 20th century. Traube not only identified them and made the first study of them but also concluded that they were related to the Jewish custom of marking the Tetragrammaton so that the word *adonai* could be substituted¹⁵. It was this theory that Rudberg attempted to refute. Certainly there are examples of abbreviations in Greek and Roman epigraphy that might suggest that the early Christian scribes were influenced by the manner in which the names of kings and emperors appeared on stone monuments. Arthur Gordon in his study of Latin epigraphy refers to the abbreviations of Aelius, Aurelius, Flavius etc. and says: "these nomina, derived no doubt from emperors' names, seem to have become so common, as a result of manumission, as not to need to be written in full"¹⁶.

It would appear that in the Latin inscriptions many abbreviations can be found. Indeed Gordon remarks "Perhaps no other language shows so many abbreviations in inscrs. intended for public view. Many of the Latin ones are regular, common, and ubiquitous ..." ¹⁷. The difference between Latin and Greek abbreviations may be that the Romans used them in inscriptions, public viewing as Gordon put it, while the development of abbreviations in Greek was more a matter of manuscripts. Certain there were from early times such abbreviations, as a kind of pothook for example representing *kai*, which were often a source of textual confusion¹⁸.

The argument, often stated, that the Nomina sacra were merely an extension of the normal Greek system of abbreviation needs to deal with C.H. Turner's study in which he argued that "saving of time and space was not the motivation" and who also argued that "the MSS. with fewest abbreviations are likely to preserve ancient types of text more faithfully than the rest"¹⁹. It might be regarded as curious that the first abbreviations common in Christian Greek manuscripts were the most sacred words, suggesting that the abbreviations were a means of calling attention to the Nomina sacra.

The story of the expansion of the Nomina sacra from the original four to include very quickly the abbreviations of *pneuma* and then the words like *pater* and *uios* may reflect a growing piety among the Christian scribes (though we cannot be altogether certain that the scribes were in fact Christian; there have been provocative suggestions recently by Kim Haines-

¹⁵ L. Traube, *Quellen und Untersuchungen zur Lat. Philologie des Mittelalters* (Munich, 1907).

¹⁶ Arthur E. Gordon, *Illustrated Introduction to Latin Epigraphy* (Berkeley, University of California Press, 1983), p. 146.

¹⁷ *Ibid.*, p. 207.

¹⁸ Robert Renehan, *Greek Textual Criticism: A Reader* (Cambridge, MA, Harvard University Press, 1963), pp. 59 and 96.

¹⁹ C.H. Turner, "The Textual Criticism of the New Testament", *C. Gore New Commentary*, Part III, 1928, p. 726.

Eitzen now of Cornell that the scribes may well have been simply professionals, not pious sacristy rats, and that some of them may, in fact, have been educated Roman women slaves). However the practice of special abbreviations extended quickly from the original four to as many as thirty-two. And all bearing the same superscription of a horizontal line and the use of suspension.

Anyone familiar with deciphering a typical medieval Byzantine cursive with its plethora of abbreviations, making them almost as hard to decode as the various forms of shorthand used by modern stenographers will know that even there the special markings of the *Nomina sacra* make them easier to read than the pothooks and squiggles which scribes used to render such ordinary words as *kai*. Collating such a manuscript from the microfilm to a data base using the Westcott-Hort text as the standard text by which one notes deviations is not so easy a task, particularly when occasionally the scribe chose to use abbreviations of his own invention. In an earlier simpler world with fewer abbreviations the *Nomina sacra* would have stood out as they don't in much later manuscripts. And one has a feeling that perhaps from the beginning was their purpose. Which while it may not be an exact derivation or cultural transformation by the Christians into Greek of an earlier Hebraic custom. The LXX is always pointed to as the possible source of such a custom. But suppose, on no evidence of course, that the custom began among the Palestinian Christians accustomed to the treatment of the Tetragram in the Hebrew Bible. Skeat quotes Roberts who speculates that there are two possible places in which the papyri fragments might have come, one is Caesarea in Palestine the other Alexandria, and the Jewish Christian community there. (Some of this speculation is no doubt due to the fact that these fragments turned up in the binding of a volume of Philo and it was Philo who established certain methods of exegesis popular in Alexandria, especially in the works of Clement and Origen, suggesting some link between the Christian community which produced the Gospel text and the use of the discarded texts to reinforce a volume of Philo.) A certain amount of confusion existed, as Skeat is quick to point out, among people who could acknowledge that the Philo volume was of a certain period and who yet failed to grasp the fact that the fragments had to be earlier than the binding in which they were found, i.e., they could not be later than the physical volume of Philo. Skeat is quite lucid in making this connection clear. It is rather like the application of archaeological stratigraphy to the question of the dating of the Gospel fragments. But it is not provable that the binding of the Philo codex is, in fact, the original and so the Gospel fragments might have been used to stuff a binding of a later date, thus raising serious questions about Skeat's argument.

Skeat is on the right track in supposing that a careful study of the *Nomina sacra* and their expansion and development may be a clue to the dating of the early papyri, but I think it is difficult to make a clear cut case in appraising

what are, after all, second or third generation copies of original exemplars. And to what extent the scribe of P⁷⁵ even when copying from an original may have felt the scribal trends of his own time – i.e., to add the expanded Nomina sacra – changing the nature of the original is hard to assess. Would scribes have felt free to use the more expanded Nomina sacra when their exemplar did not? This is the crux of the problem of determining the age and relative purity of the exemplar from the copies which were clearly subject to scribal fashions.

Recherchen zum koptischen Schrifttum in Prager Museen und Sammlungen (Stand August 1998)

WOLF B. OERTER

Was ich im folgenden vorzulegen gedenke, ist von sehr vorläufiger Natur und das Resultat meiner bisherigen Recherchen, die zu diesem Zeitpunkt natürlich mehr Fragen offen lassen, als daß sie sichere Ergebnisse brächten.

I

Im Náprstek-Museum Prag¹ befinden sich laut Kartothek 17 koptische Ostraka. Davon sind 16 Ostraka beschriftet und eine Tonscherbe trägt lediglich Verzierungen². Von den 16 beschrifteten Ostraka erweist sich eines ganz sicher³ und ein anderes augenscheinlich als griechisches⁴ – letztere Feststellung versehe ich allerdings mit einem Fragezeichen, da mir die Lesung des Textes noch unklar ist. In zwei Fällen (P 2024 und 2029) erlaubt der fragmentarische Text keine sichere Zuweisung zu Griechisch oder Koptisch. Damit bleiben also 12 Ostraka, deren Texte mit Sicherheit koptisch sind (P 2014-P 2020, P 2023, P 3909, P 3910, P 3911, P 3913).

Bei den Ostraka handelt es sich mit Ausnahme zweier Kalksteinfragmente (P 3909, P 3911) um Tonscherben, wie sie damals in Ägypten allenthalben verfügbar waren; soweit ich feststellen konnte, sind ihre Texte – die beiden Kalksteinfragmente wieder ausgenommen – nichtliterarischen, wirtschaftlichen Charakters. Darunter befinden sich fünf Texte, die in die Gruppe der sog. (Weizen-)Bestellungen gehören. Typisch für diese Textgruppe sind die

¹ Seiner Direktorin, Frau Dr. Součková, danke ich für die Erlaubnis, die Texte hier vorstellen zu dürfen, und Frau Sylva Pavlasová, Kuratorin der Ägyptischen Sammlung des Náprstek-Museums, für freundliche Auskünfte und die Bereitstellung der Texte.

² P 2030; gebrannter Ton, Gefäßwand; Höhe 11,5 cm. Außen vier Reihen alternierender geometrischen Dekors: einfaches Bandgeflecht mit eingeschriebenen Ovalen, gerahmt jeweils von Tupfen. Geschenk von Lukjanov, Kairo.

³ P 2025; gebrannter Ton, Gefäßwand; 5 x 6 cm; es handelt sich um eine 'Ricevuta di trasporto', veröffentlicht von R. Pintaudi in *Analecta Papyrologica* 5 (1993) 143f.

⁴ P 3912; einseitig beschriebener brauner Ton, bis zu 1,3 cm starke Gefäßwand; 10,4 x 10,1 cm. 8 Zeilen Text, offenbar griechisch, ungelenke Majuskel. Aus der Sammlung F. Lexa des Tschechischen (früher: Tschechoslowakischen) Ägyptologischen Instituts der Karlsuniversität Prag. Schülerübung? Z.3: TNOYKYPIOC.

einleitende šine-nsa-Formel⁵ sowie ein bestimmtes, relativ feststehendes Formular⁶. Die šine-nsa-Formel hat sich auf insgesamt drei unserer Texte erhalten (P 2015, P 2017, P 2019 A), wovon zwei Texte Weizen expressis verbis als Objekt der Bestellung nennen (P 2017, P 2019 A), der dritte Text indes Weizen an anderer Stelle des Formulars aufführt (P 2015), wie dies auch bei zwei weiteren Texten der Fall ist (P 2014, P 2016), die man ihres erhaltenen Formulars wegen wohl gleichfalls den Bestellungen zuordnen kann. Vier der Bestellungen haben uns Namen überliefert: den Kameltreiber Elias, der gleich auf zwei Zeugnissen auftaucht (P 2014, P 2017), ferner den Kameltreiber Saias (P 2016) sowie einen Apa Iōpe (P 2015). Auf nur einem Text ist eine Datierung erhalten, wenngleich eine relative: “16. Thot, 10. Indiktion” (P 2016).

Außer auf Ostraka hat sich koptischer Text – oder griechischer? – noch auf den beiden Seiten eines kleinen dünnen Holztafelchens erhalten (P 2031)⁷. Bei dem längeren Text auf Seite A haben wir vielleicht eine Schülerübung (Schreibübung? Konjugation?) vor uns – oder handelt es sich hierbei vielmehr um eine Wörterliste, ein Verzeichnis von Sachen und dergleichen?

Zur Geschichte der Sammlung ist festzuhalten, daß das Gros der Ostraka aus einer Schenkung stammt, die dem Nationalmuseum Prag in den 30er Jahren gemacht worden war. 1969 kam diese Schenkung in die neugegründete “Abteilung für Vor- und Frühgeschichte, Vorderasien und Nordafrika” des bereits seit 1862 bestehenden Náprstek-Museums, das seit 1949 organisatorischer Bestandteil des Prager Nationalmuseums ist⁸. Als Spender wird “Prof. Lukianov, Kairo” genannt. Über Lukjanov, dem Namen

⁵ S. dazu auch den Beitrag von S. Clackson, *Reconstructing the archives of the Monastery of Apollo at Bawit*, hier Band I, 219-236; weitere Zeugnisse demnächst bei ders., *Coptic and Greek texts relating to the Hermopolite Monastery of Apa Apollo*, Oxford 1999, § 4.2 Manuscripts from Bawit (im Druck). Zu den šine-nsa-Texten vgl. jetzt grundsätzlich J. Tait, *A Coptic ‘Enquiry’ about a Delivery of Wheat*, in: C. Eyre, A. Leahy, L.M. Leahy (eds.), *The Unbroken Reed: Studies in the Culture and Heritage of Ancient Egypt in Honour of A.F. Shore*, London 1994, 337-342. (S. Clackson und J. Tait danke ich für die Freundlichkeit, mit der sie mir Auszüge bzw. Kopien der hier zitierten Arbeiten haben zukommen lassen.) – Die Benennung dieser Textgruppe differiert (vgl. dazu die Diskussion bei J. Tait, *op. cit.*, 338ff.); S. Clackson nennt sie “delivery chits”, M.R.M. Hasitzka, *Koptisches Sammelbuch*, (Anm.6), “Bestellungen”, A. di Bitonto Kasser gleichfalls “ordinazione” (in ihrer Rezension des Sammelbuches in *Chronique d’Égypte* 72 [1997] 195, von der sie mir freundlicherweise einen Sonderdruck zur Verfügung stellte). Ich selbst folge hier M.R.M. Hasitzka.

⁶ Zu ihrem Formular vgl. die Textbeispiele in M.R.M. Hasitzka, *Koptisches Sammelbuch I*, Wien 1993, Nr. 224-234, und dies., *Ein neues Archiv koptischer Ostraka*, Wien 1995 (Corpus Papyrorum Raineri XX), Nr. 22, 23 und 29.

⁷ Frau Pavlasová teilte mir mit, daß es in ihrer Sammlung außer den hier genannten koptischen Schriftträgern noch ein Papyrusfragment mit relativ ausführlichem, angeblich koptischem Text gebe. Diesem Hinweis konnte ich bisher jedoch noch nicht nachgehen.

⁸ Einen kurzen Überblick über die Geschichte des Náprstek-Museums gibt V. Zahradníček auf einem Museumsfaltblatt: *Vojta Náprstek 1826-1894. Největší český demokrat*, Praha 1994 (Vojta Náprstek 1826-1894 – der größte tschechische Demokrat).

nach wohl ein Russe, ist bislang leider auch nicht mehr in Erfahrung zu bringen, als daß er möglicherweise mit dem in Ida A. Pratts Altägypten-Bibliographie aufgeführten Autor Grégoire Loukianoff identisch ist⁹. Dieser ist hier mit insgesamt 9 ägyptologischen Aufsätzen vertreten, die er zwischen 1924 und 1939 publiziert hatte. In der 1995 erschienenen dritten überarbeiteten Auflage von *Who was Who in Egyptology*¹⁰ habe ich allerdings keinerlei Hinweis auf ihn gefunden. 1972 wurde die Sammlung des Náprstek-Museums dann noch durch weitere fünf Ostraka bereichert, die aus der Sammlung F. Lexa des damaligen Tschechoslowakischen Ägyptologischen Instituts der Karlsuniversität stammen¹¹.

II

Neben dem Náprstek-Museum ist als weitere Aufbewahrungsstätte koptischer Texte das Orientalische Institut der Tschechischen Akademie der Wissenschaften zu nennen, das die Orientalia der Sammlung Carl Wessely (Papyrus Wessely Pragensis) beherbergt – die griechischen Papyri werden bekanntermaßen in der Nationalbibliothek Prag aufbewahrt¹². Wenn man der Suchliste koptischer Urkunden von Arthur Schiller Glauben schenken darf, dann beinhaltet diese Sammlung “56 Coptic texts in good condition, 71 smaller items, plus a number of fragments”¹³. Freilich gilt es, auch diese mittlerweile über zwanzig Jahre alten Angaben vor Ort zu überprüfen. 24 koptische Papierblätter aus dieser Sammlung hatte Valerie Hažmuková bereits 1936 und 1937 publizieren können¹⁴ – soweit mir bekannt, das an koptischen Texten aus dieser Sammlung bislang einzig Publizierte und den Worten Hažmuková zufolge “the most complete and linguistically important texts of the whole acquired collection”¹⁵. Für den Rest der in der Sammlung Wessely vorhandenen koptischen Texte stehen inhaltlich zu erwarten “receipts, house leases, signatures of witnesses and the like”, wie Hažmuková damals in einer schnellen Überprüfung des Materials feststellen konnte¹⁶.

⁹ I.A. Pratt, *Ancient Egypt 1925-1941. A Supplement to Ancient Egypt: Sources of Information in The New York Public Library*, Vol. II, New York 1942, S. 309, s.v. Loukianoff, Grégoire.

¹⁰ W.R. Dawson, E.P. Uphill, M.L. Bierbrier, *Who was Who in Egyptology*, London 1995³.

¹¹ Es handelt sich dabei um die Ostraka mit den Inventarnummern P 3909 - P 3913.

¹² Zu den griechischen Texten dieser Sammlung und ihrer Geschichte vgl. die Einleitung in R. Pintaudi, R. Dostalová, L. Vidman, *Papyri Graecae Wessely Pragenses I*, Florenz 1988 (Papyrologica Florentina XVI).

¹³ *Checklist of Coptic Documents and Letters*, Bulletin of the American Society of Papyrology 13 (1976) 99-123, bes. 111.

¹⁴ Und zwar unter dem Titel “Miscellaneous Coptic Prayers”, *Archív orientální* 8 (1936) 318-333; 9 (1937) 107-145.

¹⁵ *Archív orientální* 9 (1937) 110.

¹⁶ *loc. cit.*

III

Nicht auszuschließen ist ferner, daß auch die Handschriftenabteilung der Nationalbibliothek Prag koptische Texte besitzt. In künftige Recherchen einzubeziehen ist auch das Kunstgewerbemuseum Prag, da es bei der kunsthandwerklichen Ausrichtung dieser Institution durchaus vorstellbar ist, hier auch auf Zeugnisse koptischer Buchkunst zu stoßen. Für sämtliche Recherchen hinsichtlich koptischer Schrifttums gilt jedenfalls grundsätzlich, auch die als griechisch katalogisierten Schriftträger in die Untersuchungen mit einzubeziehen, da nicht auszuschließen ist, daß sich unter diesem Eintrag Koptisches verbirgt.

Trotz aller Vorläufigkeiten, mit denen meine Recherchen behaftet sind, steht zumindest eines schon jetzt fest: Die für das internationale Verzeichnis koptischer Altertümer seinerzeit von mir gemachten Angaben zu Sammlungen von Coptica in der damaligen Tschechoslowakei¹⁷ bedürfen der Korrektur.

IV

Im folgenden ein Verzeichnis der bislang ermittelten koptischen Texte¹⁸ mit kurzer Beschreibung ihrer Schriftträger (alles Náprstek-Museum Prag).

1. P 2014; einseitig beschriebener Ton, Gefäßwand; 10,5 x 11 cm (Höhe x Breite). 5 Zeilen Text, flüchtige Majuskel mit Kürzeln. Schrift stellenweise verblasst. (Weizen-)Bestellung. Genannt wird ein Kameltreiber Elias (Z.3). Geschenk von Lukjanov, Kairo. Z.1:] . . . CE N600YNG; Z.4: CI/Δ^TP

2. P 2015; einseitig beschriebener Ton, Gefäßwand; 11 x 10 cm. 5 Zeilen Text, unstete, stellenweise verwischte Schrift, fast keine Ligaturen. (Weizen-)Bestellung. Genannt wird ein Apa Iōpe (? , Z.3). Geschenk von Lukjanov, Kairo. Z.1: Ϡ ωINE NCΔ . . . N60YNG. Z.2: . . . EP6 CI/ . . .

3. P 2016; einseitig beschriebener Ton, Gefäßwand; 9 x 13 cm. (2 +)4 Zeilen Text, die beiden ersten Zeilen stark verwischt. Kleine, leicht kursive Majuskel, stellenweise Ligaturen und Kürzel. (Weizen-)Bestellung. Genannt wird Z.3 (bzw. Z.5) ein Kameltreiber Saias. Geschenk von Lukjanov, Kairo. Z.3 (bzw. Z.5): CI/ΔP^T; Z.4 (bzw. Z.6): θ^ωθ IC IN^Δ/ IB

4. P 2017; einseitig beschriebene Tonscherbe, Gefäßwand; 9 x 16 cm. 5 Zeilen Text; geübte, flüssige Schrift mit Ligaturen und Abkürzungen, stellenweise verblasst und abgerieben. Weizenbestellung. Genannt wird ein

¹⁷ S. Emmel, *International Directory of Institutions Holding Collections of Coptic Antiquities outside of Egypt*, Rom 1990, S. 17.

¹⁸ Einschließlich auch der wenigen Texte, bei denen ich eine klare Entscheidung zwischen Koptisch oder Griechisch nicht zu treffen vermochte. – Rosario Pintaudi möchte ich an dieser Stelle für so manch wertvolle Leschilfe danken.

14. P 3911; beidseitig beschriebener Kalkstein, 6 cm stark; 15,3 x 12,6 cm. Recto: 16 Zeilen Text, Zeilenanfänge und -enden zumeist bestoßen; leicht kursive Majuskel. Verso: 16 Zeilen Text, dieselbe Handschrift. Aus der Sammlung F. Lexa des Tschechischen (früher: Tschechoslowakischen) Ägyptologischen Instituts der Karlsuniversität Prag. Brief. Recto Z.2:]ZΔΧΔΡΙΑC; Verso Z.15f.: CQ]ΔΙ ΩΔΡΩΤῆ̄ΟΥΔΔΙ Q[M/ΠΔΘΕΙC †

15. P 3913; einseitig beschriebener rotbrauner Ton mit beigefarbenem Überzug, 0,5 cm starke Gefäßwand; 8,2 x 7,4 cm. 10 Zeilen Text in ligaturenreicher geübter Minuskel. Aus der Sammlung F. Lexa des Tschechischen (früher: Tschechoslowakischen) Ägyptologischen Instituts der Karlsuniversität Prag. Urkunde? Z.3: QITN

Elenchi di commedie aristofanee: *P.Oxy. 2659* e altri cataloghi manoscritti

ROSA OTRANTO

1. Nel 1498 nell'officina di Aldo Manuzio, a Venezia, per la cura di Marco Musuro si pubblicano per la prima volta le commedie di Aristofane. Si tratta di un'edizione parziale che presenta solo nove delle undici commedie pervenute: *Pluto*, *Nuvole*, *Rane*, *Cavalieri*, *Acarnesi*, *Vespe*, *Uccelli*, *Pace* e *Ecclesiazuse*¹. *Lisistrata* e *Tesmoforiazuse* vedranno la luce, nel 1516, a Firenze, per i tipi di Bernardo Giunta.

Nella dedicatoria dell'*editio princeps*, intitolata a Daniele Clario di Parma, insegnante a Ragusa, e datata 13 luglio 1498, Aldo Manuzio a proposito della fortuna di Aristofane singolarmente afferma: "Hunc item Ioannes Chrysostomus tanti fecisse dicitur, ut duodetriginta comoedias Aristophanis semper haberet in manibus, adeo ut pro pulvillo dormiens uteretur; hinc itaque et eloquentiam et severitatem, quibus est mirabilis, didicisse dicitur"². Esistono certo testimonianze tardoantiche che attestano l'interesse, anche in ambiente cristiano, per il poeta³: ma la notizia di una raccolta di 28 commedie aristofanee in circolazione agli inizi del V secolo non ricorre in nessuna fonte antica o umanistica⁴. Sulla base dei dati a nostra disposizione, possiamo affermare che nel V secolo, al termine di un processo di selezione realizzatosi per lo più nell'ambito della scuola antica e tardoantica, di Aristofane circolavano solo le undici commedie a noi pervenute, come si evince anche dai frammenti su papiro e pergamena superstiti. Dei complessivi 39 testimoni di manoscritti aristofanei registrati da Mertens⁵, 26 risalgono al IV-VI secolo, 13 sono riferibili ad un arco di tempo compreso tra I e III. A questo periodo risalgono

¹ Sull'*editio princeps* di Aristofane cfr. ora M. Sicherl, *Griechische Erstaussagen des Aldus Manutius*, Paderborn 1997, pp. 114-154.

² Cfr. Aldo Manuzio editore. *Dediche, prefazioni, note ai testi*, a cura di G. Orlandi, Milano 1975, pp. 23-24, 212-213 e 327.

³ Esse sono state raccolte e discusse da I. Opelt, s.v. *Aristophanes*, in *RLAC Suppl.* Lief. 4, 1986, coll. 593-594, nel tentativo di valorizzare la notizia di Manuzio.

⁴ Per le interpretazioni del passo di Manuzio – quasi tutte volte a dimostrare l'infondatezza di questa notizia – cfr. L. Canfora, *Le collezioni superstiti*, in: *Lo spazio letterario della Grecia antica*, vol. II, *La ricezione e l'attualizzazione del testo*, Roma 1995, pp. 147-148.

⁵ P. Mertens, *Les Papyrus d'Aristophane. Actualisation des données bibliologiques et bibliographiques*, in *ΟΑΟΙ ΔΙΖΗΣΙΟΣ. Le vie della ricerca. Studi in onore di Francesco Adorno* a c. di

– tra l'altro – gli unici due frammenti su papiro di commedie non pervenute: pochi versi degli *Heroes* (MP³ 155.1) e un frammento della *Poesis* (MP³ 155.2).

È in questo quadro di testimonianze sulla storia della tradizione aristofanea che va analizzato e valorizzato il *P.Oxy.* 2659, assegnabile al II secolo d.C.

2. Presentato da John Rea in occasione dell'XI Congresso di Papirologia tenutosi a Milano nel settembre 1965⁶, il testo è stato poi pubblicato per la serie dei *Papiri di Ossirinco* nel 1968 (vol. XXXIII). Il papiro è costituito da due frammenti (fr. 1 cm 8,5 x 12,5; fr. 2 cm 7,5 x 16,5) che riportano 2 colonne mutile nella parte centrale. Scritto sul *verso*, è stato ricomposto da 6 originari frammenti grazie alla presenza, nel *recto*, di un elenco alfabetico di parole latine traslitterate in greco: si tratta di un glossario che contiene nella prima parte nomi di vegetali, quindi una "rubrica" sui pesci con almeno 24 nomi in elenco (*P.Oxy.* 2660).

Fr. 1 col. I

	Μοιχοί
	Σ]απφώ
	'Απο]λλωνίου
].[.] ἐπίκλητος
5	'Απολ]λωφάνους
	Δα]λίας
	Κρ]ήτες
	'Αραρό]τος
	"Αδ]ωνις
10	Παρ]θενις ἢ καμπά-
	λι' ο' (ς)
]ν...[
	'Αριστο]φάνους
	Αίο]λοσίκων
15	'Αμ]φιάρ[εω]ς

Fr. 2 col. I

 Δράματα ἢ Κ]έν' τ' (αυρος)
 Διόνυσος] Ν]αυαγ' ο' (ς)
 Εἰρήνη]

M. Serena Funghi, Firenze 1996, pp. 335-343. Alla lista di Mertens vanno aggiunti ora i *P.Oxy.* 4508-4521 e il *P.Duke* inv. 643 (APF 42, 1996, pp. 155-160).

⁶ J. Rea, *List of Comic Poets and Their Plays*, "Atti dell'XI Congresso Internazionale di Papirologia, Milano 2-8 settembre 1965", Milano 1966, pp. 209-217. Il papiro è registrato come *testimonium* 2.c. in: R. Kassel-C. Austin, *Poetae Comici Graeci* (PCG), III₂, *Aristophanes. Testimonia et Fragmenta*, Berlin-New York 1984, p. 5.

5 Ἐκκλησιάζουσαι
 Ἡρώες]
 Θεσμοφοριάζουσαι]
 Ἴππῆϊς
 Κώκαλος
 Λυσιστράτη
 10 Νεφέλαι β'
 Ὀλκίδες
 Ὅρνιθες
 Προάγων
 Πλοῦτος α'
 15 Ποίησις
 Πολύειδος
 Σκηνάδες Καταλαμβέουσαι)
 Σφήκες
 Τελμησσεῖς
 20 Τριφάλης
 Φοίνισσαι
 Ὠραί]
]γους
].
 25].

Fr. 1 col. II

Ἀρχίππου
 Ἀμφιτρυών
 Ἡρακλῆς Γαμῶν
 Ῥείων
 5 Αὐτοκράτους
 Τυμπανισταί
 Δημητρίου
 Διονύσου [γοναί
 Σικελία
 10 Διοκλέους
 Θάλαττα
 Δινολόχου
 Ἴατρός
 Κίρκα ἢ .]
 15 Λευκαρίων

		Μήδεια
		Μελέαγ[ρος
		Οίνεύς
	20	Ὅρέστη[ς
	].σ.[
	].[
Fr. 2 col. II		---
		..[
		(vac.) [
		Τήλεφ[ος
	5	Φόλος
		[
		[
		ε[
		..[
	10	Ἐπιχάρμ[ου
		Ἄταλάν[ται
		Ἄγρωστει[ίνος
		Ἄμυκος
		Ἄλκυονε[ύς
	15	Ἄντάνω[ρ
		Ἄρπαγα.[
		Βούσειρ[ις
		Ἄρπαγαί
		Γᾶ καὶ Θ[άλασσα
		Γηραιά[
	20	Δεξα .[
		Διόνυσο[ι
		Διόνυσ[
		Δίκτυες[
	25	Ἐπινίκ[ιος
		Ἐπινίκ[ιος
		(vac.) [
		Ἐλπὶς [ἢ Πλοῦτος
		Ἡβας [Γάμος

Datato paleograficamente al II secolo, esso riporta un elenco di poeti comici – per lo più della ἀρχαία – la cui iniziale è compresa tra le lettere α e ε, unitamente ai titoli delle loro commedie: accanto ad Aristofane figurano in

ordine alfabetico, evidenziati ἐν ἐκθέσει, e con *littera maior*: Amipsia, Apollonio, Apollofane, Araro, Archippo, Autocrate, Demetrio, Diocle, Dinoloco ed Epicarmo. Anche le *pièces* sono disposte in un ordine alfabetico che, di solito, non va oltre la prima lettera.

Il papiro è testimone di prima qualità oltre che per Aristofane – di cui registra la maggior parte della produzione a noi nota – anche per gli altri poeti comici. Esso, infatti, attesta l'unico titolo di commedia di Autocrate, tragediografo, autore secondo *Suidas* di una sola commedia (Τυμπανισταί) (fr. 1, col. II, l. 6); dà notizia di un commediografo non altrimenti noto, Apollonio, autore, probabilmente, di un Ἐπίκλητος (fr. 1, col. I, ll. 3-4); tramanda un 'titolo alternativo' di Araro (Παρθενὶς ἢ καμπάλιος) (fr. 1, col. I, ll. 10-11), un titolo non conosciuto del commediografo Demetrio (fr. 1, col. II, l. 8: Διονύσου [γοναί]), e nuovi titoli di Dinoloco (fr. 1, col. II, ll. 13-14, 17-19), autorevole esponente della commedia dorica, avversario di Epicarmo, di cui, pure, in elenco figurano almeno tre nuovi titoli (fr. 2, col. II, ll. 19-20 e 23).

La lista delle commedie di Aristofane comincia alla l. 13 del fr. 1 e continua, dopo ampia lacuna, nel fr. 2: le *pièces* mancanti, come si evince dal testo, avranno avuto un titolo la cui lettera iniziale era compresa tra α e δ. Dopo i primi due titoli, Αἰολοσίκων, di cui sono note due redazioni, e *Anfiarao*, figura la lacuna, alla quale va probabilmente ricondotta l'assenza delle seguenti commedie a noi note: Ἀνάγυρος, Ἀχαρνεῖς, Βαβυλώνιοι, Βάτραχοι, Γεωργοί, Γῆρας, Γηρυτάδες, Δαίδαλος, Δαιταλῆς, Δαναΐδες, Δράματα ἢ Νίοβος. Che nel II secolo esse fossero note e circolassero, è rilevabile dalle numerose citazioni che figurano, e.g., nei lavori di Ateneo e Arpocrazione. L'elenco aristofaneo prosegue nel fr. 2 con le commedie Δράματα ἢ Κένταυρος e Διόνυσος Ναυαγός. La presenza di questo titolo, ancorché parzialmente ricostruito, conferma l'attribuzione di tale commedia ad Aristofane (Polluce, X, 33 = 277 K.-A.). Nella anonima *Vita di Aristofane* (PCG III₂, T1, 59-61), invece, la commedia è registrata – sotto il titolo Ναυαγός – tra le quattro ritenute spurie e attribuite ad Archippo. Alla l. 3 si ricostruisce il titolo Εἰρήνη, anche se non sappiamo se il riferimento sia alla *Prima* o alla *Seconda Pace*: la notizia di una *Seconda Pace*, che si trova nel secondo argomento della commedia, è riconducibile a Cratete di Mallo e all'ambiente pergameno. Dopo *Le donne al parlamento*, Ἡρώες (l. 5) parrebbe congettura sicura, dal momento che non conosciamo altro titolo aristofaneo la cui iniziale sia compresa tra ε e θ⁷. Alla l. 6 figurano le *Tesmoforiazuse* (ma non è specificato se il riferimento sia alle prime o alle seconde). Dopo *Cavalieri* e *Cocalo* è registrata la *Lisistrata*. Nell'elenco non ricorrono le *Lemnie*: altre commedie non registrate nel papiro di Ossirinco

⁷ Nel 1967 è stato edito da Merkelbach un frammento del II-III secolo di questa commedia non tramandata: ZPE 1, 1967, pp. 97-99 (= MP³ 155.1).

sono Πελαργοί, Ταγηνισταί e Νήσοι. Quest'ultima era ritenuta spuria dall'erudizione antica: nella già citata *Vita di Aristofane* figura, infatti, insieme a Ναυαγός, Νίοβος e Ποίησις tra le quattro attribuite ad Archippo. Ma Ποίησις in *P.Oxy.* 2659 (e in altri cataloghi più tardi) figura sotto il nome di Aristofane⁸. Alla l. 10 sono menzionate le *Nuvole seconde*. Dopo i titoli 'Ολκάδες e 'Ορνιθες figura la commedia Προάγων. Degna di nota è l'occorrenza, alla l. 14, del Πλοῦτος α', sia perché attesta che a quell'epoca era nota anche la prima redazione di questa commedia, sia perché rivela la scelta – operata da chi ha compilato l'elenco – di omettere il *Pluto secondo*⁹: forse il libro non era tra quelli posseduti dalla biblioteca. La sezione aristofanea del papiro si chiude con i titoli – in parte ricostruiti – Σφήκες, Τελμησσεις, Τριφάλης e Φοίνισσαι. La l. 22 è vuota e l'editore ha congetturato, plausibilmente, il titolo ῥΩραι.

Il documento analizzato riveste notevole interesse su diversi piani: da quello bibliologico, a quello storico-letterario, a quello relativo alla storia della tradizione.

Sul piano bibliologico costituisce un esempio importante di catalogo di biblioteca, presumibilmente privata¹⁰. A questa tipologia farebbero pensare – accanto alla 'cura editoriale'¹¹ – l'ordinamento tematico e alfabetico, l'omissione di un gran numero di titoli, nonché alcune ripetizioni rilevate tra i titoli di Epicarmo ('Αρπαγαί, Διόνυσοι e 'Επινίκιος; fr. 2, col. II ll. 15 e 17; 21-22; 24-25). Sul piano storico-letterario il testo documenta quanta produzione comica antica era nota, e perciò forse circolava e si leggeva, ad Ossirinco nel II secolo d.C. Non meno rilevante, e strettamente collegata a quest'ultimo aspetto, è l'importanza che il documento riveste sul piano della storia della tradizione del testo: nel caso di Aristofane il papiro riporta ben 24 dei 44 titoli a lui tradizionalmente attribuiti (se calcoliamo la lacuna i titoli diventano circa 35)¹².

Se, dunque, *P.Oxy. 2659* è il catalogo di una biblioteca, si evince che ancora nel II secolo era possibile accedere pressoché all'intero *corpus* aristofaneo; anche se, probabilmente, in alcune zone era già cominciato quel processo di

⁸ Con l'edizione del *P.Turner* 4 (MP³ 155.2 = K.-A. 466) abbiamo un frammento di questa commedia, sulla cui paternità molto si è discusso.

⁹ Frammenti del *Pluto* in MP³ 139, 152, 152.1 e 152.2 e in *P.Oxy.* 4519-4521; si veda anche *P.Lond.* inv. 2110, contenente note di pagamento per copiatura di manoscritti.

¹⁰ Così anche interpretava Rea, il quale, escludendo – opportunamente – che si trattasse di un frammento di un manuale di storia letteraria, pensava al catalogo di una biblioteca provinciale. F. Longo Auricchio, *Su alcune liste di libri restituite dai papiri*, RAAN 46, 1971, p. 150, pensa piuttosto ad una biblioteca privata.

¹¹ Alla l. 7 del fr. 2, col. II è possibile leggere un ε, 'lettera-guida' che probabilmente ha la funzione di evidenziare il passaggio dalla sezione di autori cominciati per δ, a quella di autori cominciati per ε.

¹² Sulla produzione aristofanea non pervenuta cfr. lo studio di L. Gil, *El Aristófanes perdido*, Cuadernos de Filología Clásica 22, 1989, pp. 39-106.

‘selezione’ che avrebbe portato, di lì a poco – anche in concomitanza con il passaggio dal rotolo al codice – alla formazione di un *corpus* scelto di commedie commentate, funzionale alle esigenze scolastiche.

3. È possibile confrontare P.Oxy. 2659 con i cataloghi che ricorrono nei codici del XIV secolo: i) *Ambr.* L 39 sup. (f. 89v); ii) *Vat. gr.* 918 (f. 1); iii) *Vat. Reg. Svec.* 147 (f. 1)¹³.

i) Il codice Ambrosiano, miscellaneo, contiene *Ecuba*, *Oreste* e *Fenicie* di Euripide, *Aiace*, *Elettra* ed *Edipo re* di Sofocle, e le aristofanee *Pluto*, *Nuvole*, *Rane*, *Cavalieri* e *Uccelli*, con ὑποθέσεις, scolî e indici dei personaggi. La sezione aristofanea (f. 89v) è introdotta dalla vita del poeta, da due redazioni del περὶ κωμωδίας e dall’ Ἀριστοφάνους γένος καὶ κατάλογος τῶν αὐτοῦ ποιημάτων. Il Βίος aristofaneo si conclude con la tradizionale notizia relativa alle 44 commedie: il catalogo che segue riporta, invece, in un ordine alfabetico che non va oltre la prima lettera – e talvolta non è rispettato –, i titoli di 38 commedie¹⁴. A differenza che nel P.Oxy. 2659, qui figurano le *pièces* Λήμνιαι, Νῆσοι, Πελαργοί e Ταγνησιταί, ma non la commedia Σκενῶς καταλαμβάνουσαι.

ii) Il κατάλογος riportato al f. 1 del *Vat. gr.* 918 – che contiene solo le commedie della triade bizantina – figura in coda alla *Vita di Aristofane*¹⁵: esso però fa registrare numerosi errori, grafie errate e alcune omissioni: il blocco di Δράματα ἢ Νιόβη, Ἐκκλησιάζουσαι, Διόνυσος ναυαγός, il gruppo di Ὀλκάδες, Ὀρνιθες e Πολύειδος, e le Φοίνισσαι.

iii) Anche il *Vat. Reg. Svec.* 147, che riporta – tra l’altro – le commedie della triade bizantina, al f. 1 reca l’indice delle commedie di Aristofane¹⁶: la scrittura, talora sbiadita, restituisce numerosi titoli¹⁷.

La *Vita di Aristofane* che precede questi cataloghi è la stessa riportata da *Suidas* (s.v. Ἀριστοφάνης), anche se *Suidas* alla tradizionale notizia relativa alle 44 commedie (δράματα δὲ αὐτοῦ μδ’) fa seguire l’elenco delle sole 11 pervenute. È possibile ipotizzare per *Suidas* e tali cataloghi la dipendenza dalla stessa fonte: per le biografie letterarie essa è l’ Ὀνοματολόγος ἢ πίνωξ

¹³ Cfr. K.-A., T 2. a.

¹⁴ Il catalogo è stato edito per la prima volta da F. Novati, *Index fabularum Aristophanis ex codice Ambrosiano L 39 sup.*, *Hermes* 14, 1879, pp. 461-464, con una postilla di Wilamowitz (pp. 464-465). La descrizione del codice in: E. Martini - D. Bassi, *Catalogus Codicum Graecorum Bibliothecae Ambrosianae*, t. I, Milano 1906, pp. 570-573 (n. 479). Cfr. R. Blum, *Kallimachos und die Literaturverzeichnis bei den Griechen*, Frankfurt am Main 1977, pp. 263-264 e 289.

¹⁵ La *Vita* è stata edita da C.O. Zuretti, *Analecta Aristophanea*, Torino 1892, p. 104 (cfr. anche le pp. 19 e 104-108). Per la descrizione del codice cfr. *Codices Vaticani Graeci (codices 867-932)*, rec. P. Schreiner, Città del Vaticano 1988, pp. 139-142 (n. 918).

¹⁶ La descrizione del codice in *Codices Manuscripti Graeci Reginae Svecorum et Pii Pp. II Bibliothecae Vaticanae descripti*, rec. H. Stevenson, Roma 1888, pp. 103-105 (n. 147).

¹⁷ Cfr. W.J.W. Koster - D. Holwerda, *De Eustathio, Tzetza, Moschopulo, Planude Aristophanis commentatoribus*, *Mnemosyne* 8, 1955, pp. 197-198.

τῶν ἐν παιδείᾳ ὀνομαστῶν di Esichio di Mileto. La fonte di Esichio potrebbe essere individuata nei πῖνακες della biblioteca di Alessandria (Novati, p. 462), in Dionigi di Alicarnasso o Ermippo di Berito (Wilamowitz, p. 464); Boudreaux, invece, riteneva che il catalogo ambrosiano potesse essere stato compilato sulla base dell'indice dell'edizione di Aristofane di Bisanzio¹⁸. Quale che sia la fonte da cui gli elenchi dipendono, essi rispecchiano una fase della tradizione aristofanea risalente ad un'epoca molto antica, in cui la selezione, realizzatasi gradualmente e con modalità diverse, non si era ancora del tutto compiuta. Epoca che probabilmente conosceva ancora quella ampia scelta di commedie attestata anche dal *P.Oxy.* 2659.

4. Tra i numerosi documenti con elenchi di libri¹⁹, si è scelto di presentare in questa sede il *P.Oxy.* 2659 sia perché testimonia in maniera diretta la fortuna di un autore (nel nostro caso Aristofane), fortuna di cui non era rimasta alcuna traccia nella produzione su papiro superstite, sia perché offre la possibilità di un confronto con fonti analoghe più tarde. Che ancora nel III secolo si potesse leggere un *corpus* aristofaneo non esiguo si potrebbe desumere da un altro documento affine, per tipologia, al papiro esaminato, il *PSI Laur.* inv. 19662v, di provenienza ossirinchita (III secolo d.C.), che attesta un elenco di libri, presumibilmente un catalogo di biblioteca. Nella prima parte del documento è registrato un elenco di opere platoniche e senofontee, nella seconda si legge: Ὁμήρου ὅσα εὕρισκεται, Μενάνδρου ὅσα εὕρισκεται, Εὐριπίδου ὅσα εὕρισκεται, Ἀριστοφάνους [ὅσα εὕρισκεται]²⁰. Il documento, al di là delle numerose ipotesi interpretative, formulate anche recentemente, mostra che per alcuni grandi autori si procedeva alla ricerca o si attestava il possesso di ὅσα εὕρισκεται, “quanto si trova, quanto è in circolazione”. Il redattore di questa nota potrebbe aver annotato di possedere *in toto* l'opera di Omero, Menandro, Euripide e Aristofane, alcuni tra i poeti più letti nella χώρα. Va sottolineato – peraltro – che di ognuno degli autori ivi attestati si sono conservati elenchi di libri su papiro. Ricordiamo per Omero la nota dettagliata riportata nel *P.Vindob.G* inv. 39966; per Menandro ed Euripide gli elenchi, affini al *P.Oxy.* 2659, riportati rispettivamente dai *P.Oxy.* 2462 (elenco di commedie il cui titolo comincia con le lettere da α a δ), e 2456 (lista di tragedie cominciati tra σ e χ). Altri cataloghi di libri contenenti opere dello stesso autore o dello stesso genere letterario, riportano elenchi di Cratino (*P.Oxy.* 2739) ed Epicarmo (*P.Oxy.* 2426). Vi sono poi elenchi, tra i quali si può annoverare il su menzionato *PSI*, ‘assortiti’, che attestano opere di filosofia, medicina, storia e oratoria; elenchi corredati da *incipit* e note sticometriche, che evocano il

¹⁸ P. Boudreaux, *Le texte d'Aristophane et ses commentateurs*, Paris 1919, p. 24.

¹⁹ Si veda ora R. Otranto, *Antiche liste di libri su papiro*, Roma 2000.

²⁰ L'integrazione è di R. Cantarella, *Aristofane: Le commedie*, vol. I, Milano 1949, p. 185 n° 346.

modello pinacografico callimacheo; titoli di libri in note di pagamento per copiare manoscritti; e, infine, elenchi che figurano nell'ambito di lettere private contenenti richieste di notizie e scambi di libri.

Tali documenti se da una parte forniscono elementi utili alla ricostruzione della produzione e della fortuna di singoli autori, dall'altra, considerati nel loro insieme, forniscono un quadro ampio e composito della cultura letteraria in Egitto nei primi secoli dell'età imperiale. Né va sottaciuto il contributo che essi possono offrire alla ricostruzione della storia delle biblioteche, sia permettendone l'individuazione – è noto che a tutt'oggi non esiste alcuna evidenza archeologica di biblioteche in area egiziana –, sia favorendo la conoscenza di alcuni aspetti organizzativi e funzionali, tra i quali – come anche dimostrano le fonti antiche – va segnalato certamente l'ordinamento interno tematico e alfabetico.

Appunti sulla terminologia dei colori nella Bibbia e nei papiri*

ANNA PASSONI DELL'ACQUA

IL LESSICO GRECO DEI COLORI E IL SUO STUDIO

Alcune notazioni coloristiche omeriche, quali l'aurora $\rho\omicron\delta\omicron\delta\acute{\alpha}\kappa\tau\upsilon\lambda\omicron\varsigma$ ¹, Atena $\gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\omega\pi\iota\varsigma$ ² e il mare $\omicron\iota\nu\omicron\psi$ ³ presentano problemi interpretativi che dalla lessicografia si estendono all'ottica e alla psicologia⁴. Se il colore degli occhi della dea Atena può essere azzurro o verde chiaro⁵ o più genericamente 'brillante, scintillante'⁶, forse in connessione con la civetta ($\gamma\lambda\acute{\alpha}\upsilon\zeta$), l'animale a lei sacro capace di vedere anche nell'oscurità, colpisce il fatto che un mare e un cielo così azzurri come quelli che si trovano in Grecia non siano mai descritti come tali nei poemi omerici.

Gli studiosi che hanno affrontato la complessità del problema dei colori e della loro percezione nell'antichità si sono chiesti se le definizioni omeriche fossero frutto di licenza poetica, di sensibilità differente o di capacità percettive diverse.

Il primo ad occuparsi⁷ della percezione e della terminologia dei colori in greco⁸ nell'epoca moderna fu Goethe.

* Per una trattazione più ampia dell'argomento cf. A. Passoni Dell'Acqua, *Notazioni cromatiche dall'Egitto greco-romano. La versione dei LXX e i papiri*, Aegyptus 78 (1998), pp. 77-115.

¹ Cf. *Il.* 6,175 e *Od.* 2,1.

² Cf. *Il.* 1,206. Cf. R. Hildebrandt, *Ἀθήνη Γλαυκῶπις*, Philologus 46 (1888), pp. 201-209, 208.

³ Cf. *Il.* 5,771; *Od.* 1,183.

⁴ Cf. I. Meyerson (éd.), *Problèmes de la couleur*. Exposés et discussions du Colloque de Recherches de Psychologie comparative, Paris 18-20 mai 1954 (Bibliothèque générale de l'École Pratique des Hautes Études VI sect.), Paris 1957.

⁵ P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris 1983, s.v. $\gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\acute{\omicron}\varsigma$, I, pp. 225-226. Cf. W. Schultz, *Das Farbenempfindungssystem der Hellenen*, Leipzig 1904, pp. 24. 30. 31; J. André, *Étude sur les termes de couleur dans la langue latine* (Études et commentaires VII), Paris 1949, pp. 176-177; R. D'Avino, *La visione del colore nella terminologia greca*, Ricerche linguistiche 4 (1958), p. 132 nota 114.

⁶ H.G. Liddell, R. Scott, H.S. Jones, R. McKenzie, *A Greek-English Lexicon* = LSJ, Oxford 1968, s.v. "with gleaming eyes". Cf. anche H. Dürbeck, *Zur Charakteristik der Griechischen Farbenzeichnungen*, Bonn 1977, pp. 171-177.

⁷ Sull'argomento confronta oltre ai già citati W. Kranz, *Die ältesten Farbenlehren der Griechen*, Hermes 47 (1912), pp.126-140. M. Platnauer, *Greek Colour-perception*, Classical Quarterly 15 (1921), pp.153-162; L. Gernet, *Dénomination et perception des couleurs chez les Grecs*, in Meyerson (éd.), *Problèmes*, pp. 313-326; E. Irwin, *Colour Terms in Greek Poetry*, Toronto 1974, p. 5.

⁸ *Farbenlehre*, 1810, stampato nei *Sämtliche Werke* 22, München 1913, pp. 7-42.

Nell'800 l'applicazione delle teorie evoluzionistiche portò a ritenere che gli antichi Greci non avessero ancora raggiunto uno sviluppo completo della vista⁹ tale da consentire loro la distinzione delle tonalità del giallo e del blu¹⁰.

Si constata comunque nel greco una certa difficoltà ad esprimere la gamma delle sfumature dal celeste al blu¹¹ resa più complessa dalla nostra incapacità ad identificare con certezza le tinte citate dagli antichi. L'etimologia di gran parte dei termini di colori rimane incerta e si rifà a radici ora indoeuropee, ora semitiche, ora camitiche¹², talvolta al substrato mediterraneo comune ad esse, conservando il ricordo dei paesi d'origine dei pigmenti usati per le tinte o per la colorazione delle ceramiche e delle pitture, e dei popoli che li avevano fatti conoscere al mondo di allora¹³.

I filosofi greci ci attestano il loro interesse per i problemi dell'ottica e la loro attenzione per i fenomeni atmosferici ad essi connessi come l'arcobaleno: Platone, Aristotele, Teofrasto e l'autore, di scuola peripatetica, del trattato *De coloribus* indicano colori semplici e composti e menzionano un buon numero di lessemi cromatici¹⁴.

La bibliografia sul problema dei colori nelle varie lingue e culture è vasta¹⁵ e vi compaiono numerosi studi di donne la cui sensibilità al problema del colore è scientificamente dimostrata e storicamente connessa con attività domestiche tipiche.

CAMPO DELLA RICERCA

In questo ambito si presta attenzione a testimonianze letterarie come la Bibbia greca e alcuni apocrifi dell'Antico Testamento connessi con l'Egitto e

⁹ W.E. Gladstone, *Studies on Homer and Homeric Age*, Oxford 1858, 3 voll.; *The Colour Sense*, Nineteenth Century 2 (1877), pp. 366-388.

¹⁰ Schultz, *Das Farbenempfindungssystem*, p.187.

¹¹ Il neo-ellenico ha sentito la necessità di ricorrere ad un prestito dal francese: μπλέ per indicare il blu pur continuando ad usare γλαυκός per i toni chiari, κυανός per quelli scuri e γαλανός 'blu chiaro', derivato dal καλλάϊνος 'blu verde' (cf. κάλαϊς la turchese) attestato nei papiri fin dal III sec. a.C. come colore di abiti.

¹² Chantraine, s.vv.; cf. É. Masson, *Recherches sur les plus anciens emprunts sémitiques en grec*, Paris 1967, pp. 19-29.

¹³ Cf. φοῖνιξ tintura con porpora etimologicamente connessa con il nome dei Fenici, e i minerali di colore verde azzurro come turchese (acqua marina), azzurrite, lapislazzuli, diffuse da ittiti, egiziani, popolazioni di ceppo semitico. D'Avino, *La visione*, p. 110.

¹⁴ Cf. Democrito (*De sensibus* 73-78); Platone (*Timaeus* 67e-68d); Aristotele (*De sensibus* 439a-440b, 442a; *Meteorologica* III 2.4.5); Pseudo-Aristotele (*De coloribus*). Vd. H.G. Gottschalk, *The De Coloribus and its Author*, *Hermes* 92 (1964), pp. 59-85. Vd. anche Schultz, *Farbenempfindungssystem*; Kranz, *Die ältesten*; H. Stulz, *Die Farbe Purpur im frühen Griechentum*. Beobachtet in der Literatur und in der bildenden Kunst (Beiträge zur Altertumskunde 6), Stuttgart 1990, pp. 23-64; Dürbeck, *Zur Charakteristik*, pp. 49-58.

¹⁵ Cf. per es. M. Grossman, *Colori e lessico*, Studi sulla struttura semantica degli aggettivi di colore in catalano-castigliano, italiano, romeno, latino ed ungherese (Tübingen Beiträge zur Linguistik 310), Tübingen 1988.

alcuni papiri documentari relativamente ai colori su stoffa, soprattutto di abiti, per la varietà di lessemi e tonalità riportati.

A differenza di altri casi il confronto linguistico tra Bibbia greca e papiri non ha rivelato in questa occasione punti di contatto significativi anche per motivi cronologici.

La versione dei LXX è di età tolemaica, il Nuovo Testamento, di età romana, presenta scarse note di colore: tra i papiri sono apparsi interessanti i contratti di matrimonio di età romana per la ricca descrizione dei beni dotali.

Nella Bibbia, accanto all'interesse liturgico-culturale è presente quello simbolico dei colori, a partire anche dalla letteratura profetica¹⁶.

Nei libri deuterocanonici e nella versione greca di alcuni passi si può osservare l'aggiunta di note coloristiche, rispetto al testo ebraico in nostro possesso. La letteratura apocrifia offre talvolta descrizioni più vivaci cromaticamente: tra questa si segnala il romanzo di Giuseppe e Aseneth, scritto in Egitto e databile al I sec. d.C.

IL LESSICO DEI COLORI NELLA VERSIONE DEI LXX

Nella Bibbia greca sono presenti una settantina di lessemi, ma per abiti e stoffe ne sono usati una quindicina (per un totale di sei radici). Infatti i colori citati riguardano il regno animale (carnagione, capelli, pelame, malattie), vegetale (vegetazione e sue malattie) e minerale (pietre preziose): anche i pigmenti per le tinte sono di origine naturale (porpora, cocciniglia).

Bianco, rosso, blu-viola o 'giacinto' e la definizione 'variopinto' sono le uniche designazioni cromatiche applicate a tessuti o pelli che troviamo nell'A.T.

BIANCO

Il bianco è tinta naturale di lana, lino e cotone, ma la specifica indicazione di vesti bianche si ha solo in tre passi di libri recenti nel *corpus* dei LXX¹⁷, dove troviamo il valore simbolico (connessione con realtà divine ed espressione di qualità morali) dell'abito bianco che ricorre nel N.T. In Ester 1,6 appare l'*hapax* καρπάσινος, per l'ebraico *karpas*, prestito forse persiano, che indica tessuto fine (di lino e cotone) bianco¹⁸. Troviamo qui l'endiadi βυσσίνοις καὶ καρπασίνοις. Βύσσος è un altro prestito semitico¹⁹ che

¹⁶ Cf. H. Lesêtre, *Couleurs*, in F. Vigouroux (éd.), *Dictionnaire de la Bible*, XII, Paris 1912, coll. 1065-1071.

¹⁷ Qoh 9,8; Dan 7,9 e 2 Macc 11,8. Nel passo di Dan c'è il termine aramaico *hiwwar*, il cui ebraico corrispondente è *hâr*, 'tipo di lino bianco'.

¹⁸ Chantraine, I, p. 500.

¹⁹ Chantraine, I, p. 202. Cf. Masson, *Recherches*, pp. 20-22.

designa un tipo assai sottile di fibra di lino, quello che anche in italiano chiamiamo bisso: si tratta probabilmente di tendaggi velati.

Il sostantivo femminile βύσσος occorre nei LXX 38 volte di cui 31 nell'Es (capp. 25-28; 31,35-37; 39) per gli arredi e le vesti dei sacerdoti. In 3 passi βύσσος è contrapposto a κόκκινος²⁰, in uno a πορφύρα²¹; in altri 3 si parla di stoffa con vari colori²², il che fa pensare al prodotto nella sua tinta naturale, anche se non è certo. L'aggettivo corradicale βύσσινος occorre in 17 casi²³ ed è concordato con 'vesti'²⁴, 'cintura'²⁵ e 'copricapi'²⁶.

ROSSO

La versione dei LXX usa preferibilmente κόκκινος 'rosso scarlatto' (ottenuto dalla cocciniglia) e πορφυρούς (con i derivati περιπόρφυρον e μεσπόρφυρον) 'rosso porpora' per indicare il rosso delle stoffe. Il libro di Isaia è l'unico ad offrirci l'impiego di ἐρυθρός e del sostantivo corradicale ἐρύθημα per esprimere la colorazione rossa di abiti (63,1.2).

Es 25,4-5 cita, oltre alle pelli tinte di rosso, quelle tinte di ὑάκινθος e ci interessa perché è un elenco di sostanze e pelli colorate da utilizzare per il santuario di Dio e l'abbigliamento sacerdotale. Vi troviamo, oltre al bisso, porpora blu-viola (ὑάκινθον) e porpora rossa (πορφύραν), scarlatto (κόκκινον) e tessuto di peli di capra.

Κόκκινος è termine diffuso (più di 40 occorrenze) nei LXX, soprattutto nell'Es (23 v.): al neutro designa il tessuto scarlatto.

Esso appare contrapposto al bisso (bianco ?)²⁷ e a tessuti di porpora rossa²⁸ e blu-viola²⁹.

In alcuni passi l'allusione a vesti è esplicita³⁰; in altri implicita³¹. Altrove si tratta del panno per il rito di espiazione³² o di stoffe destinate al culto, elencate in ordine cromatico costante: porpora blu-viola, porpora rossa, scarlatto, specie nell'Esodo.

²⁰ Es 35,25,35; 39,13 (1) cod. A; Is 3,23.

²¹ Prov 31,22.

²² Es 27,16; 28,6; Ez 27,7.

²³ Gen 41,42; Es 28,35 (39); 36,35 (39,27); 1 Cron 15,27 (2v); 2 Cron 5,12; 1 Esdra 3,6; Ester 1,6 (2v); 6,8; 8,15; Is 3,23; Ez 16,13; Dan 10,5 (2v); 12,6.7.

²⁴ Gen 41,42; Es 36,35 (39,27); 1 Cron 5,12; 2 Cron 15,27 (2v.); Est 6,8; Ez 16,13; Dan 12,6.7.

²⁵ Dan 10,5.

²⁶ Es 28,35 (39); 1 Esdra 3,6. In Est 8,14 διάδημα 'copricapo' [tipo turbante?] è πορφυροῦν, quindi tinto di porpora, il particolare è solo del greco che 'fonde' copricapo e porpora come segni di potere colorando il primo.

²⁷ Es 28,5; 35,25; 2 Cron 14(13); 3,14.

²⁸ Es 35,23; 39,13(1); 1 Cron 2,7(6).

²⁹ Is 3,23.

³⁰ Es 28,5.15.18; 39,5.29; Num 4,8; 2(4)Re 1,24; Ger 4,30.

³¹ Es 39,1.24.

³² Lev 14,4.6.49.51.52; Num 19,6.

La maggior frequenza di occorrenze (una cinquantina) delle designazioni di 'rosso' è rappresentata da πορφύρα, che indica sia il pigmento sia la stoffa tinta.

L'espressione ὑάκινθος καὶ πορφύρα, tipica dell'Es, sembra una formula, ma non ne conosciamo il significato.

Nell'Es e nel 2 Cron si parla delle stoffe per i paramenti del Santuario e dei sacerdoti³³. Solennità e colore conservano il loro valore (Es 36).

Da πορφύρα sono derivati gli aggettivi πορφύρεος / πορφυροῦς (6 occorrenze³⁴) e ὀλοπόρφυρος 'di porpora' usato per vestiti, stoffe³⁵ e veli, come il sostantivo πορφυρίς (Gdc 8,26) 'vesti di porpora'.

Per ὀλοπόρφυρος 'tutto di porpora' va osservato che nelle sue due uniche attestazioni dei LXX³⁶ esso traduce due diversi termini ebraici: quello che indica la porpora blu-viola e quello che designa la porpora rossa.

BLU - VIOLA

La designazione coloristica più problematica dei LXX è costituita dal termine ὑάκινθος e dal corradicale ὑακίνθινος, di loro formazione, per rendere due vocaboli ebraici che indicano: uno pigmento e stoffa tinta con quello (*teḳēlet*), l'altro la pelle di *tabaš*, un animale non identificato (un cetaceo ?), che veniva colorata nella stessa tonalità e che serviva per arredi e paramenti sacri.

Fra gli indumenti si citano la 'veste di sotto lunga fino ai piedi' ὑποδύτης ποδήρης³⁷ e l'efod³⁸ del sommo sacerdote, poi abiti regali e sontuosi³⁹. Inoltre si menzionano le stoffe per usi culturali e la cortina del santuario⁴⁰ (e cordoni e frange⁴¹).

Noi non conosciamo la tonalità cromatica del *teḳēlet*: in ebraico moderno il termine indica il blu della bandiera nazionale. La traduzione dei LXX è comunque un'indicazione, anche se non di grande aiuto, per l'incertezza del valore cromatico del vocabolo greco.

Filone e Flavio Giuseppe⁴² collegano il color 'giacinto' con l'aria e la sfera celeste.

³³ Cf. Es 28,33; 39,5.8.24.29 e Sir 45,10.

³⁴ Num 4,14; Giudt 8,26; Est 1,6; 8,15; Ctc 3,10; Ep Ger 11.

³⁵ Num 4,14; Gdc 10,21; Giudt 8,26; Ep Ger 11; Est 1,6; 8,15.

³⁶ Num 4,7.13. Il prefisso ὀλο- può presupporre l'ebraico *keḳlil* 'tutto', ma anche segnalare un'intensità di colore: è strano che però compaia solo due volte in un brano in cui ὑακίνθινος ha 12 occorrenze.

³⁷ Es 28,31 dove ci sono problemi di corrispondenza con l'ebraico.

³⁸ Num 39,22.

³⁹ Est 8,15; Ez 23,6;27,7; Ger 10,9.

⁴⁰ Cf. Es 26,31.36;31,4 (aggiunto nel greco); 35,6.25; 39,1.3.

⁴¹ Es 26,4; 39,31; Num 15,38; Sir 6,30.

⁴² Filone, *De vita Mosis*, II, p. 88; Flavio Giuseppe, *Ant. Iud.*, III, pp. 183-187.

COLORATO

L'uso di vari colori tessuti o ricamati sulla stoffa delle vesti è attestato anche (se non specificato a volte nelle tinte) dal gruppo lessicale di ποικίλος che comprende vari composti e derivati⁴³. I LXX ne testimoniano sia l'uso più antico 'cromatico' 'di tutti i colori' 'variopinto, ricamato'⁴⁴, sia quello metaforico più tardo (libri dei Maccabei e N.T.) che perdura nel greco moderno e soppianta il primo: 'vario, diverso'⁴⁵. La definizione di colorato è presente nel testo ebraico⁴⁶, ma talvolta è aggiunta nella versione greca⁴⁷.

Queste aggiunte coloristiche dei LXX possono testimoniare la presenza di un certo gusto cromatico per le stoffe più accentuato in Egitto, come appare dagli apocrifi dell'A.T. di origine egiziana e dai papiri.

GLI APOCRIFI GRECI DELL'A.T E IL N.T.

Nella letteratura apocriфа veterotestamentaria troviamo citati abiti bianchi⁴⁸, di porpora rossa⁴⁹, rosso scarlatto⁵⁰, di lino (βύσσιος) color porpora blu-viola (ύάκινθος)⁵¹. Solo in Giuseppe e Aseneth si menzionano vesti nere e di σάκκος⁵².

Il N.T. parla solamente di vesti bianche e rosse e con preciso valore simbolico. Abiti bianchi portano: Cristo nella Trasfigurazione, gli angeli che annunciano la Resurrezione nei Vangeli, e i beati nell'Apocalisse⁵³, per lo più di bisso⁵⁴. Il rosso è scarlatto (κόκκινος)⁵⁵ o purpureo πορφύρα/-ρούς⁵⁶ per

⁴³ Ποικίλος 26 occorrenze; ποικιλία 11 occorrenze; ποικίλλω 2 occorrenze; ποίκιλμα 3 occorrenze; ποικιλτής Es 26,36; 28,6.15.39; 38,18; 39,29; Sir 45,40; ποικιλτικός Es 38,23; Gb 38,36; ποικιλτός Es 35,35; 37,21; Gdc 5,30.

⁴⁴ Ποικίλος 'variopinto'; ποικιλία 'ricamo / tessitura variopinta' [Es 27,16; 35,35; 36,15 (39,8)]; ποικίλλω [Sal 44(45) 10,14] 'essere vestito con abiti ricamati / essere adorno di ricami'; ποίκιλμα 'lavoro colorato / con ricami colorati' (Ez 24,15; 27,16).

⁴⁵ Ποικίλος; 2 Macc 15,21; 3 Macc 1,21; 2,6; 4 Macc 7,4; 17,7; 18,21 e l'avverbio in 4 Macc 16,3; Est 1,6. Ποικιλία 'varietà = diversità': Gdc 5,30.

⁴⁶ Cf. Gdc 5,30; Ez 16,10.13.18; 26,16; 27,7.

⁴⁷ Cf. Gen 37,3.23.32; Es 31,4; Gios 7,21; Ez 27,7; Giob 38,36 dove si loda la ποικιλτική ἐπιστήμη della donna.

⁴⁸ Apocalisse greca Henoch 14,20; Testamento di Levi 8,2; Aseneth 5,5; Frammenti di Ahiqar 112.115.

⁴⁹ Aristeia 320,4; Aseneth 5,5; Pseudo Menandro 5,119.2.

⁵⁰ Frammenti di Ahiqar 115;

⁵¹ Aseneth 3,6; 13,3. In 2,8 ci sono le coperte da letto.

⁵² Aseneth 10, 8.9.10.11; 13,3; 14,12.14.

⁵³ Lc 9,29; 23,11; Mt 17,2; Mc 9,3 (Trasfigurazione); Mt 28,3; Mc 16,5 e Gv 20,12 (angeli); Ap 3,4; 5,18; 4,4; 6,11; 7,9.13.14; 15,6; 19,8.14.

⁵⁴ Ap 18,12.16; 19,8.14.

⁵⁵ Mt 27,28; Ap 18,16.

⁵⁶ Mc 15,17.20; Gv 19,2.5 (passione); Ap 17,4; 18,16 (Babilonia). In Lc 16,19 porpora e bisso sono segno di ricchezza (l'uomo ricco).

il manto (militare) apposto a Gesù durante la passione nei Vangeli e per gli abiti di Babilonia nell'Apocalisse.

IL LESSICO DEI COLORI NEI PAPIRI

Nei papiri esaminati⁵⁷ ho contato almeno una settantina di termini con accezione coloristica, riconducibili a una cinquantina di radici. Alcuni di questi costituiscono un'innovazione semantica non contemplata a volte in dizionari greci⁵⁸: in quanto si tratta di aggettivi indicanti materiali che nei papiri designano invece la tinta di un abito.

Oltre ai nomi semplici di colori⁵⁹, a composti e a derivati (composti con -χρους, -χρωμος o -ειδής) abbiamo la designazione di nuove tinte con l'unione di due indicazioni coloristiche.

Sono attestati anche composti che esprimono una restrizione nel colore o nel valore del pigmento.

L'ispirazione maggiore per la nomenclatura di tinte e sfumature è data dal mondo vegetale con nomi di piante⁶⁰, di fiori⁶¹, di frutti⁶², ma non mancano i riferimenti zoologici⁶³ e a minerali e metalli⁶⁴, oltre che a prodotti come latte, miele e cera⁶⁵. Nel caso delle piante è a volte dubbio se ci si riferisca al colore delle foglie, del legno o dei frutti.

COLORI DI ABITI E STOFFE

Tra i contratti di matrimonio⁶⁶ i più interessanti sono 26, cronologicamente così collocati: 1 del III^a, 4 del I^p, 15 del II, 5 del III, 1 del IV, ma l'indagine si

⁵⁷ Più di 120 contratti di matrimonio (III^a - IV^p) e oltre a vari testi con termini di colori.

⁵⁸ Λευκόφαιος, λευκομέλας, λευκοσπανός 'grigio', μελανοσπαλάκισσα 'color talpa scuro' (di una cavalla).

⁵⁹ Πορφυρόσημον 'segnato di porpora', προπόρφυρον 'orlato di porpora' o κοινοπορφυρούς 'con porpora poco pregiata'.

⁶⁰ Ἀμπέλινος (vite), κίσσινος (edera), μόρινος (gelso), πράσινος (porro), πύξινος (bosso), δάφνινος (alloro), σανδύκινος (sandalino rosso).

⁶¹ Βαλαύστρινος 'fior del granato', κρόκινος, κροκάτινος (zafferano), ναρκίσσινος (narciso), ρόδινος (rosa), λίρινος (gigliolo).

⁶² Ἀμυγδάλινος (mandorla), βαλάνινος (dattero o ghianda), καρό(ε)τινος (color noce), μήλινος (mela-cotogna cioè giallo-verde) e μόρινος 'color mora'.

⁶³ Σπαλακός (il grigio talpa), ὄστρινος color porpora, ὄναγρινος color onagro, l'asino selvatico tipico del Vicino Oriente.

⁶⁴ Ἀργέντινος, ἀργύρεος (argento), ἐλεφάντινος (avorio), θεείνος (zolfo), καλ(λ)αίτινος (turchese), μαρμάρεος (marmo, cristallo?), ὄνυχινος (onice), σαπφείρινος (zaffiro), σμαράγδινος (smeraldo), ὑάλινος (cristallo), χρυσοῦς / χρυσόχρους (oro). Μαρμάρεος e ὑάλινος come ὑδάτινος (acqua) e ἀεροειδής (aria) si possono tradurre 'trasparente' o 'grigio azzurro' (?).

⁶⁵ Γαλάκτινος, μελίχρους, κηροειδής.

⁶⁶ I contratti di matrimonio esaminati sono: IV^a 1; III^a 3; II^a 10; I^a 9; età augustea 4; I^p 20+4; II^p 32+15; III 7+5; IV 1+1 [+ 11 + i doppiini].

è estesa anche a qualche altro tipo di documento⁶⁷. Si trovano menzionati talvolta un solo capo, altre più abiti di un unico colore⁶⁸ o ancora definiti semplicemente 'colorati'⁶⁹.

Come nella versione dei LXX, talvolta, la menzione del tipo di tessuto assieme a notazioni cromatiche sembra sottolineare l'assenza di colore di quest'ultimo⁷⁰.

Una στολή βαλανίνη⁷¹ quindi di tessuto marrone chiaro - beige, castano chiaro, è definita ύδατινη trasparente.

Le tinte più originali, in ordine cronologico di attestazione, appaiono 'grigio talpa' (σπαλακός⁷²), 'rosso sandalo' (σανδύκινος) 'color aria / grigio' (ἀεροειδής) e un problematico συκανιωνια 'color fico' (?) di coperte menzionate in una lettera del 28^a⁷³, 'bianco latte' γαλάκτινος⁷⁴, una στολή κισσινή 'color edera'⁷⁵, una 'color narciso' (ναρκισσίνη⁷⁶) quindi 'bianco panna' o 'giallo chiaro'⁷⁷ e quella castano chiaro trasparente ricordata sopra nel I sec.

Nel II secolo troviamo in due papiri⁷⁸ l'aggettivo σκύρινος di un mantello che viene inteso come designazione di toponimo 'dell'isola di Skyros'. Le indicazioni geografiche passate ad esprimere una colorazione prodotto caratteristico di una località o di una zona non sono rare nell'antichità⁷⁹. Sono attestati due vestiti turchese (καλλάϊνος⁸⁰) o comunque in tonalità del blu-

⁶⁷ Chr. M 281 = P Oxy II 265, Ossirinco 36P; P Fam Tebt 21, Tebtynis, 122P; P Strasb III 225, II metà IP; P Mil Vogl II 71 = SB VI 9264, Tebtynis, 121-180P; P Oxy VI 905, Ossirinco, 170P.

⁶⁸ BGU VI 1283, Ossirinco, 216^a; PSI XIII 5, 153; P Giss 30,5, 117-138P; P Strasb III 131 = SB V 8013, Arsinoite, 363P.

⁶⁹ Χρωμάτινος: P Oxy XLIX 3491, Ossirinco 157-8P; PSI X 1116, Tebtynis?, IP; 1117, Tebtynis, prima del 161P. In P Hamb 10,16-17, Teadelfia IP si parla di vesti colorate, ma si danno almeno altri 9 colori di cui alcuni non menzionati altrove. P Mich V 343,6, 54-5P, σύνμικτον τοῖς χρώμασι a vari colori; a colori misti. Cf anche BGU IV 1036,18 IP; Stud Pal XX 67,27,30 (II-IIIIP). BGU III 717,149P, r. 10 dice πάλλια ... ἐν χρώμασι. Α[εγ]νοτινος Stud Pal XX 31, p. 30 = CPR I 21 (230P). Cf. BL II 158, cf. K.F.W. Schmidt, Philologische Wochenschrift 45 (1924) p. 699.

⁷⁰ PSI X 1117, Tebtynis, IP; SB XIV 11575, IIIIP; P Lond VII 1965,1, I^a.

⁷¹ P Oxy II 265,3, 81-96P.

⁷² BGU VI 1283, 16, Ossirinco, 216/5^a.

⁷³ BGU IV 1207, rr. 5-7, 5 novembre 28^a.

⁷⁴ Chr. M 281 = P Oxy II 267, 36P, r. 7.

⁷⁵ P Mich V 343,6, Tebtynis, 54-5P.

⁷⁶ P Ryl II 154, Bacchias, IP.

⁷⁷ Cf. Horak, *Textilien aus Ägypten*, in H. Buschhausen, U. Horak, H. Harrauer (hrsg.), *Der Lebenskreis der Kopten*, Katalog zur Ausstellung im Prunksaal der Österreichischen Nationalbibliothek (MPER XXV), Wien 1995, pp. 78-93, p. 78: 'blassgelb'. I. Andorlini, *I colori dei tessuti*, in L. Del Francia Barocas (a cura di), *Antinoe cent'anni dopo. Catalogo della mostra, Firenze, Palazzo Medici Riccardi 10 luglio-1° novembre 1998*, Firenze 1998, pp. 154-160, p. 157 intende 'azzurro tenue'.

⁷⁸ PIFAO I 30,12, Arsinoite, 138-160P; P Strasb 225,17, II metà IP.

⁷⁹ Vd. i derivati dal nome di Tiro (τυρ-) per le tonalità violacee della porpora (Cf. R.J. Forbes, *Studies in Ancient Technology*, IV, p. 118) e le designazioni siriano, armeno per il color sandalo.

⁸⁰ P Lond II 193, V (pp. 245-247), r. 22; BGU III 717 rr. 6,7 Fayûm 149P. Vd. anche P Oxy X 1273 (III^a).

verde, uno 'color onice' (ὄνυχινος)⁸¹, uno 'color mandorla' (ἀμυγδάλινον)⁸², uno βαλαύστρινον 'color fiori del granato'⁸³. Nel medesimo testo, l'aggettivo περσείνιος 'di persea' secondo la Horak si riferisce al frutto⁸⁴. Le vesti rubate ad Herais una donna di Teadelfia (P Hamb 10) offrono una gamma di tinte notevole: 'bianco latte' - 'grigio' (λευκόσπανος), 'zafferano' (κροκότινος), 'rosa' (ρόδινος), 'rosso scarlatto' (κόκκινος), 'porpora' e 'porpora rosso-viola' (τυριάντινος), 'verde smeraldo' (ζμαράθινος) e 'color vite' (ἀμπέλινος) (un verde grigiastro?).

Il III secolo ci offre altre novità cromatiche: 'color argento' (ἀργέντινος), verde chiaro (πράσινος), giallo zolfo (δέεινος), 'color more' (μόρινος)⁸⁵, 'color zaffiro' (σαπρίνη) in una lista di proprietà da Tebtynis⁸⁶, καρόινος, probabilmente una tonalità di marrone⁸⁷.

I colori più comuni di abiti rimangono bianco e rosso. Nell'insieme contiamo più di 20 abiti bianchi⁸⁸ e una quindicina di rossi nelle tonalità di scarlatto e porpora⁸⁹.

Al di là di qualche problema etimologico, a predominare in un discorso sul lessico greco dei colori sono dubbi cromatici, cioè sull'identificazione delle sfumature a cui gli antichi si riferivano. Molto rimane da approfondire⁹⁰.

I testi esaminati hanno un legame particolare con l'Egitto per esservi stati scritti (papiri e alcuni apocrifi) o per avervi ricevuta la loro veste greca (alcuni libri della versione dei LXX). L'Egitto greco-romano offre una ricchezza di attestazioni senza eguali, ma l'impressione è che in quella terra si fossero sviluppate fin dall'età più antica una sensibilità e una fantasia cromatiche particolari.

⁸¹ P Oxy I 114,6.

⁸² P Giss 30,5.

⁸³ Stud Pal XX 41,4 cioè rosso scarlatto, secondo la Horak, *Textilien*, p. 79 n. 72 "Scharlachrote...Blüte".

⁸⁴ *Textilien*, p. 79 n. 71 'gelbliches Rosa' o 'weissliches Gelb' per il 'color pesca': 'orangegelbe Farbton' per il frutto della persea.

⁸⁵ Cf. anche Stud Pal XX 46, p. 40.

⁸⁶ P Teb II 405.

⁸⁷ Stud Pal XX 46.

⁸⁸ Abiti bianchi: P Mich V 343; P Ryl II 154 (I^P); BGU III 717, PSI X 1115; P Mil Vogl II 71 = SB VI 9264; P Oxy VI 905; P Hamb 10,21 (ne cita 13) (II^P); P Oxy X 1273; P Tebt. II 405 (III^P); P Strasb 131 = SB V 8013 (IV^P); oltre al 'color latte' (P Oxy II 267,7) e al 'color narciso' (P Ryl II 154).

⁸⁹ Κόκκινος [P Mich V 343,6 (I^P); P Lond II 191 (inventario di una casa 264-5^P) 193, V (conti di agenzia di prestiti su pegno pp. 245-247); Stud Pal XX 41,4; P Hamb 10,21 (II^P); P Tebt II 405 (lista di proprietà)]; πορφυρούς [P Fam Tebt 21,20,32 Tebtynis, 122^P; PIFAO I, 30, Arsinoite, 138-160^P, r.18 (una στολή); P Hamb 10,21, r. 21,31, Arsinoite; P Tebt II 405]; cf. κοινοπορφυρούς (Stud Pal XX 31 p. 30 e ὀστρίνος P Oxy I 109,5, III^P) nonché φοινίκινος [P Lond 402, II 5 (II^A) e P Oxy XII 1449,56 (p. 62) (II^P, coperta)].

⁹⁰ Horak, *Textilien*, p. 78 nota 49 annuncia il progetto di una pubblicazione dei documenti illustrati conservati a Berlino con la raccolta delle designazioni di colore nei papiri, il confronto tra uso dei colori su stoffa nell'arte, oltre alla raccolta delle testimonianze di ogni tipo sull'abbigliamento.



Les Anthologies de *P. Tebt. I 1 et 2**

FRANCISCA PORDOMINGO

P. Tebt. 1 et 2 ont à peu près les mêmes contenus. Ceux-ci, dans une grande mesure, correspondent à des anthologies de textes appartenant à différents genres littéraires qui n'ont pas été transmis par une autre voie. À côté des textes littéraires se trouvent deux documents sur la même face du papyrus. Ils ont, de plus, cette intéressante particularité: certains de ces textes littéraires ont été copiés sur les deux papyrus et même recopiés plus d'une fois sur le même papyrus. Ces textes présentent un grand intérêt non seulement pour leur originalité mais aussi parce qu'ils visent probablement une fonction pratique de l'anthologie, peut-être symposiaque. Bien que les éditeurs¹ considèrent que ces anthologies ont été copiées à des moments différents par un même scribe à partir d'une autre anthologie qui aurait servi de modèle, il nous semble qu'il pourrait y avoir la présence de deux mains qui auraient un style similaire. En effet, nous repérons une majuscule calligraphique présentant certaines formes cursives, finement écrite dans *P. Tebt. 1*. L'écriture est beaucoup moins soignée, son trait moins fin, son *cursus* plus rapide et présente plus de ligatures dans le *recto* de *P. Tebt. 2*. Cette écriture, selon les éditeurs, aboutit à la cursive du *verso*. *P. Tebt. 2* est très abîmé et une révision du texte s'avère nécessaire. Mais cette révision est difficile à effectuer sur la photographie² et probablement difficile aussi sur le papyrus lui-même qui a beaucoup souffert du vinyle ainsi que le signale Verhoogt, qui a fait des recherches dans la collection de Tebtunis et, en particulier, sur les documents appartenant à l'archive de Menches³ avec lequel nos deux papyrus semblent avoir une étroite relation.

* Je remercie vivement Messieurs les Professeurs P. Parsons, G. Cavallo et W. Clarysse pour leur aide et leurs conseils au cours de l'élaboration de ce travail.

Cette étude s'insère dans le cadre du Projet de Recherche PB 97-1311 actuellement en cours à Salamanca et financé par la DGES.

¹ B. P. Grenfell-A. S. Hunt- J. G. Smyly, *The Tebtunis Papyri*. Part I, London 1902, pp. 1 et 6 (avec planche de *P. Tebt. 1*).

² Mes remerciements à M. Anthony Bliss, chargé du fonds ancien de la Bibliothèque Bancroft de l'Université de California à Berkeley, et à M. Richard Ogar pour m'avoir envoyé les photographies des deux papyrus.

³ A. M. F. W. Verhoogt, *Menches, Komogrammateus of Kerkeosiris. The Doings and Dealings of a*

1. Une brève description des papyrus semble à présent nécessaire. Je reprendrai celle qui a été faite par Verhoogt⁴ et j'ajouterai des données sur les textes littéraires que nous avons obtenus d'après l'étude des papyrus. L'anthologie désignée comme *P. Tebt.* 1 correspond, en réalité, à la seconde colonne du *recto* du papyrus. Les textes littéraires qui la composent sont agencés en forme de prose, en *scriptio continua*. Les deux premiers textes sont séparés par un paragraphe et les suivants sont en *eisthesis*. Sur la photographie nous ne pouvons pas voir le paragraphe que les éditeurs ont placé au commencement des textes en *eisthesis*. Ces derniers textes semblent être délimités entre eux par un espace en blanc ou parce que la fin du texte coïncide avec la fin de la ligne. Il s'agit d'une large colonne qui occupe les deux tiers de la hauteur du papyrus (30.5 cm.) et il reste alors un grand espace sur la marge inférieure. Il n'y a pas de signes de ponctuation et d'accentuation. Cette colonne est précédée d'une brève colonne ayant une copie (éditée comme *C. Ord. Ptol. 53bis*) du début (ll. 1-8) du fameux recueil des ordonnances d'amnistie et des *prostagmata* complémentaires de Ptolémée Évergète II, Cléopâtre II et Cléopâtre III, de l'année 118 avant J.-C. (= *P. Tebt.* 5)⁵. Le papyrus avait déjà été utilisé auparavant et l'écriture effacée pour donner de l'espace aux nouveaux textes. Cette écriture plus ancienne semble être celle d'un registre (ou annotation) datant peut-être de la période 1 de l'archive de Menches. La main, qui est la même dans les deux colonnes (on remarque cependant que celle du décret est moins régulière et moins bien alignée), a été identifiée par les éditeurs comme semionciale bien formée et où apparaissent des traits de cursive. Roberts⁶ indique qu'il s'agit d'un bon exemple d'une main simple de la fin du II^e siècle avant J.-C., influencée par les mains officielles contemporaines. Turner⁷ classe cette main dans le groupe G des mains ptolémaïques "Rounded capital writing assignable to c. ii B.C." (n° 44). Le *verso*, qui n'est pas encore publié, contient, selon Verhoogt, un texte de la période 1 de l'archive de Menches: il s'agit d'une liste fragmentaire qui représente les *machimoi* de sept *arouras*, faite par Chomenis l'année 130/129 avant J.-C. Les éditeurs y remarquent par ailleurs la présence

village scribe in the late Ptolemaic Period (120-110 B. C.), Leiden 1997. M. Verhoogt m'a donné de précieuses informations sur certains papyrus de la collection de Tebtunis et m'a généreusement envoyé son livre.

⁴ *Op. cit.*, p. 34.

⁵ Les papyrus où se trouvent ces deux colonnes sont inventoriés séparément dans la collection de la Bibliothèque Bancroft, UC 1903 (document) et UC 3058 (texte littéraire).

Il y a aussi une copie partielle (inv. UC 3081) du début des décrets (ll. 1-21). Ces deux copies étaient restées inédites jusqu'à la publication de M.-Th. Lenger, *Corpus des Ordonnances des Ptolémées (C. Ord. Ptol.)*, Bruxelles 1964, nos 53 bis et 53 ter (n° 53 correspond à la réédition de la copie complète = *P. Tebt.* 5). Cet ouvrage présente également une reproduction photographique de ces deux papyrus.

⁶ *Greek Literary Hands 350 B. C.-A. D. 400*, Oxford 1956, p. 7.

⁷ "Ptolemaic bookhands and Lille Stesichorus", *S&C* 4, 1980, pp. 19-40; p. 34.

d'une colonne de dessins et quelques mots (υφωνορνεαδιεφε) du deuxième texte littéraire du *recto* (l. 5). Tous ces textes semblent avoir été écrits par des mains différentes et à des moments différents.

Du *P. Tebt. 2*, très abîmé, on conserve quatre fragments, qui ne peuvent être rajustés: au *recto* du papyrus, au fragment (a) il y a une copie (en partie effacée) du deuxième des textes de *P. Tebt. 1*; au fr. (b) il y a quelques lettres de ce même texte qui correspondent à une seconde copie; nous ne pouvons pas savoir ce qui est écrit au fragment (c) puisque la pièce du papyrus est collée à une autre et ne peut en être séparée à cause de sa fragilité; au fr. (d) on trouve une partie d'un contrat datant du règne de Cléopâtre Évergète III et de Ptolémée Alexandre (octobre 107-octobre 101 avant J.-C.)⁸. Au *verso* du papyrus, au fr. (a) nous conservons seulement la partie droite de la première colonne qui contient le troisième, quatrième et cinquième des textes littéraires du *P. Tebt. 1* (les deux premiers sont séparés par [α]λλο⁹); après une ligne en blanc on trouve le premier des textes du *P. Tebt. 1* et après un grand espace en blanc, également accompagné d'αλλο, il y a un nouveau texte dont on ne peut lire que quelques mots; dans la deuxième colonne apparaissent des débuts de lignes qui semblent correspondre à un dialogue (paragraphes une ligne sur deux; formes verbales à la première et à la deuxième personne. ωφελο[ν]/ωφελεξ (ll. 3 et 5); vocatifs, αλιευ (l. 7), χαλκεμβολ' (l. 9); au fr. (c) le second texte du *P. Tebt. 1* a été recopié pour la troisième fois (il nous semble impossible d'après la photographie de faire une révision du texte) et il est suivi des débuts de lignes séparés par des paragraphes (une ligne sur deux). Au fragment (d) il y a certainement un dialogue (probablement à plus de deux personnages) vu la présence de formes au vocatif (κυρια probablement (l. 4), κυριε (l. 18), de pronom à la seconde personne σου (l. 21) et de formes verbales également à la seconde personne (impératifs π|αρακυψον (l. 9), κρο(υσον) (l. 15), δοξ (l. 17) et d'autres formes: μεν[.]ια[.]εξ (l. 8), περιπεπλευκας (l. 12), καθευδις (l. 18). L'écriture, de la même main, semble indiquer un passage de la semionciale du *recto* à la cursive du *verso*. L'écriture cursive du texte cité en dernier présente quelques abréviations. Le point d'inflexion, selon les éditeurs, se trouverait au contrat du *verso*, qui a été commencé en écriture semionciale et a été continué en cursive se rapprochant de l'écriture du *verso*.

⁸ Il n'est pas encore publié. Le scribe copia tout d'abord 6 lignes puis en effaça 4 et recommença dans la colonne plu bas. Seule est conservée la fin de ces lignes et sur certaines d'entre elles on ne peut lire que quelques lettres: l. 1 [των]κλειοπατρασθεας; l. 2 [πτο]λεμαιουτου; l. 7 [ε]υεργετιδος καιπτολεμαιου; l. 8 εφιερωναλεξ|ανδροικατωνκοι; l. 9]δρε...ν.σ; l. 10]υ; l. 11 πτολε]μαιου; l. 12]νειον. Je tiens à remercier M. Clarysse, qui, après un rapide examen du papyrus durant la célébration du Congrès, m'a aidé à lire certains mots.

⁹ ἄλλο, trouvé dans les anthologies d'épigrammes sur papyrus et rarement dans l'*Anthologie Grecque*, peut à la fois séparer et unir des épigrammes du même auteur ou sur le même thème: cf. F. Pordomingo, "Sur les premières anthologies d'épigrammes sur papyrus". *Proceedings of the 20th International Congress of Papyrologists*, Copenhagen 1994, pp. 326-331; p. 329, n. 20.

2. L'origine et la datation assez précise des papyrus ont pu être établies grâce aux circonstances exceptionnelles de leurs découvertes et à la présence de documents à côté des textes littéraires sur la même face des papyrus. Ces deux papyrus proviennent du cartonnage des momies de crocodile de la nécropole de Tebtunis que les excavateurs ont numéroté respectivement par les numéros 28 et 23. Ces momies se trouvent entre les momies qui ont restitué des papyrus se référant directement au village voisin de Kerkeosiris où une personne dénommée Menches joua un rôle important. Pestman¹⁰ croit que ces deux papyrus appartiennent à la quatrième période de "l'archive des *Komogrammateis* de Kerkeosiris", époque où ce n'était plus Menches qui dirigeait l'archive mais un de ses successeurs. Pestman partage aussi l'avis des éditeurs qui considèrent que ces papyrus ont été écrits par la même main, qui serait celle du *komogrammateus* de la quatrième période de l'archive. Selon lui, grâce au contrat du *P. Tebt.* 2, fr. d *recto*, on peut les faire dater entre l'année 107 et l'année 101 avant J.-C. La copie partielle sur le *recto* de *P. Tebt.* 1 des fameux *protagmata* (*P. Tebt.* 5), datant de l'année 118 avant J.-C. et procédant du même archive, nous donnerait un terminus *post quem* fiable. Verhoogt est allé beaucoup plus loin dans son étude récente¹¹ sur les papyrus de Tebtunis procédant de Kerkeosiris et sur son rapport plus ou moins direct avec l'archive de Menches. Il a classé nos deux papyrus à la période 2 de l'archive. Cette période est composée de textes qui ne semblent pas être en relation avec le fonctionnement du bureau du *komogrammateus* mais qui, cependant, formèrent partie physiquement du groupe de papyrus provenant du bureau de Menches vu qu'ils sont écrits sur des documents qui lui ont appartenu. La nature des textes de la deuxième période est variée et il y a plusieurs mains. L'information que Verhoogt apporte sur le lieu des textes, les auteurs, la nature variée (textes littéraires, copies privées de décrets, registres, copies de contrats, ayant comme caractéristique commune d'être des textes non destinés à circuler et écrits parfois sur le même papyrus par différentes mains) et sur le milieu (un groupe non spécifiquement de grecs mais d'égyptiens hellénisés) fournit des renseignements précieux pour interpréter nos textes littéraires; par exemple pour expliquer la présence d'innombrables fautes linguistiques qui contraste avec une belle calligraphie dans *P. Tebt.* 1 ou pour aider à fixer la fonction de ces anthologies.

Selon Verhoogt tous les textes des deux papyrus ont été écrits par une même main. En se basant sur la date du contrat au *recto* de *P. Tebt.* 2, fr. d (il n'est pas possible de remonter au-delà de l'année 107 avant J.-C.), il indique

¹⁰ "The official archive of the village scribes of Kerkeosiris. Note on the so-called Archive of Menches", *Festschrift zum 100-jährigen Bestehen der Papyrussammlung der Österreichischen Nationalbibliothek: Papyrus Erzherzog Rainer (P. Rainer Cent.)*. I. Textband, Wien 1983, pp. 127-134; p. 129.

¹¹ *Op. cit.*, pp. 39-46.

que la copie de l'anthologie du verso serait faite après le mois d'octobre de l'année 107 avant J.-C. et que la copie de l'anthologie de P. Tebt. 1 et des décrets d'Évergète II (C. Ord. Ptol. 53 bis) dateraient probablement de la même époque.

3. Examinons à présent les textes littéraires. Nous présentons ci-dessous la transcription des deux papyrus qui a été faite par les premiers éditeurs:

P. Tebt. 1 1 recto

ωφανησχαρμαμοιφιλονοτεμηγαπασοτεδορατιπολεμιωτανφρυγων
πολιεπορθεισμονατααμακομισαιθελωλεχεαπαλινεισπατραννυ
δεμουναμαφισαλοχοναρτοργεαπεισηνδαναιδηνλοχοσεμολενησ
ενεκαπαιδαταναγαμεμονιλεαρτεμιστονσφαγιοναγαμεμονι

- 5 ξουθαδενγυφωνορνεαδιεφετανερημονδριοσακροσεπικ[.]ωσι
πιτυοσημενεμινυριζετιτυβισζηνημενεμινυριςζετιτυβιζε
κελαγονπαντομιγηκαιταμεναρχετοτ[....]ελλενταδεσιγαν
ταδεβωστευοντοτορηλαλευσιφωναισφιλερημοσδεναπαισ
10 μελισσαιθαυμιναιθερεοσεριθοιλιποκεντροιβαρυαχεισπηλουργοι
δυσερωτεσασκεπειστογλυκυνεκταρμελιτορρυτοιαρυ[.]υσι

- ερωντανουνθετοντεσαγνοειθοτιπυρανακαιομενον
ελαιωθελετεκ[.]μισαι ερωντοσψυχηγκαιλαμπαδιον
υπανεμ[.....]ενανηφθη[.]ποτεδεπαλικοιμιζεται
15 πινοντ[.....]οτουμ[.....]σμεθακαιουκετιφρονουμεν
οδερωεμεπ[.]ναισταισ[.]τει[.....]ισκατακεκαυκεν
φιλοπυγιστηστ[.]αποθνησκων[.....]τοτοισγνωριμοις
καικοψατε
κατακαυσατεταο[.]ταριαμουκαικατα[.....]γατοισταεμπυγιαπονουσι
επιπασθηθωσφ[.]μακον

P. Tebt. 2

fr. (a) recto

-]φανορνεαδιεφετανερημονδριος
]κλωσιπιτυοσημενεμινυριζε
]αγονπ[.]ντομιγηκαιταμεν
δεβωστρ[.]ευονταγο
5]σ[.....]ιλερημοσδεναπαισ
]εργατιδε[
]εροιμελισσαι
]ποκεντροι{σ}βα[

—
[..]σκυπ.υκελ.[
αγεπα[..]ν[

—
ηκαταλ.[
ανανεπ[

—
[...]λι..[
.....

fr. (d) verso

]ν.[

]ρονπ.[

]..κε[..].[

]πωκυριατ[.].[

]νφιλων

5

]σησχεινετ[

].[.]...ακισμονοκ[ο]ι[τ

]νμενε[.]ια[.]εσ

]αρακυψονικετωκλευπατ[

10

]ιν.τοναπηλιτριωμενδοκ[

]ταμεταπεσιναδυ(νατον)μημουτ[

πυ[.]περιπεπλευκασμετα[

κ.υ()..εκαιαπλι()αρυ()

—
ερωμαινομαικαταγμαιεμ[

15 κρο(υσον)τασθυρα(σ)μημεγαφονιτ.[

—
εξαναστατουμαικαιπ.[

—
δοσμοιτοντριβω(να)καιβ.γ.ε.[

—
κυρικαθευδισκα[...][

εγωδεστρεφομαικαι...[

—
20 μεθωνερχεταιομεγα..[

—
οκελησσουγεμικαλικαι[

Nous faisons actuellement, en collaboration avec M. Ureña, une édition commentée de ces textes. Cependant, vu que *P. Tebt.* 2 est sensiblement détérioré depuis l'*editio princeps* et qu'il est impossible de contrôler certains détails de lecture, on s'en tiendra, dans la mesure du possible, à la version des premiers éditeurs. Nous nous en séparerons uniquement là où les exigences de la critique l'imposent. Nous faisons ici une *proecdosis* avec quelques lectures personnelles qui se séparent des lectures des autres éditeurs. Comme on peut l'observer, certains textes sont seulement situés sur l'un des deux papyrus. D'autres, par contre, apparaissent plus d'une fois sur le même papyrus. Les textes communs ne figurent pas dans le même ordre sur les deux papyrus. Prenant comme base de référence *P. Tebt.* 1, nous donnons tout d'abord le texte (qui est le résultat de la comparaison de deux papyrus) et une brève caractérisation thématique et formelle de chaque texte littéraire qu'ils ont en commun; nous ferons par la suite une caractérisation du nouveau texte pouvant être identifié au *P. Tebt.* 2 et nous terminerons sur une réflexion concernant la fonction probable des anthologies et également de l'anthologie qui est peut-être à l'origine de ces deux dernières. Nous avons donné à chacun de textes un nom pour les identifier.

3.1. **Lamentation d'Hélène** (*P. Tebt.* 1 *recto*, ll. 1-4; *P. Tebt.* 2 *verso* fr. a, ll. 8-14):

	ᾠ φανείς χάρμα μοι
	φίλον, ὅτ' ἔμ' ἠγάπας,
	ὅτε δόρατι πολεμίῳ
	τὰν Φρυγῶν
5	πόλιν ἐπόρθεις, μόνα
	τάμὰ κομίσαι θέλων
	λέχεα πάλιν εἰς πάτραν.
	Νῦν δὲ μούναν μ' ἀφείς
	ἄλοχον, ἄστοργ', ἄπεις,
10	ἦν Δαναιδᾶν λόχος
	(μετ)έμολεν,
	ἦς ἔνεκα παῖδα τὰν
	ἄγαμον εἶλ' Ἄρτεμις
	σφάγιον Ἀγαμέμνονι.

2. φίλον Π₁: φίλιον Powell, Page 5. μονα Π₁: μόνον Powell, Manteuffel, Page

Il s'agit d'un bref poème lyrique, probablement complet¹², où Hélène se

¹² Nous ne comprenons pas pourquoi D.L. Page, *Select Papyri*. III. *Literary Papyri, Poetry*, Londres-Cambridge Mass. 1950, p. 410, indique: "presumably incomplete". La structure du texte est fermée, avec deux parties clairement contrebalancées du point de vue syntaxique, sémantique et métrique.

lamente de l'abandon de Ménélas à son retour de Troie. Le texte que nous proposons implique une révision des deux papyrus et laisse paraître quelques divergences par rapport aux éditions habituelles¹³. Le poème, qui est présenté sous la forme d'un *astrophon* en dimètres crétiques (avec de fréquentes résolutions ou péons) avec deux monomètres, constitue un renversement du thème traditionnel, puisque l'on retrouve la réconciliation des époux dans toutes les autres versions littéraires. Ce changement a sans doute été réalisé afin de reprendre le topique de la "femme abandonnée" dont la tradition est bien connue dans la poésie grecque des époques archaïque et classique mais spécialement bien représentée dans la poésie à l'époque hellénistique et impériale¹⁴. Quant à la langue, qui est littéraire, elle présente un mélange de formes doriennes et de formes ionien-attiques (certaines même hybrides) et contient des termes poétiques¹⁵. La composition reprend le modèle de l'*éthopée*, exercice scolaire très bien caractérisé dans les traités de Rhétorique¹⁶.

3.2. **Bois solitaire** (P. Tebt. 1 recto, ll. 5-11; P. Tebt. 2 fr. a recto, ll. 1-8; fr. b recto; fr. c. verso, ll. 1-5):

Ξουθὰ δὲ λιγύφωνα
 ὄρνεα διεφοίτα (τ')
 ἄν' ἐρήμον δριός, ἄκροις (τ')
 ἐπὶ κλωσὶ πίτυος ἤμεν'
 5 ἐμινύριζ' ἐτιττύβιζεν
 κέλαδον παντομιγῆ, καὶ
 τὰ μὲν ἄρχετο, τὰ [δ' ἔμ]ελλεν,
 τὰ δ' ἐσίγα, τὰ δ' ἐβῶστρει·

¹³ J. U. Powell, *Collectanea Alexandrina*, Oxford 1925, p. 185, *Helenaë querimonia* (Lyr. ad. 6); G. Manteuffel, *De opusculis graecis Aegypti e papyris, ostracis lapidibusque collectis*, Warszawa 1930, p. 184; Page, *ibidem*.

¹⁴ Cf. P. Grenfell I 1 (Powell, *Coll. Alex.*, p. 177) et *Marisaeum melos* (Powell, *Coll. Alex.*, p. 184), du II^e siècle avant J.-C.; P. Rylands I 15 (Powell, *Coll. Alex.*, p. 200), du II^e siècle après J.-C. Vid. E. Gangutia, "Poesía griega de amigo y poesía arábigo-española", *Emerita* 40, 1972, pp. 329-336; *Cantos de mujeres en Grecia*, Madrid 1994, p. 107 ss.

¹⁵ τὰν (l. 4), τὰν (l. 12), ἦν (l. 10), ἦς (l. 12); Δαναιδῶν (l. 10, gén. pluriel), c'est-à-dire, alternance de formes doriens et de formes ionien-attiques; μόνον (l. 5), forme attique, et μούναν (l. 8), forme hybride (thème avec réalisation ionique et désinence dorique). Quant au lexique, certains termes sont de tradition poétique évidente – χάριμα (l. 1), δόρατι (l. 3, en usage métonymique), λέχεα (l. 7, en usage métonymique), ἄλοχον (l. 9), ἄγαμον (l. 13) – ou semblent spécialement recherchés: si le préverbe μετ- (l. 10) a été omis par erreur dans l'écriture et qu'il s'agit d'une lecture correcte (c'est presque une haplographie, et la syntaxis, le sens et le mètre exigent la forme composée), (μετ)έμολεν serait un *hapax*, et le verbe simple en lui-même est un terme poétique; Δαναιδῶν n'est pas le patronyme homérique habituel (Δαναοί) pour désigner les danaens bien que nous rencontrions déjà Δαναίδαι dans la tragédie (E. Ph. 466; I. A. 1415).

¹⁶ Les rhéteurs définissent ce type d'*éthopée* comme ayant des caractères définis (Hélène et Ménélas sont les personnages), double (ce n'est pas un monologue) et pathétique (le texte met en évidence la souffrance d'Hélène sous forme de plainte): cf. L. Spengel, *Rhetores Graeci*, Leipzig

10 τὸτ' ὄρη λαλεῦσι φωναῖς,
 φιλήρημος δὲ νάπαισ(ιν)
 λάλος ἀνταμείβειτ' ἄχώ·
 πιθαναὶ δ' ἔργατίδες σιμοπρόσωποι
 ξουθόπτεροι μέλισσαι,
 15 θαμιναὶ θέρεος ἔριθοι
 λιπόκεντροὶ βαρυαχεῖς
 πηλουργοὶ δυσέρωτες
 ἀσκεπεῖς τὸ γλυκὺ νέκταρ
 μελιτόρρυτοι ἀρύουσιν.

8-9. τὰ δ' ἐβώστρει· τὸτ' ὄρη ed. pr., Powell: τὰ δὲ βωστρεῦντ' ἀν' ὄρη Page 18.
 μελιτόρρυτοι Πι; μελιτόρρυτον ed. pr., Powell, Manteuffel, Page

Ce texte¹⁷ est également un spécimen rare de la littérature grecque¹⁸. On y décrit une petite vallée boisée, perdue entre les monts, où l'on entend uniquement le chant des oiseaux et le bourdonnement des abeilles. Le texte a la forme métrique d'un *astrophon* en dimètres ioniques et anacréontiques. Certains mètres sont assez libres, présentant de nouvelles formes que nous retrouvons à une époque tardive et qui auraient probablement été masquées par le chant¹⁹. Cette composition entre dans la catégorie de l'*ecphrasis*²⁰. On remarquera, chez l'auteur, une précision dans l'accumulation d'épithètes visant à caractériser un type d'abeilles²¹.

1856, II, p. 15 (Hermogène); III, p. 489 (Nicolaos). Vid. J. A. Fernández Delgado-J. Ureña Bracero, *Un testimonio de la educación literaria griega en época romana: IG XIV 2012 = Kaibel, EG 618*, Universidad de Extremadura 1991, pp. 22-28.

¹⁷ Powell, *Coll. Alex.*, p. 185, *Saltus montanus* (*Lyr. ad. 7*); Manteuffel, *op. cit.*, p. 183, *Nomos orthrios*.

¹⁸ Nous trouvons des contenus similaires dans: *AP IX 363* (Méléagre), description de l'arrivée du printemps; *AP App.*, III 189 (Cognny, vol. III), où la caractérisation de l'été sert de contrepoint au dernier vers qui contient une invitation à chanter; Théocrite, *Id. VII 135 ss.* et *XXII, 37-43*, nous donne quelques esquisses de l'été. Dans l'épigramme de Léonidas *AP X 1* ainsi que dans celle d'Antipater de Sidon *AP X 2*, qui est une imitation, la brève description du printemps accompagne l'exhortation de Priape (*persona loquens*) pour que le marin prenne la mer.

¹⁹ En ce qui concerne ces formes spéciales du mètre ionique vid. M.L. West, *Greek Metre*, Oxford 1982, p. 143 ss., qui les compare, en particulier, à celles de l'*Hymne des Courètes* (Powell, *Coll. Alex.*, p. 160).

²⁰ Vid. G. A. Kennedy (ed.), *The Cambridge History of literary Criticism. I. Classical Criticism*, Cambridge 1989, p. 211; *A new History of Classical Rhetoric*, Princeton 1994, p. 206: Il s'agit d'une description littéraire de personnes, de faits, de temps, de lieux, d'animaux et de choses, forme fréquente dans la littérature hellénistique et tardive et qui fut pratiquée dans les écoles de grammaire. Les rhéteurs parlaient déjà de descriptions de lieux et Théon émet les possibilités suivantes: un pré, des plages, des villes, des îles, des déserts etc... (*Progymn. 11*, Spengel, *Rhet. Gr. II*, p. 118; cf. Nicolaos 12, Spengel, *Rhet. Gr. III*, p. 492).

²¹ Une étude détaillée des épithètes les plus techniques a été réalisée par Powell dans J. U. Powell-E. A. Barber, *New Chapters in the History of Greek Literature, First et Second Series*, Oxford 1921, 1929, pp. 56-57 et pp. 62-63.

3.3. Par la suite on trouve en *eisthesis* dans *P. Tebt.* 1 *recto* deux aphorismes (en partie rythmiques²²) sur l'amour (*P. Tebt.* 1 *recto*, ll. 12-14; *P. Tebt.* 2 fr. a *verso*, ll. 1-4), peut-être un petit poème metasymposiaque, puisque les deux lignes ont la même fin rythmique – – – – – (*P. Tebt.* 1 *recto*, ll. 15-16; *P. Tebt.* 2 fr. a *verso*, ll. 5-7) et enfin une *chreia* (*P. Tebt.* 1 *recto*, ll. 17-19):

ἐρῶντα νουθετοῦντες ἀγνοεῖθ' ὅτι
πῦρ ἀνακαιόμενον ἐλαίῳ θέλετε κ[οι]μίσαι

1. ἐρῶντα Π; *Ἐρωτα Powell

ἐρῶντος ψυχὴ καὶ λαμπάδιον ὑπ' ἀνέμου
ποτὲ μὲν ἀνήφθη ποτὲ δὲ πάλι κοιμίζεται

πίνοντ[ες (?) π]ότου μ[εμεθύ]σμεθα κούκέτι φρονοῦμεν,
ὁ δ' ἔρω(ς) ἐμὲ π[υρί]ναις ταῖς [.]. τ[ε]ι. [. . . α]ις κατακέκαυκεν

φιλοπυγιστῆς τ[ις] ἀποθνήσκων [ἐνετείλα]το τοῖς γνωρίμοις,
κατακούσατε τὰ ὄ[σ]τάριά μου καὶ κατά[ξ]ατε [ι]να τοῖς τὰ
ἐμπύγια πονοῦσι ἐπιπασθῆ ὡς φ[ά]ρμακον.

Le thème des deux aphorismes apparaît clairement: les actions métaphoriques, prises dans la vie quotidienne, mettent en relief dans le premier l'impossibilité de calmer le feu amoureux par des réprimandes et, dans le second, l'inconstance en amour²³. Au troisième texte on observe une connexion entre l'amour et le vin; son caractère symposiaque est évident face à l'incompatibilité entre l'excès de vin et la sagesse et face au pouvoir du vin pour allumer la passion; il s'agit là de thèmes littéraires que l'on retrouve dans la poésie symposiaque²⁴. Le quatrième texte reprend, sous forme d'anecdote, la dernière volonté d'un pédéraste: que ses cendres servent de "remedium amoris" pour ceux qui souffrent de la région anale.

3.4. Nous récupérons, dans une certaine mesure, sur le *verso* du *P. Tebt.* 2

²² Le premier vers du premier aphorisme et le deuxième vers du second sont des trimètres iambiques, bien que le second présente deux "étranges" résolutions. On a proposé une réorganisation de mots dans les deux autres lignes pour récupérer le mètre. Ainsi, Blass (ap. *editio princeps*) propose pour le premier: ἀνακαιόμενον πῦρ θέλετ' ἐλαίῳ κοιμίσαι et les éditeurs pour le second: ψυχὴ τ' ἐρῶντο λαμπάδιον θ' ὑπὸ πνοῆς.

²³ Nous trouvons un parallélisme intéressant sur cette inconstance chez Méléagre, *AP* XII 132b 1-2:

ἄ ψυχὴ βαρύμοχθε, σὺ δ' ἄρτι μὲν ἐκ πυρὸς αἶθη,
ἄρτι δ' ἀναψύχεις πνεῦμ' ἀναλεξαμένη.

²⁴ L'incompatibilité entre l'excès de vin et la sagesse est traitée dans la poésie de Xénophane (1 West) et Théognis (467-495).

En ce qui concerne le pouvoir du vin pour allumer la passion cf. le mime transmis sur un ostrakon de II^e ou I^{er} siècle avant J.-C. (Th. Reinach, *Mél. Perrot*, 1903, p. 291; O. Crusius, *Heronidas. Mimiambi*, Leipzig 1914, p.137, <ΚΩΜΑΖΩΝ>) et l'épigramme d'Oinomaos, *AP* IX 749, du II^e

fr. d, la forme et les contenus d'un nouveau texte que Crusius, Manteuffel et Cunningham ont édité en tant que mime²⁵:

- [.....]γ. [
 <—>
 [.....] ρονπ. [
 <—>
 [.....]. κε[. .] . [
 <—>
 [.....]πω κυρία τ[.] . [
 5 [..... τῶ]ν φίλων
 <—>
 [.....]ς μὴ σχεῖν ετ[
 [.....] . [.] ... άκις μονοκ[ο]ι[τ
 [.....] . ν μενε[.]ια[.]ες
 <—>
 [. . . π]αράκυπον, ίκετῶ, Κλευπατ[ρα
 10 [. . .] . ιν . τοναπηλιτριωμεν δοκ[
 [. . .] . τα μεταπεσεῖν άδύ(νατον) μή μου τ[
 πυ[.] περιπέπλευκας μετὰ [
 κ̣ . υ() . . εκαιαπλι() αρυ() [
 ———
 15 ἐρῶ, μαίνομαι· κατ(έ)αγμαί ἐμ[
 κρο(ύσον) τὰς θύρα(ς)· μή μέγα φώνει τ . [
 ———
 ἐξαναστατοῦμαι καὶ π . [
 ———
 δός μοι τὸν τρίβω(να) καὶ β . γ . ε . [
 ———
 κύριε, καθεύδεις κα[ῖ] . . . [
 ἐγὼ δὲ στρέφομαι καὶ . . . [
 20 μεθύων ἔρχεται ὁ μέγα . . . [
 ———
 ὁ κέλ{ε}ης σου γέμει· καλεῖ καὶ [
 ———

siècle après J.-C.: Ἐν κυάθῳ τὸν Ἑρωτα τίνας χάριν; Ἄρκετὸν οἶνω αἴθεσθαι κραδίην· μὴ πυρὶ πῦρ ἔπαγε.

²⁵ O. Crusius, *op. cit.*, pp. 135-136, *Anonymus Tebtunitis* <PARAKLAUSITHYRON>; Manteuffel, *op. cit.*, pp. 160-161, *PARAKLAUSITHYRON*; C. Cunningham, *Herodas. Mimiambi*, Leipzig 1987, pp. 38-39, *Fragmenta mimorum papyracea* 2.

Une révision de la reproduction photographique du papyrus nous permet, à partir du *cursus linearum*, de mieux préciser, nous semble-t-il, la structure du dialogue, bien que l'identification des personnages soit toujours incertaine. Il s'agit clairement d'un dialogue et la situation semble mettre en scène une prostituée et son amant, un marin qui lui rend visite (περιπέπλευκας (l. 12), κατ(έ)αγμαί (l. 14), termes du langage marin, seraient utilisés par lui en un sens métaphorique). Il est possible d'entrevoir un troisième personnage, un subordonné, qui appelle son patron pour lui dire que le navire est chargé et "appelle..." (ici le texte s'interrompt)²⁶. Le caractère fragmentaire du texte nous empêche d'affirmer qu'il s'agit véritablement d'un mime en vers, mais les débuts des lignes 14, 15, 16 et 17 montrent des dochmies; au début de la ligne 18 apparaît un iambe et au début de la ligne 19 on voit le commencement d'un colon choriambique²⁷. Un grand nombre de termes se retrouvent dans une tradition poétique érotique à laquelle appartiennent d'autres mimes hellénistiques chantés²⁸.

4. Une comparaison du texte des deux papyrus, du point de vue de la langue, peut nous éclairer sur le processus de copie et éventuellement sur la finalité de cette dernière; n'oublions pas toutefois que *P. Tebt. 2* est très abîmé. On voit clairement que le scribe du *P. Tebt. 1* a une belle écriture mais qu'il commet beaucoup d'erreurs linguistiques plus ou moins graves²⁹: itacismes et manque d'annotation du second élément des diphtongues au premier élément long appartenant à la koine populaire, mais aussi confusions vocaliques (et consonantiques) moins communes; et nous trouvons par ailleurs un très mauvais emploi du *nu* final, des répétitions de mots, des confusions de mots à cause de l'homophonie, des omissions et des ajouts inadéquats, de l'haplographie et une inconsistance du point de vue de l'élision.

Aux endroits qui peuvent être comparés on voit que le scribe du *P. Tebt. 2* commet également certaines erreurs (itacismes, perte du deuxième élément

²⁶ Cette interprétation semble préférable à celle de Powell. *New Chapters in the History of Greek Literature*, I, Oxford 1921, p. 55, qui considère également ce texte comme un *paraklausithyron* où les principaux personnages semblent être une femme, une servante et un capitaine ivre.

²⁷ Cf. la présence réitérée de dochmies et la polymétrie de *P. Grenfell I 1* (Powell, *Coll. Alex.*, p. 177).

²⁸ 1. 4 κυρία: cf. κύριε *P. Grenfell I 1*, 27, 48; *dominum* Ox. *Anores* 3. 7. 11; *dominam* Tib. 1.1. 46; *domina* Prop. 1. 4. 2; 1. 7 μονοκ[ο]ι[τ]: cf. μονοκοιτέω Ar. *Lys.* 592; "Chanson de minuit" (Page, *PMG* 976) ἐγὼ δὲ μόνα κατεύδω; *P. Grenfell I 1*, 35 μονοκοιτήσω; 1. 9 παράκυσον "guetter à la fenêtre" (attitude des jeunes filles qui attendent leur amant); ce verbe réapparaît à d'autres endroits: Ar. *Ec.* 884; 924; *Pax* 982, 985; Theocr. *Id.* III 7; *Cantique des cantiques* II 9; Plu. *Mor.* 766 d; 1. 16 L.S.J. s.v. ἐξαναστατοῦμαι = ἐξανίσταμαι; L.S.J. s.v. ἐξανίστημι I 5: "erigere penem", cf. E. *Cyc.* 169 ἴν' ἔστι τοῦτ' ἰ' ὀρθὸν ἐξανίστάνα; 1. 17 τρίβωνα, cf. *Marisaeum melos*, 4 (Powell, *Coll. Alex.*, p. 184) θοιμάτιον.

²⁹ Ce contraste entre langue et écriture s'explique très bien dans le contexte où les papyrus furent copiés: ils appartiennent à un milieu non spécifiquement grec mais probablement à des égyptiens hellénisés, vu la présence d'anthroponymes égyptiens à côté d'autres grecs sur les papyrus de ce groupe (cf. Verhoogt, *op. cit.*, p. 41).

des diphtongues au premier élément long, confusions vocaliques et consonantiques, omissions et ajouts inadéquats³⁰) mais il ne commet pas les graves répétitions de mots qui se trouvent dans le *P. Tebt.* 1 et nous donne la variante correcte *αγαμων* (fr. a *verso*, l. 13), le thème verbal correct dans *εβωστρ[.]ευον* (fr. a *recto*, l. 4)/ *βωστρευ[* (fr. b *recto*, l. 2), *ανεμου* (fr. a *verso*, l. 3) et il emploie de façon régulière la *scriptio plena*³¹.

Nous voulons souligner par ailleurs certaines fautes communes qui pourraient se trouver dans l'anthologie qui a servi de modèle à ces deux papyrus: *εμολεν* (*P. Tebt.* 1, l. 3; *P. Tebt.* 2 fr. a *verso*, l. 12) au lieu de *(μετ)εμολεν*³²; *τον* (*P. Tebt.* 1, l. 4; *P. Tebt.* 2 fr. a *verso*, l. 13), non autorisé par la syntaxe et la métrique; l'haplographie de *διεφεταν* (*P. Tebt.* 1, l. 5; *P. Tebt.* 2 fr. a *recto*, l. 1); 3^e personne du pluriel **εβωστειον* (*P. Tebt.* 1, l. 8) / *εβωστρε[.]υον* *P. Tebt.* 2 fr. a *recto*, l. 4, non autorisées par la métrique; les omissions dans: *ανταμβεθ* (*P. Tebt.* 1, l. 9), *αντα]ββεθ* (*P. Tebt.* 2 fr. b *recto*), *α]νταμβεθ[* (*P. Tebt.* 2 fr. c *verso*, l. 2); *ερω(σ)* (*P. Tebt.* 1, l. 11; *P. Tebt.* 2 fr. a *verso*, l. 6); datif pluriel *ναπαισ* (*P. Tebt.* 1, l. 8 et *P. Tebt.* 2 fr. a *recto*, l. 5), non autorisé par la métrique, au lieu de *ναπαισιw*.

5. On pourrait conclure, d'après les caractéristiques signalées plus haut et celles que nous venons de voir, que les anthologies poétiques des *P. Tebt.* 1 et 2 sont peut-être des copies d'un modèle qui contiendrait les textes cités antérieurement ainsi que d'autres textes et que l'objectif probable du copiste était de pratiquer l'écriture³³ ou simplement de se divertir, comme le signalent les éditeurs. Nous pouvons résumer les caractéristiques de la manière suivante: 1) le caractère quasi calligraphique de l'écriture et son changement en cursive avec des abréviations; 2) la présence de copies de documents sur les deux papyrus avec effacements et corrections de mots (*C. Ord. Ptol. 53 bis*, l. 8, *P. Tebt. 2 recto* fr. d, ll. 4-6), repérés également dans les textes littéraires de *P. Tebt. 1 recto*, l. 18 et *P. Tebt. 2 recto* fr. a, l. 4; 3) copie brusquement

³⁰ Ils sont aussi visibles dans le nouveau texte du mime: itacismes *μεταπεσιw*, l. 11; *φωνι*, l. 15; *καθευδις*, l. 18; *γεμι, καλι*, l. 21; omission dans *κατ(ε)αγμαι*, l. 11; erreur contraire dans *κελ[ε]ησ*, l. 21.

³¹ Une partie des fautes des deux papyrus (surtout répétition de mots, haplographie, confusions homophoniques, omissions) peuvent s'expliquer d'après le propre processus de copie (ce que Dain appelait "dictée intérieure", *Les manuscrits*, Paris 1964, p. 21), sans avoir besoin de recourir à la dictée comme le préconisait Wilamowitz, *Timotheos. Die Perser*, Leipzig 1903, p. 82, n. 3, "es wären Diktate zur Übung in der Kalligraphie der Buchschrift".

Zalateo insère les papyrus dans le chapitre "Testi, antologie, copie o dettati per lettura di autori" dans "Papiiri scolastici", *Aegyptus* 41, 1961, p. 181.

³² Il n'y a pas d'espace pour les trois lettres de *(μετ)* dans *P. Tebt. 2*, fr. a *verso*, l. 12, comme l'affirment pourtant les premiers éditeurs (*op. cit.*, p. 3).

³³ On pourrait même considérer que la pratique de l'écriture était plutôt un exercice de langue grecque par le biais de l'écriture et non seulement un exercice de calligraphie. Verhoogt, *op. cit.*, p. 39, considère "writing exercises" *P. Tebt.* 164 et peut-être *C. Ord. Ptol. 53 bis* et *53 ter*, qui appartiennent au même groupe des papyrus que nous étudions.

interrompue des décrets d'Évergète II dans *C. Ord. Ptol. 53 bis* (de même que dans *C. Ord. Ptol. 53 ter*), copie probablement interrompue aussi du contrat de *P. Tebt. 2 recto* fr. d (il pourrait même s'agir de formules isolées) et copie probablement interrompue aussi de l'anthologie, vu le grand espace en blanc à la fin de la colonne dans *P. Tebt. 1*; 4) différente sélection de textes dans les deux anthologies; 5) répétitions de mots et fautes qui en dérivent dans *P. Tebt. 1*; 6) répétition de certains textes dans *P. Tebt. 2*; 7) ordre différent dans la présentation des textes communs aux deux papyrus.

Or, si les documents étaient déjà écrits sur les papyrus – et même s'ils ne l'étaient pas – il est possible aussi que les anthologies aient été copiées afin de remplir la même fonction que nous voulons attribuer à l'anthologie de base: servir de libretto au spectacle symposiaque ou à une fête privée³⁴ (nous en sommes moins sûr pour le théâtre). Les copies réitérées des textes allaient aider à mémoriser.

Schubart³⁵ avait déjà dit qu'il s'agissait d'un livre de texte pour une représentation musicale et avait mis la lamentation d'Hélène en relation avec *P. Grenfell I 1*. Winter met en rapport nos papyrus avec *P. Grenfell I 1* et *P. Rylands I 15* et les définit comme des produits des cabarets d'Alexandrie³⁶. Quant à West il considère la monodie d'Hélène étant une aria de concert³⁷. Les mètres des deux premiers textes sont des mètres lyriques – comme le confirment les passages de la poésie grecque où des crétiques et des anacréontiques sont utilisés – et, dans le second texte, la caractérisation du chant des oiseaux par des verbes onomatopéiques vise le même but. Les mètres lyriques visibles dans le mime reflètent une polymétrie qui rappelle aussi le *P. Grenfell I 1*.

Ferrari³⁸ a considéré l'anthologie de *P. Tebt. 1* comme étant un *Commersbuch* ou *hypomnema* symposiaque. Il s'est basé pour cela sur le format éditorial du papyrus (avec une partie des textes en *eisthesis*) qui coïncide avec le format du *P. Elephantine* (*P. Berol. inv. 13270*), symposiaque, sur la présentation en chaîne des deux aphorismes, et sur les contenus symposiaques de ces aphorismes et du petit texte qui suit, et nous pourrions rajouter que le ton gnominique qui caractérise les deux aphorismes s'alligne sur la *paideia* symposiaque, bien représentée dans les chants de banquet attiques,

³⁴ Verhoogt, *op. cit.*, p. 48 et nn. 122-128, indique que *P. Tebt. 119, 22, 30*, appartenant au même groupe (période 2 de l'archive), et *P. Tebt. 118, 117, 224^r*, qui constituent un groupe autonome, mais probablement apparenté avec les registres privés de la période 2, se réfèrent à un club (119, 22, 30) ou à un certain type de confrérie (118, 117, 224^r) et enregistrent des frais pour le vin, les aliments et les couronnes (118) à plusieurs reprises.

³⁵ W. Schubart, *Einführung in die Papyruskunde*, Berlin 1918 (1980 reimpr.), p. 131.

³⁶ J. G. Winter, *Life and Letters in the Papyri*, Ann Arbor 1933, p. 217.

³⁷ *Greek Metre*, p. 146.

³⁸ "*P. Berol. inv. 13270: I canti di Elefantina*", *SCO* 38, 1988, pp. 181-227; particulièrement pp. 185-189.

dans les élégies érotique-symposiaques de Théognis ou dans les chants de banquet des Sept Savants.

On ne peut cependant parler de fonction symposiaque de l'anthologie de base en considérant uniquement les textes que je viens juste de nommer mais en se basant également sur l'ensemble des textes de l'anthologie. Cette anthologie contiendrait au moins deux brefs chants lyriques, deux aphorismes, une petite chanson(?), une *chreia*, un mime chanté et d'autres textes qui ne peuvent être identifiés (dans le dialogue fragmentaire de *P. Tebt.* 2 fr. a verso col. II on trouve probablement un autre mime³⁹). Ces textes appartiennent donc à des genres qui étaient caractéristiques du *symposion* tardif.

Le banquet, comme institution social et comme lieu de présentation d'une partie de la littérature a été, surtout dans les dernières années, également revendiqué pour l'époque hellénistique et impériale. Les sources littéraires nous renseignent sur les *symposia* célébrés dans les cours royales hellénistiques, sur les *symposia* privés et leur importance dans la vie sociale, et sur le spectacle symposiaque. Il ne semble pas nécessaire de rappeler que ce sont Xénophon, Plutarque, Lucien et Athénée qui nous donnent le plus grand nombre d'informations à ce sujet⁴⁰. Ces renseignements se trouvent augmentés par les apports des inscriptions et par les apports des papyrus⁴¹. La poésie lyrique, le mime, et la pantomime ont été présentés dans les banquets ainsi que dans les théâtres ou sur les places publiques par des compagnies ambulantes lors de festivités⁴².

Les *Chants d'Elephantine* (*P. Berol.* inv. 13270), les aulodies de *P. Oxy.* 1995 et 15, les textes de notre anthologie, des mimes conservés sur des papyrus ou

³⁹ Apparaît un voc. *άλειν*. Le thème de la mer est une constante dans la poésie symposiaque: Alcée (Lobel-Page, *PLF* 249), un *skolion* attique (Page, *PMG* 891), un des chants symposiaques du *P. Elephantine* (Powell, *Coll. Alex.* p. 191, *Lyr. ad.* 20), *P. Tebt.* 2 recto fr. d.

⁴⁰ W. L. Westermann, "Entertainment in the villages of Graeco-Roman Egypt", *JEA* 18, 1932, pp. 16-27; C. H. Roberts, "Literature and Society in the Papyri", *MH* 10, 1953, pp. 264-279; J. Lindsay, *Daily Life in Roman Egypt*, London 1963; R. E. Fisher, "Greek Associations, Symposia and Clubs", *Civilization of the Ancient Mediterranean*. II. *Greece and Rome*, M. Grant-R. Kitzinger (eds.), New York 1988, pp. 1167-1197.

⁴¹ *Inscripfen von Priene* 113, ll. 63-67 (d'époque hellénistique; Robert, *Hermes* 1930, pp. 114-117); *IG VII.* 2712, ll.75-78 (40 après J.-C.); Robert, *Arch. Eph.* 1969, pp. 34-39); *P. Hib.* 54 (c. 245 avant J.-C.); *Sel. Pap.* I, 20 (206 après J.-C.); *P. Oxy.* 475 (182 après J.-C.). Vid. A. K. Bowman, *Egypt after the Pharaohs, 332 BC-AD 642: from Alexander to the Arab Conquest*, Oxford 1990, pp. 145-146.

⁴² Vid. A. Cameron, *Callimachus and his Critics*, Princeton-New Jersey 1995; Ch. P. Jones, "Dinner Theater", W. J. Slater (ed.), *Dining in a Classical Context*, Ann Arbor 1991, pp. 185-198 (qui fait un compte rendu très complet des sources historiques et littéraires et rassemble les témoignages des inscriptions); K. M. D. Dunbabin, "Triclinium and Stibadium" (Slater, *Dining...*, pp.121-149), en étudiant la disposition des mosaïques sur le sol a reconstruit l'espace symposiaque à l'intérieur de certaines maisons privées; F. Pordomingo, "El banquete de Plutarco: ficción literaria o realidad histórica?", *Plutarco, Dioniso y el vino*. Actas VI Simposio Español sobre Plutarco (Cádiz, 14-16 Mayo, 1998), J.G. Montes Cala et alii (eds.), Madrid 1999, pp. 379-392.

sur des inscriptions, et d'autres textes poétiques qui se trouvent chez Pack² (B. *Adespota*. 1. *Poetry*. 1567 ss.) en attendant une étude plus approfondie, sont les témoins isolés de ce que dut être une pratique symposiaque plus ou moins habituelle. Clarysse dans un bel article⁴³ a mis en relief le caractère pratique des textes s'apparentant à ceux que nous venons d'étudier. Ces textes sont des copies privées que l'on a trouvé dans des archives. Parmi ces textes le *Papyrus Grenfell* I 1, datant du II^e siècle avant J.-C., a été trouvé au archive de Dryton et Apollonia alias Senmonthis à Pathyris (c.174-95 avant J.-C.)⁴⁴ et le poème du II^e siècle après J.-C., qui chante l'ascension de l'empereur Adrien et la loyauté et la magnanimité d'Apollônios (Pack² 1748) et qui était probablement un libretto de mime, a été trouvé à l'archive d'Apollônios.

⁴³ "Literary papyri in documentary 'archives'", *Egypt and the Hellenistic World*, Leuven 1983, pp. 43-61. D. Thompson, "Ptolemaios and the 'Lighthouse': Greek Culture in the Memphite Serapeum", *PCPbS* n. s. 33, 1987, pp. 105-117, avait déjà démontré que la sélection de l'anthologie de P. Didot 1, copiée par les frères Apollônios et Ptolémée, fils de Glaukias, dans le Serapeum de Memphis, possiblement représentait la formation scolaire mais aussi les intérêts vitaux des copistes: conserver vivante leur identité nationale et culturelle grecque 150 ans après la mort d'Alexandre.

⁴⁴ Vid. J. Rowlandson (ed.), *Women and Society in Greek & Roman Egypt: A Sourcebook*, Cambridge 1998, n° 84, pp. 105-108: cette copie du poème a non seulement appartenu à Dryton mais a été écrite par lui.

POxy II 210 as an Apocryphal Gospel and the Development of Egyptian Christianity

STANLEY E. PORTER

An examination of the standard works on the apocryphal gospels shows that POxy II 210 has not garnered nearly the same interest as other supposed apocryphal gospel papyri. For example, the two major collections of texts in English translation, by M.R. James and J.K. Elliott, do not mention this text at all¹. Neither is it considered in the assessment of apocryphal gospels and their bearing on historical Jesus research by Craig Evans and James Charlesworth in their thorough study with samplings of text². I myself failed to mention it when I briefly surveyed the situation regarding apocryphal gospels in my paper at the 1995 Berlin Papyrological Conference, when I tried to establish the need for a critical edition of these manuscripts³. Several of the editions in the original languages fail to mention it as well, including Klostermann and de Santos⁴. A major exception to this widespread oversight is the catalogue by van Haelst⁵. With all of the recent attention given to apocryphal texts of the New Testament, especially by those interested in re-constructing early Christianity, however, this oversight might at first seem surprising.

The reasons that POxy II 210 has not entered as thoroughly into the

¹ M.R. James, *The Apocryphal New Testament*, Oxford, Clarendon Press 1924 (corr. 1953); J.K. Elliott, *The Apocryphal New Testament*, Oxford, Clarendon Press 1993. Cf. also E. Hennecke and W. Schneemelcher, eds., *New Testament Apocrypha*, trans. R.McL. Wilson, vol. I London, Lutterworth 1963; Louisville, Westminster/John Knox 1991²; R. Cameron, *The Other Gospels: Non-Canonical Gospel Texts*, Philadelphia, Westminster 1982.

² J.A. Charlesworth and C.A. Evans, *Jesus in the Agrapha and Apocryphal Gospels*, in: B. Chilton and C.A. Evans, eds., *Studying the Historical Jesus*, Leiden, Brill 1994 (NTTS, 19), pp. 491-95. Cf. also R.J. Miller, ed., *The Complete Gospels*, San Francisco, HarperSanFrancisco 1994.

³ S.E. Porter, *The Greek Apocryphal Gospels Papyri: The Need for a Critical Edition*, in: B. Kramer et al., eds., *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses, Berlin 1995*, Stuttgart, Teubner 1997 (APF, Beiheft 3), p. 795.

⁴ E. Klostermann, *Apocrypha II: Evangelien*, Berlin, de Gruyter 1929³ (Kleine Texte, 3); A. de Santos Otero, *Los Evangelios Apócrifos*, Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos 1956² (Sagradas Escrituras, 148). I wish to thank Dr Robert Kraft for his helpful consultation on dimensions of this paper, including bibliography.

⁵ J. van Haelst, *Catalogue des papyrus littéraires Juifs et Chrétiens*, Paris, Sorbonne 1976 (Université de Paris IV Paris-Sorbonne série 'Papyrologie', 1), p. 350, no. 1151.

discussion of apocryphal gospels as have other possible texts appear to be several. The first is that the manuscript has apparently been seriously examined only twice⁶. Neither time did it arouse the kind of interest that other apocryphal gospels have, such as the third century Fayyum fragment of the Austrian National Library Papyrus collection (PVindob G 2325), when it was published in 1885⁷, or the second or third century logia of Jesus in POxy I 1 when they were published in 1897, later shown to be an earlier Greek version of the Coptic Gospel of Thomas⁸. When Grenfell and Hunt published POxy II 210 for the first time, they did not label it as an apocryphal gospel or 'Words of Jesus', however, instead calling it by the innocuous title 'Early Christian Fragment'. This, of course, can mean almost anything, and it was apparently widely neglected until Roberts issued his re-edition in the *Festschrift* for Ramon Roca-Puig in 1987, entitled this time, no more informatively, as 'An Early Christian Papyrus'. A second reason for neglect of this manuscript is apparently no one wished to accept the proposal that Grenfell and Hunt made regarding this possible apocryphal gospel, perhaps resulting in the entire document being too easily dismissed along with these ideas of provenance. For example, in the first edition, Grenfell and Hunt proposed that POxy II 210 was an apocryphal gospel, and possibly the Gospel of the Egyptians, known only through quotation and reference by the Church Fathers (Clement, Hippolytus, and Epiphanius)⁹, a suggestion that was dismissed as highly improbable¹⁰. As Roberts notes, Schneemelcher had no other proposal to offer in place of this one, however¹¹, perhaps leading to the conclusion that there was no place in the history and literature of early Christianity for such a document. The third possible reason for the neglect of this document is that it has been difficult to arrive at an established text. A comparison of the two editions indicates that what appears to be an easily readable papyrus manuscript has resulted in a number of variants. A simple comparison between Grenfell and Hunt's, and Roberts's editions shows 11 differences in readings for the

⁶ Original publication was by B.P. Grenfell and A.S. Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri Part II*, London, Egypt Exploration Society 1899, pp. 9-10; and C.H. Roberts, *An Early Christian Papyrus*, in: *Miscel·lània Papiro·lògica Ramon Roca-Puig en el seu vuitantè aniversari*, Barcelona, Fundació Salvador Vives Casajuana 1987, pp. 293-96. The initial edition was reproduced in C. Wessely, *Les plus anciens monuments du christianisme écrits sur papyrus* 1, Paris, Firmin-Didot 1908 (*Patrologia Orientalis*, 4.2), pp. 199-200.

⁷ First publication was G. Bickell, *Ein Papyrusfragment eines nichtkanonischen Evangeliums*, ZKT 9 (1885), pp. 498-504, with official publication in *idem*, MPER 1.3-4 (1887), pp. 53-61.

⁸ Official publication in the Oxyrhynchus collection was preceded by publication in the previous year by B.P. Grenfell and A.S. Hunt, ΛΟΓΙΑ ΙΗCOY: *Sayings of Our Lord from an Early Greek Papyrus*, London, Frowde 1897.

⁹ See Elliott, *Apocryphal New Testament*, pp. 16-19.

¹⁰ POxy II 210, p. 9; Hennecke and Schneemelcher, *New Testament Apocrypha*, p. 174.

¹¹ Roberts, *An Early Christian Papyrus*, p. 293.

recto with its 17 lines (three of which have no writing on them!), and 14 differences for the 28 lines of the verso. As will be seen below, even if one can agree on the wording of the manuscript, reconstructing its text is still far from certain. As a result, there is still no resolution of the question of the exact nature of this text.

Nearly one-hundred years after its first publication, it is perhaps time that this manuscript is given the same kind of attention that other, more obvious, Gospel-like fragments have received. In this paper, I wish first to present an edition of the fragment, since there is clear disagreement at many points between the two previous editions. It is wise to establish the text before trying to decide its nature. Having presented my edition, based upon first-hand examination of the fragment in the Cambridge University Library (where it is Additional MS 4048)¹², I wish to attempt an analysis of its relationship to the New Testament, exploring the implications this may have for reconstructing Egyptian Christianity. Needless to say, I believe that this manuscript should be included in a collection of the apocryphal gospel papyri, for reasons that should become evident below.

This fragment is 17.2 cm. high and 9.4 cm. wide. Actually there are two fragments, the second one consisting of two lines with just two or three letters on each line on the recto. It is too small to figure largely into the account below, even though the letters are given. The papyrus, which is light brown in colour, is written in a clear sloping majuscule hand, with fairly thin but regular lettering, evenly spaced. Despite an appearance of irregularity in heights of the letters, the hand is surprisingly consistent. There are a number of ligatures used, such as ει, ελ and αι. There are only a few signs of carelessness or sloppiness in the writing, such as a λ not having one of its strokes. The hand of the verso is slightly thinner, prompting the thought that the one side was written at a different time from the other, although probably not by different scribes. There were probably about 21 characters per line. The third-century date first assigned by Grenfell and Hunt, and re-asserted by Roberts, seems reasonable.

Diplomatic Text

Recto

1]αρτη[± 4] .. [
2]εξει[± 3]ναγ[
3]..κινουδυνατα[
4]ομειναιαεπο[
5]αξαγγελοςπα[

¹² I wish to thank Mr Godfrey Waller, librarian at the Cambridge University Library, for his assistance in my being able to study this papyrus.

6].ιαγ'γελουλεχ[
 7 ...νημ.[± 3/4]...[
 8 'ναταιου[
 9 ουτοστα[
 10 ετιεξ[.]α[
 11 τιαπ[
 12 δου.[
 13 οπε[
 14
 15
 16
 17 κει..[

Preceding 1: There are up to eight lines preceding this line on this side. The top, horizontal layer of papyrus has been abraded, leaving only the bottom, vertical layer.

1: Both Grenfell and Hunt, and Roberts, read the two letters αλ at the end of the line. I can see only parts of what may be two or up to three letters.

2: I read a final γ with Grenfell and Hunt, rather than π with Roberts. There is diresis with trema over the ι.

3: I can only read a part of a right loop at the beginning of line 3. It may be a ρ, which is read by both Grenfell and Hunt, and Roberts. With Grenfell and Hunt, I read δυνατα, rather than δ[.] ινατα with Roberts. The papyrus has damage at this point, but the width of the delta and the shape of the upsilon appear to be present.

4: I read α instead of δ as the fourth letter from the end of the line, with Roberts and against Grenfell and Hunt. There is no top line, typical of the alpha.

5: The first letter of the line may be a τ, but only the smallest part of a horizontal line is present. The α is only partially present.

6: The first several letters are severely abraded, making it impossible for me to read περι with Roberts. The first letter that is even partially visible has a small part of a right loop, which may be part of a ρ. There is diastrophe between the two gutturals, not noted by Grenfell and Hunt. Roberts reads αγγελος, but the υ seems more likely, since there is part of a left-hand vertical, and the shape of the c would be distorted.

7: There is a small left-hand loop at the beginning of the line, but it is impossible to determine whether it is a τ with Grenfell and Hunt or an ε with Roberts. The next two letters are virtually eliminated by abrasion, as Roberts indicates. The rest of the line is virtually entirely gone, with only the smallest parts of tops of the last three letters present. It is difficult to know how Grenfell and Hunt could read ειν τα αβ.

8: I read αιου, against Grenfell and Hunt, who read αιου, and Roberts,

who reads $\alpha\iota\chi$. The papyrus has broken away, giving the impression that the rounded letter is a ς , rather than an \omicron . But it is more rounded and the right side comes closer together than with the usual sigma. There is no bottom part of the two strokes of a χ .

10: The letter before the final one has a small part of a right vertical and crossbar, perhaps part of $\epsilon\iota$ or η . Roberts reads a final lambda, but this is probably the final α .

11-17: These lines appear to be written further to the left. Grenfell and Hunt speculate that this may indicate quotation.

14-16: There are three blank lines here, not two as per Grenfell and Hunt.

17: The final two letters are indecipherable, although there are several lines. They are more compatible with the $\nu\tau$ of Grenfell and Hunt than the $\pi\epsilon$ of Roberts.

Fragment 2

1]νηι[
2]..[

2: The letters could be λ , δ or α . Only their tops are to be seen.

Verso

1 ± 7]μ[
2 ± 7]ν[
3 ± 7]..ελ[
4 ± 7]αγαθο[
5 ± 7]ελεγεα[
6 ± 7]ιπρϋ[
7 ± 7]ναγα[
8 ± 9]το[
9 ± 7]..ροφ[
10 ± 7]θοντο[
11 ± 6]ενεγκο[
12]θo[3/4]αλλα.[
13]αῖ[3/4]ιερειτ[
14]θουc[3/4]εγκειo[
15 νεγ[3/4]γαθοc[
16]ποcδ[3/4]δρουαγαθου
17]υπο[3/4].αθονεγωειμι
18 ± 7]τοιμειικωντης

19	± 7]οενημορφη [̄] θ [̄] υ
20	± 7]διαωσεικωναυ
21	± 10]μθωθωτω
22	± 11]γτουειναι
23	± 10]ειταιορατα
24	± 11]ντατουαι[
25	± 11]ιδενοτι[
26	± 11]εανιδεν[
27	± 11]νοσεπ[
28	± 10]ανθ [̣] π [̣] .[

3: I read only ελ clearly. The first letter may be a κ, but the lines are very thin. The letter preceding the ε may be either a π or a τ. Grenfell and Hunt read ωπελ, and Roberts κα[.]πε..

5: I read ελεγεα with Grenfell and Hunt, rather than ελεγεν with Roberts.

6: I read ι at the beginning of the line, with Grenfell and Hunt, rather than υ with Roberts. The straightness of the line and its being very close to the π make reading a υ very improbable. πρϷ is a nomen sacrum. The final υ has a single dot of what appears to be a trema over it.

9: I read ροφ, whereas Grenfell and Hunt read προι and Roberts ρο. There are more letters to be read than Roberts ventures. The final letter, rather than being an iota, has a circular part over the vertical line.

11: There is a diastrophe between the two gutturals. The last letter of the line is probably an ο, with Grenfell and Hunt, rather than an ε, with Roberts.

12: A nomen sacrum begins the line.

13: There is a nomen sacrum with ιη (probably ιηϷ). I cannot read an α after the break, as do Grenfell and Hunt, and Roberts.

14: There is a diastrophe between the two gutturals. There is a line over the final ο, indicating a nomen sacrum. There is a ligature with εγ.

15: This line has a space before the first letter. There is a ligature with εγ.

17: The first letter is indecipherable, and then there is an υ. Grenfell and Hunt read the υ, but Roberts reads αι. I cannot see the γ right after the break in the papyrus, as can Grenfell and Hunt, and Roberts, although there is a line before the α. There is a ligature with μι.

19: There is a relatively long raised line probably indicating a nomen sacrum at the end of the line. This is not noted by Roberts, and affects reconstruction below.

21: The first letter to be read appears to be a μ, with Grenfell and Hunt, rather than an α with Roberts. There are apparently two nomina sacra, θω and θω.

25: Roberts reads ει, but Grenfell and Hunt appear to be correct with ι with trema.

26: Grenfell and Hunt read $\sigma\alpha\nu$, but Roberts appears to be correct with $\epsilon\alpha\nu$. There is trema over ι , missed by Roberts.

27: I cannot read a letter ϵ before the initial ν , as do Grenfell and Hunt, and Roberts.

28: I read the nomen sacrum as $\alpha\nu\theta\epsilon$, not $\alpha\nu\theta\rho\sigma$ with Grenfell and Hunt or $\alpha\nu\theta\rho\pi$ with Roberts, but the line of text is broken away, making it difficult to read several of the letters. The ϵ could be the top part of a ρ . Since the lines of the nomina sacra extent beyond the word itself, the extended raised line does not necessarily mean a lengthier nomen sacrum here.

Reconstructed Text

Recto

1 γ]ὰρ τῆ[ν κλήσ]ιν[
 2]εξει ἴ[να ἐ]ν ἀγ[αθοῖς
 3]ρσιν οὐ δύνατα[ι αὐτ-
 4 οὺς ὑ]πομεῖναι ἃ ἐπο[ίησεν
 5 ὡς ἔ]ταξε ἄγγελος πα[ραλαβεῖν
 6 τὰ πε]ρὶ ἀγγέλου λεχ[θέντα ἃ
 7 ἐστὶ σημε[ῖον τῶ] λα[ῶ] δυ-
 8 νάται ου[
 9 οὗτος τα[
 10 ἔτι ἐξ[]α[
 11 τι απ[
 12 δου.[
 13 οπε[
 14
 15
 16
 17 σει..[

1-3: These lines may well reflect 1 Corinthians 1. 26-27, a passage that speaks about wisdom and the flesh, including several ἴνα clauses. The idea of 'good things' was probably also introduced.

4-7: These lines may well reflect Matthew 1. 24 and Luke 2. 10, 12, although it is difficult to get a clear sense of the syntax. The narrative in Matthew's Gospel states that Joseph took Mary as his wife, as the angel of the Lord had commanded, here adding the words that a sign was given to

the people, probably drawing upon Luke 2. I follow Roberts's reconstruction, with several adaptations. The significance of these lines seems to be that Joseph's behaviour is introduced with a paraphrase of 1 Corinthians 1. 26-27, which sets the scene for his exemplary action. The unprefixing verb ἔ]ταξε seems to be used in line 5 (cf. Matthew 28. 16; Acts 15. 2; 1 Corinthians 16. 15), rather than προσέταξε as in Matthew 1. 24. There is no article before ἄγγελος, which is not modified here by κυρίου as in Matthew 1. 24. Either asyndeton is used before the verb παρέλαβε, the conjunction δέ is used at the beginning of line 6, or, as reconstructed here, following Roberts, the infinitive is used. The preposition περί goes better in this context with the genitive case, rather than the accusative read by Roberts. The angel is the one who speaks regarding the action being a sign, here using a participle (λεχ[θέντα) for what is conveyed by a finite verb in Luke 2. 10. The sense is fairly clear, but the grammar is problematic.

11-13: These lines are further to the left by one character than the lines above. This possibly indicates, as Grenfell and Hunt first suggested, that the author is here quoting, presumably the Old Testament or another sacred text. The exact quotation cannot be found.

Verso

1]μ[
 2]ν[
 3]..]πελ[
 4]ἀγαθο[ῦ
 5] ἔλεγε α[ῦτοῖς
 6]ι π(ατ)ρ(ὸ)ς ὑ[μῶν
 7]ν ἀγα[θὸν
 8]το[
 9]..ροφ[
 10 ἀγα]θὸν τὸ [δένδρον
 11] ἐνεγκο[v-
 12] θ(εὸ)ς ὁ [] ἄλλα .[
 13] ἂ Ἰη[(σοῦ)ς κα]ὶ ἔρεῖ τ[οὺς καρποὺς
 14 ἀγα]θοὺς [ἐν]έγκει ὁ [θεὸς
 15 ἐ]νέγ[κει ἀ]γαθὸς [
 16 καρ]πὸς δ[ὲ δέν]δρου ἀγαθοῦ
 17] ὑπὸ [τὸ ἀγ]αθὸν ἐγὼ εἰμι
 18]το εἰμι εἰκὼν τῆς [ἀγαθό-

19 τητος αὐτοῦ] ὃς ἐν μορφῇ θεοῦ
 20]δια ὡς εἰκῶν αὐ[τοῦ
 21]μ θε(ε)ῶ̄ θε(ε)ῶ̄ τῶ̄
 22]ν τοῦ εἶναι
 23]εἶται ὁρατὰ
 24]ντα τοῦ αἰ[
 25]ιδεν ὅτι[
 26]ἐὰν ἴδεν[
 27]νος ἐπ[
 28] ἄνθ(ρωπο)ς π[

4-8: This passage appears to begin with someone, or some persons (note possibility of ὑμῶν in line 6), approaching Jesus and asking him a question concerning what is good (line 4), perhaps something like Matthew 19. 16ff., Mark 10. 17ff., and/or Luke 18. 18ff. There may be a textual variant in line 6, with the word 'father' (πατρός) being used in place of 'God' (θεοῦ) regarding who alone is good (but there is also a change of case required). This would be consistent with the statement further below (lines 18, 20), where Jesus appropriates being the image of God to himself.

9-17: These lines paraphrase the parable of the good and bad fruit from Matthew 7. 17-19 (cf. 12. 33) and Luke 6. 43-44. There are several features to note. One is that forms of the verb ἐνεγκεῖν (lines 11, 14, 15) are used here. This verb is not found in the standard printed editions of the New Testament documents, but is found in Tertullian and Origen, as well as in Codex Vaticanus (B 03) and the original hand of Codex Sinaiticus (Ⲭ* 01), according to Roberts¹³ (itacized spelling is required). The second is the use of θεός in lines 12 and 14. This introduces wording and attribution of actions not found in the New Testament account, but consistent with the question of who is good being answered in terms of God. The third is the narrative element, with Jesus depicted as a character in this document (line 13). The papyrus clearly follows the parable, but its grammar remains problematic.

17: There is the possible use of Johannine 'I am' language, found abundantly in that Gospel (4. 26; 6. 20, 35, 41, 48, 51; 8. 12, 18, 24, 28, 58; 9. 9; 10. 7, 9, 11; 10. 14; 11. 25; 13. 19; 14. 6; 15. 1, 5; 18. 5, 6, 8), making a transition from the parable to Jesus as speaker.

18-19: In this narrative account, the language of being in the image of God that Paul uses regarding Christ, e.g. in 2 Corinthians 4. 4 and Colossians 1. 15, is placed directly in the mouth of Jesus. The following word, admittedly

¹³ Roberts, *An Early Christian Papyrus*, p. 296.

a reconstruction, makes it possible that the language of Wisdom 7. 26 is also being cited (the spacing may require some alteration of its wording, however), uniting that wisdom source with the question of good and bad behaviour and wise actions.

19: The language of Philippians 2. 6, regarding being in the form of God, is introduced. We do not have the intermediate wording to know the point that is being made, but it may well be one in which Jesus says that he is in the image of God (line 18) and is also in the form of God (line 19). This collocation is never made explicitly in the New Testament, since Philippians 2 does not use the language of image, only that of form.

20: This line seems to return to the language of image, ascribing Jesus to being in the image of him, i.e. God.

23: There may be an allusion in this line to Romans 1. 20, with language regarding the unseen attributes of God.

24: Roberts speculates that the language of 1 Corinthians 2. 6-8 might be found here, reconstructing with ἀρχο]ντα τοῦ αἰ[ῶνος τούτου.

25-27: The conditional-like nature of these lines seems to indicate that Jesus is depicted as continuing to speak about himself in this section.

What does this papyrus tell us about Egyptian Christianity? There are a number of tentative conclusions that emerge from such a study. Of course, one must realize that a single document cannot be made to speak for an entire culture or time-period, since there is no way of knowing how representative such a document may have been. Nevertheless, when this text is seen in comparison with other, similar documents of the time, an enlightening picture emerges. There is a noteworthy methodological conclusion that this scenario points to as well, regarding the value of the apocryphal gospels and similar documents for the study of Egyptian, and other forms of early, Christianity.

The first conclusion to be drawn from examination of this manuscript is that this text reinforces the fact that Egyptian Christianity, by the third century, had an extensive corpus of scriptural texts that was drawn on in elucidating its theological tradition¹⁴. If this document is at all representative, it shows that, by this time, at least some forms of Egyptian Christianity conceptualized their corpus of sacred texts in terms of at least three if not four Gospels (Matthew, Luke, and John, and possibly Mark), and possibly five Pauline letters (1 Corinthians, 2 Corinthians, Colossians, Philippians, and Romans), with the Gospels reflecting two distinct narrative contexts¹⁵. The later major codexes, Sinaiticus and Vaticanus, of course,

¹⁴ On the formation of the Christian canon, see L.M. McDonald, *The Formation of the Christian Biblical Canon*, Peabody, Hendrickson 1995², esp. pp. 137ff.

¹⁵ It is impossible to say what the extent of the codex was that had this page of papyrus, thus making it entirely speculative how the two narrative episodes, events relating to Jesus' birth narrative and Jesus' teaching on 'good', relate to each other.

contain what is tantamount to what became the Christian New Testament canon (plus some other books), and the Apostolic and later Church Fathers cite from a range of biblical texts. Nevertheless, within texts that functioned in a scriptural way or reflected the Scriptures for Egyptian Christianity, extant textual evidence for use of multiple books earlier than that of the major codexes is fairly limited, apart from the apocryphal gospels. The New Testament Greek papyri of the second to fourth centuries, that is, up to the time of the major codexes, are usually confined to one and sometimes two biblical books (of all of the New Testament Greek papyri, only about nine of them have portions of more than one book). A few of them are larger, but even then usually confined to an authorial corpus. For example, the Chester Beatty papyrus (P46) is confined to the Pauline letters (including Hebrews for this Christian community). In POxy II 210, however, we have three or four Gospels plus a selection of Pauline letters. None of the Pauline letters apparently cited here is one of those disputed on the basis of P46 (2 Thessalonians, 1, 2 Timothy, Titus, and Philemon), but the five include letters that were later questioned by critical scholarship, such as Colossians, and even Philippians, but used without apparent differentiation here in POxy II 210. Even for apocryphal gospel fragments, which are known for their having several of the canonical Gospels represented even in a fragmentary document, this is a large number of texts to include. For example, the Fayyum fragment draws upon Mark primarily, but also Matthew¹⁶. P.Egerton 2 (2nd century) adds John to the Synoptics, as do POxy 1, 654 and 655, earlier forms of the Gospel of Thomas¹⁷. The inclusion of the Pauline letters, especially in their diversity, is also unusual. POxy II 210 incorporates a number of Pauline texts into its narrative, and reflects a well-developed Christology, with Jesus quite probably seeing himself as 'good' in the same way that God is good, and speaking of himself as in the form and being the image of God.

Secondly, the continuation of the good and bad fruit parable is found in PMerton II 51 verso (Luke 6. 45 or Matthew 12. 35)¹⁸, another of the manuscripts often considered an apocryphal gospel. There are a number of similarities between these two apocryphal gospel fragments – a frame narrative, in which Jesus, in dialogue or confronted with various enquirers or disputants, utters a parable-like statement – qualities they share with most apocryphal gospels. The significant factor here is the use of the same parable, which probably shows its indicative significance for Egyptian

¹⁶ See S.E. Porter and W.J. Porter, *The New Testament Greek Papyri and Parchments: New Editions*, Vienna, Austrian National Library and Hollinek forthcoming (MPER, N.S. 28), no. 61, for a re-edition of the Fayyum fragment.

¹⁷ See Porter, *Greek Apocryphal Gospel Papyri*, pp. 801-803.

¹⁸ B.R. Rees, H.I. Bell, and J.W. Barns, eds., *A Descriptive Catalogue of the Greek Papyri in the Collection of Wilfred Merton, F.S.A.*, vol. II Dublin, Hodges Figgis 1959, pp. 1-4.

Christianity. The teaching of the parable indicates that there was less concern within this Egyptian Christian community for struggling for differentiation of Christianity from other religious groups, especially Judaism, and more concern for encouraging continued productive fidelity to the Christian faith, as indicated in the call for right behaviour that is at the heart of this parable. The nature and the timing of the split between Christianity and Judaism has recently vexed New Testament scholarship anew¹⁹. Two major schools of thought have emerged out of this discussion. One school of thought concentrates upon modern models. For example, in the nineteenth century, discussion held to an evolutionary model, based upon the history-of-religions approach. Christianity represented a particular strain of religion that emerged from the Mediterranean basin and became firmly entrenched. In the twentieth century, models have also tended to reflect the views of the age, and the model of the 'parting of the ways' has become dominant. This view implies that the process of separation was a begrudging one that took the best part of the first century. However, and this reflects the second school of thought, the ancients themselves also appear to have had views on the relation of Christianity and Judaism. Many Christians, especially Hellenistic Christians, saw Christianity as superseding Judaism. They did not see a place for them in following Jewish traditions and laws, something that even a number of Jewish Christians struggled with early on (see Galatians 2; Acts 15). By the closing decades of the first century, the Jews themselves came to view Christians as heretics, since Christians had chosen to believe that Jesus was the Messiah. The Romans themselves seem to have differentiated Christians from Jews early on, not insisting that Christians pay the temple tax, and not throwing them out of Rome in A.D. 49 (or 41) under the edict of Claudius that forced Jews to leave the city. The second model appears to be a more accurate reflection of the events that led to the split between Christianity and Judaism. The question here, however, is the relation of these events to Egyptian Christianity. I believe they are consonant. Most likely, Christianity came fairly early to Egypt, probably within just a few years of Jesus' death, as a result of Pentecost and the large Jewish community in Egypt to which some converted at Pentecost returned. Because of the virtual elimination of the Jewish population in Egypt under Hadrian, however, Christianity was forced to survive on its own. Despite the claims of a number of modern scholars regarding various ancient writers and the polemics against them, the period before the fourth century regarding the development of Egyptian

¹⁹ See S.E. Porter and B.W.R. Pearson, *Why the Split? Christians and Jews by the Fourth Century*, *Journal of Greco-Roman Christianity and Judaism* 1 (2000), pp. 82-119, for presentation and evaluation of the categories that follow.

Christianity is not as well illuminated²⁰. Such texts as the apocryphal gospels might help to shed some light here. POxy II 210 seems to point to a group that had passed through the need to differentiate itself from Judaism and was now concerned with the problems of subsequent generations, that is, of keeping fervent interest in the original set of beliefs. The use of the parable of the good and bad fruit in several documents probably indicates that this was a common theme of teaching and a common concern of Christianity in the third century, at least in Egypt. This is supported by the context of the parable, with Jesus answering the question of who is good (Matthew 19.16ff. and parallels), and by the use of the Pauline language regarding wisdom.

Thirdly, there is an indication that this Egyptian church believed in the continuing prophetic function of Christ in their community. This is indicated by the use of the Johannine 'I am' language, but taking wording from the Pauline letters as the content to describe Jesus. Thus, the Jesus of this fragment states that 'I am the image of ...,' possibly reflecting the language of Wisdom 7. 26. While there is a possibility that this group reflects in some of its language what would later become identified as Gnostic Christianity²¹, at this point the language is all biblically based, and at best reflects the plurality of belief and expression of Egyptian Christianity at the time, some of which later figured into significant divisions of Egyptian Christianity from other expressions of Christianity in the fifth century²². The 'I am' language is also closely tied to a high Christology that is apparently settled on who Jesus is. Rather than simply quoting John or Paul on who they think that Jesus is, this document puts words into Jesus' own mouth, so that he makes a highly allusive claim regarding his being the image of God and being in the form of God. In fact, the language of image is even repeated, presumably by Jesus about himself. This kind of overt claim would probably be seen by these Egyptian Christians as a legitimate appropriation of what is affirmed elsewhere in both the Gospels and the Pauline letters, so much so that conflating these sources as they do constitutes a legitimate interpretative hermeneutic.

²⁰ See R.S. Bagnall, *Egypt in Late Antiquity*, Princeton, Princeton University Press 1993, pp. 278-89; for a useful collection of Christian documents from Egypt, see M. Naldini, *Il Cristianesimo in Egitto*, Fiesole, Nardini 1998² (Biblioteca Patristica).

²¹ For example, Matthew 19. 17 is reflected in Valentinus's *Epistle on Attachments* (Clement of Alexandria, *Stromateis* 2. 114. 3-6) (B. Layton, *The Gnostic Scriptures*, London, SCM Press 1987, p. 245), Luke 6. 43-44 and Matthew 12. 33 have some parallels in Gospel of Thomas 43, 45, and Romans 1. 20 is also reflected in Valentinus's work on Adam's name (Clement of Alexandria, *Stromateis* 4. 89. 6-4. 90. 1) (Layton, *Gnostic Scriptures*, p. 237).

²² See Bagnall, *Egypt in Late Antiquity*, pp. 303-309; cf. W.H.C. Frend, *The Rise of Christianity*, Philadelphia, Fortress 1984, pp. 195-212; W. Bauer, *Orthodoxy and Heresy in Earliest Christianity*, ed. G. Strecker, R.A. Kraft and G. Krodel, Philadelphia, Fortress 1971², pp. 44-60.

Thus, in conclusion, regarding the question of whether this manuscript represents a fragment of an apocryphal gospel, I think that we can answer affirmatively. The framework appears to be a narrative one, in which in at least one episode the figure of Jesus engages in dialogue with others, here unknown. The two major determinable sections of this dialogue come from narrative portions of the canonical Gospels, one reflecting the question that is posed to Jesus regarding what or who is good, and the other paraphrasing the parable of the good and bad fruit. Both of these are consistent with a context in which an established Egyptian Church was concerned with the continuing faithfulness of its believing community. They were clearly engaged in re-telling the New Testament accounts, with the further interpretative framework of Jesus making direct claims regarding his being in the image and form of God. The developed Christology is consonant with a textual tradition that seems to have a fairly widely developed corpus of sacred texts. The texts from outside of the canonical Gospels are incorporated into this framework. If my identifications are correct, the resulting gospel is an apocryphal one that re-interprets what became the canonical stories and epistolary teachings in a new context for Egyptian Christians.

Mapping the south-west Fayyum: sites and texts

DOMINIC RATHBONE

In four seasons from 1995 to this year (1998) a small team under my direction has carried out a surface survey of the extant ancient sites in the south-west Fayyum¹. We chose this region because it forms a distinct topographical entity within the Fayyum semi-oasis, and was also a distinct administrative unit in Graeco-Roman times, the *meris* of Polemon in the Arsinoite nome (later the Theodosiopolite nome). In part this was rescue archaeology. Some sites have never been protected, and all trace of them has gone, or is nearly gone. There is great pressure on the Antiquities Service to surrender the edges of even well preserved sites, and the whole of less impressive sites, for agriculture or building, as has recently happened to Kom Talit and Kom Danial. However, our main aim has been to gather archaeological evidence to combine with the evidence of the documentary papyri and other written sources in order to try to reconstruct the long-term ancient history of human settlement and the irrigation system in this area, with particular focus on the Graeco-Roman period.

This is what my title means by 'mapping' the south-west Fayyum. We do hope to produce maps showing the location of at least the principal settlements and irrigation features (the map which follows is a very preliminary first draft). Indeed the questions which are of interest for socio-economic history would require a range of maps to show, for example, the distribution of settlements by size or ethnic composition of population, by administrative functions, by public buildings, by cult allegiances, by types of state land or holdings of large estates, and in relation to the location and nature of their agricultural territories. And because historians are particularly interested in defining and trying to explain major changes across time in these distribution patterns, we would need a series of maps for each main distinct period of settlement history. Probably, however, we will not be able to identify the ancient name of every known archaeological site, and certainly we will not

¹ Funded by the British Academy and the Seven Pillars of Wisdom Trust.

be able to propose a precise topographical location for every ancient community named in the documents. Much of the evidence for the socio-economic questions can be tied to a restricted area, such as the Tutun basin, but not to a precise location. So, even the maps which turn out to be worth producing will be no more than graphic selections from, or partial indices to, our much more detailed written discussion of the changing patterns of settlement.

Although in the Fayyum, uniquely in the Graeco-Roman world including the rest of Egypt, we have documentary evidence from some rural settlements themselves, and hence have more to map than anywhere else, the coverage of this documentary evidence is far from complete, and varies enormously across time and space. Leaving aside the limited Pharaonic, mostly Middle Kingdom, written evidence, the earliest attestations of toponyms in the south-west Fayyum come mostly from the Gurob papyri of the mid-third century BC, which deal with the second, main, phase of the Ptolemaic development of the Fayyum; for the rest of the Ptolemaic period documentation for a number of villages, notably Kerkeosiris in the late second century, comes mostly from mummy cartonnage from a number of sites in the area, principally the crocodile cemetery of Tebtunis. The evidence for the Roman period is predominantly from the town of Tebtunis (the only significant case in this area of documentation coming from the site itself), and therefore is focussed on its environs, with some external additions, such as the references in the third-century Heroninos archive to villages where the Appianus estate owned land. After the virtual blank of the fourth and fifth centuries, attestations resurface in documents from large private and ecclesiastical estates found at Kiman Faris (Arsinoe). Sporadic references then occur in Coptic and Arab texts, until we come to the detailed fiscal and hydrological survey of the Fayyum written by en-Nabulsi in 1245, which provides a convenient terminus for our study.

Archaeological evidence has its own problems too. Only excavation is likely to produce inscriptions or texts which reveal the ancient name of a site, and only full excavation will reliably give us the full occupation history of a site. Hence our best-known sites are Umm el-Brigat (Tebtunis) and Medinet Madi (Dja, Narmouthis), first seriously excavated by Italian teams in the 1930s, and both the scene of more recent excavations which are producing exciting new discoveries². However, constraints of time and money, and the progressive disappearance of many sites, mean that there is no realistic prospect of excavating every site. Hence the value of a regional surface survey, which is

² For these, and all other known sites, see now the masterly survey of P. Davoli, *L'archeologia urbana nel Fayyum di età ellenistica e romana* (1998).

relatively fast and cheap, and whose broader, if much less detailed, findings are well suited to studying the long-term settlement history of an area. Planning the visible remains gives a broad idea of the size and nature of each site, and associated features such as cemeteries and kiln areas. Studying the sherds and other diagnostic surface material gives some idea of the chronological range of occupation of the site. For a badly degraded site, like Kom Talit or Kom Shalawi, this is all that can be done anyway (apart from tracking down records and finds of earlier work there, if any) because there is now no stratigraphy left. Whatever the state of preservation of the site, there is great variation, according to local circumstances, as to what is visible on the surface – from considerable structural remains to sand-swept blanks, and there is no guarantee that the available surface material represents, let alone represents fairly, the full chronological range of occupation. Furthermore, not all sites have survived (for example there is not a sherd left of the great mound recorded at Abu Hamed in the nineteenth century), and we have probably not located all possible traces of sites because it is not possible to ‘field-walk’ in the normal sense, while the apparently ancient architectural blocks sometimes re-used and visible in modern villages are difficult to date and impossible to provenance reliably. We may wonder whether the relative lack of extant sites within the Tutun and Gharaq basins represents ancient reality or results from their destruction through later building and farming. To make the best of a bad job, the settlement historian cannot rely on either documentary or archaeological data, but needs to combine all available evidence.

Before discussing some of our findings, a brief word is needed about the natural topography of the region. The south-west Fayyum consists of two basins, which are both supplied with water by a high-level desert-edge feeder canal today called the Bahr el-Gharaq. South-west of the central plateau of the Fayyum is the Tutun basin, whose absolute bottom lies at about 13 metres above sea level. It drains to the north-west into a great natural ravine, the Wadi Nezla, which falls towards the modern Birket Qarun. West of the Tutun basin is the lower-lying and wholly enclosed Gharaq basin, whose absolute bottom is at about sea level, and from which there is no natural drainage outlet. The ridge separating these two basins has a minimum height of about 15 metres above sea level.

The archaeological and documentary evidence from the south-west Fayyum seems to support the orthodox view that it was under the early Ptolemies that the Fayyum was first developed as a region of intensive settlement and agriculture, on a pattern which has lasted in some important respects to the present day. The three known Middle Kingdom sites in the area, the temple settlements at Medinet Madi and Umm el-Brigat and the grandiose tomb at Kom el-Khilwa, all lie safely above the probable 18-metre level of the high

lake created, or enhanced, by Amenemhet III (c. 1800 BC), which was drastically reduced under the early Ptolemies, eventually to around 40 metres below sea level, roughly the present level of the Birket Qarun³. The area potentially available for agriculture was at least trebled, and the secondary main phase of construction of a network of canals and drains, and the settlement in new villages of foreign immigrants and transplanted Egyptians, is most richly attested in the case of Philadelphia, on the east edge of the Fayyum, through the documents of the Zenon archive and the material traces of a regular street grid abutting and parallel to the new desert-edge feeder canal which are visible in an aerial photograph of 1925, though now destroyed beyond recognition⁴. As well as direct and indirect documentary evidence for this process in the Polemon *meris*, we now have analogous archaeological evidence from the site of Talit, where the combination of Petrie's sketch-plan with our own observations in 1995 has permitted us to reconstruct a similar, if less regular, street plan⁵. The Talit grid abuts and runs parallel to the modern Bahr el-Gharaq, which we therefore believe conserves the course of the ancient 'desert canal of Polemon'. Admittedly there is no recognisable third-century BC pottery at Talit, and indeed it is generally rare on the surface throughout the region, but there are various indications that this was a Ptolemaic foundation. The name of Talit, like that of many Polemon villages, is first attested in papyri of the mid-third century, which at least provides a *terminus ante quem*. Foundation of the settlement involved a massive project of cutting parallel sub-street water channels through the rock platform on which the site stands, mostly traceable today by lines of reeds, and of laying building foundations composed of regular one-metre square limestone blocks, probably pre-dressed in bulk at a quarry, which have distinctive pairs of lifting handles cut into them. A state-sponsored enterprise is implied, and one which used cranes, that is Hellenistic-style technology. Furthermore, some disturbed lines of identical blocks are also visible in the north-east sector of Umm el-Brigat, some four km to the east, and a block from a monument of Amenemhet III which had been re-cut in similar fashion has been found at Abuksah (north-west of Medinet el-Fayyum)⁶. These distinctive blocks, which may exist at other sites too, make the foundation of Talit part of a much wider operation, and it is to be hoped that some will be found in situ in a stratigraphically dateable context.

³ See Davoli in this volume.

⁴ P.Mich. I, frontispiece. The ancient canal fell into disuse, and a new one was dug in the nineteenth century to re-open the area.

⁵ Documents: Gurob papyri; names of *kleroi* and villages – cf. R. Pintaudi, 'Oxyrhyncha e Oxyrhynchites. P.Vat.Gr. 65: lettera di Dionysodoros ad Asklepiades', *Tyche* 5 (1990) 101-4. C. Kirby & D. Rathbone, 'Kom Talit: the rise and fall of a Greek town in the Faiyum', *Egyptian Archaeology* 8 (1996) 29-31.

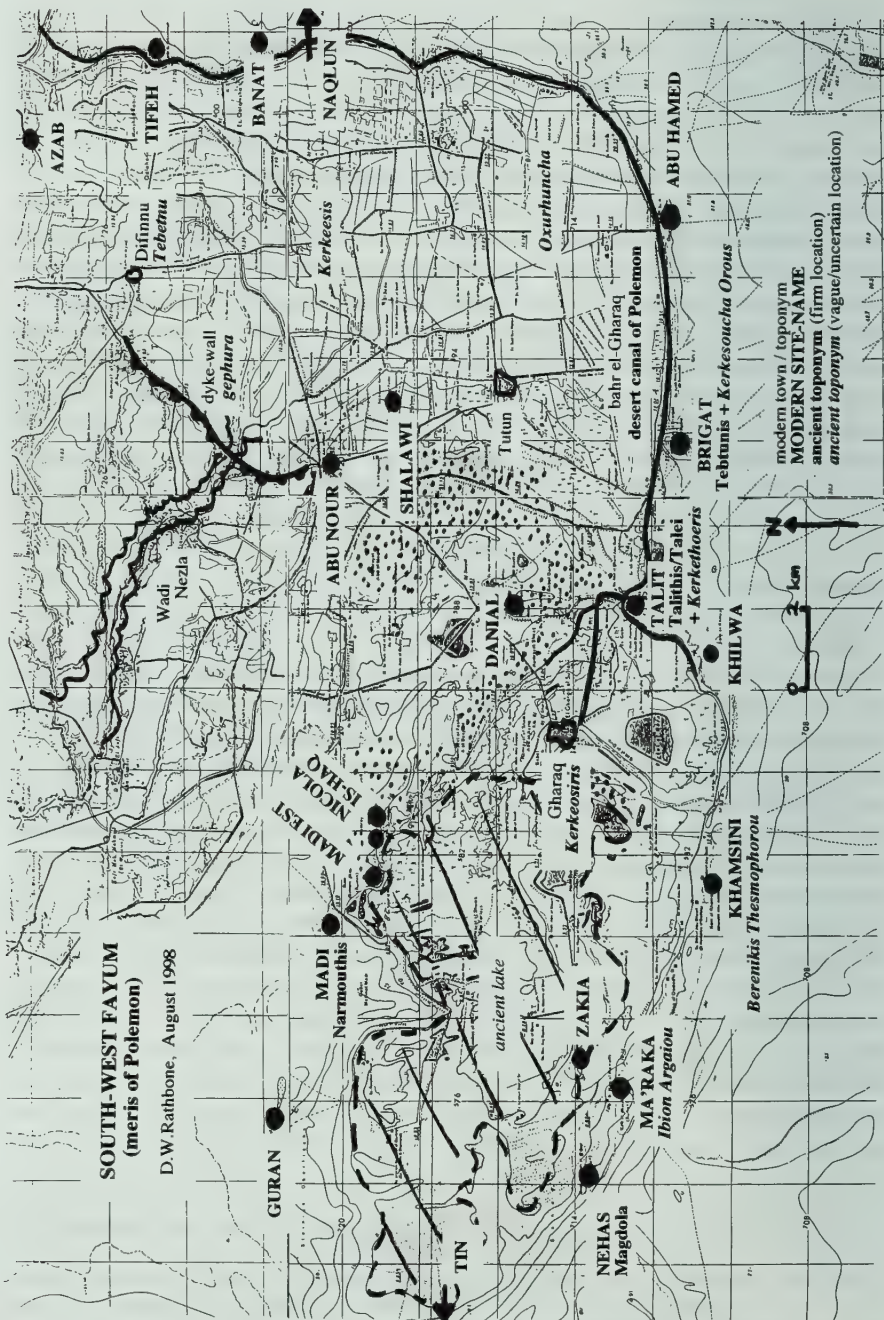
⁶ It now lies outside the Karanis storehouse. P. Davoli discovered its true provenance.

When considering the pattern of settlement and irrigation in the ancient Fayyum, we must remember that here too, before the building of the Aswan dams, the supply of adequate water for irrigation was not, as today, perennial and fairly even, but subject to a large annual surge following the Nile inundation. In the Tutun basin much of the annual surge would have been wasted, draining straight down the Wadi Nezla, and so it is a fair bet that the great dyke-wall which blocks off this Wadi was first built in the early Ptolemaic period to stop this happening. This wall, whose surviving portions have been studied by a team of hydrological engineers, continued in use into the nineteenth century, and is a patchwork of construction and repairs of different date⁷. Probably, however, it is to be identified with the *gephura*, 'dyke/bridge', attested in the papyri, since one of its functions, as today, was probably to carry the main road from the nome capital across the end branches of the Wadi Nezla⁸. In the winter, after the annual surge, a lake of a certain size was probably allowed to form in the Tutun basin to the south of the wall, which through the year will gradually have sunk through evaporation and seepage. This fits with references in the papyri to the *drumoi*, 'marshland', and fishing rights of villages like Kerkeesis and Tebetnu, which, from other topographical indications in the papyri, we have reason to believe lay in the Tutun basin.

Because there is no natural drainage outlet from the Gharaq basin, it would fill up if enough water were let into it. Today, by restricting the inflow and pumping out mechanically the excess left after irrigation, it is kept fairly dry and the bottom of it is cultivated, which means that the higher edges are not well irrigated, but for a long period in the past it was flooded, and also abandoned – hence the name el-Gharaq, 'the submerged'. At three sites we have found physical evidence that in the Graeco-Roman period there was a lake in this basin, with a normal height in the range of 5 to 10 metres above sea level. The evidence is most dramatic at Medinet en-Nehas, ancient Magdola, where there is an extensive area to the north of the site of wind-eroded ancient lake bottom, while the adjacent peripheral areas of the settlement are littered with catfish- and other fish-bones, and occasionally weights for fishing nets. This find dovetails neatly with the *asylon* application of 95 BC recorded in a now lost inscription from the temple of Heron at Magdola (*I.Fay.* III 152), which refers to 'the useless pieces of sacred land against which the adjacent shoreline washes'. No doubt the lake also was

⁷ G. Garbrecht & H. Jaritz, *Untersuchung antiker Anlagen zur Wasserspeicherung im Fayyum/Ägypten* (1990).

⁸ D. Bonneau, *Le régime administratif de l'eau du Nil dans l'Égypte grecque, romaine et byzantine* (1993) 50-1. Alternatively, or in addition, the *gephura* may have carried the ancient forerunner of the Bahr Nezla which carried water to the north-west Fayyum.



SOUTH-WEST FAYUM
(meris of Polemon)
D.W. Rathbone, August 1998

home to the crocodiles who were buried in large numbers in cemeteries at Umm el-Brigat, Kom Khamsini, Tell el-Ma'raka and Medinet en-Nehas. The existence of this lake, and the consequent high water table, enabled irrigation of lands considerably to the west of the present limits of cultivation, making the ancient pattern of settlement significantly different in detail to the modern one.

We have not yet attempted to construct a full location map of ancient villages in the Polemon *meris*. A lot more research, especially into the papyri, needs to be done first. However, some preliminary, and very provisional comments, may be made. On a conventional count, the papyri attest just under forty separate village communities, and there may in fact be more, but we have found archaeological evidence for less than twenty settlement sites of Graeco-Roman date⁹. In some areas, such as the east of the Tutun basin, it is reasonable to suppose that there are blanks in the archaeological record – for instance, the name of the modern village of Difinnu, formerly called Dafadnu, suggests that it may overlie ancient Tebetnu – but in other areas, such as around the rim of the Gharaq basin and continuing eastwards to Umm el-Brigat, it is very likely that the record is complete. From a network diagram of the relative locations of communities attested in the papyri, we can propose ancient identities for the line of sites from Medinet en-Nehas to Umm el-Brigat (as marked on the accompanying map), but we are left with odd unplaceable communities like Theogonis and Kerkethoeris, which clearly lay near Talit but for which no suitable spaces remain on the map. Another problem concerns the relation of settlements to their territories. As classicists, the model that naturally comes to mind is a coherent territory with the village inside it. This is precisely what we can reconstruct for Kerkeosiris (which may well lie under modern el-Gharaq) from its late second-century BC survey registers, but the same texts reveal that the territory of Ibion Eikospentarouron lay in two separated parcels to the west and to the north of the territory of Kerkeosiris. Furthermore, to avoid wasting agricultural land, settlements then, as today, tended to congregate on the unfarmable stone outcrops which punctuate the basins, or on the desert-edge ridges. Thus, for example, on a series of outcrops to the north-east of the Gharaq basin, we have the consecutive sites of Medinet Madi and its East Kom, followed by the large area called Kom Nicola and Kom Is-haq which seems to comprise three or four separate settlement sites. A similar phenomenon appears in the documents. The neighbouring communities of Samaria and Kerkesephis, for instance, seem to have been merged into one 'village' in the third century AD, and shortly before this Samaria was sharing a village scribe with Boukolon

⁹ For example, the entry for the Polemon *meris* in A. Calderini - S. Daris, *Dizionario dei nomi geografici e topografici*, IV.2 (1984) 174, lists 37 'main localities'.

also known as Tristomon, itself perhaps a double community. The implication is that some of the large sites, which compare in extent with towns in Roman Italy such as Saepinum or even Pompeii, may have accommodated more than one 'village' community, and that, however valid the model of nuclear village and territory for most of Egypt, and perhaps the central area of the Fayyum, here it was often not the case. This leads me to speculate that, for example, Kerkethoeris shared the site of Talit with Talei, and that Kerkesoucha Orous was a new Ptolemaic settlement adjacent to the Pharaonic Tebtunis, located in the north-east sector of the site of Umm el-Brigat where the Talit-type blocks lie.

On the whole, the villages founded in the third century BC seem to have flourished into the second century AD. The only certain exception is Guran, where occupation of the houses had ended by the Roman period, although the temples continued to be frequented into the second century AD. Elsewhere there is indirect evidence for a crisis at the end of the second century. At several sites, such as Medinet en-Nehas, we find fired-brick wine-pressing installations of a standard type (called *lênoi* in the papyri), known elsewhere in the Fayyum and Egypt (and described by Palladius), built over previous occupation layers, and also areas of 'slag' from the production of amphorae. This coincides with documentary evidence, notably that of the Heroninos archive, for the development of large-scale viticulture by large estates in the third century, perhaps profiting from the depopulation and dislocation caused by the Antonine plague. The self-interest of these estates helped to maintain the irrigation to, and survival of, marginal villages where they had holdings. Hence the ancient temple of Heron at Magdola, excavated by Jouguet but now untraceable, was redecorated in the third century with frescoes of the newly popular cult of Heron as a saviour god.

Another crisis, however, seems to have struck many settlements of the Gharaq basin at the end of the third century. There is no fourth/fifth-century pottery from most sites, and documentary references to Magdola also dry up. Probably the lake had been reduced in height, making cultivation of these areas more difficult, for a new considerably lower settlement of the fifth to seventh centuries appears at Kom Zakia, and all the surface material at Kom Nicola and Kom Is-haq is of the fourth to sixth centuries, suggesting an eastwards shift in the overall pattern of settlement. On the other hand, the sites of Guran, Medinet en-Nehas and Tell el-Ma'raka were all re-occupied by monastic settlements, and Byzantine estate accounts of the sixth and seventh centuries suggest that some land had been reclaimed around them. All the sites in the Gharaq basin, apparently except Medinet Madi, were abandoned around the period of the first Arab conquest of Egypt (639-642), which tradition claims was fiercely resisted in

the Fayyum, and significant resettlement did not begin until the late nineteenth century.

In the Tutun basin, however, continuity of occupation through the late Roman period into Arab times is consistently attested archaeologically and in documents. Of course, there were changes, such as the spread of churches and monasteries in the fourth to fifth centuries, and the emergence of at least one new settlement at Kom Tifeh, on the east edge. Imported pottery, especially African red-slip ware from Tunisia, is common in the fourth to sixth centuries (a period of papyrological silence), which suggests local prosperity and connection to long-distance trade networks. Early mediaeval occupation is attested by abundant surface finds of vitreous-glazed wares, and excavations have revealed rebuilding and redecoration of churches like the monastery at Naqlun and the great church at Tebtunis which in the tenth or eleventh century was painted with fine frescoes, of which only those portraying Adam and Eve survive (in the Coptic Museum, Cairo). Coptic manuscripts and the relatively few published Arabic papyri too suggest the survival of a mainly indigenous and Christian society. In the Tutun basin the main crisis apparently came in the eleventh century, following the second, Fatimid, conquest of Egypt which began in 969. A severe earthquake of 1056 and famine of 1064/5 are both mentioned almost two hundred years later by en-Nabulsi in his description of the Fayyum of 1245. To the earthquake we may attribute the huge crack through the rock platform on which Talit was built and the present split-level appearance of the rock platform at Kom Danial. En-Nabulsi implies that the Tutun basin had suffered severe depopulation through the twelfth century from which it was just beginning to recover. A new Talit, for instance, had recently been founded, and according to en-Nabulsi the new population of the area was predominantly, if not exclusively, Arab. This is where the history of the mediaeval to modern south-west Fayyum begins, and our study ends.

Die arsinoitischen Nomarchen im römischen Ägypten¹

FABIAN REITER

Der folgende Beitrag stellt einen Einblick in meine gegenwärtige Arbeit an einer Dissertation dar, die sich mit den Zeugnissen für Nomarchen des Arsinoites in römischer Zeit befaßt. Sie gliedert sich in die folgenden drei Hauptteile:

An erster Stelle steht eine prosopographische Untersuchung der Nomarchen: Auf der Grundlage einer chronologischen Liste bezeugter Nomarchen soll durch personenkundliche Forschungen und onomastische Analysen die soziale Stellung der arsinoitischen Nomarchen ermittelt werden.

Der zweite Teil beschäftigt sich mit den Aufgaben der arsinoitischen Nomarchen. Bekanntlich sind diese mit der Erhebung einer Reihe von Abgaben befaßt und erteilen Konzessionen für die Ausübung bestimmter wirtschaftlicher Tätigkeiten. Die einzelnen Steuertitel unter nomarchischer Verwaltung sollen ermittelt und nach verschiedenen Kriterien untersucht werden mit dem Ziel, etwaige Eigenarten der von den Nomarchen erhobenen Abgaben gegenüber den von regulären staatlichen Steuererhebungsorganen eingezogenen Steuern nachzuweisen und die speziell nomarchische Art der Steuererhebung zu charakterisieren.

Im dritten Hauptabschnitt schließlich sollen Charakteristika der Tätigkeit der Nomarchen wie der räumliche Umfang ihres Geschäftsbereichs, ihr Amtssitz, der Zeitraum ihrer Bezeugung, die Bezeichnung ihrer Stellung, die Möglichkeit der Kumulation mit anderen Ämtern, die Anzahl gleichzeitig tätiger Nomarchen und die Frage der Kollegialität, die Art der Einsetzung in die Stellung und die Dauer der Betätigung als Nomarchen sowie das Verhältnis zu ihrem Hilfspersonal und Möglichkeiten der Stellvertretung erfaßt werden. Ein wichtiger Zweck dieser Sichtung von Kennzeichen des Dienstes der Nomarchen liegt darin, deren Betätigung verwaltungsrechtlich zu bestimmen.

¹ Für wertvolle Hinweise danke ich Dieter Hagedorn und J. David Thomas, für eine kritische Durchsicht des Manuskripts Demokritos Kaltsas.

Dieses Ziel, eine Definition des Dienstes der Nomarchen, möchte ich in den folgenden Ausführungen auf abgekürztem Weg erreichen, indem ich einige Aspekte der Nomarchentätigkeit herausgreife, die einer rechtlichen Bestimmung der Nomarchenstellung in besonderem Maße dienlich sind. Unter die von mir ausgewählten Kriterien fallen die Dienstzeit, die Besetzungsstärke, der Modus der Berufung zur Nomarchentätigkeit, die Delegation von Dienstgeschäften an Hilfspersonal und schließlich die Bezeichnungen der Nomarchen. Wenn im folgenden von Nomarchen die Rede ist, sind stets nur die arsinoitischen Nomarchen römischer Zeit gemeint. Diese sind streng von den gleichnamigen Funktionären in Naukratis und Antinoopolis zu unterscheiden, die für das jeweilige Polis-Gebiet analog den Strategen in den Gauen das verwaltungsmäßige Oberamt bekleiden².

Voranzustellen ist eine kurze Schilderung des Forschungsstandes in dieser Frage. Fritz Oertel beschrieb die Nomarchentätigkeit in seinem monumentalen Werk über das Liturgiewesen folgendermaßen: „Verwaltungsrechtlicher Charakter: Staatliches, seit Beginn des 3. Jahrh. municipalisiertes Amt (Ratsorgan), das von den städtischen Honoratioren wohl als munus (bedingt mixtum oder patrimonii?) bekleidet wird“³. Er betrachtet die Nomarchen im 1. und 2. Jh. also als Staatsbeamte und seit der Einführung der *βουλαί* in den Metropoleis Anfang des 3. Jh. als buleutische Liturgen⁴. Die nachfolgende Forschung ist Oertel in dieser verwaltungsrechtlichen Einordnung gefolgt⁵. Dem zweiten Teil der Auffassung

² Zum Amt des Nomarchen in Antinoopolis vgl. P. Jouguet, *La vie municipale dans l'Égypte romaine*, Diss. Paris 1911, 477-478; E. Kühn, *Antinoopolis. Ein Beitrag zur Geschichte des Hellenismus im römischen Ägypten. Gründung und Verfassung*, Diss. Leipzig, Göttingen 1913, 143-148; U. Wilcken, Einleitung zu P.Würz. 8; P.V. Pistorius, *Indices Antinoopolitani*, Leiden 1939, 68-82; J.D. Thomas, *Akten des XIII. Internationalen Papyrologenkongresses*, hrsg. von E. Kießling und H.-A. Rupprecht, München 1974 [MB 66], 400-401; M. Zahmt, ANRW II 10.1, 1988, 689-690 und A. Jördens, *Das Verhältnis der römischen Amtsträger in Ägypten zu den 'Städten' in der Provinz*, in: W. Eck (Hg.), *Lokale Autonomie und römische Ordnungsmacht in den kaiserzeitlichen Provinzen vom 1.-3. Jh.*, München 1999, 141-180, bes. 162-163. Der naukratische Nomarch ist bisher nur einmal belegt: P.Oslo III 92 (2. Dez. 130). Zur Beziehung zwischen ihm und dem antinoopolitischen Nomarchen s. U. Wilcken, APF 12, 1937, 227, vgl. H.I. Bell, JRS 30, 1940, 144; H. Braunert, JJP 14, 1962, 75 mit Anm. 11 und Zahmt, a.a.O. 689.

³ *Die Liturgie. Studien zur ptolemäischen und kaiserlichen Verwaltung Ägyptens*, Leipzig 1917, 165-166.

⁴ Für erwiesen hält Oertel den liturgischen Charakter der Nomarchentätigkeit allerdings zu keiner Zeit, vgl. 168: „Man sieht, ein völlig evidentestes Ergebnis ist nicht möglich. Die Ratswahl und die größere Zahl im 3. Jahrh. spricht mehr für Liturgie; ob die Übernahme des Amtes durch römische Bürger (romanisierte Griechen) am Ende des 1., Anfang des 2. Jahrh. eine liturgische war, ist nicht zu entscheiden“. Auch für diese Zeit scheint Oertel die Nomarchentätigkeit zumindest eher für eine Liturgie als für ein staatliches Ehrenamt, eine *ἀρχή*, zu halten: Bei seiner Systematisierung der liturgischen Ämter und der *ἀρχαί* (357-372) rechnet er sie nämlich vorsichtig dem „Mittelamt 1. Ordnung“ zu (368, für das 3. Jh. vgl. 369), während sie in der Diskussion des „Oberamtes“, welches allein von Oertel als *ἀρχή* bezeichnet wird, unerwähnt bleibt.

⁵ Vgl. A.K. Bowman, J.D. Thomas, *Bulletin of the John Rylands University Library of Manchester* 61, 1978-79, 301.

Oertel, daß die Nomarchen im 3. Jh. aus den Reihen des Rates der arsinoitischen Metropolis gewählte Liturgen seien, folge auch ich ohne Bedenken. Die folgenden Ausführungen gelten nur der Situation in den ersten beiden Jahrhunderten bis zur Munizipalisierung Ägyptens.

Schon Oertel war bei der Suche nach Anzeichen für einen liturgischen Charakter der Nomarchentätigkeit die bemerkenswert lange Betätigungsdauer des Nomarchen Apion aufgefallen, die sich von 193/4 (oder einem noch früheren Zeitpunkt) bis 215 erstreckte, also über einen Zeitraum von über 20 Jahren. Für ein liturgisches Amt ist eine derartig lange Ausübung unmöglich, für ein staatliches Amt allgemein zumindest ungewöhnlich⁶. Auch zwei andere Nomarchen sind über beträchtliche Zeiträume belegt: Sarapion, Sohn des Ptolemaios, über 4 Jahre, 8 Monate (26. Aug. 41 - 17. Apr. 46)⁷, Statilius Apion und Valerius Apollonios über gut zwei Jahre (22. Dez. 119 - 26. Dez. 121)⁸. Eine durchschnittliche Amtsdauer der Nomarchen läßt sich wegen der derzeit noch allzu lückenhaften Fasten kaum bestimmen; die bisher vorliegenden Daten über die Dauer der Dienstausbung legen jedoch die Annahme nahe, daß die Dienstfrist der Nomarchen nicht von vornherein fixiert war. Möglicherweise hing sie von den jeweiligen Umständen wie etwa der Bereitschaft der Amtsträger oder deren wirtschaftlicher Situation ab.

⁶ Dies zeigt bereits ein Blick in die Fasten der Strategen und Königlichen Schreiber in G. Bastianini - J.E.G. Whitehorne, *Strategi and Royal Scribes of Roman Egypt. Chronological List and Index* [Pap.Flor. XV], Firenze 1987. Vgl. auch E. Biedermann, *Studien zur ägyptischen Verwaltungsgeschichte in ptolemäisch-römischer Zeit. Der Βασιλικὸς Γραμματεὺς*, Diss. Berlin 1913, 7-12; Oertel, *Liturgie* 169; J.E.G. Whitehorne, *ANRW* II 10.1, 1988, 601.

⁷ P.Mich. V 235, 6 (26. Aug. 41); P.Mich. II 123 Rekto Kol. XIV 38 und PSI VIII 901, 11 (beide 17. Apr. 46). Die Textpassage in P.Mich. V 235, 4-6 lautet nach der Edition folgendermaßen: τοῖς παρὰ Σποερίου [l. Σπουρίου] Ἰουλίου ἢ Ἡρώνος καὶ Λουκίου Οὐκελλίου Κινύρα ἢ καὶ Σεραπίωνος τῆς Πτολεμαίου νομαρχίας). Die Herausgeber hielten Ptolemaios für den Nomarchen, die vorhergenannten Spurius Iulius Heron, Lucius Vecellius Kinyras und Sarapion für Steuerpächter unter dessen Aufsicht. Gegen diese Deutung erheben sich allerdings Zweifel inhaltlicher und sprachlicher Art: Nach Personen benannte Nomarchien gibt es zwar im 3. Jh. v.Chr., nicht jedoch in römischer Zeit. Auch wäre die syntaktische Anbindung von τῆς Πτολεμαίου νομαρχίας unklar: Es ist nicht ersichtlich, wovon der Genitiv abhängen sollte. Die auffallende Namensgleichheit des Serapion mit dem fünf Jahre später belegten Nomarchen Sarapion (die Abweichung im Vokal der ersten Silbe ist unproblematisch, vgl. Gignac, *Grammar* I 279 mit Anm. 1), Sohn des Ptolemaios, die bereits H. Henne, *Aegyptus* 31, 1951, 185 zu einer Identifikation der beiden veranlaßte, legt nun die Vermutung nahe, in τῆς, dessen Lesung T. Gagos und P. Heilporn freundlicherweise am Original kontrolliert und verifiziert haben, einen Schreibfehler für τοῦ zu sehen (Vorschlag von D. Hagedorn, mündlich). Ptolemaios für den Vater des Sarapion und folglich die drei aufgeführten Personen für die Nomarchen zu halten. Zugunsten dieser Konjektur könnte man anführen, daß die Vertreter der drei Nomarchen im Jahre 41 und des Nomarchen Sarapion im Jahre 46 jeweils als οἱ παρὰ der bzw. des Nomarchen bezeichnet sind. Anstelle von Σποερίου liest P. Heilporn (im Internet-Katalog der Papyrussammlung von Michigan) jetzt Τιβεριού. Die Adresse lautet dann: τοῖς παρὰ Τιβεριού Ἰουλίου ἢ Ἡρώνος καὶ Λουκίου Οὐκελλίου Κινύρα ἢ καὶ Σεραπίωνος τῆς [l. τοῦ] Πτολεμαίου νομαρχιών).

⁸ P.Lond. II 297b (S. 110-111), 2-3 (22. Dez. 119); P.Mich. XI 625, 3, 7 u. 11 (19. Sept. 121); P.Mich. inv. 5839 (hrsg. von P.J. Sijpesteijn, *ZPE* 109, 1995, 89-91; 26. Dez. 121).

Einen Eindruck von fehlender Normierung erhält man auch aus den Daten für die Anzahl gleichzeitig tätiger Nomarchen: Hier ist ein ständiger und regelloser Wechsel zwischen Kollegien aus zwei, drei oder noch mehr Nomarchen und alleine dienstuenden Nomarchen zu konstatieren. Eine territoriale oder thematische Teilung der Kompetenzen im Falle der Kollegien hat es allem Anschein nach nicht gegeben, sondern wie ein allein amtierender Nomarch war auch ein Kollegium wohl immer für den gesamten Arsinoites und für alle nomarchischen Aufgaben zuständig. Die variable Besetzungstärke weckt an der Klassifizierung der Nomarchentätigkeit als Staatsamt bereits gewisse Zweifel.

Bemerkenswert ist darüber hinaus, daß das früheste bekannte Kollegium von Nomarchen aus zwei Brüdern besteht. Diese sind in einem Wiener Text vom 23. Apr. 34 n.Chr. belegt⁹, den mir der Bearbeiter Bernhard Palme freundlicherweise vor der Publikation mitgeteilt hat. Die verwandtschaftliche Beziehung dieser beiden Nomarchen und die wie erwähnt uneinheitliche, zuweilen sehr lange Dienstdauer sind Indizien dafür, daß die Einsetzung in die Position des Nomarchen grundsätzlich freiwillig erfolgt sein dürfte. Mehr noch, die Initiative zur Ausübung des Nomarchendienstes scheint nach dem Zeugnis für die Nomarchen-Brüder nicht vom Staat, sondern eher von den zur Übernahme des Postens willigen Kandidaten ausgegangen zu sein.

Erwähnung verdient auch eine Beobachtung hinsichtlich der Dienstausübung der Nomarchen: Zwar liegt eine große Anzahl an Steuerquittungen aus dem Nomarchenbüro vor, doch diese sind fast ausschließlich vom Vertretungspersonal der Nomarchen wie *βοηθοί, πραγματευταί* oder *χειρισταί* ausgestellt¹⁰. Die eigene Dienstleistung der Nomarchen ist in unserer Dokumentation nicht recht greifbar. Zumindest sind keine von ihnen verfaßte Schriftstücke nachweisbar. Das Fehlen jeglicher von den Nomarchen ausgehenden Dienstkorrespondenz und die weitgehende Stellvertretung bei der Erhebung nomarchischer Steuern stellt für die Betrachtung der Nomarchie als Staatsamt eine weitere Anomalie dar.

⁹ Es handelt sich um Τιβέριος Ἰούλιος Ἀμμώνιος und Ἀπολλώνιος, Söhne des Διονυσόδωρος in P.Vindob. G. 40214 = P. Sijp. 19 (im Druck).

¹⁰ Eine Ausnahme könnte mit CPR VI 4 (Tanis, 25. Mai 182) vorliegen: Die Erklärung über eine erfolgte Zahlung lautet in dieser Quittung (Z. 3-5 mit BL VIII 104): Διευγρά(φησαν) Νεμεσίωνι καὶ τοῖς σὺν αὐτῷ ἰγενομένοις νομάρχαις Ἀρσινοΐτου φό[ρο]ν νομῶν κλπ.; es wird für die Nomarchen also kein Vertreter genannt. Am Ende steht ein Unterzeichnungsvermerk (Z. 7 mit BL VIII 104 und IX 66): ἐσημειώσαμ(ην), ἰ. ἐσημειώσαμ(ην). Da vor diesem kein Name steht und er von derselben Hand wie der Quittungstext stammt, ist es möglich, daß die Urkunde von dem ehemaligen Nomarchen Nemesion eigenhändig ausgestellt worden ist. Es ist aber auch denkbar, daß die Quittung von einem Vertreter im Namen der Nomarchen abgefaßt wurde, ohne daß er dies in der Subskription deutlich gemacht hat.

Licht auf die eigentliche Tätigkeit der Nomarchen können nun in einzelnen Fällen die Bezeichnungen werfen, die sie bzw. die von ihnen erhobenen Abgaben von den Zeitgenossen erfahren: Der Titel der Nomarchen in den Steuerquittungen, die aus ihrem Büro kommen, sowie in den an sie adressierten Anträgen auf Wirtschaftskonzessionen lautet in der Regel schlicht νομάρχης oder νομάρχης Ἀρσινοίτου. Bezüglich der Tätigkeit des bekannten Nomarchen Apion allerdings, dem Gabriella Messeri und Rosario Pintaudi jüngst eine Studie mit Diskussion von sicheren und möglichen Bezeugungen gewidmet haben¹¹, erfahren wir noch mehr als die Tatsache, daß er über einen großen Zeitraum (193/4-215) Nomarch gewesen ist: Mit Gewißheit läßt sich der Dokumentation dieser Person der Beleg für einen Pächter der Umsatzsteuer auf Katökenland zuordnen, der sich in der Quittung P.Mich. inv. 4833a¹², 1-2 (Karanis, 211/2) findet: Αὐρήλιος Ἀπίων καὶ ὡς χρημα(ατί)ζει μισθωτῆς τέλ(ου)ς καταλοχισμῶν Ἀρσι(νοί)του καὶ ἄλλων [νο]μῶν διὰ Ἄνουβίονο[ς] | τοῦ καὶ Σύρου βοηθοῦ. Zum einen der Status eines Aureliers, den Apion bereits vor der *Constitutio Antoniniana* erworben hat, und die summarische Bezeichnung für weitere Namen oder Titel καὶ ὡς χρηματίζει, zum anderen die Vertretung durch denselben Hilfsbeamten Anubion alias Syros, der in P.Lond. III 933 (S. 69) = WChr. 294 (25. Mai 211) auch für den Nomarchen agiert, weisen entschieden auf eine Identität des Steuerpächters mit ebendiesem hin¹³. Der Nomarch Apion war also zumindest im Jahre 211/2 in mehreren Gauen Pächter der Umsatzsteuer auf Katökenland.

In einem anderen Zeugnis für einen Steuerpächter bleibt zwar dessen Name ungenannt, doch inhaltliche Gründe sprechen dafür, daß es sich auch hier um Apion handelt: SB XIV 11875 (Karanis, nach 2. Juli 237¹⁴) und 11876 (Herkunft unbekannt, Ende 215 - Mitte 217) sind zwei in Details voneinander abweichende Kopien eines Entscheids Caracallas über eine Klage gegen einen Steuerpächter. Dieser soll ungebührlich die Monodesmia-Abgabe auch auf (in einem bestimmten Jahr) nicht von der Nilflut erreichtes und somit unproduktives Land erhoben haben¹⁵. Der Vorwurf wird vom Rechtsberater des Kaisers folgendermaßen formuliert (SB XIV 11875, 26-29, vgl. 11876, 3-6): [τέλη | ποι]ίλα ἐστὶν ἐν τῷ νομῷ ᾧ μισ[θω]τῆς ἐστίν, | ἄλλ]ὰ βαρύνι τοὺς γεωργοὺς καὶ τῆς [ἀβ]ρόχου χώρας | τὴν] μονοδεσμίαν ἀπαιτῖ¹⁶. Mit dem Nomos kann nur der Arsinoites gemeint sein, da anderswo die

¹¹ ZPE 120, 1998, 131-144.

¹² Ediert von P. J. Sijpesteijn, ZPE 109, 1995, 87-89.

¹³ Vgl. Messeri - Pintaudi, a.a.O. [Anm. 11] 134 und 138.

¹⁴ Der undatierte Text steht auf dem Verso der an den Präfekten Mevius Honoratianus gerichteten Petition P.Mich. IX 529 Rekto = SB XII 10797, die mit den Ergänzungen von N. Lewis, BASP 9, 1972, 33-36 auf den 2. Juli 237 zu datieren ist, vgl. G. Bastianini, ZPE 38, 1980, 87.

¹⁵ Vgl. neben der im SB genannten Literatur zu den Texten zuletzt N. Lewis, APF 33, 1987, 49-53.

¹⁶ „Verschiedenartige Abgaben gibt es im Gau, die ein Pächter erhebt, aber er beschwert die Bauern, indem er die Monodesmia auf trockengebliebenes Land erhebt“.

Monodesmia, soweit wir wissen, nicht erhoben wird; die eine Fassung (11875) stammt überdies aus Karanis. Wie der zweite Teil der Passage zeigt, ist mit μισ[θωτής] eine bestimmte Person gemeint, die eine Vielzahl an Steuern gepachtet hat und hier wegen ungerechtfertigter Erhebungen belangt wird. Daß auch die Erhebung der μονοδεσμία verpachtet war, geht einzig aus diesem Beleg hervor; die erhaltenen Steuerquittungen für ihre Entrichtung zeigen nur, daß sie in den Dörfern in der Regel durch die Presbyteroi von den Bauern eingezogen wird, die sie dann global an die Nomarchenkasse zahlen. Auf Gauebene ist also der Nomarch für die Eintreibung der Monodesmia zuständig, und nur gegen ihn können die Vorwürfe der Bauern gerichtet sein. Wir müssen also mit einer gewissen Überraschung konstatieren, daß ein Nomarch in einer Rechtsentscheidung des Kaisers als Steuerpächter bezeichnet ist.

Um welche Person es sich bei diesem Nomarchen handelt, ist zwar nicht in dem Schreiben gesagt, doch sie läßt sich, wie ich glaube, mit hoher Wahrscheinlichkeit ermitteln: Apion ist als amtierender Nomarch sicher bis zum 15. Sept. 214 (SPP XXII 74, 7-8), wahrscheinlich sogar bis zum 24. Juli 215¹⁷ bezeugt, also bis wenige Monate vor Caracallas Besuch, der im November oder Dezember 215 begonnen hat¹⁸. Da die Vorwürfe gegen den Steuerpächter gewiß schon seit Monaten, wenn nicht seit Jahren im Raume gestanden haben werden, ist dieser sicherlich mit Apion zu identifizieren. Dieser wird also in dem kaiserlichen Entscheid in seiner Betätigung als Nomarch, denn in dessen Ressort fiel ja die Erhebung der Monodesmia-Abgabe, als Steuerpächter bezeichnet. Eine ähnliche Benennung erfährt Apion noch in einem anderen Dokument, einem Register konfiszierter Ländereien aus dem Jahr 244 oder 245 (P.Prag. III 206 B 142-143, wahrscheinlich aus Euhemereia)¹⁹: Dort ist die Rede von Ἀπίωνος γενομ(ένου) μισθ(οῦ) πολλῶν ἀσχολημάτων καταδικασθέντων [l. καταδικασθέντος], also von dem verurteilten Apion, dem ehemaligen Pächter einer Vielzahl von Geschäften.

Um welche Geschäfte oder Steuern mag es hier gehen? Zur Zeit des Apion gibt es im Arsinoites insgesamt nur für die Erhebung dreier Steuern Belege für Erhebung durch Steuerpächter; von diesen fallen zwei, die Weber- und die Biersteuer²⁰, auf Gauebene in das Ressort des Nomarchen. Außerhalb der nomarchischen Verwaltung ist mir als verpachtete Steuer nur noch das τέλος

¹⁷ Dies ist das letzte Datum in der Sammelquittung SB XX 14583. Von einer einzigen Hand stammend, dürfte diese als Ganzes erst an diesem Tag oder später geschrieben sein und somit noch zu dieser Zeit ein Zeugnis für Apion darstellen (unter der Voraussetzung, daß dessen Name zu Recht ergänzt ist, vgl. Messeri - Pintaudi, a.a.O. [Anm. 11] 135 mit Anm. 31).

¹⁸ A. Lukaszewicz, ZPE 82, 1990, 129.

¹⁹ Vgl. Messeri - Pintaudi, a.a.O. [Anm. 11] 131 und 136 mit der Ankündigung einer Publikation.

²⁰ Für die Biersteuer vgl. P.Giss.Univ. VI 48 (223/4, in der Edition versehentlich auf 224/5 datiert), für die Webersteuer P.Giss.Univ. VI 47 Kol. I r + SB XIV 11627 (212/3), P.Giss.Univ. VI 47

καταλοχισμῶν (vgl. Anm. 27) bekannt. Insofern muß die Bezeichnung Apions als Pächter einer Vielzahl von Steuern in dem zitierten kaiserlichen Schreiben und in dem Prager Landregister Verwunderung hervorrufen. Da es außer den erwähnten keine weiteren Abgaben im ausgehenden 2. und beginnenden 3. Jh. zu geben scheint, deren Erhebung verpachtet wird, drängt sich die Schlußfolgerung auf, daß die Bezeichnungen μισθωτῆς ποικίλων τελῶν und μισθωτῆς πολλῶν ἀσχολημάτων gerade auf die Tätigkeit Apions als Nomarch gemünzt sind, d.h. es sind mit diesen ποικίλα τέλη und πολλὰ ἀσχολήματα gerade die in nomarchischer Verwaltung befindlichen Abgaben gemeint!

Als Stütze dieser These könnte die Beschreibung des Gesamterlöses der nomarchischen Einkünfte eines Monats im Jahre 248 (BGU I 8, Kol. II 17 und 23) als φόρος νομαρχικῶν Ἀρσινοϊτικῶν ἀσχολημάτων, also als „Pachtzins nomarchischer Geschäfte im Arsinoites“ gewertet werden: Durch die Verwendung des Begriffs φόρος wird hier ebenfalls der Eindruck eines Pachtverhältnisses zwischen den Nomarchen und dem Staat geweckt.

Die Nomarchentätigkeit scheint für die Zeitgenossen zumindest in der frühen Severerzeit also in nichts anderem als einer umfassenden Steuerpacht bestanden zu haben. Ob dies von Anbeginn der römischen Herrschaft so war, ist schwer zu sagen. Immerhin sprechen einige Argumente für eine Klassifizierung der Nomarchen als Staatsbeamte: In ptolemäischer Zeit bezeichnet der Titel νομάρχης wie die analogen Bildungen τοπάρχης und κομάρχης ein staatliches Amt. Auch die Nomarchen von Antinoopolis und Naukratis in römischer Zeit, die mit den arsinoitischen Nomarchen nur den Titel gemeinsam haben²¹, sind staatliche Beamte. Weiter sind die in der 1. Hälfte des 1. Jh. n.Chr. belegte Kumulation der Nomarchentätigkeit (im Arsinoites) mit den Funktionen des ἐπὶ τῶν προσόδων καὶ ἐπὶ τοῦ ἐπισπουδασμοῦ²² und die Kompetenz des Nomarchen, Liturgen zu ernennen²³, hier zu erwähnen.

Ein noch unpublizierter Papyrus aus der Sammlung des Louvre, dessen Kenntnis ich Andrea Jördens und Paul Schubert verdanke, bringt nun ein ebenso deutliches wie überraschendes Indiz dafür, daß die

Kol. II r (213/4), Kol. III r (214/215), Kol. IV r (215/6), Kol. I v (215/6), Kol. II v (216/7), Kol. III v (216/7), wo die Steuer jeweils den μισθωτὰ ἱερατικῶν ὀνῶν Τεβτύνωος καὶ τῶν συγκυρουσῶν κομῶν gezahlt wird, sowie BGU II 617 (Soknopaiu Nesos?, 2. Okt. 216), wo sie den μισθωτὰ κοπῆς τριχὸς καὶ χειρωναξίου entrichtet wird.

²¹ Vgl. oben, S. 1120.

²² P.Vindob. G 40214 = P. Sijp. 19, 5-8 (Ptolemais Melisurgon, 23. Apr. 34) und PSI VIII 901, 11 (Tebtynis, 17. Apr. 46).

²³ Zumindest ergeht mit SB XIV 12174 (Tanis, 2. Jh.) von seiten eines Dorfschreibers ein Nominierungsvorschlag für den Posten eines πράκτωρ μονοδεσμίας καὶ ἄλλων νομαρχικῶν ἀσχολημάτων an den Nomarchen Hermogenes.

Nomarchentätigkeit schon für die Zeit vor dem Wirken des Apion eher als Steuerpacht denn als ein Staatsamt zu betrachten ist: Es handelt sich bei P.Louvre AF 11315 (Ptolemais Euergetis, 1. Jan. 159) um einen Konzessionsantrag zur Herstellung und zum Verkauf von Öl. Die Adresse lautet: Ῥουβρία . . . περσίλλη κληρονόμῳ Ἰαντωνίου Πρόκλου νομάρχῃ²⁴. Nachdem der Nomarch Antonius Proculus gestorben ist, hat seine Erbin Rubria – persilla also neben seinem Vermögen auch seine Stellung als Nomarch übernommen. Dieselbe Adressatin findet sich auch in dem fragmentarischen Antrag auf Erteilung der Konzession zum Verkauf von Gebäck P.Bodl. I 34 (27. Dez. 158 - 25. Jan. 159²⁵), der im selben Monat wie der Text aus dem Louvre geschrieben ist: Hier trägt Rubria – persilla noch den Alias-Namen Eirene; die Adresse kann mit dem Louvre-Text als Parallele nun folgendermaßen ergänzt werden: [Ῥουβρία . . .]περσίλλη τῇ καὶ Εἰρήνῃ Ἰ [κληρονόμῳ] Ἰαντωνίου Πρόκλου Ἰ [νομάρχῃ Ἀρσι]νοείτ(υ).

Die Nomarchie konnte den neuen Belegen zufolge gleich einem Vermögensgegenstand vererbt werden. Bei einem staatlichen Amt wie dem des Strategen oder des Königlichen Schreibers wäre dies eine ebenso undenkbare Vorstellung wie der Gedanke, daß eine Frau es übernehme. Bei einer Steuerpacht, die ja eine privatwirtschaftliche Unternehmung darstellt, sind diese Annahmen dagegen weniger problematisch; P.J. Sijpesteijn hat in den Papyruszeugnissen aus römischer Zeit zwei als Steuereinnehmerinnen fungierende Frauen ausgemacht, von denen eine als Steuerpächterin erscheint²⁶. Diese tritt in SB XVIII 13914 (8. Apr. 187) als Empfängerin einer Zahlung für die Katökenumsatzsteuer (τέλος καταλοχισμῶν) auf (Z. 3-7): διεγράφη Σαραπιᾶδι Σαραπίωνος ἀσχοληθείση τοῦς Ἰ καταλοχισμοῦς τοῦ Ὁξυρυγίτου Ἰ καὶ ἄλλων νομῶν διὰ Ἀμμωνίου Ἰ ἐπι(τηρητοῦ) πραγματοῦ²⁷. Für eine andere ökonomische Betätigung einer Frau hat in jüngerer Zeit P. van Minnen einen Beleg entdeckt, der in P.Tebt. II 370, 1 (2.-3. Jh.) eine Schiffseignerin ausgemacht hat²⁸. Daß Frauen im Wirtschaftsleben

²⁴ Das Cognomen habe ich bisher nicht befriedigend entziffern können. Paul Schubert liest in einer vorläufigen Transkription Σουπερσίλλη; dieser Name ist unbelegt und scheint von der Bildung her nicht leicht zu erklären; die Lesung möchte ich zwar nicht ausschließen, doch bliebe dann vor dem Namen ein Spatium von beträchtlicher Größe; möglicherweise sind daher anstelle des nicht ganz sicheren σ zu Beginn des Namens zwei Buchstaben zu lesen.

²⁵ Zur Datierung vgl. die Neuedition im Anhang, Komm. zu Z. 8-9.

²⁶ P.Princ. II 50, 9 mit der Deutung von P.J. Sijpesteijn, ZPE 64, 1986, 121-122, und SB XVIII 13914 (hrsg. v. P.J. Sijpesteijn, ZPE 61, 1985, 71-73); vgl. zu den beiden Zeugnissen N. Lewis, BASP 40, 1990, 39-40.

²⁷ Die Erhebung des τέλος καταλοχισμῶν war grundsätzlich verpachtet, wie etwa aus dem normalerweise in der Zeit von 179-204 verwendeten Einnehmertitel δημοσιῶνης τέλους καταλοχισμῶν (vgl. L.C. Youtie, ZPE 38, 1980, 273) erschlossen werden kann. Im Falle von SB XVIII 13914 legt auch die Größe des Erhebungsraumes der Sarapias, nämlich mehrere Gaue, den Schluß nahe, daß sie Pächterin der Abgabe ist.

²⁸ ZPE 66, 1986, 91-92; sie heißt wie die soeben erwähnte Steuerpächterin Sarapias, Tochter des Sarapion, und ist möglicherweise mit dieser identisch. Erwähnenswert dürfte in diesem

des römischen Ägypten keine ganz untergeordnete Rolle gespielt haben, veranschaulichen die vielen verschiedenartigen Zeugnisse für Tätigkeiten von Frauen im landwirtschaftlichen und allgemein im wirtschaftlichen Bereich in der neuen von J. Rowlandson besorgten Quellensammlung zu Leben und gesellschaftlichen Rollen von Frauen im griechisch-römischen Ägypten²⁹.

Der Charakter der Nomarchenbetätigung als Steuerpacht läßt sich demzufolge auch für die Zeit vor Apion, nämlich bereits für das Jahr 159, stichhaltig postulieren. Vielleicht sogar schon für das 1. Jh.: Alle dargestellten Anomalien des Nomarchendienstes wie die schwankende Dienstzeit, die wechselnde Besetzungsstärke und die bei den potentiellen Nomarchen selbst liegende Initiative zur Übernahme der Funktion lassen sich nämlich seit Beginn der Kaiserzeit beobachten. So erscheint es möglich, daß schon seit der Einführung der Nomarchie unter Augustus oder – unwahrscheinlicher – Tiberius die Pacht eines ganzen Bündels an Abgaben und Wirtschaftskonzessionen die hauptsächliche Betätigung der Nomarchen im Arsinoites bildete.

ANHANG: NEUEDITION VON P.BODL. I 34

Zu dem Papyrus, dessen Beginn (Z. 1-3) oben diskutiert wird, hat mir Dieter Hagedorn für die Zeilen 8 und 12-14 neue Lesungen, Ergänzungen und Deutungen mitgeteilt, so daß es lohnend erschien, den Text im ganzen nochmals abzudrucken. Wie in der Erstedition, auf die auch für die Beschreibung verwiesen sei, zutreffend gesagt ist, handelt es sich um einen Antrag auf Erteilung einer Konzession für den Verkauf von Gebäck, möglicherweise auch noch von andersartigen Erzeugnissen, der zu einem Dokumententyp gehört, den G.M. Browne, *Proceedings of the Twelfth International Congress of Papyrology* [ASP VII], hrsg. v. D.H. Samuel, Toronto 1970, 63-68 erläutert hat. In diesem Beitrag findet sich eine Zusammenstellung von 16 Texten, die jeweils an liturgische Aufseher (ἐπιτηρηταί), Pächter bestimmter Wirtschaftszweige (μισθωταί) oder Nomarchen gerichtete Konzessionsanträge für die Ausübung einer monopolisierten Gewerbetätigkeit darstellen. Hinzugekommen sind inzwischen P.Stras. VIII 706 (Ptolemais Euergetis, 122/3), ein Kon-

Zusammenhang auch noch die Erkenntnis sein, daß mindestens in einem Fall eine Frau die ehrenhafte, aber kostspielige Gymnasiarchenstellung bekleidet hat (D. Hagedorn, ZPE 110, 1996, 157-160 zu PSI XXI Congr. 13 (284/5 oder später), Kol. III 1, Kol. IV 1 und 5). Wenngleich keine unternehmerische Tätigkeit, so handelt es sich bei dieser Amtsliturgie doch ebenfalls um eine Position im Rampenlicht der Öffentlichkeit, die mit hohen finanziellen Aufwendungen verbunden ist.

²⁹ J. Rowlandson (Hg.), *Women and Society in Greek and Roman Egypt, A Sourcebook*, Cambridge 1998, Nr. 162-181 („Women and agricultural land“) und Nr. 182-217 („Women in the non-agricultural economy“).

zessionsantrag (?) auf Vogelaufzucht, und P.Graux II 21 (Arsinoites, 24. Jan. 151), ein Antrag auf Afterpacht des Rechts zum Verkauf von Eingepökeltm (ταριχοπωλική) im Dorf Apias.

[Ῥουβρία . . .]περσίλλη τῆ καὶ Εἰρήνη
 [κληρονόμ]ω Ἄντωνίου Πρόκλου
 [νομάρχῃ Ἄρσι]νοεῖτο(υ) *vacat*
 [παρά *ca.* 6]ς Διδύμου τοῦ Διδύμου
 5 [Σωσικοσμίο]υ τοῦ καὶ Ἄλθαιέως.
 [βούλομαι ἐκ]ουσίως καὶ ἀυθαιρέτως
 [ἐπιχωρηθῆ]ναι παρὰ σοῦ πρὸς μό-
 [νους μῆνας ὀ]κτὼ ἀπὸ τοῦ ἐνεστῶ-
 [τος μηνὸς Τῦβι] μέχρι Μεσορῆ
 10 [μηνὸς τοῦ ἐνε]στῶτος κβ (ἔτους)
 [Ἄντωνίνου Κα]ίσαρος τοῦ κυρίου
 [τὴν *ca.* 7]πωλικὴν καὶ πλακουν-
 [τοπωλικὴν κ]αὶ παντελιτοπωλικ-
 [τὴν *ca.* 3-4 κώμης] Φιλαδελφείας καὶ
 15 [*ca.* 6 τε]λέσω εἰς τὸν τῆς
 [ἄνῃς λόγ]ον φόρου σύνπα[ν-]
 [τι λόγῳ ἄρ]γυρίου δραχμᾶς ε[1-2]
 [*ca.* 3 ὧν καὶ] τὴν διαγραφῆ[ν ποι-]
 [ήσομαι κατὰ μ]ῆνα τὸ αἶρ[οῦν]
 20 [ἐξ ἴσου ἀνυ]πολόγων καὶ ἀκ[ιν-]
 [δύνων, τῶν] εἰς ἐτέρους λόγου[ς]
 [πρὸς διοίκησ]ιν τελουμένων
 [όντων πρὸς] ἐμὲ τὸν μεμισθω-
 [μένον. οὐχ] ἕξω δὲ κοινωνὸν
 25 [οὐδὲ μίσθιο]ν γενάμενον τῆς
 [ἄνῃς ὑποτε]λῆν, ἐξουσίας σοι οὐσ[ης]
 [ἐτέροις με]ταμισθῶν, ὁπότε ἐὰ[ν]
 [αἰρή, ἐὰν φα]ίνηται ἐπιχωρήσαι.

16-17 σύμπαντι

25 γενόμενον

26 ὑποτελῆ

27 μεταμισθοῦν

1-3 Ed.pr.: [*ca.* 10 letters] Περσίλλη τῆ καὶ Εἰρήνη | [μετὰ τοῦ κυρ]ίου Ἄντωνίου Πρόκλου | [νομάρχου Ἄρσι]νοεῖτο(υ) *vacat*. Die Ergänzung der Adresse ergibt sich aus dem unpublizierten P.Louvre AF 11315, 1-2, vgl. oben, S. 1125-1126.

1 Zum Gentilnamen *Rubrius* vgl. W. Schulze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen* [Abhandlungen der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-Historische Klasse. Neue Folge. Band V, 5], Berlin 1904, 221 und 462 sowie *RE I A*, 1. Hb., 1914, 1168-1169 (A. Nagl – F. Münzer). Er ist uns aus Ägypten bisher nur für eine Person

bekannt, nämlich den *praefectus Aegypti* im Jahr 13/12 v.Chr. *Publius Rubrius Barbarus*; zu ihm vgl. *RE* I A, 1. Hb., 1914, 1171 Nr. 16 (A. Stein); P. Bureth, *ANRW* II 10.1, 475 sowie die neuen Belege BGU XVI 2558, 4 (Herakleopolites, 22. Juli 22 v.Chr.) und 2595, 2-3 und 7 (Herakleopolis, 15/4 v.Chr.). Ob unsere Nomarchin aus derselben Familie stammt oder ihren Namen anderweitig dem Präfekten verdankt, ist ganz ungewiß, kann aber angesichts der Seltenheit des Gentilizes in Ägypten nicht völlig ausgeschlossen werden.

Der erhaltene Teil des Cognomens -περσίλλη läßt sich nicht zu einem bezeugten Namen ergänzen. In dem zur Ergänzung der Adresse herangezogenen P.Louvre AF 11315, 1-2 ist der Name zwar weitgehend erhalten, doch kann ich für die entscheidende Stelle keinen plausiblen Vorschlag machen, vgl. oben Anm. 24. Zu dem diminutiven Suffix *-illus/la*, das in der Kaiserzeit außerordentlich produktiv in der Bildung hauptsächlich weiblicher Cognomina ist, vgl. I. Kajanto, *The Latin Cognomina* [Societas Scientiarum Fennica. Commentationes Humanarum Litterarum. XXXVI.2], Helsinki 1965, 126-127.

2 Außer im zitierten P.Louvre AF 11315, 2 vom 1. Jan. 159 ist der Nomarch *Antonius Proculus*, wie bereits vom Herausgeber von P.Bodl. I 34, R.P. Salomons, erkannt, auch in P.Tebt. II 580, 4 (Tebtynis, 25. März 155) bezeugt; dort ist die Lesung [Ἄντων]νίου Πρόκλου νομάρ[χ(ου)] möglich (Ed.pr.: [. . .] . . . Πρόκλου νομάρ[χ(ου)]), wie mir A. Verhoogt schreibt, nachdem er freundlicherweise das Original inspiziert hat. Zur Zeit dieses Belegs ist der Nomarch noch im Amt. Salomons hat mit P.Hamb. I 59, 1 (Philadelphiea, 15. Dez. 138) noch eine weitere mögliche Bezeugung für dieselbe Person ausgemacht. Der dort genannte Ἄντωνιος Πρόκλος gehört zu einer Kommission, bei der es sich dem Herausgeber zufolge um Inspekture von Fruchtländ handeln könnte. Als ganz sicher kann die Identifizierung wohl nicht gelten, da beide Namensbestandteile im römischen Ägypten recht geläufig sind.

Darüber hinaus erwägt Salomons, den Namen des Nomarchen in dem amtlichen Schreiben des Ulpius Serenianus SB XIV 11343 (Herkunft unbekannt, 2. Hälfte 2. Jh.) am Ende von Z. 2 im Anschluß an νομάρχη Α[] zu ergänzen. Es würde sich dann um den Adressaten des Schreibens handeln. Dieser Vorschlag verbietet sich, da der Name vor der Amtsbezeichnung, nicht dahinter zu erwarten wäre. Hinter der Amtsbezeichnung muß, wie bereits P.J. Parsons in der der Fassung des Sammelbuchs zugrundeliegenden Neuedition des Textes zutreffend festgestellt hat, vielmehr der Amtsbereich genannt sein, entweder Ἀ[ρσινοΐτου] oder Ἀ[ντινόου], und darauf dürfte mit großer Wahrscheinlichkeit das Grußwort χαίρειν gefolgt sein³⁰. Der Name des

³⁰ P.J. Parsons, CE 49, 1974, 152: „νομάρχη Α[] : either Ἀ[ρσινοΐτου] or Ἀ[ντινόου], then χαίρειν. I see no way of deciding. The provenance of the papyrus is unknown; it comes from a purchase-group, of which most are Arsinoite but one from (or at least written at) Antinoopolis“.

Nomarchen hat sicherlich nicht in der Adresse dieses Amtsschreibens gestanden. Über die Person des Adressaten zu spekulieren ist sinnlos, da weder Datierung noch Lokalisierung des Textes feststehen.

Unser *Antonius Proculus* könnte also dem obengenannten Text (P.Hamb. I 59) zufolge im Jahre 138 Aufsichtsbeamter für die Aussaat von Getreide auf Staatsland gewesen sein, nach dem 22. März 148, dem Datum des einzigen datierten Belegs für seinen Vorgänger in der Funktion des Nomarchen Αἴλιος Εὐτύχης ὁ καὶ Κλέων (BGU II 463, 4-5), Nomarch geworden und zwischen dem 25. März 155 (P.Tebt. II 580) und dem 1. Jan. 159 (P.Louvre AF 11315) in dieser Stellung gestorben sein.

4 [παρὰ ca. 6]ς Διδύμου τοῦ Διδύμου: Der Herausgeber äußert die stichhaltige Idee, daß als Name des Antragstellers im verlorenen Teil das ägyptische Äquivalent zum Namen von Vater und Großvater, nämlich Ἀθρήης/Ἀτρῆης zu ergänzen ist, also etwa [παρὰ Ἀτρῆτο]ς, vgl. den Zeilenkommentar und die dort genannte Literatur. Ein Ἀτρῆης Διδύμου ist in VBP II 23 Rekto 8 und Verso 1 (Philadelphia, 189/90) als δημόσιος γεωργός belegt; er fordert wegen zu geringer Nilflut einen Steuernachlaß (Abrochia-Deklaration). Dies könnte dann etwa der Enkel des Antragstellers im vorliegenden Text sein. Beide Namen kommen aber in Philadelphia recht häufig vor.

5 Zu den alexandrinischen Demen und Phylen vgl. D. Delia, *Alexandrian Citizenship during the Roman Principate*, Atlanta 1991, 49-70; Belege für die besonders häufig auftretende Kombination Σωσικόσιμος – Ἀλθαιεύς finden sich dort auf S. 135-138.

7-8 Ed.pr.: πρὸς μό[ν(ον) χρόν(ον) μηνῶν ὀ]κτώ. Eine Abkürzung zweier aufeinanderfolgender Wörter wäre untypisch für den Schreiber. Daher ist entsprechend den sehr häufig bezeugten Formulierungen πρὸς μόνον ἐνιαυτὸν ἓνα und πρὸς μόνον τὸ ἐνεστὸς (*gegebenenfalls Ordinalzahl*) ἔτος einfach πρὸς μό[νους μῆνας ὀ]κτώ herzustellen, was den Platzerfordernissen genau entspricht.

8-9 Ed.pr.: ἀπὸ τοῦ ἐνεστῶ[τος μηνὸς Χοιᾶκ]. Von Choiak bis Mesore sind es aber nicht 8 Monate, wie in Z. 8 vermerkt, sondern 9. Daher muß die Pacht einen Monat später, nämlich im Tybi, begonnen haben. Der Text ist also auf den 27. Dez. 158 - 25. Jan. 159 zu datieren.

10 Ed.pr.: [ἐνεστ]ῶτος.

12-13 Ed.pr.: [τὴν πλακουντο]πωλικὴν καὶ πλακουν[τοποιαν]. Da der Herausgeber von einer zweigliedrigen Aufzählung ausging, konnte er in Anlehnung an P.Fay. 36 = WChr. 316, 9-10 glauben, die beiden Konzessionen bestünden in Herstellung und Verkauf einer einzigen Sache, nämlich der πλακοῦντες. In jenem Beleg sind allerdings Produktion und Vertrieb in der natürlichen Reihenfolge genannt (τῆς πλινθοποιίας καὶ πλινθοπωλικῆς), im vorliegenden Text wäre sie vertauscht. Da hier nun tatsächlich nicht zwei, sondern drei Konzessionen (vgl. Komm. zu Z. 13-15) aufgezählt sind, deren

erste und dritte jeweils eine -πωλική ist, so dürfte es sich auch beim zweiten Glied eher um eine Verkaufstätigkeit handeln; die Ergänzung πλακουνη[τοπωλικήν] muß also gegenüber πλακουνη[τοποιάν] den Vorzug erhalten. Die Ergänzung zu Beginn von Z. 12 ist ungewiß. Vielleicht stand auch hier ein Kompositum mit einer Backware als erstem Glied. Zur ökonomischen Einordnung des Kuchenbäckers in diesem Text vgl. jetzt H.-J. Drexhage, *Einige Bemerkungen zu P. Bodl. 1/34*, MΒΑΗ 17.2, 1998, 65-70. Der Artikel enthält auch Beleglisten für mit dem Stamm πλακουνη- gebildete Berufsbezeichnungen.

13-15 Ed.pr.: [τ]ῶι παντελί τόπω λιβι[ὸς τῆς κόμης] Φιλαδελφείας καὶ ἰ [αὐτῆς]. Der letzte Buchstabe in Z. 13 ist sicher kein β, sondern ein κ. Dies führt zu der Lesung -πωλικ[, in der eine weitere Verkaufstätigkeit zu sehen ist. Da die unmittelbar vorhergehenden Buchstaben unstrittig sind, ergibt sich das bisher unbelegte Wort παντελιτοπωλικ[ήν]. Der Stamm παντελι- ist wahrscheinlich von dem Fest Παντέλεια abgeleitet, welches in dem Festkalender P.Ross.Georg. II 41 (2. Jh. n.Chr.) in Z. 26 belegt ist: παντελίους Αἰγ[υπτίων]. U. Wilcken, APF 10, 1932, 82 verweist zur Erklärung des Festes auf eine Passage bei Athenaios (XIV 56 [647 A]), wo die Παντέλεια als bestimmte Festtage innerhalb der Demeter gewidmeten Thesmophorien in Syrakus erscheinen. Ebenfalls wahrscheinlich auf Demeter zu beziehen ist eine Plutarch-Stelle (*Quaestiones convivales* IV 6 [671 D]), in der von denen, die eingeweiht werden (μυσούμενοι) παρ' ἡμῖν εἰς τὴν τριετηρικὴν παντέλειαν, die Rede ist, vgl. den Kommentar zur Stelle in P.A. Clement – H.B. Hoffleit, Plutarch's *Moralia* VIII 612 B - 697 C, London-Cambridge Ma. 1969 (Ausgabe und Übersetzung), 361 Anm. h und S.-T. Teodorsson, *A Commentary on Plutarch's Table Talks*, Vol. II (Books 4-6) [Studia Graeca et Latina Gothoburgensia LIII], Göteborg 1990, 122. Eine Παντέλεια der Demeter und ihrer Tochter ist ferner in einem athenischen Kultkalender, CIG I 523 = IG III 77 = F. Sokolowski, *Lois sacrées des cités grecques*, Paris 1969, Nr. 52, 2 erwähnt. Auch der Kulttitel Παντελίη ist für Demeter bezeugt (IG IV² 551, 1), vgl. RE XVIII, 36. Hb., 2. Dr. (1949) 695-696 (E. Müller-Graupa) und F. Perpillou-Thomas, *Fêtes d'Égypte ptolémaïque et romaine d'après la documentation papyrologique grecque* [Studia Hellenistica 31], Löwen 1993, 123-124. Perpillou-Thomas hält es nun zwar für möglich, daß es sich bei den in P.Ross.Georg. II 41, 26 genannten Παντέλεια um eine Art Erntedankfest („fête de la moisson“) für Demeter handeln könnte, rechnet aber angesichts der Präzisierung Αἰγ[υπτίων] auch mit einem rein ägyptischen Fest, dessen Name ins Griechische transkribiert wäre. Zur Stütze dieser Hypothese führt sie die ägyptischen Personennamen Παντήλ, Παντήρης, Παντήλις und Παντηῶς an, die sich vielleicht auf einen Götternamen zurückführen ließen. Da diese Namen jedoch allesamt mit -η-, unser Fest hingegen mit -ε- geschrieben ist, halte ich die Idee für weniger wahrscheinlich als die Annahme eines griechischen Ursprungs des Festes. Dann läßt sich mit Hilfe der

angeführten Belege auch über die Bedeutung der παντελιτοπωλική (ἐργασία) spekulieren: Unter den in P.Ross.Georg. II 41 aufgeführten Ausgaben für die Panteleia (Z. 26-33) sind neben Wein, einem Ferkel und kranzförmigem Gebäck (στεφάνια) auch παντελίτια genannt, und diese tauchen auch unter den Ausgaben für das Fest der Στεφανηφόρια (Z. 83-88) wieder auf. Ihre Bedeutung ist unklar, doch als Posten in einer Ausgabenliste für Festivitäten wird es sich bei ihnen wohl am ehesten um Konsumgüter handeln. Nun erfahren wir in zwei der oben angeführten Zeugnisse für die Παντέλεια, daß an den betreffenden Festtagen den Gottheiten ein spezielles Gebäck dediziert wird: Gemäß dem Kultkalender Sokolowski Nr. 52, 2-3 erhalten Demeter und die Kore an den Panteleia ein πόπανον [δωδεκόν]φραλον χοινικιαῖον, also ein Rundgebäck mit 12 Knöpfchen aus feinem Mehl. Athenaios zitiert innerhalb seiner Abhandlung verschiedenster Gebäckarten (XIV 51-60 [643 E - 649 A]) die Zusammensetzung eines an den Panteleia der syrakusanischen Thesmophorien gespendeten Häppchens, welches wir wohl als Sesamecke bezeichnen würden (XIV 647 A): Ἡρακλείδης ὁ Συρακόσιος ἐν τῷ περὶ θεσμῶν ἐν Συρακούσαις φησὶ τοῖς Παντελείοις τῶν Θεσμοφορίων ἐκ σησάμου καὶ μέλιτος κατασκευάζεσθαι ἐφήβια γυναικεία, ἃ καλεῖσθαι κατὰ πᾶσαν Σικελίαν μυλλοὺς καὶ περιφέρεσθαι ταῖς θεαῖς. Gerade angesichts des vorliegenden Textes, in dem ja unmittelbar zuvor auch das Verkaufsrecht für πλακούντια/πλακούντες genannt ist, liegt die Vermutung sehr nahe, daß es sich bei den παντελίτια um speziell zum Fest der Παντέλεια gebackene Spezereien handelt und bei der παντελιτοπωλική um das Recht, sie auf dem Fest zu vertreiben. Perpillou-Thomas, 196-201 nennt allerlei Gebäckarten, die jeweils bei bestimmten Festen in Ägypten gereicht wurden, und zwar ἴτριον, λάγανον/λαγάνιον, μελίτωμα, σησάμινον, ναστὸς (πλακοῦς), πλακοῦς/πλακούντιον, πόπανον und στεφάνιον.

15 Ed.pr.: [αὐτῆς καὶ τε]λέσω κλπ. Die Ergänzung des Pronomens verliert durch die Änderung der vorhergehenden Zeile ihren Sinn. Was nun am Anfang der Zeile gestanden haben könnte, ist unklar. Ein weiterer Dorfname, mit dem Philadelphiea verbunden würde, so daß man die Anfangslücke in Z. 14 etwa mit κομῶν δύο füllen könnte, müßte sehr kurz sein. Unmittelbar vor [τε]λέσω könnte καὶ oder auch ἐφ' ᾧ gestanden haben.

15-24 Vgl. die enge Parallele P.Amh. II 92 = WChr. 311, 9-18: καὶ τελέσειν εἰς τὸν τῆς ὀν[ῆς λόγ]ον ὑπὲρ ὄλου τοῦ ἐν[ιαυτοῦ] | ἀ]ργυρ[ί]ου δραχμᾶς ὀγδοήκον[τα] σύνπα[ν]τ[ι] λό[γ]ω], ὧν καὶ τὴν δι[ι]αγραφὴν | ποι[ή]σαι κατ[ὰ] μῆν[α] τ[ὸ] αἶρ[ο]ν | ἐξ ἴσου, τῶν ε[ἰ]ς ἑτέροισι λό[γ]οις | [π]ρὸς διοίκησ[ιν] τε]λούμενων | ὄντων πρὸς ἐμὲ τὸν Ἀνθέσιον | Καπιτωλείων (den Pächter). Anstelle von ποι[ή]σαι in Z. 14 ist ποι[ή]σο[μ]α zu lesen (vgl. P.Amh. II, plate XVII). Ähnlich formuliert sind P.Aberd. 45, 9-18 und P.Ryl. II 98, 9-15.

15-16 [τε]λέσω εἰς τὸν τῆς | [ὀνῆς λόγ]ον. Vgl. neben dem soeben

genannten P.Amh. II 92 auch P.Stras. VIII 706, 20-21: καὶ τελέσειν ἰς τὸν ἰ τῆς ὠνῆς λόγ[ο]ν und ebenso P.Aberd. 45, 9-10. Es handelt sich um ein spezielles Konto für die zuvor beschriebene Konzession, welches innerhalb des bei der Staatsbank liegenden Nomarchenkontos ein Ressort bildet; zur Nomarchenkasse s. Einleitung zu O.Deiss. 42 und R. Bogaert, ZPE 109, 1995, 138-139.

16-17 σύνπα[ντι]: In Komposita bleibt ν vor Konsonanten sehr häufig unassimiliert, vgl. Gignac, *Grammar* I 166 und 168-170 mit zahlreichen Beispielen für ν vor labialem Verschlusslaut, darunter auch für σύνπαντι.

17-18 δραχμὰς ε[1-2] | [ca. 3]: Am wahrscheinlichsten dürfte hinsichtlich der Platzvorgaben die Ergänzung ἐ[κατόν] sein. Dann betrügen die monatlich zu leistenden Beträge 12 1/2 Drachmen. Nicht ausschließen möchte ich ε[ἵκοσι], das vielleicht aber eine zu kleine Summe darstellt. Andere mit ε- anlautende Zahlen wie ἐξήκοντα oder ἑβδομήκοντα übersteigen wohl den zur Verfügung stehenden Raum, ἐννέα ist sicherlich ein zu kleiner Wert. Zur Rekonstruktion der Gebühr vgl. auch Drexhage, a.a.O. 67.

24-28 Vgl. den fast identischen Wortlaut in P.Amh. II 92 = WChr. 311, 18-25: οὐχ ἔξω δὲ κ[ο]ινῶν οὐδὲ μίσθιον γεν[ό]μενον ἰ τῆς ὠνῆς ὑποτελῆ, ..., ἔξουσίας σοι οὐσης ἑτέρο[ι]ς ἰ μεταμ[ι]σθοῦν, ὅποτε εἰάν αιρηῆ, ἰ εἰάν φαίνεται μισθῶσαι.

25 γενόμενον: Die Verwendung starker Aoriststämme mit Endungen des schwachen Aorists ist in den Papyri geläufig und gerade bei Formen von ἐγενόμην gut belegt, vgl. Gignac, *Grammar* II 326 und 344.

26 [ὑποτε]λῆν für ὑποτελῆ: Der zuweilen in den Papyri zu beobachtende Akkusativ auf -ην bei Adjektiven der Konsonantischen Deklination mit σ- Stämmen erklärt sich durch Analogiebildung nach dem Akkusativ der Adjektive (und Substantive) der A-Deklination, vgl. Gignac, *Grammar* II 135-136.

27 [με]ταμισθῶν: Die Endung -ῶν ist eine phonetische Variante für -οῖν (vgl. Gignac, *Grammar* I 197-198). Die nachklassische Infinitivendung -οῖν zu Verben auf -όω ist in den Papyri gut belegt, vgl. die zahlreichen Beispiele bei Gignac, *Grammar* II 372, wo mit P.Ryl. IV 600 auch ein Text zitiert ist, in dem (von verschiedenen Händen) die Formen μεταμισθοῖν (Z. 26) und μεταμισθῶν (Z. 15) auftreten.

Ein Verfahren ohne Ende: Der Prozeß der Drusilla*

HANS-ALBERT RUPPRECHT

Außer über den Hermias-Prozeß (UPZ II 162 = Tor. Choach. 12, 117 a.) und den der Dionysia (Oxy. II 237, 2. Jh. p.C.) wurde im Bereich der Papyri über kein Verfahren soviel geschrieben und das bedeutet hier gerätselt wie über den Prozeß der Drusilla¹.

Wenn im folgenden zu dieser ausgeferten Debatte² ein kurzer Beitrag geliefert wird, dann jedenfalls nicht in der Überzeugung, die Lösung des Falles gefunden zu haben, sondern nur um einige problematische Punkte schärfer zu beleuchten, die auch durch die neuen Funde nicht entscheidend geklärt wurden.

1. DER FALL

(1) Die Ausgangslage ist einfach. Valerius Apollinarius hatte von Iulius Agrippianus mehrere Darlehen – insgesamt wenigstens 4 – erhalten, die durch Hypotheken gesichert wurden³. Ein Darlehen wurde in Höhe von

* Der Beitrag erscheint auch in den *Mélanges Fritz Sturm*, Liège 1999, Vol. I 881 ff.

¹ Texte zum Drusillaprozeß: Alex. 5 + BGU I 245 + BGU XI 2071 = SB XVI 12555, Berl. Frisk. 2 + SB V 7516 = BGU XI 2070, BGU IV 1019, BGU IV 1042 = SB XVI 12556, BGU XI 2012, BGU XI 2013, BGU XI 2014 (?), Lond. II 196 (S. 152) = MChr 87, Catt. Vo = MChr 88, SB IV 7367.

Im folgenden wird nur zitiert nach: BGU IV 1019, BGU XI 2012-2014, BGU XI 2070, MChr 87, MChr 88, SB IV 7367, SB XVI 12555, SB XVI 12556.

² Grundlegend immer noch P.M. Meyer, *Papyrus Cattaoui - Kommentar*, Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete (Arch.) 3, 1906, 91 ff., und: *Zum Drusilla Prozeß*, Arch. 3, 1906, 247 f. Neuerdings H. Maehler, *Neue Dokumente zum Drusilla Prozeß*, Proc. XII. Intern. Congr. of Papyrology, Toronto 1970, 263 ff., und: *Neues vom Prozeß der Drusilla gegen Agrippianus*, Symposium 1977, 325 ff. Zum verfahrensrechtlichen Aspekte vgl. G. Foti-Talamanca u. Anm. 7. Im übrigen vgl. auch P. Jörs, *Erzrichter und Chrematisten*, SZ 39, 1918, 99 ff.; SZ 40, 1919, 30 ff. u.ö. Neuestens auch B. Anagnostou-Canas, *Juge et sentence dans l'Égypte romaine*, Paris 1991, 61 ff., 107, u.ö.

³ Hathyr d. 2. J. des Hadrian (110): 1 Tal. 2600 Dr., Hypothek auf 5 1/2 Aruren Ölland (ἐλασιών-) von der Mutterseite -; Mecheir 119: 1 Tal. 800 Dr., Hypothek auf 1/2 väterlichen Anteil auf Ölland von 5 1/2 Aruren; später: 1 Tal. 2000 Dr., Hypothek auf 4 Aruren Ölland, - 4000 Dr.

4000 Drachmen, d.h. zur Hälfte zurückgezahlt, entspr. wurde der Umfang der Haftung des Grundstücks von 4 auf 2 Aruren reduziert. Die Darlehen wurden von 119 p.C. bis wohl in das Jahr 128/9 p.C. aufgenommen. Insgesamt betrug zum Schluß die Forderung 4 Tal. 2800 Drachmen, hypothekiert waren 10 1/4 Aruren. Da der Schuldner nicht zahlte, hatte der Gläubiger die Rechte aus den Hypotheken wahrgenommen⁴. Wie weit die Vollstreckung gediehen war, ist unklar, jedenfalls ist der Gläubiger im Besitz der Grundstücke⁵. Dann stirbt der Schuldner, wohl in der Zeit 130-133/4 p.C. (vgl. MChr 88 I 12 ff.). Er wird von zwei Söhnen (Philippos und dem mj. X) beerbt; Vormünder sind Gemellus und Sempronius.

Nach dem Tode des Schuldners wendet sich seine Witwe Drusilla einmal gegen den Gläubiger bzw. nach dessen Tod gegen seinen Sohn und Erben wegen der Grundstücke und zum anderen gegen die Vormünder der Söhne, weil diese die Interessen der Söhne und Erben schlecht wahrgenommen hätten. Der Beginn der Verfahren fällt wohl in die Zeit um das Jahr 135, der Abschluß ist jedenfalls was das Verfahren gegen den Gläubiger angeht, d.h. die hypothekarische Haftung, im Jahre 147 noch nicht erreicht (s. BGU XI 2013). Wechselseitige Verschleppungsvorwürfe sind daher natürlich⁶.

(2) Die Aufeinanderfolge der einzelnen Verfahrensschritte ist undeutlich, da z.T. zwar die entspr. Urkunden vorhanden sind, aber ohne genaues Datum, und z.T. nur auszugsweise referiert werden ohne Daten und mit wechselnden Funktionären⁷. Der grundlegende Bericht ist in MChr 88 (Catt. Vo) vom Jahre 141 p.C. oder etwas später überliefert.

Zu verzeichnen sind im wesentlichen folgende Stadien:

Auszahlung der Darlehen (118-129),

Nichtrückzahlung bei Fälligkeit, ἐχρήσατο (der Gläubiger) ἐπὶ περιόντος αὐτοῦ (des Schuldners) τοῖς νομίμοις μεσενγῶου ἀντιπόντος (MChr I 88, 10-13),

dann zurückgezahlt. Insgesamt noch: 3 Tal. 1400 Dr., Hypothek auf 10 1/4 Aruren (MChr 87 Z. 19-38, BGU XI 2070 Vo 1-16). Weiter (wohl spätestens 128/9): 1 Tal. 1400 Dr. Die gesamte Schuld betrug also: 4 Tal. 2800 Dr. (MChr 87 Z. 38-40). Das letzte Darlehen wurde anscheinend nicht gesondert gesichert, offen bleibt, ob die hypothekierten Grundstücke auch dafür hafteten (zur Erstreckung vgl. H.-A. Rupprecht, Veräußerungsverbot und Gewährleistung in pfandrechtlichen Geschäften, Akten des XXI. Intern. Pap.kongr., 879 Anm. 61).

⁴ MChr 88 I 11 ff.: καὶ ὡς οὐκ ἀπελάμβανε τὰ ὀφειλόμενα ἐχρήσατο ἐπὶ περιόντος αὐτοῦ τοῖς νομίμοις.

⁵ BGU XI 2070 Vo II 8 ff., III, MChr 88 IV 7, 23 ff., SB XVI 12555, 10 ff.

⁶ Richter an die Parteien: BGU XI 2070 I 20 ff., Agrippinus an Drusilla: MChr 88 IV 7 ff., umgekehrt: SB XVI 12555, 23.

⁷ Eine genauere Darstellung ist zu finden bei P.M. Meyer, Arch. 3, 1906, 91 ff. (zit. s. Anm. 2), H. Maehler, Proc. XII. C., 263 ff. und: Symposion 1977, 325 ff. (zit. s. Anm. 2). Eine eingehende Diskussion der einzelnen Abschnitte und Entscheidungen vor allem unter verfahrensrechtlichen Aspekten findet sich bei G. Foti-Talamanca, Ricerche sul processo nell'Egitto greco-romano, II: L'introduzione del giudizio 1, Milano 1979, 141, 187, und: 2, Napoli 1984, 68 ff., 79 ff., 154 ff., vor allem 87 ff.

Tod des Schuldners (130-133/4),
 Prozeßbeginn (MChr 88 I 13) (135 oder 136/7),
 Verfügungsverbot durch Archidikastes (MChr 88 I 30-33): μηδὲν
 οἰκονομεῖν,
 neue Klage vor Iuridicus (SB IV 7367) (137),
 Auftrag an Strategen zur Prüfung (MChr 88 II 1-9)⁸,
 neue Verhandlung: Ernennung neuer Vormünder (MChr 88 II 10-III 14),
 mit dem Auftrag der Überprüfung der Verhältnisse des Schuldners,
 außerdem der Ansprüche des Gläubigers und der Drusilla (MChr III 14-26),
 Rechnungsprüfung (MChr 88 III 27-IV 7),
 nach Tod des Gläubigers neue Verweisung an Rechnungsprüfer, Verkauf
 der Ernte und Verwahrung des Erlöses auf Konto (MChr 88 IV 8-35),
 Verhandlung vor dem Iuridicus, Anweisung zur Rechnungslegung beim
 Strategen (MChr 88 V 17-30, Protokollauszug in SB XVI 12555),
 neue Verhandlung vor Dioiket (MChr 87 I, BGU IV 1019, 11 f.),
 Bestellung des μεσίτης καὶ κριτής⁹ (MChr 87, 13) (141), an diesen dann
 das Memorandum in MChr 88,
 Verhandlung vor dem μεσίτης (Protokoll in BGU XI 2070).
 Verfahren 147/8 noch nicht beendet (BGU XI 2013).

(3) Es werden im Verlauf einige Entscheidungen mitgeteilt, die zum guten
 Teil jedoch nur verfahrensmäßiger Natur sind. Ein endgültiges Urteil ist uns
 – noch – nicht bekannt.

a. Aussetzung des Verfahrens bis die neuen Vormünder dabei sein können
 (MChr 88 I 30);

b. neue Vormünder sollen überprüfen: aa. die Verhältnisse des Schuldners
 und Verhalten der alten Vormünder (MChr 88 II 17-25),

bb. Verhältnis Gläubiger-Schuldner, εἰς μὲν ἀποδειχθῆι δανιστής εἶναι
 μείνη αὐτῶι τὰ νόμιμα (MChr 88 III 1-6),

cc. auch die Frage der Mitgift der Frau (MChr 88 III 7-9);

c. nach Bestellung der Vormünder: Anweisung auf Aufstellung des
 Vermögens und der Verbindlichkeiten des Schuldners, dann wieder an den
 Maximianus zurück (MChr 88 III 22-26). Weitere – genauere – Zitate dieser
 Entscheidung in SB XVI 12555, 10-20 und in BGU XI 2070 I 28-30: λύσις
 der νόμιμα und ἀνακομιδή der Grundstücke bei vollständiger Zahlung und
 deshalb Feststellung der Verbindlichkeiten durch Strategen und
 Rechnungsprüfer.

d. Nach dem sehr bruchstückhaften Zitat in BGU XI 2014, 14: ἐπει]δὴ τὰ
 νόμιμα λέλυτ[αι. . . Allerdings ist der Bezug auf diesen Prozeß nicht
 gesichert;

⁸ S. G. Foti-Talamanca, *Introduzione* II 2, 93 Anm. 88.

⁹ *Iudex pedaneus*, s. B. Anagnostou-Canas, *Juge et sentence* 197.

e. Verhandlung vor dem κριτής, an den das Memorandum in MChr 88 gerichtet ist, aber keine Entscheidung erhalten. Dort zitiert die Entscheidung des Maximianus (MChr 88 III 22 ff.): s. o. c. Im Anschluß dann Aufstellung über Kapital, Zinsen und Aufwendungen für Arbeiten und Arbeiter auf den Grundstücken, sowie der Erträge (BGU XI 2070 Vo).

2. DIE STREITPUNKTE.

Im folgenden soll nur noch der Streit der Drusilla mit Agrippinus interessieren¹⁰.

Drusilla macht die Rückgewähr der Grundstücke geltend¹¹. Diese sind im Besitz des Agrippinus.

(1) Agrippinus, der Vater des Agrippinus, der Darlehensgeber und Hypothekengläubiger hatte nach Fälligkeit und Nichtrückzahlung von seinen rechtlichen Möglichkeiten Gebrauch gemacht: ἐχρήσατο . . . τοῖς νομίμοις (MChr 88 I 11 f.)¹². Dabei ist zu beachten, daß es sich um ein Verfallspfand handelt, die Realisierung erfolgt nicht durch Pfandverkauf¹³. Genauere Angaben fehlen, es ist nur sicher, daß der Gläubiger die Grundstücke in Besitz hatte und Früchte gezogen hatte, die veräußert und deren Erlös hinterlegt werden sollte (MChr 88 IV 8 ff.).

Welche Akte wurden nun wirklich vorgenommen? Nach dem Formular der Hypothekenverträge aus römischer Zeit lassen sich folgende Schritte mit den sich daraus ergebenden Befugnissen erschliessen: ἐξέστω . . . ἐπικαταβολὴν ποιήσασθαι . . . καὶ κτᾶσθαι . . . καὶ ἐμβαδεύειν . . . καὶ εἰσοικίζειν καὶ ἐνοικολογεῖν καὶ διαμισθοῦν καὶ ἀποφέρεσθαι τὰ ἐξ αὐτοῦ περιεσόμενα πάντα εἰς τὸ ἴδιον (Fior. I 1 = MChr 243, 6 ff.). Der regelmäßige Aufbau des Formulars läßt vermuten, daß damit auch die konkrete Abfolge der Verfahrensschritte bezeichnet wird. Damit wäre die ἐμβαδεῖα nach der ἐπικαταβολή anzusiedeln, diese wiederum führt nach allgem. Ansicht zu einem – wie auch immer strukturierten – Eigentumserwerb des Gläubigers¹⁴.

Von νόμιμα ist auch in anderen Urkunden mit Hypotheken und

¹⁰ Die Auseinandersetzung mit den testamentarisch bestellten Vormündern wurde für unseren Fall durch deren Ablösung und Ersetzung beendet (MChr 88 II 17 ff.), nun sind bestellt Longinus und Gemellus.

¹¹ BGU XI 2070, I 24 ff.: λῦσαι βουλομένη ἡ Δρούσιλλα ἐνέτυχε Ἄσκληπιᾶδη γενομένῳ ἀρχιδικαστῆι μετὰ τελευτῆν τοῦ ἀνδρὸς αὐτῆς καὶ ἡ[ξίωσεν] ἀνακ[ο]μιδὴν δοθῆναι . . . [. . .] τὸν δανιστῆν . . .

¹² S. auch MChr 88 III 3, SB XVI 12555, 10.

¹³ S. H.-A. Rupprecht, Die dinglichen Sicherungsrechte nach der Praxis der Papyri - Eine Übersicht über den urkundlichen Befund, FSchr Ankum, Amsterdam, II, 425 ff. und u. Anm. 14.

¹⁴ Vgl. H.-A. Rupprecht, Zwangsvollstreckung und dingliche Sicherung in den Papyri der ptolemäischen und römischen Zeit, Symposium 1995, Weimar-Köln-Wien 1997, 293, 301 f.

allgemeiner Zwangsvollstreckung in Grundstücke die Rede¹⁵. Dabei werden sowohl die Schritte bis zur ἐμβαδεία¹⁶ und andererseits auch die ἐμβαδεία selbst umfasst¹⁷. Da der Gläubiger im Besitz der Grundstücke ist, ist auch von der Durchführung der ἐμβαδεία als letztem Schritt der Realisierung der Hypothekenhaftung auszugehen¹⁸.

Diese Position sollte nach dem Vorbringen des Gläubigers gemäß der Entscheidung des Iuridicus (s.o. I 3 b, bb) ihm auch erhalten bleiben: ἐὰν μὲν ἀποδειχθῆι δανιστῆς εἶναι μείνηι αὐτῶι τὰ νόμιμα (MChr 88 III 1-3). Aus den entspr. Vermerken in BGU XI 2014, 14, SB XVI 12555, 10 ff. und BGU XI 2070 I 28 f. ergibt sich aber, daß die νόμιμα gelöst wurden. Dabei stammen die Ausführungen in BGU XI 2070 I 28 f. von den Anwälten des Gläubigers im Verfahren vor dem μεσίτης. Auch der Gläubiger selbst hatte in MChr 88 III 21 ff. die Entscheidung zitiert, allerdings ohne Erwähnung der Rückgabe. Ob aus der Diskrepanz zwischen MChr 88 III 21 ff. und BGU XI 2070 zu schließen ist, daß die – rechtskundigen – Anwälte die Angelegenheit anders beurteilten als der Mandant oder ob dieser zunächst nur unkorrekt vortrug, mag offenbleiben. Es ist jedenfalls davon auszugehen, daß die Berechtigung des Gläubigers an den Grundstücken im Verlauf des Verfahrens vom Iuridicus aufgehoben wurde. Warum von der vorhergehenden Entscheidung (MChr 88 III 1-3) abgewichen wurde, wird nicht dargelegt.

Daraus folgt nun die weitere Frage, woraus folgt diese Entscheidung und worauf gründet sie sich. Daß die Aufgabe des sog. Eigentums an der Pfandsache möglich ist nach Zahlung des Schuldners, wissen wir¹⁹. Veranlasst wurde sie wohl durch Drusilla – auch wenn das nicht zu belegen ist.

Die Frage bleibt freilich, wie lange konnte der Schuldner die Rückgängigmachung verlangen? Drusilla wendet sich ja erst nach dem Tode des Schuldners dagegen – die Daten sind leider nicht feststellbar. Ob, wie

¹⁵ Unklar aufgrund der Erhaltung: Oxy. XX 2280 (III), sonst unklar: Oxy. XLIII 3094 (217/8). Ganz allgemein: BGU III 741 = MChr 244 (143/4): ἐπι[τ]ελεῖν τὰ κατὰ τῆς ὑποθήκης νόμιμα. Ryl. II 115 (115): εἰς τὸ τὰ τῆς [ἐνεχυρ]ασίας ἐπιτελεσθῆν[αι πρὸς τελει]ωσιν τῶν [νομί]μων (Z. 4 f.).

¹⁶ Hypothek: Oxy. L 3562. Allgemeine Zwangsvollstreckung: SB I 4415, SB VI 9252.

¹⁷ Hypothek: Oxy. III 485 = MChr 246 (178): ἢ εἰδῶσι χρησόμε[νόν με] τοῖς ἀρμόζουσι περ[ὶ] ἐμβαδείας νομίμοις ὡς κ[αθ]ήκει (Z. 32 f.) (μείνειν-Vertrag). Allgemeine Zwangsvollstreckung: PSI XII 1238 (244), Oxy. III 653 = MChr 90, BGU VII 1573, Lond. III 1164 d (Aufhebung einer Zwangsvollstreckung). Jand. VII 145 (224): ἐπιδίδωμι πρὸς τὸ ἐξῆς νόμιμά μοι ἐπιτελεσθῆναι, ὄν τρόπον καθήκει (Z. 8).

¹⁸ So schon L. Raape, Der Verfall des griechischen Pfandes, besonders des graeco-ägyptischen, Halle 1912, 56; P. Jörs, SZ 39, 1918, 109.

¹⁹ Vgl. H.-A. Rupprecht, Zwangsvollstreckung und dingliche Sicherung, Symposium 1995, 296 ff. S. auch PSI XII 1238 (244): ἔτι δὲ καὶ ἦν ἐπόρισα ἐνεχυρασίαν καὶ τὴν ταύ[της] [δημοσ]ίωσιν καὶ τὰ ἐξῆς ἐπικολουθηκότα νόμιμα μέχρις ἐμβαδείας (Fall allgem. Zwangsvollstreckung). S. auch W. Felgenträger, Antikes Lösungsrecht, Berlin-Leipzig 1933, 70 f.

vermutet²⁰, die Möglichkeit mit dem in MChr 88 I 13 angesprochenen Widerspruch des μεσέγγυος zusammenhängt, muß offen bleiben, da dieser bislang nicht weiter erwähnt wird²¹.

Im übrigen scheint sich die Argumentation des Agrippianus/Agrippinus zunächst darauf beschränkt zu haben, daß er die Grundstücke aufgrund des Verfalls zu Recht habe – vgl. MChr 88. Ganz eindeutig ist die Einschätzung allerdings nicht, da Agrippinus den Streitgegenstand auch mit ὑποθηκῶν καὶ ἐνεχυρασιῶν καὶ ἐτέρων (BGU XI 2012, 7) angibt. Erst nach der Beiziehung von Anwälten wird die Darstellung des eigenen Standpunkts – wohl – korrekter und außerdem wird der Argumentation der Drusilla substantiiert entgegengetreten.

(2) Die Argumentation der Drusilla.

Gegenüber den Vormündern wurde Vernachlässigung der Interessen ihrer Söhne vorgetragen, für die sie als Vertreterin vor Gericht und als ihre Helferin auftrat; worin die angebliche Vernachlässigung bestand, ist nicht mehr zu erkennen (MChr 88 I 27-30).

Gegenüber dem Gläubiger berief sie sich anscheinend auf ihre Mitgift und für die Söhne auf deren Erbrecht.

Als Begründung trug sie vor, daß ihr wegen ihrer Mitgift die Protopraxie zustünde²². Dabei ist zunächst undeutlich, ob eine Ehe bestand, weiter ob ihr eine Protopraxie am Vermögen oder an den Grundstücken zustand.

Außerdem ist die Frage, wie die Rückgewähr vonstatten gehen soll, da der Gläubiger ja die Rechte aus den Hypotheken geltend gemacht hatte und dies üblicherweise den Verfall bedeutet, also den Anfall der dinglichen Berechtigung an den Gläubiger, nicht nur eine bloße Verkaufsberechtigung. Auch ist die Frage nach dem Verhältnis des Wertes der Mitgift zu den gesicherten Forderungen bzw. dem Wert der verfallenen Grundstücke zu stellen.

a. Ehe.

Voraussetzung für die Rückgewähr einer Mitgift ist zunächst die Eingehung einer gültigen Ehe. Erstmals die Anwälte des Gläubigers machen hier

²⁰ P.M. Meyer, Arch. 3, 1906, 97. Jedenfalls hat dieser nicht die Grundstücke in Besitz. Der Text wird in der Lit. als Beleg für eine Sequestrierung von Grundstücken gewertet (vgl. nur R. Taubenschlag, Il sequestro nel diritto dei papiri, IURA 2, 1951, 79 f. = op. min. II 534 f.), dafür gibt er angesichts der dürftigen Angaben aber wenig her.

²¹ Zur Relevanz des Widerspruchs in der Zwangsvollstreckung – hier wegen einer Hypothek – vgl. Oxy. L 3562 (178/9): ἀ]πολαμβάνων δὲ οὔτε τὸ κεφάλαιον [οὔτε τοὺς τόκους ... τοῖς] ἐξῆς νομίμοις ἐχρήσατο μηδὲν ἀντι[πόντος ...] καὶ τῆς ἐμβαδείας τελειουμένης (Z. 5-7). Dagegen auch P. Jörs, SZ 39, 1919, 105 f.; die Frage der Frist läßt er a.a.O. 109 Anm. 1 offen.

²² BGU XI 2070, II 6 und 31: πρ[οῖ]κα· πρωτοπραξ[ί]ον γὰρ ἔχω κατα[]. S. auch MChr 88 I 20 ff. προῖκα π ν ὀφείλεισθαι ἐαυτῇ ὑπὸ τοῦ Ἀπολιναρίου.

offensichtlich Bedenken geltend, jedenfalls lassen sich die Worte in BGU XI 2070, II 32 f.²³ so deuten. Danach könnte es so gewesen sein, daß der Schuldner bei der Heirat aktiver Soldat gewesen war. Dann aber war die Ehe nach dem bestehenden Eheverbot für Soldaten²⁴ unwirksam²⁵. Nach einer ansprechenden Vermutung Maehlers²⁶ kann sich daraus auch die Sammlung der Präzedenzfälle auf Ro des P. Catt. (= MChr 372) erklären. Ob und wann Apollinarius aus dem Dienst schied oder ob er erst als Inaktiver²⁷ geheiratet hat, ist nicht feststellbar.

b. Wenn von einer bestehenden Ehe auszugehen ist, wie ist die Berechtigung oder der Anspruch der Drusilla hinsichtlich der Grundstücke einzuordnen?

Drusilla und ihr Mann sind ihren Namen nach zu urteilen Römer: Tertia Drusilla und Valerius Apollinarios.

Bei der Ehe nach römischem Recht steht die Mitgift im Eigentum des Mannes²⁸. Nach griechischem Recht steht die geleistete Mitgift gleichfalls im "Eigentum" des Mannes²⁹, der auch die Verfügungsgewalt hat. Ägyptisches Recht sieht verschiedene Formen der Sicherung der Frau vor, die insbesondere in der Form der Alimentationsurkunde zu einer Verfangenschaft (κατοχή) des Vermögens des Mannes zugunsten der Frau und der Kinder führte³⁰.

Hier stammen die hypothezierten Grundstücke einmal aus dem väterlichen bzw. mütterlichen Erbe des Apollinarios, nur die Herkunft des dritten ist unklar³¹.

Daraus folgt nach römischem Recht: Rechte der Frau an diesen Grundstücken sind als solche nicht ersichtlich. Die Beschränkungen in der

²³ ὀφείλεται τῇ Δρ[ο]υσίλλῃ προῖξ μήτε εἰ ὠφείλετο [...] ἀποδείξομεν ... τὰ π[ρ]ὸς στρατιώτας γενόμενα τέκνα?

²⁴ S. dazu J.H. Jung, Das Eheverbot der römischen Soldaten, ANRW II 14, 302 ff. M. Mirković, Die röm. Soldatenehe und der „Soldatenstand“, ZPE 40, 1980, 259 ff.

²⁵ Eine offensichtlich gültige Ehe nach römischem Recht nehmen u.a. an: P. Jörs, SZ 39, 1918, 101 Anm. 1; H.J. Wolff, RE XXIII 1, s.v. προῖξ, Sp. 170; ebenso R. Taubenschlag, The Law of greco-roman Egypt in the light of the papyri, 332 B.C. - 640 A.D., Warschau 1955, 127 Anm. 94; G. Häge, Ehegüterrechtliche Verhältnisse in den griechischen Papyri Ägyptens bis Diokletian, Köln/Graz 1968, 63 ff., 148.

²⁶ Proc. XII. C., 270 f.

²⁷ B. Anagnostou-Canas, Juge et sentence, 271 Anm. 154 hält Apollinarius für einen Veteranen.

²⁸ Vgl. nur M. Kaser, Das römische Privatrecht, 1. Abschn. Das altrömische, das vorklassische und klassische Recht, 2. Aufl. München 1971, 333.

²⁹ S. H.J. Wolff, RE XXIII 1, s.v. προῖξ, Sp. 147 f. und G. Häge, Ehegüterrechtl. Verhältnisse, 145 ff.

³⁰ S. E. Seidl, Ptolemäische Rechtsgeschichte, Glückstadt 1962, 170 ff. Eingehend P.W. Pestman, Marriage and matrimonial property in ancient Egypt. A contribution to establishing the legal position of the women, Leiden 1961, insbes. 115 ff.

³¹ S. o. Anm. 3.

Verfügungsgewalt – Veräußerung wie auch Verpfändung³² – nach römischem Recht betreffen nur Dotalgrundstücke. Auch wenn das dritte von der Drusilla herrühren sollte, so war doch wenigstens die Anwendbarkeit der Verfügungsbeschränkungen für Provinzialgrundstücke in klassischer Zeit umstritten³³, uneingeschränkt erfaßten sie nur italische Grundstücke³⁴.

Nach griechischem Recht wäre die Verfügung des Mannes wirksam gewesen, eine Sicherung des eingebrachten Grundstücks der Frau wäre nicht gegeben. Abgesehen davon sind Grundstücke als Teil der Mitgift in Ägypten nicht belegt³⁵.

Apollinarios und Drusilla hätten also eine Ehe nach ägyptischem Recht schließen müssen, um den national-ägyptischen Brauch der κατοχή am gesamten Vermögen des Mannes zur Anwendung zu bringen³⁶. Wenigstens diese Lösung erscheint unwahrscheinlich.

Somit sind keine Rechte der Drusilla an den Grundstücken ersichtlich.

c. Drusilla macht nun die Protopraxie³⁷ geltend (BGU XI 2070 II 31).

Die Protopraxie der Ehefrau wird erstmals erwähnt in dem Edikt des Tib. Iulius Alexander vom Jahre 68 p.C. (OGIS II 669 = SB V 8444, Z. 25 ff.): τὰς μὲν γὰρ προίκας ἀλλοτρίας οὐσας καὶ οὐ τῶν εἰληφότων ἀνδρῶν καὶ ὁ θεὸς Σεβαστὸς ἐκέλευσεν καὶ οἱ ἔπαρχοι ἐκ τοῦ φύσκου ταῖς γυναιξὶ ἀποδιδόσθαι, ὧν βεβαίαν δεῖ τὴν πρωτοπραξίαν φυλάσσειν. Das Privileg bezieht sich zunächst einmal auf den Vorrang der Frau gegenüber dem Fiskus, es wird allerdings in der Praxis offensichtlich darüber hinaus ausgedehnt. Im allgemeinen Zwangsvollstreckungsverfahren wird gelegentlich bei der Beantragung der ἐνεχυρασία auf die Anerkennung der vorgehenden Protopraxie verwiesen, s. z.B. Jand. VII 145 (224 p.C.): παραδεικνύω εἰς ἐνεχυρασίαν ... τῷ ἐμαυτῆς κινδύνῳ πρωτοπραξίας φυλασσομένης τῷ φύσκῳ καὶ τοῖς διὰ τοῦ διατάγματος Σουλπικίου Σιμίλειως δηλουμένοις κτλ. (Z. 4 f.)³⁸. Die Grundlagen werden im Prozeß

³² S. nur D. Schanbacher, Die Konvaleszenz von Pfandrechten im klassischen römischen Recht, Berlin 1987, 176 ff.

³³ S. Gai. II 63.

³⁴ Lex Iulia de fundo dotali, vgl. nur M. Kaser, Das römische Privatrecht, 334. Übergriffe des Gläubigers auf Dotal Sachen möchte P. Jörs, SZ 39, 1918, 114 Anm. 1 nicht ausschließen.

³⁵ S. nur G. Häge, Ehegüterrechtliche Verhältnisse, 47 ff., 141 ff.

³⁶ So P.M. Meyer, Arch. 3, 1906, 97 f.

³⁷ Grundlegend F. Wieacker, Protopraxie und „ius pignoris“ im klassischen Fiskalrecht, FSchr Koschaker I, Weimar 1939, 222 ff., 229 ff. Neuestens s. allgem. H.J. Wieling, Privilegium fisci, praediatura und Protopraxie, SZ 106, 1989, 404 ff. Zur Protopraxie der Frau vgl. G. Chalon, L'édit de Tiberius Julius Alexander, Étude historique et exégétique (Bibl. Helvetica romana V), Olten-Lausanne 1964, 137 ff.

³⁸ S. zu diesen Klauseln – allerdings mehr unter Berücksichtigung des Fiskus – H. Wagner, Die Formel πρωτοπραξίας φυλασσομένης und die fiskalischen Salvierungsklauseln des Reichsrechts, Akten XIII. intern. Papyrologenk., München 1974, 447 ff.

der Dionysia zitiert: α, Σουλπίκιος Σίμιλις ἑπαρ[χος] Αἰγύπτου λέγει· διαζητοῦντί μοι μαθεῖν ἕκ τινος ὑποθέσεως ἐτελείτο τὰς Αἰγυπτιακάς γυναικάς κατὰ <τὰ> ἐνχώρια νόμιμα κατέχειν τὰ ὑπάρχοντα τῶν ἀνδρῶν διὰ τῶν γαμικῶν συγγραφῶν εἰαυταῖς τε καὶ τοῖς τέκνοις (Oxy. II 237 VIII 21 ff.),

und β, παρατιθέωσαν δὲ καὶ αἱ γυναῖκες ταῖς ὑποστάσεσι τῶν ἀνδρῶν εἰὰν κατὰ τινα ἐπιχώριον νόμον κρατῆται τὰ ὑπάρχοντα κτλ. (aus dem Édikt des Mettius Rufus, Oxy. II 237 VIII 34 f.). Bedenken sind insoweit angebracht als auf eine κατοχή abgestellt wird, die nach einem ἐπιχώριος νόμος erlangt wurde, d.h. doch wohl nach ägyptischem Recht.

Dabei bleibt allerdings noch die Frage, ob die Ausübung der Protopraxie durch die Ehefrau Publizität der möglichen Verfängenschaft voraussetzt – die κατοχή jedenfalls kann eingetragen werden³⁹. Ob man nun wirklich von einer solchen κατοχή bei griechischen oder römischen Ehen sprechen kann, bleibe dahingestellt⁴⁰, wenn es auch in dem zitierten Sprachgebrauch und dem Vorbringen der Drusilla anklingen mag.

Wenn Protopraxie zugunsten der Drusilla unterstellt werden kann, wie und in welchem Umfang wird sie dann ausgeführt? Sie kann hier durch Aufhebung – λύσις – des Pfandverfalls erfolgt sein (vgl. BGU XI 2070, 23 ff.), sodaß die Grundstücke wieder im Vermögen der Schuldner sind und damit der Haftung des Nachlasses unterliegen⁴¹. Ob hier eine Formulierung wie im Falle von Jand. VII 145 durch den Gläubiger im Rahmen des

³⁹ H.J. Wolff, Das Recht der griechischen Papyri Ägyptens in der Zeit der Ptolemäer und des Prinzipats II, München 1978, 248 f.

⁴⁰ Die näheren Umstände und die Voraussetzungen der Protopraxie zugunsten der Frau sind allerdings immer noch ungeklärt. Greift sie auch ein bei Ehen nach griechischem oder römischem Recht – so wohl G. Häge, Ehegüterrechtliche Verhältnisse 148 –? In welchem Umfang erfaßt sie das Vermögen des Mannes und wie sind Rechtsgeschäfte des Mannes überhaupt noch möglich bei drohender Protopraxie der Frau – in den Gewährleistungsklauseln der βεβαίωσις wird auf sie jedenfalls nicht abgestellt; allenfalls wird sie durch die Erwähnung einer κατοχή erfaßt (vgl. H.-A. Rupprecht, Die Eviktionshaftung in der Kautelarpraxis der graeco-ägypt. Papyri, Studi Biscardi III, Milano 1982, 464). In gesonderten Wendungen wird die Protopraxie für den Fiskus zuweilen erwähnt, aber nicht zugunsten der Frau; z.B. CPR VI 73 (222), Neph. 29 (III/IV), PSI XV 1546 (222), SB XIV 11703 (III). Offen bleibt auch, ob sie einen Vollstreckungsvorrang oder ein Pfandrecht gibt. Es bestehen weiter noch Zweifel am Umfang und der Herleitung, vgl. L. Wenger, Jur. Lit.übersicht, Arch. 15, 1952, 129. Wenn Einfluß römischen Rechts unterstellt wird, dann bleibt die Möglichkeit der Anknüpfung an die *actio rei uxoriae*, die sich auf Dotalsachen als solche bezieht, vgl. A. Söllner, Zur Vorgeschichte und Funktion der *actio rei uxoriae*, Köln-Wien 1969, 37 ff., 46 ff. Chalon, L'édit de Tiberius Julius Alexander, 140 mit Anm. 9 weist auf die Notwendigkeit hin, die Protopraxie der Frau sorgfältig von der Katoche zu trennen – die Frage bleibt nur, ob die Urkundspraxis und die gerichtliche Übung der Zeit dies auch getan hat. Die Wirkung gegenüber Privaten ist auch nach BGU III 970 = MChr 242 – s.u. Anm. 43 – unsicher; das wird bei Häge, Ehegüterrechtliche Verhältnisse, 148, 170 f. nicht deutlich.

⁴¹ Von daher ist die von Maehler, Proc. XII. C., 270, angenommene Argumentation des Agrippinus, daß die Erbschaft angenommen worden war und den Erben die Protopraxie nicht zustehe, irrig. Allerdings sind die verbliebenen Spuren doch recht dürftig (s.o. Anm. 23).

Verfahrens der ἐπικαταβολή und der ἐμβαδεία verwendet wurde, muss offen bleiben. Für eine rückgängigmachung des Pfandverfalls könnte sie wohl dienen.

Ein weiteres Bedenken wäre damit noch nicht ausgeräumt. Verpfändet worden waren 3 Grundstücke für eine Gesamtschuld von 4 Talenten 2800 Drachmen in Silber. Mitgiften liegen üblicherweise erheblich niedriger, sodaß letztlich zugunsten der Drusilla eine Übersicherung anzunehmen ist – wenn die Argumentation so richtig erschlossen wurde und ihr dann auch gefolgt wurde.

Die vorgesehene Lösung nach der Entscheidung (BGU XI 2070 I 27 ff.): Volle Begleichung der Forderungen des Agrippinus – Kapital, Zinsen, Aufwendungen für die Grundstücke unter Abzug der Früchte (BGU XI 2070 Vo) – gegen Rückgabe der Grundstücke, bedeutet letztlich aber auch den Vorrang des Gläubigers vor der Frau⁴², ausgeschlossen wird nur der mögliche Gewinn des Gläubigers in der Form der ὑπέροχα⁴³. Somit bleibt noch die Frage offen, was bedeutet dann der allgemein angenommene Vorrang der Frau aufgrund der Protopraxie? Oder werden wir nur durch die Argumentation der Drusilla in die Irre geführt⁴⁴?

Als Resümée ist nur zu ziehen: Die Entscheidung, den Hypothekenanfall rückgängig zu machen, wird ohne Begründung wiedergegeben. Der Grund kann in der Protopraxie zugunsten der Drusilla liegen; allerdings führte diese dann nicht zu einem Vollstreckungsvorrang der Frau.

Die diskutierte Problematik bleibt letztlich ungelöst, bis neue Urkunden bekannt werden – das ist nicht unwahrscheinlich –. Die Unsicherheiten bestehen allerdings auch dann noch, wenn wie bislang nur die unzuverlässigen oder laienhaften Anführungen der Parteien zugrunde gelegt werden können.

⁴² Insofern trifft für die Protopraxie der Frau die Beschreibung durch G. Wesenberg, RE XXIII 1, s.v. πρωτοπραξία, 986 zu: Rückrufsrecht für die verfangene Sache aus dem Vermögen des Dritten.

⁴³ So auch nach dem Bericht der Frau in BGU III 970 = MChr 242. Die Zweifel hinsichtlich der Vergleichbarkeit beider Fälle bei E. Weiss, Pfandrechtliche Untersuchungen I. Beiträge zum römischen und hellenischen Pfandrecht enthaltend, Weimar 1909, 94, sind durch den Neufund BGU XI 2070 nicht ausgeräumt; die Besonderheit in BGU III 970 bestand darin, daß die Befriedigung des Gläubigers als Bedingung der Sicherung der Frau durch den Mann vereinbart worden war. Die Protopraxie wird hier gegen die Schwester und Erbin des Mannes geltend gemacht.

⁴⁴ Selbst wenn Drusilla sich gegen die Befriedigung des Gläubigers durch Hypothekenverfall wehren wollte und das mit Erfolg tat, dann bleibt immer noch die anzunehmende Übersicherung zu berücksichtigen, die dem Gläubiger wohl die Befriedigung des überwiegenden Teils seiner Forderungen erlaubte. Oder kam es Drusilla vor allem auf die Interessen ihrer Kinder an?

‘3mew and Boukoloi: Exploring a Pattern in Greco-Egyptian Fiction

IAN RUTHERFORD

What I want to talk about today is a parallel motif found in Greek and Egyptian fiction. This is the parallel between the *boukoloi*, the shepherd-outlaws of the Greek novel, and the ‘3m.w-shepherds of Asiatics of the Petubastis Cycle.

The *boukoloi* occur in two of the Greek novels: Heliodorus’ *Aithiopika* and in Achilles Tatius, *Cleitophon and Leucippe*. In the *Aithiopika* the *boukoloi* are a band of rough, marsh-dwelling, warriors. The whole area they live in is called Boukolia after them (1.5.2); they live in the settlement of Bessa (6.3.4). Their acting leader is Thyamis, elder son of the Memphite priest Kalasiris. Some of the characters suspect them; and we read that they grow their hair long and look fierce (2.20.5). On the other hand, in the overall context of the novel, the *boukoloi* are on the right side, like Thyamis, and it is they who rescue the hero and heroine Theagenes and Charicleia from a band of inferior robbers.

To turn to Achilles Tatius’ novel, after a ship-wreck the hero and heroine, Cleitophon and Leucippe, come ashore in Egypt at Pelusium, at the sanctuary of Zeus Kasios. From there, they sail toward Alexandria, but fall in with the *boukoloi* (3.9). These *boukoloi* are unambiguously mean. Leucippe is captured by them and is sacrificed (3.15), but it turns out that it is a fake-sacrifice, what critics of the novel call a “Scheintod”. Eventually, she is reunited with Cleitophon. Subsequently, the Egyptians launch a campaign against the *boukoloi* on the island of Nikokhis (4.12); the *boukoloi* hide in the marshes (4.14), and ambush the Egyptians.

Amazingly, confirmation of the location came to light with the publication in 1985 of carbonised papyri from Thmouis in the Eastern Delta (near Mendes). These refer to events in the late 2nd century CE. A local official complains in 2 documents of attacks from the “unholy inhabitants of Nikokhis” (with two kappas), which must surely be the same place. These papyri do not mention the *boukoloi*, but it seems very likely that these attackers have something to do with Achilles Tatius’ *boukoloi*¹.

¹ I owe this reference to Bowersock. 1994.

Herdsmen also show up in a third novel, the *Ephesiaka* by Xenophon of Ephesus (3.12). They only figure briefly in the narrative, and are in the area of Pelusium again. What is different in this case is the word for herdsmen, which is not “*boukoloï*”, but “*poimenes*”.

A similar group of *boukoloï* are found in historical sources. In particular, the historian Cassius Dio, 71.4 tells us about a group of *boukoloï* who caused a civil disturbance in 171 CE under the priest Isidorus. Cassius’ rebel *boukoloï* attack the Roman authorities, having staged an ambush disguised as women, and they sacrifice one of the Roman soldiers. The sacrifice makes us think of Achilles Tatus; was Cassius, perhaps, inspired by contemporary fiction?

A couple of other texts deserve to be mentioned in this context. One is the fragments of the *Phoinikika* of Lollianus. On the basis that these fragments describe low-life characters performing a Dionysiac ritual, Albert Henrichs argued that *boukoloï* figured in Lollianus’ novel also, which have been thought to describe *boukoloï*-like characters. Other scholars have doubted both these claims, and I do not find the argument compelling myself².

Longus’ *Daphnis and Chloe* also features shepherd *boukoloï*, this time situated on Lesbos. That case is rather different, I think, but it is worth mentioning because Merkelbach has written a book arguing that there is a religious dimension to this, since *boukolos* was a term in Dionysiac cult. I mention this only to point out that it is not relevant to this paper. The *boukoloï* of Daphnis and Chloe are different: they are not in Egypt, for one thing, and the sort of Dionysiac religion Merkelbach focuses on is not found in the texts I have mentioned. Still, in any “history of the *boukoloï*” there would have to be room for these³.

To return to the Egyptian *boukoloï*, the most current view I have found on these, perhaps the orthodox view, is that of Jack Winkler⁴. He argues that the rebellious *boukoloï* are a late development. More precisely, he distinguishes two groups of *boukoloï*: rebel *boukoloï* and barbarous *boukoloï*, the latter attested in Strabo 17. drawing on Eratosthenes, and he argues that the rebel *boukoloï* are late. I am not so sure.

To show why, I want to turn to the Petubastis-Cycle, a cycle of prose, or possibly poetic, narratives of an Egyptian heroic age, dating from the Hellenistic period, if not before. One of these narratives, the so-called “Contest for the Benefice of Amun”, features a group of warriors, who behave in a similar way to the *boukoloï* in Greek fiction. In the *Contest for the Benefice of Amun*, Pharaoh claimed the Benefice of Amun at Thebes for Ankh-Hor, his son. But the Benefice was also claimed by the son of the

² Suggested by Henrichs, but doubted by Stephens and Winkler. 1995, 319-21; cf. also Morgan. 1998.

³ See Merkelbach. 1968; cf. particularly the Roman inscription discussed by Vogliano. 1933.

⁴ Winkler. 1980.

previous priest, the so-called young priest of Horus of Buto. The young priest is helped by 13 warriors, called '3m.w or herdsmen. At some point young priest of Horus and his 13 herdsmen seized the sacred ship of Amun, which used to sail from Karnak up the Nile three miles to Luxor every year at the feast of Opet. It is at this point the extant text begins. There is a dramatic confrontation between the two claimants, and the young-priest of Buto locks up Ankh-Hor in the sacred ship (Pap.Spieg. 5; p. 249 Maspero). A little later, the young-priest and the herdsmen also capture and imprison a second warrior. In the lost ending, Ankh-Hor probably gets the Benefice, and the young priest of Buto departed with his band of 13 herdsmen⁵.

I want to turn now to a comparison between Greek and Demotic material. The idea that the 13 herdsmen are an antecedent to the *boukoloi* of Greek fiction was first proposed, as far as I know, by Maspero, in the introduction to his translations of Egyptian stories. It was developed by Struve. 1936 in an article that I will be referring to later. Recently, I discovered that it had also been argued by John Birchall in his 1996 London doctorate⁶.

The foundation for the parallel is the meaning of '3m. It is sometimes translated "Asiatic", but it clearly does mean "herdsman", and it's quite a common word in demotic texts. An early instance is a document dated to 535 BCE, Document IV in Hughes. 1952 = Louvre E. 7836. I will talk more about the semantics later.

I would like now to highlight several narratological features that seem to link the herdsmen of the *Contest* with the *boukoloi* of the Greek novel.

1. Communal ritual activity. We have already seen that in Achilles Tatius the *boukoloi* engage in a communal sacrifice, and the supposedly historical *boukoloi* of Dio Cassius do the same. Well, the herdsmen of the *Contest* do the same as well. After all, they capture the sacred ship and celebrate a festival on the ship: "...they washed themselves for a festival, they brought the bread, the meat and the wine they had on board, they placed it before them, they drank, they made a happy day"⁷.

2. The second feature is piracy. In the *Contest for the Benefice*, the herdsmen seize the sacred ship of Amun, an act of sacred piracy. In the Greek tradition, the *boukoloi* are often linked to acts of piracy, as in Achilles Tatius, 3.9, where Cleitophon and Leucippe are captured by pirates.

3. The next feature I would like to single out is the location of the *boukoloi*. The *boukoloi* of the Greek novel live in the marshes. In the *Contest for the Benefice*, the herdsmen are specifically described as '3m.w n Pr.Dwf, which

⁵ Original edition ("Pap.Spieg."): Spiegelberg. 1910; English translation in Maspero. 1967; beginning reconstructed in Hoffmann. 1995a.

⁶ I have argued for this parallel in Rutherford. 1997; other parallels between Heliodorus and the *Contest* are adumbrated in Anderson. 1984.

⁷ The religious dimension is interesting in view of the argument of Merkelbach. 1988.

Spiegelberg interprets as “herdsmen of the district of reeds”. Furthermore, at a couple of places in the *Contest for the Benefice*, the priest invokes Isis of Khemmis (H̄bi), a telling invocation, perhaps, in view of the role of Chemmis in Heliodorus’s account of the *boukoloi*.

4. One more pattern worth singling out is that of an Egyptian priest leading the *boukoloi*. In the *Contest for the Benefice*, the herdsmen are led by an Egyptian, the anonymous priest of Buto. That is also the situation in Heliodorus, where they are led by Thyamis, the son of Kalasiris. In both cases, the presence of the priest seems to mitigate the moral status of the herdsmen.

Thus there seems little doubt that Jack Winkler was wrong not to have taken account of the ‘3m.w in his discussion of the Greek *boukoloi*.

It may be worth exploring the Egyptian background a little more. I mentioned earlier that the word ‘3m seems to mean “herdsman” in demotic texts. ‘3m.w is first attested in the Old Kingdom as a name for barbarians, Asiatics. When Sinuhe returns from the East, the Pharaoh says to the queen (265; cf. also 141): “Behold Sinuhe, returned as an Asiatic”, and the word for Asiatic there is ‘3m. From the Middle Kingdom, we have impressive illustrations of the ‘3m.w from a tomb painting (Beni Hasan Tomb 3). The text talks about the arrival of 37 ‘3m.w⁸.

The sense “herdsman” seems to develop later, the semantic development presumably reflecting the fact that Asiatics were used as herdsmen, or that herdsmen were perceived to be barbarians. It may be attested in one inscription from the late period (see Burchardt and Roeder. 1918). However, there is one indication that the “herdsman” sense was around earlier. As Rob Rittner pointed out to me, on the Beni Hasan murals, from 1900 BCE, the ‘3m.w are represented as herdsmen.

The issue of the Egyptian background is worth bringing up because it raises the possibility that the ‘3m.w in the *Contest for the Benefice* might have a long tradition in Egyptian fiction, and that in earlier stages of the tradition they might have been genuine foreigners, enemies of the Egyptian state. By the time of the Petubastis-Cycle, they have been appropriated by Egypt, fighting on behalf of one Egyptian against another.

This leads me to a second theme in the Egyptian background of all of this that may be worth exploring. In Manetho’s account of Egyptian history, cited by Josephus (*Against Apion*, 86ff. = FGH 609F10), the name of Hyksos who occupied Egypt during the 2nd millennium BCE, had the meaning “king shepherds”. He says: “Their race bore the generic name of Hyksos, which

⁸ See Newberry. 1893. The text translated reads (on the scribe’s papyrus): The Year 6, under the majesty of Horus, the guardian of the two lands, the king of Upper and Lower Egypt, Usertsen II, the number of ‘3mew brought by the son of the ha-prince, Chnemhotep, on account of the mesdemet, ‘3mu of Shu, number amounts to 37. And (above them) (it hr int mesdmt in nf ‘3mew xxxiii) “Arrival bringing kohl which 37 ‘3mew bring to him”.

means “king-shepherds”. For HYC in the sacred language denotes ‘king’, and SOS in the common dialect means ‘shepherd’ or ‘shepherds’”.

That is not the true etymology of the word, though according to Bietak it is a plausible folk-etymology⁹. These shepherds, Manetho says, were expelled by the pharaoh Tethmosis. They spent some time at Avaris in the Eastern Delta, then went off to found Jerusalem. At a later point, several hundred years later, they entered Egyptian history again, when the pharaoh Amenophis expelled some lepers “and other polluted people” and sent them to a quarry (*Against Apion*, 232ff.). The lepers called on the Jewish shepherds to help them, and they came, led by a priest of Heliopolis called Osarsiph. Amenophis was expelled from Egypt and driven into Ethiopia, to return after 13 years.

There is also another tradition, reported by Josephus from Chaeremon (*Against Apion*, 288ff.), according to which Amenophis expels the “contaminated” population, led by Moses and Joseph, who go to Pelusium, where they link up with another group of exiles who Amenophis had refused permission to cross the border. Pelusium is interesting here, because the Jews passed by the sanctuary of Baal Zephon at Pelusium when they left Egypt according to Exodos 14. Baal Zephon is none other than the sanctuary of Zeus Kasios at Pelusium. Furthermore, in some texts, Pelusium is linked to the Egyptian god Seth, known to the Greeks as Typhon, for example, in the Greek magical papyri, at PGM 36. 105-111, discussed by Donner. 1973; and the Jews are linked with Seth-Typhon: van Henten and Abusch. 1996.

Well, in this tradition, we seem to have something which exactly parallels the semantics of 'šm.w, namely a group of foreigners are diagnosed as “shepherds”. Some scholars have thought of a connection with the herdsmen of the *Contest for the Benefice*. This was exactly the view advanced by Spiegelberg, in the introduction (pp. 8-9) to his *editio princeps* of the papyrus of the Benefice. He was impressed by the parallel with Manetho’s account of the Egyptian priest Osariphos, a priest of Heliopolis who leads the exiles. This is the pattern: Egyptian priest leads herdsmen that we noticed before. The papyrologist Jacques Schwartz. 1950, argued for a more complex version of this¹⁰. For him, one tradition that the “Benefice” story of the Petubastis-Cycle

⁹ According to Bietak. 1980, the popular tradition is that the word is from: ḥq3w-š3sw. The true etymology of Hyksos is of course: ḥq3-h3swt = “ruler of foreign lands”, a term for foreigners that we find from early on in Egyptian sources. See van Henten and Abusch. 1996, 276, who discuss the background. The MS of Manetho also reports a tradition that the word means “prisoner”, which Bietak suggests is from h3q.

¹⁰ For him, the “Benefice” story of the Petubastis-Cycle represents a combination of two older narratological motifs: a) first a conflict between Thebes and Buto (i.e. Upper and Lower Egypt); and b) second a conflict between an Egyptian ruler, he thinks of Tanis, and “Asiatics”. Schwartz thinks that the second of these may well have something to do with Manetho-tradition about the Hyksos, and that could be right.

drew on is an old one of a conflict between an Egyptian ruler, and “Asiatics”, which could have something to do with Manetho’s narrative about the Hyksos.

I guess the way to look at this would be to say that it is possible that there was a well-established narrative pattern in Egyptian literature in which shepherds oppose central authority, and that this narrative pattern: “Outlaw ‘3m.w oppose Egyptian authority” has come through in 2 different ways in the Greco-Egyptian material: a) in the more fictional narratives of the Petubastis Cycle; and b) in the more historical traditions of Manetho and Chaeremon.

Another outcome of the same tradition might be the text represented by POxy. 3011. This papyrus relates to the withdrawal of Pharaoh Amenophis from Egypt, which we saw was part of the story of the Hyksos-story, and the suggestion has been made that it might be from a novel. Stephens and Winkler doubt whether this comes from a novel, but Morgan thinks that it probably does. So maybe there was a Greek novel about the Hyksos-shepherds¹¹.

I conclude with a synopsis of some of the major stages of the development of the ‘3m.w/*boukolo*i:

I) ‘3m.w is first attested as a name for barbarians in the Old Kingdom, perhaps with the special application to semites.

II) The sense “herdsman” develops at some point; ‘3m.w *may* occur in hieroglyphs in the sense “herdsman” on a stele from the Late period.

III) With the emergence of the Petubastis Cycle, the ‘3m.w achieve a quasi-heroic status as a group of rebels who help the priest against the Pharaoh’s son.

IV) There may have been a parallel tradition linked to the Hyksos who are simultaneously foreigners and shepherds.

V) ‘3m in demotic means “herdsman” in land-contracts.

VI) Late rebellions of herdsmen in Dio Cassius; they may have been following traditional narrative patterns in Egypt.

VII) 2nd century CE: herdsman enters Greek fiction, apparently imitating Egyptian traditions, perhaps imitating the rebels in Dio Cassius.

Many questions remain unanswered. We do not know for sure how old the Egyptian narrative patterns are. We do not know when the Greeks took them over. And the relation between different strands of shepherd traditions remains to be determined. More research perhaps will shed light on these questions.

¹¹ Morgan. 1998, 3385.

BIBLIOGRAPHY

- Anderson. 1984: G. Anderson, *Ancient Fiction. The Novel in the Graeco-Roman World* (London)
- Barns. 1956: J. W. B. Barns, "Egypt and the Greek Romance", *Akten des VIII. Internationalen Kongresses für Papyrologie* (Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Österreich. Nationalbibliothek, n.s. 5), ed. H. Gerstinger (Vienna, 1956), 29-36
- Bietak. 1980: M. Bietak, "Hyksos" in *LexÄg* 3, 94-103
- Bietak. 1996: M. Bietak, *Avaris. The Capital of the Hyksos. Recent Excavations at Tell-Dab'a* (London)
- Birchall. 1996: J. W. Birchall, *Heliodorus Aithiopiaka I: A Commentary with Prolegomena*, PhD thesis. University College, London
- Bonner. 1933: C. Bonner, "A Fragment of a Romance (University of Michigan Inv. N. 3378)", *Aegyptus* 13 (1933), 203 ff.
- Bonner. 1946: C. Bonner, "Harpocrates (Zeus Kasios) of Pelusium", *Hesperia* 15, 51-9
- Bowersock. 1994: G. W. Bowersock, *Fiction as History. Nero to Julian* (California)
- Bresciani. 1964: E. Bresciani, *Der Kampf um den Panzer des Inaros (Papyrus Krall)*. Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Österreichischen Nationalbibliothek (*Papyrus Erzherzog Rainer* 8) (Vienna)
- Burchardt and Roeder. 1918: M. Burchardt and G. Roeder, "Ein altertümelnder Grabstein der Spätzeit aus Mittelägypten", *ZÄS* 55, 50-54
- Calderini: A. Calderini, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano* I.1 (Cairo, 1935), I.2 (Madrid, 1966), II ed. S. Daris (Milan)
- Chuvin and Yoyotte. 1986: P. Chuvin and J. Yoyotte, "Documents Relatifs au Culte Pélusien de Zeus Kasios", *Rev. Arch.*
- Depauw. 1997: M. Depauw, *A Companion to Demotic Studies* [= Papyrologica Bruxellensia 28] (Brussels)
- Donner. 1973: H. Donner, "Die Beschwörung des Grossen Gottes", *Zeitschrift für Ägyptische Sprache* 100, 82ff.
- Eissfeldt. 1932: O. Eissfeldt, *Baal Zaphon, Zeus Kasios und der Durchzug der Israeliten durch Meer* (Halle)
- Fowden. 1986: G. Fowden, *The Egyptian Hermes* (Princeton)
- Goedicke. 1963: H. Goedicke, "The Alleged Military Campaign in Southern Palestine during the Reigns of Pepi I (VI Dynasty)", *RSO* 38, 187-197
- Helck. 1974: W. Helck, *Die altägyptischen Gauen* (Wiesbaden)
- Hoch. 1994: J. E. Hoch, *Semitic words in Egyptian texts of the New Kingdom and Third Intermediate Period* (Princeton)
- Hoffmann. 1995a: F. Hoffmann, "Der Anfang des P. Spiegelberg. Ein Versuch zur Wiederherstellung", in Vleeming. 1995, 43-68
- Hughes. 1952: G. R. Hughes, *Saite Demotic Land Leases* [= Studies in Ancient Civilisation 28] (Chicago)
- Kambitsis. 1985: S. Kambitsis, *Le Papyrus Thmouis 1: colonnes 68-160* (Paris) [= Papyrologie 3]

- Lichtheim. 1980: M. Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature. A Book of Readings* (Berkeley); vol. 3 particularly important for this paper
- Lloyd. 1976: A. B. Lloyd, *Herodotus Book II: Commentary 1-98* (Leiden)
- Lloyd. 1982: A. B. Lloyd, "Nationalist Propaganda in Ptolemaic Egypt", *Historia* 31, 37-40
- Maspero. 1967: G. Maspero, *Popular Stories of Ancient Egypt* (New York; originally published in French in 1882; translated A. S. Johns)
- Meeks: Dimitri Meeks, *L'Année Lexicographique. Égypte Ancienne*
- Merkelbach. 1988: R. Merkelbach, *Die Hirten des Dionysos: die Dionysos-Mysterien der römischen Kaiserzeit und der bukolische Roman des Longus* (Stuttgart)
- Morgan. 1998: J. R. Morgan, "On the fringes of the Canon. Work on the fragments of Ancient Greek fiction, 1936-1996", *ANRW* 34.4, 3293-3396
- Müller. 1920: G. Müller, "Zu Herodots ägyptischen Geschichte", *ZÄS* 56, 76-79
- Newberry. 1893: P. E. Newberry, *Beni Hasan* (London)
- Perry. 1966: B. E. Perry, "The Egyptian Legend of Nectanebus", *TAPA* 97, 327ff.;
- Redford. 1986: D. B. Redford, "Egypt and Western Asiatics in the Old Kingdom", *JARCE* 23, 125-143
- Redford. 1992: D. B. Redford, *Egypt, Canaan and Israel in Ancient Times* (Princeton)
- Rutherford. 1997: I. Rutherford, "Kalasiris and Setne Khaemwas. Greek Novels and Egyptian Models", *ZPE* 117, 203-209
- Salac. 1922: A. Salac, "Zeus Kasios", *BCH* 46, 160-89
- Sandy. 1979: G. Sandy, "Notes on Lollianus' Phoenicica", *AJP* 100, 367-76
- Schwartz. 1950: J. Schwartz, "Le 'Cycle de Petoubastis' et les commentaires égyptiens de l'Exode", *BIFAO* 49, 67-83
- Schwartz. 1967: J. Schwartz, "Quelques observations sur des romans grecs", *Ant. Class.* 36, 536-52
- Selden. 1994: D. L. Selden, "Genre of Genre", in *The Search for the Ancient Novel* ed. J. Tatum (Baltimore), 39-66
- Sethe. 1897: K. Sethe, "Bucoli", *RE* 3, 1013.
- Sharff. 1936: A. Sharff, "Μανερω̄ς = MANEPΩΟΥ", *ZÄS* 72, 43-4
- Spiegelberg. 1906a: W. Spiegelberg, "Ägyptologische Randglossen zu Herodot", *ZÄS* 43, 84-96
- Spiegelberg. 1906b: W. Spiegelberg, "Demotische Miscellen XXXVIII. Die Demotische Gruppe für 'Hirt' AME", *Recueil de travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie Égyptiennes et Assyriennes* 28, 201-2
- Spiegelberg. 1910: W. Spiegelberg, *Der Sagenkreis des Königs Petubastis* (Leipzig)
- Stephens and Winkler. 1995: S. A. Stephens and J. J. Winkler, *Ancient Greek Novels. The Fragments* (Princeton)
- Struve. 1936: W. Struve, "Die Hermotybien", *Studies Presented to F. Ll. Griffith*, (London), 369-372
- Szepessy. 1978: T. Szepessy, "Zur Interpretation eines neu entdeckten griechischen Romans", *AAntHung* 26, 29-36
- Tait. 1992: W. J. Tait, "Demotic Literature and Egyptian Society" in *Life in a Multi-*

- Cultural Society. Egypt from Cambyses to Constantine and Beyond* (Studies in Ancient Oriental Civilization, 51) edd. J. H. Johnson (Chicago), 303-310
- Tait. 1994: W. J. Tait, "Egyptian Fiction in Demotic and Greek", in *Greek Fiction. The Greek Novel in Context*, edd. J. R. Morgan and R. Stoneman (London), 203-222
- Thissen. 1994: H. J. Thissen, "Varia Onomastica", *GM* 141, 89-95
- Thompson. 1934: H. Thompson, *A Family Archive of Siut* (Oxford)
- Traunecker. 1995: C. Traunecker, "Le Papyrus Spiegelberg et l' évolution des liturgies thébaines", in Vleeming. 1995, 183-201
- van Henten and Abusch. 1996: J. W. van Henten and R. Abusch, "The Depiction of the Jews as Typhonians and Josephus' Strategy of Refutation in *Contra Apionem*", in *Josephus' Contra Apionem. Studies in the Character and Context with a Latin Concordance to the Portion Missing in Greek*, edd. L. H. Feldman and J. R. Levison (Leiden), 271-309
- Vleeming. 1995: S. P. Vleeming, *Hundred-Gated Thebes* [= Pap. Lugduno-Batav. XXVII] (Leiden)
- Vogliano. 1933: A. Vogliano, "The Bacchic Inscription in the Metropolitan Museum", *AJA* 37, 215-263
- Volten. 1956: A. Volten, "Der demotische Petubastisroman und seine Beziehung zur griechischen Literatur", in *Akten des VIII. Internationalen Kongresses für Papyrologie* (Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Österreichischen Nationalbibliothek n.s. 5) (Vienna), 147-52
- Winkler. 1980: J. Winkler, "Lollianus and the Desperadoes", *JHS* 100, 180-1.
- Yeivin. 1959: S. Yeivin, "Topographic and Ethnic Notes", *ATIQTOT* 2, 153-164

New Texts from the Berlin Cartonnages*

ERJA SALMENKIVI

The papyrus collection of the Egyptian Museum in Berlin includes hundreds if not thousands of texts that derive from mummy cartonnages¹. The majority of these texts were found during excavations near the modern village of Abusir el-Meleq at the beginning of this century². One of these cartonnages, which had been stored in lead-box 383 in Charlottenburg, has been dismantled by Jürgen Hofmann, papyrus restorer of the Berlin Museum. Only part of the cartonnage has so far been opened, because the better preserved parts of the painting have been left intact. The texts deriving from this cartonnage were written in the Heracleopolite nome, and none of them seems to have been reused. The aim of this paper is to present a few examples of this material, which is also discussed by Dr. Panagiota Sarischouli³. My other aim is to draw attention to the fact that the texts derive from one single cartonnage. This cartonnage can serve as an example of how documentation of the modern conservation process could help when considering the cartonnage as a context⁴.

* I regretfully note that Dr. William Brashear without whom this paper would not have been written died in February 2000. I am indebted to him for permission to study the texts discussed below.

I would like to thank Ms. Margarete Büsing, photographer of the Berlin Museum, for excellent photographs which enable my work outside the Museum and other staff of the Museum (esp. J. Hofmann, Dr. R. Krauss and M. Krutzsch) for their help during my visits to Berlin.

¹ With the word 'cartonnage', I refer to mummy covers only. To avoid confusion, the card boards used to protect codex-form books (which begin to appear later) should perhaps be called 'book-covers' by definition.

² Excavated during 1903-1905 by Otto Rubensohn. Only one preliminary report has been published concerning these excavations: O. Rubensohn & F. Knatz, 'Bericht über die Ausgrabungen bei Abusir el Mäläq im Jahre 1903', *ZAS* 41 (1904) 1-21.

³ Dr. Sarischouli is working on texts deriving from the same cartonnage and the same archives as the 20 or so documents which form part of my forthcoming dissertation, cf. P. Sarischouli in this volume and *BGU XVIII.1* introduction (in print).

⁴ Fortunately, the art historical study of cartonnages is not neglected anymore, see U. Horak, 'Die Bedeutung der Malerei auf Papyruskartonage aus ptolemäischer und augusteischer Zeit für die antike Ikonographie und für das Verständnis einer antiken Kunstindustrie' in *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses, Berlin 13.-19.8.1995*, Band II, Stuttgart und Leipzig 1997, 1091-1096, for example.

Inventory number P. 25907 is an official letter addressed to Peteimouthes⁵, the basilikos grammateus of the Heracleopolite nome. The first two lines, which are written in a different hand from the rest of the document, read: “Sarapion to Peteimouthes, greetings. Enclosed is a copy of the payment order sent to sitologos Leonides. Farewell, the 29th of month Hathyr of year 32”⁶. The copy of the letter to Leonides itself encloses another two copies, one from Peteimouthes to Sarapion, and the other from Peteimouthes to Theris, most likely strategos in the Heracleopolite nome⁷. The issue at hand concerns seed-corn that should be delivered from Arsinoites to the royal farmers of the toparchy of Peri Phebichin in Heracleopolites. The letter to Theris (line 20ff.) contains a reference to a report of Semtheus, the topogrammateus of the above-mentioned toparchy. Of this report, only a few letters are preserved in the second column of the papyrus.

Chronologically, we have first a report written by Semtheus, the scribe of the Peri Phebichin toparchy, to the royal scribe Peteimouthes working on the nome level of Heracleopolites. After receiving this report, Peteimouthes informs both Theris and Sarapion, the strategoi, of the fact that 1222¹/₂ artabas of wheat are required from the Arsinoite for the Heracleopolite nome. Within 17 days (which is the difference between the two dates preserved, one in line 19 which probably refers to both copies of letters sent by Peteimouthes, and the other in line 2, when Sarapion replies to Peteimouthes) Sarapion examined the matter and ordered Leonides to measure out 198 artabas of wheat, because – as stated in the copy of the letter to Leonides – Leonides had already given to Semtheus 1024¹/₂ artabas. That these copies of correspondence actually form an original response and notification from Sarapion to Peteimouthes is confirmed by the address on the verso: “To Peteimouthes”.

Unfortunately, the few letters extant in the second column give very little idea of Semtheus’ report on what had previously been happening on the toparchy level. Inv. number P. 25842, however, may shed light on the issue. The first line reads “from” or “of Semtheus, topogrammateus of (the toparchy) Peri Phebichin”⁸. In the end (l. 16ff.), Semtheus concludes that if it seems fit, 1220¹/₂ ¹/₁₂ artabas of wheat for seed-corn should be measured

⁵ P3-tj-ij-m-htp, “the one whom ij-m-htp has given”, *Dem. Namenbuch* I, 4, s.v.

⁶ Kol. I ll. 1-2: ↑ (I.H.) Σαραπίων Πετειμούθη χαίρειν. τοῦ πρὸς Λ[ε]ωνίδην τὸν σιτολόγον χρηματισμοῦ | ἀντίγραφον ὑπόκειται. ἔρρω(σο) (ἔτους) λβ Ἄθῦρ κ̅θ

⁷ For a certain Sarapion as a strategos of the Arsinoite nome during the first century B.C., see L. Mooren, *Aulic Titulature*, p. 104 number 087; Theris: *op. cit.*, p. 109 number 109. Cf. P. Sarischouli, *BGU XVIII.1: Introduction*, for Sarapion as sub-strategos of the Heracleopolite nome.

⁸ L. 1: [ca. 7 Σεμθ]έως τοπογραμματέως τῶν περὶ Φέβιχιν.

out from the Arsinoite nome. Before this, there is a detailed account of wheat, barley and lentils still available in the toparchy or already received from other parts of the Heracleopolite nome. Apparently it was only after the resources of the “home” nome had been used that the matter was directed to higher officials working on the nome level.

As tempting as it would be to join these two papyri, a few questions still need to be clarified. The fact that the first column of inv. P. 25907 is written against the fibres and the text of inv. P. 25842 is written along the fibres is no problem, because after the kollesis (about 4,5 cm from the right) the direction of the fibres of inv. P. 25907 changes. If the copy of the report of Semtheus was glued as such onto the papyrus sheet on the left, this would also explain the small difference in the interlinear space between these two texts (in other words, it seems that inv. P. 25907 is written in slightly denser lines than inv. P. 25842). There is also a slight difference between the sums mentioned. That, of course, is a serious problem, and thus it seems better to treat these two texts separately.

The fact that the texts derive from a cartonnage occasions several observations concerning their physical features. There are cuts running obliquely across both papyri, and what strikes the viewer at once is that these cuts do not join. The differences between the cuts of the papyri seem to suggest that if these two sheets of papyri were originally glued together, they must have been separated from one another before the preparation of the cartonnage. This observation leads to the problem that we do not know what exactly has happened during the modern conservation process. As far as I know, conservators who dismantle cartonnages are not in the habit of making conservation notes or keeping diaries of which texts came from which part or layer of the cartonnage, etc. The fault is not of conservators, because papyrologists have seldom required such information from them. But if the cartonnage were considered to be a kind of “miniature archaeological site”, almost everyone working with the material would be interested in the “excavation reports”. In other words, if all texts from a single cartonnage and all information on what had happened during the conservation of the cartonnage were available, it would be much easier to say which texts belong together with which. With less effort expended on tasks such as this, more effort could be put into the historical interpretation of larger units of papyri.

The foregoing comments apply not only to a single cartonnage but also to a larger group of cartonnages. Let me give an example which is directly connected with the documents deriving from the cartonnage we are dealing with here. In the introduction of *BGU XIV*, Dr. William Brashear discusses the cartonnage texts in that volume which derive from a single cartonnage dismantled in the 1970s by Jürgen Hofmann. That mummy had lost its head, and Dr. Brashear assumed that the head might already have been

dismantled by Hugo Ibscher previously⁹. In 1939, Henrik Zilliacus published three documents deriving from the cartonnages of Abusir el-Meleq¹⁰ which certainly belong together with one of the archives deriving from our recently dismantled cartonnage. One of the documents of the cartonnage dismantled in the 1970s published in *BGU XIV* (2374) mentions the ruler Ptolemaios X Soter II (88-81 B.C.). Now if (or as I believe as) the documents published by H. Zilliacus derive from the head of the mummy cartonnage conserved in the 1970s, all these texts should be examined together.

But let us return to the new texts. The orders and notifications to deliver grain which the basilikos grammateus received from the strategos are not the only type of documents preserved in this material. There are also copies of letters confirming orders of deliveries sent from the office of basilikos grammateus to different antigrapheis of thesauroi on the toparchy level. In other words, the basilikos grammateus, after receiving his orders from the strategos, forwarded those orders to the officials whose actual task it was to measure out the grain. As Peter Handrock has demonstrated¹¹, the basilikos grammateus did not send his orders to sitologoi or trapezitai, but to his own subordinates, the antigrapheis, who worked either in the thesauroi or in the banks.

It is interesting to note that copies of the dispatched originals were archived in the office of the basilikos grammateus. The fact that the preserved documents are copies, not originals, is confirmed by the annotations in the upper margins of the documents. These usually read ἀντίγραφον, 'copy', in an abbreviated form, followed by a date, and somewhere above or near this remark, there is a cross-shaped mark (X). In this context, the meaning seems to be clear: the scribes in the office of the basilikos grammateus marked the copy of the order sent out to a certain antigrapheus with the note 'copy', the date, and a cross, which may have had something to do with the glueing of the copy onto a roll. Most of the texts bearing such annotations exhibit features indicating that they had been parts of a *tomos synkollesimos*. Others may be assigned to this category on the basis of the annotations in the upper margins. They deal with measuring out seed-corn or with shipping tax-grain to Alexandria, just to mention two examples.

Overall, equivalent orders should exist from the strategos to the basilikos grammateus on the one hand, and from the basilikos grammateus to the antigrapheus on the other. Accordingly, in *BGU VIII* for example, the editors have published such related documents one after the other –

⁹ *BGU XIV*, p. vii.

¹⁰ *Aegyptus* 19 (1939) 59-76 (= *SB V* 8754-56).

¹¹ *Dienstliche Weisungen in den Papyri der Ptolemäerzeit*, Diss. Köln 1967, pp. 101-107.

provided, of course, that they had been preserved. Here, however, it seems that the copies of the orders dispatched from the office of the basilikos grammateus form one (or several) rolls of their own. The question is how and according to which principles the documents were arranged into rolls and archived in the office of the basilikos grammateus. Unfortunately, too many pieces of this jigsaw puzzle are still missing. First, part of the cartonnage which can include related documents is still unopened. Second, there are still fragments waiting to be inventoried that might join and bring together others to form bigger units. And third, we know neither how the material was worked into a cartonnage nor what has happened during the modern dismantling process. In my opinion, the last-mentioned fact is due to the lack of proper documentation of the material during modern conservation. This documentation might not only clarify the way cartonnage covers were manufactured, but also help in the reconstruction of whole rolls of papyri. Even if papyrologists would not directly benefit from this kind of information, we should not assume which details are important enough to be recorded for the future and which are not. Perhaps knowledge of the whole process of preparing cartonnages will help us learn more about the texts which derive from them.

La collezione dei papiri di Amburgo. Nuove prospettive

MARIAROSARIA SALVO

La collezione dei papiri di Amburgo è attualmente costituita da circa mille papiri, tra greci, latini, demotici, copti, arabi e bilingui, restaurati, inventariati e conservati sotto vetro, e da un grosso numero di pezzi, allo stato attuale imprevedibile, ancora da restaurare e numerare. I sei *ostraka* mancano ugualmente di qualsiasi segnatura.

Il nucleo fondamentale della collezione è rappresentato dai papiri greci con 782 numeri di inventario¹. Sotto la numerazione progressiva dei papiri greci si trovano anche i sei latini, editi nella raccolta *Chartae Latinae Antiquiores*².

I tre volumi di *Papyri Hamburgenses* finora pubblicati comprendono 58 testi letterari e 176 documentari, distribuiti cronologicamente dal III sec. a.C. al VI sec. d.C., per un totale di 234 papiri³. A questi vanno aggiunti i 19 *libelli* della persecuzione deciana, usciti come pubblicazione autonoma – è il noto lavoro di P. Meyer del 1910 –, e gli 11 pezzi editi in riviste⁴. Un quarto volume di *Papyri Hamburgenses* è attualmente in preparazione a cura della Prof.ssa

¹ Sette pezzi si sono però successivamente rivelati solo parti di papiri diversamente inventariati e sono stati riacostati nelle pubblicazioni: P. Hamb. Inv. 309 + 636 = P. Hamb. II 189; P. Hamb. Inv. 603 + 663 = P. Hamb. II 154; P. Hamb. Inv. 617 + 659 + 661 = P. Hamb. II 161; P. Hamb. Inv. 639 + 640 = P. Hamb. II 168; P. Hamb. Inv. 646 + 666r = P. Hamb. II 163; P. Hamb. Inv. 649 + 650 = P. Hamb. II 153.

² A. Bruckner - R. Marichal, *Chartae Latinae Antiquiores*, Part XI, Nr. 493 (= già P. Hamb. II 167) = P. Hamb. Inv. 80; Nr. 494 = P. Hamb. Inv. 196; Nr. 495 = P. Hamb. Inv. 310; Nr. 496 (= già P. Hamb. I 72) = P. Hamb. Inv. 311; Nr. 497 = P. Hamb. Inv. 409; Nr. 498 = P. Hamb. Inv. 508.

³ *Griechische Papyrusurkunden der Hamburgischen Staats- und Universitätsbibliothek* (= P. Hamb. I), hrsg. von P. Meyer, Leipzig 1911 - 1924; *Griechische Papyri der Hamburgischen Staats- und Universitätsbibliothek mit einigen Stücken aus der Sammlung Hugo Ibscher* (= P. Hamb. II), hrsg. vom Seminar für Klassische Philologie der Universität Hamburg, Hamburg 1954; *Griechische Papyri der Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg* (= P. Hamb. III), hrsg. von B. Kramer - D. Hagedorn, Bonn 1984.

⁴ P. Hamb. Inv. 98, 99, 101-117: P. M. Meyer, *Die Libelli aus der decianischen Christenverfolgung*, (Abhandlungen d. Kgl. Preuß. Akad. d. Wiss.), Berlin 1910. Papiri usciti su riviste: P. Hamb. Inv. 24: C. Schmidt - W. Schubart, "Ein Fragment des Pastor Hermae aus der Hamburger Stadtbibliothek", in *Sitzungsberichte d. Kgl. Preuß. Akad. d. Wiss.*, 1909, pp. 1077-1081; P. Hamb. Inv. 312: U. von Wilamowitz - Möllendorff, "Epigramm auf Philiskos von Korkyra", in *Sitzungsberichte d. Kgl. Preuß. Akad. d. Wiss.*, 1912, pp. 547-550; P. Hamb. Inv. 375, 408, 422: E. Ziebarth, "Aus der Hamburger Papyrussammlung", in *Aegyptus* 13 (1933), pp. 356-362 (P. Hamb. Inv. 422 successivamente = P.

Bärbel Kramer e del Prof. Dieter Hagedorn. La pubblicazione è prevista per la fine di quest'anno o l'inizio del 1999. Questo volume conterrà 38 papiri documentari databili dal III sec. a.C. al VI sec. d.C. Circa altri venti pezzi inediti saranno infine oggetto di esame della mia dissertazione di dottorato presso l'Università di Amburgo nell'ambito del *Graduiertenkolleg "Textüberlieferung"*. La dissertazione avrà per titolo *"Kommentierte Edition ausgewählter griechischer Papyri der Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg"*. Circa 450 papiri greci inventariati restano ancora inediti. Nella quasi totalità dei casi si tratta di testi documentari. I pochissimi frammenti apparentemente letterari non sono identificabili. Sono rappresentati tutti i periodi con una netta prevalenza di testi dell'età romana – circa il 70% –. I testi tolemaici rappresentano approssimativamente il 20% e quelli bizantini circa il 10% dei papiri inediti. Come è facilmente immaginabile i pezzi già pubblicati o in preparazione – approssimativamente i 3/7 dell'intera raccolta greca – sono anche quelli più significativi, più integri e leggibili, meglio conservati.

La raccolta dei papiri demotici nella collezione di Amburgo conta 53 numeri di inventario. Di questi, due pezzi sono allo stato attuale mancanti. I soli numeri di inventario 1-14 risultano brevemente catalogati nel *Lexikon der Ägyptologie* (vol. IV, colonna 792). Quattro papiri sono editi ed altri tredici, esattamente i numeri di inventario 2-14, sono stati appena pubblicati dal Prof. Erich Lüddeckens nel volume *Demotische Urkunden aus Hawara* uscito come ventottesimo supplemento della *Verzeichnis der Orientalischen Handschriften in Deutschland*⁵. Il volume comprende complessivamente 40 documenti demotici provenienti da Hawara tematicamente e prosopograficamente legati

Hamb. II 190; P. *Hamb.* Inv. 381: U. von Wilamowitz - Möllendorff, "Hellenistische Elegie", in *Sitzungsberichte d. Kgl. Preuß. Akad. d. Wiss.*, 1918, pp. 736-739; P. *Hamb.* Inv. 410: R.G. Salomon: "A papyrus from Constantinople <Hamburg inv. no. 410>", in *The Journal of Egyptian Archaeology* 34 (1948), pp. 98-108; P. *Hamb.* Inv. 494: R. Duttonhöfer, "Drei Todesanzeigen", in *ZPE* 79 (1989), pp. 227-229; P. *Hamb.* Inv. 601, 676: B. Kramer - D. Hagedorn, "Zwei ptolemäische Texte aus der Hamburger Papyrussammlung", in *Archiv für Papyrusforschung* 33 (1987), pp. 9-21; P. *Hamb.* Inv. 735: T. Vlachodimitris, "Demosthenes, Rede gegen Philipp, II § 31-35", in *ZPE* 8 (1971), pp. 133-136; P. *Hamb.* Inv. 736v: T. Vlachodimitris, "Ein Glossar zu Ilias B 61-222", in *ZPE* 11 (1973), pp. 65-68.

⁵ Edizioni: D.P. *Hamb.* Inv. 1: W. Erichsen, "Der demotische Papyrus Hamburg I", in *Acta Orientalia* 26 (1962), pp. 97-107; F. de Cénival, "Les associations religieuses en Égypte d'après les documents démotiques", *Bibliothèque d'Étude* 46 (1972), pp. 59-61, 219-220; D.P. *Hamb.* Inv. 33: W. Brunsch, "Zwei demotische Texte aus Hamburg", in *Orientalia Suecana*, 36-37 (1987-88), pp. 5-9; K.Th. Zauzich, "Eine dennoch sinnvolle demotische Schülerübung", in *Enchoria* 17 (1990), pp. 163-166; D.P. *Hamb.* Inv. 35: W. Brunsch, "Ein demotischer Ehevertrag aus der Sammlung der Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg", in *Grammata Demotika. Festschrift für Erich Lüddeckens zum 15. Juni 1983*, hrsg. von H.J. Thissen - K.Th. Zauzich, Würzburg 1984, pp. 11-14; D.P. *Hamb.* Inv. 51: W. Brunsch, "P. Hamburg D. 51: Liste über die Ausgabe von Saatgut (ro.) und Quittierung der Ernteabgabe (vso.)", in *ZÄS* 117 (1990), pp. 11-20; D.P. *Hamb.* Inv. 2-14: E. Lüddeckens - R. Wassermann, *Demotische Urkunden aus Hawara*. Unter Mitarbeit von Rolf Wassermann, hrsg. von Erich Lüddeckens. (Verzeichnis der orientalischen Handschriften in Deutschland - Supplementband 28), Stuttgart 1998.

tra loro. Accanto a quelli di Amburgo – 15 in tutto perché all'Inv. Nr. 2 ed all'Inv. Nr. 12 corrispondono rispettivamente due testi, non uno – vengono pubblicati papiri delle collezioni del Museo Egizio del Cairo, dell'Università di Copenhagen e del British Museum di Londra.

Il compito di realizzare un catalogo completo dell'intera raccolta dei papiri demotici e, successivamente, di pubblicare i 34 pezzi ancora inediti è stato intrapreso dal Dr. Csaba La' da come progetto di ricerca post-dottorato promosso nell'ambito dell'attuale ciclo del *Graduiertenkolleg* "Textüberlieferung" dell'Università di Amburgo. Il progetto, consistente delle due fasi citate di catalogazione ed edizione, avrà una durata complessiva di circa 22 mesi⁶.

La provenienza della maggior parte dei papiri demotici non può essere stabilita con esattezza. La scrittura suggerisce comunque l'area del Fayum. I documenti più significativi, i numeri di inventario 2-14, provengono, come già accennato, da Hawara e risalgono al II e I sec. a.C. Questi papiri, unitamente al numero di inventario 1, sono i più completi e meglio conservati. Gli altri pezzi sono notevolmente frammentari e presentano spesso abrasioni nella superficie. La maggior parte sembra di età tolemaica ma alcuni farebbero pensare all'epoca romana. Alcuni papiri sono palinsesti con la scrittura inferiore parzialmente abrasa.

Il contenuto dei papiri è nella maggior parte dei casi documentario. È presente, però, un piccolo numero di testi letterari, paraletterari e religiosi. Tra i documenti predominano i frammenti di conti con elenchi di nomi seguiti da cifre. Sono poi rappresentati contratti di vario tipo, tra cui di matrimonio e di divorzio, e divisioni di profitti legati al culto funerario. Come peculiarità dei papiri demotici vanno segnalate le brevi registrazioni in greco sui numeri di inventario 2-8, 18 e 27 e la presenza di grandi timbri rossi sul verso di quasi tutti i documenti completi.

A differenza di quelli demotici, i papiri copti, 16 numeri di inventario, non hanno fino ad ora ricevuto attenzione. Nessuno di essi è pubblicato o descritto.

Alla collezione di Amburgo appartengono ancora 134 papiri arabi, di cui 80 propriamente fogli di papiro, 52 di carta, 1 di pergamena ed 1 di lino. In generale i papiri provengono prevalentemente dall'area del Fayum, le carte da al-Ašmunain (Hermopolis Magna). Al Prof. Albert Dietrich si deve l'edizione del foglio di lino, di 19 tra documenti ed atti e di 69 lettere della raccolta⁷. 45 pezzi sono inediti.

⁶ Al Dr. La' da devo molte delle informazioni sui papiri demotici qui riferite.

⁷ A. Dietrich, "Eine arabische Eheurkunde aus der Aiyubidenzeit", in *Documenta islamica inedita*, Berlin 1952, pp. 121-154; A. Dietrich, *Arabische Papyri aus der Hamburger Staats- und Universitätsbibliothek*, Leipzig 1937; A. Dietrich, *Arabische Briefe aus der Papyrussammlung der Hamburger Staats- und Universitätsbibliothek*, Hamburg 1955.

L'ultimo gruppo di papiri da prendere in esame è quello dei testi bilingui. I numeri di inventario sono quattro. Sotto il primo, l'unico pubblicato, sono compresi 28 fogli, quindi 56 pagine, derivanti da un codice papiraceo databile intorno al 300. Il codice era costituito da quaternioni. Ne resta parte del primo, il secondo ed il terzo completi e parte del quarto. Le prime 11 pagine conservate contengono una sezione del testo greco apocrifo degli *Atti di Paolo*⁸. La seconda parte del manoscritto contiene il *Cantico dei Cantici* e le *Lamentazioni di Geremia* in copto e l'*Ecclesiaste* in greco e copto⁹. Carattere completamente diverso hanno gli altri tre numeri di inventario, inediti. A ciascuno corrisponde un solo papiro. La scrittura è su un lato sempre in arabo, sull'altro in un caso in greco-arabo, in due in copto.

Si farà adesso riferimento alle circostanze essenziali che hanno accompagnato la costituzione della raccolta, nei limiti in cui è possibile ricostruirle.

La proposta di costituire una collezione papirologica ad Amburgo venne lanciata nel 1905 dai partecipanti al quarantottesimo Incontro dei Filologi Tedeschi che in quell'anno si teneva, appunto, ad Amburgo. Come dimora per la futura collezione si era pensato inizialmente al *Museum für Völkerkunde* ma prevalse successivamente l'allora *Stadtbibliothek*, che dopo la fondazione dell'Università nel 1919 doveva assumere il nome di *Staats- und Universitätsbibliothek*. La biblioteca disponeva tra l'altro di una ricchissima bibliografia papirologica.

Gli scambi epistolari tra Robert Münzel, allora e fino al 1917 direttore della *Stadtbibliothek*, Georg Christian Thilenius, direttore del *Museum für Völkerkunde*, Werner von Melle, direttore dell'*Oberschulebehörde*, Martin von Rücker-Jenisch, diplomatico in Egitto e Ludwig Borchard, *wissenschaftlicher Attaché* presso il consolato generale tedesco al Cairo mostrano indiscutibilmente l'interesse e l'impegno da tutte le parti per la realizzazione del progetto¹⁰. Tale fervore condusse nel giro di pochi mesi alla risoluzione di aderire al *Deutsches Papyruskartell* che era stato fondato quattro anni prima¹¹. Il Borchard aveva sconsigliato, infatti, di intraprendere attività di scavo a causa degli alti costi e della mancanza di personale qualificato che potesse condurre le campagne. Nell'agosto 1906 la *Stadtbibliothek* aderiva

⁸ C. Schmidt - W. Schubart, ΠΡΑΞΕΙΣ ΠΑΥΛΟΥ- *Acta Pauli. Nach dem Papyrus der Hamburger Staats- und Universitätsbibliothek*. Unter Mitarbeit von W. Schubart, hrsg. von C. Schmidt, Glückstadt und Hamburg 1936.

⁹ B.J. Diebner - R. Kasser, *Hamburger Papyrus Bil. 1. Die Alttestamentlichen Texte des Papyrus Bilinguis 1 der Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg. Canticum Canticorum (coptice), Lamentationes Ieremiae (coptice), Ecclesiastes (graecae et coptice)*, Genève 1989.

¹⁰ Cfr. Akte betreffend Anlage einer Papyrussammlung, Staatsarchiv Hamburg, 361 - 5 I Hochschulwesen I Reg. Spez. C I 34a, Oberschulbehörde, Sektion I.

¹¹ Cfr. O. Primavesi, "Zur Geschichte des deutschen Papyruskartells", in *ZPE* 114 (1996), pp. 173-187.

ufficialmente ad entrambe le sezioni del *Papyruskartell*: l'*Abteilung A*, finalizzata all'acquisto di soli papiri greci documentari e l'*Abteilung B* destinata ai testi letterari. La documentazione dell'Archivio di Stato di Amburgo integrata dai Rapporti Annuali della *Stadtbibliothek* attesta una partecipazione ininterrotta della biblioteca al cartello dal 1906 al 1913¹². Con lo scoppio della prima guerra mondiale l'attività del Cartello cessava di fatto per sempre¹³.

Nel 1909 accogliendo la richiesta del *Seminar für Geschichte und Kultur des Orients*, la *Stadtbibliothek* prendeva contatti con Ludwig Borchard al Cairo al fine di acquistare anche papiri arabi, indipendentemente dal Cartello. Tali acquisti vennero condotti ogni anno dal 1910 al 1914¹⁴. Negli anni '20 ulteriori papiri greci, demotici ed arabi vennero guadagnati alla *Staats- und Universitätsbibliothek* attraverso il mercato antiquario, pare durante i viaggi in Egitto di vari studiosi¹⁵. Nei Giornali delle Accessioni della *Staats- und Universitätsbibliothek* conservati, purtroppo, solo a partire dall'anno 1925, compaiono acquisti di papiri greci, demotici, copti ed arabi realizzati tra gli anni 1927 e 1930 e poi nel 1937 e 1938 tramite il Prof. Carl Schmidt.

Oltre agli acquisti, gli stessi Giornali delle Accessioni registrano negli anni 1930 e 1935-39 l'ingresso materiale nella biblioteca di una parte dei papiri greci, demotici, copti, arabi e bilingui acquistati tuttavia precedentemente. La dicitura è di volta in volta *Alter Bestand* oppure *Alter Ankauf*. Di seguito viene indicato che i papiri sono stati posti sotto vetro da Hugo Ibscher ed, almeno in tre casi, che l'operazione è stata realizzata a Berlino. Ne ricaviamo, quindi, che i pezzi in questione non fossero giunti direttamente ad Amburgo dall'Egitto ma avessero conosciuto una tappa intermedia a Berlino. A causa dello stato incompleto della documentazione non è possibile affermare con certezza se tutti i papiri della collezione di Amburgo acquistati tramite il Cartello come anche tutti quelli acquistati successivamente sul mercato antiquario, giungessero dapprima a Berlino per essere restaurati e posti sotto vetro da Hugo Ibscher. Questo sembra comunque altamente probabile. Ancora dopo la Riunificazione, nel 1990, la *Staats- und Universitätsbibliothek* ha ricevuto da Berlino una cassa di legno, parte del lascito di Hugo Ibscher,

¹² Cfr. Akte betreffend Anlage einer Papyrussammlung, Staatsarchiv Hamburg, 361 - 5 I Hochschulwesen I Reg. Spez. C I 34a, Oberschulbehörde, Sektion I. Inoltre: *Bericht über die Verwaltung der Stadtbibliothek zu Hamburg im Jahre 1906*, pp. 3-4; 1907, p. 4; 1909, pp. 3-4; 1910, pp. 3-5; 1911, p. 3; 1912, p. 6; 1913, pp. 4-5.

¹³ Cfr. O. Primavesi, *op. cit.*, p. 180.

¹⁴ Cfr. Akten betreffend Vierteljahresberichte, 14/04/1910, Staatsarchiv Hamburg, 361 - 5 I Hochschulwesen I Reg. Spez. C 18a Bd. I. Inoltre: *Bericht über die Verwaltung der Stadtbibliothek zu Hamburg im Jahre 1909*, pp. 3-4; 1910, p. 5; 1911, p. 3; 1912, p. 6; 1913, p. 5. Anche: W. Kayser, *500 Jahre wissenschaftliche Bibliothek in Hamburg 1479 - 1979. Von der Ratsbücherei zur Staats- und Universitätsbibliothek*, Hamburg 1979, pp. 154-155.

¹⁵ Cfr. *Hamburger Staats- und Universitätsbibliothek. 2. Bericht umfassend die Zeit vom 1. April 1927 bis zum 31. März 1932*, p. 29. Inoltre: W. Kayser, *op. cit.*, p. 165.

con papiri appartenenti alla collezione di Amburgo che il restauratore non aveva più trattato. Questa scatola di legno conteneva, al momento dell'arrivo ad Amburgo, papiri greci – tra questi alcuni rotoli –, copti ed arabi imballati in 9 pacchetti corrispondenti ad altrettante scatole metalliche originarie, eliminate a Berlino per timore che l'ossidazione del metallo danneggiasse il materiale papiraceo. Alcuni pezzi risultano tuttavia già intaccati ed altri sono estremamente friabili probabilmente a causa del protratto contatto con l'aria – almeno 70 anni – senza protezione. Dall'inverno 1996-97 i due restauratori della *Staats- und Universitätsbibliothek* hanno avviato il restauro sistematico di questi pezzi dedicandovi settimanalmente una giornata.

Accanto a queste, la biblioteca possiede ancora sei cassette metalliche contenenti papiri non restaurati che sembrano essere giunte ad Amburgo già prima del secondo conflitto mondiale. Sulla loro storia non si sa altro. Il Prof. Dieter Harlfinger ha cominciato due anni fa ad analizzare il contenuto di queste cassette, ordinando orientativamente i pezzi in base alle lingue in cui sono scritti. Si tratta di papiri prevalentemente in arabo.

Per essere l'esame ed il restauro di questi nuovi papiri appena nelle fasi preliminari, qualsiasi stima sul numero e sul contenuto dei pezzi appare al momento impossibile. Nessuno di essi, inoltre, ha ancora ricevuto un numero di inventario, il che ne impedisce l'utilizzazione.

Questa sommaria panoramica sulla collezione dei papiri di Amburgo e sulle vicende ad essa legate risulterebbe veramente incompleta se non si menzionasse almeno il nome di Bruno Snell. Riprendendo dopo il secondo conflitto mondiale le *Übungen* in Papirologia presso l'Università di Amburgo iniziate nel 1933 da Erich Ziebarth, lo Snell portò avanti l'insegnamento fino ad alcuni anni successivi alla sua *Emeritierung* nel 1959¹⁶. Dopo Bruno Snell il Seminario di Filologia Classica non ha più avuto alcun docente di Papirologia. Questa circostanza rattrista particolarmente se si considera che anche la *Staats- und Universitätsbibliothek* non può contare tra il suo personale su di uno specialista del settore. Una raccolta di papiri greci così contenutisticamente e paleograficamente varia e rappresentativa meriterebbe, forse, una fruizione diretta degli originali attraverso l'attività didattica.

¹⁶ Cfr. W. Kayser, *op. cit.*, p. 193. Inoltre: K. Alpers, "Klassische Philologie an der Universität Hamburg in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts", in *Philologica Hamburgensia* II (1990), pp. 93-97.

Demetrio Lacone, *La forma del dio* (PHerc. 1055): nuove letture

MARIACAROLINA SANTORO

Il PHerc. 1055 conserva frammentariamente la parte superiore delle ultime venticinque colonne di un trattato teologico epicureo su natura e forma divine attribuito, con buona probabilità, a Demetrio Lacone. La *subscriptio* del rotolo è andata perduta e, con essa, titolo e nome dell'autore. Dopo l'errata attribuzione a Metrodoro, *De sensonibus*, proposta dall'Accademico ercolanese Angelo Antonio Scotti nel volume VI della cosiddetta *Collectio Prior*, il primo ad assegnare l'opera a Demetrio fu il Crönert¹, sulla base di consonanze stilistiche, linguistiche e ortografiche con altre opere demetriache conservate nei papiri di Ercolano.

L'ultima edizione completa del papiro risale al 1923 e fu opera di Vittorio De Falco²; dopo di lui, rilevanti progressi sono stati conseguiti sia nella lettura che nella interpretazione del testo da Enrico Renna³, il quale ha anche affrontato e chiarito alcune questioni. Altre ancora necessitano di approfondimento, tra le quali soprattutto quella che è nelle coll. IX-XIII relativa al ruolo dei ricordi nel processo gnoseologico secondo la dottrina epicurea, alla quale segue la spiegazione del metodo inferenziale applicato alla conoscenza della forma divina (col. XIV ss.). La sezione del papiro sui ricordi è purtroppo alquanto frammentaria e, pertanto, di difficile ricostruzione e interpretazione; nondimeno, però, essa è preziosa per la comprensione dell'importanza della funzione delle $\mu\eta\mu\alpha\iota$ all'interno del processo conoscitivo delle realtà in generale e degli dèi in particolare da parte degli

¹ W. Crönert, *Kolotes und Menedemos*, Leipzig 1906, Amsterdam 1965, pp. 100-125.

² V. De Falco, *L'epicureo Demetrio Lacone*, Napoli 1923, pp. 65-80.

³ E. Renna, *Nuove letture nel PHerc. 1055 (libro incerto di Demetrio Lacone)*, CErc 12 (1982), pp. 43-49; Id., *Per la teologia epicurea in Demetrio*, CErc 13 (1983), pp. 25-28; Id., *Considerazioni sulla concezione antropomorfa degli dèi nel PHerc. 1055*, Atti XVII Congr. Intern. di Papirologia, II, Napoli 1984, pp. 447-451; Id., *Uno spunto polemico contro la teologia astrale nel PHerc. 1055*, in *Miscellanea Papyrologica*, a c. di M. Capasso, G. Messeri Savorelli, R. Pintaudi, Firenze 1990, Premessa di M. Gigante, pp. 23-25; Id., *Il ruolo del λογισμός in Ippocrate e Demetrio Lacone (PHerc. 1055)*, in M. Capasso, *Papiri letterari greci e latini*, Lecce 1992, pp. 161-164; Id., *Caratteri del dio epicureo secondo Demetrio Lacone nel PHerc. 1055*, in *Ercolano 1738-1988, 250 anni di ricerca archeologica*, Atti Conv. Inter. Ravello-Ercolano-Napoli-Pompei 30 ottobre-5 novembre 1988, Roma 1993, p. 327 s.

uomini, e dei meccanismi psicologici e fisici che regolano detto processo. Il gruppo di colonne in questione rappresenta, infatti, una delle poche fonti superstiti per la conoscenza di questo tema secondo la visione epicurea. L'argomento può ricevere nuova luce dalla lettura dell'opuscolo aristotelico *Περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως*, che appartiene ai cosiddetti *Parva naturalia*, posto subito dopo il *Περὶ αἰσθήσεως* (449 b - 453 b). Come ha osservato C. Diano, infatti, la dottrina epicurea sulla memoria è tutta ricalcata su quella aristotelica non solo nei contenuti ma anche nell'uso linguistico⁴.

Sulla base dell'osservazione che il termine più ricorrente nella parte superstita del trattato è *μορφή*, adoperato in riferimento alla figura divina, non mi è sembrato azzardato proporre il titolo *La forma del dio*, invece del più generico *Sugli dèi*, che, proposto per la prima volta dal Giussani, è quello comunemente accettato dagli studiosi⁵. Questa proposta pare sostenibile anche in considerazione del fatto che il problema teologico specifico affrontato – almeno per quanto riusciamo a leggere nelle colonne superstiti – è la forma del dio (che per gli Epicurei, in aperta e costante polemica con gli altri filosofi, non può essere diversa da quella umana). Inoltre, dalla col. XXIV ricaviamo la notizia dell'esistenza di un'altra opera teologica di Demetrio, nella quale l'autore si soffermava su altri problemi, qui trascurati; si trattava, con ogni probabilità, di uno scritto di argomento teologico di impostazione più generale, a differenza del nostro che è caratterizzato da un argomento specifico, la teoria antropomorfa del divino⁶. È questo argomento centrale della dottrina epicurea sugli dèi, derivante, insieme al politeismo, dall'impostazione empirica di tutto il pensiero della Scuola⁷. Le linee generali della teoria furono assai verosimilmente tracciate da Epicuro, come testimoniano in maniera unanime numerose fonti antiche⁸; l'opera di Demetrio e il III libro dello scritto *Sugli dèi* di Filodemo (PHerc. 157/152) attestano che all'interno della Scuola l'argomento necessitava ancora,

⁴ C. Diano, *Dissentio - ΔΙΑΙΣΘΑΝΟΜΑΙ, e il problema della memoria*, Rend. della Cl. Sc. Mor. Stor. della R. Acc. d'Italia, Serie VII, vol. III (1942), fasc. 9, pp. 1-6 (= C. Diano, *Scritti epicurei*, Firenze 1974, pp. 281-287).

⁵ Già lo Scott (*Fragmenta Herculanensia*, Oxford 1885, p. 248) e il Körte (*Metrodori Epicurei fragmenta*, JCPH, Suppl. 17, 1890, pp. 537 e 582) scrissero che il trattato era sulla natura degli dèi; sulla loro scia, il Giussani (*T. Lucreti Cari de rerum natura libri sex*, Torino 1896-8, I, *Studi Lucreziani*, p. 235 n. 1) propose il titolo *Περὶ θεῶν*, per lo più accettato dagli studiosi successivi.

⁶ Cf. E. Renna, *Nuove letture ...*, cit., p. 45; C. Romeo, *Demetrio Lacone, La poesia* (PHerc. 188 e 1014), La Scuola di Epicuro, Collana di testi ercolanesi diretta da M. Gigante, IX, Napoli 1988, p. 34.

⁷ K. Kleve, *Gnosis Theon. Die Lehre von der natürlichen Gotteskenntnis in der epikureischen Theologie*, SO, Suppl. XIX (1963), p. 77.

⁸ Cfr. Scolio a I MC (= fr. 355 Usener); Cic., *Nat. deor.* I 10, 23 e 18, 46 (= fr. 358 e 352 Usener), I 33, 92; August., *Ad Dioscorum epist.* CXVIII 27 (= fr. 352, 10 Usener); Quint., *Inst. Orat.* VII 3, 5 (= fr. 352, 6 Usener); Sext. Emp., *Adv. phys.* I 25 e 178 (= fr. 353 e 357 Usener), *Pyrrh. hypot.* III 218 (= fr. 355 add. Usener); Aet. I 7, 34 (= fr. 355, 11 Usener).

parecchio tempo dopo la morte del Maestro, di trattazione e discussione per ribattere le critiche degli avversari. Gli Epicurei, infatti, erano gli unici pensatori ad attribuire al dio aspetto e caratteri umani, e attiravano, pertanto, contro di sé gli attacchi di tutti gli altri filosofi (cfr. col. XXV 1 s.: οἱ λοιποὶ φιλόσοφοι), che si traducevano talvolta in scherno e derisione, più che in critica filosofica seria⁹.

Dal punto di vista testuale, in séguito alla revisione del papiro – attraverso l'uso di microscopi binoculari elettronici dotati di luce artificiale – in vista di una nuova edizione completa modernamente concepita, necessaria alla diffusione di un'opera ancora non molto conosciuta o comunque poco considerata a causa della sua frammentarietà, ma a dispetto dell'estremo interesse del suo contenuto, ho effettuato alcune nuove letture che migliorano il testo stabilito dal Renna nella sua Dissertazione di Dottorato del 1989¹⁰; esse, in qualche caso, permettono la ricostruzione di alcuni passi e sembrano confermare l'attribuzione demetriaca dell'opera, fondata, come già detto, su considerazioni linguistiche, stilistiche e ortografiche.

Le novità sono, per lo più, nelle prime 10 colonne di scrittura, le peggio conservate per la loro frammentarietà e per la presenza di casi di sovrapposizione di diversi strati del papiro: ma qualche progresso si è registrato anche in alcune delle colonne meglio conservate.

1) Col. III:

Renna

[. .]τασε[.]ς ἤδη τοῦτο [. . .]ωρου[. .]εν ὡς ουτο[. . .] | πᾶς ἔχει, τὸ γὰρ ἄδηλον | [ο]ὔδαμ[ῶ]ς φαινόμενον |⁵ [- - -]αιο[.]ελεπο[.]- - - | τὸ φαινόμενον]ικ[. .]μ[. .]- - -]σημε[[- -]με[.]¹⁰ - - - | - -

P
[συ]τάσε[ι]ς, ἤδη τούτω[ν θε]ωροῦμεν ὡς οὔτ' ὄψ[ιν] | πᾶς ἔχει, τὸ γὰρ ἄδηλον | [ο]ὔδαμ[ῶ]ς φαινόμενον |⁵ [- - -]αι ο[ὐ] βλέπου[σιν] διότι .. | τὸ φαινόμενον]ονκ[. .]μασ[[- - -]σημε[[- -]με[.]¹⁰ - - -]οὔ προσ[. .]- - -]α [. .]ε[. . .]- - -

"... concrezioni, subito vediamo che ciascuno di questi (degli dèi?) per nulla affatto presenta un aspetto. Infatti, ciò che è oscuro in nessun modo essendo manifesto ... non vedono che ... ciò che è manifesto ...".

⁹ Si veda, ad esempio, la critica dell'Accademico Cotta alla teologia epicurea esposta da parte di Velleio nel I libro *De natura deorum* di Cicerone.

¹⁰ E. Renna, *Demetrio Lacone, De dis (PHerc. 1055)*, Dissertazione di Dottorato di ricerca, Università degli Studi di Napoli Federico II, 1989. È in corso di stampa l'edizione completa del papiro da me curata [*Demetrio Lacone, La forma del dio (PHerc. 1055)*], La Scuola di Epicuro, XVII.

Notevoli sono i progressi conseguiti in questa colonna grazie alla lettura di alcune tracce di lettere che hanno permesso la ricostruzione di un periodo (ll.1-3) che chiarisce quello seguente: è probabile che l'argomento svolto qui sia il fatto che il corpo divino non è visibile ai nostri occhi, in quanto appartiene alle realtà nascoste, alle quali si oppongono quelle manifeste, i fenomeni, come viene chiarito alle linee successive (l. 3 s.).

È rilevante la ricostruzione di οὐ βλέπουσιν διότι (l. 5 s.), espressione tipica dell'autore, adoperata per ribattere polemicamente le tesi o le obiezioni degli avversari, i quali, a causa dell'ignoranza della φυσιολογία, non sono in grado di vedere e comprendere la realtà delle cose. Nel caso specifico, ciò che quelli non comprendono è qualche questione connessa all'opposizione fondamentale, espressa a l. 3 s., tra le due sfere del reale secondo la visione epicurea: gli ἄδηλα ("cose oscure, nascoste") e i φαινόμενα ("cose manifeste", "fenomeni"). Questo, in connessione con la presenza a l. 8 delle lettere σημε, mi induce a pensare che in questa colonna l'autore trattava del processo di σημειώσις (del quale parla Filodemo nel *De signis*, col. 3, 19 De Lacy), della conoscenza per induzione, basata sul principio logico arcaico dell'ὄψις ἀδήλων τὰ φαινόμενα. Questo metodo è testimoniato in Epicuro da Diogene Laerzio (X 32): καὶ περὶ τῶν ἀδήλων ἀπὸ τῶν φαινομένων χρῆ σημειῶσθαι.

Per l'espressione ricostruita a l. 5 s., è utile il confronto con la col. XX 8 ss.: οἱ τοῦτο λέγοντες οὐ βλέπουσιν διότι. La stessa locuzione, in forma simile, è anche in altri luoghi demetriaci: in PHerc. 1014, col. XXXVI 4 Romeo¹¹, c'è οὐ β[λέ]πων ὅτι; in PHerc. 1012, col. XXIII 9 Puglia¹², οὐ βλέπων¹³. Pertanto, guadagniamo un altro elemento a favore dell'attribuzione del trattato a Demetrio.

2) Col. IV fr. 2, 4 (= fr. 3 Renna)

Renna

- -]ωνηλ[.]τοι[. .

P

- -]ων ἦ καίτοι [

Questa colonna è la meno leggibile e la più frammentaria di tutto il papiro; perciò, in questo caso la nuova lettura non contribuisce alla comprensione del passo.

¹¹ C. Romeo, *Demetrio Lacone, La poesia ...*, cit.

¹² E. Puglia, *Demetrio Lacone, Aporie testuali ed esegetiche in Epicuro (PHerc. 1012)*, La Scuola di Epicuro, VIII, Napoli 1988.

¹³ M. Gigante, *Scetticismo e Epicureismo*, Napoli 1981, pp. 172 e 174.

3) Col. V 3 s.

Renna

αἵ[σ]θησιν μηδ' αν[. . .]του[. . .]μεθα περ[ι]

P

αἴσθησιν μηδ' ἄν τὰ τὸ ὑ[φιστώ]μεθα περι

“... sensazione neppure se presupponessimo la stessa cosa circa ...”

Il recupero di τὰ τὸ non è privo di valore, se si consideri che la crasi di τὸ αὐτό in questa forma, al posto di quella regolare ταυτό, è tipica dei papiri demetriaci: nel nostro papiro è anche in col. XXIII 9; si trova, poi, in PHerc. 1012, col. LXIII 4 Puglia¹⁴, e in PHerc. 1014, col. LIX 10 Romeo (τὰτόν) e col. LVII 14 Romeo¹⁵. È, infine, anche in PHerc. 908/1390, fr. 25, 3 attribuito a Epicuro¹⁶. Questa particolarità ortografica può essere considerata un criterio di attribuzione dei papiri di Demetrio¹⁷.

L'argomento del passo resta poco chiaro: si tratta, infatti, di una delle colonne di più difficile lettura a causa della sovrapposizione di vari strati di papiro. Dalla presenza dei termini αἴσθησις, all'inizio di l. 3, e φαινόμενον, a l. 6, si può ipotizzare che l'argomento probabilmente aveva a che fare con la funzione della sensazione nel processo di conoscenza di ciò che è manifesto.

Il verbo ὑφίστημι, da me integrato, è adoperato da Filodemo nel I *De dis* (PHerc. 26), col. XVII 9 e XXII 36 (in forma media); in col. 7, 6 (in forma passiva).

4) Col. VII 2

Renna

- -] αἱ ἀπορρύσεις εἰδ[ώλων

P

- -] γ ἀπορήσεις εἰδ[- - -

La nuova lettura sembra smentire un testo credibile. Il termine ἀπορρύσεις, letto dal Renna, starebbe per ἀπορρεύσεις, equivalente ad ἀπόρροια, “emanazione, efflusso”, che induce all'integrazione seguente. In realtà, questa falsa lettura è derivata dalla sovrapposizione di due H, l'uno posto al di sopra dell'altro tra P e Σ, appartenenti a due diversi strati del papiro.

La parola ἀπορήσεις può essere interpretata in due modi differenti, tra i quali parrebbe difficile operare una scelta sicura, dato il contesto estremamente lacunoso. Potrebbe, infatti, da un lato, trattarsi del nomina-

¹⁴ E. Puglia, *Demetrio Lacone, Aporie ...*, cit.

¹⁵ C. Romeo, *Demetrio Lacone, La poesia ...*, cit.

¹⁶ E. Puglia, *I morfemi del tipo τὰτό(ν)/ἔατοῦ nei papiri ercolanesi*, CErc 21 (1991), p. 94.

¹⁷ E. Puglia, *I morfemi ...*, cit., pp. 93-6.

tivo/accusativo plurale di ἀπόρησις, “questione, problema, difficoltà”, termine attestato in Teofrasto (*Od.* 12), equivalente al più ricorrente ἀπορία¹⁸, molto usato da Platone e Aristotele, che si trova pure in Filodemo¹⁹, o a ἀπόρημα, adoperato da Epicuro²⁰ e dallo stesso Demetrio²¹ nello scritto conservato in PHerc. 1013 col. XVI 3 Romeo. I valori di questo termine si potrebbero adattare a molti contesti, per cui non è possibile alcuna integrazione plausibile di quanto precede e di quanto segue. L'autore, nello scritto sulle difficoltà testuali dell'opera di Epicuro (PHerc. 1012), usa vari termini per indicare l'“aporia”²².

D'altro lato, bisogna dire che la parola ἀπορήσεις potrebbe essere la seconda persona singolare del futuro attivo di ἀπορέω, verbo ricorrente nel linguaggio epicureo, usato sia da Epicuro che da Filodemo²³. Questo, però, sarebbe l'unico caso a noi noto in cui l'autore in quest'opera si rivolge direttamente ad un interlocutore, vero o immaginario, con esclusione dell'apostrofe a Quinto, destinatario dell'opera, che è in col. XXIV 9 s.²⁴. Questa seconda possibilità sembra, però, più remota e improbabile della prima.

5) Col. IX 1 s.

Renna

ἀλλατ]ι¹τομένων τῶν [. . .]ινουμένων ἀλλ[. . .]σειται.

P

ἀλλατ]ι¹τομένων τῶν[δε κι]νουμένων ἀλλα[γ]ήσειται.

“... trasformandosi queste (unità sensibili?) messe in movimento, verrà trasformato”.

La nuova lettura sembra inserirsi perfettamente nel contesto della colonna, benché il passo resti alquanto oscuro: difficile da comprendere, infatti, è il soggetto del verbo principale e incerto quello del genitivo assoluto. Dal confronto con la precedente col. VIII, si potrebbe intendere τῶνδε riferito a αἰσθητῶν ἐνοτήτων, “le unità sensibili”, che lì sono dette non perdurare in eterno e subire trasformazione. Il problema trattato è probabilmente la differenza tra i composti divini, eterni e indistruttibili, e quelli sensibili del mondo fenomenico, soggetti a trasformazione e infine a distruzione, a causa dei movimenti e degli urti atomici. Il periodo successivo si interrompe dopo

¹⁸ Cfr. H.G. Liddell - R. Scott - H.S. Jones, *A Greek-English Lexicon, with a revised Supplement*, Oxford 1996⁹, s.v.

¹⁹ Cfr. C.J. Vooijs - D.A. van Krevelen, *Lexicon Philodemeum*, I, Purmerend 1934; II, Amsterdam 1941, s.v.

²⁰ Cfr. H. Usener, *Glossarium Epicureum*, edendum curaverunt M. Gigante et W. Schmid, Roma 1977, s.v.

²¹ C. Romeo, *Demetrio Lacone, Sulla grandezza del sole* (PHerc. 1013), CErc 9 (1979), pp. 11-35.

²² Cfr. E. Puglia, *Demetrio Lacone, Aporie ...*, cit., p. 270.

²³ Cfr. Usener, *Glossarium Epicureum*, cit. e Vooijs - van Krevelen, *Lexicon Philodemeum*, cit., s.v.

²⁴ Su cui v. M. Gigante, *Atakta XVI*, CErc 27 (1997), p. 152.

l'affermazione “dal momento che non persistono le cause che producono i ricordi neppure (i ricordi potranno rimanere)”; l'intero passo forse riportava un'obiezione avversaria circa la possibilità di conservare i ricordi, alla quale Demetrio risponde nella col. X.

Lo stesso verbo ἀλλάττω è probabilmente anche prima dell'inizio della colonna, cioè tra la fine della colonna precedente (col. VIII) e l'inizio di questa (ἀλλατ[ι]τομένων), e all'ultimo rigo conservato (ἡλλατ[ι], l. 10), oltre che a l. 5 s. della colonna precedente (ἀ]λλαττομένω[v]) riferito alle unità sensibili (αἰσθητῶν ἐνοτήτων); ricorre, infine, in col. XIII 5 s. (ἀλλαττομένης) a proposito della trasformazione della materia (ύλη) degli elementi che formano l'intelletto (νοῦς), trasformazione che non impedisce la conservazione dei ricordi di determinate unità.

Si noti che in questi luoghi (che appartengono tutti alla sezione sui ricordi) il verbo non è adoperato mai nella forma attiva.

Nella col. XXXII del PHerc. 1012²⁵ ci sono ἀλλάξαν]τες e [ἀλλά]ξαντ[εις, che l'editore supplisce *exempli gratia*. Il verbo non è attestato in Filodemo; Epicuro²⁶ lo usa in riferimento al colore, che cambia secondo la disposizione degli atomi.

6) Col. IX 9 s.

Renna

- - -] ταῦτα | [- - -

P

διὰ ταῦτα [δὲ | καὶ λέγο]υσιν

“Per queste ragioni dicono anche ...”

Dopo ταῦτα sono visibili alcune tracce di scrittura prima della fine della linea. Grazie alla nuova ricostruzione, si può verisimilmente ipotizzare che nella parte della colonna andata perduta continuasse da parte dell'autore l'esposizione delle obiezioni degli avversari (che sono il soggetto di λέγουσιν) riguardo alla possibilità di conservare i ricordi.

7) Col. X 5 ss.

Renna

πωσε[. .]δυσ[. .]σιν τηρεῖν τὰς [- - -]. τ]ῆι γὰρ ἀνφ[- - -]. .]γωνεν[- - -

P

πῶς εἴ[η] δύσκ[ο]λλον τηρεῖν τὰς μν[ή]μ[α]ς; τ]ῆι γὰρ ἀνφ[ιβολία]ι
ἐκεῖ]νων εν[- - -

“Come sarebbe difficile conservare i ricordi? Infatti, all'ambiguità di quelli ...”

²⁵ E. Puglia, *Demetrio Lacone, Aporie ...*, cit., p. 163.

²⁶ Cfr. Usener, *Glossarium Epicureum*, cit., s.v.

Qui una più precisa e attenta lettura di alcune tracce di lettere ha reso possibile una plausibile ricostruzione del passo ed ha permesso di comprendere che l'argomento trattato è lo stesso che troviamo nella colonna precedente e nelle due seguenti, cioè la conservazione dei ricordi, in relazione con i processi psichici e gnoseologici. In particolare, qui Demetrio sembra ribattere polemicamente, attraverso l'uso di una proposizione interrogativa retorica, l'obiezione dell'avversario, riportata alla col. IX, secondo la quale, poiché non persistono le cause che producono i ricordi, neppure i ricordi si conserveranno.

La costruzione di δύσκολον con l'infinito²⁷ è adoperata da Demetrio anche in col. XIV 4 s. (οὐ δύσκολον ἢ προσαποδοῦναι), e in PHerc. 1014, col. XLV 1 ss. Romeo. Il termine ἀμφιβολία (*lege* ἀμφιβολία), da me integrato, è usato dall'autore anche nel PHerc. 1012, col. XXXI 2 Puglia, col valore di "ambiguità verbale"²⁸. Difficile dire a chi si riferisca ἐκείνων, da me integrato dubbiosamente; l'integrazione delle ultime due parole dà luogo a iato, ma va precisato che Demetrio non è attento come Filodemo nell'evitarlo (cfr., ad es., coll. III 5; V 3, 6; XII 3; XVII 6, 8; XVIII 3, 4, 8; XIX 1; XXII 8; XXIII 7, 9, 10).

8) Col. XII 6 ss.

Renna

π[. . .]α τῆς διαλν[ο]ίας π[. . . .]ικα παραιδ[. .]ομε[

P

π[ρὸς τ]ὰ τῆς διαλν[ο]ίας γ[εννη]τικὰ παραιδ[εδ]ομέ[να

"... a causa degli elementi generatori del pensiero trasmessi (all'intelletto?) ..."

Argomento della colonna è la risposta dell'autore alle critiche avversarie sulla durata dei ricordi. Demetrio, dopo aver affermato che viene conservato un certo numero di corpi, sostiene che è evidente che i ricordi, anche in relazione ai movimenti precedenti, quelli che hanno causato la sensazione e non sono più presenti, sono conservati a causa degli elementi che generano il pensiero e che vengono trasmessi all'intelletto o alla ragione, e che evidentemente non vanno perduti. Come si vede, anche il processo di acquisizione dei dati mentali e di conservazione di essi si caratterizza come un processo fisico, coerentemente ai principi generali di tutta la dottrina epicurea.

L'aggettivo γεννητικός con il genitivo ricorre in Epicuro, *Epistola a Erodoto*,

²⁷ Su altri luoghi epicurei in cui ricorre il termine nel significato di "difficile est" cf. F. Longo Auricchio, *Ermarco, Frammenti*, La Scuola di Epicuro, VI, Napoli 1988, p. 166.

²⁸ E. Puglia, *Demetrio Lacone, Aporie ...*, cit., pp. 190 e 228 s. Epicuro scrisse un'opera Περί ἀμφιβολίας, come risulta da *Nat.* XXVIII, [31.14] 26 Arr. = col. 13 V 8 s. inf. Sedley.

e in un libro dell'opera *Sulla natura*²⁹; Filodemo lo adopera in tre luoghi del III libro *Sugli dèi*³⁰.

9) Col. XIII 10:

Renna

η[. . . .]α[.]ε[- - -

P

]καὶ γὰρ εἰ[

Questo, come il precedente, è un caso di nuova lettura in una colonna piuttosto ben conservata, che non rientra tra le prime dieci. L'argomento anche qui è la conservazione dei ricordi, che non è impedita dalla trasformazione della materia costitutiva dell'intelletto. Si tratta dell'ultima linea di scrittura della colonna, prima della rottura del rotolo. Tutto quanto è possibile affermare è che ci troviamo senza dubbio all'inizio di un nuovo periodo.

Per quanto riguarda i *signa* presenti nel papiro, oltre a quelli già registrati dal Renna, ho individuato una *paragraphos* lineare sul margine sinistro di col. XI 3, accompagnata da *spatium vacuum*, e di col. XIV 8, e un punto in basso seguito da *spatium vacuum* a col. IV fr. 2, 5.

Qualche errore di scrittura commesso dallo scriba è finora sfuggito all'attenzione degli studiosi: a col. XI 3 μνημαῖς sta per μνήμας; a col. XIX 6 s. τακυλουίθου sta per τὰκυλούίθου o per τὰκόλουθον³¹.

Sono, infine, da segnalare alcune tracce, finora non viste dai precedenti editori, leggibili nell'ultima parte del rotolo: accanto all'ultima colonna di scrittura, prima dell'ἄγραφον finale, all'altezza della settima linea di scrittura, a circa 6 mm. di distanza dalla col. XXV, ho letto un A con un trattino in alto e qualche traccia di scrittura prima e dopo di esso; l'inchiostro è alquanto scolorito. Difficile stabilirne la funzione: non appartiene alla *subscriptio*, che sembra essere andata perduta, in quanto doveva trovarsi nella metà inferiore del rotolo; non può, quindi, indicare il numero del libro, anche perché con la col. XXV (l'ultima del rotolo) doveva terminare l'intera opera, come dimostra la solennità del tono, che s'innalza già dalla col. XXIV, dove, tra l'altro, l'autore nomina Quinto, destinatario dell'opera. Dubito che la lettera possa essere un dato sticometrico; nel resto del papiro, almeno nella parte sopravvissuta, non vi sono mai dati sticometrici.

²⁹ Cfr. Liddell - Scott - Jones, *A Greek-English Lexicon* ..., cit., s.v.

³⁰ Cfr. Vooijs - van Krevelen, *Lexicon Philodemum*, cit., s.v. Sull'interpretazione di τὰ γεννητικά in col. IX 24 del III *De dis* di Filodemo (PHerc. 157/152) v. G. Arrighetti, *Sul problema dei tipi divini nell'Epicureismo*, PdP 49 (1955), p. 414 s.; P.G. Woodward, *Star Gods in Philodemus*, PHerc. 152/157, CErc 19 (1989), p. 43.

³¹ Su questo cf. M. Santoro, *A PHerc. 1055, col. XIX 5-7 (= 18 De Falco)*, [Demetrio Lacone, *La forma del dio*], SIFC, 3^a serie, 16 (1998).

Lungo la stessa linea verticale, all'altezza della l. 4, ho letto parte di un segno il cui valore mi è difficile da stabilire. Per la particolarità della sua morfologia, credo che non possa trattarsi di una lettera, ma forse di parte di una coronide oggi non più visibile per intero; l'inchiostro è piuttosto scolorito, come quello della lettera A su menzionata.

Ptolemaic Papyri from the Cartonnage Coffins in the Egyptian Museum Berlin-Charlottenburg*

PANAGIOTA SARISCHOULI

A significant part of the cartonnage coffins in the Papyrus Collection of Berlin's Egyptian Museum was discovered during the excavations of Otto Rubensohn (1903-1905) in an ancient cemetery in Bousiris, the modern Abousir el-Melek, in the northern part of the Heracleopolite nome¹. These coffins were brought to Berlin, where some of them were eagerly dismantled at the beginning of the century. The recovered fragments have already produced enough material for several BGU volumes as well as for a smaller number of separate publications of Greek and Demotic texts², whereas thousands of other disparate fragments are still deposited in boxes waiting to be published.

In 1988 the well-preserved upper part³ of one of these cartonnage coffins was taken apart by Jürgen Hofmann, papyrus restorer in Berlin's Egyptian Museum, producing numerous, unjoined fragments of all sizes. Although Ptolemaic cartonnage was usually made in separate parts (head, pectoral area, legs and foot) consisting of two to three layers of papyrus, the Berlin

* Unfortunately, prior to the completion of this volume, William Matt Brashear, one of the most important figures in the field of papyrology, passed away. I would like to express my heartfelt gratitude not only for his stimulating advice but above all for his friendship throughout these years. Furthermore, I would like to thank Professor Willy Clarysse, Professor Hermann Harrauer, Professor Herwig Maehler and Professor John David Thomas for their numerous suggestions regarding this article.

¹ On the excavations in Abusir el-Melek see the literature cited in BGU XVIII.1, p. 18 note 2; on Bousiris see M.R. Falivene, *The Heracleopolite Nome. A Catalogue of the Toponyms with Introduction and Commentary*, Atlanta 1998 (= ASP 37), 60-64.

² See E. Salmenkivi, *Der Wert des archäologischen Kontextes für die Deutung der Urkunden - die Berliner Kartonage*, in: "Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses", vol. II, Stuttgart-Leipzig 1997, 1084 note 4 and 5.

³ Up today just the abdominal area and the legs have been dismantled. The head of the mummy is almost completely destroyed; the pectoral area has been so far left intact as its dismantling demands the application of a more complicated method in order to preserve the paintings on its surface; cf. U. Horak, *Die Bedeutung der Malerei auf Papyruskartonage aus ptolemäischer und augusteischer Zeit für die antike Ikonographie und für das Verständnis einer antiken Kunstindustrie*, in: "Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses", vol. II, Stuttgart-Leipzig 1997, 1091-1096. On the new method of extracting papyri from mummy-cartonnage see the literature cited in BGU XVIII.1, p. 19 note 9.

cartonnage under discussion was made as a single piece⁴ which proved to consist of six to eight layers of papyrus. The additional layers apparently increased the stability of the coffin⁵.

From December 1995 to February 1998 the *Gerda Henkel Stiftung* generously financed a two-year project which enabled me to put together and publish a series of documents from the aforementioned coffin section⁶. The first part of these papyri is forthcoming as the first fascicle of BGU XVIII, while some material has already been gathered for the second fascicle soon to follow. These are the most complete and comprehensible texts that we were able to extract from the dismantled cartonnage coffin. However, many fragments still wait for their missing sections as a large part of the coffin remains at present intact (see note 3). Furthermore, the dispersion of fragments of the same document in different pieces of cartonnage was not unusual⁷.

Our documents proved to belong to two different ensembles, i.e. the archives of two royal scribes of the first century B.C. labelled for editorial convenience the "Peteimouthes archive" and the "Harchebis archive". The geographical names (toparchies or villages) attested in the documents allow us to name with reasonable confidence the Heracleopolite nome as the provenance of both archives. The present documents are thus both chronologically and geographically related to the documents published in BGU VIII and occasionally also to some published in BGU XIV and XVI. Furthermore, the identical names of the officials prove that the *Sammelbuch* texts 8754-8756⁸, which were extracted from the same cartonnage as the texts in BGU VIII⁹, belong also to the "Harchebis archive".

In the following pages I will try to compile the most interesting aspects of the aforementioned documents, taking into consideration the fascinating, historical context of the first century B.C., a century only sporadically represented in papyrological texts¹⁰.

The papyri of the "Peteimouthes archive" are dated either in year 31 or 32 which must refer to the reign of Ptolemy IX Soter II, i.e. the year 87/86 and 86/85 respectively. For the most part, this archive consists of letters written by a certain Sarapion and addressed to the royal scribe Peteimouthes, who was hitherto unattested. Furthermore, we find copies of orders sent from the royal

⁴ The so-called "Ganzkörperkartonagen" appear to be a peculiarity, both chronological and geographical, of late Ptolemaic Heracleopolitan mummy-cartonnage.

⁵ Cf. BGU XVIII.1, p. 19 note 5.

⁶ During 1995 Ms Erja Salmenkivi had chosen further 20 fragments from the same coffin section for her doctoral dissertation which is now in progress.

⁷ See W. Brashear, BGU XVI, p. 6.

⁸ Edited by H. Zilliaceus, in: *Aegyptus* 19 (1939) 59-76.

⁹ See Zilliaceus, *op. cit.* (note 8) 59.

¹⁰ On the historical background of these documents in more detail see BGU XVIII.1, p. 21-24.

scribe to the accountants of the treasures (θησαυροί) or the banks (τράπεζαι) in the Heracleopolite nome according to the orders of Sarapion that preceded. Evidently Sarapion functions with the authority of a nome strategos and, though he is never explicitly named as such, is usually attested as ὁ ἐπὶ τῶν προσόδων (head of the revenues)¹¹, an office that by this time was held, almost as a rule, by the nome strategos¹². Since the provenance of our documents is undoubtedly the Heracleopolites, Sarapion is most likely strategos of the same nome¹³. However, a certain Sarapion is attested as syngenes, strategos and hypodioketes in the Memphite nome around 89/83 B.C.¹⁴, a period that fits neatly with the dating of our documents. Is the latter Sarapion perhaps to be identified with Sarapion in our documents? This could be possible since Zilliacus, going on the evidence provided by SB V 8754.8.26, suggested that the Heracleopolite and the Memphite nomes might have been administered by a common strategos¹⁵, who for the 80s could be Sarapion¹⁶.

Puzzling, however, is the fact that in three documents of the "Peteimouthes archive"¹⁷ Sarapion appears to conduct his duties in agreement (συνυπογράφοντος) with Theris, συγγενῆς καὶ στρατηγός of an unnamed nome. Furthermore, the petition (ὑπόμνημα) of a certain Spokes, catoecic cavalryman¹⁸, is addressed to the royal scribe Peteimouthes and to the strategos Theris (but not to Sarapion). This is probably the same Theris already attested in P. Yale 57 (dated between 93 and 70 B.C.)¹⁹, whose editors considered him as strategos of the Arsinoites. Leon Mooren²⁰, on the

¹¹ See BGU XVIII.1 2738.6; 2740.5-6; 2741.5; 2742 col. I 7-8; 2743.7; 2745 col. II 5-6; 2746 col. I [5], col. II 4; 2747.23; 2751.4.

¹² On the uniting of the strategia with the office of ἐπὶ τῶν προσόδων from the mid second century onwards see J.D. Thomas, *The Epistrategos in Ptolemaic and Roman Egypt I: The Ptolemaic Epistrategos*, Opladen 1975 (= Pap. Col. VI), 70; H. Bengtson, *Die Strategie in der hellenistischen Zeit III*, Munich 1952 (= MB 36), 49.

¹³ Furthermore, a certain Sarapion is in the first century B.C. attested as strategos of the Arsinoites (cf. L. Mooren, *The Aulic Titulature in Ptolemaic Egypt. Introduction and Prosopography*, Brussels 1975, no 087 = PPt I 329) and another one as strategos of the Oxyrhynchites (cf. Mooren, *op. cit.*, no 0112).

¹⁴ Cf. Mooren, *Titulature* (note 13), no 094 (= PPt I 328) and no 0183.

¹⁵ H. Zilliacus, in: *Aegyptus* 19 (1939) 64 note 8, suggested the possibility of the unification of the Heracleopolites and the Mempites under one strategos in 77 B.C. On the other hand H. Hauben, in: *ZPE* 8 (1971) 270 note 60, implied the same possibility for BGU VIII 1741 and 1742, dated in 64/63 B.C.

¹⁶ Bengtson, *Strategie* (note 12) 48-49, cites some examples for the unification of two nomes under one strategos from the third (Heracleopolite and Oxyrhynchite nomes) and second century B.C. (Oxyrhynchite and Kynopolite nomes).

¹⁷ See BGU XVIII.1 2733, 2734 and 2735.

¹⁸ BGU XVIII.1 2732, first century B.C.

¹⁹ Also in PSI VIII 949, first century B.C., of unknown provenance.

²⁰ Cf. Mooren, *Titulature* (note 13), no 0100.

contrary, suggested on the basis of a reference to the village Peenpibyki in the Koites toparchy of the Heracleopolites in the above-mentioned P. Yale 57 that the same Theris should be considered as strategos of the Heracleopolite nome, a plausible supposition which seems to be strengthened by the appearance of Theris in our documents²¹.

According to our present knowledge in the first century B.C. a single strategos was in charge of the whole nome²². Provided that there were no exceptions to this rule, if both Theris and Sarapion are simultaneously functioning as strategoi of the Heracleopolites, then one of them should be the central nome strategos and the other his subordinate or his deputy. The fact that Theris bears, whenever he is attested, the top court rank of συγγενής and the title of στρατηγός, while Sarapion bears only the intermediary rank of τῶν πρώτων φίλων²³ and is attested as ὁ ἐπὶ τῶν προσόδων might indicate that Theris ranked above Sarapion. In this case we may suppose that an extended absence of Theris might have necessitated the presence of a deputy; or maybe an increase in administrative work for the central strategos was the reason for the introduction of one or further sub-strategoi. A similar practice is known from the Arsinoites in the mid 3rd century, when a number of military sub-strategoi were appointed in several posts of the nome-administration under the orders of the central strategos Aphthonetos²⁴. In addition, we find in the Heracleopolite nome in the first half of the first century B.C. the so-called ὑποστράτηγοι that were usually in charge of a single toparchy²⁵. The introduction in the mid second century B.C. of subordinate strategoi each in charge of several nomes²⁶ with the chief strategos (στρατηγός τῆς Θηβαΐδος) in charge of the whole Thebaid (Upper Egypt), might also be a comparable institution. However, the Thebaid was in all aspects an exceptional region²⁷, and thus we must wait for further evidence before drawing any final conclusions.

The most impressive evidence for the existence of subordinate strategoi in

²¹ In 69/68 B.C. the same Theris reached the higher rank of a hypomnematographos (SB 5219 = 6155); cf. also BGU XVIII.1 2759.3 note.

²² The existence of a single nome strategos is attested already in 229/228 B.C. (P. Col. Zen. II 120); cf. Bengtson, *Strategie* (note 12) 32ff.

²³ See BGU XVIII.1 2747.23.

²⁴ See Bengtson, *Strategie* (note 12) 29-32.

²⁵ See W. Müller, *Bemerkungen zu den spätptolemäischen Papyri der Berliner Sammlung*, in: "Proceedings of the IX International Congress of Papyrology", Hertford 1961, 183-193, esp. 185. As we rarely meet a reference to a τοπάρχης in papyri dated in the first century B.C., one might suppose that the ὑποστράτηγος actually took over the duties of the toparch; see Bengtson, *Strategie* (note 12) 62-63.

²⁶ This unusual organisation of the Thebaid is attested from the mid second till the mid first century B.C.; see Bengtson, *Strategie* (note 12) 112ff.; Thomas, *The Ptolemaic Epistrategos* (note 12) 53.

²⁷ See Bengtson, *Strategie* (note 12) 104ff.; E. Van't Dack, in: *Aegyptus* 29 (1949) 3-44; Thomas, *The Ptolemaic Epistrategos* (note 12) 51.

the Heracleopolite nome in the first century B.C. was brought to my attention by Professor John David Thomas. Indeed, in SB VIII 9790²⁸ (dated in the mid first century B.C.) we find a certain Alexander as στρατηγός of the Koites (the largest of the Heracleopolitan toparchies). One might assume that in reality the proper title of Alexandros was ὑποστράτηγος²⁹ since we meet these officials in charge of a single toparchy in the first century B.C. (see above). However, there is very little firm evidence to support this assumption since this same Alexander is once more attested as στρατηγός in the unpublished P. Berl. Inv. 12254 where he additionally bears the top court rank of συγγενής which from 120 B.C. onwards was almost as a rule bestowed upon the strategos. J.D. Thomas, in *Aegyptus* 47 (1967) 220 note 6, originally deduced from this unusual case that the Koites became at this date an independent nome³⁰. Müller, *Bemerkungen* (note 25) 192, suggested, on the contrary, that the turmoil of the times might have caused the Ptolemaic government to take unusual measures. I also believe that the historical events (the troubled last decades of Auletes' reign) might have necessitated a distribution of the administrative duties originally performed by the central nome strategos who now might have had to devote more time to military duties. Besides, in the Roman period the Koites is again undoubtedly attested as a toparchy of the Heracleopolite nome. In this respect, instead of presuming that the Koites ranked as a nome for a short period of time, it seems more appropriate to consider Alexander as a subordinate strategos in charge (only?) of this toparchy functioning under the orders of the central nome strategos; the missing parallel for such an assumption could be found in our documents.

We may now turn to the first question with which the section about the "Peteimouthes archive" began, whether Sarapion, strategos of the Memphites, could be identified with Sarapion in our documents. This question cannot be solved with the evidence at present available as it remains uncertain whether a sub-strategos could have been simultaneously appointed in more than one nomes. As stated above, Sarapion, strategos of the Memphites, held at the same time the post of hypodioiketes whose authority, though he ranked below the strategos, extended over several nomes³¹. The unusual combination of these posts in the hands of one and the same man makes him an extraordinary official (only appointed at times of crisis?). But maybe the fact itself that the strategos Sarapion was simultaneously an hypodioiketes with authority outside of a single nome could explain his

²⁸ See Müller, *Bemerkungen* (note 25), esp. 190-193.

²⁹ See Bengtson, *Strategie* (note 12) 30 and 60.

³⁰ Cf. also M.R. Falivene, *The Heracleopolite Nome: Internal and External Borders*, in: "Proceedings of the 20th International Congress of Papyrologists", Copenhagen 1994, 204-209, esp. 208.

³¹ See Bengtson, *Strategie* (note 12) 50; on hypodioiketes see also A. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, vol. III, Paris 1906, 387; E. Van 't Dack, in: *Aegyptus* 29 (1949) 3-44, esp. 9-13.

presumable appointment as sub-strategos of the Heracleopolite nome. The lack of evidence makes any attempt to discuss this assumption any further unprofitable.

The first half of the first century B.C. is a period of rapid and radical change, as Egypt entered an era of dynastic struggle with the death of Ptolemy VIII Euergetes II in 116. Egypt and Cyprus were left to Cleopatra III who – despite her preference for her younger son Ptolemy IX also called Alexander – was forced by both the army and the Greek population of Alexandria to appoint her eldest son, Ptolemy Soter II as her co-regent. In November 107 Soter II was driven into exile to Cyprus where he spent the next 19 years as king of the island. Co-regent of Cleopatra III now became her beloved second son Ptolemy Alexander who had his mother murdered in October 101. In 88 Ptolemy Alexander was forced by a rebellion of the army and the people of Alexandria to flee from Egypt and was finally killed in a naval battle off Cyprus. Ptolemy Soter II ascended to the throne of Egypt for a second time. The first task he had to face was a nationalist rebellion in the Thebaid which had already broken out before Soter's restoration. While Ptolemy Alexander still ruled in Alexandria, new native leaders had arisen in this troublesome region³² aiming to drive out the Ptolemaic dynasty and begin a new line of Pharaohs. In all it took three years to quell the rebellion and Thebes, which must have been the center of the revolt, was ruthlessly destroyed by the soldiers of the king near the end of 88³³.

Up to now the papyrological evidence for this revolt derived mostly from letters that a certain strategos Platon³⁴ addressed to the priests and the people of Pathyris (the modern Gebelein) in Upper Egypt who had unlike the Thebans remained loyal to the central government³⁵. It seems, however, that a series of five texts³⁶ in the "Peteimouthes archive" also bears a relation to the

³² On the revolts in the Thebaid see P.W. Pestman, *Haronmophris and Chaonmophris. Two Indigenous Pharaohs in Ptolemaic Egypt (205-186 B.C.)*, in: S.P. Vleeming (ed.), *Hundred-Gated Thebes*, "Acts of a Colloquium on Thebes and the Theban Area in the Graeco-Roman Period", Leiden - New York - Cologne 1995 (= Pap. Lugd. Bat. 27), 101-137; K. Vandorpe, *City of Many a Gate, Harbour for Many a Rebel. Historical and topographical Outline of Greco-Roman Thebes*, *ibidem* p. 203-239, esp. 232-235; see also the literature cited in E. Van 't Dack/W. Clarysse/G. Cohen/J. Quaegebeur/J.K. Winnicki, *The Judean-Syrian-Egyptian Conflict of 103-101 B.C. A Multilingual Dossier Concerning a "War of Sceptres"*, Brussels 1989 (= *Collectanea Hellenistica I*), 137 note 112.

³³ Paus. I 9.3: Πτολεμαῖος κατῆλθε καὶ τὸ δευτέρον ἔσχεν Αἴγυπτον· καὶ Θηβαίους ἐπολέμησεν ἀποστάσι, παραστησάμενος δὲ ἔπει τρίτῳ μετὰ τὴν ἀπόστασιν ἐκάκωσεν, ὡς μηδὲ ὑπόμνημα λειφθῆναι Θηβαίους τῆς ποτε εὐδαιμονίας.

³⁴ See L. Mooren/E. Van 't Dack, *Le stratège Platon et sa famille*, in: AC 50 (1981) 535-544; Thomas, *The Ptolemaic Epistrategos* (note 12) 23 and 117-118.

³⁵ P. Bour. 10 = SB III 6643; P. Bour. 11 = SB II 6644; P. Bour. 12 = W. Chrest. 12 (reprinted also in J. Hengstl, *Griechische Papyri*, München 1978, no. 16); P. Lond. 465 = SB III 6300; P. Bad. 16; O. Wilck. II 1535; P. Ross. Georg. II 10. However, the revolt seems to have been disastrous also for loyal Pathyris; see Vandorpe, *Greco-Roman Thebes* (note 32), 235 note 244.

³⁶ BGU XVIII.1 2747-2751.

Theban revolt of 88 B.C.³⁷ The texts are dated either in the end of 87 or the beginning of 86 B.C. and deal with the river transport of grain to soldiers, naval crew and Arab archers³⁸.

The shipment of grain in order to provide military troops with corn rations is attested in various texts³⁹, the most famous group of which appeared in the *Bodleian Archive on Corn Transport*⁴⁰ from 187 B.C.⁴¹ The Bodleian documents date from another tumultuous period of Ptolemaic history, i.e. the year before the final suppression of the most important rebellion (that of Haronnophris and Chaonnophris) against Ptolemaic rule in the Thebaid. The historical events explain the concentration of Greek troops on the southern border of Egypt. In order to feed these troops, corn had to be shipped from all over the Thebaid to Syene.

The purpose of the continuing shipment of grain referred to in the Heracleopolitan documents might also be related to the troubled historical events that preceded. A reasonable explanation might be that after the suppression of the Theban rebellion military camps were set up in the chora to discourage any future rebels on the one hand, but also to safeguard both the river-route⁴² and the desert-roads⁴³ on the other. Our documents can only give a vague idea about the actual power of the stationed troops as the "Petemouthes archive" is far from complete at this stage. Furthermore, the quantity of the corn loaded has not always been preserved in the papyri. However, in BGU XVIII 2747, 6997 1/2 artabae of wheat were loaded to cover rations for soldiers for a period of five months, i.e. 1399 1/2 artabae of wheat per month⁴⁴. Taking into consideration the fact that in the first century B.C. the usual monthly ration for a soldier was two artabae⁴⁵, the above-mentioned amount indicates that about 700 hundred men were stationed at one single garrison, a rather substantial detachment. In the same text we read (l. 8) τ[ο]ῦ μετακειμέ[ν]ου εἰς τὴν θ...[. It is tempting to infer that this concerns a military movement to the Thebaid since such movements would not be

³⁷ I thank Professor Willy Clarysse for drawing my attention to the presumable connection of the present documents with the historical events of 90 to 88.

³⁸ A kind of Beduin police-troop attested up to this point only in the Arsinoite; see BGU XVIII.1, Appendix IV.

³⁹ Cf. BGU VIII 1744-1751 (Heracleopolite nome, 64/63 B.C.) that also reflect the turmoil of the times, i.e. the years of Auletes' reign.

⁴⁰ Edited by T. Reekmans/E. Van 't Dack, in: CdÉ 27 (1952) 149-195.

⁴¹ To the dating of these documents cf. L. Mooren, *La hiérarchie de cour ptolémaïque*. Leuven 1977 (= Stud. Hell. 23), 79 note 1; E. Boswinkel/P.W. Pestman, in: Pap. Lugd. Bat. 19 (1978) 64 note 2.

⁴² Corn rations to naval crew in BGU XVIII.1 2748 and 2749.

⁴³ Corn rations to Arab archers in BGU XVIII.1 2750 and 2751.

⁴⁴ For an – to my best knowledge – inexplicable reason the soldiers received 1.400 minus 1/2 artabae of wheat per month.

⁴⁵ See BGU XVIII.1 2750.8 note.

surprising in the aftermath of the rebellion of 90 to 88 B.C. in this region. However, it seems pointless to draw any conclusions until additional fragments of the same archive are recovered and thereby shed further light on this troubled period of Ptolemaic history.

To continue our short overview of the last rulers of the Ptolemaic dynasty as we come to the second group of papyri published in this book: after Soter's death early in 80 B.C., his daughter Berenike III was left for about six months as sole sovereign of Egypt and Cyprus. Soon, however, she was compelled by public opinion to take a male as co-regent. Her stepson Ptolemy XI Alexander II became her king and consort. Ingrate that he was he had her murdered after 18 or 19 days of joint rule and was therefore dismembered by the enraged citizens of Alexandria. The next king of Egypt was Ptolemy XII, the "New Dionysos", nicknamed Auletes, the eldest son of Ptolemy Soter II and an unknown mother, while his brother became king of Cyprus. Auletes ruled without any particular troubles until 65 when Crassus and Julius Caesar called for the annexation of Egypt taking as authority for their actions an alleged testament of Ptolemy X Alexander I that bequeathed Egypt to the people of Rome⁴⁶. In 59 B.C. Auletes entered into a treaty of friendship with Rome but in the very next year had to flee from Egypt as his failure to prevent the annexation of Cyprus outraged the Alexandrians. He returned with the help of Aulus Gabinius in 55 B.C. and died early in 51, to be succeeded by his daughter, the renowned Cleopatra VII Philopator, and her step-brother, Ptolemy XIII.

In the second group of papyri labelled the "Harchebis archive" Harchebis holds the office of the royal scribe while Andromachos serves as strategos of the Heracleopolite nome. All the papyri of this archive that still bear a dating are dated in a certain 4th year. The aforementioned *Sammelbuch* texts 8754-8756 bear the same dating in the 4th year. The question whether this 4th year refers to the reign of Ptolemy XII Neos Dionysos, i.e. 78/77 B.C., or the reign of Cleopatra VII, i.e. 49/48 B.C., that plagued already H. Zilliagus, the first editor of the *Sammelbuch* texts, puzzled several other scholars in the following years. Since palaeographical criteria are of little help for such a short period of time scholars have argued on different grounds for both possibilities⁴⁷.

Yet, it seems that the present BGU volume might help us clarify this chronological problem as certain persons are attested in the same function in both the Harchebis and the Peteimouthes archives. The sitologos Leonides,

⁴⁶ See H. Maehler, *Egypt Under the Last Ptolemies*, in: BICS 30 (1983) 12 note 23; E. Van 't Dack, *The Judean-Syrian-Egyptian Conflict* (note 32) 150-161; G. Hölbl, *Geschichte des Ptolemäerreiches. Politik, Ideologie und religiöse Kultur von Alexander dem Großen bis zur römischen Eroberung*, Darmstadt 1994, 191.

⁴⁷ H. Zilliagus, in: *Aegyptus* 19 (1939) 60 and 70; L.M. Ricketts, *The Administration of Ptolemaic Egypt under Cleopatra VII*, Diss. Univ. Minnesota 1980, 139, and L. Criscuolo, *Guerre civili e amministrazione tolemaica. Il caso degli strateghi dell'Heracleopolites*, in: *AncSoc* 22 (1991) 229-234,

the dioiketes Ptolemaios, both already known from the above-mentioned *Sammelbuch texts*, and finally a certain Herakleodoros, whose function is never clearly defined in the papyri but who seems to be an official in the fiscal administration, are the keys to the elucidation of the problem since all three of them appear in both archives. As stated above, the texts in the “Peteimouthes archive” are dated either in 87/86 or in 86/85 B.C. If we presume that the 4th year in the documents of the “Harchebis archive” refers to 49/48 B.C., this would mean that all three of the above-mentioned officials held their offices for at least 36 to 39 years. Even if such a long tenure was exceptionally possible for one official, it is unlikely that all three of them had simultaneously kept their offices for so long. If we, on the contrary, suppose that the 4th year refers to 78/77 B.C. the tenure of the above-mentioned officials⁴⁸ would cover a time span of approximately 10 years.

The longest period of a sitologos’ office that we are aware of is that of a certain Ptolemy from Diospolis Magna (cf. PPt I 1418) who held his office for at least 9 years. Thus, if Leonides is one and the same person in both archives⁴⁹, only the earlier dating of the 4th year seems realistic.

A dioiketes’ tenure was on the average 2 to 3 years; however, a certain Apollonios (cf. PPt I 16) remained in office for at least 12 years. In this respect the earlier dating of the 4th year seems again to be more appropriate. Now, if the 4th year refers to 78/77 B.C., Ptolemaios⁵⁰ would have served as dioiketes of Egypt in the last years of Ptolemy Soter II and the first years of his successor Ptolemy Auletes. Nevertheless it remains uncertain whether or not his tenure was interrupted during the regal intrigues that followed Soter’s death in 80⁵¹, since the higher officials in the administration could hardly have been indifferent to the dynastic struggle⁵². The disputed 4th year could refer to 49/48, only if we suppose either a very long interruption of Ptolemaios’ tenure – which considering the average life expectancy 2.000 years ago is also quite unrealistic – or the existence of another dioiketes with the same name.

esp. 230f., prefer the later dating in 49/48 B.C. On the contrary, U. Wilcken, in: APF 13 (1939) 223, and H. Hauben, in: ZPE 8 (1971) 270 Anm. 58, think the year 78/79 preferable to 49/48. Mooren, *Titulature* (note 13), no 099, quotes both possibilities.

⁴⁸ A general view of the average tenure of the officials in the fiscal administration in Ptolemaic Egypt can be found in the *Prosopographia Ptolemaica* (= PPt) edited by W. Peremans and E. Vant’t Dack, Leuven 1950ff.

⁴⁹ Crisuolo, *Amministrazione* (note 47), 230-231, identified in addition the same Leonides with the sitologos Leonides in BGU VIII 1781 and 1782; against this supposition see P. Sarischouli, BGU XVIII.1, p. 30ff.

⁵⁰ The dioiketes Ptolemaios is attested in P. Berol. 25901 (ed. by E. Salmenkivi), dated in September 86, but also in SB V 8754.3.22, dated in the disputed 4th year, as well as in BGU XVIII.1 2756.20 (from the “Harchebis archive”; the concrete dating is not preserved).

⁵¹ Cf. BGU XVIII.1, p. 32f.

⁵² This is quite obvious in the rapid succession of the dioiketai in the mid first B.C., especially in the years between Auletes’ reinstatement in 55 and the enthronement of his daughter Cleopatra Philopator in 48; see Crisuolo, *Amministrazione* (note 47) 232.

As already mentioned above, the exact function of Herakleodoros, the third person that appears in both archives, remains uncertain, though we may suppose that he does not belong to the upper echelons of the Ptolemaic bureaucracy⁵³. If the 4th year refers to 78/77 B.C., Herakleodoros would have remained in office for at least 8 to 9 years. On the contrary, if the 4th year refers to 49/48 B.C., Herakleodoros would have remained in office for at least 37 to 38 years. At any rate, probably the same Herakleodoros is attested also in BGU VIII 1745.6; 1749.19; 1751.16 (all dated in the 18th year which refers to 64/63 B.C.). It is thus likely that Herakleodoros remained in office for at least 23 years which would not have been unusual for the lower levels of the administration.

Summing up, the texts of the forthcoming BGU volume, despite their numerous problems of dating or interpretation, represent an interesting and intriguing addition to our present knowledge of late Ptolemaic history and fiscal administration. The fragmentary state of our documents is a significant handicap. Yet, the hope that their missing sections as well as more documents from the same archives might eventually turn up seems to be justified as a large part of the same coffin still remains intact and will be dismantled for the preparation of the second fascicle of BGU XVIII.

⁵³ Herakleodoros is attested in BGU XVIII.1 2742 col. II 16; 2744.21; 2749.21, dated in 86, as well as in P. Berol. 25840.21; 25841.21 (ed. by E. Salmenkivi), dated in the disputed 4th year.

Der Schmuck der Frauen: Mumienporträts im Kontext papyrologischer Zeugnisse*

GESA SCHENKE

In der Diskussion um die Interpretation der römischen Mumienporträts als Totenbildnisse oder als Bildnisse, die zu Lebzeiten der Menschen angefertigt worden waren, ist der wiederholt dargestellte Goldschmuck nicht unbemerkt geblieben. Borg ist in *Mumienporträts: Chronologie und kultureller Kontext*, 1996 zuletzt der Ansicht, daß es sich bei dem dargestellten Schmuck um einen fakultativen Porträtzusatz handelt, der mit den Dargestellten nichts zu tun haben mußte, bzw. nicht mit deren tatsächlicher Lebens- oder Vermögenssituation korrelierte¹, d.h. die unterschiedlichen Geschmeidetypen nur Bildniselemente darstellten, "die allein die prachtvolle Ausstattung ihrer Trägerinnen zum Ziel haben"². Daher bleibt es in ihren Ausführungen, ebenso wie in älteren³ und neueren Veröffentlichungen⁴ bei einer bloßen Beschreibung der in die Porträts integrierten Geschmeidetypen. Gelegentlich findet sich zwar ein allgemeiner Hinweis auf den mit Geschmeidedarstellungen verbundenen finanziellen Wohlstand und die mögliche gesellschaftliche Stellung der Familien so geschmückter Verstorbener⁵, doch unterbleibt generell der Versuch, eine inhaltliche Auseinandersetzung mit dieser Darstellungsform zu suchen.

Um der Gattung der Mumienporträts jedoch gerecht zu werden, sollte das Interesse an den Porträts über ihre Beschreibung, Datierung und Sepulkralfunktion hinausgehen. Montserrat schlug vor, die Mumienporträts nicht länger *in vacuo* zu betrachten, sondern auch den Hintergrund zu

* Der vorliegende Beitrag beruht auf den Ergebnissen meiner Magisterarbeit, die ich unter dem Titel "Der Schmuck der Mumienporträts im Kontext papyrologischer Zeugnisse" im November 1996 an der Universität zu Köln eingereicht habe.

¹ B. Borg, *Mumienporträts: Chronologie und kultureller Kontext*, Mainz 1996, 172; vgl. dies., *Mumienporträt*, in: S. Schmidt, *Katalog der ptolemäischen und kaiserzeitlichen Objekte aus Ägypten im Akademischen Kunstmuseum in Bonn*, München 1997, 140, Anm. 13.

² B. Borg, *Der zierlichste Anblick der Welt*, Mainz 1998, 52.

³ Vgl. z.B. A.F. Shore, *Portrait Painting from Roman Egypt*, 2nd rev. ed., London 1972, 14-15.

⁴ Wie z.B. im Beitrag von G. Platz-Horster, *Römischer Schmuck bei Mumienporträts aus Ägypten*, in: K. Parlasca und H. Seemann (Hrsg.), *Augenblicke, Mumienporträts und ägyptische Grabkunst aus römischer Zeit*, Katalog der Ausstellung in Frankfurt am Main, 1999, 89ff.

⁵ Vgl. z.B. Platz-Hoster, 90.

beleuchten, vor dem sie geschaffen wurden, in der Hoffnung, auf diese Weise zu Erkenntnissen zu gelangen, die für eine Gesamtinterpretation von Bedeutung sein könnten. Er untersuchte den Typus des jungen Mannes⁶; in dem vorliegenden Beitrag soll die Darstellung der jungen schmucktragenden Frau Gegenstand der Betrachtung sein.

Wenn es sich nun bei der Gattung der Mumienporträts um Porträts im eigentlichen Sinne handelt, d.h. um Darstellungen, die nach Authentizität streben, indem sie bemüht sind, ein Individuum so wiederzugeben, wie es tatsächlich ist⁷, muß angenommen werden, daß auch in den additiven Details eines solchen "Bildnisses" wesentliche Informationen über die dargestellte Person enthalten sind. Die römische Bildniskunst beruht nach Giuliani auf einem standardisierten System aus Zeichen und Formeln, hinter denen sich eine Art Abbaucode verbirgt, dessen Erschließung die wichtigste Aufgabe darstellt, um die hinter dem Bildnis stehende Botschaft "lesen" zu können⁸. Es spielt dabei keine Rolle, ob es sich um Mumienbildnisse handelt, die in unterschiedlichen Techniken auf Holztafeln, Leinentücher oder gar auf Papyrus⁹ gemalt wurden, oder ob sie die Form von Mumienmasken annehmen. In der römischen Kaiserzeit waren diese Bildnistypen gleichzeitig geläufig und verlangten, auf kleinstem verfügbarem Raum ein Maximum an Informationen über die Dargestellten zum Ausdruck zu bringen, die eine Wiedererkennbarkeit ermöglichten¹⁰. Deshalb ist sowohl hinter der Darstellung des Schmucks, der ja offenbar wahlweise in die Porträts eingearbeitet werden konnte, als auch hinter dem Verzicht auf diese Darstellungsformel eine bestimmte Absicht zu vermuten, denn wenn Geschmeide Teil der Darstellungen wurde, ist dieses häufig so prominent präsentiert worden, daß es gar nicht unbemerkt bleiben konnte. Gelegentlich ist nicht nur an den Mumienmasken das Geschmeide plastisch ausgearbeitet, sondern auch auf Holztafeln¹¹ und Leinentüchern¹² durch reliefierten und bemalten Stuck deutlich hervorgehoben. Zudem scheinen gerade Ohringe

⁶ D. Montserrat, *The Representation of Young Males in "Fayum Portraits"*, JEA 79, 1993, 215ff.

⁷ Definition nach L. Giuliani, *Bildnis und Botschaft*, Frankfurt am Main 1986, 11.

⁸ Giuliani, 55.

⁹ Vgl. die Porträtmumie mit Papyrusbildnis im Museum in Karanis/Kom Oshim, Inv. 432, in: L.H. Corcoran, *Portrait Mummies from Roman Egypt*, Chicago 1995, 159–161, Kat.Nr. 17, Taf. 17.

¹⁰ Gleiches gilt auch für die Ganzkörperdarstellungen auf den sog. Leinentüchern.

¹¹ Vgl. das flavisch datierte Holztafelporträt aus Hawara, Berlin, Ägyptisches Museum, Inv. 10974, in: K. Parlasca, *Repertorio d'arte dell'Egitto greco-romano* (ed. A. Adriani), Serie B, *Ritratti di mummie*, 3 Bde., Palermo bzw. Rom 1969, 1977, 1980, Rep. I, 44, Nr. 67, Taf. 11; Borg, *Mumienporträts*, 96 f, 166, 169; in: Parlasca und Seemann, *Augenblicke*, 115 und 117, Kat.Nr. 16.

¹² Vgl. das ins 3. Jh. n.Chr. datierte Leinentuch einer Frau aus Antinoopolis, Paris, Musée du Louvre, Dépt. Ant. Eg., Inv. AF. 6487, in: Parlasca, Rep. II, 73f., Nr. 420; Taf. 104,2; in: S. Walker und M. Bierbrier, *Ancient Faces, Mummy Portraits from Roman Egypt*, Katalog der Ausstellung in London, 1997, 160–161, Kat.Nr. 181; in: Parlasca und Seemann, *Augenblicke*, 303, Kat.Nr. 201.

beinahe konsequent so dargestellt worden zu sein, wie sie in einer Frontalansicht niemals erscheinen würden. Ihre perspektivische Darstellung ist zu Gunsten einer plakativen Erkennbarkeit ihrer Gesamtform zurückgetreten¹³, die offenbar gezielt den Wert dieser Stücke vor Augen führen sollte.

Der Wandel in der Sepulkralkunst von der standardisierten alt-ägyptischen Mumienmaske zum gemalten und individualisierten Mumienporträt wird den römischen Eroberern und ihrem Interesse an veristischer Porträtkunst zugeschrieben¹⁴. Eine Individualisierung der Verstorbenen wurde auch durch die plötzliche Darstellung privaten Schmucks und persönlicher Haartracht erzielt. Der Einfluß italischer Porträtauffassung ging soweit, daß man schließlich, statt der Mumie eine vorgefertigte Maske überzusetzen, dazu übergang, auch zweidimensionale, gemalte Porträts in die Mumie einzuarbeiten.

Die Porträthaftigkeit nicht nur zahlreicher Darstellungen auf Holztafeln, sondern ebenso auf Leinen gemalter Bildnisse, wie z.B. das der *Aline*¹⁵ oder das der *Hermione Grammatike*¹⁶, die beide aus Hawara stammen, ist so eindrücklich, daß man nur schwer annehmen kann, diese Bildnisse seien *ad hoc* nach dem Tod der Dargestellten aus dem Gedächtnis gemalt und nicht wenigstens von einem Porträt kopiert worden, das bereits zu ihren Lebzeiten angefertigt worden war¹⁷. Diese Überlegung setzt jedoch die Annahme voraus, daß es üblich war, im Laufe des Lebens Porträts von sich anfertigen zu lassen, die z.B. im Privatkontext zur Anwendung kommen konnten¹⁸. Ähnlich dem Mosaikporträt der sog. *matrona ignota*¹⁹ oder dem gemalten Porträt des sog. *Terentius Nero mit seiner Ehefrau*²⁰, die die Räumlichkeiten pompejanischer Häuser schmückten, könnten Porträts auch in den Häusern

¹³ Vgl. z.B. die Holztafelporträts in Wien, Kunsthistorisches Museum, Inv. X 301 und X 302, in: Parlasca und Seemann, *Augenblicke*, 166-167, Kat.Nr. 66 und 205, Kat.Nr. 114, sowie die Mumienmaske einer Frau aus Leinwandkartonage, London, British Museum EA 29476, in: Parlasca und Seemann, *Augenblicke*, 315, Kat.Nr. 208.

¹⁴ Vgl. zuletzt Borg, *Mumienporträts*, 196-197.

¹⁵ Berlin, Staatliche Museen Preußischer Kulturbesitz, Inv. 11411, in: Borg, *Der zierlichste Anblick*, 20-21, Abb. 24 (frühes 2. Jh.n.Chr.).

¹⁶ Cambridge, Girton College, in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 37-38, Kat.Nr. 11 (40-50 n.Chr.).

¹⁷ Borg, in: Schmidt, *Katalog*, 139, ist der Ansicht, die gemalten Mumienporträts seien postum angefertigt worden und ihre Porträthaftigkeit ein Resultat des Studiums der Gesichter Verstorbener. Sie räumt aber gleichzeitig ein, daß diese Porträts auch von der Kenntnis zu Lebzeiten angefertigter Bildnisse dieser Menschen profitiert haben könnten.

¹⁸ Vgl. die Diskussion bei Shore, *Portrait Painting*, 27-28.

¹⁹ Aus einem *cubiculum* im Haus VI 15.14, Nationalmuseum Neapel, Inv. 124666; J.P. Ward-Perkins und A. Claridge, *Pompeii AD 79*, Ausstellungskatalog, London 1976, Kat.Nr. 72.

²⁰ Doppelporträt an der Rückwand einer kleinen *exedra*, die sich zum *atrium* des Hauses VII 2.6 hin öffnet, Nationalmuseum Neapel, Inv. 9058, Ward-Perkins und Claridge, Kat.Nr. 23.

der lokalen Oberschicht Ägyptens Verwendung gefunden haben, sei es in Form eines Tafelbildes zu allgemein repräsentativen Zwecken²¹ oder gar aus bestimmten religiösen Gründen, wie vielleicht die Initiation der Dargestellten in den Isiskult²². Die häufig auftretende leichte 3/4 Ansicht des gemalten Porträts, die nur schwerlich zu der frontalen Ausrichtung des Mumienkörpers paßt²³, scheint anzudeuten, daß diese Darstellungen ursprünglich für einen anderen Kontext konzipiert worden waren. In jedem Fall aber sind die Mumienporträts als Bildnisse zu interpretieren, die eine bestimmte Aussage zu übermitteln suchen, seien sie nun primär für den Sepulkralbereich angefertigt²⁴ oder erst sekundär auf diese Weise verwendet worden.

Die Auswertung der römischen Urkunden im Hinblick auf die Rolle, die der Schmuck im Leben spielte, kann zu einem Verständnis seiner Abbildung auf den Porträts führen. Wie die Untersuchungen der Urkunden zeigen, geben die Darstellungen den Schmuck so getreu wieder, wie er offenbar im Leben auch tatsächlich im Besitz war. Erneut drängt sich deshalb die Frage auf, ob diese Schmuckdarstellungen nicht doch als Teil der Porträtaussage verstanden werden müssen. Unter den genannten Urkunden sind besonders die ehelichen Verträge für eine Schmuckuntersuchung bezüglich der Frauenporträts von größter Bedeutung. Einen Teil des Vertrags bildet die Aufzählung der Mitgift, die in vielen Fällen Schmuck enthält. Durch die gelegentlich beigefügten Beschreibungen des Schmucks lassen sich Übereinstimmungen mit den im Porträt dargestellten Stücken feststellen.

Beim Schmuck, der in die Mumienporträts integriert worden ist, handelt es sich um typisch römische Formen, wie sie auch aus anderen Gegenden des römischen Imperiums bekannt sind und ebenso in Pompeji und den anderen Vesuvstädten gefunden wurden. Während die Mumienmasken häufig Darstellungsmöglichkeiten nicht nur für Kopf- und Halsschmuck, sondern ebenso auch für Armreifen und Fingerringe boten, ließ das für die gemalten Porträts gewählte Format neben Haarnadeln lediglich die Darstellung von Ohringen und Halsketten zu.

Eine typische Ohringform ist der sog. Halbkugeltypus, wie er sich besonders häufig auf den Porträts der julisch-claudischen bis früh-flavischen Zeit abgebildet findet. Neben seiner Darstellung auf Holztafelporträts, wie

²¹ K. Parlasca, *Mumienporträts und verwandte Denkmäler*, Wiesbaden 1966, 59ff.

²² Vgl. dazu die Interpretation der Bildnisse bei L.H. Corcoran, *Portrait Mummies from Roman Egypt*, Chicago 1995, 75.

²³ Diese Diskrepanz zwischen gemalter Porträtbüste und Mumienkörper ist z.B. deutlich an der Mumie der *Hermione Grammatike* zu beobachten, vgl die Abb. in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 37-38, Kat.Nr. 11.

²⁴ Wie es Borg, *Mumienporträts*, 195, annimmt.

z.B. einem aus Hawara, das in die Jahre 55-70 n.Chr. datiert worden ist²⁵, findet sich dieser Ohrringtypus ebenso in die Mumienmasken²⁶ und Leinentuchporträts der gleichen Zeitspanne aus Hawara eingearbeitet²⁷. Aber auch aus der *Casa di Giulio Polibio* (IX 13,1-3) in Pompeji²⁸, ebenso wie aus Palmyra²⁹ und anderen Gebieten³⁰ sind solche Ohrringpaare bekannt und häufig ohne Herkunftsangaben in die Museen gelangt³¹.

Eine andere beliebte Ohrringform ist der *barretta*-Typus, wie er z.B. auf einem Holztafelporträt in Berlin zu sehen ist³². Dieser Typus tritt in den Darstellungen des 1. Jh. n.Chr., besonders aber im 2. Jh.n.Chr. in Erscheinung. Exemplare des gleichen Typus sind bereits aus Pompeji nicht nur aus der *Casa del Poeta tragico* (VI 8,3)³³ und der *Casa del Fauno* (VI 12,1-8)³⁴ bekannt, sondern finden sich auch in der pompejanischen Wandmalerei dargestellt, so z.B. an einer Repräsentation der Venus Pompejana aus der *Casa di M. Castricius* (VII 16[Ins. Occ.],17)³⁵. Im Laufe der Zeit verändert dieser Ohrring seine Form, so daß von seinem Querbalken, von dem in der frühen Kaiserzeit nur zwei Anhänger herabhängen³⁶, seit trajanischer Zeit dann häufig drei³⁷, gelegentlich aber auch vier Stäbchen³⁸ herabhängen konnten, die jeweils am Ende in gleicher Weise mit einer weißen Perle verziert waren³⁹.

²⁵ London, British Museum EA 74716, Parlasca, *Rep.* I, 29, Nr. 13, Taf. 4,1; Doxiadis, 1995, 200, Taf. 48; in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 43, Kat.Nr. 17; in: Parlasca und Seemann, *Augenblicke*, 102-103, Kat.Nr. 2.

²⁶ Die Maske aus Leinwandkartonage der *Aphrodite, Tochter des Didas*, SB 4177; London, British Museum EA 69020, in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 81, Kat.Nr. 59; in: Parlasca und Seemann, *Augenblicke*, 110-111, Kat.Nr. 11.

²⁷ London, British Museum EA 74709, in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 41, Kat.Nr. 15.

²⁸ Pompeji Inv. P23875; V. Castiglione Morelli del Franco, *Le oreficerie della Casa di C. Giulio Polibio*, in: A. De Franciscis (Hrsg.), *La regione sotterrata dal Vesuvio, Studi e prospettive*, Atti del convegno internazionale 11-15 novembre 1979, Naples 1982, 790; *Pompeii, Abitare sotto il Vesuvio*, Ausstellungskatalog, Ferrara 1996, 238, Nr. 304.

²⁹ Vgl. D. Mackay, *The Jewellery of Palmyra and its Significance*, Iraq 11, 1949, 168, Fig. 2e, 181.

³⁰ z.B. aus der Gegend von Sidon, American University of Beirut, Nr. 6411, vgl. Mackay, 181.

³¹ Vgl. einige solcher Ohrringpaare im British Museum, London, in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 162-163, Kat. Nr. 183-185.

³² Porträt ernerischer Zeit, Berlin, Staatliche Museen Preußischer Kulturbesitz, Inv. 31161/1, in: Borg, *Der zierlichste Anblick*, 98-99, Abb. 122.

³³ Nationalmuseum Neapel, Inv. 27511-27512, Ausstellungskatalog, Ferrara, 244, Nr. 360-361.

³⁴ Nationalmuseum Neapel, Inv. 125273-125274, Ausstellungskatalog, Ferrara, 213, Nr. 69.

³⁵ *Pompeii, Pitture e Mosaici*, Bd. VII, 1997, 895, Abb. 12.

³⁶ Porträt ernerischer Zeit, Berlin, Staatliche Museen Preußischer Kulturbesitz, Inv. 31161/1, in: Borg, *Der zierlichste Anblick*, 98-99, Abb. 122.

³⁷ Vgl. z.B. das Holztafelporträt einer Frau, das sich ohne Herkunftsangaben heute in Trier befindet, Trier Städtisches Museum Simeonstift, Inv. III 640, in: Parlasca und Seemann, *Augenblicke*, 218-219, Kat.Nr. 126 oder das Porträt einer Frau aus Hawara, heute in Edinburgh, National Museums of Scotland, Royal Museum of Scotland, 1951.160, in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 57, Kat.Nr. 33.

³⁸ Holztafelporträt der Isidora aus Ankyrionpolis, heute J. Paul Getty Museum in Malibu 81.AP42, in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 112-113, Kat.Nr. 108.

³⁹ Borg, *Mumienporträts*, 170-171.

Ein Ehevertrag aus Oxyrhynchus, P.Oxy. X 1273, aus dem Jahr 260 n.Chr. enthält ein ἐνωτίων ζεύγος ἔχον πείνας δέκα, das so ausgesehen haben mag, wie das *barretta*-Ohrringpaar des Holztafelporträts der Isidora in Malibu, jeder der beiden Ohrringe ist mit fünf weißen Perlen verziert⁴⁰.

Die aus Ägypten stammenden Ohrringe der Kaiserzeit bestanden, im Gegensatz zu anderen Schmucktypen, in ihrem Grundmaterial überwiegend aus Gold, wie Darstellungen, Funde und Urkunden übereinstimmend bezeugen. Wie der *barretta*-Typus zeigt, konnten sie zusätzlich mit anderen Materialien, wie z.B. mit weißen Perlen, verziert gewesen sein. Aber auch andere Ohrringtypen, wie der sog. S-förmige Hakenohrring⁴¹, der sich unterschiedlich verziert auf zahlreichen Porträts der mittleren Kaiserzeit abgebildet findet⁴², oder der sog. Pyramidenohrring, bzw. der eine Traube aus kleinen Goldperlen bildene Ohrringtyp, sind häufig in die Darstellungen integriert worden⁴³. Daß man sich mit diesen Geschmeidetypen nicht nur darstellen ließ, sondern sie tatsächlich auch besaß und mit sich ins Jenseits nahm, zeigt ein noch am Ohr einer Mumie befindliches Exemplar eines solchen S-förmigen Hakenohrrings⁴⁴.

Der für die Mumienporträts, ob Masken oder Gemälde, typische Halsschmuck ist die einfache Goldkette mit einem goldenen Anhänger in der Form eines Halbmonds. In den Urkunden ist dieser Halsschmuck häufig unter den in der Mitgift verzeichneten Schmuckstücken, als μυνίκοκ bzw. μυνίκιον bezeichnet, zu finden. Auch dieser Halskettentypus ist nicht nur aus Pompeji, so z.B. aus der *Casa del Poeta tragico* (VI 8,3) bekannt⁴⁵, sondern zierte ebenso zahlreiche Frauendarstellungen auf palmyrenischen Grabreliefs⁴⁶. Häufig finden sich in den Darstellungen auch Halsketten abgebildet,

⁴⁰ J. Paul Getty Museum in Malibu 81.AP.42, in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 112-113, Kat.Nr. 108.

⁴¹ Vgl. ein solches Ohrringpaar aus Kreta, Berlin, Antikensammlung, Inv. GI.57/58, in: Parlasca und Seemann, *Augenblicke*, 112, Kat.Nr. 12, sowie zwei Exemplare (*loop earrings*) des 2. Jh. n.Chr. unbekannter Herkunft, die sich heute im British Museum in London befinden, in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 166-167, Kat.Nr. 195 und 196.

⁴² Vgl. z.B. das Holztafelporträt einer jungen Frau aus Hawara, London, British Museum, Inv. EA 74706, in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 61-62, Kat.Nr. 37; in: Parlasca und Seemann, *Augenblicke*, 130-131, Kat.Nr. 32.

⁴³ Vgl. dazu die Abbildungen zweier Exemplare aus Ägypten, in: Parlasca und Seemann, *Augenblicke*, 110, Kat.Nr. 10 (Berlin, Antikensammlung, Inv. Misc. 8948) und 118, Kat.Nr. 18 (Trier, Universität, Forschungszentrum Griechisch-Römisches Ägypten, Inv. OL 1985.400), die vermutlich beide auf den gleichen Grundtypus zurückgehen, der sich besonders häufig auf den Porträts aus Antinoopolis dargestellt findet, wie z.B. auf dem Porträt der *Klaudiane*, Dijon, Musée des Beaux-Arts, Inv. GA 5, in: Parlasca und Seemann, *Augenblicke*, 289, Kat.Nr. 189.

⁴⁴ Aus Hawara, Petrie Museum UC 28041, Abb. in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 209, Kat.Nr. 303.

⁴⁵ Nationalmuseum Neapel, Inv. 24696, Ausstellungskatalog, Ferrara, 243, Nr. 354.

⁴⁶ Mackay, 174. Vgl. auch einige Exemplare unbekannter Herkunft im British Museum in

die in der Hauptsache aus grünen Steinen gefertigt worden waren, bei denen es sich auch um Smaragdimitationen aus grünen Glassteinen handeln konnte⁴⁷. In den Urkunden wird der Halsschmuck überwiegend unter den Begriffen ἄλυσικ bzw. ἄλυσίδιον oder περιτραχήλιον bzw. περιτραχηλίδιον zusammengefaßt.

Mit einem Blick auf die Urkundengattung der ehelichen Verträge, die Schmuck beinahe systematisch enthalten, lassen sich weitere Übereinstimmungen mit den dargestellten Typen feststellen. Gerade eine Gegenüberstellung dieser Urkundengattung mit den Porträts könnte zum Verständnis der Darstellungskonvention *Frau* im römischen Ägypten beitragen. In den Urkunden der römischen Kaiserzeit findet sich die Bezeichnung der Mitgift in der Regel auf zwei Begriffe verteilt. Das Bargeld war die *Pherne*, die Gegenstände der Frau, wie Schmuck, Kleider und Hausrat, wurden unter dem Begriff *Parapherna* zusammengefaßt und der eigentlichen Mitgift beigeordnet⁴⁸. Beides erhielt die Frau im Falle der Trennung zurück⁴⁹: die *Pherne* innerhalb eines im Vertrag festgesetzten Zeitraums, die *Parapherna* aber sofort. Mit dem Kapital der *Pherne* konnte der Ehemann haushalten, die *Parapherna* hingegen unterstand ihm zu keinem Zeitpunkt der Ehe; sie war vom Ehemann vollkommen unabhängiges Eigentum der Ehefrau⁵⁰.

Die Höhe der Mitgift war der gesellschaftlichen Stellung des Ehemannes bzw. der Ehefrau angepaßt, die ja in der Regel wiederum schon im Vorfeld aufeinander abgestimmt waren. Sowohl in den Urkunden als auch in den Porträtdarstellungen lassen sich "Standesunterschiede" anhand des Schmuckreichtums feststellen.

Die möglicherweise unterste finanzielle Grenze zeigt eine Mitgiftsbestätigung des Jahres 42 n.Chr. aus Tebtunis, P.Mich. II 121.IV.3. Ein 30jähriger Mann bestätigte einer 27jährigen Frau, unter der Vormundschaft ihres Bruders, den Erhalt einer Mitgift von lediglich 32 Silberdrachmen. Etwas mehr enthält der Ehevertrag P.Mich. XV 700 aus dem Jahr 143 n.Chr.: eine *Pherne* von 40 Silberdrachmen und einen weißen Chiton im Wert von 20 Drachmen⁵¹. Ein Unterhaltsvertrag von 42 n.Chr. aus Tebtunis – P.Mich. II 121.IV.4 – bietet eine *Pherne* von 60 Silberdrachmen und einen

London, GRA 1872.6-4.674, GRA 1917.6-1.2719 und GRA 1866.5-4.49, in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 164-165, Kat.Nr. 188, 189 und 190.

⁴⁷ P.Oxy. III 496.3 aus dem Jahr 127 n.Chr.; vgl. dazu N. Gonis und G. Schenke, *Grüne gegossene Steine*, ZPE 123, 1998, 199f.

⁴⁸ G. Häge, *Ehegüterrechtliche Verhältnisse in den griechischen Papyri Ägyptens bis Diokletian*, Köln, Graz 1968, 215.

⁴⁹ Vgl. S. Treggiari, *Roman Marriage*, Oxford 1991, 325-326.

⁵⁰ Häge, 218, 222.

⁵¹ Ed. pr. P.J. Sijpesteijn, *Marriage Contract in the Form of a Bank Diagraphé (P.Mich. Inv. 6551)*, ZPE 34, 1979, 119-122.

Silberarmreifen als *Parapherna*. Frauen dieser "Mitgiftklasse" werden nur schwerlich in den Darstellungen der repräsentativen Holztafelporträts wiederzufinden sein. Vermutlich werden ihre Körper eher un mumifiziert und nur in einfache Leinentücher gewickelt worden sein, denn auch die Mumifikation ganz ohne Bildnis stellte eine Form des Totenkults dar, die sich nur die finanziell besser gestellten Gesellschaftsschichten leisten konnten⁵².

Anders verhält es sich mit den Vertretern, die offenbar einer höheren Gesellschaftsschicht angehörten. Das wird besonders deutlich bei einer Gegenüberstellung des Papyrus P.Mich. II 121 *Recto*. II.2 mit einem Holztafelporträt aus Hawara⁵³. In diesem Unterhaltsvertrag aus Tebtunis aus dem Jahr 42 n.Chr. sind in den Zeilen 7 bis 9

- 7 --- ἡ ἔστιν ἡ δεδομένη φερνὴ ἀργυρίου (δραχμῶν) c καὶ παράφερνα ἄνευ
διατιμῆ(σεως)
- 8 ἐνόδι(ον) χρυσοῦν (τεταρτῶν) δ καὶ μηνίσκιον χρυσοῦν (τεταρτῶν) β καὶ
δακτύλ(ιον) χρυσοῦν (τεταρτῶν) αL καὶ δακτύλιον ἀργυροῦν ὀλκῆ(c)
ἀσήμου (δραχμῶν) β καὶ ψελίω(v) ἀργυρῶν ζεῦγο(c) ὀλκῆ(c) ἀσή(μου)
(δραχμῶν) ις καὶ κλαρίον ἀργυρῶν β ὀλκῆς ἀσήμου (δραχμῶν) η καὶ
κκάφι(α) χαλκῶ β ὀλκ(ῆς) μν(ῶν) ζ καὶ ἐδρύς(α) χαλκῶ β καὶ
γυνεκί(α) σκεύη κασιδέριν(α) ὀλκ(ῆς) μν(ῶν) ε καὶ ἐρίσκ(ον)
- 9 ξύλινον καὶ στολὰς γυν(αικειᾶς) β, μῶ(ς) μὲν βαπτῆς τῆς δὲ δευτέρας λευκῆς,
καὶ πάλια δ συμμίctic χρομασι, καὶ ἐν προσφορ(ᾷ) ἄνευ δι(ατιμῆσεως)
... τοῦ ἰσιόντος (ἔτους) τὴν ὑπαρχούσῃν αὐτὴν ἐπικατεσχλημένη(v) γῆν
[(ἀρούρας)] ἁ ἀπὸ ἀρουρ(ῶν) β ἡ ὄων ἐὰν ᾧ ἐν μῶ(ς) σφραγι(ῶν) κοινῶν
καὶ ἀδιερέτων

einer *Pherne* von 200 Silberdrachmen umfangreiche *Parapherna* beigeordnet. Die zum Zeitpunkt der Urkundenausstellung 28jährige Thenamounis besaß, unabhängig von ihrem Ehemann Dionysios, von einem sonst üblichen Paar nur den einen goldenen Ohrring, mit einem Gewicht von vier Vierteln⁵⁴, einen kleinen *meniskos* von zwei Vierteln

⁵² Vgl. dazu R.S. Bagnall, *The Fayum and its People*, in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 17; sowie Corcoran, *Portrait Mummies*, 68, 78.

⁵³ London, British Museum, EA 74713, in: E. Doxiadis, *The Mysterious Fayum Portraits – Faces from Ancient Egypt*, London 1995, 201, Taf. 54; in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 44-45, Kat.Nr. 18; in: Parlasca und Seemann, *Augenblicke*, 118-119, Kat.Nr. 19.

⁵⁴ Vier Viertel (τετάρται) könnten in etwa einem Wert von 75 Silberdrachmen entsprochen haben. Am Beispiel der Darlehensurkunde CPR I 12, in der Goldschmuck im Gesamtgewicht von 7,5 *mnaiata* als Pfand gegen 2160 Silberdrachmen versetzt wurde, ergibt sich für ein *mnaiaton* Goldgewicht ein Geldwert von 288 Silberdrachmen. Der Papyrus BGU IV 1065 stellt 8 *mnaiata* Goldgewicht 2816 Silberdrachmen gegenüber, ein Verhältnis, bei dem sich 352 Drachmen für ein *mnaiaton* ergeben. Beide Urkunden entstammen dem späten 1. Jh. n.Chr. Im Durchschnitt könnte man in dieser Zeit also von etwa 300 Silberdrachmen pro *mnaiaton* Goldgewicht ausgehen, K.

Gewicht⁵⁵ und einen goldenen Fingerring von anderthalb Vierteln Gewicht⁵⁶. Außerdem noch einen Silberring im Wert von zwei Gewichtsdrachmen, ein Paar Silberarmreifen im Wert von 16 Gewichtsdrachmen und zwei silberne Armbänder von acht Drachmen Silbergewicht, zwei Bronzeschüsseln mit einem Gewicht von sieben Minen, zwei bronzene Wasserbehälter und Frauenutensilien aus Zinn im Gewicht von fünf Minen, ein hölzernes [Kästchen], zwei *Frauenstolai*, die eine gefärbt, die andere weiß, und vier Mäntel in unterschiedlichen Farben. Zusätzlich, ἐν προφορῶ, hatte sie ein Stück Land erhalten.

Das Holztafelporträt aus Hawara, das in die Zeit zwischen 25 und 50 n.Chr. datiert wird⁵⁷, stellt eine junge Frau mit einem violett gefärbten Gewand und einem passenden Mantel dar. Sie trägt goldene Halbkugelohrringe und eine Goldkette mit einem Halbmondanhänger. Ihr ganzer ökonomischer "Wert" als vollwertige Frau, d.h. als Ehefrau, konnte mittels eines Porträts repräsentativ durch die Darstellung von Schmuck und Gewand zum Ausdruck gebracht werden. Anderer Besitz ließ sich im Büstenformat nicht darstellen, so daß die Darstellung des Schmucks im Porträt in gewisser Weise eine Symbolfunktion für "Besitz" allgemein übernahm; in erster Linie jedoch nicht für Besitz *per se*, sondern für die Reichtümer einer Frau, die durch die Eheschließung ihrer gesellschaftlichen Rolle in vortrefflicher Weise nachgekommen war. Offenbar sollte der Schmuck nicht nur schlicht den Reichtum, sondern speziell den sozialen Status der Dargestellten zum Ausdruck bringen. *Parapherna*, in denen goldene Ohrringe und *meniskoi* enthalten waren, sind in ehelichen Verträgen aus dem Fayum häufiger überliefert⁵⁸. In anderen fayumischen PorträtDarstellungen, ebenso wie an römischen Mumienmasken⁵⁹, ist diese Schmuckkombination in der frühen Kaiserzeit zahlreich belegt.

Auch eine Gegenüberstellung des Papyrus P.Ryl. II 154 mit einer Mumienmaske aus Hawara⁶⁰ verdeutlicht diese Darstellungskonvention. In dem Ehevertrag von 66 n.Chr. aus Bakchias im Arsinoites wird deutlich, daß gelegentlich der Wert der *Pherne* weit hinter dem der *Parapherna*

Maresch, *Bronze und Silber, Papyrologische Beiträge zur Geschichte der Währung im ptolemäischen und römischen Ägypten bis zum 2. Jh. n.Chr.*, Papyrologica Coloniensia XXV, 1995, 177-178; vgl. dazu auch J. Ogden, *Weight units of Romano-Egyptian gold jewellery*, in: D.M. Bailey (Hrsg.), *Archaeological Research in Roman Egypt*, The Proceedings of the Seventeenth Classical Colloquium of The Department of Greek and Roman Antiquities, British Museum, JRA Suppl. 19, Ann Arbor 1996, 191ff.

⁵⁵ Ca. 37 Silberdrachmen wert.

⁵⁶ Ca. 28 Silberdrachmen wert.

⁵⁷ Doxiadis, 67.

⁵⁸ Vgl. P.Mich. II 121.III.1; 7; 12; IV.1 alle aus Tebtunis, 42 n.Chr.; P.Ryl. II 154, 66 n.Chr., ebenfalls aus dem Arsinoites.

⁵⁹ Vgl. z.B. G. Grimm, *Die Römischen Mumienmasken aus Ägypten*, Wiesbaden 1974, Taf. 60.4.

⁶⁰ Grimm, Taf. 13.1.

zurückstehen konnte. Dieser Vertrag enthielt in den Zeilen 5 bis 12

- φερνής [ἀργυ]ρί[ο]υ ἐπιθήμου δραχμαῖς [έκατὸ]ν καὶ παραφέρνων
 ἐν[ωτ]ίῳν χρυσῶν ζε[υ]δος τετα[ρ]τῶν
 6 [τεσσ]άρων καὶ μη[νίσκο]ν [χρυ]σοῦν τεταρτῶν [τριῶ]ν καὶ δακτύλια
 χ[ρυσ]ᾶ δύο τεταρτῶν [δύ]ο καὶ ψελ[ί]ων
 [ἀργ]υρῶν ζεῦδος ὀ[λκῆ]ς ἀθήμου δραχμῶν τεσσ[α]ράκοντα τεσσάρων
 καὶ κ[λ]ᾶλ[ι]α δύο ὀλκῆς ἀ[θή]μου δραχμῶν
 8 [δέ]κα ἕξ καὶ ἱμα[τί]ων σ[τ]ολὰ[ς] δύο, λευκῆι μία [ναρ]κ[ι]σίνη μία,
 καὶ πάλλ[ι]α πέντε καὶ χαλκῶ[μ]α καὶ
 [..]λουτρίδιον, ἐ[πι] τὸ αὐτὸ μνῶν τεσσάρων, [κ]α[ι] ἄνευ σταθμοῦ
 ἔδρυς α[ι] χαλκαὶ δύο καὶ κασι[τέ]ρο[υ] μναί
 10 [πέν]τε, καὶ ἄνευ δι[α]τιμῆς[ε]ως εἰς καρπίαν κ[α]ὶ ἐν προ[ο]φορᾷ
 ἀπ[ὸ] τοῦ ἐνεστώτος ἰγ[ε]τος [N]έρων[ος] Κλα[υ]δίου
 [Καί]σαρος Σεβασ[το]ῦ Γερμανικοῦ Αὐτοκράτορος τὸν ὑπάρχοντα
 αὐτῶι Σι[σί]τι περὶ Βακχιάδα κ[λ]ῆρον
 12 [κατ]οικικὸν ἀρο[υ]ρῶν δέκα ἡμίους τετάρτου ἐν δυὰι σφραγεῖσι κτλ.

eine *Pherne* von 100 Silberdrachmen. Die *Parapherna* hingegen bestanden aus einem Paar goldener Ohrringe im Wert von vier Vierteln⁶¹, einem *meniskos* von drei Vierteln⁶², zwei Goldringen, jeder im Wert von zwei Vierteln⁶³, einem Paar Silberarmreifen von 44 Gewichtsdrachmen und zwei Silberarmbändern von 16 Gewichtsdrachmen. Dazu kommen zwei *stolai*, von denen die eine weiß, die andere gelb war, fünf Mäntel, Bronze- und Zinnutensilien und, ἐν προφορᾷ, ein Stück Land.

Die Mumienmaske zeigt eine relativ breite Halskette mit einem Halbmondanhänger, goldene Halbkugelohrringe und ein weißes Gewand. Die Unterarme sind mit Schlangenarmreifen, die Oberarme mit einfachen dicken Reifen versehen. Die linke Hand ist stark zerstört, doch ist am kleinen Finger ein δακτύλιον erkennbar. Die im Büstenformat darstellbaren Gegenstände sind auch bei der Anfertigung einer Mumienmaske berücksichtigt und auf die gleiche Weise als Porträtelemente mit eingearbeitet worden.

Die Empfangsbestätigung des Jahres 122 n. Chr. aus Tebtunis, P.Fam.Tebt. 21 läßt sich mit dem Holztafelporträt, Parlasca, *Rep.* 310 aus Akhmim vergleichen. Die 48jährige Didymarion bestätigt, zuzüglich zu den 500 Silberdrachmen der Mitgift im Jahre 105/106, nun – nach dem Tod des Vaters

⁶¹ Ca. 75 Silberdrachmen.

⁶² Ca. 60 Silberdrachmen.

⁶³ Zusammen ca. 75 Silberdrachmen.

– die noch ausstehenden 600 Silberdrachmen von ihren Brüdern erhalten zu haben. Im Jahre 107 n.Chr. war ihr bereits ein halbes Haus mit Garten überschrieben worden, so daß sie, aufgrund der Zahlung der 600 Silberdrachmen, von ihren Brüdern in Zukunft nichts mehr einfordern könne. Der 75jährigen Mutter Didyme bestätigt Didymarion in derselben Urkunde den Erhalt eines rötlich-violetten Gewandes, sowie eines Ohringpaares mit echten Perlen und einem Goldgewicht von vier Vierteln⁶⁴.

Eine im Hinblick auf das Bargeld üppige Mitgift ging nicht unbedingt auch immer mit reichem Gold- und Silberschmuck einher, so daß der Geschmeidereichtum einer Frau generell kein sicheres Indiz für ihre tatsächliche finanzielle Lage darstellte. Durch den verspäteten zweiten Teil ihrer Mitgift war Didymarion vielleicht erst später als andere in der Lage, ein Porträt von sich anfertigen zu lassen. Das Holztafelporträt einer grauhaarigen Frau zeigt deutliche Alterszüge⁶⁵. Dennoch ist sie, in gleicher Weise wie die jungen Frauen, mit goldenen Ohringen und einem rötlich-violetten Gewand dargestellt. Die S-förmigen Hakenohrringe sind beidseitig mit je zwei weißen (echten?) Perlen versehen, die eine kleine schwarze, vielleicht aus Onyx gefertigte Perle zwischen sich einschließen. Porträts älterer Frauen sind auffällig selten. Der Typus der schmucktragenden Frau erfaßt in der Regel eher die Altersgruppe der Frauen unter 30 Jahren.

Die Paraphernalia in den behandelten ehelichen Verträgen enthalten Schmuck, wie er auf zahlreichen Porträtarstellungen zu finden ist. In den meisten Fällen handelt es sich um goldene Ohringe und ein bis zwei goldene Ketten, sowie Armschmuck und Ringe, die jedoch weniger in das Darstellungsformat der gemalten Porträts, mehr dafür in das der Mumienmasken einfließen. Der Großteil der Mumienporträts zeigt einen Schmuckreichtum, der mit den Angaben der Urkunden übereinstimmt. Einige Porträts weisen allerdings eine besonders abgestimmte Geschmeidekombination⁶⁶ oder reicheren und kostbareren Schmuck auf, der den Rahmen der bisher bekannten Urkunden zu sprengen scheint⁶⁷. Auch in diesen Fällen wird man aber wohl gleichermaßen annehmen dürfen, daß der integrierte Schmuck gedacht war, die soziale Stellung der Dargestellten zum Ausdruck zu bringen.

⁶⁴ Ca. 75 Silberdrachmen.

⁶⁵ F.M. Ricci, *El-Fayyum*, Mailand 1985, 113; Parlasca, *Rep.*, 310, um 160 n.Chr.

⁶⁶ Vgl. Parlasca, *Rep.*, 242, 2. Jh. n.Chr.; Ricci, 127.

⁶⁷ Vgl. z.B. Doxiadis, 71, Taf. 59 & 60, "The Golden Girl" und Doxiadis, 79; Taf. 72, "The Jewelry Girl" aus Hawara oder die beiden bereits erwähnten Holztafelporträts, das im Simeonstift in Trier, Parlasca, *Rep.*, 271, 2. Jh.n.Chr.; Ricci, 77; in: Parlasca und Seemann, *Augenblicke*, 218-219, Kat.Nr. 126, und das der Isidora im J. Paul Getty Museum in Malibu, in: Walker und Bierbrier, *Ancient Faces*, 112-113, Kat.Nr. 108.

Zusammenfassend läßt sich sagen, daß Schmuckbesitz im römischen Ägypten, den Urkunden nach zu urteilen, offenbar nicht allein einer einzigen Bevölkerungsschicht vorbehalten war. Das Geschmeide reicher und ärmerer sozialer Kreise unterschied sich jedoch in Material, Menge und Gewicht, vermutlich aber ebenso in seiner Verarbeitungsqualität. Bildlich tritt der römische Schmuck als festes Kompositum der Frauenporträts immer wieder in Erscheinung. Der Schmuck, mit dem besonders Frauen, in geringerem Maß aber auch Kinder und Männer auf den Mumienporträts dargestellt werden konnten, ist, wie die Übereinstimmung mit den in den Urkunden erwähnten Schmucktypen zeigte, trotz des Grabkontextes kein Totenschmuck, sondern der Schmuck, der im Leben tatsächlich im Gebrauch war. Demnach ist seine Darstellung auf den Mumienporträts dieser Zeit nicht als Bildnisornament, sondern unbedingt als Teil der Porträtaussage zu verstehen.

Anhand der ehelichen Verträge wurde deutlich, daß gerade der Schmuck einen wichtigen Bestandteil des weiblichen Vermögens darstellte, das einer Frau in Form der Mitgift durch die Eheschließung zuteil werden konnte. Im Gegensatz zum Geschmeide, das natürlich sicher vereinzelt auch an Geburts- oder anderen Feiertagen geschenkt werden konnte⁶⁸, handelte es sich bei der Mitgift um eine urkundlich nachweisbare Übergabe solcher Gegenstände, von der offenbar nicht abgewichen wurde, solange es die finanzielle Lage der Brautfamilie gestattete. Eine solche Konvention in der Vergabe des Geschmeides, als festen Bestandteil des weiblichen Vermögens könnte mit der Einarbeitung des Geschmeides in die Mumienporträts als eine Darstellungskonvention korrelieren, die den ehelichen Status der dargestellten Frauen zu übermitteln sucht, den es auch *post mortem* zu erhalten galt. Auf diese Weise diente der dargestellte Schmuck als Symbol einer gesellschaftlichen Rolle, die es zu erfüllen galt. Er ist demnach nicht nur Sinnbild der Selbstkonstituierung der Frau, sondern bringt in seiner Semantik auch das Weiblichkeitsverständnis der römischen Gesellschaft zum Ausdruck.

⁶⁸ Zum Goldschmuck als Geburtstagsgeschenk vgl. z.B. Plautus, *Epidicus*, 639, der Sklave Epidicus überbrachte der Telestis, der Tochter seines Herrn Periphanes zum Geburtstag nicht nur einen goldenen Fingerring, sondern auch einen goldenen Halbmond, ein offenbar unvergeßliches Geschenk, denn Telestis erkennt den Sklaven wieder, als der sie auf dieses Ereignis hin anspricht: *Non meministi me auream ad te afferre natali die lunulam atque anellum aureolum in digitum?*

Zwei neue Fragmente des Apokryphons über die Zauberer Jannes und Jambres

GEORG SCHMELZ

Im Alten Testament wird berichtet, daß Moses den Pharao bittet, das Volk Israel ziehen zu lassen, daß er dabei göttliche Wunderzeichen tut und damit Plagen über Ägypten bringt¹. Der Pharao läßt Zauberer gegen Moses auftreten, die es ihm gleich tun², durch die sechste Plage, die Blatternepidemie, dann aber außer Gefecht gesetzt werden³. Während die Zauberer im Alten Testament nicht mit Namen genannt werden, sind sie im Neuen Testament, bei den griechischen und syrischen Kirchenvätern, in der jüdischen Auslegung und bei heidnischen Autoren unter den Namen Jannes und Jambres bekannt⁴. Mehrere Schriftsteller erwähnen eine apokryphe Schrift über die beiden, von der in der lateinischen Handschrift Brit.Lib. Cotton Tiberius B V aus dem 11. Jh. auf folio 87a und 87 b achtzehn Zeilen mit einer altenglischen Übersetzung und einer Illustration überliefert sind⁵. Weitere Stücke in griechischer Sprache sind auf Papyrus erhalten: P.Vindob. Inv. G 29456 + 29828 verso und P.Chester Beatty XVI, die bereits publiziert sind⁶, sowie P. Mich. Inv. 4925 verso und P.Heid. Inv. G 1016, die hier vorgelegt werden sollen⁷.

¹ 2. Mose 7-12.

² 2. Mose 7.11f.22.; 8.3.14f.

³ 2. Mose 9.11.

⁴ Vgl. A. Pietersma-R.T. Lutz, Jannes and Jambres in: J.H. Charlesworth, *The Old Testament Pseudepigrapha*, II. London 1985, 427-442; A.-M. Denis, *Introduction aux Pseudépigraphes grecs d'Ancien Testament*, Leiden 1970, 146-149; M.R. James, *The lost Apocrypha of the Old Testament*, London 1920, 31-38; E. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, 3. Bd., Leipzig 1909f., 402-405; alle mit den Belegen in der christlichen, jüdischen und heidnischen Literatur.

⁵ Hg. v. T.O. Cockayne, *Narratiunculæ Anglice conscriptæ*, London 1861; neu publiziert von M.R. James, *A Fragment of the 'Penitence of Jannes and Jambres'*, JThS 2 (1901) 572-57; verbesserte Edition von M. Förster, *Das lateinisch-altenglische Fragment der Apokryphe von Jannes und Mambres*, ASL 108 (1902) 15-28; erneut publiziert von A. Pietersma, *The Apocryphon of Jannes and Jambres the Magicians*, Leiden 1994, 275-281.

⁶ P.Vindob. Inv. G 29456 + 29828 verso hg. v. H. Oellacher, *Papyrus- und Pergamentfragmente aus Wiener und Münchner Beständen*, in: "Miscellanea Giovanni Galbiati" II, Mailand 1951, 182-188; als Teile des Jannes und Jambres-Buches identifiziert und neu ediert von P. Maraval, *Fragments grecs du livre de Jannès et Jambré*, ZPE 25 (1977) 199-207; erneut publiziert von A. Pietersma, a.a.O. 262-274.

⁷ P.Chester Beatty XVI, hg. v. A. Pietersma, a.a.O. 91-261

⁷ Auf dem 22. Papyrologenkongreß in Florenz wurde P.Heid. Inv. G 1016 vorgestellt, worauf

A. Pietersma hat bei seiner Edition des aus 100 Fragmenten bestehenden Codex P.Chester Beatty XVI das Jannes und Jambres-Buch in Umrissen rekonstruiert: es erzählt das hartnäckige und törichte Verhalten des Jannes, der sich trotz mehrfacher Warnungen dem Handeln Gottes entgegenstellt⁸. Erst in der Unterwelt bereut er, doch ist es für Vergebung dann zu spät. Schon zu Beginn kündigen Jannes ein Traum seiner Mutter und ein Sturm im Garten das drohende Unheil an. Jannes wird an den Hof des Pharao gerufen, um gegen Mose aufzutreten. Er verabschiedet sich von der Mutter, nimmt den Bruder Jambres mit und rät ihm, den Pharao bei der Verfolgung der Israeliten nicht zu begleiten. Während die Brüder miteinander sprechen, hört man Getöse, das wohl vom Aufbruch des ägyptischen Heeres kommt. Die Verfolgung der Israeliten und der Untergang des Heeres im Roten Meer werden kurz berichtet. Jannes, der sich bei einem Auftritt gegen Mose eine Krankheit, wohl Lepra⁹, zugezogen hatte, klagt über seinen sich verschlechternden Gesundheitszustand. Die Brüder kehren nach Hause zurück, Jannes stirbt. Der Schatten des Jannes, aus der Unterwelt von Jambres hervorgehoben, bereut in einer langen Rede, was er in seinem Leben getan hat, und warnt den Bruder¹⁰.

Wann und wo das Buch über Jannes und Jambres entstand, und ob es christlichen oder jüdischen Ursprungs ist, kann nicht mehr sicher festgestellt werden. Jannes wird erstmals in der *Naturalis historia* des Plinius (23/24-79 n.Chr.) in einer Liste von jüdischen Zauberern genannt¹¹, das Brüderpaar begegnet zuerst im Neuen Testament, in 2 Tim 3,8 (Anfang 2. Jh. n.Chr.)¹². Zwar werden ein "Yohannah und sein Bruder" in der Damaskusschrift (um 100 v.Chr.)¹³, die in der Kairoer Geniza und in Qumran gefunden wurde, erwähnt¹⁴, doch handelt es sich dort, wie Pietersma überzeugend gezeigt hat, um Führer der Israeliten, die während des Exodus das Volk von Moses und Aaron abbrachten¹⁵. Möglicherweise sind damit historische Personen aus den innerjüdischen Kontroversen zur Entstehungszeit der Damaskusschrift gemeint, etwa die Makkabäer Jonathan und Simon¹⁶. Ob aus 'Yohannah und

R.W. Daniel mir freundlicherweise den für ihn reservierten P. Mich. Inv. 4925 verso zur Veröffentlichung überließ; ihm sowie L. Koenen und T. Gagos sei herzlich gedankt.

⁸ Vgl. ebd. 55.

⁹ Verschiedene Beschreibungen des Jannes weisen auf diese Krankheit hin: Fieberanfälle, Geschwürbildung (P.Vindob. Inv. G 29456 + 29828 Frag. B Z. 6f.), Haarausfall (P.Chester Beatty XVI 4a recto Z. 2), Juckreiz am ganzen Körper (2h verso Z. 2); vgl. A. Pietersma, a.a.O. 157ff.178.200f.

¹⁰ Vgl. ebd. 51-54.

¹¹ Plin. nat. XXX 1,11.

¹² Vgl. Ph. Vielhauer, *Geschichte der urchristlichen Literatur*, Berlin 1978, 237.

¹³ Vgl. A. Lange, Art. Qumran 1, TRE 28, 60.

¹⁴ CD 5,18f., hg. v. E. Qimron, in: M. Broshi, *The Damascus document reconsidered*, Jerusalem 1992, 19.

¹⁵ Vgl. A. Pietersma, a.a.O. 12-23, v.a. 19.

¹⁶ Vgl. ebd. 21.

seinem Bruder' die beiden ägyptischen Zauberer wurden, die Damaskusschrift also zur Vorgeschichte des Jannes und Jambres-Stoffes gehört¹⁷, ist mehr als zweifelhaft.

Der erste sichere Beleg für ein Buch über Jannes und Jambres findet sich bei Origenes, Comm. in Mt. 27,9. Pietersma ist der Meinung, der Verfasser des Zweiten Timotheusbriefes habe das Buch gekannt, und datiert es ins 1. Jh. n.Chr.¹⁸. E. Schürer¹⁹ und J. Bidez-F. Cumont²⁰ nehmen an, es stamme aus hellenistischer Zeit. Eine so frühe Datierung des Buches impliziert, es sei im jüdischem Bereich entstanden. Pietersma und Lutz betonen den christlichen Charakter des in den Papyri fragmentarisch vorliegenden Buches, v.a. die spezifisch christliche, literarische Form der *poenitentia*²¹. Daß der Jannes und Jambres-Stoff aus dem jüdischen in den christlichen Bereich überging, ist naheliegend; wann dabei das Buch über die beiden Zauberer entstand, läßt sich nicht mehr ausmachen. Deutlich christliche Elemente finden sich im erhaltenen Text allerdings nicht.

Die Schriftsteller, die das Buch erwähnen, äußern sich nicht zu der Sprache, in der es abgefaßt war. K. Koch stellte die These auf, die Erzählung vom Traum des Pharaos in Targum Jonathan Ex 1,15 sei ein Teil eines aramäischen Jannes und Jambres-Buches, und er versuchte, in dem lateinischen Text der Handschrift Brit.Lib. Cotton Tiberius B V fol. 87 Spuren des aramäischen Originals nachzuweisen²². Chr. Burchard hat aber gezeigt, daß die Namen der Zauberer in der Traumerzählung in Targum Jonathan Ex 1,15 sekundär sind und diese Passage nicht zu dem Buch über Jannes und Jambres gehört²³; die vermeintlichen Semitismen in Brit.Lib. Cotton Tiberius B V fol. 87 erklären Pietersma und Lutz aus einer griechischen Vorlage²⁴. Die ältesten Fragmente des Buches sind griechische Papyri, und die frühen Erwähnungen von Jannes und Jambres finden sich bei Schriftstellern der griechisch-römischen Welt. Daher ist anzunehmen, daß das Buch ursprünglich in griechischer Sprache abgefaßt wurde.

Der Entstehungsort des Buches ist unbekannt. Pietersma denkt an Ägypten, weil der Garten der beiden Zauberer an Villen im ptolemäischen und römischen Ägypten erinnert²⁵, doch gab es solche Anwesen auch außerhalb Ägyptens. Selbst wenn die Bezeichnung des Gartens als

¹⁷ So Pietersma, ebd. 20.

¹⁸ Vgl. ebd. 58.

¹⁹ Vgl. E. Schürer, a.a.O. 403.

²⁰ J. Bidez-F. Cumont, *Les Mages hellénisés*, Bd. 2, Paris 1938, 14.

²¹ Vgl. A. Pietersma-R.T. Lutz, a.a.O. 433.435.

²² K. Koch, *Das Lamm, das Ägypten vernichtet*, ZNW 57 (1966) 79-93, v.a. 85f.

²³ Chr. Burchard, *Das Lamm in der Waagschale*, ZNW 57 (1966) 219-228, v.a. 222f.

²⁴ A. Pietersma-R.T. Lutz, a.a.O. 432.

²⁵ A. Pietersma, a.a.O. 58: "the author's inspiration for the magicians' paradise (...) derived, in all likelihood, from an Egyptian setting"; vgl. auch 120f.129-134.

παράδεισος an ägyptische Verhältnisse anknüpft, dürfte sie eher zum Jannes und Jambres-Stoff gehören als einen Hinweis auf die Herkunft des Buches darstellen.

1) P.MICH. INV. 4925 VERSO

Tafel XLVIA

4. Jh. n.Chr.

5,3 x 5,6 cm

Herkunft unbekannt

Das aus zwei Stücken zusammengesetzte, an allen Seiten abgebrochene Papyrusfragment enthält auf dem Recto zehn Zeilen aus einer Komödie²⁶, auf dem Verso elf Zeilen eines Prosatextes, in denen zweimal Jannes erwähnt wird²⁷. Auch wenn sich der Text von P.Mich. Inv. 4925 verso nicht mit dem Jannes und Jambres-Codex P.Chester Beatty XVI überschneidet, darf man annehmen, daß er ein Teil des Buches über die beiden Zauberer ist. Das zweimalige ἐγέννησεν²⁸, die Wendung τοὺς δῖο υἱοὺς αὐτοῦ²⁹ und die Nennung mehrerer Namen legen nahe, daß hier die Genealogie des Jannes und des Jambres aufgezählt wird. Da die Abstammung einer Person eher bei ihrem ersten Auftreten in einer Erzählung angegeben wird als später, dürfte der Text zum Anfang des Jannes und Jambres-Buches gehören³⁰.

P.Mich. Inv. 4925 verso läßt sich nicht mit einem der bereits bekannten Jannes und Jambres-Papyri zusammenfügen: P.Chester Beatty XVI und P.Heid. Inv. G 1016³¹ sind Teile von Codices, P.Mich. Inv. 4925 ist ein Fragment einer Rolle. P.Vindob. Inv. G 29456 + 29828 stammt zwar auch aus einer Rolle, doch schließt die Verschiedenheit der Schrift eine Zusammengehörigkeit aus³². Die Höhe der Rolle, aus der P.Mich. Inv. 4925 stammt, und die Höhe der Kolumnen können nicht mehr bestimmt werden. Wenn die Rekonstruktion von Z. 8 [καὶ Ἰάμβρην τοὺς δῖο υἱοὺς αὐτοῦ richtig ist, betrug die Zeilenlänge etwa 27 Buchstaben, d.h. rund 7,4 cm³³. Rechts sind nach den Zeilenenden und auf dem dort angefügten, unbeschriebenen Fragment noch etwa 1,8 cm des Interkolumniums erhalten.

²⁶ Hg. v. L. Koenen, *Notes on Papyri*, BASP 16 (1979) 114-116, wieder abgedruckt in PCG VIII 1126; vgl. dazu F. Perusino, *Un frammento della commedia nuova in un papiro della collezione Michigan (P.Mich. Inv. 4925 recto)*, ZPE 51 (1983) 45-49, mit Tafel I b.

²⁷ Z. 7.9.

²⁸ Z. 5.7.

²⁹ Z. 8.

³⁰ Vgl. A. Pietersma, a.a.O. 49.51.65.99.126. Pietersma erwähnt P.Mich. Inv. 4925 verso in seiner Edition von P.Chester Beatty XVI mehrfach und bietet auf S. 99f. gleichsam einen Kommentar des Textes.

³¹ S.u.

³² Eine Abbildung von P.Vindob. Inv. G 29456 + 29828 findet sich bei A. Pietersma, a.a.O. 300, plate 17.

³³ S.u. z. Z. 8.

Der Text ist in einer unregelmäßigen Buchhand geschrieben. Ihre Ähnlichkeit mit P.Oxy. XXXIII 2656³⁴ und BKT V 1, S. 83-87³⁵ (beide 4. Jh.) macht eine Datierung von P.Mich. Inv. 4925 verso ins 4. Jh. wahrscheinlich. Daß man eine bereits benutzte Rolle verwendete, – die Reste der Komödie auf dem Verso stammen aus dem späten 2. oder 3. Jh.³⁶ – weist darauf hin, daß dieses Exemplar des Jannes und Jambres-Buches nicht für den Buchhandel, sondern für den privaten Gebrauch hergestellt wurde.

1 [] []
 2 [] ο κα[2-3] ετε
 3 [ἡ]ν ἱερεὺς τοῦ
 4 []ρης τοῦ Ἄπιδος.
 5 [ἐγέ]ννησεν Πετε-
 6 [τὸν] λεγόμενον
 7 [ἐγέννη]σεν Εἰάννην
 8 [καὶ Ἰάμβρην τοὺς δ]ύο υἱοὺς αὐτοῦ.
 9 [ἡ]σαν μάγοι Εἰάν-
 10 [νης καὶ Ἰαμβρης]κοσεν[]
 11 [] []

3 ἱερεὺς pap.
 9 l. Ἰάν[νης]

7 l. Ἰάννην
 10 l. εἴ]κοσιν

8 υἱός pap.

3 Der linke, verlorene Teil der Zeile enthielt wahrscheinlich den Namen des Priester, des Urgroßvaters von Jannes und Jambres.

4f. Z. 4 begann mit dem Namen des Gottes, dessen Priester die in Z. 3 erwähnte Person war. Da am Ende der Zeile Apis genannt wird, dürfte am Anfang ein anderer Gottesname gestanden haben. Der Apisstier wurde mit verschiedenen anderen Göttern – Ptah, Atum, Re, Osiris, Horus – verehrt³⁷. Zu Beginn der ptolemäischen Zeit entstand aus der Verbindung des Apis- und des Osiriskultes der Gott Sarapis, der dann als unabhängige Gottheit auch neben Apis verehrt wurde³⁸. Da Serapis oder ein Serapeion später im Jannes und Jambres-Buch vorkommt³⁹, die beiden Zauberer also und

³⁴ Vgl. E.G. Turner, *Greek Manuscripts of the Ancient World*. London 1987², Nr. 43.

³⁵ Vgl. W. Schubart, *Papyri Graecae Berolinenses*, Bonn 1911, Nr. 43 a.

³⁶ Vgl. L. Koenen, a.a.O. 114.

³⁷ Vgl. E. Otto, *Beiträge zur Geschichte der Stierkulte in Ägypten*, Leipzig 1939, 23-34.

³⁸ Vgl. J.E. Stambaugh, *Sarapis under the Early Ptolemies*, Leiden 1972, 60.64.66: C.J. Classen. Art. Apis, in: *Lexikon des Alten Welt*, Zürich 1965, 205.

³⁹ P.Chester Beatty XVI 1 f recto Z. 4; vgl. A. Pietersma, a.a.O. 126.

vielleicht auch ihre Vorfahren mit dem Kult dieses Gottes in Verbindung standen, ist die Ergänzung Σαράπιδος in Z. 4 vorstellbar⁴⁰.

Πετ- ist ein Bestandteil sehr vieler ägyptischer Personennamen⁴¹. Pietersma denkt bei Z. 5f. an Πετεφρῆς, weil dieser Name in der LXX⁴² und der jüdisch-hellenistischen Literatur mehrfach begegnet⁴³. Dieser an sich sehr unsichere Vorschlag – die meisten Belege beziehen sich auf die Josephsgeschichte, keiner steht in einem Zusammenhang mit Jannes und Jambres – findet Unterstützung darin, daß]ρης in Z. 4 als das Ende dieses Namens interpretiert werden kann. Demnach wäre Petephres ein Priester des Apis und der Großvater von Jannes und Jambres.

Mit diesen Annahmen lassen sich Z. 3-6 etwa folgendermaßen rekonstruieren:

[NN ἦ]ν ἱερεὺς τοῦ
[Σαράπιδος καὶ Πετεφ]ρῆς τοῦ Ἰαπίδος.	
[ἐγέ]ννησεν Πετε-
[φρῆς	

6 In Z. 6f. wurde der Sohn des Petephres, der Vater des Jannes und des Jambres genannt. Da in der jüdischen Chronik des Jerahmeel⁴⁴ und im Targum Pseudo-Jonathan⁴⁵ Jannes und Jambres die Söhne des alttestamentlichen Sehers und Gegners Israels Bileam sind⁴⁶, ist es zunächst naheliegend, nach [φρῆς in Z. 6 Βαλααμ zu ergänzen⁴⁷. Diese Ergänzung birgt aber einige Schwierigkeiten.

Daß Bileam in P.Chester Beatty XVI, P.Vindob. Inv. G 29456 + 29828 und P.Heid. Inv. G 1016 nicht vorkommt, d.h. im Jannes und Jambres-Buch anscheinend keine Rolle spielt, wiegt noch nicht so schwer. Eine Genealogie am Anfang einer Erzählung dient dazu, die Abstammung des Protagonisten anzugeben; die angeführten Vorfahren treten im Verlauf der Erzählung dann

⁴⁰ Vgl. ebd. 99.

⁴¹ Vgl. H. Ranke, *Die ägyptischen Personennamen*, Bd. I, Glückstadt 1935, 121-126, Bd. II, Glückstadt 1952, 284, 408.

⁴² 1. Mose 37,36; 41,45.

⁴³ Vgl. A. Pietersma, a.a.O. 99.

⁴⁴ ChronJ 47,6 übs. v. H. Gaster, London 1899, reprint New York 1971; vgl. P. Schäfer, Art. Bileam II. Judentum, TRE VI 639.

⁴⁵ TP_sJ Num 22,22 hg. v. M. Ginsburger, Berlin 1903, reprint Hildesheim 1971, übs. v. R. Le Déaut (SC 261), Paris 1979; vgl. G. Vermes, *Scripture and Tradition in Judaism*, Leiden 1961, 137; P. Schäfer, a.a.O. 639; A. Pietersma, a.a.O. 26.

⁴⁶ In der Bileam-Erzählung (4. Mose 22-24) kommen Jannes und Jambres nicht vor, in 4. Mose 22,22 werden aber zwei Begleiter (נערים, LXX: παῖδες) erwähnt.

⁴⁷ A. Pietersma, a.a.O. 51.100 erwägt diese Möglichkeit. Dazu ist es notwendig, עוֹרִיִּים in TP_sJ Num 22,22 (ChronJ liegt nur in Übersetzung vor) als 'Söhne' in Sinne einer Genealogie und nicht als 'Burschen', etwa Knechte oder Schüler, zu verstehen. עוֹרִיִּים läßt dies ähnlich wie נערים bzw. παῖδες in 4. Mose 22,22 offen.

nicht wieder auf⁴⁸. Auch daß die in Z. 6 genannte Person, wie das folgende τὸν λεγόμενον zeigt, einen Beinamen hatte, Bileam aber im Alten Testament sowie in der jüdischen und christlichen Literatur keinen solchen führt, ist kein zu großes Hindernis. Verschiedene Kirchenväter nennen Bileam einen ψευδόμαντις⁴⁹ oder pseudopropheta⁵⁰. Origenes betont, daß Bileam kein wirklicher Prophet war⁵¹. Eine Wendung wie ἐγέλυνησεν Πετε-[φρῆς Βαλααμ τὸν λεγόμενον [προφήτην wäre durchaus vorstellbar.

Problematisch ist jedoch, daß Bileam, wenn die diskutierte Ergänzung vorgenommen wird, in einen genealogischen Zusammenhang gestellt wird, in dem er bisher nicht bezeugt ist, und der schlecht motiviert ist. Der Vater des Bileam ist nach der alttestamentlichen Überlieferung nicht Petephres, sondern Beor⁵². In der jüdischen Auslegung ist Bileam mal ein Sohn Labans, mal wird er mit Laban identifiziert, der selbst mit Kemuel, dem Sohn des Abraham-Bruders Nahor identisch ist⁵³. Einer dritten Herleitung zufolge, die auch Hieronymus mit Berufung auf jüdische Ausleger⁵⁴ erwähnt, ist Bileam identisch mit Hiobs Gesprächspartner Elihu, dem Sohn des Barachel⁵⁵, der von Bus und so von Nachor abstammt⁵⁶. Eine Genealogie, die Bileam nicht auf den Bruder des Abraham Nahor, sondern auf Esau, und damit direkt auf Abraham, zurückführt, findet sich in den von A. Vasiliev herausgegebenen παλαιὰ ἱστορικά: Bileam ist dort ein Sohn des Adem, des Neri, des Salmon, des Hiob, des Zaras, des Reguel und des Esau⁵⁷.

Den Genealogien ist gemeinsam, daß sie Bileam mit einer prominenten Person aus der Vor- und Frühzeit Israels verbinden, auf der nicht die Verheißung Gottes liegt, und ihn so bei den Nachbarvölkern, d.h. auf der Seite der Gegner Israels, verorten. Während Jakob der Gesegnete ist, wird sein Bruder Esau zum Stammvater der Edomiter⁵⁸; während Abraham die Verheißung empfängt, stammen von Nahor über Kemuel und Bus die

⁴⁸ Das Alte und Neue Testament enthält Beispiele solcher Genealogien: die des Elkana in 1 Sam 1,1, die des Esra in Esra 7,1-5 und die Jesu in Mt 1,1-17 und Lk 3,23-38.

⁴⁹ Thdt.Cyr., qu. in Num. 44, hg. v. N. Marcos und A. Saenz-Badillos, Madrid 1979; Cyr. Al., in Mich. 6,5, hg. v. P.E. Pusey, Brüssel 1965; vgl. H. Karpp, Art. Bileam, RAC II 362-373, v.a. 366.

⁵⁰ Philastr. 25,1 (CC 9,226); vgl. H. Karpp, a.a.O. 366.

⁵¹ Orig., in Joh. 28,13,99 (SC 385); vgl. H. Karpp, ebd.: J.R. Baskin, *Pharaoh's Counsellors*, Chico 1983, 107 mit Anm.146.

⁵² 4. Mose 22,5; 31,8; 5. Mose 23,5f.; Jos 13,22; 24,9f; Mi 6,5.

⁵³ TPsj Num 22,5; 31,8; weitere Belege bei P. Schäfer, a.a.O. 639f.; G. Vermes, a.a.O. 171; J. Braverman, *Balaam in Rabbinic and Christian Traditions*, FS Finkel, New York 1974, 41-50, v.a. 47.

⁵⁴ Hier., quaest. in Gen. 22,21 (CC 72,27), ebenso der Hieronymus-Schüler Philippus Presbyter, in Iob. 32 (PL 26,721) und die daraus exzerpierte expositio interlinearis libri Iob. 32 (PL 23,1451); vgl. J. Braverman, a.a.O. 47f.; P. Schäfer, a.a.O. 639.

⁵⁵ Hiob 32,2.

⁵⁶ 1. Mose 22,21.

⁵⁷ A. Vasiliev, *Anecdota Graeco-Byzantina*, Moskau 1893, 250; vgl. A. Pietersma, a.a.O. 100.

⁵⁸ 1. Mose 36,1-43.

Aramäer⁵⁹ und Busiter⁶⁰ ab. Nach den Angaben der Bileam-Erzählung in 4. Mose 22-24 kommt der Seher aus Pethor im Zweistromland⁶¹, das auch die Heimat Abrahams und Nahors ist⁶². Er wird vom Midianiterkönig Balak gerufen, um Israel zu verfluchen⁶³, und steht damit auf Seiten eines Nachbarvolkes, das Israel feindlich gesinnt ist. Mit diesen Genealogien wird betont, daß Bileam schon von seinen Ursprüngen her ein Widersacher des Gottesvolkes ist.

Ergänzt man in Z. 6 Βαλααμ, so entsteht eine Genealogie, nach der Bileam aus einem unbekanntem ägyptischen Priestergeschlecht kommt. Eine solche Herkunftsangabe wäre neu und für einen Gegner Israels überraschend farblos. Von ägyptischen Priestern abzustammen und Vater von Zauberern zu sein, würde Bileam zwar auch negativ qualifizieren. Zudem begegnet er in der Chronik des Jerahmeel⁶⁴ und im Sefer ha-Yashar⁶⁵ als ägyptischer Zauberer und Berater des Pharao. Zu dieser Tradition vom Wirken Bileams in Ägypten würde, wenn man in P.Mich. Inv. 4925 verso Z. 6 Βαλααμ ergänzt, auch das Jannes und Jambres-Buch gehören. Eine solche Zuweisung kann aber nicht allein aufgrund einer Ergänzung vorgenommen werden. Statt eine neuartige Bileam-Genealogie zu schaffen, sollte man in Z. 6 eher den Namen eines unbekanntem Priesters erwarten. Wie der Sohn des Apispriesters Petephres hieß, dessen Söhne Jannes und Jambres waren, und wie sein Beinamen war, kann dann nicht mehr festgestellt werden.

7 Subjekt des Verbs ἐγέννη]σεν in Z. 7 ist der Vater des Jannes und Jambres. Nach seinem mit τὸν] λεγόμενον (Z. 6) eingeführten Beinamen im Akkusativ (Z. 7 Anfang) ist mit einem Satzende zu rechnen; danach wird sein Name wohl mit einem Pronomen im Nominativ, z.B. οὗτος, wieder aufgenommen. Die Zeilen 5-7 könnten daher folgendermaßen gelautet haben:

[ἐγέ]ννησεν Πετε-
[φρη̄ς	X	τὸν] λεγόμενον
[Y.		οὗτος ἐγέννη]σεν Εἰάννην

8 Auf Ἰάννην folgt zwangsläufig καὶ Ἰάμβρην, wenn der Satz mit τοὺς δ]ύο υἱοὺς αὐτοῦ weitergeht. Falls keine weiteren Wörter den Satz verlängern – etwa Attribute zu Jannes und Jambres, Partikel o.ä. – könnte eine vollständige Zeile mit 27 Buchstaben, d.h. mit etwa 7,4 cm Länge,

⁵⁹ 1. Mose 22,21.

⁶⁰ Hiob 32,2.

⁶¹ 4. Mose 22,5.

⁶² 1. Mose 11,27-32.

⁶³ 4. Mose 22,1ff.

⁶⁴ ChrJ 44,9; 47,6; vgl. P. Schäfer, a.a.O. 639.

⁶⁵ ShY 67,11-20, hg. v. J. Dan, Jerusalem 1986, übers. v. M. Noah, New York 1972; vgl. A. Pietersma, a.a.O. 26f; J. Braverman, a.a.O., 48.

rekonstruiert werden: [καὶ Ἰάμβρην τοὺς δ]ύο υἱοὺς αὐτοῦ. Die Zahl der Buchstaben pro Zeile wäre dann in etwa gleich der in P.Chester Beatty XVI⁶⁶ und P.Heid. Inv. G. 1016⁶⁷, deren Zeilen allerdings auf 12,0 cm angesetzt werden, da die Schrift größer ist.

2) P.HEID. INV. G 1016

Tafel XLVIb, c

4. Jh. n.Chr.

5,3 x 5,6 cm

Herkunft unbekannt

Auf dem ringsum abgebrochenen Stück eines Codexblattes sind auf dem Recto Reste von elf, auf dem Verso von zehn Zeilen des Jannes und Jambres-Buches erhalten. Der Text des Recto gehört zu der Passage, in der die Brüder sich unterhalten, der Pharao mit seinem Heer die Israeliten verfolgt und im Roten Meer untergeht, und stimmt in Z. 7-11 mit P.Chester Beatty XVI 3g recto Z. 8-12 überein. In Z. 1-6 enthält P.Heid. Inv. G 1016 recto Reste des 3g recto vorausgehenden Textes; eine Verbindung zu dem Fragment 2h, das Pietersma zwei Zeilen etwas rechts oberhalb von 3g plziert⁶⁸, läßt sich nicht herstellen. Wenn die Anordnung von 3g und 2h richtig ist, würden P.Heid. Inv. G 1016 recto Z. 1-3 zu Zeilen gehören, die auf 2h recto Z. 2-4 weiterlaufen. Vielleicht war der Abstand zwischen 3g und 2h aber doch etwas größer.

Auf dem Verso von P.Heid. Inv. G 1016 sind in zehn Zeilen Teile des Gesprächs der Brüder erhalten, in dem Jannes über seine Krankheit klagt. Wahrscheinlich zählt Jannes die befallenen Körperteile auf und faßt dann zusammen, daß σῶμά μου ὄλον (Z. 5) angegriffen sei. Die Z. 4-7 entsprechen P.Chester Beatty 2h verso 1-4, Z. 3 und 8 führen etwas über den auf 2h verso erhaltenen Text hinaus, eine Verbindung mit 3g verso ist nicht erkennbar. Wenn 3g in einem Abstand von zwei Zeilen etwas rechts versetzt folgte⁶⁹, gehörte λα in Z. 10 zur ersten Zeile von 3g, doch läßt sich die Anordnung der Fragmente nicht mit völliger Sicherheit bestimmen. Immerhin wird die Platzierung von 2h und 3g, die Pietersma als "largely arbitrary"⁷⁰ bezeichnet, durch P.Heid. Inv. G 1016 bestätigt. Daß P.Heid. Inv. G 1016 auf dem Recto denselben Text wie 3g recto, auf dem Verso aber den von 2h verso enthält, zeigt, daß 2h und 3g aus einer Codexseite stammen und nahe zueinander gehören. Auch die Annahme Pietersmas, die Fragmente von P.Chester Beatty XVI seien in der Reihenfolge der Codexblätter verglast worden⁷¹, wird somit gestützt.

⁶⁶ Vgl. A. Pietersma, a.a.O. 74.

⁶⁷ S.u.

⁶⁸ Vgl. ebd. 191f.

⁶⁹ Vgl. ebd. 192.199.

⁷⁰ Ebd. 192.

⁷¹ Vgl. ebd. 73.

Das Format des Codex, von dem P.Heid. Inv. G 1016 stammt, ist nicht mehr genau feststellbar. Wahrscheinlich stimmte es in der Breite mit dem von P.Chester Beatty XVI überein, war in der Höhe aber etwa 3,5 cm kleiner. Da mehrfach in P.Heid. Inv. G 1016 und P.Chester Beatty XVI 2h3g dieselben Wörter in aufeinander folgenden Zeilen übereinander stehen, dürfte die Zeilenlänge ungefähr gleich gewesen sein. Auf P.Heid. Inv. G 1016 recto und P.Chester Beatty XVI 3g recto stehen βασιλεύς, καί und τῆ ἐρυθρᾷ übereinander, auf P.Heid. Inv. G 1016 verso und P.Chester Beatty XVI 2h verso ἀπόλλυται und (σῶ-)μα μου ὅλ(-ον), ὅλον und αὐτοῦ. Pietersma rekonstruiert für P.Chester Beatty XVI etwa 28 Buchstaben (~ 12 cm) lange Zeilen⁷², die von P.Heid. Inv. G 1016 werden in etwa dieselbe Länge gehabt haben. Der Seitenumbruch befand sich in den Codices an verschiedenen Stellen, denn P.Chester Beatty XVI 2h verso hat oben ein Stück Freirand, P.Heid. Inv. G 1016 verso aber bietet Reste von drei Zeilen oberhalb des mit 2h verso gemeinsamen Textes. Da das Recto von P.Heid. Inv. G 1016 den Text von 3g, das Verso den von 2h bietet, muß die Seite – bei gleicher Textlänge und -verteilung – etwa 5 Zeilen (~ 3,5 cm) kürzer gewesen sein. Bei etwa gleichen Rändern wie P.Chester Beatty XVI könnten die Maße einer Seite des Codex von P.Heid. Inv. G 1016 etwa 16 x 19 cm betragen haben; das entspricht den "Aberrants" der Gruppe 6 bei Turner, die überwiegend aus dem 3.-5. Jh. stammen⁷³.

Paläographisch ist P.Heid. Inv. G 1016 in das 4. Jh. zu datieren; eine vergleichbare Schrift haben, P.Berol. 6795 (4.-5. Jh.)⁷⁴, P.Rainer Cent. 36 (4.-5. Jh.) und auch P.Chester Beatty XVI (4. Jh.)⁷⁵. Zwar sind sich P.Heid. Inv. G 1016 und P.Chester Beatty XV in der Schrift, der Zeilenlänge und beim Gebrauch des Tremas⁷⁶ auf anlautendem v⁷⁷ sowie beim Anfangsbuchstaben der Namen der Zauberer⁷⁸ ähnlich, doch wurden sie nicht von derselben Hand geschrieben. Die Herkunft von P.Heid. Inv. G 1016 ist unbekannt. Aufgrund von Besonderheiten der Bindung und der Kürzung der *nomina sacra* ist Pietersma der Meinung, P.Chester Beatty XVI sei nicht in einem Zentrum des Literaturbetriebs, etwa Alexandria, sondern eher in einem Kloster in der Chora produziert worden⁷⁹; vielleicht gilt dies auch für P.Heid. Inv. G 1016.

⁷² Vgl. ebd. 74.

⁷³ Vgl. E.G. Turner, *The Typology of the Early Codex*, Philadelphia 1977, 18.

⁷⁴ Hg. v. H. Landwehr, *Philologus* 43 (1884) 110-136 mit einer Abbildung; neu ediert als BKT VI III S. 21ff., abgebildet in G. Cavallo-H. Maehler, *Greek Bookhands of the Early Byzantine Period*, London 1987, Nr. 7a.

⁷⁵ Vgl. A. Pietersma, a.a.O. 89f.

⁷⁶ Vgl. ebd. 82f.

⁷⁷ P.Heid. Inv. G 1016 recto Z. 6: υῖός.

⁷⁸ P.Heid. Inv. G 1016 verso Z. 7: Ἰάννης.

⁷⁹ Vgl. ebd. 79f.

1]τ[
 2] ε[
 3 ἀδε]λφοῦ []
 4 οὐκ] ἐκαθ'αρίσθη []
 5]ε. πολλῶ οὖν χρ[όνω
 6] ἦν. ἔτι ὁ υἱὸς αὐτῆ]ς
 7 ὁ βασιλεύς μετὰ τοῦ [στρατοπέδου
 8 ἤ]λθεν καταδιώξει [τὸν λαὸν
 9 τῶν 'Εβ]ρέων καὶ ἀπ[ώλετο
 10 ἐν τῆ] ἐρυθρᾷ [θαλάσσει
 11 Αἴγυπ]τ[ον

8 η]λθεν καταδιώξει: επιδιώξει ChB

9 I. Εβ]ραίων

⁸⁰ Die Textergänzungen in der folgenden Transkription wurden mit Hilfe von P.Chester Beatty XVI 2h3g vorgenommen; zu Vergleichszwecken werden beide Texte nebeneinander wiedergegeben. Da die Zeilenanfänge und -enden unbekannt sind, ist die Anordnung der Ergänzungen nicht gesichert.

⁸¹ A. Pietersma, a.a.O. 191.

RECONSTRUCTED TEXT

Frame 2h3g—

.....]ων καὶ ψόφον
]ης καὶ εἶπεν
]ς τὸν ἀδ[ελ]φὸν αὐ-
 τοῦ.....]ντε. [.....
 5 [.....]
 [.....]
]ς ἀπ[η]λθε]ν. [.....
 ὁ βασι]λε[ο]ύς μετὰ τοῦ [στρα-
 τοπέδου αὐτοῦ] ἐπιδιώξε τὸν λαὸν
 10 τῶν 'Εβραίων] καὶ ἀπ[ώ]λετ[ο].....
 ἐν] τῆ] ἐρυθρᾷ θαλάσσει
 τήν] 'Εγυπτον περ[.....
] καὶ τοῦ λαοῦ τ[ῶν 'Ε-
 βραίων καὶ ἐνέ]νετο κλαυθμὸς μ[έ]γας
 15 ἐν πάσει τῆ] Αἴγυπτῳ· Ἰάμβρος [δὲ
] ἐαυ[τοῦ] [μ] τὴν [.....
]..... [.....].....

c. 4 lines lost

8 rd βασιλεὺς 9 rd επιδιώξει

12 rd Αἴγυπτον

4 Auf ἐκαθαρίσθη folgt ein *spatium* von etwa 1 cm, die Tinte ist abgerieben. ἐκαθαρίσθη deutet, wie schon καθαρισθίς in P.Chester Beatty XVI 4b verso Z. 18, auf die Lepra-Erkrankung des Jannes hin. Das Passiv von καθαρίζω wird in der griechischen Bibel und bei den christlichen Schriftstellern häufig verwandt, wenn die Heilung von Lepra beschrieben wird⁸². Es würde jedoch dem Gang der Erzählung widersprechen, wenn Jannes von der Krankheit wieder geheilt würde. Da sich seine Lage ständig verschlechtert, ist eher ein οὐκ (οὐδέ, οὐδαμῶς o.ä.) ἐκαθαρίσθη zu erwarten. Vielleicht versuchte Jannes, sich durch einen Zauber zu heilen, hatte aber keinen Erfolg.

5 ε gehört zum Ende eines Satzes, πολλῶ οὖν χρόνῳ ist der Beginn eines neuen. Der Schreiber kennzeichnet hier und in Z. 6 das Satzende mit einem hochgestellten Punkt.

8 ἦλθεν καταδιῶξαι ist eine Überlieferungsvariante zu P.Chester Beatty XVI 3g recto Z. 9 ἐπιδιῶξε (l. ἐπιδιῶξαι). Der Infinitiv ἐπιδιῶξαι in P.Chester Beatty XVI 3g recto Z.9 benötigt ein übergeordnetes Verb, ἀπῆλθεν in Z. 7 steht jedoch zu weit entfernt. In 3g recto Z. 9 sollte anstelle von αὐτοῦ eher ἦλθεν ergänzt werden.

9 Ἐβ]ρέων: der Diphthong /ai/ wurde seit der römischen Zeit als /ε/ gesprochen, αι darum häufig als ε geschrieben⁸³.

⁸² Z.B. LXX 4. Mose 12,15; 4 Kön 5,14; NT Mt 8,3; Mk 1,42; Lk 4,27; Ast.Am. hom. 3,3 (hg. v. C. Datema, Leiden 1970); Chrys., De Chan. (PG 52, 456); exp. Ps. (PG 55, 108); Hom. in Mt (PG 57, 339); Ath. exp. Ps. (PG 27, 208); Ps.-Ath., synops. (PG 28, 385); vgl. LSJ, s.v. II.

⁸³ Vgl. F.Th. Gignac, a.a.O., 191f.

1] . []
 2]ω . . []
 3] ἢ ψ[υ]χῆ μου τεταρ[α]γμένη ἐστίν.
 4 καὶ τὸ] σῶμά μου ὄλον τε[τα]ραγμένα
 5 εἰσίν.] ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ ὁ] Ἰάμβρης
 6] . . .] Ἰάννης δὲ] ἂν
 7]ους ὁ ἐνδοξ[ος μάγος
 8]του .]ω[α]
 9]του .]ω[α]
 10]ω[α]

4 om. μου; απολλυτε I. απολλυται: απολλυται ChB
 6 ὁ: om ΨηB

RECONSTRUCTED TEXT

Frame 2h3g†

top of page

μου ἀπόλλυται καὶ τὸ [πρόσωπον καὶ τὸ
 σῶμά μου ὄλον τεταρ[α]γμένα εἰσίν. καὶ ὁ
 ἀδελφὸς αὐτοῦ Ἰάμβρης]ς πρὸς αὐτὸν ἐρ-
 χεται. [Ἰάννης δὲ ἂν]
 5

. . .]α[.
 .. τ]οὺς ὄρκους οὐς ὤρικ[.
 . . .]ός σου καὶ ἀφιλ[ος
 10] Ἰάνν[ο]υ δὲ στε[ι]νάξαντος
] . εἶπειν τ]ῷ ἀδελφ[ῷ αὐτοῦ
 . . .]νεχθῆναι τω[.] ὁ-
 ποζύ]για ἑκατὸν χιλ[.
]ς ἑκατὸν πώλ[ους
 15 κ]αμῆλους ἑκατὸν κ[αί
 ..] τ]πιω τόπω χωρ[.
] . ἐχόμενα τῆς μ[.
]κειν ἀψ[το]υς [.
 c. 4 lines lost

1 rd απολλυται 9 αυτου* σου^c
 10 ιαμβρου* ιαννου^c

4 βύρσα in der Bedeutung "menschliche Haut" ist selten belegt, hat dann aber eine negative Konnotation und paßt damit zu einer Lepra-Erkrankung: Ar. Eq. 369; Herod. 3,80; LXX Hiob 16,15⁸⁵. Auf βύρσα folgt das Prädikat ἀπόλλυτε ohne das in P. Chester Beatty XVI 2h verso enthaltene Possessivpronomen μου. Die Form ἀπόλλυτε bestätigt Pietersmas Korrektur von ἀπόλλυται zu -λλυται anstelle von -λείται⁸⁶.

5 Die Ergänzung Pietersmas πρόσωπον καὶ τὸ] σῶμα⁸⁷ ist gut vorstellbar, ein zweites Partizip Perfekt Passiv von ταραττώ wird durch 2h verso Z. 2 τεταρ[wahrscheinlich gemacht.

7 Der Vorschlag πρὸς αὐτὸν ἔρχεται – so Pietersma in 2h verso Z. 3f.⁸⁸ – ist, was den Inhalt und die Zeilenlänge betrifft, möglich. In P.Heid. Inv. G 1016 verso Z. 7 ist auf einer Breite von etwa 2 cm vor Ἰάννης die Tinte abgerieben; Spuren von ἔρχεται sind nicht mehr zu erkennen. Zum Trema auf Ἰάννης s.o., Einl.

8-9 Der Ergänzungsvorschlag ὁ ἔνδοξι[ος μάγος erfolgt nur *exempli gratia*.

⁸⁵ Vgl. W. Habermann, *Lexikalische und semantische Untersuchung am griechischen Begriff βύρσα*, Glotta 66 (1988) 93-99, v.a. 94 Nr. A 10; LSJ, s.v. 3; DGE, s.v. II 2.

⁸⁶ Vgl. ebd. 201.

⁸⁷ Vgl. ebd. 199.

⁸⁸ Vgl. ebd.

The Contribution of the Global Positioning System (GPS) to Mapping the Eastern Desert

STEVEN E. SIDEBOTHAM

The Global Positioning System (GPS) is based on 24 orbiting satellites, distributed over six equally spaced orbital planes. The system is designed so that five satellites are overhead at any one time, allowing GPS reception anywhere in the world. A master control station and monitoring stations around the world keep track of the satellites. GPS receivers for general use have now become very affordable, although the most precise systems (for military use) are much more expensive.

Each satellite is constantly transmitting a message with its identification, its position, and the time of the message. The receivers compare the time when a signal is received with time at sending; with three satellites, the receiver can use triangulation to determine latitude and longitude; a fourth satellite allows determination of altitude. Accuracy was originally kept fairly approximate for civilian users, in order to keep the best accuracy for US and allied military use. Newer systems are more accurate than the earlier ones, but there is still a differential between civilian and military accuracy. Accuracy can be affected by the relative positions of satellites, any obstruction of the sky, and any reflection of signals off objects. Atmospheric effects also can have small effects. Typical civilian receivers at the present time have an accuracy of about 18 to 70 meters.

In the Eastern Desert of Egypt, the author has used GPS systems for pinpointing the location of forts, quarries, mines, wells and settlements. Multiple readings allow correction of aberrant locations derived from a single reading. GPS readings are more accurate than a compass in the Eastern Desert; given the fact that many wadis and mountains have multiple names (or no names), the GPS gives much more precise locations than any other system. The use of the GPS has made a substantial contribution to the author's work on maps in the Atlas of the Greek and Roman World.

Le carte di Σωκράτης Σαραπίωνος, πράκτωρ ἀργυρικῶν a Karanis nel II sec. d.C.

SILVIA STRASSI

Il mio interesse per Σωκράτης Σαραπίωνος risale a parecchi anni fa: avevo allora tentato di riconoscere questo personaggio in una serie di documenti che mi sembrava potessero essere riferiti allo stesso gruppo di persone, ma di cui in quel momento ignoravo la precisa provenienza¹. Poco dopo, Peter van Minnen, in un contributo metodologicamente fondamentale su Karanis, riprendeva e avvalorava alcune mie proposte e confermava fra l'altro che i documenti, che io avevo ipotizzato fossero correlati, provenivano in effetti dalla medesima area di scavo e molti addirittura dalla stessa casa di Karanis². La lettura dell'articolo di Peter van Minnen, di cui accolgo e riprendo qui alcune conclusioni, e il sapere dell'esistenza presso il Kelsey Museum di Ann Arbor di un «Progetto Karanis» mi hanno confermato nella convinzione dell'importanza dello studio comparato e dettagliato della documentazione – papirologica e non – straordinariamente abbondante proveniente da questo sito archeologico. Ho ripreso dunque in mano i documenti riguardanti Σωκράτης e i suoi per completarne la raccolta in base sia al luogo ove furono rinvenuti che ai dati interni. Data l'importanza numerica e qualitativa dei ritrovamenti avvenuti a Karanis, anche contributi marginali costituiscono infatti un passo avanti verso la conoscenza quanto più completa possibile di questa κώμη, i cui scavi furono iniziati negli anni Venti proprio nell'intento di ottenere «a reasonably complete picture of the

¹ S. Strassi, *Prosopografia e incarichi amministrativi a Karanis nel II sec. d.C. Proposte interpretative*, ZPE 85, 1991, 245-262.

² P. van Minnen, *House-to-House Enquiries: An Interdisciplinary Approach to Roman Karanis*, ZPE 100, 1994, 227-251. Per ulteriori particolari sugli studi condotti su questi e altri documenti di Karanis e il loro contesto archeologico si veda ora la relazione "The University of Michigan Papyrus Collection. Current Trends and Future Perspectives" presentata da T. Gagos a questo stesso XXII Congresso Internazionale di Papirologia, in cui è detto fra l'altro: "In 1991, I noticed the existence of the excavation locus on the folders of papyri from Karanis and Dimeh. This triggered several discussions which culminated in approaching the Karanis papyri structure-by-structure and in relation to their archeological context". Tale approccio metodologico era precisamente quello da me auspicato quando, basandomi soltanto su quanto vi era scritto, avevo attribuito per la prima volta una serie di documenti a Σωκράτης e al suo *entourage* familiare (cfr. S. Strassi, cit., pp. 259-260).

various aspects of life in an Egyptian country town under the rule of the Ptolemies and the Roman Emperors»³. Quanto segue non è però il risultato di una ricerca compiuta, ma consiste in alcune osservazioni preliminari su testi di provenienza per lo più omogenea, fatte allo scopo di verificarne la validità e valutare a quali risultati possa portare lo studio più approfondito di questi documenti, ora inseriti nel loro contesto archeologico.

La raccolta del materiale è iniziata dai papiri che apparivano pertinenti ad uno stesso personaggio, il *πράκτωρ ἀργυρικῶν Σωκράτης Σαραπίωνος*, in base a diversi elementi di valutazione: il fatto che sono stati trovati nella stessa casa o nelle vicinanze di essa⁴, il ricorrere degli stessi nomi e dello stesso tipo di attività esercitate dalle persone, la scrittura. Si tratta di circa una cinquantina di documenti, se si contano anche quelli di cui non si può verificare la provenienza poiché sono stati acquisiti sul mercato antiquario; altri sono ancora inediti, e non è possibile darne conto nel dettaglio. Basti dire che dall'esame complessivo dei papiri e, ove possibile, del materiale archeologico trovato insieme ad essi si delinea un quadro piuttosto interessante della vita e degli *affari* di una famiglia abbiente, i cui membri facevano probabilmente parte della categoria dei *μητροπολίται*, con conoscenze e relazioni anche fra i cittadini romani del luogo.

Oltre alla distinzione – banale ma non sempre facile – fra documenti pubblici e privati relativi alla vita e all'attività di *Σωκράτης*, i dati che i testi offrono possono esser organizzati secondo alcuni principali filoni d'interesse, che si prestano a loro volta a ulteriori suddivisioni tematiche più dettagliate:

1. le attività e le relazioni di *Σωκράτης* e di altri membri della sua famiglia;
2. le entrate e i beni di *Σωκράτης*;
3. la scrittura e la cultura di *Σωκράτης*;
4. la composizione della famiglia di *Σωκράτης*.

1. Le attività e le relazioni pubbliche e private di *Σωκράτης* sono documentate per buona parte del II secolo d.C. Queste due sfere d'interessi, com'è logico, spesso si intersecano e non è sempre facile stabilirne il confine. Molti testi riguardano la riscossione delle imposte⁵, i lavori alle

³ La citazione è dall'introduzione di A. E. R. Boak a A. E. R. Boak and E. E. Peterson, *Karanis: Topographical and Architectural Report of Excavations During The Seasons 1924-28*, Ann Arbor 1931, V.

⁴ Si tratta dell'edificio contrassegnato come 26-B17 dell'area G di Karanis, che chiamerò qui convenzionalmente "casa di *Σωκράτης*".

⁵ P. Mich. VI 383 (106-109 d.C.), dalla casa 26-B2, di fronte a 26-B17; BGU XV 2534 (106-115 d.C.), da Karanis; SB VI 9428 (144 d.C.), da Karanis; SB XVI 12798 (145 d.C.), da Karanis; BGU I 330 (153 d.C.), da Karanis; BGU II 391 (154 d.C.), da Karanis; SB VI 9433 (163 d.C.), da 26-B17; P. Mich. inv. 4689 (inedito) da 26-B17 (cfr. P. van Minnen, ZPE 100, 1994, 245, nt. 87).

dighe⁶, le operazioni di censimento⁷. Altri documenti testimoniano che Σωκράτης affittava terreni⁸. Una serie di lettere trovate nella «casa di Σωκράτης», si riferisce ad altre attività che si collocano a mezza via fra il pubblico e il privato⁹. Che si trattasse di una persona ben conosciuta a Karanis risulta anche dal fatto che fungeva da intermediario nella consegna della corrispondenza da e per i suoi compaesani¹⁰. In documenti ritrovati a Karanis, ma non nella stessa area di scavo della sua casa, Σωκράτης compare come κύριος nel testamento di una donna e agente di cittadini romani¹¹.

Nel corso della sua vita Σωκράτης incontrò anche difficoltà: è di sua mano una denuncia, presentata probabilmente allo στρατηγός, perché provvedesse attraverso il κωμογραμματεύς a far cessare abusi commessi sui terreni di sua pertinenza¹². È anche possibile che in un altro momento qualcuno lo abbia denunciato, forse a torto, di esser stato proscritto, se è resa sul suo conto una dichiarazione giurata in cui si dice che Σωκράτης Σαραπίωνος non era mai stato inquisito (?) né proscritto dal prefetto Marcus Sempronius Liberalis, in carica dal 154 al 159 d.C.¹³ In questo contesto non è forse del tutto azzardata l'ipotesi che il ritrovamento sulla strada davanti alla sua casa di un frammento dell'editto di C. Valerius Eudaemon sulle calunnie anonime non sia una coincidenza del tutto casuale¹⁴. Si potrebbe pensare che Σωκράτης se ne fosse procurata una

⁶ SB VI 9428 (144 d.C.), da Karanis; SB VI 9268 (152 d.C.), da 26-B17; BGU II 391 (154 d.C.), da Karanis; P. Mich. VI 419 (162 d.C.), da 26-B17; P. Mich. VI 380 e 381 (seconda metà del II d.C.), l'uno dalla strada BS1, l'altro da 26-B17.

⁷ SB VI 9554. 2 e 9554. 3 (147 d.C.), da 26-B17; SB VI 9554. 5 (161 d.C.), da 26-B17; SB VI 9455a (162-174 d.C.), da 26-B17.

⁸ P. Mich. IX 564 (150 d.C.), da 26-B17; P. Kar. Goodspeed 78 (158/159 d.C.), da 26-B17, e inoltre altri documenti inediti trovati in 26-B17 per cui cfr. P. van Minnen, ZPE 100, 1994, 242, nt. 68.

⁹ Si vedano P. Mich. VIII 488 (II sec. d.C.), da 26-B17; P. Mich. VIII 507 (II/III sec. d.C.), da 26-B17; P. Mich. VIII 506 (II/III sec. d.C.), da 26-B17; P. Mich. VIII 505 (II/III sec. d.C.), dalla strada BS1 su cui si trova anche 26-B17.

¹⁰ Cfr. P. Mich. VIII 490 (II sec. d.C.), dalla casa 26-B1, non lontana da 26-B17. Si spiega probabilmente con la funzione di intermediario svolta da Σωκράτης anche il ritrovamento nella «sua casa» di P. Mich. inv. 4711b (inedito), una lettera di una recluta dell'esercito in viaggio per l'attuale Algeria (cfr. van Minnen, ZPE 100, 1994, 244 e nt. 80), forse da collegare a P. Mich. VII 442 (= Ch. L. A. V 295), che ha la stessa provenienza. Si veda anche P. Mich. XV 751, una lettera da Alessandria di Sempronius alla madre Saturnila, in cui Σωκράτης è l'intermediario attraverso il quale egli ha ricevuto una lettera della madre.

¹¹ Cfr. P. Mich. IX 549 del 117/118 d.C. e P. Mich. inv. 5894 (inedito), citato in P. Mich. IX 549, nt. a l. 3, del 132/133 d.C., provenienti dal granaio C123 di Karanis, in cui Σωκράτης Σαραπίωνος funge da agente di Gaius Iulius Apollinarius e di sua sorella Iulia Sarapias ed è detto far parte degli ἄπο τῆς μητροπόλεως.

¹² Cfr. SB XVIII 13306 (= P. Mich. inv. 4728a) del 154 d.C. da 26-B17. Nel documento manca il destinatario, ma è da ritenere indirizzato allo στρατηγός in quanto diretto superiore gerarchico del κωμογραμματεύς.

¹³ Cfr. P. Leeds Museum 5 del 166-172 d.C., probabilmente dall'Arainoites.

¹⁴ Cfr. P. Mich. IX 522 del 142/143 d.C., dalla strada BS1; la data è quella dell'emanazione dell'editto, ma può trattarsi di una copia redatta per necessità in anni successivi.

copia per difendersi dall'accusa di proscrizione, che gli avrebbe impedito l'esercizio dell'attività di πράκτωρ ἀργυρικῶν¹⁵. Proprio questa sua funzione rende del resto plausibile l'ipotesi di identificare la persona della dichiarazione giurata con il nostro Σωκράτης. Poiché la dichiarazione si data fra il 166 e il 172 d.C., cioè negli ultimi anni di vita di Σωκράτης è pure possibile che sia stata resa per liberarlo dal sospetto di proscrizione in vista dell'assunzione di incarichi pubblici da parte di altri membri della sua famiglia, per esempio i suoi figli.

Le attività di altri membri della famiglia di Σωκράτης sono attestate da parecchi documenti sia ritrovati nella medesima casa, sia di diversa provenienza e quindi riferibili allo stesso gruppo di persone con un buon grado di verosimiglianza, ma non con certezza assoluta. Si riferiscono per lo più allo stesso tipo di attività in cui abbiamo visto impegnato Σωκράτης: operazioni relative al censimento, esazione di tasse e tributi; vi compaiono σιτολόγοι, λαογράφοι e uno o due κωμογραμματεῖς, oltre a un ὀριοδείκτης¹⁶. In particolare Σαραπίων, il πράκτωρ che compare nei registri della filiale della δημοσία τράπεζα di Karanis, è probabilmente figlio di Σωκράτης¹⁷.

2. Σωκράτης era probabilmente persona di una certa cultura, almeno a giudicare da quelle che sembrano esser state le letture sue e dei suoi vicini di casa: Callimaco, Omero e Menandro, oltre a testi grammaticali e ai

¹⁵ Si vedano le disposizioni emanate dal prefetto Ti. Iulius Alexander nel 68 d.C. (OGIS II 669, 21-24).

¹⁶ Si vedano i seguenti documenti: P. Mich. VI 366 (168 d.C.), da BS1, un rapporto di terra non inondata indirizzata Κάστορι κωμογρα(μματεῖ) Πτολεμαῖδο(ς) παρὰ Κεφάλωνος Μύσθου κληρούχ(ου), in cui Κάστορ potrebbe essere tanto il figlio di Πτολεμαῖος che quello di Ἀχιλλᾶς che avevano rispettivamente 17 e 15 anni nel 161 d.C. (cfr. SB VI 9555, su cui vedi *infra*); P. Mich. VI 367 (168 o 169 d.C.), da 26-B17, un rapporto di terra non inondata indirizzato allo στρατηγός, al βασιλικὸς γραμματεὺς della μερὶς Ἡρακλείδης e ad Ἀ[.....] κωμογραμματεῖ Κερκεσούχων παρὰ Σαταβοῦτος ... ἀπὸ κόμης Καρανίδος; P. Mich. VI 368 (170 d.C.), da 26-B17 di Karanis, un rapporto di terra non inondata indirizzato allo στρατηγός, al βασιλικὸς γραμματεὺς della μερὶς Ἡρακλείδης καὶ κωμογρα(μματεῖ) Περσεῶν; P. Mich. VI 369 (171 d.C.) da 26-B17, un rapporto di terra non inondata indirizzato al κωμογραμματεὺς κόμης Βακχιάδος; P. Mich. VIII 512 (inizio III sec. d.C.), da BS1, lettera di Πτολεμαῖος al figlio Ἴηρων ὀριοδείκτης.

¹⁷ P. Mich. IV 224. Sull'esistenza di una filiale della δημοσία τράπεζα a Karanis si veda V. B. Schuman, *P. Mich. IV: A Commentary*, APF 29, 1983, 41-57, in particolare 49 sgg. L'esistenza della banca e di persone che maneggiavano molto denaro potrebbe giustificare il ritrovamento nella stessa area G di scavo della "casa di Σωκράτης" di 60 monete d'oro in ottimo stato coniate durante i regni di Adriano e Antonino Pio, dal 128 al 159 d.C. (cfr. A. E. R. Boak and E. E. Peterson, *Karanis: Topographical and Architectural Report of Excavations During the Seasons 1924-28*, Ann Arbor 1931, 37-38). Il fatto che le monete pare non siano mai state in circolazione rende però più verisimile l'idea che costituissero l'intera fortuna di qualcuno, per esempio un veterano che le avrebbe portate a Karanis con l'intento di stabilirvisi, ma non avrebbe fatto in tempo né ad usarle né a confidare a qualcuno il luogo dov'erano riposte. Devo questa osservazione alla cortesia di Peter van Minnen, che mi ha inviato copia di una pagina tratta da una Kelsey Museum Newsletter (Fall 1993, 6), intitolata "The Karanis Gold Hoard".

cosiddetti *Acta Alexandrinorum*¹⁸. Da alcuni testi scritti sicuramente di sua mano possiamo conoscerne anche la scrittura¹⁹. Il problema della precisa individuazione del modo di scrivere del nostro personaggio è strettamente connesso a quello della sua formazione culturale e della sua mentalità. È stato infatti detto che la grafia di Σωκράτης si riconosce anche nel rotolo con le registrazioni giornaliere della riscossione delle tasse in denaro di Karanis degli anni 171/172²⁰. L'ipotesi è estremamente affascinante; l'anonimo scriba, fine conoscitore di letteratura, che inserì, probabilmente con intento giocoso, accanto al nome di uno dei contribuenti il famoso ἄπαξ callimacheo ἀνδίκτης²¹ non sarebbe infatti altri che il nostro Σωκράτης. Soltanto una verifica attraverso il confronto autoptico della scrittura del rotolo di tasse con quella dei testi che recano con certezza la grafia di Σωκράτης mi permetterà però di prendere posizione sull'argomento.

3. Il tenore di vita di Σωκράτης, in rapporto a quello medio degli altri abitanti di Karanis, doveva essere più che buono. Basti pensare che l'incarico di πράκτωρ ἀργυρικῶν era attribuito soltanto a chi aveva un reddito piuttosto alto; a ciò si aggiunga il guadagno che se ne ricavava, senza contare altre entrate derivanti da affari di genere diverso e in certa misura anche dalla coltivazione di terra, e ne risulta che Σωκράτης e i suoi si collocavano fra le famiglie più benestanti di Karanis²². Lo confermano fra l'altro la grandezza della «casa di Σωκράτης»²³, il suo livello culturale e la sua relativa longevità. I primi documenti che attestano l'attività di Σωκράτης si datano infatti fra il 106 e il 115 d.C.²⁴, per cui la sua nascita va collocata nell'ultimo decennio del I secolo d.C. L'ultimo documento in cui è nominato direttamente è del 163 d.C.²⁵, e questa data costituirebbe il

¹⁸ In proposito riprendo semplicemente quanto detto da Peter van Minnen, ZPE 100, 1994, 243-244.

¹⁹ Si vedano SB XVIII 13306, del 154 d.C.; P. Kar. Goodsp. 78, del 158/159 d.C.; P. Mich. inv. 4689 (inedito), attribuito alla mano di Σωκράτης da P. van Minnen (ZPE 100, 1994, 245, nt. 87), tutti da 26-B17.

²⁰ P. Mich. IV 223. Cfr. P. van Minnen, ZPE 100, 1994, 244-246.

²¹ P. Mich. IV 223. 2665 (Aetia fr. 177 Pf.); cfr. H. C. Youtie, *Callimachus in the Tax Rolls*, Proceedings of the 12th International Congress of Papyrology, Toronto 1970, 545-551.

²² Riprendo quanto detto da P. van Minnen in ZPE 100, 1994, 246, cui rimando anche per la bibliografia.

²³ Cfr. P. van Minnen, ZPE 100, 1994, 239: "On the basis of the sketch plan of area G I would put the size of the house at 120 m². This accords well with the number of rooms. B 17 was one of the larger houses in Karanis, a cut above the average at least. The suggestion seems not farfetched that at some point seven people were living in the house occupying the seven rooms distinguished by the excavators". In base alle relazioni di scavo si può dire inoltre che anche questa casa aveva probabilmente più di un piano.

²⁴ P. Mich. VI 383 (106-109 d.C.), dalla casa 26-B2 di fronte a 26-B17: ricevuta di tasse pagate a Σωκράτης, forse χειριστής πρακτόρων; BGU XV 2534 (106-115 d.C.), da Karanis: ricevuta di tasse pagate a Σωκράτης, πράκτωρ ἀργυρικῶν.

²⁵ SB VI 9433 (= P. Mich. inv. 4807d), del 163 d.C., da 26-B17: ricevuta di tasse pagate in natura (grano) relative a terreni pubblici di Πτολεμαῖς Νέα rilasciata a Σωκράτης Σαραπίωνος.

terminus post quem per la sua morte. La vita di Σωκράτης si allunga però di una decina d'anni se trova conferma l'ipotesi che il registro di tasse del 171/172 d.C.²⁶ sia stato redatto di suo pugno e quello degli anni immediatamente successivi 172/173 d.C.²⁷ sia di mano del figlio Σαραπίων, che avrebbe sostituito nell'incarico il padre appena scomparso²⁸.

4. Quanto detto fin qua è solo un accenno alla varietà di temi e problemi suscettibili di sviluppo che emergono dall'insieme della documentazione raccolta. Prenderò ora in esame più nel dettaglio i dati utili a ricostruire la composizione della famiglia di Σωκράτης. I documenti provengono tutti, salvo uno, dalla «casa di Σωκράτης» o dalla stessa strada su cui questa si trovava. Si tratta di lettere indirizzate a Σωκράτης, di un estratto dal registro del censimento dell'anno 160/161 d.C., in cui ritroviamo alcuni nomi di persone citate nelle lettere²⁹, e di un atto di nascita³⁰.

Apprendiamo da una lettera che la madre di Σωκράτης si chiamava Θατρῆς³¹, e da un'altra che egli aveva almeno una figlia, sposata con un Valerianos³². Nei saluti alla fine della prima, insieme alla madre sono nominati anche altri membri della famiglia: «ἀσπάξ[ο]μεν τὴν μητέρα ὑμῶν Θατρῆν καὶ Ἀχιλλῶν καὶ Σαραπίωνα καὶ Πτολεμαῖν (l. Πτολεμαῖον) καὶ Κάστορα καὶ Τασουχάριον» (ll. 15-18). Chi scrive a Σωκράτης è una donna, Ἄρτεμις, che gli chiede di mandarle – pro-babilmente ad Alessandria – uno dei suoi come rappresentante legale per assisterla in giudizio. È interessante osservare, nella ricostruzione dei molteplici rapporti che Σωκράτης intratteneva con le persone più diverse, il tono estremamente colloquiale e confidenziale di Ἄρτεμις, secondo la quale il buon fine della causa avrebbe dovuto stare a cuore alla famiglia di Σωκράτης quanto a se stessa.

Poiché vi compare la madre di Σωκράτης, questa lettera si colloca probabilmente non oltre la metà del II secolo d.C. per quanto longeva potesse essere la madre di un uomo la cui nascita si colloca nell'ultimo decennio del I secolo. Quanto a Θατρῆς, la ritroviamo forse nella famiglia di Σαταβοῦς, figlio di Πνεφερώς; potrebbe ad esempio essere la stessa Θατρῆς, che nel 99 d.C., all'età di trent'anni, vende un mulino tebano per la somma di 28 dracme d'argento³³. Ἀχιλλῶς, Σαραπίων, Πτολεμαῖος e Κάστωρ nominati dopo la madre erano probabilmente fratelli di Σωκράτης

²⁶ P. Mich. IV 223.

²⁷ P. Mich. IV 224.

²⁸ Cfr. P. van Minnen, ZPE 100, 1994, 244-246.

²⁹ SB VI 9555a (= P. Mich. inv. 4716 verso), datato 161-174 d.C., da 26-B17.

³⁰ P. Mich. III 169 (145 d.C.), dalla casa 26-B7, nella stessa area di scavo di 26-B17.

³¹ P. Mich. VIII 507 da 26-B17, datato al II/III secolo d.C. ma da attribuire piuttosto alla prima metà del II secolo, se si colloca la nascita della madre di Σωκράτης intorno al 70 d.C. (vedi *infra*).

³² P. Mich. VIII 506, databile alla metà circa del II sec. d.C., da 26-B17. Un'altra lettera di Valerianos a Σωκράτης è P. Mich. VIII 505, proveniente da BS1, da datare al pieno II secolo piuttosto che al II/III sec. d.C.

³³ P. Mich. IX 550. A Karanis sono stati ritrovati molti mulini tebani, cioè a funzionamento

e Τασουχάριον, unica donna della famiglia menzionata oltre la madre, può esser stata tanto una sorella, che la moglie o la figlia del nostro personaggio. Del resto questo nome femminile, che significa «sacra a Souchos», era molto comune nell'Arsinoites poiché là il culto del dio-coccodrillo era il principale; ricorre infatti più volte nei testi trovati nella «casa di Σωκράτης» e non si riferisce ad una sola persona.

Di Σαραπίων, fratello di Σωκράτης, non abbiamo notizie dirette, ma lo ritroviamo con ogni probabilità in due documenti, che ne testimoniamo l'attività quale σιτολόγος, sempre a Karanis³⁴.

Veniamo ora a quella che si presenta come, se non la principale, la fonte apparentemente più ricca di informazioni sulla composizione della famiglia di Σωκράτης in un periodo circoscritto. I dati trascritti nel documento sono stati riportati dal registro del censimento del 160/161 d.C. per redigere l'elenco degli aventi diritto a ereditare terreni con case, appartenuti alla nonna (οικόπεδα μαμμικά). Una certa trascuratezza nella redazione del testo, come due righe di scrittura (ll. 1-2) inserite nel margine alto, un'altra aggiunta nel margine sinistro e il fatto che pare sia stato copiato per pura distrazione anche parte di un altro elenco di persone appartenenti a un diverso gruppo familiare, tant'è vero che le due parti sono separate da due tratti di penna, mi fanno ritenere che il documento debba esser stato destinato a un uso privato³⁵. Vi sono elencati i componenti le famiglie di due fratelli, quella di Πτολεμαῖος Κάστορος τοῦ Πάπου μητρὸς Καστοροῦτος³⁶ e quella di Ἀχιλλᾶς, che avevano rispettivamente 47 e 40 anni all'epoca della dichiarazione di censimento³⁷. Costoro erano pro-

manuale, si vedano per esempio le tav. 89 e 90 in E. M. Husselman, *Karanis Excavations of the University of Michigan in Egypt 1928-1935. Topography and Architecture. A Summary of the Reports of the Director Enoch E. Peterson*, Ann Arbor 1979. Per l'archivio di Σταβούδς, ritrovato nel grande granaio di Karanis C123, cfr. l'introduzione a P. Mich. IX, 1-5. Fra i documenti ritrovati nello stesso granaio vi sono anche quelli in cui Σωκράτης figura come μητροπολίτης e agente di Gaius Iulius Apollinarius e della sorella Iulia Sarapis (cfr. nt. 11). Il nome Θατῆς ricorre altre volte nella stessa famiglia.

³⁴ P. Mich. VI 392 e 393, rispettivamente del 153 e del 158 d.C. da Karanis. Nel 194 d.C. troviamo un altro Σαραπίων σιτολόγος κόμης Νειλουπόλεως, forse appartenente alla stessa famiglia (P. Lond. II 346, p. 92).

³⁵ SB VI 9555 (P. Mich. inv. 4716c verso), da 26-B17, datato dopo il censimento del 160/1 d.C. e probabilmente prima di quello successivo.

³⁶ Lo si ritrova forse in P. Lond. II 168, p. 190 (162 d.C.), un contratto d'affitto di una vigna nei pressi di Psenarpsenesis scritto di suo pugno e in BGU I 170 (158/159 d.C.), una ricevuta di sementi dall'Arsinoites. Con questo Πτολεμαῖος o con un fratello di Σωκράτης potrebbe essere identificato il Πτολεμαῖος, che scrive al vecchio padre dal Serapeo di Memphis o di Arsinoe per accordarsi con lui per un trasporto di legna in occasione della festa in onore di *Sarapis* (P. Mich. VIII 511, da 26-B17). Se così fosse la lettera sarebbe da datare piuttosto alla prima metà del II sec. d.C. che alla seconda metà del II sec. d.C., dato che, sia nella lettera di Ἄρτεμις Σωκράτης e il suo presunto fratello Πτολεμαῖος, che nel registro di censimento, Πτολεμαῖος figlio di Κάστωρ non sembrano avere il padre ancora vivo.

³⁷ Ἀχιλλᾶς ha 30 anni secondo la prima edizione del papiro, forse 40 anni sulla base delle

tabilmente morti negli anni successivi al censimento e precedenti la redazione della copia, poiché i loro nomi sono posti fra parentesi (ll. 6-7 e l. 11). È possibile che la morte nello stesso lasso di tempo di due membri relativamente giovani della stessa famiglia sia da attribuire alla peste Antonina, che negli anni successivi al 166 d.C. aveva colpito per circa un quindicennio l'Egitto, a partire dalla zona del delta. Se così fosse, la redazione del documento si potrebbe supporre avvenuta nella seconda parte del periodo quattordicennale intercorso fra il censimento del 160/1 d.C. e quello successivo³⁸. Restano perciò eredi i figli di Πτολεμαῖος e di sua moglie Τασουχάριον, figlia di Αὐνῆς e di Ταπεῆσις³⁹, cioè Κάστωρ di 17 anni e Κάστωρ ὁ καὶ Πτολεμαῖος di un anno e i figli di Ἀχιλλᾶς e di sua moglie Ἀφροδοῦς, di 38 anni (l. 22): Κάστωρ di 15 anni e Κάστωρ νεώτερος di un anno⁴⁰. Separatamente vengono elencate poi le donne: si ritrovano le mogli dei due fratelli e le figlie femmine: Θατ . . (l. 17), forse Θατρῆς come la madre di Σωκράτης e Ὀνησίμη, figlie di Πτολεμαῖος e di Τασουχάριον; Σεραπιᾶς e Ταπιᾶμις figlie di Ἀχιλλᾶς e Ἀφροδοῦς.

Una Τασουχάριον ἄλλη è aggiunta nel margine sinistro all'altezza delle righe 18-19, fra Ὀνησίμη, figlia di Πτολεμαῖος e di Τασουχάριον (l. 18), e l'indicazione γυνὴ τοῦ Κ[άστωρος ?] (l. 19), che potrebbe esserle riferita: in questo caso è possibile che fosse la moglie del figlio maggiore di Πτολεμαῖος.

L'aggiunta, certamente importante, fatta nel margine alto, dice che a Τασουχάριον appartengono nella stessa κώμη una casa e un cortile e altrove case e un cortile e mezza casa e mezzo cortile. A prima vista vien da pensare che chi scrive si riferisca alla moglie di Πτολεμαῖος e non all'altra, ma non si può escludere nemmeno che si tratti di una terza Τασουχάριον

correzioni apportate alla versione *on line APIS* del papiro, dove si trova pure la lettura οἰκί(α) invece di οἰκί(α) a l. 2.

³⁸ Per la documentazione egiziana sulla peste antonina si veda G. Casanova, *Altre testimonianze sulla peste in Egitto*, Aegyptus 68, 1988, 93-97, e la bibliografia ivi citata.

³⁹ Nell'edizione del papiro si trova Ταπη..α, ma da un controllo al testo, mi pare più probabile una lettura dell'ultima lettera come ζ invece di α (lo stesso sigma finale si trova in Αὐνεῖος di l. 15), che corrisponde meglio a Ταπεῆσις, tenendo conto delle possibili oscillazioni fra η ed ε nella grafia. Questo nome si trova in P. Mich. VIII 495, una lettera senza data, ma in base a quest'indicazione databile intorno alla metà del II sec. d.C., proveniente da BS1, indirizzata Τασουχαρίῳ Ταπεῆσει dal fratello Ἰούλιος Γερμανός, che fra l'altro, manda a salutare il fratello Πτολεμαῖος raccomandandogli di aver cura delle sorelle e della madre. La stessa Τασουχάριον, moglie di Πτολεμαῖος e madre dei due Κάστωρ, si ritrova in P. Mich. IV 223. 119, 775, 1571; P. Mich. IV 224. 580, 858, 1062, 1606, 1841, 3520, 5193, 5542, 5603, 5843, 6045; P. Mich. IV 225. 198, 3341, 3343.

⁴⁰ Per Κάστωρ e Κάστωρ ὁ καὶ Πτολεμαῖος figli di Πτολεμαῖος cfr. P. Mich. IV. 2, p. 182, *s.v.* Un Κάστωρ Πτολ() si trova anche in una ricevuta della tassa sul fieno (μονοδεσμῖα χόρτου) da lui pagata nel 172/173 d.C. (P. Mich. VI 388, da BS1 di Karanis). Per Κάστωρ e Κάστωρ νεώτερος figli di Ἀχιλλᾶς cfr. P. Mich. IV. 2, p. 181, *s.v.* Probabilmente Κάστωρ νεώτερος si trova anche nelle registrazioni di tasse di P. Cair. Mich. 359. 1202 (175 d.C.), dove aveva 14 anni, l'età minima per essere tassabili.

e che i beni che le appartengono siano anch'essi parte degli οἰκόπεδα μαμμικά.

Il ritrovare in questa copia tratta da un documento ufficiale alcuni nomi che compaiono in una lettera di almeno dieci anni prima, ritrovata nella stessa casa, non può non far pensare alla possibilità che si tratti delle stesse persone o dei loro discendenti. Nella lettera di Ἄρτεμις sono nominati infatti, oltre alla madre di Σωκράτης, che era difficilmente ancora in vita nel 161 d.C., e a un Σαραπίων, evidentemente fratello di Σωκράτης, un Ἀχιλλᾶς, un Πτολεμαῖος, un Κάστωρ e una Τασουχάριον, tutti nomi che ritroviamo nella copia del registro di censimento, da cui sappiamo che Ἀχιλλᾶς aveva 40 anni e Πτολεμαῖος 47, sarebbero cioè nati nel 121 e nel 114 d.C. È difficile, data l'età, che si tratti dei presunti fratelli di Σωκράτης nominati nella lettera di Ἄρτεμις. Πτολεμαῖος e Ἀχιλλᾶς sono fra l'altro entrambi figli di Κάστωρ, a sua volta figlio di un Πάπος, che non compare altrove nelle carte della famiglia. All'identificazione degli eredi degli οἰκόπεδα μαμμικά tanto con i figli dei fratelli, che con i nipoti di un fratello di Σωκράτης, si frappone perciò l'ostacolo della paternità di Κάστωρ, padre di Πτολεμαῖος e di Ἀχιλλᾶς, figlio di Πάπος e non di Σαραπίων, come Σωκράτης. Costoro dunque, che appartengono probabilmente a generazioni successive a quella di Σωκράτης e dei suoi fratelli, o rappresentano un ramo collaterale della famiglia o sono discendenti di fratelli di Σωκράτης solo da parte di madre. Potremmo cioè supporre che Θατρῆς avesse avuto da Σαραπίων i due figli Σωκράτης e Σαραπίων, da Πάπος gli altri, fra cui Κάστωρ, padre a sua volta di Πτολεμαῖος e di Ἀχιλλᾶς, e che fosse stata lei la proprietaria degli οἰκόπεδα μαμμικά che i nipoti, se ancora in vita, avrebbero ereditato e che invece passavano ai loro figli⁴¹.

⁴¹ Altre ipotesi sono naturalmente possibili. Un contributo alla comprensione di questa situazione familiare potrà venire dalla lettura del *recto* di P. Mich. inv. 4716, che pare contenga i nomi delle persone per cui il testo sul *verso* è stato scritto: cfr. la versione *on line* APIS del papiro. Da considerare è anche la possibilità che la copia del registro di censimento sia stata scritta dallo stesso Σωκράτης, il che costituirebbe un'ulteriore ragione per ritenere che si riferisca da vicino alla sua famiglia. La scrittura infatti è certamente di una mano esercitata, come si vede dai nessi di alcune lettere, ad esempio quello *ypsilon-pi* di ὑπάρχουσι (ll. 1 e 32) e dalle frequenti abbreviazioni. Nel *ductus* vi sono però molte irregolarità, dovute al fatto che la scrittura corre perpendicolare alle fibre, che ne interrompono visibilmente il fluire. Il papiro non doveva essere di buona qualità in origine e oggi per di più il suo stato di conservazione lascia molto a desiderare, condizioni che ne rendono la lettura non sempre agevole. Un'analisi rapida delle singole lettere non permette di dire che la mano sia sicuramente quella di Σωκράτης, poiché non vi si riscontrano identità immediate, ma non lo fa nemmeno escludere. Va tenuto conto infatti che la grafia della stessa persona può variare non solo a seconda del materiale usato, ma anche del contenuto del documento che viene redatto e dell'età dello scrivente. Solo un confronto dettagliato fra la scrittura di questo e degli altri testi attribuiti al nostro personaggio con quella dei documenti sicuramente di sua mano permetterà di dire qualcosa di meno ipotetico in proposito.

A questo punto, sempre partendo dalla supposizione che nella lettera di Ἄρτεμις siano nominati, dopo la madre, i fratelli di Σωκράτης, difficilmente la Τασουχάριον che vi è nominata può esser identificata con la moglie di Πτολεμαῖος del registro di censimento del 161 d.C. Avremmo allora Τασουχάριον (1) nella lettera di Ἄρτεμις, Τασουχάριον (2) moglie di Πτολεμαῖος e Τασουχάριον (3), ἄλλη, probabile figlia o nuora di Πτολεμαῖος.

Τασουχάριον (1) potrebbe essere la moglie, la sorella o la figlia di Σωκράτης. Di una moglie e di una sorella non abbiamo altre notizie; di una figlia conosciamo l'esistenza ma non il nome dalla lettera di Valerianos, ma una Τασουχάριον figlia di Σωκράτης si ritrova in altri due testi da Karanis di questo stesso periodo⁴². Se dunque Τασουχάριον fosse il nome di una figlia del nostro Σωκράτης, sarebbe nipote di Θατρῆς; se poi οἰκόπεδα μαμμικά andasse riferito proprio a Θατρῆς, potrebbe essere lei la persona indicata nell'aggiunta fatta nel margine alto della copia del registro di censimento, non quindi la moglie di Πτολεμαῖος, ma una sua cugina, forse moglie di Valerianos.

Fino a questo punto i documenti ci hanno fatto conoscere, almeno di nome, parecchi membri della famiglia di Σωκράτης. Ciò che manca per completare il quadro familiare fin qua proposto è la figura di una moglie di Σωκράτης che, in quanto tale, non compare in alcuna delle carte che lo riguardano direttamente. Tutto fa pensare però che un atto di nascita ritrovato in una casa poco distante da quella «di Σωκράτης» si possa riferire a due suoi figli. Si tratta di un documento redatto in duplice copia, in latino e in greco, in cui la cittadina romana Sempronia Gemella dichiara la nascita *ex incerto patre* dei suoi figli gemelli Μᾶρκος Σεμπρώνιος Σαραπίων e Μᾶρκος Σεμπρώνιος Σωκράτης⁴³. L'ipotesi più probabile è che la madre avesse dichiarato i figli *spurii* per trasmettere loro il diritto di cittadinanza, che non avrebbero avuto se fossero stati riconosciuti da un padre non cittadino⁴⁴. Una situazione del genere si spiega facilmente conoscendo il gran numero di cittadini romani residenti a Karanis e le loro relazioni con gli altri abitanti del posto. Anche Σωκράτης, la cui famiglia faceva parte degli ἀπὸ τῆς μητροπόλεως⁴⁵, era in contatto con molti di loro⁴⁶, per cui non

⁴² P. Lond. II 196 p. 152 ll. 24-25, datato fra il 138 e il 161 d.C.; P. Mich. IV 224. 4553, 5338, del 172/3 d.C.

⁴³ P. Mich. III 169 (145 d.C.), dalla casa B7, non lontana da B17. La nascita avviene il 21 marzo (XII Kal. Apr.); il certificato è datato al 29 aprile (III Kal. Maias).

⁴⁴ Si veda quanto già detto da me in proposito in ZPE 85, 1991, 258-259, ripreso da P. van Minnen, ZPE 100, 1994, 241-242. Cfr. anche C. Terreni, *P.Mich. 3.169: Il mistero di Sempronia Gemella*, SDH, 62, 1996, 573-582.

⁴⁵ Cfr. P. Mich. inv. 5894 (inedito), citato in P. Mich. IX 549, nt. a l. 3, del 132/133 d.C.

⁴⁶ Si ricordi, fra i documenti trovati nella "sua casa", anche un documento in latino relativo a una dote redatto a Cesarea (P. Mich. VII 442 = Ch.L.A. V 295).

è inverosimile che i due gemelli Μᾶρκος Σεμπρώνιος Σωκράτης e Μᾶρκος Σεμπρώνιος Σαραπίων nati da una cittadina romana di Karanis fossero anche figli suoi. Può avvalorare quest'ipotesi il ritrovarli forse in una serie di documenti della fine del II e dell'inizio del III sec. d.C., in cui compaiono un Σαραπίων nella funzione di πράκτωρ ἀργυρικῶν e di σιτολόγος e un Σωκράτης λαογράφος⁴⁷, attività che corrispondono a quelle esercitate nell'ambito della famiglia di Σωκράτης, nella cui «casa» si sono ritrovati molti documenti, ancora in parte inediti, relativi alle operazioni di censimento, ai lavori alle dighe, all'esazione delle tasse o, comunque, al controllo del territorio di Karanis.

Se ci si chiede poi quale potesse essere la relazione fra una cittadina romana e un personaggio come Σωκράτης, è abbastanza evidente che la posizione di prestigio che egli doveva occupare nella comunità di Karanis e il suo alto tenore di vita potevano senz'altro compensare in un rapporto personale la mancanza della cittadinanza romana, che a quel tempo, del resto, non era più un bene tanto raro e si appressava a divenire patrimonio comune di tutti gli abitanti dell'impero. Sempronia Gemella, come apprendiamo dalla dichiarazione di nascita dei suoi figli, non era fra l'altro in grado di scrivere né in greco, né tantomeno in latino, condizione piuttosto comune fra le donne che vivevano in Egitto a quel tempo, anche se erano «di buona famiglia». Il nome riappare più volte nei documenti di Karanis della seconda metà del II secolo⁴⁸, come numerosi a Karanis sono pure i *Sempronii Gemelli*, da cui Sempronia Gemella può aver derivato il nome per sé e per i propri figli. Dal momento che a questi è stato però imposto il nome Μᾶρκος Σεμπρώνιος l'indagine si restringe ai *Sempronii Gemelli* con *praenomen* Marcus. Tutte le attestazioni finora conosciute di un Μᾶρκος Σεμπρώνιος Γέμελλος si riferiscono a un medesimo personaggio, nominato ginnasiarca a circa 47 anni nel 149 d.C. e provengono da Karanis⁴⁹. È probabile che Μᾶρκος Σεμπρώνιος Γέμελλος, che al momento della nascita dei gemelli avrebbe avuto circa 43 anni, fosse cittadino romano

⁴⁷ Σαραπίων πράκτωρ ἀργυρικῶν: P. Mich. IV 224 verso, del 172/173 d. C.; BGU III 819, del 202/203 d.C.; P. Aberdeen 35, del 202/203 d.C. - Σαραπίων σιτολόγος: P. Lond. II 346, p. 92, del 194 d.C. - Σωκράτης λαογράφος: BGU II 577, del 201/202 d.C.; BGU I 97, del 202/203 d.C. A questi si possono aggiungere una ricevuta d'affitto di terreno rilasciata da Σαραπίων (SB VI 9243, del 218 d. C., da Karanis) e BGU I 326, del 189 d.C., in cui un Σαραπίων e un Σωκράτης sono nominati eredi nel testamento del veterano Γάιος Λογγίνος Κάστωρ.

⁴⁸ Si veda P. Mich. IV. 2, p. 228 s.v.; P. Cair. Goodsp. XXX, col. 20. 6; BGU I 282 (175-180 d.C.), dove nella descrizione dei confini di un terreno nelle vicinanze di Karanis è nominato anche un Σεμπρώνιος Γεμέλλας ἐλαιών (l. 15).

⁴⁹ Si veda P. Mich. IV. 2, p. 228 s.v. Σεμπρώνιος Γέμελλος e p. 186 s.v. Μᾶρκος Σεμπρώνιος Γέμελλος. Sull'identificazione del ginnasiarca Μᾶρκος Σεμπρώνιος Γέμελλος col personaggio già noto dai registri di tasse di Karanis e sugli altri Σεμπρώνιοι Γεμέλλοι dell'Arsinoites nel II sec. d.C. si veda P. Heid. VII 399, pp. 106-108.

in quanto discendente dall'omonimo legionario della *legio III Cyrenaica* attestata alla fine del I sec. d.C. in Egitto⁵⁰. Sempronia Gemella va dunque verosimilmente messa in relazione col ginnasiarca di Karanis, il cui nome avrebbe trasmesso ai figli. Nulla impedisce di pensare che potesse esserne la figlia, dato che ne portava non solo il *nomen*, che andava di regola trasmesso anche ai liberti, ma pure il *cognomen*⁵¹. Anche dal punto di vista cronologico l'ipotesi non presenta problemi, come del resto non è affatto inverosimile che Σωκράτης abbia avuto due figli circa all'età di 50 anni con una donna molto più giovane.

Non possiamo stabilire in alcun modo che tipo di relazione sia esistita fra i due, né se siano vissuti insieme o no, questione del resto irrilevante, data anche la vicinanza della «casa di Σωκράτης» con quella in cui è stato ritrovato l'atto di nascita dei gemelli. Nella cosiddetta «casa di Σωκράτης» sono stati rinvenuti numerosi oggetti riferibili ad attività femminili, qualcuno alla presenza di bambini, oltre a parecchi papiri non ancora utilizzati e tre calamai. Non è però detto che i bambini cui appartennero quegli oggetti fossero necessariamente i gemelli; i ritrovamenti di papiri e i calamai invece confermano che per chi aveva abitato in quella casa redigere documenti, come ad esempio registrazioni di tasse, doveva rientrare fra le attività quotidiane⁵². Non si può però asserire che Σωκράτης sia vissuto in modo continuo proprio in quella casa di Karanis; quale μητροπολίτης egli probabilmente aveva una residenza anche ad Arsinoe, dove può aver trascorso parte del tempo in cui non si trovava a Karanis o altrove per i suoi affari. La stessa Sempronia Gemella avrebbe potuto del resto risiedere nella μητρόπολις e aver lasciato i figli a balia nella χώρα, a Karanis, dove poi sarebbero rimasti a svolgere la stessa attività del padre. Fra tutti i documenti trovati nella casa B17 di Karanis e concernenti Σωκράτης solo pochissimi sono di carattere personale. Fra questi vale la pena citare una lettera⁵³ in cui chi scrive, principalmente per questioni riguardanti un oliveto, alla fine

⁵⁰ P. Lond. II 142, pp. 203-204, del 95 d.C. da Karanis (cfr. P. Heid. VII 339, p. 108, nt. 19); suo padre si trova forse in SB XVIII 13235, ll. 2-3, datato 69-79 d.C., una dichiarazione di proprietà dalla μερίς Ἡρακλείδης dell'Arsinoites: παρὰ Μάρκου Σεμπρώνιου Μάρκου υἱοῦ φυλῆς Κολλίνας/[]ος ἑκατοντάρχου λεγιῶνος τρίτης Κυρηναϊκῆς. Sul ritiro della *legio III Cyrenaica* dall'Egitto cfr. K. Strobel, *Zu Fragen der frühen Geschichte der römischen Provinz Arabia und zu einigen Problemen der Legionsdislokation im Osten des Imperium Romanum zu Beginn des 2. Jh. n. Chr.*, ZPE 71, 1988, 251-280, spec. 257 sgg., e la bibliografia citata in W. Eck, *L'Italia nell'Impero romano. Stato e amministrazione in epoca imperiale* (Documenti e Studi 25), Bari 1999, p. 133, nt. 89.

⁵¹ Non si può nemmeno escludere naturalmente che Sempronia Gemella fosse di condizione libertina, avendo avuto già da schiava il nome Gemella, o che fosse figlia di un liberto di Μάρκος Σεμπρώνιος Γέμελλος. Sul *cognomen* Gemella cfr. A. Calderini, *Aquileia romana*, Milano 1930, p. 419; I. Kajanto, *The Latin cognomina*, Helsinki 1965, 75 e 295.

⁵² Per una descrizione del materiale trovato nella casa 26-B17 cfr. P. van Minnen, ZPE 100, 1994, 247-251.

⁵³ P. Mich. VIII 488, datato al II sec. d.C.

chiede alla persona cui si rivolge (forse Σωκράτης?) quando vuole che vada da lui ἡ ἀμμάς. Poiché una balia serve in genere là dove si trovano dei neonati, potremmo spingere la nostra immaginazione tanto avanti da collegare la necessità dell'ἀμμάς ai gemelli nati nel 145 d.C. Ciò significherebbe però voler colmare con la fantasia le lacune lasciate dalle testimonianze.

Lasciata da parte quest'ultima, molte delle osservazioni fatte richiedono ancora verifiche e vanno completate con altri dati. Il quadro che emerge da quanto esplorato finora si riferisce a un paio di famiglie di Karanis, appartenenti alle categorie privilegiate dei μητροπολίται e degli ἀπὸ τοῦ γυμνασίου, con alcuni membri cittadini romani a seguito del servizio militare loro o dei loro padri. Si tratta di greco-egizi benestanti, che per lo più mantengono nomi legati alla tradizione greca per i maschi, mentre le donne portano anche nomi egiziani. La volontà di presentarsi legati, almeno esteriormente attraverso l'onomastica, a una tradizione culturale di matrice ancora greca si manifesta chiaramente ad esempio nell'imposizione dei nomi dei discendenti in linea maschile di Κάστωρ τοῦ Πάπου, menzionati nella copia del registro di censimento SB VI 9555. Tutti e quattro i nipoti maschi portano infatti il nome del nonno; i secondogeniti per distinguersi aggiungono al primo nome l'uno quello del padre (Κάστωρ ὁ καὶ Πτολεμαῖος), l'altro l'appellativo «il giovane» (Κάστωρ νεώτερος).

L'immagine di questo tipo di società non è nuova e trova corrispondenza sia nei reperti degli scavi, sia in quanto si può conoscere della pianta della città del I e II secolo d.C.⁵⁴, sia in altri documenti, ma non per questo risulta inutile. La possibilità di stabilire, in base sia al luogo in cui sono stati rinvenuti che al contenuto, che un buon numero di documenti sono collegati fra loro è infatti una premessa per scoprire nuovi legami e connessioni fra altri testi, e quindi fra altre persone e altre famiglie, anche se non si sappia in anticipo o a chi si riferiscono o il luogo preciso da cui provengono. Basti ricordare ad esempio che la madre di Σωκράτης appartiene molto probabilmente a un gruppo familiare i cui documenti ci sono già noti come «archivio di Σαταβούς, figlio di Πνεφερώς» e sono stati ritrovati nello stesso grande granaio, da cui provengono i testi da cui sappiamo che Σωκράτης agiva quale rappresentante di cittadini romani ed era un μητροπολίτης. Le possibilità d'indagine vanno dunque ben oltre quanto ho esposto in questa occasione e i risultati che si potranno ottenere contribuiranno a delineare in modo sempre più preciso i caratteri della

⁵⁴ Per le case dell'area G, livello B, cfr. A. E. R. Boak and E. E. Peterson, *Karanis: Topographical and Architectural Report of Excavations During the Season 1924-28*, Ann Arbor 1931. A queste corrispondono nelle altre zone le case del più antico livello C, cfr. E. M. Husselman, *Karanis Excavations of the University of Michigan in Egypt 1928-1935. Topography and Architecture. A Summary of the Reports of the Director Enoch E. Peterson*, Ann Arbor 1979.

società di Karanis nell'arco di tempo che va dalla fine del I secolo all'inizio del III e corrisponde al suo massimo sviluppo economico. Più in generale, ovunque sia possibile procedere in questa maniera, cioè inserendo quanto ci dicono i documenti in un preciso contesto, si riuscirà meglio a collocare nella giusta luce le testimonianze – scritte e non – di un medesimo sito archeologico o anche di più d'uno, qualora fossero stati collegati fra loro.

Demotic literature in the Petrie Museum

JOHN TAIT

A modest group of Demotic literary fragments is housed in the Petrie Museum of Egyptian Archaeology of the Institute of Archaeology at University College London¹. The fragments came from cartonnage discovered by Flinders Petrie at Rifeh. A brief account of them was published some ninety years ago by Sir Herbert Thompson². The fragments cry out for a full edition, and the writer is currently working upon this task. Although Thompson obviously studied all the Rifeh Demotic papyri with great care, and with his usual acute scholarship, his publication of the literary pieces consisted of little more than a partial translation, and there were no plates. Also, there is now far more material available for comparison³.

In the winter of 1905-1906, Petrie and his colleagues had worked in the Delta⁴. On their return to Egypt in November 1906⁵, Petrie began work on Old Kingdom mastabas and other tombs at Giza, the well-known section of the necropolis of ancient Memphis, lying to the West of modern Cairo. Petrie received only a limited concession there, as several other foreign missions (American, German, and Italian) secured substantial shares of the plateau. By the New Year, 1907, Petrie was ready to move on. He determined to carry out survey and excavation in the less overworked region that lies south of Asiut, running down towards Sohag – thus

¹ I am most grateful to Barbara Adams, Research Curator of the Petrie Museum, Sally MacDonald, Museum Manager, and Stephen Quirke, Assistant Curator, for their help and encouragement.

² In W.M.F. Petrie, *Gizeh and Rifeh: Double Volume*, London 1907, pp. 31, 38-9. The five fragments separately identified by Thompson are now registered as UC. 32423-7.

³ In 1907, published demotic narrative literature, apart from some brief notices of mythological papyri, comprised only the first two Setna stories and Papyrus Krall. Thompson's appropriate description of the Rifeh fragments as 'a fragment [i.e. portions] apparently of an historical romance...' (Petrie, *Gizeh and Rifeh*, p. 38) surely reflected titles such as Krall's 1897 'Ein neuer historischer Roman in demotischer Schrift'.

⁴ Petrie's work at this period is outlined by M.S. Drower, *Flinders Petrie: A Life in Archaeology*, London 1985 [2nd ed., Madison Wisconsin 1995], Ch. 13, pp. 295-317.

⁵ Petrie, *Gizeh and Rifeh*, p. 1.

straddling what are now commonly referred to as Middle and Upper Egypt. Even so, at Rifeh he found himself working in competition with Hogarth and Schiaparelli.

In his autobiography, published almost a quarter of a century later, Petrie did not choose to recall the discovery of the papyri from Rifeh, mentioning instead pharaonic monuments and artifacts⁶. However, he certainly had no lack of interest in Greco-Roman or Coptic sites. He also played a considerable role in the discovery of papyri. His participation during 1896 in Grenfell and Hunt's work at Oxyrhynchus was brief, but some finds from his own 1922 excavations at the town are in the Petrie Museum⁷. The same collection houses the very important Middle Kingdom Egyptian papyri from Kahun⁸, and Gurob papyri, chiefly of the New Kingdom⁹. The Ptolemaic cartonnage from there is in Dublin¹⁰. The two published carbonized Egyptian papyri from the 1884 work at Tanis (one of which, the Geographical Papyrus, Petrie himself hand-copied for publication) are at the British Museum, London¹¹.

While Petrie was engaged at Rifeh, two of his colleagues were working at the well-known Coptic monastery of Bala'izeh, a little further South. Indeed, the ancient site of Deir Rifeh¹² itself (as the name would suggest) is essentially a Coptic site. It lies about six miles to the South of Asiut, at the western desert edge, and is part of the extensive cemetery of the pharaonic town of Shashotep (Hypsele)¹³, comprising graves at the desert edge and rock-cut tombs in the cliffs up to a mile further West into the desert¹⁴. The tombs were uniformly occupied, mostly divided up into several habitations, in the seventh and eighth centuries. In the case of Rifeh (unlike Bala'izeh),

⁶ W.M.F. Petrie, *Seventy Years in Archaeology*, London 1931, pp. 206-7.

⁷ W.M.F. Petrie, *Tombs of the Courtiers and Oxyrhynchos*, London 1925; see especially pp. 1, 12-13.

⁸ F.L. Griffith, *The Petrie Papyri: Hieratic Papyri from Kahun and Gurob*, 2v., London 1898. For the problems surrounding the findspots of this material, see C. Gallorini, *A Reconstruction of Petrie's Excavations at the Middle Kingdom Settlement of Kahun*, in "Lahun Studies", ed. S. Quirke, Reigate 1999, pp. 42-59. For the current project to take forward the publication of the papyri see the Introduction to the same volume by S. Quirke, p. vii.

⁹ Griffith, *Hieratic Papyri from Kahun and Gurob*. Of more recent work, see especially A.H. Gardiner, *Ramesseid Administrative Documents*, Oxford 1948 (Texts II-XVI) – see especially pp. iii, viii-xiii; H.S. Smith and H.M. Stewart, *The Gurob Shrine Papyrus*, in JEA 70 (1984), pp. 54-64.

¹⁰ P.Petr. See the Introduction to v. 1.

¹¹ W.M.F. Petrie, *Two Hieroglyphic Papyri from Tanis*, I: *The Sign Papyrus (a Syllabary)*, by F. Ll. Griffith; II: *The Geographical Papyrus (an Almanack)*, by W.M.F. Petrie, with remarks by H. Brugsch, London 1889.

¹² B. Porter and R.L.B. Moss, *Topographical Bibliography*, vol. 5: *Upper Egypt: Sites*, Oxford 1937, pp. 1-4; *Lexikon der Ägyptologie*, Band I, Wiesbaden 1975, col. 1034.

¹³ *Lexikon der Ägyptologie*, Band V, Wiesbaden 1984, coll. 532-3.

¹⁴ Material from a Middle Kingdom tomb found in the 1907 work was acquired by the Manchester Museum: M.A. Murray, *The Tomb of Two Brothers*, Manchester 1910.

these, and more recent houses closer to the cultivation remained occupied in Petrie's time.

The Rifeh Demotic papyri all came from the cartonnage of eleven human mummies found in the cemetery area East of the Deir. From the published account of 1907, it seems clear that the cartonnage was dismembered on the spot. Petrie himself appears to have carried out the extraction. He wrote 'I damped, opened, and cleaned them; and then the Greek were submitted to Drs. Mahaffy and Smyly, and the demotic to Sir Herbert Thompson'¹⁵. He then quoted a very brief report by Smyly on some of the 'most interesting' of the Greek fragments. This Greek material is now in Dublin. It has been discussed by Willy Clarysse¹⁶, and one of these papyri has recently been published by Brian McGing¹⁷.

For his fieldwork, for his photography, and for his surveying, Petrie delighted in inventing practical pieces of equipment, to be made at the lowest possible cost, and in devising simple new techniques. Rosalind Janssen has recently given an account of the great cradle he designed to support the giant volumes of Lepsius' *Denkmäler* in his own London department; such an apparatus was adopted in one or two other libraries, but eventually was everywhere abandoned¹⁸. Petrie seems to have regarded papyrus conservation as a suitable field for his ingenuity. The carbonized Tanis material was stated to have been unrolled 'under Mr. Petrie's directions' in 1884-85¹⁹. Clearly, Petrie can in no sense have supervised the whole progress of the work, but he may well have dictated the procedures²⁰. In 1894, Petrie himself conserved and mounted the famous 'Revenue Laws' papyrus, which he had 'bought from a dealer in Cairo' that same year; it was first published by Grenfell in 1896²¹. Petrie's methods, however they may strike us now, were a definite advance upon many nineteenth-century practices, and respected at least the most basic principles followed by modern conservators²².

The Demotic papyri as they now survive in the Petrie Museum show

¹⁵ Petrie, *Gizeh and Rifeh*, pp. 29-30.

¹⁶ W. Clarysse, *Ptolemaic Papyri from Lycopolis*, in "Actes du XV^e congrès international de papyrologie. Quatrième partie. Papyrologie documentaire", Bruxelles 1979, pp. 101-6.

¹⁷ B.C. McGing, *Revolt Egyptian Style: Internal Opposition to Ptolemaic Rule*, in *AFp* 43 (1997), pp. 273-314.

¹⁸ R.M. Janssen, *Petrie's Lepsius Cradle*, in *SAK* 21 (1994), pp. 131-9; cf. F.L. Griffith's appreciation of Petrie's ingenuity cited there, p. 134.

¹⁹ Griffith, in Petrie, *Two Hieroglyphic Papyri from Tanis*, p. 2.

²⁰ Quite apart from his absences abroad, Petrie's own remarks in Petrie, *Two Hieroglyphic Papyri from Tanis*, p. 21, imply that he was not present at the unrolling.

²¹ *P. Rev.*, p. xi; cf. Petrie, *Seventy Years in Archaeology*, p. 152.

²² For a sketch of Petrie's approaches to conservation, early in his career, see W.M.F. Petrie, *The Treatment of Small Antiquities*, in *The Archaeological Journal* 45 (1888), pp. 85-9. Ostraka (clearly Egyptian ceramic ostraka) are mentioned on p. 88, but not papyrus.

typical signs of their provenance from cartonnage. Parts have a washed out appearance, there are some traces of plaster, and it has been possible in recent years to reunite portions of fragments that had been torn from their proper position. In general, however, the papyri are in surprisingly good condition. Petrie's own words, quoted above, suggest that he did not need to use any especially harsh methods – such as the acid frequently employed at the time – in order to free the papyri²³. Further, some of the fragments are surprisingly large, compared to the ordinary run of cartonnage pieces. The most extensive (UC. 32223) has a length of 99 cm. Although it became broken into two fragments, they may be rejoined very neatly, and it is plain that this was a whole piece when it formed part of the cartonnage. Most of the Rifeh Demotic papyri are documentary in nature. They comprise contracts, accounts, and registers of persons. This last class of text is currently being studied, as part of a larger project, by Willy Clarysse, Dorothy Thompson, and others, including the writer. All the literary fragments UC. 32423-7 came from a single mummy. This mummy also yielded some documentary Demotic. Whether or not there was also some Greek it at present seems impossible to ascertain. All the five fragments show every sign of coming from one and the same papyrus, in as much as the hand in each case appears to be the same.

It is appropriate to show a degree of scepticism about the origin of cartonnage fragments. It is universally supposed that they were used because they were available to hand, or could be acquired, as 'scrap paper'. Some types of documents by their nature would be sent from one place to another, and higher officials could move their files from one part of Egypt to another. However, Thompson plausibly suggested that the Demotic documents in the eleven Rifeh mummies have considerable coherence. There are clear signs that much of the material is of local origin. The nearby town of Shashotep is mentioned a few times. The personal names that occur in profusion would suggest the Lycopolite nome, and perhaps precisely Shashotep, because of the frequent occurrence of the god Khnum in names. There is no hint at all that the actual necropolis area – modern Deir Rifeh itself – is in question. So it is a reasonable working hypothesis that all the papyri originated in Shashotep. A few items are dated, and the documents can all be assigned with some confidence to around the middle of the second century BCE.

In general the text of UC. 32123-7 appears to resemble in content and form the Demotic narrative texts already known. In particular, it may have some similarity to the Inaros texts with their concentration on the activities

²³ Compare Petrie's words 'By damping and opening these...', referring to the Gurob papyri, and 'so it could not be damped', referring to the Revenue Papyrus: Petrie, *Seventy Years in Archaeology*, pp. 102, 152.

of warriors. The text conceivably might be an Inaros text; more probably it is a text that shares much of the style and preoccupations of the better-known Inaros texts.

Traditions, continuity, and change in Demotic literature constitute a topic at present receiving new attention from several scholars. Among the issues being explored is whether or not there was literature peculiar to specific parts of Egypt (the answer to this so far seems to be that there was not, and the Rifeh fragments would be in agreement with this). Another question is whether individual texts and types of text had a long history, or were ephemeral. From the Second Century BCE, we have very little evidence for Demotic narrative. Later, in the Roman period, the Inaros texts form a prolific cycle. There are uncertain hints that some narrative material about Inaros and the warriors who claimed to be his kin might have existed in the Ptolemaic period. However, a few texts are coming to light which suggest that at that time stories about warriors may have taken on a variety of forms and dealt with a range of different characters.

Per una nuova edizione del *De exilio* di Favorino (*Pap. Vat. Gr. 11*)

ADELE TEPEDINO GUERRA

Sono passati più di trent'anni dalla pubblicazione dell'opera completa di Favorino di Arelate, curata, nel 1966, da A. Barigazzi¹.

Prima del *doctum et laboriosum volumen*², corredato di un ampio commento, ma privo di traduzione, non esisteva una vera edizione del retore. Frammenti si trovano nella dissertazione del 1853 di J.L. Marres³. Questi però non accoglieva le due orazioni giunteci nel *Corpus* di Dione Crisostomo, la *Corinthiaca* (or. 37) e la *De fortuna* (or. 64) per le quali già da tempo era stata proposta la paternità favoriniana⁴. Il III volume dei *Fragmenta Historicorum Graecorum* di C. Müller⁵ contiene i *Memorabilia* e l'*Omnigena Historia*, che compaiono anche nel I volume di E. Mensching, edito nel 1963⁶.

Il Barigazzi, tra l'altro, ripubblicò il *Pap. Vat. Gr. 11*, che ci ha conservato il *De exilio*, l'unico scritto sicuramente favoriniano, i cui primi editori furono, nel 1931, M. Norsa e G. Vitelli⁷, i quali ne diedero sia la trascrizione diplomatica (a) che il testo critico (b), con brevissime note di commento ed un indice delle parole, senza indicare né capitoli, né paragrafi «perché – avvertono nell'*Introduzione* – ci auguriamo riesca ad altri di intendere non

¹ *Favorino di Arelate: Opere*. Introduzione, testo critico e commento (Firenze 1966).

² Così F. Della Corte, *Maia* 27/1967, p. 298.

³ *De Favorini Arelatensis vita, studiis, scriptis; accedunt fragmenta*. Diss. (Trajecti ad Rhenum 1853).

⁴ Il primo ad attribuire l'orazione *Sulla fortuna* a Favorino fu J. Geel: *Dionis Chrysostomi Ὀλυμπικός ἢ περὶ τῆς πρώτης τοῦ θεοῦ ἐννοίας* rec. et explan., *commentarium de reliquis Dionis orationibus adiec.* J. Geelius (Lugduni Batavorum 1840), p. 420. La *Corinthiaca*, invece, fu attribuita all'arletino dall'Emperius, *De oratione Corinthiaca falso Dionis Chrysostomo adscripta*, *Brunsvigae* 1832 (= *A. Emperii opuscula philologica et historica* edid. F.G. Schneidewin, *Gottingae* 1847, pp. 18-49); cf. E. Amato, *Studi su Favorino. Le orazioni pseudo-crisostomiche* (Salerno 1995) e bibliografia ivi citata; id. *Per la ricostruzione del περὶ γῆρας di Favorino di Arelate* (Salerno 1999).

⁵ *Parisiis* 1849, pp. 577-585.

⁶ *Favorin von Arelate. Der erste Teil der Fragmente: Memorabilien und Omnigena Historia. Texte und Kommentare*, 3 (Berlin 1963). Alcune nuove sentenze sono state attribuite al retore da C.K. Callanan-A. Bertini Malgarini, *RhM*, N.F. 129/1986, pp. 170-184.

⁷ *Il papiro Vaticano Greco 11* (1. *Φαβωρίνου περὶ φυγῆς*; 2. *Registri fondiari della Marmarica*), «*Studi e testi*» 53 (Città del Vaticano 1931).

poche serie di righe che non abbiamo saputo né voluto integrare neppure *exempli causa*»⁸.

Dopo i due grandi maestri e prima del Barigazzi, altri studiosi hanno fatto proposte e brevi osservazioni sul testo: il contributo più importante è quello di A. Wifstrand⁹, il cui acume ha chiarito alcuni dei punti più difficili ed al quale è debitore lo stesso Barigazzi.

Alla ricerca di motivi originali presenti nello scritto, sono state, inoltre, indagate le fonti del *De exilio*: ricordo il saggio di T. Antonini¹⁰ e soprattutto quello di B. Häslér¹¹.

L'opera, come è noto, ci è stata conservata sul *verso*¹² di un papiro proveniente forse dalla Marmarica, perché di quella regione sono i registri fondiari conservati sul *recto*.

Il rotolo non proviene dalla fabbrica, ma fu formato con materiale scrittorio già esistente, cioè con tre pezzi di rotoli documentari di mani diverse, identici però per qualità di papiro, formato e contenuto, provenienti dallo scarto dello stesso ufficio statale amministrativo.

Il papiro è mutilo all'inizio e alla fine, ma l'attribuzione dell'opera a Favorino è sicura, perché, come videro gli editori, tre citazioni dello scritto compaiono nel *Florilegium* di Stobeo col lemma Φαβωρίνου¹³, senza però il titolo dell'opera, che è congetturato¹⁴. Esse sono III 22,39 H., nel capitolo περὶ ὑπερωσίας, che corrisponde a col. XIX 7-9 di P e IV 31,125 H., nel capitolo περὶ πλούτου, dove sono citati insieme due luoghi di P, col. XVII 17 s. e col. XXIII 41-48. Di una quarta citazione, che Stobeo¹⁵ ci tramanda ancora sotto il lemma Φαβωρίνου nel capitolo ὅτι δεῖ γενναίως φέρειν τὰ προσπίπτοντα ὄντας ἀνθρώπους καὶ κατ' ἀρετὴν ζῆν ὀφείλοντας, non v'è traccia nel testo del papiro. In essa, insieme all'εὐθυμία, la tranquillità con cui l'uomo virtuoso, allevato cioè ἐν μεγαλοψυχία ἀληθινῇ καὶ φιλοσοφία, affronta le avversità della vita, si apprezza l'efficacia dei buoni consigli.

Tale citazione potrebbe far parte del proemio¹⁶. Infatti sia i termini εὐθυμία e μεγαλοψυχία che i concetti di γνώμη educata dalla filosofia e di παρηγορία, la cui utilità non si esclude nella sventura, ricorrono anche nella prima lacunosa colonna di P. Il contenuto di questa, intuibile nelle prime linee e individuabile con una certa chiarezza soltanto alle ll. 32-50, è il seguente: chi

⁸ P. XVI s.

⁹ Εἰκότα. *Emendationen und Interpretationen zu Griechischen Prosaikern der Kaiserzeit*. II: Zu Favorinus und Plutarch, Bulletin de la Société Royale de Lund 1/1932-1933, pp. 1-16.

¹⁰ *Le fonti del περὶ φυγῆς di Favorino*, Rend. Acc. Linc. Classe Sc. mor., 10/1934, pp. 174-256.

¹¹ *Favorin, Über die Verbannung*, Diss. (Berlin 1935).

¹² Per l'avvolgimento dei rotoli opistografi cf. G. Bastianini, *BIBAION EAISSOMENON. Sull'avvolgimento dei rotoli opistografi*, in *Storia e pensiero del mondo antico* (Napoli 1994), pp. 45-48.

¹³ Cf. inoltre J. Freudenthal, *RhM* 35/1880, p. 411.

¹⁴ Cf. Norsa-Vitelli, pp. IX, XII; Barigazzi, p. 349.

¹⁵ IV 108,76 = IV 977 H.

¹⁶ Come ritiene il Barigazzi, p. 409 s.

possiede la virtù può procurare tranquillità a se stesso e dare consigli a chi abbia bisogno della parola e dell'esempio altrui.

Il proemio si estende fino a colonna VI 12¹⁷ ed è lacunoso soprattutto nella prima metà di ogni colonna. La ricostruzione del testo, fatta dal Barigazzi con molta dottrina, talvolta però non corrisponde alle tracce del papiro: un esempio, a col. I 29 s., sono i nomi di Diogene di Sinope e di Cratete il Tebano – ὁ [Σιλνωπεύς Διογέν]ης καὶ Κ[ρ]ά[τ]η[ς] [ὁ Θηβ]α[ί]τος καὶ – che non sono aderenti alle tracce di P: infatti leggo con difficoltà: ο[] .. I ca 10 ll.]ησημι.[] α[] ησ[¹⁸.

Favorino, attingendo ad una mole enorme di motivi filosofico-letterari derivanti dalla predicazione cinico-stoica, tratta il tema dell'esilio in quattro sezioni¹⁹, in ciascuna delle quali egli offre il rimedio contro i quattro antagonisti o desideri che l'esule deve combattere e vincere.

1) Da col. VI 12 a XII 37 è trattato il distacco dalla patria;

2) Da col. XII 37 a col. XVI 31 la separazione da parenti e amici;

3) Da col. XVI 31 a col. XXV 32 la privazione della ricchezza, degli onori, della reputazione e della gloria;

4) Da col. XXV 32 fino alla fine la perdita della libertà.

L'autore lega questi quattro temi con l'immagine dell'agone, svolta nel proemio e poi ripresa all'inizio di ogni sezione. «Essa costituisce come una cornice dentro la quale sono rappresentati quattro quadri di lotte agonistiche»²⁰.

Tali desideri, secondo la ricostruzione del Barigazzi sulla scia del Wifstrand²¹, sarebbero elencati dall'autore stesso a col. V 16-35, ma la lacunosità del testo in quelle linee invita alla prudenza.

È opportuno riassumere brevemente lo scritto.

Il primo avversario, il desiderio della patria coi templi e i ginnasi, può essere sconfitto se si pensa che gli dei sono in ogni luogo e come non esaudiscono in patria l'uomo empio, così ascoltano l'uomo pio dovunque egli li invochi. Lo stesso ricordo delle tombe abbandonate dei propri cari non può affliggere l'esiliato: infatti se l'anima muore, essi non sono in alcun luogo; se, invece, sopravvive, essi sono dappertutto. Ma cos'è la patria? Il luogo degli avi, che però non sempre furono indigeni e stabili. Allora è preferibile amare la terra dove ognuno di noi vive, destinata a diventare patria o terra degli avi per i discendenti. Infatti, se si risale indietro nel tempo, si troverà che tutti i popoli

¹⁷ Cf. Norsa-Vitelli, p. 22; Barigazzi, p. 350.

¹⁸ ο[] .. I 10 ll.] ησ..... [] α[] ησ[leggono Norsa-Vitelli senza integrare il testo. Cf. anche *Corpus dei Papiri Filosofici Greci e Latini* (Firenze 1992), I, I^o, p. 97.

¹⁹ In tre secondo gli editori, p. XI, che aggiungono un'argomentazione conclusiva sulla libertà umana.

²⁰ Barigazzi, p. 353.

²¹ P. 3 s.

sono immigrati nella terra che ora abitano, forestieri ed esuli anch'essi. Il genere umano appartiene ad un'unica razza, che abita la terra, madre e nutrice di tutti gli esseri animati, che qui vivono tranquillamente, ad eccezione degli uomini: essi, infatti, per cupidigia, l'hanno divisa, ponendo confini in ogni parte. È stolto chi si strugge di nostalgia per la propria patria, che per Favorino consiste nell'ambiente in cui uno può esplicare le sue doti e sentirsi circondato da lode e stima, ambiente che può essere costituito in ogni parte del mondo.

La mancanza dei parenti e degli amici è il secondo nemico con cui bisogna fare i conti. A differenza della patria, che è immobile, gli amici possono andare a consolare l'esule nella sua solitudine. Il vero amico infatti si conosce nella sventura, come l'oro al fuoco e il buon marinaio nella tempesta.

La terza pena, la privazione delle ricchezze, delle cariche e degli onori legati alla nobiltà di stirpe, può essere vinta con la considerazione che questi sono soltanto beni esterni e vani, che passano rapidamente dall'uno all'altro individuo. Soltanto ciò che è in nostro potere è immortale ed inalienabile. Perciò bisogna essere grati a Dio e rimettersi alla sua volontà, pronti a restituire i beni che ci ha prestato, compresa la vita: con questa disposizione d'animo si accoglie tranquillamente ogni sventura, tanto più che l'idea di ignominia legata all'esilio può essere falsa, come dimostrano molte condanne pronunziate dai tribunali degli uomini.

L'ultima pena che tormenta l'esule è la mancanza di libertà: ma l'anima è sempre libera e nulla può rinchiuderla; la vera libertà è il dominio delle passioni.

La revisione autoptica del papiro, fornendo nuove letture, mi ha permesso di chiarire alcuni punti oscuri del testo o di modificarlo con una diversa interpretazione. Desidero portare alcuni esempi.

1. A col. VII l'autore afferma che gli dèi ascoltano dovunque l'uomo giusto e pio, in nessun luogo il malvagio e l'empio: a conferma di tale assunto egli porta ad esempio l'episodio degli Afitei di Tracia, assediati da Lisandro²², ai quali Zeus Ammone vaticinò che avrebbe esaudito le loro preghiere anche se l'avessero invocato lì in Tracia e non si fossero più recati in Libia a supplicarlo. A questo punto, ll. 44-46, c'è una citazione poetica, che Norsa-Vitelli leggevano nel modo seguente (testo *b*):

φοιτᾶ γὰρ ἐπ' οἴδμά τε πόντου γᾶν τε καὶ λει
μῶνας εὐφύλλους διαπε.. α[...]οιον ὕδωρ|
Ζεὺς ὁ πάντ' ἐποπτεύων.

Il Maas²³ attribuì il frammento lirico a Sofocle e, a l. 45, lesse διαπεισα[...]οιον, senza proporre soluzione alcuna.

²² Cf. Plut., *Lys.* 20.

²³ DL 52/1931, col. 1211.

Il Barigazzi²⁴ ne ipotizzò un'appartenenza al *Tereo* sofocleo e propose δι' ἀπείρατ[ο]ν οἶον oppure αἶον; in questo secondo caso, lo studioso pensò ad una dittografia ατον da espungere.

Il Kannicht, enumerando il luogo in questione tra gli *adespota*²⁵, ritiene, molto prudentemente, che dopo εὐφύλλους inizi un'altra citazione e, nell'apparato, ipotizza διαπερᾶι[. .] αἶον.

Nella revisione di P, sebbene sbiadito, prima della seconda lettera α, leggo un δ, cioè διαπειδα[...]οἶον²⁶.

Proporrei pertanto:

φοιτᾶ γὰρ ἐπ' οἶδμά τε πό[ντο]ν
γᾶν τε καὶ λειμῶνας εὐφύλ-
λους διὰ πείδα[κος] οἶον ὕδωρ |
Ζεὺς ὁ πάντ' ἐποπτεύων.

Traduco: «Infatti va verso l'onda del mare, la terra e i prati verdeggianti come acqua per mezzo della sorgente, Zeus che tutto sorveglia».

La nuova lettura διὰ πείδα[κος] dà un senso alla citazione poetica: l'onnipresenza di Zeus nella natura che arriva al mare, alla terra e ai prati è paragonata all'acqua che, per mezzo della fonte, inizia il suo corso verso il mare, la terra, i prati e quindi si estende dovunque.

In base allo stile, al lessico e al contesto, si può formulare la verosimile ipotesi che tale citazione *sine poetae nomine* sia riferibile a Pindaro, forse all'*Inno a Zeus Ammone*.

Questo punto è stato da me ampiamente discusso in un articolo pubblicato nell'ultimo numero della «Revue des Études Grecques»²⁷.

2. Nello svolgere il tema del cosmopolitismo, tra gli esempi che l'autore porta per confrontare i costumi degli uomini e degli animali, a col. X 11-16, il testo fornito dai precedenti editori così recita:

Αἱ δὲ γέρανοι | ἡμῶν μεγαλοφρονέστεραι · ἐκ γὰρ Θρακῶν | εἰς Αἴγυπτον
ἀπιούσαι οὔτε Θράκην ἠγοῦνται πατρίδα οὔτε Αἴγυπτον φυγὴν, πρὸς δὲ |¹⁵
τόπον ἀλληλίσματα²⁸ σφίσιν εἶναι ταῦτα, | χειμῶνός τε καὶ θέρους
ἐνδιαιτήματα.

²⁴ P. 438; cf. anche pp. 447, 454.

²⁵ TrGF fr. 167a.

²⁶ Come avvertono Norsa-Vitelli (p. VII, XVI) la scrittura è «incostante per grandezza, densità e inclinazione», per cui non sempre è possibile determinare con certezza il numero delle lettere in una lacuna.

²⁷ A. Tepedino Guerra, *Un nuovo frammento pindarico dell' Inno ad Ammone?* Pap. Vat. Gr. 11, col. VII 44-46 (Favorino, Sull'esilio), REG 110/1997, pp. 353-361. Nella lettera del 2/7/98 il prof. H. Maehler, che ringrazio, mi ha comunicato di condividere la mia ipotesi pindarica e si è mostrato propenso ad inserire la citazione come "fr. **36a" nella sua prossima edizione del II volume di Pindaro: «con due asterischi perché ambedue le attribuzioni, quella a Pindaro e quella all'inno ad Ammone, sono congetturali».

²⁸ È tradotto "migration" nel *Revised Supplement* del LSJ.

A l. 14 s., nella trascrizione *a*, Norsa-Vitelli²⁹, dopo aver presentato προσ[μεν]δειτοπαναλληλαισμο..ασφισιν, osservano che non si può escludere αλληλίσμο e «la lettera dopo il μ certo non è ε»³⁰.

Propongono nel testo πρὸς δὲ τόπον ἀλληλίσματα, che intendono col significato di «avvicinamenti di luogo». Nelle note, però, commentano in maniera non chiara: «così anche O. Immisch, indipendentemente da noi che avremmo poi senza ragione espunto ἐνδισαίτηματα»³¹.

Sulla loro scia è il Barigazzi³², il quale ritiene che ἀλληλίσματα derivi dal verbo ἀλληλίζω.

Il concetto del passo è intellegibile: le gru che nelle loro migrazioni si spostano dalla Tracia in Egitto e viceversa, non considerano né la prima loro patria né la seconda terra d'esilio, ma entrambe le terre semplici dimore stagionali.

Dalla mia autopsia risulta che in P sia da leggere προσ[μεν]δειτοπ[.]αναλληλαισμοικ[.]α.

La proposta degli editori, pur essendo suggestiva, introduce non soltanto un *hapax* e non tiene neanche conto che le lettere dopo αλληλαισμο non sono ατ, bensì ικ. D'altra parte, il dativo ἀλλήλαις, che nella logica del discorso potrebbe riferirsi a πατρίδα e a φυγήν, è grammaticalmente inaccettabile.

Pertanto a l. 14 s. proporrei questo testo:

πρὸς δὲ ^lτὸ πᾶν ἄλληλα{ι} σμοικ[ρ]ὰ σφίσις εἶναι ταῦτα | χειμῶνός τε καὶ θέρος ἐνδισαίτηματα.

Intendo τὸ πᾶν con valore avverbiale, mentre ἄλληλα{ι}³³, è retto dal πρὸς δὲ. Naturalmente non ha senso interporre dopo ταῦτα.

Traduco:

«Le gru hanno un animo più grande di noi. Spostandosi dalla Tracia in Egitto, non ritengono né la Tracia loro patria né l'Egitto loro terra d'esilio, ma che queste³⁴ dimore invernali ed estive, l'una rispetto all'altra, non abbiano assolutamente importanza per loro».

3. Continuando a svolgere il tema del cosmopolitismo, a coll. XI 44-51-XII 1-15, l'autore presenta il suo esilio come uno dei tanti spostamenti di popoli o di individui; egli non è né al seguito di Capys³⁵ né di Ilo³⁶ o di Alessandro, ma di un ecista ben più grande, dio. Pertanto a chi possa obietargli di essere sempre uno straniero nella nuova terra, egli risponde di considerare i

²⁹ P. 7.

³⁰ P. 7 n. 15.

³¹ P. 22.

³² P. 450.

³³ Per α>αι (anche a col. IV 17 s. κραδιη sta per κραδίη (voc.) etc.) cf. F.Th. Gignac, *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods* (Milano 1976), I, p. 194 s.

³⁴ Ταῦτα può essere considerato anche predicativo di ἐνδισαίτηματα.

³⁵ Compagno di Enea e fondatore di Capua: Verg., *Aen.* X 145.

³⁶ Fondatore di Ilio: cf. Apollod. III 12.3; Hom., *Il.* XX 215 ss.; Diod. Sic. IV 474 ss.; Paus. II 22.3.

sentimenti di benevolenza e di sincerità fondamento più sicuro al vivere civile che non l'iscrizione nei registri anagrafici e l'appartenenza a una determinata classe sociale. Infatti, egli è giunto nella città che lo ospita con autentici sentimenti di benevolenza, avendo come suoi protettori Zeus ed Estia, personificazioni, il primo della legge, dell'ospitalità e dell'amicizia, la seconda del focolare, sia domestico che pubblico, nel pritaneo della comunità cittadina. Piuttosto che l'ospitalità in se stessa, quanto siano importanti verso l'ospite i sentimenti di tutta la comunità più che del singolo individuo, lo dimostrano gli episodi³⁷ di Achille, che pure accolse alla sua mensa Priamo, venuto a riscattare il corpo di Ettore³⁸, e di Atreo, che fu capace di imbandire al fratello Tieste le carni dei suoi figli³⁹.

Ecco il testo da me proposto:

Εἰ δ' ἐμὲ ξένον καὶ ἀλλότριον ἴστινες τῶν ἐπιχωρίων νομοῦσιν, ἀλλ' ἰ ἐγὼ πολίτας ἐκείνους καὶ πατρίδα τήνδῃ τὴν γῆν λόγῳ τε καὶ ἔργῳ τίθεμαι (κρείττων γὰρ ὁ θεὸς οἰκιστῆς, ὅς με εἰσώκισεν ἴσην τε καὶ ὅπως ἐκείνῳ φίλον, πολὺ ἴσῳ μᾶλλον ἢ Κάπυς τε καὶ Ἴλος καὶ Ἀλέξανδρος καὶ εἴ τις ἄλλος μικρὰν μοῖραν ἢ γῆ[ς τεί]χεσιν [π]εριγράψ[ας] ἐπώνυμον ἑαυτοῦ ἰ ἐπ[οιή]σατο)⁴⁰ ἄνδρα τε εὖνουν πολὺ οἰκειότερο[ν] καὶ πόλει καὶ ἰδίᾳ ἐκάστῳ νομίζω ἢ ὅστις φ[υ]λῆς τε καὶ φ'ράτριας καὶ ξυγγε[ν]είας ὀνόμ[α]τι ἐπαιρόμενος τοῖς ἔργοις ἀλλ[λ]ότριον αὐτὸν ἀποφαίνει· οὐ γὰρ οἱ νόμοι οἴ]δὲ τὸ μετ[οί]κιον πολίτας ἢ ξένους, ἀλλ' ἢ γνώμη ἰ ποιεῖ. ἢ καὶ αὐτὸς θαρρῶν ἑμαυτὸν οὐ ἰ γράμμασιν ἀλλὰ εὐνοίᾳ τῆδε τῆ πόλει ἐγ[γ]ράφω, Δία τε πατρῶν τὸν αὐτὸν καὶ ξένιον καὶ φίλιον προστάτην ποιούμενος καὶ ἰ Ἔστιαν κοινὴν θεῶν τε καὶ ἀνθρώπων ἰ μητέρα παρεχόμενος⁴¹ ξενίαν τε τράπειζαν πολὺ τῆς ἰδίας ἐκάστῳ αἰδοιστέραν. ἴς εἴ τις ὁσίως αὐτῆς προστατοῖτο.

A col. XII 15 la lettura προστά[τη]πτοῖτο indusse gli editori precedenti a considerare πτ come una correzione di τη da parte dello scriba.

Dalla revisione del papiro mi risulta, invece, che lo scriba, proprio sotto l'influenza di προστατην⁴², abbia semplicemente cancellato con un frego la lettera η; leggo προστατ[η]οῖτο.

³⁷ *Ibid.* ll. 15-20.

³⁸ *Hom.*, ll. XXIV 476 ss.

³⁹ *Ov.*, *Ep. ex Pont.* IV 6,47; *Eur.*, *Or.* 1008.

⁴⁰ Seguo il Barigazzi, pp. 456-458, che considera un inciso XI 47-51 - XII 1 s.: infatti la proposizione ἐγὼ πολίτας - - - τίθεμαι di XI 46 s. è coordinata alla proposizione di XII 2 ἄνδρα - - - νομίζω; pertanto non è necessaria la correzione di δέ in τε, come propongono i primi editori. Questi mettono un punto dopo τίθεμαι (XI 47) e prima di ἄνδρα (XII 2); appongono una virgola dopo νομίζω (XII 3) e dopo ποιούμενος (XII 11). Frequenti i fenomeni di iotacismo: XI 46 πολ'έ'ιτας; 47 s. κριττων; 48 εἰσωκεισεν; 51 μεικραν; XII 3 νομειζω; 3,9 πολι; 7 πολειτας.

⁴¹ Cf. Norsa-Vitelli, p. 23 n. 12 ss.; Barigazzi, p. 458.

⁴² Cf. Norsa-Vitelli, p. 8 n. 15; p. 23 *adm.*; cf. Barigazzi *app.*

Traduco: «Se poi alcuni del posto mi considereranno ospite e straniero, allora di nome e di fatto considero loro concittadini e patria questa terra (infatti il più potente colonizzatore è dio che mi fece insediare dove e come gli piacque, molto più di Capi, di Ilo, di Alessandro e più di chiunque altro il quale, avendo delimitato⁴³ con mura una piccola parte di terra, le diede il suo nome) e reputo un uomo che abbia una buona disposizione d'animo amico verso la città e personalmente verso ciascuno molto più di chi, vantandosi per i nomi di file, di fratria e di parentela, si dimostra di fatto estraneo.

Infatti né le leggi né la tassa di meteco rendono cittadini o stranieri, ma la disposizione d'animo benevola⁴⁴. Grazie ad essa anch'io, fiducioso, proprio a questa città iscrivono me stesso, non nei registri anagrafici, ma con la benevolenza, considerando protettore Zeus patrio, che è al tempo stesso difensore degli ospiti e degli amici ed offrendo Estia, madre comune degli dei e degli uomini e mensa ospitale molto più degna di rispetto per ciascuno di quella privata, se uno la presieda in modo pio».

4. Per dimostrare che gli onori ai quali gli uomini si attaccano sono beni instabili e caduchi, a coll. XVII 43-50-XVIII 1 s., Favorino racconta l'aneddoto degli Etiopi orientali.

Nel testo di Norsa-Vitelli leggiamo:

φασίν δὲ Αἰθιοῦπων τῶν πρὸς ἀνατολὰς τὸν Ἰ βασιλέα, εἶ τινα ἐν τοῖς ἐπιχωρίοις τιμᾶσθαι ἰ⁴⁵ ἐθέλοι, ἀφελόντα διδόναι τῶν ζωμάτων ἐν ἰ τῶν ἑαυτοῦ· αὐτὴ γὰρ Αἰθιοῦπων στολή. μείχρι δ' ἂν τοῦτο ἐζωσμένος περινοστή, ἅπαντες τοῦτον οἱ ἐντυγχάνοντες προσκυνούσιν ἰ τε καὶ περιέπουσιν· ἐπειδὴν δὲ τῷ βασιλεῖ ἰ⁵⁰ δοκῆ πάλιν ἀποθέσθαι τὸ ζῶμα, οὐδεὶς αὐλλτὸν Αἰ[θιοῦ]πων ὑπαντιάζων οὐδὲ τὸ κοινότερον προσαγορεύσει ἀξιώσει.

A l. 50, gli editori leggevano δοκῆ ... ἀποθηται, ma l'apparente occorrenza di due congiuntivi δοκῆ e ἀποθηται, li costrinse a correggere ἀποθηται nell'infinito ἀποθέσθαι retto da ἐπειδὴν δοκῆ.

Il Maas⁴⁵, seguito anche dal Barigazzi – entrambi senza alcun commento – aveva invece inteso ἐπειδὴν ... ἀποθηται e quindi corretto δοκῆ in δοκῆ(σαν): un participio aoristo, di uso però generalmente poetico, da accordare – credo – con τὸ ζῶμα.

Dalla mia autopsia risulta che è possibile leggere ἀποθίσται da intendere ἀποθέσθαι, con lo scambio cioè ι per ε, dinanzi al σ⁴⁶ e di θ per τ, dopo il σ⁴⁷.

⁴³ Cf. Barigazzi, p. 456.

⁴⁴ Per γνώμη cf. Thuc. VI 45; Lys. 10.21.

⁴⁵ *Art. cit.*, col. 1213.

⁴⁶ Cf. Gignac, *op. cit.*, p. 249 s.: *PMich.* 347.1 ἐκθίσται per ἐκθέσθαι.

⁴⁷ Cf. E. Mayser, *Grammatik der Griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit* (Berlin 1970 rist.), I.1, p. 154; Gignac, *op. cit.*, p. 87.

Pertanto già nel papiro c'è l'infinito richiesto dal verbo δοκέω e quindi non è necessaria alcuna correzione.

Traduco:

«Dicono che il re degli Etiopi orientali⁴⁸, se vuole che tra i sudditi qualcuno sia onorato, concede di portar via una delle sue fasce. Infatti questo è l'abito degli Etiopi. Fino a quando uno vada in giro indossandola, tutti quelli che lo incontrano si prostrano e l'onorano. Ma quando al re piaccia che la fascia sia di nuovo deposta, nessuno degli Etiopi incontrandolo stimerà giusto rivolgergli neppure un saluto cortese».

5. A col. XX, Favorino dice che come chi non restituisce un deposito o non mantiene un patto è sleale, così noi, venuti al mondo nella condizione di fare la volontà di Dio, non dobbiamo essere né ingiusti né fedifraghi, ma restituirgli le cose che ci ha prestato con riconoscenza, giustizia, lealtà e pietà.

In tale contesto, a l. 58, non mi pare necessario correggere καθ' ὧν del papiro in καθώς, come fanno tutti i precedenti editori, perché il passo è ugualmente chiaro:

οἱ δὲ ἐπὶ ταύταις ταῖς ξυνηθῆκαις π[αρ]αληφθένι⁴⁸τες, ὡς ὅ τι ἂν δοκῆ τῷ ποιήσαντι ἡμᾶς θεῶ πάσχειν τε καὶ ποιεῖν, ἂν μὴ ταύτην φυλά[τ]τωμεν, ἢ οὐχ ἡγήσόμεθα ἄδικοί τε⁴⁹ τὴν μεγίστη[ν] ἀδικίαν πρὸς τοὺς θεοὺς αὐτούς, καθ' ὧν καὶ πρὸς τοὺς ἄλλους περὶ τῶν δικαίων ὧν ὁμνυμεν, [κ]αὶ ἄπισ⁵⁰τοι ἅμα καὶ ἀνόσιοι καὶ παράσπονδοι εἶνα[1];

Il verbo ὁμνυμι può reggere regolarmente sia κατά e il genitivo⁵⁰, sia l'accusativo semplice⁵¹: nel nostro passo si trovano entrambi i costrutti, e, nel caso dell'accusativo, si ha l'attrazione del pronome relativo, che attenua in parte l'effetto della *variatio* (περὶ τῶν δικαίων ἃ ὁμνυμεν).

Per il passaggio dal plurale ἐπὶ ταύταις ταῖς ξυνηθῆκαις (l. 54) al singolare ταύτην (l. 56), a cui si sottintende ξυνηθῆκην, si possono trovare numerosi esempi nel Kühner-Gerth⁵², già richiamato dal Barigazzi⁵³.

Traduco:

«E noi che siamo invitati a questo patto, in quanto così piace al dio che ci fa patire e agire, se non lo osserviamo, non penseremo di essere colpevoli della più grande ingiustizia nei confronti degli dèi stessi, in nome dei quali giurammo e nei confronti degli altri riguardo alla giustizia sulla quale giurammo e di essere al contempo sleali e traditori?».

⁴⁸ Sono gli Indiani, menzionati da Omero, *Od.* I 24; Hdt. 7,70.

⁴⁹ In correlazione con καὶ ἄπιστοι di l. 59.

⁵⁰ Cf. Dem. 29,26; 54,40; Long. 2,4,4.

⁵¹ Hdt. 4. 172,3; Isocr. 1. 23.

⁵² *Ausführliche Grammatik der Griechischen Sprache* (Hannover 1992 rist.) II 1, pp. 86-88.

⁵³ P. 492.

Come mostrano questi pochi luoghi, è evidente la necessità di una riedizione, in chiave moderna, dello scritto favoriniano, basata non soltanto sulla rivisitazione del papiro, ma accompagnata anche da un agile commento e soprattutto da una traduzione che possa rendere accessibile il contenuto di questa *consolatio* meritevole di comparire accanto alle altre opere del *genere*⁵⁴.

⁵⁴ Dell'esilio avevano trattato Bione di Boristene, Telete, Musonio, Dione Crisostomo, maestro di Favorino e Plutarco suo amico, Cicerone, Seneca, Ovidio in una lettera *ex Ponto* (I 3) e Cassio Dione, alcuni facendone esperienza diretta, altri rivolgendosi a coloro che patiscono o possono patire l'esilio.

The administration of Roman Egypt: a survey of recent research and some outstanding problems

J. DAVID THOMAS

In 1976 Alan Bowman wrote a substantial article entitled “Papyri and Roman Imperial History”, in which he surveyed contributions over the preceding fifteen years in all aspects of the subject¹. My purpose today is much more modest. What I shall try to do is to survey recent work on the administration, confining myself to the first four centuries AD, and concentrating in particular on the civil administration². For the most part I shall keep to work done in the last ten to fifteen years, with occasional reference to earlier work and to work which I know to be in progress, endeavouring in the course of this survey to draw attention to one or two areas where it seems to me that important and interesting problems remain to be tackled³.

Let us begin with the central administration in Alexandria and look first at the office of the prefect of Egypt. Recent research here has covered several different areas: Guido Bastianini has brought up to date the list of prefects⁴, and Rudolf Haensch has put on a much sounder footing our understanding of the workings of the prefect's conventus and set it against the known

¹ *JRS* 66 (1976) 153-73.

² Of general works published recently which deal in part with the administration in the Roman period note in particular Geneviève Husson in G. Husson, D. Valbelle, *L'État et les Institutions en Égypte* (1992), and Alan K. Bowman, *Egypt after the Pharaohs* (2nd ed. 1996); see as well his contribution on Egypt in the early Roman period in *Cambridge Ancient History* X (1996) 676-702 (cf. also E.S. Gruen, *ibid.* 148-51). A number of relevant articles are to be found in *Aufstieg und Niedergang (ANRW)* II 10, 1 (1988), edited by H. Temporini, some of which are referred to in the following notes.

³ It would have been impossible to carry out even this modest task without the aid of two publications which appear with commendable regularity: the *Bibliographie papyrologique* produced by Georges Nachtergaele and Alain Martin, and the *Notiziario di Studi e Ricerche in corso* edited by Paola Pruneti. May I take this opportunity to express my immense debt to those who produce these publications, a debt which is, I am sure, felt by all papyrologists.

⁴ *ANRW* II 10, 1 (1988) 503-17 (see also P. Bureth, *ibid.* 472-502). Note as well G. Geraci, ‘Praefectus Alexandriae et Aegypti: alcune riflessioni’, in Lucia Criscuolo et alii (edd.), *Simblos. Scritti di storia antica* (Bologna, 1995) 159-75.

background of other provinces⁵. He has also published work on the prefect's archives⁶, and on the petitions sent to the prefect and to other members of the central administration in Egypt⁷. His articles show that a careful and imaginative study of the sources can still give rise to important new conclusions. There has, however, been no comprehensive survey of the office of prefect, especially outside the judicial sphere⁸, since that by Reinmuth over sixty years ago.⁹ It is therefore all the more welcome to learn that Andrea Jördens is planning such a study, which we await eagerly¹⁰.

It is perhaps hardly surprising that little work has been done recently on the various Roman procurators in Egypt, since it is not very long since studies were published on the dioiketes¹¹, and on the epistrategoi¹². The dioiketes, however, is likely to need re-consideration in the light of the information provided by the carbonised papyri from Bubastos and, to a lesser extent, those from Thmuis¹³. These volumes provide much of interest for the administrative history of Roman Egypt and it is greatly to be hoped that the rest of the Thmuis papyri will soon be published. As regards other officials at this level, in the last few years we have had prosopographical studies only: for the iuridicus by Febronia Elia¹⁴, and for the archidikastes by Piet Sijpesteijn and Klaas Worp¹⁵.

Moving down the hierarchical scale and coming to the local administration, we must look first at the strategos. What we have had in recent years is a useful survey of various aspects of the office of strategos and problems connected with it, produced by John Whitehorne¹⁶; and a comprehensive list

⁵ *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses* (1997) 320-91. There is also a considerable amount of very important information relevant to Egypt, and especially to the prefecture, in his *Capita Provinciarum: Statthaltersitze und Provinzialverwaltung in der römischen Kaiserzeit* (1997).

⁶ *ZRG* 109 (1992) 209-317.

⁷ *ZPE* 100 (1994) 487-546; cf. also Hermann Horstkotte, *ZPE* 114 (1996) 189-93, and Amphilochos Papathomas, *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses* (1997) 765-79.

⁸ For which see most recently Giuliana Foti Talamanca, *Ricerche sul processo nell'Egitto greco-romano* I (1974) and II 1 (1979), and Barbara Anagnostou-Canas, *Juge et sentence dans l'Égypte romaine* (1991).

⁹ O.W. Reinmuth, *The Prefect of Egypt* (Klio Beiheft 34; 1935).

¹⁰ Cf. also her article in *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses* (1997) 511-24.

¹¹ Dieter Hagedorn, *YCS* 28 (1985) 167-210.

¹² J. David Thomas, *The epistrategos in Ptolemaic and Roman Egypt, II: the Roman epistrategos* = *Pap.Colon.* VI (1982).

¹³ Jaakko Frösén and Dieter Hagedorn, *Die verkohlten Papyri aus Bubastos* = *Pap.Colon.* XV, Band 1 (1990); Hagedorn and Klaus Maresch, Band 2 (1998); Sophie Kambitsis, *Le Papyrus Thmouis 1, colonnes 68-160* (1985).

¹⁴ *Quaderni Catanesi* 2 (1990) 185-216 (= Studi in memoria di Santo Mazzarino III).

¹⁵ *ZPE* 110 (1996) 181-2, supplementing the list in P.Theones, *App. B.*

¹⁶ *ANRW* II 10, 1 (1988) 598-617.

of known holders of the post, by Bastianini and Whitehorne¹⁷. This list also includes all known holders of the post of royal scribe, and here we are promised a new study of the office in the Roman period by Thomas Kruse. This is welcome not only because the only comprehensive study was published as long ago as 1913¹⁸, but also because the recently published papyri from Bubastos, to which I have just alluded, bring new evidence regarding the office. As to the strategos, the position is less happy. In the article by Bowman to which I have already referred he commented “one of the most serious gaps in the history of the administration of Roman Egypt is the lack of a comprehensive and up-to-date study of the strategi of the nomes” (pp. 165-6). Alas, we still lack such a study and so far as I know no one is planning to produce one¹⁹.

A major problem regarding the strategos which still awaits definitive treatment concerns what I may call his decline and fall. The strategos certainly had his powers severely trimmed in the early fourth century, most notably by the introduction into Egypt of the office of curator civitatis, the logistes. But there are a number of indications that his powers were already in decline in the 290s, a subject which I hope to examine myself. And I wonder whether we ought to date the decline in his powers even earlier. There were unquestionably important changes in the administration at local level in Egypt introduced in the 240s in the reign of the Philippi, reforms which have only come to our knowledge comparatively recently²⁰. It is at this time, I believe, that the office of basilikos grammateus was abolished as was that of komogrammateus. The abolition of the basilikos grammateus might be thought to indicate an increase in the responsibilities of the strategos, but my guess is that the reverse is true. It was also in these years that the dekaprotoi are first attested in Egypt, probably taking powers which had formerly belonged to the strategos²¹; and Traianos Gagos has recently demonstrated that orders to arrest, which up until the middle third century came exclusively from the office of the strategos, were after that date sent by a number of officials of whom the strategos was only one²². I suspect that a more thorough

¹⁷ G. Bastianini, J. Whitehorne, *Strategi and Royal Scribes of Roman Egypt* = Pap. Flor. XV (1987).

¹⁸ E. Biedermann, *Studien zur ägyptischen Verwaltungsgeschichte: der βασιλικός γραμματεὺς*.

¹⁹ Since the above was written Valeria Forzano has published a useful examination of the diplomatic of communications to Oxyrhynchite strategoi in the 1st and 2nd centuries AD: *Aegyptus* 77 (1997) 85-100.

²⁰ First noted and discussed by P.J. Parsons, *JRS* 57 (1967) 134-41; cf. also A. Bianchi, *Aegyptus* 63 (1983) 185-98.

²¹ For the abolition of the komogrammateis and the introduction of the dekaprotoi see my article in *ZPE* 19 (1975) 111-19.

²² See P.Oxy. LXI 4114-4116, introd. (1995), and *BASP* 33 (1996) 77-97 (the latter published jointly with P.J. Sijpesteijn).

examination of the evidence for the second half of the third century would indicate a number of other areas in which the strategos became less powerful. Possibly the crucial change in his importance coincided with the point at which he ceased to be appointed from outside the nome in which he was serving and came to be chosen from among the archontes of the metropolis where he was in charge. But we still do not know exactly when this change took place.

Moving further down the hierarchy of officials, we come to those serving in the villages and the metropoleis. Although no comprehensive surveys have been attempted in the last few years, a number of individual officials have been studied. We have a monograph on the ὑπέρηται by Silvia Strassi²³, a general survey of 'le régime administratif de l'eau du Nil' by the late Danielle Bonneau²⁴, as well as articles on the *cursus publicus*, the ὀριοδείκτης, the ἀγροφύλαξ, ἀρχέφοδος, δεκαδάρχης and various other police officials²⁵. There is also an up-to-date list of βιβλιοφύλακες²⁶.

Despite all these studies – and there are no doubt several more which I have overlooked and for which I apologise, especially to their authors – many interesting and important problems remain to be resolved, for example with regard to the liturgical system. For some years now we have left Naphtali Lewis to pursue this vital subject almost entirely on his own and right well he has repaid us²⁷. Most recently the second edition of his *Compulsory Public Services* has appeared, with its comprehensive listing of offices known to have been liturgical at some time²⁸; and in addition he has produced a stream of articles on this subject, as well as on other topics to do with administrative history²⁹. But he would be the first to admit that many questions remain unanswered and some perhaps even unasked.

²³ S. Strassi, *Le funzioni degli ὑπέρηται nell'Egitto greco e romano* (1997).

²⁴ D. Bonneau, *Le régime administratif de l'eau du Nil dans l'Égypte grecque, romaine et byzantine* (1993).

²⁵ Respectively Anne Kolb, *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses* (1997) 533-40; Danielle Bonneau, *Proc. XVIII International Congress of Papyrology* (1988) 303-15; L. Manganzani, *Index* 24 (1996) 229-49; Melaerts, in Henri Melaerts et alii (edd.), *Studia varia Bruxellensia III* (1994) 99-122; G. Geraci, in *Hestiasis. Studi di tarda antichità offerti a Salvatore Calderone III = Studi tardoantichi* 3 (1987) 235-45.

²⁶ By P.J. Sijpesteijn and K.A. Worp in R. Feenstra et alii (edd.), *Collatio iuris Romani. Études dédiées à Hans Ankum* (1995) 513-32.

²⁷ I should, however, mention the recent work by Carsten Drecoll, *Die Liturgien im römischen Kaiserreich des 3. und 4. Jb. n.Chr.* = *Historia Einzelschriften* 116 (1997); this concerns the Empire in general but with special reference to Egypt.

²⁸ N. Lewis, *The Compulsory Public Services of Roman Egypt* (2nd ed.) = *Pap. Flor.* 28 (1997).

²⁹ Many of these are to be found in his collected papers, edited by Ann Hanson, *On Government and Law in Roman Egypt* = *ASP* 33 (1995). This volume, however, includes only a fraction of his contributions to this subject and does not include, for example, any of his *Notationes Legentis*, without which no volume of *BASP* would be complete.

One problem on which there is as yet no consensus is the date at which the liturgical system came to be introduced into Egypt³⁰. There is little doubt that some compulsory work for the state was required in the Ptolemaic period (for example on the dykes, and there was also the compulsory billeting of troops), but there is no evidence and no likelihood that what Wilcken called 'Amtsliturgie' existed before the Roman period, and it is striking that in most cases the evidence cited by Lewis for such liturgies is not earlier than the reign of Trajan. Yet there are stray pieces of evidence from the first century AD, even as early as the reign of Claudius, which suggest that some posts at any rate, possibly those connected with the collection of direct taxes, were already liturgical by then. Oertel was inclined to think that the liturgical system began to appear in the later first century AD³¹. Wilcken, on the other hand, though accepting that the full-blown liturgical system did not appear before the early second century, thought it likely that the system was being introduced piecemeal from the reign of Tiberius³²; and Alan Bowman and Dominic Rathbone, in an article to which we shall return in a moment³³, suggest that it goes back to Augustus. Lewis, on the other hand, is sceptical of any occurrence of liturgists during the first fifty years or more of Roman rule³⁴. It is unfortunately true that our evidence for the first century AD consists mostly of documents which do not throw light on the administrative structure, but one wonders whether a really thorough trawl through such evidence as there is might not lead to a conclusion based on more solid ground.

The liturgical system, I believe, consisted of various tiers according to the status of the persons involved. At the bottom were those who did not possess the requisite property qualification, who had insufficient poros; they would be required to do service with their persons, e.g. by labouring on the dykes for five days a year. Higher up were the villagers and the non-elite inhabitants of the metropoleis, who served as policemen, lower-ranking tax-collectors and the like. Above them were the elite metropolitans, the members of the gymnasial class and, after 200, of the bouletic class, who all had their proper liturgical functions to perform, for example as controllers of the public archives. But this brings us up against another important question: these members of the elite were the men from whom the municipal magistrates, the gymnasiarchs, exegetai, etc., were drawn. Were these magistracies liturgical? It would be generally agreed that the answer is no for the early Roman period,

³⁰ This paragraph and the next draw to some extent on my paper in *Das römisch-byzantinische Ägypten* (Aegyptiaca Treverensia 2; 1983) 35-39.

³¹ F. Oertel, *Die Liturgie* (1917) 382-8.

³² Wilcken, *Grundzüge* 339-41.

³³ See below, n. 38.

³⁴ See the discussion in my article cited in n.30, esp. pp. 38f.; cf. also Lewis, *BASP* 30 (1993) 123.

but there is clear evidence of a reluctance to serve from the second century on and there is definite evidence that compulsion *was* used to fill these magistracies by at any rate the third century³⁵. Nevertheless, whether or not it is ever technically correct to describe these archontes as liturgists is still not clear, at least to me, and would I think merit closer examination. Indeed, it is not altogether clear whether the highest officials at the local level, the strategos and the basilikos grammateus, were ever liturgical posts. Oertel was undecided³⁶, but neither post has an entry in Lewis (not for that matter does the office of prytanis), and I suspect there would now be general agreement that these posts were *not* liturgical. There is also some evidence the strategoi were paid. Does this automatically mean that their office cannot have been a liturgy? A liturgy, it might be supposed, was an office to which appointment was compulsory and for which the occupant was not paid³⁷. But it is not impossible to imagine offices in which a man was compelled to serve but for which he *was* paid. This seems to have happened lower down the scale in Roman Egypt, where sailors and donkey-drivers, for example, could apparently be compelled to enter government service for a limited period but were nonetheless paid for their labours. Does this automatically mean their service was not a liturgy?

In the important study of the cities and administration of Roman Egypt by Bowman and Rathbone to which I have just alluded, they argue that the municipalisation of Egypt was not something which took place under Septimius Severus with the introduction of the boulai, but that this was just the culmination of a process which had begun right at the start of the Roman rule in the reign of Augustus³⁸. While on some of the points they make the jury is still out, their contention that Roman rule marked a sharp break with Ptolemaic practice is a view which would today I imagine find general favour, at least with respect to the administration³⁹. Whether they are right to suppose that magistracies existed in the metropoleis on the Alexandrian pattern from the early years of Roman rule is less certain. In a paper shortly to be published Dieter Hagedorn argues that such magistracies may not have

³⁵ The relevant evidence will be found cited in Lewis, *ICS*², under the headings for the various magistracies. There has been little published in recent years on the individual municipal magistracies. For the gymnasiarchy we have the list of holders produced by the late P.J. Sijpesteijn: *Nouvelle liste des gymnasiarques des métropoles* (1986); cf. also Lewis, *op.cit.* in n. 29, 283-9. For the exegetes see Bruce H. Kraut, *ZPE* 55 (1984) 167-90 (texts now republished as P.Heid. IV 336-342).

³⁶ *Op.cit.* 168 and 290-1.

³⁷ This is certainly Lewis' view: see most recently *BASP* 30 (1993) 122.

³⁸ *JRS* 82 (1992) 107-27.

³⁹ The view argued by Naphtali Lewis in *Proc. XII International Congress of Papyrology* (1970) 3-14, and further developed by him in *Acti XVII Congr.Int.Pap.* (1984) III 1077-84, is now almost universally accepted (these two articles are reproduced in the volume cited in n. 29: pp. 138-49 and 298-305).

existed in the metropoleis, as distinct from the Greek cities, until the beginning of the second century⁴⁰; and we may note Paul Schubert's demonstration that there were no prytaneis in the metropoleis before the introduction of the boulai⁴¹. Again this is an area which merits further research.

There are a number of other topics which I should like to have discussed at some length, but to which I have time only to accord a brief mention. The extent to which Augustus reformed the administration which he took over from the Ptolemies continues to attract discussion, notably from Giovanni Geraci⁴²; and we have a useful survey of the administration during the first fifty years or so of Roman rule from Orsolina Montevicchi⁴³. The census under Augustus has been the subject of an article by Roger Bagnall⁴⁴. He has also produced numerous articles on census documents, as a basis for research which culminated in the book he published jointly with Bruce Frier⁴⁵. This is one area which will not need re-examining for some time. The same, however, is not true of taxation. Here we have nothing as yet to replace Wallace, published as long ago as 1938⁴⁶, even though a number of points of detail have been reconsidered in recent years. For example Bill Brashear has published a new papyrus with information on the poll-tax under Augustus⁴⁷, Ann Hanson continues to examine first-century tax lists from Philadelphia⁴⁸, and there is much useful information to be found in Bernhard Palme's monograph on the ἀπαιτητής⁴⁹. What we need now is some young scholar prepared to devote the next five or even ten years to a complete reworking of the whole question of taxation in the Roman period⁵⁰.

On other aspects of the economic history of Roman Egypt there have been

⁴⁰ The paper will appear in the acts of a colloquium on Oxyrhynchos, which took place in Oxford and London in July 1998, to mark the centenary of the first publication of papyri from Oxyrhynchos by Grenfell and Hunt.

⁴¹ ZPE 79 (1989) 235-42.

⁴² G. Geraci, *Genesi della Provincia Romana d'Egitto* (1983); see also his article in ANRW II 10, 1 (1988) 383-411.

⁴³ ANRW II 10, 1 (1988) 412-71.

⁴⁴ GRBS 32 (1991) 255-65.

⁴⁵ R.S. Bagnall, B.W. Frier, *The demography of Roman Egypt* (1994); cf. also W. Scheidel, *BASP* 33 (1996) 25-59. To the articles published by Bagnall in the course of producing this book (for which see p. 179 n. 2) should now be added the monograph by Bagnall, Frier and Ian C. Rutherford, *The Census Register P. Oxy. 984 = Pap.Brux. 29* (1997).

⁴⁶ S.L. Wallace, *Taxation in Egypt from Augustus to Diocletian*.

⁴⁷ W.M. Brashear, BGU XVI 2577 (Heracléopolite nome).

⁴⁸ Most recently in her articles in Janet H. Johnson (ed.), *Life in a Multi-Cultural Society = SAOC*. 51 (1992) 133-45, and *Proc. XX International Congress of Papyrologists* (1994) 210-18.

⁴⁹ B. Palme, *Das Amt des ἀπαιτητής in Ägypten* (1989).

⁵⁰ The new information of P.Thmuis (see above, n.13) is particularly important for this subject.

several substantial contributions⁵¹. I shall refrain from discussing this further today and leave the matter in the capable hands of Peter van Minnen, whose comprehensive survey of the economy of Roman Egypt is due to appear later this year. I must however mention the important studies on fiscality in the early Byzantine period by Bagnall and by Jean-Michel Carrié⁵².

Some subjects which have continued to attract attention I must pass over altogether – the administration of the city of Alexandria and that of Antinoopolis⁵³, and military and social history as a whole⁵⁴ – since I want to conclude this introduction by considering, if only briefly, administration in the early Byzantine period, without, I hope, trespassing too much on the territory to be covered in the separate session on Byzantine Egypt. It is good to know that this session is to begin with a general survey of work in this area by Jean Gascou, since it was Gascou who put research into the administration in this period on a wholly new footing by his important article in *Travaux et Mémoires*, and he and others have continued to explore this field in more recent studies⁵⁵.

This area I shall leave to others, but I should like to glance at the earlier Byzantine or late Roman period, essentially the fourth century. Here we have recently had Roger Bagnall's splendid synthesis, though, as he himself makes clear, his work is not primarily concerned with the administration⁵⁶. On the central administration we have recent studies keeping up to date the

⁵¹ Dominic Rathbone, *Economic Rationalism and Rural Society in Third-Century AD Egypt. The Heroninos archive and the Appianus estate* (1991); H.-J. Drexhage, *Preise, Mieten/Pachten, Kosten und Löhne im römischen Ägypten* (1991); Dennis P. Kehoe, *Management and Investment on Estates in Roman Egypt during the Early Empire* (1992); Klaus Maresch, *Bronze und Silber. Papyrologische Beiträge zur Geschichte der Währung im ptolemäischen und römischen Ägypten bis zum 2. Jahrhundert n. Chr.* (Pap. Colon. XXV; 1996); Jane Rowlandson, *Landowners and Tenants in Roman Egypt* (1996).

⁵² R.S. Bagnall, *Currency and Inflation in 4th-century Egypt* (BASP Suppl. 5; 1985). Carrié has published a number of articles on this topic, most recently in Luciano Camilli e Sara Sorda (edd.), *L' "inflazione" nel quarto secolo d.C.* (1993) 115-54, and *Antiquité tardive* 2 (1994) 33-64.

⁵³ On the former an important recent work is Diana Delia, *Alexandrian Citizenship During the Roman Principate* (1991); see also Eleanor G. Huzar, *ANRW* II 10, 1 (1988) 619-68, esp. 656-63, and Mustafa El-Abbadi, 'The Problem of the Council of Alexandria' in *Alexandrian Studies in memoriam Daoud Abdu Daoud = BSAA* 45 (1993) 1-6. On the latter see Michael Zahmt in *ANRW* II 10, 1 (1988) 669-706, and P. Schubert, *ChrEg* 72 (1997) 119-27. This is perhaps the place to mention also the articles on the '6475 κάτοικοι' in the Arsinoite nome by Daniella Canducci in *Aegyptus* 70 (1990) 211-55, and 71 (1991) 121-216, as well as the article on towns in the Arsinoite by Loisa Casarico, in *Aevum* 59 (1995) 69-94.

⁵⁴ On which see Richard Alston, *Soldier and Society in Roman Egypt. A Social History* (1995); Jean-Jacques Aubert, in Yann Le Bohec (ed.), *La hiérarchie (Rangordnung) de l'armée romaine sous le Haut-Empire* (1995) 257-65; S. Daris, *Proc. XX International Congress of Papyrologists* (1994) 437-43.

⁵⁵ *T&M* 9 (1985) 1-90.

⁵⁶ R.S. Bagnall, *Egypt in Late Antiquity* (1993).

prosopographical information, on the prefect and praesides⁵⁷, and on the officials of the financial administration in general, part of more wide-ranging work in this field by Roland Delmaire, which puts it into context with relation to the Eastern Empire as a whole⁵⁸.

In the early fourth century the strategos, now more properly called exactor, was to have his powers severely curtailed by the appointment of a logistes and later of a defensor in every civitas. We still depend for our best surveys of these offices on the monograph by the late Jacqueline Lallemand⁵⁹. But more work needs to be done in view of the considerable accumulation of new material for this period in recent years. I am thinking in particular, though by no means exclusively, of the Oxyrhynchos papyri relating to the logistes published by Revel Coles⁶⁰, and the exciting new finds from the Dakhla Oasis being published by Klaas Worp and others in P.Kellis⁶¹. The latter are among the most exciting documentary texts to have appeared since Skeat published the Chester Beatty papyri from Panopolis in 1964. The rich information in the Panopolite papyri has still not been fully exploited – far from it – perhaps partly because of the excellence of Skeat's edition; and it is good to know that Colin Adams is about to embark on a thorough re-examination of these texts. Of the individual offices in the fourth century, the list of exactores has been updated⁶², and our understanding of that of defensor, and the use of the titles ἔκδικος and σύνδικος, has been considerably clarified by the work of Bärbel Kramer, who has also brought up to date the prosopographical information⁶³. Not much, however, has been written on the logistes recently, apart from updating the list of holders⁶⁴, and I am sure that a re-appraisal of the office would be worthwhile, though the extent to which this could be done in isolation, without at the same time examining the whole municipal structure for the fourth century, is unclear.

This is another subject which has attracted much attention recently, in particular the question of the survival or non-survival of municipal institutions. How long did the councils (boulai) continue to exist and, more

⁵⁷ P.J. Sijpesteijn, K.A. Worp, *Tyche* 1 (1986) 192-4.

⁵⁸ Apart from his article in *CRIPEL* 10 (1988) 113-38, see R. Delmaire, *Les responsables des finances impériales au Bas-Empire* (Coll. Latomus 203; 1989), and *Largesses sacrées et res privata* (Coll. école fr. de Rome 121; 1989).

⁵⁹ J. Lallemand, *L'administration civile de l'Égypte* (1964).

⁶⁰ P.Oxy. LIV (1987).

⁶¹ P.Kellis I, edited by K.A. Worp, and P.Kellis IV, edited by R.S. Bagnall, have already appeared, and more volumes are promised.

⁶² By K.A. Worp in *ZPE* 90 (1992) 247-9; on the office cf. also my article in *ChrEg* 70 (1995) 230-9.

⁶³ B. Kramer in M. Capasso, G. Messeri Savorelli and R. Pintaudi (edd.), *Miscellanea Papyrologica II (Misc. Borg.)* = Pap. Flor. 19 (1990) 305-329; see also R.M. Frakes, 'Late Roman Social Justice and the Origin of the Defensor Civitatis' in *CJ* 89 (1994) 337-48.

⁶⁴ See Coles, P.Oxy. LIV, App. I.

importantly, have any real power? Are the terms πολιτευόμενος and βουλευτής synonymous, and how do they relate to the terms προπολιτευόμενος and πρωτεύων? These are still controversial questions to which different answers have been given; but it is good to see recent articles on them, some of which have attempted to take into account evidence from outside Egypt⁶⁵. This, however, is an area in which I am perhaps in danger of straying into the territory which is not properly part of this session but which we shall no doubt hear more of in the session on Byzantine Egypt to which I have already referred.

This is sufficient by way of general introduction. I am sure you are all, as I am, eagerly awaiting the contributions on new documentary texts which are to follow this paper. I would only say, finally, that my conclusion as a result of this survey is decidedly positive and upbeat. A good deal of useful work has been done in the last ten years and there would seem to be every prospect of the next ten years being at least as productive.

⁶⁵ Hanna Geremek published an important article on these topics in *Anagennesis* 1 (1981) 231-47. The most recent contributions have been by Marianne Blume, *ChrEg* 66 (1991) 237-44, John R. Lenz, *Proc. XIX International Congress of Papyrology II* (1992) 141-151, Klaas Worp, *ZPE* 115 (1997) 201-20, and Avshalom Laniardo, *ChrEg* 72 (1997) 130-44.

***Ethnê*, taxes and administrative geography in early Ptolemaic Egypt**

DOROTHY J. THOMPSON

Taxes form a subject we none of us like to discuss, something we prefer to ignore in the hope they will go away. But taxes, of course, are the way that states ultimately fund their activities; they were certainly important to the Ptolemies. In Egypt people and land formed the two greatest assets of the state and if we are to understand not only the Ptolemaic fiscal system but also how the Ptolemaic economy worked then an understanding of the levy of taxes and rents is a crucial part of that enterprise. In this study it is just the tax system that concerns me and I want first for one area – the Arsinoite nome – to use the evidence found in surviving registers to see how the structures of tax-collection developed and, secondly and more briefly, to look at the auction of collection rights that formed part of the Ptolemaic tax-farm.

We must begin by recognising that the Fayum, the Arsinoite nome, was an exceptional area but that it is its very exceptionality that makes it interesting. In the early years of the regime the Fayum served as a prime development area, as under the first two Ptolemies the engineers strove to drain and reclaim land for agricultural use as for cleruchic allotment, land for Ptolemy's troops and especially his cavalry forces. The organisation of the area in these early generations was by units named nomarchies and, as Clarysse has recently shown, it was only in the late 230s under Ptolemy III that in the Arsinoite nome these nomarchies were replaced by the toparchic structure that is earlier found elsewhere¹. It is, therefore, the late development of this nome which forms its first claim to exceptionality. Given the pattern of the survival of papyri, which only start in significant numbers in the reign of Ptolemy II, this late adoption of toparchies means that in this area we can trace the developing structure and innovations in the tax-regime.

¹ W. Clarysse, 'Nomarchs and toparchs in the third century Fayum', in *Archeologia e papiri nel Fayyum: storia della ricerca, problemi e prospettive*. Atti del convegno internazionale, Siracusa, 24-25 Maggio 1996 (Siracusa 1997), 69-76; on this reorganisation, see further below.

The second exceptional feature of the Arsinoite nome is its tripartite division into *merides* which, as far as our evidence goes, is unparalleled in other nomes. These three divisions, named – we assume – after their first administrators (the Herakleides, Themistos and Polemon *merides*), form a level of administration which is not documented elsewhere. The Arsinoite nome was, then, in important ways different. Moreover, it was large (perhaps some 25,000 km²), it was fertile and its papyri survive.

The first aspect that I want to raise is what I call the administrative geography of this area, its topographical and toparchic organisation, and much of the material on which this study is based is the body of tax registers that I am currently working on with Willy Clarysse². With the tax system, as with the land survey, the different registers drawn up enable us to trace the stages of preparation and recording practice of that system as a whole. Briefly, the different units for the record of the tax-paying population that we find in our texts are as follows: (1) villages or hamlets (and some of these were very small), (2) groups of villages for which we have adopted the term tax-districts, (3) groups of districts forming tax-areas or toparchies, (4) the *meris* and (5) the nome; and from the nome capital information was finally passed to Alexandria. *P.Gurob 27*, first edited by Smyly in 1921, allows us to see the form these registers might take. On the recto of this text, details are given of the adult population for five out of at least seven villages from the Themistos *meris* – the number of males, the number of females and their total. Then follow the totals for a group of villages in the unit we term a tax-district, together with what *we* (unlike Smyly) now know to be their salt-tax dues³. On the verso of the text, written across at right angles to the recto comes a set of figures as follows:

*P.Gurob 27 verso (243-210 BC), Themistos meris, Arsinoite nome*⁴

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	Total
[ἀρ(σ.)	ψπθ	ψπβ	Ἄσπη]	Ἄφιδ	[λ]κς	λιζ	χκη	φοδ	Ἄτοζ	(γίν.) Ἡψqc
[(δρ.)]	φ[κς	φ]κα=	ωνη]-	Ἄθ=	χιζ=	χια=	υιη]-	τπβ]-	λιη	(γίν.) (δρ.) Ἐωξγ=
θη(λ.)	ψqγ	ψιγ	Ἄρπηγ	Ἄχμδ	[ω]μ	ψνβ	φογ	φιγ	Ἄσμβ	(γίν.) Ἡσoγ
(δρ.)	ρqη-c	ροη-c	σqε]-c	υ[ια]	σι	ρπη-c	ρμγ-c	ρκη-c	τι]	(γίν.) Ἐξγ-c
(γίν.)	ψκδ-c	χqθ]c	Ἄρνδ=c	Ἄυκ=	ωκζ=	ψqθ]c	φζα]c	φι]=c	Ἄσκη]	(γίν.) τα(λ.) α Ἄλκ[ζ]c

² In the following notes, line references are those of the texts we shall edit or reedit in *Counting the People* (in preparation); on this project, see further D.J. Thompson, 'The infrastructure of splendour: census and taxes in Ptolemaic Egypt', in Paul Cartledge, Peter Garnsey and Erich Gruen, *Hellenistic constructs* (Berkeley, Los Angeles, London 1997), 242-257.

³ Clarysse and Thompson, 'The salt-tax rate once again', *CE* 70 (1995), 223-229.

⁴ Salt-tax dues are reckoned at males x 4 and females x 1.5 obols. In district F the dues of 188 dr. 1.5 obols represent those for 753 not the 752 females (*thêluka sômata*) recorded in the papyrus.

[males	789	782	1,288]	1,514	[9]26	917	628	574	1377	=	8,795 (for 8,793)
dr.	5[26	5]21.2ob.	858,4	1009,2	617,2	611,2	418,4	382,4	918	=	5,863 dr. 2 ob.
females	793	713	1,183	1,644	[8]40	752	573	513	1,242	=	8,253 (for 8,255)
dr.	198,1.5ob.	178,1.5	295,4.5	4[11]	210	188,1.5	143,1.5	128,1.5	310,3	=	2,063 dr. 1.5 ob.
total dr.	724,1.5	699,3.5	1154,2.5	1420,2	827,2	799,3.5	561,5.5	510,5.5	1228,3	=	1 tal. 192[6, 3.5 ob.]

Here we have the record for nine tax-districts (A-I) with the number of males and females followed by the salt-tax dues for each; that it is these dues that are totalled along the bottom line shows well how these lists were used. In its complete form, the register will have contained the figures for all villages in all nine districts and since the total of 17,048 adults on the verso represents some 35% of the nome total for civilian adults from a few years earlier⁵ we can, I think, safely conclude that what we have here is a *meris* record. Further, although the constituent units of this *meris* record are the tax-districts, it would also appear (see below) that the Themistos *meris* consisted of two tax-areas, one of five and one of four tax-districts.

My interest here is less in the total figures than in the organisation of the tax regime that this record assumes. As already noted, the first unit then was that of the village or hamlet. It was in the villages that all adults – all potential taxpayers, that is – were listed both according to where they lived, in a house-by-house survey, and according to their occupation in a classification termed *kat' ethnôs*, by *ethnôs*⁶. I shall return to *ethnôs* later; here it is relevant as just one of the ways in which the administration organised the information on their tax-payers at village level. Among our census material, we have details for the adult population of 38 different Arsinoite villages and hamlets in the mid third century BC. Based on these units the average (mean) settlement size for the nome was 327 civilian adults, or somewhat over 510 in total⁷, and overall, we calculate that there were around 145 separate villages and hamlets in the Arsinoite nome in the mid third century BC.

Next, for purposes of taxation, villages were grouped into larger tax-districts, probably representing the area of competence of a single tax-collector, a *logeutês*⁸. The striking feature of these tax-districts to which I

⁵ *PLille* I 10 + new fragments (254-231 BC), 49,584 civilian adults in the nome.

⁶ *P.Sorb.inv.* 211 + 212 verso.148 (229 BC) and *P.Tebt.* III 880.4 (181/180 or 157/156 BC); for the demotic equivalent of τούτων κατ' ἔθνος, cf. *PLille dem.* III 99.456, *p3y = wn ip*. For *ethnôs* as an occupational group, see *PPetrie* III 59b.4 (third cent. BC), *P.Bodl.* I 59b.1 (third cent. BC); *P.Tebt.* III 701.297 (236 BC); *PKöln* VI 260.3 (213 BC); VII 315b.3 (later third cent. BC); *CPR* XIII, p. 37; *PRyl.* II 265.1 (67 BC?); *OGIS* 90.17 (196 BC), different priestly groups.

⁷ Adult males x 2.909 = 513; cf. R.S. Bagnall and B.W. Frier, *The demography of Roman Egypt* (Cambridge 1994), 103 n. 35, for this calculation.

⁸ So already Smyly in *P.Gurob* 27, introduction (on *PPetrie* III 93).

wish to draw attention is the degree of uniformity of size they present. Tax-districts might consist of a varying number of units – from 2 to 7 villages are recorded to date – but in terms of population they average out at roughly 2,000 apiece⁹. There are of course variations to this figure, both between districts and within the same district from year to year but the overall average comes to 1,944 civilian adults. The addition of cleruchs, who in this period were separately recorded, will have raised this figure.

The next level up in registration is what we call a tax-area, and it seems fairly certain that these were toparchies. These are units of some 10,000 adults apiece, as may be seen from the following table:

Tax-area	Reference	Date	Adults
<i>Arsinoite nome</i>			
Themistos – 5 districts	<i>P.Sorb.inv.</i> 211-12 + <i>P.Lille dem.</i> III 99	229 BC	10,876
Herakleides – 5 districts	<i>P.Petrie</i> III 93.136-8	243-210 BC	10,419
<i>Herakleopolite nome</i>			
	BGU VI 1236.3-5	243-210 BC	11,135

The average number of adults in the districts listed above is 10,810, but if *P.Gurob* 27 is added as the record for two tax-areas the figure falls to 9,896. Admittedly the total number of examples is not, at this level, large. The figure of 10,000 is somewhat rough and ready, but it is clear that we are in that general range.

Details of the tax-paying population divided by toparchy and then *meris* were next sent on to the nome capital for forwarding to Alexandria¹⁰. The one surviving record for the Arsinoite nome is preserved in *P.Lille* 10. Here we find a nome total of both civilian and military adults of some 59,000¹¹. Since only two sets of military figures have survived from this register (serving cavalry and, most probably, the cleruchs) it again seems reasonable to assume that, on the basis of around 10,000 to a tax-area, from the late 230s BC there were some six toparchies to the nome, most probably two to a *meris*. Such a conclusion fits well with what we can establish of the topography of those tax-areas for which details survive. For both the Herakleides and the Themistos *meris* two tax-areas are known. Our knowledge of the Polemon at this date is sparse but it seems a reasonable guess that there were also two here.

Several of these tax-area records – the Sorbonne text, the Petrie record from the Herakleides *meris* – and the *meris* record from the Themistos in

⁹ Relevant texts: *P.Sorb.inv.* 211 + 212 + *P.Lille dem.* III 99 (229 BC); *P.Gurob* 27 verso; *P.Petrie* III 93 + 67b; *PUB Trier inv.* S 109A/13 (243-210 BC).

¹⁰ *P.Tebt.* III 703.117-134 (third cent. BC).

¹¹ *P.Lille* 10 with new fragments (254-231 BC), 49,584 civilian adults + 9,125 military men = 58,709; not all military groups survive.

P.Gurob 27 record the names of some of the villages that went to make up their constituent districts. What this allows us to do is to start to sketch in these units onto the physical Fayum map. This is a lengthy process and involves both the study of further third century texts which preserve the names of villages grouped together within a toparchy or under the control of the same topogrammateus or toparch¹², and an understanding of the physical features of the province. A combined papyrological, archaeological and geophysical approach is needed.

What in brief emerges from this exercise is the importance to tax-area boundaries of the natural features of the area. Roads ran along the banks of the canals that were central to the irrigation of the province and tax-collectors could have travelled by boat along the larger waterways. But the irrigation system of the province relies as much on drains as it does on canals and both the Herakleides and the Themistos *meris* are split by major drains. In the Themistos lies what is now called the Wadi Nezla, that great north-south ravine that acts as a drain for the area, and in the Herakleides *meris* what is now the Bats drain divided an inner and an outer group of tax-districts¹³. For the Themistos *meris*, the Sorbonne papyrus names villages that are all from the western side of the *meris*, from a tax-area that extended north to the shore of Lake Moeris and north-west round the lake to Dionysias. We may perhaps assume that a second group of districts – a second, somewhat smaller tax-area – lay east of the Wadi Nezla.

In the Herakleides *meris* the villages of the tax-area of *P.Petrie* III 93 all lie west of the Bats drain. Probably starting with Krokodilopolis this tax-area ran north towards the lake, consisting of an inner group of villages like Andriantôn (Biahmu) and Psenyris (Senyris). A second tax-area most probably lay to the east of the drain. There, districts were centred on Arsinoe near the Fayum entrance, on Philadelphia, and on Bakchias (with what are described as its surrounding villages of Psenarpsenesis, Karanis and Soknopaiou Nesos). This is the group of districts that in 215 BC is identified as the toparchy of Panetbeus¹⁴. Indeed it is the complementarity of this toparchy to the inner Herakleides tax-area of the Petrie text that forms one of the strongest reasons for identifying our tax-areas as toparchies. Finally, for the Polemon to the south, the Gharaq basin to the west and the eastern Tutun basin would probably form the two toparchies of that *meris*¹⁵.

Toparchies, as already noted, came late to the Arsinoite nome, where they

¹² On toparchies and taxes, see *P.Lille dem.* II + *SB* III 7202.47-49, cf. *P.Köln* VI, p. 201.

¹³ For maps, see R.H. Brown, *The Fayûm and Lake Moeris* (London 1892), Fayûm province (at end of book) and *P.Tebt.* II, pl. III.

¹⁴ *P.Sorb.* 56.6-21 (215 BC).

¹⁵ See D.W. Rathbone, above pp. 1109-1117, with map.

are not recorded before the late 230s BC. This is where I want to raise my central question. What was involved in their introduction and what was the guiding principle of those who set them up? Until now we have been dealing in fairly hard figures – as acceptable, that is, as any tax-figures are. At this stage, however, I enter the realm of speculation. In trying to outline the system as it developed I have drawn attention to two of its aspects – first, to the roughly standard size of the units involved, with on average 2,000 tax-payers to a district and 10,000 to a tax-area, and secondly to the constraints and use of the physical features of the area, of the Fayum basin with its canals and the system of drains essential to the working of its irrigation. Which, if either, was the starting-point in the development of the system? Were the Ptolemaic administrators primarily interested in numbers or were they simply down-to-earth pragmatists, mapping and taking account of the contours of the land. Both aspects played a part in the system that we find in use, but was it the population or the countryside – the lie of the land – that formed the base for the units that they used to raise their taxes?

Details of both were equally available since the census and the land survey were well-established in Egypt at the stage at which this Arsinoite development took place. Which of the two was prime seems likely to be crucial in how the system was to develop over time and take account of changing patterns within the population. Was it a static system in which villages remained tied to particular districts or a dynamic one in which the changing size of population led to regular boundary realignments? If only we could answer the question for this nome, where details survive, then we might begin to extrapolate back to the earlier system in other parts of the country. How far, indeed, did the toparchic system of the Arsinoite resemble that found earlier elsewhere? If, when under Ptolemy III, the toparchic system was adopted in the Arsinoite nome, an established pattern was being followed, then the toparchy perhaps might serve as a standard for the size of the population in other parts of the country.

Of course, on present evidence, there are no definitive answers to the questions that I have posed and, since we know so little of the world from which the Ptolemaic settlers came, we cannot trace the influences to which perhaps they were subject. In late sixth century Athens, the political and military reorganisation of Attica by Kleisthenes displays an interesting mix of the use of numbers – thirty *trittyes*, ten tribes – with down-to-earth geographical know-how in the basic unit of demes. Later Pythagoreans and other philosophers explored the relation of mathematics and geometry to different political models¹⁶. The Macedonian background is both crucial and obscure. However, what happened in mainland Greece with its very

¹⁶ F.D. Harvey, 'Two kinds of equality', *Classica et Mediaevalia* 26 (1965), 101-142, with corrigenda *C&M* 27 (1966), 99-100.

different political life some centuries before is not of immediate relevance to Ptolemaic practice. In the monarchies of the Hellenistic world such political units and division of people had little part to play. This was a world in which not politics but taxes dominated the lives of the population. That the key administrative units are now fiscal not political units is, from a Greek perspective, a stark reflection of changes that took place in the Hellenistic world.

A search just for Greek origins, however, is a one-sided approach; we must also consider the Egyptian side of things. I end therefore with an ethnic coda – with a brief glance at the actual levy of taxes. In 213 BC, towards the end of Tybi, the last month that is before the start of the new financial year, the *oikonomos* Metrodoros wrote to Apollonios, his representative in the Polemon meris¹⁷:

‘Metrodoros to Apollonios, greetings. We shall be in Oxyrhyncha on the 26th at day-break for the sale of the concessions and the agreements (*syntaxeis*). Therefore collect the *ethnê* in the afore-named village on the [2]6th, so we are not held up in the striking of agreements. Farewell’.

This is a fascinating text which deserves further elucidation than I can give it here. In the context of the present discussion it is the presence at the tax-auction of what are called the *ethnê* to which I want to draw attention. Who exactly was meant by this term and why was their presence required before the taxes were auctioned out?

The answer to these questions lies, I think, both in the procedure adopted in Hellenistic Egypt for the collection of taxes and in the recording process on which this relied. For, in the bureaucratic language of the time, it is clear that *ethnos* was the term that was used for a group of those who shared a tax category, be they Hellenes, Persians or Arabs¹⁸, butchers or bakers, beekeepers or farmers, prostitutes or salesmen, who were all of them, along with many others, registered in the tax-lists and subject to a wide range of professional taxes. Egypt had long recognised such a division of the population. Writing much earlier, Herodotus had identified seven main groups or *genea* in the Egyptian population – the priests, the military, cowherds, swineherds, merchants, interpreters and Nile pilots¹⁹. That the Ptolemies continued such a system of social differentiation is not surprising since that must have represented the traditional organisation of Egyptian society. It was easier to work within the existing system than to throw it over. Alongside a house-by-house census, therefore, the Ptolemies continued a regular census of the population according to occupation, a census on

¹⁷ PKöln VI 260 (213 BC), with helpful notes.

¹⁸ All exempt from the obol-tax.

¹⁹ Herodotus II 164.1; for *genos* in this sense, cf. PHamb. II 168.10 (241 BC), the ‘Nomenklaturregel’.

ethnos-lines. Taxation lay at the base of both, and in the latter information-gathering activity, the cooperation of the representatives of the groups (their *presbyteroi* or *prostatai*) must have played a crucial part. In addition, however, there were important innovations in the system the Ptolemies ran. The introduction through the tax-system of a monetised economy was one of these.

Tax-farming too, the sale of collecting-concessions, was a new and integral part of their system. The tax-farm was, of course, known in Athens and it may have been standard in other parts of Greece²⁰. What we do not find elsewhere is the combination that is found in Ptolemaic Egypt of the tax-farm with state officers used in the actual process of tax-collection. For whereas it was the successful bidder, the *telônês*, with his personal guarantors, who was financially responsible for the state's tax-income, it was state-employees called *logeutai* who actually collected in the tax. This forms an unusual combination of state and private enterprise in which, no doubt, there were double cuts to be taken, double extra levies on the tax-payer and two sides to keep at bay. Just how this worked in practice is hard to imagine but we can only assume that the Ptolemaic administration knew what it was doing in developing its own version of the tax-farm. We cannot know the full detail of the constraints under which this took place but we can imagine that it was still important to keep some elements of the existing system in play. This, I suspect, is why state-employed collectors continued to be involved and why the *ethnê* were needed at the auction. Not only were their representatives involved in drawing up the registers that would be used by the successful tax-farmer, but it was only with their cooperation that anyone taking on a concession might hope to have available the information he would need to make a successful bid. And there is more to it. Those who took on the tax-concessions for the different trade-taxes – the oil-tax, the beer-tax, the tax on fishing or on weaving cloth – may in practice be expected to have come from the ranks of such trades. Outsiders would have little hope of getting in such taxes. It was those in the know from among the relevant groups – the *ethnê* – who were crucial to the Ptolemies for the smooth payment of their taxes. The presence and participation of members of these groups was needed as back-up for the auction, to see fair play and to witness the deals.

And so the successful annual auction of taxes needed a gathering of the local clans. The job of local officials was to make sure that the auction saw a full house, that the entertainment that went with it was good, and that all went happy away. 'There's quite a crowd that's come to town', Demetrios wrote to Zenon some thirty years before, 'because they are auctioning off

²⁰ Aristotle, *Ath. Pol.* 47.2-3.

the tax-concessions, and they are looking for fragrant wine²¹. Demetrios advises Zenon on how to dispose, among some good fragrant wine, of what is left of a batch of wine that has gone off. But besides revealing sharp practice, he also sheds light on the sort of occasion that was expected of the tax-auction. A good crowd in attendance, the excitement of the bidding, wine in abundance and the cooperation of those *ethnê* who would later pay, all played a part in maximising the tax-revenue of the Ptolemies.

²¹ *PLBat.* XX 30 (15 Mecheir 242 or 241 BC).

Dietary Hellenization or Ecological Transformation? Beer, Wine and Oil in Later Roman Egypt¹

PETER VAN MINNEN

INTRODUCTION

In the later Roman period the Egyptian diet underwent significant changes. The lack of documentation of beer, in Greek as well as in Coptic, from the fourth century onwards², contrasts with the abundance of references to wine. The use of olive oil in wage payments in later Roman Egypt³ suggests that olive oil became more important at the expense of more traditional types of oil.

The importance of these changes should not be underestimated. Beer had been the traditional 'alcoholic beverage' of the Egyptians since time immemorial⁴. Why should it have been abandoned in the fourth century? Why did it disappear so suddenly and so quickly? Why should wine have come in its place in later Roman Egypt? With oil the change is perhaps less striking. The traditional types of oil used by the Egyptians until the early Roman period had been castor, radish, safflower, sesame, and vegetable oil. The various types of oil, including olive oil, can all be used for a variety of purposes, but the one is more suited to lighting, the other to cooking, etc.⁵ Why should the balance between the different types of oil have shifted in favour of olive oil?

It is tempting to explain the shift from beer to wine and from other types of oil to olive oil as dietary hellenization. The traditional Greek diet included

¹ This is an expanded version of the paper read at the congress. There is a fair amount of speculation here, but this is unavoidable if we want to clarify the issues involved. Otherwise 'dietary hellenization' and 'ecological transformation' will remain no more than catchy phrases. Speculation has the advantage of needing less footnotes than usual.

² R.S. Bagnall, *Egypt in Late Antiquity* (Princeton, 1993), 32, notes the 'absolute lack of documentation of beer (in Coptic as well)'. This statement is in need of qualification, as will appear in what follows.

³ See on this F. Morelli, *Olio e retribuzioni nell'Egitto tardo (V-VIII d.C.)* (Firenze, 1996).

⁴ Literature on ancient Egyptian beer is listed in footnote 8.

⁵ Cf. M. Mossakowska, 'Les huiles utilisées pour l'éclairage en Égypte (d'après les papyrus grecs)', *Journal of Juristic Papyrology* 24 (1994), 109-131.

both wine and olive oil in contrast to the traditional Egyptian diet, which included beer and other types of oil. On the surface the argument seems persuasive. In the early Ptolemaic period large numbers of Greeks settled in Egypt, and the increasing prominence of wine and the growing emphasis on olive oil could be explained by the diffusion of their dietary habits among the Egyptian population. But the changes would come too late and too sudden. Hellenization is surely not a time bomb exploding after six centuries of Greek presence in Egypt⁶.

A simple way out of these difficulties is to check to see what 'really' happened in Graeco-Roman Egypt – as far as we know. The shift from beer to wine was indeed not quite as sudden as I have indicated. There are a few references to beer in texts from the later Roman period⁷, even in Coptic⁸. When we compare the frequency of references in papyri to beerbrewers and beersellers to those to winesellers it appears that there were several times more beerbrewers and beersellers than winesellers in the early Ptolemaic period, as one would expect⁹. By the early Roman period the references to beerbrewers and beersellers are about as frequent as those to winesellers, but by the second century the balance is shifting in favour of winesellers. By the third century there are several times more references to winesellers than to beerbrewers and beersellers, and the gap between them widens even further

⁶ In *The Kellis Agricultural Account Book* (Oxford, 1997), 80, R.S. Bagnall says that the development of olive orchards in the Dakhleh oasis served 'a substantial unsatisfied demand for olive oil among the dietarily hellenized part of the population' of Egypt itself. Why would they have waited with satisfying their craving for olive oil until the fourth century?

⁷ See the discussion in H. J. Drexhage, 'Bierproduzenten und Bierhändler in der papyrologischen Überlieferung,' *Münstersche Beiträge zur Antiken Handelsgeschichte* 16.2 (1997), 36-39. Add the *zyth(opolis)* in P.Eirene 33 of the seventh century.

⁸ The ordinary Coptic word for 'beer' is derived from the ancient Egyptian word. Baked loaves for the home (?) production of beer are mentioned in a seventh- or eighth-century Coptic papyrus from the Alexandria collection, as interpreted by J. Horn in a paper given at the XXth International Congress of Papyrology (not published in the *Proceedings*; the author kindly showed me a copy of his revised text).

On the Egyptian way of making beer with the help of baked loaves see, e.g., A. Lucas, *Ancient Egyptian Materials and Industries* (4th ed. revised by J.R. Harris; London, 1962), 10-16; R.J. Forbes, *Studies in Ancient Technology* 3 (2nd ed.; Leiden, 1965), 65-72; W.J. Darby, P. Ghalioungui and L. Grivetti, *Food: The Gift of Osiris* (London, New York and San Francisco, 1976) 2, 529-550; B. Kemp, *Ancient Egypt: Anatomy of a Civilization* (London, 1989), 120-128; and D. Samuel, 'Archaeology of ancient Egyptian beer,' *Journal of the American Society of Brewing Chemists* 54 (1996), 3-12. The tractate *Peri zython poiseos* in one of the manuscripts of Zosimus of Panopolis, who lived in the fourth century, is not by Zosimus, but it must ultimately derive from an Egyptian source, because it describes the Egyptian way of making beer. On the authorship see M. Mertens in the Budé edition of Zosimus, vol. 4.1 (Paris, 1995), lix.

⁹ Beerbrewers and beersellers are found in each village in the early Ptolemaic census documents from the Arsinoite nome, but winesellers only in a few villages. See D.J. Thompson, 'New and old in the Ptolemaic Fayyum,' in A.K. Bowman and E. Rogan eds., *Agriculture in Egypt from Pharaonic to Modern Times* (Oxford, 1999), 133-134, for details.

in the following centuries¹⁰. The evidence, for what it is worth, suggests that the shift from beer to wine started in the Ptolemaic period and culminated in the Roman period.

For oil the picture is less dramatic. Given the uncertainty with regard to the Greek terms referring to the various types of oil (*elaion* also being used for types of oil other than olive oil), it is very likely that some of the other types of oil were still widely used in Roman Egypt. Although explicit references to castor and safflower oil get spotty in the later Roman period, those to sesame oil actually peak in the fourth century, and radish and vegetable oil are mentioned frequently throughout the Roman period. To sum up: as far as we know, there was no sudden drop in the use of beer in the fourth century, and olive oil did not drive out the competition in later Roman Egypt. Beer had been losing its 'market share' for centuries, and at least sesame, radish and vegetable oils were alive and kicking in the later Roman period.

We could stop now, but the changes in the Egyptian diet in the course of the Graeco-Roman period are real enough, even if they did not happen overnight in the fourth century. Beer was replaced by wine, which had become quite an ordinary drink at least by the third century, when it was first widely used as a form of additional payment to hired labourers and salaried employees, much as beer had been used centuries earlier¹¹. Before the arrival of the Greeks wine had been produced in Egypt on a modest scale, and therefore the quality was generally better than in the Roman period. In addition the pharaohs imported Greek wines for themselves¹². Wine in ancient Egypt seems to have been reserved for special occasions and for a small segment of the population only. The contrast with what we find in later Roman Egypt is striking and calls for an explanation. When the early Christian ascetics refused to drink wine and preferred to drink water instead, they did not refuse wine because it was an expensive luxury¹³, but because it had become the ordinary recreational drink, and for them recreation was

¹⁰ If we add the winemERCHANTS (*oinemporoi*), who occur only in the second and third centuries, the balance between dealers in wine and dealers in beer would definitely be in favour of the former already by the second century, but it is not clear that we should add the winemERCHANTS, who were not involved in retail trade. I have included both beerbrewers and beersellers, because beerbrewers also sold beer – just as beersellers also brewed beer. Wine is traded over long distances by winemERCHANTS. Beer is brewed locally for local consumption. There is no particular need for 'beermERCHANTS.'

¹¹ See D. Meeks, 'Oléiculture et viticulture dans l'Égypte pharaonique,' in M.-C. Amouretti and J.-P. Brun eds., *La production de vin et de l'huile en Méditerranée* (Athens, 1993), 29, who notes that the ordinary payment to workers in Deir el-Medina included beer, not wine. These workers were privileged compared to the rest of the population. They are also very well documented over several centuries.

¹² See J. Quaegebeur, 'Les rois saïtes amateurs de vin,' *Ancient Society* 21 (1990), 241-271.

¹³ So J.N. Bremmer, 'Symbolen van marginaliteit bij de vroegchristelijke heiligen,' in A. Hilhorst ed., *De heiligenverering in de eerste eeuwen van het christendom* (Nijmegen, 1988), 4-5.

anathema. For the same reason they would have refused to drink beer, which was cheaper than wine, if it had been offered to them.

THE CASE FOR AND AGAINST DIETARY HELLENIZATION: BEER

Is the shift from beer to wine in the Graeco-Roman period explained sufficiently as dietary hellenization for the reasons mentioned earlier? Let us first consider what we mean by 'diet.' Beer and wine were 'alcoholic beverages' mainly for adult males. Women hardly come into the picture¹⁴, children even less so. A change in the Egyptian diet as far as 'alcoholic beverages' are concerned is a change in the diet of adult males. It is conceivable that adult males in Egypt adopted Greek dietary habits, while their womenfolk 'stayed behind' and continued to lead traditional Egyptian lives¹⁵. Our documentation is so heavily biased towards adult males that we should remind ourselves again and again that the changes we notice in fact apply only to a section of the entire population.

Moreover, in the Ptolemaic period our documentation by and large derives from villages in the Arsinoite nome. In the first century of Roman rule the documentation starts to shift, and several metropoleis, the capital of the Arsinoite nome, Hermopolis and above all Oxyrhynchus, come into the picture. Arsinoite villages are still going strong in the Roman period, but it is not inconceivable that part of the shift in the diet we notice in the sources is in fact a shift from the villages to the metropoleis. If beer is associated with Egyptians and wine with Greeks and if we locate Egyptians in villages and Greeks in the metropoleis, it does not come as a surprise that a documentation that shifts towards the metropoleis also shifts to wine. In the early Ptolemaic period, however, there were plenty of Greeks in villages in the Arsinoite nome, whereas in the Roman period there were plenty of Egyptians in the metropoleis. If it were just a matter of a shift in the provenience of our documentation, the change from beer to wine should not have been so pervasive. Adult males in Roman Egypt, then, especially from the third century onwards, drank more wine than beer, no matter where they were located in geographical or cultural terms.

Next we have to consider what we mean by 'hellenization.' We have to distinguish the timing and the character of the changes. Hellenization can be more or less immediate or gradual. Immediate hellenization occurred in Egypt in the early Ptolemaic period because of the influx of large numbers of

¹⁴ But note the ancient Egyptian practice of wage payments of beer to women as well as to men.

¹⁵ In a paper given at a Brussels conference on women in Graeco-Roman Egypt I argued that in Roman Egypt men and women – brothers and sisters, husbands and wives – belonging to the so-called 'gymnasial class' led separate lives, the men partially Greek, partially Egyptian, the women mainly Egyptian lives.

Greeks. After a generation or two the hellenization of the administration was successfully completed, at least as far as the language used was concerned. When it comes to the diet things are much less clear. Greek immigrants introduced their own kinds of food into Egypt. They either imported these from abroad or tried to raise the appropriate crops in Egypt itself. This situation does not seem to have lasted very long. The imports dry up after the early Ptolemaic period. It is remarkable how few references to imported wines there are in papyri after that period¹⁶. These imports were restricted to the elite, because they were too expensive. When the majority of the adult male population in Graeco-Roman Egypt started to drink more wine, they relied on local production. The experiments with raising new crops in early Ptolemaic Egypt were not very successful, as far as we know¹⁷, and I shall return to them later on when dealing with cereals.

It makes more sense to consider gradual hellenization, a long drawn-out process in which Egyptians adopted Greek customs. Gradual hellenization requires the presence of two distinct groups in Egypt, Egyptians and Greeks, throughout the Graeco-Roman period. When we use the term 'hellenization' we usually picture the Egyptians as the passive recipients of superior cultural influences from the Greeks. This is a very traditional way of looking at Egypt¹⁸ and does not do justice to the complex realities involved. Once a considerable number of Greeks were settled in Egypt, Greeks and Egyptians lived side by side and underwent mutual influences. The Egyptians were active recipients of Greek cultural influences, selecting and adapting what made sense to them.

Does this also apply to the Egyptian diet? Throughout the Graeco-Roman period a sufficiently large segment of the population of Egypt was always regarded as Greeks. If we assume they drank more wine than the rest of the population, we may term it 'hellenization' when the rest of the population adopts their drinking habits. In the Roman period these Greeks would almost all be located in the metropoleis. One might be tempted to forget about ethnicity here and regard the adoption of wine by the Egyptians as the spread of urban culture. But was the choice between beer and wine in Graeco-Roman Egypt merely a matter of cultural preferences, with the Egyptians imitating the Greeks? Egyptian beer was cheaper than Egyptian wine because

¹⁶ Cf. D.W. Rathbone, 'Italian wines in Roman Egypt,' *Opus* 2 (1983), 81-98. For other imported wines in the Roman period see, e.g., SB V 8063.

¹⁷ They were innovations 'sans lendemain,' according to H. Cadell and G. Le Rider, *Prix du blé et numéraire dans l'Égypte lagide de 305 à 173* (Bruxelles, 1997), 25. For Greek varieties of cabbage turning bitter 'in Alexandria' see Athenaeus 9, 369 f. The introduction of different breeds of sheep in the early Ptolemaic period may also be mentioned here. This was done mainly to improve the quality of the wool. These sheep figure in the parade in Alexandria described in Athenaeus 5, 201 b-c.

¹⁸ See, e.g., T. Mitchell, *Colonising Egypt* (Cambridge, 1988).

it could be produced from barley everywhere¹⁹. Egyptian beer tasted better than most Egyptian wine, at least in the Graeco-Roman period²⁰. Wine was now produced in bulk, and the quality was much reduced compared to the ancient Egyptian period²¹. Why did the Egyptians give up on a winning ticket such as Egyptian beer?

In pre-modern societies dietary changes are not a matter of cultural preferences only. Even the rise to prominence of the potato in the European diet of the nineteenth century was imposed by the steep rise of the population, which could no longer be fed with cereals. Because there were no native Americans in Europe to speak of, we do not think we 'owe' the change in our diet to them, although the potato ultimately derives from America. Perhaps the shift from beer to wine was likewise forced upon the Egyptians by the circumstances rather than by changing cultural preferences. In our twentieth-century societies we have become accustomed to choosing between beer and wine as recreational drinks with little thought of the infrastructure needed to produce them. In pre-modern societies few had the luxury of such an option. If less beer and more wine was produced in Egypt in the course of the Graeco-Roman period for other reasons than to satisfy the demand of consumers of recreational drinks, these consumers may have adapted their cultural preferences to the circumstances. The potato is no match for cereals, but the production of cereals in nineteenth-century Europe could not keep up with the steep rise of the population.

Something similar may have happened in Graeco-Roman Egypt. From the early Ptolemaic period until the plague under Marcus Aurelius the population of Egypt is generally considered to have risen substantially. A rising population intensifies its agricultural regime. Barley from which beer is made is less 'elastic' or more difficult to intensify than wheat. When a rising population intensifies its agricultural regime wheat will be more and more productive than barley. Barley will be given up in favour of wheat. If beer disappears in Egypt in the course of the Graeco-Roman period this could be a consequence, not a cause, of changes in the agricultural regime. For recreational drinks Egyptian adult males took to wine, which was produced on labour-intensive land that did not compete with arable land. Barley and wheat competed for the same land and barley lost. This does not explain the further increase in wine consumption in the third and following centuries, when the population of Egypt is generally considered to have taken a dip. I shall return to this problem later on.

¹⁹ Athenaeus 1, 34 b, says that the Egyptians had been winedrinkers originally, but that they adopted beer because it was cheaper.

²⁰ Egyptian beer was sweet and, according to Diodorus 1, 34, 10, it had a nice smell.

²¹ The quality of Egyptian wine is often explicitly noted in papyri. For imported wines this was unnecessary, because they were by definition excellent.

THE CASE FOR AND AGAINST HELLENIZATION: WHEAT

The shift in the 'liquid meal' of the Egyptians in the Graeco-Roman period recalls another shift in the Egyptian diet²², the replacement of emmer (*olyra*) by naked wheat (*pyros*, a Greek term replaced in papyri from the third century onwards by the more general term for 'cereal,' *sitos*, because by then other cereals had all but disappeared from the menu)²³. *Pyros* is usually identified as a particular type of naked wheat, durum, mainly on the basis of finds at Karanis²⁴, but more recent finds suggest that bread wheat was also known in Graeco-Roman Egypt²⁵. In modern Egypt the traditional varieties of wheat were durum (grown especially in the Nile valley) and a related variety called *triticum pyramidale* (grown especially in the Delta and the Fayyum). Bread wheat was also grown, but its varieties were all recent imports²⁶. In Graeco-Roman Egypt the shift from emmer to naked wheat occurred much earlier than the shift from beer to wine. Whereas a considerable amount of emmer was grown in early Ptolemaic Egypt, by the later Ptolemaic period it had all but disappeared²⁷. In the Roman period one had to be very miserable to eat emmer (P.Cair.Masp. I 67002 iii 12), but even barley continued to be consumed by humans²⁸.

Two reasons have been adduced for the shift from emmer to naked wheat. One reason is that in the Ptolemaic period foreigners demanded naked wheat. In order to sell to foreigners the Ptolemies replaced unsaleable emmer with naked wheat. The problems with this line of reasoning are obvious. Greeks imported cereals from Egypt long before the Hellenistic period. Bacchylides (20 B 14-16) already mentions ships carrying wheat (*pyrophorous*) from Egypt, implying that the shift from emmer to naked wheat (if that is what he means by *pyros*) had started well before the Ptolemies. Imports of cereals peaked in

²² For what follows see briefly Thompson (1999), 128-131.

²³ Cf. H. Cadell, 'Le renouvellement du vocabulaire au IV^e siècle de notre ère.' *Actes des XIII. Internationalen Papyrologenkongresses* (München, 1974), 61-68.

²⁴ In later Ptolemaic documents there are references to *stereos pyros*, 'solid wheat,' which E. Battaglia, 'Artos' (Milano, 1989), 40, identifies as durum, but bread wheat can also be 'solid.' See P.Dion., 21-22.

²⁵ Unpublished finds in the Dakhleh oasis. Information from U. Thanheiser. See also D.J. Drewer, D.B. Redford and S. Redford, *Domestic Plants and Animals: The Egyptian Origins* (Warminster, 1994), 23-31. They think that before the Ptolemies bread wheat was an accidental component of the emmer crop. Bread wheat and other hexaploid varieties of cereals are successful combinations ('domestications') of tetraploid and diploid varieties of cereals. In the case of ancient Egypt the tetraploid variety of cereal would indeed have been emmer. In late-period Egypt and in the Graeco-Roman period it could have been durum. The diploid variety would have been *einkorn vel sim*.

²⁶ See *La culture du blé en Égypte* (Alexandrie, Bruxelles and Le Caire, 1955), 38-50.

²⁷ See D.J. Crawford, 'Food: Tradition and change in Hellenistic Egypt,' *World Archaeology* 11 (1979-1980), 136-146.

²⁸ See, e.g., G.M. Browne, 'A Coptic letter from the Michigan collection,' *Bulletin of the American Society of Papyrologists* 13 (1976), 89-91. The letter dates from the sixth or seventh century.

times of shortage or famine. In such circumstances people will eat anything, including emmer. There would be no need to grow more naked wheat in Egypt, but that is in fact what happened. This line of reasoning, then, does not explain the lasting change from emmer to naked wheat. It also leaves the change in the dietary habits in Egypt itself unexplained. The idea that the Ptolemies deliberately raised crops they could sell abroad is closely connected with a view of the Ptolemaic economy as state-directed, which few would subscribe to today without qualification. In the past the Ptolemaic monopolies were regarded as part of a 'command' economy, but this is no longer fashionable²⁹.

Another, more inherently plausible reason for the shift from emmer to naked wheat is the presence of a large number of Greeks in Egypt itself. In the early Ptolemaic period large numbers of Greeks moved to Egypt. They did not immediately adapt their dietary habits to their new environment. In the Zenon archive³⁰ some Greeks, such as Apollonius the *dioiketes*, satisfied their distinctive tastes by importing foodstuffs from Greece or Asia Minor, the 'old country,' as it were. After the third century B.C. this became much less pressing once the Greeks settled down. It is conceivable that some Greek dietary habits were satisfied by raising the appropriate crops in Egypt itself. Landowners and peasants would in that case have replaced emmer with naked wheat to sell it to the Greeks in Egypt. Even this line of reasoning does not really explain what happened. For the majority of the Egyptian peasants it would have made no sense to change from emmer to an alternative, naked wheat, if that was merely preferable because of the superior marketability of its surplus. They consumed the bulk of what was produced. Why did they eat more and more naked wheat instead of emmer?

In the third century B.C. there was some experimenting with new crops on the part of the Greeks. They even tried different types of wheat, such as Syrian wheat, to find out whether any of them could be grown in a shorter period or as a summer crop. None of these experiments seems to have been successful. Even fenugreek, which is a Greek loan-word in Demotic (*tl3* from *telis*)³¹, is a shadow of its early Ptolemaic self in the later periods. Yet, already in the earliest Ptolemaic documents we have, there is a preponderance of naked wheat over all other cereals combined. Are we to assume that this change is the result of recent experiments conducted with new crops on the part of the Greeks – experiments that were otherwise unsuccessful? This is hardly credible. Moreover, the Egyptians did not replace emmer with naked wheat on such short notice. The disappearance of emmer was gradual, must have started earlier and was completed much later. The shift from emmer to naked

²⁹ See J. Bingen, *Le papyrus Revenue Laws* (Opladen, 1978).

³⁰ See T. Reekmans, *La consommation dans les archives de Zénon* (Bruxelles, 1996).

³¹ See Pap.Lugd.Bat. XXX, 139.

wheat already started in late-period Egypt and only reached its conclusion in the course of the Ptolemaic period. The dietary habits of the Greeks did not cause the shift. Naked wheat was in the process of replacing emmer when the Greeks arrived.

It has been argued³² that the shift from emmer to naked wheat occurred relatively late in Egypt. Elsewhere naked wheat had replaced emmer and other less 'elastic' cereals as a superior and more productive crop much earlier. In Egypt emmer survived longer than elsewhere, because it was domesticated enough in pharaonic Egypt to yield a crop that, unlike the varieties known elsewhere, could be easily threshed, at least according to Pliny (*NH* 18, 20, 92), almost as easily as naked wheat. This removed a major disadvantage of emmer, which had been one of the reasons why it had been replaced by naked wheat elsewhere. In Egypt emmer had itself replaced barley as the preferred food for human consumption by the New Kingdom, but it could not in the long run compete with naked wheat. With the intensification of Egyptian agriculture in the late period, emmer had to yield to a more 'elastic' type of cereal, naked wheat, which could produce more foodstuffs than emmer. Irrespective of whether the Greeks took hold of Egypt in the fourth century B.C., naked wheat would have completely ousted emmer there in any case. There are no directions in our sources that naked wheat should replace emmer³³. The process followed its own dynamic, and no one thought of intervening on its behalf. The contrast with the introduction of cotton in nineteenth-century Egypt, which has so far provided the implicit model of the Ptolemaic economy, could not be greater. Unlike cotton, wheat was consumed by the Egyptian peasants themselves. Because their stomachs were at stake they were not consciously blocking the spread of naked wheat as they did – without much success – that of cotton³⁴.

THE INTERPLAY OF BEER, WINE AND WHEAT

Perhaps a similar line of reasoning can be applied to the shift from beer to wine in Roman Egypt. Instead of looking at how these foodstuffs were consumed we should rather look at how they were produced. Important differences at once appear. Beer is made from barley, which grows in wintertime on arable land with little labour input and depends on the annual inundation of the Nile. Beer is produced everywhere and instantly consumed,

³² By R. Sallares, *The Ecology of the Ancient Greek World* (London, 1991), 370-371.

³³ See Crawford (1979-1980), 140, quoted by Bagnall (1993), 24, note 52.

³⁴ See the amusing story in M. Eyth, *Hinter Pflug und Schraubstock* (11th ed.; Stuttgart and Leipzig, 1906), 63. In antiquity Egyptian peasants were not impervious to change, but they disliked innovations imposed from above. See the case discussed by J. Bingen, 'Grecs et Égyptiens d'après PSI 502,' *Proceedings of the Twelfth International Congress of Papyrology* (Toronto, 1970), 35-40.

relatively more in summertime, just after the harvest, than in wintertime³⁵. There is no need to transport beer over long distances, which would raise its price. Wine is made from grapes in the close proximity of vineyards and is afterwards transported over long distances, which adds to its cost. No wonder that, compared to winesellers, beerbrewers and beersellers in papyri are small fry. Although wine does not hold well in Egypt, it can be consumed throughout the year. The vines depend on a year-round supply of water, in other words on artificial irrigation, which is labour-intensive and therefore expensive. Arable and artificially irrigated land are not interchangeable in Egypt. If vines were planted on arable land, they would rot away during the inundation season. If barley were grown on artificially irrigated land, it would become too expensive. A change from beer to wine is therefore not a simple transfer 'at will.'

Barley and wheat, however, are both grown on arable land. Wheat is the preferred foodstuff for humans. If wheat becomes scarce, less barley will be grown to satisfy the need of humans. If less barley is grown, less beer will be made from it, because the little barley that is grown is mainly used to feed animals. In pre-transitional societies beer presupposes a sizeable surplus of cereals generally. In ancient Greece no beer was brewed from barley, because arable land suited to growing cereals was scarce. Peasants preferred to grow cereals for their own consumption. The Greeks did not drink beer, but wine, which they produced on land suited to vineyards. The Egyptians on the other hand had an abundance of arable land suited to growing cereals, and part of the surplus was processed into beer. There was some land suited to vineyards in ancient Egypt, but only in some vineyards quality wine could be produced³⁶.

If beer gradually disappeared in Graeco-Roman Egypt, was it because cereals, especially wheat, became scarcer and scarcer? It would seem so. The rising population demanded more and more wheat. On top of that the Ptolemies and the Romans removed surplus wheat in the form of taxes in kind, for sale abroad and for the provision of the imperial capital³⁷ respectively. In the first two centuries of Roman rule, when the Egyptian population peaked, the peasants would tend to grow even more wheat, which they could eat themselves and the surplus of which they could use to satisfy the demands of the state, either directly as taxes in kind or indirectly by selling it to pay for taxes in money. Wheat is more 'elastic' than barley, and

³⁵ Cf. UPZ I 112 iv 4-6, where it appears that a 'beer month' lasted only 25 days in summer, but 35 in winter.

³⁶ In Sicily and other such places with an abundance of arable land wine was the preferred recreational drink, because there was also enough land suited to vineyards.

³⁷ Cf. G. Geraci, 'Egitto provincia frumentaria,' in *Le ravitaillement en blé de Rome* (Roma, 1994), 279-294.

intensification of the agricultural regime causes barley and less 'elastic' kinds of wheat such as emmer to be replaced by naked wheat. Egyptian peasants were bound to grow less and less barley. This process already started before the Ptolemaic period and continued well into the Roman period. But why did it also continue in the third century? After the plague under Marcus Aurelius the Egyptian population took a dip. It should in fact have been easier to produce enough foodstuffs for human consumption and generate a surplus of barley for beer. The demands of the state, however, were not diminished proportionally. They tended to increase in the fourth century although the general drop in production levels dictated cuts in the budget. The need to grow as much wheat as possible continued.

A simplified model of the production of wheat in Roman Egypt may clarify the issue here³⁸. If the rent on an *aroura* of arable land grown with wheat in the first two centuries of Roman rule was 8 *artabas* or 50% of the yield plus a 0.5 *artaba* premium (for the landowner) to account for the relative scarcity of land and the low level of labour costs, both caused by the high population, the yield on it was 15 *artabas*. If on the other hand the rent on an *aroura* of arable land grown with wheat in the third century was 5.5 *artabas* or 50% of the yield minus a 0.5 *artaba* premium (for the tenant) to account for the relative abundance of land and the high level of labour costs, both caused by the steep decline in the population after the plague under Marcus Aurelius, the yield on it was 12 *artabas*. Yet in that century the state demanded the same amount of taxes in kind from the same amount of land in absolute terms, although overall production had dropped. This left a smaller surplus after taxes. If we take a family of 5 beer-drinking adult males with 5 *arouras* of arable land, they can produce 75 *artabas* of wheat in the first two centuries of Roman rule. After seed (5 *artabas*) and taxes in kind (7 *artabas*) they are left with 63 *artabas*. After the plague under Marcus Aurelius the same family consists of only 4 adult males. On 5 *arouras* of arable land they can produce 60 *artabas* of wheat. After seed (5 *artabas*) and taxes in kind (7 *artabas*) they are left with 48 *artabas*. With the same consumption level of 12 *artabas* a person there is a margin of 3 *artabas* in the first two centuries of Roman rule. That margin could be used for barley instead. In the third century that margin would appear to be gone. I have assumed, however, that the productivity per peasant (15 *artabas*) stayed the same. In fact it will have increased somewhat after the number of peasants dropped. There probably still was a small margin that could have been used for barley.

By the fourth century the population had apparently dropped even further, resulting in even lower production figures. If the rent on an *aroura* of arable

³⁸ This and the following paragraphs are not intended as a direct report on what we find in land leases from the Roman period, although the figures are not chosen at random.

land grown with wheat was now 4 artabas or 50% minus a 0.5 artaba premium (for the tenant) to account for the relative abundance of land and the high level of labour costs, the yield on it was 9 artabas. If we take a family of only 3 adult males, they now produced 45 artabas of wheat on 5 arouras of arable land. After seed (5 artabas) and taxes in kind (at least 7 artabas), they were left with 33 artabas or 1 artaba less each, so it appears. Again, however, I have assumed a stable productivity per peasant (15 artabas). In fact productivity will again have increased somewhat after the number of peasants dropped even further. There probably still was a small margin that could have been used for barley. Summing up: although the tendency to grow more wheat and less barley is a sufficient cause for the gradual disappearance of beer in Graeco-Roman Egypt, it cannot explain why this process continued in the third and following centuries. I shall return to this later on.

THE INTERPLAY BETWEEN THE VARIOUS TYPES OF OIL AND WHEAT

The shift in the balance between the various types of oil might also be explained in terms of the interplay between them and wheat. The traditional Egyptian oils were made from crops grown on arable land. Castor, radish, safflower, sesame, and vegetable (a kind of lettuce) seeds were processed into oil for lighting, cooking, etc. The main types were in fact radish and vegetable oil and to a lesser extent sesame. Castor and safflower oil virtually disappear in the later period. This is remarkable, because castor oil had been the traditional Egyptian oil for which the Egyptian word (*kiki*) was even used in Greek documents. The transformation is less dramatic than for beer and wine, but the balance among the traditional types of oil and between them and olive oil certainly seems to have shifted in the course of the Graeco-Roman period. Olive oil is made from olives, which grow on trees planted on artificially irrigated land. It is more expensive to grow olives, because planting olive trees requires an initial investment of capital, and artificial irrigation makes olive orchards more labour-intensive, although olive orchards are less troublesome than vineyards. From the point of view of production olive oil and other types of oil are not interchangeable. The constraints on production make it unlikely that anything like simple dietary hellenization is at work here.

The opposition here is not a simple one between olive oil and other types of oil or between arable and artificially irrigated land, but a complex one between the other types of oil and, again, wheat. All of these compete with one another for arable land. In pre-transitional societies oils made from crops grown on arable land presuppose a sizeable surplus of cereals. If enough cereals are produced for human consumption, some arable land can be used to grow crops that can be processed into oil. In ancient Greece there was no surplus of wheat so that the arable land was preferably used to grow as much cereals for human consumption as possible. For oil the Greeks depended on

olives, which could be grown on land not suited to growing cereals. The Egyptians on the other hand produced an abundance of cereals. They could easily use part of the arable land for growing crops that could be processed into oil. On the other hand there had never been much land suited to olive orchards³⁹. Olive oil was known in Egypt before the Greeks, but its production expanded in the Graeco-Roman period.

Unlike barley, however, the types of oil made from crops grown on arable land were not always grown in Egypt at the same time as wheat. They could be grown as summer crops in a crop rotation scheme. They would not be competing for the same land at the same time of the year. If wheat was becoming scarcer and scarcer in Roman Egypt, in wintertime the arable land would tend to be used for this crop rather than for crops that were less pressing for the peasants such as barley, but some of the crops from which the types of oil other than olive oil were made could still be grown in summertime. Using the land to raise a crop in summertime is characteristic of an intensive agricultural regime and requires the land to be watered and manured in springtime. After the plague under Marcus Aurelius the Egyptian population took a dip. We expect agriculture to have become less intensive, which could explain the virtual disappearance of some traditional types of oil in the later Roman period, because wheat continued to take the lion's share of arable land in wintertime. Unlike castor and safflower oil, however, the other oils, especially radish and vegetable oil, were made from plants that could also be used for direct consumption. Peasants would still be willing to grow these crops, but they could no longer afford the luxury of growing a crop just for the seeds⁴⁰.

Things appear more straightforward in the Dakhleh oasis, which was entirely artificially irrigated. Olives and vines were ideal crops for the big landowners in the oasis, because the surplus could be transported out of the oasis and marketed abroad. Because of the need for other types of food for the inhabitants of the oasis itself part of the artificially irrigated land had to be reserved for the production of cereals and other foodstuffs that could not economically be imported from the Nile valley. Most of these other crops were indeed consumed locally according to *The Kellis Agricultural Account Book*. There is still a high proportion of barley in the account, because it is an easier crop than wheat in the particular circumstances of the oasis, where the soil would easily accumulate a high saline content⁴¹.

³⁹ See again Meeks (1993), 5-8.

⁴⁰ In the later Roman period radish oil also appears to have been bought by the state for the army (as suggested by the price lists from the fifth century in P.Oxy. LI 3628-3633). The Romans were not very particular, otherwise they would have demanded quality oils such as olive oil for the army. They were apparently satisfied with what was available.

⁴¹ This was also a problem at the outskirts of the Arsinoite nome. Bagnall (1993), 25, quotes exceptionally high percentages of barley from fourth-century Karanis.

THE THIRD CENTURY AND AFTER

Throughout the Graeco-Roman period olive oil and wine both seem to be on the rise in Egypt, in part because other sources of oil and 'alcoholic beverages' had to give way to wheat. By default olive oil and wine increased their share on the 'market' for oil and 'alcoholic beverages.' Now, it was not easy to increase the number of arouras allotted to olive orchards and vineyards in Egypt. It required more artificially irrigated land and more labour. It seems that this process actually continued in late antiquity, although it apparently did not make sense to put more emphasis on labour-intensive forms of agriculture after the population took a dip and labour costs increased. A marked increase in references to irrigation machines in late antiquity is also noticeable⁴². The irrigation machines had been introduced in the early Ptolemaic period, but they seem to have become more widespread in the later Roman period thanks to the development of large estates. Some types of irrigation machines required capital investments only big landowners could make. Certainly the later Roman evidence for irrigation machines used on the estates of the Apiones is impressive⁴³.

Already in the third century Appianus' estate at Theadelphia concentrated on vineyards, from which a large part of the income from the estate derived⁴⁴. It may seem almost 'irrational' to put so much emphasis on a labour-intensive form of agriculture at a time when the population is down and labour costs are high, but Appianus must have been attracted by the potential profit to be gained from a cash crop such as wine – and he had no problem with exploiting the labour of the peasants bound to his estate. Wine had been part and parcel of the more diversified agricultural economy of Theadelphia long before Appianus⁴⁵. An instructive parallel is offered by the development of 'permanent' irrigation in Egypt in the nineteenth century. This feature was introduced to serve the large estates of the Pasha, his family and his friends, where cotton, also a cash crop, was grown. Cotton needs a year-round supply of water just as vineyards in Graeco-Roman Egypt. In the nineteenth century the Egyptian population increased, which made labour-intensive forms of agriculture seem less 'irrational' than they appeared in late antiquity – except that one cannot eat cotton. At least the Egyptian peasants of late antiquity saw their diet supplemented with wine and olive oil.

⁴² D. Bonneau, 'L'administration de l'irrigation dans les grands domaines en Égypte au VI^e siècle de n.è.', *Proceedings of the Twelfth International Congress of Papyrology* (Toronto, 1970), 45-62.

⁴³ See now R.E. Tacoma, 'Replacement parts for an irrigation machine of the divine house at Oxyrhynchus,' *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 120 (1998), 123-130.

⁴⁴ See D. Rathbone, *Rationalism and Rural Society in Third Century A.D. Egypt* (Cambridge, 1991).

⁴⁵ See P. van Minnen, 'Landbouw en het "taxes-and-trade model" in Romeins Egypte,' *Lampas* 31 (1998), 302-304.

If the focus on artificially irrigated land in later Roman Egypt depended on the development of large estates, the shift to olive orchards and vineyards, which had to be irrigated all year round, was not just a matter of changes in consumption patterns ('dietary hellenization'). Consumption patterns may have changed because of changes in the agricultural regime. With their focus on cash crops big landowners made a decisive difference with regard to olive orchards and vineyards, and their rise to prominence in the later Roman period goes a long way to explain why the shift from beer to wine and from other types of oil to olive oil continued in that period. The shift away from beer, however, had deeper causes. It depended on the need of the majority of the population, i.e. the peasants, to grow more and more wheat on the arable land available because of the population pressure. With their focus on subsistence crops peasants made a decisive difference with regard to cereals including barley from which beer was made. This explains the gradual disappearance of beer in Graeco-Roman Egypt, but it does not in itself explain why this process continued in the third and following centuries when the population dropped. I would suggest that the little beer that presumably continued to be consumed by the peasants no longer formed the object of transactions that needed recording. The subsistence part of the peasant economy never got recorded much in Graeco-Roman Egypt. That part apparently increased in importance in late antiquity. Egyptian agriculture in the later Roman period indeed appears to have been more 'bisectorial' than before, with large estates dominating the scene. We should bear this in mind when making generalizations about Egyptian agriculture in the Graeco-Roman period.

CONCLUDING REMARKS

Where does this leave us, historians of Graeco-Roman Egypt? First of all we need to understand more about the biology of the plants grown for human consumption in Graeco-Roman Egypt before we jump to conclusions and reduce changes in the diet to changing cultural preferences. We need to find out more about the biological constraints of the various crops and how 'elastic' they were. Was durum indeed the commonest type of naked wheat in Graeco-Roman Egypt, as we have been led to believe, or was it bread wheat? We obviously need the help of palaeobotanists. In the second place we need to understand the economics of agriculture. Here we have to distinguish between the production, transport and consumption of the various crops grown for human consumption in Graeco-Roman Egypt. Production largely depends on the amount of land available for the various crops. Barley, from which beer is made, and vegetable oils compete with wheat for the same land, not with vineyards and olive orchards. Vineyards and olive orchards are the most capital-intensive forms of agriculture, vineyards the most labour-

intensive. We need to understand the economics of labour in Egyptian agriculture in the Graeco-Roman period. Two things have to be kept in mind at all times: the amount of land also depends on the ownership of land and the amount of labour also depends on the exploitation of labour. Who owned the land and who exploited the labour? These will have been the most important variables in the agricultural economy of Graeco-Roman Egypt. We should not underestimate their variability over time.

Where does this leave us, papyrologists? First of all we need to study the terminology in depth with the help of the DDBDP. Where possible we need to establish links between terms used in papyri and archaeological finds. In the second place we need to come up with more reliable data on how much land was used for the various crops. For this the evidence needs to be more carefully scrutinized that it has been so far⁴⁶. We need to know more about crop rotation and about the choices peasants made between the various crops. Consumption has so far been regarded as the decisive factor to account for the changes in Egyptian agriculture in the Graeco-Roman period to the virtual exclusion of all other constraints on agriculture. Perhaps this has been so because consumption seems deceptively accessible to us and because it is so very 'cultural.' I hope that the above will make us think twice.

⁴⁶ See provisionally M. Schnebel, *Die Landwirtschaft im hellenistischen Ägypten* (München, 1925).

Theft and Taxes. A Series of Short Documents **(P.Petra inv. 69. 1-8)**

MARJAANA VESTERINEN

Papyrus Petra inventory number 69 consists of eight short documents. Five of them deal with taxes and one is about stolen items. These six documents, numbers 69. 1-6, were each rolled separately and then piled together. Around this whole pile was wrapped a document, number 69. 8. The document which is numbered as 69. 7 is an odd collection of tiny fragments with only a few letters on each; no whole word can be deciphered and thus its connection to the rest of the documents under inventory 69 is unclear. It could have been a label for the whole thing, or it could belong to some other inventory number. The contents of number 69. 8 are still shadowy, and probably will remain so because very little of that text is preserved¹. In this paper I shall discuss the overall situation of inventory 69 and the contents of numbers 69. 1-6².

Before I go into the contents of the seven documents under inventory 69, it is useful to have a look at its physical context. Inventory 69 was found in the area of field number 34, which in turn was situated in the northern corner of the room where the Petra papyri were found³. At first sight all of field no. 34 seemed to be a miserable heap of more or less loose fragments, with pieces of charcoal here and there. In the laboratory it was placed in a drawer, and was commonly referred to as the Christmas box since the conservation of that heap was begun not long before Christmas, and it was not expected to yield anything but a few scraps. Eventually, as it turned out during conservation, field number 34 was a real Christmas present, resulting in over 20 documents, some of which are among the most informative documents of the whole archive.

The opening of the rolls was not unproblematic, which of course was the

¹ Individual fragments seem at first sight very promising. They contain several letters, but the letters and the few readable words do not result in a continuous text.

² I wish to express my gratitude to all those who during the congress gave me some new ideas about these documents and who encouraged me to go on studying them.

³ See the sketch-plan of the church complex in Z.T. Fiema, R. Schick and K. 'Amr, "The Petra Church Project: interim report, 1992-1994", *The Roman and Byzantine Near East* (JRA Suppl. 14, 1995) 288 fig. 2.

case with all the rolls of the archive⁴. During the conservation process of field number 34 it was often impossible to see, for example, how deep one roll would go, or where exactly one roll ends and the next one begins. As a consequence some layers or fragments of a roll put originally under a certain inventory number are now realized to belong to a nearby inventory number. In the case of inventory number 69 and some nearby inventory numbers (namely inv. nos. 68, 71, 73 and 74) this means that in the course of the work done on these documents some fragments are now relocated from one inventory number to another. For example, some fragments from inv. no. 74 are now moved to inv. no. 69. 8, to the wrappings of inventory number 69. And, to show how small things matter, a tiny three-letter-fragment of inventory number 69 had been annoying me for some time until I realized that it belongs to inventory 71, which naturally cleared up the situations of both texts. Unfortunately, there is no hope of finding the missing thirds of the documents of inventory 69 in a way that some other inventory number would be the whole missing part, with continuous text, as has already happened with some of the inventory numbers in the archive.

Numbers 69. 1-5 deal with the tax payments of Patrophilos son of Bassos, one of the key figures of the whole archive. These five texts are very similar in respect to word choice and all except numbers 69. 1 and 2 in respect to the preserved length of the text⁵. An estimated one third of each text is missing either at the beginning or at the end of the lines. The upper and lower margins are preserved⁶. At first sight the situation looks very promising indeed, and naturally it has helped in reading the preserved parts of each text when one sees the same words or phrases coming up in every text. But unfortunately, however similar these texts are to each other, they have been broken off at approximately the same places, and at places where we would have (perhaps) been informed about the exact contents of these documents. I have also not been able to find very useful parallels for these texts, which would enlighten the possible phrases used and what kind of information one would expect to find in these kinds of texts. There are also some major problems with nicely visible and readable letters and words, the meanings of which still remain a mystery.

Still, we can say something about the overall subject matter. The documents begin by stating that Patrophilos has paid his taxes (λόγω

⁴ About the conservation see M. Lehtinen, "The conservation of Carbonized Petra Papyri", *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses, Berlin 1995*. AfP, Beiheft 3 (1997) 1099-1101.

⁵ Number 69. 2 is a bit longer than numbers 69. 3, 4 and 5 and preserved from the left side, whereas the others are preserved from their right sides. Number 69. 1 is a very short "document" containing only some traces of one line and two more lines after which we have the lower margin. At the moment I do not count it as one document itself but as a part of a very short document which begins from number 69. 5 line 7.

⁶ Number 69. 1 is naturally an exception, see the note 5.

συντελειῶν αὐτοῦ) of several indiction years⁷. After this comes a sum of 9 1/4 1/8 (the fractions are in the genitive), and there is probably something before 9. Then we have some more confusing fractions preceded by an abbreviation το(), and this time the fractions are in the accusative. We are then informed that Patrophilos pays “all the demanded and extra levies⁸ ἐν τη (l. τε?) γενήμα(σι) καὶ οἰν(ο)κρ(έοις) καὶ πλ() εἶδησιν (l. εἶδεσιν)”. This type of phrase is well attested in papyri from Egypt, e.g. ἐν τε σίτῳ καὶ ἀννωνιακῆς εἶδεσι (P. Lond. V 1702, 4). In similar phrases from Egypt we have in the place of πλ() words meaning “other, all kinds of”, such as ἄλλοις, παντοίοις. The other person who is involved in these tax transactions is Flavius Valens son of Alpheios. He could have been either one of the tax collectors, hypodektai, mentioned in the texts, or some sort of a “middleman” between the taxpayer and the hypodektai who could also lend money to taxpayers in cases of need. Here Valens has received money from Patrophilos and paid it to the hypodektai in charge⁹.

If the exact sums, among other things, remain unsolved, the dates can be discussed in more detail and the chronological order of these five documents in relation to each other can in turn be suggested with more confidence (see Table 1). The date is written as ἐγρῶφη μῆ(νι) --- τοῦ (ἔτους) ---. The year is given according to the Era of Provincia Arabia (EPA). In inv. no. 69. 3 the year is written a bit strangely, with both hundreds and tens in numerals, and units in full. We have at least one parallel in the Petra archive of the same writing system used¹⁰. The chronological order of the documents presented in the table (Table 1) is a reconstruction. As can be noticed, the indiction years of the tax payments of all the five documents cover almost a full indiction cycle of 15 years with only a few years missing in between. I expect there to be some kind of a chronological system or logic behind these documents, and thus in cases of documents where we have only the indiction year of the time of writing mentioned, I have chosen the AD-year which is closest to the firmly dated documents of these five.

Finally we come to the only complete text¹¹ in the whole archive, namely number 69. 6 which discusses a theft. As the document is not dated, it can only be placed roughly in the same period of the other inventory 69 documents which have a date, i.e. in the 570's. The persons involved in number 69. 6 do not yield any further information concerning a more precise date. This somewhat clumsy report begins by Epiphanius listing

⁷ The taxes of either two or three years are paid in one transaction.

⁸ πάντα τὰ ἀπαιτηθ(έντα) καὶ ἐπικλασθ(έντα).

⁹ Instead of the dative τοῖς ὑποδέκταις we have εἰς τοὺς κατὰ καιρὸν ὑποδέκτας.

¹⁰ Inv. no. 60 (fig. 3, line 2). In inv. no. 69. 1 the provincial year is written with hundreds in numerals, tens and units in full.

¹¹ Only a few letters are lost.

stolen property and in the same breath accusing Hierios of doing that. Hierios has apparently been living in a penthouse owned by Epiphanios¹². When Hierios was for some reason forced to move, he took along movable property other than his own. The text goes roughly as follows:

“List of things which I, Epiphanios, have lost; and I suspect the most honourable Hierios son of Patrophilos: The big key to the ‘penthouse’, two cypresses from the terrace (...), six birds, a table. When he emptied his house, I gave him two rooms to move in, and he didn’t give me those back. Presbyteros Epiphanios son of Damianos – I have taken the oath from the most honourable Hierios himself”.

The text is written in an untrained and somewhat clumsy hand with a lot of spelling mistakes, especially with omikron and omega. The rooms Hierios had rented were situated in the upper part of a house, the penthouse (ὑπερφῶν) which was easily rented out. Hierios was not going to leave voluntarily, and when he presumably was forced to, he took the key with him. It is not clear how Hierios stole the cypress trees – did he cut them, or perhaps if they were in pots, carry them away as such? The dispute between Epiphanios and Hierios was finally settled by a priest, who was also called Epiphanios. The accused Hierios is most probably the son of Patrophilos. We know that Patrophilos had a son named Hierios, and in this text -φιλος is preserved (line 5) and it is tempting to read -τρο- from the previous line. Patrophilos would then be the joining factor for all the documents under inventory 69¹³. Another question entirely is why this accusation was attached to the other inventory 69 documents. Why was it considered necessary to put this kind of a document telling about Patrophilos’ son’s misconduct together with the tax receipts of the father? If more could be read from number 69. 8, more light could hopefully be shed on these questions.

¹² About the housing system of Petra according to the evidence of the Petra papyri see L. Koenen, “The carbonized archive from Petra”, *JRA* 9 (1996) 185-186.

¹³ Patrophilos is also mentioned in number 68. 8.

Table 1. Dates and chronological order of numbers 69. 1-5. Normal letters indicate that the information is preserved in the text, figures in parenthesis () a firmly supplemented text and figures in brackets [] a hypothetical reading, a suggestion.

Indiction years of the tax arrears	Date of the document			Inventory number
	Indiction year	Era of Provincia Arabia	Corresponding AD-year	
13th (14th) (15th)	1st ind. year	463 EPA	AD 568	inv. 69. 3
2nd (3rd) (4th)	4th ind. year	[466 EPA]	[AD 571]	inv. 69. 5
	[4th ind. year]	466 EPA	[AD 571]	inv. 69. 1
(6th or 7th) (7th or 8th) (8th or 9th)	9th ind. year	[470/1 EPA]	[AD 575/6]	inv. 69. 4
[9th] 10th 11th	11th ind. year	[473 EPA]	[AD 578]	inv. 69. 2

Cleopatra's Carpet

JOHN WHITEHORNE

ἀπόρου δὲ τοῦ λαθεῖν ὄντος ἄλλως, ἡ μὲν εἰς στρωματόδεσμον ἐνδύσα προτείνει μακρὰν ἑαυτὴν, ὁ δὲ Ἀπολλόδωρος ἱμάντι συνδήσας τὸν στρωματόδεσμον εἰσκομίζει διὰ θυρῶν πρὸς τὸν Καίσαρα.

Plutarch, *Caes.* 49.2

‘As it was impossible to escape notice otherwise, she got into a bed-sack and stretched herself out at full length, and Apollodorus, having tied the bed-sack up with a cord, carried it in through the doors to Caesar.’

1. CLEOPATRA'S ‘CARPET’

Cleopatra's meeting with Julius Caesar is a very well known story. In 51 BC Ptolemy XII Auletes had left Cleopatra and her younger brother Ptolemy XIII as joint rulers of his kingdom. Consequently when they broke off their co-regency and resorted to civil war two years later, they were effectively tearing up their dead father's will – a will whose execution Auletes had entrusted to the Roman senate. Accordingly when Caesar landed in Alexandria in late July 48 BC in his official capacity as consul, he saw his role *inter alia* as the representative of the Roman state in ensuring that the final wishes of Auletes were respected. As Caesar himself tells us (*BC* 3.107), the matter concerned him all the more as it was he who in his first consulship in 59 BC had pushed through the recognition of Ptolemy Auletes as the rightful king of Egypt.

He therefore ignored the open hostility of the Alexandrians and the plots of Ptolemy's finance minister Potheinos and called upon Ptolemy and Cleopatra to dismiss their opposing armies and submit themselves to his arbitration. Ptolemy left his forces at Pelusium and quickly made his way overland back to Alexandria to appear before Caesar. Cleopatra, it seemed, had been outmanoeuvred. She could not move without her army to protect her, but if it moved Ptolemy's general Achillas would engage it. Nor could she make a dash for the city with only an escort. Her brother's supporters in Alexandria had closed the city to her and any attempt to run the gauntlet would surely have meant her capture and possibly her death.

Faced with these apparently insuperable difficulties, Cleopatra made a bold decision to go alone. Leaving her camp she managed to reach the city. One of her supporters there, a Sicilian trader called Apollodorus, smuggled her onto a little two-oared boat which he ran into the Great Harbour under cover of darkness, having previously bribed the guards on the Pharos to lower the chain with which the harbour entrance was closed off at night. Reaching the doors of the palace and unable to think of any better way to get in, Cleopatra had Apollodorus conceal her in what many of those who retell this story have mistakenly called a 'carpet'¹. Apollodorus tied it up with a cord and carried the bundle straight past the guards to Caesar. According to Plutarch, *Caes.* 49.2, our only source for the story, it was this charming (λαμυρός) stratagem which first won Caesar over to her. The rest, as they say, is history.

What a wonderfully evocative image this is, our first glimpse of the young princess in her role as *femme fatale*. This is the sort of fantasy which is etched into the hard drive of the average male's psyche and hot wired to his loins: the willing young woman unwrapped ready for action on the priceless oriental rug, its deep colours and exotic patterns setting off to perfection the luminosity of her white skin². Bed and bedmate rolled into one in a single handy package. But this erotic image is one which has been run through so many subsequent permutations that it is now impossible to get the correct focus upon this particular scene.

Whether or not Cleopatra was unrolled before Caesar's astonished and delighted gaze (and Plutarch never tells us that she was), one thing is certain. It was not a carpet which Apollodorus had used to carry her secretly into the palace. While many subsequent writers have spoken of her rolled up in a carpet or a bale of cloth, the word used by Plutarch is in fact the unusual and highly technical term στρώματόδεσμος. LSJ³ defined it as 'a leather or linen sack in which slaves had to tie up the bedclothes (στρώματα)'. But while this everyday act must have been carried out

¹ H. Mahaffy, *The Empire of the Ptolemies*, London 1895, vol. II, p. 451: 'a bale of carpet'; E. Bevan, *A History of Egypt under the Ptolemaic Dynasty*, London 1927, p. 363: 'a roll of carpet'; H. Volkmann, *Cleopatra. A Study in Politics and Propaganda*, English trans., London 1958, p. 66: 'a carpet'; M. Grant, *Cleopatra*, London 1972, p. 63: 'a carpet or roll of bedding'; J. Samson, *Nefertiti and Cleopatra*, London 1985, p. 111: 'carpet'. So far I have been unable to trace the source of this mistranslation or misunderstanding. The well known older translations of Plutarch's *Lives* are guiltless. Amyot (1559) with 'faisceau de hardes', North (1579; Shakespeare's Plutarch; based upon Amyot's trans.) with 'a mattress or flock-bed', and the so called 'Dryden' translation (1683-6) with 'coverlet of a bed' all do much better than many more recent writers.

² See for example the painting by the French orientalist painter J.-L. Gérôme (1824-1902), reproduced by L. Hughes-Hallett, *Cleopatra: Histories, Dreams and Distortions*, London 1990, pl. 20: within the interior of an Egyptian temple, a swarthy Egyptian unwraps a topless Cleopatra from a highly patterned carpet in the foreground while Caesar, seated at a desk at middle left, pauses in the act of writing on a papyrus roll, presumably meant to represent his *commentarii*.

literally millions of times throughout the centuries of the ancient world's history, the word itself, also in an apparently interchangeable neuter form *στρωματόδεσμον*, is found only a few times. A search of TLG using Pandora turned up only 21 occurrences, in both masculine and neuter forms, and several of those turned out to be doublets³.

2. WHAT WAS A *στρωματόδεσμος/-ον*?

What then did a *στρωματόδεσμος/-ον* look like and how are we to envisage the scene in the palace in Alexandria? Perhaps we can try to keep the carpet image by imagining Cleopatra concealed in a bed-sack made out of a carpet or tapestry, rather like an Afghan or Iranian tent-bag or saddlebag? Apparently not. A couple of the earliest passages in which the word is used, Aristophanes fr. 253 Kock = 264 (K.-A.) and Pherecrates fr. 185 Kock = 199 (K.-A.), refer to a chorus of Old Comedy whose members were dressed 'in carpets (*δάπιδας*) and *στρωματόδεσμα*'. Regardless of how the chorus members may have worn these two highly bizarre items of costume, this strongly suggests that these terms must accordingly be understood as mutually exclusive.

Yet while these passages must firmly put paid to the mental image of a highly coloured and boldly patterned oriental carpet or tapestry, they may be able to give us some idea of the possible dimensions of a *στρωματόδεσμος/-ον* if a chorus member in Old Comedy could wear one as part of his costume. It must have been quite a large bag or length of cloth,

³ The examples in alphabetical order are:

- 1) Aeschines, *Fals. Leg.* 99.1; cf. 18) below.
- 2) Amipsias, fr. 38 Kock = 39 (K.-A.).
- 3) Appian, *BC* 4.6.40.
- 4) Aristophanes, fr. 253 Kock = 264 (K.-A.) = 7) below.
- 5) Aristotle, *Mu.* 398a.
- 6) Athenaeus 1.6.
- 7) Athenaeus 2.48 = 4) above.
- 8) Eusebius, *Praep. Evang.* 12.29.13 = 11) and 15) below.
- 9) Eustathius ad *Il.* 4.968 = 14) below.
- 10) Eustathius ad *Od.* 1.19.
- 11) Iamblichus, *Protr.* 75.23 = 8) above and 15) below.
- 12) Ioannes Chrysostomus, *Quod nemo laeditur nisi a se ipso* (Sources Chrétiennes 103) 3.2.
- 13) Libanius, *Ep.* 234.1.5.
- 14) Pherecrates, fr. 185 Kock = 199 (K.-A.) = 9) above.
- 15) Plato, *Tbt.* 175e. 3 = 8) and 11) above.
- 16) Plutarch, *Caes.* 49.2.
- 17) Plutarch, *Moralia* 189B. 5.
- 18) Schol. in Aeschinem ed. F. Schultz, 2.99; cf. 1) above.
- 19) Stobaeus 1.49.59.
- 20) Suda s.v. *χιτωνίσκους*; cf. 21) below.
- 21) Xenophon, *An.* 5.4.13; glossed by 20) above.

and that impression is later confirmed by Xenophon's use of the word at *An.* 5.4.13. The retreating Greeks had encountered a group of barbarians called the Mosynoeci near Trebizond and they made a temporary alliance with one faction of them against the other. Xenophon describes how these temporary allies turned up dressed for battle:

χιτωνίσκουσ δὲ ἐνεδεδύκεσαν ὑπὲρ γονάτων, πάχος ὡσ λινοῦ
στρωματοδέσμου

‘they wore short tunics, which did not cover their knees, of the thickness of a linen bed-sack’⁴.

In addition to giving an idea of the bag's size, this passage also gives us a clue as to its thickness. This was sacking of some quite strong and heavy material, like canvas, which made an effective type of body armour for light armed troops like the Mosynoeci. Further confirmation about the sack's nature is found in another fourth century use of the term. Aeschines, *Fals. Leg.* 99.1, describing the corrupt embassy undertaken by Demosthenes, makes the claim that on his opponent's journey:

συνηκολούθουν δ' αὐτῷ ἄνθρωποι δύο στρωματόδεσμα φέροντες. ἐν δὲ τῷ
ἐτέρῳ τούτων, ὡσ αὐτὸς ἔφη, τάλαντον ἐνῆν ἀργυρίου.

‘two men servants accompanied him carrying bed-sacks (or ‘men servants accompanied him carrying two bed-sacks’) in one of which, as he himself admitted, there was a talent of silver’.

The second sack presumably held Demosthenes's bedding. Whether or not we accept the truth of Aeschines's allegation, we have to recognise the orator's need to be plausible in the image which he was creating for his audience. If his fellow Athenians had been unable to imagine someone using a στρωματόδεσμος/-ον as a suitable container in which to carry a large amount of silver coin or bullion (c. 26 kg on the Attic standard), then Aeschines would not have used such a term here. What would have been most important in carrying a talent of silver, regardless of whether it was coin or bullion, would not have been its overall weight but the need to have a container which was strong and which could be easily secured. So this bed-sack at least must have been a bag whose top could have been securely tied up, rather than simply a length of heavy cloth such as could be wrapped around a bale of bedding.

⁴ It is this passage which seems to form the basis for the reference to linen in the definition given by LSJ⁹, although I can find nothing in any of the other passages to substantiate the statement that a στρωματόδεσμος/-ον might also be made of leather.

A further clue about the strength and capacity of a στρωματόδεσμος/-ον is to be found in the use of the word by Athenaeus 1.6. Setting the scene for his imaginary academic dinner party, Athenaeus speaks of the learned guests arriving at the house of Larensis ὡςπερ συμβολὰς κομίζοντας τὰ ἀπὸ τῶν στρωματοδέσμων γράμματα, 'bringing their writings in bed-sacks as though they were dinner contributions'. A sack of this type must therefore have been quite capacious and just as useful for carrying a large number of bulky objects like book rolls as it was for holding a great mass of small objects such a silver coins.

Finally there is the evidence of Appian whose use of the term shows us that it was not only nubile young princesses who could be carried around hidden in bags of this type. Speaking of the proscriptions of 44 BC and the lengths to which some of those being hunted down had to go to avoid capture, Appian, *BC* 4.6.40, tells us that the wife of the senator Antius 'wrapped (or 'packed') him in a bed-sack (κατείλησε στρωματοδέσμῳ) and had it loaded onto the hired porters and carried from the house to the seashore, from whence he escaped to Sicily'. Here therefore we have the Cleopatra story through the looking glass, as it were, with everything seen in reverse – Cleopatra is an exotic oriental female, Antius a Roman senator; the one is carried in secretly, the other carried out secretly; one arrives by sea, the other escapes by sea; Cleopatra escapes death thanks to her ability to make an informal sexual liaison with Caesar, Antius escapes death thanks to the action of his loyal and dutiful wife.

The tone of this passage may be completely different from Plutarch's and it may undercut some of our romantic expectations about the Cleopatra episode. On the other hand it also has the advantage of strengthening our belief in the authenticity of Plutarch's anecdote. So what then is our final picture of this elusive στρωματόδεσμος/-ον? Firstly, it was not a carpet of any type and had nothing to do with carpets, except insofar as we might imagine carpets or rugs forming part of an ancient traveller's bedding – something which would hardly have been necessary in Cleopatra's case in Egypt in late July. Secondly, in several of the passages reviewed above it has to have been a bag of some type which could be closed up. Bedding could have been rolled up with just a length of canvas tied around it, but Demosthenes's talent of silver and the book rolls which the academic friends of Larensis brought with them when they came to dinner have to have been carried in sacks of some kind.

A στρωματόδεσμος/-ον must therefore have been something like a sailor's kitbag which could have been tied up and slung over one's shoulder. Or possibly it was like a western style bedroll⁵ which could be carried behind

⁵ Called a 'swag' in Australian English.

the rider across the back of a horse, since two later writers, John Chrysostom and Libanius⁶, both refer to it as part of a horse's trappings. Either way, it was something much shorter in length than a sleeping bag, which is how Rex Warner rendered the word in the Penguin translation of Plutarch's *Caesar*. If it had been a sleeping bag, Plutarch would hardly have added the circumstantial detail that Cleopatra stretched herself out at length in it (προτείνει μακρὰν ἑαυτῆν). For how else does one get into a sleeping bag?

3. CLEOPATRA'S HEIGHT

If we accept Plutarch's story as authentic (and it already has the circumstantial ring of truth about it), then the detail that Cleopatra was able to stretch out at length in a bed-sack might finally give us a clue as to her physical stature, which is not otherwise recorded. If she was able to stretch out flat in a sack of this kind, which was presumably only as long as the width of the bedding normally rolled up and tied up in it, and she still could not be seen, then she must have been quite short in stature. Not perhaps as short as some of her Ptolemaic ancestors, some of whom, like Ptolemy VIII, had tended almost to dwarfism⁷, but certainly a woman of much less than average height.

Caesar on the other hand was tall and well built, as we learn from Suetonius, *Caes.* 45. It is a moot point therefore whether or not we would be justified in speaking of an attraction of opposites – Caesar tall, fair, and broad featured, Cleopatra petite, with sharp features, dark hair and dark skinned⁸. But if she was quite short in stature, we can perhaps get an insight into her intentions and thinking later in her career on the occasion when she presented herself and her children to the Alexandrians in 34 BC alongside Mark Antony. In the magnificent ceremony known as the Donations which was held in the gymnasium in Alexandria (Plutarch, *Ant.* 54.4-9, Dio 49.41), she would take especial care to present herself and her family seated on thrones rather than standing beside her lover.

Antony was also very imposing physically, claiming descent from Anton the son of Heracles (Plutarch, *Ant.* 4.1-2). As the British royal family in a later age has understood very well⁹, the serenity and solemnity of court

⁶ For reff. see n. 3.

⁷ Cf. Panaetius's description of Ptolemy VIII at Athenaeus 12.549e.

⁸ Her nickname, 'the Egyptian', may well have referred to Cleopatra's appearance rather than her origins, which were Greek or more properly Macedonian as far as she was concerned; see J. Whiteborne, *Cleopatras*, London and New York 1994, pp. 192-193.

⁹ For example, the care taken at the time of the engagement and marriage of Prince Charles and Diana to ensure that they were not photographed standing close together in a way which would emphasise Diana's slightly greater height. Even more instructive is the portrayal of Queen Victoria

ceremonial can be hijacked only too easily by any imbalance in the height of the participants. In 34 BC the spectacle of the Donations could have gone from the sublime to the ridiculous very quickly and easily indeed, if the cynical citizens of Alexandria, who were always ready to remark upon their rulers' feet of clay, had seen their little queen, her teenage son and co-ruler Caesarion, and the newly appointed monarchs of the East, her six year old twins Alexander Helios and Cleopatra Selene and the toddler Ptolemy Philadelphus who was barely two years old, all standing like court dwarves in fancy dress alongside the towering form of their Roman Hercules. Far better under such circumstances to have everybody seated upon impressive looking thrones, thus concealing the remarkable imbalance in their differing heights¹⁰.

and Prince Albert, who was at least 30 cms taller than Victoria, by court painters like Winterhalter, or the paucity of photographs of the royal couple standing together, despite the fact that the art of portrait photography was developed in the 1850's, during the reign of Victoria.

¹⁰ This paper comes from a project partly funded by the Australian Research Council. I am grateful also to The University of Queensland for financial assistance towards attending the Congress.

Erste Ergebnisse der Analyse des 1. Korintherbriefes auf dem Hintergrund der dokumentarischen Papyri¹

FRANZ WINTER

Im Zuge der Analyse der Paulusbriefe auf dem Hintergrund der dokumentarischen Papyri, die seit 1989 am Institut für Neutestamentliche Bibelwissenschaften an der Universität Salzburg unternommen wird², ist der 1. Korintherbrief nach der bald abgeschlossenen Analyse des Philemonbriefs³ das zweite große Unternehmen, das in Angriff genommen wird. Im Rahmen dieses Beitrages sollen erste Ergebnisse der Bearbeitung präsentiert werden, die sich v.a. aus der Beschäftigung mit den ersten vier Kapiteln ergeben. Die Arbeit an 1Kor ist natürlich ein wenig anders gelagert als die eben zitierte, weil die Umfanglichkeit des Briefes im Vergleich zu Phlm zu einer anderen Vorgehensweise zwingt und ein Einlassen auf Details der Interpretation und der Exegese der einzelnen Stellen die Arbeit zu einer nicht bewältigbaren machen würde. In einem größeren Ausmaß versteht sich diese Arbeit deshalb als papyrologische Aufbereitung des zu berücksichtigenden Materials für all diejenigen, die sich um die Einbettung der Texte der Bibel in ihren zeitgeschichtlichen Horizont bemühen. Selbstredend werden aber erste Ansätze zur weiteren Interpretation der Texte vor dem Hintergrund dieses Materials geboten. Was sagt mir der papyrologische Befund für die Interpretation der neutestamentlichen Textstelle, welche Konsequenzen sind für die weitere Exegese zu beachten? Dies alles in ersten Ansätzen und Denkanstößen. Hintergrund der Bestrebungen ist die in der neutestamentlichen Wissenschaft immer wieder als Forschungsdesiderat bezeichnete Berücksichtigung des *Hellenismus*, d.h. der hellenistischen Umwelt des Neuen Testaments als notwendige Abkehr von einer zu exklusiven Beschränkung der exegetischen Sicht auf die alttestamentliche und jüdisch-rabbinische Literatur⁴. Wir bewegen uns

¹ An dieser Stelle soll der «Österreichischen Forschungsgemeinschaft» gedankt werden, ohne deren finanzielle Unterstützung die Teilnahme am Kongress nicht möglich gewesen wäre.

² Vgl. dazu die Vorstellung des Projektes bei P. Arzt, *Analyse der Paulusbriefe auf dem Hintergrund dokumentarischer Papyri*, in: B. Kramer - W. Luppe et al. (Hg.), *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses. Berlin, 13.-19.8.1995* (APF Beiheft 3), Stuttgart/Leipzig 1997, 31-36.

³ Vgl. dazu den Beitrag von P. Arzt-Grabner (Band I, 71-76).

⁴ Vgl. dazu G. Strecker, *Das Göttinger Projekt „Neuer Wettstein“*, ZNW 83 (1992) 245-252:

mit dieser Arbeit innerhalb der Vorgaben A. Deissmanns, der als der erste Receptor derjenigen Materialien gilt, die die nichtliterarischen Texte der Antike lieferten, und sie für die Erforschung des Neuen Testaments fruchtbar machte. Doch ist es uns erlaubt, über diesen ersten Ansatz hinauszugehen: Aufgrund des um vieles angewachsenen Materials und der technischen Hilfsmittel sind wir in der Lage, ein großes Maß an Vollständigkeit in den Untersuchungen zu erreichen. Deissmann bot in erster Linie Einzelbeobachtungen: seine „Bibelstudien“⁵ und das bekannte Buch „Licht aus dem Osten“⁶ bieten Materialien, die einzelne Stellen oder Begriffe erklären, orientiert an den zur Verfügung stehenden Texten. Im Rahmen des Projektes kann hingegen das erste Mal der Versuch unternommen werden, eine neutestamentliche Schrift Wendung für Wendung, Begriff für Begriff, vor dem sprachlichen Hintergrund des Materials der dokumentarischen Papyri zu betrachten.

In diesem Beitrag hier sollen erste Einzelergebnisse dieser Analyse von 1Kor präsentiert werden. Dies aber nicht in Form einer einfachen Summe von Einzelbeobachtungen, sondern unter verschiedenen Überschriften, die immer wiederkehrende Grundthematiken vorstellen und teilweise auch als allgemeine Fragen formuliert werden sollen.

1. *Punkt*: Die Bedeutung der Analyse der dokumentarischen Papyri im Hinblick auf die Texterschließung, d.h. für ein tieferes Eindringen in die Aussageabsicht des Paulus.

Die Untersuchungsrichtung ist eine philologische, insofern es um die von Paulus verwendete Terminologie vor dem Hintergrund der Sprache der Papyri als Kontrastfolie geht. Daraus ergeben sich oftmals wichtige Einblicke in kulturhistorische Gegebenheiten, die die Aussagen der paulinischen Briefe in einen breiteren philologischen und realienkundlichen Horizont einordnen können. V.a. die Frage nach der Rezeption von Aussagen des Paulus in seiner griechischsprechenden Umwelt kann dabei wichtige Impulse erhalten. Dies hat gerade für die Untersuchung der Korintherkorrespondenz eine viel größere Relevanz, als diese sich bekanntermaßen an eine heidenchristliche Gemeinde richtete, für die der semitische Hintergrund nicht vorausgesetzt werden kann.

252, M. Hengel, *Aufgaben der neutestamentlichen Wissenschaft*, NTS 40 (1994) 321-357: 340f; auch G. Horsley, *Papyrology and the Greek Language. A fragmentary Abecedarium of desiderata for future study*, in: A. Bülow-Jacobsen (Hg.), *Proceedings of the 20th International Congress of Papyrologists. Copenhagen, 23-29 August, 1992*, Copenhagen 1994, 48-70: 51f.

⁵ G.A. Deissmann, *Bibelstudien. Beiträge, zumeist aus den Papyri und Inschriften, zur Geschichte der Sprache, des Schrifttums und der Religion des hellenistischen Judentums und des Urchristentums*, Hildesheim ²1977.

⁶ G.A. Deissmann, *Licht vom Osten. Das Neue Testament und die neuentdeckten Texte der hellenistisch-römischen Welt*, Tübingen ⁴1923.

Als ausführlicheres Beispiel soll hier eine Stelle aus dem 3. Kapitel vorgestellt werden. In 1Kor 3,10 beansprucht Paulus für sich: „Ich habe als weiser/kundiger Architekt den Grundstein gelegt“ (ὡς σοφὸς ἀρχιτέκτων θεμέλιον ἔθηκα). Gemeint ist im Kontext der Aufbau der frühchristlichen Gemeinde, die Paulus für sich beansprucht und deren Begründung und Ausbau hier metaphorisch mit dem Bauen (eines Hauses) verglichen wird⁷. In der Exegese hat man sich in der Interpretation dieser Aussage nun v.a. darauf konzentriert festzustellen, daß die Wendung σοφὸς ἀρχιτέκτων ein alttestamentliches Zitat ist (Jes 3,3), um ausgehend von diesem Befund den Hauptteil der Auslegung zu bestreiten. Im Vordergrund stand dabei interessanterweise der Begriffsgehalt des Epithetons σοφός⁸. Auf weite Strecken unberücksichtigt blieb die Frage, was denn nun eigentlich unter einem griechischen ἀρχιτέκτων zu verstehen ist. Sicher nicht das, was in dem deutschen Begriff „Architekt“ enthalten ist, obwohl es sogar die einfache Übersetzung mit „Architekt“ gibt⁹. Hier bietet nun das papyrologische Material wichtige neue Interpretationsansätze. Das Wort ist in den dokumentarischen Papyri sehr reich belegt und findet sich v.a. in zwei großen Korrespondenzkomplexen, nämlich die Briefe des Kleon, der ἀρχιτέκτων unter dem Dioiketen Apollonios war und dessen Nachfolger Theodoros (3. Jh.v.Chr.), und als weiteren wichtigen Komplex die Belege für das Wort in den Ostraka vom Mons Claudianus (Anfang des 2. Jh.n.Chr.), wo drei ἀρχιτέκτονες namentlich genannt sind. Die Durchsicht dieser Befunde und v.a. die genaue Analyse derjenigen Stellen, die ein wenig von den Aufgaben und Arbeiten eines ἀρχιτέκτων verraten, läßt erkennen, wie breit dessen Tätigkeits- und Zuständigkeitsbereich war. Einige Beispiele sollen diese Angabe illustrieren: So rufen z.B. in P.Petr. II 4 (1) [= SB XVIII 13881 zusammen mit P.Petr. II 4 (9), Fr. 2] (256 v.Chr.) die Vorarbeiter der Steinbrucharbeiter in einem Beschwerdebrief den ἀρχιτέκτων Kleon als Hilfs- und Schlichtungsinstanz an¹⁰. In P.Petr. II 4 (6) beschwert sich der Beamte Demetrios bei Kleon über die Mißhandlung, die ihm von seiten der Bauarbeiter widerfuhr, und bittet um Intervention¹¹. Viele weitere Texte weisen Kleon als wichtigsten Koordinator des Baufortschritts und der

⁷ 1Kor 3,9c-12.

⁸ Vgl. H. Conzelmann, *Der erste Brief an die Korinther (KEK)*, Göttingen 1969, 94.

⁹ So in der im allgemeinen als der Standardkommentar zu 1Kor angesehenen Arbeit von Conzelmann, Brief (Anm. 8) 88.

¹⁰ Vgl. den Beginn des Briefes P.Petr. II 4 (1),1-2: Κλέωνι ἀρχιτέκτονι χαίρειν οἱ δεκάταρχοι τῶν λατόμων ἀπὸ τῆς ἐγβατηρίας. ἀδικούμεθα ὑπὸ Ἀπολλωνίου τοῦ ἐργοδιώκτου („Die Dekatarchen der Steinbrucharbeiter von der Schleusenkammer grüßen Kleon, den Architekten: Wir erfahren Unrecht von Apollonius, dem Werkmeister“); vgl. auch P.Petr. II 4 (2), offensichtlich die unmittelbare Stellungnahme des Apollonios zu diesem Thema (vgl. auch P.Petr. II 4 [3]).

¹¹ Vgl. auch P.Petr. II 4 (7), womöglich ein weiterer Beschwerdebrief desselben Demetrios.

Planungsarbeiten aus¹². Besonders interessant ist auch die Verwendung in dem Dokument, das den Bau der Bewässerungsanlagen auf einem größeren Grundstück, das dem Dioiketen Apollonius vom König geschenkt wurde, regelt (P.Zen.Pestm. Suppl. A [= P.Lille I 1]). Im Zusammenhang der Regelungen für die Wartung der Bewässerungsanlagen wird festgelegt, daß die ἀρχιτέκτονες zusammen mit den βασιλικοὶ γραμματεῖς die Inspektion der Anlagen durchführen sollen. Interessant ist hier die Bemerkung P.W. Pestmans im Kommentar zur Stelle, der zur philologischen und realienkundlichen Definition der beiden Gruppen meint, daß die ἀρχιτέκτονες am besten mit 'ingenieri' zu übersetzen ist, denen die Aufgabe zukommt, die notwendigen Reparaturen festzustellen und vorzuschlagen¹³, während die βασιλικοὶ γραμματεῖς diese Vorschläge zu kalkulieren und schriftlich zu fassen haben¹⁴.

Diese wenigen Angaben, die noch weiter auszuführen und auch mit Texten aus der unmittelbaren zeitlichen Umgebung der paulinischen Briefe zu ergänzen wären, lassen uns einen leichten Eindruck gewinnen, wie breit der Tätigkeitsbereich eines ἀρχιτέκτων war. C. Spicq, einer der wenigen neutestamentlichen Exegeten, der dem Papyrusbefund den ihm gebührenden Rang einräumt, gibt in seinen „Notes de lexicographie néo-testamentaire“ eine umfangreiche Analyse des Tätigkeitsbereichs aufgrund des papyrologischen und aufgrund des auch sehr reichen epigraphischen Materials und kommt dabei auf eine sehr eindrucksvolle Liste von Zuständigkeiten: „L'architecte proprement dit a des compétences spéculatives et pratiques. Il travaille en liaison avec la commission constituée par la cité et il en demeure le conseiller technique. Il établit les devis. Il se rend aux carrières pour choisir les matériaux, surveille la manière dont ils sont dégrossis et préparés pour leur mise en place, selon les modèles ou maquettes (*typoi*) qu'il a préparés. Il demeure le responsable du chantier et contrôle l'exécution des travaux, même les plus humbles. Il recrute, commande et surveille une multitude d'ouvriers spécialisés: carriers, maçons, lapicides, marbriers, forgerons, charpentiers, menuisiers, marqueteurs, etc., à qui il attribue leur salaire ...; et comme il est souvent préposé à l'entretien courant des édifices, il reste en fonction plusieurs années de suite...“¹⁵.

¹² Vgl. zu Kleon und seiner Bedeutung allgemein A. Bouché-Leclercq, *L'ingénieur Cléon*, REtGr 21 (1908) 121-152; auch in PRE Suppl. 4, 1924, 909-912.

¹³ Pestman, *P.Zen.Pestm.*, S. 258 zu (g), Z. 39-40: „... devono stabilire quali siano le riparazioni da farsi“ mit Verweis auf P.Zen.Pestm. Suppl. B und C, beides Briefe des Architekten Kleon.

¹⁴ Pestman, *P.Zen.Pestm.*, S. 258 zu (g), Z. 39-40: die „funzionari statali“ und deren Funktion: „...devono fare i calcoli e redigere un processo verbale“. Eine gleiche Nebeneinanderstellung von ἀρχιτέκτων und βασιλικὸς γραμματεὺς findet sich auch in P.Petr. III 42,F,a,4 (249 v.Chr.); vgl. auch P.Petr. III 43, 2, II, 8-10 (246/245 v.Chr.).

¹⁵ C. Spicq, *Notes de lexicographie néo-testamentaire*. Tom. 1 (OBO 22/1-3), Göttingen 1978, 150f.

Auch die Aussage des Paulus muß vor diesem Hintergrund beleuchtet werden. Das sollte sich auch in der Übersetzung niederschlagen: Die in den Standardübersetzungen des Neuen Testaments gebräuchliche Übertragung „Baumeister“ orientiert sich am hebräischen Sprachgebrauch der Jesajastelle, wo der ἀρχιτέκτων σοφός einem hebräischen חָכָם הַרְשֵׁי¹⁶ entspricht. Sicher abzuraten ist von der Übersetzung „Architekt“. Vorschlag wäre am ehesten eine paraphrasierende Übertragung mit „Bauleiter“, „(leitender) Ingenieur“ o.ä. (man beachte die Vorsilbe ἀρχι-). Der Zuständigkeitsbereich, den Paulus damit für sich beansprucht, ist so ein sehr weiter und ein für den Aufbau der Gemeinde um vieles bedeutender. C. Spicq schließt seine Untersuchungen mit den Bemerkungen: „Cette évocation [sc. die Analyse der Zuständigkeitsbereiche] permet de mieux comprendre comment l'Apôtre peut se comparer à un ἀρχιτέκτων, qu'il faudrait sans doute mieux traduire par 'constructeur' ou 'bâtitteur'“¹⁷.

Einige weitere Beispiele für diesen ersten Punkt, der die Bedeutung der Analyse und der Aufbereitung des papyrologischen Materials für die Erschließung der neutestamentlichen Texte beleuchtet, sollen kurz angesprochen werden: So kann z.B. für die breite Verwendung der Metaphern aus dem Bereich der Landwirtschaft in 1Kor 3 eine wichtige Interpretationshilfe durch Texte geschaffen werden, die uns unmittelbaren Einblick in die Realität eben dieser Landwirtschaft eines Wüstengebietes geben: Wenn z.B. Paulus davon spricht, daß sein Nachfolger in der Leitung der korinthischen Gemeinde nach deren Gründung, nämlich Apollos, derjenige war, der „bewässerte“¹⁸, so können Texte die Mühen und die vielen Schwierigkeiten, die mit eben diesem Bewässern verbunden sind, lebendig werden und somit auch das Reden des Paulus über das Geschäft dieses Apollos besser verstehen lassen. Ein gutes Beispiel gibt auch die breite Verwendung des Bildes vom „Sehen“ und von der Wichtigkeit des „Auges“, die wir in 1Kor finden (und überhaupt im Neuen Testament)¹⁹. Diese Aussagen erlangen z.B. vor dem Hintergrund der in den Papyri oft

¹⁶ Wörtlich übersetzt: der Weise unter denen, die Stein bearbeiten חָכָם: eig. „Stein schneiden“; die חָכָמִים sind die „Handwerker“, die im AT 31mal erwähnt werden; zur Wortgeschichte und -bedeutung vgl. V. Hamp, *חָכָם*, TWAT 3, 1982, 234-238.

¹⁷ Spicq, *Notes* (Anm. 15) 151; dort auch Angaben zu weiteren Möglichkeiten der Beziehung; interessant ist auch der Hinweis auf die Bedeutung von κανών im Rahmen des Bauwesens, das den einzuhaltenden Bauplan bezeichnet, den der ἀρχιτέκτων einfordern kann; weitere Kurzbeschreibungen der Zuständigkeitsbereiche der ἀρχιτέκτονες bei Borkowski, P.Berl.Bork., S. 70f; auch K. Fitzler, *Steinbrüche und Bergwerke im ptolemäischen und römischen Ägypten*, Leipzig 1910, 57 und 131; F. Oertel, *Liturgie. Studien zur Ptolemäischen und Kaiserzeitlichen Verwaltung Ägyptens*, Tübingen 1923, 49.

¹⁸ 1Kor 3,6: ἐγὼ ἐφύτευσα. Ἀπολλῶς ἐπότισεν. ἀλλὰ ὁ θεὸς ἤρξανε.

¹⁹ Vgl. zusammenfassend M. Völkel, *ὄφθαλμός*, EWNT 2, 1981, 1350-1353; auch M. Michaelis, *ὄραω κτλ.*, ThWNT 5, 1954, 315-381.

erwähnten schweren Augenkrankheiten, die die Bewohner von Wüsten-
gegenden in Mitleidenschaft ziehen, eine größere Eindringlichkeit²⁰.

Nach diesem ersten Punkt, der einzelne Beispiele für die durch eine
Analyse der Papyri erreichte bessere Textfassung zeigen wollte, können
wir zu einem weiteren Punkt schreiten, der im Rahmen dieses Referates
angesprochen werden soll.

2. *Punkt*: Das Problem des semitischen Hintergrundes der paulinischen
Sprache/die semitisierende Sprache des Paulus.

Als zweiter Punkt dieser Ausführungen soll eine Fragestellung
angesprochen werden, die bei der philologischen Beschäftigung mit dem
Corpus des Neuen Testamentes, bzw. der Sprache des frühen Christentums
überhaupt, immer durchgehend zu beschäftigen hat. Die Betrachtung hat
dabei jeweils von der Sprache der LXX auszugehen, die zum wichtigsten
Vorbild für die paulinische Terminologie wurde und in weiterer Folge die
Terminologie des frühen Christentums prägte. Nun hat sich
neutestamentliche Exegese auf weite Strecken nur als der Versuch der
Verortung der paulinischen Aussagen im Kontext des griechischen und in
weiterer Folge des hebräischen Alten Testaments verstanden, um davon
ausgehend Paulus zu interpretieren. Nichtsdestotrotz ist aber zu beachten,
daß Paulus Griechisch und noch dazu für Griechen schrieb, die des
Hebräischen/Aramäischen keineswegs kundig waren. Wie wurden nun
diverse Termini verstanden? Wie wurden die paulinischen Aussagen
rezipiert? Das ist v.a. im Hinblick auf die weitere Verbreitung der
christlichen Botschaft ein hervorzuhebender Punkt und darf nie vergessen
werden. Konnte man sie ohne nähere, auch sprachliche Erläuterungen
überhaupt verstehen? Dabei kann nun die Analyse des papyrologischen
Befundes interessante Einblicke in die Sprachgeschichte bringen.

Besonders eindrücklich war z.B. die Untersuchung des uns so geläufigen
Begriffs „Apostel“: ἀπόστολος. Es ist allgemein bekannt, daß der Terminus
im Griechischen nicht einschlägig vorgeprägt war²¹. Paulus, respektive das
frühe Christentum schuf hier also offensichtlich bewußt einen neuen
Terminus, der das hebräische מַלְאָכִי („Gesandter“) übersetzen soll, also eine
direkte Übertragung eines im Hebräischen inhaltlich genau vorgeprägten
Terminus, denn mit dem „Gesandtsein“ war ein regelrechtes Rechtsinstitut
verbunden²². Die sprachschöpferische Kraft des Paulus und des frühen

²⁰ Vgl. z.B. P.Oslo III 124,11-12 (1. Jh.n.Chr.): [δ]ιὰ τὸ ἀσθενῆ με εἶναι | τῇ ὄρασει; P.Mich. IX 549, 2 (117/8 n.Chr.): [ἀσθενῆς] τὰς ὄψεις; P.Mich. XI 618 (166-9 n.Chr.): ἀσθενῆς τ[ο]ῖς ὀφθαλμοῖς; P.Mich. VI 423, 28 (197 n.Chr.): ἀσθενῆς τὰς ὄψεις; SB IV 7360, 3 (214 n.Chr.): τῇ ὄψει ἀσθενῆς; P.Wisc. I 3, 23-24 (257-59 n.Chr.): καὶ τοῖς ὀμμασιν ἀσθε[νῆ γεγεννη]μένον.

²¹ Vgl. dazu zusammenfassend N. Turner, *Christian Words*, Edinburgh 1980, 23-25.

²² Zur Diskussion der Beziehung zwischen dem hebräischen מַלְאָכִי und dem griechischen

Interessant in diesem Zusammenhang ist die Analyse der weiteren Wirkungsgeschichte eines Wortes, das im Neuen Testament eine ganz spezifische Prägung erfuhr. Wie schaut es in Folge mit der Verwendung aus? Läßt sich die spezifisch neutestamentlich-frühchristliche Prägung für die folgende Zeit beobachten oder bleibt die Verwendung unabhängig davon? Für den eben angesprochenen ἀπόστολος läßt sich z.B. folgendes beobachten: Ab dem 4. Jh.n.Chr. wird das Wort fast exklusiv christlich verwendet²⁶, respektive in seiner Bedeutung „Gesandter“²⁷, während die eben angeführten Bedeutungen nicht mehr belegt sind. Somit erweist sich als weiteres wichtiges Arbeitsfeld der Kommentierung von 1Kor aus dem Material der dokumentarischen Papyri eine Betrachtung der sprachlichen Prägungen, die durch das frühe Christentum geschah.

3. *Punkt*: Die Grenzen der Vergleichbarkeit, die vielen Schwierigkeiten, oder die *Fallen*, in die man beim Arbeiten tappen kann.

Die Arbeit zeigt auch die Grenzen der Vergleichbarkeit der Papyri und des neutestamentlichen Schrifttums, die beim Arbeiten ständig bewußt sein müssen. Deissmann hat in der ersten großen Entdeckerfreude die Texte, die damals auf Papyri das erste Mal auftauchten, als genuine Zeugen des Lebens des spätantiken Menschen interpretiert, der so auch in bezug auf

Mumienkartonnage) als Beleg für die vorchristliche Verwendung von ἀπόστολος im Sinne von „Gesandter“ angeführt. Doch handelt es sich an der betreffenden, sehr fragmentarischen Stelle um eine großzügige Ergänzung; in Z. 5 liest die Edition zwischen zwei größeren Lücken: [ἐπεσ]ταλκότων ἡμῶν πρὸς σε τὸν ἀπίστολον] („nachdem wir zu dir einen Boten geschickt haben“). Der Befund ist auf jeden Fall – auch aufgrund des nicht zu rekonstruierenden Sinnes des übrigen Teils – mit zu vielen Unsicherheitsfaktoren verbunden, als man ihn als sicheren Beleg verwerten könnte.

²⁶ Beispiele für die christliche Verwendung: P.Lond. VI 1915,13-15 (330-340? n.Chr.): μεμνημένοι [το]ῦ μακαρίου ἀποστό[λ]ου λέγοντες (l.: λέγοντος) τοὺς ἰσθενούντας μὴ παρορᾶν („in Erinnerung an den seligen Apostel der auffordert, die Schwachen nicht zu übersehen“) und P.Lond. VI 1927,45-46 (4. Jh.n.Chr.): κηρύττει ὁ τρισμακάριος ἀπόστολ[ο]ς, ὅτι (der dreimal selige Apostel verkündet, daß“); vgl. auch SB I 4799, 1 (byzantinisch); P.Cair.Masp. III 67003, 5 (567 n.Chr.); P.Cair.Masp. I 67096, 5 (573 n.Chr.); P.Princ. III 180, 8 (6. Jh.); Stud.Pal. III 46,6 (6.-7. Jh.); P.Apoll. 67, 11 (703-715 n.Chr.). In P.Bad. II 29 (404 n.Chr.) ist vielleicht ein Beleg für ἀπόστολος in seiner Profanbedeutung gegeben, doch ist der relevante Text zu fragmentarisch, als daß er näher verwertet werden könnte.

²⁷ Viele Belege für dieses Wort sind z.B. in aus arabischer Zeit stammenden Protokollen enthalten, wo am Anfang als Einleitung ein Teil des islamischen Gebetsrufs, arabisch und in griechischer Übersetzung geboten wird, und dabei auch Μαμὲτ ἀπόστολος Θεοῦ genannt ist (z.B. P.Lond. IV 1412, 1-6 [685-698/9 n.Chr.]: ἐν ὀνόματι τοῦ Θεοῦ τοῦ ἑλεήμονος (καὶ) φιλανθρώπου) | (arabischer Text) | οὐκ ἔστιν Θε(εὸς) εἰ μὴ ὁ Θε(εὸς) μόνος | Μαμὲτ ἀπόστολος Θεοῦ (arabischer Text) („Im Namen Gottes, des Erbarmenden und Menschenfreundlichen, es gibt keinen Gott außer Gott allein, Mamet ist der Gesandte Gottes“) mit anschließender Nennung des aktuellen Kalifen; weitere Belege (jeweils immer Z. 1-6): P.Lond. IV 1431 [685-705 n.Chr.]; P.Lond. IV 1451 [701-702/716-717 n.Chr.]; CPR III 94 [709 n.Chr.]; CPR III 25 [709-710 n.Chr.]; CPR III 57 [709-710 n.Chr.]).

seine Sprache das erste Mal unverfälscht greifbar wird. Die Deissmann nachfolgende Forschung mußte aber viele seiner Enthusiasmen korrigieren. Zum Hauptproblem wurde dabei eine Fragestellung, die immer wieder genaue Beachtung in der Bearbeitung finden muß. Für eine Kurzfassung dieses Problems könnte man eine Frage formulieren, die zum zentralen hermeneutischen Problem wird: Was ist das eigentlich für eine Sprache, die Sprache der dokumentarischen Papyri? oder: Gibt es *die* Sprache der dokumentarischen Papyri überhaupt? Es ist offensichtlich, daß sich unter dem doch nicht genauestens definierten Übergriff „dokumentarischer Papyrus“ eine Vielzahl von verschiedenen Genera verbirgt, die allesamt eine ganz spezifische Sprache aufweisen. Wir haben mengenmäßig im Vordergrund vor allem die Rechtstexte im weitesten Sinne, Verträge, Eingaben, Prozeßprotokolle etc. (man könnte natürlich weiter unterteilen), kaiserliche Edikte und v.a. den davon zu scheidenden Bereich der Briefliteratur, der wiederum zu unterteilen wäre: So kann ein Geschäftsbrief, der oftmals in die Nähe eines Rechtstextes geht, nicht unbedingt mit einem Privatbrief auf die gleiche Ebene gestellt werden. Aufgeführt wurde diese nur kursorische und exemplifizierende Unterteilung v.a. deshalb, weil damit gezeigt werden soll, wie vorsichtig man im Umgang mit den jeweiligen Ergebnissen der terminologischen Analysen sein muß und wie genau man versuchen muß, den jeweiligen Beleg in seinem Kontext zu verorten, in seinem „Papyrus“ genau einzuordnen, um keine vorschnellen Falschergebnisse zu präsentieren.

Ein Beispiel soll dies illustrieren, das geradezu ein Paradestück für diese Problematik ist: Es geht um die paulinische Verwendung des Wortes $\beta\epsilon\beta\alpha\iota\acute{\omega}\omega$: Ganz am Anfang in der Brieferoöffnung schreibt Paulus im Zuge der einleitenden Dankesformel (1Kor 1,4-6): $\text{Εὐχαριστῶ τῷ θεῷ μου πάντοτε περὶ ὑμῶν ἐπὶ τῇ χάριτι τοῦ θεοῦ τῇ δοθείσῃ ὑμῖν ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ, ὅτι ἐν παντὶ ἐπλουτίσθητε ἐν αὐτῷ, ἐν παντὶ λόγῳ καὶ πάσῃ γνῶσει, καθὼς τὸ μαρτύριον τοῦ Χριστοῦ ἔβεβαιώθη ἐν ὑμῖν,}$ um dann noch einmal in V. 8 zu schreiben: $\text{Christus, ὃς καὶ βεβαιώσει ὑμᾶς ἕως τέλους ἀνεγκλήτους ἐν τῇ ἡμέρᾳ τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ [Χριστοῦ].}$ Grundsätzlich geht es exegetisch bei der Erklärung dieser Stellen um die Frage, ob dem Wort in erster Linie seine Grundbedeutung „festigen“, „festmachen“ unterlegt werden soll, oder ob im Vordergrund die juristische Verwendung im Sinne von „bestätigen“ Beachtung finden muß²⁸. Diese Fragestellung hat sich v.a. auch aus der Betrachtung des

²⁸ Zusammenfassung der unterschiedlichen Ansätze bei M.M. Mitchell, *Paul and the Rhetoric of Reconciliation. An Exegetical Investigation of the Language and Composition of 1 Corinthians* (HUTH 28), Tübingen 1991, 105-107: „In particular the term has been understood sometimes in its literal sense, as to ‚make firm, establish‘ or ‚confirm‘, but at other times is transferred into a more metaphorical, spiritual sense here, such as ‚was brought home to your deepest conviction“.

papyrologischen Befundes und seiner Rezeption durch die Arbeiten Deissmanns ergeben²⁹. Würde man nämlich von der Papyrologie her mechanisch arbeiten, so wäre die Erklärung dieser Stelle natürlich ein Paradedstück schlechthin: Der Terminus *βεβαιώω* ist bekanntermaßen als explizit juridischer T.t. in den dokumentarischen Papyri mehr als reich belegt. Das Wort trägt durchgehend die Bedeutung „bekräftigen“, „bestätigen“, „garantieren“, „gewährleisten“. Im speziellen verwendet wird das Wort in der sog. *Bebaiosis*-Klausel, einer bis ins 2. Jh.n.Chr. und eben besonders für die Zeit der ersten Jahrhunderte um Christi Geburt in Vertragstexten verwendeten Formel, die die Sicherstellung des Verkäufers dem Verkaufenden gegenüber darstellt, daß er den jeweiligen Kaufgegenstand gegen den möglichen Anspruch Dritter *bestätigt*, i.e. die Garantie dafür übernimmt, daß er für deren Ansprüche haftbar gemacht werden kann³⁰. Als Beispiel soll der Mietvertrag PSI X 1098,16-19 (51 v.Chr.) angeführt werden: *βεβαιούτωι δὲ Ἀρίστων τοῖς μεμισθωμένοις ἰ τὴν μί[σθ]ωσιν ταύτην ἐπεὶ τὸν συγγεγραμμένον χρόνον ἀπὸ τε βασιλικῶ[v] ἰ καὶ ἰδι[ωτι]κῶν ὀφειλημάτων πάντων. ἐὰν δὲ μὴ βεβαιοῖ καθὰ γέγραπται, ἰ ἀποτει[σά]τωι Ἀρίστων τοῖς μεμισθωμένοις* („Ariston soll den Mietern diesen Mietvertrag für den festgelegten Zeitraum vor allen öffentlichen und privaten Schulden sichern. Wenn er aber nicht, wie festgeschrieben, sichert, soll Ariston den Mietern Strafe zahlen [es folgen die Angaben über die zu zahlende Strafe]“). Diese hier vorgestellte spezifisch juridische Verwendung des Wortes wurde in der Exegese der von uns zu behandelnden Stelle schon sehr früh von H. Schlier hervorgehoben³¹. Nun versucht er sogar, für diese Stelle hier im 1Kor das eben genannte Rechtsinstitut der *βεβαιώσις* als Grundlage seiner Interpretation heranzuziehen und versteigt sich aber dabei in unnötige Verkomplizierungen, die dem Text nicht zuträglich sind³². Es sei dazugesagt, daß diese Interpretation mit der zu starken Betonung der

²⁹ Deissmann, *Bibelstudien* (Anm. 5) 100-105, wo der Terminus *βεβαιώσις* im Vordergrund steht; zum Verb vgl. v.a. 104f in der Interpretation von 2Kor 1,21f, wo im Rahmen der Taufterminologie *βεβαιώω* im Zusammenhang mit *ἄρραβών*, einem weiteren wichtigen juridischen Terminus, verwendet wird.

³⁰ Zur *βεβαιώσις* vgl. H.-A. Rupprecht, *Die „Bebaiosis“. Zur Entwicklung und den räumlich-zeitlichen Varianten einer Urkundsklausel in den graeco-ägyptischen Papyri*, in: *Studi in onore di Cesare Sanfilippo III*, Mailand 1983, 613-626; ders., *Die Eviktionshaftung in der Kautelarpraxis der graeco-ägyptischen Papyri*, in: F. Pastori - M. Bianchini et al. (Hg.), *Studi in onore di Arnaldo Biscardi III*, Mailand 1982, 462-479; zur *κυρία καὶ βεβαία*-Formel: M. Hässler, *Die Bedeutung der kyria-Klausel*, Berlin 1960; zusammenfassend auch H.-A. Rupprecht, *Einführung*, 122; vgl. dazu auch Deissmann, *Bibelstudien* (Anm. 5) 100-105; Spicq, *Notes* (Anm. 15) 182-185.

³¹ H. Schlier, *βέβαιος κτλ.*, in: ThWNT 1, 1933, 600-603.

³² Schlier, *βέβαιος* (Anm. 31) 603; ausführliche Darstellung und Kritik bei A. Fuchs, *βέβαιος, βεβαιώω, βεβαιώσις*, in: EWNT 1, 1980, 504-506; 505; vgl. auch Mitchell, *Paul* (Anm. 28) 105-107.

juridischen Notion in ihrer exklusiven Beschränkung auf die Spezialverwendung in der weiteren Folge in der Auslegung dieser Stelle von den Exegeten relativiert wurde. Es ist hier nur als Beispiel für die „Versteigungen“, resp. die *Fallen*, von denen gesprochen wurde, angeführt.

Geht man nun vorsichtiger an diesen Befund heran, so kann natürlich die Verwendung eines expliziten Vertragsterminus bei Paulus keineswegs ohne Rücksicht auf die juristische Verwendung betrachtet werden. Die Frage ist wahrscheinlich falsch gestellt, will man eine Fixierung auf eine der Alternativen – juridisch oder nicht juridisch – erreichen, doch ist es unzulässig, diese Dimension nicht zu beachten³³. Die Notion, die der Papyrusbefund in so deutlicher Weise bietet, kann nicht unberücksichtigt bleiben, doch ist es nicht zielführend, das vorgestellte Rechtsinstitut der *Bebaiosis* im engeren Sinne als Grundlage der Interpretation heranzuziehen (wie dies Schlier tut), dazu ist die hier anzutreffende Verwendung zu eigenständig und zu unabhängig: Die Verbindung mit μαρτύριον läßt sich papyrologisch nicht nachweisen³⁴, die Verwendung der Passivform ist ebenfalls äußerst selten³⁵, für die Verbindung mit der Präposition ἐν können ebenfalls keine vergleichbaren Belege angeführt werden. Gerade die nicht nachzuweisende Verbindung dieses Terminus mit dem Komplex „Zeuge/Zeugenschaft“ ist ein wichtiges Argument gegen eine ausschließliche Betonung der juristischen Notion des Terminus. K. Lang scheint die vorsichtigste Interpretation dieser Stelle zu bieten, die den vorgestellten juristischen Befund mitzuberücksichtigen versucht: Er spricht von einem bereits „abgeblaßten“ juristischen Ausdruck, der die rechtskräftige Bestätigung eines Zeugnisses bezeichnet, womit Paulus feststellt, daß das Evangelium in der korinthischen Gemeinde „befestigt“ worden ist (vgl. 2Kor 1,21), d.h. daß es kräftig Wurzel geschlagen und Früchte gebracht hat³⁶.

Anknüpfend an diese Ausführungen zu einem Detailproblem können nun

³³ So listet Schrage, *Brief* (Anm. 22), 118 zwar die Argumente für eine juristische Interpretation auf, um sie aber als nicht zu beachtende ohne weitere Argumente zu übergehen: „Ob das rechtliche Moment hier mitschwingt, läßt sich aber trotz der ursprünglich juristischen Färbung des Begriffs und trotz des Kontextes mit μαρτύριον nicht sicher sagen, ja ist angesichts von V 8 eher unwahrscheinlich“. Eigenartig ist auch, daß er in Anm. 125 die Interpretation der Stelle durch Schlier als Bestätigung für seine Position zitiert, um aber die eigentliche Aussageintention Schliers im weiteren Folge nicht mehr zu beachten.

³⁴ Vgl. in diesem Zusammenhang aber die Verbindung von βεβαιος und μαρτυρία bei Polybius, hist. 12, 14, 1: βεβαιότεραν τὴν τῆς πατρίδος ἡγούμενος μαρτυρίαν; vgl. auch Polybius, hist. 9, 2, 7: βεβαιότατα μαρτυρήσουσι; Demosthenes, or. XLVII 5, 3: ἔργω βεβαιώσαντας ὡς ἀληθῆς ἐστὶν ἡ μαρτυρία (vgl. auch 7, 9: καὶ τὴν μὲν μαρτυρίαν ἔργω βεβαιῶσαι ὡς ἀληθῆς ἐστὶν); vgl. Mitchell, *Paul* (Anm. 28) 106 Anm. 247.

³⁵ Interessant scheint von den Belegen für die passive Verwendung von βεβαιῶ nur BGU XIV 2390, 30-31 (160/159 v.Chr.) (Kaufvertrag) zu sein: βεβαιωθείσης δ' αὐτῷ [τῆ]ς μισθώσεως („nachdem ihm die Vermietung bestätigt worden ist“).

³⁶ F. Lang, *Die Briefe an die Korinther* (NTD 7), Göttingen 161986, 18.

allgemeine, zusammenfassende Bemerkungen gemacht werden. Der eben aufgeführten Gefahr einer zu exklusiven Überbewertung des papyrologischen Befundes kann entgegengewirkt werden, wenn man sich beim Arbeiten durchgehend vor Augen hält, daß das Papyrusmaterial die Paulusbriefe von einem sprachlichen Aspekt her beleuchten will, nämlich der Sprache der dokumentarischen Papyri. Damit ist festgelegt, daß wir *nicht den einzigen und wahren* Schlüssel der Aufbereitung haben, vielmehr eine Seite in der vieldimensionalen Aufgabe der philologischen Texterschließung, die auch andere Sprachschichten zu berücksichtigen hat. Deshalb wurde eingangs auch festgestellt, daß sich die Analyse in erster Linie als Aufbereitung des Materials versteht, keineswegs als durchgehender alle Aspekte umfassender Kommentar, was im Hinblick auf die Länge von 1Kor und der dafür zu bearbeitenden Sekundärliteratur in absehbarer Zeit auch nicht bewältigbar wäre.

Im Vordergrund der Forschungsintention steht, wie oben schon festgestellt, der Großkomplex *Hellenismus*, der immer wieder als vordringliches Forschungsdesiderat bezeichnet wird. Denn die oftmalige exklusive Beschränkung auf den jüdisch-rabbinischen Hintergrund, für den mit dem Großwerk von Strack/Billerbeck³⁷ ein umfassendes und leicht zu benützendes Standardwerk zur Verfügung steht, verkennt den Einfluß der unmittelbaren hellenistischen Umgebung³⁸. Paulus schrieb Griechisch und für Griechen, in den meisten Fällen noch dazu für solche, die keiner semitischen Sprache kundig waren. Damit muß sich v.a. die Frage nach der Rezeption und dem Verständnis der Texte stellen. Gerade diese Problemstellung kann mit der Analyse der in den Papyri gespiegelten Sprache wichtige neue Impulse geliefert bekommen.

³⁷ H. Strack - P. Billerbeck, *Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrasch*. Bde 1-4, München ⁸1985.

³⁸ Vgl. Strecker, *Projekt* (Anm. 4) 246: „Das Ungleichgewicht hinsichtlich der zur Verfügung stehenden Hilfsmittel ist mit dafür verantwortlich, daß einerseits die Grenzen einer Interpretation des Neuen Testaments auf der Grundlage des jüdisch-rabbinischen Hintergrunds nicht mehr deutlich genug gesehen wurden und andererseits die Bedeutung der hellenistischen Sphäre für die Sprach-, Gedanken- und Vorstellungswelt des Neuen Testaments in der Literatur der Vergangenheit oft nicht angemessen gewürdigt worden ist“.

Les papyrus documentaires concernant l'Église d'avant le tournant constantinien. Un bilan des vingt dernières années

EWA WIPSZYCKA

Le bilan annoncé dans le titre de mon exposé se réfère aux papyrus et aux recherches publiés après la parution, en 1977, de l'article de E.A. Judge et de S.R. Pickering qui passait en revue la „documentation papyrologique relative à l'Église et à la communauté jusqu'au milieu du IV^e siècle”¹. Cependant, je reviendrai plus d'une fois à des textes déjà pris en considération par ces deux savants: je le ferai dans les cas où de nouvelles études sur un texte donné ont paru au cours des vingt dernières années, ou bien dans les cas où je crois pouvoir compléter ou changer les interprétations proposées jusqu'ici. Contrairement à Judge et à Pickering, qui ont choisi le milieu du IV^e siècle comme césure, je m'arrêterai au début du tournant constantinien en Égypte, c'est-à-dire en 325, car l'un de mes buts, c'est de contribuer à l'étude de la condition de l'Église avant les grands changements qu'entraîna le règne de Constantin. Pour la discussion sur le rythme du développement du christianisme, et notamment sur la question de l'importance de la période de la Petite Paix, toutes les données qu'on peut réunir sont précieuses; les papyrus documentaires, de par leur nature, doivent jouer un rôle essentiel dans ce débat. Étant des témoignages directs et se référant à des cas ou des individus concrets, ils peuvent nous aider à nous libérer des stéréotypes dont les sources narratives sont pleines.

Je suis cependant obligée d'avouer mélancoliquement que, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, les renseignements fournis par les papyrus documentaires au sujet de l'Église du III^e siècle et des premières décennies du IV^e ne sont pas assez nombreux ni assez détaillés pour constituer une contrepartie adéquate par rapport aux témoignages des textes littéraires. C'est

¹ E.A. Judge, S.R. Pickering, *Papyrus documentation of Church and community to the mid-fourth century*, *Jahrbuch für Antike und Christentum* 20 (1977), pp. 47-71. Les textes y sont classés dans les groupes suivants: „personal correspondence”, „letters involving churches”, „official enquiries”, „public records, petitions, wills and other contractual documents”. Cette revue de textes, critique et par là très utile, couvre un domaine plus ample par rapport à celui de l'anthologie de M. Naldini, *Il cristianesimo in Egitto. Lettere private nei papiri dei secoli II-IV*, Firenze 1968 (une nouvelle édition, qui ajoute un appendice concernant essentiellement les textes pris en considération dans la première édition, a paru à Fiesole en 1998).

sans doute là la raison principale pour laquelle ils ne sont utilisés que rarement par les savants qui s'occupent d'histoire de l'Église et par les patrologues, qui, en revanche, notent scrupuleusement tous les papyrus contenant des textes bibliques ou patristiques.

Qui pis est, dans le domaine qui fait l'objet de mon exposé, les papyrus n'offrent que des renseignements discontinus. C'est pourquoi mon exposé ne pourra être bien construit. Les textes dont je vais parler doivent être examinés l'un après l'autre; des remarques de caractère général se trouveront soit à l'intérieur de la présentation de tel ou tel document, soit à la fin de l'exposé.

Il faut enfin avouer qu'assez souvent, les textes documentaires isolés, ne formant pas de dossiers, n'ajoutent pas beaucoup à ce que nous savions auparavant au sujet du christianisme de l'époque en question. Il n'est point besoin de lire les papyrus pour savoir qu'il y avait des évêques, des presbytres, des diacres, que les chrétiens échangeaient des lettres entre eux, qu'ils s'aidaient mutuellement dans diverses situations ... , etc.

Prenons un exemple. Si dans la description topographique des immeubles de Panopolis publiée par Z. Borkowski, apparaissent la mention d'une οἰκία ἥτοι ἐκκλησια Σει (col. III, 27)² et cinq mentions de maisons appartenant à des diacres, cela ne fait que confirmer des faits bien attestés par des sources d'autres genres³. Il ressort en effet de plusieurs témoignages que dans beaucoup (ou peut-être dans chacune?) des villes égyptiennes, il y avait, dans les deux premières décennies du IV^e siècle, des communautés chrétiennes qui se réunissaient, pour des buts culturels, dans des maisons adaptées aux besoins de l'Église; en outre, de ce que nous savons sur le clergé de l'antiquité tardive, il ressort que là où il y avait une communauté chrétienne, il y avait au moins un diacre. Le seul profit qu'on puisse tirer des mentions de diacres dans le document cité, consiste à constater que le scribe a cru utile d'indiquer la qualité de diacre dans le but de mieux distinguer telle ou telle personne.

Un cas analogue à celui du P. Panopolis Borkowski, c'est le P. Oxy. LV 3787, un registre fiscal⁴. Ici, parmi ceux qui paient les impôts et qui sont enregistrés dans les villages de Thosbis et de Memertha, apparaît (col. I, 24) un certain

² Dans le texte de son édition, Z. Borkowski (*Une description topographique des immeubles à Panopolis*, Warszawa 1975) lit ἐκκλησιας σ[, mais dans le commentaire (p. 73), il envisage, entre autres, la possibilité de lire ἐκκλησια Σει , en considérant Σει[comme le début du nom du fondateur. Cette lecture me paraît décidément préférable à celle que Z. Borkowski a adoptée dans le texte.

³ E.A. Judge et S.R. Pickering ne connaissaient pas encore la publication de ce document par Z. Borkowski (1975); ils n'ont cité que la publication d'une partie du document, due à V. Martin. Pour l'étude de l'histoire de l'Église, la valeur de ce texte de Panopolis est égale à celle du P. Oxy. I 43 (de l'an 295).

⁴ L'éditeur date ce texte de 301/302, avec un signe d'interrogation. Cependant, le fait que le texte a été écrit de la main du même scribe professionnel d'un bureau fiscal qui a écrit le P. Oxy. XXII 2338 (cf. P.L. Bat. XXV, p. 278), doit nous amener à dater le P. Oxy. 3787 du III^e siècle. La „list of poets, trumpeters and heralds” du P. Oxy. 2338 se réfère aux années 261/2 - 288/9; elle a dû être rédigée aussitôt après 288/9.

Apphous, *διάκων τῆς ἐκκλησίας*. Notons à l'occasion que pour le scribe du bureau fiscal qui a rédigé ce document, le mot *διάκων* n'a évidemment pas la connotation chrétienne qu'il aura plus tard. Cette remarque en entraîne une autre: *ἄναγνώστης* mentionné dans ce même document n'appartient pas au clergé, car, au mot désignant la fonction, le scribe n'a pas ajouté la précision *τῆς ἐκκλησίας*, comme il l'a fait pour le *διάκων*. Vers la fin du III^e siècle et au début du IV^e, nous rencontrons encore des *ἀναγνώσται* qui ne sont pas des membres du clergé⁵.

Il faut se demander si le P. Oxy. LV 3787 peut être versé au dossier des textes attestant l'existence d'églises de village – situation qui, dans les dernières années du III^e et au début du IV^e siècle, n'était pas encore banale⁶. Du fait que notre *διάκων τῆς ἐκκλησίας* a été noté parmi les contribuables des villages de Thosbis et de Memertha, il ne ressort pas nécessairement qu'il y ait eu une église dans l'un de ces villages, ou dans les deux. En effet, ainsi que J. Rea l'a remarqué, il se peut que notre Apphous ait été un habitant d'Oxyrhynchos, exerçant dans cette ville les fonctions de diacre, et que ce soit pour des raisons fiscales qu'il figure parmi les contribuables de deux villages. À cause de cette incertitude, il vaut mieux ne pas utiliser ce document comme un témoignage concernant les églises de village.

Des doutes analogues surgissent dès qu'on prend en considération un papyrus copte très intéressant, contenant un récit sur le martyre d'un certain Stephanos, presbytre, qui fut mis à mort vers la fin de 305⁷. Le papyrus appartient à la seconde moitié du IV^e siècle. Stephanos provenait du village de Lenaios, mais rien ne nous assure qu'il y eût là une église. Non loin de ce village, situé à proximité du Nil, un peu au nord de la localité moderne de Mallawi, il y avait deux villes, où pouvaient se trouver des évêques; il se peut donc que notre presbytre ait fait partie du clergé épiscopal d'un de ceux-ci.

⁵ Voici les papyrus des III^e et IV^e siècles où apparaissent des *ἀναγνώσται* qui ne sont pas des lecteurs dans une église: SB IV 7336 (fin du III^e siècle); P. Berol. Müller 1 = SB IV 7338 (de l'an 300); probablement aussi les trois papyrus suivants, tous du IV^e siècle: P. Oxy. XXIV 2421, 1; P. Ant. II 93, 6; P. Gron. 9, 25. Cf. E. Wipszycka, *Les ordres mineurs dans l'Église d'Égypte du IV^e au VIII^e siècle*, dans: E. W., *Études sur le christianisme dans l'Égypte de l'antiquité tardive*, Roma 1996, p. 238.

⁶ Sur cette question, voir E. Wipszycka, *La conversion de saint Antoine. Remarques sur les chapitres 2 et 3 du prologue de la Vita Antonii d'Atbanase*, dans: *Divitiae Aegypti. Koptische und verwandte Studien zu Ehren von Martin Krause*, Wiesbaden 1995, pp. 347-348.

⁷ P. van Minnen, *The earliest account of a martyrdom in Coptic*, *Analecta Bollandiana* 113 (1995), pp. 13-38. Ce texte était destiné à être employé dans la liturgie: on le lisait au cours de la messe dans l'anniversaire de la mort de Stephanos. Ce martyr ne figure pas dans les synaxaires, ni dans d'autres textes. C'est un de ces martyrs dont la mémoire n'a été conservée que par les communautés locales. Au sujet de ce texte voir mon article *On the governor's jurisdiction during the persecutions of Christians*, dans *Au-delà des frontières. Mélanges de droit romain offerts à Witold Wołodkiewicz*, Varsovie 2000, pp. 1077-1083.

Sur Lenaios, voir P. van Minnen, *Encore quelques toponymes du nome hermopolite*, *ZPE* 82 (1990), p. 95.

Le document le plus ancien mentionnant de façon sûre une église de village, c'est toujours le P. Oxy. XXXIII 2673, daté du 5 février 304 – la déclaration bien connue d'un lecteur de l'église du village de Chysis, concernant la confiscation des biens ecclésiastiques, effectuée conformément au premier édit de Dioclétien (23 février 303).

Parmi les nouveaux textes, le plus intéressant pour l'histoire de l'Église, c'est le CPR V 11, des premières années du IV^e siècle – un contrat par lequel un diacre, qui vient de recevoir l'ordination, s'engage envers son évêque – un évêque dont nous ne savons pas quel était son diocèse – à ne pas s'éloigner sans son consentement. L'importance de ce document ne consiste pas seulement en ce qu'il confirme un fait que nous connaissions déjà par ailleurs, à savoir que la *stabilitas loci* était obligatoire pour les ecclésiastiques. Il nous apprend une chose que les sources auparavant accessibles ne nous avaient pas permis de connaître. Personne n'imaginait que la règle traditionnelle qui imposait à chaque ecclésiastique le devoir de demeurer auprès de son évêque, eût pu, à une époque tellement ancienne, être formalisée au moyen d'un contrat rédigé d'après le modèle des contrats de service. À première vue, l'idée d'utiliser un formulaire de ce genre pour régler les rapports entre l'évêque et un diacre, semble absurde, car au point de vue du droit, un contrat comme celui de CPR V 11 n'avait aucune valeur: une éventuelle infraction ne pouvait comporter qu'une punition ecclésiastique (alors que celui qui violait un contrat de service pouvait avoir un procès devant un tribunal). Cependant, le fait que l'évêque ait demandé à un diacre un engagement par écrit, montre que les églises égyptiennes, à l'époque où ce document fut rédigé, n'étaient plus, depuis longtemps, de petits groupes dépourvus de structures bien définies et agissant d'après des règles improvisées. Il n'y a pas de doute que dans le diocèse où le CPR V 11 fut rédigé, il existait une chancellerie ecclésiastique, qui produisait et conservait des documents. Nous connaissons des contrats analogues à celui du CPR V 11, mais ils datent du VII^e siècle. À présent, nous pouvons constater que des contrats de ce genre étaient en usage bien des siècles auparavant, dans des communautés beaucoup plus petites, dans des diocèses disposant de moyens économiques beaucoup plus modestes.

Plus un papyrus est ancien, plus est-il apte à susciter curiosité et émotions. C'est le cas du P. Oxy. XLII 3057, publié par P.J. Parsons et daté par lui de la fin du I^{er} ou du début du II^e siècle⁸. Cette lettre privée, qu'un certain Ammonios envoie à un certain Apollonios, est écrite d'une écriture sûre et

⁸ Ce papyrus a été discuté par plusieurs chercheurs. La bibliographie est réunie dans le lemme de l'édition du texte dans *New Documents illustrating early Christianity*, VI, éd. S.R. Llewelyn, 1992, pp. 169-177.

semi-littéraire, très correctement, avec à peine quelques lapsus, dans une langue excellente: son auteur était manifestement un homme cultivé. P.J. Parsons était enclin à penser que c'était un chrétien, M. Naldini (dans son exposé présenté à ce congrès) n'a pas exprimé de doutes à ce sujet, d'autres se sont exprimés d'une manière plus prudente. Je traduis le texte:

„Ammonios à Apollonios, son frère (τῷ ἀδελφῷ), salut. J'ai reçu la lettre croisée et la malle-penderie et les manteaux et les mauvaises *syringes*. Les manteaux, je les ai pris non pas comme vieux, mais comme mieux que neufs, à cause de l'intention. Mais je ne veux pas, frère (ἀδελφε), que tu me surcharges de tes actes de gentillesse (φιλανθρωπίας) continus, car je ne suis pas en mesure de te les rendre; nous croyons t'avoir offert une seule chose, l'intention d'une attitude amicale. Je te prie, frère, de ne plus te soucier de la clé de la petite chambre, car je ne veux pas que vous, les frères (ὁμᾶς τοὺς ἀδελφούς), ayez des querelles à cause de moi ou d'un autre, car je souhaite (εὐχομαι) que la concorde (ὁμόνοιαν) et l'amour réciproque (φιλαλληλίαν) demeurent parmi vous, afin que vous ne fassiez pas l'objet de potins (ἦτε ἀκαταλήρητοι) et que vous ne soyez pas comme nous (ὁμοῖοι ἡμεῖν). En effet, l'expérience m'amène à vous inviter à vivre en paix (εἰρηνεύειν) et à ne pas donner à d'autres de prétextes contre vous. Essaie donc d'agir ainsi également par égard à moi, m'ayant accordé une chose dont tu reconnaîtras plus tard que c'est une bonne chose. Quant à la laine, si tu l'as reçue de Salvius tout entière et que tu en sois satisfait, écris-moi pour me le faire savoir. C'est ridicule, ce que je t'ai écrit dans ma lettre précédente: tu accepteras cela, car mon âme devient débridée, lorsque ton nom est présent, et ce, bien qu'elle n'ait pas l'habitude d'être sans souci, à cause de ce qui va venir (διὰ τὰ ἐπερχόμενα). Mais Leonas emporte (*cette lettre*). Je t'embrasse, seigneur (δέσποτα), j'embrasse aussi tous les tiens. Salut, très honorable". – „À Apollonios fils d'Apollonios, inspecteur (ἐπισκέπ(τη)), frère (ἀδελφῷ)".

Voyons les arguments qui ont été invoqués ou pourraient être invoqués en faveur de l'hypothèse qu'il s'agit d'une lettre chrétienne:

L'expression ἐκομισάμην τὴν κεχιασμένην ἐπιστολήν se réfère-t-elle au signe de la croix? S.R. Llewelyn exclut raisonnablement cette idée et propose l'explication suivante: „The practice alluded to is that of a fibre of a letter's sealing. The letter was folded and across the exposed verso the address was written. A fibre of papyrus was then tied around the folded letter (alternatively a seal might be used) and a mark (e.g. the shape of X) or design made around and over it. When the tie (or seal) was removed the design was disturbed or partly removed. [...] Now by the use of the perfect participle κεχιασμένην Ammonios may have wished to inform Apollonios that his letter was received in its sealed state". Il ressort de la lettre d'Ammonios que le destinataire se trouve dans une situation difficile: cela pourrait expliquer qu'Apollonios ait voulu faire en sorte que sa lettre ne soit pas lue par des personnes étrangères.

D'autres faits ont été également pris en considération comme étant des indices d'où l'on pourrait conclure qu'Ammonios et Apollonios étaient des chrétiens: l'emploi des mots ἀδελφός, φιλαλληλία, ὁμόνοια, le passage de ἀδελφός à δεσπότης, et le passage du singulier „moi”, „toi” au pluriel „nous”, „vous”. Cependant S.R. Llewelyn a montré que ce ne sont pas là des arguments valables.

Reste la possibilité de prendre en considération l'atmosphère morale particulière, propre à cette lettre (voir spécialement la délicatesse et la modestie dont l'auteur fait preuve en ajoutant à ses conseils la phrase „afin [...] que vous ne soyez pas comme nous”). Il serait cependant dangereux de tirer argument de cela. Vers la fin du I^{er} siècle et au début du III^e, naissent, parmi les païens, un nouveau type de religiosité et une nouvelle manière de concevoir les rapports entre les membres d'une famille, ainsi qu'une nouvelle manière d'exprimer ses sentiments. D'importants changements culturels, que nous avons l'habitude d'appeler intériorisation de la religion et de la morale, s'expriment dans des textes comme cette belle lettre P. Oxy. XLII 3057.

Je suis entièrement d'accord avec la conclusion à laquelle S.R. Llewelyn aboutit: „the letter gives no indication that the correspondents were Christian. But equally no evidence stands in the way of its being so accepted”.

Au cours des vingt dernières années, s'est accru le nombre des papyrus contenant des lettres d'introduction (de recommandation) écrites par des ecclésiastiques pour des chrétiens quelconques ou des catéchumènes qui allaient entreprendre un voyage et à qui il fallait assurer un bon accueil dans d'autres communautés. Par égard au caractère des personnes recommandées (au fait que ce sont des membres quelconques d'une communauté chrétienne ou des catéchumènes) ainsi que par égard au caractère de la recommandation (au fait qu'il n'est pas question d'affaires concrètes à régler), il est opportun de séparer ces lettres du reste des lettres de recommandation écrites par des ecclésiastiques, le plus souvent par des évêques (par exemple, des lettres pour des ecclésiastiques qui voyagent ou qui quittent définitivement leur diocèse, ou pour des pauvres qui reçoivent régulièrement une aide matérielle de la part de l'Église et qui désirent continuer à la recevoir dans le nouveau lieu de séjour, etc.).

Voici la liste des lettres d'introduction appartenant à la catégorie que je viens de définir: P. Alex. 29 = Naldini 19 (III^e); PSI XV 1560 = Naldini 20 (III^e/IV^e); PSI III 208 = Naldini 28 (III^e/IV^e); PSI IX 1041 = Naldini 29 (III^e/IV^e); P. Oxy. XXXI 2603 = Naldini 47 (IV^e)⁹; P. Oxy. VIII 1162 = Naldini 50 (IV^e); SB III

⁹ Le premier éditeur, J.H. Harrop (*A Christian letter of recommendation*, *Journal of Egyptian Archaeology* 28 (1962), pp. 132-140), a daté cette lettre „plutôt du début du IV^e siècle”; dans l'édition P. Oxy. XXXI 2603, les mots „plutôt du début” ont disparu.

7269 = Naldini 94 (IV^e/V^e) en outre, après la publication de l'anthologie de M. Naldini: SB XVI 12304 (III^e/IV^e)¹⁰; P. Oxy. XXXVI 2785 (IV^e)¹¹; P. Oxy. LVI 3857 (IV^e)¹².

Je n'ai pas inséré dans cette liste le P. Col. Teeter XI 298 (première moitié du IV^e s.), une lettre de caractère religieux échangée entre des chrétiens (dont nous ignorons, à cause des lacunes du papyrus, la position qu'ils occupent au point de vue ecclésiastique): le catéchumène que l'auteur recommande à la fin de la lettre (προσδέξασθε) est le porteur de la lettre et ne constitue manifestement pas l'objet principal de celle-ci. J'hésite enfin à insérer dans la liste le BGP 11 (première moitié du IV^e s.). La traduction que l'éditeur a donnée de ce texte, ne me paraît pas tout à fait correcte. Je le comprends ainsi: „... s'il veut (ou puisqu'il veut?) pour vous (ou pour nous? ὑμῖν ou ἡμῖν?). Écris donc, père évêque, aux presbytres du village de [.]neos, afin qu'il puisse s'attendre à être accueilli en paix. Fais cela, père évêque, par égard à moi. Je te souhaite d'être sain ...”. Il est impossible de deviner qui est l'auteur de la lettre et qui est la personne en faveur de laquelle il prie l'évêque d'écrire aux presbytres d'un village¹³.

Une difficulté sérieuse, dans l'étude des lettres d'introduction, comme d'ailleurs dans celle de toute la correspondance non officielle (dont les lettres en question font partie), consiste en ce qu'il est impossible de dater les textes de façon suffisamment précise, si l'on ne dispose que du critère paléographique. L'écart entre les datations d'une même lettre, proposées par deux savants, peut être d'une centaine d'années. J. van Haelst était convaincu que les lettres P. Alex. 29, P. Oxy. VIII 1162, P. Oxy. XXXI 2603 et PSI III 208 étaient du dernier tiers du III^e siècle¹⁴, mais, comme M. Naldini l'a fait

¹⁰ Publié par K. Treu, *P. Berol. 8508: christliches Empfehlungsschreiben aus dem Einband des koptisch-gnostischen Kodex P. 8502*, Archiv f. Papyrusf. 28 (1982), pp. 51-52. Pour la date, Treu s'appuie sur l'opinion de W. Müller et de G. Poethke.

¹¹ Ce texte a été commenté par G. Tibiletti, *Le lettere private nei papiri greci del III e IV secolo d.C. Tra paganesimo e cristianesimo*, Milano 1979, p. 191, n° 31.

¹² L'éditeur de ce texte, M.G. Sirivianou, réunit les documents de ce genre et analyse leur formulaire en suivant l'exemple de K. Treu, *Christliche Empfehlungs-Schemabriefe auf Papyrus*, dans: *Zetesis. Album amicorum door vrienden en collega's aangeboden aan Prof. Dr. E. de Strijcker*, Antwerpen/Utrecht 1973, pp. 629-636. L'étude de T.M. Teeter, *Letters of recommendation or letters of peace?*, dans: *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses*, Berlin 1997, pp. 954-960, pêche, me semble-t-il, par un excès de confiance en l'uniformité de la terminologie employée dans l'ensemble du monde méditerranéen, de l'Espagne à l'Égypte, au cours de quelques siècles. Cette erreur a pour conséquence d'estomper les différences entre les divers types de situations qui ont poussés des ecclésiastiques à écrire des lettres de recommandation.

¹³ Je ne vois pas de raison pour partager les doutes de l'éditeur au sujet du sens de l'expression τοῖς πρεσβυτέροις κώμη[ς . . .]νεος. Puisque l'auteur de la lettre prie l'évêque d'écrire aux πρεσβύτεροι d'un village, ce serait une chose extrêmement étrange si le terme πρεσβύτεροι n'avait pas, ici, le sens ecclésiastique.

¹⁴ J. van Haelst, *Les sources papyrologiques concernant l'Église en Égypte à l'époque de Constantin*, dans: *Proceedings of the XIIth International Congress of Papyrology*, Toronto 1970, p. 498.

remarquer, il n'a pas indiqué clairement ses arguments; c'est pourquoi il est difficile de prendre position à l'égard de sa datation.

La datation est d'autant plus importante que l'habitude d'écrire des lettres d'introduction de ce genre n'a pas disparu aussitôt dans l'empire devenu chrétien. La meilleure preuve en est un passage de Sozomène, *Hist. eccl.* VI, 16, 3, qui raconte que Julien l'Apostate imita plusieurs choses propres aux chrétiens, en particulier „les lettres d'introduction épiscopales” (τὰ συνθήματα τῶν ἐπισκοπικῶν γραμμάτων), grâce auxquelles les étrangers étaient accueillis partout, où qu'ils fussent de passage et où qu'ils arrivassent.

Essayant d'expliquer la persistance de l'habitude d'écrire des lettres de ce genre, K. Treu mentionne, parmi d'autres causes, le besoin que les communautés auraient éprouvé de s'assurer que telle ou telle personne, venant d'une autre communauté, n'était pas un hérétique ou un schismatique. C'est une hypothèse vraisemblable, mais n'oublions pas que dans les lettres elles-mêmes, il n'y a rien qui puisse l'étayer.

Il serait important pour l'étude de l'organisation des églises de pouvoir établir quel était le rang ecclésiastique de l'auteur et quel était celui du destinataire ou des destinataires des lettres de ce genre. Malheureusement cela n'est pas toujours possible. Sozomène, nous l'avons vu, parle de „lettres épiscopales”, mais ce n'est pas toujours l'évêque qui écrivait. Dans une des lettres que nous possédons, apparaît l'adresse τοῖς κατὰ τὸν τόπον συλλειτουργοῖς, πρεσβυτέροις καὶ διακόνοις, ἀγαπητοῖς ἀδελφοῖς (P. Oxy. VIII 1162). Le παπᾶς Herakleides de SB XVI 12304 peut être tout aussi bien un évêque qu'un presbytre¹⁵. Il est probable que les lettres de ce genre étaient rédigées au niveau des collaborateurs d'un évêque et étaient destinées aux collaborateurs d'un autre évêque. Nous aurions donc affaire à des églises dont les membres étaient trop nombreux pour que l'évêque pût les contrôler personnellement, voire les connaître tous.

Tout texte concernant directement ou indirectement les persécutions fait toujours l'objet, pour des raisons compréhensibles, d'études particulièrement attentives.

Le dossier des *libelli* s'est accru grâce à la publication du P. Oxy. LVIII 3929; il contient maintenant 46 pièces. Le *libellus* publié récemment se distingue des autres par le fait qu'il porte au *verso* l'annotation ἀπογρ(αφή) Ἀμοῖτᾶ μητ(ρός) Τααμόϊτ(ος), „enregistrement d'Amoïtas dont la mère est Taamoïtis”. À un papyrologue, cela rappelle immédiatement un terme désignant une des opérations du recensement: κατ' οἰκίαν ἀπογραφή. L'éditeur du P. Oxy. 3929 a trouvé que 46 *libelli*, c'était un chiffre considérable en regard des 270 κατ' οἰκίαν ἀπογραφαί que nous possédons.

¹⁵ La deuxième hypothèse me paraît plus probable que la première. Pourquoi un évêque aurait-il employé, pour parler de lui-même, un terme qui n'indiquait pas son rang de façon précise?

Il a écrit: „Cela peut être une déduction douteuse tirée de la statistique, mais le nombre relativement élevé des certificats paraît témoigner en faveur de l'opinion que tout chef de famille était tenu d'en demander un, d'après un système très proche de celui des déclarations relatives au recensement”. En laissant de côté l'analogie concernant la manière d'enregistrer les demandes d'un certificat (elle est indiscutable, mais non pas significative), je ne pense pas que l'annotation au *verso* du P. Oxy. 3929 justifie l'hypothèse de l'éditeur concernant l'ampleur et le caractère de l'opération ordonnée par Dèce, du moins en ce qui concerne la pratique (sur les intentions de l'empereur, on peut discuter)¹⁶. Ce que nous savons de l'histoire du christianisme en Égypte ne nous autorise pas à imaginer que tout chef de famille se soit présenté devant la commission qui organisait les sacrifices. Le degré de christianisation de ce pays, au milieu du III^e siècle, était tellement avancé que, si cette hypothèse était vraie, le nombre des martyrs, des *confessores* et des *lapsi* aurait été énorme. En réalité, rien ne suggère que les communautés chrétiennes d'Égypte aient risqué de disparaître au temps de Dèce, ni que, après la fin des persécutions, elles se soient trouvées, comme celles d'autres régions, en face d'un schisme né d'un désaccord sur la façon dont il fallait traiter les *lapsi*. Les persécutions, même les plus violentes, n'ont jamais réussi à toucher tous les chrétiens dans une même localité et en même temps. Je suppose que dans beaucoup de localités, beaucoup de familles ne comparaissaient pas devant les commissions. L'activité de celles-ci n'était pas uniformément énergique partout: le fait même qu'il était parfois possible d'acheter des *libelli* prouve qu'il y avait des commissions pas très zélées.

Quant à l'expression qui apparaît au *verso* ἀπογρ(αφή) Ἀμοῦτᾶ μητ(ρὸς) Τραμῶϊτ(ος), elle ne nous apprend, au fonds, rien de neuf sur la manière dont procédait la commission organisant les sacrifices. Dès avant la publication de ce texte, il était clair que les *libelli* que nous possédons sont des requêtes qu'un bureau (quel bureau? – cela, nous l'ignorons) conservait et qui avaient été adressées à la commission par les personnes accomplissant le sacrifice. Cela, on l'avait compris par l'analyse du formulaire et aussi grâce au fait que l'un de ces textes (Wilcken Chrest. 125) porte en haut le numéro 433.

¹⁶ Je suppose que ce sont les considérations de l'éditeur du P. Oxy. 3929 qui ont amené M. Naldini (*Egitto cristiana: testimonianze papirologiche*, dans: *L'Egitto cristiana. Aspetti e problemi in età tardo-antica*, a cura di A. Camplani, Roma 1977, p. 283) à présenter les buts de cette procédure ainsi: „L'editto obbligava chiunque fosse sospetto di cristianesimo, e forse, almeno all'inizio, tutti gli abitanti dell'impero con finalità censoria”. Il me semble que cette hypothèse n'a pas de sens, car le recensement avait un rythme stable, indépendant des vicissitudes politico-religieuses. Je ne vois pas pourquoi on aurait combiné deux procédures, qui étaient d'ailleurs organisées par des services différents. Marta Sordi (*I rapporti fra il Cristianesimo e l'Impero dai Severi a Gallieno*, dans: *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 23, 1 [1979], p. 363) parle d'un „gigantesco censimento religioso che Decio aveva concepito con la logica caratteristica degli stati totalitari”. Cette opinion est manifestement fantaisiste: l'empire romain – non seulement aux temps de Dèce, mais aussi aux temps de Dioclétien ou de Constantin – n'était pas un état totalitaire.

Notre connaissance des mécanismes de la persécution ordonnée par Dèce est désespérément pauvre. Nous ne savons pas qui, ni dans quel but, a inventé l'étonnante procédure consistant à délivrer des certificats attestant l'accomplissement d'un sacrifice – procédure qui était une innovation totale dans la vie religieuse de l'empire. Les papyrus, contrairement à l'attente des non-papyrologues, ne nous aident pas à l'expliquer. Le dossier de Cyprien prouve qu'elle n'était pas appliquée uniquement en Égypte, mais faut-il tirer de là la conclusion qu'elle fut appliquée dans la totalité de l'empire? Tout ce que nous savons de l'empire de cette époque et du style de gouvernement, caractérisé par le pragmatisme, nous déconseille d'admettre pareille hypothèse. À quoi bon aurait-on délivré des certificats dans les nombreuses localités où tout le monde était païen, ou dans celles où les chrétiens n'étaient qu'une petite minorité sans importance? Peut-être n'appliqua-t-on cette procédure que dans les régions où les chrétiens étaient nombreux?

P. Keresztes a soutenu, dans un article publié il y a plus de vingt ans¹⁷, que les certificats n'étaient délivrés qu'aux personnes soupçonnées d'être chrétiennes: les *libelli* seraient donc, selon lui, des témoignages d'apostasie. L'hypothèse de Keresztes est en fait une modification d'une vieille interprétation de l'édit de Dèce, à savoir de l'idée selon laquelle les sacrifices qu'il fallait accomplir devant une commission auraient été un test servant à distinguer les chrétiens des païens. Cette idée a été abandonnée par la plupart des savants il y a longtemps, à la suite de la publication d'un *libellus* délivré à une prêtresse du dieu-crocodile Petesouchos (Wilcken Chrest. 125). Ce *libellus* a amené bien des chercheurs à penser que l'opération ordonnée par Dèce avait un sens proprement religieux: face aux dangers incombant sur l'État – d'une part les invasions des barbares, d'autre part les usurpations –, l'empereur semble avoir appelé les citoyens, conformément à la tradition, à supplier les dieux d'aider la *civitas Romana*. Keresztes a essayé de détruire l'argument qu'on avait tiré de ce *libellus*: à son avis, la prêtresse de Petesouchos aurait fait apostasie deux fois: d'abord, elle aurait été païenne, prêtresse de Petesouchos, ensuite elle se serait convertie au christianisme, enfin elle serait revenue au paganisme et aurait repris son ancienne fonction de prêtresse. À l'extrême rigueur, cela est possible, mais le degré de probabilité est évidemment minime.

J'ajoute que je ne comprends pas pourquoi Keresztes et d'autres savants trouvent invraisemblable que Dèce ait promulgué son édit parce qu'il voyait dans les malheurs qui affligeaient l'empire, des signes manifestant la rupture de la *pax deorum*, et voulait restaurer la *pax deorum* avant d'entreprendre la guerre contre les Goths. Pourquoi ne prennent-ils pas en considération la tradition religieuse romaine comme une des raisons fondamentales de la

¹⁷ P. Keresztes, *The Decian libelli and contemporary literature*, Latomus 33 (1975), pp. 761-781.

politique des empereurs? Pourquoi n'y voient-ils qu'un moyen de propagande?

J'ai déjà eu l'occasion de mentionner le texte copte concernant le martyr de Stephanos¹⁸. Il nous apprend que le procès à la suite duquel Stephanos fut condamné à mort, ne se déroula pas dans le siège du gouverneur de la Thébaïde, Antinoé, mais dans le village de Kleopatris. C'est un village que nous connaissons par les papyrus et par deux textes hagiographiques coptes concernant des martyrs¹⁹. Il était situé sur le Nil et fonctionnait comme port d'Hermopolis, ville qui se trouvait à 6 km de distance (près de l'actuel ar-Roda). Le fait que ce village est mentionné dans des textes concernant des martyrs, pourrait, à première vue, suggérer que c'était un lieu où le gouverneur de la Thébaïde avait l'habitude d'exercer la justice²⁰; on sait en effet que dans les premiers siècles de l'Empire, le gouverneur de l'Égypte faisait des tournées dans la province. Cependant, ces tournées avaient un sens à l'époque où l'Égypte formait une seule province: pour rendre la justice dans toute l'Égypte, le gouverneur était bien obligé de s'éloigner de sa résidence alexandrine. À l'époque où le procès de Stephanos eut lieu, l'Égypte ne formait plus une seule province. Le gouverneur de la Thébaïde résidait à Antinoë, donc tout près de Kleopatris (à une dizaine de km de distance). Puisque Kleopatris était proche d'Antinoé (si bien qu'il aurait été facile de transporter l'accusé au lieu où le gouverneur exerçait normalement ses fonctions judiciaires), et puisqu'on ne voit pas de raison particulière qui eût imposé de faire ce procès d'urgence, il est permis de supposer que le procès de Stephanos fut fait „à l'occasion”, sans trop de formalités, sans avocats ni conseillers juridiques. C'est sans doute de la même manière qu'ont été faits beaucoup d'autres procès, surtout s'il s'agissait d'habitants de villages – de personnes dont le procès ne suscitait ni de pressions de la part de la famille et d'amis influents, ni d'émotions publiques

¹⁸ Voir ci-dessus, note 7.

¹⁹ Voir S. Timm, *Das christlich-koptische Ägypten in arabischer Zeit*, I, Wiesbaden 1985, pp. 1277-1278; M. Drew-Bear, *Le nome hermopolite. Toponymes et sites*, Atlanta 1979, pp. 143-144; P. van Minnen, *Encore sur quelques toponymes du nome hermopolite*, ZPE 82 (1990), pp. 121-122.

²⁰ C'est ce qu'a pensé P. van Minnen, *The earliest account of a martyrdom in Coptic*, *Analecta Bollandiana* 113 (1995), pp. 20-21. Les deux textes en question sont les suivants: (1) Les actes du martyr de Timotheos, dans W. Till, *Koptische Heiligen- und Martyrverlegenden*, I, Roma 1935, pp. 119-120. La mention de Kleopatris ne se trouve pas dans le manuscrit viennois publié par W. Till, mais dans un manuscrit parisien qui était encore inédit en 1935 et dont W. Till, *loc. cit.*, a résumé en allemand quelques pages (autant que je sache – mais je peux me tromper –, ce manuscrit n'a pas été publié par la suite). À la fin de la p. 34 du manuscrit parisien, on lit qu'arrivé à Kleopatris, Timotheos pria le chef du bateau de faire escale, en disant qu'il avait laissé là quelque chose en dépôt chez quelqu'un; puis le récit est interrompu par une lacune, due à la perte d'un feuillet; immédiatement après la lacune, à la p. 37, on lit que Timotheos, avec sa fille, parut devant le gouverneur, qui était en train de juger Paulos, Pausire et Maria. Puisque les pages 35-36 manquent, nous ne pouvons pas savoir si l'action racontée à partir de la p. 37 se déroule à Kleopatris. (2) Un passage d'un des textes concernant saint Claude d'Antioche: G. Godron, *Textes relatifs à saint Claude d'Antioche*, *Patrologia Orientalis* 35 (1970), p. 444. Dans ce texte, Kleopatris n'apparaît qu'en tant que port.

considérables. À propos du procès de Stephanos, il vaut la peine de rappeler une remarque de son éditeur, P. van Minnen: Satrius Arrianus, le gouverneur qui fit ce procès et que des ouvrages littéraires beaucoup plus tardifs présentent à plusieurs occasions²¹ comme un homme particulièrement cruel, essaya d'amener Stephanos par la persuasion à apostasier.

Dans la liste de Judge et de Pickering sont déjà compris les actes du martyr de Phileas, évêque de Thmouis, conservés par le P. Bodmer XX et publiés par V. Martin. Vingt ans après la parution de ce texte, A. Pietersma a publié le P. Chester Beatty XV, contenant une autre recension des mêmes actes²². Selon Pietersma, le P. Bodmer XX et le P. Chester Beatty XV seraient à dater de la première moitié du IV^e siècle. Tout en étant chronologiquement proches des événements, les deux recensions sont des textes issus d'un processus d'élaboration littéraire des données documentaires. C'est donc aux spécialistes des papyrus littéraires et aux patrologues qu'il appartient de les juger. L'historien se contentera de noter un détail important pour l'étude de l'histoire de l'Église: le juge, le gouverneur Culcianus, rappelle à Phileas qu'il (Phileas) est tellement riche qu'il pourrait nourrir sa ville tout entière (*Bo*) ou toute la province (*Be*). Phileas appartient donc à l'élite de sa ville. Le prestige de sa position sociale explique le respect avec lequel le gouverneur le traite et les efforts qu'il fait pour le pousser à l'apostasie.

Parmi les papyrus que les chercheurs mettent en rapport avec les persécutions, l'un des plus connus, c'est la lettre P. Grenf. II 103 (= Naldini 21), publiée pour la première fois en 1912. Elle appartient à un ensemble de documents qu'on appelle le dossier des νεκροτάφοι (au sujet desquels voir ci-dessous) – dossier trouvé à la fin du XIX^e siècle à Kysis (aujourd'hui Douch), dans la Grande Oasis, par des fouilleurs clandestins²³. Les pièces de ce dossier vont du milieu du III^e jusqu'à la première décennie du IV^e siècle (la plus tardive date de 309).

Voici une traduction de cette lettre (j'adopte en grande partie la traduction donnée par A. Lukaszewicz²⁴, mais je m'en écarte sur quelques points):

²¹ Mais pas toujours: cf. les données réunies par P. van Minnen dans *The earliest account of a martyrdom in Coptic*, *Analecta Bollandiana* 113 (1995), p. 22 n. 26.

²² *The Acts of Phileas bishop of Thmuis*, Genève 1984 (dans la série Cahiers d'Orientalisme). Dans ce même volume se trouvent une réédition du P. Bodmer XX et des actes conservés en latin. Giuliana Lanata a écrit une étude extrêmement intéressante: *Note al Papiro Bodmer XX*, *Museum Philologum Londiniense* 2 (1977), pp. 207-226. Elle a montré l'existence d'un rapport entre le conflit mélitien et la naissance du dossier de Phileas: aux yeux du rédacteur de ce dossier, qui était anti-mélitien, Phileas, lui aussi anti-mélitien, était un héros positif.

²³ Sur les chrétiens dans la Grande Oasis, cf. G. Wagner, *Les oasis d'Égypte à l'époque grecque, romaine et byzantine d'après les documents grecs*, Le Caire 1987, pp. 355-365. Sur le dossier des nécrotaphes, cf. F. Dunand, *Pratiques funéraires en Égypte romaine: les nécrotaphes de Kysis*, *CRIPEL*, 7 (1985), pp. 117-127. Sur la 'population' des nécropoles, sur les ἐξωπλιῖται, cf. l'excellent article de J. Gascou, *Les ἀλλόφυλοι*, *Revue des Études Grecques* 110 (1997), pp. 285-294.

²⁴ A. Lukaszewicz, *Une momie en exil*, *JJP* 28 (1998), pp. 85-94.

„Psenosiris *presbyteros* à Apollon *presbyteros*, son frère bien-aimé dans le Seigneur, salut. Avant tout je te salue cordialement, et je salue tous les frères en Dieu qui sont auprès de toi. Je veux que tu saches, frère, que les nécrotaphes ont apporté ici à Toeto Politikè, celle qui a été envoyée à l'Oasis par le bureau du gouverneur (τὴν Πολιτικὴν τὴν πεμφθεῖσαν εἰς Ὑασιν ὑπὸ τῆς ἡγεμονίας). Je l'ai confiée à ceux parmi les nécrotaphes mêmes qui sont bons et dignes de confiance (τοῖς καλοῖς καὶ πιστοῖς ἐξ αὐτῶν τῶν νεκροτάφων), pour qu'ils la gardent jusqu'à l'arrivée de son fils Neilos. Quand il viendra, avec l'aide de Dieu, il témoignera devant toi de ce qu'on lui (= à elle) a fait subir (περὶ ᾧν αὐτὴν πεποιήκασιν). Fais-moi savoir si je peux te rendre ici un service, et je le ferai avec plaisir. Je prie pour que tu sois sain dans le Seigneur Dieu”.

(Verso) „À Apollon, *presbyteros*, de la part de Psenosiris, *presbyteros* dans le Seigneur”.

Depuis les temps de U. Wilcken, de A. Deissmann et de C. Wessely jusqu'à aujourd'hui, ce texte a suscité de nombreuses discussions. Le *status quaestionis* actuel est présenté par A. Lukaszewicz dans l'article que je viens de citer²⁵. Le même article me dispense de reprendre la discussion sur certaines questions qui me paraissent désormais réglées.

L'auteur et le destinataire de la lettre sont des chrétiens, et plus précisément des presbytres. Le premier se trouve à Toeto (aujourd'hui Tahta), une localité de la vallée du Nil d'où partait la route vers la Grande Oasis. L'autre se trouve dans l'Oasis, peut-être à Kysis ou aux environs de cette localité. La lettre concerne une certaine Politikè²⁶, certainement une chrétienne, qui est morte. Le corps, évidemment momifié, de Politikè a été porté à Toeto par des νεκροτάφοι, c'est-à-dire par des gens appartenant à une des catégories des professionnels qui s'occupent de l'enterrement²⁷. C'est à quelques-uns des νεκροτάφοι – à ceux qui lui semblent dignes de confiance – que l'auteur de

²⁵ *Post scriptum*: En corrigeant les épreuves, je constate que ni A. Lukaszewicz, ni moi-même au temps où je préparais cet exposé pour le congrès, ne nous sommes aperçus de ce qu'avait écrit Annick Martin dans une note de son livre *Athanasie d'Alexandrie et l'Église d'Égypte au IV^e siècle* (328-373), École Française de Rome 1996, p. 26, n. 45. Elle avait déjà donné, pour l'essentiel, l'interprétation du P. Grenf. II 73 que j'ai imaginée pour mon compte. En effet, elle avait écrit: „P Grenf. II, 73, cité *supra* n. 44, ne concerne pas un cas de déportation dans la grande Oasis, comme on l'a longtemps cru, mais simplement le transport de la momie de Politikè, originaire de Kysis et qui a désiré reposer dans son village natal; ce transfert nécessitait l'autorisation préfectorale [...]”.

²⁶ Ce nom propre ne me semble pas suggérer que la femme qui le portait était originaire d'Alexandrie (comme le pense A. Lukaszewicz, *op. cit.*, p. 91).

²⁷ Cf. T. Derda, *Necropolis workers in Graeco-Roman Egypt in the light of the Greek papyri*, JJP 21 (1991), pp. 26-31. J. Gascou (*op. cit.*, p. 291) écrit au sujet du terme νεκροτάφος: „c'est la désignation la plus fréquente du professionnel des inhumations à compter de l'époque romaine où se simplifient les apprêts funéraires et où disparaissent les vieilles spécialisations connues par des auteurs comme Hérodote et Diodore ou par les papyrus ptolémaïques (paraschistes, taricheutes, stolistes, choachytes, etc.)”.

la lettre confie la momie pour qu'ils la portent dans la Grande Oasis, évidemment pour qu'elle y soit ensevelie. Puisque la momie doit être ensevelie dans la Grande Oasis, et puisque l'auteur annonce que le fils de Politikè se rendra là-bas et dira ce qui est arrivé à sa mère, il est clair que de son vivant, Politikè avait été une habitante d'une localité de la Grande Oasis. Du fait que la lettre a été trouvée à Kysis parmi d'autres textes ayant trait aux νεκροτάφοι²⁸, il ressort que, pour une raison que nous ignorons, elle ne fut pas remise au destinataire.

S'il en est ainsi, comment comprendre la phrase τὴν πεμφθεῖσαν ὑπὸ τῆς ἡγεμονίας? Les chercheurs, jusqu'ici, ont essayé de l'interpréter sur la base de ce qu'on sait de la pratique de la *relegatio in Oasin*²⁹: le gouverneur aurait décidé de reléguer la chrétienne Politikè dans la Grande Oasis. A. Lukaszewicz a remarqué la difficulté que cette interprétation suscite: il est très étrange que Politikè ait été condamnée à être reléguée justement dans l'oasis où se trouvait son habitation stable. Cependant, A. Lukaszewicz n'a pas tiré de conclusions de cette remarque. À mon avis, il faut en tirer la conclusion qu'il est faux de penser que Politikè avait été frappée de la peine de la relégation. Par la phrase en question, l'auteur de la lettre veut dire ou bien que le bureau du gouverneur a ordonné de transporter la momie de Politikè le long du Nil par une barque de l'État, ou bien qu'il a ordonné à des soldats ou à des gardes ou à des employés de la poste publique de surveiller le transport de la momie. (N'oublions pas que nous ne savons pas où Politikè était morte, ni où son corps avait été momifié). Cette interprétation permet de rendre compte du fait que l'auteur de la lettre n'a pas écrit ὑπὸ τοῦ ἡγεμόνος, mais ὑπὸ τῆς ἡγεμονίας³⁰, ce qui serait étrange si l'interprétation traditionnelle était juste: en effet, au cours des persécutions, les décisions concernant les chrétiens étaient toujours prises par le gouverneur en personne ou par des hauts fonctionnaires délégués par le gouverneur, jamais par le „bureau” anonyme du gouverneur.

Certes, Politikè n'est pas morte de sa bonne mort, mais à la suite d'un acte de violence: cela ressort de la phrase περὶ ὧν αὐτὴν πεποιήκασιν. Cependant, rien n'indique qu'elle ait été maltraitée en tant que chrétienne. Nous ne

²⁸ Au dire des paysans égyptiens avec qui les chercheurs français fouillant à Kysis ont parlé, les papyrus qui forment ce que nous appelons „le dossier des nécrotaphes”, auraient été découverts dans une tombe. Si c'est vrai, il faut penser qu'à un certain moment, pour une raison que nous ne pouvons pas deviner, des nécrotaphes ont caché dans une tombe leurs archives familiales.

²⁹ Cf. J. Schwartz, *In Oasin relegare*, dans: *Mélanges A. Piganiol*, III, Paris 1966, pp. 1481-1488.

³⁰ J. O'Callaghan, dans son article *Sobre PGrenf. II 73*, *ZPE* 67 (1987), pp. 124-128, a cru voir dans l'ἡγεμονία de cette lettre un terme chrétien, ayant constaté que dans certains textes patristiques (Clément, Basile, Théodoret de Cyr, les *Constitutions Apostoliques*) le mot ἡγεμονία désigne soit la fonction ou la sphère d'activité d'un évêque (le diocèse), soit la fonction de prieur d'un monastère. Cependant, au temps où la lettre en question a été écrite, il n'y avait pas encore de prieurs de monastères; et si l'auteur de la lettre avait voulu se référer à l'évêque, on ne comprendrait pas pourquoi il n'a pas écrit ὑπὸ τοῦ ἐπισκόπου.

pouvons pas établir exactement ce qui lui est arrivé, mais il se peut, par exemple, qu'elle ait été assaillie par des brigands au cours d'un voyage. Après sa mort, un parent qui avait été près d'elle (par exemple son fils) et qui avait peut-être des connaissances parmi les employés du bureau du gouverneur, a réussi à obtenir l'aide de l'appareil de l'État pour le transport de la momie vers le lieu où la famille de Politikè allait l'ensevelir et accomplir, dans l'avenir, les rites périodiques traditionnels en l'honneur de la défunte (par exemple le banquet près de la tombe).

Si l'on renonce à penser que la chrétienne Politikè eut à souffrir à cause de sa foi, on ne pourra s'appuyer, pour dater la lettre, que sur le critère paléographique et sur le fait que la lettre fait partie du dossier des nécrotaphes. Autrement dit, il faudra la dater de façon imprécise: dernières décennies du III^e - première décennie du IV^e siècle.

Où le bureau du gouverneur se trouvait-il? Si la lettre a été écrite avant la réforme administrative de l'Égypte, effectuée par Dioclétien après la révolte de 297, la réponse est claire: l'ἡγεμονία se trouvait naturellement à Alexandrie. Mais si la lettre a été écrite après cette réforme, il est impossible de répondre, car il y avait désormais en Égypte plusieurs ἡγεμόνες. L'auteur aurait pu se référer, par exemple, à l'ἡγεμονία d'Antinoë, capitale de la Thébaïde.

Encore une remarque au sujet de cette lettre. Selon plusieurs commentateurs, par l'expression τοῖς καλοῖς καὶ πιστοῖς ἐξ αὐτῶν τῶν νεκροτάφων, l'auteur de la lettre se référerait à ceux, parmi les νεκροτάφοι, qui sont chrétiens. Il est vrai que le mot πιστός pouvait être employé par les chrétiens au sens de „qui a la foi”; mais il était, à la même époque, également employé par tout le monde, par les païens aussi bien que par les chrétiens, pour dire soit „fidèle”, soit „digne de confiance”. Dans la lettre en question, le fait que πιστοῖξ est associé à καλοῖς suggère clairement que l'auteur a employé le premier de ces mots au sens banal de „dignes de confiance”. Entendait-il par là se référer à des chrétiens? C'est possible, mais il est tout aussi possible qu'il n'a pas du tout pensé cela. Le texte lui-même n'autorise aucune hypothèse; quant aux autres documents du dossier des nécrotaphes, rien n'indique que parmi les membres de la famille qui les a conservés, il y ait eu des chrétiens.

Voyons un autre document concernant les persécutions. Au sujet du P. Oxy. XXXIII 2673, où le lecteur de l'église de Chysis déclare que son „ex-église” (τῆς ποτε ἐκκλησίας) ne possède plus aucun bien susceptible d'être confisqué, j'ai écrit un article qui a été critiqué, puis j'ai répondu par écrit aux critiques³¹. Je n'entends pas reprendre ici la discussion. En revanche, je désire signaler un

³¹ E. Wipszycka, *Encore sur le lecteur «qui ne sait pas écrire»*, dans: E. W., *Études sur le christianisme dans l'Égypte de l'antiquité tardive*, pp. 421-426.

détail qui auparavant m'avait échappé. Le document est daté du 5 février 304, il fut donc rédigé un an – peu s'en faut – après la promulgation de l'édit ordonnant la destruction des églises et la confiscation de leurs biens meubles. C'est sans doute aussitôt après la promulgation de cet édit que les vases de bronze appartenant à l'église de Chysis furent confisqués; en tout cas, le lecteur parle de cette confiscation comme d'un fait qui a eu lieu dans le passé. Pourquoi la commission a-t-elle sommé le lecteur de comparaître devant elle? Je crois qu'on peut reconstituer les événements avec beaucoup de probabilité: les confiscations ne furent pas effectuées partout avec assez de zèle ni de soin; ayant constaté cela, les autorités ordonnèrent, près d'un an plus tard, de refaire l'opération. Bien qu'à Oxyrhynchos les confiscations eussent été exécutées, on somma encore une fois, ici aussi, les ecclésiastiques à faire des déclarations. Nous ne pouvons pas deviner si les omissions étaient dues à des fonctionnaires négligents ou à des fonctionnaires non dépourvus de sympathie pour les chrétiens. Les deux hypothèses sont également admissibles.

Le plus intéressant parmi les documents connus depuis longtemps, c'est sans doute le P. Oxy. XXXI 2601, une lettre qu'un certain Kopres, citoyen d'Oxyrhynchos, certainement de condition au moins aisée (peut-être riche), et qui séjournait temporairement à Alexandrie, a envoyée à sa „sœur” (c'est-à-dire, probablement, à sa femme), qui était restée à Oxyrhynchos. Dans la première partie de la lettre, il écrit:

„Kopres à sa sœur Sarapias, salut. D'abord, je prie auprès du Seigneur Dieu pour votre santé. Je veux que tu saches que nous sommes arrivés le 11, et nous avons appris que ceux qui estent en justice sont obligés de sacrifier, et j'ai fait une procuration pour mon frère, et jusqu'ici nous n'avons rien réglé, et nous avons donné des instructions à un avocat le 12 (?), pour que l'affaire concernant les aroures soit introduite le 14”.

Suivent des communications banales, ayant trait à la famille; entre autres, Kopres propose qu'un membre de sa famille, malade de leucôme, vienne à Alexandrie pour se soigner, ensemble avec la mère de Sarapias.

La chose la plus remarquable révélée par la première partie de ce texte, c'est l'attitude tolérante des fonctionnaires du bureau qui était au service du gouverneur pour ce qui concernait l'activité judiciaire de celui-ci. Ces fonctionnaires, en effet, ont permis à Kopres, qui pourtant était présent dans la ville, d'éviter le sacrifice obligatoire en chargeant son „frère” (soit frère au sens propre du mot, soit un autre membre de sa famille, soit un ami) de le faire à sa place. Évidemment, ils se rendaient compte que Kopres était chrétien, mais ils n'ont pas voulu l'empêcher de présenter son affaire en justice. Une autre chose remarquable, c'est l'attitude de Kopres lui-même. L'éditeur, J. Rea, la commente ainsi: „Il a éludé aisément le test sacrificiel; il l'a éludé à l'aide d'un ami (païen); il parle de cela calmement, comme si ce n'était qu'un embêtement sans grande importance; il fait venir des membres

de sa famille. À cette époque, il n'a pu y avoir règne de la terreur: Lactance antidate le sommet de la persécution; Eusèbe saute, il est vrai, le détail du test sacrificiel, mais il donne un tableau général plus digne de confiance". De leur part, Judge et Pickering écrivent (p. 53): „Pour Kopres, l'obligation [*de faire un sacrifice*] est un obstacle imprévu, mais il ne semble pas être excessivement déconcerté et il l'évite en donnant procuration à son 'frère' (un mécréant?). Il faut nécessairement supposer que c'était là un expédient acceptable pour contourner la difficulté, ou bien que la situation était tellement neuve qu'il n'était pas encore venu à l'esprit de gens comme Kopres qu'il y avait là un problème de conscience sérieux". À mon avis, il est très probable que Kopres s'est comporté selon une tactique qui avait été élaborée par les chrétiens plus tôt (par exemple au temps de la persécution ordonnée par Dèce). À en juger par la *Lettre Canonique* de Pierre, évêque d'Alexandrie, qui établit les principes devant régler les punitions ecclésiastiques contre des chrétiens qui se sont souillés au cours des persécutions, les gens avaient souvent recours à de petites tromperies de ce genre à l'égard des autorités et de leur propre conscience, et cela, non seulement sans susciter de scandale, mais avec l'approbation au moins d'une partie du clergé³².

Le fait que l'auteur de la lettre P. Oxy. XXXI 2601 ne manifeste pas de peur, ni même d'inquiétude, au moment où il vient d'apprendre l'existence de la disposition impériale en question, a étonné l'éditeur de ce texte aussi bien que Judge et Pickering. Dans la perspective des expériences de nos temps, il nous semble que Kopres aurait dû être terrorisé. Peut-être des obstacles de ce genre, au fond pas très graves, étaient-ils déjà nés dans le passé, sans trop compliquer la vie des chrétiens, notamment de ceux qui se trouvaient au-dessus d'un certain niveau de la hiérarchie sociale? Ou est-ce que Kopres cache ses sentiments, craignant que sa lettre ne tombe sous les yeux d'une personne qui pourrait s'en servir pour le dénoncer? Sur cette dernière question, je reviendrai tout à l'heure.

Au dossier concernant la persécution ordonnée par Valérien, appartient le P. Oxy. XLIII 3119, de l'an 259 ou 260³³. Dans l'interprétation de ce texte, la difficulté principale est due au mauvais état de conservation. Le papyrus contient des restes de deux documents officiels. Le premier semble se référer à des personnes dont les biens ont été confisqués, et ordonner de les identifier. Il provient d'un niveau élevé de l'administration, ainsi qu'en témoigne l'épithète *διασημότητος*, qui s'applique le plus souvent, mais non toujours, au gouverneur d'Égypte. Dans le second document, que J.E.G. Whitehorne a étudié de façon précise et avec succès, il est question, paraît-il, d'une enquête effectuée, sur ordre du gouverneur ou d'un des hauts fonctionnaires

³² Voir PG 18, canons 5 et 12.

³³ Texte commenté par J.E.G. Whitehorne, *P. Oxy. XLIII 3119: a document of Valerian's persecution*, ZPE 24 (1977), pp. 187-196.

dépendant de lui au niveau provincial, au sujet de biens appartenant à des Χρηστιανοί. Pour l'étude du fonctionnement de l'administration provinciale, il est utile de remarquer, avec Whitehorne, que le second document est parvenu à un fonctionnaire du nome oxyrhynchite par l'intermédiaire d'un fonctionnaire du nome saïte. Le texte est si mal conservé qu'il est impossible de comprendre pourquoi il en a été ainsi³⁴.

En commentant le P. Oxy. 3119, J.E.G. Whitehorne met en relief l'intérêt que présente la mention de confiscations de biens de chrétiens, effectuées sous Valérien – mention qui confirme ce que dit la lettre 80 de Cyprien. Il écrit à ce propos (p. 195): „il se peut que dès le début, il [Valérien] se soit intéressé tout autant aux biens des chrétiens qu'à leurs croyances criminelles. Cela aiderait à expliquer le rôle de méchant principal de la pièce que joue Fulvius Macrianus dans le récit de Dionysios [*il s'agit de la lettre de Dionysios d'Alexandrie, conservée par Eusèbe, Histoire Ecclésiastique*, 7, 10, 2-9]: il se peut que Macrianus ait été un adepte d'un des cultes égyptiens, mais il était surtout le principal collaborateur de l'empereur pour les finances et, ayant à affronter un trésor vide, une monnaie sans valeur et une inflation galopante, il n'hésita pas à choisir la seule institution qui fût encore financièrement viable, comme un moyen pour sortir de ses difficultés”. Je doute qu'on puisse parler, pour le milieu du III^e siècle, de l'Église comme de la seule institution financièrement viable: certes, les biens des églises (au point de vue économique, il n'y avait pas encore une Église unifiée) croissaient graduellement pendant tout le III^e siècle, mais ils étaient encore loin du niveau qu'ils devaient atteindre au IV^e siècle. Les évêques disposaient parfois de moyens considérables, reçus des fidèles, mais ils les dépensaient rapidement pour une activité caritative de grande envergure. Naturellement, il ne faut pas confondre les biens des églises avec les biens des chrétiens. Parmi ceux-ci, il y avait beaucoup de riches, mais je ne crois pas que l'empereur, dont le pouvoir, dans les temps de crise, n'était pas du tout solide, ait pu avoir l'idée d'enrichir les caisses de l'État par des confiscations frappant des membres de cette couche sociale dont le bon vouloir était l'une des conditions du maintien de son pouvoir. Je ne vois pas pourquoi on ne veut pas reconnaître que c'est surtout pour des raisons religieuses que Valérien ou son 'ministre des finances' persécutaient les chrétiens.

Auparavant, en commentant la lettre de Kopres, P. Oxy. 2601, j'ai posé la question de savoir si par hasard, la manière dont l'auteur s'est exprimé au sujet de l'obligation de sacrifier, n'était pas l'effet d'une autocensure, due à la peur que la lettre ne tombe sous les yeux d'un païen et ne trahisse les sentiments chrétiens de l'auteur.

³⁴ J. E. G. Whitehorne écrit (p. 192): „P. Ryl. II 78 shows that it was the practice for officials in the nomes to pass important administrative letters on to their colleagues in their areas for information and noting, and our letter could just as well fall into this category”.

La conviction qu'il en était ainsi, apparaît dans les commentaires aux papyrus. Par exemple, G. H. R. Horsley propose, avec un signe d'interrogation, de voir une lettre crypto-chrétienne dans le P. Wisconsin 74, daté paléographiquement de la fin du III^e ou du début du IV^e siècle. La mention de la mort de la mère et du danger de ruine incombant sur la maison (l. 4) cacherait une information sur les persécutions: les mots μήτηρ et οἰκία auraient été employés pour dire „Église”. De manière analogue, en publiant une brève lettre, très intéressante, où l'auteur demande qu'on lui prête le livre d'Esdras (P. Oxy. LXIII 4365), J. Rea écrit: „Même dans une lettre aussi brève que celle-ci, l'absence de noms est insolite. Il est permis de supposer que cela indique un certain degré de discrétion, et de soutenir que cela est un argument en faveur d'une date ancienne, antérieure à l'année 325, où le passage de l'Égypte sous le pouvoir de Constantin rendit finalement possible de professer sans danger la foi chrétienne dans ce pays”.

Une formule analogue a été employée par J. Rea dans son introduction à l'édition du CPR V 11, dont j'ai parlé auparavant. On lit ici: „Il n'y a pas de raison d'assigner [à ce document] une date étonnamment ancienne, c'est-à-dire avant que Constantin n'eût rendu possible de professer le christianisme sans trop de danger”.

Ces interprétations, que j'ai citées *exempli gratia*, se fondent sur deux présupposés:

1) Les chrétiens ne pouvaient se sentir sûrs qu'à partir du tournant constantinien; par conséquent, avant cette date, ils cachaient leur foi.

2) Les persécutions étaient effectuées avec cette diligence et cette terrible efficacité qui ont caractérisé toute sorte de persécutions dans les États totalitaires du XX^e siècle; par conséquent, il suffisait d'une lettre imprudente pour être traîné devant le juge.

Commençons par le premier présupposé. Si l'on a vu les villages et les villes petites et moyennes de l'Égypte d'aujourd'hui, et que l'on sache que l'habitat, en Égypte, n'a pas beaucoup changé depuis l'antiquité, on doit se rendre compte que dans ces localités tellement surpeuplées, il n'y avait pas de possibilité, pour les chrétiens de l'époque préconstantinienne, de cacher leur foi. D'ailleurs, même si l'on oubliait que dans ces localités, les gens regardaient littéralement dans les casseroles, dans les assiettes et dans les lits de leurs voisins, il faudrait comprendre que par le fait même de ne pas participer au culte païen – culte qui avait pour l'essentiel un caractère public –, les chrétiens ne pouvaient pas ne pas se faire remarquer par les habitants de leur village ou de leur quartier. Ils étaient parfaitement visibles, comme l'étaient les maisons où ils se réunissaient pour le culte (rappelons-nous l'οἰκία ἦτοι ἐκκλησία d'une liste de maisons de Panopolis). Et ils gardaient, dans la société, la place qui leur appartenait en raison de leur origine, de leur fortune et de leur éducation.

Un document du début du III^e siècle, provenant d'Arsinoé, SB XVI 12497,

illustre cela fort bien. C'est une liste de candidats à la fonction de membres d'une commission chargée de l'ἐπιμέλεια καστέλλου καὶ κρηνῶν μητροπόλεως. Elle a été publiée par P. Sijpesteijn en 1980, et mise en valeur par P. van Minnen³⁵ en 1994. À côté des noms des candidats, il y a de brèves remarques, destinées à les caractériser. L'un des candidats, un certain Antonios Dioskoros, fils d'Origenes, d'Alexandrie, est caractérisé comme chrétien. Des lettres de l'alphabet indiquent le classement final. Le candidat chrétien a été classé très favorablement, à la seconde place. Pour ceux qui devaient faire le choix, il était indispensable de savoir si parmi les candidats, il y avait des chrétiens: en effet, ils devaient tenir compte du fait qu'une fois nommé membre de la commission, un chrétien ne pourrait présider aux actes du culte païen. Le nombre des chrétiens parmi les magistrats et les liturges a dû augmenter avec le temps: rappelons-nous que l'exercice de fonctions municipales était devenu un devoir pour les citoyens dont la fortune dépassait un niveau défini. Le groupe des hommes sur qui pesaient les devoirs municipaux était vivement intéressé à ce que personne d'entre eux ne se soustraye à l'accomplissement de ces devoirs, car chaque exemption aurait augmenté le poids pour le reste du groupe. Il n'y a pas de doute qu'un *modus vivendi* raisonnable fut élaboré, afin d'éviter que ceux parmi les membres de l'élite des villes qui étaient chrétiens, n'entrent constamment en conflit avec les autorités et leurs concitoyens.

Un témoignage du prestige dont les chrétiens jouissaient et de la place incontestée qu'ils occupaient dans la société, est fourni par Eusèbe, *Hist. eccl.* VII, 32, 6-11. Les événements racontés eurent lieu à Alexandrie en 272, lorsqu'Aurélien assiégeait la ville qui était aux mains des Palmyréniens. Voici le récit (dans la traduction de G. Bardy, édition dans la série *Sources Chrétiennes*):

„Anatole est établi son successeur [*successeur de Socrate, évêque de Laodicée*] bon, comme on dit, après un homme bon. Lui aussi était d'origine alexandrine; à cause de son éloquence et de sa connaissance des disciplines grecques et de la philosophie, il était compté au premier rang parmi les hommes les plus réputés de notre temps. Il avait en effet poussé jusqu'au bout l'étude de l'arithmétique, de la géométrie, de l'astronomie, des sciences soit dialectiques soit physiques et des disciplines rhétoriques. C'est pourquoi, à ce que rapporte la tradition, il fut jugé digne par ses concitoyens d'établir à Alexandrie l'École de la succession d'Aristote.

On rapporte donc de lui des milliers de merveilles, advenues pendant le siège du Bruchium à Alexandrie, car parmi ceux qui étaient en charge, il fut honoré par tous d'un privilège de choix, et, par manière de preuve, je ferai mention de ce seul fait. Le froment, dit-on, ayant manqué aux assiégés, de sorte que déjà la faim était plus insupportable pour eux que pour les ennemis

³⁵ P. van Minnen, *The roots of Egyptian Christianity*, Archiv f. Papyrusf. 40 (1994), pp. 74-77.

du dehors, l'homme dont il s'agit et qui était présent, prit les dispositions suivantes. Comme une partie des gens de la ville combattaient avec l'armée romaine et par suite n'étaient pas assiégés, Eusèbe – il était en effet encore là, avant sa venue en Syrie – se trouvait parmi ces derniers et il possédait une grande réputation et un nom illustre jusque chez le général romain; Anatole donc, par un messenger, le renseigne sur les assiégés affaiblis par la disette consécutive au siège. Eusèbe, à cette nouvelle, demande au général romain, comme une très grande faveur, d'accorder la vie sauve à ceux de ses ennemis qui viendraient spontanément à lui; et ayant obtenu l'objet de sa demande, il le fait connaître à Anatole.

Celui-ci, aussitôt qu'il eut reçu la promesse, réunit le Sénat des Alexandrins et tout d'abord proposa que tous tendissent une main amie aux Romains; et lorsqu'il les vit furieux à cause de ces paroles, 'Du moins, dit-il, je ne pense pas que vous me contrediriez si je vous conseillais de permettre de sortir en dehors des portes et d'aller où ils voudront à ceux qui sont en trop et qui ne nous sont aucunement utiles, vieilles femmes, petits enfants, vieillards. Pourquoi en effet les avons-nous inutilement avec nous, et seulement pour mourir? Pourquoi épuisons-nous par la faim des malades, affaiblis dans leurs corps, alors qu'il faut nourrir seules les hommes et les jeunes gens et économiser le froment nécessaire pour ceux qui sont indispensables à la garde de la ville?'

Par de tels raisonnements, il persuada le Sénat, et s'étant levé le premier, il vota un décret (ordonnant) de renvoyer de la ville tout ce qui n'était pas utile pour l'armée, hommes ou femmes, parce que pour ceux qui resteraient et demeureraient sans aucune utilité dans la ville, il n'y aurait même pas d'espoir de salut et qu'ils seraient détruits par la faim. Tous les autres personnages assemblés au Sénat ayant acquiescé à ce décret, il s'en fallut de peu qu'il ne sauvât tous les assiégés. Il veilla à ce que s'éloignassent d'abord ceux qui appartenaient à l'Église, puis aussi les autres qui étaient dans la ville, quel que fût leur âge, non seulement ceux qui étaient visés par le décret, mais, à leur occasion, des milliers d'autres qui, secrètement vêtus d'habits de femme, sortaient des portes, la nuit, grâce à sa prévoyance et se précipitaient vers l'armée romaine. Là, Eusèbe les recevait, à la façon d'un père et d'un médecin; et comme ils étaient mis à mal par suite du long siège, il les reconfortait en toute providence et soin”.

J'ai cru bon de citer ce long passage, parce qu'il en ressort clairement qu'à Alexandrie, les chrétiens ne cachaient pas leur foi et que leur activité dans les affaires concernant la ville ne faisait pas l'objet de soupçons. Il faut souligner cela, car l'opinion d'après laquelle les chrétiens n'auraient pu participer aux activités publiques de leurs villes, est fortement enracinée dans la pensée des historiens modernes. J'ai déjà eu l'occasion de montrer que cette opinion ne correspond pas à la réalité du début du III^e siècle; à plus forte raison n'est-elle pas vraie pour la seconde moitié du III^e. Aux

temps de la Petite Paix, les chrétiens ne vivaient pas „dans la conspiration”³⁶.

Ils n'étaient pas constamment exposés au danger d'être condamnés à mort. Certes, les païens pouvaient ne pas avoir de sympathie pour les chrétiens, voire les haïr, mais cela n'empêchait pas les chrétiens de vivre, de s'enrichir, voire d'avoir une place dans l'appareil du pouvoir local, une place déterminée par leur ambition, mais aussi par leur degré de richesse.

Venons-en maintenant au second des deux présupposés que j'ai indiqués. Les persécutions du III^e siècle sont pour nous très difficiles à comprendre, parce qu'elles combinaient des répressions cruelles avec une tolérance considérable aussi bien de la part des fonctionnaires que de la part du milieu social, souvent dans un même temps et un même lieu. Dans la seconde moitié du III^e siècle, en Orient, les chrétiens étaient très nombreux et bien insérés dans le tissu social. Il n'était pas facile de condamner à mort et à la confiscation des biens des personnes qui pouvaient trouver des protecteurs sur place. Pour que quelqu'un tombe dans les rouages de la machine de la persécution, il fallait des circonstances spéciales: des haines purement personnelles, un comportement particulièrement provocant de la part des rigoristes chrétiens, un zèle particulier de la part de païens fanatiques, prenant sur eux le soin d'organiser la persécution (rappelons-nous que l'État romain ne disposait pas d'un véritable appareil policier). Le fait que les persécutions n'étaient effectuées que d'une manière très sélective, n'inquiétait pas les empereurs qui les avaient ordonnées: ceux-ci, en effet, voulaient éloigner leurs sujets d'une „mauvaise” religion, et non pas exterminer tous ceux qui étaient „souillés” par le christianisme – cela, d'ailleurs, aurait été de toute façon impossible, du moins au III^e siècle.

Entre une vague de persécutions et une autre, s'écoulaient des années tranquilles, pendant lesquelles l'Église croissait rapidement et, n'ayant pas à résister à des dangers extérieurs, devait faire face aux dangers intérieurs, naissant de l'ambition d'hommes qui voulaient faire carrière dans le clergé. Si quelqu'un a des doutes là-dessus, on n'a qu'à écouter ce qu'écrit Eusèbe au sujet des décennies entre la fin du règne de Valérien et la persécution de Dioclétien, *Histoire ecclésiastique* VIII, 1, 1-3; 1, 6; 1, 7 (traduction de G. Bardy dans la série *Sources Chrétiennes*):

„Quelles et combien grandes furent, avant la persécution contemporaine, la considération en même temps que la liberté dont jouissait la prédication de la religion du Dieu de l'univers, annoncée au monde par le Christ, auprès de tous les hommes, Grecs et Barbares, il serait au-dessus de nos forces de le raconter dignement. La preuve en serait dans les actes de bienveillance des princes envers les nôtres à qui ils confiaient même le gouvernement des

³⁶ Comme le soutient, par exemple, K. Treu dans l'article cité ci-dessus, note 12.

provinces et qu'ils dispensaient de l'angoisse relative aux sacrifices, à cause de la grande sympathie qu'ils éprouvaient pour notre doctrine. Que faut-il dire de ceux qui se trouvaient dans les palais impériaux et des princes eux-mêmes? Ils permettaient à leurs familiers, en leur présence, d'agir en toute liberté en ce qui concerne la religion, par la parole et par la conduite et ils faisaient de même à l'égard de leurs épouses, de leurs enfants, de leurs serviteurs, qu'ils autorisaient presque à se glorifier de la liberté de la foi, et estimaient plus dignes de faveur que leurs compagnons de service. [...] On pouvait voir de quel accueil étaient aussi honorés les chefs de chaque Église par tous les procurateurs et gouverneurs. Comment, d'autre part, décrirait-on ces innombrables rassemblements et les multitudes des réunions dans chaque ville et les remarquables concours de gens dans les maisons de prières? À cause de cela, on ne se contentait plus désormais des constructions d'autrefois, et dans chaque ville, on faisait sortir du sol de vastes et larges églises. Aucune haine n'empêchait nos affaires de progresser avec le temps et chaque jour en augmentait la grandeur. [...] Cependant, par suite de la pleine liberté, nos affaires tournèrent à la mollesse et à la nonchalance. Nous nous jalouisions les uns les autres, nous nous lançions des injures, et il s'en fallait de peu que nous nous fissions la guerre les uns aux autres avec les armes, lorsque l'occasion s'en présentait, et avec les lances que sont les paroles; les chefs déchiraient les chefs; les sujets se soulevaient contre les sujets; l'hypocrisie maudite et la dissimulation avaient atteint le plus haut point de la méchanceté”.

Remarquons que les querelles intestines dont parle Eusèbe, étaient, selon lui, l'effet des ambitions d'individus et de communautés, et non pas de différences doctrinales. Il est rare que des querelles de ce genre jouent un rôle important dans un groupe menacé par des dangers extérieurs.

Tout ce que je viens de dire montre que des chrétiens écrivant des lettres n'avaient aucune raison de cacher leurs sentiments religieux. D'ailleurs, il est faux d'imaginer que quelqu'un eût pu contrôler la correspondance épistolaire privée. Comme on le sait, il n'y avait pas de service de poste utilisable par des particuliers. On envoyait les lettres toujours en profitant d'une occasion, souvent par des personnes connaissant l'expéditeur ou le destinataire ou les deux. La naissance de la censure des lettres s'est fait attendre encore bien des siècles.

Pour terminer, je désire rappeler deux études sur des papyrus documentaires concernant le christianisme d'avant le tournant constantinien. Malgré leurs dates de publication, elles sont toujours actuelles et importantes. Il s'agit de la réédition des lettres des archives de Theophanes par Alessandro Moscadi (1970) et d'un livre de Giuseppe Tibiletti sur les lettres privées des III^e-IV^e siècles (1979)³⁷. Ces deux savants ont souligné l'existence d'éléments

³⁷ A. Moscadi, *Le lettere dell'Archivio di Teofane*, *Aegyptus* 50 (1970), pp. 88-154; G. Tibiletti, *Le lettere private ...* (cité ci-dessus, note 11). Dans *Remarques sur les lettres privées chrétiennes des II^e-IV^e siècles (à propos d'un livre de M. Naldini)*, *JJP* 18 (1974), pp. 214-215, j'ai critiqué la thèse du

communs aux lettres païennes et chrétiennes. Dans la conclusion de son livre, G. Tibiletti écrit: „Bisogna guardarsi bene [...] dal considerare pagani e cristiani come facenti parte di due mondi separati. In realtà, il cristiano convive col pagano, il pagano stesso diventa cristiano: ed è ovvio che il convertito, pur abbracciando una nuova fede, non possa mutare radicalmente abitudini, mentalità e modi di espressione”. Et un peu plus loin: „Mondo pagano e mondo cristiano si compenetrano e si richiamano a vicenda al punto che spesso è impossibile, anzi errato, operare distinzioni”.

Aujourd'hui, 1998, ces remarques peuvent sembler, aux yeux des historiens, évidentes, parce que c'est justement dans cette direction que sont allées, dans les dernières années, les recherches les plus intéressantes sur la culture de l'antiquité tardive; mais j'ai cru bon de rappeler les travaux de Moscati et de Tibiletti, parce que je ne suis pas sûre que tous les papyrologues soient conscients que la voie parcourue par eux existe.

En outre, les remarques que je viens de citer me donnent l'occasion d'attirer l'attention sur un fait important, qui ressort de mes considérations: c'est dès l'époque antérieure au tournant constantinien que les chrétiens d'Égypte manifestent, dans les documents papyrologiques que nous possédons, une manière de penser et d'écrire qui, sur plusieurs points, est très proche de celle des païens de leur temps. Cette communauté de culture n'est pas née à une époque où les chrétiens pouvaient désormais s'accorder avec un ennemi inoffensif, parce que battu: elle s'est formée beaucoup plus tôt, à une époque où le paganisme était encore dominant.

caractère chrétien des lettres 9 et 10 des archives de Theophanes (selon la numérotation de Moscati), mais j'ai eu tort. Au sujet des archives de Theophanes, voir G. Bastianini, *Note a P. Herm. Rees 5. Lettera di Ermodoro a Teofane*, *Anagennesis* 3 (1983), pp. 161-165; H. Cadell, *Les Archives de Théopbanès d'Hermoupolis: documents pour l'histoire*, dans: *Egitto e storia antica*, Bologna 1989, pp. 315-323; G. Fowden, *The Egyptian Hermes. A historical approach to the late pagan mind*, Cambridge 1989, pp. 175-176.

Was there a 'Divorce Procedure' among Greeks in early Roman Egypt?

URI YIFTACH

According to the prevailing view, a marriage was terminated among the Greek inhabitants of Ptolemaic and Roman Egypt (4th cent. BCE - 4 CE) with the de-facto cessation of joint life¹. This view relies mainly on the vocabulary used in the papyri to denote the act of divorce; the most common terms that appear in this context in the Ptolemaic and early Roman period are *sending away* (ἀποπομπή), *going away* (ἀπαλλαγή), and *parting* (χωρισμός) – all stressing the nature of the divorce as a physical separation of the partners.

Though this theory is convincing and fundamentally true, its application to everyday life does raise some difficulties. We must ask if every kind of parting of spouses would necessarily terminate a marriage. The answer, of course, is no. Partners could, and did, leave each other temporarily without thereby causing the dissolution of their marriage, simply because neither wanted a divorce.

In order to bring a marriage to an end a spouse had to make clear either before or after the actual separation that he or she did not intend to go back to the forsaken spouse. It is quite likely that in this situation established forms were available for the expression of such an intention. This paper examines (a) whether established forms of this kind were ever created in Greco-Roman Egypt, (b) what the features of these forms were, and (c) whether they ever became obligatory.

The oldest divorce procedure attested in the Greek papyri is *divorce by accusation*. The marriage contract subjected each spouse to a set of obligations². According to the Ptolemaic marriage documents, as well as to

¹ I. Arnaoutoglou, 'Marital Disputes in Greco-Roman Egypt,' *JJP* 25 (1995) 11-28 at 19 and n. 14; J. Modrzejewski, 'Les Juifs et le droit hellénistique: Divorce et égalité des époux (*CPJud.* 144),' *Iura* 12 (1961) 162-193 at 171, 175; R. Taubenschlag, *The Law of Greco-Roman Egypt* (Warsaw 1955) 122. See however, W. Erdmann, 'Ehescheidung im Rechte der gräko-ägyptischen Papyri,' *ZSav* 61 (1941) 44-57 at 53, who suggests that the *private Willenserklärung* was the act that terminated the marriage.

² For recent discussions of these obligations see H.-A. Rupprecht, 'Marriage Contract Regulations and Documentary Practice in the Greek Papyri,' *SCI* 17 (1998) 60-76 at 63-69 and A.-

marriage *synchoreseis* from Augustan Alexandria, if one spouse is shown by the other to have failed in these obligations, pecuniary sanctions would be imposed: according to one marriage document, the husband would have to pay to the wife twice the value of the original dowry, according to others 150% of the dowry, while the wife would forfeit her dowry altogether³. The parting of the spouses after such an accusation procedure would probably imply the termination of marriage.

The workings of this procedure are demonstrated by two petitions in marital affairs, in which the claimants refer to an Alexandrian *synchoreseis* composed on the occasion of their marriages⁴. In the first half of the first century CE a woman named Syra complains to the *archidikastes* of the conduct of her ex-husband Sarapion – *P.Oxy.* II 281 = *MChr* 66 (20-50 CE - Oxyrhynchos)⁵. During their joint life he squandered her dowry, maltreated and offended her, and even raised his hands against her. Now, after Sarapion has abandoned her altogether, she asks the *archidikastes* to force him to return to her the *φερνή* increased by *ἡμιολία* – the fine established in the Alexandrian marriage documents for misconduct of the husband⁶. As far as her own behaviour is concerned, Syra proclaims her innocence: *I conducted myself blamelessly in every respect*, she asserts (ll. 12-14), anticipating a cross-action on the part of her ex-husband, who might assert, for example, that he left her and also took her dowry after improper conduct on her part, as was allowed according to the marriage *synchoreseis*⁷.

In the second petition – *BGU* IV 1105 (11/10 BCE - Alexandria) – the

M. Vêrilhac & Cl. Vial, *Le mariage grec - du vi^e siècle av. J.-C. à l'époque d'Auguste* (*BCH Supplément* 32) (Athens 1998) 267-279.

³ Return of a *duplum* in *P.Eleph.* 1,11-12 = *MChr* II 283 (311/10 BCE - Elephantine), 150 % in the Alexandrian marriage-*synchoreseis*: e.g. *BGU* IV 1050,16-19 = *MChr* 286 (12/11 BCE) as well occasionally in the Chora: *P.Gen.* 21,8-9 = *MChr* II 284 = *P.Mon.* III 62 (II BCE - Unknown Provenance). In the Chora this type of fine gradually became obsolete in the first century BCE: see *P.Tebt.* I 104,25-27 (92 BCE - Kerkeosiris), where the husband is obliged to return to his wife the value of the original *φερνή* only.

⁴ These two petitions, though repeatedly discussed by scholars, have not been sufficiently considered in connection with the unique provisions of the Alexandrian marriage documents. Together with *SB* V 8010 (54-68? - Alexandria), which likewise goes back to an Alexandrian marriage *synchoreseis*, they may offer a partial reconstruction of the development of marital arrangements in Alexandria in the first century CE – that is long after the date of the marriage *synchoreseis* published hitherto. See also an eighth Alexandrian marriage document *P.Berol.* inv. 25423 published by the late W. Brashear, 'An Alexandrian Marriage Contract,' in R. Katzoff (ed.), *Classical Studies in Honor of David Soblberg* (Ramat-Gan 1996) 367-384.

⁵ Erdmann (supra n. 1) 52-53; Rupprecht (supra n. 2) 71.

⁶ E.g. *BGU* IV 1050,16-18 = *MChr* 286. Erdmann, on the other hand, (supra n. 1) 53, regards the *ἡμιολία* in this case as a fine for delayed payment.

⁷ On this accusation procedure see G. Häge, *Ebegüterrechtliche Verhältnisse in den griechischen Papyri Ägyptens bis Diokletian* (Cologne-Graz 1968) 88.

circumstances are similar. Tryphaine complains to Protarchos, the head of the *kriterion*, of her husband's misconduct, using exactly the same wording as Syra did in the foregoing case. There is, however, one essential difference. While Syra's union with Sarapion was over by the time that she submitted her petition, Tryphaine has not been thrown out or abandoned by her tyrannical husband⁸. As a matter of fact, one of her main pleas is that Protarchos would send one of his employees *who will carry forth her departure as it is proper* – [ὁ]ς ἐμοῦ ἐπιτελέσεται τὴν ἰξζοδὸν ὡς καθήκ(ε)ι (ll. 27-28)⁹.

In this case Tryphaine must have been aware that if she left her husband but could not prove her accusations against him, he would charge her with *staying out of his house without his consent*¹⁰, a fault for which she could, according to the marriage *synchoresis*, forfeit her dowry. If, on the other hand, a court official should approve her departure, it would imply the court's recognition that her reasons for dissolving the marriage were justified, and would leave little room for a cross-action on the part of the husband¹¹ – at least if he intended to press charges in the same court of law.

These two petitions exemplify how difficult it was for wives to press charges against their husbands. Even if a wife had the resources and the familial support that would enable her to leave her husband¹², her own obligations were so vaguely formulated as to lead her to expect a cross-action on her husband's part in almost any situation. If she lost the case, the consequences would likely be disastrous both for her prestige and her financial position.

It may have been this problematic state of affairs that gave birth to an

⁸ Note the use of present tense – καθυβρίζει, χρῆται (ll. 19-20) – in the account of the husband's misconduct and the fact that the petitioner does not claim that she was cast out by her husband.

⁹ E. Levy, *Der Hergang der römischen Ehescheidung* (Weimar 1925) 107-108, suggests that the husband kept his wife from leaving his house. But note also Erdmann (supra n. 1) 54 n. 21, whose interpretation is similar to mine.

¹⁰ μήτε ἀπόκοιτον μήτε ἀφήμερον γείνεσθαι ἀπὸ τῆς οἰκίας ἄνευ τῆς τοῦ ἀνδρὸς γνώμης. E.g. BGU IV 1050,19-21.

¹¹ In this case she does not ask for the separation fine of 50%. Instead she requests, according to Naber's restoration of the document (*Aegyptus* 11 (1931) 183), that her husband would *balance accounts* [διαλογ]ί[ζε]σθαι with her father in amount of 66 drachmas, which is more than the value of the dowry itself (ll. 33-37).

¹² The central role played by the wife's relatives in legal proceedings against her husband is best exemplified by petitions composed by them on her behalf - BGU VIII 1826 (51 BCE - Herakleopolites) (father); VIII 1845 (50/49 BCE (?) - Herakleopolites) (mother); *P.Lips.* I 41 = *MChr* 300 (late IV CE - Hermopolis) (guardian); *POxy.* LIV 3770 (334 CE - Oxyrhynchites) (mother); *PRyl.* IV 706 (early IV CE - Antinoopolis) (father); *SB XII* 11221 = *PPanop.* I 28 (329 CE - Panopolis) (father). Also revealing in this regard is *PTebt.* II 334 (200/201 CE - Tebtunis), where the petitioner claims that her husband started harassing her after the death of her parents (ll. 10-11).

alternative divorce procedure, anticipated for the first time in *P.Gen.* 21 – a marriage document from the second century BCE¹³ (Unknown Provenance): ἔαν δὲ Ἄ[ρ]σινόη ἐκοῦσα βούληται ἀπαλλάσσεσθαι ἀ[πὸ Μ]ενεκράτου ἀποδοὺς αὐτῇ Μενεκράτης ἢ τὴν φερνὴν ἀπλὴν ἀφ' ἧς ἂν ἡμέρας ἀπαιτηθῆι [ἐν] ἡμέραις ξ' ἀποπεμψάτω αὐτήν. *If Arsinoe chooses of her own free will to depart from Menekrates, let Menekrates return her the bare dowry within 60 days of the day in which it will be demanded back, and send her away.*

We must first discuss the circumstances in which the return of the dowry and the *sending away* of the wife could take place. Three lines earlier we find in this document a clause that anticipates divorce following an accusation procedure initiated by the wife¹⁴. We may therefore rule out this option in our present case. We may also rule out a scenario in which the divorce followed a contravention of the marital obligations by the wife herself. First, it is explicitly stated in this clause that the separation is initiated by the wife, a formulation that would have been inconceivable in that case. Second, it is highly unlikely that in this period the wife would be immune from sanction, especially in the case of adultery, and probably also for lesser grievances¹⁵. A much more likely scenario is that the wife could simply no longer get along with her husband, possibly because he did not fulfil some of his marital obligations.

Accordingly, in *P.Gen.* 21 the wife is offered two alternative means of dealing with misconduct on the part of her husband. On the terms of lines 7-9 she could press charges against him and might thereby obtain a substantial fortune. At the same time, she would have to undergo a complicated legal procedure, whose outcome might not be as she expected. According to the clause in lines 12-13 she could, alternatively, get her dowry with no addition, but within the relatively short interval of 60 days and without having to prove anything. From the point of view of a harassed wife this may have been a less just, but more realistic divorce procedure than that involving the accusation of the husband¹⁶.

As far as the separation procedure itself is concerned, while the wife may initiate the divorce by reclaiming the dowry, in it is still – *P.Gen.* 21 – an act of the husband, the *sending away* of the wife – ἀποπέμπειν – that seems to terminate the marriage¹⁷. But this state of affairs changes rapidly as well. In

¹³ *P.Gen.* 21,12-13 = *MChr* 284 = *P.Mon.* III 62.

¹⁴ ll. 7-9.

¹⁵ Taubenschlag, *Law* 463-464. It is not impossible to interpret, together with Rupprecht (supra n. 2) 71, the idiom ἀλλότρια φρονήσας as a mild expression for marital infidelity.

¹⁶ For a similar interpretation with regard to the situation in the later Roman period see J. Beaucamp, *Le statut de la femme à Byzance, II. Les pratiques sociales* (Paris 1992) 151-152.

¹⁷ The verb ἀποπέμπεω, used here for the designation of a dissolution of marriage, is clearly distinct from ἐκβάλλω (line 6) which probably means *casting out* the wife arbitrarily. See however, Méléze-Modrzejewski, *The Jews of Egypt - From Ramses II to Emperor Hadrian* (Princeton 1997) 111-112, who regards the two verbs as synonymous in this context.

the marriage document *P.Tebt.* I 104 (92 BCE - Kerkeosiris) the *sending away* is no longer considered to be essential for the dissolution of marriage. The wife can terminate the marriage simply by reclaiming the dowry, retrieving it and leaving the joint house: *If Apollonia wishes on her own free will to separate from Philiscus, let Philiscus repay her the bare dowry within ten days of the day it is demanded back*¹⁸.

But is it the wife alone who may reclaim the dowry? Not necessarily, according to the formulation of the divorce clause in most marriage documents. The demand for the return of the dowry is referred to as a rule in the passive voice (ἀπαιτηθῆναι)¹⁹, meaning that it could be made by the bride, but also by a third party. And if a third party could reclaim the dowry, could not this third party also bring about the dissolution of marriage without the active participation of the bride or even against her will? We know that fathers were entitled to do so both in fourth century BCE Athens as well as, under certain circumstances, in second century CE Egypt²⁰.

A priori we may assume that this was the situation as well in the Ptolemaic period. This assumption finds indirect support in *CPR* XVIII 9 (232 BCE - Samaria), an extract of a document recording the return of the dowry after a divorce, where the parties to the transaction are the ex-husband and his ex-mother-in-law. The non-involvement of the wife in the return of the dowry does not, of course, necessarily imply that she did not participate in the act of divorce. At the same time, even if she did, her part was not considered important enough to be recorded in an extract which was a central piece of evidence of the dissolution of marriage. Recording the receipt of the dowry by the wife's mother, rather than any act on the part of the wife herself, was enough to create the presumption that the divorce took place.

It is not unreasonable to believe, therefore, that under certain circumstances – especially if the wife was young and financially dependent

¹⁸ *P.Tebt.* I 104,30-32 = *MChr* 285 (92 BCE - Kerkeosiris): ἐὰν δὲ Ἀπολλωνία ἐκοῦσα βούληται | ἀπαλλάσσεσθαι ἀπὸ Φιλίσκου ἀποδότω αὐτῆι Φιλίσκος τὴν φερνὴν ἄπ[λῆν] | ἐ[ν] ἡμέραις δέκα ἀφ' ἧς ἐὰν[α]παιτηθῆναι.

¹⁹ ἀποδότω . . . ἐν ἡμέραις . . . ἀφ' ἧς ἐὰν ἀπαιτηθῆ . . . ἡ φερνή: *BGU* I 252,9 (98 CE - Ptolemais Euergetis); *BGU* IV 1045,26 = *MChr* 282 (154 CE - Alabanthis); *CPR* I 27,20 = *Stud.Pal.* XX 15 p. 18 = *MChr* 289 (189 CE - Ptolemais Euergetis); *P.Gen.* 21,13 = *MChr* 284 = *P.Mon.* III 62 (II BCE - Unknown Provenance); *P.Lund* VI 3,20 (139 CE (?)) - Unknown Provenance) ἀπαιτήσιν ποιείσθαι; *P.Mich.* V 340,55 (45/46 CE - Tebtunis); [*P.Oxy.* III 496,9 (127 CE - Oxyrhynchos)]; *P.Oxy.* III 497,7 (early II CE - Oxyrhynchos) ἀπαιτήσιν ποιείσθαι; *P.Oxy.* X 1273,27-28 = *Sel.Pap.* I 5,27-28 (260 CE - Oxyrhynchos) ἀ[ῖ]τημα γένηται; *P.Ryl.* II 154,30 (66 CE - Bacchias); *P.Stras.* III 131,17-18 (363 CE - Arsinoites) ἀπαιτήσεως γενομένης; *P.Tebt.* I 104,32 (92 BCE - Kerkeosiris); *SB* XVI 12334,4-5 (late II CE - Philadelphia). Active voice in *BGU* I 251,6 (81 CE - Soknopaiou Nesos).

²⁰ N. Lewis, 'Apharesis in Athenian Law and Custom,' *Symposion* 1977 (Cologne 1982) 161-178.

on her mother – the mother could initiate the rupture without her daughter's explicit consent. *A fortiori* we may assume the same with regard to the wife's father. The existence of this parental right could explain, at any rate, the somewhat pleonastic emphasis laid in *P.Gen.* 21 on the divorce-intention of the wife – ἐὰν δὲ Ἀ[ρ]σινόη ἔκοῦσα βούληται ἀπαλλάσσεσθαι κτλ.; it is the wife's will, not that of her parents, that is made crucial for the application of the new divorce procedure²¹.

By the second century CE, at any rate, this right was considerably curtailed. Roman officials hearing cases dealing with fathers' attempts to apply this right, predicated it on the daughter's approval. Lawyers representing a daughter maintained that this right was to take effect only if her father was married to her mother in an *agraphos gamos*²².

This process of curtailment left its mark also on the 'deeds of divorce' – documents attesting the return of the dowry and the termination of marriage. In most of these documents the person who acknowledges the retrieval of the dowry is the ex-wife²³. This would be the expected course of things especially if she is old enough to manage her own affairs. In four cases, however, she is not, and the person acknowledging the dowry's retrieval is one of her parents – in three cases her mother, in one (*P.Fam. Tebt.* 13) her father²⁴.

In these four cases, as far as the liquidation of the material aspects of the marriage was concerned, no action on the part of the wife was required. Nonetheless, all four documents contain a declaration of the ex-spouses that the marriage is over: συνῆρσθαι τὴν πρὸς ἀλλήλους συμβίωσιν²⁵. The best

²¹ It may be possible to conclude from *BGU IV* 1105 that in Alexandria the father did not retain this right in the Augustan period, since instead of taking her away independently the *kriterion* officials were requested to do so. Yet here the major concern was the dowry; even if the father could withdraw his daughter from her husband, he was offered no guarantee that he could retrieve the dowry on the same occasion.

²² The view of the Roman officials is expressed in the precedents brought forward by Dionysia in her famous *P.Oxy.* II 237: 7,29 (128 CE); 7,34-35 (134 CE), as well as in *P.Sakaon* 38,32 (312 CE - Theadelphia). The view connecting the father's right with his *unwritten marriage* was expressed in the response of the *nomikos* Ulpius Dionysodoros (138 CE) cited in the same petition (8,2-7). Dionysia's own contention, however, that the parental right was void once the daughter herself was married in an *engraphos gamos* (7,12-13), is not supported by any of the precedents cited by her. For a detailed discussion of this document see R. Katzoff, 'Precedents in the Courts of Roman Egypt,' *ZSav* 89 (1972) 256-292 at 257-268.

²³ H.-A. Rupprecht, *Studien zur Quittung im Recht der graeco-ägyptischen Papyri* (München 1971) 46-47.

²⁴ *P.Fam. Tebt.* I 13 (113/14 CE Tebtunis) (age of the wife: 20); *P.Fouad* 33 (70-79 CE - Unknown Provenance) (age: 19); *P.Lips.* I 27 (123 CE - Tebtunis) (age: 16); *P.Mil. Vogl.* III 185 (139 CE - Tebtunis) (age: 20). In the last three cases, the person who administered the dowry during the joint life was not the husband but rather one of his parents who accordingly returns the dowry to the mother.

²⁵ *P.Fam. Tebt.* I 13,10-13; *P.Fouad* 33,8-11; *P.Lips.* I 27,14-19; *P.Mil. Vogl.* III 185,13-17.

explanation for the incorporation of this declaration in these deeds of divorce is that the spouses, and only the spouses, were deemed entitled to declare that the marriage was dissolved, no matter how young and financially dependent on their parents they might be²⁶. If the wife acknowledged the receipt of the dowry, *ipso facto* the marriage was considered dissolved. If she did not, a separate declaration had to follow.

In conclusion, in papyri of the later Ptolemaic and early Roman periods we distinguish between several divorce procedures: apart from the accusation procedure, which probably became obsolete everywhere not long after the beginning of the Roman period, a wife could bring about a divorce by reclaiming the dowry, retrieving it within a fixed interval, and then leaving her husband (ἀπαλλαγῆ). If she was not involved in the retrieval of the dowry, she could express her intention to divorce her husband in other way. If the husband wanted a divorce, he merely had to return the dowry and send away his wife. The parents of the bride were initially entitled to dissolve their daughter's marriage as well. This right, however was largely curtailed by the second century CE.

But what was the legal significance of these separation procedures? In three petitions husbands claim that they were unlawfully separated from their wives. In the petition *P.Heid.* III 13 (237),8 (ca. 250 CE (?) – Theadelphia) a husband claims that his wife left him δίχα τῆς καλουμένης | απ[- -]. Sattler, who edited the papyrus, proposed in his commentary ἀπ[α]λλαγῆς as one possible restoration of the lacuna. This restoration seems to be supported by the following considerations:

It is clear that the petitioner regards the marriage as still extant. He designates his wife ἡ συνοῦσά μοι γυνή (lines 3-4), a term that is used in marriage documents to show that the marriage is still in force²⁷. In addition, in his description of his wife's second marriage he reports that her new husband 'unlawfully abducted' her (lines 16-18). In this petition, as in several others, the verb ἀπράζω as well as some of its compounds, is used to denote not that the wife was abducted against her will, but rather that she was separated from her husband – possibly for the purpose of a new marriage – without the first marriage being properly dissolved²⁸. In the petitioner's eyes, then, his wife left him without properly terminating the marriage.

In another petition which is preserved in two copies – *P.Cair.Preis.* 2 and

²⁶ Also in this direction Beaucamp (supra n. 16) 143.

²⁷ As in the formula προῦσα καὶ συνοῦσα γυνή. See e.g. *BGU* I 183,4 = *MChr* 313 (85 CE - Soknopaiou Nesos).

²⁸ *PSI* VIII 893,14 (315 CE - Arsinoites); *P.Flor.* I 36,11-12 = *MChr* 64 = *P.Sakaon* 38 (312 CE - Theadelphia); *P.Sakaon* 48,8-9 = *SB* VI 9622 (343 CE - Theadelphia). Compare also, on the wife's participation in her own abduction, J. Evans Grubbs, *Law and Family in Late Antiquity – the Emperor Constantine's Marriage Legislation* (Oxford 1995) 185-186.

3 (362 CE - Hermopolis) – the husband complains that his mother-in-law took away his wife on the pretext that the wife *took an experience of the devil*. Now, he reports, he heard that the mother – and here we turn to the wording of document no. 3 – *married this very wife to another man without* [- -] ἐτέρῳ ἀνδρὶ χωρ[ι]ς | [.] ἐ[ξέ]δωκε[ν] τὴν αὐτὴν σύν[β]ιον. What is the missing word? The husband stresses at the beginning of the document that his marriage was lawfully created – thus anticipating a possible attempt of his mother-in-law to deny this – and designates the daughter as his σύμβιος, that is wedded wife. It is therefore quite reasonable to restore ἀπαλλαγὴ in this case also²⁹: the wife's mother aimed at contracting a new marriage without the former having been properly dissolved. In a third petition, *P.Lond.* V 1651 (363 CE - Hermopolis), a wife who left her husband and who also took some of his belongings is accused by him of committing an 'unlawful departure' (ἄνομος ἔξοδος)³⁰.

The late date of these three petitions makes it doubtful that a connection can be established at all between the assertions of these forsaken husbands and the divorce procedures anticipated in the marriage documents. Two of the aforesaid petitions were composed after the promulgation of Constantine's law in 331 CE (CTh. 3.16.1) which subjected to harsh punishment wives who divorced their husbands for any cause other than murder, preparing poisons and disturbing tombs. Even though there is no evidence that this law was ever enforced in Egypt, it is quite possible that in these two petitions the husbands used the notion of 'unlawful divorce' as a rhetorical bid for the benevolence of the officials addressed in them.

Yet even if the accusation of 'unlawful departure' meant that the wife did not apply one of the aforesaid divorce procedures upon leaving her husband, this accusation did not serve any specific legal aim and was merely meant to slander her. In *P.Heid.* III 13 the husband who claims that his wife did not perform the ἀπαλλαγὴ cannot prevent her for this reason from marrying anew. All that he does is to demand his property back, a claim that he could have made without raising the ἀπαλλαγὴ-accusation as well³¹.

In conclusion, spouses who wished to dissolve their marriage were offered routine procedures for doing so by the marriage documents. Yet these procedures were by no means obligatory. If a partner left the joint household and only afterwards made clear in any given way that he or she did not intend to restore the joint life, the marriage would be considered dissolved, just as through any procedure anticipated in the marriage

²⁹ See however Beaucamp (supra n. 16) 122 n. 117, who restores χωρ[ι]ς [γνώμης αὐτῆς].

³⁰ *P.Lond.* V 1651,10.

³¹ Similar situation in *P.Lond.* V 1651. All that the husband can do is to reclaim his belongings as well as documents relating to land ownership which the wife took away when she left.

document. In that case, all that the forsaken partner could do was to bargain for a favourable divorce settlement³².

Somewhat different is the case where the person who dissolved the marriage was not one of the spouses, but rather the wife's parents. In such a case it seems that the wife's declaration of her intention to divorce was understood as required. It is quite plausible that this declaration was expected to take place before or with the actual parting of the spouses. If it did not, the forsaken husband could claim that his wife was abducted, that the marriage was still in force, and that the joint life should be restored. Yet in this case also, a declaration of the wife upon her departure was only an option. Even if it was given after the dissolution of marriage, this would be enough to bring the marriage to an end.

³² In the few cases in which the prospect of a reunion was held out in petitions this was done exactly because the partner who interrupted the joint life did not make an unequivocal sign that he intend to dissolve the marriage altogether. Yet even in these cases, as J. Beaucamp (*supra* n. 16) 149-150 observed, all that the forsaken spouse could do, was to cause his, or her partner to make a clear statement as to his or her intentions. See e.g. *P.Ryl.* IV 706 (early IV CE - Antinoopolis), discussed by H.C. Youtie (*ZPE* 21 (1976) 199-201), and *P.Lips.* I 41 (late IV - Hermopolis).



Conclusione

Reminiscences

Care e cari ospiti fiorentini, dear colleagues (and in this blessed Association of ours, when one says “dear colleagues” he is also saying “dear friends”).

This is, as you know, the second Congress of Papyrology to be held in this exquisite city of Florence, famous throughout the world as the great model and repository of Renaissance art, and famed among us additionally as one of our oldest centers of papyrological studies.

The first of the papyrological congresses in Florence was held in 1935, and, yes, I was there. I was a very young man then, just starting what has turned out to be a long as well as a happy life in papyrology. As I am, I think, the only member of A.I.P. here today who was also here for the congress of 63 years ago, I thought you might enjoy hearing a few reminiscences of that long-ago occasion that have stuck in my mind all through the intervening years. But, in order not to delay today’s proceedings unnecessarily, I shall, I promise you, be very brief.

The immediately visible difference is in the size of the membership gathered at the *assemblée générale*, which is today more than twice that of 1935. So, we papyrologists have obeyed the biblical injunction: we have been fruitful and we have multiplied, although in some countries, including my own, not as much as we would like. The single most striking fact about the character of the congress of 1935 is that the pioneers, the giants, of papyrology were mostly still alive and in attendance at that congress, some of them with their already trained and designated *diadochoi*. Our host was, of course, Girolamo Vitelli, with Medea Norsa as his assistant; from Milan came Calderini; from France there were Jouguet and his successor Collart, both of them my teachers, one in Paris the other in Cairo; from Germany we had Wilcken and Schubart; from England, Bell – and I mention here only those leading figures that I remember seeing. Other notables were surely there, whom I did not get to know until some years later, Hombert and Préaux for example, Van Groningen, Martin (Victor that is, not our Alain). Finally, there were young people of my own generation, with whom that congress was for me the beginning of lifelong friendships.

Let me sketch for you now a few vignettes of that congress that have remained with me all these years. One morning, arriving in a lecture hall to hear the papers of that session, I took a seat next to Skeat and Roberts, who were already there. We sat up front, in the third row, as I recall. A few minutes later Wilcken came in and took the seat directly in front of me. Soon after, that same morning session provided me with another experience I had never had before and have never had since: Aristide Calderini read a paper – in Latin!

One last vignette, and the best. The president of A.I.P. then was Harold Idris Bell – he was not yet Sir Harold; the knighthood was awarded about the time of his retirement from the British Museum. At the closing session of the congress – *l'assemblée générale*, just as we are gathered here now – he rose to deliver his presidential address. I have never forgotten his opening words. “If”, he began, in his rather high musical piping voice, “if it is true that good Americans when they die go to Paris” (this, as I discovered many years later was an allusion to a witticism of Oscar Wilde’s) – “If it is true,” said Bell, “that good Americans when they die go to Paris, then surely it is equally true that good Britons when they die go to Florence”. That, as we say in America, brought down the house; appreciative laughter and applause rang out, as many in the audience thought, as I did, of the special tie that has continually existed between Britons and Florence since at least the days of Robert and Elizabeth Browning.

For my last words I turn from the past to the future. As I speak I look out on two more generations of papyrologists, the now middle-aged generation of my students, and the young generation of their students. My generation was the bridge from the founders of our craft to you. From that vantage point I have a special word for the youngest members here today, whose situation is comparable to what mine was in 1935. *Beati et fortunati* I call you; for you have entered upon a life’s work that will never grow stale, that beckons at every turn with new discoveries, new insights, and – yes – new problems; and you have entered into a camaraderie of like-minded and mutually helpful colleagues, in working with whom you will find the *amicitia papyrologorum* to be not a mere boast or motto, but a living reality. May you live it well!

NAPHTALI LEWIS

Épilogue à un congrès florentin, deuxième du nom, matricule XXII

Je dois laisser à plus autorisé que moi, au Président de l'A.I.P., l'honneur de remercier les organisateurs du Congrès Manfredi Novantotto, leurs collaborateurs, leurs sponsors. Mieux que moi, il dira notre reconnaissance au démiurge de notre rencontre, ce sorcier qui, par exemple, en un seul pomeriggio et sa soirée nous a servi de la ribollita florentine, un coucher de soleil sur San Miniato, des orgues impérieuses qui vous faisaient descendre Vivaldi jusqu'aux tréfonds de la conscience; et puis, surtout, avant cela, don suprême, ce moment d'émotion que je retrouve à chaque retour en cette terre de l'esprit, un peu au delà du campanile austère de Fiesole, la vue sur la tapisserie ondoyante des collines de Toscane, tendres de lumière tamisée, comme la plénitude silencieuse de l'idée du bonheur. Pour moi, Florence 1998 fut aussi le lieu de retrouvailles avec les chers fantômes qui m'avaient accueilli il y a cinquante ans, Terzaghi, Bartoletti, Teresa Lodi, et, au cours d'un après-midi émouvant à la Laurentienne, Medea Norsa. Elle m'avait surpris en plein travail et me parlait du papyrus Héroninos que je déchiffrais avant que son regard se perdît dans je ne sais quelle brume et qu'elle s'éloignât silencieuse, entraînée doucement par Teresa Lodi. Avec celui de Vitelli, ce sont des noms dont beaucoup d'entre nous se sont souvenus ces jours-ci avec reconnaissance.

Non sunt apta meae grandia vela rati. Ma voix chétive, je l'ai dit, ne peut entonner ici un éloge digne de Manfredo il Magnifico et je ne le ferai donc pas. Le programme imprimé du Congrès, à lui seul, a proclamé depuis longtemps dans sa prose lapidaire et multilingue que le maître de maison nous avait préparé un menu copieux, où ce qu'il y avait de plus pénible, c'était l'embarras du choix. D'ailleurs, si j'ai bien compris, je ne suis ici que pour vous dire que les meilleures choses ont une fin et que la fin du congrès est arrivée. Nous avons fait de la papyrologie jusqu'à plus soif et vous voudriez pourtant que cela continue. Mais, je vous le dis en vérité, il nous faut nous séparer.

La papyrologie a ceci de merveilleux qu'à aucun moment pendant ce congrès, nous n'avons songé à dissenter, avec componction ou quelque inquiétude, sur ce qu'est la papyrologie. Ce n'est pas tellement parce que nous

savons tous ici ce que c'est, car cela va de soi. En réalité, c'est dû à notre gentillesse naturelle. Si un imprudent, peu au courant de nos arcanes, nous le demandait, nous prendrions un air entendu pour dire que nous le savons mais qu'on ne va pas en dire plus pour ne pas chagriner le papyrologue voisin, qui "sait" lui aussi mais se tait parce qu'il aurait dit autre chose. C'est ainsi qu'on fait les plus solides unanimités et ce silence complice est plein de toute l'*amicitia papyrologorum*.

Cette diversité est aussi la clef de la richesse du programme que nos hôtes nous ont construit dans la meilleure tradition des congrès précédents. Tous nous avons trouvé dans le menu florentin de quoi satisfaire un abord personnel de notre devoir commun et impérieux de tirer les textes du long silence où le temps les avait enfermés sans les tuer, de donner à ces textes tout leur sens et rien que leur sens et de leur permettre ensuite d'interpeller utilement les "autres", ces "autres", philologues, historiens, linguistes, théologiens et *tutti quanti*, qui sont une gent un peu triste à nos yeux, puisqu'ils n'ont pas le doux bonheur d'être papyrologues.

Nous avons commencé par une matinée plénière consacrée aux collections papyrologiques. C'est là un sujet qu'il faudra creuser, car, après un premier siècle de papyrologie latente suivi d'un siècle de papyrologie militante, il est bon de faire l'histoire et l'état des lieux de ce qui est la structure sous-jacente de nos études, les grandes fouilles et les fonds de bibliothèque. Cela ne pourra qu'ajouter de la cohérence au fourmillement quelquefois un peu anarchique de notre production scientifique. Mais surtout cela permettra de multiplier les liens entre des documents accidentellement dispersés.

La papyrologie littéraire ranime chez beaucoup d'entre nous la nostalgie de ce qui nous a attirés adolescents vers la philologie classique. Comme à chaque congrès, nous avons été gâtés, même si nous n'avons pas eu la révélation de grandes œuvres inconnues jusqu'ici, si on excepte du moins les dernières nouvelles sur le volumen d'épigrammes de Posidippe. La papyrologie littéraire recèle une double perspective. La plus visible dans un congrès, c'est l'effort de philologues parmi les plus distingués qui s'acharnent à retrouver sur des feuillets souvent fort mutilés un peu plus du message culturel de l'héritage grec classique et de sa diaspora hellénistique ou plus tardive. Mais en même temps, chacun de ces papyrus est un fait de société, un élément de cette culture grecque de l'Égypte, si ce n'est déjà par le choix des lectures ou le manque d'intérêt pour certains genres. Vue d'ensemble (la chose est le mieux perçue dans les papyrus scolaires), cette culture est un peu celle de la bibliothèque d'Alexandrie, beaucoup celle de cités à gymnase ou de villages où l'enfant apprend à lire Homère ou Isocrate pour être un jour un petit ou un grand notable, celle même d'hommes qui s'essaient à rimer sans être tous, loin s'en faut, des Triphiodore ou des Nonnos de Panopolis.

À cette papyrologie littéraire s'ajoute évidemment sa brillante fille adoptive, depuis longtemps majeure et même triomphante sous la férule de Marcello

Gigante. Les papyrus d'Herculanum se devaient d'avoir une place de choix dans un congrès italien. Nous avons trouvé ici un témoignage multiple du travail de reconstruction qui se poursuit en équipes à Naples et ailleurs. Souhaitons que de nouvelles fouilles enrichissent le thesaurus des textes issus de la bibliothèque d'un philosophe amateur.

Dans la richesse des séances consacrées aux documents inédits et à l'exploitation du legs documentaire de mille ans d'Égypte gréco-romaine, je ne puis faire ici l'analytique des communications. Ce qui m'a frappé, c'est l'importance que l'Égypte byzantine a prise dans notre réunion, soit dans la session si riche introduite par l'exposé magistral de Jean Gascoü, soit dans les deux matinées consacrées au christianisme en Égypte, ou encore par les nombreux documents d'époque byzantine qui nous ont été présentés à d'autres moments. L'exposition du Palazzo Medici Riccardi avec ses tissus colorés d'époque chrétienne et d'inspiration mythologique n'a-t-elle pas conforté l'image que Jean Gascoü a rétabli d'une Égypte copte à culture grecque qui ne serait pas le lieu misérabiliste de cinq siècles d'un moyen âge végétant en marge de Byzance. Cette place de la papyrologie consacrée au Bas Empire et à l'aube de Byzance n'est pas un accident. Depuis la 2^e guerre mondiale, les éditions de papyrus byzantins se sont multipliées et le dernier volume que John Rea a récemment signé dans les *P. Oxy.* a montré quel degré d'acribie ces éditions, la sienne comme d'autres, peuvent atteindre. Des livres majeurs ont été écrits. Cet ensemble érudit a restructuré toute notre perception, soit du IV^e siècle, siècle de transition, soit des VI^e et VII^e siècles, où, sous l'unité plutôt chahutée du christianisme, se dessine, à l'image de la diversité des dialectes coptes, la diversité des paysages économiques, sociaux et culturels.

Un élément important du volet byzantin de notre congrès a été la longue matinée où Koenen, Frösén et leurs équipiers nous ont parlé des papyrus carbonisés de Petra. On nous en avait entretenu à Berlin, la poursuite du travail a confirmé les espoirs suscités par ces découvertes. Les textes contribuent à ajouter de la cohérence aux découvertes papyrologiques antérieures qui, de Nessana aux rives de l'Euphrate, créent progressivement un tissu documentaire nouveau pour le Proche-Orient grec tardif. Ainsi apparaissent mieux les différences structurelles et culturelles entre ce dernier et l'Égypte chrétienne, un phénomène que nous devinions depuis longtemps dans les disparités de l'épigraphie, de la mosaïque et de l'architecture religieuse entre la vallée du Nil et l'au-delà de Péluse.

Le Congrès de Florence est le dernier du siècle. Il serait un peu prétentieux de dire du II^e millénaire, bien qu'il y ait près de deux mille ans que notre pusillanime collègue Pline le Jeune nous a rédigé le premier volume de papyrus documentaires, celui qu'il a consacré à la correspondance du gouverneur de Bithynie avec l'empereur Trajan. Quoi qu'il en soit, à la charnière de siècles ou de millénaires, ce dernier congrès ne pouvait ignorer

la révolution électronique. Nous l'avons côtoyée dans ses aspects les plus variés, exploitant la logistique la plus simple comme la plus sophistiquée. Nous la manions presque tous peu ou prou. La papyrologie n'a aucune raison de se tenir éloignée de ces progrès techniques et elle en a déjà largement profité. Cela répond un peu à la tradition d'une papyrologie qui a été longtemps la fille de Preisigke, le visionnaire. La conception intégrée d'un *Wörterbuch* flanqué d'un *Sammelbuch* et d'une *Berichtigungsliste*, fait unique dans la philologie documentaire, sortait tout droit de techniques de gestion que le maître de Strasbourg avait pratiquées ailleurs comme haut fonctionnaire avant de succomber aux charmes de la papyrologie. Il faut avoir vécu comme moi en épigraphie grecque et latine et en numismatique l'absence catastrophique d'un tel outil pour mesurer combien celui-ci nous a permis à lui seul de maîtriser longtemps la prolifération des textes qui nous ont littéralement assaillis depuis le début du siècle et continuent de s'accumuler. Nos outils ont vieilli.

L'électronique est l'étape suivante. Déjà elle allège dans des proportions considérables les recherches de parallèles dans la littérature grecque comme dans les documents, une des tâches les plus lourdes et les plus mangeuses de temps dans un passé même récent. Et elle vient à son heure après les carences croissantes du *Wörterbuch*. Bientôt nous trouverons indexés sur CD quarante ans d'une bibliographie qui croît d'une manière exponentielle. Dès ce moment, la papyrologie aura pris définitivement le tournant qui s'annonce. Des craintes se font jour à ce sujet. Elles ne sont pas tout à fait imaginaires. Un premier danger, et qui se retrouve dans d'autres branches des sciences humaines, et particulièrement en philologie et en histoire de la littérature, c'est l'étouffement du discours scientifique par l'accumulation pléthorique de données puisées trop facilement dans les thesaurus électroniques. Il y a là simplement un équilibre à trouver, une nouvelle pédagogie de l'argumentation à proposer. Depuis longtemps, certaines sciences humaines, comme l'histoire contemporaine ou les sciences politiques, ont dû apprendre à maîtriser la masse excessive des données, que ce soient les sources ou la littérature plus ou moins scientifique qui les concernent. D'autres craignent le nivellement par le bas d'un discours scientifique qui se cantonnerait par facilité dans une analytique superficielle, voire dans le détail, et négligerait la synthèse, pourtant le but final de ce discours. La crainte se fait surtout entendre sur ce plan lorsqu'on se demande si la mémoire électronique et surtout la seule mémoire électronique doit être généralisée comme support de nos instruments de travail. Et elle confine à la panique chez beaucoup lorsqu'on envisage de réserver à ce seul support notre littérature de recherche. La librairie scientifique classique, qui n'est pas nécessairement exempte de contraintes commerciales, a l'avantage de neutraliser avec un certain succès les productions inutiles ou médiocres sans tomber dans une censure paralysante. Pourra-t-on demain lancer n'importe quoi sur les ailes d'Internet

et exiger que les autres en tiennent compte dans leurs notes de bas de page? Le problème n'est pas de répondre oui ou non, mais d'acquiescer les réflexes de lecture qui se posent aujourd'hui à n'importe quel enfant (ou à ses parents), lorsqu'il surfe sur le web. Le troisième niveau de réserves est que nous engageons toute notre organisation du travail sur l'un des marchés commerciaux les plus accrochés à l'exploitation de la société de consommation. Les centres financièrement les plus faibles, les chercheurs individuels ne seront-ils pas progressivement exclus? Le problème dépasse largement le modeste utilisateur qu'est le papyrologue. La solution ici encore est affaire d'accoutumance critique et de solidarité: que les mieux nantis veillent à rester accessibles à tous, contrairement au monde de l'argent où le progrès technique permet surtout d'éliminer le concurrent.

Je terminerai là-dessus. Nous ne sommes concurrents que dans le sens étymologique le plus noble. Nous courons de front la main dans la main sur la même route de la recherche. Je vous souhaite à tous que cette longue course de l'amitié produise, de congrès en congrès, une papyrologie chaque fois plus riche et plus solide. C'est surtout la tâche des plus jeunes, que je salue ici tout particulièrement.

À toi, Manfredo, et à ta belle équipe, encore merci.

JEAN BINGEN

Indice

VOLUME PRIMO

PREMESSA	Pag.	v
PROGRAMMA DEL CONGRESSO	»	vii
ELENCO DEI PARTECIPANTI	»	xvii
INAUGURAZIONE	»	1
M. Falciai, G. Clemente, M. Manfredi, G. Micheli		
RELAZIONI	»	15
M. ABD-EL-GHANI		
<i>The Role of Ptolemais in Upper Egypt outside its frontiers</i>		17
J. ALVARES, T. RENNER		
<i>A new fragment of the Metiochos and Parthenope romance?</i>	»	35
B. ANAGNOSTOU-CANAS		
<i>Litiges en rapport avec l'eau dans l'Egypte ptolémaïque</i>	»	41
I. ANDORLINI, F. LUCARELLI, P.A. MANDÒ		
<i>Particle-Induced X Ray-Emission for the analysis of writing and painting materials on papyri and textiles from Graeco-Roman Egypt</i> ..	»	51
A. ARJAVA		
<i>Family Finances in Byzantine Near East: P.Petra inv. 68</i>	»	65
P. ARZT-GRABNER		
<i>Die Weberlehrverträge des 1. Jhs. und der Brief des Apostels Paulus an Philemon</i>	»	71
C. AUSTIN		
<i>Deux nouveaux fragments comiques d'Oxyrhynche</i>	»	77
R.S. BAGNALL		
<i>Mapping Hellenistic and Roman Egypt: Comment</i>	»	85
C. BALCONI		
<i>Le disposizioni successorie di donne nell'Egitto romano e bizantino</i> ..	»	89
G. BASTIANINI		
<i>L'Istituto di Papirologia dell'Università Statale di Milano</i>	»	105

G. BASTIANINI		
	<i>Il rotolo degli epigrammi di Posidippo</i>	» 111
A. BLANCHARD		
	<i>Les papyrus scolaires: apprentissage de l'écriture et ductus</i>	» 121
A.K. BOWMAN		
	<i>Documentary Papyrology and Ancient History</i>	» 137
A.K. BOWMAN		
	<i>Imaging incised documents</i>	» 147
W. BRASHEAR †		
	<i>Berlin Papyri: Past, Present and Future</i>	» 151
A. BÜLOW-JACOBSEN		
	<i>The Pronunciation of Greek in the Ostraca from the Eastern Desert</i> . . .	» 157
M. CALAMIA, L. BARSANTI, A. DE ROSA, G. PELOSI		
	<i>L'osservazione della terra dallo spazio: un'utile opportunità per l'archeologia</i>	» 163
M. CAPASSO		
	<i>Bakchias 1996 e 1997: nuove scoperte di papiri e ostraka</i>	» 169
M. CAPASSO		
	<i>Tre titoli iniziali interni in papiri ercolanesi</i>	» 177
A. CARLINI		
	<i>Il Corpus dei papiri filosofici greci e latini</i>	» 187
G. CAVALLO		
	<i>Da Bernard de Montfaucon alla paleografia dei papiri. E viceversa</i> . . .	» 197
T. CHRISTENSEN		
	<i>New evidence on land in the Apollonopolite nome</i>	» 201
J. CLACKSON		
	<i>A Greek Educational Papyrus in Armenian Script</i>	» 207
S. CLACKSON		
	<i>Reconstructing the archives of the Monastery of Apollo at Bawit</i>	» 219
W. CLARYSSE		
	<i>The Leuven Data-base of Ancient Books (LDAB)</i>	» 237
N. COHEN		
	<i>The Abi'or Cave - Greek and Aramaic Papyri</i>	» 251
R. COLES		
	<i>What is a monad?</i>	» 255
F. COLIN		
	<i>Un espace réservé aux femmes dans l'habitat de l'Égypte hellénistique d'après des papyrus grecs et démotiques</i>	» 259
D. COLOMO		
	<i>Osservazioni intorno ad un nuovo papiro dell'Esodo (P. Oxy. 4442)</i> . .	» 269
R. CRIBIORE		
	<i>School Papyri and the Textual Tradition of Homer</i>	» 279
E. CRISCI		
	<i>Per uno studio paleografico e bibliologico dei più antichi libri greci (IV-III secolo a.C.)</i>	» 287
P. DANELLA		
	<i>I segni in alcuni papiri Della natura di Epicuro</i>	» 301

A. D'ANGELO		
	<i>Epicuro, Περὶ χρόνου (PHerc. 1413): nuove letture</i>	» 321
R.W. DANIEL		
	<i>P. Petra Inv. 10 and its Arabic</i>	» 331
S. DARIS		
	<i>Di un incipit epistolare bizantino</i>	» 343
P. DAVOLI		
	<i>Aspetti della topografia del Fayyum in epoca ellenistica e romana</i>	» 353
D. DELATTRE		
	<i>Reconstruction du livre IV de la Musique de Philodème: état actuel (août 1998)</i>	» 361
G. DEL MASTRO		
	<i>La sticometria di alcuni papiri della Poetica di Filodemo</i>	» 375
T. DI MATTEO		
	<i>Filodemo, Retorica, libro incerto (PHerc. 1669): nuove letture</i>	» 385
M. DREW-BEAR		
	<i>Strobilos dans un contexte de fête en Egypte</i>	» 393
C. DUMOULIN		
	<i>P. Sorb. inv. 2069, collection Th. Reinach, recto inédit: "Compte de transport par eau de céréales"</i>	» 399
M.R. FALIVENE		
	<i>Il censimento dei papiri provenienti da Al-Hiba: principi metodologici, con qualche esempio</i>	» 411
M.R. FALIVENE		
	<i>The Map of an Armchair Traveller</i>	» 421
R. FARESE		
	<i>Theoria e praxis nella Retorica di Filodemo</i>	» 427
D. FAUSTI		
	<i>Il POxy XV 1796 verso: nuovi contributi interpretativi</i>	» 443
F. FEDER		
	<i>La version Copte-Sahidique du Corpus Jeremiae</i>	» 457
I.F. FIKHMAN		
	<i>La description physique des Juifs égyptiens d'après les papyrus grecs</i>	» 461
J. FISH		
	<i>The Good King's Giving Credit Where Credit is Due: P. Herc. 1507, Col. 34</i>	» 469
J. FOURNET		
	<i>Du nouveau dans les archives de Dioscore d'Aphrodité</i>	» 475
J. FRÖSÉN		
	<i>The First Five Years of the Petra Papyri</i>	» 487
T. GAGOS		
	<i>Negotiating Money and Space in Sixth Century Petra</i>	» 495
T. GAGOS		
	<i>The University of Michigan Papyrus Collection: Current Trends and Future Perspectives</i>	» 511
J. GASCOU		
	<i>Les papyrus lycopolites de l'Académie des Inscriptions</i>	» 539

M. GIGANTE		
	<i>Philodemus ethicus necnon physicus</i>	» 549
C. GRASSIEN		
	<i>Reconstitution d'un livret byzantin pour le Dimanche des Rameaux</i> <i>(P. Vindob. G 1383 + 19895 + 26089)</i>	» 559
A. HANAFI		
	<i>Two Contracts of Marriage of Papyrus Collections in Cairo and</i> <i>Copenhagen</i>	» 571
A.E. HANSON		
	<i>Text & Context for the Illustrated Herbal from Tebtunis</i>	» 585
H. HAUBEN		
	<i>Le Papyrus London VI (P. Jews) 1914 dans son contexte historique</i> <i>(mai 335)</i>	» 605
J. HENGSTL		
	<i>Rechtsanthropologie, Rechtssoziologie und die Rechtsordnung im</i> <i>ptolemäischen Ägypten</i>	» 619
U. HORAK		
	<i>Antike Mode auf Papyrus. Zwei Wirkmustervorlagen aus der</i> <i>Papyrussammlung der Österreichischen Nationalbibliothek und ein</i> <i>Stoff mit der Darstellung der Europa</i>	» 641
G.H.R. HORSLEY		
	<i>Towards a Lexicon of the New Testament with documentary parallels</i>	» 655
A. HURST		
	<i>Le papyrus de Genève inv. 161 (Bibliothèque publique</i> <i>et universitaire)</i>	» 669

VOLUME SECONDO

G. HUSSON		
	<i>P. Strasb. inv. 1185: Hymne pour la fête de l'Hypapantè (2 février)</i> »	681
V. ILJUSHECHKIN		
	<i>Die Sujets von dem Übernatürlichen in griechischen literarischen Papyri</i> »	689
G. INDELLI		
	<i>Per una nuova edizione del PHerc. 1008 (Filodemo, I vizi, libro X)</i> . . . »	693
G. IOANNIDOU		
	<i>P. Berol. 25706</i> »	699
F. IPPOLITO		
	<i>I tessitori del Fayyum in epoca greca e romana: le testimonianze papiracee</i> »	701
I. JORNOT-GARCIA		
	<i>Rédition des Papyrus de Genève, vol. I</i> »	717
M. KAIMIO		
	<i>P. Petra inv. 83: A Settlement of Dispute</i> »	719
K. KLEVE		
	<i>Caecilius Statius, The Money-lender (PHerc. 78)</i> »	725
L. KOENEN		
	<i>Preliminary Observations on Legal Matters in P. Petra 10 (Petra Khaled and Suba Shoman)</i> »	727
H. KOSKENNIEMI		
	<i>Zwei dokumentarische Papyri aus Turku</i> »	743
R.A. KRAFT		
	<i>The Papyri Collection at the Center for Judaic Studies, University of Pennsylvania (Philadelphia): an Overview</i> »	749
J. KRAMER		
	<i>Zur Akzentuierung lateinischer Wörter in griechischen Papyri</i> »	753
W. LAPINI		
	<i>L'attentato del Paflagone (Aristoph. Eq. 901 e il POxy. 664 + POxy. 3544)</i> »	763
B. LEGRAS		
	<i>Droit et violence: la jeunesse d'Alexandrie sous les Sévères (à propos du P. Oxy. LXIV 4435)</i> »	777

M. LEHTINEN		
	<i>Preliminary remarks on the prosopography of the Petra papyri</i>	» 787
G. LEONE		
	<i>Epicuro, Della natura</i> (PHerc. 1431): <i>nuove letture</i>	» 795
N. LITINAS		
	<i>A letter from the strategos Apollonios' archive? P. Lond. inv. 1228</i> . . .	» 805
Y. LITVINENKO		
	<i>Sostratus of Cnidus, Satrap Ptolemy, and the capture of Memphis</i> . . .	» 813
F. LONGO AURICCHIO		
	<i>Nuove letture nel PHerc. 832 (Filodemo, Retorica, libro ottavo)</i>	» 821
J. LUNDON		
	<i>POxy 1086 e Aristarco</i>	» 827
L.S.B. MACCOULL		
	<i>John Philoponus' De Opificio Mundi and the papyri</i>	» 841
H. MAEHLER		
	<i>Eine zweisprachige Wörterliste</i>	» 849
B.G. MANDILARAS		
	<i>The Papyri of the Greek Papyrological Society: New Acquisitions</i> . . .	» 855
J.G. MANNING		
	<i>Twilight of the gods. Economic power and the land tenure regime in Ptolemaic Egypt</i>	» 861
P. MANOLLI		
	<i>Considerazioni sul PMil Vogliano 46</i>	» 879
A. MARTIN		
	<i>Les collections de papyrus conservées en Belgique</i>	» 887
K. MCNAMEE		
	<i>Notes in the New Isocrates</i> (P.Kell. III Gr. 95)	» 907
G. MENCI		
	<i>Echi letterari nei papiri tachigrafici</i>	» 927
B. MEYER		
	<i>Magie et Bains publics</i>	» 937
C. MILITELLO		
	<i>La storia del Kepos nei PHerc. 1418 e 310</i>	» 943
M. MIRKOVIĆ		
	<i>Katagraphē, ownership and tax</i>	» 953
F. MONTANARI		
	<i>Commentari antichi su papiro. Il progetto Commentaria et lexica graeca in papyrus reperta (CLGP)</i>	» 969
O. MONTEVECCHI		
	<i>"Ioni nati in Egitto". La parabola della grecità nella valle del Nilo</i> . . .	» 983
L. MOOREN		
	<i>The automatization of the Prosopographia Ptolemaica</i>	» 995
R. MÜLLER-WOLLERMANN		
	<i>Griechisch-römische Topographie zwischen pharaonischen und modernen Daten</i>	» 1009
M. NALDINI †		
	<i>Nuovi contributi nelle lettere cristiane su papiro dei primi quattro secoli</i> »	1017

N. NATALUCCI		
	<i>Il POxy. 2262 e la conclusione del Prologo degli Aitia</i>	» 1025
M. NEGRI		
	<i>La trattazione della cronologia pindarica nel POxy XXVI 2438</i>	» 1033
R.C. NEVIUS		
	<i>On using the Nomina sacra as a criteria for dating early Christian papyri</i> »	1045
W.B. OERTER		
	<i>Recherchen zum koptischen Schrifttum in Prager Museen und Sammlungen (Stand August 1998)</i>	» 1051
R. OTRANTO		
	<i>Elenchi di commedie aristofanee: P.Oxy. 2659 e altri cataloghi manoscritti</i> »	1057
A. PASSONI DELL'ACQUA		
	<i>Appunti sulla terminologia dei colori nella Bibbia e nei papiri</i>	» 1067
F. PORDOMINGO		
	<i>Les Anthologies de P. Tebt. I 1 et 2</i>	» 1077
S.E. PORTER		
	<i>POxy II 210 as an Apocryphal Gospel and the Development of Egyptian Christianity</i>	» 1095
D. RATHBONE		
	<i>Mapping the south-west Fayyum: sites and texts</i>	» 1109
F. REITER		
	<i>Die arsinoitischen Nomarchen im römischen Ägypten</i>	» 1119
H.-A. RUPPRECHT		
	<i>Ein Verfahren ohne Ende: Der Prozeß der Drusilla</i>	» 1135
I. RUTHERFORD		
	<i>'3mew and Boukoloi: Exploring a Pattern in Greco-Egyptian Fiction</i> .	» 1145
E. SALMENKIVI		
	<i>New Texts from the Berlin Cartonnages</i>	» 1155
M. SALVO		
	<i>La collezione dei papiri di Amburgo. Nuove prospettive</i>	» 1161
M. SANTORO		
	<i>Demetrio Lacone, La forma del dio (PHerc. 1055): nuove letture</i> . . .	» 1167
P. SARISCHOULI		
	<i>Ptolemaic Papyri from the Cartonnage Coffins in the Egyptian Museum Berlin-Charlottenburg</i>	» 1177
G. SCHENKE		
	<i>Der Schmuck der Frauen: Mumienporträts im Kontext papyrologischer Zeugnisse</i>	» 1187
G. SCHMELZ		
	<i>Zwei neue Fragmente des Apokryphons über die Zauberer Jannes und Jambres</i>	» 1199
S.E. SIDEBOTHAM		
	<i>The Contribution of the Global Positioning System (GPS) to Mapping the Eastern Desert</i>	» 1213
S. STRASSI		
	<i>Le carte di Σωκράτης Σαραπίωνος, πράκτωρ ἀργυρικῶν a Karanis nel II sec. d.C.</i>	» 1215

J. TAIT		
	<i>Demotic literature in the Petrie Museum</i>	» 1229
A. TEPEDINO GUERRA		
	<i>Per una nuova edizione del De exilio di Favorino (Pap. Vat. Gr. 11)</i> . .	» 1235
J.D. THOMAS		
	<i>The administration of Roman Egypt: a survey of recent research and some outstanding problems</i>	» 1245
D.J. THOMPSON		
	<i>Ethnê, taxes and administrative geography in early Ptolemaic Egypt</i> .	» 1255
P. VAN MINNEN		
	<i>Dietary Hellenization or Ecological Transformation? Beer, Wine and Oil in Later Roman Egypt</i>	» 1265
M. VESTERINEN		
	<i>Theft and Taxes. A Series of Short Documents (P.Petra inv. 69. 1-8)</i> . .	» 1281
J. WHITEHORNE		
	<i>Cleopatra's Carpet</i>	» 1287
F. WINTER		
	<i>Erste Ergebnisse der Analyse des 1. Korintherbriefes auf dem Hintergrund der dokumentarischen Papyri</i>	» 1295
E. WIPSYCKA		
	<i>Les papyrus documentaires concernant l'Église d'avant le tournant constantinien. Un bilan des vingt dernières années.</i>	» 1307
U. YIFTACH		
	<i>Was there a 'Divorce Procedure' among Greeks in early Roman Egypt?</i> »	1331
CONCLUSIONE		» 1341
	N. Lewis, J. Bingen	» 1343

TAVOLE

J. ALVARES - T. RENNER <i>A new fragment of the Metiochos and Parthenope romance?</i> Tav.	I
G. BASTIANINI <i>Il rotolo degli epigrammi di Posidippo</i> »	II
M. CALAMIA, L. BARSANTI, A. DE ROSA, G. PELOSI <i>L'osservazione della terra dallo spazio: un'utile opportunità per l'archeologia</i> »	III-V
S. CLACKSON <i>Reconstructing the archives of the Monastery of Apollo at Bawit</i> »	VI-VIII
N. COHEN <i>The Abi'or Cave - Greek and Aramaic Papyri</i> »	IX-X
P. DANELLA <i>I segni in alcuni papiri Della natura di Epicuro</i> »	XI-XIV
P. DAVOLI <i>Aspetti della topografia del Fayyum in epoca ellenistica e romana</i> »	XV-XVI
C. DUMOULIN <i>P. Sorb. inv. 2069, collection Th. Reinach, recto inédit</i> »	XVII-XIX
D. FAUSTI <i>Il POxy XV 1796 verso: nuovi contributi interpretativi</i> »	XX-XXI
J. GASCOU <i>Les papyrus lycopolites de l'Académie des Inscriptions</i> »	XXII
C. GRASSIEN <i>Reconstitution d'un livret byzantin pour le Dimanche des Rameaux</i> »	XXIII-XXIV
A. HANAFI <i>Two Contracts of Marriage of Papyrus Collections in Cairo and Copenhagen</i> »	XXV-XXVI
A.E. HANSON <i>Text & Context for the Illustrated Herbal from Tebtunis</i> .. »	XXVII
U. HORAK <i>Antike Mode auf Papyrus</i> »	XXVIII-XXXV

A. HURST		
	<i>Le papyrus de Genève inv. 161 (Bibliothèque publique et universitaire)</i> »	XXXVI-XXXVII
G. HUSSON		
	<i>P. Strasb. inv. 1185: Hymne pour la fête de l'Hypapantè (2 février)</i> »	XXXVIII
H. KOSKENNIEMI		
	<i>Zwei dokumentarische Papyri aus Turku</i> »	XXXIX
N. LITINAS		
	<i>A letter from the strategos Apollonios' archive?</i>	
	<i>P. Lond. inv. 1228</i> »	XL
H. MAEHLER		
	<i>Eine zweisprachige Wörterliste</i> »	XLI
B.G. MANDILARAS		
	<i>The Papyri of the Greek Papyrological Society: New Acquisitions</i> »	XLII-XLV
G. SCHMELZ		
	<i>Zwei neue Fragmente des Apokryphons über die Zauberer Jannes und Jambres</i> »	XLVI

Duke University Libraries



D01658755.

ISBN 88-87829-21-7

3 volumi
non vendibili
separatamente

L. 300.000 (€ 154,94)
(IVA compresa)